PEROU ET BOLIVIE

WIENER



65

PÉROU

ET BOLIVIE

23476. — PARIS, TYPOGRAPHIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

PÉROU ET BOLIVIE

RÉCIT DE VOYAGE

SUIVI

D'ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES

ET DE NOTES

SUR L'ÉCRITURE ET LES LANGUES DES POPULATIONS INDIENNES

PAR

CHARLES WIENER

OUVRAGE CONTENANT

PLUS DE 1100 GRAVURES, 27 CARTES ET 18 PLANS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

INTRODUCTION

Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν
ἀθάνατοι.

(HÉSIODE, Ἔργα καὶ ἡμέραι, 289.)

Le 9 juillet 1875, le Ministère de l'instruction publique m'a fait l'honneur de me charger d'une mission archéologique et ethnographique qui s'est terminée le 26 août 1877.

Au moment de publier les résultats de ce voyage au Pérou et en Bolivie, il me semble que les grands noms des Humboldt, des d'Orbigny, des Castelnau vont se présenter à l'esprit du lecteur.

Il se demandera avec surprise, et non sans raison, comment on a pu chercher à suivre la même voie que ces grands hommes, dont les investigations minutieuses et les brillantes synthèses ont projeté une si vive lumière sur cette région.

Aussi telle n'est point ma prétention. Je ne veux nullement reprendre l'ensemble des observations sur la nature animée et inanimée de l'Amérique, ensemble complexe qui fut l'œuvre de leur vie. Tous ceux qui ont étudié ces maîtres rendent pleine justice à la bonne foi, à la compétence, à la lucidité avec laquelle ils ont décrit l'Amérique moderne, ses produits et ses habitants.

Cependant le passé de l'homme américain n'a pas attiré au même degré leur préoccupation scientifique. Tout les a intéressés, excepté les

traces du passé ensevelies sous les décombres des villes mortes du Pérou. Et ce fait n'a rien que de fort naturel, car le nom de ville morte appliqué aux anciennes cités populeuses des régions andéennes est d'une vérité plus saisissante que lorsqu'il s'attache aux vestiges des pays classiques ou aux villes éteintes du moyen âge européen. C'est que, d'après la belle parole de l'Arioste, « la mort même peut vivifier », et en effet, semblable au *savoir vivre*, il existe un certain *savoir mourir* qui rend immortel.

Les indigènes du pays des Andes n'ont pas connu cet art. Ils ont eu le malheur d'être des victimes sans avoir la gloire d'être des martyrs. Aussi la poésie n'est-elle pas descendue sur leur immense tombe, l'histoire n'a pas soulevé le linceul sanglant qui couvre tant de générations, pour tenter de ressusciter ce passé inconnu. La mort a pris tous ses droits sur l'homme péruvien, sans lui épargner le plus cruel : l'oubli.

Passez au milieu des ruines grecques ou romaines, entre les colonnes brisées d'un forum, sur les gradins d'un amphithéâtre, sous les galeries d'un temple, et ces ruines, sous l'effet vivifiant du souvenir, se relèveront, les habitants sembleront encore les animer. Les statues des dieux et des héros chanteront les poèmes d'Homère, de Virgile, d'Horace. Ces Césars en marbre, vous les connaissez, vous pourriez citer les paroles qu'ils ont prononcées. Les bas-reliefs de ces urnes redisent les scènes qui vous sont familières depuis votre jeunesse. Tout vous rappelle leur immense et féconde activité, et par leurs œuvres vous avez recueilli le fruit des idées que ces morts ont semées. Pour vous, la vie qui circule dans ce monde antique est plus pure que la vie réelle ; elle est l'apothéose de peuples de génie.

Quelle différence entre cette flamme immortelle qui éclaire les siècles de sa gerbe lumineuse, et ce soleil des incas brutalement éteint à l'apparition de la croix espagnole !

Dans les galeries nues et monotones des villes américaines d'autrefois, dans ces maisons muettes, dans ces palais sans souvenir, dans ces temples sans Dieu, le spectateur comprend pourquoi tant de savants n'ont pas trouvé jusqu'à ce jour le secret du passé péruvien.

Il importait donc de combler cette lacune.

Chercher quelques éléments pour la reconstitution de ce monde disparu; réunir les caractères essentiels de ce passé; classer les vestiges de tous les monuments qui ont résisté aux secousses volcaniques, aux influences atmosphériques, aux luttes de la conquête; rapporter la momie ou le squelette de l'homme, les restes de l'industrie que les sépultures ont préservés de la destruction au profit de l'archéologie moderne; recueillir avec soin les légendes indigènes qui ont survécu à tant de cataclysmes, remplir en partie ce grand vide dans les souvenirs de l'humanité; telle était la tâche du voyageur.

Exposer les raisons de ma manière de procéder; indiquer les études spéciales auxquelles j'ai dû me livrer; énumérer les résultats obtenus; les comparer et en tirer les conséquences; reconstituer les ruines; replacer l'antique habitant dans sa demeure; déduire de toutes ces prémisses les caractères de son état social : tel est le but du présent travail.

I

Il y avait deux façons d'entreprendre et d'accomplir ma mission :

La première aurait consisté à rechercher la route que les migrations préhistoriques des peuples ont dû suivre dans ces régions.

On pouvait encore prendre le chemin de cette « migration historique » qu'on appelle la conquête espagnole.

Le premier procédé présentait un désavantage, les grands déplacements des races américaines n'étant connus jusqu'à ce jour que d'une façon incertaine ; il offrait en compensation cet avantage que, la mission scientifique réussissant, les origines de l'histoire américaine prenaient dès lors un caractère de rigueur et de précision qu'elles n'avaient jamais eu.

Cependant, le second projet se recommandait par la sûreté des renseignements que l'on possède sur les épisodes de la conquête et permettait, en reliant entre eux les tronçons de ces expéditions, en parcourant d'un seul trait les chemins suivis par les différentes entreprises à main armée des Espagnols du seizième siècle, de tracer l'itinéraire d'une exploration complète et de mettre le voyageur à même de toucher aux points archéologiques importants. Ces avantages contre-balançaient le fait que la conquête espagnole ne s'est pas faite suivant une grande ligne géographique, qu'elle ne s'est pas opérée d'un seul trait. La race envahissante était en très petit nombre : elle a subi le caprice du moment, l'entraînement irrésistible de cette soif implacable de l'or qui caractérise toute l'époque de la conquête. Ce plan de campagne pouvait donc fournir les renseignements nécessaires à la constitution définitive de cette science naissante : l'*Américanisme*.

Sans vouloir entrer ici dans tout le détail des difficultés matérielles qui ont pesé sur moi et sur mes projets lors de mon arrivée au Pérou ; sans énumérer les heureuses circonstances qui, dès mon début, ont influé sur mes résolutions, je me borne à dire que le second plan de campagne s'imposait, avec ses difficultés pratiques, mais aussi avec de grands avantages scientifiques. La route que j'avais adoptée pour me rendre au Pérou m'avait permis de voir la partie méridionale de la côte de ce pays avant d'arriver à Lima. Dès lors j'ai con-

tinué à explorer cette côte jusqu'au Gran-Chimu, résidence de ses anciens souverains. De là, je me suis rendu dans l'intérieur, et, recherchant la chaussée qui jadis reliait le nord et le sud de l'immense empire autochthone, j'ai exploré en tous sens les contrées qui m'ont paru offrir un intérêt particulier. Les résultats de ces recherches pourront peut-être faire découvrir les points de contact qui ont existé entre l'occupation du pays au temps des migrations préhistoriques et la dernière prise de possession de ces régions. Elles permettront peut-être de retracer les premières lignes de l'histoire américaine par l'étude des derniers vestiges de l'homme américain.

II

J'ai classé mes observations en quatre groupes :

1° Relation de voyage ;

2° Recherches archéologiques;

3° Observations sur l'ethnographie ;

4° Études linguistiques.

Dans chacune de ces divisions, au fur et à mesure que le voyageur se déplace, les principaux centres sont étudiés sous leurs divers aspects. Dans la première partie, l'étude de la conformation physique des contrées visitées, la topographie, occupe une place capitale. Cette science explique bien des détails énigmatiques de l'histoire des mœurs. L'ethnographie, l'anthropologie et l'archéologie trouvent en elle d'utiles arguments pour leurs thèses. Le terrain montagneux ne développe-t-il pas la force physique de ses habitants et n'implique-

t-il pas les aspirations guerrières d'une race? Les plaines fertiles, la proximité des mers, la navigabilité des fleuves ne sont-elles pas des raisons puissantes pour l'épanouissement de l'agriculture et du commerce? C'est ainsi que la topographie permet souvent de retrouver la raison d'être des vestiges dont l'homme du passé a parsemé sa route. Elle aide à expliquer la destination originaire des monuments qui, à travers les siècles, ont subsisté jusqu'à nos jours.

Les renseignements contenus dans la première partie de ce travail préparent le terrain pour l'étude raisonnée des monuments anciens, tâche pleine d'intérêt, car, jusqu'à ce jour, la majeure partie des ruines du Pérou n'était guère connue. Il s'agissait donc de compléter tout d'abord la liste des villes anciennes, en signalant les ruines qu'il m'a été donné de retrouver.

Dans la seconde partie de cet essai je me suis efforcé de comparer les monuments mentionnés dans le récit de voyage, j'y ai examiné depuis l'appareil de maçonnerie jusqu'à l'étude d'ensemble des villes et des voies de communication. Dans l'état actuel de la science, j'ai dû renoncer à retrouver le point de départ géographique de l'auteur et analyser seulement son état social. L'emplacement de ruines dans ces régions explique la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'établir une théorie des migrations d'après les routes naturelles. Lorsqu'on considère les points sur lesquels on rencontre les traces ineffaçables du séjour des indigènes, dans des pays exceptionnellement difficiles et inhospitaliers, il semble qu'aucun obstacle matériel n'ait pu les arrêter. Pour arriver à retracer la ligne qu'ils ont parcourue, il faut retrouver les cadavres qu'ils ont semés sur leur chemin, il faut être certain de connaître tous les monuments qu'ils ont élevés à leurs dieux ou qu'ils se sont élevés à eux-mêmes. Ce sont les meilleurs, j'ose presque dire les seuls jalons pour l'étude de leurs étapes successives à travers le dédale des Andes. Il est regrettable que

ceux qui ont le mieux vu et étudié les lignes anguleuses des ruines pérou-boliviennes n'aient guère rapporté de preuves matérielles à l'appui de leurs thèses sur les migrations et les traces civilisatrices ou destructives que les tribus en mouvement laissent toujours sur leur parcours; ils n'ont point arraché les morts à leur repos, les produits de l'art indigène à l'oubli. Ils ne sont point descendus dans les puits de ces nécropoles plusieurs fois séculaires, ils ne les ont point scrutées pour en faire sortir la vérité.

Je me suis appuyé sur les résultats incontestables de mes fouilles ou de celles d'autres chercheurs dont la bonne foi ne saurait être mise en doute. En signalant mes divergences d'opinion avec les historiens de l'Amérique espagnole, ce n'est pas moi qui émets une contradiction, ce sont les témoignages des anciens qui parlent contre ceux qui ont raconté l'histoire du Pérou autochthone.

Ces observations sur l'aïeul mort et sur son descendant vivant forment la troisième partie du présent travail. Elles permettent en quelque sorte de vérifier les assertions des historiens du seizième siècle, de contrôler l'opinion des savants plus modernes et d'arriver à résoudre les principaux problèmes relatifs à cette région.

Les études linguistiques qui constituent la quatrième partie, en dehors de l'intérêt qu'elles offrent à différents égards, montrent un nouveau côté du développement de cette race; toutefois elles ne peuvent expliquer son origine, parce qu'une même langue s'est implantée dans les derniers siècles de l'indépendance sur presque tous les territoires civilisés des souverains indigènes, et a donné un cachet uniforme aux tribus multiples qui habitaient l'empire des quatre régions : le Tahuantin-Suyu.

III

Les pages qui suivent sont uniquement consacrées à prendre date, au nom de l'exploration française de 1875, 1876, 1877 au Pérou et en Bolivie, pour les faits qui peuvent être nouveaux ; je n'y expose donc que mon voyage et ses résultats certains dans les branches qui ont fait l'objet de mes études. Ayant eu l'honneur d'avoir été choisi comme pionnier d'une science peu cultivée, je désire rester dans ce rôle qui, pour être modeste, ne me paraît pas moins intéressant, et, de même que j'ai remis à l'État comme un bien lui appartenant les collections que j'ai réunies pendant ma mission[1], je soumets aujourd'hui au lecteur les résultats scientifiques du voyage, les faits observés et les réflexions que ces faits m'ont suggérées, sans autres vues que d'accomplir mon devoir dans la mesure de mes forces, sans autre préoccupation que d'être vrai.

Dans le cadre ainsi tracé de mon travail, il me paraît hors de propos de citer en détail les observations de mes devanciers ; je me réserve de discuter, dans ma conclusion, les principales thèses qu'ils ton émises.

Ces travaux toutefois ne me sont pas étrangers. Avant mon départ, j'ai voyagé dans le nouveau monde avec les auteurs de la conquête, sous la direction de mon cher maître, M. L. Angrand, qui, pendant

[1] « C'est à M. Charles Wiener que nous devons l'organisation *des quatre mille pièces* qui composent sa collection péruvienne. » (*Discours d'ouverture du Muséum ethnographique, prononcé par M. le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, le* 23 *janvier* 1878. Voy. JOURNAL OFFICIEL du 25 janvier 1878.)

vingt ans, y a vécu en représentant la France comme consul général et comme chargé d'affaires. C'est lui qui, avec une sollicitude bienveillante, m'a fait connaître Garcilaso de la Vega, Montesinos, Balboa, Herrera, Oliva, Ulloa, Jorje Juan, Zarate, Figueredo, Holguin, Calancha et tant d'autres. C'est à lui que je dois cette sérieuse préparation scientifique. Quoiqu'il n'y ait pas lieu de faire ici de l'érudition, le lecteur néanmoins doit être mis au courant de ce que ces vieux historiens ont dit des ruines que je n'ai pas visitées le premier. Aussi les faits archéologiques connus se trouvent-ils indiqués dans des notes bibliographiques. J'appartiens à l'école qui craint d'affirmer un fait avant que des preuves suffisantes n'en aient démontré l'exactitude, sachant qu'il est très malaisé de faire revenir le public sur une interprétation inexacte de l'histoire. Aujourd'hui, le premier devoir de l'*Américaniste* est de recomposer avec toutes les pièces à conviction l'état social qui a existé dans cet empire, quitte à vérifier et à reconstituer plus tard l'origine de ses peuples, de ses civilisateurs et de ses rois. Cependant cette seconde partie du programme des études sur l'Amérique ne pourra de sitôt être réalisée. Avant de l'aborder utilement, il faudra multiplier encore les matériaux rassemblés jusqu'à ce jour ; il faudra, pour découvrir l'antiquité péruvienne, procéder comme le fouilleur, déblayer avec le plus grand soin, vider complètement cette grande nécropole où dort le passé américain. Alors on pourra classer définitivement ce qu'elle contient ; on arrivera à distinguer le possesseur des œuvres que l'on découvre de l'auteur qui sut les confectionner. A l'heure actuelle, tous les travaux ne peuvent et ne doivent être que des travaux préparatoires.

Il importe de dénoncer et de détruire les erreurs séculaires qui ont cours sur ces pays : c'est ainsi qu'on fera naître une sympathie raisonnée pour l'homme inconnu ou méconnu d'un monde qui s'est formé lui-même, qui a vécu par lui et pour lui, et qui, en une heure,

s'est effondré sur place sans entraîner ses voisins dans sa ruine, sans faire entendre même son cri d'agonie, couvert par le bruit métallique des coupes d'or où le vainqueur buvait à son étourdissante fortune.

D'autres viendront, disposant de plus grandes ressources, préparés par les recherches antérieures, qui démontreront que l'indigène, au Pérou, était assez intelligent pour comprendre son milieu, assez laborieux pour suffire à ses besoins, assez bien doué pour s'élever et s'affirmer par les arts, assez puissant pour s'imposer par les armes, assez remarquable pour ne pas mériter l'oubli que l'histoire réserve aux peuples sans valeur et sans passé et aux races sans vertu et sans avenir.

Devant les groupes de constructions de l'ancien Pérou, on ne peut se défendre de cette conviction que la légende péruvienne contient des erreurs surprenantes ou bien qu'elle a perdu la mémoire. Élève-t-on des murs gigantesques pour se défendre contre le caillou d'une fronde ou contre une flèche de roseau? Des hommes assez habiles, assez patients pour construire des monuments qui étonnent le voyageur, auraient passé leur existence à édifier des remparts formidables contre des armes dont la mieux dirigée n'aurait pas atteint le second boulevard, sur vingt qui se succèdent et se commandent! Que sont nos forteresses au prix de ces ouvrages inaccessibles? Ne croirait-on pas voir, en se rappelant la légende péruvienne, quelque chevalier burlesque s'armer d'un bouclier d'acier pour parer des piqûres de mouches? Le chercheur sincère sera toujours amené à se demander s'il n'y a pas eu là des sociétés tellement anciennes, tellement oubliées, que l'historien n'en a guère entendu prononcer le nom et que jamais il n'en a soupçonné l'existence. Il se rendra compte que, semblable à l'écho qui d'une façon plaisante ou ridicule répète la dernière syllabe d'un mot qu'on lui jette, l'américaniste, jusqu'à ce jour, n'a répété qu'une lettre du nom grandiose de l'anti-

quité péruvienne, gravé sur la couronne de granit de la Royale Cordillère.

Le jour viendra où, sur une page aujourd'hui presque blanche de l'histoire universelle, page réservée jadis à une famille entière de la race humaine, on terminera cette œuvre de reconstitution que j'essaie de commencer aujourd'hui.

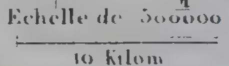
Alors on verra apparaître, mystérieux tout d'abord, mais bientôt faciles à comprendre, les anciens caractères qui avaient pâli avec les siècles et que des envahisseurs enivrés par la victoire des armes et aveuglés par le triomphe de la force ont failli effacer à jamais.

Alors se révèlera dans son antique majesté ce monde que nous appelons nouveau. Ce jour-là on comprendra peut-être que si les vieux princes Purhuas, les Amautas, pontifes du Pérou, ressuscitaient de leur tombe, ils pourraient dire aux Pharaons, aux prêtres de la Chaldée, aux brahmes de l'Inde, aux premiers fils du ciel de la Chine : « Nous sommes d'un monde inconnu de vous, d'un monde nouveau encore pour la centième génération qui vous a succédé ; mais lorsque, vivants, nous dominions, vous l'hémisphère oriental, nous l'Occident, nous étions contemporains. »

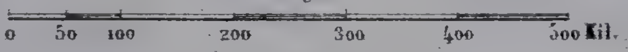
Paris, le 4 août 1879.

C. W.

ASCENSION
du
PIC DE PARIS
par
C. Wiener
le 19 Mai 1877



Route de M. Wiener
Cascade



Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin.   Hachette et Cie, à Paris   Imp. Erhard.

PÉROU ET BOLIVIE



Côte méridionale du Pérou entre Arica et Mollendo.

PREMIÈRE PARTIE

RELATION DE VOYAGE

I

La côte méridionale du Pérou.

Voyager, dit-on, est une science. Lorsque, en revenant de mission, on se rappelle le rôle que le hasard, l'intuition en quelque sorte impersonnelle a joué dans les découvertes, on se demande si ce n'est pas plutôt un art. Rien de plus dangereux, en effet, que d'être trop systématique pendant le cours d'une exploration.

Au Brésil, durant une première station archéologique[1], j'en étais à mon apprentissage de pionnier scientifique; j'apportais à chaque pas une méthode trop rigoureuse, et toute découverte, curieuse ou sans conséquence, fut aussitôt classée.

Au Chili[2], mon horizon s'élargit. La comparaison commençait à rendre les idées premières plus générales. C'est ainsi qu'arrivant au Pérou, je me sentis assez bien préparé à la mission dont j'étais chargé dans l'empire autochthone du Sud.

Le détroit de Magellan, avec ses glaciers bleus et sa mer calme et cristalline, nous avait donné accès au Pacifique, dont la vague houleuse, le vent glacial, nous avait porté jusqu'à Valparaiso.

La *Bolivia* devait, de ce port charmant, nous conduire au Callao; c'était un des caboteurs anglais qui touchent à toutes les rades de la côte du Chili, de la Bolivie et du Pérou[3]. Ces vapeurs restent continuellement en vue de la terre, et, comme on voit se dérouler le panorama des montagnes qui semblent accompagner la mer, on peut, en parcourant chacune des villes où l'on fait escale, se rendre compte du caractère très particulier de cette région. La

[1] *Expédition dans l'île et dans la province de Sainte-Catherine.* Étude sur les Sambaquis publiée dans le premier fascicule des *Annales du musée de Rio-de-Janeiro*, 1876.

[2] Excursion en compagnie de MM. Georges Benedetti et Ch. Henningson dans le *Cajon de las Leñas* au sud de *Cauquenes*. Étude de deux inscriptions, dont l'une gravée, l'autre peinte sur des roches.

[3] *Distances entre les différents ports de la côte du Pacifique comprise entre Valparaiso et le Callao.*

De Valparaiso à Coquimbo.	195 milles.
De Coquimbo à Huasco.	93
De Huasco à Carrizal.	25
De Carrizal à Caldera.	72
De Caldera à Chañaral.	46
De Chañaral à Antofagasta.	169
De Antofagasta à Mexillones du Chili.	55
De Mexillones du Chili à Cobija.	36
De Cobija à Tocopilla.	29
De Tocopilla à Iquique.	115
De Iquique à Mexillones du Pérou.	21
De Mexillones du Pérou à Pisagua.	18
De Pisagua à Arica.	70
De Arica à Ilo.	81
De Ilo à Mollendo.	54
De Mollendo à Islay.	8
De Islay à Chala.	142
De Chala à Pisco.	195
De Pisco à Tumbo de Mora.	45
De Tumbo de Mora au Callao.	70
	1537 milles.

côte entre Valparaiso et le Callao, si l'on veut bien excepter quelques rares oasis, est un désert[1]. Des vallées et des plages sablonneuses et ternes, parfois couvertes des plaques blanches de cristaux nitreux, alternent avec ces énormes coulées de laves qui, à côté des vagues mouvantes de la mer, offrent l'aspect de vagues pétrifiées. Pays de soleil certainement que ce littoral; mais le sol est dépourvu de toute végétation. Aucun objet n'y projette son ombre, et l'absence des contrastes auxquels l'œil est habitué fait que le pays paraît décoloré, quoiqu'il soit inondé de lumière.

Cependant ces montagnes contiennent dans leurs flancs des métaux précieux; sur ce sol se trouve la soude, que réclame l'industrie européenne, et les îlots qui s'élèvent en vue de la côte sont des dépôts de guano.

De même que l'aimant attire le fer, l'argent attire l'homme. Voilà ce qui



Chargement de guano aux côtes de Chinchas.

explique pourquoi cette côte, si peu attrayante à bien des égards, est parsemée de villes : Caldera, Chañaral, Antofagasta, Mexillones, Tocopilla, Pico de Pabellon, Chala, etc. Mais sont-ce bien des villes?

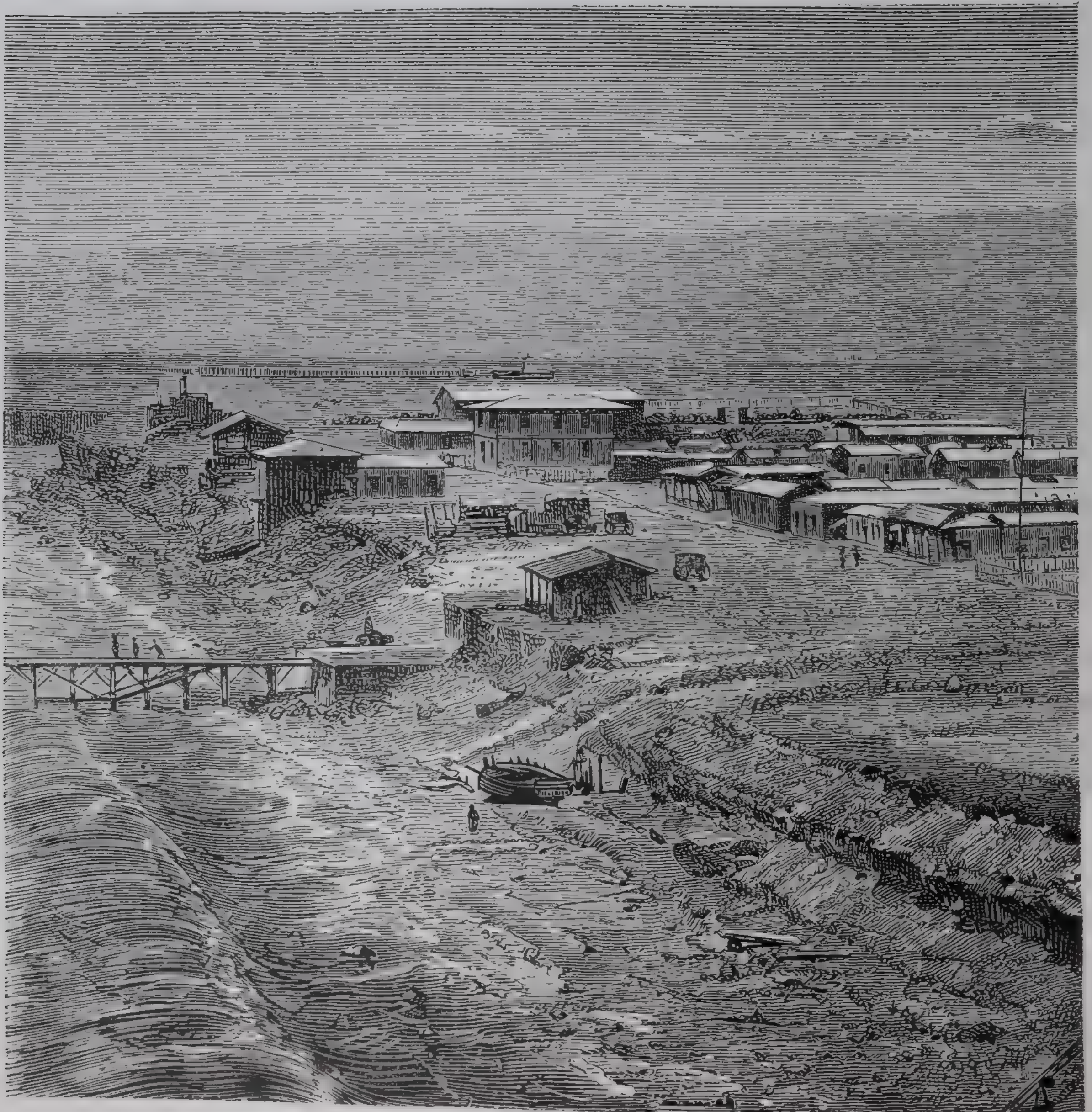
Des cabanes en bois de sapin apporté de Norvège, recouvertes à l'intérieur et parfois, sur la façade de papiers parisiens ou allemands contenant, quelques meubles viennois en *bois courbé;* les fenêtres garnies de cotonnades anglaises; toutes ces constructions rangées le long d'une rue que

[1] Le désert d'Atacama sépare le littoral bolivien de la partie habitable dans la sierra. Herrera (*Decada VI*, lib. II, cap. I) dit ceci : « Le désert d'Atacama sépare le Pérou du Chili : on va actuellement à ce dernier royaume par deux chemins, l'un, le chemin de la sierra, l'autre, le chemin du désert. »

Simon Perez de Torres (1586-1600) écrit toujours *Tacama* au lieu d'*Atacama*. Il donne au désert une extension de 650 lieues, exagération d'environ la moitié lorsqu'on mesure cette région du nord au sud. (*Historiadores primitivos de Indias*, par Andres Gonzales Barcia, t. III. — *Discurso de mi viage*, par Simon Perez de Torres.)

tracent des rails de fabrique anglaise ou nord-américaine et qui relie le port à la mine, au gisement de salpêtre ou de guano, voilà ces cités.

Elles sont habitées par des fils de tous pays, âpres au gain, fiévreux et sombres. Ces mineurs, qui ne perdent jamais leurs illusions, végètent là, sous un ciel d'un bleu implacable, mourant de chaleur, sans autre eau que



Mexillones.

celle de la mer, qu'on distille et qu'on vend à des prix énormes, sans autres victuailles que celles qu'apportent les caboteurs anglais, sans autre préoccupation que la recherche du métal précieux, sans autre plaisir que le jeu, sans autre espoir que le coup du hasard, sans autre Dieu que l'argent!

Ce sont des villes d'hommes, — la femme n'y apparaît généralement que pour le plaisir. C'est une société sans famille, ce sont des maisons sans enfants.



Campement de mineurs sur la côte du Pacifique (district de Caracoles).

Dans ce milieu dépourvu de toute ressource, le service des bateaux de la *Pacific-Steam-Navigation-Company* représente presque le mouvement intellectuel des habitants, en jetant les nouvelles du dehors dans la monotonie active de ces campements en permanence; il constitue en même temps le mouvement commercial; ces vapeurs chargent les minerais extraits du sol, déchargent des victuailles, des bêtes, de la main-d'œuvre et parfois des femmes.

Aussi le pont présente-t-il l'aspect le plus baroque qu'il soit possible d'imaginer. On dirait un marché flottant. Le passager s'y promène entre des



Aguador (nègre porteur d'eau).

marchands de volaille et des marchandes de fruits, d'œufs et de légumes. A l'odeur particulière du bateau, aux odeurs de ce chargement végétal et animal, se mêle l'âcre parfum des gens de couleur entassés au milieu de leurs marchandises. Dans chaque port des acheteurs viennent pour faire leurs provisions.

Dans l'entrepont, qui est très élevé et ouvert, on transporte des chevaux, des mules et des bœufs chiliens, que l'on débarque par des procédés sommaires, au fur et à mesure qu'on les vend : les chevaux en les suspendant à l'aide de deux sangles, les bœufs en les attachant par les cornes et en confiant à la grue à vapeur du bord le soin de les plonger dans l'Océan à côté des radeaux accostés. Là on les amarre, et le radeau, mis en mouvement, fait

jouer aux malheureuses bêtes le rôle des dauphins de la fable antique. L'attelage de Thétis, transformé pour quelque faute en bêtes à cornes, ne pourrait faire plus tristement cette besogne de naïade de somme. Toutefois une partie de ces animaux arrive généralement jusqu'au Callao.

Ces stations n'offrent donc que peu d'intérêt au point de vue des mœurs et au point de vue ethnographique. Le commerce seul y a des attaches importantes, et les décrets prohibitifs du gouvernement péruvien sur les articles d'exportation de cette région peuvent exercer une influence considérable sur l'industrie de nos pays.

La première ville péruvienne où nous abordâmes était Iquique [1]. Cité la veille, Iquique devait redevenir de nouveau une ville le lendemain : au moment de notre arrivée, c'était un terrain déblayé d'un côté, et de l'autre un vaste chantier. Un immense incendie avait consumé toutes les maisons, quelques semaines avant notre arrivée.

Il nous a été donné d'assister en ces parages à une bizarre expérience municipale. La bâtisse en pierre étant souvent renversée par des secousses volcaniques, la bâtisse en bois séchant sous le soleil tropical de telle façon, qu'une étincelle peut, pour ainsi dire, mettre le feu à une ville entière, les édiles d'Iquique ont fait le curieux essai de rebâtir leur ville en tôle. Cette singulière idée est d'une logique douteuse sous le climat brûlant d'une côte équinoxiale.

Le mouvement sur la plage nous parut considérable. Sur des rails mobiles, une petite locomotive amenait des trains chargés de nitrate de soude, dont il se trouve d'immenses gisements à quelques kilomètres du port. Au milieu des portefaix indigènes, des marins de toutes nations et des entrepreneurs créoles, il se formait des groupes; on gesticulait et discutait avec beaucoup d'animation. — J'appris qu'un décret du gouvernement déclarait l'État propriétaire des gisements de salpêtre, ce qui entraînait l'expropriation forcée de tous les établissements existants, et par suite la suppression instantanée du commerce des nombreux exportateurs de cet article.

La première impression que je reçus ainsi au Pérou était celle de l'inquiétude et du mécontentement des habitants, ressentiments justifiés par un

[1] Une des premières notices que l'on possède sur Iquique est de M. Frézier, ingénieur ordinaire du roi, dans sa *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années* 1712, 1713 et 1714 (voy. p. 143). Il cite le fait qu'on est obligé d'apporter l'eau dans cette ville depuis le *rio de Pisagua*, distant de plus de 10 lieues. Il parle aussi du guano de l'île d'Iquique qu'il définit ainsi : « C'est une terre jaunâtre probablement composée d'excréments d'oiseaux et que des Indiens et des nègres habitant Iquique en retirent pour la transporter sur les terrains cultivés de Tarapaca, Ica, etc., comme engrais. » L'immense fertilité de la vallée d'Asapa (Lapa) s'explique pour lui par l'emploi du guano.

acte à la fois légal dans la forme et autoritaire au fond, émanant d'un gouvernement issu de la volonté du pays[1] et peu sympathique à ses propres auteurs. Cette impression ne changea guère pendant les jours suivants. Un singulier malaise me sembla régner partout.

Le pays me faisait l'effet d'un vaste laboratoire dans lequel on tentait sur l'homme des expériences réservées généralement aux essais *in anima vili :* état particulier d'incertitude dans lequel l'individu est ballotté tantôt par les secousses du sol, tantôt par la volonté capricieuse du gouvernement. Cet énervement, qui épuise, nous pouvions le constater dans le voyage des jours suivants : les causeries étaient des discussions politiques, des disputes de parti, des critiques du gouvernement, des blâmes sévères pour l'administration locale, le mécontentement enfin dans son expression la plus acerbe.

La première ville après le port d'Iquique était Arica[2], où je descendis pour parcourir la contrée. Sept ans après le tremblement de terre[3] de 1868, il subsistait encore des vestiges de cette terrible secousse qui avait englouti la ville d'Arica en quelques minutes, qui avait lancé un vapeur, à l'ancre sur la rade, à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres, où la carcasse échouée dans le sable sert depuis lors d'habitation à de nombreuses familles. Toutes les constructions nouvelles étaient en fer : la douane, l'église, les docks et la gare de la ligne de Moquegua, que les Péruviens, à cause de ses vins, appellent volontiers le *Burdeos* (Bordeaux) *del païs*[3]. Ces

[1] Le président de la république, don Manuel Pardo, littérateur et économiste distingué, chef du parti civil, avait été élu en 1873. Ayant remis ses pouvoirs, à leur expiration en 1877, au général don Ignacio Prado, commandant l'armée péruvienne dans la fameuse bataille du Callao du 2 mai 1866, il fut nommé président du sénat en 1878. Peu de mois après, il a été traîtreusement assassiné par un sergent de sa garde d'honneur, au sortir même d'une séance de la chambre haute.

[2] La ville d'Arica se trouve déjà citée par Cieza de Léon dans son ouvrage : *Cronica del Perù*, publié en 1553 à Séville. L'orthographe est celle dont on se sert aujourd'hui; mais la latitude indiquée par cet auteur diffère d'une façon sensible de la vérité. Cieza donne 19° 20′, pendant que la latitude exacte est de 18° 28′ 5″; la longitude a été fixée par le P. Feuillée, au mois de mai 1710, à 73° 31′ ouest de Paris. Il est intéressant de voir que ce même auteur cite les dépôts de guano de cet endroit et considère cette matière comme le principal revenu de la ville. (*Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites par ordre du Roy sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales, depuis l'année* 1707 *jusqu'en* 1713, par le P. Feuillée.)

Frézier (*Relation du voyage*, etc.) cite le premier tremblement de terre connu de cette contrée et qui, selon lui, a eu lieu le 26 novembre 1605. Ce tremblement de terre, compliqué d'une submersion complète de la ville, se manifesta donc de la même façon que celui du 13 août 1868 et celui plus récent du 9 mai 1877.

[3] Don Antonio de Ulloa, dans sa *Relation de voyage dans l'Amérique méridionale* (1748), dit que « Moquegua, capitale du *corregimiento* du même nom, située à 16 lieues de la mer, habitée presque exclusivement par des Espagnols, parmi lesquels plusieurs familles nobles, jouit d'une température très douce, ce qui permet la culture de la vigne, qui constitue la principale récolte de la vallée. Le commerce de Moquegua consiste en vins et en eaux-de-vie, qu'on transporte par voie de terre dans les provinces de l'intérieur jusqu'à Potosi, et par voie de mer jusqu'au Callao. » Toute cette note est aujourd'hui aussi vraie qu'elle l'était il y a presque un siècle et demi. Il faudrait cependant ajouter

vins sont très capiteux, et, de même que le sang européen transplanté sous les tropiques, ils montent trop facilement à la tête.

La chaleur sèche du désert, à laquelle il faut s'habituer petit à petit, m'avait fait souffrir pendant cinq heures de course à travers cette plaine de sable. Je pris pour me réconforter un modeste repas dans une sorte de restaurant en face de la douane, et si je mentionne ce fait, c'est pour constater que je dus payer 4 piastres, c'est-à-dire 20 francs, pour un plat d'œufs et de poissons.

La question pécuniaire est partout, et en Amérique peut-être plus qu'ailleurs, le *nervus rerum*. Être rétribué en francs tout en étant obligé de dépenser en piastres, c'est-à-dire dans une unité monétaire cinq fois plus élevée que l'unité monétaire française, c'est chose sérieuse; de plus, on dit bien que la piastre se compose de 100 *centavos* de la valeur d'un sou; mais la monnaie la plus petite qui ait cours, c'est le *medio real*, soit 25 centimes, équivalant pratiquement au *petit sou.* — Au moment où l'on commence à se rendre compte de l'état économique de ce pays, on comprend aussitôt qu'il est peu avantageux pour un voyage à travers le Pérou.

M. G. Rhoné a dit spirituellement en parlant de l'Égypte : « Tout y est cher, excepté l'argent. » Ce mot s'applique au Pérou d'une façon des plus frappantes. La disproportion des systèmes monétaires péruvien et français, malgré leur apparente conformité d'un côté, et l'exagération sans pareille de la valeur commerciale de toute fourniture de l'autre, m'a causé de sérieux embarras, qui n'ont disparu qu'au milieu de régions moins civilisées. Là, l'homme parfois appelé sauvage accueille ou repousse l'étranger; mais il ne soumet pas chaque mouvement de la vie à des tarifs fantaisistes qui alourdissent la marche en allégeant la bourse.

Après Arica, la ville de Mollendo[1] offre une importance réelle. C'est le port par lequel passent la majeure partie des marchandises d'importation pour la Bolivie et toute l'importation pour le sud du Pérou, pour Arequipa,

que, depuis six ans, les habitants de Moquegua ont bâti un chemin de fer depuis leur ville jusqu'à Arica, qui a coûté 35 millions de francs, soit le bénéfice net de leur industrie pendant au moins un demi-siècle. A l'heure actuelle, les trains de ce chemin de fer ne marchent qu'une fois par semaine. Quant à la récolte, on peut facilement l'expédier en deux ou trois jours.

[1] Ce port s'appelait Chule; Cieza de Léon écrit Chuli (17° 1' lat. sud); Juan Gualberto Valdivia (*Fragmentos para la historia de Arequipa*, p. 106) nous apprend que cette ville était un port commercial important et servait de paroisse pour toute cette côte. Le mouvement du fond de la mer a fait changer à tout instant les conditions d'ancrage, si bien qu'on était obligé de s'arrêter tantôt devant Mollendo et de choisir en d'autres moments la baie d'Islay, à 4 milles plus au nord, pour charger et pour décharger les navires. On trouvera, à cet égard, d'utiles renseignements dans Robert Fitz Roy, *The South America Pilot*, et dans Aurelio Garcia y Garcia, *Derrotero de la costa del Perù*, Lima, 1863.

Puno et le Cuzco. C'est par là que sortent aussi les produits bruts de l'immense région minière de Corocoro, Oruro, Potosi [1], etc.

Il est curieux qu'un entrepôt d'une importance aussi considérable soit, comme ville, d'une construction aussi primitive. Mollendo ne diffère pas essentiellement des moindres cités de la côte.

L'escale suivante, Pisco [2], se présente sous un aspect plus civilisé.

Pendant que l'embarquement et le débarquement dans les petits ports est d'une difficulté extrême, Pisco possède un beau grand môle en fer. Au bout du môle, un tramway conduit le voyageur dans la ville à travers des champs de luzerne.

A dix minutes du port, on entre dans la *grande*, l'unique rue de Pisco, qui conduit à la place. Cette place est excessivement vaste. D'un côté s'élève l'église (style du seizième siècle), et les trois autres côtés sont formés par des maisonnettes basses, petites, blanches et décorées de quelques peintures bleues. Un trottoir en bois permet la circulation le long des maisons : car la place est une mer de sable dans laquelle on enfonce jusqu'à la cheville. Quatre palmiers tristes et rachitiques s'élèvent au milieu de l'*arenal*, et, à leur ombre, nous vîmes dormir plusieurs nègres à côté de leurs belles, qui fumaient des pipes.

Cette ville de Pisco a une grande importance pour le Pérou. On y cultive

[1] Les fameuses mines d'argent de Potosi furent découvertes au mois d'avril 1545.

[2] D'après Garcilaso (*Commentarios reales*, lib. VI, cap. XVII) cet endroit a porté avant la conquête le nom qu'il porte actuellement; cependant, détail à remarquer, pendant plus d'un siècle après la conquête on l'appela *Sangalla*, nom que semble avoir inauguré Cieza de Léon, en 1553. (Herrera, *Decada V*, lib. VI, cap. XI.) Aujourd'hui on appelle Sangallan la grande île située entre le port et la presqu'île de Paracas.

La latitude de ce point a été fixée tout d'abord *grosso modo* (voy. Raimondi, *el Perù*, t. II, p. 90) par le pilote Jean Roche, qui place le *rio de Santiago* sous le 1er degré de latitude nord ; de là il compte 262 lieues jusqu'à Pisco; d'après le pilote Jean de Mafra, ce port se trouve sous le 14e degré, latitude que donne Cieza de Léon en 1553, et qu econfirme Humboldt, en 1802. Cavendish (1586-1588) donne 13° 30'; Fitz Roy (en 1836) donne 13° 43' : c'est cette latitude qui est actuellement reconnue comme exacte.

Le P. Feuillée lève, au mois d'avril 1709, le plan de la baie de Pisco et de l'île, qu'il écrit *San Gallan;* ce voyageur donne aussi des dates sur le tremblement de terre qui, le 19 octobre 1682, affligea le Pérou et détruisit complètement la ville de Pisco, qui fut submergée. Frézier (*Relation du voyage*, etc.) 21 septembre 1713, nous apprend que la ville actuelle a été rebâtie après cette catastrophe à un quart de lieue de son premier emplacement, c'est-à-dire au delà des traces de la vague qui avait englouti la première cité.

Déjà Simon Perez de Torres (*Historid. primit.*, etc.) appelle, en 1586, *Pisco* le port de *Ica*, ce qui aujourd'hui est plus vrai que jamais, surtout depuis qu'un chemin de fer relie les deux cités. Cependant Pisco même a une industrie importante (de sucres et d'eaux-de-vie); la vallée a toujours été appréciée pour son extrême fertilité. Ainsi, d'après Garcilaso (*op. cit.*, part. I, lib. VI, cap. XVII, XVIII, XXIX à XXXI), ce sont le frère et le fils de l'inca Pachacutec qui ont conquis les vallées d'Ica et de Pisco à la couronne du Cuzco, ces vallées se trouvant alors sous la domination souveraine d'un chef appelé Chuquimancu.

la vigne; on y fait avec un raisin de Malaga de l'eau-de-vie, dont la plus répandue porte le nom même de la ville. En dehors du *pisco*, on y fabrique deux autres espèces de *cognac* péruvien, l'*italia* et le *moscatel*, destinés aux gourmets et surtout aux riches, car une bouteille de bon *moscatel* coûte jusqu'à 2 et 3 piastres.

Pisco est la dernière station de ces bateaux avant le Callao.

II

Le Callao. — Lima. — Style des maisons. — Aspect des rues. — Costumes nationaux. — Églises. — Croyants. — Fêtes religieuses. — Réjouissances publiques. — La *plaça de Armas* le vendredi saint. — L'ethnographie péruvienne sur la *plaça de Armas*. — Le rôle des différentes races au Pérou.

Dix-huit heures après avoir quitté Pisco nous jetâmes l'ancre au Callao[1]. Ce port se présente sous un aspect particulièrement civilisé. Une société industrielle française y a construit un port avec de grands bassins. La maçonnerie en présente, dans les premiers bassins, un appareil régulier, — dans les derniers bassins un ensemble rustique et pittoresque. Des murs énormes ont été élevés dans l'eau avec des sacs à moitié remplis de chaux hydraulique. On les a d'abord déposés les uns à côté des autres, puis on a superposé des rangées jusqu'à leur faire atteindre le niveau des mers moyennes. Ces sacs se sont tout d'abord affaissés, et, par suite, ils se sont ajustés les uns aux autres, la chaux a durci dans l'eau, la vague a fait disparaître la toile et mis à jour l'appareil singulier de ces murs cyclopéens par accident. Le perfectionnement de la technique moderne leur a ainsi donné un aspect de haute antiquité. Sur les énormes môles en fer, on entend le grincement métallique des grues à vapeur et le bruyant va-et-vient de petites locomotives; une forêt de mâts et de cheminées ondoie sous l'influence non

[1] Latitude d'après Cieza de Léon (1553) : 12° 20′; latitude observée depuis par Humboldt : 12° 3′ 9″; les cartes maritimes modernes donnent 12° 4′. Au mois de janvier 1710, le P. Feuillée (*Journ. des observat.*, etc.) en lève le plan. Il faut noter qu'en 1586, S. Perez de Torres trouve déjà ce port extrêmement avancé. Le tremblement de terre de 1746 renversa et détruisit de fond en comble la ville du Callao.

On ne possède donc de renseignements sur la ville ancienne que la carte du P. Feuillée susmentionnée et celle de Frézier, qui indique des bastions ou murailles autour de la ville et deux faubourgs qui n'ont pas été réédifiés : *Petipiti viejo* au sud, et *Petipiti nuevo* au nord de la cité.

vaincue complètement de la houle, comme le chaume sous le souffle d'une brise légère; les transatlantiques, les vaisseaux de guerre français, italiens, anglais, et la flotte péruvienne, cuirassés, batteries flottantes et autres engins meurtriers, se balancent paisibles sur la vague qui entoure les carènes d'un clapotis, sorte de brisant endormi. — Ils semblent sommeiller au milieu des centaines de barques qui dansent sur l'onde et des remorqueurs sillonnant le port et la rade.

La ville du Callao, avec ses trente mille habitants, est un faubourg de Lima; deux chemins de fer le desservent et vingt-quatre trains par jour franchissent les 3 lieues qui séparent la capitale du Pérou de son port maritime.

Aussi ce faubourg, comme s'il voulait rejoindre Lima, s'est allongé, vers l'est, sur près d'une lieue de parcours. Une rue interminable de petites maisons basses s'est créée le long des rails. Sur les locomotives de cette ligne, il y a une cloche pour avertir les passants.

Le train qui, en vingt minutes, conduit le voyageur à Lima[1] parcourt

[1] Lima, d'après Herrera (*Decada V*, lib. VI, cap. XI), fut fondée lors du retour de Francisco Pizarro du Cuzco.

C'est après quelque hésitation entre le port de Sangalla (Pisco) et la vallée du Rimac, que Pizarro choisit cette dernière et envoya, le 8 janvier 1535, Rui Diaz, Juan Tello et Alonso Martin de don Benito, pour savoir par les caciques si, dans cette région, il y avait du bois pouvant servir pour des constructions. (Voy. le document intitulé : *Fundicion y poblacion desta muy noble y muy leal ciudad de los Reyes del Pirù, fecha por el marques D. Francisco Pizarro, adelantado y primero gobernador que fue destos reynos, en dies y ocho de henero de 1535 anos.*) M. Fuentes (le Dr D. M. A.) a transcrit, en 1837, le document du premier livre du *Cabyldo* de Lima dans son ouvrage : *Estadistica de Lima*. M. A. Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 69 à 71) le reproduit en entier.

Quant au nom de Lima, Garcilaso (*Comment. real.*, lib. VI, cap. XXX) et, naturellement à sa suite, son éloquent écho, Prescott, déclarent que Lima est une mauvaise prononciation de *Rimac*. Il dit qu'il y a eu là une idole qui parlait (traduction de *Rimac*). Calancha (*Cronica moralizada del Orden de S. Agustin en el Perù*, lib. I, cap. XXXVII) est encore plus explicite : il indique parfaitement le sanctuaire de ce dieu Rimac, appelé *Rimactampu Chacra*, prononcé dès lors par les Espagnols *Limatambo*. M. Raimondi (*op. cit.*, p. 72) croit reconnaître dans la *huaca Juliana*, entre Lima et Chorillos, le point indiqué par Calancha. Nous devons ajouter que la théorie de la prononciation nous paraît absolument exacte : ainsi, au Cuzco, il y a une place qu'on désigne, lorsqu'on parle quichua, sous le nom de *Hatun Rimanacpampa;* en espagnol elle s'appelle *Limabamba*.

Quant au nom de *ciudad de los Reyes*, Garcilaso dit (*op. cit.*, lib. VI, cap. XXX), et, d'après lui, Prescott (*Conquête du Pérou*, liv. III, ch. IX) répète, que ce nom provient du jour de la fondation, qui serait le 6 janvier, jour des Rois (*de los Reyes*).

Llorente (*Hist. de la Conquista del Perù*, lib. V, cap. I) pense que le nom des Rois fut donné en honneur de Charles-Quint et sa mère doña Juana.

Raimondi (*op. cit.*, p. 73) rappelle que la ville a été fondée le 18 janvier, vu les armes ; mais que c'est à la fois l'idée des trois rois, du monarque espagnol et de sa mère, qui ont inspiré ce nom; ce savant auteur, décrivant les armes qui furent concédées à la ville le 7 décembre 1537, cite les initiales J (Juana) et K (Carlos) surmontées de l'aigle espagnole qui se trouvent dans le champ, et dans un autre 3 couronnes surmontées d'une étoile (emblème qui exclut le doute).

Latitude : d'après Cavendish (1586-1588), 11° 50'; d'après Feuillée, 12° 0' 57"; d'après Frézier et Peralta, 12° 6' 28"; d'après Humboldt, 12° 2' 34".

Herrera et, après lui, le P. Calancha ont fait des efforts pour déterminer la longitude de Lima,

quelques rues étroites de l'ancienne résidence des vice-rois en sonnant à toute volée. J'arrivai un dimanche, et, après être descendu à l'hôtel, je parcourus la ville.

Je reconnus bien des sites charmants, la *plaça de Armas*, le pont, l'*alameda de hacho*, dont j'avais vu d'admirables croquis dans les albums de voyage de M. Angrand.

Ces dessins, faits en 1834, vivants et sentis, me semblèrent donner une certaine note que cependant je ne retrouvais plus. Je compris plus tard que cette nuance délicate, le temps l'avait malheureusement effacée. Lima marche, et, en marchant, l'adorable ville coloniale *s'européanise*. Les nouvelles maisons sont faites comme les prosaïques hôtels de nos petits rentiers. L'élément nouveau se mêle sans grâce aux bâtiments de style hispano-mauresque, celui de la ville ancienne. Quel cachet d'originalité pittoresque donnait cet art à la *cité des Rois*, premier nom de Lima !

Chez nous on n'a guère une idée bien nette de l'effet produit par une ville entière dont toutes les maisons sont bâties d'après un modèle unique, surtout si ce modèle réunit en lui les éléments nécessaires de variété et de grâce qui suppriment la monotonie et l'ennui. Dans nos villes, les âges ont laissé leurs traces : l'art gothique, la renaissance, les souvenirs grecs, l'imitation de l'œuvre romaine, l'art éclectique qui réunit les éléments les plus divers et la bâtisse industrielle qui supprime toute apparence de style, tout soupçon de coquetterie, même l'ombre d'ornementation. Les rues de Lima se ressemblent, mais les maisons représentent une variété infinie d'une même espèce. Et d'abord ces maisons, qui n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et tout au plus un premier étage, donnent sur la rue, et leur vaste porte cochère est toujours grande ouverte. L'œil du passant embrasse la cour, entourée d'une colonnade, que viennent animer des chevaux, des mules, des domestiques de toutes couleurs.

Des plantes entourent les colonnes, et les murs, au fond des galeries, sont hardiment peints à la détrempe. Bien des rues sont souvent silencieuses, mais toutes ces cours paraissent fort animées. Des visiteurs entrent ou

ce dernier en profitant de l'éclipse solaire de 1673. Calancha s'est trompé de 15°. Frézier observe la longitude et trouve 79° 45′ ; la longitude connue depuis 1710, d'après les observations de M. Alexandre Durand, médecin français, est de 79° 9′ 30″ ouest de Paris, et d'après les calculs d'Oltomans et les observations de Humboldt 79° 24′ 45″.

Altitude au-dessus du niveau de la mer, première mesure prise par le P. Feuillée, en 1709 : 65 toises (126m,68) ; déclinaison de l'aiguille aimantée, 6° 15′ est ; le P. Feuillée leva le plan de la ville au mois d'avril 1709, plan qui a un grand intérêt historique, la ville qu'il représente ayant été complètement détruite par la secousse de 1746 ; le plan levé par Frézier en octobre 1713 est encore plus complet que celui de Feuillée.

sortent; les domestiques nègres, mulâtres ou chinois, paresseusement affairés, la traversent, s'y arrêtent en causant. — Une tête noire *meuble*, du reste, au point de vue pittoresque, bien mieux qu'une tête blanche.

Le ciel, toujours bleu, paraît au-dessus de cette vaste pièce, qui est la cour dans l'ancien sens du mot, sorte d'*atrium* avec tout son charme qu'on ne saurait comprendre dans nos climats rigoureux. La façade, donnant sur la rue, a un cachet original avec ses grands pans de murs blancs, ses fenêtres souvent irrégulières. Généralement une galerie en bois sculpté surplombant le rez-de-chaussée masque et orne la maçonnerie du premier étage.

Le *mirador*, sorte de tourelle ou de lanterne, qui dépasse de 2 à 3 mètres le toit presque toujours plat, couronne gracieusement l'ensemble.

Les anciennes maisons sont incomparablement pittoresques, grâce à ces balcons espagnols noircis par le temps qui tranchent avec le stuc ou le mortier dont les maisons sont recouvertes.

Il m'a semblé que ce style supportait très bien la vétusté, qu'un morceau de plâtre tombé par-ci par-là, mettant à découvert quelques plaques de briques rougeâtres ou grises, donnait une note archaïque rien moins que déplaisante.

Il y a je ne sais quel air hospitalier dans ces tableaux, toujours variés, qui unissent le caractère de la vie intime de famille à certains traits d'une existence tant soit peu chevaleresque. Ces maisons n'ont pas été bâties pour la vie bourgeoise telle que nous la comprenons ou que nous la subissons aujourd'hui, presque dans toute l'Europe.

J'ai regretté que les rues de Lima fussent droites, se coupant sous des angles droits. Ces maisons, dans les rues courbes, produisent des effets plus imprévus. Elles sont trop gracieuses pour l'alignement monotone d'une façade de caserne. Les places mêmes m'ont paru trop carrées, trop planes, trop bien tenues.

Les poteaux des lanternes à gaz jurent avec la note générale, et les sergents de ville (*celadores*) costumés à la mode des policemen de Londres paraissent déplacés dans ce milieu.

L'homme au *poncho*, à la botte molle, au chapeau à larges bords, voilà qui s'allie au style de cette cité; mais des hommes trapus et bruns, vêtus de noir avec le petit dôme en feutre noir sur la tête, la jugulaire sous le nez, gantés de blanc et une règle noire en main, ne semblent pas faits pour cette latitude.

Il est bien dommage que Lima ne garde pas avec une jalousie patriotique son caractère prime-sautier. A quoi bon la contrefaçon européenne,

quand l'originalité liménienne est à la fois si gracieuse et si complètement en harmonie avec la nature du pays et de ses habitants?

Cette observation s'applique au costume des habitants de cette ville en général. Les marchands tailleurs de Paris *habillent* le Péruvien, et lui donnent une fausse allure de boulevardier qui ne sied pas à l'homme et ne s'accorde pas avec le milieu. Quel changement, tout à l'avantage de l'un et



Cavalier péruvien.

de l'autre, lorsqu'un jour, pour se rendre dans sa *hacienda*, il reprend le large *sombrero*, la guêtre, le *poncho* et, avec son vêtement national, la franche allure, le mouvement élégant que notre costume gêne et réprime. Lorsqu'on le voit ainsi, on regarde son costume de ville comme une aberration du goût difficile à justifier et, malgré la puissance de la mode, presque impossible à expliquer : car tout, jusqu'au climat, jusqu'à la com-

modité, si chère aux créoles, plaide contre lui. Ah! que les femmes sentent bien, avec la coquetterie instinctive de leur sexe, que leur *manta*, pour ne pas être portée en Europe, leur sied à merveille, et comme les quelques rares señoritas qui veulent s'affranchir de cette mode, faire exception à la règle, paraissent disgracieuses!

Tout le monde, depuis la femme du Président jusqu'à la vendeuse de *chicha*, porte ce vêtement. Il est invariablement noir, entoure la tête, encadre la figure et, attaché sur une épaule, couvre les bras, le buste, et tombe en larges plis au-dessous des genoux.

Ce vêtement développe un art abandonné chez nous à la couturière; il permet à la femme de se draper avec une élégance et une originalité qui indiquent au premier coup d'œil la nature fine et artistique des unes, la molle allure des autres. La *manta* rajeunit les vieilles; elle entoure les jeunes de je ne sais quelle grâce pleine de dignité; elle fait paraître plus blancs les teints vermeils, et le teint vraiment blanc paraît diaphane comme l'ivoire dans cet encadrement noir. L'élégante coquetterie s'en mêle à son tour, l'étoffe mate, sorte de cachemire, est brochée en soie et entourée de dentelles qui, ne tombant que sur le front, produisent un effet plus agréable que les voiles et voilettes des Européennes, qui masquent souvent la figure entière.

Dans le port de la *manta*, il y a aussi mille nuances, parfois des exagérations. Beaucoup de femmes s'en enveloppent trop, cachant ainsi leur beauté problématique. La *saya y manto* des temps de la guerre d'indépendance, qui ne permettait de voir qu'un bras et un œil de la femme, a complètement disparu. L'art et les mœurs n'y ont rien perdu. Toute chose, en ce monde, a sa moralité, et la coupe du vêtement plus que bien d'autres détails de la vie.

On m'a dit que les prêtres ont voulu faire maintenir ce costume qui, au dire des maris, cachait trop la figure et trop peu les formes générales de la femme. Si les directeurs de conscience ont craint une révolution morale comme conséquence d'un changement de goût et d'allure chez leurs ouailles, ils en ont été quittes pour la peur. La disparition de ce costume n'a guère changé le caractère des femmes, qui sont restées dévotes ou, pour nous servir du terme péruvien, *béates*. L'église est toujours le but favori de leur promenade journalière, et, de même que les temples ont gardé l'aspect archaïque du seizième siècle, les femmes en ont conservé l'allure.

Voyons pour un instant le principal édifice du Pérou, la belle cathédrale de Lima; rappelons-en l'histoire avant de conduire le lecteur devant sa façade et dans ses nefs.

Elle a été détruite presque en entier par le terrible tremblement de terre qui, le 28 octobre 1746, renversa la résidence des vice-rois et submergea le Callao. La première édification de la cathédrale, d'après Fuentes, avait occasionné des frais montant à 594 000 piastres, soit 2 970 000 francs. Comme la plupart des renseignements historiques que nous possédons sur les contrées hispano-américaines, ces données sont sujettes à caution. Ainsi Fuentes dit que la construction de la cathédrale a duré neuf ans, et Llorente prétend que ce travail a duré près d'un siècle. Le vice-roi qui administra le Pérou en 1746, comte de Superunda, réédifia ce grand monument en cinq ans environ. La première cathédrale, reproduction de celle que l'on admire à Séville, n'a pas été reconstruite, après la catastrophe, d'une façon complète ; elle ne porte plus aujourd'hui le pur cachet espagnol, c'est bien l'œuvre du génie péruvien sous l'influence de la vie coloniale et du ciel équinoxial. Ses dimensions pourtant sont restées les mêmes. La façade, flanquée aux deux extrémités de deux tours d'ordre toscan de 12 mètres de large sur 50 de hauteur, a un développement de plus de 150 mètres. Une dizaine de marches en marbre blanc conduisent à la plate-forme qui donne accès à l'église. La porte principale, qui a 5 mètres sur 10, est appelée la porte du Pardon. L'ensemble du portique consiste en trois étages superposés formant des galeries richement sculptées d'un contour élégant. Dans la première, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jérôme, paraissent dans des niches encadrées par de fines colonnes corinthiennes. Dans la deuxième, nous voyons une Vierge entre un saint Pierre et un saint Paul, surmontée d'un saint Toribio confirmant un Indien agenouillé au-dessous des armes royales et impériales de Charles-Quint. La troisième, qui couronne l'ensemble, n'est en réalité qu'un piédestal pour saint Jean évangéliste, sous l'invocation duquel est placée la cathédrale. Les deux autres portes de la façade, où se mélangent le dorique et le corinthien, donnent accès aux nefs latérales. La façade de cette cathédrale, quant à son ornementation, rappelle tant soit peu la nature péruvienne : il y a agglomération d'individus sur un seul point de ce vaste ensemble; les chapiteaux les plus richement sculptés, une luxuriante végétation de feuilles d'acanthe, encadrent la tribu de saints, et le reste de la façade est nu, froid, dépourvu de sculpture, sans caractère; ces portiques sont l'oasis dans le désert. Pour comprendre cette opposition et ce manque d'harmonie générale, que le lecteur se rappelle une église gothique, Notre-Dame, ou Saint-Ouen, ou la cathédrale d'Amiens; qu'il examine au milieu des architraves et des corniches, les fenêtres dont la forme complète l'ensemble harmonieux des lignes, les frises de saints sous leurs dais en pierre, entourés de chimères bizarres qui font



Cathédrale de Lima.

disparaître la nudité des immenses pans de ces murailles; qu'il se figure le couronnement de Notre-Dame de Paris, ce toit immense qui s'enchâsse dans un chaton si léger et si gracieux, qu'il paraît ciselé comme un diadème. Reportant alors le regard sur ces grands murs couleur saumon de la très fameuse cathédrale de Lima, sur ces clochers dont les larges auvents au-dessus de l'immense monotonie de ce vrai mur d'église semblent bayer au ciel, il comprendra que cette architecture manque d'haleine, que pour être grande elle se fait colossale. Attirant le regard sur un seul point en négligeant l'ensemble, elle rappelle certains nobles pénitents du moyen-âge qui, pour affirmer leur sang, mettaient sur leur haire et au-dessous de la corde qu'ils portaient au cou quelque merveilleux collier, œuvre des incomparables orfèvres de leur époque. — Nous ne parlerons que pour mémoire de la façade latérale droite qui donne dans la rue de *Las Mantas*. C'est un immense pan de muraille grossièrement peint à la détrempe comme un décor de théâtre et couronné de six petites pyramides tronquées, soutenues par des piédouches. La façade latérale de gauche n'existe pas; elle a été masquée, dès le début, par de petites constructions qui empêchent le dégagement de l'église, mais en font ressortir par leur peu de hauteur les proportions imposantes. Les maisons de la rue de l'*Arzobispo* voilent les derrières de ce monument.

Dans l'intérieur, le chœur fait l'effet d'une église enchâssée dans la cathédrale. On y compte, sculptés en bois de chêne, quarante-huit stalles de chanoines, autant de statues de saints et un peuple d'apôtres, de pères et de docteurs de l'Église. Derrière et au-dessus du siège archiépiscopal s'élève et se développe le merveilleux grand orgue. Dix marches en marbre conduisent au maître-autel, qui apparaît entouré de deux balcons. Toute cette partie du sanctuaire est blanche, chargée d'ornements en or et décorée de colonnes que l'on dit être en argent massif. La phalange des anges avec leur allure d'Amours du siècle galant anime gracieusement ce sanctuaire et doit rappeler malicieusement au grave chapitre plutôt le sixième commandement que les joies célestes, vers lesquelles un jour ou l'autre s'élèvera la sainte Compagnie. Parmi les chapelles secondaires il y en a quelques-unes dont l'ornementation bariolée, les peintures dignes des ateliers d'Épinal, paraissent comiques à côté de quelques autres, dont trois notamment, dans la nef de gauche, sont couvertes de boiseries sculptées du seizième et du dix-septième siècle, des merveilles de dessin et d'exécution.

Parmi les autres églises de Lima, nous citerons *la Merced*, qui est recouverte d'ornementations en stuc d'un modelé extrêmement riche, donnant un des exemples les plus parfaits du style rococo dans tout son épa

nouissement. Les colonnes torses, les énormes coquillages qui forment les demi-coupoles des niches ou bien s'élèvent, semblables à des auréoles, au-dessus des têtes de saints et d'anges, couvrent la façade et produisent un effet d'ensemble qu'on est plus habitué à constater sur les bahuts artistiques de la renaissance italienne que sur des œuvres architecturales; on a eu le bon goût de peindre toute cette église en grisaille très foncée, si bien qu'elle présente un caractère de vétusté s'harmonisant fort bien avec le style qui, pour avoir des prétentions souvent justifiées à la grâce, n'a pas les éléments de la jeunesse inaltérable du grand art.

L'église de *San Francisco* est un fort beau monument de style jésuitique. Les briques bariolées qui ont servi à la construction lui donnent assez de *couleur* pour en faire pardonner la ligne raide et monotone.

A l'entrée des églises, on aperçoit fréquemment un tronc d'où émergent, comme d'une baignoire, des torses nus, des figures grimaçantes sillonnées de lignes rouges figurant des flammes, avec cette légende explicative : *Pour les âmes qui brûlent au Purgatoire.* Si vous parcourez une église de Lima, vous y verrez un Christ à la croix qui ne ressemble guère à ceux que vous connaissez. Le prêtre, alarmé de sa nudité, lui a mis, de même que cela se pratiquait à l'époque byzantine, une jupe qui tombe jusqu'à la cheville, jupe de reine, en velours brodé orné de dentelles; son torse disparaît sous les flots de cheveux bouclés; sa couronne d'épines, entourée de roses, est surmontée d'un diadème.

Voyez la Vierge avec l'Enfant Jésus. C'est le catholicisme avant le Pérugin. C'est la Vierge sans corps, c'est l'Enfant Jésus sans jeunesse, tenant gravement le globe terrestre entre ses mains.

Les saints dans leurs niches dorées sont des poupées nullement artistiques, c'est l'ouvrage de gens simples, pleins d'une foi ardente, qui ont travaillé pendant des années à une œuvre pie qu'ils offrent à l'église.

Tel est l'aspect général du sanctuaire catholique à Lima. Traversez cette église vide, où il n'y a ni banc, ni loge, ni chaise, ni prie-Dieu, où le pas résonne et se prolonge par des échos vagues, et vous verrez des femmes dans leur manta noire, agenouillées, accroupies sur ces froides dalles, accoudées à ces piliers nus. Que de pâles figures dans le crépuscule de l'église ! Un vague murmure vibre dans la sonorité de l'édifice, des nuées d'encens voilent les tableaux et les statues, les prêtres au vêtement brodé, doré, se meuvent devant des autels en argent massif. Des centaines de cierges, grands et petits, brûlent dans les chapelles et s'éteignent en laissant échapper des fumées qui s'élèvent en spirales capricieuses. Dans ces églises, le baptême se fait sous le porche. Le mariage ne s'y célèbre jamais; ce

sacrement est relégué dans l'appartement d'un des futurs conjoints. Pour entrer dans le temple catholique du Pérou il faut être pénitent ou mort.

Sous le souffle froid qui, dans ces édifices solennels, vous glace en plein tropique, semblable à l'air qui sort des caveaux, on croit voir le fantôme du moyen âge se dresser devant soi, et, selon la disposition d'esprit, les croyances, les convictions personnelles, on reste charmé en face de cette évocation, ou l'on s'enfuit épouvanté. Alors la porte se referme silencieusement et, en rentrant dans l'atmosphère vivifiante du dehors, on revient à soi en respirant des bouffées d'air chaud qui dilate les poumons.

Pendant les jours de fête, les églises prennent un aspect singulier. Les *ex-voto* sont nombreux et du plus mauvais goût, les autels disparaissent sous des plantes fantastiques en papier de couleur. Le jour du vendredi saint, plusieurs églises de Lima ont un faux air d'hôpital en fête.

Qu'on se figure, dans la nef principale et parfois dans les nefs latérales, des lits, des couchettes recouvertes d'étoffes précieuses, des sarcophages d'une grande richesse apparente, et sur chaque lit, dans chaque sarcophage, un Christ, statue en bois, en carton, souvent en étoffe rembourrée d'algues, couché au milieu des fleurs. Au chevet, entre les cierges dont la lumière jaune inonde la figure du *Salvador*, se dresse un tronc dans lequel les croyants qui défilent dans l'église déposent leur obole. Il y a des sanctuaires qui, ce jour-là, installent jusqu'à trente de ces christs auprès desquels la foi paye son tribut.

La nuit du vendredi saint à Lima est du reste à tous égards une des choses les plus curieuses qu'on puisse voir. En sortant de la cathédrale, qui occupe un des côtés de la grande place, on domine du haut des gradins cet immense carré couvert de monde. Tout Lima est sur la *plaça de Armas*, hommes et femmes, habillés et gantés de noir. Les femmes abandonnent ce soir la *manta* pour revêtir la *mantilla*, voile en dentelle qui, retenu dans l'abondante chevelure par un peigne, véritable diadème, encadre admirablement leurs figures avenantes.

Les fenêtres et les arcades des maisons entourant la place se détachent lumineuses sur le reste des façades, qui demeurent dans l'obscurité. Des silhouettes noires, semblables à des ombres chinoises, s'agitent sur le fond éclairé. Le long de la façade de l'église des négresses vendent de la viande cuite ou rôtie au feu de quelques bûches; la flamme rouge éclaire leurs figures foncées.

Aux cris rauques de ces marchandes se mêle le bourdonnement de la foule compacte. Ce soir, la *plaça de Armas* est un salon national, international par la force des choses. L'église donne, sur le parvis de cette cathédrale,

rendez-vous à tous ses fidèles; personne ne s'excuse. Il y a assurément bien peu d'endroits sur la terre où la comédie et le drame humain et social aient été joués avec une verve plus diabolique, où l'on ait dansé la *cueca* avec plus d'entrain, où l'on se soit battu avec une rage plus souriante, où l'on se soit tué plus gaiement et où l'on ait oublié plus vite et plus complètement les enseignements de la veille.

Il n'y a certes pas un autre lieu au monde où, à ses jours de fête, l'Église puisse réunir, comme à Lima, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, que connaît la Bible, et le Mongol, le Tatare et l'Indien, qu'elle ignore. Nulle part l'Européen, l'Africain, l'Asiatique et l'Américain, de sang pur et de sang mélangé, ne se trouvent réunis sur un terrain plus restreint. Nulle part on ne saurait voir pareille galerie ethnographique, comptant des spécimens vivants de toutes les races, de leurs variétés, de leurs croisements. L'Europe y paraît avec ses Espagnols, ses Italiens, ses Anglais, ses Allemands, ses Français; elle y produit le créole. L'Afrique y a fourni le nègre, le mulâtre, fruit de la race noire et de la race blanche, le cuarteron, qui ne compte plus que vingt-cinq pour cent de sang noir, le requinteron avec douze et demi pour cent, le trigenio avec six et quart pour cent; l'Indien, fils de l'Amérique, qui, dans son mélange avec la race noire, produit le zambo, et, dans son mélange avec la race blanche, donne le cholo; le chino-cholo, fruit du zambo et de la chola; le métis, fils du cholo et de la blanche, n'ayant plus que vingt-cinq pour cent de sang indien; le dudoso, dont les douze et demi pour cent de sang indigène ne constituent plus un type facile à distinguer du blanc pur sang.

A côté de ces maîtres de l'Amérique, l'Asie fournit le Chinois qui, lorsqu'il contracte une union, choisit de préférence la chino-chola pour compagne. Le fruit de cette union n'a pas encore de nom courant dans la famille sociale de Lima, dont les ramifications généalogiques enveloppent le monde, semblables à un vaste filet.

Les anthropologistes classifient l'humanité de bien des façons diverses; nulle part la classification n'est plus facile qu'en cet endroit, aucun musée du monde n'offrant d'aussi merveilleux éléments de comparaison.

Ainsi, que de nuances parmi les nègres seulement, que de variétés de teintes noires, depuis le noir mat du descendant de Mozambique jusqu'au noir bleuté du fils de la côte d'Ivoire!

Que de nuances de sépia parmi les mulâtres et les mélanges collatéraux qu'ils font naître! Le brun de Sienne des zambos s'éclaircissant dans la descendance; la sépia mélangée de sienne avec des reflets cuivrés qui caractérisent l'Indien, pâlissant dans la lignée mélangée de sang blanc; les

tons mats de vieil ivoire qui caractérisent le teint du Chinois, et les tons à la fois pâles et hâlés que prend l'Européen sous les tropiques, forment une gamme de couleurs à laquelle manque la nuance qui ne se retrouve



Nègre.



Négresse.

que dans la saine société de notre monde européen : le ton rosé des joues et le rouge vif des lèvres.



Mulâtre.



Mulâtresse.

Quant aux cheveux, dont les savants se préoccupent beaucoup, ils restent, même dans les mélanges les plus compliqués, une marque ineffaçable d'o-drigine ou de escendance plus ou moins directe.

Les cheveux blonds, roux, bruns et noirs soyeux, lisses ou bouclés, appartiennent à la race blanche, le noir crépu aux nègres et à ses mélanges, même avec l'Indien, qui, dans ses autres alliances, produit des chevelures noires



Zambo



Zamba.

lisses et d'une raideur extraordinaire plus brillantes que celles des Chinois.



Indien.



Indienne.

Et sous ces perruques multiples que de crânes divers, et dans ces crânes que de cerveaux hétérogènes appartenant tous, à l'exception toutefois des Chinois, à des électeurs éligibles !

Il faut noter que tous aspirent à des grandeurs, car tous ont leur légende, leur histoire, leur passé. Ils ont dans les quatre parties du monde leurs an-


Cholo.


Chola.

cêtres de vieille noblesse, et, quoique républicains, ils tiennent à se les rappeler et à les rappeler aux autres.


Dudoso.


Dudosa.

Les créoles vous parlent avec fierté de leurs pères, les *conquistadores ;* les noirs, de rois africains ; les Indiens, des incas et de leurs familles de sang impérial.

Grâce à ces vagues souvenirs historiques et à leurs grandes aspirations politiques, ils sont forcément tous ennemis les uns des autres, l'homme du Nord de celui qui vient du Sud, l'homme de la côte de l'habitant de la sierra, et le *Serrano* de l'homme des versants orientaux des Andes (appelés la *Montaña*), le mulâtre du nègre, l'Indien du blanc, le blanc du Chinois.

Ils se sentent pourtant tous Péruviens, et, malgré les injures sanglantes dont ils s'accablent continuellement, ils s'élèvent indignés contre toute critique venant du dehors. A les entendre, on dirait qu'ils s'exècrent, car ils s'insultent dans leurs conversations, dans leurs journaux; ils se battent entre eux, mais devant tout ennemi non Péruvien ils sont unis aussitôt. A l'exception des Asiatiques, tous sont encore réellement fraternels devant leur Dieu : la sainte Vierge; les prêtres savent, à travers les péripéties gouvernementales, maintenir le pouvoir. — Les luttes des partis s'arrêtent à la porte des églises et n'en franchissent jamais le seuil.

Ainsi, que d'événements a vus cette cathédrale de Lima, que de guerres civiles ont éclaté à quelques pas d'elle ! et, pendant que dans l'ancien palais des vice-rois, qui forme le second côté de la *plaça de Armas*, les gouvernements tombaient et les maîtres successifs du pays se noyaient souvent dans des mares de sang, le maître de l'église assistait calme à l'orage qui abattait tout, autour de lui, sans jamais l'atteindre.

Une fois la guerre civile a effleuré son mur d'enceinte. Au haut des deux tours de cette cathédrale pendaient naguère encore les deux frères Gutierrez, usurpateurs du pouvoir après l'assassinat du président Balta. Sur les marches de cette église sont venus s'abattre comme des masses les corps qu'on détachait de leur gigantesque potence. Sur cet emplacement, où l'on vend ce soir de vendredi saint des moutons rôtis, des images du patron de Lima, des crucifix, de la bière de maïs et des eaux-de-vie (la *chicha* et le *pisco*), en ces jours de trouble de vieilles négresses rôtissaient les membres des cadavres dépecés des Gutierrez, en rongeaient les os et, dansant autour du feu, elles vendaient à tout venant des pincées de ces cendres humaines comme souvenir de la fin sans pareille de tyrans exécutés par la justice populaire sur la terre péruvienne !

D'autres sont venus s'emparer du pouvoir civil, de nouvelles révolutions ont éclaté, et, au milieu des vengeances atroces, du sang qu'on verse pour venger le sang versé, au milieu des luttes de principes, de compétitions personnelles, de haines et d'emportements, l'église, au sourire accueillant, a toujours su faire entendre des paroles de pardon ; tous, amis d'aujourd'hui et ennemis de la veille ou du lendemain, *viennent le lui demander*.

Voilà ce qui fait sa puissance; elle attire la femme, sûre que l'homme indifférent ou sceptique suivra un jour sa compagne. Les jours de fête sont les jours de triomphe de Rome au Pérou. Alors les prêtres s'effacent, on ne voit que les images de Dieu et de ses saints entourées d'une foule immense de croyants. Le spectacle du vendredi saint est la preuve de cette puissance, de cette influence que les apôtres de la croix exercent sur le peuple entier. Et au-dessus de tout ce mouvement apparent et de cette agitation cachée règne le calme de la nuit liménienne, ce calme absolu, doux et caressant. Un ciel d'airain sans nuages, parsemé des étoiles du firmament équinoxial, s'étend sur ce monde singulier : on dirait une constellation de diamants sous un dais noir.



Chinois.



Chino-Chola.

Cependant ce coup d'œil général ne suffit pas pour connaître une société si hétérogène. Rentrons donc pour un instant dans le milieu brun, dans le milieu blanc, dans le milieu noir, dans le milieu jaune, et voyons comment toutes ces races sont arrivées sur le coin de terre qui, depuis longtemps, leur sert, tour à tour, de champ de culture et d'arène; rappelons en peu de mots leur acclimatement matériel et moral dans une revue succincte faite par ordre chronologique.

Le premier habitant du Pérou était l'autochthone. Nous devrions commencer par lui. Or il y a peu d'Indiens sur la côte, et il n'y en a pas du tout à Lima; nous y trouvons seulement des cholos, des chino-cholos et d'autres métis : nous renvoyons donc ce portrait aux passages relatifs à

l'intérieur du Pérou où la race indigène, quoique décimée, a survécu à tous les cataclysmes.

L'Indien a été remplacé sur sa terre par le blanc, qui s'est en apparence très bien acclimaté au Pérou. Nous disons en apparence, car cet acclimatement n'a guère donné de bons résultats qu'à la suite du mélange des races. Des familles de sang complètement blanc commencent généralement à dépérir à la troisième génération et s'éteignent dans un incurable rachitisme.

Le créole, dans toute sa force, est un être singulièrement sympathique, malgré bien des défauts. De race espagnole, il est né grand seigneur, il veut l'étiquette républicaine et des institutions monarchiques. Qu'il porte des titres de noblesse ou qu'il n'en porte pas, il restera toujours grand d'Espagne; il ne sera jamais ni manœuvre, ni commerçant, ni industriel. S'il s'occupe d'entreprises minières ou agricoles, il dirigera ses ouvriers à la cravache, au sabre, au revolver; il établira dans son domaine le principe du bon plaisir, le féodalisme absolu; il n'admettra jamais l'immixtion du gouvernement dans ses affaires. Il le fera non seulement dans les vallées inaccessibles de l'intérieur, mais dans sa hacienda située aux portes mêmes de la capitale : on le sait, mais ceux qui le savent sont de la même race que lui, le comprennent et le laissent faire.

Cette activité, souvent illégale dans la forme, mais utile à la production du pays, constitue l'exception, car le penchant naturel du créole, expliqué autant par la disposition de la race espagnole que par son histoire au Pérou, que par le climat du pays, le porte au *far niente;* dans ce but, il veut être employé, fonctionnaire, la plupart du temps militaire. Telle est la raison du grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée péruvienne, qui compte un colonel pour six simples soldats. En somme, le créole perpétuera autant que son sang la noblesse particulière du hidalgo.

Il est léger et profite volontiers de la liberté de mœurs pour conter fleurette sur les sentiers de traverse de l'hyménée.

Causeur, il parlera de tout ce qu'il sait et de ce qu'il ne sait pas. Il parlera industrie sucrière, cotonnière, élève du bétail, culture de la coca, chevaux, mules, moutons, philosophie transcendante, théologie, vie parisienne, travaux de mines, entreprises de chemins de fer, histoire péruvienne (qu'il appellera volontiers romaine), il critiquera amèrement son pays, sa magistrature, son gouvernement, sa diplomatie, ses finances, et il bondira, si son interlocuteur européen s'avise d'émettre un avis analogue au sien.

En politique, il n'aura guère de principes autres que l'indépendance nationale et autres visées que de voir son compère au pouvoir.

Il est financier habile, mauvais industriel, agronome et mineur routinier, plus joueur que les cartes, sobre jusqu'au moment où il passera deux ou trois jours dans l'orgie.

Sceptique et même libre penseur dans ses discours, il paraît dévot dans ses pratiques; soldat à la manière des *conquistadores*, il est courageux à ses heures, et toujours tant soit peu fanfaron; l'amphitryon hospitalier pratique l'art de sourire hors de chez lui. En fin de compte, il est parfaitement heureux à sa façon, et, quoique, au fond du cœur, il déteste l'étranger, qu'il désigne sous le sobriquet de *gringo*, il se montre bienveillant et bon envers lui.

A côté du créole, l'émigrant blanc s'est implanté au Pérou; mais malheureusement il y arrive avec l'arrière-pensée de n'y pas rester. Le souvenir de la mère-patrie fait dominer en lui la préoccupation constante du départ, préoccupation préjudiciable au pays qu'il habite sans en épouser les intérêts. Devenir riche au plus vite, voilà sa seule pensée. Cette fin justifie tous les moyens et explique pourquoi les immigrants ne deviennent presque jamais agriculteurs, rarement industriels. En dehors des considérations historiques, des raisons purement physiologiques s'opposent au travail manuel des blancs sous les tropiques. Ils sont allés pendant longtemps dans ce nouveau monde en *conquistadores*, armés de l'épée qui se terminait par une croix; ils y ont paru comme missionnaires apostoliques avec la croix qui se terminait par une épée; les colons qui sont venus là en qualité d'agriculteurs, comme les immigrants de l'Amérique du Nord, sont peu nombreux. Cependant on a essayé le travail libre du blanc. L'Amérique équinoxiale a donné aux colons qui s'établissaient chez elle des facilités autrement grandes que celles qui ont été fournies aux immigrants dans l'Amérique du Nord. Sans vouloir citer des points comme Blumenau, Joinville, Nouvelle-Fribourg, au Brésil, nous n'avons qu'à rappeler Posuso et le Chanchamayo, au Pérou. Les gouvernements respectifs ont fait les sacrifices les plus considérables pour fonder des colonies agricoles sur ces points. Les résultats généralement médiocres de ces efforts font comprendre qu'il se produit dans ces régions une déchéance physiologique des colons qui influe si bien sur leur volonté, qu'ils deviennent incapables d'un travail matériel utile. On dirait que, toutes les fois que la race blanche vit au milieu de races colorées, elle se trouve condamnée à ce rôle de grands seigneurs. Les Européens et les Nord-Américains au Pérou sont presque toujours importateurs ou vendeurs en gros ou en détail de produits européens. Ces produits, fabriqués en deçà de l'Atlantique pour l'exportation, n'ont pas les qualités ordinaires des bonnes productions de nos ma-

nufactures ; l'usage les détériore rapidement ; l'acheteur est obligé de les remplacer à bref délai. Ainsi se ramassent les fortunes rapides que les débitants font dans les pays latino-américains.

Malgré la différence de nationalité de ces négociants, la similitude de leurs préoccupations et de leur commerce permet de dire de tous qu'ils sont fiévreux, d'une amabilité fréquemment ombrageuse, facilement dépensiers, souvent joueurs et de mœurs légères. Ils apprécient médiocrement les créoles et s'accommodent assez volontiers des gens de couleur, contre lesquels ils n'ont pas les préjugés de l'*hijo del païs*.

Quant aux nègres, ils ont été jetés sur ce continent dans les circonstances les plus déplorables ; affaiblis par les souffrances d'une traversée effectuée dans des conditions d'insalubrité atroce, à peine débarqués ils se sont trouvés contraints aux travaux les plus durs et souvent les plus malsains sous un climat différent de celui qu'ils venaient de quitter. De père en fils, dans des régions de fièvre, ils ont accompli les travaux les plus dangereux qu'il soit possible d'imaginer. Ils ont défriché le terrain, ils ont remué le sol, pour y planter le café, le cacao, le tabac, la canne à sucre ; ils ont fait des travaux d'irrigation ; ils ont séjourné dans l'eau, souvent jusqu'à la ceinture, demeurant sans cesse sous les rayons verticaux du soleil tropical. Eh bien, leur tempérament s'est révélé si solide, qu'ils ont, pendant plusieurs générations, résisté victorieusement à tous les miasmes, comme au feu qui tombe du ciel et dévore les natures les mieux trempées. Non seulement ils ont vécu, mais ils sont restés vigoureux, mais leur progéniture n'a pas dégénéré.

La position actuelle du nègre et de ses mélanges collatéraux dans le pays est marquée d'un caractère tout spécial. Au-dessus d'eux plane ce mauvais souvenir, ce cauchemar, l'esclavage ; esclavage qui n'existe plus depuis un quart de siècle, mais dont le souvenir semble ne pouvoir pas plus disparaître que la teinte de leur épiderme. Ils disent si souvent qu'ils sont libres, qu'on sent chez eux la sourde colère contre un passé qui a été racheté, mais que rien ne peut effacer. Le nègre a de bonnes qualités. Sa charpente solide, ses muscles puissants, font de lui, à côté du créole souvent chétif, un véritable géant ; mais il ne fait pas apqel à sa force ; il a vu pendant tant de siècles que le *far niente* était le privilège des libres, que, libre, il veut en jouir.

C'est ainsi qu'il reste pauvre, qu'il gémit de sa misère, et la misère, mauvaise conseillère, étouffe le bon germe de ses facultés morales ; cependant, voleur ou même assassin, on remarque chez lui ce je ne sais quoi qui rend l'homme sympathique, par l'aveu et le regret du méfait, et, jus-

qu'à un certain point, par la hardiesse souvent chevaleresque qu'il met au service des plus mauvaises causes.

La principale préoccupation de la négresse du Pérou consiste à décolorer le plus possible sa progéniture. Rien de plus rare aujourd'hui que de voir des négresses accepter des nègres pour maris ou pour amants. Aussi la race pure disparaît-elle rapidement, et le nombre des mulâtres, cuarterons et trigenios, va-t-il toujours en augmentant. Dans ces mélanges, la race blanche apporte les vices qui ont présidé à la procréation, et l'enfant né de cette union perd les qualités incontestables de la loyauté primitive des noirs. Le mulâtre, méprisé du blanc, hait le nègre, et de cette haine et de ce mépris se forme un caractère douteux, fait de sotte vanité, d'orgueil ridicule, de prétentions hidalguesques, d'appétits grossiers, qui le rendent mal disposé au travail, incapable d'une allure droite. Il est à la fois violent dans ses conceptions et hésitant dans ses actes; en somme, peu sympathique aux uns et aux autres et antipathique à lui-même. Ces qualités et ces défauts s'amoindrissent avec la prédominance d'un principe blanc ou noir, dans le sang du produit. Le cuarteron vaut moralement mieux que le mulâtre, le trigenio mieux que le cuarteron, et ainsi de suite. Depuis quelques années les haines des noirs s'adoucissent. Ils ne sont plus les parias du pays, et, douce satisfaction, on leur a substitué un autre paria, le Chinois. Par un sentiment plus explicable que sympathique, ils s'enorgueillissent de dépasser le niveau infime où ils voient grouiller le coolie, et, dès qu'une infusion suffisante de sang blanc a rapproché leur teint de celui des anciens maîtres, ils regardent du haut de leur grandeur si chèrement conquise le malheureux qui les a remplacés dans l'opprobre et le servage.

L'entrée du Chinois au Pérou s'est effectuée dans de telles conditions, qu'on n'aurait certes pu se douter des conséquences de cette migration d'un genre nouveau : migration de coolies, c'est-à-dire de gens qui profitent de leur liberté pour en signer l'abdication. La portée de l'introduction de ce nouvel élément dans la société hispano-américaine, qui ne se manifeste qu'au fur et à mesure de la libération de ces esclaves à terme, s'explique par le caractère de la race, la froideur absolue de son tempérament, la ténacité calme et victorieuse de ses efforts, son amour du travail, son entente des affaires, son mépris des titres, son maintien continu dans la sphère étroite, mais féconde, d'une activité industrielle ou commerciale.

On oublie l'historique de la migration passive des Chinois au Pérou.

C'était en 1854. Le grand maréchal Castilla, personnage déjà populaire, aspirait à la présidence de la république péruvienne. Il avait dans les

veines quelques gouttes de sang noir et de sang indien, comme l'indique du reste sa figure originale, légèrement bronzée et dépourvue de barbe (il possédait à peine quelques rares poils sur la lèvre supérieure). Ce militaire, lié par le sang aux deux races opprimées, les nègres et les Indiens, leur promit l'indépendance comme don de joyeux avènement à la présidence. Les premiers, esclaves, seraient libérés; les autres, assujettis depuis la conquête à une contribution directe et personnelle, en seraient exemptés à tout jamais.

Sous la pression de l'opinion populaire, fière de cette application radicale des principes de 1789, l'élection de Castilla se fit au milieu de coups de fusil, et le lendemain de son avènement le nouveau président tenait sa parole.

Le surlendemain, la réflexion fit comprendre que cet acte supprimait toute la main-d'œuvre dans un pays agricole et minier : c'était la ruine, le blanc étant incapable de travailler le sol sous cette latitude, le noir[1] et l'Indien[2] ne travaillant que lorsqu'ils y sont forcés matériellement.

C'est alors que, contraint de trouver à tout prix des ouvriers, on alla chercher les coolies chinois.

Or, de l'esclavage au coolisme, le progrès théorique paraît indiscutable, mais, pratiquement, un mouvement rétrograde se manifeste tant au point de vue humanitaire que social.

Le nègre était esclave à vie, lui et sa descendance; le coolie ne l'est que pour un temps déterminé. Mais cet avantage est contre-balancé par un fait indéniable : le nouveau système supprime le seul gage que l'on possédait contre la cruauté des maîtres et l'abus de leur autorité. Ce gage était l'intérêt de prolonger des existences utiles, de ne pas affaiblir par des excès de travail des constitutions reproduisant un capital considérable. Ce calcul, hideux peut-être, était logique et constituait une garantie en faveur de la race noire. Avec les coolies, cette garantie disparaît : que le Chinois résiste à la tâche pendant huit ans, voilà tout ce que demande

1. L'expérience a prouvé que le nègre libéré du Pérou, s'adonnant à tous les vices qu'engendre la paresse, disparaissait avec une rapidité incroyable. En 1855 on comptait quarante-cinq mille esclaves, le dernier recensement accuse à peine huit mille noirs. Vingt ans ont suffi pour anéantir les quatre cinquièmes de cette population.

2. L'Indien, qui ne paie plus de tribut, a, pour ainsi dire, perdu la dernière raison de travailler. Il est presque sans besoins. La terre lui donne, pour quelques jours de travail par an, la pomme de terre et le maïs, qui forment la majeure partie de sa nourriture. L'Indienne tisse ses vêtements, l'Indien file en mâchant la *coca*. Il fallait un motif péremptoire comme l'était le tribut (environ 30 francs par an) pour obtenir de lui une activité réelle. Il ne fait rien produire au pays qu'il occupe, il n'a qu'une industrie insignifiante et n'est nullement commerçant.

l'intérêt. Et que ces huit ans se prolongent au delà de leur limite légale, si faire se peut, par des comptes fantastiques d'outils brisés, de vêtements usés, etc., voilà la principale préoccupation de celui qui achète et emploie le coolie. La statistique prouve qu'un tiers à peine de ces hommes arrive à la fin du contrat, le reste succombe ; proportion effrayante de mortalité qui condamne absolument le système. En se rappelant que sur deux cent mille Chinois importés cinq mille libérés à peine vivent actuellement au Pérou, on comprendra l'abîme où se débat cette partie déshéritée de l'humanité.

Et maintenant, comparons le sort de l'esclave et du coolie, et nous verrons que le nègre était plus heureux et plus utile que ne l'est aujourd'hui le Chinois.

Le premier s'était acclimaté depuis des siècles, et par une disposition naturelle il s'était souvent sincèrement attaché à ses maîtres. Dans les rapports de patron à esclave, il y avait quelque chose de patriarcal, rien moins que sympathique, mais moins répugnant que ce qui peut exister aujourd'hui. Le nègre était relativement heureux : une cabane, une banane et un cœur. En ajoutant du tabac et un peu de rhum on avait créé son paradis terrestre. Il avait sa compagne et ses enfants au milieu desquels il venait se reposer de son dur labeur dans une maisonnette qui passait pour sienne.

Le Chinois quitte son pays et, par une triste mystification, signe un engagement de huit ans pendant lesquels il est à la disposition absolue d'un maître. Les stipulations de solde sont illusoires. Les *hacendados* paient généralement les coolies en vêtements, en nourriture, comptés à des prix fantaisistes. Le gouvernement du Céleste-Empire empêche l'exportation des Chinoises, le coolie n'a donc pas de compagne. Parqué comme du bétail, il vit dans les *galpones*, sorte d'immenses enceintes, sous la menace du fouet et du revolver. Quelque malheureux qu'il ait été dans son pays, il est impossible qu'il ait même rêvé l'effroyable misère qui l'attend dans la servitude péruvienne. Aussi redoute-t-on le Chinois, qui n'a remplacé ni l'Indien ni le nègre. Les maîtres d'aujourd'hui sentent vaguement un danger près de fondre sur eux.

Rien de plus naturel. Voilà cinquante à soixante mille hommes sans femmes, esclaves tenus en bride par cinq à six pour cent de gardes. Tremblant à la fois de peur et de colère, les coolies n'ont rien à perdre et tout à gagner.

Que de rages se développent ainsi, que de haines croissent et montent, que d'appétits se développent !

Les hommes qui ne sont pas modérés par la femme, qui sont pervertis par

le vice, qui sont excités par le ressentiment, peuvent tout d'un coup se transformer en une armée redoutable, et le jour où ils prennent les armes la victoire est à eux. A côté de cette menace brutale suspendue sur le Pérou, une autre question non moins inquiétante commence à préoccuper l'observateur. Où que l'on jette le regard sur la côte, on voit le Chinois : dans les entreprises agricoles, nous l'avons dit, il représente la main-d'œuvre, et dans les villes nous le retrouvons encore toujours et partout : coolie, il est domestique et cuisinier; libéré, il est hôtelier, restaurateur, négociant en détail et en gros, et, depuis peu, même médecin. Il s'est infiltré dans cette société hispano-américaine, et il ne s'est nulle part assimilé, ce qui lui permet de se retrouver à tout instant.

On se sert de lui, on le recherche et on a pour lui l'indifférence qu'on aurait pour une chose, indifférence qui s'appelle mépris lorsqu'elle s'applique à l'homme.

Or le Chinois, ce nous semble, dominera un jour ce monde qui dès maintenant dépend de lui. Maintenant déjà les quelques libérés font une concurrence incontestable, non seulement aux indigènes, mais aux Européens mêmes. Ils sont indispensables, et par là ils sont les maîtres, malgré leur humilité.

Ce monde chinois intercalé dans la société liménienne est curieux à étudier; quelques exemples suffiront pour faire bien saisir sa situation actuelle. Nous ne ferons pas le tour des magasins des *Asiaticos*. Constatons seulement que ces boutiques sont très recherchées, parce que les marchandises sont bonnes et les vendeurs relativement honnêtes.

Suivons plutôt pour un instant les Chinois au milieu de la société de leurs anciens maîtres; nous les retrouverons souvent à leur chevet; ils visitent et examinent les malades toujours à deux; à la suite de cette consultation, ils ordonnent le traitement.

Notez ceci : lorsqu'un médecin européen arrive au Pérou, après avoir été reçu à la faculté de Paris ou de Londres, on ne lui permet de pratiquer à Lima qu'à la condition de passer à nouveau ses examens devant les professeurs de la faculté de médecine de la capitale. Et, tout en assujettissant les savants de l'Europe à cette formalité rien moins qu'agréable, l'État et le corps médical tolèrent l'exercice de la médecine par les Chinois, et la société l'encourage.

Où ces docteurs ont-ils appris leur science? Quelle garantie viennent-ils offrir à ceux qui sont appelés à veiller sur l'hygiène publique? On ne s'est pas plus inquiété de leurs titres qu'on ne s'inquiète des drogues qu'ils administrent. On se loue d'eux, on trouve qu'ils guérissent bien, on croit à eux, et, dans un pays croyant, cela suffit.



Vue générale de Lima avec la *plaça de Hacho* (cirque où se donnent les jeux de taureaux) au premier plan.

Ils donnent contre le mal de tête de l'huile essentielle de menthe dont on se frotte le front ; ce remède est appliqué pour toutes sortes de maux, et il paraît que les malades ne s'en portent pas plus mal.

Singulière inconséquence ! A quoi sert toute la faculté de Lima, qui coûte tant d'argent à l'État ? A quoi sert pour la jeunesse studieuse de passer des années dans les amphithéâtres ? Pour que des savants, terrassiers, portefaix, chauffeurs d'hier, soignent, semblables aux charlatans de nos foires, aux empiriques en chambre, ceux qui pourtant aiment la vie et n'ont aucune raison pour la compromettre par des expériences hasardeuses.

Heureusement on jouit généralement d'une bonne santé à Lima. Lorsqu'on a payé son tribut au climat par quelques accès de fièvre tierce, la maladie est chose rare.

Aussi le Liménien s'amuse-t-il chez lui. Les taureaux, les funambules, les chanteurs italiens et les comiques français, occupent et préoccupent les habitants. On danse depuis la valse jusqu'à la *chilena*, le *baile de tierra* et la *zamacueca;* on fête le carnaval dont les derniers éclats transforment la ville entière en une immense maison de fous. Tout le monde se met de la partie, depuis le président de la république jusqu'au mendiant. Tout le monde se connaît ; les rues n'ont plus de décence, les maisons plus de verrous. On s'asperge d'eau, on se jette à la tête des *confetti* et même des œufs, on fait tout et le reste pour donner une raison d'être au mercredi des Cendres. Ce jour-là, avec la facilité et la mobilité des tempéraments créoles, on voit se produire une métamorphose subite et, lorsque le dernier rire s'est perdu dans la nuit du mardi gras, les figures si joyeuses de la veille reprennent leur air grave, recueilli et presque sombre. On s'est laissé glisser gaîment vers l'enfer, et les joyeux pécheurs chargent, à jour fixe, les prêtres de les hisser sur le sentier qui mène au ciel.

Et maintenant que nous connaissons Lima dans son aspect pittoresque, avec son allure cosmopolite et originale, avec ses emprunts multiples faits à tant d'âges et à tant de sociétés diverses ; maintenant que nous avons décrit ses mœurs et indiqué leurs raisons d'être historiques, jetons un dernier regard sur cette ville des contrastes, avec ses hommes du monde et ses hommes du peuple séparés par un abîme infranchissable.

Rappelons-nous cette société où nous ne trouvons pas les transitions lentes que nous pouvons constater dans le monde européen, avec son échelle sociale pourvue d'un nombre infini de gradins, tous occupés.

Dans le monde péruvien, qu'on peut si bien étudier à Lima, il n'existe que le premier et le dernier échelon : il semble que les autres manquent absolument.

Cet état de choses n'offre guère de stabilité, on dirait une balance sensible dont le moindre poids fait mouvoir les plateaux. Ainsi s'expliquent les révolutions périodiques si fréquentes et si terribles qui affligent cette ville. A notre sens, il sera difficile de remédier d'ici longtemps à ce vice de constitution : d'un côté, le savoir et l'argent ; de l'autre, l'ignorance absolue et la pauvreté.

Lorsque le peuple se réveille, c'est le déchaînement du vice, des appétits les plus grossiers, des convoitises les moins raisonnées, et ce qui, dans d'autres conditions, pourrait engendrer le progrès, ne peut entraîner, au Pérou, que la perte du pays.

Or, chose curieuse, le pays semble constitué comme la société; les transitions y manquent. Le littoral le plus plat s'étend à côté de l'intérieur le plus accidenté du monde. Sur la côte, la stérilité affreuse s'étale auprès de l'oasis la plus fertile, et pour citer un exemple bien frappant, aux portes mêmes de cette ville civilisée, élégante, qui peut faire oublier l'Europe, apparaît un désert nu et monotone.

Cependant cette région, qu'en 1540 le conquistador du Pérou, Francisco Pizarro, choisit pour y fonder la *ciudad de los Reyes*, aujourd'hui *Lima*, avait été, dès longtemps, un centre de civilisation autochthone. Parcourez la vallée au nord de Lima jusqu'à la baie d'Ancon ; la plaine qui, à l'ouest, sépare la capitale de son port, le Callao ; les sables isolant Miraflores, Chorillos, d'un côté de Lima, et de l'autre du bord du rio de Lurin et de Pachacamac ; — suivez à l'est de la capitale les bords du Rimac, qui descend des versants de la Cordillère et roule ses eaux torrentielles dans le Pacifique, et vous pourrez constater que toute cette contrée est couverte de souvenirs anciens. Entre les hameaux modernes, au milieu des champs cultivés par le Péruvien du dix-neuvième siècle, s'élèvent les profils terreux de ruines, de temples, de palais, de forts, de monuments funéraires, de travaux de terrassement et d'ouvrages d'irrigation, œuvres des indigènes de l'époque qui a précédé la conquête.

Ces travaux antiques sont fort nombreux ; à peine perd-on de vue l'un d'eux, qu'un autre paraît à l'horizon ; souvent même des surfaces considérables en sont jonchées. Ajoutons que d'immenses nécropoles, recouvertes d'un linceul de sable, abritent, sous le sol, des milliers de momies enterrées au milieu du menu mobilier de l'antique intérieur, et l'on comprendra quel vaste champ de recherches s'ouvre devant l'explorateur dans cette région où les temps modernes offrent mille facilités, mille ressources pour sonder l'œuvre des temps qui ne sont plus.

III

Excursions autour de Lima. — Ancon. — La marine française et nos fouilles à Ancon. Fouilles dans les propriétés de MM. Tenaud et Althaus.

A Lima, M. le comte Ludovic d'Aubigny, secrétaire à la légation de France[1], m'introduisit très gracieusement chez les principaux collectionneurs d'antiquités nationales : M. le docteur Macedo et M. Miceno Espantoso; je visitai l'admirable musée de M. Antonio Raimondi. Partout je vis des objets d'Ancon. Je remarquai bientôt que cet endroit défrayait la conversation dès qu'elle s'élevait dans les domaines de la science.

Un de nos compatriotes, archéologue d'aventure, se distinguait particulièrement par les théories surprenantes dont il inondait la société savante de Lima à propos d'Ancon, en lançant avec un sérieux imperturbable des axiomes comme celui-ci :

Ancon et Chancay (petite ville à 4 lieues au nord d'Ancon) rappellent sur les bords est du Pacifique Hongkong, et Shanghaï sur les bords ouest! — Ces analogies de noms séduisent le populaire : aussi se préoccupait-on peu dans ces théories étonnantes qu'Ancon est un mot espagnol signifiant baie, qu'il y a quatre ou cinq hameaux appelés Chancay dans l'intérieur du Pérou[2], que Hongkong existe seulement depuis la guerre d'opium.

[1] M. M. de Vernouillet, ministre de France au Pérou, retourna à Paris peu de mois après mon arrivée à Lima; il fut remplacé par M. d'Aubigny comme chargé d'affaires. Pendant tout le temps que durèrent mes pérégrinations à travers l'intérieur, M. d'Aubigny n'a cessé de me prodiguer les marques de la plus bienveillante amitié. Les lettres de recommandation de l'autorité centrale, les ordres pour les autorités locales, il me les procura avec une sollicitude des plus gracieuses. Il fit mieux que tout cela. Il m'écrivit à plusieurs reprises, et son *sursum corda*, ses souvenirs affectueux, ont été pour moi un encouragement au milieu de l'isolement dans lequel je me suis trouvé pendant plus d'une année. Je ne puis mieux remercier M. d'Aubigny de la sympathie qu'il m'a continuellement témoignée qu'en souhaitant, dans l'intérêt de la science française, que tous les chargés de missions scientifiques soient soutenus comme je l'ai été par lui et grâce à lui.

[2] Cette théorie est d'autant plus curieuse que la ville de Chancay n'a été fondée qu'en 1563, à 14 lieues au nord de Lima, par ordre du comte de Nieve qui en voulut faire le siège de l'université, ce qui n'eut pas lieu (voy. Cosme Bueno, *Ephemeride del año* 1764). Vingt-trois ans plus tard, S. Perez de Torres cite la jeune cité qu'il traverse en se rendant de Huarmey à Lima. Ajoutons, à ce propos, les renseignements suivants : dans le voyage de D. Jorje Juan et D. Antonio de Ulloa, 1740, on trouve dans les observations astronomiques du premier la latitude erronée de 11° 52′ 53″.

Un jour M. Quesnel, honorable négociant à Lima, trouva près d'Ancon un beau vase en verre de la renaissance italienne; cet objet avait été très certainement donné à sa belle indienne par quelque *conquistador* amoureux. — Aussitôt de nouvelles théories virent le jour sur le pays d'Ophir et sur les *migrations phéniciennes*, les races rouges en Amérique.

Je ne saurais relater ici les fantaisies qui, avec des prétentions scientifiques, ont vu le jour sur Ancon.

J'éprouvai le vif désir de voir par moi-même cette nécropole dont on parlait tant. Je fis cette première excursion en compagnie de M. Duplessis, attaché à notre légation de Lima. — Au lieu d'aller à Ancon par le chemin de fer, nous prîmes des chevaux et passâmes à la droite du chemin dans la chaîne de collines qui s'étend depuis Infantas et Tambuinga[1] jusqu'à un kilomètre de la plage.

Nous trouvâmes sur notre route beaucoup de vestiges anciens, des murs qui dépassaient les sables de 30 à 50 centimètres, et notamment les traces d'un mur de circonvallation qui avait été élevé sur la crête des collines, enfermant ainsi la plage d'Ancon dans une sorte d'amphithéâtre.

Nous passâmes, près de ce rempart, une mauvaise nuit. Sans guide, et croyant que nous arriverions à bon port en une journée, nous ne nous étions munis ni de couvertures ni de provisions. Aussi, sans abri et l'estomac creux, nous eûmes à surveiller les bêtes à tour de rôle, et ce n'est que le lendemain soir que nous atteignîmes, très fatigués, le but du voyage.

La descente des collines est assez difficile, et, n'eût été le magnifique spectacle de cette mer, toujours et partout belle et vivante, nous nous serions laissés aller à l'impression d'un pénible désenchantement. Ancon présente l'aspect morne de tout désert; le sable incolore couvre comme un linceul la nécropole antique.

La petite ville moderne, autrefois un hameau de pêcheurs, était devenue, depuis un caprice à la Louis XIV du président Balta, le Versailles de Lima. Aussi n'y a-t-il pas plus de différence entre Ancon et Versailles qu'il n'y en avait entre le « grand roi » et le colonel péruvien.

Les maisons de cette ville de plaisance sont en bois, les trottoirs en planches; dans la chapelle, on moud les chants sacrés sur un orgue de bar-

Celle que donne la relation de voyage d'Ulloa est plus exacte : 11° 33′ 47″. Ces auteurs parlent de Chancay comme d'un pays fertile produisant beaucoup de maïs. Il en est encore ainsi aujourd'hui ; toute cette contrée jusqu'à Huaura est fameuse pour sa bière de maïs (chicha).

[1] Infantas et Tambuinga, propriétés de MM. Jules Tenaud et Althaus. Tambuinga est évidemment la prononciation viciée de Tambo-Inca, maison de l'Inca.

barie; le marché est en fonte, quatre fois plus grand et cent fois plus beau que la villa présidentielle; il n'a qu'un défaut, celui de n'avoir jamais servi de rien à personne; ce qui est dommage, car il doit avoir coûté beaucoup d'argent aux contribuables. Le chemin de fer qui passe par là suit le bord de la mer jusqu'à Chancay, à 8 lieues de Lima. En coupant une dune qui se trouvait dans le tracé des ingénieurs, les terrassiers mirent au jour quelques tombes des anciens Indiens.

Les descendants des conquistadores sont toujours restés fouilleurs, ils rêvent volontiers trésors cachés et lingots d'or. Ils poursuivirent le filon découvert par hasard, et, en peu de temps, il se trouva à Ancon une véritable colonie de chercheurs.

Lorsqu'en 1876 j'arrivai sur les lieux, plus d'un millier de tombes avaient été *exploitées*, et les collections, à Lima, comptaient d'innombrables objets de cette provenance.

Des propriétaires de cette ville, comme MM. Larañaga, Quesnel et d'autres, passent, à défaut de cafés ou de casinos, leurs dimanches sur le champ de fouilles.

Rien de plus répugnant que l'aspect de cette nécropole : des centaines de lambeaux de momies, ici une jambe, là un bras, là un thorax, une tête couverte de cheveux, une mâchoire; et ces débris humains, les uns assez bien conservés, les autres jaunis, d'autres encore à l'état de squelettes blanchis au bord des fosses béantes, sont jonchés au milieu de la poterie cassée; plus loin des linceuls déchirés et des vêtements pourris : quel tableau repoussant !

On a beau n'avoir aucun préjugé, venir d'une société qui, dans des salons dorés, parle bataille, archéologie, anatomie et scènes de la Morgue, il est impossible de se défendre d'un mouvement de dégoût et d'horreur quand, pour la première fois, on se trouve placé ainsi en face d'une réalité plus hideuse qu'intéressante.

Cependant j'étais venu au Pérou pour faire des recherches archéologiques, je devais donc entreprendre des fouilles là où j'avais des chances de rencontrer quelque document précieux pour l'histoire du passé de ces régions. Je louai six ouvriers et, dès le lendemain de mon arrivée, nous nous mîmes à la besogne. On se sert de sondes pour découvrir les tombes. Lorsque l'instrument rencontre de la résistance, on n'a qu'à quitter l'endroit; lorsqu'il pénètre facilement dans le terrain, on se trouve, selon toute probabilité, au-dessus d'une sépulture.

Le premier jour nous mîmes trois puits funéraires à découvert.

Les fouilles sont un jeu de hasard, et, en dehors des préoccupations

scientifiques, elles font éprouver à ceux qui s'y adonnent des émotions singulièrement violentes.

Lorsque le sable qui remplit la tombe se déblaie, lorsque le sac contenant la momie apparaît, lorsqu'on rencontre le crâne jauni du mort, on est

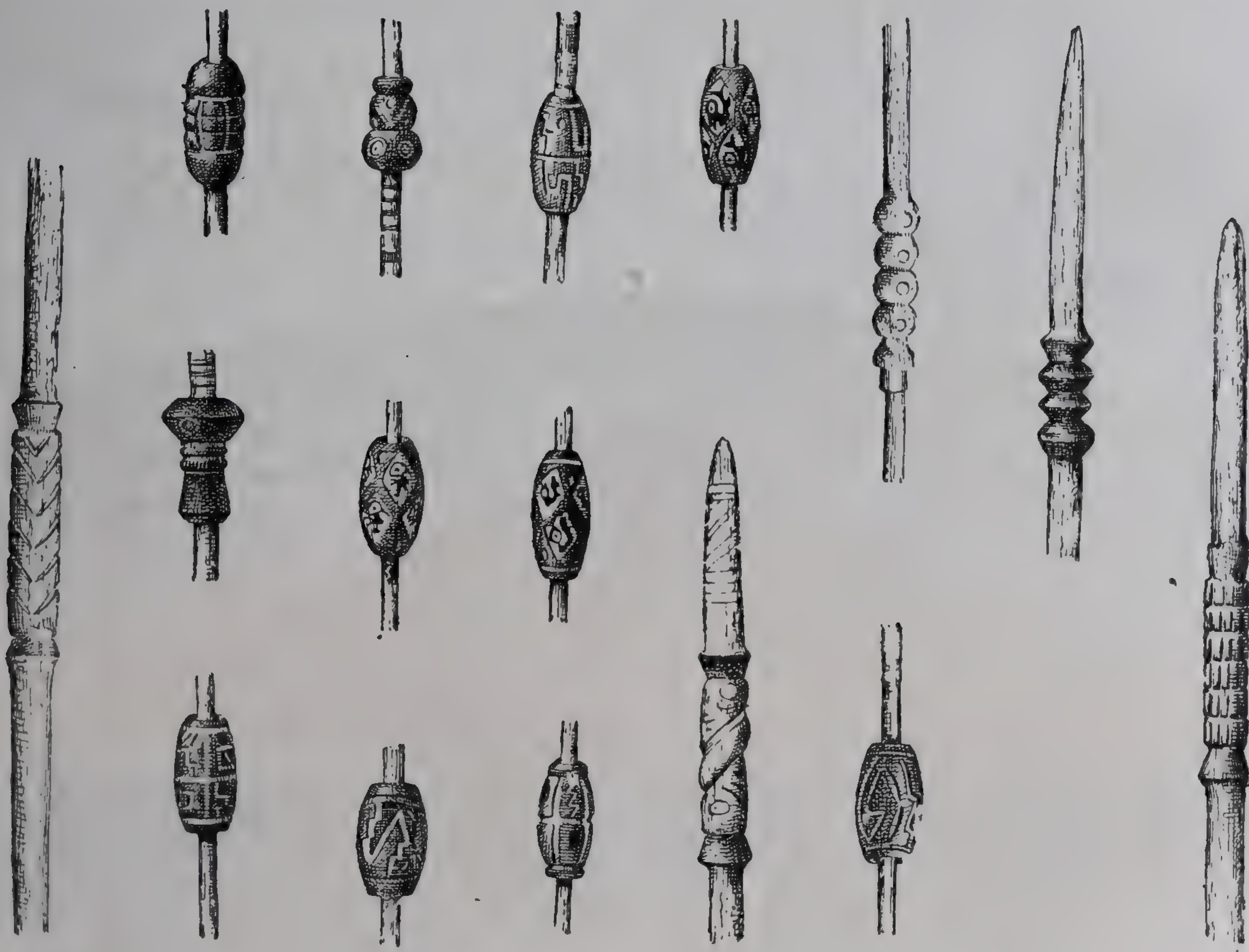


Coupe d'une tombe (*huaca*), à Ancon.

saisi d'une sorte de fièvre. Que de fois le fouilleur saute dans la fosse ; que de fois il gratte de ses ongles le sol dans lequel des vases, des armes ou des momies, sont pour ainsi dire incrustés ; que de fois, sous le soleil d'été des tropiques, aveuglé par des nuées de sable mouvant et asphyxié par

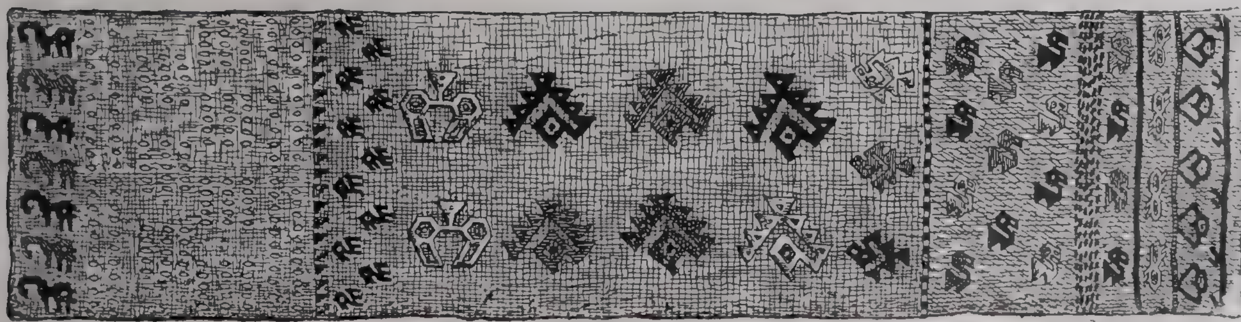
les odeurs ammoniacales des momies, il passe des journées à cette triste besogne!

Le novice se fait vite à ce lugubre milieu, et le viol dont ces sépul-



Fusaïoles en bois sculpté et en terre cuite, trouvées dans les *huacas*, à Ancon. (Réduction de moitié.)

tures sont l'objet lui devient bientôt indifférent, si indifférent, que plus tard il lui faut des efforts de mémoire pour bien se rappeler ses premières



Dentelle brochée, trouvée à Ancon. (Réduction à la moitié.)

impressions à l'aspect de ces nécropoles, impressions non seulement modifiées par la suite, mais complètement effacées, comme si elles n'avaient jamais existé. Mes premières fouilles durèrent six jours; la forte somme

que j'avais dépensée pendant cette semaine me fit paraître nécessaire d'arrêter ces travaux et de m'en retourner à Lima.

A ce moment, le contre-amiral Périgot, commandant la flotte française des mers du Sud, se trouva à l'ancre au Callao, portant son pavillon sur un admirable cuirassé de seconde classe, le *La Galissonnière*.

Le *Dayot*, le *Volta*, avisos, et le *Seignelay*, croiseur, étaient réunis dans le même port. Nos jeunes officiers de marine, qui promenaient leurs brillants uniformes dans les rues de Lima et s'y faisaient remarquer autant



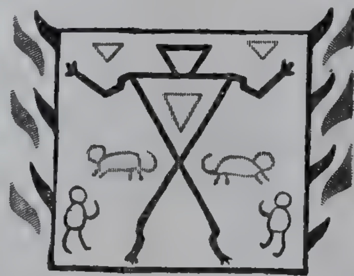
Inscription funéraire sur étoffe de coton. (Réduction au cinquième.)

Ciseau en bronze. (Réduction au tiers.)

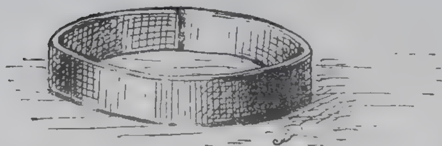




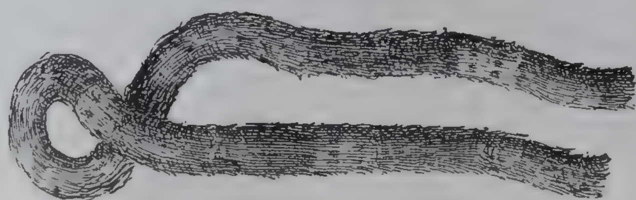
pilo:r en argent. (Réd. à la moitié.)



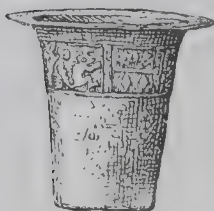
Inscription funéraire sur étoffe de coton. (Réd. au cinquième.)



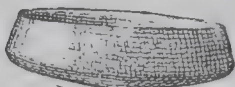
Bracelet en argent. (Réduction au tiers.)

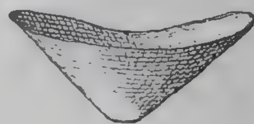


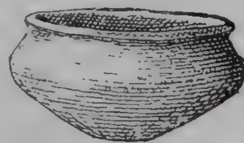
Corde servant à retenir la coiffure sur le front, sorte de velours en laine de lama (*peluche*).



Vase en argent repoussé. (Réduction au sixième.)







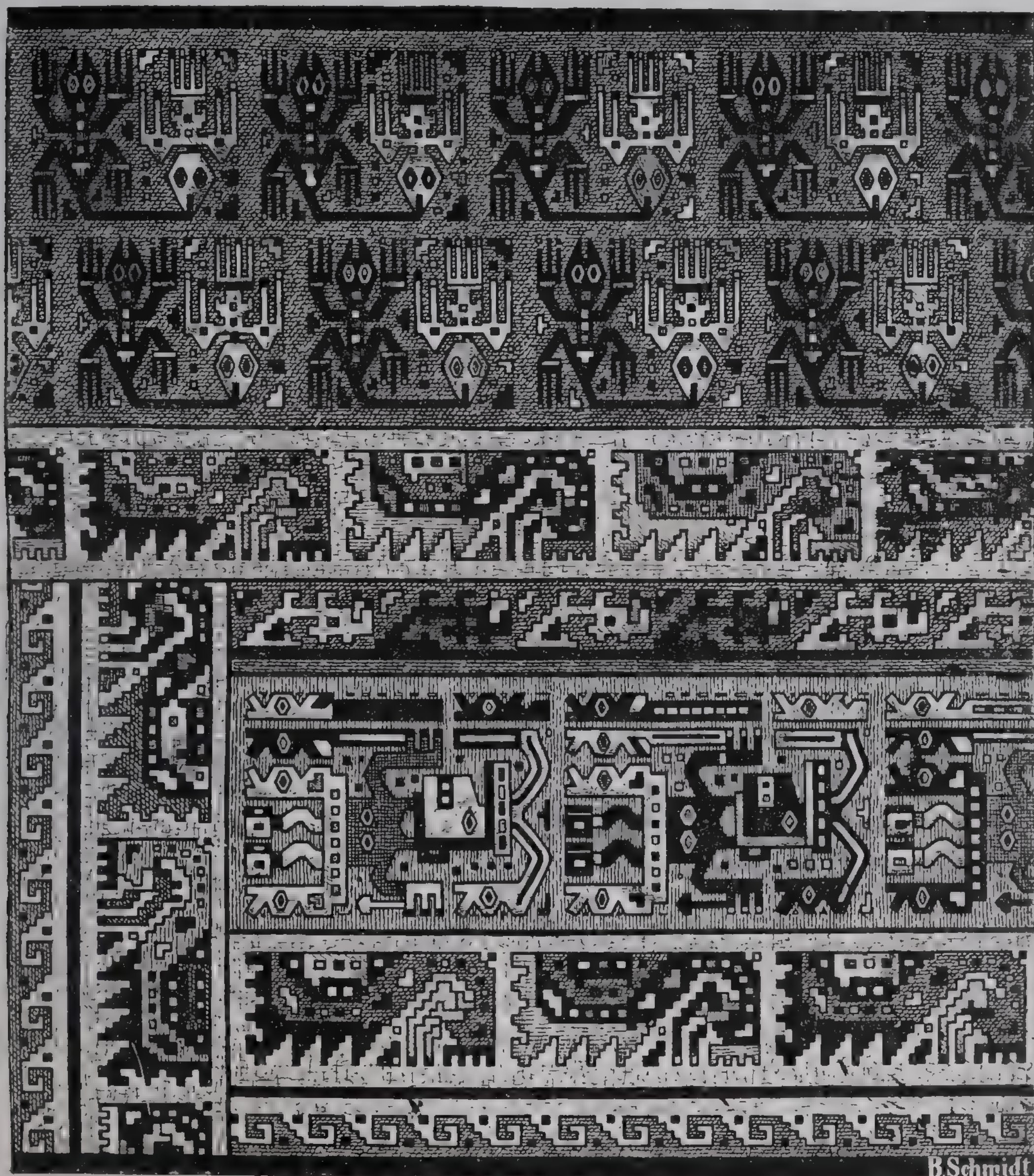
Vases en bronze martelé. (Réduction au septième.)

Objets divers trouvés dans les fouilles a Ancon.

par leur élégance que par leur bonne humeur intarissable, m'accueillirent très cordialement et m'entraînèrent dans leur joyeuse compagnie. Je leur racontai les résultats de mes premières fouilles et les regrets que j'éprouvais d'avoir dû les cesser si tôt, faute de ressources. Ils furent tous d'accord pour m'engager à entretenir l'amiral de la situation dans laquelle je me trouvais. L'amiral, fort bienveillant, me prêterait sans doute des hommes, et il y aurait ainsi moyen de continuer les travaux interrompus.

J'hésitai tout d'abord à faire cette démarche; je me rendis pourtant à bord et j'y fus reçu très gracieusement par l'amiral Périgot, qui prit le

plus vif intérêt à mes travaux, m'interrogea sur les fouilles que j'avais déjà accomplies et sur celles qu'on pourrait encore faire utilement. Enhardi par sa bienveillance, je lui exposai ma situation financière, l'ennui qui en résultait pour ma mission, le dommage que cet état de choses portait aux collections françaises. Je lui racontai les résultats remarquables que les savants allemands MM. Reiss et Stübel avaient obtenus



Poncho trouvé à Ancon. (Réduction au cinquième.)

pendant leur belle mission dans l'Équateur et au Pérou. Je lui citai notamment la richesse des collections qu'ils avaient recueillies à Ancon même, collections destinées à des musées allemands auxquels M. Bastian, président de la Société de géographie de Berlin, avait également procuré des objets archéologiques fort remarquables, obtenus par des achats ou des dons pendant une promenade archéologique effectuée sur la côte du Pérou peu de semaines avant mon arrivée. Je lui montrai toutes ces

richesses au delà du Rhin et nos musées dépourvus de ces spécimens curieux du passé américain.

« Voulez-vous des marins pour continuer vos fouilles? me dit le chef de notre escadre.

— Oui, mon amiral.

— Eh bien, apportez-moi un ordre du ministère *de gobierno* déclarant que nos marins ne seront importunés par personne à terre, et nous irons à Ancon; vous aurez des hommes et vous continuerez vos fouilles. »

Deux jours après, j'étais de retour à bord, muni d'un ordre signé du ministre *de gobierno*, et, quelques heures plus tard, toute l'escadre fit voile pour Ancon. L'état-major entier avait accueilli avec une bonne volonté charmante cette station archéologique. On me promit un concours efficace; et l'amiral voulut bien choisir parmi cette élite de notre armée une élite encore, qui devait faire avec moi la fatigante corvée.

La baie d'Ancon n'avait pas été sondée depuis longtemps. Les officiers hydrographes allaient la relever à nouveau, de sorte que toute cette excursion avait un caractère scientifique.

Le lendemain de notre arrivée à quatre heures et demie du matin je partis à terre avec une chaloupe et vingt hommes.

Nous étions encore en été, le soleil était brûlant, et le métier, je l'ai déjà dit, vraiment effroyable. Nous revînmes le soir, vers six heures, exténués de fatigue et chargés de nos trouvailles; pendant douze jours, nous continuâmes ainsi sans trêve ni répit.

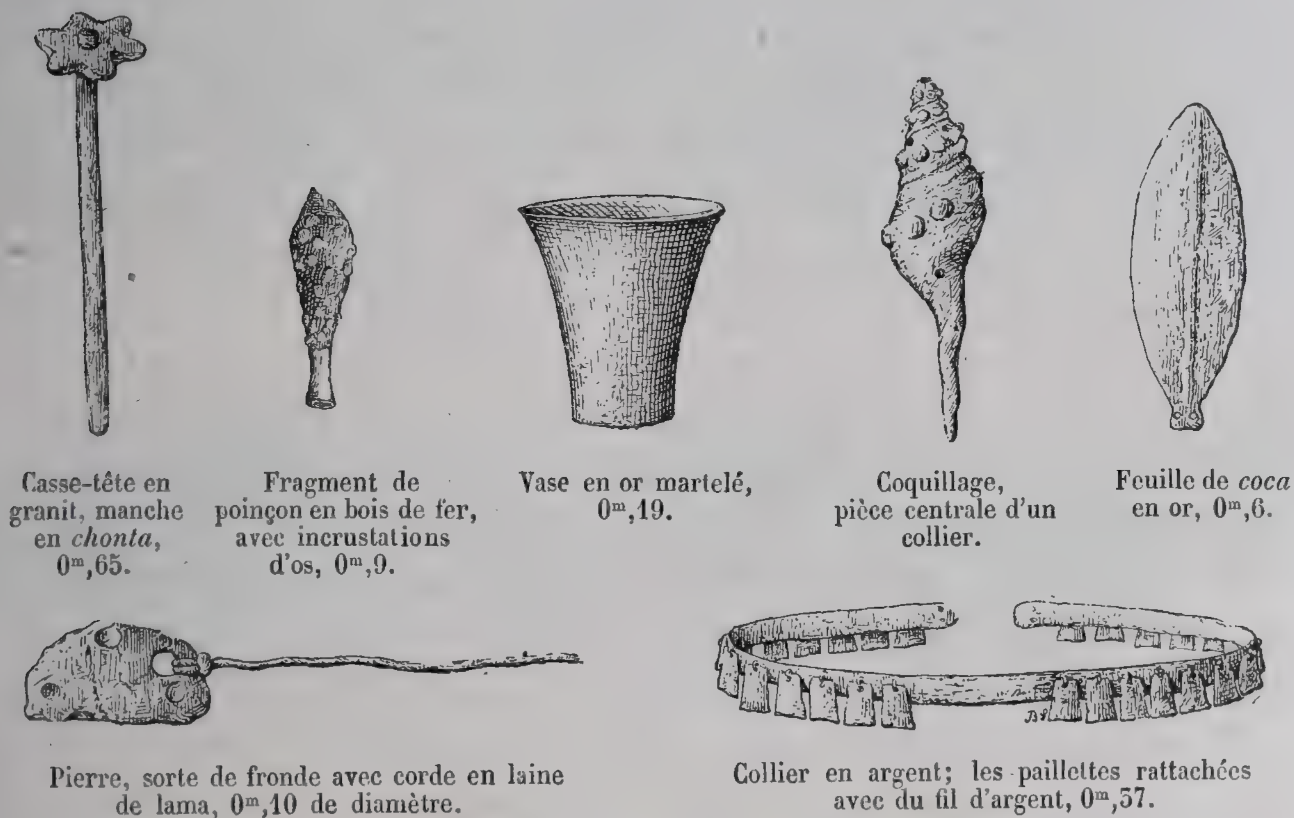
Le docteur Manceau et le lieutenant de vaisseau Pujot étaient mes compagnons infatigables. Au milieu de cette besogne sans nom je ne pus m'empêcher de rester comme stupéfait de la valeur et du dévouement de nos hommes et particulièrement d'un quartier-maître du nom de Fahlin. Ces braves étaient comme moi, comme les officiers du bord, pris d'un enthousiasme qui leur fit supporter la chaleur, la poussière, l'odeur asphyxiante, tout enfin, avec une sorte de joie âpre. Lorsqu'on mettait un tombeau à découvert, c'étaient des cris de satisfaction, je dirais presque de triomphe; et les pelletées de terre volaient hors du puits, et le caveau se creusait et le sable s'amoncelait en bastion au bord de la fosse, et les momies apparaissaient et venaient se ranger en ligne au milieu des débris de leur industrie.

Le cinquième jour nous entreprîmes le déblaiement d'un tombeau énorme dont les murs d'enceinte rapidement mis à découvert nous laissèrent voir un quadrilatère de 2 mètres de long sur 6 mètres de large.

Nous eûmes tout d'abord beaucoup de peine à pénétrer dans l'intérieur. Recouverte de grosses poutres maintenues par de la *caña brava*, la toiture

résista longtemps à nos instruments, et il nous fallut de grands efforts pour la démolir. Au bout de deux jours, nous étions à 6 mètres au-dessous du toit et à 9 mètres au-dessous du niveau de la dune. Nous n'avions encore trouvé aucune momie, aucun menu objet d'antiquité. Ce jour-là, nous rentrâmes à bord découragés; nous commençâmes à craindre que le caveau n'eût pas reçu les corps auxquels il avait été destiné. Cependant le lendemain je fis recommencer le travail, donnant aux hommes le courage et l'espoir que je perdais un peu pour mon compte.

Ajoutez à cela le scepticisme qui s'emparait de tous autour de nous. Les officiers de l'escadre qui nous avaient fait visite dans le courant de



Casse-tête en granit, manche en *chonta*, $0^{m},65$.

Fragment de poinçon en bois de fer, avec incrustations d'os, $0^{m},9$.

Vase en or martelé, $0^{m},19$.

Coquillage, pièce centrale d'un collier.

Feuille de *coca* en or, $0^{m},6$.

Pierre, sorte de fronde avec corde en laine de lama, $0^{m},10$ de diamètre.

Collier en argent; les paillettes rattachées avec du fil d'argent, $0^{m},57$.

Objets trouvés dans les fouilles a Ancon.

la matinée s'en étaient allés en haussant les épaules après avoir jeté un regard de curiosité dédaigneuse dans le trou béant. Vers midi l'amiral vint à son tour. Nous avions alors extrait du puits plus de 620 mètres cubes de terre, nous étions à 11 mètres au-dessous du niveau.

Il m'adressa quelques paroles d'encouragement, mais je compris qu'il n'augurait pas bien de ce grand effort. Je ne desespérai pas; les murs d'enceinte étaient en bon état, il me parut impossible que cet imposant mausolée eût été terminé sans être utilisé. A la fin, la nervosité générale me gagnait comme les autres. Les hommes étaient méconnaissables; nous étions tous noirs de la poussière qui se mêlait à la sueur. Vers trois heures apparaissent quelques lambeaux d'étoffe. On reprend avec verve, l'activité re-

double : c'est de l'acharnement. Bientôt à la terre se mêlent des fragments d'os humains. Alors on jette là pelles et pioches ; c'est avec les mains qu'on déblaie et que l'on creuse. Vers six heures, nous abordons à l'escalier du *La Galissonnière* rapportant treize vases admirables, onze feuilles de coca en argent, deux feuilles en or et trois grands vases en or, pesant près d'un kilogramme, travail d'orfèvrerie d'une technique remarquable ; un des vases est couvert de dessins en repoussé.

On nous entoure, on nous félicite. L'amiral me serre les mains avec cordialité. Je le remercie au nom de cette science à peine connue, de cette histoire qui manque de documents, de cette race inconnue et méconnue. Il souriait un peu de mon enthousiasme qu'il sentit pourtant être sincère et me dit avec cette franche et loyale bonhomie qui lui seyait si bien : « Eh bien, quoi ! c'est à recommencer à la première occasion. »

Deux jours plus tard, l'amiral fit voile pour San Francisco, mais il eut la bonté de laisser le *Dayot* en rade à Ancon, et les fouilles continuèrent avec l'équipage de cet aviso pendant cinq jours Nous fûmes continuellement heureux et, lorsque nous revînmes au Callao, nous n'avions pas moins de quatorze caisses remplies d'objets curieux qui s'en allèrent à Taïti, à bord du *Limier*, d'où ils sont venus en France par la *Loire*. Depuis lors l'intérêt que Ancon avait excité à Lima s'est un peu emparé des savants français, de sorte qu'il ne sera pas inutile de dire deux mots à ce propos.

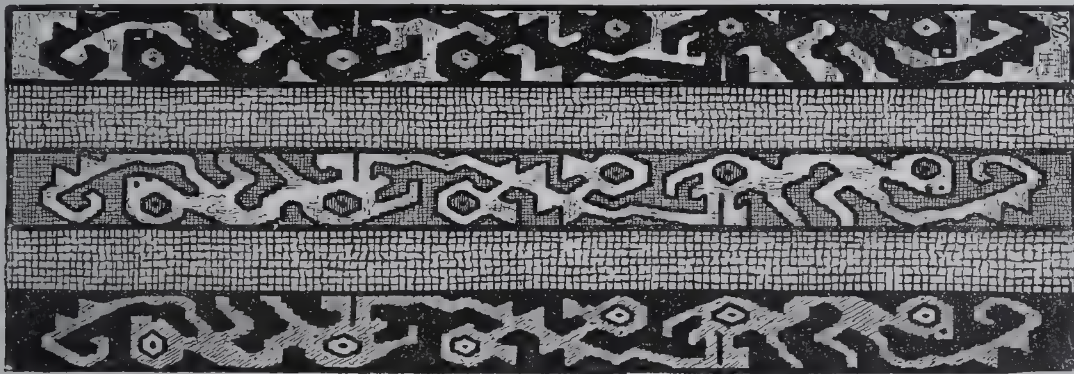
On parle des *ruines d'Ancon*, mais le terme de *ruines* présente au lecteur une foule d'idées que ne justifie nullement ce point archéologique. Il n'y existe pas un pan de mur dépassant le niveau du sol ; c'est un cimetière souterrain. En fouillant avec les hommes du *La Galissonnière* nous mîmes à découvert des murs qui ne font certainement pas partie des mausolées, mais qui semblent avoir été des murs de soutènement de dunes destinées à recevoir des morts. Il n'y a donc d'autres vestiges que des sépultures, et, celles-ci étant intactes, Ancon doit être considéré seulement comme une nécropole[1].

[1] Dans ces derniers temps, beaucoup d'hommes se sont attribué la découverte et l'exploitation archéologique de ce point. Il est utile d'opposer à ces prétentions un simple exposé historique concernant ce point. *Ancon* (*el Ancon* et même parfois *el Lancon*) fut découvert, ou plutôt reconnu et exploré la première fois en 1533 par les émissaires de Pizarro, qui, après s'être emparés du temple de Pachacamac et l'avoir pillé, songèrent à fonder une ville dans cette partie de la région maritime où venaient aboutir les principaux débouchés de la Cordillère, en même temps que les chemins de la côte du Pérou septentrional ou bas Pérou (voy. *Montesinos*).

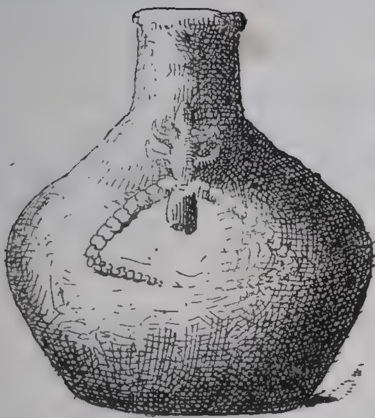
La navigation n'existait pas alors sur le Pacifique, mais Pizarro entrevoyait déjà le rôle qu'elle devait jouer dans l'avenir, et l'abri formé par l'île de San Lorenzo en face de l'embouchure de la rivière Rimac lui indiquait le point où se trouverait un jour le port principal du royaume hispano-péruvien. La baie du Callao fut donc préférée à celle d'Ancon, plus exactement appelée la baie de Chillon, au fond de laquelle s'ouvre la vallée de Carabayllo ou de Canta.

Cette vallée de Canta ne pénètre point dans le cœur de la Cordillère et s'arrête devant le massif

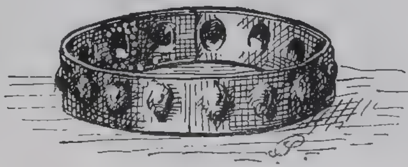
A moitié chemin entre Ancon et Lima notre compatriote, M. Jules Tenaud, possède d'énormes ateliers de sucreries connues sous le nom de *haciendas*



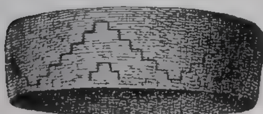
Tissu. (Réduction au quart.)



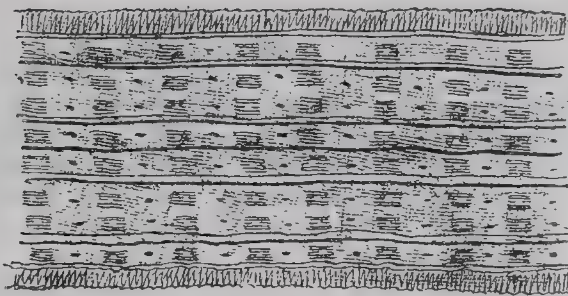
Terre cuite noire.
(Réduction au sixième.)



Bracelet en or repoussé.
(Réduction au tiers.)



Bandeau frontal en paille tressée.



Fragment de linceul. (Réduction au cinquième.)

Objets trouvés dans les fouilles a Infantas.

de Infantas et *de Tambuinga*. Il m'offrit gracieusement l'hospitalité et

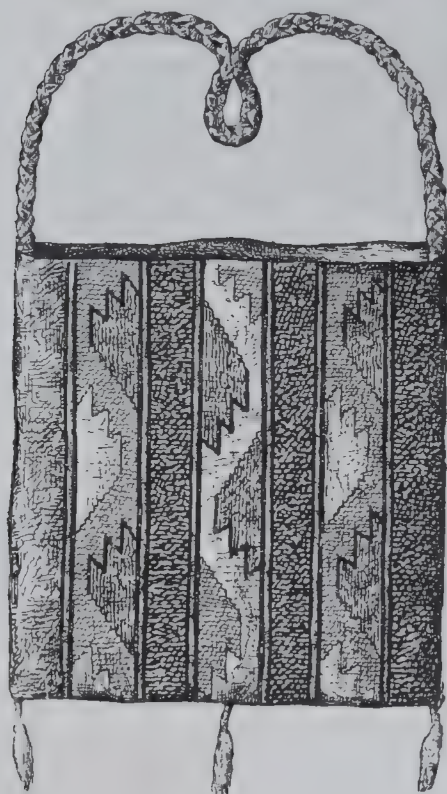
de la Viuda ou nœud de Pasco, tandis que la vallée du Rimac conduit presque en ligne droite aux grandes passes qui donnent entrée dans la vallée de Jauja et de là dans tous les bassins de la *Sierra* et du haut Pérou. Ces faits décidèrent la fondation de Lima, et Ancon fut négligé à son profit.

En arrière du morne d'Ancon, toute la région de la côte, depuis la rivière de Chillon jusqu'à celle de Chancay, n'est qu'un vaste désert légèrement ondulé de sable; à l'est s'élève l'immense amphithéâtre des Andes. Les vents agitent incessamment les sables de cette contrée aride, formant parfois en un jour des monticules considérables qu'ils effacent le jour d'après et creusant quelquefois des sillons profonds à travers un sol que les pluies ne viennent *jamais* fixer en le pénétrant.

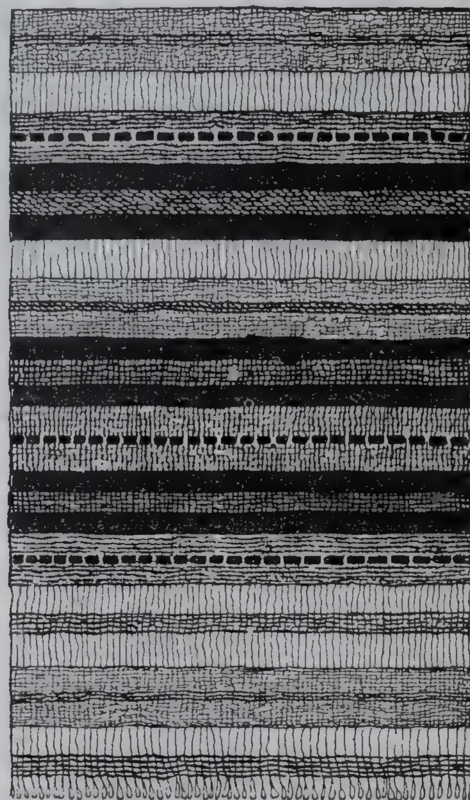
De tout temps on a su que ces sables renfermaient de nombreuses sépultures (connues sous le nom assez vague de *huacas de Chancay*), tantôt recouvertes d'une épaisse couche d'apports sablonneux, tantôt mises à découvert par quelques tourbillons subits dans l'atmosphère : aussi, jusque dans les premières années de ce siècle, ne connaissait-on les sépultures d'Ancon et de Chancay que par quelques vases sans prix ou des tissus grossiers que les vents avaient déterrés avec les débris humains épars dans les parties les moins abritées du désert.

Le premier qui y fit des fouilles sérieuses et suivies fut M. Eduardo Mariano de Rivero, bien

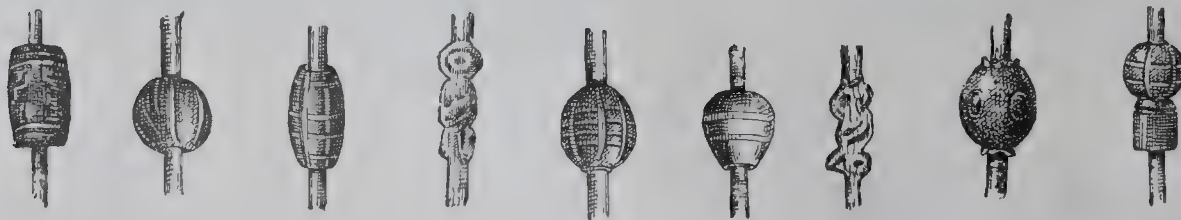
mit quelques Chinois à ma disposition pour découvrir l'intérieur des *huacas*,



Fragment de chemisette.
(Réduction au cinquième.)

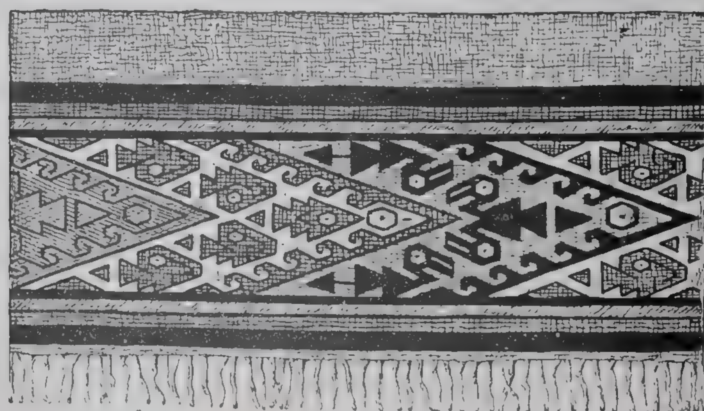


Sacoche ayant contenu des feuilles de *coca*.
(Réduction au cinquième.)



Fusaïoles. (Réduction de la moitié.)







Bandeau inférieur d'un *poncho* avec frange. (Réduction à la moitié.)

OBJETS TROUVÉS DANS LES FOUILLES A INFANTAS.

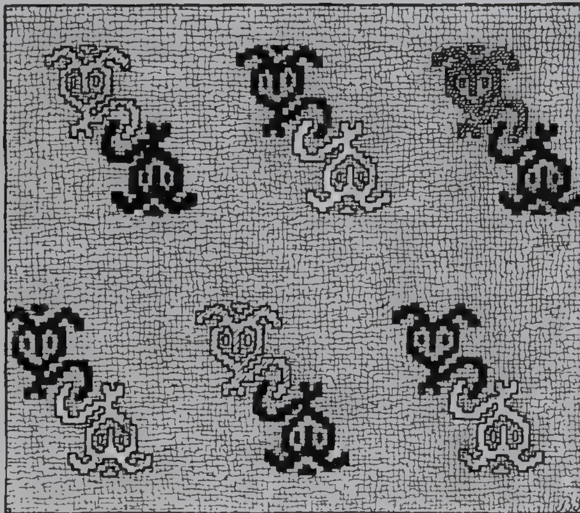
collines tumulaires dont il y avait plusieurs dans ses fermes. Très-heureux

connu, savant historien doué du *sens* de l'archéologue et de l'antiquaire. Son entreprise, jugée d'abord comme une sorte de bravade ridicule, fut récompensée, malgré tout, par les plus heureuses rouvailles; c'est là qu'il découvrit entre autres choses le magnifique manteau en laine ouvragée dont il fit graver un fragment dans son bel ouvrage publié en collaboration avec M. de Tschudy

dans mes travaux, je réunis en ce point un nombre considérable d'antiquités.



Élément de frange en coton. (Réduction au tiers.)



Fragment d'un plastron de chemise (Réduction au quart.)



Coquille de moule en bronze martelé, (Réduction à la moitié.)



Sacoche ayant contenu des comestibles, haricots, *coca*, maïs. (Réduction au tiers.)



Fronde. (Réduction au septième.)

Objets trouvés dans les fouilles a Infantas.

Les habitants de ces contrées étaient de très-bons tisserands, d'excel-

(*Antigüedades Peruanas*), et c'est ce même manteau que possède le musée américain du Louvre.
C'est aussi à Ancon, vers la même époque, que furent trouvés plusieurs crânes de forme caracté-

lents orfèvres. Les vases que nous avons retirés de là sont peu élégants, et la pâte en est grossière. M. Tenaud m'encouragea beaucoup dans mes travaux, auxquels il prit un vif intérêt. Un esprit éclairé, une instruc-

ristique confondus plus tard avec d'autres trouvés à Ica et envoyés sous le nom de *crânes incas* à M. le professeur Morton, qui en publia une partie dans son ouvrage des *Crania Americana.*

Après M. Rivero, quelques archéologues de passage ont fait à leur tour des fouilles assez heureuses, quoique peu importantes, dans différentes parties de la nécropole, suivant que les caprices du vent mettaient tel ou tel point à découvert, mais la grande réputation d'Ancon comme mine exploitable pour les antiquités péruviennes date, comme nous l'avons dit plus haut, de l'époque où fut construit le chemin de fer allant de Lima à Huacho. Nous avons décrit cette fièvre qui s'empara des uns et cette mode que suivirent plusieurs autres. — Nous avons dit que les principales collections d'antiquités péruviennes contenaient des séries considérables d'Ancon; il nous reste à citer des collections complètes provenant de cet endroit et datant d'une époque antérieure à 1874.

Deux voyageurs allemands, MM. Reiss et Stübel, qui ont passé dix ans en Amérique, et que j'avais rencontrés en 1875 à Rio-de-Janeiro, m'avaient raconté qu'ils ont fait des fouilles exceptionnellement heureuses à Ancon, d'où ils ont envoyé le nombre énorme de quarante-huit caisses dans leur pays. Ces caisses se trouvent actuellement à Berlin. M. Quesnel, honorable négociant français à Lima, en a retiré une collection superbe de près de mille pièces dont, sur ma demande, il a généreusement fait don au ministère de l'instruction publique de France; j'ai eu la satisfaction de rapporter moi-même cette collection. MM. Colville et Cie à Lima et au Callao y avaient fait pratiquer des fouilles considérables dont les résultats ont été envoyés d'abord à Philadelphie; cette collection se trouve actuellement en vente à Paris chez M. Givierge.

Le nombre immense des antiquités trouvées en ce point est la réponse péremptoire à ceux qui disent que cette nécropole appartient à la décadence incasique. Il me semble que l'excellent état dans lequel se trouvent les tombeaux, et qui a été une des raisons invoquées pour prouver qu'Ancon est de formation récente, n'est certes pas suffisant pour justifier cette assertion. Au contraire, lorsqu'un peuple est dans toute la vigueur de sa foi, dans la pratique fervente de son culte ou seulement de coutumes nationales, il met un soin minutieux aux funérailles, aux sépultures; que ce soit la crémation, la momification ou la dessiccation qu'il pratique.

On s'était toujours demandé comment il était possible que cette immense nécropole se trouvât loin de toutes ruines de cités anciennes. Il serait assez curieux de citer les explications qui en ont été données pour bien prouver de quelle façon les questions américaines ont été traitées jusqu'à ce jour. On a parlé de villes souterraines, d'autres sont allés jusqu'à parler de la transformation d'une ville antique en nécropole. Sans insister ici sur de pareilles hypothèses, tâchons de donner la raison historique de cette immense agglomération de morts loin de tout centre connu de civilisation.

On a remarqué un nombre considérable de momies portant traces de mutilations nombreuses qui avaient été exercées sur les vivants; beaucoup de crânes brisés et de membres cassés. Dans le pays on a appelé la région contenant ces tristes vestiges : le quartier *des suppliciés.*

L'histoire fournit l'explication de ce fait. Toute cette côte contient non pas les sépultures de suppliciés, mais bien des tombeaux de ceux qui, pendant de longues années, sont tombés dans les guerres, aboutissant d'abord à la puissance des Chimus sur la côte et, plus tard, à leur chute lors de l'expédition de l'Inca Yupanqui. Une armée en campagne n'élève pas de monuments, voilà pourquoi nous ne trouvons point de *ruines* à Ancon. Mais un peuple qui a le culte des morts observera toujours les soins de la sépulture. Telle est la raison qui justifie l'existence d'une immense nécropole. En terminant, je dois dire que Ancon ne mérite certainement pas au point de vue scientifique le bruit qui s'est fait autour de son nom. C'est un endroit intéressant, facile à explorer, un champ d'exploitation archéologique utile pour nos musées, mais il y a cent points au Pérou qui jettent sur l'antique histoire de ces régions une lumière tout autrement vive. Car les tombeaux de ces arenales entre Lima et Huacho sont d'un caractère peu frappant et très égal; ils appartiennent tous à la catégorie des tombeaux souterrains affectant la forme de cases rondes ou carrées, l'expression la plus simple de l'architecture péruvienne.

En ce point nous avons retrouvé en deux fois, d'abord pendant six jours de fouilles avec six

tion solide, un enthousiasme natif, sont chez lui les leviers d'une activité multiple et dévorante que féconde une grande fortune. C'est un des rares Français qui, au Pérou, ne se sont pas démonétisés.

hommes, puis en douze jours de fouilles avec des équipes de vingt hommes du *La Galissonnière* et du *Dayot :*

Sculpture en pierre. — Mortiers grossièrement travaillés, granit, modèles semblables, 6. — Pierres de fronde, travaillées, avec incision, une de ces pierres percée et pourvue d'une corde, 6.

Sculpture en bois. — Un plat soutenu par deux pieds, figuration humaine (idole) et lamas, 8. — Fuseaux ornés de dessins et de sculptures diverses, 566. — Armes : massues, casse-têtes, lances, etc., 82. — Navettes : métiers de tisserand, etc., 184. — Travaux en roseaux et en paille, boucles d'oreille, 12.

Travaux en métal.— Vases en or, 3.— Vases en argent, 4.— Vases en bronze et en cuivre, 22. — Épingles en argent, 4. — Cure-oreilles en cuivre, 4. — Épiloirs en argent, formes diverses, 80. — Bracelets en or, 4. — Bracelets en bronze repoussé, 12. — Bagues en argent, 54.— Imitations de feuilles de coca en or, 2. — Imitations de feuilles de coca en argent, 14. — Casse-tête en bronze, 10. — Un nombre considérable de plaques et morceaux d'argent et de cuivre fortement sulfuré trouvés dans les bouches des momies.

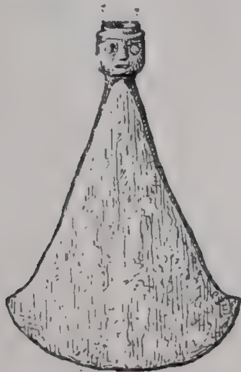
Céramique. — Deux très-belles boucles d'oreille. — Vases en terre cuite ordinaire dépourvus de toute ornementation, de formes diverses, 152. — Vases en terre cuite noire, représentant des animaux (chienne allaitant des petits, perroquet, singe, etc.), 46. — Têtes humaines, 4. — Silvadores, 6. — Idoles représentant des hommes ou des femmes, 38. — Vases représentant des fruits (*pagay, chirimoya, palta*), 16. — Vases en pâte blanche, trouvés dans le grand tombeau, 11. — Grande amphore, $1^{m},45$ de haut sur $1^{m},35$ de diamètre. — Lamas généralement enveloppés de coton ou habillés d'une couverture, 26. — Tissus, 532. — Têtes postiches, coiffées de plumes, de laines ou de cotons, pourvues de bandeaux, etc., 7.

Parmi les tissus se trouvent un poncho d'une beauté et d'une conservation admirable, trois chemisettes d'enfants, une série de linceuls, depuis le plus grossier jusqu'au plus fin; des bonnets, bandeaux, chemises en batiste, cols en dentelles de laine, sandales en paille et en corde d'aloès, frondes, filets, sachets, sacoches, etc., etc. — Très beaux tissus en paille.

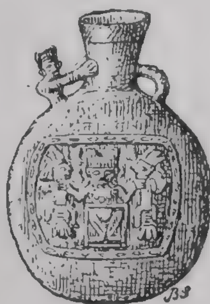
Travaux en os. — Flûtes, 14. — Oiseaux faisant partie d'un collier, 8. — Poinçons, 4.

Travaux en écorces de fruits. — Mates, gourdes entourées d'un filet, 4. — Mates, transformés en vases plats, 94. — Dans le nombre il y en a 5 qui sont ornés de dessins tracés au moyen du feu. — Écorce de mates très épaisse avec incrustations en nacre, 2. — Colliers en pépins, 32. — Colliers en corail, 22. — Colliers en rondelles de nacre, 14. — Momies retrouvées : 69, sur lesquelles nous avons rapporté, à cause de leur excellent état de conservation, 5.

Les objets retrouvés en ce point ont été renfermés dans 27 caisses dont 11 ont été remises au *La Galissonnière*, et 16 au *Limier*. Résultats de mes fouilles à Infantas et Tambuinga : Tissus, 87. — Poteries, 49. — Épiloirs en argent, 6, en cuivre, 3 ; sifflet en argent, 1 ; balance sculptée (en bois, les plateaux remplacés par des filets), 1. — Têtes postiches, 4.



Champi, hachette en bronze fondu, trouvée à Tambuinga. (Réduction au tiers.)



Terre cuite rouge, trouvée à Tambuinga. (Réduction au neuvième.)

IV

Les bains de mer au sud de Lima. — Miraflores. — Chorillos. — Fouilles à Chorillos. — La *hacienda de San Pedro de Lurin.* — Les coolies chinois. — Les ruines de Pachacamac. — Fouilles dans les nécropoles.

Après un repos de quelques jours, consacré à cataloguer mes objets, à rédiger mon rapport au ministère et à refaire mes forces, je me rendis à Pachacamac.

Ce sanctuaire est situé à 6 lieues au sud de Lima, sur les bords du *rio* de Lurin. On fait la moitié de la route, jusqu'à Chorillos, en chemin de fer. Là on monte à cheval et, en passant par un désert de 3 lieues, on atteint la *hacienda de San Pedro*. Les ruines si fameuses sous le nom de *castillo y templo de Pachacamac* se trouvent dans les domaines de cette ferme. Je partis de Lima accompagné de M. Jean Krüger, frère du consul général d'Autriche, qui connaissait le propriétaire, don Vicente Silva, et voulut bien me présenter à lui, afin de faciliter ma tâche.

A Chorillos, on sella trois excellentes bêtes pendant que Mme Krüger nous demandait avec insistance si nous étions bien armés; on disait que l'*arenal* entre Chorillos et Lurin était inquiété par une bande de voleurs nègres qui avaient tué deux pauvres femmes se rendant paisiblement au village de Pachacamac. Ce bruit était vrai, car, pendant mon séjour en ces parages, on fit la chasse à ces brigands dont on tua trois ou quatre; le reste de la bande s'enfuit et dut faire son métier ailleurs.

Nous passâmes tout d'abord aux portes de la *hacienda de Villa*, une des propriétés industrielles les plus belles de la côte. Cette exploitation sucrière appartient à une des familles les plus justement respectées du Pérou, les Goyeneche.

Pendant plus d'une heure nous restâmes au pas, les chevaux enfonçant dans les sables jusqu'au-dessus du paturon, puis nous prîmes par la plage. Le terrain était ferme, et les montures nous emportèrent au triple galop. A notre droite, la mer noire et houleuse; à notre gauche le désert jaune; quel spectacle plein de caractère, mais aussi quelle révélation! La promenade de Chorillos à Pachacamac, en vérité, est un jeu; cependant,

dès qu'on avance sur la côte, dès que l'on apprend à connaître ce terrain, on devine les difficultés particulières qu'il oppose à celui qui veut le conquérir ou le gouverner. L'homme à qui incombe la tâche d'administrer une région qu'il veut conquérir à une civilisation, après l'avoir soumise par les armes, doit penser ou dire en thèse générale : « Faites-moi de bonnes routes, et je vous ferai de la bonne administration. » Or rien n'est difficile comme l'établissement et l'entretien de routes praticables dans ces contrées.

D'un autre côté, l'océan, qui longe cette côte sous un ciel sans nua-



Hacienda de San Pedro de Lurin, propriété de don Vicente Silva.

ges et sans tempête, océan toujours houleux, quoiqu'on l'appelle Pacifique, rendait le cabotage, avant l'arrivée des Espagnols, presque impossible[1].

Sur l'immense développement de ces côtes il y a à peine deux ou trois points (*Ancon*, *Santa*) où une baie sûre permette un abordage sans difficulté

[1] Les Indiens actuels se servent d'outres en peaux de veaux marins, qui, gonflées d'air, forment des ballons qui ne peuvent être submergés. Plusieurs de ces outres réunies constituent une sorte de radeau, comme on en peut voir souvent au débarquement de Supe, de Huanchaco, de Casma, etc. Il nous paraît probable que cet appareil fort primitif, incommode et offrant peu de garanties de solidité, a dû être le seul connu des Indiens autochthones.

et un ancrage sans danger. La côte s'élève au-dessus du niveau de cette mer inquiète[1].

Une immense nappe de sable s'étend du sud au nord sur 30 ou 40 lieues de large.

Quelques torrents qui se déversent de la Cordillère dans l'océan Pacifique interrompent le désert de cette triste région. Le *rio* de Arica, de Ica, le Rimac, les *rios* de Supe, de Santa, de Moche, etc., apportent sur leurs rives une végétation d'autant plus belle qu'elle forme un contraste inattendu avec la nudité de ces parages.

Les voyages sur la côte du Pérou, réputés faciles pendant la saison sèche, étaient jadis impossibles de juillet à fin mars. Les pluies de la Cordillère, gonflant ces torrents pendant plusieurs mois de l'année, en rendent, même aujourd'hui, tout passage extrêmement dangereux.

Vers six heures du soir nous entrâmes dans la cour de la *hacienda de San Pedro de Lurin*[2].

Sous la vérandah qui fait le tour de la maison de don Vicente Silva se tenait une femme aux formes un peu opulentes, mais belles. La *manta* avait glissé de sa tête entourée de l'abondante chevelure des créoles. Elle se pencha curieuse et souriante sur la balustrade et répondit gracieusement à mon salut. Une petite fille de dix à douze ans, jeune fille par la taille et le regard, s'approcha de la rampe. Derrière elle, une mulâtresse tenait à son sein de bronze un bébé blanc et rose.

Je descendis de cheval, l'attachai au poteau qui se trouvait au bas de l'escalier après lui avoir relâché les sangles et enlevé les bâts. La bête frissonnait d'aise et, pardon de ce détail à la Rembrandt, elle se soulageait.

En ce moment un Chinois traversait la cour, se dirigeant vers l'usine. Il était nu comme un ver; portant une énorme charge de paille jaunie de canne à sucre, il s'était mis sur la tête et le dos un chiffon qui, généralement, devait lui servir de feuille de vigne.

En face de ma bête, il s'arrêta et, sans autre forme de procès, il fit comme elle. Puis, tranquillement, il continua sa route. Mes yeux se portèrent machinalement du Chinois à la jeune femme sous la vérandah, à la jeune fille vêtue de blanc et enveloppée d'une *manta* pudique; elles me sou-

[1] A peine 30 mètres en moyenne.

[2] Aujourd'hui on appelle indistinctement cette plaine *Lurin* ou *Pachcamac*. Cieza de Léon (1553) ne connaît que *Pachacama*. Garcilaso écrit *Pachacamac*. C'est sous le règne de *Pachacutec* que cette région fut soumise à l'inca, elle avait été sous la domination d'un cacique appelé *Cuismancu*. (Voy. Garcilaso, *Comment. reales*, part. I, lib. VI, cap. XVII, XVIII et XXIX à XXXI.)

riaient du sourire naturel et avenant de la créole du Pérou, et je compris, avec un serrement de cœur, que cette malheureuse bête de somme qui venait de passer là avec sa botte de paille n'avait pas plus à s'occuper d'étiquette que mon alezan andalous; je compris dès lors ce qu'était un coolie chinois, et, souriant comme la *patrona*, je montai les marches du perron, touchai la main blanche de mon hôtesse, qui m'assura que, dans sa maison, dont le maître reviendrait tout à l'heure, je pouvais me considérer comme chez moi.

Ma chambre était prête, mon cheval était dans le pré, la maîtresse me fit offrir des cigares et alluma une cigarette. Le soir venait doux et embaumé, les bruits de l'usine s'arrêtèrent, la cloche de la chapelle sonna l'angélus, et, dans le crépuscule, je vis les *ombres chinoises*, le bétail de tout à l'heure, regagner l'étable en silence suivi de gardes le fouet à la main et d'un majordome à cheval le revolver à la ceinture.

Pour maintenir cette armée de travailleurs, il y a en permanence un détachement de dix soldats à la *hacienda*.

Le mot *armée* est assez juste, car les Chinois se servent pour émonder la canne d'un instrument appelé *machete*, qui a la longueur d'un grand couteau et le poids d'une hache. C'est une arme terrible qui, de temps en temps, menace les *hacendados*, ces maîtres détestés des Chinois.

L'ascendant moral des blancs, appuyé de bonnes armes à feu, de *rémingtons* à quatorze coups, empêche la révolte, qui reste à l'état latent.

Le peloton sauveur, commandé par un lieutenant-colonel et un capitaine, présente un aspect pittoresque. — Des uniformes bariolés, pantalons de fantaisie, tuniques d'artilleurs, képis de soldats de ligne, de chaussures point; parfois, dans l'accoutrement, quelques souvenirs militaires seulement : voilà ce qui donne à ces soldats un aspect qui ne fait certes pas deviner leur valeur très-réelle, leur courage et leur *furia* éprouvée.

Ils sont grotesques ou terribles, ces hommes bruns aux muscles de fer, à l'air mélancolique, à la démarche traînante. J'ai vu un jour ces hommes-là au feu ; alors leur œil s'allumait, leur figure bronzée s'éclairait du reflet d'une aurore de sang, j'en ai vu tomber dont le sourire guerrier ne s'éteignait qu'avec le dernier juron dans le râle de l'agonie.

Don Vicente Silva me traita très courtoisement et me servit le premier jour de guide dans les antiques ruines.

On a beaucoup dit et écrit sur ce point du Pérou. Le Juif a eu sa Jérusalem, le Moslem sa Mecque, l'Indien son Bénarès, l'indigène du Pérou son Pachacamac.

Cependant, quelque favorables qu'aient été certains auteurs aux autoch-

thones, quelque avancés qu'ils les présentent dans la voie de la civilisation, on reste surpris devant l'imposante majesté de ces ruines : ils ont su tirer parti de leurs domaines. Ils ont compris que la montagne s'élevant en terrasses était un piédestal magnifique pour l'édifice ; que, sur cette hauteur, le temple dominant la ville est plus grandiose que la tour la plus élevée dans la plaine.

Cette habileté à profiter du terrain, les maîtres indigènes en faisaient preuve au point de vue de l'utilité publique et au point de vue de l'art.

Qu'on se rappelle la nature particulière de la côte du Pérou, ce désert interrompu par une série d'oasis. La ligne de démarcation entre la végétation la plus abondante et l'aridité absolue semble avoir été tracée dans le sable avec une pointe d'acier. Point de transition, le changement est subit. Dans les terrains arables, on ne retrouve aucune ruine incasique.

Avant l'invasion des *conquistadores*, on profitait sur la côte de chaque pouce de terrain pouvant produire l'aliment pour son habitant. C'est ainsi qu'on établissait les villes sur les confins des oasis. Nous avons cité plus haut, dans le même ordre d'idées, les restes de constructions anciennes sur les versants sablonneux du *cerro de Punta Piedra*, non loin d'Ancon, limitrophe du vallon fertile de Infantas. Le désert de sable qui s'étend au sud de Lima, et au milieu duquel se trouvent les bains de mer de Chorillos, est limité au sud par le *rio* de Lurin. Sur la rive nord de ce torrent il ne pousse pas la moindre herbe, pendant que le rivage sud, la plaine de Lurin, est une oasis splendide dans laquelle se trouvent les deux petites villes de Pachacamac et de San Pedro de Lurin, et les deux *haciendas de San Pedro* et *de Buena Vista*.

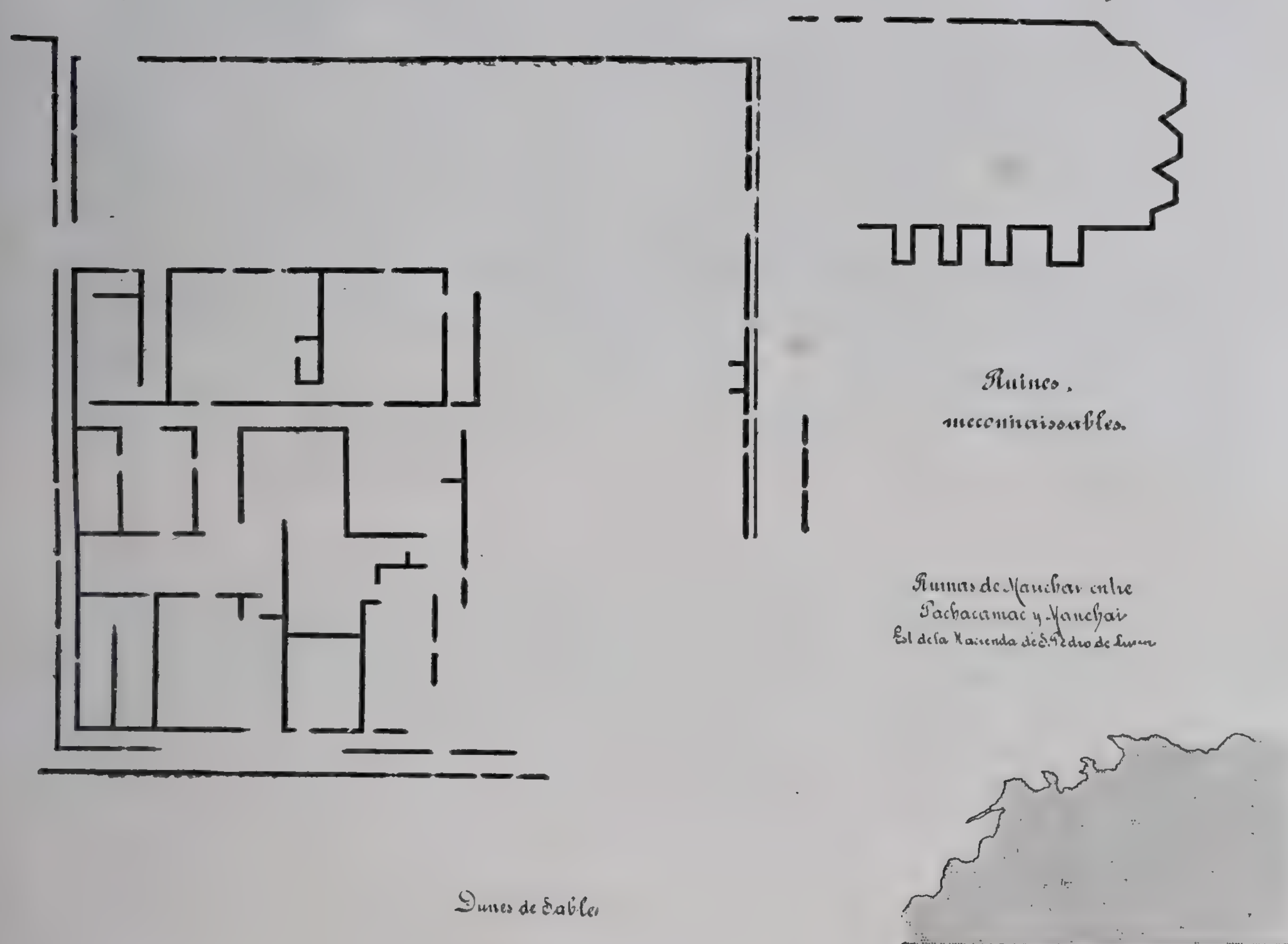
Dans toute cette plaine il n'y a qu'un endroit, sorte de langue sablonneuse qui s'étend de la plage dans l'intérieur, où se trouvent des ruines, celles de Manchay. A quelques pas au nord de la rivière qui alimentait la ville on aperçoit les ruines de Pachacamac, que l'homme du pays appelle aujourd'hui *la Mamacona*.

Manchay se compose de deux énormes palais rectangulaires dont nous avons levé le plan. Les murs sont, en quelques endroits, au ras du sol. Le nombre considérable de pièces que nous trouvons dans l'un de ces palais et la disposition générale en salles énormes nous feraient croire volontiers que nous sommes en présence d'une sorte de caravansérail.

Le second édifice semble n'avoir pas eu de divisions et ne constitue qu'une grande enceinte avec une seule porte tournée vers l'est. Dans l'inté-

rieur, aucune division. Nous avons été frappé de l'épaisseur des murs et du caractère particulier de l'appareil, qui diffère essentiellement de celui des murs voisins.

Dès qu'on entre à Pachacamac, on comprend que l'on n'est point en présence d'une ville bâtie au hasard. Ce ne sont point là des rues qui tantôt s'élargissent, tantôt se resserrent au gré de l'individu. Ce ne sont pas ces places irrégulières que l'on rencontre partout dans le vieux monde. Le jour



Plan de Manchay, entre les villages de Pachacamac et de Manchay. (Échelle de $0^m,1$ pour 20 mètres.)

où, sous l'inca, on posait la première pierre d'un édifice sur un emplacement destiné à une ville, le plan général en était tracé d'avance.

Sur la montagne la plus élevée des domaines de Pachacamac, du haut de laquelle on domine d'un côté la mer et de l'autre la plaine, le fondateur a placé le temple du Soleil, puis il a transformé la montagne en un monument architectural ; des travaux de terrassement, dont un certain nombre ont conservé leurs parements, lui ont donné les formes régulières qui caractérisent l'œuvre de l'homme.

Sur les autres mamelons s'élèvent les ruines de monuments publics, car il est évident que ces vastes constructions ne peuvent avoir été habitées par des particuliers.

Elles aussi s'étagent en terrasses; les versants des monticules présentent ainsi des formes parfaitement régulières; la base en devient rectangulaire, et les côtés, parallèles aux constructions qui se trouvent dans les bas-fonds,



Temple du Soleil, sur le sommet, et palais en ruines, dans la plaine de Pachacamac (San Pedro de Lurin).

en sont séparés par des rues, ou, si l'on veut, par des passages de 4 à 5 mètres de large.



Galerie centrale, dans la ville ancienne de Pachacamac.

Cela était suffisant, les maisons n'ayant que 4 mètres de haut; il faut rappeler aussi que la locomotion de cette antique société s'effectuait exclusivement à pied.

Ces galeries aboutissent à des cours ou à des places entourées de murs assez élevés.

Un monument isolé des autres attirait surtout mon attention, il avait un



Palais en ruines de Pachacamac. (Façade est.)



Linteau, en trois briques séchées au soleil, d'une porte de la façade nord du même palais.

cachet original. Les jambages des niches et les portes étaient inclinés ; sur la façade est du palais on remarque des piliers s'élargissant dans la partie

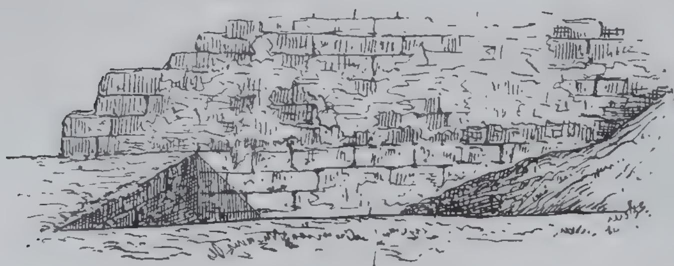


Plan d'un palais de Pachacamac. (Échelle de $0^{m},01$ pour 9 mètres.)

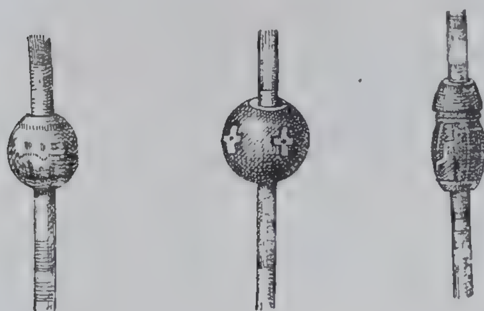
supérieure de façon à présenter l'aspect de seins de femme : avant la destruction des têtes, c'étaient des cariatides.

Malheureusement le génie destructeur qui a passé par là a été si puis-

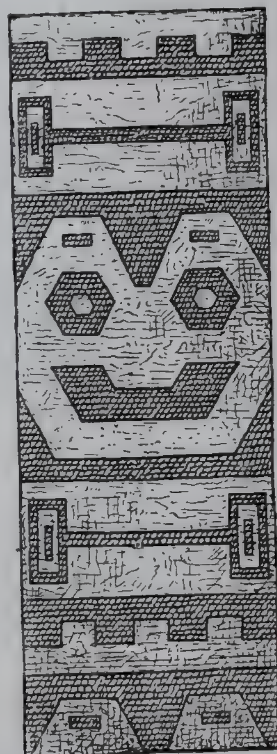
sant, son œuvre a été si près d'être complète, que, si, à la majesté actuelle de ces monceaux de ruines, il est aisé d'en deviner l'éclat passé, il de-



Sépulture dans la grande nécropole de Pachacamac, après le déblaiement, vue du bord.

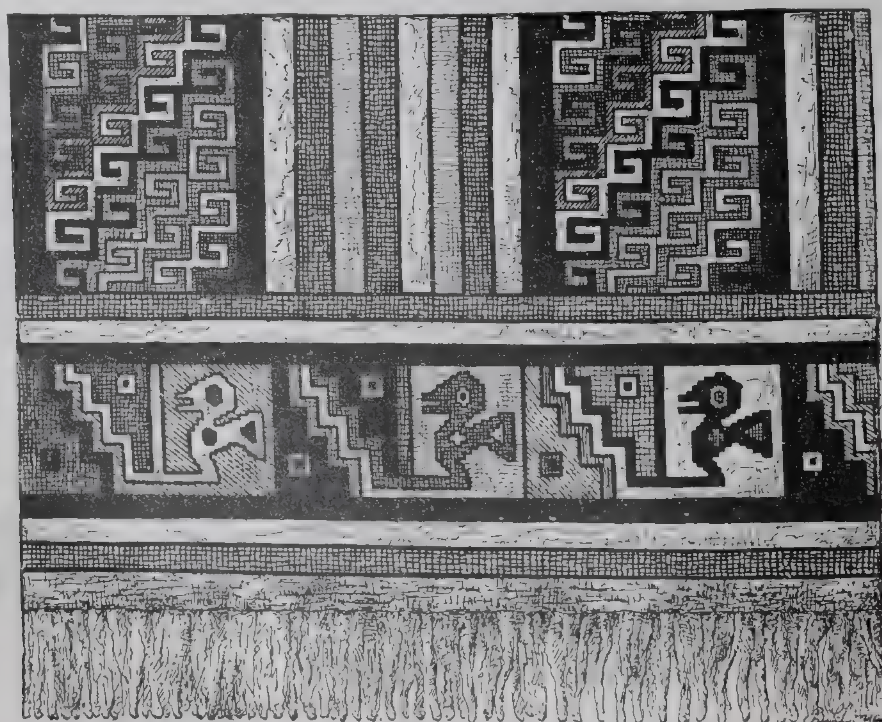


Fusaïoles en terre cuite, trouvées dans l'*arenal* de Pachacamac. (Réduction à la moitié.)



Bandeau frontal, dessin dans la trame, trouvé dans une sépulture au pied du temple du Soleil. (Réduction au tiers.)

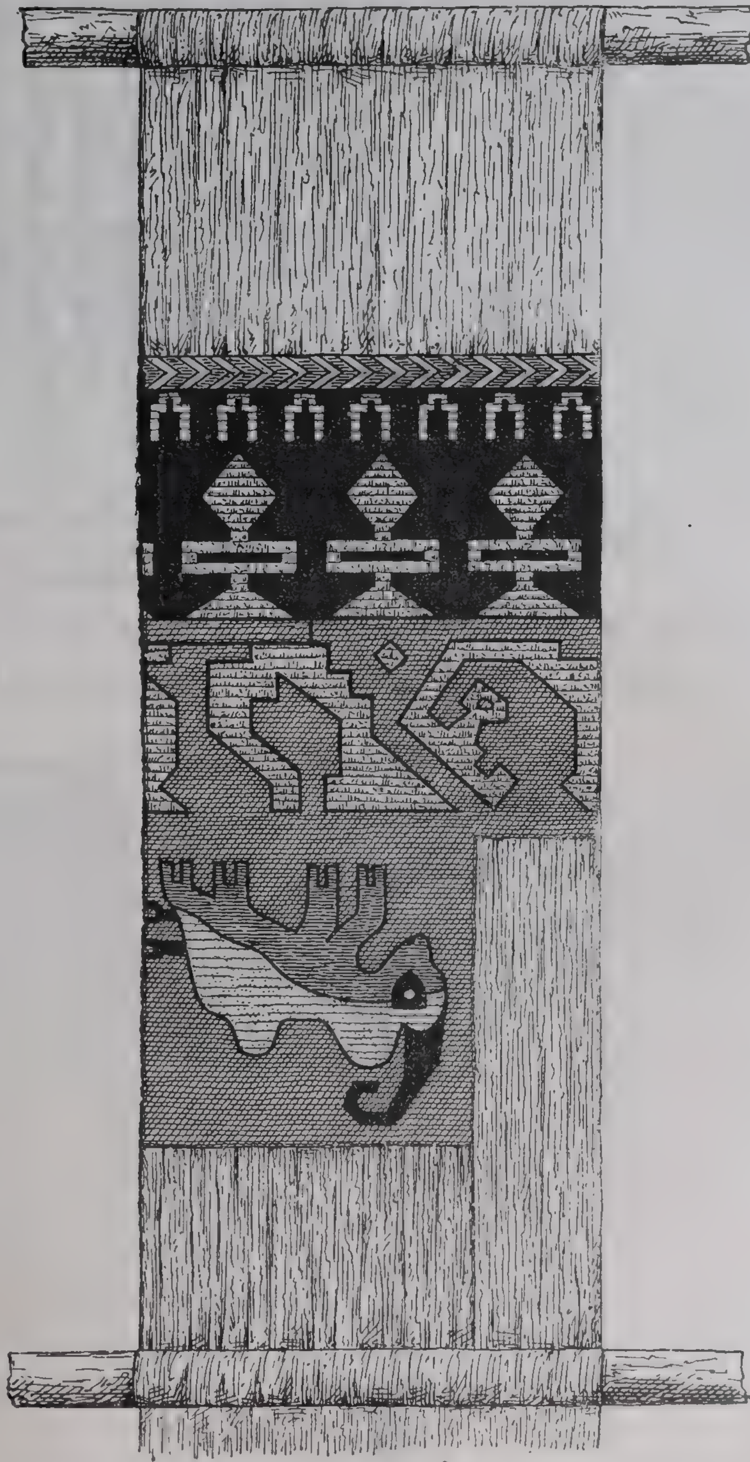
vient parfois bien difficile aujourd'hui de se faire une idée exacte de l'an-



Ceinture trouvée dans les sépultures de l'*arenal* de Pachacamac. (Dessins dans la trame.)

cien aspect, de l'économie générale et de la destination particulière des monuments.

Cependant on peut distinguer à Pachacamac trois groupes d'édifices : les sanctuaires, la ville proprement dite, et une série de constructions qui, par la simplicité de leur appareil et la grandeur des pièces, indiquent à la fois l'humble condition des habitants et leur grand nombre : c'étaient des hôtelleries.



Métier avec tissu non terminé, trouvé dans une sépulture dans l'*arenal* de Pachacamac. (Réduction au cinquième.)

Les sépultures que j'ai ouvertes à Pachacamac ne contenaient que des momies de pauvres gens enveloppées dans du coton, et ne prenant avec eux, dans la vie éternelle, qu'un peu de maïs dans un maté. Le nombre des momies d'enfants en bas âge excédait du double le nombre des adultes dans les tombes que j'ai fouillées. Le hasard avait porté nos recherches sur des quartiers anciens, et nous en retirâmes peu d'objets en bon état. La majeure partie de nos trouvailles s'émiettait sous nos mains. Je dessinais les objets au fur et à mesure que nous les mettions au jour et même avant d'essayer de les enlever, craignant toujours de perdre irrévocablement l'original, si je venais seulement à le toucher.

Cependant, si la récolte[1], au point de vue matériel, n'était pas absolument

[1] Nous avons retrouvé dans des potiches, dans des paniers, dans des courges, dans des sacoches, une série de graines, et il est assez curieux, peut-être unique dans son genre, de mettre ainsi à découvert au dix-neuvième siècle des repas complets servis au seizième siècle.

A Pachacamac, nous pouvons dire que pour enterrer les morts on se sert généralement du puits et non de la *huaca* formant un tumulus.

Sur trois *huacas* fort petites que nous avons retrouvées, il y a au moins mille puits qui ont été

satisfaisante, les fouilles menées à bien me permirent de constater qu'aux

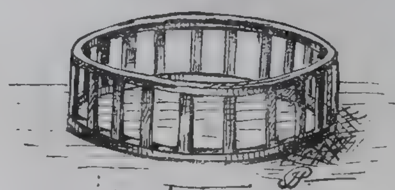


Ceinture trouvée dans l'*arenal* de Pachacamac, dessin dans la trame.
(Réduction au cinquième.)

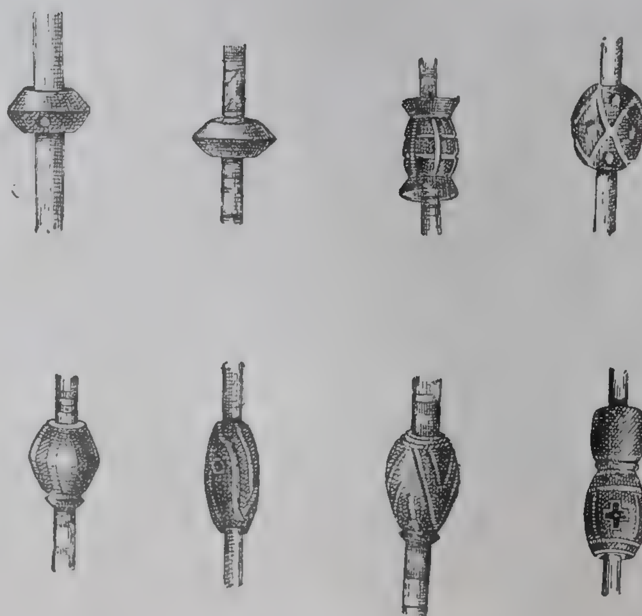
trois groupes de ruines correspondaient trois nécropoles distinctes : celle



Fronde enroulée autour de la coiffure d'une momie. (Réd. au quart.)



Bracelet d'enfant, argent soudé.
(Réduction à la moitié.)



Fusaïoles en terre cuite.
(Réd. à la moitié.)

Objets trouvés dans l'arenal de Pachacamac.

fouillés depuis plus de trois siècles et sur lesquels quelques crânes, recouverts d'une mousse pâle et chétive, quelques tibias poreux, quelques lambeaux de suaires, gisent en indiquant l'emplacement de

des sanctuaires au sud du grand temple, sur un vaste plateau formant la



Tête postiche de momie en bois de *Pisonay*, peint en ocre rouge. (Réd. au dixième.)

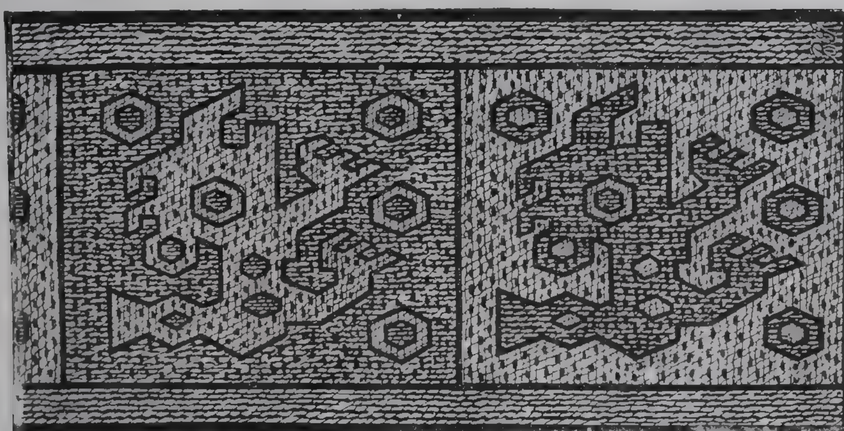


Ciseau en bronze. (Réd. au tiers.)

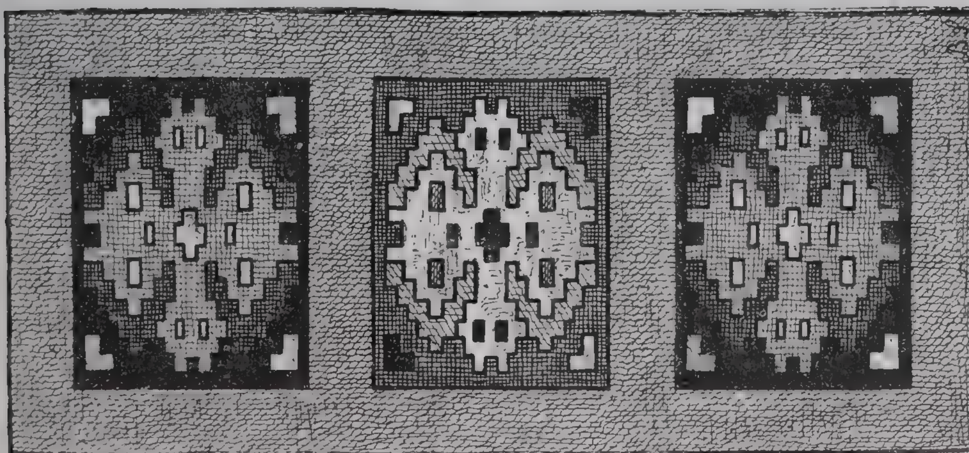


Hachette en bronze (Réd. au quart.)

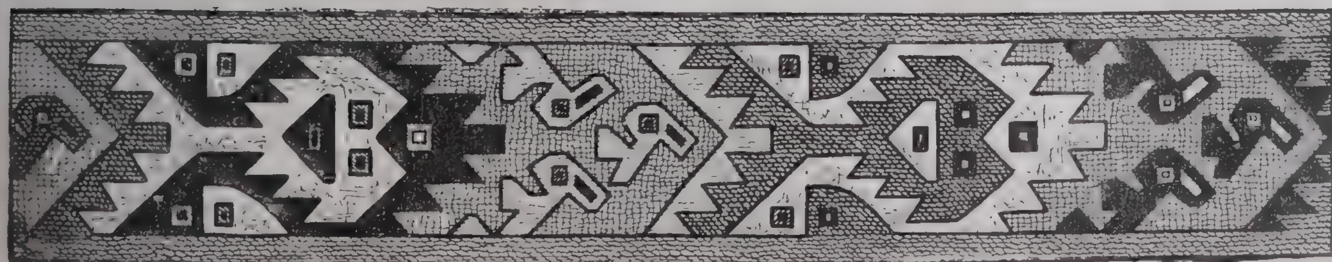
OBJETS TROUVÉS DANS LES FOUILLES A PACHACAMAC.



Bordure en gaze de coton noir brochée de laine noire.



Bordure en gaze noire avec écussons en tapisserie rapportés.



Bordure en gaze brochée de coton.

TISSUS TROUVÉS DANS LES SÉPULTURES A PACHACAMAC. (Réd. à la moitié.)

la tombe vidée. Un grand nombre de puits sont encore ouverts, et l'on en ouvre tous les jours.

J'ai fait fouiller et en partie démolir une *huaca*, et je dois dire que je ne crois pas que ces monu-

dernière terrasse qui domine la cité; celle de la ville sur un plateau isolé, entouré de murs et pourvu de divisions; celle des hôtelleries enfin à 200 mètres au nord-est des ruines de la plaine, dans les sables. En dehors de ces trois groupes principaux, on trouve une série de mausolées au milieu des ruines, mausolées qui ont été fouillés et démolis depuis longtemps par les Espagnols avides de trésors, et pour la recherche desquels ils avaient abandonné la vieille Europe en jouant si aventureusement leur vie.

ments aient été dès le début tels que nous les voyons aujourd'hui. La *huaca* que j'ai fait démolir était un immense casier à base rectangulaire. Il nous semble que l'on a dû établir la paroi extérieure lorsqu'une couche de morts forçait les constructeurs d'élever le niveau de la ruche mortuaire.

Un certain nombre de puits ressemblent à des *ranchos*.

Quatre poteaux ou quatre murs soutiennent la toiture.

Il y a deux ou trois poteaux de traverses recouverts d'une toiture en roseaux.

Les puits des pauvres n'ont ni murs ni poteaux. A environ 30 centimètres au-dessous du sol on rencontre un cercle de pierres non dégrossies maintenues par de l'argile. Ce cercle indique les contours de la fosse. Il en existe de rectangulaires à Pachacamac, mais le nombre en est restreint.

Il nous semble, d'après les fouilles que nous avons exécutées, que les morts furent enterrés dans l'une ou dans l'autre des nécropoles indiquées plus haut, selon leur position sociale : sur la terrasse au-dessous du temple, on devait enterrer les grands seigneurs de Pachacamac, les prêtres et les desservants ; dans l'enceinte réservée, les habitants de la ville, et dans les sables les pèlerins si nombreux qui venaient en ces lieux. Cela résulte des différents habillements que nous avons retrouvés en ces divers points, des différents modes d'habiller les morts. Ces différences de détail semblent indiquer certains us et coutumes locaux. Notons le fait qu'à Pachacamac, sur une cinquantaine de momies que nous avons découvertes, nous n'avons trouvé aucune idole, pendant qu'à Ancon, non seulement les adultes, mais encore les enfants, en avaient une et parfois plusieurs. Les paniers contenant des instruments de travail sont pareils à ceux d'Ancon, mais ils n'y étaient guère remplis. Nous avons recueilli en ce point 96 objets, parmi lesquels il faut citer :

Sculptures en bois. — Fusaïoles, 22 ; têtes postiches, 2 ; armes, casse-tête, 6 ; sceptre orné à l'extrémité supérieure d'un Indien accroupi sur une rondelle, le bâton lui-même est évidé sur 16 centimètres de longueur et présente dans cette partie l'aspect de quatre petites colonnades circulaires superposées les unes aux autres (pièce unique).

Travaux en métal. — Épiloirs, 7 ; bagues, 9 ; bracelets en argent, 1, en or, 1, en cuivre repoussé, 3.

Travaux en os. — Flûtes, 2 ; un bracelet en dents humaines ; un collier en corail et un autre en graines de *chirimoyas*.

Tissus, 8, dont 3 d'une remarquable beauté (point de Gobelins) attachés à des roseaux semblables à de petits drapeaux. Les momies étaient en mauvais état.

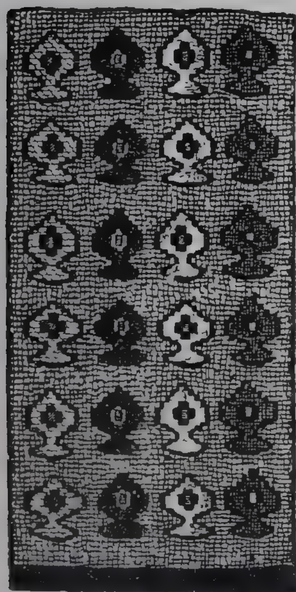
Bibliographie. — Temple de Pachacamac près du rio Lurin : Castelnau, *Journal d'Osery*, t. IV, p. 179. Llorente. *Hist. de la conq. del Perù*, lib. II, cap. II, p. 89 ; cap. III, p. 108. Cieza de Léon, *Chronica del Perù*, cap. L, p. 403, col. 2. *Historiadores primitivos*, tome II, *Pachacamac*. Garcilaso, *Comment. real.*, lib. I, cap. III, p. 27, col. 2. *Invocation des Indiens à la divinité*, Garcil., *ibid.*, lib. I, cap. IV, p. 38, col. 2. Calancha, *Chronica moralizada*, etc., lib. II, cap. XIX (dans l'époque antiespagnole cette province s'appelle *Uma*).

Temple du Dieu invisible Pachacamac dans la vallée du même nom, construit avant l'arrivée des Qquichuas de l'empire du Cuzco et la réunion du territoire des Yungas du Nord à l'État du *Curaca Cuismancu*, à titre de fief de l'empire des incas.

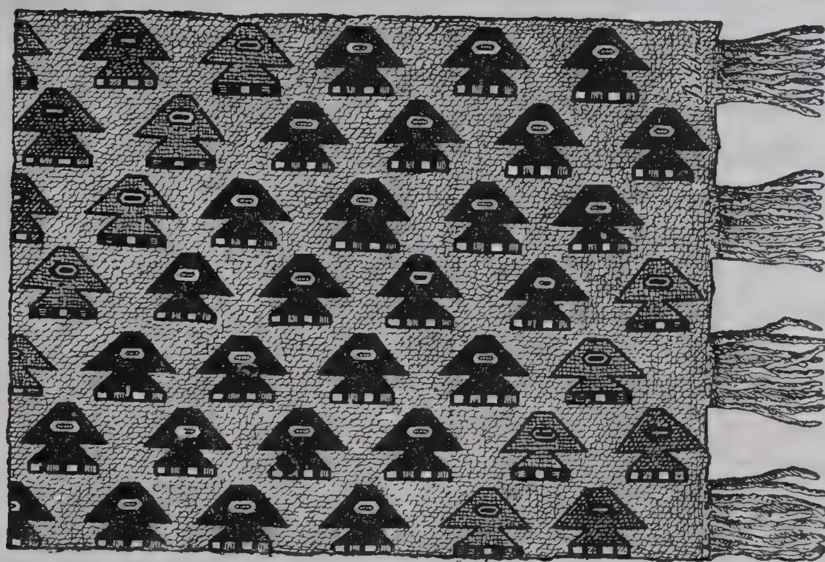
Ulloa, *Res. Hist.*, t. IV, § 70, p. XLII. La forteresse est de fait un *téocalli* dont les assises sont à revêtements droits et antérieurs aux Qquichuas. Ulloa, *Noticias americanas*, entret. XX, p. 256 à 263.

Je quittai Pachacamac après onze jours ; au retour, je m'arrêtai à Miraflores et à Chorillos[1], afin de prendre quelque repos.

Miraflores, comme ville de plaisance et comme station balnéaire, est de création très récente. M. Guillermo Scheel, directeur de l'exportation des guanos pendant de longues années, prince de la finance au Pérou, a complètement transformé l'ancien hameau de pêcheurs situé sur ce point. Aujourd'hui Miraflores est une résidence charmante avec ses villas coquettes, meublées d'après la dernière mode des boudoirs parisiens, avec ses squares



Fragment de bandeau frontal, les dessins tissés dans la trame. (Grandeur naturelle.)



Ceinture ; les dessins sont tissés dans la trame. (Réduction au quart.)

Tissus trouvés dans les fouilles a Pachacamac (nécropole au pied du temple du Soleil).

et ses avenues. Les habitants forment une petite colonie presque exclusivement européenne qui mène, dans ce coin du Pérou, une vie de famille exempte de plaisirs bruyants, de jeux de taureaux, de petites émeutes, de grandes courses et même, en majeure partie, de servantes noires et de domestiques jaunes.

Chorillos est une des villes de bains les plus agréables du Pérou.

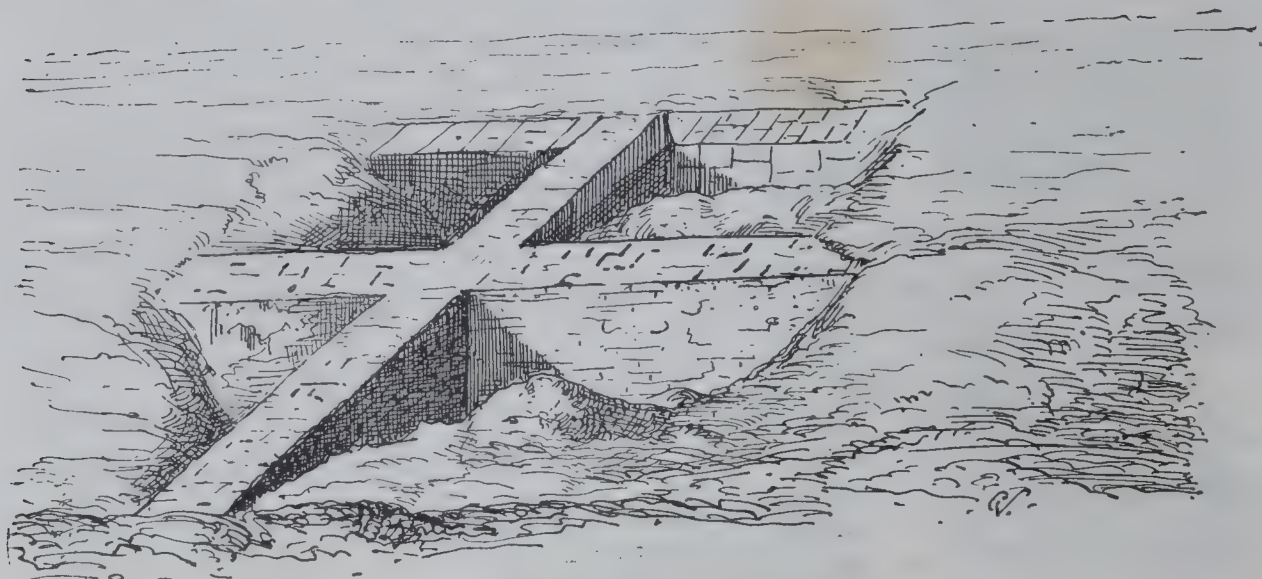
La première est située sur une large terrasse au milieu du versant d'une falaise qui repose sur une langue de terre. La plage apparaît à 150 mètres au-dessous de la ville.

Les *ranchos* ou villas, parfois d'une grande élégance et d'une richesse de tons remarquables, forment des rues étroites et courbes. Le style et la couleur rappellent des souvenirs mauresques en pleine Amérique. Les trottoirs de même que toutes les maisons sont en bois. Une promenade, le *Malecon*,

[1] Miraflores et Chorillos apparaissent pour la première fois sur une carte en 1713. C'est Frézier (*Relation du voyage*, etc.) qui les inscrit sur son plan du Callao et de ses environs. Il en est de même de la Magdalena, autre petite ville de bains.

offre le soir un spectacle charmant; toute la ville s'y rend pour écouter une musique militaire plus ou moins parfaite. Les nègres de l'endroit, accroupis le long de la place, regardent passer et repasser les señoritas. Ils ont une cigarette à la bouche et une autre, de réserve, placée dans leur perruque laineuse au-dessus de l'oreille. Les cheveux leur servent également de magasin pour les allumettes et les cure-dents.

Des *huacas*, à quelques centaines de mètres au nord de la cité me



Huaca dans une dune de Pachacamac.

parurent plus intéressantes que la ville. Une fouille que j'y exécutai ne donna que des résultats médiocres, mais elle me permit de voir, à la suite d'un éboulement, une coupe de ces mausolées collectifs, curieux amoncellement de sépultures[1].

Miraflores et Chorillos sont situés au bord d'une même falaise qui, faisant une vaste courbe, forme la pointe du Callao, qui paraît au nord. Par un beau temps on distingue fort bien, de ces deux petites villes, la forêt de mâts du grand port d'où, quelques jours après mon retour de Pachacamac, je repris ma route vers le nord, dans le pays des races *Yungas*, dans les domaines des princes *Chimus*.

[1] J'ai trouvé des monceaux de vases brisés et d'ossements, mais aucune momie complète, six fusaïoles intéressantes, de même que quelques crânes.

V

La *Hacienda de San Nicolas.* — Le Chimu-Capac. — Fouilles au Chimu-Capac. — Le rio de Supe. — La *hacienda de Paramonga.* — Les ruines de Paramonga. — Les fouilles dans les *arenales* et au pied du *cerro de la Horca.* — Pativilca. — Barranca. — Supe.

Les contreforts de la Cordillère maritime avancent, sous le 7e degré de latitude, vers l'ouest de telle sorte, que les dernières collines de cette chaîne, rempart occidental de la vallée de Huaraz ou du rio de Santa, rejoignent le bord de la mer.

Le massif principal qui envoie ces ramifications sur la côte forme donc une vallée fermée du côté sud. A l'extrémité de ce cul-de-sac, le rio de Santa prend sa source, parcourt toute la vallée, fait un coude vers l'ouest et se jette dans le Pacifique.

Des versants occidentaux du contrefort descend le rio de Supe, courant d'eau principal de cette région, sans parler du rio de Barranca et du torrent de la Fortaleza, presque à sec pendant huit à neuf mois de l'année.

A 3 kilomètres du port de Supe se trouve la *hacienda* de Saint-Nicolas où, lors de mon arrivée, on n'attendai guère de visiteurs, car, dans la cour, à terre, gisait un Chinois sur lequel deux nègres majordomes exerçaient la vigueur de leurs bras en lui appliquant des coups de fouet. Le maître du lieu surveillait, appuyé sur sa canne, cette exécution. Il s'approcha de nous et, en guise de bienvenue, fit cesser le supplice ; puis il nous fit conduire dans la salle basse où l'on nous servit un repas ; mais l'appétit était passé, je croyais voir des gouttes de sang dans mon assiette.

Aux portes mêmes de la ferme se trouvent les ruines du Chimu-Capac ; elles sont en mauvais état. Cependant on peut se rendre compte de leur ancienne grandeur ; quelque tristes et délabrés que soient aujourd'hui ces monuments, ils sont les vestiges certains d'un centre important de civilisation. Établi sur une colline formant les trois côtés d'un quadrilatère ouvert aujourd'hui sur la plage, ce fort a été jadis fermé par un mur de 4 mètres et demi d'épaisseur à la base. Les versants de la colline étaient transformés en trois gradins.

Comme, dans toute cette région, les constructeurs de la ville ont su ad-

mirablement choisir l'emplacement des forts qu'ils établissaient sur les éperons de la montagne avançant du côté de la mer !

Sur les collines environnantes il y a de nombreuses traces de terrassements et de constructions ; mais elles sont en si mauvais état, qu'il est presque impossible d'en lever le plan. Pourtant une grande et belle *acequia* (canal d'irrigation) suit encore les contours de la montagne qui domine la plaine où se trouve San Nicolas, le village et le port de Supe.

On trouve là le tronçon d'une ancienne route sur laquelle j'avançai pour me rendre compte de la disposition de ces fameux chemins des incas.

Après une lieue environ, les vestiges disparaissaient dans les sables. Je continuai mon chemin dans l'espoir de les retrouver ; 4 lieues plus loin, je dus contourner des marais. Je repris l'ancienne direction, mais après une demi-lieue les marais faisaient disparaître à nouveau tout tracé de route. J'essayai encore de les contourner, mais alors je me trouvai perdu dans un immense dédale sans issue. A chaque effort ma bête enfonçait. Je dus mettre pied à terre.

Pendant seize heures j'avançai pas à pas, en zigzag, et je finis par gagner le terrain sablonneux. Je remontai alors à cheval, mort de fatigue et de faim ; trois heures plus tard, me dirigeant vers l'ouest, je rejoignis les poteaux du télégraphe[1] de Lima à Trujillo, et une heure après, en suivant ce fil électrique, vrai fil d'Ariane, je rentrai au port de Supe[2].

Là, j'entends le son du tambour indien, je tombe en pleine fête ; on ne voit que gens attifés d'oripeaux du goût le plus baroque. Des plumes, des fichus de toutes couleurs, entourent la figure, le torse et les jambes ; le long des mollets, il y a une rangée de petits grelots appelés *maichiles*.

Ces hommes chantent et dansent. Est-ce bien un chant que ce gémissement prolongé ? L'art musical vit de contrastes, et leurs mélodies sont d'une monotonie énervante. Leur danse n'est nullement gracieuse : des ours qui auraient la danse de Saint-Guy. Ah ! que nous sommes loin de la *cueca*, de la *chilena*, ou du *baile de tierra* que danse si gracieusement la créole. A la finesse délicate et élégante du mouvement se substitue le soubresaut

[1] Lorsque le gouvernement péruvien fit établir les poteaux télégraphiques de cette voie, on lui conseilla, vu l'état hygrométrique de cette région, de les faire faire soit en bois, soit en maçonnerie de pisé. Cependant le gouvernement, n'écoutant pas ce conseil, éleva trente mille poteaux en fonte. Ces poteaux, composés de deux demi-cylindres réunis par des vis, se sont oxydés avec une telle rapidité, que cette énorme dépense a été absolument perdue après dix-huit mois. Rongés par la rouille, ils sont tombés les uns après les autres, de sorte que le gouvernement s'est vu obligé de faire ce travail presque en entier.

[2] Don Antonio Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 143) fait remarquer, avec beaucoup de justesse, qu'il est curieux que Garcilaso ne mentionne pas la vallée de Supe ni les autres vallées situées au sud de la vallée de Quilca : Carabaillo, Huaura, Casma et Piura.

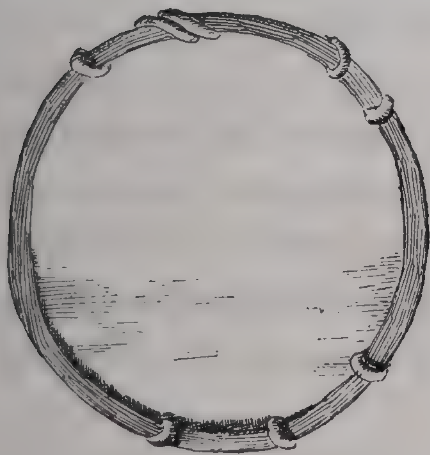
grotesque; à la souriante mélancolie entrecoupée d'éclairs rayonnants de satisfaction presque enthousiaste, un air abruti interrompu parfois par un hoquet ou le cri rauque de velléités bestiales. On s'arrête pour boire : affaire d'une minute, — et on recommence aussitôt. Ces danses sont exécu-

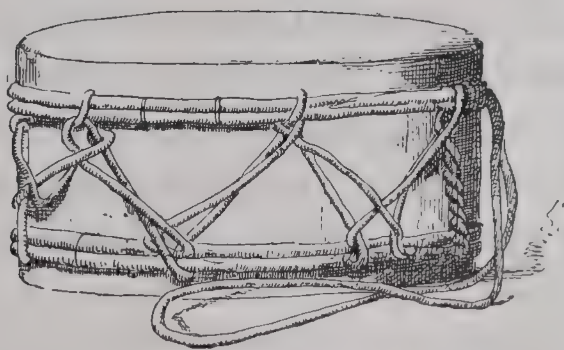


Chunchos ou *huancas*, danses populaires à Supe.

tées par des bandes qui parcourent le village et s'arrêtent devant les cabanes des *compadres*.

Il arrive parfois que deux bandes se rencontrant s'apostrophent et se pro-





Tambour des Indiens sur le littoral (Supe); la caisse est construite en planchettes de tronc d'agave, recouverte d'une peau d'âne et armée de cordes d'aloès.

voquent. Alors, de cet amical tournoi, les combattants, vainqueurs ou vaincus, sortent toujours couverts de horions, le corps souvent ensanglanté, parfois à demi nus, leurs hardes ayant été déchirées ou arrachées. On continue à danser et à boire jusqu'à ce que ces natures prodigieusement fortes

succombent : toute fête se termine ainsi dans les vapeurs de l'ébriété générale.

Je faisais ces observations assis devant un semblant d'auberge, près de la plage. On mit près d'une heure à me préparer un plat de poisson, et mon estomac creux grondait pendant ce temps sans qu'on pût me procurer un morceau de pain.

Le lendemain, je me rendis à Paramonga, ville située à moins de 3 kilomètres du bord de la mer, à 4 lieues au nord de Supe. J'appris en arrivant près du torrent qui me séparait du but de mon voyage, centre important de la civilisation autochthone, qu'il n'était pas guéable.

Les passeurs de profession me disaient, avec le flegme parfait qui caractérise le nègre du Pérou, que l'on pourrait passer sans trop de difficulté dans deux ou trois mois. Cependant je ne pouvais ni ne voulais attendre ; une once d'or eut raison de leur refus d'abord, de leurs hésitations ensuite, et quelques jours plus tard, le torrent paraissant moins fort à la suite d'une amélioration momentanée du temps dans la Cordillère, les nègres se déclarèrent prêts à tenter l'aventure.

Le rio de Supe, comme tous les torrents de la côte du Pérou, présente, à cette époque de l'année, un spectacle vraiment imposant. Près de son embouchure, là même où il faut le passer, il mesure plus de 2 kilomètres de large. Des eaux noirâtres se précipitent furieuses vers la mer ; couvertes de plaques d'écume jaune, elles entraînent, dans leur irrésistible courant, des troncs d'arbres, des branches énormes, passant rapides comme des flèches, des blocs de rochers arrondis et polis sur toutes les faces dans leur course de 30 à 40 lieues. C'est à travers cet élément déchaîné et furibond qu'il faut trouver sa route.

On se sert, pour passer ces torrents, de vigoureux chevaux chiliens de grande taille. Ces animaux, doués d'un naturel vraiment merveilleux, font le trajet sans harnachement d'aucune espèce.

Mes deux nègres, se mettant dans un costume aussi simple que celui du coursier, m'invitent à faire de même ; puis ils me placent sur la bête entre eux deux, et, sur leur cri de commandement, le cheval va de l'avant. Tant qu'il put marcher, la sensation ne fut pas celle du danger, mais lorsqu'il perdit pied et se mit à nager, lorsque, sous le poids des trois cavaliers, il enfonça graduellement et que sa tête et les nôtres dépassèrent seules le niveau du fleuve, lorsque la nappe mouvante de l'eau m'eut donné un vertige qui me fit croire que nous étions entraînés par le courant, je compris tout ce que des passages de cette nature ont de périlleux. Nous arrivâmes cependant sains et saufs. Mes nègres firent, dans cette journée, trois fois la

traversée pour m'apporter mes bagages. Malgré le nombre restreint de ces tours de force tentés dans le courant de l'année, le nombre des victimes est relativement très considérable.

En insistant sur les détails de cet épisode, je voudrais faire sentir que, si aujourd'hui, grâce à des chevaux d'une force exceptionnelle, ces passages deviennent possibles, dans le Pérou des autochthones, où il n'y avait pas de chevaux, où le plus grand quadrupède était le lama (espèce de grand mouton ou de très petit chameau sans bosse, ne pouvant même pas supporter le climat de la côte), les communications entre les deux rives des torrents de la côte durent être totalement impossibles pendant la saison humide dans l'Entre-Cordillère.

Le souverain indien choisit ce point, qui pendant la moitié de l'année l'isolait des régions sud, pour y élever un boulevard important dont les vestiges subsistent presque sous leur nom primitif.

Les forteresses de Paramonga, le Parmunca des anciens, couronnent les mamelons et collines qui s'élèvent dans la plaine et opposent à la marche de l'ennemi un rempart formidable.

Je fus très-gracieusement reçu par les *hacendados*, MM. Canaval frères, et, dès le lendemain de notre arrivée, je me mis en devoir de lever le plan de la vallée et des ruines. Le rio de la Fortaleza inonde la région pendant plusieurs mois de l'année. Les fortins émergent alors d'un lac comme des îlots, et leur face jaunâtre se reflète dans les eaux bleues au milieu des bosquets et des roseaux (*caña brava*). Les eaux du torrent improvisent chaque année cette lagune, qui se dessèche vers le mois de mars et met à découvert une plaine de sable blanc comme la neige avec des reflets cristallins qui blessent la vue.

Depuis le bord de la mer, que surplombe une immense falaise isolée (le *cerro de la Horca*), jusqu'aux contreforts de l'éperon de la Cordillère, huit forteresses s'élèvent au sommet de mamelons transformés en terre-pleins. Les sept fortins les plus éloignés de la mer sont dans un état de destruction qui ne permet plus, à l'heure actuelle, de se rendre un compte exact de leur aspect primitif. On ne peut en juger que par induction, en considérant le huitième fort connu dans le pays sous le nom de la Fortaleza. C'est un immense terre-plein à trois gradins entouré d'une large muraille. Les murs de soutènement ont 9 mètres de haut, et, sur la plate-forme supérieure, de petites maisons aux parois décorées de peintures à la détrempe couronnent ce monument qui s'élève à près de 40 mètres au-dessus du mur d'enceinte. L'accès de cette forteresse est pourvu d'admirables travaux de fortification. Chaque terrasse est défendue par des bastions ne laissant

qu'un passage de 80 centimètres, commandé par de petits remparts et rendu imprenable par d'énormes guérites pouvant contenir une vingtaine de défenseurs. Deux forts, terre-pleins à deux gradins, complètent ce monument, qui, en dehors de sa valeur stratégique, servait de poste d'observation; de la plate-forme supérieure on embrasse d'un coup d'œil plusieurs kilomètres de la côte, qui s'étend au nord et au sud avec de légères ondulations.

Paramonga n'a jamais été à proprement parler une ville, mais un poste militaire qui a successivement appartenu à plusieurs maîtres, et, pour le



La Fortaleza de Paramonga vue de la côte.

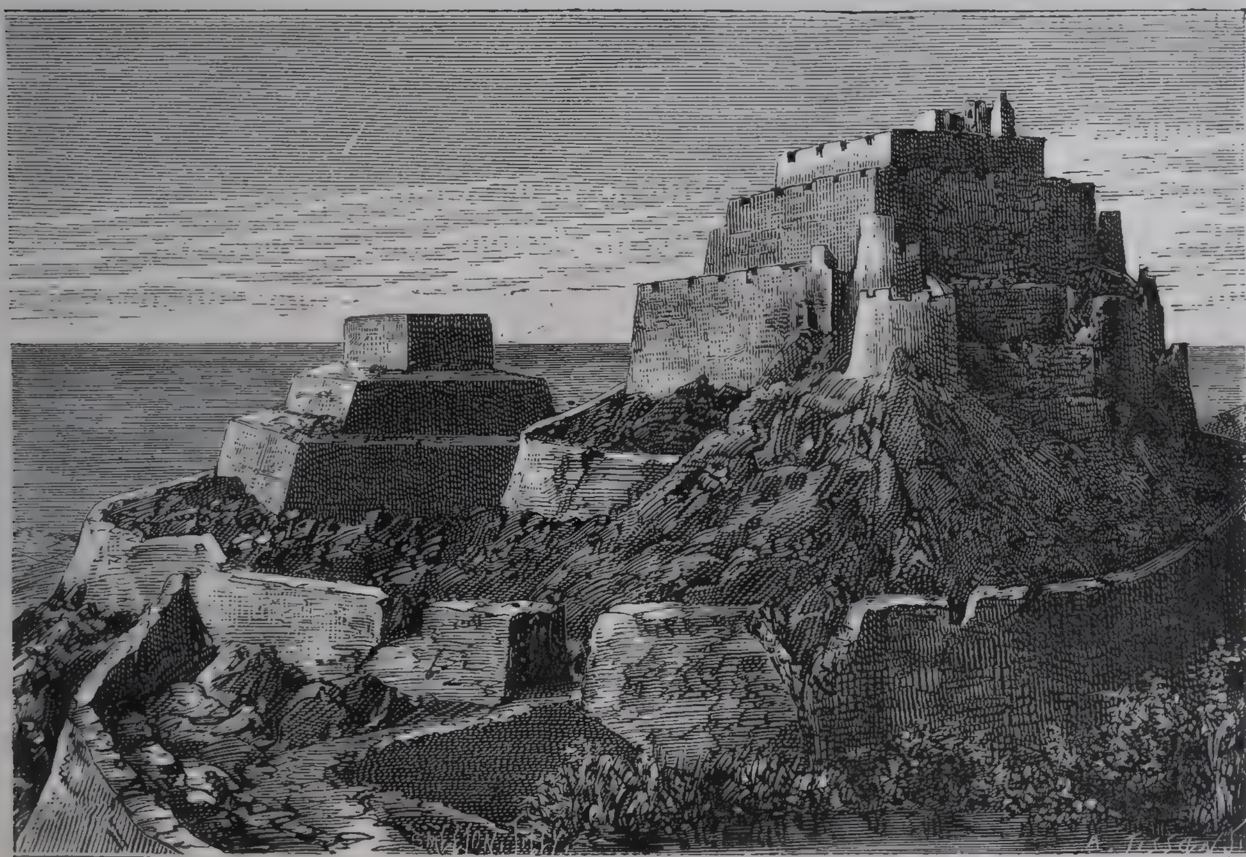
prouver, nous n'avons qu'à citer les murs du fortin s'élevant sur le *cerro de la Horca* qui termine cette chaîne d'œuvres stratégiques. Les murs du côté nord sont tous en *abodes;* les murs du côté sud sont composés de trois couches, dont deux seulement au-dessus du sol; une fouille était nécessaire pour mettre à découvert la couche inférieure. Cette dernière repose sur le rocher; elle est construite en pierres taillées irrégulièrement, mais assez bien ajustées. Les interstices sont remplis d'éclats de pierre ou d'argile. La couche intermédiaire est faite en pierres roulées grandes et plates. Les trous sont remplis d'argile; la couche supérieure est en pisé.

C'est là un fait ethnographique très important, car les trois appareils

différents devaient représenter trois couches archéologiques pendant que la situation des murs indiquait la situation des domaines de leurs constructeurs. Les deux couches inférieures du rempart, abritant le guerrier contre l'armée venant du sud, sont l'œuvre des peuples du nord. Le but de la couche en *adobes* de ce bastion était évidemment d'élever tous les murs du fort à un même niveau.

Sur la façade septentrionale, tous les travaux sont en *adobes* et représentent le rempart élevé par les peuples du sud contre l'ennemi du nord.

Le *cerro de la Horca* est de dimensions très considérables. La pente a 788 pas; 16 pas équivalant à 10 mètres, elle présente 492^{m},8. La



Fortaleza de Paramonga vue du haut des derniers contreforts de la chaîne maritime.

hauteur de la plate-forme du rocher au-dessus du niveau de la mer est de 271^{m},3. La roche tombe perpendiculairement de cette hauteur, et la plate-forme supérieure surplombe d'environ 3 à 4 mètres. Ce balcon naturel sans rampe est tant soit peu incliné, il est couvert d'une végétation chétive, et çà et là des cactées élèvent leurs cylindres épineux sur lesquels brillent quelques gouttes transparentes d'une résine jaune. Au bas de ce précipice, le rio de la Fortaleza roule ses flots jaunâtres et les mêle quelques mètres plus loin à la marée.

J'avais résolu de prendre la hauteur de cet observatoire des Indiens par un simple sondage, et me bornai, le premier jour, à lever le plan des

murs en ruines. Le lendemain je revins muni d'une corde à laquelle j'avais solidement attaché une barre de fer pesant environ un kilogramme. Je voulus tout d'abord avancer jusqu'au bord, mais, pris d'un accès de vertige, je reculai, me mis à plat ventre et me glissai sur le parapet jusqu'à ce que ma tête se trouvât au-dessus de l'abîme et que mes bras s'appuyassent sur le dernier rocher. Puis lentement je déroulais ma corde. Elle était disposée comme un loch, avec un nœud à chaque mètre. En six minutes le fer touchait le sol au bord du rio de la Fortaleza.

Satisfait du résultat, je me mets à remonter ma corde. Mais le poids faisant fonction de pendule s'accroche, sans que je m'en aperçoive, à une anfractuosité de rocher, et l'effort que je fais pour vaincre cette résistance inattendue me donne un contre-coup si violent, que mon coude gauche perd son point d'appui, et que je tombe à plat sur l'épaule, avançant de quelques centimètres vers le plan incliné.

La position incommode dans laquelle je me tenais depuis plus de dix minutes m'avait engourdi; il me fut impossible de me redresser sur mes jambes, et instinctivement, pour ne pas rouler au fond du précipice, je saisis le premier objet solide à ma portée. C'était par malheur un cactée (connu sous le nom de *cierge du Pérou*) dont les épines pénétrèrent dans la paume de ma main. Au cri de douleur que je poussai mon mulâtre d'*arriero* (muletier) accourut. Il s'était prudemment tenu à distance et me retira par les jambes du bord de l'abîme au moment où le vertige et la douleur allaient m'y précipiter. Il fallut trois heures pour arracher les centaines d'épines, recourbées comme des hameçons, qui avaient pénétré dans les chairs, et dont les blessures me causèrent, pendant plusieurs jours, de vives souffrances.

Cette journée, qui avait mal commencé, devait finir plus mal encore. Nous avions l'habitude de rentrer à la *hacienda* de Paramonga, distante d'une lieue et demie environ, par le côté des collines. Voyant quelles douleurs me causait ma blessure, mon *arriero* prit, par le bord de la mer, une autre route qui devait abréger notre chemin de plus d'un tiers; mais soudain, au passage de la rivière, la croûte qui recouvrait la vase s'effondra sous le poids de mon cheval, qui s'y enfonça jusqu'aux flancs.

La position était critique et tant soit peu ridicule. J'étais incapable d'aider en quoi que ce fût mon muletier à se tirer d'embarras. Je m'en tirai à peine moi-même. Au bout d'une demi-heure d'efforts et de travail, le cheval put sortir du bourbier où il était empêtré. Ses harnais furent rajustés. Mais ce fut bien d'une autre affaire: en se débattant, ma bête s'était si fortement luxé une jambe, qu'il ne fallait plus songer à la monter.

Et nous voilà en route pour la *hacienda*, l'*arriero* traînant ma monture blessée; moi, blessé, me traînant avec peine. Jamais je n'imaginai plus piètre cortège et portant plus bas l'oreille. Je ne sais pourquoi un vers de Juvénal chanta dans ma mémoire :

O qualis facies, et quanta digna tabella !

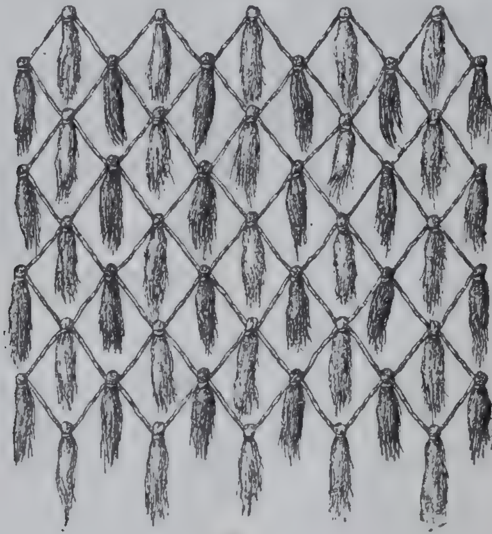
A Paramonga les *hacendados*, qui connaissent bien leur route et ne risquent jamais rien, ne regardent ces accidents que d'un air moqueur. Je fus donc reçu avec des paroles et des sourires narquois qui me rendirent bien vite mon énergie, et, pendant que les seigneurs du lieu me plaisantaient sur ma mauvaise chance, je les plaisantais sur leurs excellentes routes.

Le point que je venais d'explorer s'appelle, nous l'avons dit, *cerro de la Horca* (montagne du Supplice), et ce nom indique presque que c'est la roche Tarpéienne de Paramonga. Était-ce celle du maître autochthone ou celle du *conquistador?* Le juge qui ordonnait de précipiter un homme de cette hauteur vertigineuse agissait-il au nom de la force du droit ou au nom du droit de la force? Question difficile à résoudre. Il nous semble pourtant que l'inca comprenait trop bien la valeur productrice de l'homme pour punir ses fautes par la peine de mort. Peu de temps après, cette préoccupation me fit deviner dans le dessin d'une étoffe trouvée dans une tombe, au pied même de la montagne, le rôle que cette forteresse avait joué dans l'histoire de la civilisation ancienne. C'était un premier pas vers la solution de bien des énigmes, qui bientôt se déchiffrèrent comme à livre ouvert.

Il court parmi les cholos une légende attribuant aux habitants vaincus du Gran Chimu le travail gigantesque de toute la région de Paramonga et de Pativilca. Nous croyons devoir citer ces assertions qui nous paraissent intéressantes, car elles confirment le fait que les incas ont toujours déplacé les populations vaincues et leur ont assigné un nouvel habitat. Les travaux des *Mitimaës* (c'est ainsi que l'on appelait les tribus forcées d'émigrer) présentent au premier abord les mêmes caractères que ceux des Juifs en Égypte; mais nous verrons plus tard qu'ils avaient un but social différent et bien élevé.

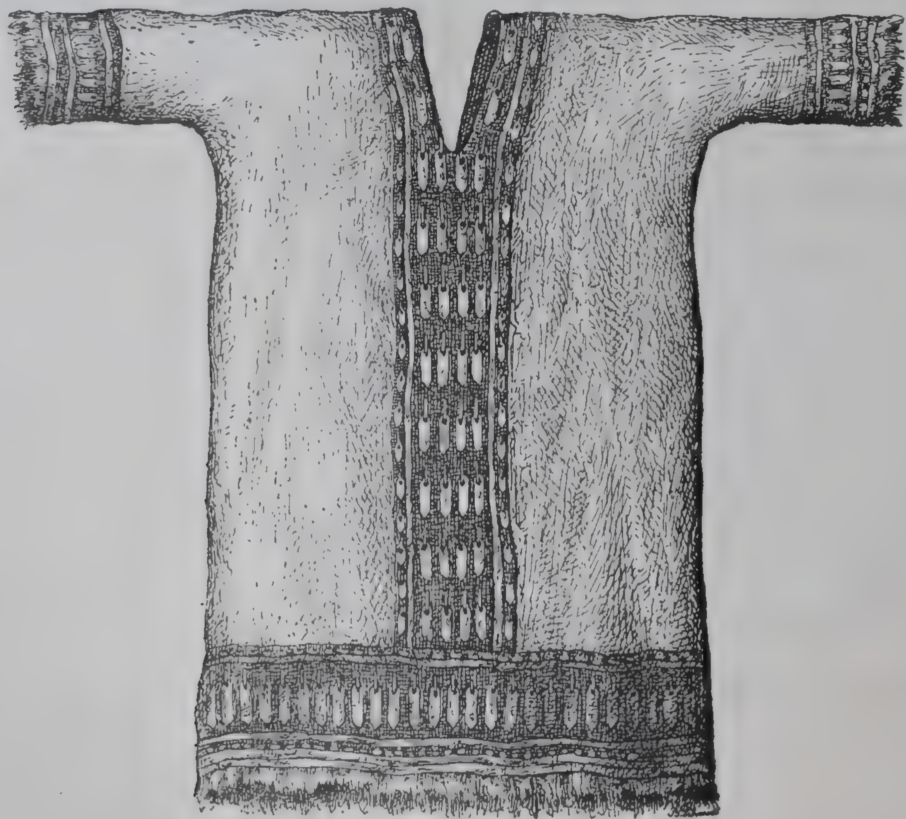
Si Pachacamac nous a montré la solennelle majesté d'un culte généralement suivi, Paramonga nous montre la calme énergie non pas d'une race belliqueuse, mais d'un peuple qui aime assez la paix pour se défendre de la guerre. Un fort est en quelque sorte un bouclier national; or une tribu sauvage connaît la flèche et la fronde, elle connaît l'attaque, mais elle ne connaît pas la défense intelligente et réfléchie. Un peuple qui

veut se défendre est toujours un peuple travailleur, et, en franchissant la ligne aujourd'hui en ruines de cet énorme rempart de Paramonga,



Filet, sorte de frange, attaché à une chemise de femme,
couvrant les cuisses jusqu'à la hauteur du genoux, trouvé dans l'*arenal* de Paramonga.
(Réd. au cinquième.)

on sent qu'on entre sur les terrains d'une nation dont l'existence a dû se résumer dans cette donnée : comprendre la guerre pour vivre en

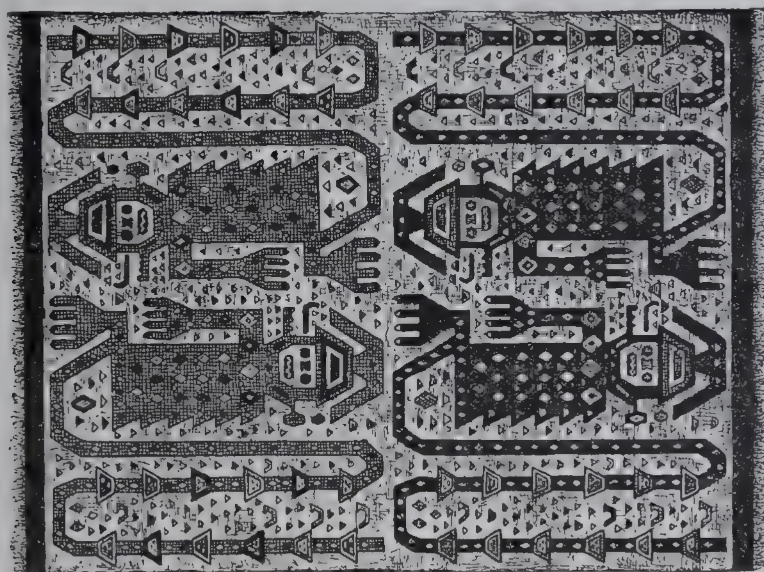


Chemise trouvée dans l'*arenal* de Paramonga
(les feuilles qui apparaissent sur les bandes sont dans la trame).
(Réd. au neuvième.)

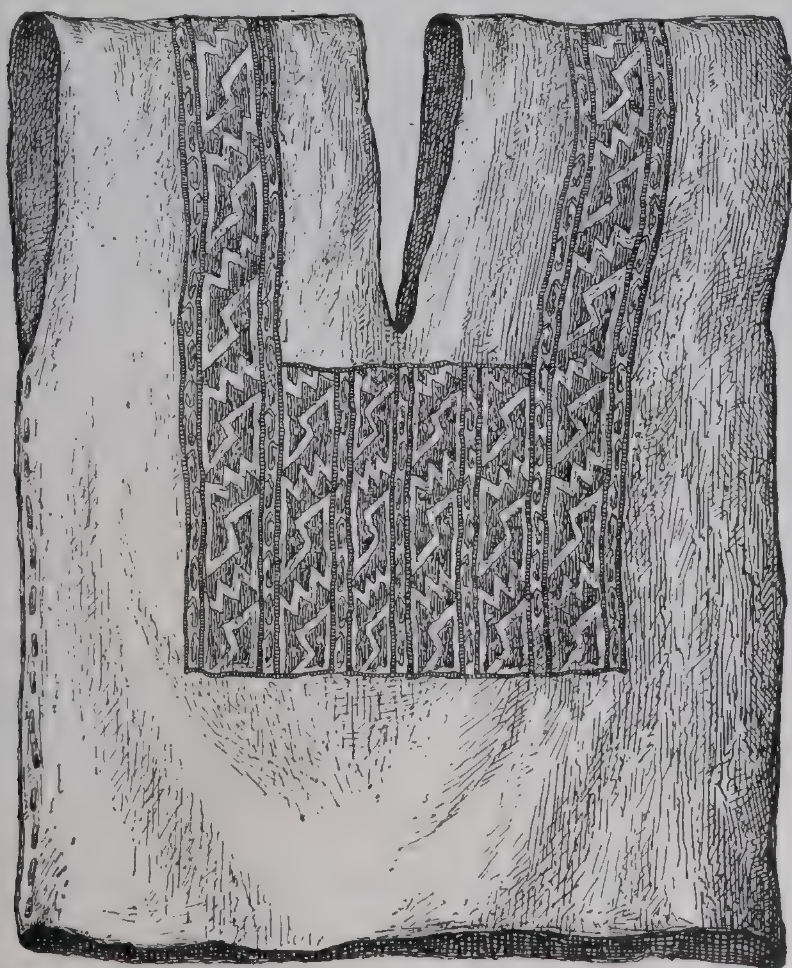
paix, développer le prestige militaire pour permettre à l'artisan de produire.

Après avoir levé le plan des huit forts, nous avons fait des fouilles pendant

près de quinze jours. M. Enrique Canaval, propriétaire des domaines dans lesquels se trouvent les ruines, a bien voulu me prêter dix Chinois et, lorsque j'entrepris le déblaiement d'une grande *huaca*, vingt-cinq hommes.



Fragment de linceul trouvé au pied du *cerro de la Horca*. (Réd. au neuvième.)



Chemise trouvée dans l'*arenal* de Paramonga. (Réd. au huitième.)

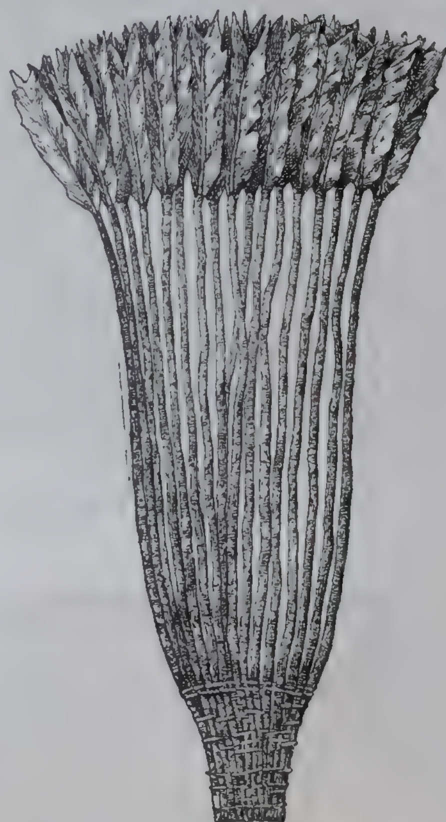
Nous devons par conséquent une centaine d'objets archéologiques fort curieux, qui sont le résultat de nos travaux sur ce point, au bienveillant intérêt, que M. Canaval a bien voulu me témoigner.

J'avais choisi pour faire ces fouilles deux emplacements différents : le premier à l'est du *cerro de la Horca*, l'autre au sud.

La raison de ma façon d'agir résulte des caractères différents des constructions qui se trouvent en ce lieu. L'antiquité et la provenance des ob-



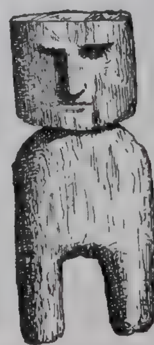
Sacoche ayant contenu de la *coca*. (Réd. au sixième.)



Plumet monté sur des sections de tiges de roseaux entourées de fil rouge. (Réd. au quart.)



Bague en argent. (Grandeur naturelle.)



Figurine en bois de *chonta*. (Réd. au tiers.)

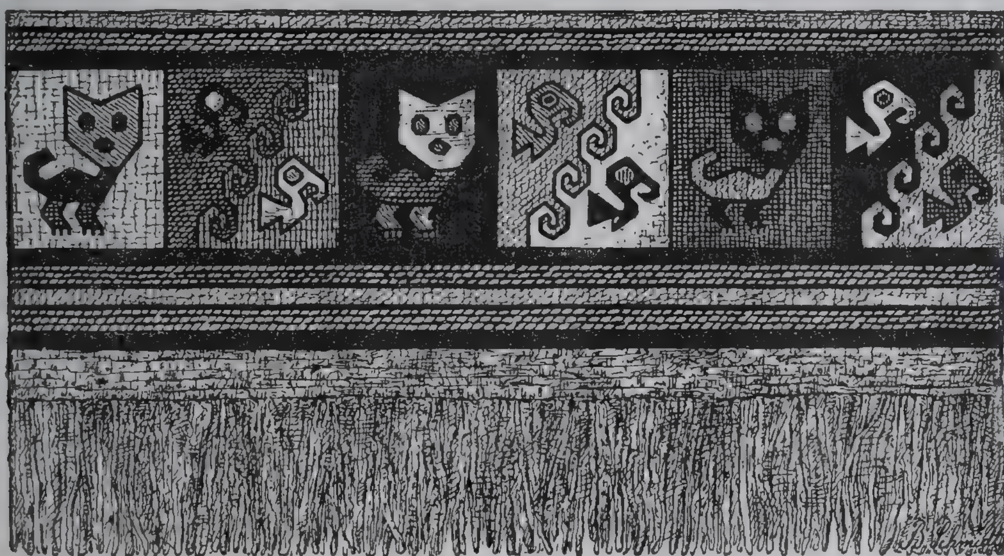
OBJETS TROUVÉS A PARAMONGA, AU PIED DU CERRO DE LA HORCA.

jets trouvés à quelque 50 mètres de distance devaient forcément être très différentes, et le résultat de nos fouilles n'a pas trompé notre attente[1].

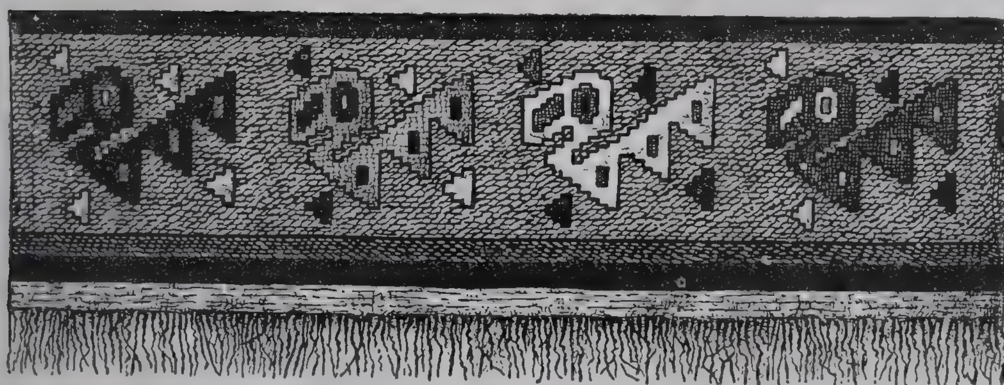
[1] Au pied du *cerro de la Horca* (côté sud), les eaux du rio de la Fortaleza ont arraché une grande partie d'un monticule, et, en levant le plan du lit de ce fleuve, j'ai remarqué que l'intérieur du mamelon consistait en pierres roulées.

Cette agglomération de pierres portait tous les caractères d'un tumulus appartenant à la même époque que la seconde couche du mur sud de la forteresse qui couronne la montagne. Les gens

Pendant toute la durée de mes travaux dans cette contrée, un nègre affreux me servit d'aide.



Ceinture de femme, déterrée au pied du *cerro de la Horca.* (Réd. au huitième.)



Ceinture de femme, déterrée au pied du *cerro de la Horca.* (Réd. au quart.)

Ce pauvre garçon se montra si dévoué, que je lui en témoignai à plusieurs reprises ma satisfaction. Un jour, en entrant dans ma chambre, je le

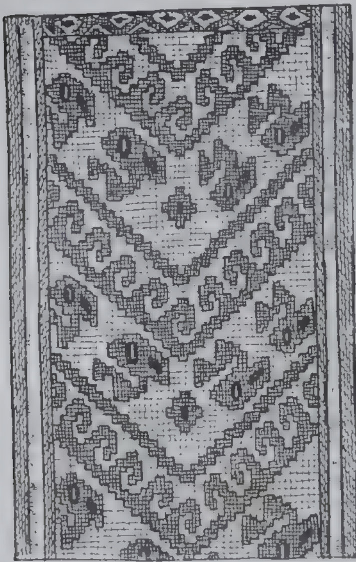
du pays me déclarèrent que la solidité extrême de ce *cerrito* y rendait toutes fouilles impossibles et m'indiquèrent l'emplacement du *panthéon de los gentiles*, la nécropole des indigènes, où des fouilles pourraient peut-être donner des résultats. J'y exécutai quelques travaux assez pénibles. Le puits y existe à côté de la *huaca*. Le nombre des pauvres enfouis en cet endroit est prodigieux. Ces misérables des temps passés cousus tout nus dans un sac grossier ont été jetés dans cette mer de sable.

Le nombre des enfants morts en bas âge y est très considérable. Nous n'avons trouvé dans la nécropole des pauvres, sur 157 momies, que 32 adultes. Beaucoup de crânes d'adultes avec suture frontale. Parmi les vases en terre cuite, plusieurs modèles très remarquables; parmi les étoffes, des pièces du plus haut intérêt ethnographique. Nous avons rencontré des spécimens de Quipos, les premiers qu'il nous ait été donné de voir.

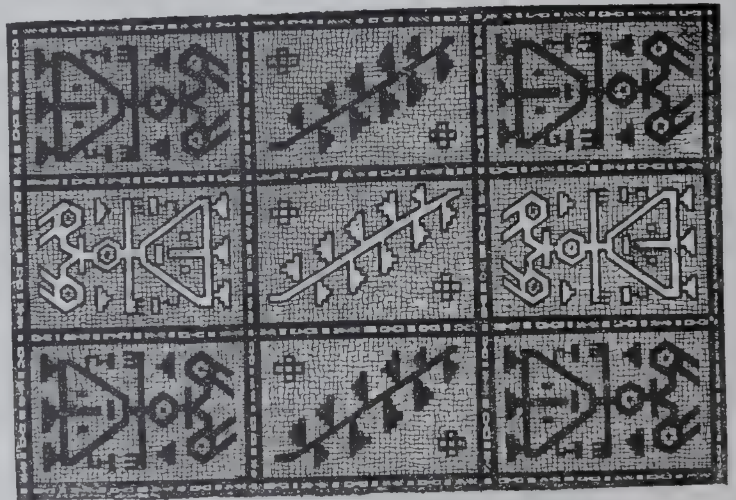
Après cinq jours de fouilles dans cette partie de la nécropole, j'attaquai le tumulus en pierres roulées. Nous étions obligés d'enlever pierre à pierre; cependant, en quelques endroits, le mortier redevenu terre sèche et ne donnant pas de solidité à l'appareil, les pierres se détachaient facilement. Le troisième jour des fouilles, il se produisit un fort éboulement.

Dans le monceau formé par cet éboulement nous trouvâmes des os et des crânes broyés sous le

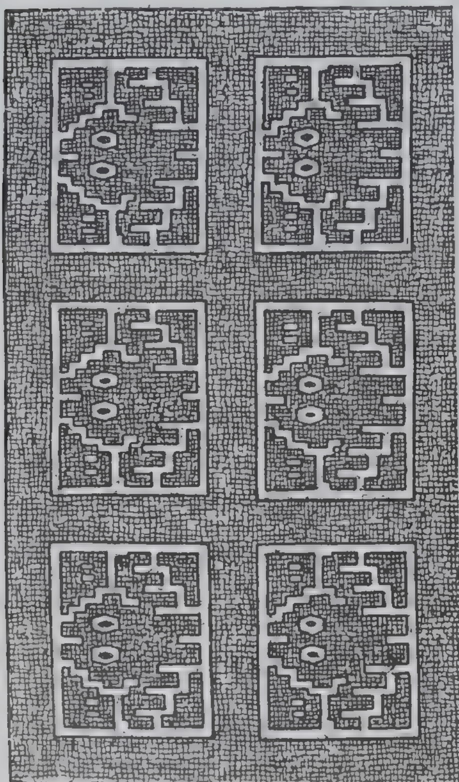
vis se contempler dans la petite glace appliquée sur le dos de ma brosse. Ses



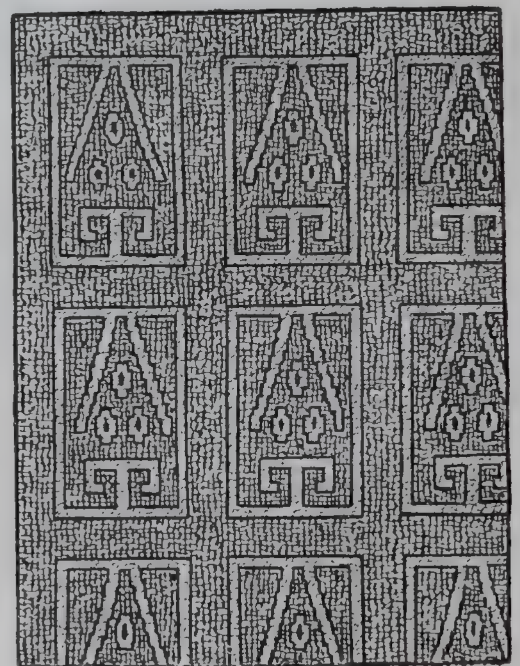
Fragment de bandeau frontal.
(Grand. naturelle.)



Plastron de chemise.
(Réd. au quart.)



Plastron.



Dos.

Chemise trouvée au pied du *cerro de la Horca*. (Réduction au tiers.)

TISSUS TROUVÉS DANS LE TUMULUS AU PIED DU CERRO DE LA HORCA.

gestes extravagants attirèrent mon attention. Je le regardai. Le malheureux

poids des pierres. Nous reprîmes le travail avec précaution et nous eûmes la bonne fortune de dégager une tombe complète en bon état. Il n'y avait que la momie qui fût en partie broyée, et, chose très rare au Pérou, les chairs formaient une matière gluante. Cette tombe renfermait plusieurs vases extrêmement beaux, dont l'un représentait une tête humaine d'un type très caractérisé. Le nez en était aquilin, les oreilles percées et pourvues de boucles d'oreilles dans la masse. Dans la même tombe se trouvèrent cinq poupées en assez mauvais état. C'étaient des matelas rembourrés d'algues et maintenus par une sorte de squelette de roseau. Les yeux, le nez, la bouche,

s'était barbouillé la figure de gouache blanche et les joues et les lèvres de carmin. Je n'ai jamais vu figure humaine aussi grotesque et aussi hideuse.

« Ah ! patron, me dit-il, pardonne-moi, je ne volerai plus les couleurs de Votre Seigneurie. Vois-tu, si je pouvais toujours rester blanc comme ça, je serais aimé de toutes les noires, et je serais très-heureux.

— Débarbouille-toi, mon pauvre gars, lui dis-je, tu vaux mieux en nègre. » Il semble pourtant que mon jugement ne concordait pas avec celui des négresses : j'appris le lendemain que le masque blanc avait eu auprès d'elles un très-grand succès.

Avant de quitter ces parages, je résolus de faire une excursion dans la ferme de Upacá, à trois lieues au nord de Paramonga. Cette *hacienda* ne renferme, au point de vue archéologique, qu'un grand bloc de granit qui sert de siège sur la plate-forme devant la maison du propriétaire.

Cette pierre, soigneusement polie, a été trouvée au sommet du *cerro de Upacá*, et son antiquité ne saurait être mise en doute, si l'on veut bien considérer qu'elle a été découverte sur une plate-forme parfaitement travaillée ; elle était supportée par un socle en *adobes* très-solides présentant les mêmes dimensions de largeur et de longueur que la pierre même.

La *hacienda de Upacá*, qui est marécageuse, ne se prête pas à la culture de la canne à sucre. Les propriétaires l'ont consacrée à l'élève du bétail et des mules. Trois ou quatre étalons pour trois ou quatre cents juments donnent, après trois ans, un bénéfice moyen annuel de 130 000 francs ; une mule *criolla* de trois ans vaut environ 200 piastres en bank-notes qui, au taux de 1876, passaient au change de 2 fr. 40 à 2 fr. 60 par piastre.

La mule *criolla*, plus petite et d'apparence plus chétive que les superbes mules argentines, est plus appréciée que ces dernières. Au dire des con-

étaient brodés avec du coton noir sur l'étoffe, qui était jaunâtre. Les bonnets que portaient ces poupées étaient d'une étoffe rouge, bordés d'une oreille à l'autre d'une frange noire figurant les cheveux. Dans une seconde tombe que nous mîmes à découvert deux jours plus tard, les momies étaient tellement sèches, que la peau, loin d'être parcheminée, tombait en poussière au simple contact. Citons en dernier lieu des tombes absolument différentes de celles qui nous étaient connues et dans lesquelles les morts étaient couchés avec un traversin de paille sous la tête.

Travaux en pierre dure : 3 fusaïoles. — Poteries : 107. — Travaux en bois : Leviers d'une petite balance, 2. — Armes : massues, bâtons de commandement, 37. — Navettes, métiers, 23.

Travaux en métal : Assommoirs sous forme d'étoile en bronze, 3. — Travaux en os : 2 poinçons et 1 flûte. — Travaux en corail : 12 bracelets et 14 colliers. — Travaux en écorce de fruits, 9. — Tissus : 143. Parmi ces tissus, il y en a deux qui sont particulièrement intéressants par les dessins représentant des hommes de différentes couleurs, les organes, les costumes, les armes représentés sur ces pièces sont du plus haut intérêt.

Momies d'enfants, 4. — Les enfants sont en bas âge et ont cela de particulier que les momies ne sont pas accroupies, mais étendues.

naisseurs, elle se fatigue difficilement et se repose vite; de plus elle n'est pas revêche. Mettez pour le bétail et pour la race porcine des bénéfices analogues, notez que cet élevage nécessite très peu de gardes et relativement peu de soin, et par la presque suppression de la main-d'œuvre, si chère au Pérou, s'expliqueront les bénéfices énormes que l'on peut réaliser par une entente sérieuse de ce négoce. De plus ces produits sont, bien moins que les articles d'exportation, soumis aux fluctuations des marchés européens et nord-américains.

Upacá est séparé de Paramonga par un désert de vallées tantôt rocheuses, tantôt sablonneuses. Jamais je n'ai subi chaleur aussi sèche, aussi intense qu'en retournant dans la grande ferme des Canaval. Les bêtes marchaient l'oreille basse, lentement, tristement; les cavaliers gardaient un silence obstiné, et ce n'est qu'aux environs de Paramonga, en ressentant le premier souffle de la brise du Pacifique, qu'un *carajo* de soulagement poussé par l'un d'eux ouvrit la conversation.

La veille de mon départ de ces parages si intéressants, je montai une dernière fois sur la colline qui domine la ferme; au loin, la silhouette noire des ruines se détachait sur l'horizon; à l'ouest, la vague du Pacifique se brisait contre la falaise de la Horca; la mer agitée mugissait, et ce mouvement d'en bas faisait ressortir le calme d'en haut. L'eau était d'un vert foncé, le ciel transparent comme une immense pierre précieuse, à en faire deviner l'infini, et dans ce firmament d'émeraude un nuage immobile, noir, épais, cachait le soleil couchant; des bords, couleur de fer rouge, entouraient les zigzags capricieux des contours, et quelques rayons immenses partaient de son centre, sillonnant comme une gerbe d'or la voûte limpide. Le peintre le plus habile fixerait ce tableau sur la toile ou sur le papier, que l'on crierait à l'invraisemblable, et on aurait raison. Il y a certains tableaux que la nature seule peut peindre de ses teintes puissantes, et ces tableaux ne sauraient rentrer dans nos galeries, il leur faut pour cadre l'univers. Pour que, sur le littoral péruvien, le firmament attire l'attention du spectateur, il faut qu'il soit merveilleux, car, dans ce pays sans pluie, sans orages, la voûte céleste est toujours d'un bleu limpide, même pendant les tremblements de terre qui renversent des villes, même pendant que la vague furieuse de l'océan Pacifique, léchant la côte, engouffre en un clin d'œil les œuvres de l'industrie humaine.

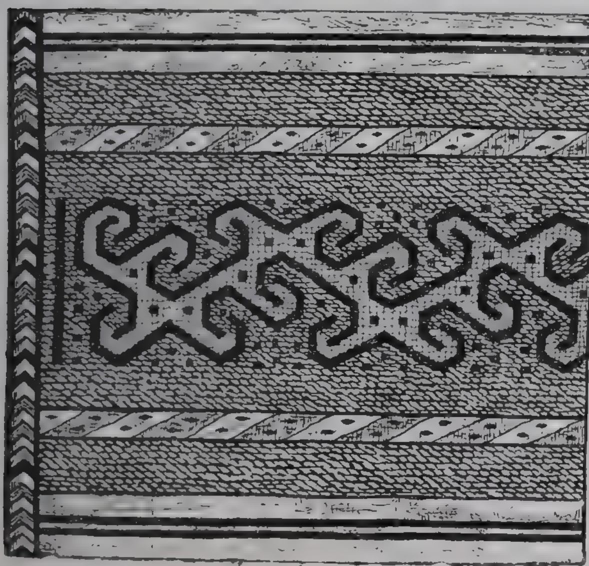
Nous nous rendîmes le lendemain à Pativilca[1], village morne situé à une lieue de Paramonga, puis à Barranca où je levai le tracé d'un ancien canal

[1] Nous sommes certain qu'en décrivant Pativilca Alcedo a voulu parler de Paramonga, la région entière s'appelant en réalité Pativilca.

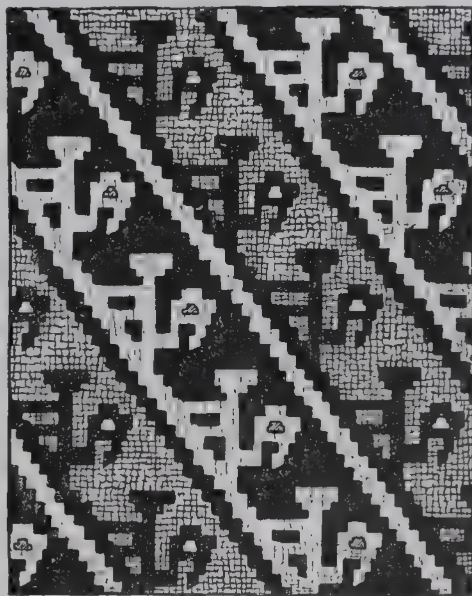
d'irrigation, creusé, selon la légende, en une nuit par ordre d'un cacique qui voulut plaire à sa belle. Dans ce pays de *mañana*, dans ce milieu de l'éternel *demain*, on se plaît à raconter les tours de prestidigitation sociale, de rapidité surprenante qu'on apportait dans les entreprises à une époque qui n'est plus, grâce à des civilisations à la fois méprisées et aimées des Péruviens d'aujourd'hui, qui ne veulent être ni Espagnols ni Indiens.

VI

Casma. — Viru. — Débarquement à Salaverry. — Trujillo. — Moche. — Le *Gran Chimu*. — La *manpuesteria*. — Fouilles dans ces divers points. — La révolte des Chinois. — Résumé sur le *Costeño*.



Plastron.



Dos.

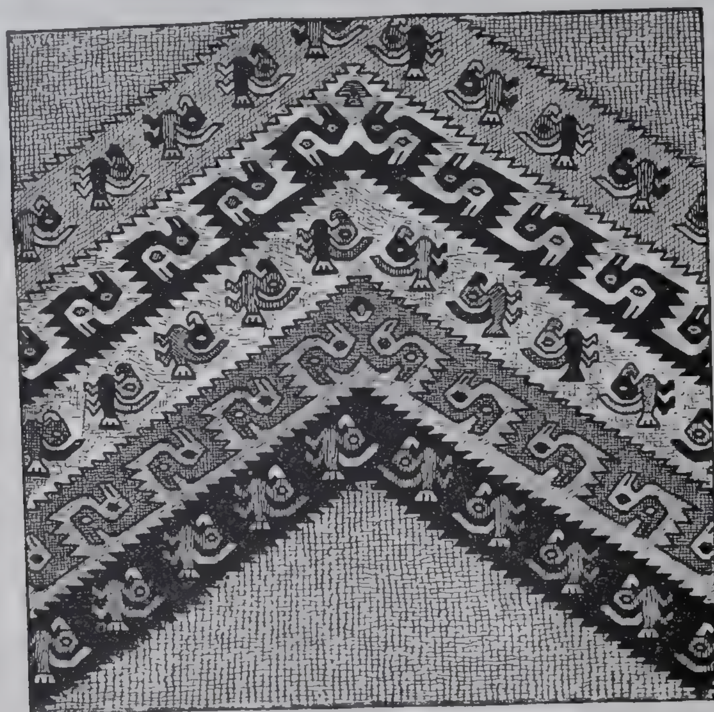
Fragments de la chemisette d'une momie, trouvée dans l'arenal de Casma.

Santa et Chimbote, ports jumeaux, se trouvent dans un *arenal* rempli, comme Ancon, de sépultures anciennes. Les deux villes n'ont pas une grande importance, mais elles servent de ports à des fermes admirables, dont la plus grande, propriété de M. Derteano, Palo Seco, est exploitée par plus de mille Chinois. Plus au nord, Casma[1] et Viru[2] sont de pauvres vil-

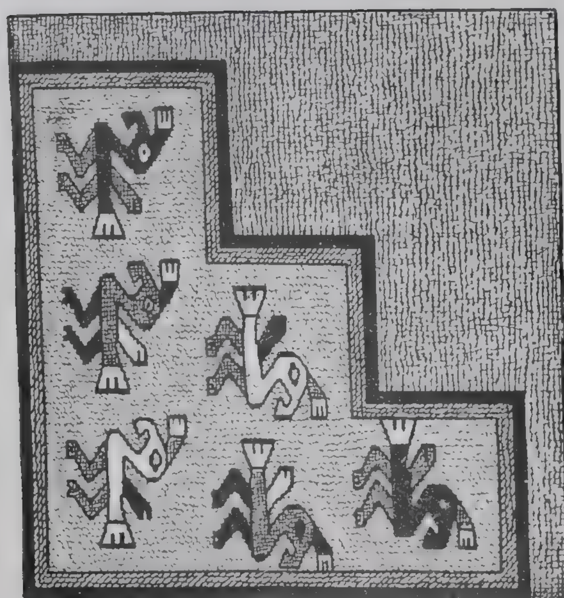
[1] Casma se trouve sous une latitude sud de 9° 38′.

[2] Lorsque les savants voulurent retrouver l'étymologie du mot *Perù*, qui n'existait pas lors de l'indépendance, et qui semble être né d'un malentendu, chacun fit à ce propos un petit conte approprié à la circonstance. *Viru* en a fourni le texte à Cosme Bueno (*Ephemeride del año* 1766. *Odriozola, Documentos literarios del Perù*, t. III, p. 51). Il croit que c'est en cet endroit que débarquèrent les conquérants et qu'ils appliquèrent le nom de ce point (légèrement défiguré en *Piru* et

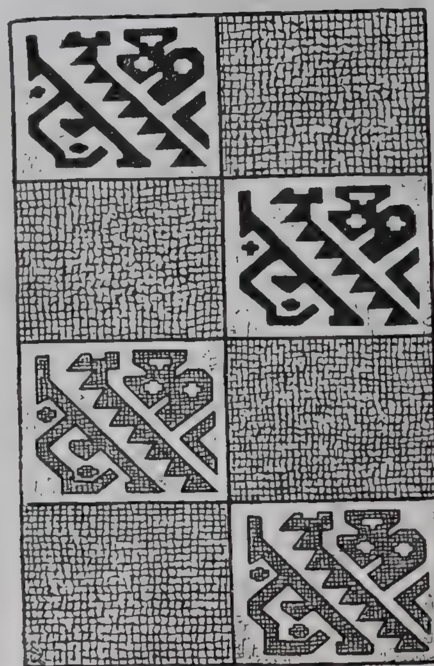
lages, tristes et sommeillant sous la chaleur du désert comme les campements de la côte sud. Cependant, comme cette région n'est point minière,



Coin d'un linceul. (Réd. à la moitié.)



Coin d'un linceul. (Réd. à la moitié.)



Fragment d'un linceul. (Réd. à la moitié.)

FRAGMENTS DE TROIS LINCEULS AYANT ENVELOPPÉ UNE SEULE MOMIE DANS L'ARENAL DE CASMA.

elle n'attire point ou très-peu d'étrangers. Les indigènes semblent naître pour dormir en causant, en marchant, en dansant, en célébrant leurs saints.

longtemps après en *Perù*) au pays entier. M. Raimondi fait comprendre à ce propos (*el Perù*, t. II, p. 6) que la côte de Trujillo n'a été découverte qu'en 1527, et que le nom de *Perù* était alors déjà familier aux compagnons de Balboa à Panama depuis dix à douze ans; il date en effet de la découverte de Tumbez (Guayaquil) vers 1515.

Latitude calculée par Jorje Juan, 8° 25′ 14″; elle diffère de celle qui a été donnée par Ulloa de 5″.

Lorsqu'on assiste à leurs processions (nous avons été présent à la fête des Rameaux), on croirait voir des somnambules qui se donnent en spectacle.

Les deux villages sont situés dans des *arenales* qui contiennent plusieurs nécropoles anciennes. Nous avons retiré des puits funéraires de cette région incolore un grand nombre d'objets appartenant au même art, comme céramique et comme tissage, que celui de la région de Paramonga.

En quittant Viru, j'avais le choix de faire 12 lieues dans le désert ou 15 lieues à bord d'un caboteur anglais. Je choisis cette dernière alternative et, heureux de respirer l'air doux et frais de la mer, j'arrivais, le lendemain de mon départ, qui avait eu lieu à huit heures du soir,



Fête des Rameaux à Viru.

en vue de Salaverry, le nouveau port de Trujillo. L'ancien port, Huanchaco, a été définitivement abandonné à cause du grand nombre de sinistres occasionnés par la vague toujours houleuse de cette rade.

Débarquer dans ces parages n'est pas chose commode : un énorme radeau accoste le paquebot; le mouvement du flot fait danser l'un et l'autre, amène le radeau à la hauteur du pont, et le replonge aussitôt après à 4 mètres au-dessous. On prépare les grues. Au bout d'une chaîne on attache un tonneau défoncé par le haut; on y met un passager; les chaînes grincent sur les poulies (moufles), et l'on est transbordé sur le radeau. Les marins prennent bien leurs mesures et savent faire arriver le tonneau au moment où le radeau baisse avec la vague. Cependant, et malgré cette précaution, le tonneau heurte généralement le radeau avec tant de violence,

que le voyageur en est précipité. La lourde embarcation se charge ainsi, et, ballottée par les flots qui mouillent hommes et marchandises, elle s'approche du rivage. Là, on la fait asseoir sur le sable.

Si je dis asseoir, c'est une façon de parler, car on éprouve à cette opération un second choc qui renverse tout le monde, malgré le bienveillant avertissement que les marins daignent donner aux passagers. Aussitôt l'équipage lance d'énormes cordes aux portefaix qui attendent sur la plage, et on amarre avec de longs câbles attachés à des poteaux plantés au delà de la limite des hautes marées.

Des escouades de quatre vigoureux gaillards viennent alors vous prendre; ils portent sur leurs épaules une civière couronnée d'un tonneau semblable à celui qui a servi au débarquement des passagers du paquebot et vous invitent gracieusement à prendre place dans ce tube. Cinq minutes plus tard on met pied à terre, mouillé jusqu'aux os. On est à Salaverry.

C'est une ville fraîchement bâtie qui se compose d'une douane, d'une gare en bois et d'une cinquantaine de huttes en *caña brava*, dont les plus élégantes sont recouvertes de pisé. Dans l'intérieur, aucun meuble. Dans un coin, quelques bouteilles de tafia ou d'*aguardiente de uva*. Devant la porte, de vieilles négresses à la peau ridée et luisante, vêtues d'une chemise maladroitement indiscrète et d'un semblant de jupe. Une courte pipe pend au coin de leur bouche énorme. Elles sont là, immobiles, accroupies comme des guenons au repos; elles entourent leurs genoux anguleux de leurs longs bras secs; leurs doigts osseux entrelacés semblent en fer, mais ces êtres ne travaillent plus, le fer est rouillé. Revers de l'humanité, laideur, paresse, abrutissement!

Ces misérables sont pourtant fiers comme des hidalgos et insolents comme des portefaix. La législation péruvienne, qui en a fait des citoyens libres, des électeurs, ne semble nullement garantir leur bonheur; et, s'ils sont heureux, leur bien-être n'a pas toujours adouci leur caractère envieux. Un exemple entre mille. En débarquant à Salaverry, j'étais peu à mon aise dans des vêtements qui collaient à mon corps. M'adressant à un noir qui, couché en plein soleil, semblait ne rien craindre pour son teint, je lui désignai une des baraques sur lesquelles on avait écrit, au charbon, ces mots pleins de promesses : *Gran Hotel de la patria, de los estrangeros y del dos de Maio*, et lui demandai de porter une de mes cantines à l'hôtel :

« Votre Grâce me donnera-t-elle pour cela une demi-piastre? » Il y avait environ 25 mètres de distance.

Je lui donne la demi-piastre, et le nègre charge.

« Prends encore cette boîte, lui dis-je. — C'était un petit coffret renfermant un chapeau et des gants que je ne voulais pas laisser sur la plage.

— Non, Votre Grâce ne m'en a pas parlé.

— Voyons, cela ne pèse pas 2 livres, prends donc.

— Non, c'est un nouveau marché.

— Soit, je te donnerai un réal de supplément. »

Le nègre, après quelques minutes de réflexion :

« Le bateau du Nord vient demain, me dit-il. La demi-piastre me suffit pour aujourd'hui. Engage mon camarade pour porter la boîte. Tu lui donneras aussi une demi-piastre. »

Lorsque ma malle et la boîte furent déposées dans la seule pièce qui constituait tout l'hôtel, il me demanda de lui offrir un verre de *pisco* et de trinquer avec lui, car, disait-il, il était descendant d'un prince de son pays, comme pourraient me l'assurer la Pepa, la Chepa et la Pancha, ses commères, dont les parents avaient été sujets de ses pères. Ce rapprochement majestueux et amical m'amusa sans beaucoup me toucher, car je pense que tous les nègres du Pérou descendent de princes et qu'ils ne seraient pas éloignés d'expliquer leur couleur en prétendant qu'ils portent le deuil de leur grandeur déchue.

A six heures du soir, nous arrivâmes à Trujillo[1], ville régulière, calme, d'une physionomie qui rappelle le moyen âge.

[1] La côte de Trujillo (d'après Cieza de Léon, *Chimo* ó Trujillo ; d'après Garcilaso, *Chimu*) fut découverte en 1527. Cette région, libre sous le chef *Chimu*, a été soumise, de même que Paramonga, Huarmey, Santa, Viru, Guañape, par le dixième inca, Yupanqui. (Voy. Garcilaso, *Comment. real.*, part. I, lib. VI, cap. XXXII et XXXIII.) Par une erreur (probablement typographique), on lit dans Cieza de Léon (*Chronica del Perù*, cap. LXXVIII) que cette ville a été fondée en 1530, ce qui est impossible, Lima n'ayant été fondé qu'en 1535. De plus la conquête du Pérou ne date que de 1531. (Voy. Raimondi, *el Perù*, t. II, p. 75.) Il est certain que Pizarro fonda dans la même année (1535), à 80 lieues au nord de Lima (Cieza de Léon), sous une latitude sud de 8° 6′ 10″, une cité à laquelle il donna le nom de sa ville natale, Trujillo. Antonio de Ulloa donnait, comme latitude, 8° 6′ 3″. Jorje Juan et Humboldt, 8° 6′ 9″; Feyjoo donnait 8° 19′. Simon Perez de Torres (*Historiadores primitivos de Indias*, par Andres Gonzales Barcia, t. III) a passé en 1586 par cette cité, qu'il trouve alors « grande et gaie, les habitants riches, grâce à leur commerce avec Panama, et la terre fertile en toutes choses que créa Dieu. » Calancha (*Chronica moralizada*, lib. II, cap. XXXV) dit qu'en 1612, Trujillo fut érigé en évêché ; Cosme Bueno (*Ephemer.*, etc.) pense que cet évêché date seulement de 1616. Selon Raimondi (*ibid.*, p. 187), Calancha a raison, ce qui semble ressortir du fait que la bulle papale relative à cette création date du 20 juin 1609. Le 14 février 1619, un tremblement de terre renversa cette cité ; en 1725, il y eut un second tremblement de terre, et en 1739 un troisième. (Voy. Feyjoo et Calancha, témoin oculaire : *Chronica moralizada*, lib. II, cap. XXXV.) En 1763, Trujillo, complètement réédifié, comptait neuf mille habitants. (Voy. *Relacion descriptiva de la ciudad y provincia de Trujillo del Perù, con noticias exactas de su estado politico segun el real orden, dirigido al exemo Sr. Virey Conde de Super Unda, escrita por el Dr. D. Miguel Feyjoo Corregidor* (*que fue*) *de dicha ciudad y Contador Mayor del Tribunal y Audiencia real de Cuentas del Perù.* Madrid, 1763.)

On passe à travers quelques rues bordées de murs énormes sans fenêtres : ce sont des murs de couvents; la rue principale et la place sont bien espagnoles avec leurs maisons aux toits plats, leur vérandah-balcon et leur petit saint dans quelque niche à côté de la porte ou entre les fenêtres. La *media naranja* (petite coupole) d'une église, le fronton d'une chapelle, la croix d'un oratoire autorisé, donnent aux rues des silhouettes accidentées. Dans les rues, on voit des moines, blancs, vert-d'eau, bruns, bleus, noirs, nu-pieds, à la tête rasée, hissés sur un âne à l'allure grave et résignée, armés d'un bréviaire et d'un parasol, souriant aux femmes, bénissant les enfants, quêtant de grosses pièces de cuivre et de petites pièces d'argent, des volailles, des légumes, des fruits, recueillant l'argent dans la manche et entassant le reste dans des bâts énormes.

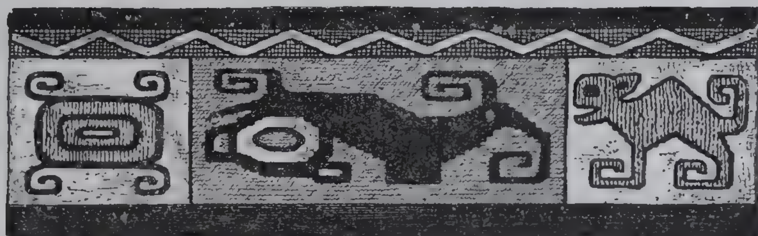
Tout ce catholicisme pittoresque, qu'on ne connaît plus en France, donne une couleur archaïque au pays et un cachet original à la société au milieu des importations étrangères de toute sorte, de toutes provenances et de toutes valeurs.

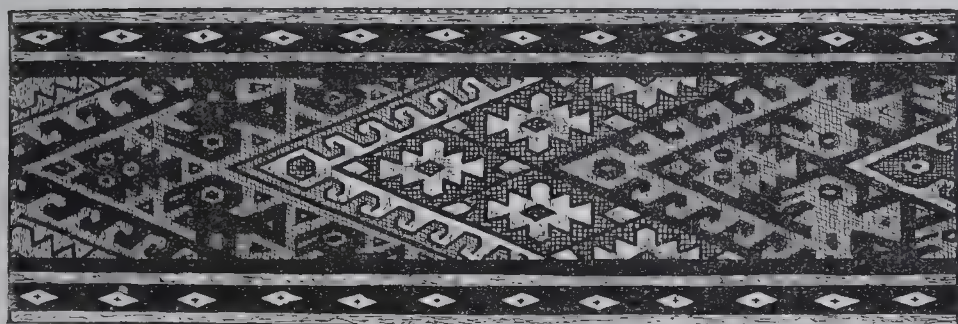
Aussi rien de délicieux comme une promenade à Trujillo une heure avant le coucher du soleil. Les maisons basses, les grands couvents, les églises polychromes, sont d'un aspect avenant. De grands diables de nègres paresseux ronflent étendus sur les trottoirs, et les négresses leur tiennent compagnie en chantant d'une voix éraillée; les rues s'animent de trains de mules de charge qui arrivent vers le soir gaiement avec leur harnais en laine aux couleurs éclatantes, escortés de maîtres muletiers en *ponchos*, montés sur des andalous élégants. Les dévotes, revenant de vêpres pour aller à l'angélus, passent rapides et silencieuses; les chanoines, coiffés de véritables vaisseaux noirs pourvus de cordages et de pompons, se promènent d'un air important, et, dans ce tableau qui semble ressuscité d'un âge qui n'est plus, le pantalon garance des officiers habillés à la française apporte la note élégante, gaie, moderne. Des âniers vendeurs d'eau, de légumes ou de fourrage, complètent la charge de leur petite bête créole en se mettant en croupe. Rien de grotesque comme cette cavalcade, où la bête ne joue pas le rôle le plus sot.

Ce tableau a pour fond les contreforts puissants de la Cordillère. La silhouette anguleuse des rochers énormes, nus, merveilleusement teintés par le soleil couchant, prend, sous la vapeur légère qui flotte devant ce décor sans pareil, des formes indécises, et les derniers plans bleus et vaporeux se confondent avec les nuages du soir, qui se perdent dans le ciel.

Un calme mouvementé, une activité tranquille, animent ce tableau noyé

dans une atmosphère lumineuse et dorée. Mais, hélas! ce n'est pas un tableau qui nous représente la vie telle qu'elle est au Pérou; c'est un rideau de théâtre derrière lequel se jouent plus de drames qu'il ne faudrait pour le





Bandes ayant orné une chemisette en gaze noire trouvées dans l'*arenal* de Moche. (Réd. au tiers.)

bonheur individuel des habitants et pour la prospérité sociale de ce peuple. Ce rideau de théâtre ne se lève guère, et lorsque l'observateur réussit un jour



Pièce centrale d'un collier en passementerie trouvé sur une momie dans l'*arenal* de Moche. (Réd. à la moitié.)

à se glisser sur la scène, il voit avec tristesse que la toile si brillante lui a caché la vérité.

Les villages qui entourent Trujillo sont habités en partie par des Indiens, en partie par des nègres. Le village de Moche[1] appartient presque exclu-

[1] Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 283, n. 1) place Moche à 4 lieues sud-est de Trujillo : nous croyons qu'il y a là une erreur typographique; nous n'avons trouvé qu'une distance de 3 kilo-

sivement à des Indiens superbes. Les femmes, remarquablement belles, ont une allure fière et majestueuse, différant de la démarche ordinaire des femmes de cette race. Leur costume est simple et pittoresque[1] : elles ne portent généralement pas de chapeau, ce qui permet de voir leurs cheveux noirs soigneusement peignés, qui tombent en deux nattes abondantes jusqu'au-dessous des reins. La chemise, sans manches et laissant un sein, à découvert, se détache en blanc sur leur peau brune. Un morceau de toile bleu foncé, de 60 centimètres de largeur, s'enroule à la hauteur des reins autour des hanches et tombe à peine au-dessous du genou. Il est retenu par une ceinture en laine aux couleurs vives, à laquelle sont attachées des sacoches et souvent des *mates*[2].

Autant l'Indienne, dans ces contrées, paraît originale et charmante, autant les métisses sont déplaisantes avec leur préoccupation d'imiter les costumes de la ville.

Elles portent le corset, une jupe longue, un châle et généralement un chapeau d'homme. Quant aux négresses et à leurs congénères, elles sont franchement hideuses, débraillées dans leur vêtement, ignobles dans leurs mouvements ; leur costume se réduit à une chemise et à une jupe aussi malpropres que leur personne.

Il est du reste naturel que les coutumes populaires dans la région de Trujillo soient variées, car ces mulâtres qui forment la principale population de Mansiche se distinguent en tous points des nègres de Santiago de Cao, des environs de la *manpuesteria*[3], et des habitants de Moche et de Huanchaco. Chacune de ces régions offre des spectacles particuliers.

Ainsi, la première fois que nous nous rendîmes à la *manpuesteria* nous rencontrâmes le cortège funèbre d'un négrillon.

mètres. Raimondi cite (*ibid.*, p. 199), du reste sans le contredire, le P. Calancha, d'après lequel Moche est situé « à une demi-lieue de Trujillo ».

[1] Vêtements ordinaires des Indiens. — Les hommes portent le UNCU, *camisa*, chemisette ; HUARA, *pañetes*, pagne ; YACOLLA, *poncho*, mante ; USUTA, *alpagartos ó sandalias*, chaussures ; CHUCO, *gorro*, bonnet.

Les femmes portent également le UNCU, elles portent en outre le ANACO, *tunica*, tunique ou veste ; CHUMPI, *faja*, ceinture ; LICCLIA OU LECLLA, *manto*, châle ; TUPO, *alfiler*, *prendedor* ou *brocha*, fibule, sorte de grande épingle ; HUINCHA, *pañuelo*, ruban ou mouchoir attaché autour de la tête. Dans certaines régions de l'intérieur il faut pour les hommes et les femmes la *montera*, chapeau caractéristique du pays.

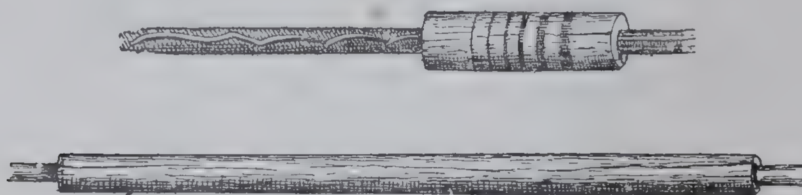
[2] On appelle *mate* au Pérou, l'écorce d'une cucurbitacée servant tantôt de gourde, tantôt de coupe, tantôt de gamelle, selon qu'on l'emploie entière ou qu'on en enlève la partie supérieure. Il ne faut surtout pas confondre le *mate* péruvien avec l'herbe *mate* qui appartient principalement au Paraguay et dont on fait, dans la partie sud-est de l'Amérique, une infusion, breuvage très apprécié.

[3] On appelle généralement *manpuesteria*, comme l'indique l'étymologie du mot, un terrain travaillé et transformé par la main de l'homme. La *manpuesteria* près de Trujillo est le point où se trouvent les grands travaux d'irrigation encore bien conservés des anciens.

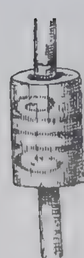


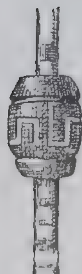
Funérailles d'un négrillon à la *manpuesteria*. près Trujillo

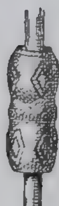
Quelle triste chose qu'un enterrement pareil! Il faut rappeler tout d'abord que le trépas transforme le pauvre petit en ange du ciel qui va prier auprès de son patron pour ceux qui sont restés sur la terre. Aussitôt après sa mort, on attache le corps sur une chaise, on fixe à son dos deux ailes en papier montées parfois sur des ailes de chouette, on lui met une couronne de fleurs sur la tête, on le place sur une table autour de laquelle on se met à danser et à chanter; dans les intermèdes, on boit et on dévore des plats fortement pimentés qui excitent encore la soif. Le lendemain on porte processionnellement le petit cadavre chez les proches parents,



Roseaux peints.

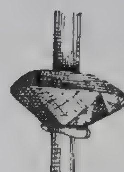














Pierre dure. Bois de fer. Terre cuite.

FUSAÏOLES TROUVÉES A HUANCHACO. (Réd. à la moitié.)

puis chez les amis, et dans chaque maison recommencent les mêmes scènes d'orgie.

A plusieurs reprises, je me suis trouvé en présence de bandes fêtant la mort d'un enfant par ces joyeuses funérailles. La petite tête crépue du cadavre, par l'effet des cahots des danseurs ivres qui portaient le siège, retombait de droite à gauche, d'avant en arrière. On aurait dit qu'elle allait se détacher du tronc et rouler au milieu de ces énergumènes. Les cris, les chants, les rires enroués, les gambades des danseurs, faisaient un bruit scandaleux, contrastant avec le calme rigide du petit mort auquel la mobilité de la tête prêtait une apparence de vie et qui, attaché sur sa chaise, semblait souffrir en silence.

La fête finit seulement lorsque l'*ange* commence à incommoder ses amis vivants par sa décomposition. Alors on le porte au *panthéon*, comme on appelle au Pérou le cimetière.

Au retour de la cérémonie funèbre, on recommence à boire jusqu'à ce que tous les compères et toutes les commères aient perdu connaissance. On peut dire que l'on met, sinon le corps, au moins le souvenir des morts dans l'alcool — peut-être pour mieux le conserver.

Les femmes mariées, à Huanchaco, sont souvent adultères; on se raconte les fautes commises sans qu'il en résulte de conséquences fâcheuses pour les coupables. Malgré cette licence, les mœurs du pays exigent la réparation de toute offense faite à une jeune fille. Les gens mariés se chargent alors de donner au *cholo indigno* des volées de bois vert jusqu'à ce qu'il ait réparé ses torts par son mariage avec celle qu'il a offensée.

Les veuves pleurent la mort de leur mari sur un air devenu chant de circonstance, comme le thrène antique; elles rappellent les cadeaux, *capuz*, *collar*, etc., que le défunt leur a faits, et la description minutieuse de tous ces objets sert de texte à la triste mélodie de leur plainte.

Assises sur le seuil de la porte, un verre de chicha à la main, elles préludent à leur chant, qui va *crescendo* sous l'influence de la boisson et s'éteint *diminuendo* dans l'ivresse. Ces lamentations, survivances des habitudes du passé, durent parfois plusieurs jours.

Cependant le passé nous a légué en cette région des traces bien autrement imposantes; je veux dire les ruines de la cité ancienne des Chimus. Elles subsistent à une lieue au nord de la ville actuelle. Constatons en passant que cette dernière, fondée en 1535, a été renversée et balayée à trois reprises différentes par les secousses volcaniques pendant que les murs anciens restent les témoins inébranlables de ces désastres successifs[1].

C'est que les Chimus savaient le véritable art de bâtir consistant dans la subordination du procédé architectural aux lois spéciales du milieu.

Pizarro avait rapproché sa ville du rio de Moche, qui avait alimenté la ville ancienne, et cependant, Trujillo manquant toujours d'eau, le terrain

[1] Voyez la note sur l'historique de la ville de Trujillo; Bibliographie sur Trujillo et le Gran Chimu : Paz Soldan, *Geografia del Perù*, p. 212. — Alcedo, *Geographia*, etc., t. IV, p. 494; Balboa, traduction de la collection Ternaux Compans, chap. VI, p. 73; VII, p. 86-94; VIII, p. 99-100; IX, p. 311-314. — Bollaert en parle aussi et estropie tous les noms : Manseriche au lieu de Mansiche, et plus loin Huamanchuco, à la place de Huamachucó, etc. — *Huaca de Toledo* près de Mansiche, à une lieue de Trujillo, et ruines du Gran Chimu. Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 109. — Voyez *Relacion descriptiva de la ciudad y provincia de Truxillo del Perù*, por el doctor don Miguel Feyjoo, cap. I, p. 3 à 11. — Llorente, *el Perù*, lib., II, cap. III, p. 108. — Stevenson, *Vingt ans dans l'Amérique du Sud*, t. II, chap. V, p. 168 à 174. *Pérou, territoire, population.* — Mansiche, voy. Stevenson, *op. cit.*, t. II, chap. V, p. 167. — Calancha, *Chronica moralizada del orden de S. Agustin*, 1638, lib. II, cap. XXV; lib. III, cap. I. — *Ruins of Mansiche or Gran Chimu*, Frantz Leslie's, *Illustrated Newspaper*, New-York, march, 21, 1868.

qui entoure la ville moderne se trouve être moins cultivé que ne l'était celui de la ville ancienne. C'est que l'indigène savait mieux que son vainqueur canaliser le fleuve, emmagasiner les eaux, arroser les cultures.

Un coup d'œil sur le plan de cette cité montre les ouvrages étonnants d'irrigation qui font circuler l'eau dans ces parages avec une logique comparable au système de la circulation du sang dans nos veines. Un ouvrage de plusieurs kilomètres de long, à la fois aqueduc et digue, amène les eaux



Gravé par Erhard

Plan de la ville de Trujillo et du Gran Chimu.

du rio de Moche emmagasinées dans un réservoir immense qui subsiste en partie et que les hommes d'aujourd'hui appellent la *manpuesteria*. Dès lors ces murs à l'aspect terreux paraissent moins mornes, lorsque nous comprenons qu'ils s'élevèrent jadis au milieu de champs et de jardins.

La ville même subsiste encore en grande partie établie sur trois terrasses dont la plus élevée, celle du nord, domine de 15 mètres la seconde et de 28 mètres la troisième. Le grand palais du Chimu avec ses vastes galeries aux murs ornés de bas-reliefs, peints en fresques se trouve sur la première terrasse. On dirait que les anciens ont craint les grandes agglomérations d'habitations : aussi de vastes cours ou jardins s'étendent entre les groupes

PLAN DU GRAN CHIMU

dressé par

CH. WIENER.

Echelle de 1/20000

0 100 200 300 400 500 600 Mètres

Grande Acequia (Aqueduc)

Huaca del Obispo

Tronçon de 4e rempart

Labyrinthe

PALAIS

Gds murs ornés

DU NORD

DU CHIMU

Huaca de Toledo

ROUTE ROYALE NATIONALE DE TRUJILLO A HUANCHACO

Église de S. José

Tres Huacas

Huaca

Cour et ter.plein

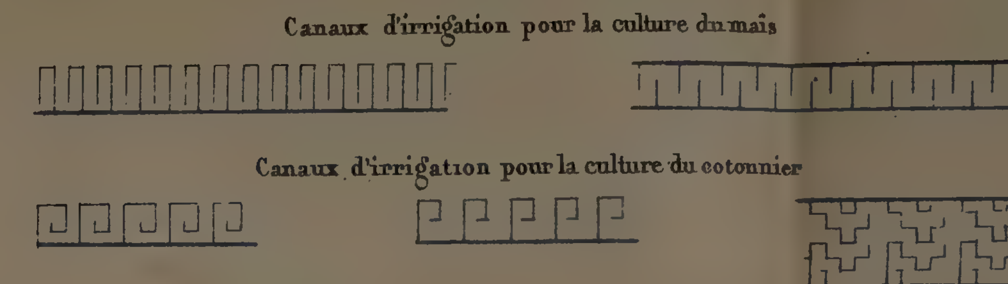
C.O.

B

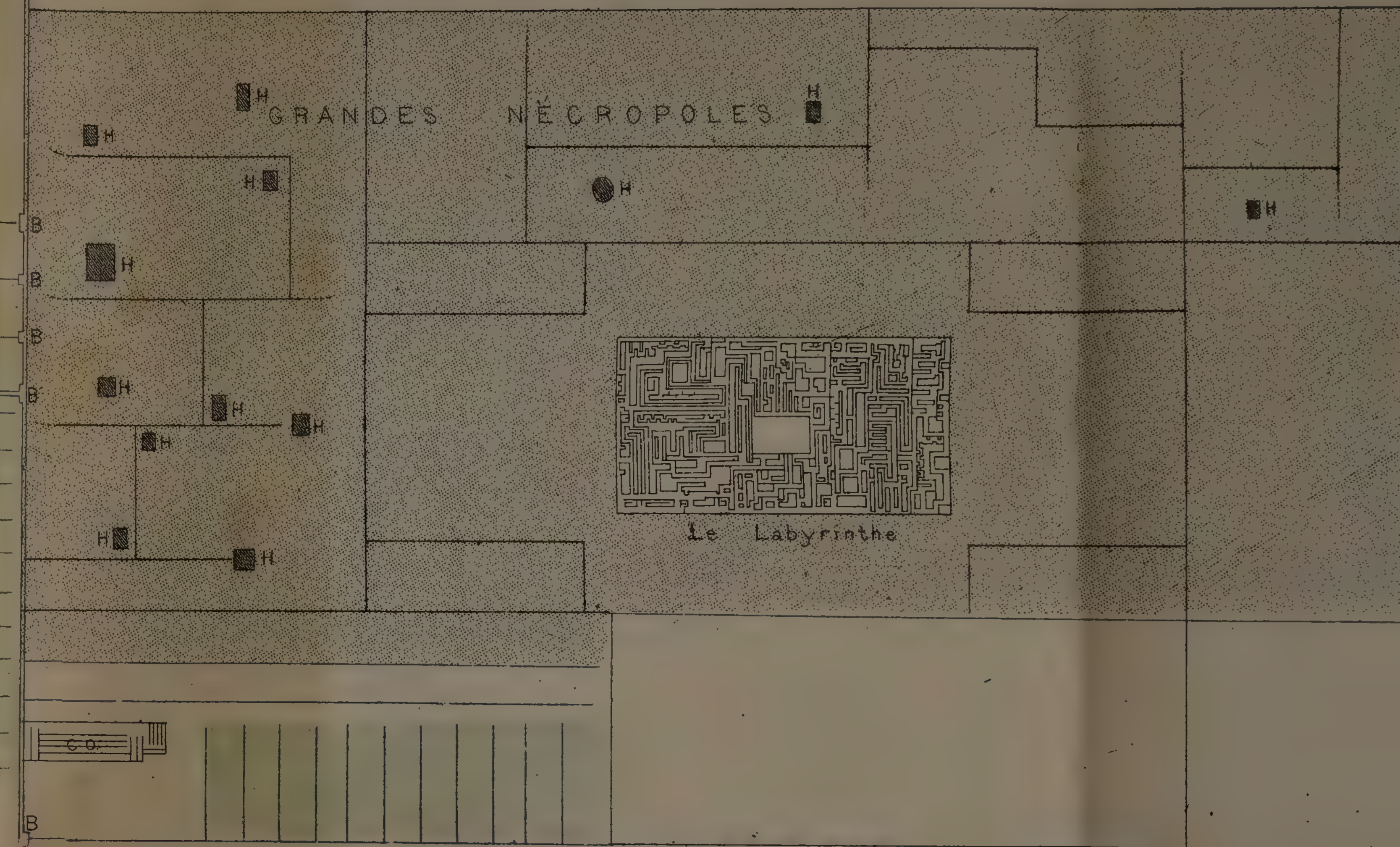
J

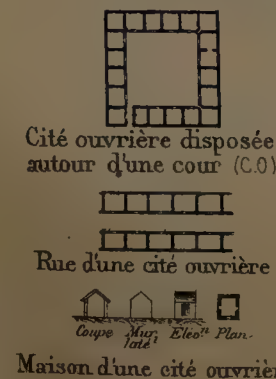
F





Plan d'un jardin de maïs et de coton (J)

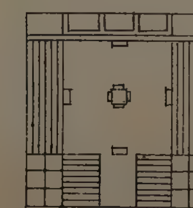




Cité ouvrière disposée autour d'une cour (C.O.)

Rue d'une cité ouvrière

Maison d'une cité ouvrière



Grande enceinte probablement consacrée aux fêtes (F)



Spécimens de murs ornés de bas-reliefs dans la grande enceinte (F)

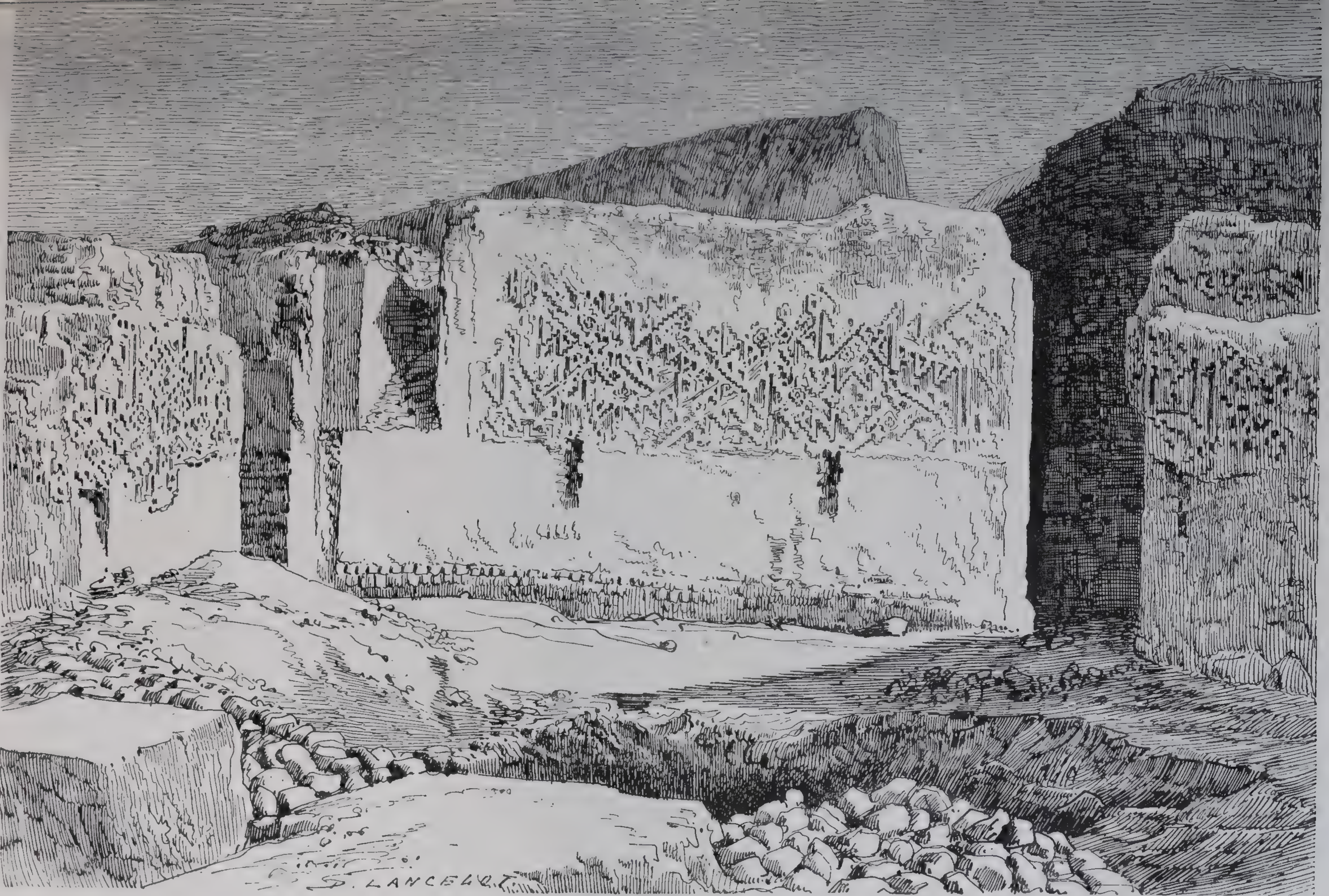
Légende

B *Bassin de retenue*
C.O *Cité ouvrière*
Cultures de maïs et cultures cotonnières
H *Huaca*
J *Jardins*
Aqueducs. Coupe
Aqueducs d'un mètre moins élevés que les premiers. Coupe

Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin.

HACHETTE et Cie, à Paris

Imp. Erhard.



Mur couvert de bas-reliefs (en pisé) du grand palais nord au Gran Chimu.

de constructions qui couvrent les deux autres gradins du Gran Chimu, préoccupation sanitaire sans doute, car la grande nécropole est située à 15 mètres plus bas que le gradin inférieur. Immédiatement au-dessous du grand palais s'élèvent des maisons, peut-être des temples, aux murs décorés de couleurs éclatantes. Des maisons petites et régulières sont groupées par quartiers tantôt autour de vastes cours et tantôt alignées parallèlement dans d'immenses enceintes, formant les rues de petites cités au milieu de la ville. Dans la partie est on aperçoit une vaste place avec des quartiers, des loges, puis une autre entourée d'un mur de 9 mètres



Mur orné de bas-reliefs (en pisé), palais du centre de la ville

de haut. Une moitié de cette cour est surélevée d'un mètre au-dessus de l'autre, et dans le centre subsiste un terre-plein, peut-être l'autel de ce sanctuaire à ciel ouvert. Aux deux bouts de la cité s'étendent des labyrinthes. Aujourd'hui il est facile de se rendre compte, de suivre les méandres compliqués de ces couloirs et de ces galeries conduisant dans de petites chambres, dans de grandes salles. Jadis, lorsqu'un toit en roseau soutenant une épaisse couche d'argile recouvrait ces galeries, lorsque le regard de l'observateur ne dominait point l'enchevêtrement de ces conduits, l'homme qui pénétrait étourdiment dans ces boyaux obscurs tentait en vain de s'y reconnaître. Les sépultures anciennes dominent d'un côté, semblables à des

pyramides[1], cette ville morte, déserte au milieu du désert. La *huaca de Toledo*, violée, saccagée, démolie, n'est plus qu'une triste ruine. A travers l'entrée monumentale qui subsiste avec son immense linteau en briques énormes, on aperçoit l'éboulement de l'édifice. De vastes nécropoles avancent sous une nappe de sable jusqu'au bord de la mer. La route de Trujillo à Huanchaco traverse ces anciens monuments et les coupe irrégulièrement, si bien que le seul travail européen exécuté au milieu de ces travaux de



Entrée de la *huaca* (pyramide funéraire) *de Toledo* au Gran Chimu (façade).

civilisation indigène fait l'effet d'une œuvre de barbarie et de destruction. Dans une des cours anciennes, sur le bord de ce chemin, s'élève une petite chapelle abandonnée. La tour en est caduque et la croix inclinée semble près de tomber. Le groupe des monuments du Chimu n'est pourtant pas le seul qu'on doive citer dans les environs de Trujillo. A l'est de la ville se dressent la *huaca del Sol* et la *huaca de la Luna*, pyramides imposantes et mieux conservées que les ruines des vieux palais.

Lorsqu'on fait mentalement un travail de reconstitution de cette ar-

[1] Les principales de ces sépultures (*huacas*) sont la *huaca de Toledo, de la Esperanza,* et *del Obispo*. Avec le cinquième du trésor trouvée par Toledo dans la sépulture qui porte depuis lors son nom, on a élevé les édifices publics et notamment les murs de Trujillo. Ces derniers, bâtis avec l'or, mais non pas avec l'art des Chimus, sont aujourd'hui en ruines.



Entrée de la *huaca de Toledo*, vue de l'intérieur (linteau en grandes briques de pisé). Ruines du Gran Chimu.

tique cité; lorsqu'on songe à ce merveilleux passé, aux princes puissants qui l'ont édifié, au peuple actif qui, sous une direction intelligente et sage, a créé ce vaste ensemble de constructions et de cultures, on croit être le jouet d'un mauvais rêve. Qu'est, en comparaison, le tableau actuel avec ces muletiers à l'air stupide, ces âniers nègres, ces marchandes mulâtresses qui passent paresseusement sur cette route dite royale, au milieu des vestiges d'une résidence vraiment royale? On se demande étonné au nom de quel principe de grandeur, de force ou de civilisation, un monde si chétif, si pauvre, si petit, a remplacé la féconde activité des peuples qu'on a anéantis parce qu'ils étaient jugés et condamnés comme barbares[1].

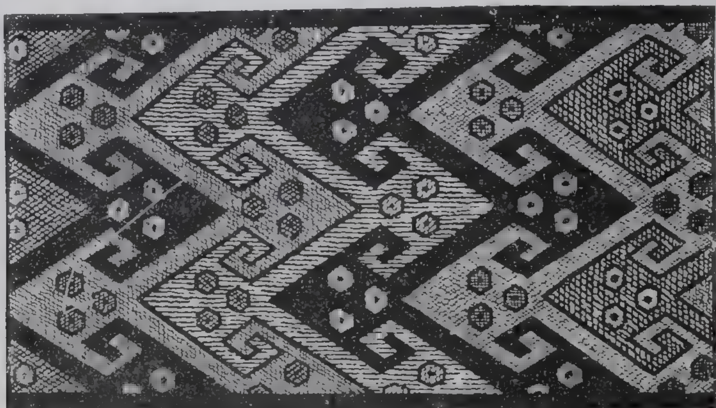
1. J'ai exécuté de nombreuses fouilles dans la région de Trujillo, car si le Gran Chimu est presque quatre fois moins considérable que les ruines que décrit Paz Soldan, le terrain qui environne le quartier du *Chanchan* dans la partie sud-est de la ville, toute la plaine s'étendant à l'ouest de la cité, et l'*arenal* qui environne les *huacas del Sol* et *de la Luna* à l'est de Trujillo, ainsi que l'*arenal* de Santiago de Cao, sont d'admirables centres d'exploitation archéologique. J'y ai fait une ample moisson d'objets anciens, et trois caisses contenant 652 numéros, allaient, à mon départ pour l'intérieur, augmenter les collections envoyées à l'adresse du ministère de l'instruction publique. Nous ferons remarquer qu'à Trujillo nous n'avons trouvé ni vu aucun objet en pierre. En revanche nous avons recueilli quarante-huit spécimens de céramique parmi lesquels un silvador en argile noir d'une pâte exceptionnellement fine. Il représente un Indien accroupi près d'une grande *olla* (vase de grande dimension) et tenant une coupe à la main. Une série très curieuse de six vases munis de manches de $0^{m},24$ de long (en terre cuite). Travaux en bois : onze idoles, et trois têtes sculptées dans du bois de fer (*chonta*). — 46 fusaïoles.

Tissus : 206 — chemisettes, *ponchos*, bonnets, bandelettes, frondes, sacoches, sachets, *quipos*, linceuls (entiers et fragments), etc., et une collection très belle d'ornements, de colliers, de bagues, de bracelets, de boucles d'oreilles, etc. (expédiés par la *Pacific-Steam-Navigation-Company* et la compagnie Transatlantique).

VII

La vallée de Chicama. — Irrigations. — Fouilles à Lache. — Facalá. — Les éperons de la Cordillère. — La Magdalena. — Niamas. — Cajamarca. — Caractères généraux de la vie de l'intérieur. — La maison et les bains de l'Inca.

Quand on a quitté Trujillo [1], on se trouve, presque aux portes de la ville, dans la vallée de Chicama [2]. Le chemin de fer, qui part de Salaverry et tra-



Bandeau frontal d'une momie trouvée près de Lache. (Réd. à la moitié.)

verse Trujillo, s'arrêtait, en 1876, à Chocope [3], à 9 lieues de la capitale du département de la Libertad.

[1] De Trujillo au *cerro de la Cruz Ravaisson*, 1 lieue 1/4.

Vallée de Chicama. — De Trujillo à Chocope (*pueblo*), 9 lieues ; à Lache (*hacienda* de D. A. Cabada), 1 lieue ; à Facalá (*hacienda*), 1 lieue ; à Ascope (*pueblo*), 1 lieue ; à San Antonio (*hacienda*), 1 lieue 1/2 ; à Sausal (*hacienda*), 200 mètres ; à Jaguey (vignobles), 1 lieue 1/2 ; à Pampas (*hacienda*), 2 lieues.

De Pampas au chemin et à la *rancheria de Algarobar*, 3 lieues ; à Cascas (*pueblo*), 2 lieues ; montée et *playa* (plaine) *de Jandom*, environ 4 lieues ; à Contumaza (*pueblo*) depuis Cascas 6 lieues 1/2 ; au *tambo de Chantas* (abandonné et en ruines), 6 lieues ; à la Magdalena (*pueblo*), 5 lieues 1/2 ; à Niamas (*hacienda*), 2 lieues 1/4 ; à la *abra* de Cajamarca, 3 lieues 1/2 ; à Cajamarca 1 lieue 1/4. Total de Trujillo à Cajamarca par la vallée de Chicama : 48 lieues environ.

[2] La vallée de Chicama (ancien *Chacma*, nom de la femme du prince Chimu) formait, avec le *Chimu* (Trujillo), Guañape (Nepeña), Santa, Huarmey et Parmunca (aujourd'hui Paramonga), les domaines du chef indigène, dit le *Chimu*. Dans la vallée de Chicama, dit Feyjoo (*ibid.*), on comptait en 1570 plus de 3000 habitants ; en 1773, il n'en restait que 125.

Feyjoo dit que dans cette vallée, à 6 lieues de Trujillo, a existé la première ferme sucrière ; les graines de la canne furent importées du Mexique. — Feyjoo oppose cette assertion à celle de Garcilaso (*Commentarios reales*, lib. IX, cap. XXVIII), qui raconte que la canne à sucre a été cultivée tout d'abord à Huanuco.

[3] Chocope, latitude calculée par Jorje Juan le 1er décembre 1740, 7° 46′ 40″, 13 lieues de San

A une lieue de là, on entre dans la *hacienda de Lache*[1], propriété de M. Cabada. En 1866 la vallée de Chicama était un vaste désert. Personne ne pensait alors que ce repaire de brigands, ce refuge de voleurs, serait un jour couvert de cultures et deviendrait un foyer d'activité.

Don Luis Albrecht, dans un voyage dans l'intérieur, remarqua des traces de cultures anciennes, et, curieux de savoir comment ces cultures avaient pu être alimentées, il se mit à la découverte du canal d'irrigation qui avait dû exister autrefois. Il en trouva les traces, les poursuivit jusqu'à la source



Casa Grande, vue des *haciendas* de D. L. Albrecht avec ruines anciennes au premier plan.

qui se déversait et se perdait dans un profond ravin. Aussitôt il acquit à vil prix ces immenses terrains, et fit rétablir le canal des autochthones. Les frais occasionnés par ce travail montèrent environ à 40 000 francs.

Aujourd'hui M. Luis Albrecht, installateur de douze *haciendas*, exploitant quatre fermes immenses, a doté ses cinq enfants à raison de 1 million de piastres chacun, soit 25 millions de francs, sans compter environ quinze cents Chinois coolies, représentant un capital de plus de 2 millions et demi; des machines pour une valeur de 4 millions; de la

Pedro, et 11 lieues de Trujillo. A cette époque, Ulloa évalue le nombre des habitants de 60 à 70 familles environ, presque tous Espagnols, une vingtaine d'Indiens seulement.

[1] Une fouille en ce point m'a donné onze objets dont dix vases et une idole en argent

canne à sucre pour une valeur de 4 millions, et des terrains immenses gagnant tous les jours en valeur dans des proportions extraordinaires.

A une lieue de Lache, on entre, à Facalá, dans la propriété de M. Pflücker. En face de la maison du maître s'élève une colline en pente douce ; au pied, de vastes hangars, et au sommet, un ancien fortin, le premier édifice circulaire des autochthones que j'aie rencontré sur ma route. Elle est bien pittoresque cette petite ruine surmontée d'une croix rustique qui s'affaisse comme si elle dormait au milieu des Chinois mécréants et des *hacendados* libres penseurs ou indifférents.

Une lieue encore, et l'on arrive à Ascope, triste bourg aux maisons en pisé non blanchi et à l'aspect morne et terreux. Les rues sont silencieuses sous



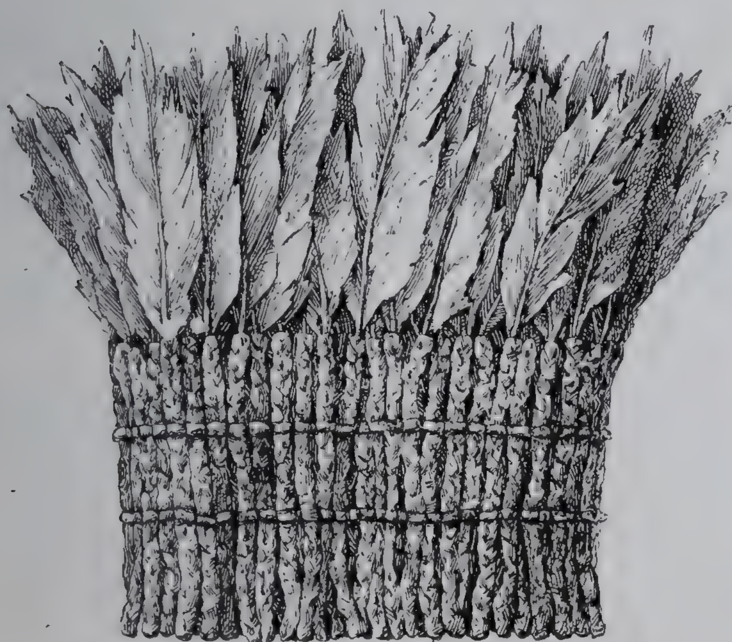
Fortin ancien dans la *hacienda de Facalà* (vallée de Chicama).

un soleil brûlant. Dans une photographie prise à onze heures dans la rue principale, les maisons de droite paraîtraient blanches et celles de gauche noires. Comme sur toute la côte, il n'y a aucune nuance, aucune transition dans les ombres. Imaginez des taches d'encre sur du papier blanc.

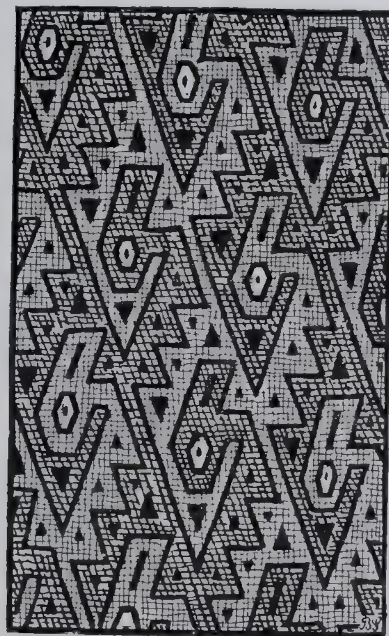
Nous passons entre des murs bas ; la campagne est gracieuse ; des arbres, surtout des saules, s'élèvent au-dessus des ondoyantes cannes à sucre. Le nom de Sausal que porte la grande ferme de ce point, propriété de M. Soto Marina, est dû au grand nombre de ces saules. On laisse la ferme de San Antonio à main gauche en entrant dans la vaste cour de cette immense exploitation sucrière.

J'avais connu à Lima le propriétaire de ces domaines, M. Marina ; il me reçut fort amicalement. C'était le gendre du fameux M. Albrecht, qui avait

su tirer un parti si étonnant de toute la vallée de Chicama. J'ai pu voir là une grande partie de l'œuvre hydraulique ancienne, complétée par



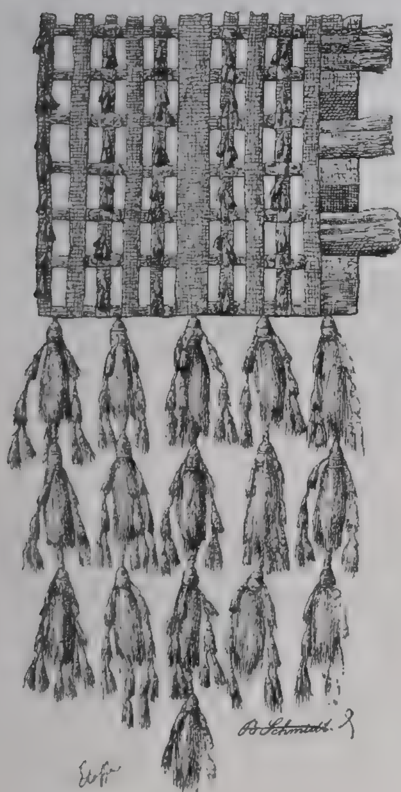
Coiffure en plumes et bandeau en cordes de fibres d'aloès trouvé près de Facalá. (Réd. au quart.)



Tissu ayant recouvert le bandeau en cordes de la coiffure ci-jointe.

OBJETS TROUVÉS DANS LA VALLÉE DE CHICAMA.

d'innombrables ramifications modernes. M. Marina appela mon attention



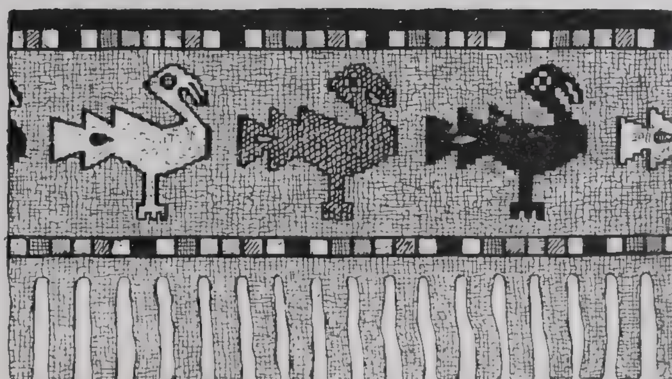
Ceinture d'une momie. (Réd. au quart.)



Fusaïole en terre cuite, (Réd. à la moitié.)



Bracelet en argent, (Réd. à la moitié.)

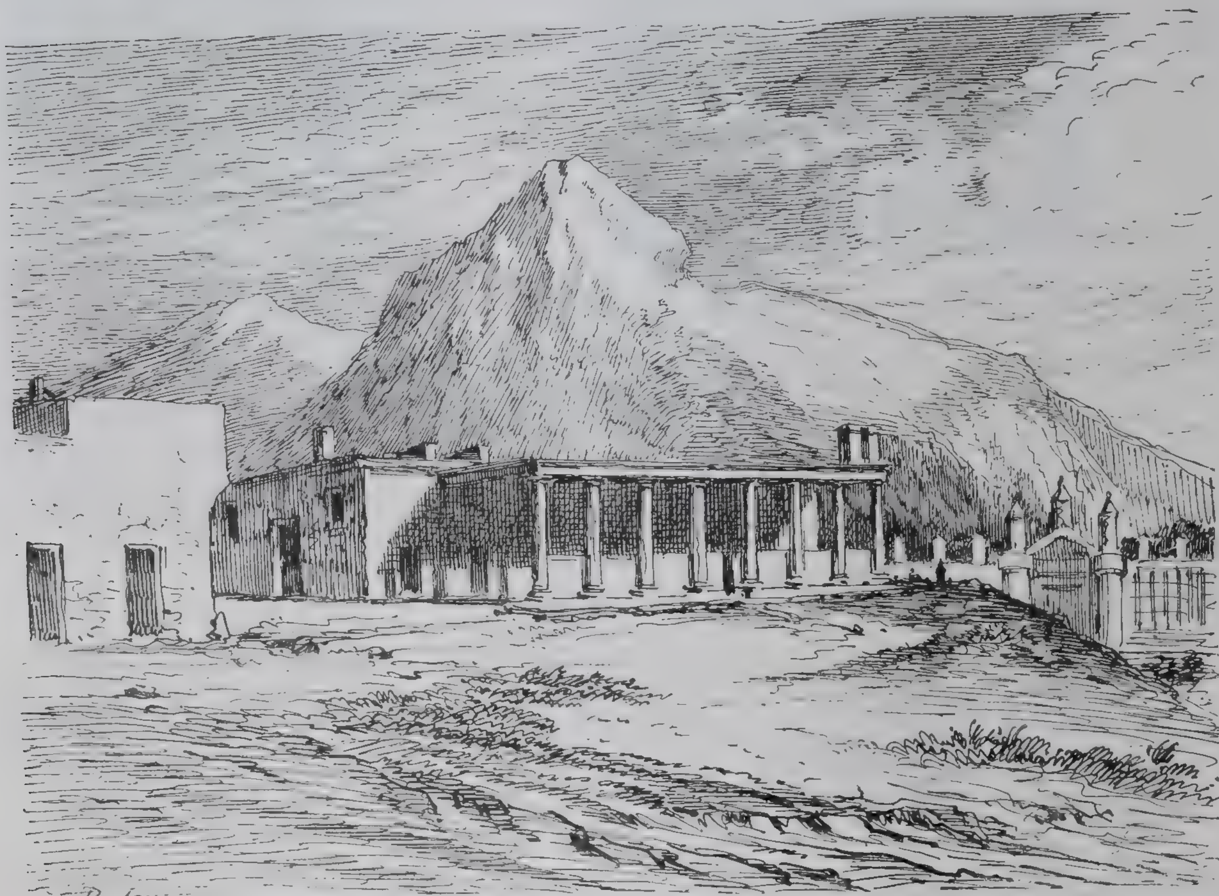


Bandeau ayant entouré les chevilles d'une momie. (Réd. à la moitié.)

OBJETS TROUVÉS PRÈS DE FACALA.

sur une partie d'un des canaux d'irrigation, passant sur une longueur de près de 16 mètres à travers le granit; il m'expliqua les moyens qu'em-

ployaient les Indiens, qui, lors de l'installation de cette ferme, avaient été ses ouvriers. Il semble que le procédé connu par les indigènes, pour faire à peu de frais ces travaux généralement coûteux, date des temps de leur indépendance. Pour *brûler la pierre* ils amoncellent sur la roche qu'on veut creuser du bois, des mousses sèches et souvent de la *taquia* (digestion de ruminant). On allume ces combustibles et, lorsqu'on a réussi à porter ainsi la pierre à une température très élevée, on verse de l'eau froide sur la surface échauffée, puis on trace les bords du canal avec les cendres mêmes qu'on vient d'obtenir et on recommence la même opération. La roche se gerce



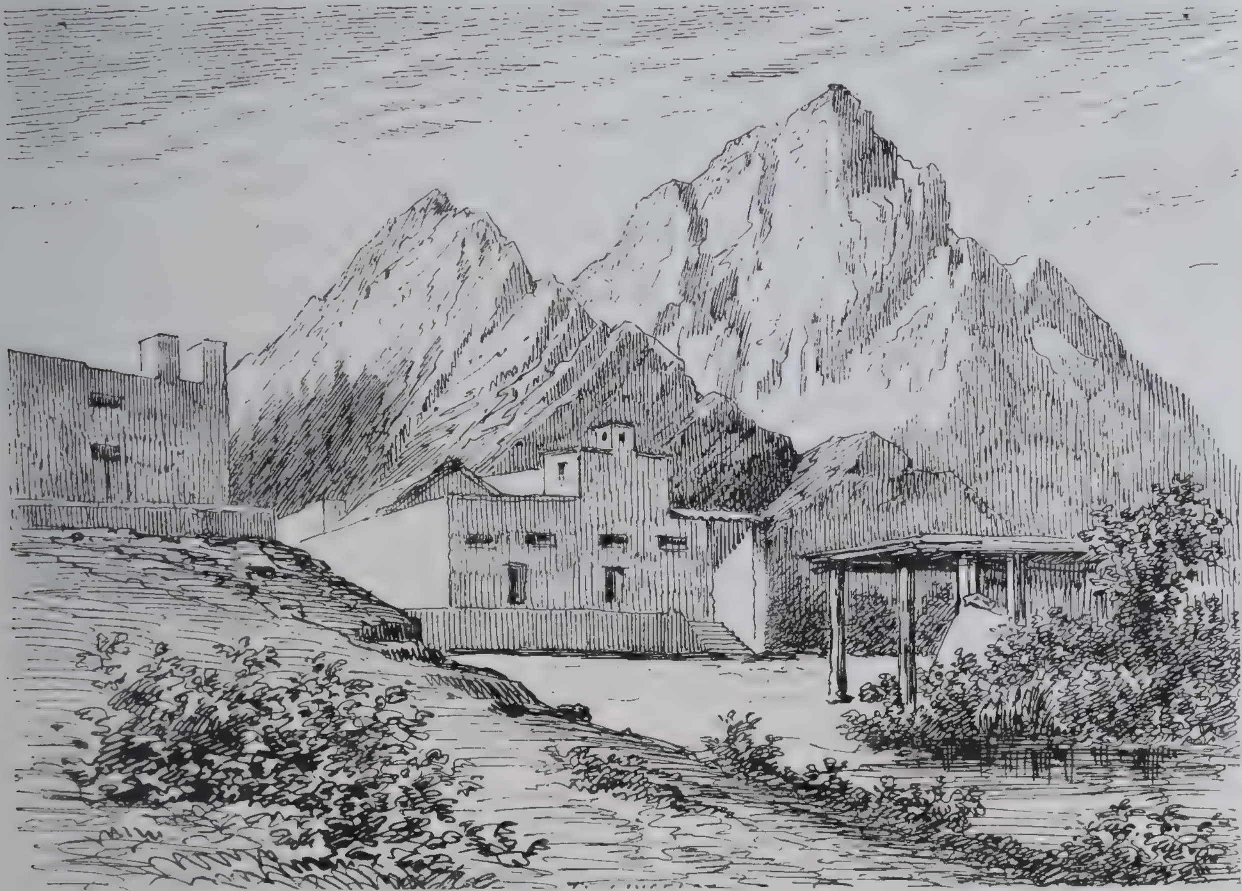
Casa de la *hacienda de Sausal* (vallée de Chicama).

tout d'abord, éclate petit à petit, et bientôt le canal s'établit sans qu'on ait mis la hache ou le ciseau en mouvement. Les cendres servant d'isolateur, les bords du canal sont d'une grande netteté.

La ferme contient de très nombreux vestiges anciens, des ruines de palais, et notamment un mur percé d'une porte dont le linteau de briques séchées au soleil subsiste tout entier, spécimen remarquable des travaux solides et ingénieux des architectes indigènes. A quelques pas du mur nous exécutâmes une fouille qui enrichit mes collections de quelques fusaïoles fort belles.

Actuellement l'exploitation de la *hacienda de Sausal* occupe un demi-

millier de Chinois qui se distinguent par leur bonne mine et leur gaieté de tous ceux que j'avais vus auparavant. Il est vrai que j'arrivais un jour



Trapiche (usine) de la *hacienda de Sausal.*

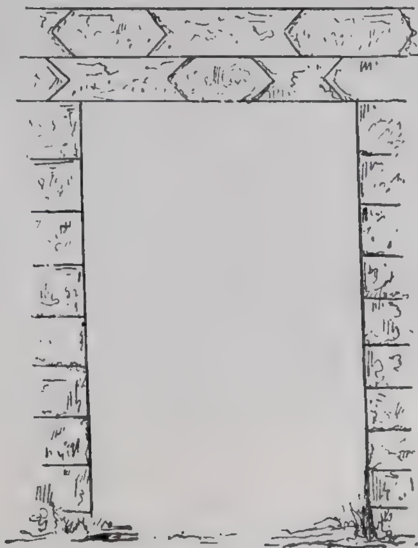
de fête et que la gaieté devait se rapporter en partie au congé accordé



Fusaïole en terre cuite.
(Réd. à moitié.)



Fusaïole en pierre dure
(lapis lazuli).
Trouvées dans la *hacienda de Sausal.*
(Réd. au tiers.)



Porte d'un mur ancien dans la *hacienda de Sausal.* Hauteur : 2 mètres.

en cette occurrence. Cependant M. Albrecht et ses gendres traitent leurs Chinois avec une intelligente bienveillance; les coolies ont des couchettes,

sont suffisamment vêtus et ne travaillent pas le dimanche. Les jours des fêtes chinoises [1], les propriétaires leur donnent de grandes quantités de viande, de riz et de bougie. J'eus le plaisir de voir un sanctuaire chinois improvisé par les coolies et d'assister à une de leurs cérémonies religieuses [2].

Je quittai la *hacienda de Sausal* sur les excellentes bêtes de M. Marina, qui me portèrent rapidement à Jaguey. Là, l'infatigable M. Albrecht a essayé la culture des cépages de madère ; l'expérience a complètement réussi, et je pus goûter, dans cette ferme, un vin généreux dont nos fins gourmets se seraient déclarés satisfaits.

Je dois relater ici, avant de quitter les domaines du grand maître de la vallée de Chicama, un détail extrêmement curieux au point de vue économique.

Les Chinois reçoivent, en dehors de leur nourriture et de leur vêtement, la somme d'un réal (10 sous) pour chaque journée de travail. Or, nous l'avons dit, le métal devient de plus en plus rare au Pérou et a, pour ainsi dire, disparu de la côte. Le papier-monnaie se détériore si rapidement entre les mains rudes des ouvriers, que bientôt il ne ressemble qu'à un chiffon de couleur et de forme indéfinies. Pour remédier à cette difficulté monétaire, M. Albrecht a fait fabriquer, dans l'Amérique du Nord, des jetons en gutta-percha ayant une valeur conventionnelle de 4 et de 2 réaux, de 1 et de 1 $^1/_2$ réal. Ces pièces, dont M. Albrecht, par une inscription en relief, sur la face et le revers, garantit le payement, sont de couleurs différentes, selon leur valeur conventionnelle.

Or le crédit de M. Albrecht est tel, qu'à l'heure actuelle ces pièces sont acceptées plus volontiers que le papier-monnaie garanti par le gouvernement. Elles ont cours non seulement dans les fermes auxquelles elles étaient destinées tout d'abord, mais dans tout le département de la Libertad. Nous en avons même trouvé un grand nombre dans le département de Cajamarca. Voilà un crédit de 5 millions environ pour lesquels l'heureux négociant ne paye guère d'intérêt et qui, par les pertes inévitables de jetons, donne un revenu considérable.

Après avoir parcouru ces fermes florissantes, preuves de la fertilité de

[1] D'après leur contrat, les Chinois des *haciendas* ont trois jours de congé par an : le 26 août, le 27 février et un troisième jour de fête mobile.

[2] Leur autel consistait en une table couverte de plats, dont quelques-uns ornés d'inscriptions. La table était surmontée d'un dais, au fond duquel se trouve une image représentant un homme assis; derrière lui, apparaissait une Chinoise souriante et une espèce de satyre au visage brun. Devant plusieurs plats brûlaient des bougies, de même qu'au pied d'un certain nombre de couchettes. Les Chinois s'amusent à lancer des pétards du matin au soir de la fête et mangent copieusement.

ce sol si souvent déclaré stérile par des gens qui ne savaient pas l'irriguer et avant de quitter définitivement la côte, nous devons rappeler que l'agriculture péruvienne, extrêmement prospère au temps de l'empire incasique[1], disparut presque complètement sous la domination espagnole, qui se complaisait à rendre contre elle des édits restrictifs. La métropole défendait aux tribus soumises la culture de toutes les productions qu'elle avait intérêt à fournir en échange de la part qui leur revenait du produit des mines d'or et d'argent.

Au commencement de notre siècle, lorsque le Pérou eut conquis son indépendance, ce que nous appellerions la fièvre des mines diminua, et l'on songea à demander au sol les richesses agricoles qu'il renferme. Aujourd'hui, l'agriculture péruvienne, quoique susceptible encore de grandes améliorations, est dans un état relativement satisfaisant. Le Pérou pourrait améliorer sa situation financière actuelle et assurer son avenir économique, moins par l'exploitation de ses mines que leur richesse a rendues célèbres, que par l'exploitation de la glèbe par l'agriculture. Malheureusement, dans ce pays, l'agriculteur se trouve placé dans des conditions si particulières, qu'il ne lui a pas été possible, jusqu'à ce jour, de déployer une activité féconde.

L'insuffisance des voies de communication n'a permis de travailler avec fruit que sur la côte, entre la mer et les derniers contreforts de la Cordillère. Les produits de cette région, en effet, peuvent s'exporter facilement, tandis que ceux de la *Sierra*, région élevée, comprise entre les deux Cordillères, ne servent qu'à la consommation locale. La *Sierra*, jouissant d'un climat tempéré, fournit abondamment le blé et les autres céréales; mais ces produits ne peuvent pas même servir à l'approvisionnement des habitants de la côte, qui achètent leurs farines aux marchés du Chili. Au delà des Cordillères, dans la *Montaña*, ou région transandine, au milieu des forêts vierges, l'agriculture prend un développement qui dépassera peut-être celui qu'elle a pris sur la côte. Dans cette région, il ne pleut jamais, et la culture n'est possible qu'au moyen d'irrigations artificielles; il en résulte que l'extension des terres labourables est limitée par la quantité des eaux dont on dispose. Le développement extraordinaire que l'industrie sucrière a pris depuis quelques années sur le littoral péruvien a contribué puissamment à la hausse de la valeur foncière et de la valeur locative du sol. On peut affirmer que cette valeur a

[1] Voyez les nombreux passages relatifs aux vestiges de culture ancienne : terrains exploités : *andenes* (gradins sur le versant des montagnes), *acequias* (canaux d'irrigation), etc.

souvent doublé et même triplé dans les vingt dernières années. La construction des usines dont on a orné la côte du Pacifique et la transformation des fermes cotonnières en exploitations sucrières ont demandé de grands capitaux, et le taux de l'intérêt s'est sensiblement élevé à mesure que le capital devenait plus rare. Enfin la libération soudaine des esclaves a déterminé une hausse considérable des salaires, de sorte que, depuis un quart de siècle, l'agriculture de la côte du Pérou a vu se produire simultanément l'enchérissement de tous les éléments de la production : de la terre, du capital et du travail. Son développement a dû se ressentir de ces transformations économiques et sociales.

Avec des capitaux pour effectuer des barrages, des détournements de rivières, des travaux d'irrigation en un mot, on arriverait à décupler la surface du terrain cultivé sur la côte, et, dans de telles conditions, on décuplerait la production.

Il y a une quinzaine d'années, la culture du coton donnait sur le littoral des résultats rémunérateurs, grâce à la hausse momentanée qu'éprouvait cette matière première pendant la guerre nord-américaine; aujourd'hui, la canne à sucre, qui, depuis, est devenue la plante de prédilection des agriculteurs péruviens, assure des bénéfices plus considérables. Il est juste de dire qu'il n'existe peut-être pas dans le monde entier un pays qui se prête mieux à la culture de la graminée saccharifère que la côte péruvienne. Là, elle n'a point à redouter les conséquences quelquefois terribles de brusques variations atmosphériques qui, dans d'autres pays, réduisent souvent à néant les récoltes sur lesquelles on avait fondé les plus belles et les plus légitimes espérances. Là, point d'ouragans destructeurs, pas de pluies intempestives; une véritable culture en serre tempérée, où la chaîne des Andes fait l'office d'abri contre les vents de l'est, tandis que le Pacifique peut être considéré comme un immense régulateur de la chaleur. Aussi les rendements de la canne à sucre au Pérou sont-ils moins sujet à varier qu'ailleurs. Il existe dans ces régions des *haciendas* au capital de 15 à 20 millions de francs [1]; elles peuvent produire de 20 à 30 tonnes de sucre par jour.

En attendant que le Pérou puisse augmenter la superficie des terrains qu'il cultive par des travaux d'aménagement des eaux, il n'a, pour augmenter sa récolte, qu'à améliorer son travail. Il n'est pas toujours nécessaire, pour produire une quantité double, de cultiver une surface deux fois plus

[1] Telles sont les immenses fermes de la maison Dreyfus, celles de Tenaud et Althaus, celles de Derteano et les fermes déjà mentionnées d'Albrecht.

grande. Les progrès de l'agronomie moderne ont permis d'accroître considérablement le rendement des champs, sans augmenter la surface cultivée. Malheureusement, jusqu'à ce jour, l'agriculture péruvienne a été trop routinière; elle n'est pas entrée assez résolument dans la voie nouvelle; les découvertes et les conquêtes de la pratique expérimentale ne lui ont pas encore profité.

Depuis quelques années néanmoins, la question agricole dans ses relations avec la science a été mise à l'ordre du jour. Une active propagande agricole a été entreprise par un de nos vaillants compatriotes, un jeune savant français, M. Henri Martinet, en vue d'amener les agriculteurs péruviens à s'associer, et à protéger leur industrie, afin de faire comprendre au gouvernement la nécessité absolue d'établir au Pérou l'enseignement agricole et les systèmes d'expérimentation et de recherches scientifiques qui ont donné de si brillants résultats partout où ils ont été mis en pratique. L'enseignement agricole à tous les degrés et sous toutes les formes, telle est, ce nous semble, la nouvelle donnée que les Péruviens ont à faire entrer dans l'équation qui doit résoudre le problème du progrès financier; problème, soit dit en passant, auquel se rattachent toutes les autres questions qui intéressent au plus haut point le bien-être matériel et l'avenir économique du pays.

Malheureusement la tâche que s'est imposée M. Martinet, dans sa *Revista de agricultura*[1], est bien difficile et d'autant plus ingrate que le terrain qu'il s'efforce de féconder n'est point préparé. Au Pérou, on s'évertue à faire des politiciens, des diplomates; l'administration a été jusqu'à créer à grands frais une faculté des sciences politiques et administratives dans l'Université. Bien que dans les dernières années cette faculté se soit trouvée en présence des plus importantes questions d'économie politique, de droit maritime, de droit international, elle n'a pu conjurer les catastrophes qui ont affligé le pays. Des écoles d'application, des écoles de mines et des écoles d'agriculture eussent donné des travailleurs vaillants et intelligents qui auraient pu guérir le Pérou, car la maladie dont il souffre actuellement est de celles qui ne résistent point à un budget équilibré et un état normal des finances[2]. On l'a dit depuis longtemps, les connaissances agricoles sont celles que les gouvernements doivent répandre de préférence, car la

[1] Publication hebdomadaire publiée à Lima depuis 1873.

[2] La direction de cette école est confiée à un Français, M. Pradier-Fodéré, qui a le titre de doyen. La chaire de statistique était confiée, en 1875, à M. Joseph Marchand, directeur de la statistique au ministère de *gobierno*. Ce savant distingué a dirigé les opérations du recensement général du Pérou en 1876.

richesse nationale et le bien-être moral et matériel du pays en dépendent directement; en même temps, la liberté, la tranquillité et la paix publique ont le moins à redouter de cet enseignement et des hommes qu'il aura formés. Cela est d'autant plus important dans un pays agité par une politique toujours militante qui impose ses arguments à coups de fusil. Telles sont les réflexions que nous a suggérées notre passage sur cette côte que depuis Jaguey nous avions abandonnée pour nous rendre dans l'intérieur, car la ferme (Pampas) située au nord-est de Jaguey a encore en quelque sorte le caractère des *haciendas* de la côte. Il s'y trouve des ouvriers chinois, mais il y a déjà quelques travailleurs indiens. Quant au terrain, il change de configuration.

Ce ne sont plus les vastes plages de la côte ni les pentes douces de la vallée de Chicama, ce sont les premières gorges donnant accès à la Cordillère. On pourrait indiquer presque d'une façon mathématique où, en cette latitude, commence la *Sierra*. C'est à un kilomètre au nord-est de la maison de Pampas que les pentes deviennent abruptes, que les bêtes de somme, ne pouvant plus suivre un chemin droit, sont obligées de serpenter. Bientôt elles commencent à faire de petites haltes pour prendre haleine.

Le sol du Pérou est étagé.

Chaque étage offre des éléments différents aux civilisations qu'on veut y implanter, mais, en même temps, chaque gradin est un boulevard qui demande à être pris d'assaut et qui bientôt transforme le conquérant en prisonnier. Le voyageur, amené à faire ces réflexions, se demande parfois si le Pérou, malgré ses montagnes, malgré ses torrents, malgré son ciel merveilleux, malgré son soleil tropical, mérite la qualification de pittoresque. Certes la parole du poète français s'applique à ces régions d'une façon frappante : ces paysages, lorsqu'on les reproduit par le crayon ou par la photographie, pour être *vrais* ne sont pas *vraisemblables*. En s'élevant dans la Cordillère, on en voit de trop près les contours anguleux, rarement imposants, car la brutalité des accidents empêche les horizons de se développer; on a toujours devant soi un mur à pente plus ou moins inclinée. Ajoutez que le coloris de la *Sierra* est sévère à l'excès par la pauvreté ou l'absence de végétation, que rien n'y est harmonieux et que les transitions, quoique brusques, ne font que changer la monotonie dans la nature. Il manque la note harmonique, et la race qui peuple ces régions a d'autant plus de mérite à être hospitalière que la nature l'est moins.

Le soir, nous arrivâmes à Cascas situé à 2100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le lendemain nous nous mîmes en route pour Contumaza. Mauvais terrain, pas trace de sentier.

Les créoles ont une façon amusante de décrire et d'indiquer les chemins dans la Cordillère. Ils lèvent la main en écartant les doigts. Voilà nos chemins, disent-ils en promenant l'index de l'autre main le long des doigts. L'image est juste. Or, dans toute cette partie de la Cordillère, il n'y a ni plaine ni pentes douces : on monte et on descend. Cette conformation du sol n'est pas le seul obstacle que la nature de ces pays oppose aux communications. J'ai mentionné le fait que si aujourd'hui, en bien des endroits, le passage des torrents était difficile, il n'était pas douteux que du temps des rois autochthones les habitants des deux rives de ces torrents ne pouvaient guère communiquer entre eux pendant plusieurs mois de l'année.

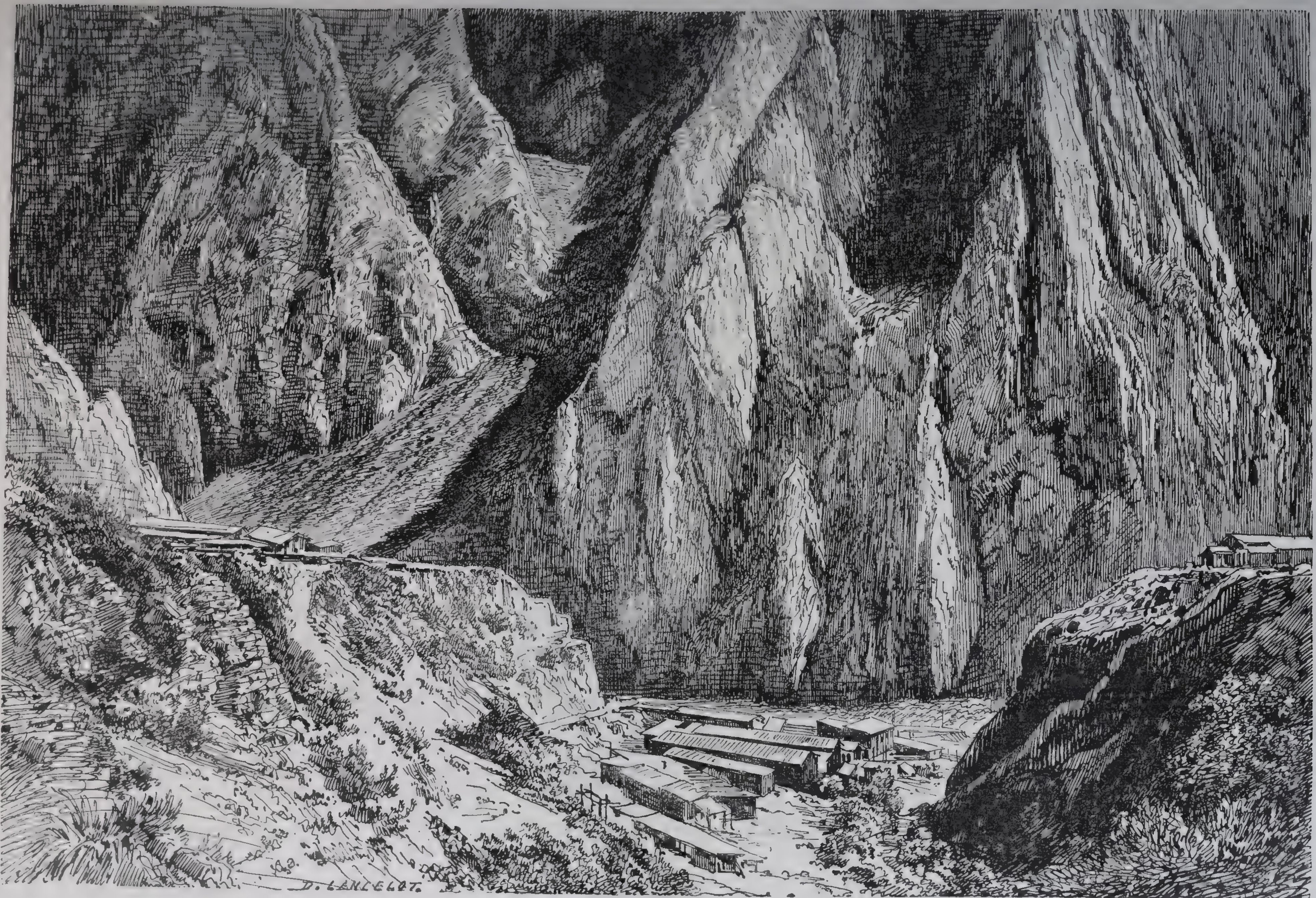


Grande place, église et presbytère et *cabyldo* (mairie) de Contumaza.

Dans l'intérieur du Pérou, un phénomène analogue se reproduit avec bien plus d'intensité encore. Les chaînes des Andes sont le pays des pluies. Pendant la saison humide, les versants de la Cordillère sont sillonnés par des milliers de torrents, et il n'est pas exagéré de dire qu'en certains endroits les flancs de ces montagnes se transforment en une cataracte de plusieurs lieues de large. Les cours d'eau se gonflent et subissent, en quelques heures, des crues de 20 à 30 mètres. Tels sont les obstacles naturels qui s'opposent à la marche du voyageur, à l'action continue et régulière du gouvernant. Choisir un point que les influences climatologiques n'isolent pas pendant plusieurs mois de l'année du reste du pays, transformer ce point

en poste avancé militaire et en centre administratif, là était le secret, mais aussi l'immense difficulté pour tout maître de ces régions. C'est là surtout que l'on peut constater, d'un côté le génie de la race autochthone, et de l'autre la parfaite indifférence du vainqueur.

Je partis à deux heures du matin de Cascas, afin d'arriver de bonne heure à la Magdalena, qui se trouve au pied même de la Cordillère, que nous devions franchir pour atteindre Cajamarca. Vers onze heures du matin, j'arrivai sur la crête d'une montagne au pied de laquelle apparut le petit village. Cependant les zigzags que j'étais obligé de faire pendant la descente retardèrent mon arrivée à la *pascana* de plus de trois heures. J'avais l'intention de m'y reposer jusqu'au lendemain, après une marche extrêmement fatigante de douze heures. Je demandai donc l'hospitalité, du fourrage et de la nourriture. Mais, quelque généreuses que fussent mes offres de payement, je ne pus rien obtenir des habitants de ce bourg. Le gouverneur voyant mes bêtes exténuées de fatigue se jeter avidemment sur quelques pailles sèches qui jonchaient la rue et ne pouvant se méprendre sur notre fatigue à nous, me vanta l'hospitalité qu'on nous offrirait dans la ferme de Niamas, « située à une petite demi-heure de là, sur le versant de la Cordillère ». C'était la première fois que j'avais affaire à des habitants de la *Sierra;* je ne savais pas encore qu'avec cette race spéciale dont le cœur semble souvent aussi rabougri que l'est généralement la végétation de son pays, il faut tout obtenir par la menace et la violence. J'accordais créance à ces menteurs qui déclaraient avec mille serments qu'ils n'avaient pas, dans tout le village, de quoi nourrir mes bêtes, et, comme le soleil était encore haut sur l'horizon, je me remis bravement en route pour Niamas. Ma mule, petite bête très fine qui n'avait jamais voyagé dans l'intérieur, et qui, déjà, pendant la descente vers la Magdalena, avait à plusieurs reprises poussé des hennissements lamentables se remit en marche, la tête basse et apparemment de mauvaise humeur. Mes éperons eurent raison de sa résistance pendant près d'une lieue de parcours, mais alors elle s'arrêta soudain, et ni l'éperon ni la cravache ne la firent bouger. A chaque coup de l'un ou de l'autre de ces instruments de torture, elle faisait un pas en arrière. Comme ce manège n'était certes pas fait pour avancer, je descendis de la bête, qui, aussitôt débarrassée de son fardeau, ne fit plus difficulté de continuer sa route. Je la suivis, et, à quelques pas de là, mon muletier mit comme moi pied à terre. Niamas, que le gouverneur de la Magdalena nous avait dit être situé à une demi-lieue de son village, se trouve en réalité à 2 lieues de distance, et à 1600 mètres au-dessus de la vallée. Je montai donc pen-



Col de la Cordillère des Andes, entre la Viña et Niamas, sur la route de Cajamarca.

dant deux heures, après treize heures de course à dos de mule, une côte extrêmement raide, à pied, obligé, quoi que j'en eusse, de m'arrêter de temps en temps, pris d'accès de vertige, dans un état d'exténuation complète. Vers six heures et demie du soir, nous étions à Niamas; le propriétaire nous fit un accueil bienveillant; mais je n'étais pas couché depuis une demi-heure que je sentais la fièvre m'entourer de son atmosphère brûlante, et j'éprouvais dans les oreilles un bourdonnement violent : c'était le sang qui me battait les tempes se précipitant dans mon cerveau, que le crâne semblait contenir difficilement. Je m'endormis tard ; pourtant je me réveillai le lendemain assez dispos, et vers neuf heures, nous pûmes nous mettre en route pour Cajamarca, sur des bêtes louées au propriétaire de Niamas. Vers midi et demi, nous atteignîmes le point où commencent les neiges ; mes mules, qui avaient monté assez allègrement la côte, s'arrêtèrent soudain ; elles hésitaient devant cette blanche nappe, humant cette neige inconnue sur la côte, et reculaient épouvantées. A coups de fouet, nous les fîmes avancer sur ce sol nouveau pour elles; elles revenaient aussitôt en bondissant et en tremblant de peur. Nous leur attachâmes enfin des lassos autour des narines et les faisant traîner par les bêtes qui avaient l'habitude du terrain neigeux, nous leur fîmes franchir le col.

Le haut plateau qui domine la grande vallée de Cajamarca n'a guère plus d'une demi-lieue de large. Une heure environ après avoir atteint cette *puna brava*, nous vîmes se dérouler devant nous l'immense et sauvage vallée au fond laquelle apparut, surmonté de quelques clochers, un bourg, ancienne résidence du dernier inca. Il est difficile de décrire cette nature aux mornes couleurs, sans végétation, ces montagnes aux crêtes accidentées, aux flancs crevassés, ces rochers qui surplombent des abîmes. L'impression que produit ce monde est presque inquiétante, l'œuvre humaine disparaît dans ce milieu aux dimensions colossales, et la parole se perd dans le silence qui enveloppe tout. La descente est raide, le terrain rocheux et glissant. Une heure et demie après avoir quitté le haut plateau, nous entrâmes dans la première rue de la ville[1],

[1] Cieza de Léon, Xerez et Herrera écrivent *Caxamalca*. Garcilaso (*Comm. real.*, lib. VI, cap. xv) appelle la ville Casamarca; Simon Perez de Torres (in *Histor. primit.*, t. III) l'appelle Cajamarca la Grande. Herrera (*Decada V*, lib. II, cap. IX) dit que Pizarro et sa petite armée sont entrés dans la capitale d'Atahualpa (Atabaliba) au commencement de l'année 1533. Xerez, qui accompagna Pizarro, donne les vêpres du 15 novembre 1532, comme date de l'entrée. La bataille contre Atahualpa et la capture de ce prince eurent lieu le 16 novembre 1532 (*Conquista*, édit. Barcia, t. III, p. 194). Voyez pour la marche de Pizarro de Tumbes à Cajamarca, l'admirable travail de D. A. Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 19 et suivantes); ce travail s'appuie sur Herrera (*Dec. IV*, lib. IX, cap. II ; *Dec. V*, lib. I, cap. III) ; Garcilaso (*Comm. real.*, part. I, lib. VIII, cap. III et IV ; lib. IX, cap. II), Cieza de Léon (*Chronica de Perù*, c. LVII), Xerez (*Conquista del Perù*, édition Barcia, t. III, p. 188 à 191).

nous dirigeant vers la maison de M. Agustini, pour lequel j'avais obtenu des lettres de recommandation. Pendant huit jours, je restai chez cet hôte aimable, parcourant la ville et ses environs, surpris et charmé comme si j'avais été soudain transporté en plein moyen âge. La vie dans cette cité de l'intérieur ne ressemble en rien à l'existence que l'on mène en Europe ou sur la côte du Pérou. Était-ce un effet physiologique produit sur moi par l'altitude? Je ne le sais, mais il me parut que les *serranos* parlent à voix basse; toujours est-il qu'ils parlent peu. J'ai cru remarquer qu'on passait son existence, dans cette ville, à faire des signes de croix, à s'agenouiller devant d'innombrables saints renfermés dans des niches, au-dessus des portes, sur des piliers. Les gens marchaient lentement, avec précaution; je voyais à tous moments des moines à l'air grave et recueilli. On se serait cru sous les voûtes d'une immense église, si bien que les temples mêmes me faisaient tout au plus l'effet de chapelles remplies d'ex-voto dans les nefs latérales d'un vaste sanctuaire.

Aujourd'hui, en me rappelant ces premières impressions, je puis en confirmer le caractère général de vérité. La vie dans l'intérieur, sans rapport direct avec le mouvement intellectuel du monde, sans distractions intelligentes, sans préoccupations scientifiques, sans essor artistique; cette société sans vie sociale, ces riches sans débouché pour leur argent, ces pauvres sans issue pour leur misère, vivent en famille, sans trouver les charmes de la vie de famille. On va à l'église non pas pour se recueillir après des amusements, mais seulement pour se distraire, sans y parvenir. Ce sont des existences presque monastiques, décolorées comme les Andes, froides comme l'atmosphère des hauts plateaux et dont le bonheur consiste à se résigner à l'ennui.

Cependant, si je plaignais les habitants de Cajamarca, je n'étais guère à plaindre moi-même, car, ayant franchi le grand rempart naturel qui défend l'intérieur du Pérou contre la curiosité européenne, ayant pénétré ainsi dans le cœur de cette région, j'étais à même d'étudier ses battements irréguliers et de comprendre le mal dont elle souffre, mal qu'on juge si facilement avant même de le connaître dans ses causes et dans ses effets.

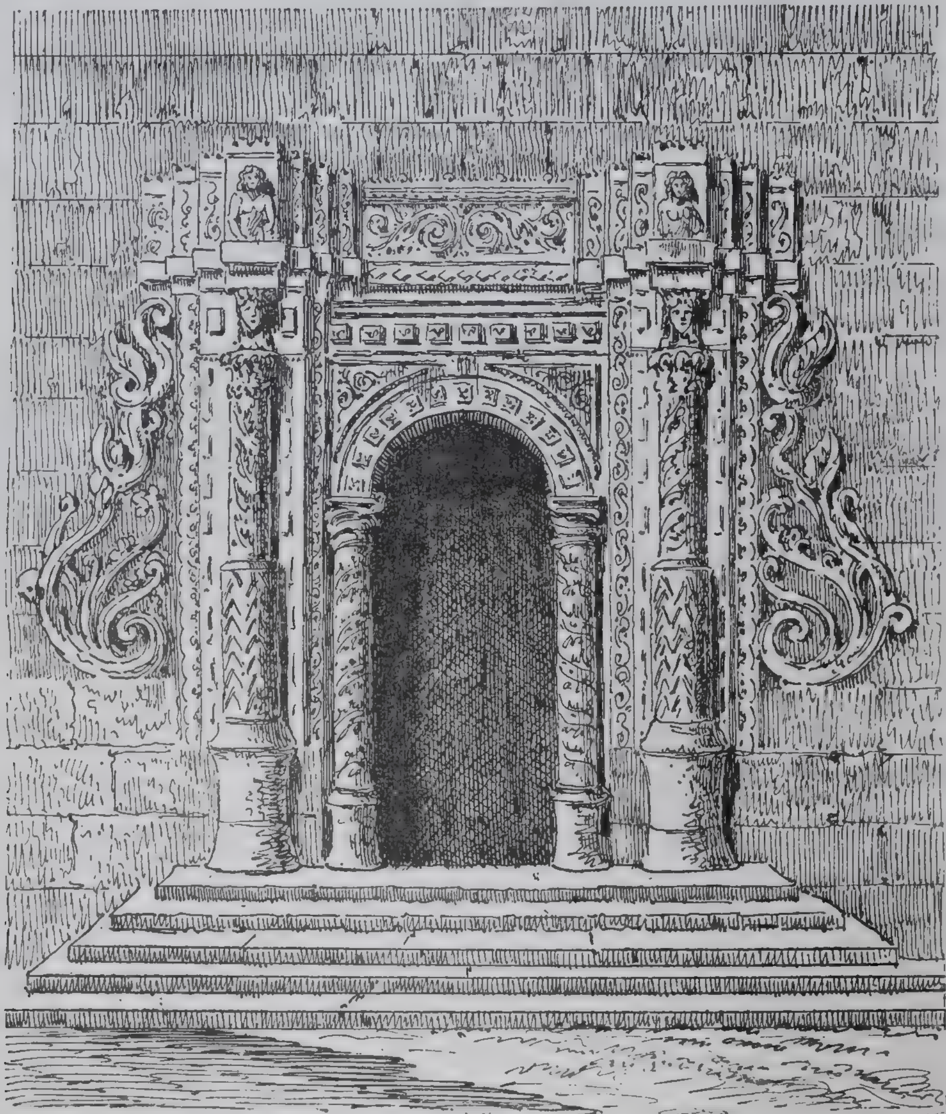
Isolez la pierre, et vous ne soupçonnerez pas que l'étincelle dort dans cette froide matière; isolez l'homme, et ses facultés les plus vivaces s'atrophieront; isolez une région, et ses habitants mourront d'anémie morale. Tel est le mal qui ronge cette immense *Sierra* du Pérou. Elle est isolée du monde. Pays riche qui ne produit rien, peuple vigoureux qui sommeille et ne se réveille pas d'une léthargie séculaire. Et pourtant de grandes activités ont

passé par là. Dans la ville et aux alentours de nombreux vestiges accusent l'antique existence d'un peuple policé et de souverains puissants. On me conduisit dans la maison du dernier roi autochthone, le malheureux inca Atahualpa, égorgé par Francisco Pizarro. On l'a jugé avec tout l'appareil de la justice, et on l'a condamné parce qu'il était en réalité coupable d'avoir une grande puissance; mais cette condamnation n'a pas seulement été une criante injustice, elle a été, selon un mot aussi ancien que juste, plus qu'un crime : une faute. Si les Espagnols ont compris la puissance des incas, ils l'ont interprétée d'une façon contraire à leurs propres intérêts; si, au lieu de le supprimer, ils avaient su se servir de l'homme qui, aux yeux des Indiens, représentait le droit, il serait devenu leur force; ils auraient été obéis en faisant prononcer leurs ordres par lui; ils auraient pu continuer une grande œuvre commencée; ils auraient pu compléter et perfectionner une vaste machine administrative qui fonctionnait merveilleusement bien. Ils ont mieux aimé tout supprimer, tout ravager, faire table rase. Les bras de la croix puissante qu'ils avaient toujours devant les yeux et au nom de laquelle ils protégeaient les abus les plus terribles, semblent les avoir empêchés de voir la réalité, d'admirer ce qui était réellement admirable. C'est ainsi que, avec la prétention d'apporter dans ces régions la félicité, ils ont écrasé sous leurs talons de fer le bien-être existant. Pour gorger quelques aventuriers, ils ont compromis la fortune des générations à venir.

Courbé sous la lame d'acier, l'Indien apprenait à se prosterner à genoux devant la croix espagnole. Tremblant de peur, ahuri, indifférent, répétant sans les comprendre des prières adressées à un Être qu'il ne connaissait point, l'Indien semble avoir désappris le travail en écoutant la messe. Les indigènes avaient été d'excellents agriculteurs, on en faisait de mauvais mineurs; aller à la mine, c'était aller à la mort. C'est ainsi que l'activité s'est éteinte, et que la nature des Andes au caractère inhospitalier a reparu pendant que les vastes cultures dont l'Indien l'avait recouverte se rétrécissaient de plus en plus. L'Espagnol n'a pas remplacé l'œuvre des anciens; il a bâti des églises, il en a sculpté les façades, il y a placé des saints invoquant le ciel, mais le ciel est resté inclément. Les églises de San Francisco, la *matriz*, l'église de Belen, sont pourtant des œuvres étonnantes. Elles sont, en majeure partie, bâties en granit, en porphyre et en diorite.

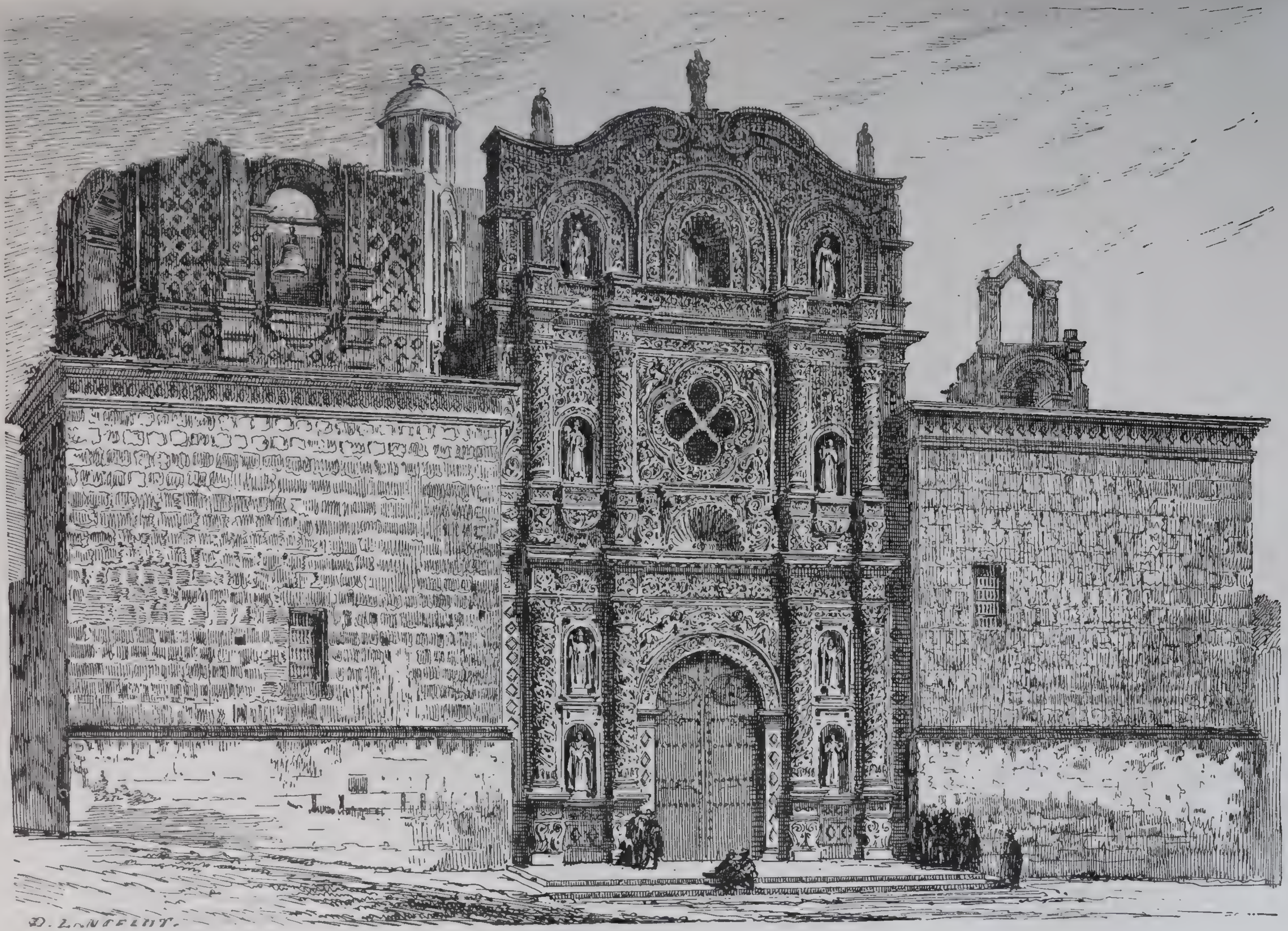
Les portes d'entrée de l'église paroissiale sont des chefs-d'œuvre d'une sculpture élégante et riche. La matière résistante a été vaincue par un marteau infatigable et par un ciseau qui semble ne s'être jamais émoussé.

La façade de l'église de Belen, qui a près de 30 mètres de hauteur, est travaillée comme un bahut de la Renaissance, elle est fouillée dans ses moindres détails. Que de temps, que d'hommes, ont été consacrés à ce labeur infécond, pendant que dans les champs il n'y avait plus de récoltes, dans la cabane de l'Indien plus de nourriture, et chez l'artisan plus de productions industrielles réellement utiles. Pour ce chef-d'œuvre d'art et de patience, il ne restait plus, lorsqu'il était terminé, d'admirateurs ni de connaisseurs;



Porte de l'église paroissiale (*matriz*) de Cajamarca.

pour ce temple, point de croyants. Le travail avait dévoré son auteur et chassé celui-là même pour qui il était fait. C'était la croix dans le désert. Aussi tout est-il tombé en ruines autour de ces grands mausolées du catholicisme dans la *Sierra* du Nord. Les maisons sont délabrées, les habitations inhospitalières et misérables, l'ancien palais royal d'Atahualpa appartient aujourd'hui à un pauvre Indien qui l'a recouvert d'un toit en chaume bordé de briques, soutenu par des poutres à moitié pourries, et la demeure du dernier inca est devenue, malgré l'appareil majestueux de ses



Église de Belen à Cajamarca.

murs en granit, une cabane triste et malpropre, abri de la pauvreté indifférente[1].

La grande place de Cajamarca, immense quadrilatère à terrain inégal, nous offrait, pour ainsi dire, la juxtaposition des différentes époques qui se sont succédé sur cette terre, sans prendre racine autrement que comme les parasites qui étreignent un arbre et meurent après l'avoir tué. Des Indiennes assises par terre filent à côté de l'étalage de leurs marchandises, qui consistent en poterie de formes anciennes, en fruits et en légumes apportés des vallées chaudes de Xeres, à 14 lieues au nord-est de Cajamarca.

Des Indiens, domestiques dans la ville, porteurs d'eau, passent avec une



Ancien palais royal d'Atahualpa (page 124).

démarche traînante, graves et lents, une grande *olla* (vase en terre cuite) sur le dos. Au milieu des marchandes, ils s'arrêtent, sourient à l'une et à l'autre et font leur cour avec une grâce amusante, contraste étrange entre l'aspect misérable de ces mendiants couverts de haillons sans forme et sans couleur, et leur air souriant, leurs gestes amoureux, leurs regards alanguis, leurs paroles galantes. Soudain ils se rappellent leur servitude, font des adieux touchants à la belle vendeuse, reprennent leur air ennuyé et malheureux et s'acheminent péniblement vers la maison de leur maître.

[1] On a donné à l'Indien qui habite cette maison le sobriquet de *rey Canache*. Il nous a été impossible de retrouver l'étymologie, ou la raison historique de ce surnom ; disons pourtant que nous avons été frappé de la ressemblance du terme avec le mot français *ganache*.

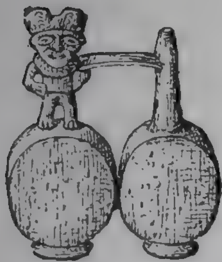
Les cholas, métisses, filles naturelles de leurs maîtres blancs et domestiques de leurs parents et de leurs frères légitimes, viennent faire sur la *plaça* leurs provisions de ménage. Des moines s'y rendent afin d'en rapporter, pour le couvent, la nourriture qu'ils payent en bénédictions. Des officiers en uniforme français fument des cigarettes devant la porte de la caserne, et quelques soldats vêtus à la prussienne dorment, tranquillement couchés le long du mur. Aucun songe ne saurait troubler leur sommeil, car ils ne peuvent rêver ni galons, qu'on n'accorde pas à leur race, ni victoires, parce qu'on ne les mène pas au feu, ni craindre la discipline, parce qu'elle n'existe point.



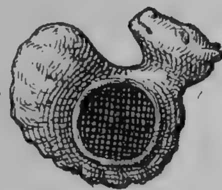
Aguador indien de Cajamarca (page 127).

Je fis une excursion aux bains de l'Inca, qui sont encore dans un admirable état de conservation. Une eau sulfureuse jaillit ou plutôt suinte du sol formant, à une centaine de mètres de là, un petit ruisseau. La piscine principale de 10 mètres carrés, murée et pourvue d'un escalier en granit est telle qu'elle a dû être au seizième siècle. Je m'y plongeai au grand ébahissement des Indiens, qui n'admettent pas la propreté comme chose utile; ajoutez à cela qu'ils redoutent les effets de cette source où les chiens et les mules refusent de boire, et qui, pour eux, est une sorte d'égouttoir de la cuisine de quelque démon souterrain. Aussi le jour des morts est-il fêté en cet endroit avec plus de foi superstitieuse que partout ailleurs. Ce sont de grandes réjouissances publiques, précédées de cérémonies parmi lesquelles la plus caractéristique consiste à verser quelques seaux d'eau bénite dans la source qui est, à leurs yeux, l'œuvre du diable. Le spectacle de cette fête est singulier. Des Indiens et des Indiennes arrivent de loin, les femmes enfourchent les haridelles à l'instar des hommes. D'autres, moins aisés, arrivent à pied en poussant devant eux un baudet portant l'outre d'eau-de-vie, les vases contenant la *chicha* et les provisions.

A côté du ruisseau s'étendent de belles prairies parsemées de marguerites et de violettes. Sur ce tapis bariolé, le peuple, plus bariolé encore, s'installe; les uns se couchent, les autres vaquent aux soins de la cuisine, d'au-



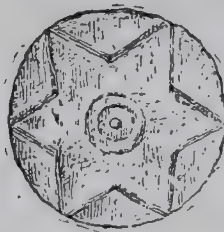
Terre cuite jaune silvador (vase sifflant). (Réd. au huitième.)



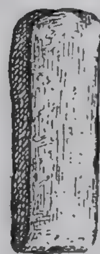
Vase en terre cuite noire représent. une momie d'animal (probablement de cochon d'Inde, *cuy*). (Réd. au septième.)



Vase en terre cuite noire. (Réd. au dixième.)



Disque en or repoussé, trouvé sur le front de la momie. (Réd. à la moitié.)



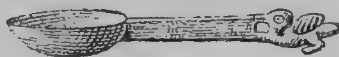
Ciseau en bronze. (Réd. au septième.)



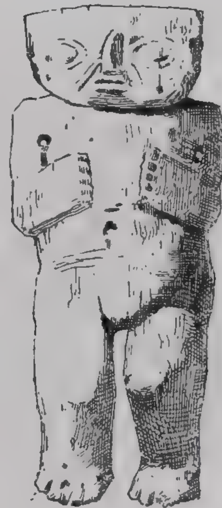
Figurine en terre cuite noire, anciennement habillée. (Réd. à la moitié.)



Maté (écorce de cucurbitacée) avec dessins gravés au fil de cuivre rouge. (Réd. au dixième.)



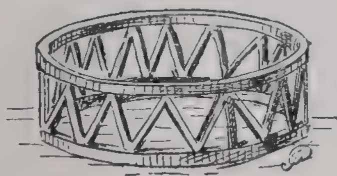
Cuillère en bois, le manche orné d'un oiseau. (Réd. au cinquième.)



Figurine en bois de *chonta* (bois de fer noir). (Réd. au tiers.)



Vase en terre cuite rouge, représentant un buveur. (Réd. au septième.)



Bracelet en argent. (Réd. au tiers.)



Silvador (vase double sifflant) en terre cuite noire, représentant un singe accroupi mangeant. (Réd. au huitième.)

Objets trouvés près de Cajamarca (page 130).

tres surveillent les bêtes, d'autres encore dansent aux sons criards du *clarin*, trompette en roseau de plus de 3 mètres de longueur. Au milieu de ces scènes animées passent les carmes déchaussés goûtant aux plats, vendant des amulettes sacrés, bénissant les enfants et les femmes entre deux bou-

chées de *tamal* ou de *sancochado*. Non loin de là, nous avons retiré d'une grotte une momie, quelques crânes et de la poterie ancienne et quelques objets intéressants de métal et de bois sculpté[1], puis nous avons continué notre route vers le sud[2]. Aucun incident n'a interrompu nos réflexions. Point de chemins, point d'habitations, point de voyageurs, des montagnes partout, un firmament sans vaste horizon et un terrain changeant par les accidents, mais ne variant jamais. Le soir, après une première journée de marche, nous arrivâmes dans la province de Jesus et nous descendîmes dans la cour d'une petite ferme appelée Namora.

A 3 kilomètres de cette *hacienda*, il y a un monument ancien couvert de ruines appelé le Coyor. J'ai étudié ce vaste ensemble de constructions pendant une semaine, vivant comme je pouvais de haricots et de pommes de terre, dormant à la belle étoile et inaugurant ainsi dans l'intérieur le genre de vie que j'avais déjà mené au milieu des villes du littoral.

Le Coyor est un des monuments les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer. La photographie qui, malgré toute sa vérité de représentation, ne saurait reproduire que la surface des objets, ne donne même pas approximativement une idée de l'importance de ces ruines.

Qu'on se figure une colline couverte de broussailles, au milieu d'une plaine, à côté d'un lac marécageux : c'est tout ce que l'on voit au premier abord. Si l'on parcourt ces broussailles, on y rencontre des murs, des restes de maisons, des tours à moitié tombées. Bientôt on reconnaît la symétrie dans les constructions, et l'on est amené à comprendre le plan du Coyor, qui est à la fois une ville et un immense mausolée.

[1] Il y avait en tout vingt-trois pièces dans la grotte, dont onze fort belles.

[2] Cajamarca à Baños del Inca (*estancia*) 1 lieue 1/4 ; Huaira Pongo (*hacienda*) 1/2 lieue ; Rancheria de San Mateos, 3/4 de lieue ; Playa de Yacanoro, 1 lieue 1/2 (entrée dans la *campiña de Namora*) ; Namora, 1 lieue 1/2 ; Hacienda de la laguna, avec le *cerro* de Coyor, 1 lieue 1/4.

Bibliographie sur Cajamarca : Ruines de Jesus. — Incatambo. — Coyor.

Il y a un *peulven* dit *Piedra del Inca, Pierre branlante de Cascas*. (Paz Soldan, *Geografia del Perù*, p. 200.)

Tambo de l'Inca ou Incatambo, ruines considérables situées à 5 lieues du village de Jesus. Paroisse et chef-lieu du district de la province de Cajamarca dans le département du même nom. (L. A.)

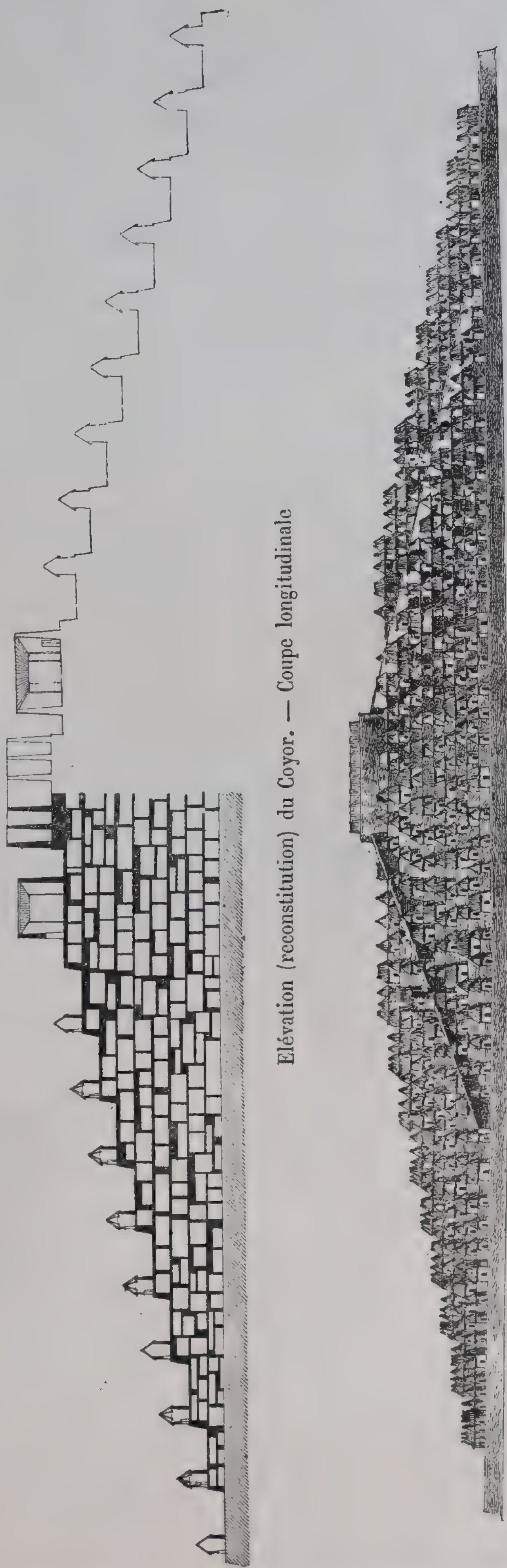
Colline entièrement artificielle, d'une étendue et d'une hauteur considérables présentant quatre divisions qui correspondent aux quatre points cardinaux, assez vaste pour loger cinq mille familles. (*Notes de* L. A.)

Jesus à l'est-sud-est de Cajamarca. (Paz Soldan, *ibid.*, p. 196, 197.) Région non incasique, excepté l'Incatambo, qui doit avoir été originairement un temple composé d'une succession d'étages semblables à celles des grands *tescalis* de Palenque et du Yucatan en général. (Voy. Stevenson, *Vingt ans dans l'Amérique du Sud*, t. II, ch. VII, p. 222-227.)

Il y a aussi près de Cajamarca des vestiges du chemin des Incas. Incatambo, ville antique (Stevenson, *op. cit.*, t. II, chap. VIII, p. 222-227), aujourd'hui Lagunilla, près de Jesus, à 5 lieues de Cajamarca. Cajamarca, ville et forteresse. *Bains*. (Stevenson, traduct. de Letien, 1828, t. II, chap. V, p. 177-179, 188-191 ; chap. VI, p. 192-217.)

La pyramide égyptienne est, si j'ose m'exprimer ainsi, un axiome architectural de la monarchie absolue. Le Coyor est une pyramide communale, commentaire d'un état social particulier.

Il fait comprendre que le secret de la grandeur d'une tribu ou d'un peuple consiste dans le principe de la cohésion, qu'en se faisant la courte échelle les pygmées atteignent la taille du géant, et qu'un peuple qui édifie une sépulture nationale y peut inscrire son nom, qui deviendra forcément immortel comme celui du monarque absolu le plus puissant.



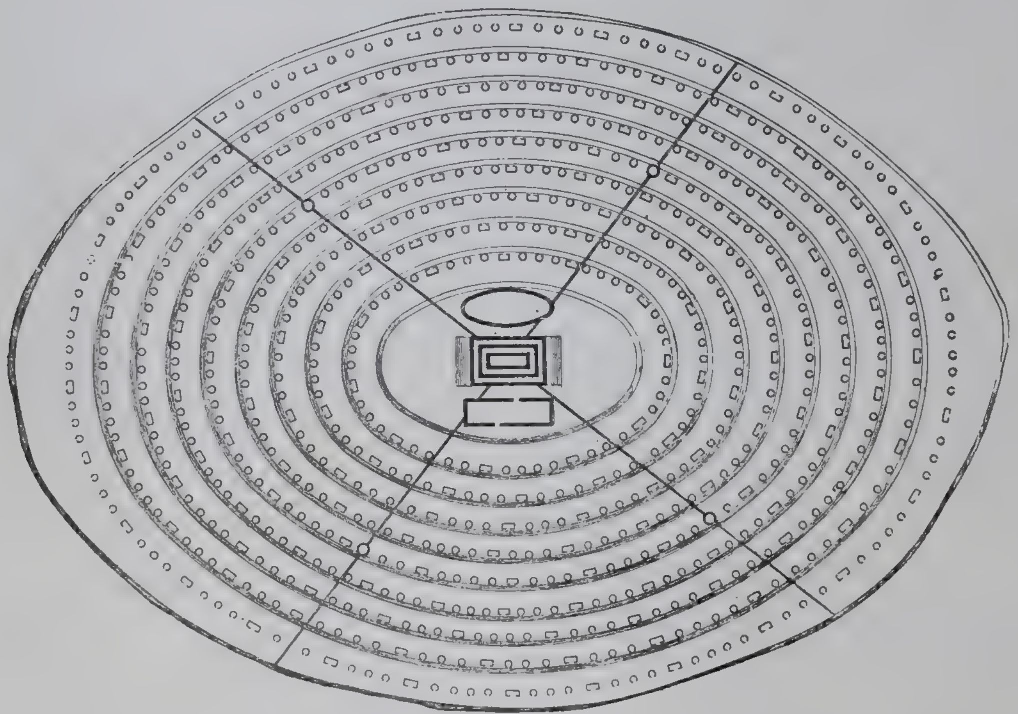
Elévation (reconstitution) du Coyor. — Coupe longitudinale

Reconstitution du Coyor Incatambo).

Si nous nous demandons comment ce monument conique, couvert d'anciennes habitations pour les vivants et rempli des cendres des morts, a pu être élevé, nous ne saurions guère émettre une affirmation absolue; l'avis n'est qu'une hypothèse.

Nous nous trouvons dans un vallon plat, sans aucun accident de terrain, d'environ une lieue carrée de superficie; du côté sud, une lagune, et à côté de la lagune un rocher de granit enterré en majeure partie. Il est de forme ovale, mesurant environ 400 mètres de longueur sur 300 de large, et s'élève à 5 mètres au-dessus du niveau de la plaine.

Pendant la saison des pluies, la lagune monte et le vallon entier est submergé. Au commencement de la saison sèche, elle reste marécageuse. Le socle en granit présente donc un refuge pour les habitants de la plaine. C'est là que les autochthones établirent leurs demeures. Selon une habitude observée en maints endroits au Pérou, on disposait les maisonnettes en cercle sur la périphérie de la plate-forme. Au milieu de ce cirque on bâtissait des mausolées, on y déposait les momies qui, de cette façon, étaient mises à l'abri de l'humidité et de la putréfaction. Un jour, le premier cirque avait disparu, car les mausolées s'élevaient à la hauteur de la



Plan (reconstitution) du Coyor ou Incatambo, près Namora.

toiture des habitations, où une génération plus nombreuse que la première vivait drue à côté des restes de leurs pères. Alors, sur ce singulier gradin, les fils élevèrent une nouvelle rangée de maisonnettes ; les descendants de ces derniers déposaient les corps des morts d'une façon analogue dans ce nouveau cirque, et ainsi de suite. Les cercles se rétrécissaient, les générationsse succédaient, et un jour, le dernier cirque rempli de sépultures, il ne subsista plus qu'une plate-forme de 30 mètres de long.

Le nom du Coyor est *quichua*, il appartient au dialecte du Nord et se prononce dans l'ancien centre de l'empire *Coillur*. Ce mot signifie *étoile*, probablement à cause de sa disposition par rayons, car le monument est divisé en quatre quartiers par des murs qui partent du socle en granit et s'élèvent jusqu'au sommet. Nous avons compté dix-huit rangées de maisons.

A la hauteur de la troisième et de la septième terrasse, deux entrées sont ménagées qui semblent conduire aux tombes du centre.

A la même hauteur, il subsiste des tourelles dans le mur. Sur la plate-forme supérieure s'élèvent d'un côté un cirque et de l'autre une enceinte rectangulaire. Au milieu se trouve un terre-plein couronné par un grand édifice que les gens du pays appellent le temple du Soleil. Notre hypothèse, s'appuyant sur la description même des ruines, permet de comprendre le caractère de ce monument. Il est, comme on peut s'en rendre compte, à la fois le mausolée collectif de plusieurs générations d'une tribu et une ville édifiée lentement sur un plan peut-être conçu d'avance, mais, de toute façon, poursuivi et terminé avec une incontestable persévérance. C'est bien là, au lieu du monument construit par un roi pour lui-même ou par un peuple à son roi, le plus précieux des monuments élevés par un peuple à lui-même. Quel est le dieu en l'honneur duquel on a orienté cette immense construction? A quelle idole les prêtres du temple supérieur ont-ils offert des sacrifices? Quel était l'ordre social ou patriarcal des habitants de ces maisonnettes, si régulières et si simples? Quel était le gardien de la sécurité publique montant la garde dans les tourelles? Quel était le nom du prêtre ou du chef habitant les grands palais de la plate-forme qui couronne le Coyor? L'étude seule des migrations américaines pourra résoudre toutes ces questions dont la réponse se trouve aussi écrite dans les tombes nombreuses, au cœur de cette montagne humaine qui a survécu au souvenir de son histoire, à la légende même de son antique formation.



Ruines d'une tourelle sur le Coyor

Quand mon travail topographique fut terminé, je m'acheminai encore dans la direction de cette grande voie de communication[1] dont l'existence

[1] *Pampa* de Yamobamba, 1/4 de lieue; *hacienda* de Sondor, 1 lieue; *comunidad* de Chucseng (canton de Matar), 1 lieue 1/4; Matar, à la droite du chemin, 1/2 lieue; *hacienda* de Cochamarca, 2 lieues; *Pueblo* de San Marcos, dans la vallée, 3 lieues; *Pueblo* de Itchocan sur le *Llano*, 1 lieue 3/4.

est connue par la légende et dont, à un kilomètre du Coyor, sur la *pampa* de Yamobamba, je devais retrouver pour la première fois des vestiges bien conservés. J'aperçus, à la gauche de l'ancien chemin des incas, de vastes constructions en ruines appuyées aux collines bordant ce haut plateau. Je levai le plan de ces ruines qui, semblables à bien des constructions anciennes, au Pérou, n'ont aucune histoire; aucun nom de prince, aucun fait historique, n'expliquent ni ne commentent le fait de leur existence. Cependant la résidence de Yamobamba a dû être très brillante, car les salles des édifices principaux sont vastes, l'appareil en est soigné, et les maisons attenantes prouvent que le nombre de serviteurs ou de la garde était fort considérable. Le matin, je me réveillai sous le givre étincelant aux premiers rayons du soleil et brillant bientôt sous forme de rosée sur la nappe d'herbes chétives qui couvrent le sol ondulé. Je me dirigeai ensuite sur le hameau de Itchocan[1] pour atteindre le bourg de Cajabamba. Entre Yamobamba et Itchocan, je descendis dans une profonde dépression du terrain, sillonnée par le *rio de San Marcos*, sur les bords duquel se trouve un hameau du même nom. Le passage de cette rivière, qui était assez gonflée, nous causa de sérieuses difficultés. Nous y réussîmes, non sans avoir été mouillés jusqu'aux os, et sans avoir vu disparaître, à deux reprises, sous le flot impétueux, mes précieuses cantines. La montée jusqu'à Itchocan a été franchie rapidement, le bain glacial avait rafraîchi les bêtes et me faisait sentir la nécessité de me mettre au sec. Le gouverneur d'Itchocan, auquel je m'adressai pour obtenir l'hospitalité, m'éconduisit tout d'abord en déclarant qu'il était gravement malade et ne pouvait recevoir personne en cette conjoncture critique. Je me fis expliquer son mal et lui offris en échange de l'hospitalité que je lui demandais de le guérir jusqu'au lendemain matin. Il accepta le marché, non sans hésitation. Je voulus faire honneur à mon engagement et sacrifiai, lorsque j'entendis brouter mes bêtes dans la cour et bouillir la marmite dans la cuisine, une vingtaine de grammes d'ipécacuana, qui vainquirent effectivement la nature récalcitrante de ce magistrat. Grande fut sa reconnaissance, et j'obtins de lui, pour une seconde dose égale, un guide jusqu'à Cajabamba.

A 6 lieues d'Itchocan[2], nous descendîmes dans un petit vallon au milieu duquel s'élevait une colline dont l'aspect général me rappelait le Coyor.

[1] Le 5 janvier 1533, Hernando Pizarro et vingt hommes sortirent de Cajamarca et arrivèrent le 6 janvier à Itchoca (aujourd'hui Itchocan). Voyez les notes de Miguel Estete, compagnon de Hernando Pizarro. (Xerez, *Conquista del Perù*, par Barcia, t. III, p. 206.)

[2] De Itchocan à *pampa y estancia* de Chacray, 1/2 lieue; *cerro de las Banderillas* 1 lieue; *cerro del Pedregal*, 1 lieue 1/4; Iracacucho (*estancia*), 1/2 lieue; Alpa (*coral*) couvert de cactées,

J'y établis mon camp. Ce monticule, appelé le Chuquilin, présente des constructions d'un appareil analogue aux monuments que je venais d'étudier. La disposition en est semblable, et je ne pouvais douter qu'une même tribu avait dû construire les monuments voisins. Le Chuquilin est en grande partie artificiel. M. Jeronimo Zeballos y a fait pratiquer des fouilles qui ont mis à nu un certain nombre de tombeaux et montrent pour ainsi dire le squelette de pierre de cette montagne. Quoiqu'il soit en plus mauvais état que le Coyor, le Chuquilin a confirmé d'une façon plus positive les idées que m'avait suggérées l'étude du premier monument.



Gravé par Erhard

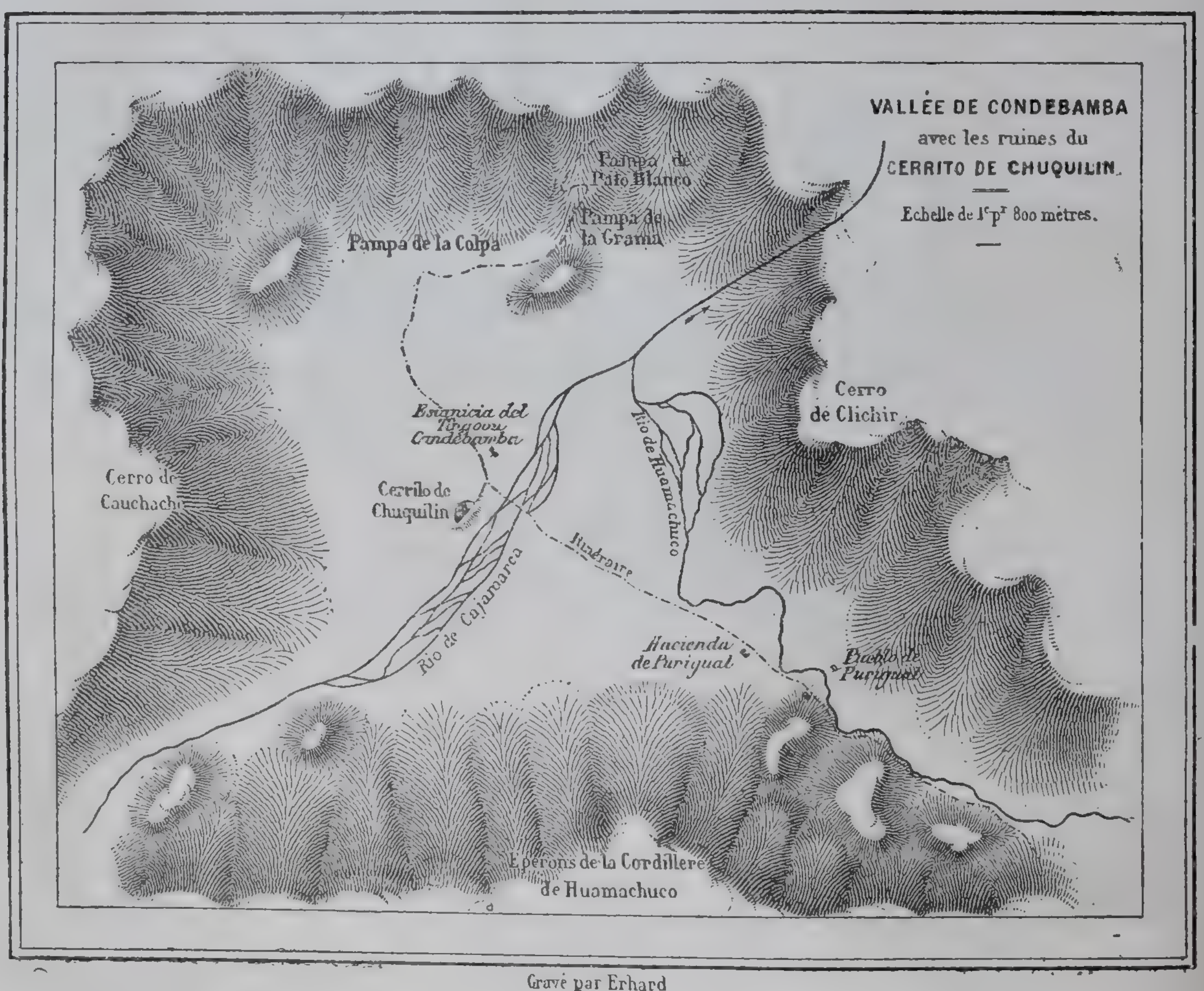
Au milieu de la *playa* de Condebamba s'élève un rocher, abrupt du côté nord-ouest et en pente assez rapide du côté sud-est. Ici point de lagune, mais les fleuves de Cajamarca et de Huamachuco transforment pendant la saison des pluies la plus grande partie de la vallée en lac, et voilà la raison du phénomène étrange d'une population qui s'élève au lieu de s'étendre.

Au Chuquilin, vu sa forme demi-circulaire, il n'y a que trois murs de division orientés vers le nord-ouest, le nord-est et le sud-ouest. Le grand édifice

(Pitajai), 2 lieues. *Bajada donde murio el hombre*, 2 lieues; *Bajada y playa Cedrocucho*, 1/2 lieue; *pampa* Huangaviica, 1 lieue 1/4; *pampa de la Colpa* 1/4 de lieue; *pampa de la Grama*, 1/4 de lieue; *Pampa del Tingo y rio de Condebamba*, 1/2 lieue; *hacienda y pueblo de Purigual*, 1 lieue; *hacienda* de Malcas, 1/2 lieue; *hacienda* de Hualangoc, 1/2 lieue; *estancia* de Gosgon, 1/4 de lieue; *estancia* de Canday, 1/4 de lieue; *Pichigara finca*, 500 mètres; Cajabamba, 300 mètres.

du sommet, mis en partie à découvert par les fouilles, a le même appareil que la maison de l'Inca à Cajamarca, avec cette différence que les pierres sont de dimensions moindres et n'ont en moyenne que 0m,30 sur 0m,15. Une des niches constitue, par ses dimensions comme par ses formes, la reproduction exacte de la niche qui se trouve dans la maison du *rey Canache*. L'entrée est parfaitement conservée, elle est tournée vers le nord-ouest.

Toute cette vallée, du nom de Condebamba, est difficile et dangereuse à franchir. C'est un marais que les bras nombreux du petit fleuve qui le traverse n'irriguent pas suffisamment pour l'assécher. Nous avons mis une

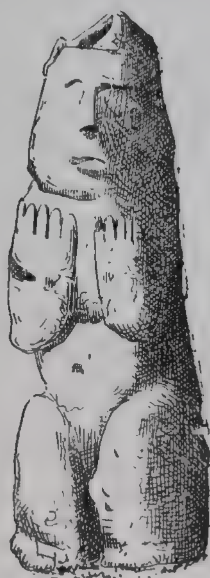
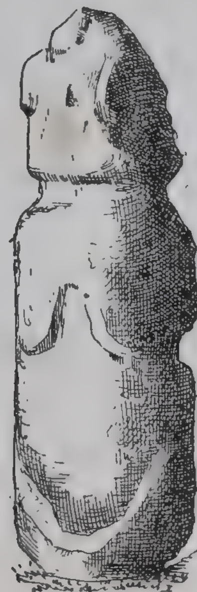


Gravé par Erhard

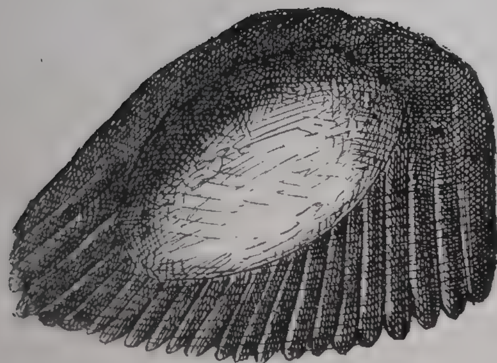
journée entière, en traînant nos bêtes derrière nous, à chercher notre route, et, n'ayant pas prévu ce double retard, dépourvus de provisions, nous arrivâmes à Cajabamba trois jours après notre départ d'Itchocan sans avoir pris aucune nourriture depuis plus de dix-huit heures.

Malgré toutes les recommandations de M. Vidal Garcia y Garcia, premier magistrat de Cajamarca, le sous-préfet de Cajabamba, M. Manuel Cardenas, ne daigna rien faire en ma faveur. Ce podestat cumule toutes sortes de fonctions et d'occupations. En dehors de ses charges administratives, il est apothicaire et épicier en ville, fermier dans ses *haciendas*.

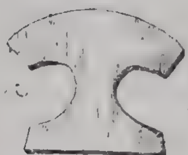
La faim m'inspira pourtant les mouvements oratoires les plus persuasifs. Le moyen qui m'avait réussi à Itchocan ne pouvait plus servir en présence d'un apothicaire qui, pour comble de malheur, semblait se très-bien porter. J'avais trop de colère contre cette autorité industrieuse et industrielle pour rien lui acheter, et je remis mes bêtes en marche. A quelques pas de là, de-

Sculpture en granit gris, représentant un homme accroupi. (Réd. au vingt-cinquième.)



Basalte noir, trouvé dans la bouche d'une momie. (Réd. aux deux tiers.)



Machete en bronze. (Réd. au huitième.)



Terre cuite noire, représentant un guerrier armé d'une massue. (Réd. au sixième).

Objets trouvés près de Cajabamba.

vant la porte d'une petite maison assez propre, je remarquai une jeune femme à la figure avenante qui me salua. Je m'approchai d'elle, lui contai ma misère, lui assurai que je payerais l'hospitalité d'avance et vis à ma grande joie s'ouvrir la porte cochère dans laquelle mes mules, qui en ce moment semblaient suivre avec intérêt ma conversation, se précipitèrent comme si elles avaient compris l'heureuse issue de mes négociations. Dame

Gregoria Cardenas, femme du sieur Lucianetti, négociant italien, établi en cette localité, devint à Cajabamba mon hôtesse et ma providence. Cependant je débutai assez mal dans sa maison. Le nommé Manuel Cabrera, mon guide, sous-gouverneur d'Itchocan, lui avait demandé une couverture pour la nuit. Le lendemain, pressé de retourner dans son pays, il partit sans attendre notre réveil, sans dire adieu, mais en emportant ou en oubliant de rendre la couverture de doña Gregoria. L'excellente femme ne me rendit pas responsable de l'infidélité de cette sous-autorité péruvienne, et, partagée entre le regret de l'objet perdu, la sympathie pour les blancs et l'amour de sa race, elle se contenta de gémir sur la perte et d'excuser le voleur. Elle se fit expliquer mon voyage dont elle comprenait le but, mais dont elle niait catégoriquement l'utilité. Elle m'offrit pourtant de me faire conduire en un endroit où je trouverais des travaux anciens. C'était exaucer mon plus vif désir. Non loin de Cajabamba, à 1 lieue 1/2 à l'est de la ville, je me trouvai en présence d'un sanctuaire ancien, devant lequel je vis pour la première fois au Pérou une œuvre sculpturale en pierre, représentant un homme accroupi. C'était une intéressante découverte dans une région où jamais on n'avait soupçonné de vestiges antiques. Une fouille dans une grotte voisine me procura un crâne et quelques beaux spécimens de céramique. Dans la bouche de la momie, dont la tête seule était bien conservée, je trouvai un basalte noir sculpté à peu près comme un coquillage. Les Indiens que j'avais loués pour la circonstance firent d'innombrables signes de croix en jurant que c'était un démon devenu pierre. Dans la journée j'appris qu'ils s'étaient fait asperger d'eau bénite par le curé, et, non rassuré encore, l'un d'eux vint me trouver dans la soirée et me demanda « un médicament, *cualquiera cosa*, n'importe lequel », pour faire passer sûrement l'effet funeste de la fouille. J'étais trop content du résultat de mon travail pour ne pas accéder à la prière du pauvre garçon.

Dans ma satisfaction j'offris à mon hôtesse, en lui annonçant mon départ, le remboursement de l'objet volé avec ce que je pourrais lui devoir. Mais la brave femme, à ma grande surprise, refusa tout. J'avais donné à une sienne parente souffrant des fièvres quelques doses de sulfate de quinine qui avaient fini par couper les accès, et doña Gregoria considérait les 5 grammes de ce précieux remède comme un payement suffisant de ma dette. Décidément ma pharmacie de voyage était un excellent passe-partout.

VIII

De Cajabamba à Huamachuco. — Vie du citadin dans l'intérieur. — Les ruines anciennes dans la ville. — Viracochapampa, ruines d'un palais. — Marca-Huamachuco, ruines d'une ville fortifiée. — De Huamachuco à Pallasca.

Il n'y a que six heures de Cajabamba à Huamachuco [1], mais la route, composée de trois montées et de trois descentes abruptes, force les mules à marcher avec beaucoup de lenteur et en serpentant continuellement.

Au sortir de Cajabamba, on passe près de la *estancia* de Chitabamba, puis, auprès du *caserio* de Purumarca, on laisse à une lieue à droite sur le versant la *chòsa* de Marca Valcite et, plus loin, le *caserio* de San Miguel.

A 1 lieue de ce dernier point, il y a la descente et la terrible montée de la *Quebra donda* (prononciation vicieuse de *Quebrada honda*, gorge profonde).

Il n'est pas impossible que du temps des autochthones on passât la *Quebra donda* sur une *oroya* [2]. Il existe, en effet, de chaque côté un pilier énorme de maçonnerie, et le système des courriers anciens exigeait la considérable économie de temps qu'on pouvait réaliser ainsi. Il faut deux heures et demie pour descendre et rencontrer la *Quebra donda*. Il faut dix ou quinze minutes pour la passer dans une *oroya*. Lorsqu'on sort de ce profond ravin on s'engage dans une *pampa* appelée *paja Blanca*.

A quelques mètres à la droite de la route que suivent les mules, on aperçoit, allant du nord au sud, un tronçon de 150 mètres du chemin des incas.

A l'est de cette voie s'élèvent des vestiges de ruines en grand nombre, mais n'offrant qu'un médiocre intérêt. Les fondements prouvent que les édifices étaient vastes. Malheureusement il n'y a qu'une partie des murs extérieurs

[1] Deux jours après avoir quitté Ichocan, Hernando Pizarro arriva à Guamachuco (orthographe dont se servent Cieza de Léon, Xerez et Herrera). — Garcilaso écrit (*Comment. real.*, lib. VI, cap. XIV) Huamachucu, aujourd'hui Huamachuco. — Le même capitaine passa aussi à Viracochapampa. (Voy. Xerez, *Conquista del Perù.*)

[2] L'*oroya* était une sorte de bac aérien. Voyez le chapitre sur l'*Architecture*.

Marca Huamachuco
et Viracocha Pampa

Marcabal

Rio de Urpa

Pampa de Choral

Cerro de
Puenta Piedra

Viracocha
pampa

Cerro de la Repressa

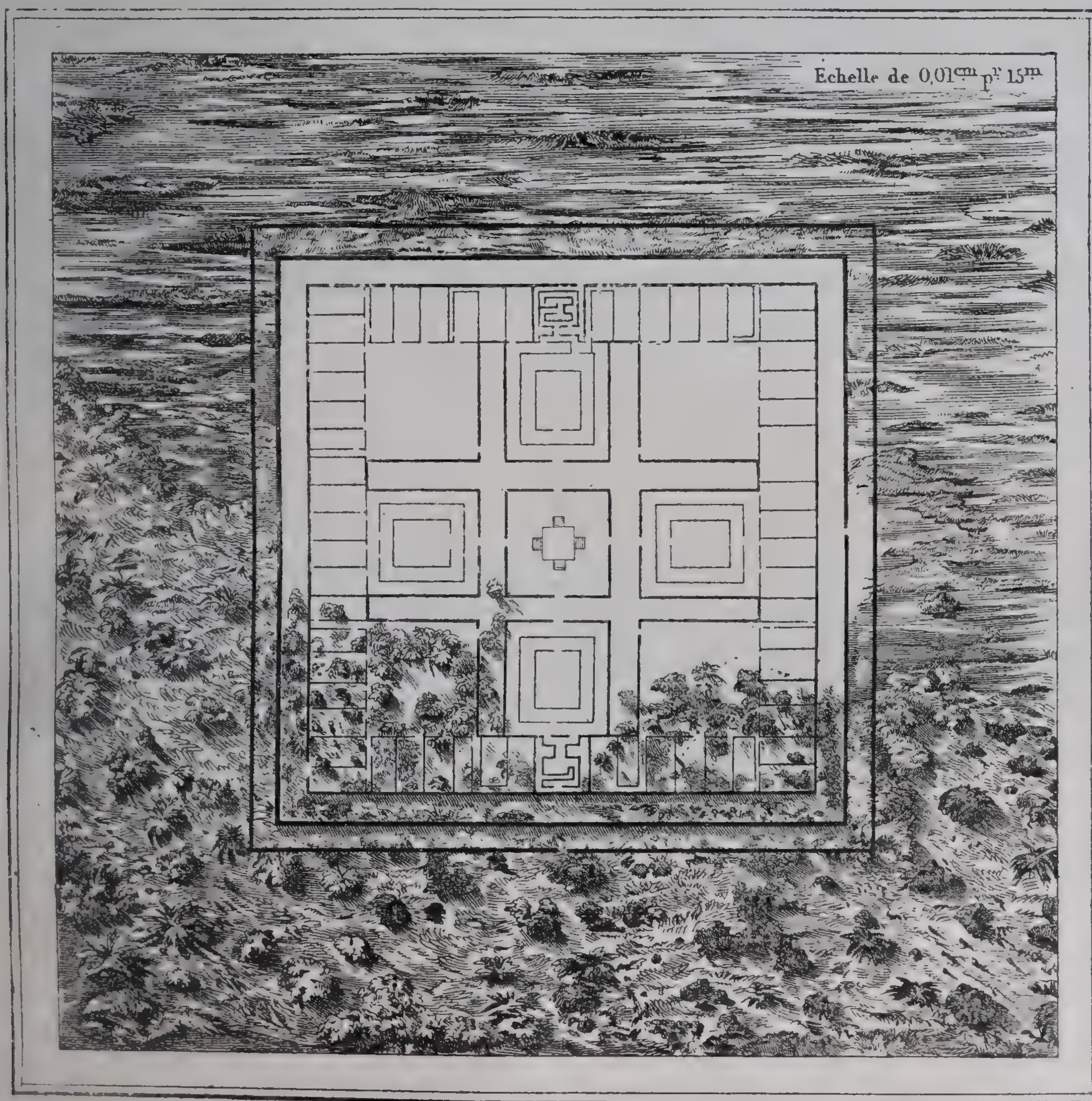
Echelle de 0,m01cm pr 1100m

Gravé par Erhard

qui subsistent jusqu'à environ un mètre de hauteur. Les murs de division intérieure sont complètement tombés.

A 2 kilomètres au nord de Huamachuco se trouvent (à la gauche de la route actuelle) les ruines de Viracochapampa.

Elles s'élèvent sur une plaine nivelée avec le plus grand soin et unie comme une ardoise. Les constructions forment un ensemble qui permet



Plan du palais de l'inca à Viracochapampa.

d'appeler tout ce groupe de maisons un seul monument. C'est un immense quadrilatère entouré de trois murs. Huit grands groupes de constructions s'élèvent dans l'intérieur par rangées de trois. Une immense place avec un terre-plein au milieu forme le groupe central. Tout l'édifice est orienté. L'entrée extérieure est tournée vers l'est. Le terre-plein n'a qu'un seul escalier également tourné du côté du levant ; quatre portes donnent accès à des *galpones* (enceintes) ; les constructions qui se trouvent dans les

quatre coins de la grande enceinte renferment des maisonnettes plus petites. Les murs extérieurs s'élèvent à des hauteurs inégales : le mur intérieur est le plus élevé. Il atteint 20 mètres de hauteur, et les nombreuses fenêtres et portes dont il est percé ressemblent à des loges donnant sur cette arène, qui compte plus de 360 000 mètres carrés. Il n'y a aucun doute qu'entre ces murs ont existé jadis de vastes galeries et des salles sur trois étages superposés. Les corbeaux qui ont soutenu ces étages subsistent encore. Le remplissage entre les pierres noires de l'appareil a la couleur rouge des terres ferrugineuses. Les canaux d'irrigation passaient dans la cour, qu'ils entouraient et qu'ils traversaient à 40 mètres l'un de l'autre, de sorte que chaque enceinte, de même que la grande place avec son terre-plein, se détachait sur un îlot. Des dalles schisteuses, formant des ponts, établissaient la communication. Cet immense palais, qui, vu du dehors, s'étageait semblable à une pyramide, a dû présenter, avec son toit en feuilles d'agave, avec ses murs d'appareil coloré et sombre, avec sa cour entourée de cette haute muraille percée de fenêtres, avec ses escaliers en plein air, un aspect d'une originalité imposante et qui ne manquait pas de grâce. Était-ce là seulement un sanctuaire logeant les prêtres, les desservants et leurs familles? Était-ce une de ces maisons des vierges du Soleil, pépinière des femmes de l'inca, harem du maître souverain? Était-ce une maison de rois hébergeant le prince et sa cour? Peu nous importe que ce soit le dieu Soleil ou son fils, l'inca, qu'on y vénérait : le fait certain et important, c'est que ce monument est une preuve palpable de la valeur des architectes, de l'habileté des artisans, de la hardiesse des ingénieurs et, point capital, un témoignage de l'activité d'une société qui se sent vivre et qui veut vivre bien.

En entrant dans les rues de la ville de Huamachuco, on remarque que les habitants descellent les pierres les mieux travaillées de Viracochapampa, et les emploient pour la construction des murs de leurs maisons. On en voit également une grande quantité tantôt dans les bordures du trottoir qui entoure l'atrium, tantôt comme socle des colonnes en bois qui soutiennent le toit incliné de leur vérandah.

Arrivé vers le soir, j'allai demander l'hospitalité à M. Manuel Cisneros, vieillard vénérable et chef de la principale famille de la province. Je fus reçu cordialement par mon hôte, qui prit soin, comme le veut l'hospitalité bien entendue, d'abord des bêtes, puis de leur maître. Ma mule de charge avait le dos en sang, et faisait pitié à voir. M. Cisneros me dit que cette bête était inutilisée pour deux ou trois mois au moins. On la fit panser par un *curioso*, c'est-à-dire par un monsieur qui ne s'entend souvent à

ces sortes de choses pas mieux que le premier venu, mais qui se fait salarier de sa peine et de son talent.

Cependant on avait préparé le repas. M. Cisneros présidait la table avec une gravité patriarcale, me demandant en me donnant le *chupe* et le *puchero* quel était le but de mon voyage. Après mes explications, il me dit que j'aurais beaucoup à voir dans la contrée. Il avait appris que j'avais donné un remède contre la fièvre à une sienne parente à Cajabamba et il m'en savait le plus grand gré. Il s'agissait encore des mêmes 5 grammes de quinine qui m'avaient déjà valu une hospitalité si charmante à Cajabamba. Il mettait son fils à ma disposition. C'est lui qui me guiderait dans les ruines anciennes, dont il existait deux groupes près de la ville et un vestige dans la cité même.

Après le repas que ces promesses qui l'assaisonnaient m'avaient fait pa-



Église paroissiale de Huamachuco [1].

raître délicieux, nous nous mîmes sur le seuil de la porte, fumant les singulières cigarettes du pays, dont le tabac, noir comme de la poix, est enroulé dans un papier qui a la consistance d'un mince carton.

J'eus là, pendant cette soirée, une impression ineffaçable de la vie paisible du riche habitant des villes de la *Sierra*.

Au milieu de la cour entourée d'une galerie, mes bêtes broutaient l'*alfalfa*, la savoureuse luzerne de la Cordillère. La *patrona*, femme du maître de céans, et ses deux filles, cousaient sous une porte aux dernières lueurs du jour. Sur un petit brasier, une Indienne faisait cuire le repas des

[1] Huamachuco est appelé par Cieza de Léon, Xerez et Herrera : Guamachuco. Garcilaso (*Comment. real.*, lib. VI, cap. XIV) écrit Huamachuco. Cette cité porte aujourd'hui le nom de Marca-Huamachuco, pour la distinguer de la ville moderne. La ville ancienne a été découverte par Hernando Pizarro, le 7 ou le 8 janvier 1533, lorsqu'il avait quitté par ordre de son frère la ville de Cajamarca. Avant la division territoriale en provinces et en départements, Huamachuco se trouvait dans la juridiction de l'évêque de Trujillo.

criados (domestiques), pendant qu'une autre tissait, assise sous la vérandah.

De l'autre côté de la porte cochère, grande ouverte, on voyait passer dans la rue quelques *arrieros* avec des mules chargées des marchandises de la côte, en échange des produits de la *Sierra* les grelots résonnaient gaiement au milieu des cris et des jurons des conducteurs.

Des Indiennes chargées de bois, des *criadas* (servantes) apportant de l'eau dans de grandes amphores, suivies de petits enfants ingambes, entraient dans la cour.

Au milieu de tout ce mouvement et de cette activité, le son d'une cloche se fit entendre. C'était l'angélus. Hommes et femmes arrêtèrent aussitôt leur besogne; la parole commencée expira sur les lèvres, et en un clin d'œil tous furent prosternés; seul, le seigneur Cisneros, la tête découverte et inclinée, était resté debout. On n'entendit plus que le bruit des mâchoires actives de mes bêtes, qui, surprises par le silence, avaient dressé l'oreille.



Plan du terre-plein de la chapelle et de la rue de San José de Huamachuco. (Échelle de 0m,001 par mètre.)

Le clochette frappe un dernier coup, tout le monde se lève et souhaite joyeusement bonsoir au maître. Le travail du jour est terminé, la señora et ses filles se rapprochent de nous. Le voyageur fait les frais de la causerie, mais sa parole est fatiguée comme lui, bientôt la conversation languit et s'éteint peu à peu ; il semble que l'on s'entretienne avec ses souvenirs. La nuit est merveilleuse, le ciel noir scintille de mille étoiles et une brise légère apporte les sons du chant des domestiques qui dansent dans la seconde cour... Ce soir-là j'étais sous le charme de cette vie toute de tranquillité qu'enviait le philosophe grec, mais ce repos poétique, ce calme que ne vient traverser aucun orage ne s'appelle-t-il pas monotonie lorsqu'il se répète tous les jours de l'année? Ne s'appelle-t-il pas léthargie lorsqu'il existe dans un grand pays, chez un peuple entier? Le calme plat dans la vie est la négation du grand travail qui fait naître le progrès.

Le lendemain, M. Cisneros me conduisit voir un terre-plein ancien sur lequel les Espagnols ont établi une petite chapelle consacrée à saint Joseph. Ce terre-plein, auquel donnent accès trois escaliers bien conservés (sur quatre qui existaient jadis), a été le point de départ des constructions modernes : c'est l'art des anciens qui explique le fait que toutes les rues de Huamachuco se trouvent orientées d'après les quatre points cardinaux. Les escaliers du terre-plein ont indiqué les directions que devaient suivre les rues, et sauf quelques incorrections de détail, le plan du bourg moderne a subi l'influence des croyances antiques.

Dans la rue, nous rencontrâmes M. le sous-préfet, lieutenant-colonel, con-



Terre-plein, chapelle et rue de San José à Huamachuco.

duisant, avec deux capitaines et quatre lieutenants, les six hommes de la garnison, soit sept officiers pour une demi-douzaine de soldats. Dès que ce guerrier administrateur apprit que M. Cisneros s'était chargé de m'héberger et de me guider, il m'offrit ses bons services dont je n'avais que faire et auxquels je n'ai heureusement pas eu à recourir.

La position de ces infortunés officiers est insoutenable. Ils ont des places, des grades, mais presque pas de solde : et encore le payement de cette solde s'effectue-t-il avec la plus grande irrégularité et à l'aide d'un papier-monnaie qui, en 1876, avait cours sur la côte, mais n'était même pas connu dans certaines parties de l'intérieur.

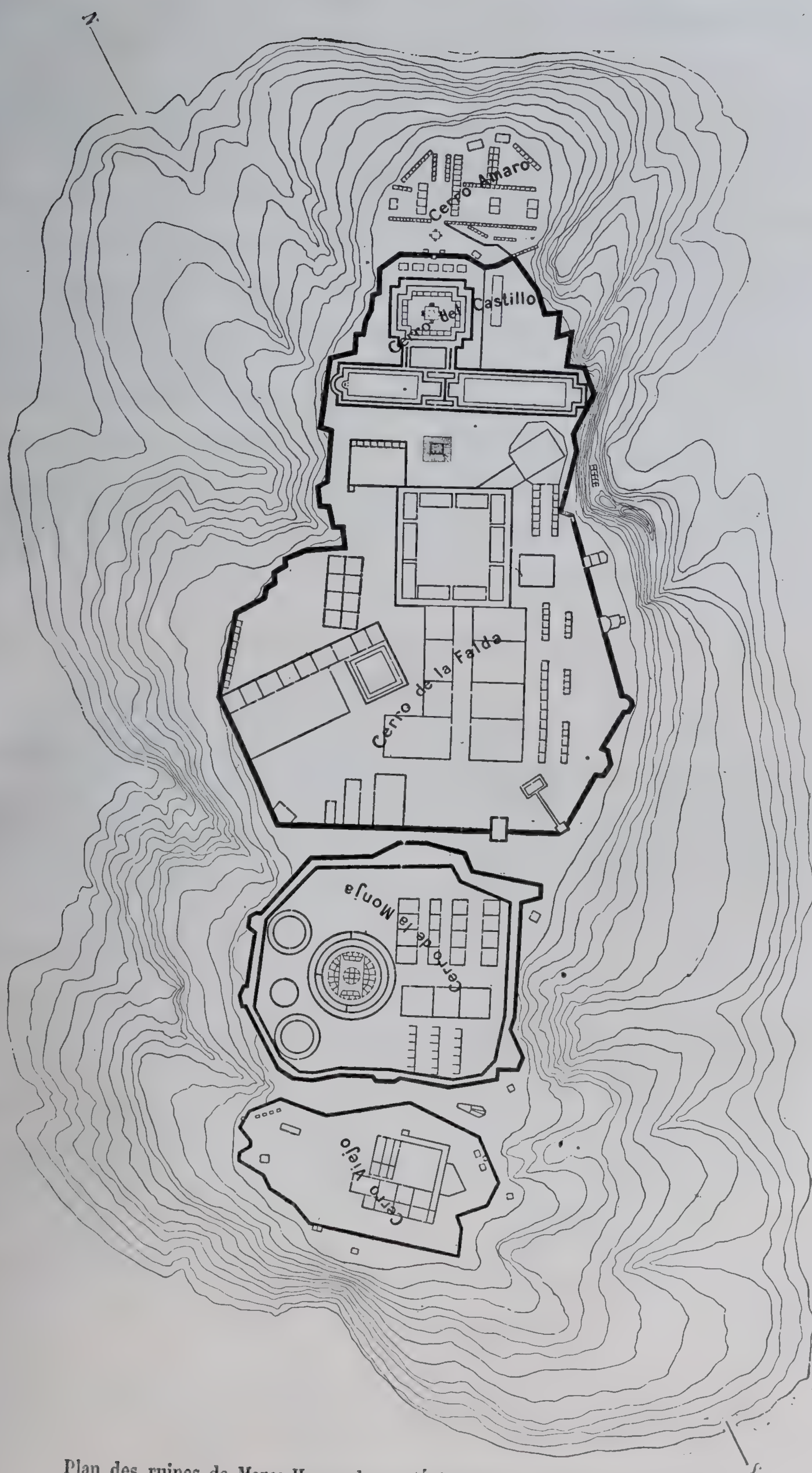
Obligés de contraindre les Indiens à l'accepter, les fonctionnaires publics se font des ennemis de leurs administrés, qui regardent cette façon de procéder comme de la rapine organisée, qu'ils subissent en maugréant. Car le billet ne représente aucune idée nette pour l'Indien qui ne sait pas lire ; le métal seul a de la valeur pour lui. Ajoutez à cela que la plupart des Indiens ne reconnaissent cette valeur qu'à l'argent et ne veulent souvent pas accepter l'or, qu'ils appellent *plata amarilla* ou, dans leur prononciation bizarre, *plata maria*, de l'argent jaune. Les soldats sont bien plus heureux que leurs chefs. Indiens, ils ont peu de besoins; paresseux de nature, ils exercent une profession en harmonie avec leurs goûts : ils n'ont rien à faire. On remplit leur gamelle au moyen de réquisitions que l'on paie en bons du gouvernement, à échéance indéterminée. De plus, au Pérou, chaque soldat vit dans la caserne avec sa femme, appelée *rabona;* cette compagne lui donne des enfants, lui prépare la soupe, le craint comme un maître, le suit partout et toujours, dans les garnisons, dans les campements, dans les batailles.

Ce sont de vraies femmes, ces pauvres *rabonas*, trop souvent considérées comme le rebut de la population indienne, vaillantes et endurantes, et contentes dans leur misère ; leur moindre faiblesse est punie de coups de couteau par leur terrible maître, qui sait jouer magistralement de cette arme.

Ce que promettait M. le commandant de place, M. Cisneros le tenait. Il me procura un Indien pour me servir de guide dans mon excursion à Marca-Huamachuco[1].

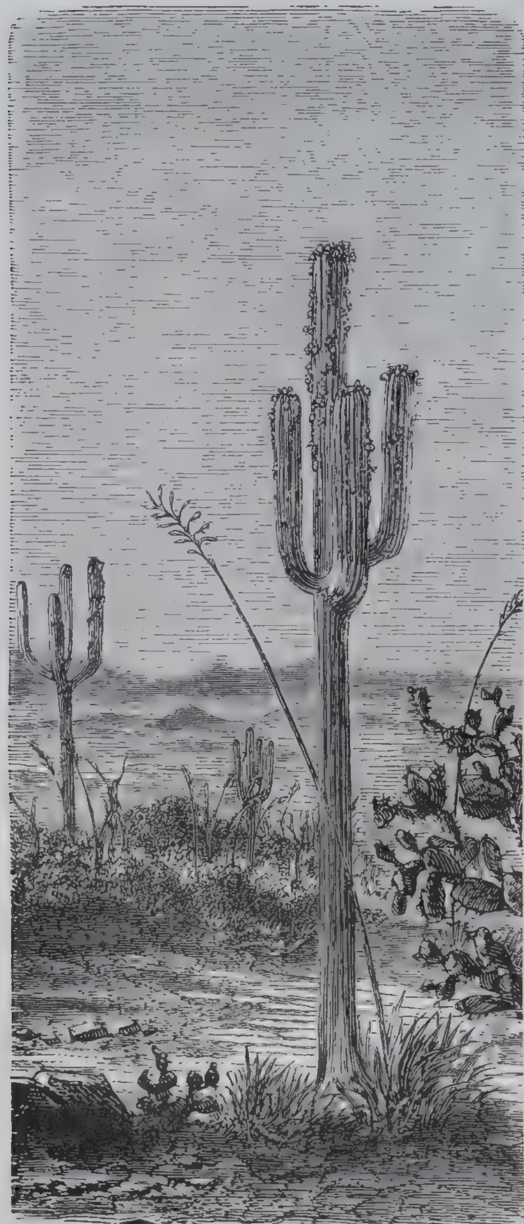
L'antique ville, située à 2 lieues nord-est de la ville moderne, couvre le sommet d'une montagne isolée, formée de quatre troncs de cônes soudés ensemble. Cet immense bloc qui, dans sa partie nord, est en granit et en diorite, dans ses parties centrales et sud en schistes ardoisiers, est couronné par quatre plateaux légèrement convexes formant pour ainsi dire des quartiers. Le seul Indien, presque centenaire, vivant là avec une demi-douzaine de moutons, les appelle, selon la tradition, le *Castillo*, les *Corales*, la *Falda* avec la *Monja* et le *cerro Viejo*. Les plateaux, qui s'élèvent à 1251 mètres au-dessus du niveau de la vallée de Huamachuco, sont presque inaccessibles. Les bords nord-ouest, nord-est et sud-est de ces plateaux surplombent les parois presque verticales de la montagne, qui mesurent en quelques endroits jusqu'à 500 mètres de hauteur. C'est par le côté sud-est seulement que l'on peut, après de grands efforts,

[1] Selon Garcilaso (*Comment. real.*, lib. II, cap. XXVII, p. 166, col. 2), *Marca* veut dire forteresse. — Selon L. A., *Marca* veut dire gradin, terrain plat sur le versant des montagnes.



Plan des ruines de Marca-Huamachuco. (Échelle de 0m,015 pour 100 mètres.)

atteindre le sommet; encore est-on obligé de faire le tour du premier *cerro*. A partir de 500 mètres au-dessous du plateau commencent des pentes plus douces qui, vues du côté nord, se perdent dans la *pampa* de Viracocha et qui, des autres côtés, forment des gorges (*quebradas*) dans lesquelles des ombres immenses et fantastiques semblent se cacher du soleil.



Cactus (Cierge du Pérou).

Les points de vue vraiment pittoresques sont rares dans ces régions : aussi nous arrêtons-nous volontiers à contempler le spectacle, unique en son genre, qu'il nous est donné de voir du haut de Marca-Huamachuco. Rien de merveilleux comme le panorama se déroulant, plein d'une calme majesté, aux pieds du spectateur qui se trouve sur le sommet de cette pyramide naturelle. Les crêtes des montagnes apparaissent semblables aux vagues gigantesques d'une mer furieuse fouettée par la tempête, et qui auraient été figées et pétrifiées au plus fort de la tourmente.

Quel terrain accidenté, que de rides profondes, que de pics imposants dans ces hauts plateaux qui, de ce point culminant, semblent être des bas-fonds! Presque toute l'étendue qu'embrasse le regard est couverte de la végétation grisâtre des *punas;* de loin en loin, on découvre au fond des vallées, comme des sillons laissés par une charrue, des plaines vertes; sur plusieurs versants s'élèvent par milliers des plantes grasses aux formes de candélabre. Au nord-ouest se dressent les pics imposants de la Cordillère Noire; au sud-est, la Cordillère de Huamachuco, blanche sous ses neiges éternelles.

Ce spectacle présente un caractère de grande tristesse, parce que ni sur les flancs de ces montagnes, ni dans ces profondes vallées, on ne découvre trace de la présence de l'homme. Le bourg de Huamachuco est caché par une montagne, et on ne voit, sur cette immense surface de plus de

200 lieues carrées, ni un village, ni un champ, ni une maison. Un silence



Cactus sur les versants de la Cordillère.

absolu, que rien n'interrompt, plane sur ce monde et grandit l'impression causée par les ruines.

Seules, dans cet anéantissement, ces villes mortes gardent le sceau de l'activité humaine. On va vers elles avec une certaine avidité ; on est heu-

reux de parcourir des galeries en ruines, des chambres vides, qui évoquent les proportions d'un monde dépourvu aujourd'hui d'hommes, de mesure, de couleur.

Cinq groupes de ruines forment l'ensemble grandiose des travaux antiques qui couronnent la montagne de Marca-Huamachuco, s'étageant en trois terrasses naturelles, gradins d'un terre-plein à revêtements de pierre.

Une légende dit que les habitants des ruines de Viracochapampa ont été les ennemis de la tribu des Huamachucos. On raconte aussi que ces derniers ont vaincu et exterminé les habitants de la plaine, et ont été, à leur tour, exterminés par les incas.

Les Indiens de ces régions prétendent descendre des soldats de l'inca conquérant, et racontent, avec assurance, les horreurs de la civilisation des Huamachucos, sacrificateurs d'hommes.

Ces souvenirs de races, parfois pâles, souvent défigurés, ont logiquement un fond de vérité qui les rend précieux. Nous voulons donc admettre la légende, mais nous ne pouvons nous défendre d'une surprise pénible à l'idée que ces grands et beaux spécimens d'une civilisation avancée seraient l'œuvre de races aux instincts froidement cruels.

Ce rapprochement ne comporte-t-il pas une étrange contradiction ? D'un côté, le prêtre exposant aux regards du peuple, du haut de ces marches, au bout d'une broche en or, le cœur arraché du sein des victimes, qui glissaient pantelantes, dans les dernières convulsions de l'agonie, en lourds cahots jusqu'au bas de l'escalier ; de l'autre, des constructions habilement faites, une civilisation avancée montrant qu'une population nombreuse et artiste vivait sur ces hauts plateaux.

Marca-Huamachuco présente un ensemble singulier, autant par la disposition des monuments que par l'aspect sévère de sa maçonnerie, car les pierres qui ont servi à la construction sont jointoyées par du remplissage en béton qui, au lieu d'être rouge comme à Viracochapampa, est complètement noir. Dans cette large ligne sombre qui semble former un filet sur le mur, on voit briller[1] les cristaux du quartz écrasé et les cailloux de toutes nuances qui ont été mélangés dans la masse.

Les schistes ardoisiers et les granits gris au moyen desquels ont été faits les linteaux et les jambages des portes et des fenêtres, ressortent comme

[1] L'appareil des édifices est, en somme, le même que celui du Coyor, du Chuquilin de Viracochapampa ; il est travaillé avec plus de soin et présente parfois des dimensions considérables. Les pierres sont généralement grisâtres, assez foncées, souvent couvertes de mousse chétive. — On appelle ces pierres : *ala de mosca*, ou encore *ala y mosca*, parfois *calicanto;* c'est du granit. Dans plusieurs endroits nous avons trouvé de beaux grès jaunes appelés *arenisca*.

des cadres clairs sur un mur foncé. Jadis dans ces cadres apparaissaient les torses athlétiques, les figures bronzées, les chevelures noires des habitants. Il est évident que toutes les constructions du *cerro Viejo*, de la *Monja*, des *Corales* et du *cerro Amaro* n'étaient que les dépendances des monuments du *Castillo*. C'est là que demeuraient les maîtres. Placé au milieu de cette cour, en levant les yeux sur ces murs tristes et menaçant ruine, sur ces fenêtres béantes, à travers lesquelles on voit le ciel, le spectateur se reporte aujourd'hui par la pensée à quelques siècles en arrière, il se figure alors voir le regard doux et triste des femmes indiennes. Il voit apparaître la taille imposante des guerriers autochthones, et dans le vide actuel il sent renaître la vie et le mouvement anciens. Des ruines d'où jamais ne renaîtra un avenir, il sent se dégager l'affirmation d'un passé plein de force et de grandeur, et il admire ces hommes tombés silencieusement en laissant debout derrière eux ces monuments qui, plusieurs siècles après leur chute, semblent dire à celui qui vient s'enquérir de l'état primitif de ces pays : Nous avons été condamnés, exterminés, mais examine notre œuvre, et juge par toi-même si nous étions des barbares.

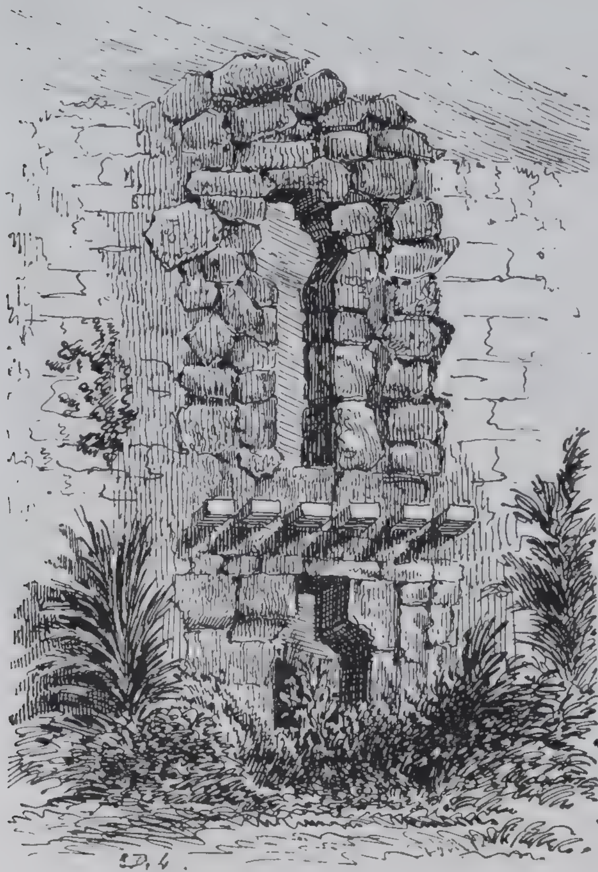


Entrée latérale du *Castillo* de Marca-Huamachuco.

Aussi, à côté de l'horreur qu'inspirent les souvenirs conservés par la légende, éprouve-t-on une admiration sincère pour l'esprit pratique de l'indigène. L'utilité primait chez lui tout ce qu'on serait tenté de considérer comme trait caractéristique, comme détail ethnologique de la race indigène lorsqu'on n'a étudié qu'une seule région du Pérou. Sans insister autrement ici sur l'égalité qui régnait dans l'empire autochthone et que tant d'historiens du Pérou ont affirmée, un fait frappe tout d'abord le voyageur qui arrive à Marca-Huamachuco.

Une petite terrasse, le *cerro Amaro*, se trouve séparée de la ville par les murs d'enceinte. Or, si les habitants de la grande ville ancienne n'ont pas été d'une race différente de ceux du *cerro Amaro*, ils ont eu, du moins, la préoccupation de vivre séparés de ces derniers et de vivre mieux. Le premier groupe, en dehors de l'immense mur d'enceinte, qui a plus de 2 kilomètres

et demi de long, présente le caractère d'un de ces petits villages d'ouvriers qui, dans l'ancien Pérou, se trouvent toujours à proximité des maisons de rois ou des temples des dieux nationaux. Sur ce plateau séparé, point de cours, point de larges galeries, point de belles constructions; ce ne sont que de mesquines habitations entassées les unes à côté des autres et encombrant l'espace fort restreint. Entre ce misérable bourg et le premier *cerro* s'élève un terre-plein en tous points semblable à celui de San José à Huamachuco. Il a dû servir d'emplacement à un autel, et l'on dirait que, avant d'entrer dans les lieux sacrés, il a fallu aux profanes des prières, des sacrifices, une sanctification, constituant une sorte d'octroi, un tribut, aux barrières de la ville.



Fragment de mur dans le principal édifice du groupe de la *Monja* à Marca-Huamachuco.

On est frappé de surprise quand on a franchi le mur d'enceinte qui entoure le premier haut plateau. Sur la crête abrupte, le rempart s'élève, en bien des endroits encore aujourd'hui, à 6 mètres de hauteur. Partout il suit les contours capricieux de la montagne. De distance en distance, de petits fortins ou des maisons de garde ont été établis.

Sur le plateau se trouvent deux bâtiments imposants et par leurs dimensions et par leur hauteur; l'homme du pays les appelle aujourd'hui l'église et le château. Ce sont deux grands rectangles oblongs. Trois murs d'enceinte entourent aujourd'hui encore leurs cours énormes. Le mur intérieur a 21 mètres de hauteur; il est, comme les murs de Viracochapampa, percé de fenêtres et de portes. Les corbeaux qui subsistent prouvent que ces édifices s'élevaient en trois étages; le mur du milieu n'a



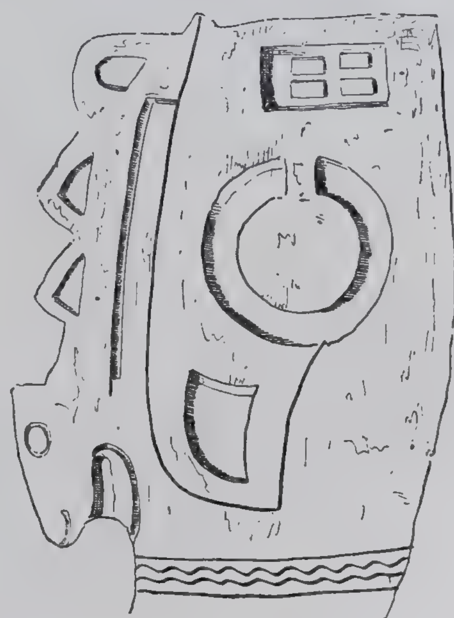
Niche dans le mur d'une salle du *Castillo* de Marca-Huamachuco.



Murs du *Castillo* de Marca-Huamachuco, vus du sud-est

que deux étages, et celui de l'extérieur un seul étage. Une des cours, disposée comme une basilique, se termine du côté ouest par un hémicycle qui occupe la moitié du quatrième côté et forme en quelque sorte une immense niche. Deux piliers d'un mètre de hauteur, couronnés de chapiteaux sculptés sur toutes les faces, divisent le diamètre de l'hémicycle en trois parties égales. Un grand bloc carré de granit, poli sur toutes les faces, se trouve à 6 mètres derrière la ligne des deux colonnettes. Était-ce un trône ou un autel? Nous ne saurions l'affirmer.

Comme le trottoir que nous avons signalé au Chimu se retrouve ici, nous pensons que l'intérieur de cette cour énorme avait l'aspect d'un immense atrium. Mais cet atrium n'était pas la salle de la famille : par ses proportions considérables, par les galeries qui l'entourent, par les loges dont il est garni, il figure un véritable théâtre. Y donnait-on en spectacle des dieux ou des princes, y implorait-on le ciel, ou bien les destinées des hommes y étaient-elles débattues, était-ce un temple ou un forum? Peut-être l'un et l'autre; peut-être, après avoir vu et étudié avec la cruauté savante et calme du prêtre huamachuco les dernières convulsions de la victime, décidait-on de la paix ou de la guerre, et le sanctuaire se transformait-il en forum où l'on discutait les moyens de réaliser les ordres de la divinité, déchiffrés par ses interprètes.



Chapiteau en granit sculpté, supporté par les colonnettes qui se trouvent près de l'autel ou trône dans l'hémicycle du *Castillo* de Marca-Huamachuco.

Toutefois il n'y a aucun doute que l'homme mesure la maison à sa taille morale, comme il mesure le vêtement à sa taille physique. Par conséquent c'était un grand dieu ou un grand roi qui parlait dans cette enceinte, et comme les grands dieux sont l'œuvre de peuples jeunes, et comme les rois puissants sont la résultante d'une grande force nationale, il ressort de la description de ces monuments que le peuple qui les a élevés s'est senti grand et puissant lui-même.

Le second groupe de ruines, sur le *cerro de los Corales*, se compose d'étables à ciel ouvert, réservées pour l'élève des animaux domestiques, les lamas qui apportaient les aliments sur la hauteur et fournissaient à la fois la laine et le cuir.

Le troisième groupe de ruines qui couvre le sommet suivant, le *cerro de la Falda*, est le seul qui soit entouré de trois murs : un mur simple et

un mur double d'une construction des plus singulières. Les architectes avaient construit un mur, sorte de terre-plein, qui, à la moitié de sa hauteur, se divise en deux murs ; une galerie à ciel ouvert, excellente pour la défense et pour la surveillance, est ménagée entre les deux remparts. En rapprochant ces détails du nom que porte l'édifice : *el Convento* (le couvent), on est amené à croire que l'on se trouve bien dans un lieu de réclusion pour des femmes qui ont vécu là isolées des autres habitants; le triple mur d'enceinte est assez significatif, et, de plus, tout ce plateau est séparé du séjour des guerriers ou des prêtres par le plateau hébergeant les troupeaux.

Trois édifices circulaires de différentes dimensions s'élèvent dans cette enceinte. Semblables aux grands palais du *cerro del Castillo*, ils avaient plusieurs étages. Les habitations sont disposées comme les cellules d'une ruche. Dans les parois mitoyennes, il n'existe aucune trace de porte. Toutes les ouvertures sont ménagées sur la périphérie et donnent par conséquent sur le couloir circulaire, qui sépare la construction centrale des hautes murailles qui l'entourent et entre lesquelles il y a eu évidemment, jadis, des galeries ou des chambres disposées comme celles des constructions du *cerro del Castillo* ou de Viracochapampa. Cependant une différence doit être notée, c'est que dans ces cours le troisième étage seulement est percé de fenêtres nombreuses et régulièrement espacées.

Les deux autres étages ont dû contenir des magasins, des dépôts de vivres, de laines, voire des dépôts d'armes, car les fenêtres sont très peu nombreuses, et nous ne pensons pas que jamais dans ces contrées on ait construit des maisons d'où le soleil fût banni. De plus, s'il y avait eu des habitations dans la double galerie formée par les trois murs, on aurait ménagé, comme cela a été fait dans les édifices du premier plateau, une cour au centre, où les habitants auraient pu se réunir. Or cette cour a été utilisée pour le bâtiment que nous venons de décrire. Nous sommes donc bien là dans le gynécée de Huamachuco, où la femme jouait le rôle modeste de travailleuse transformant la matière première, la laine, le coton, le cuir, en vêtements, préparant les fruits et les légumes et attendant le moment où, choisie pour compagne de quelque guerrier ou de quelque prêtre, elle devait quitter la cité des femmes pour cohabiter avec son seigneur et maître.

Il serait difficile de déterminer par qui était habité le *cerro Viejo*. Il n'y subsiste que deux murs d'enceinte de dimensions peu considérables et dont la destination n'est révélée par aucun indice particulier.

L'Indien de Marca-Huamachuco me conduisit à une petite terrasse, sorte

de balcon naturel avec une caverne dans la montagne à plus de 60 mètres au-dessous du bord du haut plateau. Au-dessous de la terrasse s'ouvre un précipice béant de quelques centaines de mètres de profondeur.

Les pans de rochers en cet endroit sont presque verticaux; on devait donc



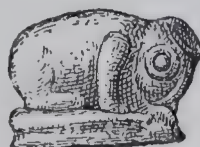
Topo en bronze, épingle pour retenir la *Liclia*, mante des femmes (Réd. au tiers.)



Champi en bronze, instrument des cuisiniers employé pour masser la pâte de maïs. (Réd. au onzième.)



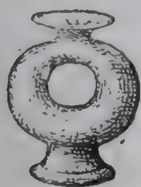
Terre cuite jaune à dessins noirs. (Réd. au douzième.)



Vase en terre cuite rouge représentant une grenouille. (Réd. au onzième.)



Topo en argent (Réd. au tiers.)



Vase en terre cuite jaune. (Réd. au onzième.)



Terre cuite jaune à dessins rouge brique et noirs. (Réd. au tiers.)



Terre cuite rouge à dessins bruns et noirs. (Réd. au quinzième.)

Objets trouvés dans les fouilles de Marca-Huamachuco (page 158).

descendre les prisonniers au moyen d'une corde et, par un moyen analogue, leur faire parvenir leur nourriture.

Lorsque, trois jours après, je résumai à Huamachuco mes observations, je fus amené à reconnaître combien la civilisation de la côte et celle de l'intérieur, géographiquement si rapprochées, sont séparées par des différences capitales. Les faits constatés dans l'une semblent parfois détruire et renverser les thèses fondées sur les données que l'on relève dans l'autre.

Ainsi, sur la côte et dans l'intérieur, je n'avais pas encore trouvé d'habita-

tions à plusieurs étages, dans le sens propre du mot. Huamachuco et Viracochapampa fournissent la preuve que le terrain manquant à l'architecte autochthone, celui-ci s'élève, ne pouvant s'étendre.

L'angle droit paraissait sur la côte être le seul sous lequel se rencontraient les murs des édifices, les remparts et les rues de la ville, les digues, les aqueducs élevés par ces peuples; les ruines de ces villes de l'intérieur montrent qu'on l'abandonne aussitôt et que l'on construit sous d'autres angles ou en suivant des courbes lorsque le terrain, par sa configuration, ne s'accorde pas avec la forme rectangulaire.

On se trouve donc en présence d'une double hypothèse : ou bien le Pérou a été habité par autant de races que l'on rencontre de groupes de ruines, ou bien il a été habité par une seule race ayant des dispositions spéciales et multiples. Pour nous servir d'une expression de notre époque, ces bâtisseurs n'auraient pas été des *caractères* à principes, mais bien des *tempéraments* s'assimilant avec une extrême facilité au milieu dans lequel les avait amenés le hasard de la guerre ou la logique des migrations.

Les fouilles que j'ai fait exécuter dans cette région m'ont donné des résultats satisfaisants. Sur les versants ouest du *cerro Viejo* les grottes dans les schistes ardoisiers contiennent des momies en très mauvais état. J'ai pu ajouter là à mes collections quelques beaux spécimens de poterie et des objets en bronze et en argent.

Au sortir de Huamachuco[1], en face du grand cône, le *cerro Negro*, on reconnaît un tronçon de 40 à 50 mètres de l'*acequia* qui jadis alimenta Viracochapampa; près du chemin, apparaissent deux maisonnettes de garde.

A une demi-lieue à droite du chemin, on aperçoit l'*estancia de Condorungo*. La *pampa de Yamobamba* s'élève à 8 lieues au sud de Huamachuco, à une hauteur de 4215 mètres : c'est le *alto de Conchucos*. Une croix, la *Cruz de Conachugo*, marque dans ce triste passage la moitié de la route entre Huamachuco et la ferme de Angasmarca.

Dans toute la seconde moitié de la *pampa de Yamobamba*, le chemin des incas est parfaitement conservé. Il a 6 mètres 1/2 de large et, du côté droit de la route, il y a encore trois *tambos*.

A une demi-lieue environ avant l'extrémité sud de la *pampa*, à gauche de la route, on retrouve encore des vestiges mal conservés d'une grande

[1] En sortant de Huamachuco, on passe par la *chacra de la Colpa*, la *estancia de Choquisongo*, la *estancia de Tambilla*, la *estancia de la Paja Blanca*; ce point se trouve à près de 3 lieues 1/2 de Huamachuco.

Dans cette contrée, les Indiens ne comptent pas par lieues, mais par *coqueadas*. Le terme de *coqueada*, c'est-à-dire le temps que met un Indien à *chiquer* une *boule* de *coca* assaisonnée à la chaux, sert de mesure de longueur équivalant à 1 lieue 1/2 environ.

ville ancienne, avec un terre-plein semblable à celui de San José de Huamachuco. A 2 lieues plus loin, également à gauche de la route, près d'un endroit appelé Huailillas, sur le flanc d'un *cerro* que, dans le pays, on appelle *el Corregidor*, on peut admirer une magnifique *acequia*, espèce de pierrée située à 170 mètres au-dessus du niveau de la gorge.

De Angasmarca[1] on se dirige vers le sud-sud-est sur Mollepata[2], distant de 5 lieues environ. Après quatre montées et trois descentes, on arrive à un dernier versant très long et d'un terrain difficile, qui conduit le voyageur à Mollepata.

Rien de charmant comme ce village vu de loin, du haut de la route. Qu'on se figure un immense bloc de granit que l'érosion de la gangue environnante a entouré d'abîmes. Semblable à une presqu'île, ce rocher est relié par une voie étroite au versant nord du *cerro de Mollebamba*, par lequel on descend de la *puna* déserte dans le petit bourg. Du côté opposé des gorges dont le village est entouré, s'élèvent des montagnes abruptes. Les rayons du soleil couchant se concentrent dans ces gouffres, qu'ils emplissent d'une atmosphère lumineuse. Le village semble émerger d'un lac doré, sur une île enchantée.

Lorsqu'on descend les pans abrupts de cette espèce de falaise, on arrive à un point appelé *cerro de Atchupalle*, tout couvert de bois pétrifié; puis on passe auprès de la *estancia de la Pampa Negra*, et quand on a franchi le *rio de Tablachaca*, on rencontre, à peu près à moitié hauteur du versant opposé (le Chindol), sur un plateau peu étendu, des ruines en assez bon état qui semblent avoir été jadis un sanctuaire, car on n'y observe aucune des dispositions qui caractérisent l'habitation ordinaire de l'autochthone.

Le pont du *rio de Tablachaca*[3], bien qu'il soit moderne, est plus curieux que ces vestiges de l'antiquité. Il est établi sur dix-huit *lasos* en cuir dont la moitié à peine soutiennent le tablier; neuf ou dix de ces courroies sont cassées. Aussi, pour le traverser, faut-il décharger les mules et courir le risque de se noyer à pied.

C'est un des endroits les plus marquants dans l'histoire du Pérou sous les incas. Huascar, dernier roi légitime, fut égorgé près de ce pont par

[1] On passe près d'un point appelé *Tambo* et, à une petite lieue de là, à la *chacra de Pampamarca*, appartenant encore à la *hacienda de Angasmarca*. Après avoir franchi le *rio de Piscochaca*, à une demi-lieue de la *Cruz de Pajagon*, on entre dans la *hacienda de Tulpo*.

[2] Dans le district de Mollepata, le petit village de Mollebamba portait jadis le nom de Andamarca. (*Souvenirs* de MM. Porturas, *hacendados* de Angasmarca, cités par M. Raimondi, *el Perù*, t. II, p. 33.)

[3] Ce *rio de Tablachaca*, on prononce souvent dans le pays Tablachacra (ou Chuquicara), se jette dans le *rio de Huaras*, de *Huailas*, de *Yungai*, etc., et forme le torrent de Santa.

ordre de son frère révolté Atahualpa, qui, après ce meurtre, monta sur le trône où le surprit Francisco Pizarro. On ne retrouve pas, dans toute l'histoire des maîtres souverains de ces régions, un second exemple de félonie. Le premier signe de déchéance morale de cette grande race fut suivi de sa chute. Les Indiens ont gardé le souvenir de l'assassinat de leur roi et font, en passant par ces parages, douze fois le signe de la croix. Après avoir passé le pont, ils se purifient les mains en les trempant dans



Gravé par Erhard

Plan de la région du Chindol et de Pallasca avec les ruines de Huachaca et le *rio de Tablachaca.*

l'eau du fleuve. Simple et dramatique spectacle qu'offre cette race qui, depuis près de quatre siècles, s'efforce de laver la tache de sang dont quelques malfaiteurs se sont souillés. En voyant ces Indiens tristes, graves, silencieux, descendre au bord du torrent furieux et remonter en marmottant au pied de la croix du chemin : « Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit, » dont ils accompagnent toujours le signe de la croix, je me rappelais les remords de lady Macbeth et, pour la première fois, j'éprouvai de la pitié, de la sympathie pour ces pauvres gens, si calmes, si humbles et souvent si malheureux.

A une lieue au-dessus du pont on passe devant deux petites *estancias*, celle

de Chindol et celle de Tucna, avant d'entrer dans le bourg de Pallasca, situé près du sommet, sur le versant sud du *cerro de Chindol*.

Pallasca[1], le jour de mon arrivée, est en fête. Les *huancos*, danses populaires que j'avais vues sur la côte, s'appellent ici *mojinganga*[2]. Ils ne sont pas moins enfantins, monotones et, en somme, peu plaisants.

Je tâchai de me procurer un gîte, ma bête de charge étant très fatiguée par la montée. J'eus la satisfaction de le trouver chez le curé, vieillard de quatre-vingts ans, sourd, mais alerte et vigoureux. Sa maison fourmillait d'enfants. — Il me dit que c'étaient ses petits-fils.

Lorsqu'il apprit que je venais de France, il appela sa fille, jeune femme assez jolie d'environ trente ans, veuve d'un tailleur français qui, après avoir fait la campagne du Mexique, était venu s'établir au Pérou. — C'est bien plus loin que de s'y rendre d'Europe.

Sa lignée était un peu basanée et blonde à la fois, ce qui donnait à ces descendants d'un gavroche transplanté dans la *Sierra* l'air le plus bizarre du monde.

Au sortir de Pallasca, en suivant le versant du Chindol à Chinguran, on trouve, à un kilomètre au sud, dans une gorge profonde, deux sources d'eaux ferrugineuses. On passe, sur un petit pont fait de quelques troncs d'arbres à moitié pourris, le torrent de Pilla Ausida. A partir de là, le terrain s'élève jusqu'à Huandoval.

De temps en temps des hameaux sur les versants, de grands panoramas, d'un lointain extraordinaire, des montagnes noires couronnées de neiges éclatantes, parfois, apportés par le vent, les sons affaiblis d'une musique bizarre qui fatigue lorsqu'on l'écoute de près, et qui, entendue à distance, semble s'accorder avec la nature singulière des Andes : voilà le bilan de cette journée.

[1] La province de Pallasca et sa capitale, Corongo, ont été découvertes par Hernando Pizarro, au mois de mai 1533. C'est en 1561 (voy. Callancha, *Chronica moralizada de San Agustin*, lib. II, cap. XXXII) que les augustins entreprirent la conversion des Indiens des provinces actuelles de Huari, Pomabamba et Pallasca. La province de Conchucos, telle qu'elle existait alors, comptait six villes ou bourgs qui existent encore aujourd'hui : Pallasca, Tauca, Piscobamba, Corongo, Guandoval (Huandoval) et Cahuana (Cabana).

[2] *Mojinganga* ou *Mojingana*, mot espagnol mal prononcé par les Indiens.

IX

De Huandoval à Corongo. — Ma première nuit à Huandoval. — Ruines du mont Chucana. — Fêtes du Rosaire. — Cabana. — Architecture indienne. — Ruines du Pasbash. — Curieux bas-reliefs. — Départ pour Corongo. — Travaux anciens d'utilité publique. — La *puna* de Tuctubamba. — Arrivée à Corongo.

Je m'étais figuré que Pallasca était l'endroit le plus triste de la terre, malgré ou peut-être à cause de son air de fête.

Huandoval reculait à mes yeux les bornes de la misère humaine.

Des monceaux difformes de briques séchées au soleil d'avril et transformées par les pluies d'octobre en une masse humide, le chaume pourri des toits en pain de sucre, les cours aux murs délabrés, dans lesquelles de petits porcs noirs se livraient aux ébats innocents et malpropres de leur race, quelques figures d'hommes et de femmes, plus misérables encore que le reste, un ciel désespéré qui pleurait sur le pauvre pays de grosses larmes froides, quel morne tableau pour le voyageur qui arrive exténué de fatigue et de faim! Je demandais le *tambo;* c'est ainsi qu'on appelle les auberges qui existent en certaines villes privilégiées du Pérou.

Malheureusement on me répondit par l'éternel *manan canshu :* il n'y en a point. L'embarras du voyageur est grand dans ce cas. On dort bien en plein champ, mais dormir dans la rue!

La petite ville est insupportable en Europe; imaginez ce qu'elle est nécessairement dans la Cordillère des Andes, où une société très restreinte se trouve pour ainsi dire isolée du monde entier, où toutes les ressources de la vie sont presque exclusivement le produit du travail personnel, où aucun échange ne vient les augmenter, et où aucune des ambitions qui nous meuvent ne stimule le travailleur. On est pauvre dans ces petites villes, et si franchement pauvre qu'on n'y est pas besoigneux. L'indifférence consciente et presque courageuse avec laquelle tous y acceptent leur sort a je ne sais quoi qui plaît à l'Européen et lui fait pardonner volontiers le manque apparent de sympathie qu'il rencontre souvent. Une certaine timidité, plus logique qu'elle ne paraît tout d'abord, fait que ces pauvres gens refusent l'hospitalité et vous font parfois endurer la faim, de peur de vous donner à manger un plat peu soigné ou peu friand. C'est seulement ainsi qu'on peut excuser

le caractère renfermé et quelquefois si rogue des habitants de l'intérieur, dont le voyageur a tant à souffrir.

J'essayai vainement d'obtenir un asile pour la nuit. Le curé était allé enterrer une de ses ouailles dans la commune de Tauca ; le gouverneur ondoyait l'enfant d'un de ses amis à Cabana. Le lieutenant-gouverneur, en compagnie du juge de paix, avait fait une longue excursion dans les vignes du Seigneur.

Les braves gens de Huandoval, voyant que je ne trouvais pas asile chez les autorités, me jugèrent probablement indigne d'être accueilli chez eux. Pendant que, d'un ton d'abord aimable, puis sec et cassant au fur et à mesure que je me heurtais contre la froide indifférence des Indiens, je parlementais sans obtenir de résultat, la nuit venait, il pleuvait, et les Indiens, sous la porte de leur cabane, écoutaient sans sourciller le voyageur sous la pluie.

Je me remis en route. Lorsqu'on est seul et que les Indiens sont en nombre, surtout sachant que l'autorité dort bien, il ne fait pas bon plaisanter avec cette race singulière.

A quelques pas de la place, une jeune Indienne, assez jolie fille, préparait les pommes de terre gelées et noires que l'on mange dans l'intérieur sous le nom de *chuño*. J'arrêtai ma bête et demandai à la brune beauté de m'en vendre pour mon muletier et pour moi. Elle me regarda longuement d'un air méfiant, puis, nouant le linge sur lequel le *chuño* était étalé : *Manan canshu*, me dit-elle résolument.

J'avais perdu patience. En un clin d'œil j'étais descendu de la bête et je remplissais mes poches de pommes de terre, en barrant la porte à l'Indienne. Puis je lui donnais une pièce de quatre réaux, représentant environ vingt fois la valeur des comestibles que je m'étais appropriés. La pauvre fille, qui peut-être de longtemps n'avait eu autant d'argent entre les mains, sourit en me disant : « Que Dieu vous le rende, maître! »

Nous partîmes. La nuit s'avançait rapidement. Aux premières lueurs de la lune apparut, à peine à un quart de lieue du village, la silhouette anguleuse d'une grande ruine. Bientôt nous distinguâmes un appentis près d'un mur.

Les vivants nous avaient refusé l'hospitalité. Les Péruviens morts depuis quatre siècles allaient nous l'accorder dans leur demeure solitaire. C'était une *pascana*, sorte de hutte en roseaux couverte de chaume, servant d'abri pour une nuit aux muletiers qui transportent leurs charges d'argent de Pasacancha à la côte.

A mon entrée, je fus reçu par les grognements furieux d'une troupe de

chiens qui avaient établi là un campement bien abrité. Ma cravache eut bientôt raison de leurs prétentions. Les chiens s'enfuirent, et ce fut avec une indicible satisfaction que je pris la place des quadrupèdes, pendant que nos mules déchargées se roulaient sur le sol — pansement naturel à défaut de tout autre.

En me réveillant le lendemain, je vis au-dessus de ma figure un énorme chapeau noir de forme carrée. Ladite coiffure appartenait à M. le curé, qui était venu me souhaiter le bonjour. La chronique locale lui ayant appris qu'un *taïta* était allé la veille au mont Chucana, l'excellent homme



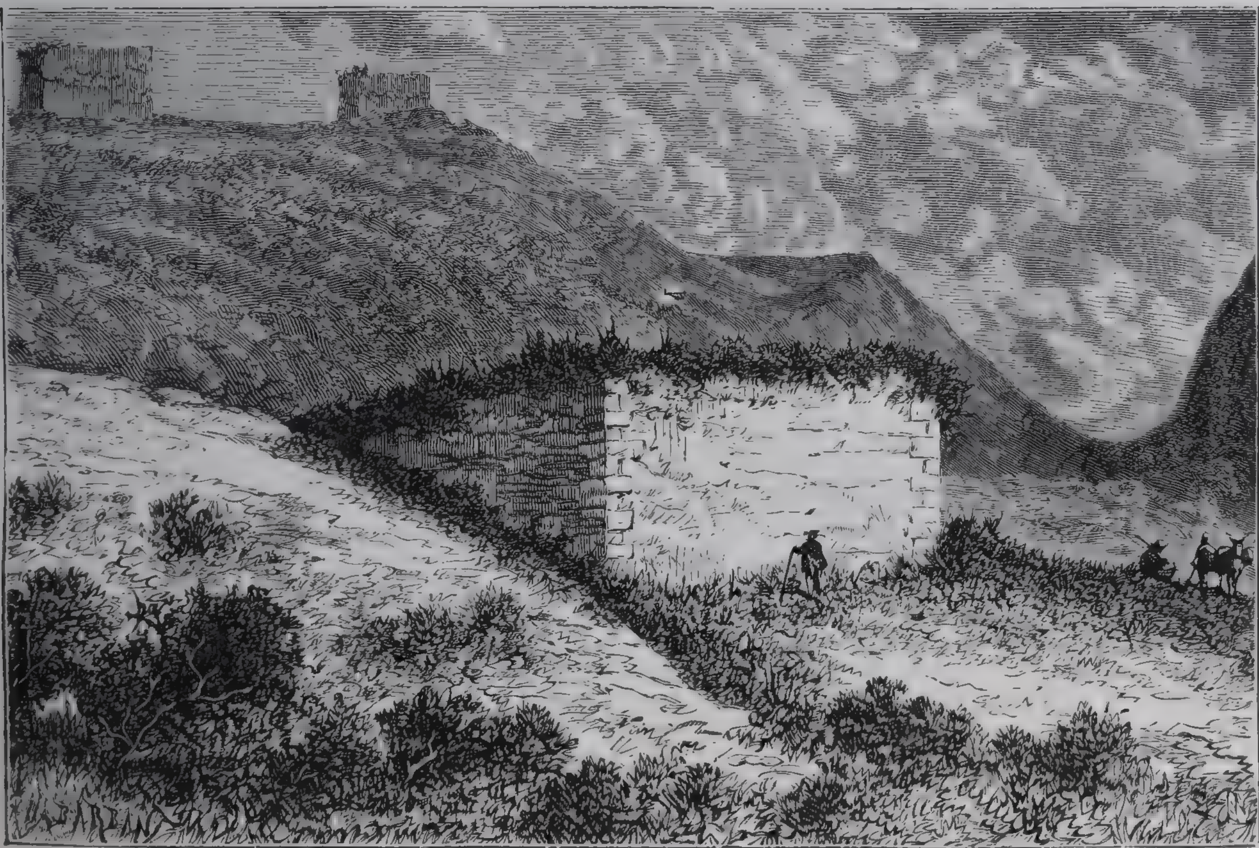
Vue de la grande place de Cabana (page 166)

était venu m'offrir l'hospitalité dans sa maison; avant toute chose, il se fit mon guide à travers les ruines auprès desquelles j'avais passé la nuit précédente.

Huandoval n'a pas toujours été le triste hameau qu'il est aujourd'hui. La ville antique, qui se trouve au sud-est du village actuel, a grand air, comme tous les monuments légués par les autochthones à leurs pauvres descendants. Les murs en pierre étaient jadis ornés de frises en granit. Au-dessus des chambranles sortaient, en haut-relief, des figures d'hommes grimaçantes taillées dans le grès. On travaillait en ce temps lointain, on savait vivre. Les fêtes et les réjouissances publiques avaient un sens mieux défini qu'aujourd'hui. Il y avait un certain ordre de choses, et non pas le désordre absolu de toutes choses qui me paraît régner actuellement dans ces parages.

Le curé m'invita à passer chez lui un ou deux jours et à assister à la fête de Santa Rosa, qui, selon lui, avait gardé, à Huandoval, un caractère local particulièrement intéressant. C'était vrai. Appuyé à la porte de l'église, j'assistai au curieux spectacle d'us et coutumes probablement indigènes qu'on a fait concorder avec le calendrier catholique, afin de concilier les habitudes du vaincu avec les scrupules du vainqueur.

Une cinquantaine d'individus, une demi-douzaine de musiciens en tête, avaient amené un mouton devant la porte de l'église. Ils dansaient autour



Pashash (probablement le temple ancien de ce groupe d'édifices), vu du sentier de Tauca (page 168).

de la bête que tenait un homme orné d'une écharpe rouge et armé d'une hache.

La danse terminée, l'homme à l'écharpe tue la bête, à la grande joie des assistants. Une large tache de sang, dans le cimetière, marque le lieu du supplice autour duquel recommencent les danses. Aux sons aigus de la *flauta* et de la *pita* se mêle le carillon. Le mouton est chargé sur les épaules d'un robuste gaillard, et alors, précédée de l'exécuteur qui brandit sa hache ensanglantée, la singulière procession se met en marche, fait une courte halte devant toutes les portes de la grande rue, et se dirige finalement vers la maison de celui qui, par dévotion pour sainte Rose, paie les frais de la fête.

Les danses et les chants durèrent pendant toute la journée. Le soir, à la lueur des feux qui s'éteignaient, on vit étendus par terre pêle-mêle

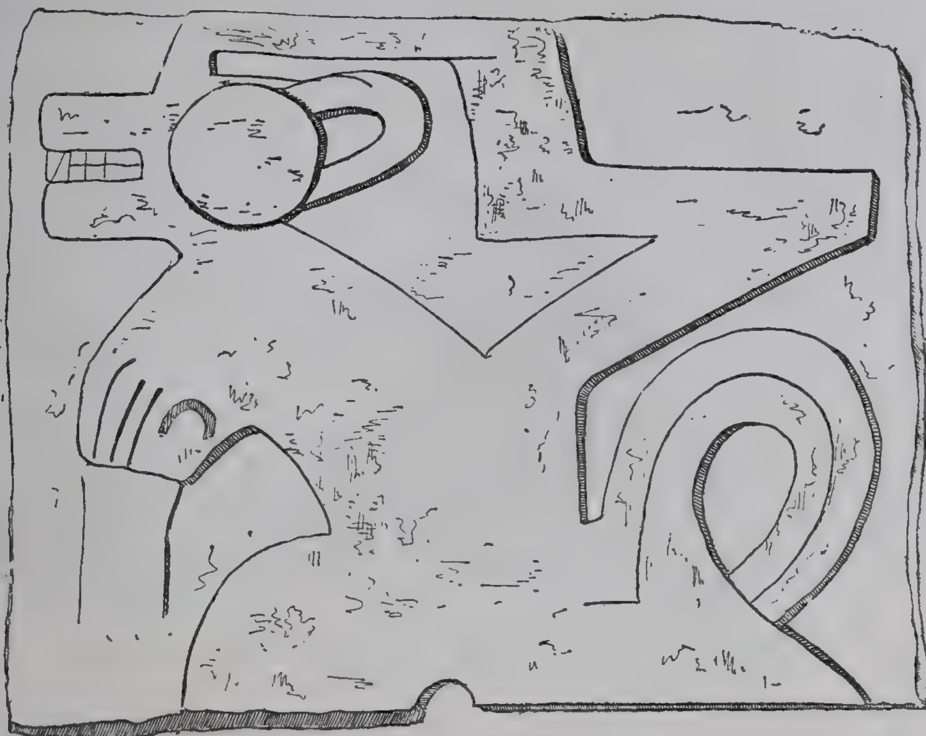
hommes, femmes et enfants, ivres de *chicha* et de rhum, et poussant parfois, au milieu de leur lourd sommeil, un de ces cris rauques, de ces gémissements modulés dont leur oreille était encore remplie pour les avoir entendus pendant toute la journée.

Le lendemain matin, je me mis en route pour Cabana. Ce village n'est séparé de Huandoval que par une montagne considérable ayant environ une lieue de montée et autant de descente.

Groupe des ruines du Pashash, ville et sanctuaire anciens, près Cabana (pueblo).
Échelle de 1^{mm} pour 15^{m} (page 168)

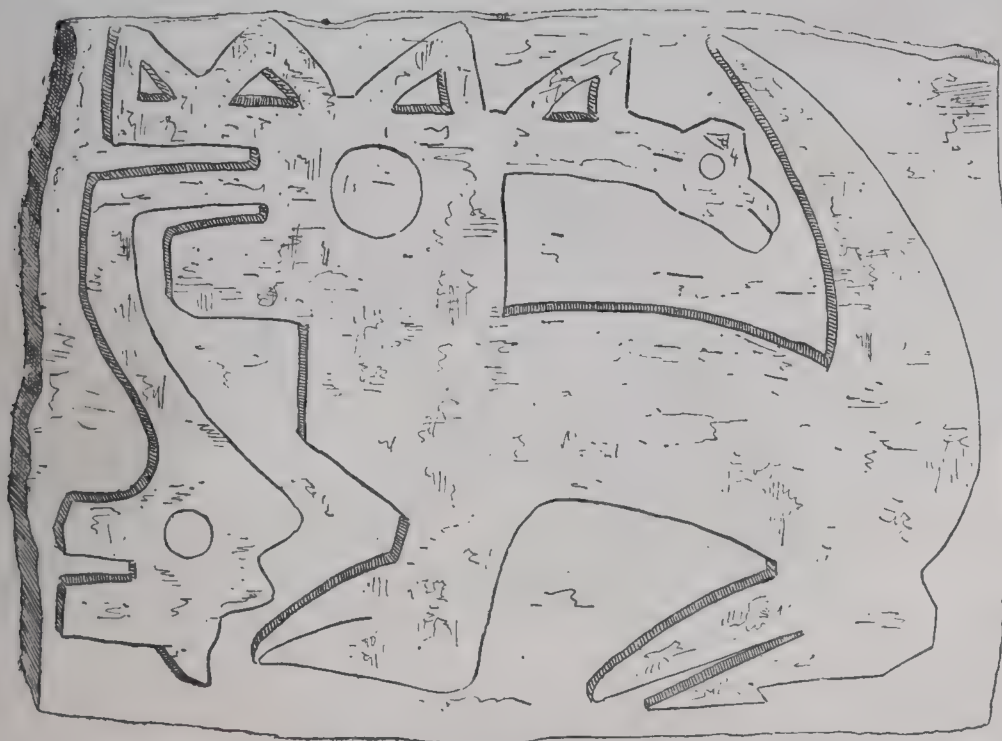
Sur le sentier qui, par mille zigzags, me conduisit sur la crête, je rencontrai des Indiens en assez grand nombre, les hommes poussant devant eux des ânes chargés de deux bouteilles en terre cuite remplies de tafia, les femmes ayant le « fruit vermeil de leur amour » pendu au dos, et profitant

de la longueur du chemin pour filer du coton, ce qui leur donne un faux air moyen âge s'accordant bien avec l'humilité qu'elles témoignent toutes



Bas-relief en granit trouvé à Cabana, représentant un animal fabuleux, peut-être le *alcocc*, assis (semblable au chien) ; provenance du Pashash. (Réd. au sixième.)

les fois qu'on ne leur demande rien, ou qu'on leur demande quelque service qu'elles se voient dans l'absolue nécessité de rendre.



Bas relief en granit trouvé à Cabana, représentant un animal fabuleux, quadrupède dont la crinière flottante et la langue qui pend hors de la gueule se terminent par des têtes de serpent ; provenance du Pashash. (Réd. au sixième.)

J'étais prévenu, par une petite note de Raimondi, le plus courageux et le plus savant voyageur au Pérou, dans son volume sur Ancachs, de l'existence

de quelques ruines près de Cabana; mais je devais y trouver des traces archéologiques bien autrement importantes que celles qui m'avaient été signalées.



Tête de granit en ronde bosse provenant du Pashash. (Réd. au sixième.)

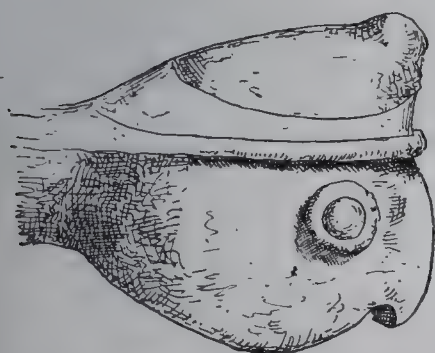
Sur le *cerro* de Pashash, à un quart de lieue du village moderne, s'élèvent



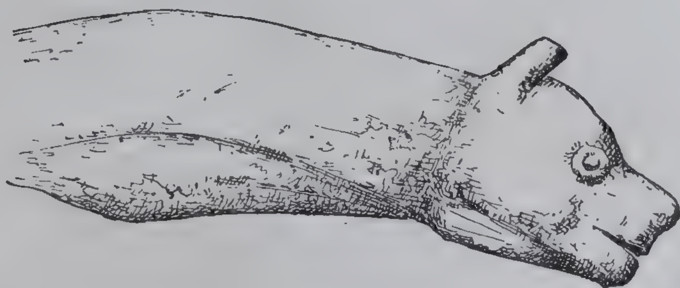
Tête de granit en ronde bosse provenant du Pashash. (Réd. au cinquième.)

les murs d'enceinte, droits et nus, semblables à ceux que nous avions trouvés à Huamachuco ou dans les environs de Cajamarca. Cependant les murs de

ces constructions étaient intérieurement ornés de bas-reliefs, et, si l'on considère qu'un grand nombre des œuvres ont été arrachées de leur place

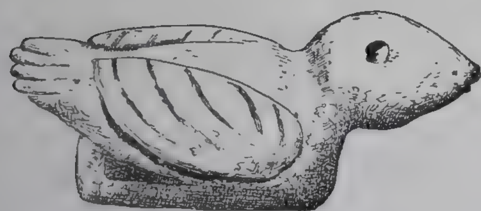


Tête de chouette (ronde bosse) scellée dans le mur de l'église de Cabana, anciennement au Pashash; granit gris. (Réd. au onzième.)



Cuy (cochon d'Inde) ronde bosse, scellé dans le mur de l'église de Cabana, anciennement au Pashash. (Réd. au dixième.)

primitive pour orner les maisonnettes des habitants du bourg moderne, on peut dire que jadis les parois des salles de ces anciens temples ont dû en

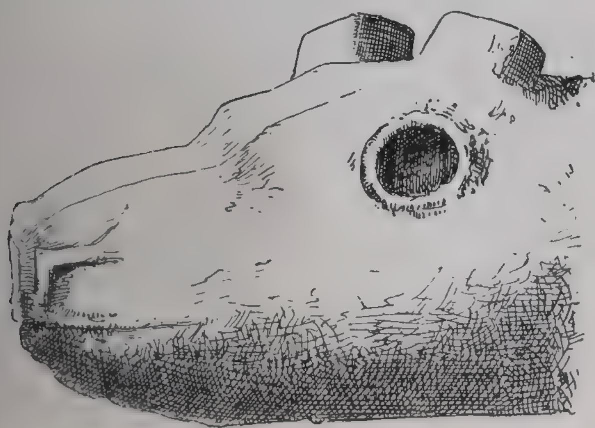


Couronnement d'un pilier en grès, représentant un oiseau (sorte de colombe), granit rose; provenance du Pashash. (Réd. au quinze.)

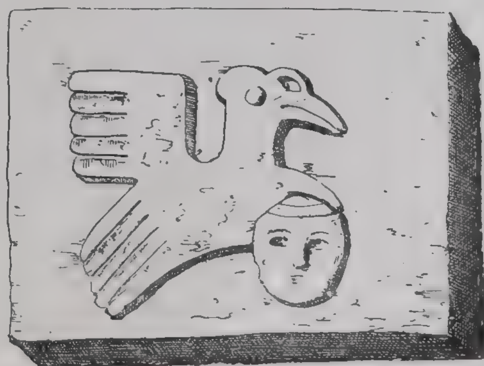


Animal (méconnaissable), granit rose; couronnement d'un pilier de porte au Pashash. (Réd. au vingtième.)

être entièrement couvertes. La valeur archéologique de ces œuvres dépasse naturellement de beaucoup l'intérêt artistique qui peut s'attacher à elles. Ce



Tête de *cuy* scellée dans le mur de l'église de Cabana, anciennement dans un mur du Pashash; granit noirâtre. (Réd. au sixième.)



Bas-relief méplat, condor tenant une tête humaine; dalle scellée jadis dans un mur du Pashash; porphyre brun. (Réd. au vingtième.)

sont, pour la plupart, des bas-reliefs *dans le plan*, c'est-à-dire des bas-reliefs dont les principales saillies se trouvent sous un même niveau. Je passai trois jours à en estamper les plus importants.

Les sujets représentés sont extrêmement variés, aussi bien par l'idée que par l'exécution ; parfois ce sont des allégories ou des représentations symboliques, parfois des imitations de la nature.

Cabana possédait jadis, à côté de la sculpture, une céramique remarquable, dont j'ai pu dessiner plusieurs spécimens. Si tous les Espagnols



Tête de granit du Pashash, scellée dans le mur d'enceinte du cimetière (tombé aujourd'hui); provenance du Pashash. (Réd. au septième.)

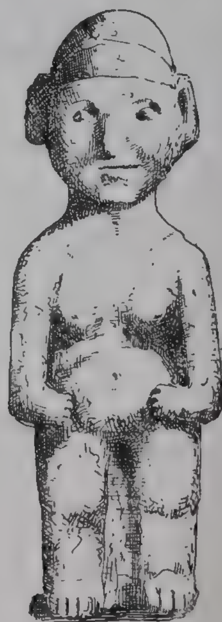
avaient été animés pour les œuvres antiques d'un respect analogue à celui des habitants de Cabana, bien des faits, aujourd'hui inconnus, de l'histoire



Haut-relief en granit, provenance du Pashash. (Réd. au neuvième.)



Tête d'homme en haut-relief, granit gris; provenance du Pashash. (Réd. au neuvième.)



Figurine en granit gris (femme nue); provenance du Pashash. (Réd. au quatorze.)

péruvienne seraient acquis à la science ; bien des doutes seraient dissipés, bien des erreurs rectifiées ! Malheureusement, les habitants de Cabana sont même trop soigneux. Ils barbouillent leurs maisons de plâtre, et poussent leur amour de la propreté jusqu'à bien blanchir les sculptures anciennes. J'ai dû tout gratter, travail long et coûteux, car ces braves gens ne manquaient pas de me faire payer comptant ma curiosité archéologique. Je ne regrettai pas



Lagune de Tuctucocha, avec les versants de collines couverts des traces de *Andenes*, gradins ou terrasses anciennement couverts de cultures (page 172).

cette dépense : je mis au jour, peu à peu, près de trente de ces œuvres scellées dans les murs des maisonnettes, au-dessus des portes, parfois même dans les marches du perron qui exhausse le rez-de-chaussée.

Trois jours après mon arrivée je me remis en route vers le sud-est.

A une lieue et demie au sud-est du Pashash, nous montâmes sur la *loma* de Gocrapargo, d'où nous déviâmes pour nous rendre à Masgonga, à un endroit appelé le *cerro de las Tres Acequias*. Trois canaux anciens d'irrigation se rencontrent et se croisent en ce point sous des niveaux différents.

Vers six heures du matin, nous arrivâmes sur la *puna* de Tuctubamba. A l'entrée même du plateau, on voit quelques ruines de peu d'intérêt. Ce haut plateau a 8 lieues de long ; il se trouve à 4751 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est, à 59 mètres près, la hauteur du mont Blanc. Jamais *puna* ne m'avait paru aussi morne. Le ciel, le sol, les flaques d'eau, les petits lacs qui dormaient à droite et à gauche de notre route, tout était gris, de cette couleur bâtarde qui en réalité n'en est pas une, et que certains peuples ont adoptée avec raison comme couleur de deuil. Impossible de peindre ce qu'il y a de navrant dans l'effrayante nudité de cette nature, de faire comprendre la profonde mélancolie qui vous oppresse le cœur dans ce milieu désolé. Pour s'en faire une idée, il faut avoir vu une *puna ;* il faut que votre regard se soit perdu sur l'immensité de ces landes, couvertes d'une herbe chétive sans saveur et sans couleur ; il faut avoir frissonné sous le souffle de sa froide bise ; il faut avoir été ébloui de son soleil et de ses éclairs, assourdi par les longs roulements de son tonnerre ; il faut avoir senti chanceler sous soi le pas d'une mule exténuée et avoir passé des journées entières seul dans ces immenses solitudes, la poitrine serrée comme dans un étau par l'air à peine respirable, pour se former une idée exacte d'un haut plateau des Andes. Que l'œuvre de l'antique civilisateur de ces régions vous paraît grande alors ! Comme on comprend aisément toute la valeur et toute l'importance de cette victoire remportée, par un homme inconnu aujourd'hui, sur la nature rebelle, sur le terrain inhospitalier et souvent inaccessible, sur un ensemble de difficultés effrayantes !

Vers quatre heures de l'après-midi, nous descendîmes dans des contrées moins froides. A 300 mètres au-dessous, la *puna* se transformait en *pampa*. Les rives de la lagune de Tuctucocha, qui s'étend à une demi-lieue, sont fort accidentées, et les collines, jadis transformées en terrasses par des cultivateurs aujourd'hui traités de « sauvages », ont gardé en partie, jusqu'à ce jour, les traces des ces travaux surprenants. Les gradins ont environ 2 mètres de haut. La largeur de chaque gradin dépend de l'inclinaison du versant. Pour me servir d'un terme de géométrie, chacun de ces plateaux

est le premier côté d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse est figurée par la pente de la montagne, et le second côté par un mur de soutènement.

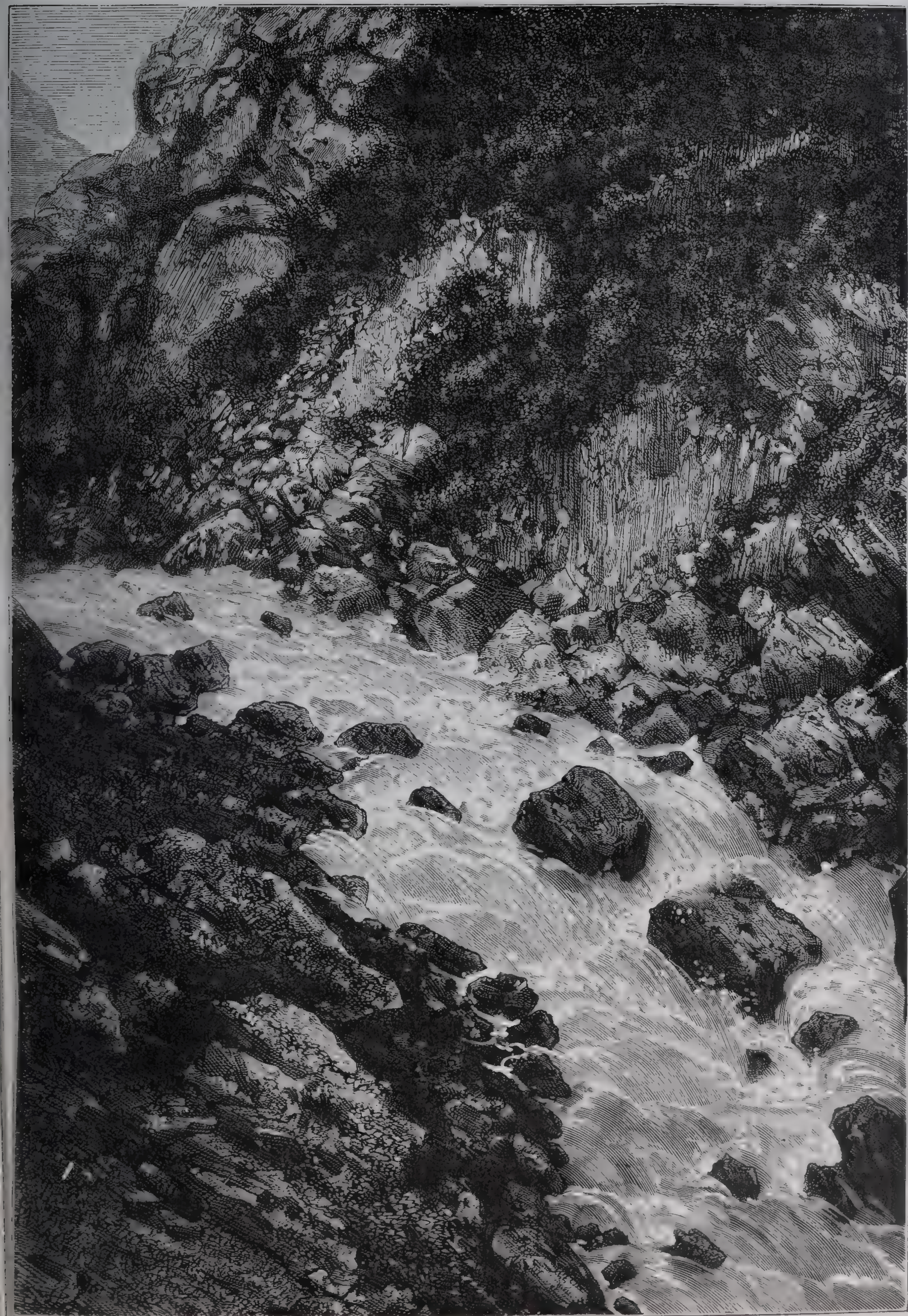
Toutes ces *pampas* sont couvertes d'une herbe assez haute, mais sèche et de couleur fanée, malgré le voisinage d'une grande lagune. Anciennement, on cultivait sur ces terrasses des pommes de terre, des *ocas*, peut-être même du maïs ; aujourd'hui, il ne reste plus aucune trace de culture.

Le chemin descendait de plus en plus par mille détours au milieu d'un terrain très accidenté. A la gauche mugissait le *rio* de Corongo, et de temps en temps, pour toute preuve de l'existence de l'Indien moderne, nous apercevions de petites huttes, *chosas*, empruntant parfois la forme d'une ruche de paille ou d'un grand nid renversé. Les bergers, architectes de ces piètres palais de la *pampa*, s'y abritent pendant la nuit avec leur femme, leur enfant et leur chien. La triste famille de l'Indien forme dans ce réduit, plus poétique que pratique, une pelote informe, et c'est avec surprise qu'on se demande comment quatre êtres vivants peuvent se glisser sous cette guérite dépourvue de porte, pour y monter une garde sans fin ni trêve.

Le soleil venait de disparaître lorsque nous entrâmes à Corongo[1]. Les Indiens n'y parlent que la langue quichua. Partout des rues droites aux maisons basses. Devant chaque porte, on préparait le repas sur un feu de braise qui, de ses lueurs empourprées, éclairait hommes, femmes et enfants, accroupis autour de la marmite. Les maîtres et leurs chiens étiques regardaient le *chupe* d'un air d'avidité contemplative, et trouvaient à peine un instant de répit pour jeter un regard curieux sur le voyageur, oiseau rare pourtant à Corongo, qui se trouve en dehors de toute voie de communication.

Passant sur un beau pont en pierre de taille de l'époque coloniale, nous nous dirigeâmes vers la maison du gouverneur, nommé Isaguirre. C'était un Indien pur sang, d'une patine superbe. Il avait, en nous recevant, de la bienveillance et presque de la grandeur dans sa tristesse naturelle; car chaque jour je comprenais de mieux en mieux que l'Indien est toujours triste, triste à l'église, triste en sellant le cheval, triste en s'accroupissant sur le seuil de la salle, triste en buvant, triste en dansant, triste en courtisant sa belle. Sa chanson d'amour est un gémissement, et, s'il a parfois l'allure de la gaieté, il emprunte à la mélancolie la physionomie et l'accent.

[1] Le 16 janvier 1533, Hernando Pizarro venant de Mollebamba (Andamarca) arriva à Corongo. La veille il a dormi, selon Xerez (*Conquista del Perù*, t. III), à Totopampa. Vu le chemin qu'il a parcouru et les distances qu'on peut franchir sur de bonnes routes, cet endroit, qui n'existe plus, doit être, d'après Raimondi, le Chindol avec ses ruines à quelques centaines de mètres du village actuel de Pallasca. (A. Raimondi, *el Perù*, p. 33.) Nous croyons, contrairement à l'avis de ce savant, qu'il s'agit de la *puna* de Tuctubamba (prononciation légèrement altérée de Totopampa) sur laquelle nous avons trouvé et signalé, dès le mois de janvier 1878, les vestiges anciens (voy. le *Tour du Monde*, n° 887).



Chute du *rio* Corongo.

X

De Corongo à Andaymayo. — Forteresses du Huaullang. — Manufacture d'Urcon. — Croyances de l'Indien. — Andaymayo. — Les ruines de Sipa. — L'hospitalité au Pérou.

En quittant Corongo[1], nous dûmes gravir une de ces montées effrayantes comme on en rencontre si souvent dans la Cordillère des Andes.

A 2 lieues de distance apparut la *estancia de Aco*. — Cette *estancia* se compose de trois maisonnettes et d'une chapelle. — Je ne sais en l'honneur de quel saint les habitants des maisons et les *compadres* et *commadres* des environs se trouvaient ce jour-là dans la chapelle, transformée en salle de bal. Deux Indiens jouaient sur la *caja* et la *kena*, les autres dansaient devant l'Éternel. Les vases contenant de la *chicha* et les plats remplis d'*ajiaco* et de *piquante* se trouvaient sur le seuil du sanctuaire. — Mon muletier fit le signe de la croix, prit une gorgée de *chicha*, et nous continuâmes notre route.

Il fallut onze heures pour faire les 7 lieues qui séparent Urcon de Corongo. Vers quatre heures du soir, nous arrivâmes au col du *cerro de Huaullang*.

Le plateau était couvert de neige. Les murs noirs d'antiques fortifications s'élevaient sur la nappe blanche. En moins de deux heures, je levai le plan de cette œuvre stratégique. Devant moi la Cordillère se dressait noire et majestueuse. Une large brèche semblait ouvrir ce rempart gigantesque. A droite et à gauche de ce trou, des éperons puissants de la chaîne mère s'avançaient et venaient se rejoindre dans la *abra* (passage) que l'ingénieur indigène avait choisie comme point de fortification.

Après avoir pris une vue cavalière de l'endroit, je remontai sur ma mule et nous nous remîmes en marche.

[1] *Estancia de Sugcha*, 1 lieue 1/4; *hacienda de Yantacon*[2] 3 lieues 1/2; *alto de Huaullang* avec ses ruines, 1 lieue 1/4; *haciendita de Hualcallanca*, 1 lieue; Urcon, 500 mètres.

[2] Nous n'avons suivi la route de Hernando Pizarro que jusqu'à Corongo, puis nous avons pris la route qu'il avait choisie lorsqu'en compagnie du lieutenant de Atahualpa, Chilicuchima, chef à Jauja (Sausa), il revint à Cajamarca par Huari et Piscobamba. (Xerez, *Conquista del Perù*, t. III.)

Je m'étais senti abattu et triste pendant toute la journée. Le ciel avait été gris, le vent froid, le paysage morne et désolé. Vers six heures nous étions arrivés sur une *puna* large à peine de 100 mètres. — En atteignant ce plateau, l'horizon parut au loin dessiné par les crêtes de la Cordillère avec ses neiges, et au-dessus de la montagne des nuages noirs encadraient une large tache lumineuse et dorée, dans le ciel, semblables à une immense fenêtre gothique.

Je me sentis pris soudain d'un accès de nostalgie d'une violence extrême, et je ne sais combien de temps je suis resté sous le coup douloureux de ce mal étrange dont on a parfois voulu nier les effets physiologiques.

Lorsque je revins à moi, j'étais à la même place ; la mule s'était arrêtée au haut de la crête, et je n'entendis même point le pas de ma bête de charge. Les nuages s'étaient déformés et déchirés ; ils nageaient dans un ciel décoloré, pâle et transparent. Remettant ma bête au pas, je descendais bientôt la crête dans le crépuscule, abandonnant le soin de chercher la route à ma monture, plus habile à ce métier que le meilleur cavalier.

J'étais transi. Le chemin me conduisit, par plusieurs prétendus ponts, dans des régions moins froides. L'obscurité augmenta rapidement, de sorte que, ne pouvant plus distinguer la route, je crus pendant quelque temps que je m'étais égaré.

Il était nuit lorsque les jappements furieux de la meute de garde m'annoncèrent la proximité de la *hacienda*, but de mon étape. Dans la cour de la ferme je retrouvai mes bêtes et mon Indien, arrivés depuis plus d'une heure.

Urcon est une des rares propriétés du Pérou dans lesquelles on a tenté un essai industriel. M. Théry y a établi une fabrique de draps pour l'habillement, des défenseurs de sa patrie.

Lorsqu'à 150 lieues de la côte, derrière vingt remparts naturels touchant les nues, sans autres routes que des sentiers vertigineux sur lesquels la mule elle-même ne marche souvent que d'un pas hésitant, on est en présence de grandes machines européennes remuant leurs membres de fer et d'acier, lorsqu'on voit le torrent sauvage utilisé par l'habile ingénieur européen et cent Indiens travaillant sérieusement, si incrédule que l'on soit, on croit presque à un miracle.

Je fus admirablement reçu. A peine connut-on le but de mon voyage, qu'on me montra les objets anciens trouvés par M. Théry dans les fouilles qu'il avait fait exécuter sur le Huaullang. Il y avait là quelques très-belles poteries, un de ces *comptoirs*[1] dont nous avons vu un premier spécimen à

[1] Voyez dans le chapitre relatif à la *Sculpture*.

Huandoval, et quelques objets en pierre dure. Dans l'intérieur de l'ancienne chapelle, aujourd'hui en ruines, il existe un grand morceau d'un porphyre bleuâtre, sculpté avec un soin extrême.

Je n'avais jamais si bien compris le caractère particulier de la croyance de l'Indien que pendant mon trajet d'Urcon à Andaymayo ; je le fis en compagnie d'un Indien et d'une Indienne. Ils entreprenaient un voyage de 60 lieues à travers la Cordillère, dans l'espoir de retrouver, par l'intervention de saint Jean de Sihuas, le voleur de deux ânes qui étaient leur principale fortune.



Vue de la place de Andaymayo.

Je leur souhaitai bon succès pour ce singulier pèlerinage, en admirant l'absolue confiance de ces deux pauvres êtres. Je donnai des cigarettes au mari, une paire de ciseaux à la jeune femme, puis j'éperonnai ma bête et quittai rapidement la passe de la Cordillère.

C'était bien là le passage que j'avais vu du haut plateau de Huaullang. La chaîne y est interrompue. On s'élève à 11 500 pieds, et aussitôt on descend vers une belle *quebrada*[1] pittoresque et bien cultivée, la *quebrada de Andaymayo*.

Pendant une semaine, je parcourus cette région toute remplie de ruines

[1] Gorge au milieu des montagnes escarpées

et de tombeaux des autochthones, dont les auteurs de la conquête ne connaissaient pas même le nom.

La montagne qui fut la demeure de l'homme industrieux des temps passés s'appelle le *cerro de Sipa*, au pied duquel se trouve la ferme de M. Cisneros. On peut diviser les antiquités qui s'y trouvent en deux catégories, les villes et les nécropoles. Une singulière disproportion entre les deux genres de maçonnerie qui caractérisent les différents groupes frappe le



Verandah de la *hacienda* de Andaymayo. — *Criadas;* tisseuse.

spectateur. Les édifices des villes anciennes étaient bas, l'appareil misérable (en schistes ardoisiers mal ajustés), aucun grand palais ne s'élevait au milieu des maisonnettes.

Les sépultures de la nécropole, au contraire, sont d'un travail admirable. D'immenses blocs en granit transformés en sarcophages, des tombeaux parfois monolithes, dilithes, trilithes, souvent mégalithiques, contenaient les momies. On comprend dès lors que les villes des morts appartiennent à une autre époque que les villes mortes. Et, en examinant en détail les deux groupes de vestiges, on ne doute pas que des races différentes ont laissé là les traces de leur existence.

La plus ancienne n'est certes pas celle qui nous a légué l'œuvre la moins parfaite.

Les constructeurs des petites maisons n'ont pas fait preuve de cette admirable patience avec laquelle les grands mausolées ont été confectionnés ; ils ont fait une œuvre hâtive, et lorsqu'une race n'a pas le loisir de vivre, elle désapprend la science de mourir avec grandeur. Lorsqu'on moisit



Gravé par Erhard

dans des chaumières jusqu'à l'heure du trépas, on ne sent pas le besoin de reposer dans des sarcophages impérissables.

Grâce à l'amabilité du *seigneur*, dans le sens archaïque du mot, je pus faire une fouille ; on me prêta dix Indiens, et nous trouvâmes, après quelques

tâtonnements, une sépulture extrêmement curieuse au point de vue de la construction. Elle comptait trois étages; les premiers semblaient être des antichambres du mausolée, qui se trouva à 6 mètres au-dessous du niveau du sol.

Pendant les deux jours que dura la fouille, il me fallut un grand effort pour ne pas abandonner le terrain; jamais je n'avais éprouvé le mal des montagnes dont, sur le *cerro de Sipa*, je souffris à plusieurs reprises; il se manifesta par de violentes nausées et une surdité instantanée des plus pénibles toutes les fois que je voulais mettre la main à l'ouvrage.

J'eus à la fin la désagréable surprise de trouver le mausolée vide, comme les étages supérieurs l'avaient été.

Le temps a-t-il transformé en poussière impalpable le cadavre qui avait séjourné là, ou bien ce cercueil de pierre n'a-t-il jamais reçu de mort? La question se présenta ici comme elle s'était présentée pour les autres sépultures fouillées précédemment par D. Jeronimo Cisneros et D. Antonio Raimondi. La réponse, qui pourrait la donner avec un caractère suffisant de certitude?

Une belle œuvre hydraulique, consistant en d'immenses vases communiquants, portait jadis l'eau du *cerro de Pasacancha* sur le *cerro de Sipa*, à une hauteur considérable.

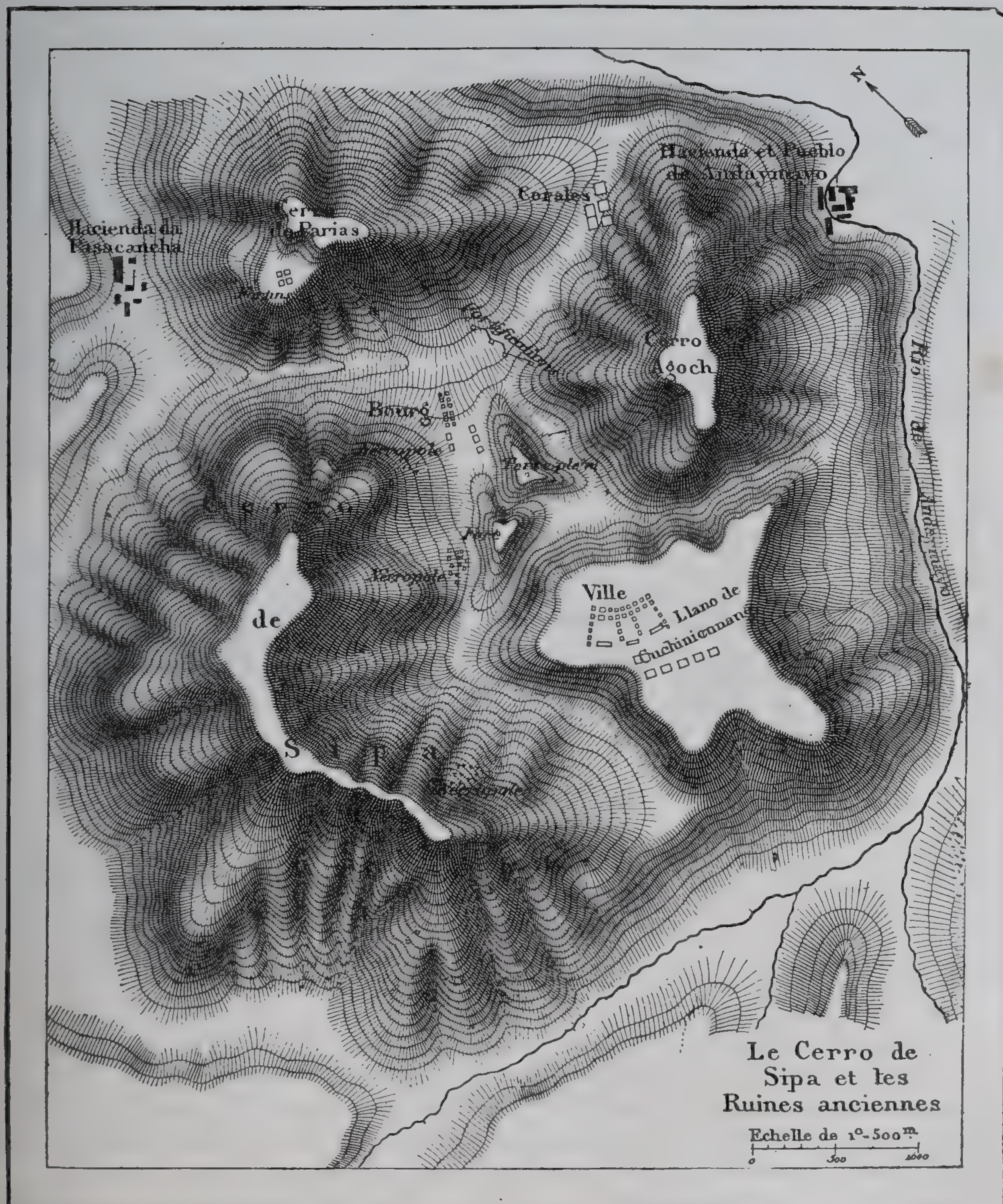
A côté de cette riche moisson archéologique, si inattendue pour moi et si nouvelle pour les américanistes de la vieille Europe, quel charmant souvenir de voyage s'attache, dans mes souvenirs, à cette ferme isolée du reste du monde!

Les propriétaires, la famille de M. Jérôme Cisneros, me firent l'effet d'une galerie de ces bonnes figures d'un temps qui n'est plus et dont on retrouve à peine dans les romans les silhouettes à demi effacées.

On peut dire que, chez les fermiers de ces régions, l'hospitalité est la vertu dominante. Elle y est si complète, si belle dans sa naïveté, si désintéressée, si confiante, que chez nous on s'en fait difficilement une idée. Quand on arrive dans la cour d'une ferme, le patron s'avance et vous apostrophe par ces mots familiers : « Eh bien, comment allez-vous? Veuillez mettre pied à terre. »

A partir de ce moment vous êtes chez vous; vous donnez votre nom, et le propriétaire vous présente aux membres de sa famille dont vous partagez la vie aussi longtemps qu'il vous plaît. C'est par votre nom de baptême qu'on vous appellera, en le faisant précéder du titre sacramentel de *don*. Personne trouvera mal que, introduit ainsi à tout hasard dans une famille, ne vous passiez un mois ou plus chez vos hôtes.

On vous donne une chambre aussi belle que celle des maîtres de la maison. C'est à leur table que vous mangez, et pour tant d'affectueuse bonté, dans les départements de l'intérieur, vous devez donner des renseignements sur la côte, et dans les départements de la côte, des nouvelles de Paris.



Gravé par Erhard

Avec une naïve curiosité qui brave votre fatigue, on ne se lasse pas de vous écouter en fumant un cigare et en buvant des petits verres d'eau-de-vie de *pisco* (faite des muscats de la côte), ou de simple *cañazo* (le rhum du pays).

Les domestiques bronzés, accroupis sur le seuil de la porte, clignent de l'œil en ayant l'air de vous écouter. Généralement ils n'entendent même pas l'espagnol, mais ils veulent, au moins en apparence, prendre part aux joies de la famille.

Lorsqu'un jour vous annoncez votre départ, on ne veut pas vous laisser partir. On vous demande d'une manière si instante de ne point abandonner la maison, on vous donne des assurances si chaleureuses d'amitié, le maître de la maison vous serre si fortement la main, dans certains beaux yeux noirs vous voyez, à travers un charmant sourire, une prière si éloquente, que vous restez encore. Et quand enfin vous partez, parce qu'il faut partir, on vous fait des adieux si affectueux, que malgré vous votre cœur se serre comme lorsque vous quittez des amis que vous aimez depuis de longues années.

Les femmes, sous la vérandah, vous regardent vous éloigner en reprenant cet air de mélancolie résignée qui les caractérise et que votre présence avait dissipé pour quelques jours.

Les hommes vous font la conduite à cheval. A une lieue de chez eux, ils vous serrent la main et s'en retournent.

Le soir, vous couchez à la belle étoile, et, en déchargeant la mule, souvent vous trouvez un petit sac rempli de comestibles que ces excellentes gens avaient ajouté à votre insu au bagage. Cette admirable hospitalité est générale dans certaines régions du Pérou, et l'exception même ne fait que confirmer la règle. Quelle différence entre l'étroitesse du cœur de l'habitant du *pueblo* et la générosité de l'homme de la *hacienda!* L'un donne avec la répugnance parfois plaisante de l'avare, l'autre avec l'abandon prodigue du grand seigneur qui semble même ignorer ses largesses. Ces façons d'agir si opposées creusent l'abîme qui sépare les deux classes sociales du Pérou, et l'oligarchie naît forcément de ce que la majorité du peuple s'exclut volontairement de tout ce qui est susceptible de l'élever [1].

[1] En sortant d'Andaymayo, nous passâmes d'abord par Huachina Chacra, puis successivement par Inca-Yacu (eau de l'Inca), source vive qui, jadis, était entourée d'un petit monument dont il reste encore des traces; Mitobamba Hacienda une lieue; Chinchobamba Hacienda, une lieue et demie; d'où l'on monte sur la *pampa* de Palo Secco, deux lieues; Tambillos Vaqueria, quatre lieues; Socsie Hacienda; Pomabamba, capitale, une lieue et quart; Huayopuquio Hacienda, une lieue.

XI

Pomabamba. Huayopuquio. — Les dolmens du Chulluc. — Vilcabamba. — San Luis. — Huari. Les ruines de Chavin de Huautar. — Excursion et fouilles à Recuay.

Mes aimables hôtes de Andaymayo m'avaient prévenu que j'aurais beaucoup à souffrir dans les provinces désolées de Pomabamba, du Dos de Mayo et de Huamalies ; ils m'avaient dit que le désert valait souvent mieux que les endroits habités par lesquels j'allais passer, et que les sauvages étaient souvent plus recommandables que les Indiens civilisés des hameaux de la *Cordillera Real.*

En se séparant de moi à Mitobamba, M. Auguste Cisneros, fils du vénérable seigneur Jérôme, m'avait prié de ne pas risquer mes jours pour ce qu'il appelait une vaine gloriole.

Je lui avais répondu que le danger était partout et nulle part, qu'on ne pouvait vaincre les obstacles en leur tournant le dos, que je ne faisais pas une promenade, mais un voyage, que je ne pouvais rien contre les accidents naturels et qu'en ce qui concernait les hommes j'étais résolu à employer tous les moyens selon les circonstances : la parole aimable, le commandement, la cravache, le revolver. Je dois ajouter que devant les doutes et les craintes du fils de mon hôte ma volonté s'affermit et ma résolution gagna d'intensité. Pour effacer l'impression qu'avaient produite sur mon esprit, malgré moi, les accents affectueux et émus de mon jeune ami, je me préoccupai beaucoup de la route. Je n'ai nulle part pris plus de notes.

Au milieu de la *pampa* de Palo Seco, sur le versant de Chinchobamba, il subsiste quelques ruines d'un caractère éminemment pittoresque. Un bâtiment quadrangulaire en pierres bien travaillées forme un contraste charmant avec les murs en schistes ardoisiers d'un grand palais en ruines, dont les crevasses sont remplies de verdure couvrant en touffes épaisses une partie de la surface murale ; à quelques mètres plus loin, on aperçoit plusieurs petites constructions rangées autour d'une place carrée.

Pendant toute cette journée, on longe la Cordillère de Yungai, qui s'étend à droite, couverte de neiges éternelles. Quoiqu'on soit éloigné de plusieurs lieues de la chaîne de montagnes, on dirait que les neiges sont à la

portée de la main. L'atmosphère très pure et très saine de ces hauteurs est tellement lumineuse, que l'éclat du jour fait mal à la vue. Sur la seconde moitié des *pampas* que l'on parcourt entre le Palo Seco et le *rio* de Pomabamba, le chemin des Incas existe encore en grande partie.

En face de la ville de Pomabamba, sur la rive droite du fleuve de ce nom, près du pont qui conduit à la route royale de San Luis, se trouvent des sources chaudes sulfureuses.

Cette après-midi-là fut pénible pour moi. La mule de charge tomba sur le terrain glissant ; dans cette chute elle s'était fortement blessée au ventre et perdit beaucoup de sang.

Cet accident me força de m'arrêter à Pomabamba, où je requis auprès de l'autorité une bête de charge pour porter mes cantines à une lieue de là, à Huayopuquio. Pendant que le sous-préfet, d'assez mauvaise grâce, se mettait en campagne pour me procurer ce que je demandais, je m'étais assis devant la porte de sa maison, sur un gradin servant de banc, qui se trouve à l'entrée de presque toutes les maisons de l'intérieur. A quelques pas de moi, deux Indiens, au type bien caractérisé, chantaient un *yaravi*, qui s'adressait à quelque beauté de l'endroit. L'un des deux accompagnait les paroles sur un spectre de harpe ; l'autre buvait à la santé de la belle et vidait à plusieurs reprises le *mate*, qu'il ne se lassait de remplir incontinent de *chicha*.

Cette scène n'est pas fréquente dans un milieu indien. L'Espagnol chante pour sa belle, amoureusement, et à une distance platonique de haute convenance. L'Indien chante pour son plaisir propre, sur le seuil de sa cabane, amoureusement aussi, mais en embrassant sa bien-aimée. Le chant de l'Espagnol est l'espoir d'une passion ; le chant de l'Indien, un triomphe sans gloire.

Entre temps, une mule me fut amenée. C'était un squelette recouvert d'une peau trouée en plusieurs endroits. Je fis charger aussitôt, et remis avec une grimace significative les 2 piastres (10 francs) qu'on me demanda pour une lieue de parcours, de Pomabamba à la *hacienda de Huayopuquio*.

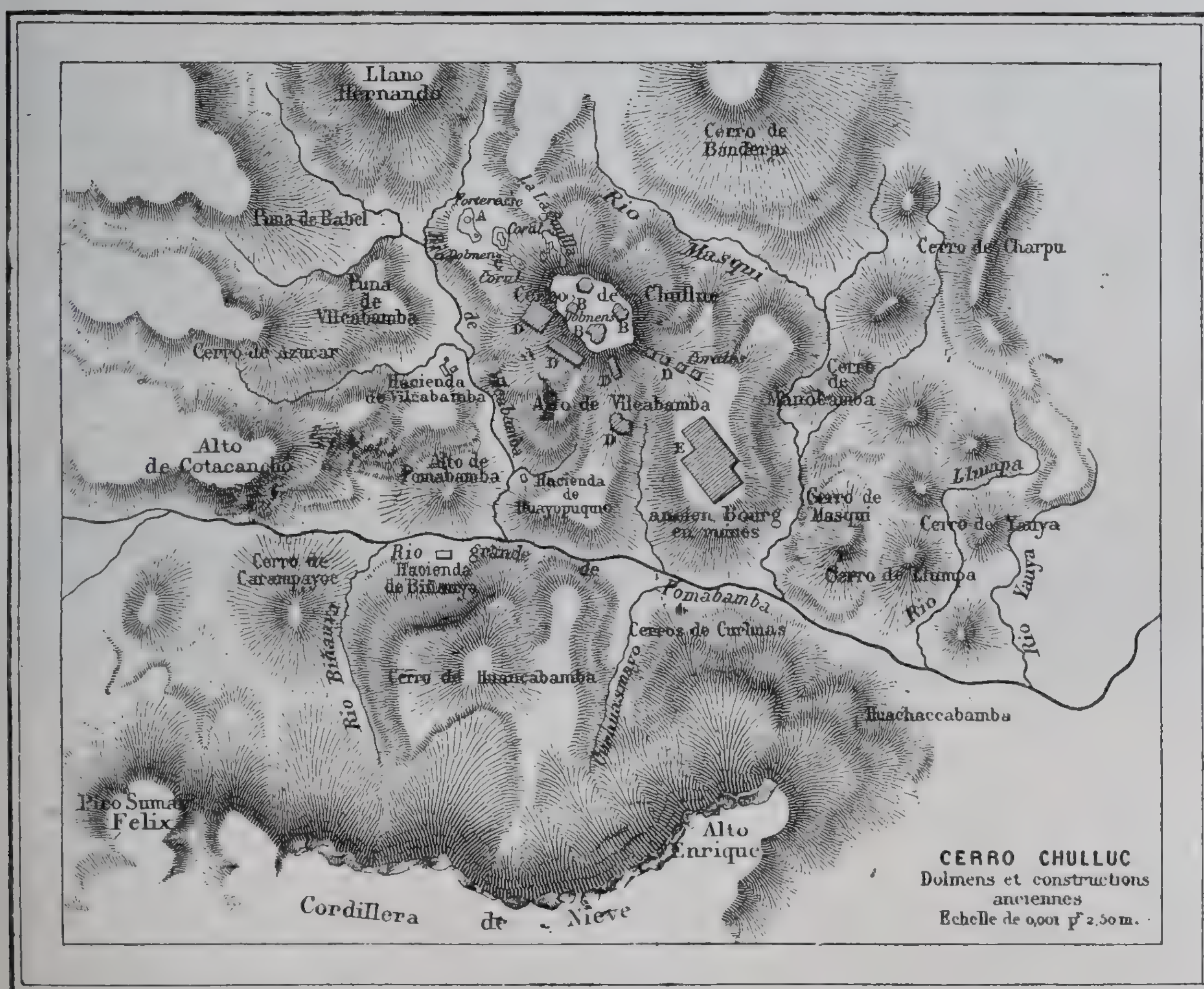
Une heure plus tard, nous entrions dans cette ferme, propriété de M. Cisneros. Le *mayordomo* (gérant) de l'exploitation agricole m'y reçut avec une amabilité dans laquelle je reconnus l'effet des ordres bienveillants du propriétaire.

Le lendemain, ayant jeté un regard curieux dans mes albums, ce brave homme me dit, en voyant le croquis du sépulcre de Pasacancha, qu'il en avait vu de pareils à Piscobamba, à une petite journée de la *hacienda*. La conversation une fois engagée sur ce terrain, j'appris qu'à Vilcabamba,



Musiciens indiens sur la grande place de Pomabamba.

à 2 lieues seulement de Huayopuquio, sur le sommet d'un mont très élevé, il y avait des *pedrones de los Gentiles*. Sa description très confuse ne me permit pas de me rendre compte de la nature de ces antiques monuments. Cependant, ma mule de charge étant invalide pour plusieurs jours, je pris le parti de profiter de cet arrêt forcé pour parcourir cette région totalement inconnue. Cinq jours de pénibles travaux, de courses fantastiques sur des sentiers sans nom, ont enrichi mon album de nombreux dessins et mon calepin de notes précieuses. Les blocs de



Gravé par Erhard

pierre dont m'avaient parlé le *mayordomo* étaient de véritables dolmens, et un groupe de pierres orientées, les premiers que j'aie vus au Pérou.

Sur la droite du chemin de Huayopuquio à Vilcabamba[1], à Chulluc, je dessinai un temple appelé le fort de Huinchuz par les Indiens du pays. Il est d'une architecture des plus singulières. C'est un tronc de cône à six gradins. Au milieu de la plate-forme légèrement courbe d'une colline,

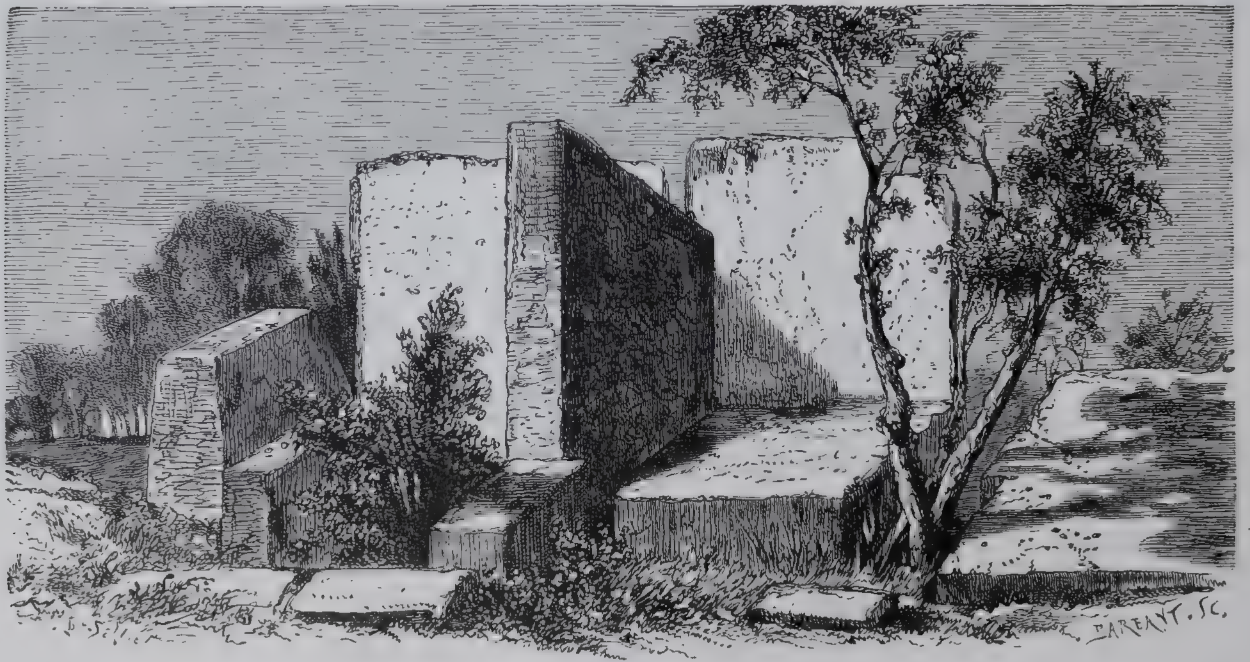
[1] Ne pas confondre avec la ville du même nom qui se trouve non loin des bords du fleuve Vilcanota, qui s'appelle aussi le fleuve de Vilcabamba, et la chaîne de montagnes sur laquelle se trouve cet antique refuge des incas s'appelle du même nom : Andes de Vilcabamba.

la silhouette nettement accusée, presque élégante, de ce monument, se détache sur le fond bleu humide du ciel.

Piscobamba[1] même ne me donna aucun souvenir archéologique complet et précis.

La façade sud de la *plaza* s'appelle encore aujourd'hui *palacio del Inca ;* mais depuis longtemps déjà la bêche primitive, souvent en bois, de l'Indien, remue ce sol jadis sacré.

On retrouve une partie des pierres de l'édifice qui abrita les maîtres de ces pays dans les murs des maisons actuelles, où elles détachent leurs



Pierres orientées du mont Chulluc.

formes régulièrement taillées, au milieu des *adobes* (briques séchées au soleil) de la construction moderne. Je n'ai retrouvé là qu'un tombeau, semblable par sa forme à celui de Pasacancha. Cette belle urne funéraire, en serpentine, est malheureusement brisée en plusieurs morceaux. Une jeune Indienne broyait du maïs sur l'un des fragments. Deux petits porcs dévoraient avidement, en se bousculant, leur pâtée dans le fond du vase antique.

J'ai passé la soirée dans la maison d'un grand seigneur, épicier de l'endroit. Là, on m'a raconté mille fables bizarres sur des tunnels au moyen desquels les incas auraient traversé la Cordillère.

L'interlocuteur déclarait en connaître l'entrée. Un autre en avait vu la

[1] Lorsque Pizarro quitta la ville de Huari, il passa la première nuit dans un bourg du nom de Guaganco, qui n'existe plus, et le lendemain il entra à Piscobamba. C'était entre le 4 et le 6 avril 1533. Garcilaso (*Comment. real.*, part. I, lib. VI, cap. XII) écrit Piscopampa. L'histoire dit que Pizarro, sortant de cette ville, passa sur un grand pont suspendu, qui évidemment avait été établi sur le fleuve de Yanamayo.

sortie sur le versant opposé des Andes ; un autre encore prétendait y avoir fait deux, trois, quatre lieues.

Quels contes des *Mille et une nuits !* quel tableau de la puissance merveilleuse de l'inca, de la grandeur séculaire du pays et des surprises cachées encore dans le flanc mystérieux de ses monts inexplorés !

Ah ! la curieuse soirée passée avec les notables de l'endroit, se grisant de rhum et de paroles, vivant d'un temps qui n'est plus, d'une civilisation qu'on ne connaît pas, de faits qu'ils ignorent, de personnages qu'ils inventent et de forces qu'ils exagèrent !



Ruine du fort de Huinchuz, région de Pomabamba.

Quel singulier mélange de souvenirs chrétiens et incasiques ! *Tupac Yupanqui* habillé par ces homériques romanciers en *Napoléon le Grand;* les paroles d'un *yaravi* chantées sur l'air défiguré d'une valse de Strauss qu'on a entendu vibrer sur une guitare, par la fenêtre entr'ouverte de la *hacienda* de Andaymayo ; une sardine de Saint-Nazaire arrosée de *chicha* du pays.

Soudain des dés sortent on ne sait de quelle poche ; à la lueur incertaine d'une mèche, ils montrent par terre leurs points noirs. Aussitôt les figures s'exaltent, les yeux lancent des regards avides. Les *tostones* [1] et les piastres semblent sortir de dessous terre, et une mule, puis un champ, sont mis comme enjeux ; une ferme est perdue pour un point. Les voix s'élèvent, des couteaux s'agitent. Un cri perçant éclate au milieu du bruit. La troupe s'enfuit en un

[1] Pièces de 4 réaux (2 francs).

clin d'œil. On entend le gémissement sourd d'un blessé gisant par terre.

Le silence morne qui règne dans ces petites villes reprend ses droits habituels, après une interruption qui a commencé gaîment et que peut-être a terminée l'assassinat d'un malheureux par un plus malheureux que lui.

Je revenais à Huayopuquio et je reprenais mon voyage vers le sud après avoir passé une semaine entière à parcourir les environs. Le chemin était infernal. Dans la première journée, je dus faire décharger cinq fois la bête de somme, aux passes les plus dangereuses. Le sentier qui nous conduisait le long du flanc presque vertical de la Cordillère était bordé à gauche par des rochers noirâtres, à droite par l'abîme. Dans l'après-midi nous passâmes par un hameau appelé Llumpa.

Il y a là une *chicheria* (brasserie du pays). La jeune propriétaire de « l'établissement » qui nous débite le nectar indien me dit avec beaucoup de gracieuseté qu'elle me trouve *muy caballero*. Je profite de ses dispositions admiratives pour tâcher d'obtenir d'elle un peu de luzerne pour mes bêtes. Mais, hélas! ses sentiments n'étaient que platoniques : elle fit la sourde oreille; je dus faire serrer le ventre de mes pauvres mules et continuer ma route sans que les montures eussent pu se refaire. Vers cinq heures du soir, j'arrivai sur la crête du mont Seccha.

A droite, dans les profondeurs, mugissait le *rio* Yaccma (plus haut Llurma), à gauche l'Ajuchaca. Assis sur un roc, j'attendais la mule de charge qui montait péniblement la côte.

Sur la rive droite du Yaccma, s'élève la chaîne de Santo Toribio, aux versants abrupts; par une illusion d'optique que je ne me charge pas d'expliquer, les montagnes avaient l'air de s'élever presque verticalement de l'abîme vers les nues. De grands rochers gris se détachent sur un fond verdâtre; un sentier s'élève en mille zigzags contournés et capricieux jusqu'à un millier de mètres au-dessus du torrent écumeux. Là, on aperçoit une *estancia* encadrée de quelques champs d'oca, petit paysage charmant accroché à ce mur de la Cordillère.

Le spectateur se demande comment les maisonnettes peuvent s'y maintenir, comment elles ne glissent pas dans l'abîme.

La nuit allait nous surprendre à peu de distance de Santo Toribio. San Luis, qui aurait dû être l'étape de la journée, ne paraissait point[1]. Cependant nous vîmes des lueurs du côté opposé du torrent. Nous arrivâmes près d'un pont, et, à tout hasard, nous le passâmes.

[1] Ne pas confondre avec San Luis fondé en 1650 par les successeurs des frères Irraragua, Gimenez et Suarez dans les *pampas del Sacramento* au nord du Tulumayo, dans la grande vallée du Huallaga.

Un premier Indien, agenouillé devant sa cabane, avait l'air de dire ses vêpres. Il interrompit sa prière du soir pour nous communiquer le nom harmonieux de l'endroit. Nous étions à Asnucancha (étable d'ânes), à 2 lieues au nord de San Luis. Impossible de songer à continuer notre route. Il fallait donc, avant tout, passer la nuit à l'abri de la pluie qui menaçait de tomber, et trouver quelque nourriture pour nous et surtout pour nos bêtes.

Cependant les baraques d'Asnucancha présentaient ce soir-là un aspect peu ordinaire. Tous les habitants étaient à genoux devant leurs cabanes et priaient à haute voix. Dans chacune des huttes une mèche allumée brûlait sur une gamelle remplie de suif. Je demandai la cause de ce luxe inusité de luminaire, et finis par apprendre qu'à l'autre bout du village une maison était la proie des flammes.

Je me mis à rire malgré moi, en pensant que ces bonnes gens allumaient des chandelles pour éteindre le feu.

Je continuai ma route. Au tournant du sentier, nous aperçûmes la maison, ou du moins la *choza* (chaumière), qui flambait. La paille humide du toit produisait une fumée noire et épaisse, à travers laquelle on voyait voltiger des flammes rouges. Plusieurs femmes dansaient autour avec des crucifix et des images de la *Virgen*, en invoquant les saints de leur choix. J'appris que dans la *choza* une Indienne avec son enfant dormait du doux sommeil des ivrognes.

Allumer des chandelles pour éteindre le feu, danser autour du brasier au lieu d'en retirer ceux qui risquaient d'y périr, voilà bien l'Indien.

J'entrai lestement dans la hutte, j'emportai d'abord le bambin, puis la femme. Le chaume brûlant du toit m'étant tombé sur le dos, je n'eus que le temps de jeter mon chapeau et mon *poncho;* puis, sain et sauf, je lavai avec de l'eau-de-vie le front de la *chola* et du jeune ivrogne à venir. Rappelée à la vie, cette femme que Dieu, évidemment le Dieu proverbial des ivrognes, a créée à son image, recommençait son existence par un *carajo*[1] formidable. Le petit hurlait à tue-tête

La nuit étant survenue, je demandai aux Indiens l'hospitalité jusqu'au lendemain. L'alcade me déclara, en reculant avec une épouvante non simulée, que la maison où entrait celui qui avait été au feu brûlait infailliblement. Que faire?

Ma sottise, une de celles qu'on ne regrette jamais, m'a coûté un *poncho*,

[1] *Carajo*, juron très énergique, affaibli pour l'usage des gens du monde, qui disent *caramba*, *carambas*, *caraï*, etc.

un chapeau, et m'a valu une nuit à la belle étoile. J'ai mangé quelques restes d'un fromage dur comme du caillou, et mes pauvres mules n'ont rien mangé du tout.

A trois heures et demie du matin, nous reprîmes, philosophiquement et à jeun, la route de San Luis, les voyageurs exténués et les bêtes l'oreille basse. Mon chien seul, qui la veille, pendant l'incendie, avait, après un tournoi héroïque, arraché aux chiens d'Asnucancha un os de mouton, était le seul alerte des membres de la caravane.

Mon *arriero* voulut faire passer à mes mules le rio Ayuchaca, sur l'espèce de pont qui relie les deux rives.

Deux Indiens, qui le regardaient faire avec une surprise muette, éclatèrent de rire à la pensée qu'on pouvait croire leur pont apte à un usage pareil.

Nous passâmes à gué, et, une heure plus tard, après une montée des plus fatigantes, nous arrivâmes à San Luis.

J'étais porteur d'une lettre d'introduction pour un marin anglais, que les tempêtes de l'existence avaient fait échouer sur cette île déserte au milieu des Andes.

Master Fermin Fitz-Carrald me reçut très aimablement. Ancien matelot irlandais, écrasant les *r* entre la langue et les dents, il ne savait pas encore l'espagnol, après vingt ans de séjour en cet endroit. En revanche, tous les habitants de San Luis avaient fini par savoir quelques mots d'anglais. Mari de la fille du gouverneur, et père de quatorze rejetons roux aux yeux noirs, il prit des airs de César à Cumes et ne manqua pas de m'expliquer dès le début de notre conversation les liens de parenté qui l'unissaient à tous les Carrald de la Grande-Bretagne.

L'aimable Fitz, esquire, me traita en maître de maison qui offre tout ce dont il dispose. Le dîner fut servi sur une grande table, meuble très rare dans l'intérieur; il la fit débarrasser après le repas et m'invita à y établir mon lit.

On se sert généralement dans le nord du Pérou d'une table d'un mètre carré au plus, ayant 50 à 60 centimètres de haut.

Rien de moins commode pour le voyageur que de faire un repas, assis dans un vieux fauteuil espagnol qui, par ses dimensions énormes, a l'air, à côté du petit meuble qui sert de table, d'une cathédrale gothique à côté de la maisonnette du sacristain.

Dans ces contrées, une maison bien montée ne compte guère plus d'un ou deux de ces fauteuils. Les membres de la famille s'asseyent sur les gradins en briques qui longent le mur, ou bien ils s'accroupissent sur le sol. Il est

rare aussi qu'hommes et femmes, dans des familles de sang mêlé, mangent ensemble. Les femmes servent les hommes, puis elles font leur repas des restes du dîner de leurs seigneurs. Assises par terre dans la cuisine, elles simplifient le service, remplacent avantageusement la fourchette par les doigts et accompagnent leur dîner par quelque *yaravi*, *huaine*, *triste* ou *pasacalle*, qu'elles chantent la bouche pleine, à demi-voix, en l'interrompant par la question sacramentelle : Le plat est-il assez pimenté ?

Il ne l'est toujours que trop, hélas ! L'*aji* est, surtout lorsqu'on n'y est pas habitué, un condiment terrible. On dirait, en avalant le *chupe*, boire du feu liquide. L'irritation produite sur le palais dure pendant des heures entières dans toute son intensité. On se réveille le lendemain avec la gorge endolorie, comme si l'on avait souffert d'une inflammation du larynx.

Le Fitz descendant de tous les Carrald m'avait offert un des plats les plus incendiaires que j'eusse jamais dégustés, et c'est en prenant de temps en temps des gorgées d'eau froide que je dus écouter les doléances de ce brave homme sur le système monétaire du pays. Le sang révolutionnaire et l'esprit raisonneur de la vieille Irlande se donnaient là pleine carrière en discussions interminables. Il y a bien vingt ans que le système décimal a été introduit au Pérou. Depuis lors le *sol* (l'ancienne *piastre* ou *peso*) se compose de 10 *réaux*. Le *réal*, à son tour, se décompose en 10 *centavos* [1]. Cinq de ces derniers forment la véritable unité monétaire péruvienne et bolivienne, sous le nom de *medio real* ou *medio* tout court.

Dans l'intérieur, on en est encore à croire que le *peso* se compose toujours comme jadis de 8 réaux. Les plus avancés distinguent entre le *peso fuerte* (de 10 réaux) et le *peso feble* (de 8 réaux). Mon Irlandais défendait vigoureusement, comme s'il avait parlé au Parlement anglais, cette théorie de *great attraction*, que le gouvernement péruvien avait inventé le nouveau système monétaire (décimal) dans le seul but de voler le peuple.

Je m'endormis tout comme si j'avais été membre du Parlement, et je ne connus point les conclusions de l'honorable orateur.

A 3 lieues à l'est de San Luis, sur le chemin de Yauya, il existe des ruines au sommet du mont Maraycallo. Aujourd'hui en bien mauvais état, elles devaient autrefois ressembler fort aux ruines du *cerro* de Pashash, près de Cabana.

Les murs en étaient jadis couverts de bas-reliefs dont quelques-uns ont été transportés à San Luis. Sculptés dans la lave, ils ont moins résisté aux variations du climat que ceux de Cabana. Les traits des figures sont ef-

[1] Le *centavo* a théoriquement la valeur de 5 centimes.

facés; c'est à peine d'une grossière ébauche que se rapprochent ces antiques travaux.

La route de San Luis à Huari ne nous offrit rien de curieux, sinon plusieurs restes de la route des incas. Elle longe les versants de la Cordillère, et, de cinquante en cinquante pas, nous retrouvâmes des pierrées. Canalisées ainsi, les eaux des pluies torrentielles qui transforment souvent, pour quelques heures, les flancs de la Cordillère en une cataracte de plusieurs lieues de large, ne détruisent pas l'œuvre de l'ingénieur indigène des ponts et chaussées. Encore aujourd'hui on voit les ruines des maisons de poste échelonnées sur cette route à des distances très inégales.

En suivant les traces de ce chemin, j'entrai à Huari[1] deux jours après avoir quitté San Luis.

Entre ces deux jours, il faut enregistrer une bien triste nuit. Des bergers de la *pampa* avaient montré leur mauvaise figure, et nous crûmes utile de surveiller les bêtes du soir au matin. Épuisé de fatigue, n'ayant pas fermé l'œil depuis près de trente-six heures, je m'endormis content dans la maison hospitalière de M. Lestameta, à Huari.

C'était le jour du saint de mon hôte : les *criados* étaient gris et faisaient de la musique en dépit du bon sens. On invoquait, par des chansons religieuses, un Christ de l'agonie, vêtu d'une longue jupe et placé sur un petit sanctuaire de famille, commun dans l'intérieur, rempli de fleurs en soie, de papillons en papier doré, de chiens en porcelaine, d'ânes en carton, de bœufs en bois, de poupées vêtues à l'européenne, figurant les saints du paradis, le tout réuni dans une vitrine, entouré d'un respect superstitieux et montré avec orgueil à tout visiteur.

La sous-préfecture de Huari, moins pauvre et plus pittoresque que celles que j'avais vues depuis Cajamarca possède, dans le mur d'enceinte du cimetière, une pierre antique représentant une tête en haut-relief. Elle est hideuse, mais très intéressante, car, chose rare, par sa bouche grande ouverte l'eau d'une *acequia* (canal d'irrigation) antique envoyait jadis ses flots.

Aujourd'hui l'*acequia* est à sec, et la tête a été scellée dans le mur sans autre but que celui d'en faire un ornement architectural, peu en harmonie avec l'appareil des maisons ou des *monuments publics* de l'endroit.

De Huari à Chavin de Huantar il y a relativement un fort bon chemin

[1] Découvert dans la première semaine d'avril 1533 par Pizarro, ses habitants furent tous baptisés en 1561.



Joueur de *pita* Joueur de *caja.* Joueur de *zampoña*

MUSICIENS CRIADOS A HUARI.

qui, serpentant d'abord sur un versant d'une lieue environ, devient presque complètement plan dès qu'il touche au fond de la gorge, et, à partir de ce point, accompagne la rive du Tunguragua (haut Marañon) dans son parcours merveilleusement pittoresque.

Des rochers granitiques énormes s'élevaient, verticaux comme des murs, des deux côtés de cette étroite vallée. Des touffes de verdure sortaient des sombres crevasses. Un rayon de soleil éclairait en partie les gouffres, et, de la route, longeant le pied des masses rocheuses, le regard s'élevait du fond des abîmes vers le bord supérieur, embrassant un spectacle qui était le contraire des vues alpestres de convention.

A côté du sentier, le torrent majestueux écumait sur des blocs gigantesques que les Andes avaient jetés au milieu de son lit, comme pour exciter sa fureur. A entendre ce torrent-cataracte, on aurait dit une mer fouettée par la tempête.

A la moitié du chemin, près d'un endroit appelé Pumachaca, je retrouvai une nouvelle trace du chemin des incas : elle se dirigeait vers le sud-est pendant que ma route me conduisait vers le sud, à Chavin. Je devais retrouver, quelques jours plus tard, cette même route, et la suivre en droite ligne jusqu'à Huanuco-Viejo.

La vallée charmante de Chavin nous apparut vers le soir. Mon muletier m'avait précédé, et les habitants bienveillants du bourg se disputaient l'honneur de m'héberger.

Embarras de richesse ou bien misère absolue, tel était décidément mon sort pendant toute cette expédition. Malheureusement l'agréable embarras de la richesse était beaucoup plus rare que la misère.

On a beaucoup parlé du château de Chavin, de ses mystérieux souterrains et de ses galeries secrètes. M. Rivero en a donné une description plutôt romanesque et émue que sérieuse et archéologique, dans un passage cité par le célèbre Paz Soldan. Or voici ce que j'y ai vu.

La vallée de Chavin de Huantar présente deux étages. Le plan inférieur se trouve à 11 mètres au-dessus du niveau du Tunguragua ; le plateau supérieur s'élève à 15 mètres.

Ces deux plates-formes, travaillées par les anciens habitants, sont d'une égalité remarquable. Séparées aujourd'hui par une pente rapide, elles ont jadis été soutenues par un mur semblable à ceux que nous avons vus sur les collines à gradins de Tuctubamba, dans des proportions moins considérables. A peu près au milieu de la vallée, qui a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large, le rio Mariash, ou *rio del Castillo*, venant des versants de l'Ouest, se jette dans le Tunguragua.

L'ancien *castillo* se trouve à 12 mètres au-dessus de ce torrent; élevé sur le plan inférieur de la vallée, il s'adosse contre la pente du plan supérieur.



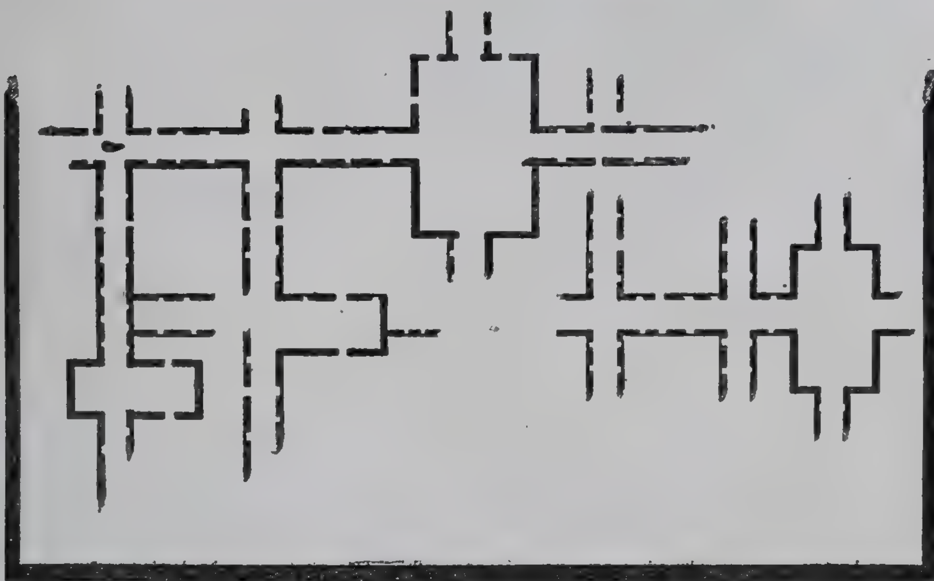
Gravé par Erhard

Jadis il doit en avoir dépassé le niveau; aujourd'hui les étages supérieurs du *castillo* sont tombés, et les constructions se trouvent au niveau de la seconde terrasse. Comme les énormes murs d'enceinte ne sont percés

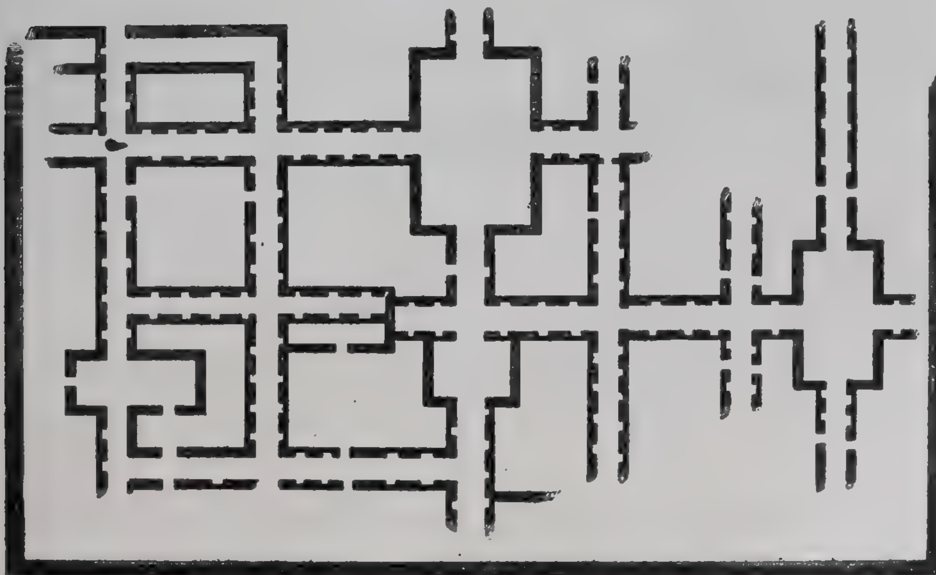
d'aucune fenêtre ni d'aucune porte, l'obscurité la plus complète règne dans l'intérieur de cet édifice, ce qui explique le faux titre de souterrains qu'on



Profil du *castillo* de Chavin de Huantar.



Plan de l'étage supérieur avec l'obélisque couvert de sculptures.



Plan de l'étage inférieur avec la partie non sculptée de l'obélisque.

Castillo de Chavin de Huantar. (Échelle de $0^m,25$ pour 1 mètre.)

leur a donné. Cet intérieur est d'une régularité parfaite. Des couloirs de près de 2 mètres de hauteur sur $0^m,80$ de largeur se croisent à angles droits. Des conduits de $0^m,40$ de hauteur sur autant de largeur établis-

sent des communications entre les couloirs parallèles en dehors des couloirs transversaux.

Des espèces de porte-manteaux en pierre, à d'égales distances au milieu de petites niches, forment la frise de ces galeries construites en schistes assez bien travaillés. Nous avons pu parcourir deux de ces étages. On me dit qu'il en existait cinq. Ce renseignement peut être exact, car il concorde assez avec la hauteur du mur d'enceinte[1]. Cependant il me fut impossible de trouver un endroit faisant soupçonner une entrée conduisant aux étages inférieurs.



Vue du pont antique sur le rio Mariash (ou *rio del Castillo*), dans la vallée de Chavin de Huantar.

Dans le deuxième carrefour (en entrant du côté sud), un pilier couvert de sculptures, bas-reliefs méplats, soutient le plafond. Le *castillo* se trouvait jadis au milieu d'un jardin à terrasses bordées de canaux en pierre bien taillée.

Les plates-formes étaient entrecoupées d'*acequias*, qui tombaient en cascades d'une terrasse à l'autre entre de grandes têtes en grès. Ces canaux d'irrigation étaient alimentés par des prises d'eau du rio Mariash, aujourd'hui *rio del Castillo*, qui tombe, furieuse cataracte, du haut d'une roche, et se déverse, à un demi-kilomètre environ au-dessous de la *plaza* de Chavin, dans le Tunguragua. A une centaine de mètres en amont de

[1] Voyez le profil du *castillo*.

l'embouchure, un pont ancien, avec un tablier fait de trois monolithes appuyés sur des piliers en forte maçonnerie, subsiste tout entier.

On se demande après avoir observé, étudié ces monuments, quel peut avoir été le but de ce sombre labyrinthe, de cette maison sans fenêtres, de ces étages sans lumière. Une prison peut-être : cela n'est guère probable. Le luxe d'une pareille construction ne peut avoir été destiné à des criminels ou à des ennemis. Était-ce, comme le dit le nom actuel, un fort? Rien n'est



Vases en terre cuite jaune à dessin rouge brique de Chavin de Huantar. (Réd. au tiers.)

moins présumable, car nous ne trouvons nulle part les dispositions stratégiques qui caractérisent la forteresse des autochthones. Les accès ne sont défendus par rien ; point de remparts inaccessibles ; le château lui-même placé dans la vallée profonde, exclut toute préoccupation guerrière. C'était évidemment un temple, et les hiéroglyphes inscrits sur les deux piliers sculptés contiennent des renseignements sur la divinité qu'on y craignait, qu'on y invoquait.

Je passai six jours dans cette vallée. J'en levai le plan, j'en mesurai les

monuments anciens, j'en parcourus les galeries sombres, j'en estampai les œuvres sculpturales; j'y dessinai les poteries que le curé, archéologue amateur, avait retrouvées dans une grotte sur la rive gauche du Tungura-gua, à 500 mètres en amont du *castillo*. Puis je sellai ma bonne bête et, conduit par un Indien alerte, confiant mes cantines au curé de Chavin, je me dirigeai sur Recuay, village situé dans l'extrémité sud de la vallée de Santa.



Vases. — Terre cuite brune, représentant un animal mangeant du maïs, et terre cuite noire, représentant probablement une *viscache;* trouvés à Chavin de Huantar [1]. (Réd. au quart.)

Pour y arriver de Chavin, il faut traverser la Cordillère, qui, en cet endroit, s'élève à 5070 mètres de hauteur.

Quoique Recuay ne se trouve guère qu'à 10 lieues de Chavin, le voyage devient, par le passage forcé de la *puna brava*, des plus fatigants. Je l'entrepris dans l'espoir de compléter mes renseignements sur le passé de ce point. Le docteur Macedo, de Lima, y avait trouvé une série de poteries n'ayant guère les caractères ordinaires de la céramique péruvienne et présentant, au point de vue historique, les renseignements les plus précieux. Moins heureux que lui, j'ai dû me contenter de douze petits spécimens, jolis sans doute, mais peu importants, avec lesquels je retournai à Chavin par un froid intense et une tempête furieuse.

[1] Nous avons rapporté à Paris le fac-similé de l'un. L'original de l'autre a été transporté à grands frais de Chavin à Lima, où il se trouve actuellement dans le palais de l'Exposition.

XII

De Chavin de Huantar à Baños. — Sur les *punas*. — Chavin de Pariarca. — Le chemin des incas. — Les sépulcres dans les grottes. — Fouilles. — Colpa. — Huanuco-Viejo. — Une nuit d'orage. — Baños. — De Lauricocha à Yanahuanca

On m'avait été sympathique dans ce pauvre pays perdu de Chavin de Huantar. Une vingtaine d'hommes à cheval me fit la conduite jusqu'au point où deux ou trois troncs d'arbres formaient un pont supportant à peine le poids de l'homme. On déchargea mes bêtes. On porta les cantines et les selles à la rive droite du Tunguragua, puis, de force, on fit entrer les bêtes une à une dans le torrent, pendant que les muletiers postés sur les deux rives les maintenaient par des lassos attachés au cou et à la queue. J'étais le dernier à passer le pont; ma petite caravane se reconstitua aussitôt de l'autre côté.

Je puis dire que je m'engageais de gaîté de cœur dans ces régions réputées difficiles et dangereuses. Je commençais à connaître ce pays mieux que ne le connaissent la plupart de ses propres habitants. Depuis dix mois je m'étais fait à la lutte de force vive contre le ciel et la terre du Pérou. J'envisageais tranquillement les obstacles, en me disant qu'il n'y en a guère plus d'un à surmonter à la fois.

Mon hôte de Chavin tenait la bride de ma mule d'une main et me présentait l'étrier de l'autre. Je me mis en selle, lui dis un adieu amical, et nous partîmes. A un quart de lieue le sol pierreux et glissant n'offrait déjà plus au pas de la monture un terrain sur lequel son sabot pût se poser avec sûreté. Je mis pied à terre et je gravis lentement la montée de Chalyahuanco jusqu'au *cerro* Coliash, commencement de la *puna*.

L'air froid et humide me pénétra en glaçant les gouttes de sueur qui ruisselaient sur mon front.

Je continuai la route à mule avec précaution, car le terrain était entrecoupé de petits lacs au milieu de frondrières.

Dès les premiers pas, la mule de charge avait failli se perdre dans ces terrains marécageux : je n'attendis pas un second avertissement.

A notre droite, à une lieue du Coliash, s'élevaient des ruines en fort

mauvais état. Le reste de cette journée et la journée suivante furent remplis par l'indicible monotonie de la *puna*.

Je comptais les pas de ma mule; elle en avait fait 61 883 le premier jour, et 74 358 le second. Nous avions donc fait approximativement 78 kilomètres dans deux jours, soit près de 10 lieues en onze heures de marche quotidienne. Ma mule, trottant menu, faisait très régulièrement 3 *cuartas*, environ 1/2 mètre, à chaque pas. Je fis une forte déviation vers le nord pour parcourir les ruines de Chavin de Pariarca[1]. Je perdis une journée à voir des monceaux de pierres, derniers restes d'une grande ville. La troisième nuit dans la *puna* fut plus dure que les premières. On ne se fait pas à un climat pareil. On le supporte avec plus ou moins de force ou de résignation, mais on finit par avoir la moelle glacée, les lèvres en sang, le corps engourdi et même l'intelligence plongée dans une étrange torpeur. Nous nous réveillâmes le troisième jour sous une épaisse couche de neige qui était venue nous couvrir pendant la nuit. Vers dix heures du matin, nous passâmes à un endroit appelé Taparaco, où un pauvre berger nous donna un peu de lait de brebis en échange de quelques cigares.

Nous venions de descendre à environ 200 mètres au-dessous du niveau le plus bas de notre voyage des deux derniers jours. A une demi-lieue de là, nous retrouvâmes l'ancienne route des incas, conduisant à des climats moins rigoureux. L'antique chaussée est, par endroits, parfaitement conservée, et passe, semblable à une large bande grise, au milieu du terrain couvert d'herbe jaune et fanée. J'examinai au passage des ruines anciennes très délabrées qui se trouvaient dans ces parages.

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous trouvâmes sur les bords d'un fleuve dont le nom nous est resté inconnu. La chaussée suivait, à partir de là, les mouvements capricieux du cours d'eau.

A notre droite et à notre gauche s'élevaient d'énormes masses de roches, noires, grises ou jaunâtres.

Dans les pans schisteux de la Cordillère, nous vîmes des grottes servant généralement à abriter les morts.

Je désirais vivement fouiller une de ces grottes, et, à cet effet, je mis pied à terre, pris un détour et réussis à atteindre le plateau supérieur de la montagne. Je m'étais fait accompagner de deux Indiens, en laissant un troisième, habitant de Taparaco, veiller sur nos montures.

[1] C'est en 1788 que Juan Begarez organisa cette province, et en 1789 il entreprit d'ouvrir un chemin pour mettre ce point en communication avec le reste de la province de Huamalies.



Fouilles dans les grottes de la Cordillère dans la région de Taparaco, entre Chavin de Huantar et Huanuco-Viejo.

Je reconnus d'abord le point au-dessous duquel se trouvait une des grottes ; puis, attaché solidement sur un bâton avec des cordes en cuir (*lasos*), je me fis descendre par mes Indiens. Un voyage vertical de 100 mètres, fait en ces conditions, est extraordinairement long.

Cependant j'arrivai à l'entrée de la tombe, fermée en partie au moyen de dalles schisteuses amoncelées. En fouillant, je découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accroupie. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu, mais le seigneur *gentil* était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras, et le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent.

Je me défendis, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche, et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Les Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se doutaient pas de quel fardeau je m'étais chargé.

Au moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa le bord, la frayeur idiote de ces gens leur imprima un mouvement nerveux. Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde. Affaire d'une seconde. Ce qui se passe dans un cerveau humain en pareil instant est indescriptible. Je n'étais pas en tout descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment terrible de l'homme dans le vide. Mes mains crispées par la frayeur avaient lâché la momie, et pendant que, blême et couvert d'une sueur froide, j'escaladais le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, brisée en mille morceaux, rebondissait de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme.

Même un homme ayant le caractère mieux fait que le mien comprendra le bel éclat de colère dont j'accablai mes coupables Indiens. Ces malheureux me déclarèrent que les *gentiles*, dérangés dans leur sépulcre, ont l'habitude d'embrasser les Indiens, qui périssent infailliblement sous le souffle mortel de ce baiser. L'un d'eux me dit que, son père ayant touché à une momie, un os lui en était entré dans les chairs et y avait occasionné une inflammation suivie de mort. L'autre m'assura qu'au moment où la tête de la momie avait dépassé le bord du précipice elle avait ouvert la bouche ; si elle n'était heureusement tombée dans l'abîme, elle leur aurait lancé une malédiction irrémédiable.

Je connaissais depuis longtemps déjà tous ces préjugés, et, n'ayant pas l'habitude de récriminer longtemps contre des faits accomplis, la bonhomie avec laquelle mes guides débitaient ces bourdes me fit oublier et la perte de ma trouvaille et la chute que j'avais failli faire.

Nous regagnâmes le fond de la vallée et nous continuâmes la route. Après

trois jours de marche nous arrivâmes à Colpa[1], où l'on nous fit payer des sommes fantastiques pour nous héberger misérablement dans une abominable écurie. Le *chupe* pour mes hommes et pour moi, la paille presque pourrie qu'on donna à mes pauvres bêtes, qui ne purent la manger, me coûtèrent au moins ce qu'aurait valu un fort bon dîner au Café anglais. C'était dur, car je me trouvais encore à 50 lieues de Tarma où j'étais accrédité, et je n'avais plus qu'une soixantaine de piastres pour toute for-



Vue de la façade est du terre-plein de Huanuco-Viejo.

tune. Cependant j'envisageai ma position, assez critique, avec une insouciance absolue; j'aurais, au pis-aller, vendu ma bête, et je serais allé à pied à Tarma.

Colpa est située au fond de la gorge du même nom, à une lieue des ruines de Huanuco-Viejo[2], qui occupent le haut plateau. Cette *puna* se trouve à 963 mètres au-dessus de la vallée, et, chose presque incroyable, un es-

[1] Ne pas confondre avec Collpa, qui était en 1571 un des 14 bourgs de la province de Cotabambas, ramenée au christianisme par le vice-roi don Francisco de Toledo (Calancha, *Chronica moralizada de San Agustin*, lib. III, cap. XXIV).

[2] Xerez et Hernando Pizarro, escortés par Chilicuchima, arrivent à Guaneso (Huanuco-Viejo) sur la route de Jauja à Cajamarca (Xerez, *Conquista del Perù*) le 31 mars.

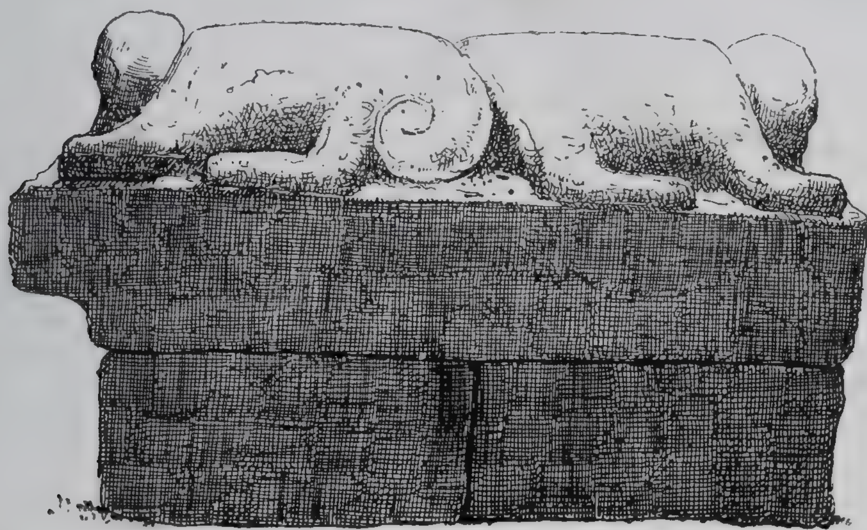
Il ne faut pas confondre ce point avec la ville actuelle de Huanuco, fondée par les Espagnols et située à 16 lieues à l'est de la ville antique. Garcilaso n'appelle pas la ville Huaneso (*Comment. real.*, part. I, lib. VIII, cap. IV), mais bien Huanucu, qui, d'après lui, a été conquise sous le règne de Tupac Yupanqui. Cet inca y éleva un temple du Soleil et une maison de vierges. Cieza de Leon (*Chronica del Perù*, cap. LXXX) dit qu'à Guanucu il y avait une maison royale d'une construction admirable; les pierres étaient très grandes et ajustées avec beaucoup de soin. Ce palais, à côté duquel il faut citer le temple du Soleil avec de nombreuses vierges et des prêtres, était desservi par plus de trente mille Indiens.

Bibliographie : Huanuco-Viejo, à 2 lieues d'Aguamiro, département de Junin, province de Huanuco (Paz Soldan, *Geografia del Perù*, 271). — Alcedo en parle, *Geografia*, etc., t. II, p. 287. — Llorente, *el Perù*, lib. II, cap. III, p. 108. — Cieza de Leon, *op. cit.*, cap. LXXX, p. 428, col. 2 (*Historiadores primitivos de Indias*).

calier en pierre monte à cette énorme hauteur. En beaucoup d'endroits, les marches en sont encore intactes.

L'avenue imposante prépare le voyageur d'une façon particulière au spectacle qui s'offrira à ses regards. Quels ont dû être jadis les sentiments du pèlerin indien qui, au lieu de la curiosité de l'Européen, y apportait la foi du croyant? Le haut plateau sur lequel se trouvent les antiques monuments est uni comme une ardoise et entouré de montagnes légèrement ondulées. Au loin, les neiges de la Cordillère encadrent l'horizon transparent.

Un petit lac envoie un courant d'eau qui traverse et irrigue le haut plateau. La ville ancienne s'élève là, entourée d'une muraille puissante. Si nous entrons par le côté est, nous avons d'abord à notre droite le gynécée reconnaissable à la séparation rigoureuse établie entre lui et les autres constructions. Ce n'est pas du côté de l'entrée principale qu'on peut



Pumas accouplés couronnant les six piliers des deux entrées de la façade est et l'entrée de la façade nord.

y accéder, c'est par un labyrinthe qu'on y pénètre avec difficulté. Dans la partie est des ruines se trouvent tout d'abord les thermes, se composant de onze piscines murées en pierre et surmontées de parois d'un appareil admirable pourvu de niches au fond desquelles sont fixés des bancs en pierre. On voit encore aujourd'hui les ouvertures par lesquelles l'eau du *Puquio* se déversait dans ces bassins.

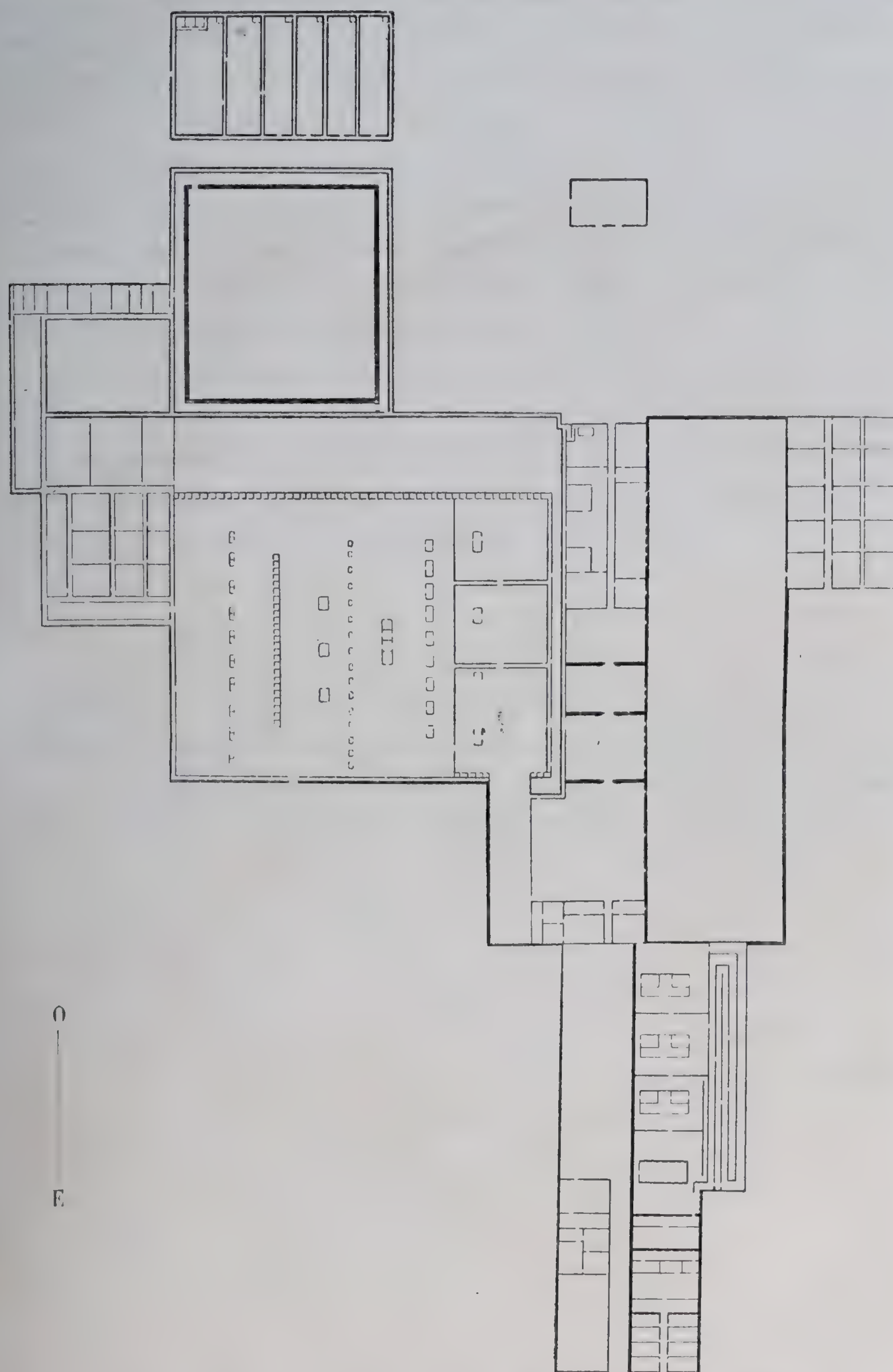
En avançant dans la galerie principale nous entrons, après avoir passé par une vaste cour, dans une allée formée de quatre portes monumentales, presque pylones. Le linteau de chacune de ces portes est fait d'une seule pierre qui n'a pas moins de 4^m,50 de large. Sur les premières assises au-dessous de ce linteau on voit des pumas, semblables aux sphinx de quelque Sérapéum, veiller sur la route sacrée. Au bout de cette immense galerie s'élève un terre-plein à un gradin de dimensions considé-

rables ; il s'élève sur un trottoir en pierre, et une large rampe, reste d'un ancien escalier, donne accès par deux portes à une plate-forme entourée

Gravé par Erhard

d'une balustrade en pierre. De chaque côté de la porte, des couples de lions accroupis sur leurs socles de pierre regardent du côté de l'avenue. Dans l'in

térieur de cette enceinte, du côté nord, une autre porte est ouverte ; elle est



Plan des ruines de Huanuco-Viejo (Guaneso). (Échelle de 0m.15 pour 1000 m.)

tournée vers cet escalier gigantesque qui, de la vallée de Colpa, donne accès au haut plateau. Du côté nord de la grande avenue que nous venons de

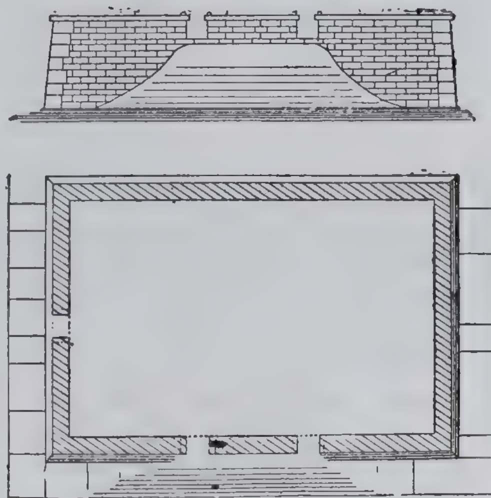
décrire, une cour immense entourée d'un vaste mur formait un enclos où probablement les lamas trouvaient un sûr abri. S'adossant à cette cour, trois rangées de constructions composées chacune de cinq pièces et entourées d'un large trottoir constituaient des salles sous forme d'atrium; au sud de la galerie, il a existé dans une double enceinte une cité singulièrement disposée; au milieu de trois vastes cours, séparées les unes des autres par des ruelles ou des couloirs, il subsiste des constructions qui se composent d'une seule pièce. Dans la première cour, il y en a deux; dans les autres, il n'en existe qu'une seule. Dans l'enceinte qui se trouve derrière ces trois enclos, on observe six rangées de maisons. Les constructions d'une même rangée sont égales entre elles; les rangées diffèrent les unes des autres. La première ligne se compose de neuf maisons dégagées des quatre côtés. La seconde rangée se compose de quatre maisons qui n'en forment en réalité qu'une pourvue de trois murs intérieurs de séparation. La troisième série se compose de seize maisonnettes fort petites, mesurant à peine le quart de la surface des dernières et des trois maisons de la ligne suivante, maisons qui partagent la distance de l'est à l'ouest de cette cour en quatre parties presque égales. Les vingt-six maisonnettes de l'avant-dernière ligne forment une rangée; elles sont séparées par des murs de division. Vingt maisonnettes accouplées deux à deux terminent la série du côté ouest, une façade de cinquante maisonnettes donnant toutes sur la cour complète l'ensemble bizarre de cette ville contenue dans la ville.

Nous n'insistons pas sur les parcs de lamas, les grands atriums et les enceintes monumentales des quartiers ouest de Huanco-Viejo; nous dirons seulement que l'enthousiasme de l'auteur espagnol Xerez, l'historiographe de l'épisode qui amenait Hernando Pizarro dans ces parages, ne nous étonne aucunement.

Xerez dit que la ville ancienne mesurait près de 3 lieues de circonférence. Aujourd'hui que la ville proprement dite a disparu, les palais royaux, les thermes, les temples et les enclos renfermant les principales bâtisses, ont encore un périmètre d'environ une lieue.

Et lorsqu'on parcourt ces énormes cours d'honneur, ces palais au milieu de préaux, ces galeries, ces labyrinthes; lorsqu'on monte sur cet imposant terre-plein, sorte de pyramide tronquée dont les abords sont gardés par des couples de lions; lorsqu'on passe par ces portiques, dont les chambranles sont ornés de sculptures, au milieu de vastes salles et de thermes avec leurs guérites et leurs niches, de tous ces monuments impérissables à l'appareil le plus soigné dans la matière la plus résistante, on com-

prend que la cour la plus brillante pouvait déployer là son luxe et sa puissance. Un vieux pâtre de Colpa, devenu mon ami grâce à quelques petits cadeaux, était venu me rejoindre et me conduisit dans des galeries secrètes par des portes qui ont 0^{m},80 de haut sur 0^{m},40 de large. Il me montra en dernier lieu une de ces galeries : la *horca* (lieu du supplice) des femmes. Dans les murs, on aperçoit deux cavités destinées à recevoir les seins de la suppliciée suspendue à un *corbeau* semblable aux porte-manteaux des souterrains de Chavin.



Plan et élévation du terre-plein *templo* ou *castillo* de Huanuco-Viejo. (Échelle de 1 mill. pour 171 m.)

Ces constructions sont en grès très dur; les pierres des principaux édifices sont admirablement travaillées et adaptées les unes aux autres sans ciment ni mortier. Ce groupe d'édifices se trouve sur un haut plateau uni comme s'il eût été fait de main d'homme, entouré, à peu de distance, de collines qui, à leur tour, semblent être enserrées par des cimes neigeuses. Cependant, entre ces collines et les cimes de la Cordillère, un abîme isole cette région semblable à un îlot.

Et quelle a été la raison d'élever ce poste si bien fortifié par les hommes après avoir été admirablement défendu par la nature? Ce ne saurait cependant pas être des remparts de défense.

La topographie seule de cette région explique le fait qui paraît énigmatique au premier abord.

Le haut plateau de Huanuco-Viejo se trouve en effet entre deux grands bassins, le rio Lauricocha à l'est et le rio Chaupihuaranga à l'ouest (devenant plus au nord le Tunguragua et le Huallaga).

Situé à l'origine même des torrents, là où ils sont guéables pendant toute l'année, ce poste militaire reste pendant les plus grandes crues en communication avec les quatre rives des deux courants.

En dehors de l'importance que la possession de ce point exerce sur la domination des pays qui s'étendent du 9e au 5e degré de latitude sud, il ne faut pas oublier que ce poste stratégique était d'une grande utilité pour les incas désireux de soumettre le royaume de Quito.

Avant de tenter cette grande campagne qui devait leur assurer le pouvoir sur toute la région septentrionale des Andes, il fallait assurer des communications avec la côte, ou tout au moins se prémunir contre un retour offen-

sif par lequel les populations Yungas non soumises encore pouvaient entraver la marche conquérante des empereurs du Sud.

C'est l'inca Yupanqui qui comprit cette première nécessité et attaqua de front les Chimus en face du rio de Supe, dont nous parlions plus haut, pendant que ses lieutenants descendaient des hauteurs de Huanuco. A peine avaient-ils traversé le Tunguragua qu'ils se trouvèrent en face des passes qui s'ouvrent dans la chaîne maritime. Ils les franchirent sans difficulté et, prenant les Chimus de flanc, ils en vinrent aisément à bout. Huanuco a été ainsi le grand poste militaire avancé des maîtres du Cuzco et la station intermédiaire entre le sud et le nord du pays des incas lorsqu'il était parvenu à l'apogée de sa puissance.

L'importance de ce point était telle, que Pizarro, le conquérant du Pérou, la comprit aussitôt. A peine arrivé sur les lieux et avant de tenter la conquête du Cuzco, il sentit le besoin d'assurer ses communications d'abord avec le Nord, où il était définitivement en possession de Cajamarca, capitale du dernier inca Atahualpa, et ensuite avec la côte.

En reconstituant l'histoire militaire de la conquête, on voit que Huanuco était considéré comme la clef des points les plus importants et comme le centre stratégique de l'empire des Andes.

C'est l'œuvre d'une forte race qui, comme toute race bien née, affirme par des monuments son existence, sa prise de possession du sol. Ces monuments sont censés être éternels, et, si cette qualité n'appartient pas aux créations humaines, au moins la durée de ces œuvres a-t-elle dépassé la vie de plus d'une génération, indiquant aux races nouvelles la valeur et la force de leurs prédécesseurs.

J'ai passé quatre jours dans cette région, dessinant les ruines, dressant des plans, arpentant l'antique ville et parcourant les gorges voisines, dans l'espoir d'y trouver les fortifications qui jadis défendaient ce lieu, demeure d'un roi voisin d'un dieu.

La quatrième nuit, revenu d'une dernière expédition, j'établis mon campement contre un mur du temple. Je montai mon lit de campagne, et, comme le ciel était chargé de nuages couleur de plomb, aux rebords de teinte jaune fauve, qui prédisent l'orage à courte échéance, j'improvisai une tente avec mon *poncho* de caoutchouc. Mes hommes en firent autant et nous nous glissâmes sous notre abri. Il était huit heures du soir.

Après des journées de voyage au Pérou, se coucher et s'endormir sont actions simultanées, et, si elles ne le sont pas, c'est qu'on s'endort avant de s'être couché.

Je me réveillai au bruit d'un coup de foudre formidable. Je me sentis

mouillé jusqu'aux os. Ma tente improvisée avait été emportée par la tempête ; mon lit était transformé en lac ; je me levai grelottant. Les vêtements me collaient au corps. Mes hommes, abandonnant leur réduit transformé en marais, venaient me rejoindre. Le vent glacé de la *puna* nous fit frissonner de la tête aux pieds. La grêle chassée par le vent me coupait la figure ; je marchais comme un garde devant sa guérite ; seulement point de guérite, pas d'abri sur ce plateau nu. Les vêtements trempés alourdissaient mes pas. La respiration était gênée par le linge mouillé qui emprisonnait la poitrine. De petits ruissaux sortaient par les manches et une eau glaciale ruisselait le long de mon corps. Je pris du rhum. La tempête cessa pendant quelques minutes pour recommencer de plus belle. De onze heures du soir au lever



Le temple de Huanuco-Viejo.

du soleil, j'ai monté cette terrible garde, secoué par le froid et par la fièvre, qui, par bouffées chaudes, me montait à la tête. Les mules, à chaque éclat de foudre, les naseaux ouverts, la tête en l'air, l'oreille dressée, phosphorescente, restaient immobiles sous le coup d'une invincible terreur. Parfois, aux lueurs fauves des éclairs de chaleur éclatant au loin sur les terres, je vis ces malheureuses bêtes la tête basse, l'oreille pendante, les jambes ramassées en lignes convergentes. Leur triste silhouette se détachait sur le fond électrique du firmament en feu.

Vers cinq heures du matin, paralysés par le froid, insensibilisés par le vent, hébétés par vingt-quatre heures de fatigue et huit heures de souffrances, nous montâmes péniblement sur nos mules. Un soleil sans rayons, opaque, cramoisi, se levait paresseusement.

Nous étions, maître, *arrieros* et bêtes, après cette nuit avec ses prosaïques souffrances, dans un piteux état. Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Baños. La femme du gouverneur, une jolie *cholita*, gracieuse et bienveillante, me prépara un dîner ; mais la fatigue m'avait serré la gorge, je ne pouvais rien avaler, et pendant trois jours j'eus de violents accès de fièvre.

Depuis le *castillo* de Huanuco jusqu'à Baños, nous avions suivi le chemin des incas, qui est en beaucoup d'endroits en bon état. Il subsiste encore à la gauche du chemin, à 2 lieues au nord de Baños, des parcs de lamas, plusieurs ruines de *tambos* et un grand terre-plein. Les escaliers de cette route sont décidément l'œuvre la plus parfaite des ingénieurs autochthones.

Selon la pente sur laquelle ils sont établis, les marches ont depuis $0^{m},45$ jusqu'à 6 mètres de large. Elles sont complètement pavées (*empedrados*) et au bord les pierres sont travaillées avec le plus grand soin.

A un quart de lieue au nord-nord-est de Baños jaillissent des eaux thermales. Les nombreux vestiges anciens qui se trouvent en ces parages ne présentent plus que de la *pedreria*, des murs au ras du sol et des pierres couvrant le terrain. On a pourtant découvert dans ces parages de belles sculptures contenues dans des grottes funéraires. Partis de Baños cinq jours après notre arrivée, nous laissons à notre droite, à trois lieues du village, la *estancia de Agrapo*. La route devient de plus en plus rude. Vers onze heures du matin, nous apercevons, chose extrêmement rare dans ces contrées, à environ 400 mètres de distance, un petit puma, ce lion de la Cordillère. Il semble s'approcher de nous, en s'arrêtant de temps en temps ; nos fusils sont chargés. C'est plutôt l'idée qu'on est en présence d'une espèce de lion que l'aspect même du félin qui produit un effet singulier.

Nous le couchons en joue lorsqu'il est encore à 80 mètres de distance. Il

reçoit une première décharge à 35 mètres, il bondit furieux et vraiment superbe, et, sous l'effet d'une seconde décharge, il roule à une dizaine de mètres sur le tapis jaunâtre de la *puna*. Mes hommes jettent des cris de joie et s'approchent de la bête, non sans une certaine prudence. Cependant quelques dernières convulsions de l'agonie, et le lion est bien réellement à nous. Une balle l'a frappée au front et deux autres lui ont traversé les poumons. C'est un puma jeune encore, et d'une maigreur incroyable. Il mesurait $0^{m},75$ de haut sur $1^{m},30$ de longueur. Mes hommes mettent presque deux heures à le dépouiller, puis on attache la peau derrière ma selle, ce qui fait que ma mule rue et se débat comme une désespérée. Je la ramène cependant à plus de sagesse et nous continuons notre route monotone. Le jour baisse et, si les teintes du ciel varient à l'infini, le sol reste toujours le même, avec ses légères ondulations, avec son aspect terne, sans végétation ligneuse, sans graminées savoureuses. Enfin, au loin apparaît, au fond d'une dépression du terrain, la *hacienda de Lauricocha*. On nous y refuse l'hospitalité. Il fait très froid et la nuit dans la *puna* est assez dure. Obligés de veiller sur nos bêtes dans cette région fameuse pour ses voleurs, je monte la garde depuis notre frugal repas jusqu'à l'aube pour empêcher mes muletiers de dormir. Ils mâchaient mélancoliquement leur *coca*, et, très las, nous nous remîmes en route pour Yanahuanca.

Partis dès cinq heures du matin, nous arrivâmes aux premiers rayons du soleil sur le haut plateau où se trouve l'un des principaux berceaux de l'Amazone.

Du lac de Lauricocha sort, au milieu d'une plaine couverte de l'herbe de la *puna*, le filet d'eau qui plus loin s'appellera Tunguragua et Marañon. Sa première direction est ouest-nord-ouest. Il coule paresseusement et fait mille détours capricieux dans la plaine, revenant parfois en arrière, de sorte que les Indiens ont établi une série de petits ponts en grands schistes ardoisiers.

Il paraît que ces passages existent depuis des siècles et qu'ils portent nom : Pont de l'Inca. Nous passâmes par une gorge appelée Mojon qui nous conduisit sur un plateau appelé Condorbamba. On y voit une série de ruines en très mauvais état. De là nous descendîmes dans des contrées moins froides et, longeant le rio de Huaratambo qui plus loin s'appelle rio de Yanahuanca, nous traversâmes Bombon et Huaratambo avant d'entrer dans le bourg de Yanahuanca.

XIII

Yanahuanca. — La montée du *cerro de Pasco*. — Caractères de la ville et des habitants. — Les mines d'argent. — *Bestias de avio*. — Les muletiers malgré eux. — Les antiquités du *cerro*. — Junin.

Yanahuanca est situé à l'entrée d'une des gorges nord du *cer rode Pasco*, à plus de 2000 mètres au-dessous du sommet de ce puissant massif, et pour la première fois depuis Cascas nous nous trouvons dans la zone de la végétation ligneuse. Il est extraordinaire comme des arbres meublent un paysage. Cela paraît être une vérité presque naïve. Elle l'est moins qu'on ne saurait le croire. Il faut avoir passé des mois entiers dans des contrées dont toute la végétation est herbacée, pour bien comprendre la beauté incomparable d'un arbre. — Sur quelques versants de la vallée, on cultive le maïs, et même le blé. Les habitants ont l'air moins misérable que tous ceux que nous avons rencontrés sur notre route. On nous salue avec un sourire qui nous paraît de meilleur aloi. Est-ce l'air plus chargé d'oxygène qui change l'habitant ou qui change notre humeur? C'est en nous livrant à ces réflexions que nous entrons dans le village et que nous nous dirigeons vers la place. Le curé, le *gobernador*, le *teniente-gobernador*, ne sont pas au gîte. C'est le juge de paix qui, pour le quart d'heure, exerce seul l'autorité à Yanahuanca.

Cette seigneurie maigre et brune me déclare qu'il y aura de la paille pour les bêtes, mais rien pour moi ni pour mes hommes. Il espère évidemment que je refuserai, mais il se trompe; je me crois heureux d'accepter ses conditions. Lorsque les animaux ont reçu leur fourrage, je parcours la rue, j'entre dans les maisons les moins misérables pour me procurer un peu de nourriture.

Mais décidément ces braves gens ne sont pas bienveillants. Je n'obtiens qu'à grand'peine deux petits fromages de chèvre remarquablement durs Mes muletiers en font un *chupe*, et, après ce frugal repas, nous dormons jusqu'au lendemain, jour de l'ascension au *cerro*.

Nous partons à cinq heures du matin laissant à notre gauche Huailas, petite *estancia* et les deux assez grands villages de Tupo et de Vilcabamba.

La grande montée commence à Cuchis ; après deux heures et quelques minutes nous voilà sur le haut plateau. Le froid y est intense.

Il m'est décidément impossible de décrire les impressions du mal des montagnes, le *soroche*, car je l'ai trop peu éprouvé pour pouvoir l'analyser. Ma bête est très fatiguée, et le froid a engourdi mes jambes : je mets donc pied à terre et, conduisant ma mule par la bride, je fais, pour me réchauffer, sur ce terrain ondulé, en montant les collines, en les descendant au pas gymnastique, environ 2 lieues, sans éprouver aucune fatigue dans les poumons, aucune oppression pénible dans la respiration. Je remonte à dos de mule, et la route s'étend monotone, sans fin ; l'horizon est toujours le même, on navigue en pleine terre. Par deux fois nous avons rencontré



Lamas et leur guide au *cerro de Pasco*.

pendant cette journée des troupeaux de lamas, précédés et suivis d'une famille d'Indiens. Ces petites caravanes ont un caractère particulier qui repose et qui charme ; on dirait une caravane de plaisance, à voir les lamas marcher avec lenteur et brouter au passage quelques maigres herbes.

Les Indiens les interpellent, ils les connaissent et, pour plus de sûreté, ils les décorent. On leur perce souvent les oreilles en y passant un ruban de laine rouge, bleue ou noire. Ce brin de toilette leur sied bien, et je regardai avec plaisir le troupeau défiler à un pas qui indique qu'on fait par jour 4 lieues environ sans s'arrêter.

Le lama (ou plutôt la llama) avec sa démarche grave et calme, le mouvement ondoyant de son cou, la mobilité de ses oreilles, le regard curieux et

intelligent de ses grands yeux noirs, est le seul habitant vraiment heureux de ces hauteurs. L'herbe chétive de la *puna* est sa nourriture et il sait vivre là où tous les autres mammifères mourraient de faim.

Aussi est-il la providence des habitants de ces contrées. Il sert de bête de somme, il porte jusqu'à 75 livres; de sa laine l'Indien s'habille, et sa digestion soigneusement recueillie sert sous le nom de *taquia* presque d'unique combustible dans ces contrées. En retour, les Indiens traitent ces excellentes bêtes avec un soin affectueux qui n'est généralement pas dans le caractère de la race indigène.

La nuit tombait et nous vîmes au loin les lumières de la ville. Cependant elle était encore assez éloignée, car ces lumières, selon les accidents de la route, paraissaient et disparaissaient. Vers huit heures du soir nous arrivâmes exténués de fatigue. On nous indiqua un *hôtel*, tenu par un Italien; nous nou dirigeâmes par une rue tortueuse, mais très propre, vers cet établissement. Les maisons étaient basses, blanches, couvertes de chaume noir; des lueurs passaient à travers les volets fermés et traçaient des lignes d'or sur le pavé caillouté de la rue; la tranquillité était parfaite, l'air vif et froid coupait la figure à la moindre brise. Il est difficile dans ce milieu de se figurer que l'on est sous les tropiques, au Pérou. On se dirait plutôt dans un petit bourg de la Forêt Noire; et l'illusion est si complète, que l'on est tout surpris de s'entendre dire par son muletier qui vient de prendre des informations sur la position de l'hôtel : « *Manan caru raccmi, taitai*, il n'est plus loin, maître. »

J'ai passé deux jours au *cerro de Pasco*. C'est de beaucoup la ville la plus animée que j'aie vue au Pérou, en exceptant Lima. Depuis longtemps déjà, ce centre de mines d'argent n'est plus ce qu'il a été. Les chances des mineurs se sont subitement évanouies, lorsqu'à une certaine profondeur les eaux ont envahi les galeries en forçant les exploitants d'abandonner jusqu'aux mines les plus riches. Depuis peu, on a fait des projets énormes pour donner une issue à ces lacs souterrains. On a eu l'idée de construire un tunnel (*desague*) à travers lequel aurait pu s'écouler l'immense dépôt de liquide qui arrête depuis plus d'un siècle l'exploitation de trésors vraiment fabuleux. Car rien n'est plus vrai que l'histoire, en apparence légendaire, de la richesse du sol péruvien. Ainsi, sans nous arrêter aux sommes fantastiques que les conquérants racontent avoir emportées ou envoyées en Espagne, nous trouvons curieux de citer Humboldt, qui a évalué la quantité de métal sortie des mines du Pérou, depuis l'élévation de cette région en vice-royauté jusqu'en 1803, à la somme de 1 252 445 500 piastres, soit plus de 6 millards de francs. Depuis l'indépendance, il n'existe plus



Exploitation d'une mine d'argent (*Hacienda de minerales*) sur le chemin du *cerro de Pasco* à la Oroya.

de registre permettant de vérifier le rendement des mines. Cependant, M. Davelouis, essayeur de la monnaie de Lima, a relevé que, de 1826 jusqu'en 1835, on a frappé, rien que dans la capitale, avec de l'argent provenant des mines du Nord et du Centre, 16 938 281 piastres, soit près de 85 millions de francs. Dans cette somme ne sont compris ni l'argent en barre, ni les minerais exportés en quantités considérables ni l'argent monnayé au Cuzco, où, jusqu'en 1860, on a frappé des pièces de 1 réal, de 4 réaux et de 1 piastre. Ces chiffres feront apprécier le caractère grandiose des exploitations dans les principaux centres miniers de ces régions. Actuellement, au *cerro de Pasco*, il n'y a qu'une grande entreprise florissante, c'est la *hacienda de minerales de la Esperanza*, à la tête de laquelle se trouve M. Steel, agent consulaire d'Angleterre, de France, d'Italie, de Belgique, et d'autres pays encore dont les drapeaux forment faisceau sur sa maison.

C'est un spectacle bien curieux et bien mouvementé que présente cette *ferme* minière.

Des troupeaux de lamas et d'ânes apportent les minerais, que l'on broie sous des meules immenses pour les faire passer aussitôt dans des *cirques*, où on les mélange avec de la terre et du mercure. Arrosé d'une forte quantité d'eau, l'amalgame se forme sous le sabot d'une dizaine de chevaux, pendant deux ou trois jours. Un vigoureux Indien placé sur un fût de colonne au milieu du cirque stimule les bêtes qui parcourent cette boue dans laquelle elles enfoncent jusqu'au-dessus du paturon. Ce travail est tellement fatigant, qu'après deux ou trois jours de cet exercice il faut faire reposer les bêtes pendant huit ou dix jours. La *hacienda de la Esperanza* occupe 1000 lamas, 300 ânes et 600 chevaux. La nourriture d'un âne ou d'un cheval revient en moyenne à 8 réaux de papier-monnaie, soit à 2 francs par jour; la main-d'œuvre se paie à raison de 5 francs; le combustible est hors de prix. Ces détails expliquent pourquoi des capitaux très-considérables sont nécessaires, à l'heure actuelle, pour une grande exploitation de mines dans ces contrées. Et pourtant le *cerro de Pasco*, qui compte près de 18 000 habitants sur lesquels environ 12 000 hommes, possède 12 000 mineurs. On ne vient au *cerro de Pasco* que pour être mineur, pour chercher fortune, pour découvrir de nouveaux filons, de nouvelles sources de ces richesses où les premières familles espagnoles ont puisé avec tant d'abondance. Ces mineurs, presque toujours misérables comme au jour de leur arrivée, mais toujours pleins d'illusions, de projets *ingénieux* et de combinaisons *infaillibles*, donnent aux rues de cette ville une singulière animation. A tout instant, il en revient un d'une excursion

qui, à la vérité, n'a pas donné de résultats, mais qui fait concevoir pour un prochain avenir les plus merveilleuses espérances.

Et les groupes de se former, et les passants d'écouter, et de discuter les données et de creuser le mystère. En somme, si, pour nos études archéologiques, contre toutes nos prévisions, nous n'avons rien trouvé dans les environs de la ville, nous ne craignons pas de dire que c'est bien un des points les plus curieux que nous ayons visités; son ciel, dans une seule journée, dans une seule heure souvent, paraît tantôt du bleu le plus transparent, tantôt noir; il envoie tour à tour des rayons brûlants, de la grêle, de la neige, de la pluie torrentielle, des éclairs enveloppant la ville entière, qui reparaît instantanément après, par l'effet d'un coup de vent, dans une splendeur incomparablement sereine. Qu'il s'accorde bien ce ciel changeant, impétueux et brillant, avec le caractère des mineurs du Pasco, et comme ces éléments hétérogènes de races et de peuples divers, réunis sur ce point du globe, à la recherche de l'argent, rappellent, par les variations violentes de leur tempérament, les singuliers soubresauts météorologiques de ce haut plateau !

Et puis les allures de grands seigneurs de ces meurt-de-faim, les dehors modestes et humbles des Indiens les plus riches, cette ville de faux ménages, cette société agitée et monotone, cette rue froide, lavée dix fois dans une seule journée par la pluie, cette absence totale de végétation, ces mules alertes, ces chevaux maigres, ces lamas réfléchis, que de couleur, quel caractère d'originalité!

Mon départ du *cerro* s'effectua dans des conditions très singulières. Mes bêtes étaient trop fatiguées pour que je pusse, de quelques jours, compter sur elles. Je me rendis donc chez l'autorité du lieu, un colonel sous-préfet, assisté d'un nombre assez considérable de militaires dorés sur toutes les coutures; exhibant l'ordre du gouvernement central qui me recommandait aux diverses autorités du pays, je lui demandai de me procurer des mules de selle et de somme, jusqu'à la ville de Junin. Le sous-préfet, beau créole, d'une extrême politesse, accéda à ma demande et envoya incontinent quatre soldats pour me procurer les bêtes demandées. Je remerciai le magistrat et me retirai fort satisfait. Les autorités locales ne m'avaient pas accoutumé à une amabilité si prompte et si expéditive. Cependant mon contentement ne dut pas être de longue durée. A peine avais-je fait quelques pas dans la rue que je vis les hommes délégués par le sous-préfet se jeter sur un train de mules qui passait fort paisiblement. Les bêtes étaient chargées; les agents de l'autorité, sans autre forme de procès, se mirent en devoir de les décharger en pleine rue, et, trouvant probablement

cette besogne trop fatigante, ils enjoignirent au muletier de mettre pied à terre et de les aider. Ce dernier, après avoir monté et descendu la longue gamme des jurons péruviens, qui mène depuis les derniers dépôts des enfers jusqu'à Dieu au milieu de ses innombrables saints, obéissait à l'ordre des soldats, et bientôt les marchandises se trouvèrent remisées dans la maison devant laquelle le hasard avait fait arrêter le muletier. Je dois avouer que, malgré le nombre considérable de kilomètres que j'avais déjà faits au Pérou, je fus singulièrement surpris lorsqu'un des soldats, se retournant joyeusement vers moi, me dit d'un air satisfait : « Les belles bêtes ! patron, elles vous porteront en deux jours à Junin [1]. » Ayant cru que ces militaires s'étaient emparés de quelque contrebandier, de quelque brigand dangereux, je rougis malgré moi en apprenant que cet acte de violence avait été commis en ma faveur. Je me sentais pour ainsi dire humilié de voir porter à ces soldats le pantalon garance et le képi ; j'eus même, pendant un instant, la tentation de faire donner la liberté à l'infortuné muletier. Puis je réfléchis et, certain que je n'avancerais guère d'un pas, si je ne profitais pas du service un peu brutal du sous-préfet, j'ordonnai aux soldats d'amener le muletier et ses bêtes à la *hacienda de la Esperanza*, où M. Steel m'avait offert l'hospitalité. On conduisit les mules dans l'étable et on mit leur propriétaire sous clef pour la nuit. Le lendemain, nous partîmes pour Junin. Telles sont les « facilités » offertes au voyageur, lorsque l'autorité veut bien le patronner.

Tout alla fort bien jusqu'à Ninacacca. Nous avions passé tout d'abord par le village de Pasco situé à 3 lieues environ du *cerro*. J'avais acheté dans ce bourg une bouteille d'eau-de-vie dont je gratifiais le muletier qui était à mon service malgré lui. Il faisait du reste bonne contenance et m'exprima sa satisfaction lorsque je lui dis que nous passerions la nuit chez le curé de Ninacacca, où il aurait bon gîte ; là il pourrait arroser son *chupe* de cette bouteille de *pisco*. A peine avais-je mis pied à terre devant la cure, me dirigeant vers la porte sous laquelle le curé m'attendait pour me saluer, que mon muletier, donnant un vigoureux coup de laso à la mule de charge et piquant des deux, disparut derrière l'angle de la rue, suivi de mes mules au plus grand galop. Je compris en un instant tout le danger de ma situation ; dans mes cantines se trouvaient mes albums de voyage, mes instruments, mon argent. Les plateaux de Pasco sont déserts, les petits villages qui s'y trouvent à de grandes distances sont peuplés d'Indiens faisant cause

[1] On appelle des bêtes ainsi réquisitionnées par le gouvernement pour le service de l'armée ou pour quelque travail d'utilité publique : *bestias de avio*.

commune avec les brigands et à bien plus forte raison avec des brigands de leur race, et, mon muletier m'échappant, tout était perdu. Je m'élançai à la poursuite de mon homme, que j'aperçus au tournant de la rue, à quelques centaines de mètres de moi. A mes cris, chose vraiment providentielle, ma mule de selle, qui m'avait si vaillamment porté depuis Trujillo, s'arrêta et se retournait vers moi. En un clin d'œil je l'avais rejointe, je l'enfourchai aussitôt; elle n'était ni bridée ni sellée. Un coup d'éperon, et la voilà galopant derrière le train de mules. En quelques minutes j'avais rejoint mon voleur et alors, le revolver au poing, je lui enjoignis de faire volte-face. On aurait dit que ma mule comprenait tout ce qui se passait; elle suivait mes indications, données seulement du bas des jambes, comme si elle avait été bridée. Un quart d'heure à peine après la fugue de Ninacacca je rentrai derrière mon troupeau de mules, riant et rageant à la fois, et je sautai à bas de ma bête, pendant que les acolytes du curé fermaient les battants de la porte et que le digne ecclésiastique me félicitait de mon heureux exploit. Le muletier avait l'oreille basse; on lia les mains au malheureux, et nous le gardâmes à vue dans la chambre même où mon hôte m'offrit un frugal repas trop copieusement arrosé d'eaux-de-vie fortement alcoolisées. Ce curé était un homme intelligent; il avait parcouru le pays en tous sens et me donnait beaucoup de renseignements archéologiques des plus intéressants. Mon maître, M. Léonce Angrand, m'avait fourni, avant mon départ pour le Pérou, un renseignement précieux, relatif aux antiquités de ce nœud central des Andes. Pendant qu'il avait été consul de France à Lima, de 1833 à 1837, le général Oyarzabal, à la fois préfet et mineur au Pasco, y avait découvert un jour une importante série de haches en pierre, de pointes de flèches en silex et en obsidienne et d'autres armes et ornements remontant à l'âge de pierre. Cette trouvaille jetait une lumière nouvelle sur ces contrées qu'on avait crues longtemps vierges de toute civilisation, quelque primitive qu'elle fût. Ces objets, devenus la propriété du général Raygada, avaient été, à sa mort, cédés au musée de Lima. A mon arrivée au Pérou, cet établissement, à la suite d'une transformation déplorable au point de vue scientifique, servait d'entrepôt à des effets militaires. Aussi n'avais-je pas pu voir les objets si curieux découverts à peu près quarante ans avant mon arrivée. Pendant mon passage, depuis Yanahuanca jusqu'à Ninacacca, j'avais vainement demandé des renseignements à tous les prétendus savants, amateurs ou *aficionados* d'histoire ou d'archéologie. Personne ne put me renseigner. De mémoire d'homme on n'avait retiré du sol chose qui vaille, et la mauvaise chance qui semblait planer sur les fouilleurs avait en même temps replongé l'antiquité dans ses

ténèbres. Or le curé de Ninacacca me raconta qu'en cherchant un filon il avait rencontré, lors d'une fouille dans la colline de Ninapata, à quelques centaines de mètres de sa paroisse, des objets en pierre dont, en 1865, il avait fait cadeau à un voyageur allemand. Il ne se rappelait plus le nom de son hôte, mais il décrivit si bien la matière dont étaient faits les instruments, que je reconnus facilement la diorite des basaltes, le silex et l'obsidienne. Il esquissa les objets sur une feuille de papier, et c'étaient des haches, des pointes de flèches et des mortiers de formes diverses. Ah ! que j'en voulais au voyageur de 1865 ! car, si le cadeau du bon curé était sans valeur vénale, il valait son pesant d'or pour l'histoire du passé péruvien.

Le lendemain, je dis adieu à mon amphitryon et, le cœur léger, je me mis en route pour Junin. Mon muletier, les mains toujours liées, trottait devant moi à pied, et un des serviteurs du curé l'avait remplacé sur sa bonne bête. Vers six heures du soir, nous arrivâmes dans le village situé sur cette plaine où, en 1821, le sort du Pérou s'était décidé dans une bataille, sorte de duel à la lance et au sabre, duel si terrible, que l'honneur du vaincu atteignit la gloire du vainqueur. La plaine immense presque sans ondulations, sans aucune végétation ligneuse, entourée au loin de rochers assez semblables aux galeries qui entourent une arène, s'étendait devant moi terne et silencieuse. Au loin, blanc au milieu des ténèbres du soir qui n'atteignaient pas encore les hauteurs éclairées par le soleil couchant, se dressait l'obélisque que les Péruviens ont élevé là, dans la majestueuse solitude, à un souvenir sanglant et héroïque de leur histoire. Nous entrâmes dans le village, qui jadis avait été transformé en ambulance de deux armées mourantes. Les figures hébétées d'Indiens et d'Indiennes, sur le seuil des maisons basses et tristes, se levaient vers nous, calmes, froides, mornes et indifférentes : c'était de la prose péruvienne. Devant le *tambo* nous nous arrêtâmes.

Après avoir fait décharger toutes les bêtes et conduire les miennes dans l'étable, je faisais délier les cordes qui retenaient les mains de mon guide infidèle. Il implorait à genoux son pardon, me demandant de ne pas le livrer aux *chasquis*[1] dont, par hasard, il se trouvait un poste à Junin. Je lui payai son temps et la location de ses bêtes et le rendis à la liberté. Il changea aussitôt de ton ; ses larmes séchèrent en un clin d'œil, sa voix

[1] On appelle *chasquis* des Indiens à la fois gendarmes et geôliers sous les ordres de l'autorité locale : le *gobernador*, le *teniente gobernador*, le *juez de paz*, les *alcaldes*, sont généralement les chefs des *chasquis*. Ces derniers n'ont pas d'uniforme ; le bâton de *chonta* qu'ils portent est l'insigne de leurs fonctions. Sous les incas le terme de *chasquis* s'appliquait aux courriers de l'empire.

pleurarde s'éteignit en un instant, et, sautant en selle, il fila allègrement au grand trot avec une satisfaction qui certes n'était pas moindre que la mienne.

XIV

De Junin à Huancayo. — Tarma. — Chemin royal à Jauja. — La vallée de Jauja. — La phthisie sur les hauts plateaux. — Santa Rosa de Ocopa et les missionnaires apostoliques. — Coutumes indigènes.

De Junin[1] à Tarma le voyage est facile, pittoresque et intéressant. Au lieu de la monotonie grise du haut plateau, apparaissent bientôt des *queñoas* au feuillage sombre. La descente sud du *cerro* se fait au milieu de terrains schisteux, dont les formes anguleuses se détachent sur les versants comme des ruines de monuments gigantesques. Parfois il semblerait qu'on passe à travers une rue antique, car des roches parallèles forment d'étroits sentiers sur 30 à 40 mètres de longueur. La température s'adoucit rapidement. L'air qu'on respire paraît tiède, et les poumons reprennent leur activité normale. L'oppression qu'on éprouve ordinairement sur les hauts plateaux, oppression toujours gênante, même quand elle n'est pas douloureuse, disparaît au-dessous de 3000 mètres d'altitude.

Vers huit heures du soir, j'arrivai au village d'Acobamba, à 2 lieues

[1] Tout le département actuel de Junin a été découvert, de même que les provinces de Huari et de Pomabamba, par Hernando Pizarro, en 1533, revenant, après le sac du temple de Pachacamac, dans la ville de Cajamarca.

D'après Antonio Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 46 et 47), il est certain que le petit village de Pombo (Bombon) se trouvait près du fleuve sortant d'une lagune qui jadis s'appelait Chinchai Cocha, et qui aujourd'hui est connu sous le nom de Junin. Parfois on l'appelle aussi Reyes ou Bombon. C'est le 10 mai, un mercredi dans la matinée, que Hernando Pizarro arriva dans ce petit village de Pombo. L'ancien hameau de Cajamalca se trouvait dans la *pampa* qu'on appelle aujourd'hui la *pampa de Junin*. En souvenir de la bataille de Junin, lors de la guerre de l'indépendance, une pyramide a été construite en cet endroit par don Mariano Eduardo de Riveiro ; elle se trouve à moins de 2 cuadres (environ 200 mètres) du *caserio de Chacamarca*, nom moderne de l'ancien Cajamalca.

De Junin à Cácas, 4 lieues 1/2 ; Hucrupuquio, 2 lieues 1/2 ; Palcamayo, 4 lieues 1/2 ; Picoy, 1 lieue 1/2 ; Acobamba, 2 lieues 1/4 ; Hualhuiash, 1 lieue ; Tarma, 1 lieue 1/4.

De Junin à Cácas, il y a 4 lieues 1/2 dont 4 lieues sur le haut plateau ; à 1/4 de lieue avant d'arriver à cette petite ville commence la descente du haut plateau du *cerro de Pasco*.



Vue de la ville de Tarma (avec la *plaza Mayor* au premier plan).

au nord-est de Tarma. J'y passai la nuit. L'air doux et caressant de la vallée me fit éprouver un bien-être difficile à décrire. Le lendemain matin, vers dix heures, j'arrivai sur une route bordée à droite et à gauche de vastes champs de luzerne, et peu après j'entrai dans la jolie ville de Tarma [1], sous une sorte d'arc de triomphe gardé par deux immenses gendarmes, peintures authentiques d'Épinal, collées sur les jambages de la porte. Dans les jardins et dans les champs, de beaux peupliers interrompaient la monotonie des maisons basses et à toit souvent plat. Je descendis au *tambo* et me rendis immédiatement au bureau de poste. Parti de Lima depuis plus de sept mois, j'étais resté pendant ce temps sans nouvelles d'Europe. Tarma, située sous la même latitude que Lima, en communication continuelle avec la capitale, était tout indiquée comme point de repère dans mon voyage. Aussi mon espoir se réalisa-t-il, et c'est avec un bien vif bonheur que je dépouillai une cinquantaine de lettres et de journaux, dont quelques-uns avaient plus de huit mois de date. Je répondis à ma famille, à mes amis, et adressai un rapport au ministère; puis je remontai, chez un tailleur chinois [2] de l'endroit, ma garde-robe, qui était dans un état déplorable, et assistai, pour me remettre au courant du mouvement artistique et scientifique, à une représentation de funambules, agrémentée d'une séance de prestidigitation. Je repris dès lors avec la plus grande ardeur mes études archéologiques.

A une lieue de Tarma subsiste, sur un plateau de la Cordillère du même nom, un groupe de ruines portant le nom de Tarmatambo, dont certaines parties se sont assez bien conservées [3].

[1] Garcilaso de Vega (*Comment. real.*, lib. VI, cap. xi) dit que les provinces de Tarma et de Pumpu (c'est encore Bombon) comptaient parmi les principales de l'ancien empire. Voyez Cieza de Leon (*Chronica del Perù*, cap. LXXXIII) et Herrera (*Decad.*, V, lib. IV, cap. x). Herrera a copié ce passage de Cieza de Leon, et il s'est trompé en mettant *Guaycos* et Tomara, au lieu de Guaylas (Huaylas), et Tamara à la place de Tarama, qui se retrouve partout ailleurs. Xerez (*Conquista del Perù* (Barcia), t. III, p. 229) et Garcilaso (*Comment. real.*, lib. VI, cap. xi) écrivent Tarma, nom que la ville porte actuellement. Herrera et ses compagnons furent les premiers Européens qui entrèrent dans cette ville.

Déjà en 1748 don Antonio de Ulloa écrit, dans sa *Relacion del viage a la America meridional*, que Tarma se trouve à la tête d'un des plus grands *corregimientos* de l'archevêché de Lima, étendant sa juridiction jusqu'à 40 lieues nord-est de Lima, et du côté du levant dans le territoire habité par les Indiens sauvages, *gentiles*, qu'il appelle la tribu des Maroucochas. Il cite parmi les productions de cette région le blé, l'orge, le maïs et le bétail. Les exploitations minières étaient, dès lors, fort riches; les habitants passaient pour d'excellents tisserands. Ils ont conservé cette spécialité.

[2] Les tailleurs indigènes, généralement cholos, ont l'habitude, dans les villes de l'intérieur du Pérou, de travailler au milieu de la rue où, assis par groupes de cinq à dix, ces artistes se donnent en spectacle à la jeunesse de l'endroit et aux passants : système de publicité qui en vaut un autre.

[3] Il est probable que c'est de cet endroit que parlent les auteurs anciens, et non pas de la ville actuelle, qui date complètement de l'époque de la conquête.

C'est là que je constatai pour la première fois un appareil en pierre recouvert de stuc.

Tarmatambo était autrefois une grande ville, mais elle est en majeure



Plan de Tarma et de Tarmatambo.

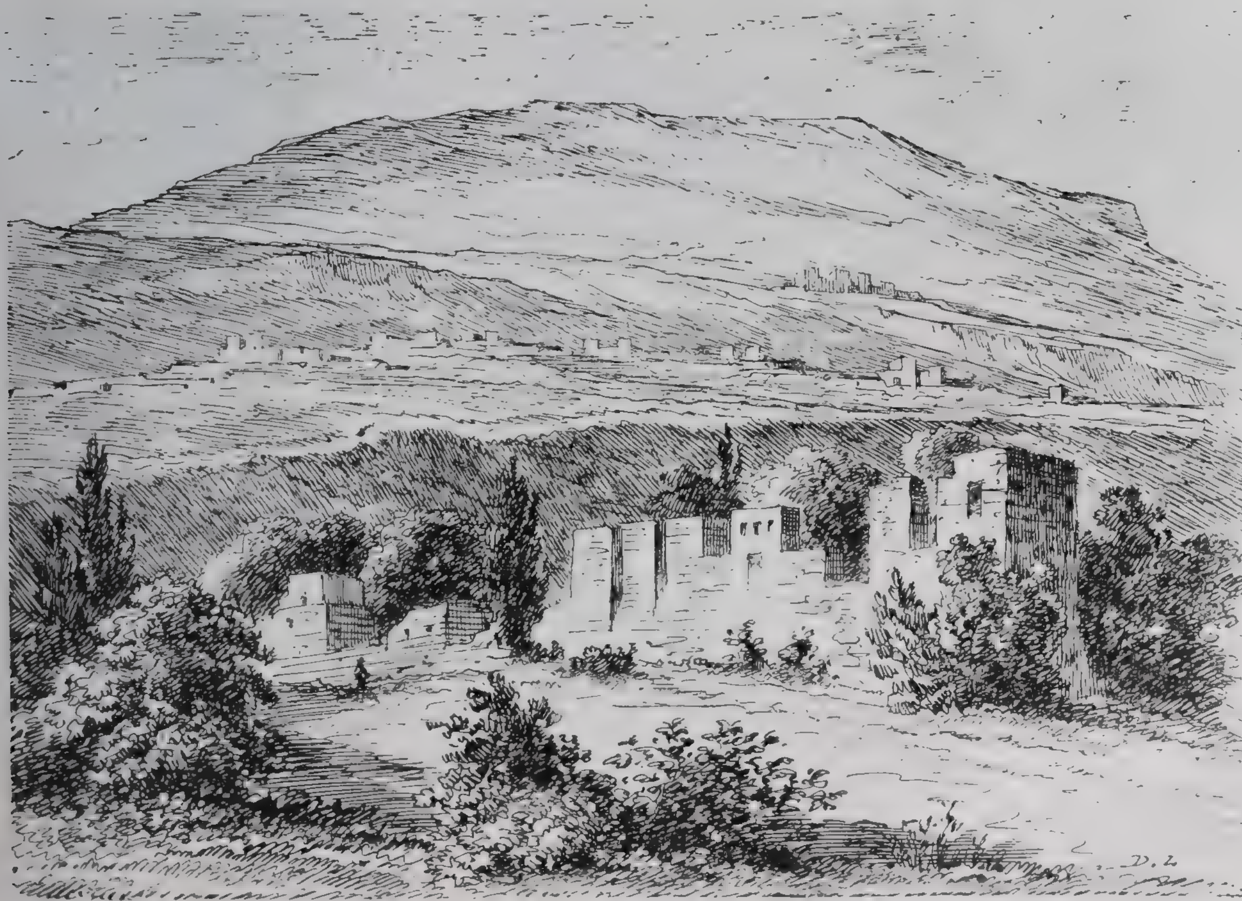
partie dans un tel état de destruction, qu'il m'a été impossible d'en lever le plan complet. Je n'ai pu me rendre compte que de la partie comprenant les anciens palais princiers qui, construits avec plus de soin et de solidité

que les habitations des sujets, ont mieux résisté que ces dernières à l'action du temps.

L'ancienne ville, dominée par des montagnes élevées, est située sur une terrasse au sud de la cité actuelle. La route des incas, dont il reste beaucoup de vestiges en cet endroit, passait sur la hauteur, à 100 mètres environ au-dessus de la ville fortifiée, sur une étendue de près de 2 kilomètres. Ces fortifications commandaient et protégeaient l'enceinte. Elles étaient commandées à leur tour par une seconde ligne de



Fortin et mur de la ville ancienne de Tarmatambo.



Façade ouest du palais dit de l'Inca et fortifications sur la montagne, à Tarmatambo.

fortifications, situées à 200 mètres environ au-dessus de la première zone, sur le versant de la montagne.

Les palais qui subsistent encore se composent d'immenses salles et de

galeries imposantes agrémentées de piliers qui, par leurs saillies régulières, transforment les murs en une série de niches. En plusieurs endroits, les remparts ainsi que les maisons de gardes sont dans un excellent état de conservation. Les sépultures ont été presque toutes violées.

A quelques mètres du groupe principal de constructions il y a d'anciens parcs de lamas. L'échelonnement de parcs le long de la route fait supposer que les bêtes de somme étaient destinées à servir de relais pour les transports. Rien de plus singulier que de voir les Indiens qui habitent



Indiens de Tarmatambo.

aujourd'hui ces palais immenses. Ce sont des mendiants couverts de misérables haillons que les descendants de ces rois ! L'ignorance et la stupidité de ces pâtres s'accordent trop bien, hélas ! avec leurs vêtements en loques dans lesquels on ne reconnaît plus trace de style ou d'originalité. En les voyant on ne saurait disconvenir de cette triste vérité que la misère déforme l'homme, le rapetisse, le rabougrit, qu'elle atrophie son être et le rend méconnaissable.

A 3 lieues de Tarma, en un endroit appelé Huichay, se trouvent des ruines en fort mauvais état.

En quittant ces lieux[1], je me dirigeai vers Jauja par des routes qui, rela-

[1] De Tarma à Tarmatambo, 5 kilomètres ; à Huarantambo, 6 kilomètres ; là commence la montée pour la *puna* de Pucascara qui sépare Tarma de Jauja, elle a 19 kilomètres de long ; Paccha,

tivement à celles que nous avions parcourues jusqu'alors, pouvaient passer pour excellentes.

Sur la rive droite du rio de Tarma, depuis Tarmatambo jusqu'à la montée de Pucascara, s'élèvent des monts à pans schisteux d'un aspect singulier. Ce sont des terrasses appelées, dans le pays, *Andenerias* ou *Andenes*. Aujourd'hui, comme par le passé, elles sont couvertes de cultures.

On dirait que la nature elle-même a enseigné aux Quichuas la façon, de faire ces beaux travaux, car, en plusieurs points, les terrassements sont naturels. Des schistes énormes sont disposés par le hasard de telle façon, qu'ils forment des gradins ou terrasses en retrait, sorte d'escaliers gigantesques à larges marches. Le terrain arable qui recouvre aujourd'hui ces marches y a été apporté, soit à mains d'homme, soit par des pluies qui ont arraché de la terre végétale au flanc de la montagne, pour la déposer sur ces plateaux.

Dans les anfractuosités des roches, beaucoup de sépultures. Toutes celles que j'ai visitées étaient vides. Ce sont de petites grottes creusées par la main de l'homme, quelques-unes pourvues de travaux de maçonnerie.

Presque au faîte de la montée et sur une grande partie de la *pampa*, la route des incas subsiste, bien conservée, à la gauche du chemin actuel. Au commencement de la crête, très nettement accusée, du plateau, on aperçoit trois tronçons d'un antique escalier comptant chacun quatre marches en bon état; à la gauche de la route, s'élève un petit terre-plein qui a conservé le nom de reposoir (*trône*) *de l'Inca*.

M. Angrand m'avait signalé, avant mon départ, les ruines de deux villes anciennes, Tunumarca et Ocomarca, situées à 1 lieue environ à la droite du chemin, sur le haut plateau de Pucascara. Il avait visité ces ruines en 1858. Je les ai cherchées, mais, grâce au mauvais vouloir de mes Indiens, qui feignaient l'ignorance, il m'a été impossible, malgré deux jours de courses, d'en retrouver les traces. Heureusement pour la science, des dessins de ces villes existent dans les albums de voyage que le savant agent français en ces pays a cédés à la Bibliothèque nationale[1].

A 2 lieues avant de descendre dans la vallée de Jauja, on rencontre une sorte de village dont les maisons sont échelonnées sur une étendue de plus de 2 kilomètres. Ce village, appelé Acolla, présente cette particu-

4 kilomètres; alors vient la descente de Yanamarca, 5 kilomètres; Acolla, 4 kilomètres; Jauja, 9 kilomètres.

[1] Cette découverte de M. Angrand, ses dessins et ses plans, ont une valeur d'autant plus grande que ces villes, situées en dehors de la grande route, ne sont pas connues des auteurs espagnols, et que même l'américaniste contemporain le plus remarquable, M. Raimondi, n'en fait aucunement mention dans sa géographie historique du Pérou, œuvre capitale entre toutes.

larité que toutes les habitations portent sur leur faîte des croix assez grandes pour leur donner un faux air d'églises ou de chapelles. A côté de ces croix, les habitants placent des figurines en terre cuite, et, au-dessus des portes, abritées par le toit qui dépasse les murs, des groupes entiers d'une valeur artistique douteuse, mais d'un effet décoratif d'autant plus saisissant qu'il est plus imprévu dans ce milieu et plus rare dans ce pays.

La ville de Jauja[1] est encore plus pittoresque que Tarma. Le lendemain de notre arrivée, il y avait grand marché sur la place et dans les rues avoisinantes. Les marchandes étaient installées sous d'énormes parasols, et entre ces étalages primitifs grouillaient des Indiens et des Indiennes. Les costumes de ces dernières sont de couleur plus sombre que les costumes des cholas. Les unes et les autres portent un vêtement qui leur sied fort bien et qu'on appelle *licclla;* il consiste en un morceau de drap d'environ 1 mètre sur $0^{m},60$, dont elles se couvrent en le retenant tantôt sur une épaule, tantôt sur la gorge, au moyen d'une épingle en argent souvent artistement travaillée. Les étoffes sont de couleurs très vives et toujours

[1] D'après Garcilaso, le véritable nom de cet endroit est Sausa. Selon l'historiographe de l'expédition d'Hernando Pizarro, Xerez, il faudrait écrire Xauxa. Le chef de ce point, sujet d'Atahualpa, au moment de l'entrée du capitaine espagnol, s'appelait Chilicuchima. Les conquérants entrèrent dans cette ville le 16 mai 1533. Garcilaso (*Comment. real.*, lib. VI, cap. x) dit que c'est l'inca Pachacutec qui l'avait soumise à son sceptre en vainquant la nation Huanca. La description de cette ville, lors de l'arrivée des Espagnols, est d'autant plus caractéristique qu'elle reste encore vraie aujourd'hui. « Cette ville de Sausa, dit Garcilaso, est fort grande, située dans une belle vallée. Son climat est tempéré; près de la ville, un fleuve puissant. » Le fleuve de Jauja, qui s'appelle à quelques lieues en aval Mantaro, ne se jette pas, comme on l'a cru pendant longtemps, dans le Marañon; c'est un tributaire de l'Apurimac, avec lequel, réuni au Perenne, il forme le rio Tambo, un des bras de l'Ucayali. Ce dernier fleuve joint ses eaux puissantes à celles du Marañon pour former l'Amazone. « Le sol de la vallée de Sausa, continue Garcilaso, est fertile, la ville est faite comme celle des Espagnols, les rues sont bien tracées; non loin de la ville, il y a d'autres villages suburbains. Les habitants de cette ville et de ses faubourgs étaient nombreux, si bien qu'à l'arrivée des Espagnols, chaque jour, sur la place principale, il se réunissait cent mille personnes. Les marchés et les rues de la ville étaient si pleins de gens, qu'on aurait dit qu'il n'y avait personne d'absent. » M. Raimondi rappelle que Prescott croit que le nombre des habitants qui se réunissaient sur la place de Jauja paraît exagéré. Nous ne saurions être de cet avis. La grandeur de la ville, l'extension des ruines encore subsistantes, les restes des anciennes cultures, permettent de croire que cent mille habitants pouvaient parfaitement demeurer dans cette immense et féconde région. Simon Perez de Torres, dans son voyage (1586 à 1600), y vint du Cuzco en ayant passé par Huamanga. Il estime la distance de cette dernière ville jusqu'à Jauja, qu'il écrit Xauja, à 40 lieues. Les chemins ont dû être alors plus directs, car aujourd'hui on ne peut compter moins d'une cinquantaine de lieues. Ulloa (*ibid.*) en décrit très exactement la position géographique : « Le *corregimiento* de Jauja, dit-il, au sud du *corregimiento* de Tarma, occupe les vallées et les plaines spacieuses situées entre les deux Cordillères (orientale et occidentale) des Andes. » Cet auteur dit avec raison que le fleuve de Jauja prend son origine dans la lagune de Chinchaïcocha, dans la province de Tarma, mais il est un de ceux qui croient que ce fleuve se jette dans le Marañon. D'après lui, au milieu du dix-huitième siècle, le commerce de transit pour le Cuzco, la Paz, etc., était fort actif.

d'heureux contraste : ainsi, une *liccla* couleur orange sera bordée de vert; une *liccla* rouge grenat de bleu[1]. Ces mantelets se détacheront sur un corset rose ajusté à une jupe indigo flottant autour d'une cheville fine et bronzée. Le pied, petit et élégant, est chaussé d'un soulier sans talon. Ce soulier sert, la plupart du temps, aux Indiens et aux Indiennes, de porte-monnaie. Les conditions économiques et surtout la proximité de la capitale ont fait adopter aux Indiens de Jauja les billets de banque de Lima. Comme les marchandises des indigènes sont généralement des œufs, des volailles,



Plaza de Armas de Jauja.

des légumes et des fruits qu'ils débitent en détail, le besoin de menue monnaie s'y fait vivement sentir. Or la plus petite coupure qui ait été émise en 1875 équivalait à 2 réaux, soit 1 franc. Par une convention tacite, on était tombé d'accord pour admettre dans la circulation des moitiés de ces billets, afin d'obtenir une monnaie courante de la valeur de 50 centimes. Qu'on se figure l'état de ces billets, qui faisaient, entre le pied et la semelle des marchands, des voyages souvent considérables. C'étaient

[1] Les Indiennes ont un sentiment réel de la couleur : ainsi les bords verts d'une *liccla*, couleur orange, diffèrent essentiellement des bords, également verts, d'un vêtement pareil de couleur violette. Pendant que le premier aura le vert jaunâtre des feuilles de l'oranger, les autres auront le vert savoureux des feuilles de violette, et ces assemblages de couleurs, pour être hardis, ne sont en aucune façon criards.

de petits chiffons informes et malpropres. Le proverbe dit que l'argent ne sent jamais mauvais ; ce n'est certes pas dans ces régions que ce proverbe a été inventé.



Cholita de Jauja, portant la *liccla* (mantelet retenu par une épingle en argent servant de cuillère).

L'épingle[1] dont nous parlions plus haut, et qui sert à retenir le petit châle si caractéristique des femmes du peuple, se prête encore, de même que les souliers, à différents usages. Généralement elle s'élargit et se transforme dans sa partie supérieure en cuillère. Il est assez bizarre de voir l'Indienne retirer cette épingle de son vêtement, qui glisse aussitôt de l'épaule ordinairement nue, et plonger cet instrument à deux fins dans le *chupe*. Après le repas, elle le passe soigneusement entre ses lèvres et lui fait reprendre son rôle d'ornement de toilette.

Malgré l'aspect du marché et des rues de la ville, où l'on ne voit presque que des fils de la *Sierra*, Jauja n'est rien moins qu'une ville d'Indiens. Plus encore que Tarma, c'est un séjour recommandé aux nombreux phthisiques de la côte. On connaît

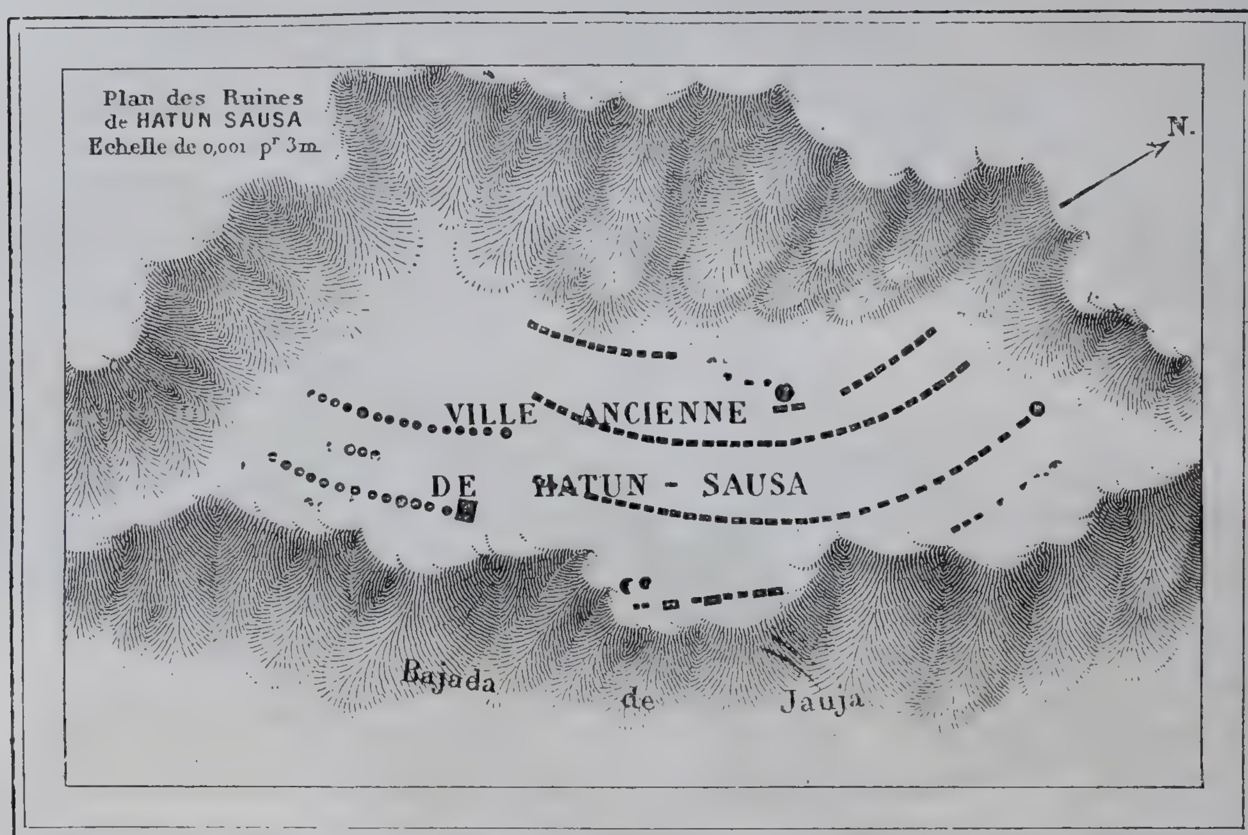
[1] On appelle à Jauja, et dans toute cette région, les énormes épingles dont les Indiennes se servent pour maintenir leur vêtement : *tumpe* ou *tunpe*. La blouse que les chunchos des vallées chaude de cette latitude ont l'habitude de porter s'appelle *cuzma*.

depuis longtemps déjà les effets de l'atmosphère pauvre d'oxygène des *punas* sur ces terribles maladies des poumons, et le savant docteur Jourdanet[1], après des observations et une pratique de bien des années sur les hauts plateaux de la Cordillère des Andes, est arrivé à donner une explication scientifique des cures vraiment merveilleuses obtenues dans des cas de phthisie du second et du troisième degré. D'après l'éminent médecin, cette affection ne peut plus exister au delà de la ligne moyenne, entre le niveau de la mer et la limite des neiges éternelles, de sorte qu'en un endroit comme Tarma, à une latitude où la limite inférieure des neiges se trouve à environ 4500 mètres, la phthisie cesserait à 2250 mètres. Dans les villes dont nous avons parlé précédemment, situées à près de 3000 mètres de hauteur, d'autres raisons de salubrité viennent se joindre à cette condition principale climatologique. La Cordillère resserre ces vallées, les abrite contre les tempêtes et en adoucit considérablement la température. Par la même raison, la chaleur solaire s'y exerce avec une intensité plus grande, de sorte que le climat des vallées de Tarma et de Jauja est d'une douceur et d'une stabilité peu ordinaires dans la région andéenne. Pour vaincre complètement un cas de phthisie, pour donner aux plaies des poumons rongés par ce mal terrible le temps de se cicatriser, il faut que le patient se résigne à un séjour de deux et parfois de trois ans sur ces hauteurs. Aussi les familles des malades y viennent-elles souvent s'installer, et c'est ainsi que dans ces petites villes on retrouve la société de Lima avec ses habitudes gracieuses, sa conversation facile et agréable, sa bienveillance et son insouciante gaîté. Près de la ville actuelle se trouvent les anciennes cités appelées aujourd'hui Hatun-Sausa et Hurin-Sausa[2]. Les ruines de ces anciens centres de population forment deux groupes parfaitement distincts l'un de l'autre : 1° les ruines dans la plaine; 2° les ruines

[1] *Les Altitudes de l'Amérique tropicale, comparées au niveau des mers, au point de vue de la constitution médicale.—L'Air raréfié dans ses rapports avec l'homme sain et avec l'homme malade. — Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme.* C'est surtout le dernier ouvrage qui est l'œuvre capitale de cet incomparable observateur qui fait autorité dans la matière. M. Paul Bert a prouvé depuis, par les expériences les plus ingénieuses, l'admirable perspicacité du docteur Jourdanet, et, en couronnant les travaux du savant professeur de la faculté des sciences de Paris, l'Institut a consacré la longue série des découvertes de ces chercheurs et de ces initiateurs de tant de vérités inconnues naguère encore.

[2] Ruines de Sausa, aujourd'hui Jauja, préfecture de Jauja, vallée de Jauja, département de Junin. Gibbon (*Expédition des États-Unis dans l'Amérique du Sud, sous les ordres de deux chefs :* Herndon, *mission septentrionale;* Gibbon, *mission méridionale*, part. II, ch. I, p. 8, § 1) et Stevenson (*Vingt ans dans l'Amérique du Sud*, t. II, ch. V, p. 148 et 149) parlent de bains, palais et temples circulaires à Baños (province de Huamalies), dont nous n'avons pas vu trace, pendant que Tschudi dit que dans la province de Huamalies (?) il y a des *Baños del Inca* de Jauja (?), (voy. Tschudi, chap. XVI, 496). Chose à noter : Alcedo (*Geografia*, etc., t. I, p. 207) parle également d'un temple, d'une forteresse, d'un palais et du chemin des incas à Baños.

qui couronnent les *cerros*, bordant le côté ouest de la vallée. Si nous disons que ces ruines couronnent les montagnes, ce terme est à prendre à la lettre. Les montagnes qui forment, en cet endroit, une chaîne non interrompue, se détachent, à une certaine hauteur, les unes des autres pour former des mamelons isolés. Des maisonnettes circulaires, sortes de grandes guérites, sont disposées en cercle autour des sommets, de sorte que, du fond de la



vallée, on croit apercevoir la silhouette élégante d'une couronne murale. Les ruines de la plaine, au milieu desquelles s'élèvent aujourd'hui les huttes du hameau de *Tambo*[1], sont des constructions, probablement plus

[1] Ne pas confondre avec le village de Tambo ou Tampu, appelé aujourd'hui Huarau Tambo, situé du côté gauche dans la vallée de Yanahuanca, dans les gorges nord du *cerro* de Pasco, ni avec la ville de Tambo, dont il n'existe plus de traces, et qui est signalée par Xerez (*Conquista del Perù* (Barcia), t. III, p. 206 et suivantes) comme étant située à une journée de marche au sud de Marca-Huamachuco, ni avec le Tambo connu aujourd'hui sous le nom de Ollantaïtambo (Garcilaso, *Comment. real.*, lib. V, cap. XXVII, l'appelle Tampu), dans l'extrémité est de la vallée de Yucay ou de Urubamba; ni avec le Tambo, vallée que traversa Almagro en 1537, après avoir passé par Arica, Tacna, Sama et Locumba, pour aboutir à Arequipa et plus loin à Urcos, à 8 lieues du Cuzco. Citons encore à cette occasion le fleuve qui porte le même nom. Dans la *Noticia geografica-historica de las missiones de Infieles del rio Ucayali, pertenecientes al colegio* de Propaganda fide *de Santa Rosa de Santa Maria de Ocopa*, nous trouvons ceci : « Tambo, fleuve qui, à 12° 20′ de latitude et 303° 30′ de longitude, est formé par les fleuves Apurimac, Pangoa et Chanchamayo, et qui perd ce nom en se réunissant avec le fleuve Parobeni. » Dans la carte du P. Sobreviela, portant le millésime de 1830, le rio Tambo apparaît selon les indications sus-mentionnées; il est bon d'ajouter que le Chanchamayo prend, dès que le Pancartambo s'est réuni à lui, le nom de Perenne. (Voy. Raimondi, *el Perù*, t. II, p. 225). Le P. Cabanes et le P. Biedma appellent ce fleuve le rio Enne. Ces renseignements datent

grandes que n'ont jamais été celles de Tarmatambo. Par leur disposition générale, elles appartiennent pourtant au même ordre architectural. Là on remarque, non seulement les restes d'une résidence royale, de palais à grandes galeries, à vastes cours, mais encore des monuments constituant un important sanctuaire. Le centre était formé par un terre-plein semblable à celui que nous avons vu à Huamachuco, et sur lequel les Espagnols ont établi, comme on devait s'y attendre, une chapelle plus délabrée que les ruines du sanctuaire auquel ce temple minuscule a succédé[1].

En sortant de Jauja, à la dernière maison, nous rencontrâmes une grande



Terre-plein ancien avec ruines d'une chapelle espagnole dans le Tambo, au centre des ruines de Hurin-Sausa, à 3 kilomètres sud de la ville de Jauja.

procession de la très sainte Vierge de la Concepcion, suivie d'un saint Joseph qui avait l'air mélancolique et plus fatigué que ceux qui le portaient. Mes guides m'expliquèrent que Jauja possède une statue miraculeuse de saint

de 1739. Il ne peut subsister de doute sur l'identité des deux fleuves, car voici ce qu'en dit le P. Cabanes : « Depuis San Luis ou Jesus Maria, le rio Enne se dirige vers l'orient ; pendant 20 lieues, son cours le conduit entre des montagnes couvertes de forêts, offrant quelques passages difficiles, puis, entrant dans la *pampa*, il s'élargit notablement, forme beaucoup d'îles de grandeur différentes et prend sa direction vers le nord. Après avoir reçu les eaux des fleuves Taraba et Paro (nom que donnent encore aujourd'hui les chunchos au rio Vilcamayo, Urubamba ou Santa Ana), il se dirige vers le nord-ouest. »

[1] La plupart des Indiens ont un fétiche dans toute la vallée de Jauja jusqu'à Huancayo : c'est une *pierre* trouvée dans la cervelle d'un poisson de l'Ucayali, portant le nom de Rumichallua.

Jacques qui garantit la santé des bêtes de somme. La sainte Vierge de Concepcion est en grande vénération auprès des jeunes femmes mariées. Une fois par an saint Jacques fait une visite à ses clients de Concepcion, et en revanche la *Virgen* vient visiter les rues et les chapelles de Jauja. Grâce à cet échange de bons procédés, les femmes, les hommes et leurs montures, jouissent d'un état sanitaire hors ligne. Le docteur Jourdanet assigne à ce bien-être général encore une autre raison, mais les gens du pays l'expliquent par leur foi naïve et convaincue. Je pris mon album pour y tracer au passage un croquis rapide de l'image pittoresque qui se déroulait à mes yeux.



Procession de la *santisima Virgen* de la Concepcion.

Le curé me remarqua, fit faire une halte, s'approcha de moi, m'invita à prendre mon temps et à portraiturer la Vierge et lui. Saint Joseph, me dit-il, n'est pas réussi comme statue, mais ce saint d'ailleurs est sans conséquence. J'accédai très volontiers au désir du brave ecclésiastique et pendant une heure et demie je m'appliquai à reproduire de mon mieux l'ensemble de cette procession. Entre temps, le juge de première instance arriva sur les lieux, se campa fièrement devant moi et dit que l'autorité judiciaire du pays devait paraître dans une fête religieuse de cette importance. Au moment du départ je promis au curé de publier son *retrato* et la *imagen* de la Vierge qui, portée sur les épaules des Indiens, entra en vacillant dans les rues de Jauja.

La route, depuis Jauja jusqu'à Huancayo[1], par Concepcion[2], est merveilleusement belle. Le terrain est tellement uni, qu'on ne croirait pas être dans la Cordillère. La vallée, arrosée par le rio de Jauja, est divisée, dans toute sa longueur, en deux parties à peu près égales ; l'une, celle de gauche, est à environ 8 mètres au-dessus de celle de droite. Dans les espèces de gorges formées par les montagnes, dont la pente très-douce avance parfois à quelques centaines de mètres dans la vallée, se trouve une suite de petits villages qui émergent de bosquets au feuillage presque noir. On dirait que toute cette longue vallée est ornée des deux côtés de vastes jardins artistement disposés pour l'agrément du spectateur. Quelle déception, quand on entre dans ces villages! Les maisons ne sont pas plus belles que dans les autres bourgs péruviens; il n'y a pas de jardins, et les arbres qui, vus de loin, forment des bosquets gracieux, poussent dans des cours ou dans des enclos qui n'ont rien de pittoresque. Mais cette désillusion ne saurait détruire l'aspect charmant de la route et le souvenir agréable que l'on garde de cette riche vallée[3].

La petite ville de Concepcion n'offre aucun intérêt par elle-même, mais à une heure de chemin se trouve le fameux couvent de Santa Rosa de Ocopa. Ce couvent a été édifié et se trouve encore aujourd'hui habité par des Carmes déchaussés, missionnaires apostoliques. Au point de vue civilisateur proprement dit, ces moines n'ont pas réussi dans leur prosélytisme sur les versants orientaux de la Cordillère, qui, depuis cette latitude jusque vers le cinquième degré de latitude sud, s'étendent et se perdent dans les plaines connues sous le nom générique de *pampas del Sacramento*[4]. Les

[1] Cette ville semble avoir été fondée par Francisco Pizarro, dans sa route depuis Jauja jusqu'à Vilcas, pendant le mois de mai 1533. Son nom provient probablement d'une mauvaise prononciation des deux tribus indiennes : les Huancas et les Ayuyos, qui avaient opposé une résistance inutile au passage des Espagnols.

[2] Rappelons que de 1641 à 1644 les PP. Gaspard Vera et Juan Cabsas (Cordova, *Chronica franciscana del Perù*, lib. I, p. 162) continuèrent leur œuvre civilisatrice, commencée en 1631 par Fray Philippe Luiando, en fondant deux villages appelés Trinidad de Tepquis et Magdalena de Quidquidcanas. Ils furent suivis sur le Huallaga et le Tulumayo par d'autres missionnaires; en 1650, il existait dans cette région, en dehors des villages de Trinidad, San Luis et San Francisco, une petite ville appelée également Concepcion. D'après Cordova (*op. cit.*, lib. II, p. 182), ces villages comptaient alors plus de sept mille habitants.

[3] Le chemin passe à gauche du Tambo; Huaripampa reste à droite, Ataura, rio del Tambo. — Les ruines s'appellent aujourd'hui parmi le peuple Hatun-Jauja. — En face de Ataura se trouve Muquiyanyo. — A la droite de Muqui se retrouvent quelques centaines de mètres du chemin des incas; à la gauche Huamaly; à la droite Huanyang; à la gauche San Lorenzo et Apata; à la droite Zincos. On passe par Matahuasy, et on arrive à Concepcion. Cette route a près de 4 lieues de long.

[4] Les chunchos ou sauvages sont principalement connus en cet endroit par les missionnaires de Ocopa : aussi sont-ils surnommés généralement *los infieles*, les infidèles.

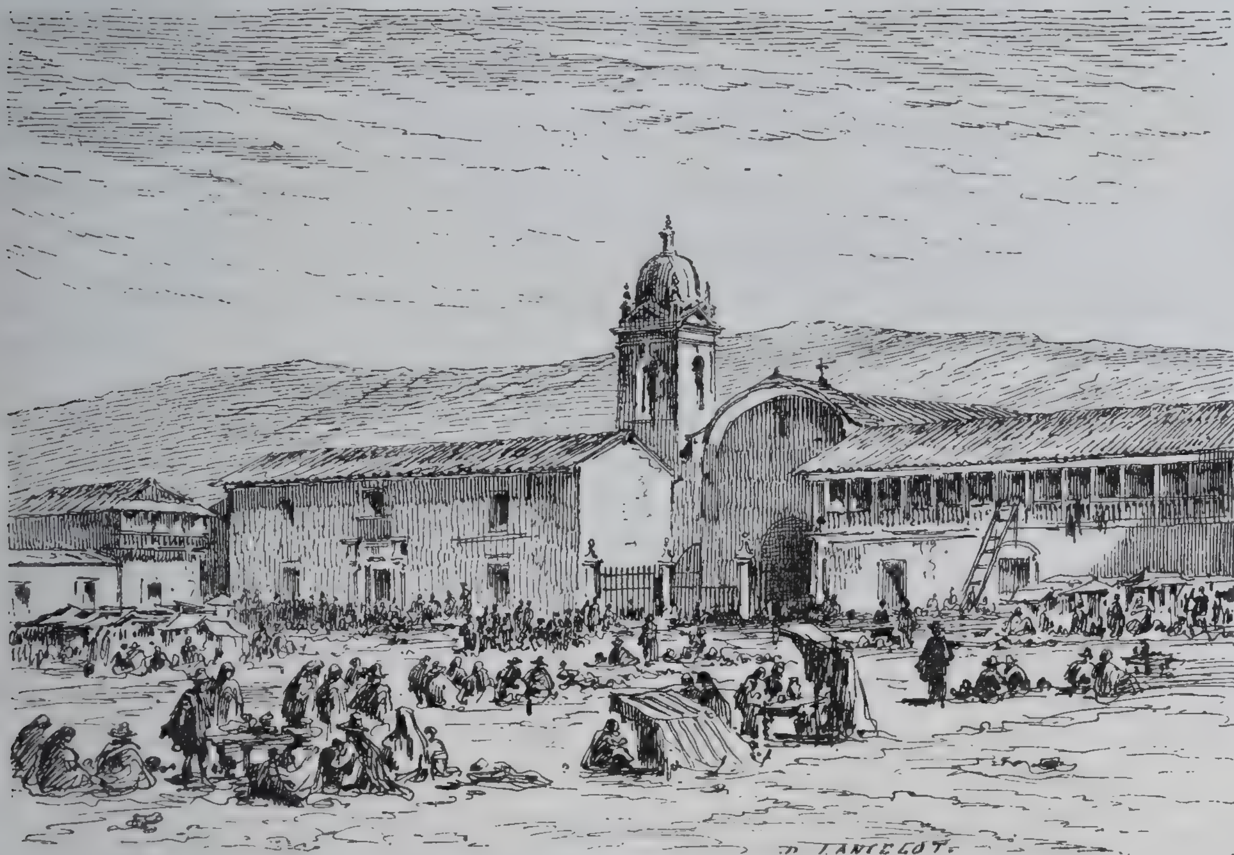
Voici en quelques mots l'historique des travaux des missionnaires (voy. Cordova, *op. cit.*) : Déjà, en 1631, ils tentèrent de pénétrer dans la région de Montaña, à l'est de Huanuco. En 1635, ils

habitants sauvages de ces contrées ont bien été baptisés en grand nombre, mais le baptême n'a pas plus transformé leur genre de vie au point de vue

découvrirent le *cerro de la Sal* dans le Chanchamayo (voy. Amich, *Compendio historico de las misiones*, cap. I). De 1637 à 1639, l'exploration du rio Marañon fut entreprise (voy. la traduction française du mémoire que le P. Acuña publia à cet égard en 1682). La première carte de l'Amazone a été tracée par Sanson d'après les données d'Acuña. De 1637 à 1640, les jésuites fondèrent sur le haut Marañon la mission et la ville de Jeberas. Citons aussi le fait que le P. Calancha publia son ouvrage la *Chronica moralizada de S. Agustin* en 1639 (Barcelona). — La traduction latine de cet ouvrage, par Brulio, fut publiée en 1651. En 1641, Fray Mathias Illescas s'embarqua, non loin du village Quimiri, au milieu des forêts du Chanchamayo, descendant pour la première fois le Perenne; lui et ses deux compagnons furent, comme on l'apprit quarante ans plus tard, assassinés par les sauvages sur les bords de l'Ucayali, près de l'embouchure du rio Aguaytia. C'étaient les premiers Européens qui, par cette voie, avaient atteint les eaux de l'Ucayali. De 1641 à 1644, les PP. Gaspard Vera et Juan Cabsas découvrirent le cours du rio Huallaga, sur lequel ils fondèrent deux villages. En 1644, les PP. Irarragua, Jimenes et Suarez descendirent par le rio Tulumayo, et, après un voyage à travers les forêts vierges, découvrirent les domaines de la tribu des Payansos, vivant dans la vallée formée par la chaîne de montagnes qui sépare le rio d'Huallaga des *pampas del Sacramento*. En 1644, les jésuites s'étaient rendus maîtres des Indiens Jaberos, Cahuapanas et Chalaritas du haut Marañon, et fondèrent les villages de Cocamas et Cocamillas, d'après les noms des tribus mêmes. En 1650, le général Martin de la Riba conquit les domaines des Indiens Lamas et Cumbazas (voy. Tena, *Misiones*, lib. I, p. 305). En 1657, le F. Alonzo Caballero se rendit au milieu des Indiens Payansos, catéchisant encore les Calizecas (aujourd'hui Sipibos) et les Setebos (voy. Amich, *Compendio historico de las Misiones*, cap. III, et Fuentes, *Biblioteca Peruana, Mercurio Peruano*, t. I, p. 94). En 1661, le P. Tinco s'établit dans ces domaines avec d'autres religieux, vingt soldats et deux cents Indiens baptisés, fondant deux villages, presque aussitôt détruits par les Callizecas; les missionnaires se retirèrent sur les rives du Tulumayo. D'autres expéditions, dans les domaines des Panataguas et des Callizecas, en 1663, 1665 et 1667, ne furent pas couronnées de plus de succès. Les révérends pères perdirent même de plus en plus de terrain, de sorte qu'en 1691, de toute leur œuvre, il ne resta plus qu'un petit village comptant à peine deux cents habitants. En 1704, il ne subsista plus que le petit village de Cuchero, que l'on voit encore actuellement.

En 1662, le P. Raimundo avait essayé de descendre le rio Pastaza, qui se jette dans le Marañon, entre le Morona et le Huallaga. Près de l'embouchure du rio Bonbonasa, il fit naufrage et perdit la vie; en 1670, le P. Lucero fonda sur la rive droite du rio Huallaga un village appelé Santiago de la Laguna, que des Indiens Cocamas, Cocamillas, Aguanos, Panos et Chamicuros, habitèrent en assez grand nombre pendant sept ans. A cette époque, les jésuites, à l'ordre desquels appartenait le P. Lucero, furent chassés du Pérou, et cette œuvre déclina aussitôt. Bientôt ce village, connu en dehors de son nom officiel sous les noms de Laguna de la Gran Cocama ou Laguna, retomba au rang des petits villages ordinaires des missions (voy. J. W. Mattos, *Diccionario topografico del departamento de Loreto*, p. 96). De 1671 à 1673, le P. Robles rentra dans les domaines où avait échoué le P. Illescas, fondant à nouveau la ville de Santa Rosa de Quimiri, qu'il peupla avec des Indiens Amages. Dans cette même année, le P. Biedma fonda dans les forêts du Pangoa (Amich, *op. cit.*, cap. IV) le petit village de Santa Cruz de Sonomoro, sur le territoire de la tribu Antis ou Campas. Il établit également des communications avec Quimiri, en fondant à mi-distance sur la rive gauche du Perenne le village de Pichaua. L'année suivante, les missionnaires furent assassinés, et les chapelles brûlées par les Indiens conduits par un des leurs, baptisé comme eux. Cette œuvre de destruction fut consommée du 4 au 9 septembre 1674. En 1676, le P. Juan de Campos pénétra dans les domaines des tribus Cholones et Hibitos, fondant avec le P. Araujo le village de Jesus de Ochanache. Plus tard furent fondés San Buenaventura de Apichoncho (voy. Amich, *op. cit.*, cap. XI, et Fuentes, *op. cit.*, t. I, p. 19). Après la mort des missionnaires, les Indiens quittèrent ces villes et allèrent vivre dans plusieurs petits hameaux. En 1677, l'infatigable P. Biedma fit un vain effort pour arriver à Sonomoro par les forêts de Huanta. Malgré son courage, il ne put y réussir. De 1681 à 1684, le même père pénétra dans les forêts

moral qu'au point de vue matériel. Cependant l'activité des prêtres d'Ocopa, dont beaucoup sont tombés victimes de leur dévouement, a eu une impor-



Grande place à Concepcion (p. 245).

tance scientifique des plus considérables. Ils ont été non seulement les premiers, mais presque les seuls explorateurs des *pampas del Sacramento*,

du Pangoa, y fonda deux villages : Santa Cruz et San Buenaventura de Savini, peuplés d'environ deux cents Campas. Il voulut atteindre l'Ucayali, mais il en fut empêché par les pluies. L'année suivante, ce missionnaire obtint du vice-roi un appui efficace et put s'ouvrir un chemin depuis Sonomoro jusqu'à un point du rio Perenne, qui fut dès lors appelé Port de San Luis, à 3 lieues avant la jonction de ce fleuve avec le fleuve Enne. Trois vaillants compagnons s'embarquèrent le 22 septembre de la même année sur ce point et, s'abandonnant au courant du fleuve sur l'Ucayali, appelé par les Indiens Apuparo ou Grand Paro, ils parvinrent jusqu'au pays des Conibos. Ils appelèrent le village existant, situé à 8 ou 10 lieues avant l'embouchure du rio Pachitea, San Miguel de Conibos. En 1686, l'heureux résultat de cette première expédition encouragea le gouvernement à en faire une seconde dans des conditions meilleures. Cette expédition, une des plus remarquables qui aient été faites, a donné les résultats géographiques les plus intéressants, qui se trouvent racontés dans Amich et dans la *Noticia geografica-historica, que manifiesta el estado de las Misiones de infieles del Rio Ucayali, pertenecientes al colegio* de Propaganda fide *de Santa Rosa de Santa Maria de Ocopa*, et résumés d'une façon aussi claire que complète par Raimondi (*el Perù*, p. 213 à 228). En 1687, le P. Vital parcourut au milieu de mille dangers les rios Tambo, Ucayali, Marañon et Huallaga. Le P. Fritz parcourut, de 1686 à 1707 (Jorje Juan et Antonio de Ulloa, *Relacion historica del viage à la America meridional*, part. I, t. II, p. 525, et *Relation d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine ; *Histoire de l'Académie des sciences de Paris*, année 1744, p. 391), l'Amazone, où il administra toutes les missions alors existantes. C'était le plus grand et le plus savant de tous les missionnaires apostoliques de cette région, qui partagea la gloire d'être le véritable géographe de ce cours d'eau avec le P. Sobreviela, l'auteur de la première et unique carte des *pampas del Sacramento*.

les seuls qui aient déterminé le cours de l'Ucayali et du Huallaga, rapporté les noms inconnus de leurs innombrables affluents. Certainement, leurs cartes, levées aux dix-septième et dix-huitième siècles, n'ont pas l'exactitude de nos cartes d'état-major, mais elles n'en constituent pas moins un travail géographique colossal, admirable et, jusqu'à ce jour, unique.

Plusieurs explorateurs, munis d'instruments géodésiques modernes, ont, depuis lors, parcouru partiellement ces contrées et en ont fixé certains points avec une plus grande exactitude. Mais aucun d'eux n'a donné un ensemble aussi complet de cette région que, par exemple, le pauvre moine Sobreviela. Ces missionnaires, qui sans compagnons, sans argent, avec des appareils incomplets et un bagage qu'ils portaient sur le dos, ont bravé des dangers inouïs, des races sauvages, un climat terrible, sans jamais reculer devant l'obstacle qui effraie le plus l'homme qui est absolument seul, l'inconnu; qui ont réuni cette prodigieuse quantité de données nouvelles, se sont placés, humbles pionniers de la science à peine connus des spécialistes, au premier rang des découvreurs les plus intrépides et les plus glorieux des derniers siècles.

Les pères de Ocopa me reçurent avec la plus grande amabilité. Leur couvent est florissant; ils sont tenus en grande estime par la population, et dépassent à tous égards le niveau ordinaire du clergé péruvien. Leur conversation me parut fort intéressante; ils regardent leur monastère comme un asile où ils se reposent des fatigues de leurs missions dans les *pampas*, qu'ils m'ont dit avoir parcourues à plusieurs reprises. Dans leur retraite, ils se nourrissent, ma foi! fort bien, si j'en juge par le repas qu'ils me servirent. A une table rustique, sur une simple assiette en bois, dans une coupe en corne de bœuf, j'ai pris là, entre deux des leurs, un repas splendide, digne de l'art culinaire de l'Europe, arrosé de vins généreux d'Espagne, auxquels la foi ardente d'une de leurs ouailles a fait franchir la Cordillère.

Lorsque je quittai Ocopa, il était nuit, la lune était haute sur l'horizon, le ciel serein, et, sur la coupole qui surmonte le sanctuaire, les reflets argentés brillaient, semblables à une constellation de cristaux lumineux. Les fenêtres de l'église, éclairées par les lampes du chœur, se détachaient comme de pâles rubis sur les parois grisâtres; on entendait, assourdie par les murs qui me séparaient des chantres, la grave mélodie grégorienne que les moines et les frères avaient entonnée. La clochette de la chapelle du village envoyait au loin, à travers l'air du soir, les vibrations de l'*Angelus*, et, lorsque j'entendis le sabot de mon cheval frapper, de ses coups secs et réguliers, la route qui me ramenait à Concepcion, je crus m'éveiller d'un



Couvent de Santa Rosa de Ocopa, près de Concepcion.

rêve et revenir à la réalité, après une des visions les plus vivantes qui m'aient charmé pendant mon voyage.

Huancayo est à peine à 5 lieues de Concepcion, et le chemin qui y conduit est aussi pittoresque que celui de Jauja à Concepcion. On est toujours dans cette vallée charmante, dans ce jardin du Pérou, à 7 kilomètres de Concepcion et à environ 5 kilomètres au sud de San Geronimo. A 50 mètres à la droite du chemin, en face du Caccas, petit village situé dans une gorge qui s'ouvre sur la vallée, se trouve une colline (*morrito*) couverte de ruines. Il s'en rencontre aussi quelques-unes dans la plaine. On a trouvé là beaucoup de spécimens de céramique peu intéressants quant à la forme et quant à la facture. Les terres cuites de Huancayo sont d'une argile grossière, comme celles de certains endroits de la côte, entre autres celles de Infantas et de plusieurs nécropoles de Paramonga, de Casma, etc.

Huancayo consiste en une seule rue, mais la plus large, la plus jolie, la plus gaie, de la *Sierra*. Elle est bordée de maisons propres, pittoresques et élégantes, présentant d'ailleurs peu d'intérêt ; elle compte deux églises, vieilles et caduques. Huancayo, dans son unique rue, possède aussi un hôtel[1] tenu par un Italien. On y est mal, on y paye cher, les portes n'y ferment pas. Voilà le principal souvenir que j'en ai rapporté. Huancayo se trouve à l'extrémité sud de la vallée de Jauja, et sans aucun retard il s'agissait d'y trouver un guide pour me conduire à Huanca Velica. On me prévint que les routes étaient mauvaises et que je ne trouverais guère d'hospitalité dans les dix-huit lieues qui me séparaient de la capitale du département voisin. Les aimables habitants de Huancayo m'exprimaient le regret qu'ils éprouvaient de me voir parcourir cette région inhospitalière. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant qu'on présentait comme une difficulté sérieuse ce parcours qui se pouvait faire facilement en deux jours, et me mis gaîment en route[2].

[1] On m'y offrit un breuvage fait d'un fruit appelé *tumbo*, qu'on transforme en une sorte de limonade rafraîchissante très appréciée des habitants de la vallée de Jauja, Concepcion, San Geronimo et de Caccas, sur la route du Sud.

[2] La Punta ; Yazapallada ; Pucara (il y a une forte montée, et aussitôt une descente dans la vallée de Nahuipuquio) ; Acostambo ; Casma ; *Hacienda de la Magdalena* (depuis Huancayo jusqu'à ce point il y a 8 lieues 1/2) ; Izcuchaca (2 lieues 1/4) ; Huando (6 lieues) ; Acobambillo, puis une montée, une *puna* et une descente portant le nom de Chinchilla Huanca Velica. — En face de San Geronimo, sur la rive opposée du rio de Jauja, se trouve Orcotuna. — En face de Caccas, Sicaya. — En face de Huancayo, Chupaca. — A 2 lieues 1/2 de Chupaca, Chongos ; c'est là que finit la vallée de Jauja. — On entre dans la *hacienda Chauca*, située sur le versant qui conduit à la *puna*. — Il existe quatre *oroyas* (ponts mouvants) dans la vallée de Jauja : entre Chongos et Huayacachi ; Jauja et Huaripampa ; Concepcion Mito et Orcotuna ; Huancayo et Chupaca.

XV

De Huancayo à Huanca Velica. — Le *cerro* de Santa Barbara. — Ayacucho. — Les amateurs en sculpture. — Vilcas-Huaman, les monuments anciens et les Indiens modernes. — Séjour à Ocros. — De Chincheros à Andahuaylas.

Je devais bientôt faire l'expérience du mauvais état des routes et du mauvais vouloir des rares habitants de cette région. Dans la première journée, après avoir fait à grand'peine une dizaine de lieues, j'atteignis vers sept heures du soir une petite ferme, la *hacienda de la Magdalena*. J'entrai avec mes bêtes dans la cour et demandai au patron qui, assis à côté de la porte, me regardait d'un air bourru, l'hospitalité pour la nuit. Il me la refusa sans beaucoup de formes, sans explications et en se donnant tout au plus la peine de dire qu'il n'avait ni fourrage pour les bêtes, ni nourriture pour nous, ni envie de faire couper l'un, ni raison pour faire préparer l'autre. Je lui dis d'un ton tout aussi sec que je quitterais très volontiers sa *choza*, mais que je l'avertissais en même temps de ce qui allait arriver : s'il me recevait, je lui payerais le fourrage et la nourriture; s'il ne me recevait pas, je ferais tout simplement couper par mes hommes de la luzerne pour mes bêtes et du maïs pour moi dans ses champs; que je ne lui payerais pas un rouge liard, et que je ne l'engageais pas à me chercher noise après coup, car j'étais bien armé et résolu à ne pas ménager un *malcriado* (terme courant qui signifie goujat) comme lui.

Il me répondit qu'il aimait mieux cet arrangement, et nous nous souhaitâmes sèchement le bonsoir. La guerre était à peu près déclarée. J'ordonnai à mes Indiens de se remettre en route; ils interpellèrent les bêtes pour les faire sortir de la cour. Cependant les mules, encore moins accommodantes que moi, n'obéissaient pas aux ordres énergiques des muletiers. Je voulus donc donner l'exemple en sortant le premier; ce qui fut cause d'un incident tragi-comique. J'éperonnais ma bête pour la faire sortir, mais ma mule avait évidemment des raisons pour ne pas suivre mes injonctions. Elle restait immobile comme si elle avait été clouée sur la place. J'éperonnai de plus belle et fis si bien qu'elle se mit en marche, mais à peine avait-elle fait dix pas en dehors de la clôture, que, regrettant probablement sa

résignation à mes ordres, elle s'arrêta net et à chaque nouveau coup d'éperon recula d'un pas, de sorte que, cinq minutes après être sorti de la porte de la Magdalena, j'y rentrais à reculons. Ma colère s'augmenta de la gaîté du fermier, qui riait à se tordre. Pour couronner cette déplorable aventure, l'impétueuse mule finit par ruer et se cabrer à tour de rôle avec une rapidité tout à fait extraordinaire, et, voyant qu'elle ne réussissait pas à se débarrasser de son cavalier, elle partit enfin à fond de train, suivie par les autres bêtes qui galopaient derrière moi. A quelques centaines de mètres de là, au milieu des champs du *hacendado* de la Magdalena, je voulus arrêter ma bête, pour faire faire mes provisions; peine perdue, elle alla d'un train d'enfer pendant plus de 2 kilomètres sans désemparer, puis elle ralentit sa marche et je pus l'arrêter. Mais il était trop tard : nous avions depuis longtemps dépassé les champs cultivés et je dus me résigner à décharger sur la *puna*, non sans avoir préalablement administré une correction à la mule indisciplinée qui m'avait causé tout cet embarras. Heureusement il se trouvait en ces parages une *pascana* abandonnée où nous pûmes remiser les bagages.

Il faisait nuit noire; nous avions peu de provisions avec nous, et nous dûmes nous contenter d'un peu de fromage. Après avoir surveillé pendant toute la nuit les bêtes qui broutaient philosophiquement l'herbe sèche du haut plateau, nous rechargeâmes vers trois heures du matin, et nous atteignîmes vers sept heures Izcuchaca, petit bourg situé au fond d'une gorge profonde sur les bords de la rivière du même nom. Nous passâmes, pour y arriver, un pont[1] bâti par les Espagnols et décoré d'une sorte de portique surmonté d'un énorme buste du *gran mariscal* Castilla, le fameux président de la République péruvienne qui, en cette vallée, avait gagné une bataille contre des insurgés. Dans une *tienda* (échoppe) de cette petite ville, je réussis à obtenir, au prix de quelques réaux, une infusion d'*herbe Louisa*, sorte de plante aromatique dont le goût est presque aussi désagréable que celui du thé. L'engourdissement forcé après une veille dans la *puna* céda à cette boisson chaude, et je repris, après une heure de repos, mon voyage vers Huanca Velica[2], qui

[1] Dans son voyage au Cuzco, Francisco Pizarro, découvrant les territoires de Junin, Huanca Velica et Ayacucho, passa par Izcuchaca; alors le pont ancien, d'après la description du *Chronista*, se trouvait à une lieue en amont du fleuve. Ce pont était situé près d'une source d'eau saline qui existe encore aujourd'hui et envoie ses eaux de la rive droite du fleuve dans le lit du rio de Izcuchaca.

[2] Cette ville a été fondée en 1572; d'après Herrera (*Decad*. 8, lib. II, cap. xv), la mine de cinabre aurait été découverte en 1566; cependant, comme, d'après Cosme Bueno (*Efemeridas de l'año de* 1576), il paraît que la mine a été classée officiellement le 1er janvier 1564, il est plus probable que, selon la parole du même auteur, la mine a été découverte en 1563. Ce n'est que quelques années plus tard, en 1572, lorsque l'immense importance de la mine fut reconnue, que le vice-roi Francisco Toledo, fils des comtes d'Oropesa, fonda la ville sous le nom de Villarica de Oropesa.

n'était plus qu'à 6 lieues environ de là. Après avoir passé les *estancias de Huando* et *de Acobambillo*, nous gravîmes une *puna* d'environ 5 lieues de long et, vers trois heures, nous descendîmes, par le versant de Chinchilla, dans la ville, but immédiat de notre voyage.

Huanca Velica, entourée d'immenses montagnes, a très peu de communications avec la côte; elle est pourtant au milieu, non seulement de terrains argentifères, mais à portée de fusil d'une montagne appelée le *cerro* de Santa Barbara, fameuse pour ses mines de mercure. J'étais surpris de la pauvreté de la ville et du fait que ces mines si célèbres ne fussent exploitées en aucune façon. On me dit que la faute en était à la maison Rothschild. Le lecteur sera certainement surpris de cette réponse. Je l'étais encore davantage; entendre prononcer le nom des puissants banquiers européens dans ce pays perdu des Andes; entendre prononcer le nom qui représente la richesse avec tout ce qu'elle contient de raffinement au milieu de la vie civilisée, de souvenirs brillants dans un cercle magique fait de jouissances artistiques et littéraires, dans ce désert à peine habité, c'est une évocation si singulière, si curieuse, si surprenante, qu'elle paraît tout d'abord aussi invraisemblable que pourrait l'être la résurrection de quelque

On l'appela peu de temps après Huanca Vilca, et depuis Guanca Belica ou Huanca Velica. Il est intéressant de constater que Garcilaso, qui cependant devrait connaître une date aussi importante de son histoire contemporaine, indique l'année 1567 comme date de la découverte.

Lorsqu'en 1784 on divisa le Pérou en intendances, Huanca Velica comprit d'abord le *cercado* de Huanca Velica, plus Angaraes et Castro-Vireina. Les fameuses mines d'argent de Castro-Vireina exploitées à l'heure actuelle par M. Pflücker, mines dont parle déjà, dans son voyage de 1586 à 1600, Simon Perez de Torres (dans la partie qui traite de son itinéraire de Lima à Ica, Chincha, etc.), sont voisines de Huanca Velica : il paraît qu'alors Castro-Vireina était un nouveau nom donné par le marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, à une ville appelée Choclococha (*choclo*, épi de maïs; *cocha*, lagune). A l'heure actuelle, il existe bien un petit village et une lagune portant ce nom, mais ce n'est plus la même ville que Castro-Vireina (voy. Raimondi, *el Perù*, cap. XIV, p. 169).

Voici la traduction de la note que Ulloa consacre à ces fameuses mines (d'après Raimondi, *op. cit.*, II, cap. XXV, p. 319) : « Les mines de cinabre qu'on y travaille sont les seules qui fournissent les quantités de mercure dont on a besoin pour *bénéficier* les minerais d'argent du Pérou entier. Malgré les quantités considérables qui ont été consommées et se consomment tous les jours, on ne trouve aucune décroissance dans son exploitation. D'après les uns, elles furent découvertes par un Portugais nommé Enrique Garces, en l'an 1566. Il avait recherché et découvert cette mine après avoir vu entre les mains d'un Indien quelques pierres de *bermellone* (vermillon, cinabre), que les Indiens appellent *llimpi* et dont ils se servaient pour se peindre la figure. D'autres, comme Acosta, Laet et Escalona, prétendent que la mine de Guanca Belica a été découverte par un Indien nommé Norencapa, serviteur de Amador Cabrera; ces auteurs disent aussi qu'avant 1564 Pedro Contreras et Enrique Garces avaient découvert une autre mine du même métal à Patas. Quoi qu'il en soit, celle qui a été toujours exploitée est la mine de Huanca Velica; l'usage du mercure pour les minerais d'argent commença en 1571. Pedro Hernandez Velasco étant le premier qui inaugura cette pratique. Huanca Velica, dont la mine a été considérée comme propriété des rois d'Espagne à partir du jour où elle a été découverte, a été régie par un des auditeurs de l'*audience* de Lima, portant le titre de *super-intendente*. Ces auditeurs, restant en place pendant cinq ans, y allaient à tour de rôle; en 1735, Philippe V nomma, avec le même titre, un gouverneur particulier de cette mine. »

inca ou l'incarnation de son dieu-Soleil. Je finis pourtant par comprendre que le préfet de Huanca Velica avait raison en tenant ce langage, et que l'influence de la maison Rothschild avait arrêté à 5 ou 6000 lieues de distance l'exploitation minière de Santa Barbara. Cette maison, propriétaire des exploitations minières des mercures d'Espagne, avait toujours su, paraît-



Puna au nord de Izcuchaca sur la route de Huanca Velica avec *tambo* ou *pascana* abandonné (p. 255).

il, par des baisses sur les prix des mercures, arrêter la vente des cinabres de Santa Barbara, dès qu'ils se montraient sur les marchés, si bien que les mineurs, découragés, avaient abandonné la lutte contre des concurrents tout-puissants, en laissant dormir, dans les flancs du cône colossal qui se dresse en face de cette ville de la *Sierra*, les richesses immenses qu'ils contiennent.

L'ennui qu'en éprouvent les habitants de Huanca Velica leur a inspiré une occupation ou un divertissement assez à la mode : les combats de coqs. Dans chaque maison, il y a deux ou plusieurs de ces gladiateurs emplumés qui, retenus par une patte, s'interpellent à distance, et remplissent, dès l'aube, la ville de leur cris énervants. J'ai vu ces *pauvres* parier jusqu'à 100 piastres sur une bête. Les combats ont lieu généralement sur la grande place, en face de l'église *matriz*. On s'arrange de façon que le dernier coup de vêpres donne le signal de ces jeux olympiques. De la sorte le curé, qui lui-même est propriétaire de quelques bêtes de prix, peut participer à ce genre de sport cruel. Il reste sur les marches de son église, transformée ainsi en une loge aussi merveilleuse qu'aurait pu la désirer quelque César romain voulant assister aux jeux du cirque. Cette église, qui est le seul monument de Huanca Velica, possède une façade pleine d'originalité. Elle est de style jésuite en grès blanc, et son portique, qui s'élève jusqu'au faîte, est décoré de sculptures taillées dans une espèce de marbre rouge. Cette violente opposition de couleurs produit un effet qui, pour n'être pas très artistique, n'en est pas moins plaisant.

Huanca Velica[1] se trouve à 27 lieues de Ayacucho. Pour m'y rendre, je pris par Lyrcay, petit village situé au fond d'une profonde vallée couverte d'une riche végétation. Aussi les habitants y jouissent-ils d'une assez grande aisance, et, avec le bien-être, une certaine gaîté, peu ordinaire chez les *Serranos*, me sembla régner dans ce milieu. Les maisons sont élégantes, pourvues en partie de corridors extérieurs en maçonnerie lourde, mais caractéristique. Sur le versant qui domine la ville de Lyrcay au nord, nous avons pu étudier un phénomène assez commun dans la Cordillère, et qui attire toujours l'attention du voyageur par son étrangeté[2]. Ce sont les érosions du terrain. Dans cet endroit, les blocs sont en grès très dur et affectent, avec une régularité étrange, la forme de cônes, dont quelques-uns atteignent une hauteur de plus de 50 mètres, sur une base de 8 à 10 mètres carrés. On dirait un immense cimetière ou un temple gigantesque avec ses alignements mégalithiques. On croit parfois passer à travers une forêt de troncs d'arbres pétrifiés. Le terrain d'où sortent ces aiguilles est, de même que les blocs, d'un grès sur lequel il n'y a aucune végétation.

[1] De Huanca Velica à Huaylacucha (bataille en 1834, 1 lieue 1/4); Laguna de Arinapata, 3/4 de lieue; *pampa* de Castilla (5 lieues); en ce point la route se divise : la droite conduit à Lyrcay, la gauche à Acobamba; *cerro* de Huachuaccocha (2 lieues); *cerro* de Cculcani 1 lieue); descente conduisant à Lyrcay (1 lieue 1/4).

[2] Roches pyramidales ou coniques de *Paucara*. (Gibbon, *Expédition des États-Unis*, etc., part. II, chap. I, p. 19, § dernier; *Lyrcay et toute sa région*, p. 20, §§ 1 et 2).

Tout cet ensemble est nu, jaune, désolé. Les Indiens autochthones ont creusé en beaucoup de ces roches, à environ un mètre au-dessus du sol, une ouverture d'un mètre cube, et ils y ont déposé leurs morts. Ces tombes ont été violées depuis longtemps. Comme tout le monde est au courant de ce dernier fait, les Indiens y établissent des cachettes de leurs provisions, très bien abritées ainsi contre l'intempérie du climat. C'est ainsi que je découvris, à la place des momies anciennes, une nombreuse famille de cochons d'Inde dans l'une, un dépôt de pommes de terre et de haricots dans l'autre, et, chose plus grave, un véritable arsenal de massues et de frondes dans une troisième. C'est que, effectivement, j'approchais des régions où les Indiens deviennent singulièrement batailleurs, et, pour mieux dire, brigands et voleurs. Avant d'arriver à Ayacucho, en passant la nuit dans un enclos abandonné, j'en eus une preuve typique. Les selles dont on se sert au Pérou ont sur le devant un petit crochet sur lequel, dans les interminables montées de la Cordillère, on dépose les rênes, laissant ainsi aux mules une entière liberté pour gravir les côtes. Ce crochet de ma selle était en argent, et pouvait bien valoir de 4 à 5 réaux. Pendant la nuit, j'avais l'habitude de me servir de ma selle comme d'un oreiller. Quelle fut ma surprise en me réveillant et en remarquant que le crochet de ma selle avait disparu! Le voleur indien l'avait dévissé pendant même qu'elle soutenait ma tête. Le matin, ma route me conduisit dans une gorge profonde située à 1600 mètres d'altitude, et soudain je me vis transporté en pleine végétation tropicale. J'étais au milieu d'une atmosphère de feu, la couleur des choses parut plus intense, les teintes étaient plus chaudes. La nature morne des Andes sembla, comme par un coup de baguette magique, animée de cette vie qui caractérise les pays du soleil, des oiseaux dans les arbres, des lézards sur les chemins, et dans l'air des nuées de moustiques, de toutes grandeurs, de toutes espèces! La vallée ne s'étendait guère que sur une longueur de 5 kilomètres; puis le chemin remontait encore sur un versant et le monde équinoxial s'évanouissait peu à peu. Les arbres semblaient se rapetisser, les versants étaient couverts de ces arbustes de *molle* dont le fruit sert aux Indiens dans ces parages à faire une boisson fermentée et très enivrante qu'ils appellent *chicha de molle*. Peu à peu ces arbustes disparaissaient; le *queñoa* prit leur place, plus la *paja*. Un vent vif et pénétrant passa sur mon visage brûlant et me fit frissonner jusqu'aux os. J'étais sur la *puna*. La vie s'était éteinte autour de moi, le vide s'était fait dans la nature, j'étais encore dans ces solitudes étranges où, entre la terre nue et le ciel glacé, le voyageur est seul vivant. Cependant ce monde de contrastes me réservait, à quelques kilomètres plus loin, un nouveau change-

ment à vue dans ce spectacle étrangement varié. Je descendis par des versants à pente douce vers Ayacucho[1]. Ces versants présentent un aspect des plus pittoresques; ils sont couverts en grande partie de plantes grasses, sortes de cactées gigantesques, sur les feuilles desquelles, semblables à des verrues, s'élèvent de petits fruits d'un goût délicieux qu'on appelle *tunas*. Beaucoup de ces plantes étaient rongées et même complètement détruites par la cochenille, qui avait laissé comme trace de son passage des flocons blancs, sorte de gaze légère attachée aux arbres mourants. Une bonne averse rafraîchissait la température, qui parut d'autant plus étouffante que nous venions de la froide atmosphère des hauteurs. Devant nous trottaient, au milieu de la pluie tropicale, deux jeunes Indiennes qui, selon l'habitude des filles du pays, s'abritaient contre la pluie en relevant par derrière leur jupe par-dessus la tête, faisant ainsi une sorte de capuchon.

C'est sous un rayon de soleil étincelant que je vis, dans la vaste vallée, se détacher la belle cité de Ayacucho. Du versant qui, en un point, surplombe la ville, on embrasse, d'un coup d'œil, le plan des rues droites, des places régulières, parmi lesquelles se distingue la superbe *plaza de Armas* avec la cathédrale. Cette place d'Armes est certes une des plus belles du Pérou. La cathédrale, qui a les qualités et les défauts de l'architecture espagnole du seizième siècle, ne se détache pas dans des dimensions trop considérables au milieu des autres maisons. La grandeur de la place, généralement si déplaisante par la nudité et par le manque de

[1] Lorsque Pizarro fit son premier voyage au Cuzco, il traversa un petit village d'Indiens appelé Huamanga. Garcilaso écrit Huamanca : « Huamancai appelée encore Pocra, et non loin de là Asancaru, aujourd'hui Huanta, Parco, Picuy et Acos » (*Commentarios reales*, part. I, lib. V, cap. XXIV). C'est seulement quatre ans après ce premier voyage que Pizarro fonda, sous le nom de San Juan de la Victoria de Guamanga, une ville au milieu de la belle plaine, qui porte aujourd'hui le nom de vallée d'Ayacucho. Cette fondation a été un acte de haute politique, car il fallait une station intermédiaire entre la capitale de l'intérieur, le Cuzco, et la capitale moderne de la côte, Lima. Il est bon d'ajouter que Cieza de Leon prétend que, dès la fondation de cette ville, elle s'appela San Juan de la Frontera (Cieza de Leon, *Chronica del Perù*, cap. LXXXVI-LXXXVII). C'est seulement après la victoire que Vaco de Castro remporta sur les Chiliens, dans les plaines de Chupas, que l'épithète de *la Frontera* fut remplacée par celle de *la Victoria*. D'après le même auteur, qui fait un éloge très remarquable de la salubrité et de la fertilité de la région, la première pierre de cette ville aurait été posée en 1539. La bataille à laquelle Cieza de Leon fait allusion eut lieu le 16 septembre 1542. Almagro, ennemi de Pizarro, y fut mis en déroute et, après avoir fait assassiner le 26 juin 1541 le premier vice-roi du Pérou, il fut à la suite même de cette bataille condamné à mort dans la ville du Cuzco. Ce serait donc à partir de la fin de l'année 1542 que la ville porterait le nom de la Victoria de Huamanga.

En 1784, Ayacucho, appelé alors Huamanga, fut élevé en intendance. C'était la cinquième des sept divisions que l'on établit alors. Auparavant, Huamanga avait été un des cinq évêchés du pays. (Voy. *Memoria de los Vireyes que han gobernado el Perù durante el coloniaje español*, V, p. 70.)

soin, est masquée par une énorme fontaine entourée d'un petit square et par six grandes statues en pierre de Huamanga, ornées chacune d'une corbeille de végétation. En dehors de la cathédrale, la ville de Ayacucho est



Agaves et plantes grasses sur les versants nord de la vallée de Ayacucho.

riche en églises fort belles. La Compañia, l'église de Santo-Domingo, l'église de Santa Catarina et d'autres encore, complètent le cachet espagnol deux fois séculaire que porte la ville. Le marché, qui se tient sur la *plaza Mayor*,

est intéressant. Les *ananas*, les *chirimoyas*, remplis d'un suc qui ressemble à de la crème fouettée, les *mangos*, les *grenadillas*, ces fruits savoureux de l'arbre de la passion, les *grenades*, les *paltas*, variété de l'*ahuacate*, le beurre végétal, les *paquays*, qui ressemblent à d'immenses haricots remplis d'une chair blanche ou rose qui a un goût frais, mais qui est floconneuse et assez semblable au coton, les *goyaves* et d'autres fruits encore des tropiques qu'on apporte à Ayacucho des vallées chaudes de Huanta, offrent un ensemble équatorial charmant. Les Indiennes de la vallée sont belles, les Indiens grands et alertes; leur teint est plus pâle et plus mat que celui des Indiens du Nord. Les prêtres sont nombreux, les fêtes religieuses fréquentes; les processions traversent les rues à tout instant. Les maisons particulières, vastes et élégantes, présentent le caractère archaïque qui domine à Ayacucho et qui donne au séjour dans cette cité une étrange saveur. Ayacucho s'appelait jadis Huamanga; son nouveau nom Ayacucho (gorge remplie de morts) lui a été donné par les Indiens à la suite de la bataille meurtrière qui fut livrée pendant la guerre de l'indépendance. Il est assez curieux de voir que ce nom d'une signification aussi sombre se soit complètement acclimaté, faisant disparaître même des pièces officielles le nom primitif.

La pierre qui porte ce nom de Huamanga est une sorte d'albâtre assez dur, qu'on taille avec la plus grande facilité. Un grand nombre d'amateurs de sculpture font toutes sortes de travaux dans cette matière malléable et ont acquis au Pérou une sorte de célébrité dont je ne veux ni défendre ni contester la valeur, car les Péruviens ont une façon très singulière d'apprécier une œuvre d'art. Ils ne disent pas : telle œuvre est bonne, ou même tel travail me plaît, mais ils disent : ce travail est fait par un *aficionado*, et partant il est étonnant. Un *aficionado*, pour l'analyser dans leur sens, est un autodidacte qui tire les productions de son art de lui-même, qui a appris tout seul le métier, et qui, par conséquent, a plus de valeur qu'un artiste, élève de quelque maître, qui lui a facilité son développement artistique. A notre façon de voir, un *aficionado*, en n'importe quelle branche de l'art ou de la science, est un sot prétentieux, qui se mêle de ce qu'il n'entend pas, qui présente des essais enfantins comme des chefs-d'œuvre, qui n'imite jamais la nature, mais qui travaille d'après des modèles d'autres *aficionados*, de sorte que ces productions n'ont rien à voir avec l'art; elles restent dans la catégorie du métier et méritent à peine, au point de vue de la technique, une mention favorable. Toutes les fois qu'elles représentent la figure, elles deviennent comiques et tombent dans la charge. Cependant, ces sculpteurs se prennent au sérieux, et nous pouvons citer le fait

qu'un d'eux nous présenta un cadre composé d'une dizaine de têtes en haut-relief, représentant, d'après des photographies, la famille impériale des Bonaparte. Il me demanda de l'emporter avec moi et de me charger, à Paris, de la vente de cet objet unique. Il me dit, sans sourire, que tout ce que je pourrais toucher au delà de 20 000 francs m'appartiendrait comme commission[1].

Je lui dis que je m'occupais d'art en tant qu'amateur, mais non comme commissionnaire. Il se montra pourtant fort aimable à mon égard et me fit



L'église de Santo Domingo à Ayacucho.

voir une série de travaux merveilleux, disait-il, en filigrane; il en était l'heureux auteur. Les formes de ces travaux sont droites et raides, le fil d'argent n'est pas fin et les arabesques dessinées par ce fil manquent de grâce, de légèreté et surtout de variété. Si l'on veut regarder ces travaux comme manifestation ethnographique d'une race primitive, on pourra les admirer, mais, comme œuvres d'une nation civilisée, ils ne comptent pas, car ils n'ont ni la valeur d'une œuvre d'art ni la rapidité de production des œuvres industrielles.

Ces critiques n'atteignent en aucune façon l'habitant d'Ayacucho, qui est

[1] Cet excellent homme a mis son projet à exécution, son cadre, mesurant environ 0m,40 sur 0m,30, a figuré dans la section péruvienne, à l'Exposition universelle de 1878; il en a été demandé le prix de 20 000 francs, et il en a été obtenu le prix de 10 francs, qui était loin de couvrir les frais de transport. Il est bon d'ajouter, pour l'amour-propre de l'artiste, que plusieurs nez de ses personnages avaient été quelque peu endommagés en route.

aimable, mais peu causeur. Le préfet, don Belarde Alvarez, *caballero* accompli, se mit fort gracieusement à nos ordres. Je lui demandai des renseignements sur Vilcas Huaman, dont je voulais étudier les ruines anciennes[1]. Don Belarde me dit qu'il était impossible de se rendre en cette localité; elle était habitée par la tribu des *Morochucos* qui, de même que leurs voisins les *Talaverinos*, étaient des hordes de bandits que le gouvernement péruvien n'avait, pas plus que le gouvernement espagnol, pu réduire à l'obéissance. Il les compara aux Sioux, avec cette différence que les Sioux étaient, en somme, des guerriers, pendant que les Morochucos étaient des assassins. Il me raconta que, depuis qu'il était préfet, il avait essayé de traiter avec eux, il leur avait dépêché un premier parlementaire, nommé Bedoya, homme de beaucoup de valeur, escorté de quatre soldats seulement pour ne pas donner à cette expédition un aspect militaire plus ou moins déguisé. Les Morochucos ont haché menu M. Bedoya, en présence des soldats, qui, à la suite de cette exécution, ont été renvoyés à Ayacucho, pour raconter la fin de Bedoya, comme toute réponse aux ouvertures du préfet. Une colonne sous le commandement d'un signor Espinosa se rendit aussitôt à Vilcas Huaman; elle trouva le village abandonné; il lui fut impossible d'y découvrir âme qui vive; Espinosa dépêcha quelques soldats pour éclairer la région; ces soldats disparurent; pendant la troisième nuit de son séjour à Vilcas, le chef de l'expédition fut traîtreusement assassiné par un de ces misérables, et les soldats, sans chef et démoralisés par ce lâche système de défense, s'en retournèrent au plus vite à Ayacucho. Le préfet me donna tous ces détails, en me disant que les vues de quelques ruines ne valaient pas la peine de s'exposer aux dangers les plus sérieux, et qu'il me conseillait de prendre plutôt par la petite ville de Ocros, située à 14 lieues plus à l'est, la route pour Andahuaylas. Je refusai de suivre ce conseil et insistai sur mon plan de campagne. Ce n'était certes pas une bravade de ma part, car il est bon de dire que, à Trujillo, on m'avait présenté les habitants de Cajamarca comme des sauvages qu'il était bon d'éviter; à Cajamarca, on m'avait dit que la région de Conchucos était habitée par des brigands; dans cette province, on m'avait mis en garde contre les habitants dangereux de Huamalies et du Dos de Mayo, et ainsi de suite.

[1] Vilcas, localité voisine et limitrophe du territoire de Antiguaylas. Montesinos (trad. de Ternaux Compans), cap. IX, p. 79 et suiv. — Règne d'Ayartarco Cupo, 12e souverain du Cuzco. Invasion des géants ou Chunos. — Tschudi, *Antigüedades*, cap. XVI, p. 497. — Vilcas ou Villcas, tribu de la nation des Chancas. — Garcilaso, *Comment. real.*, lib. IV, cap. XV, p. 119, col. 2. — A une lieue et demie les ruines de Pomacocha (Voy. p. 59. Voy. Autungana, p. 119, col. 2). — *Resumen*, t. IV, Ulloa, Villcas (sur le territoire d'Autahualla dans le Chincha Suyu). — Jervasio Alvarez, *Guia de forasteros del dep° de Aya cucho para el año de 1847. Dastos historicos.*

Si j'avais voulu écouter tous ces conseils sincères et bienveillants, je serais resté sur la côte. Or j'avais trouvé sur ma route des obstacles, mais ces obstacles n'avaient pas été insurmontables. Aussi étais-je convaincu en mon for intérieur que les Morochucos n'étaient ni meilleurs ni pires que les autres tribus indiennes, que les récits sur Bedoya et Espinosa devaient être exagérés. Après une excursion, très-intéressante au point de vue pittoresque, à Huanta, je partis donc pour Vilcas Huaman, escorté de deux muletiers et de quatre soldats, armés jusqu'aux dents, dont le señor Belarde me força gracieusement d'accepter la conduite, car je lui avais fait le récit de mon voyage, et il avait bien compris que je savais traiter les Indiens, et saurais me tirer d'affaire avec ces maraudeurs de mauvais aloi.

Cependant mon départ s'annonça mal. Le sous-préfet, un sieur Duarte, m'avait loué fort cher des mules abominables, des mules marchant le pas administratif le plus solennel, c'est-à-dire le plus lent. Nous dûmes faire halte sur la *puna* de Antungana, où nous passâmes la nuit sans abri, sous la neige et sous la grêle, qui, à plusieurs reprises, tombait avec une violence extrême.

Le second jour, nous aurions voulu arriver jusqu'à Pumacocha, village situé au bas du versant que couronne Vilcas Huaman. Mais nous ne pûmes l'atteindre ; à la nuit tombante, nous étions encore sur le haut plateau où nous passâmes huit heures d'un sommeil à tout instant interrompu par des coups de foudre, dont les échos redoublaient la violence et la durée. Le lendemain matin, après un sommeil d'environ une heure, je ne trouvai plus qu'un de mes muletiers et deux soldats; les trois autres, gens de confiance peut-être, mais lâches certainement, avaient pris la clef des champs. Je croyais, dès lors, tenir la solution de l'énigme de la mort de Bedoya, d'Espinosa et des autres, que les soldats, prétendus spectateurs de l'exécution du premier, avaient rapportés à Ayacucho. Ils avaient probablement lâché pied comme deux des miens. Ce n'est pas cette fuite qui me surprit, mais bien la présence des deux autres guerriers.

Nous nous mîmes en route à huit heures; nous passâmes à Pumachaca, et à dix heures et demie nous entrâmes à Vilcas Hua-

[1] Ayacucho. — Pampa del Arco, 5 kil. — Quebradra Onda, 7 kil. — Rio de Pongora, 2 kil. — Pacaycasa, 14 kil. — Huantachaca, 1 kil. — Huanta, 3 kil.

[2] De Ayacucho à Vilcas Huaman. — Quicapata. — Yanamá-Hacienda. — Caso-Orcco. — Lambras-Huaycco. — Chupas. — Antungana. — Toccto (*cerro*). — Sayhuapucru. — Seccchacuchu. — Accumayu. — Huanu-Huanu. — Muyuccrio. — Runtullapampa. — Lagunapata. — Laguna avec les digues datant des autochthones. — Pomacocha. — Chanin. — Vilcas Huaman (21 lieues).

man[1]. Le village sembla abandonné ; nous frappâmes à plusieurs portes, point de réponse; le *cabildo* (mairie) était fermé; sur la place,

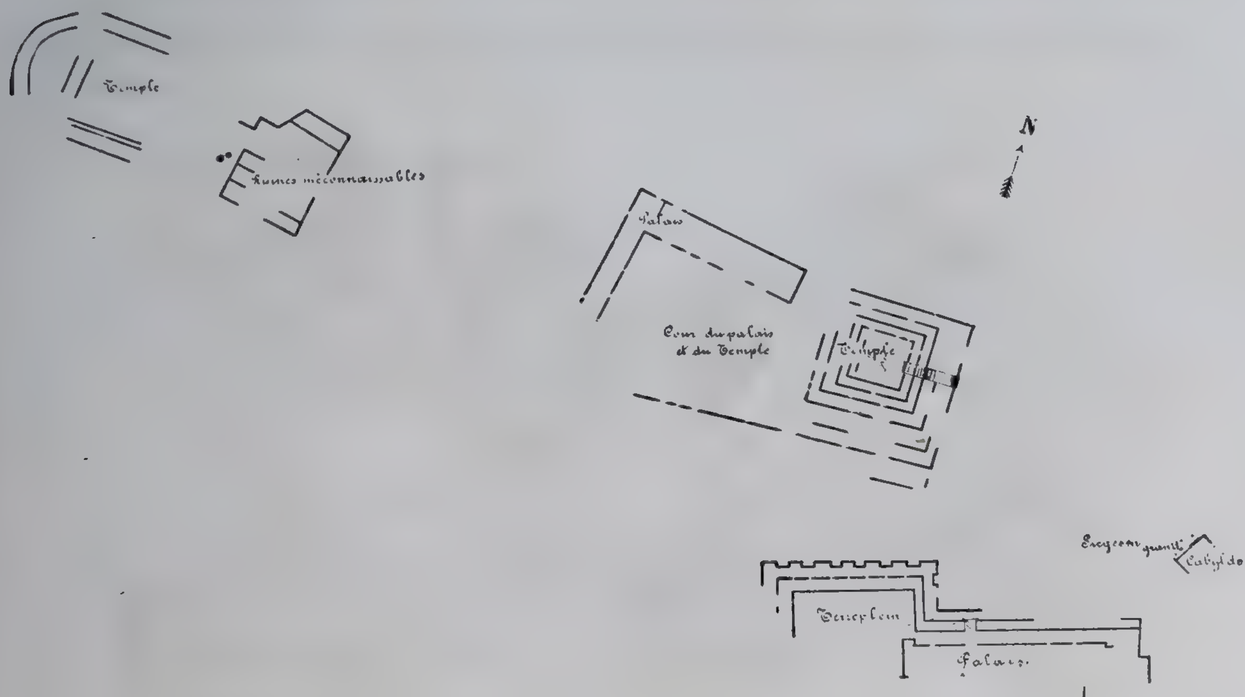
VALLÉE DE PUMACOCHA
ET VERSANT DE VILLCAS HUAMAN.
Échelle de 0m034mm pr 4320m

Gravé par Erhard

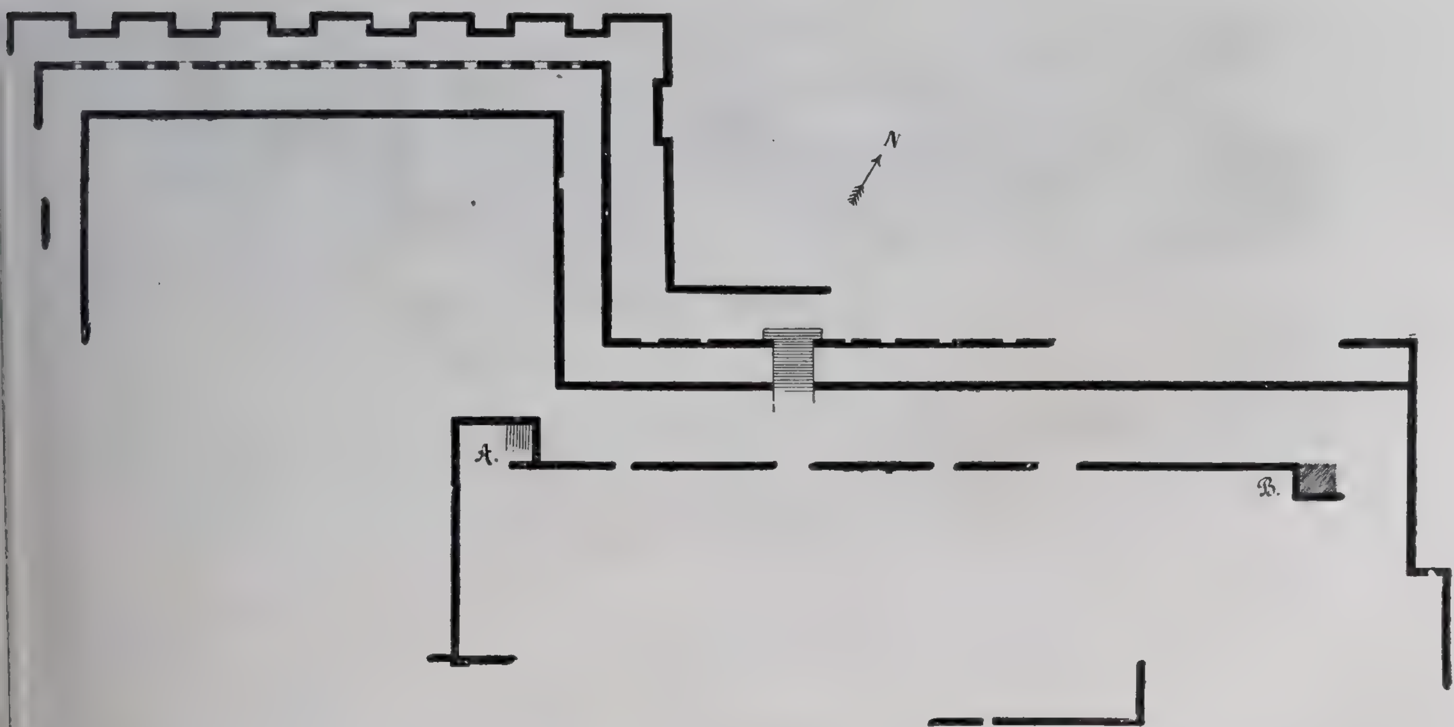
il poussait un peu d'herbe, assez pour satisfaire l'appétit de mes bêtes. Je fis décharger devant le *cabildo*, pris mes albums et me mis

[1] Cieza de Leon et, d'après lui, Herrera disent que Vilcas (Bilcas, Garcilaso écrit Villca), aujourd'hui Vilcas Huaman, possédait un temple du Soleil et sept cents maisons; ils indiquent très-justement la position géographique de cette ville, qui se trouve aux deux tiers du chemin entre Huamanga et Uramarca, cette dernière ville située sur la rive droite du fleuve connu aujourd'hui sous le nom

en devoir de prendre les croquis des monuments anciens. A part moi, je convins que cette absence totale et inusitée des habitants était assez sin-



Plan général des ruines de Vilcas Huaman. (Échelle de 1^m par 1000 m.)



Terre-plein et palais A B (transformé aujourd'hui en église). Vilcas Huaman. (Échelle de 1^m par 255 m.)

gulière. Mais j'étais sur le terrain, et il fallait en profiter. Des monuments

de Pampas et de la province de Andahuaylas. Le chemin des incas passait jadis à travers la vallée de Jauja par les endroits sus-indiqués, franchissant le rio de Pampas, non loin de Uramarca, c'est-à-dire bien en amont du passage actuel. Cieza de Leon parle d'un fleuve de Bilcas, dont il est assez difficile, d'après les paroles un peu confuses de l'auteur, de déterminer le nom actuel. La province

anciens se dressaient devant moi ; on peut les diviser en trois groupes, formant un ensemble des plus importants : un temple à trois gradins, en granit admirablement travaillé, avec un superbe escalier menant à la plate-forme supérieure. Derrière ce terre-plein, des palais royaux, et de l'autre côté de la place, sur un terre-plein à un seul gradin, un mur formant aujourd'hui la façade de l'église. Des sièges en granit, en porphyre poli avec une minutie



Plaza Mayor de Vilcas Huaman avec le grand terre-plein à trois gradins antique.

extraordinaire, se trouvent aujourd'hui sur la *plaza Mayor*, devant le *cabildo;* ils ont, anciennement, appartenu au grand terre-plein.

Le terre-plein est en granit noirâtre, d'un appareil admirablement soigné. Les pierres s'ajustent toujours sous des angles droits, ce qui donne au mur un grand caractère de régularité. On entre dans la construction par une porte à jambages inclinés, semblables à ceux des portiques de Huanuco-Viejo,

qui aujourd'hui s'appelle Cangallo portait encore, dans le siècle dernier, le nom de Villcas. Alors c'était un *corregimiento*. Ulloa dit que l'église actuelle a été construite en partie avec les pierres de l'ancien temple.

et sur un escalier à marches en granit on s'élève de terrasse en terrasse. Il est à remarquer que cet escalier n'est pas encaissé dans la construction. Il est l'hypoténuse d'un triangle dont un côté est formé par le sol et le second par la ligne verticale tombant du rebord de la plate-forme supérieure.



Porte en granit du palais dit des Prêtres à Vilcas Huaman, dans le mur sud de la cour du palais et du temple.

Les bords des terrasses ne dépassent pas cette ligne formée par les gradins de l'escalier. L'inclinaison de la montée est de 45°.

Sur la plate-forme les sièges en granit ont dû s'élever. Un double trône en granit, aujourd'hui tombé, dans la cour du côté ouest, se trouvait en-



Façade sud du palais des Prêtres formant le côté nord de la cour du palais et du temple à Vilcas Huaman.

core à sa place à un mètre du bord de la plate-forme, en face de l'escalier, lorsqu'en 1849 M. Angrand passa par ces parages. Du haut de cet imposant terre-plein on embrasse d'un coup d'œil les autres ruines.

Les immenses salles du *palacio* s'étendent au pied même du *castillo*. Les murs montrent un appareil non moins soigné ; cependant, détail à noter, les jambages des portes sont droits. Il y avait au fond d'une des salles ou cours un hémicycle rappelant celui de Huamachuco. La troisième grande ruine, transformée par les Espagnols en église, se trouve sur un terre-

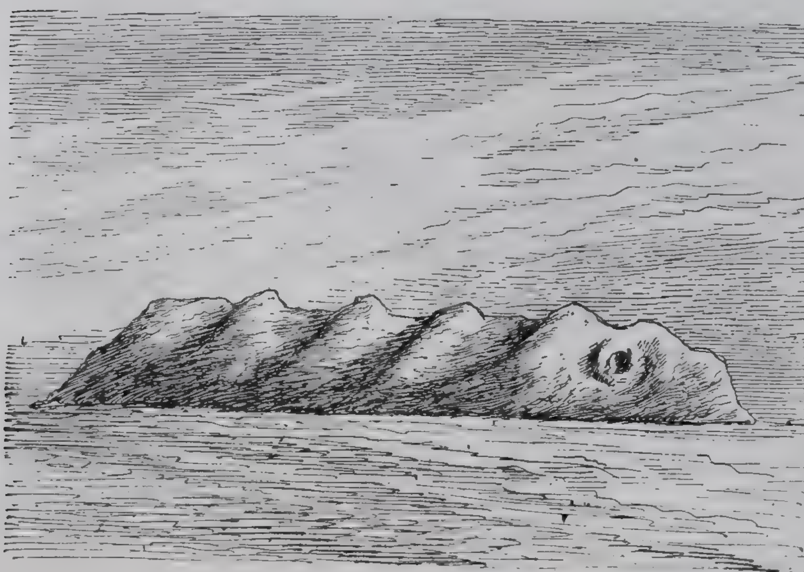
plein d'un appareil moins soigné. Le mur ancien du palais s'élevant sur ce piédestal est peut-être plus beau encore que ceux que nous venons de décrire. Les pierres sont plus grandes et plus régulières. Une des pierres faisant partie du jambage droit de la porte est ornée de dessins en bas-relief :



Ancienne fontaine en granit à Vilcas Huaman.

une grenouille, des serpents et le signe du panache, marque distinctive de la royauté.

Non loin de là, sur le terre-plein même, nous avons dessiné une grande pierre polie sur toutes les faces et portant au milieu d'une des crêtes une saillie percée d'un égouttoir. Cette pierre, supportée par deux blocs de dimensions moindres, semblait être une sorte de dolmen ou de trilithe. Nous avons compris plus tard, en trouvant au Cuzco des pierres pareilles, que c'était une fontaine. Elle a été déplacée et couchée, mais jadis elle a dû être debout et l'eau s'échappait en jet de la rigole qui se trouve dans la verrue que nous venons de signaler. A côté de la forteresse un bloc de granit dépasse le niveau du sol. Les autochthones l'ont sculpté en lui donnant les formes d'un batracien couché. Vilcas Huaman offre certes le plus parfait ensemble de maçonnerie ancienne. Si, aujourd'hui, il ne subsiste plus de maisons particulières à côté des sanctuaires et des palais anciens, rien ne saurait faire supposer qu'elles ont été aussi misérables, aussi



Bloc en granit sculpté (batracien) à Vilcas Huaman parallèle à la façade sud du terre plein.

délabrées et aussi primitives que les huttes habitées par les Morochucos, maîtres actuels du pays. Il est triste de voir que ces sauvages prennent les pierres de ces grands monuments historiques et en font des enclos pour les porcs qu'ils élèvent, pour les mules dont ils se servent. Leurs cabanes aussi sont faites en grande partie de blocs anciens; elles n'en sont pas, pour cela, moins misérables.



Grenouille en pierre, sur le jambage gauche de la porte du palais transformé en église (ruines de Vilcas Huaman).

Une de ces huttes s'adosse au grand terre-plein même, complètement détruit et déparé en ce point. D'autres s'élèvent au milieu de la place. On dirait que les descendants des anciens ont voulu démontrer combien une race peut dégénérer, peut perdre la tradition des arts et des métiers, l'amour du travail et l'habitude de l'ordre. Involontairement on se reporte à l'époque où l'indigène a élevé les grands monuments de Vilcas Huaman, et alors on voit que de ses nouveaux maîtres il n'a appris que l'art de détruire.

Mon crayon courait sur le papier et les feuillets de mon album se remplissaient vite. Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque soudain un grand gaillard apparut derrière une des maisons du village et, se dirigeant vers moi, me dit en mauvais espagnol : « Qu'est-ce que tu fais ici, patron? » — Un Indien apostrophant un blanc autrement que par le salut sacramentel, ou se permettant de lui adresser une question sur ce qu'il fait, commet un acte inouï.



Mur ancien de palais (A B) (voy. p. 265), l'arcade. la partie supérieure du mur et la toiture datent de l'époque espagnole. — Sur le jambage gauche se trouve la grenouille figurée ci-dessus.

Je maîtrisai ma surprise et, offrant ma gourde d'eau-de-vie au jeune Indien de taille athlétique, je lui dis en quichua : « On prétend que vous autres, Morochucos, êtes des sauvages : eh bien! je viens de dessiner votre *castillo*, votre *palacio*

del Inca, votre église, qui sont plus beaux que les plus belles maisons de Ayacucho, et je dirai aux blancs de Huamanga, en revenant chez eux, que vous êtes de bonnes gens, qui vivez au milieu de belles *caserios*. — C'est bien, me dit-il en me rendant ma gourde ; » et il disparut. Cette apparition me déplut souverainement : cependant je continuai mon travail jusqu'à la nuit tombante, j'avais ordonné à mes hommes d'ouvrir de force la porte du *cabildo* et d'y déposer mes cantines et mes selles ; j'y fis même entrer mes mules. Pendant cette nuit nous veillâmes alternativement ; dans aucune des maisons de la place nous ne vîmes apparaître de lumière. J'eus le loisir de faire des réflexions sur les singuliers effets de la civilisation à laquelle avaient été amenés les Indiens. Je me demandais qui, du prêtre, du guerrier ou du voyageur de commerce, élevait le plus rapidement l'homme sur le sentier ascendant du progrès. Le premier importe des idées, le second la peur, le troisième fait naître des appétits. Le premier s'insinue, le second s'impose, le dernier s'implante. La femme désire des bijoux, l'homme des armes, l'une et l'autre des outils. L'importateur, le négociant devient le vrai maître, parce qu'en procurant certaines facilités il crée des habitudes qui deviennent bientôt des besoins. L'homme ne reste sauvage que tant qu'il ne connaît pas l'utilité de son semblable et les *profits* de la civilisation. Le chemin le plus court qu'on peut faire parcourir à l'humanité enfantine vers la civilisation conduit à travers un bazar de marchandises. Et qu'on ne dise point qu'on spécule ainsi sur les mauvais penchants de la nature humaine, sur la vanité, sur l'amour du luxe ; ces principes développent les instincts du beau, ils offrent des modèles, ils font naître le désir de les imiter, ils amènent insensiblement l'homme au travail libre et personnel, qui est la pierre fondamentale de tout progrès.

A deux heures du matin je fis charger, et vers trois heures, par un beau clair de lune, nous nous mîmes en route, dans la direction du village de Concepcion. A environ dix pas de la place retentit un coup de feu, et aussitôt la mule d'un des soldats, blessée au cou, se cabra violemment. Avant d'avoir même pu échanger une parole avec mes hommes, nous nous sentîmes enveloppés d'une nuée de pierres, auxquelles se mêlaient quelques balles qui sifflaient à nos oreilles. Ma mule, mortellement frappée à la poitrine, s'abattit comme foudroyée, et pendant que je m'efforçais de retirer ma jambe droite de dessous la bête, se débattant dans la dernière convulsion de l'agonie, je me sentis atteint au-dessus de la cheville d'une balle qui avait frappé sur mon étrier en bronze, où elle avait résonné comme un coup de cloche. Il me fut impossible de me relever ; je restai donc à genoux, arrachai mon revolver de ma ceinture et tirai sur mes ennemis, qui, me voyant par terre, s'étaient démasqués et ne

se trouvaient qu'à une quinzaine de pas de moi. A mes premières balles répondirent des cris rauques, le hurlement de rage de la bête fauve blessée. Mon muletier était accroupi derrière une roche, je l'appelai en vain ; mes compagnons armés, restés ahuris sous cette attaque soudaine, se réveillèrent aux cris de l'ennemi frappé. Ils étaient armés de bons *winchester* à quatorze coups et, sous mon commandement impérieux, ils joignirent leurs balles aux miennes.



Cabildo à Vilcas Huaman, avec sièges, sarcophage servant de table et piliers en pierres polies anciennes (porphyre, diorite et granit).

Les Indiens, dix fois plus forts que nous, n'avaient que des frondes et trois ou quatre vieux fusils. Ils ne purent soutenir la lutte contre la pluie de balles que nous leur envoyâmes à jet continu : aussi les pierres lancées devenaient-elles de plus en plus rares et bientôt elles cessèrent complètement de tomber; l'ennemi s'était retiré emportant avec lui ses blessés, peut-être ses morts. Je me traînai péniblement jusqu'à une pierre et fis immédiatement desseller ma pauvre mule morte; on chargea son harnachement sur la bête de somme. Ensuite je me fis hisser sur la monture non blessée d'un des soldats qui sauta en croupe, pendant que l'autre ouvrait la marche. Nos bêtes, tremblant de peur, semblaient comprendre les dangers qui pouvaient nous menacer encore; elles se mirent au galop, et c'est ainsi que, quatre

heures plus tard, nous arrivâmes à Concepcion[1]. Mes deux hommes sautèrent à terre; je m'efforçai de passer ma jambe blessée par-dessus la selle pour descendre à mon tour, mais la douleur fut tellement violente, que je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, je me trouvai couché sur la couvérture de ma selle (*pellon*) au-dessous des immenses arbres (*pisonays*) de a place, j'éprouvais dans ma jambe des douleurs insupportables; la chaleur v Concepcion était très grande, et je compris que, pour le coup, la situation était critique, car dans les contrées chaudes de la Cordillère les blessures s'enveniment très facilement; j'ordonnai aussitôt aux Indiens de Concepcion de confectionner une civière en branchages sur laquelle je fis déposer d'abord ma couverture et puis ma personne. Cependant j'avais pris dans ma pharmacie de voyage du carbonate de soude et du chlorure de chaux; une forte quantité d'eau versée sur ces ingrédients me donnait du chlorure de sodium, l'eau de Labaraque, dont je posais une compresse sur ma blessure. Quatre vigoureux Indiens de Concepcion me prirent sur leurs épaules, et nous nous remîmes en route pour Ocros, situé à 9 lieues de là sur le flanc d'une montagne, à une altitude qui me fit espérer une température moins élevée et, partant, moins dangereuse. Pour y arriver, il fallut descendre dans une plaine qui longe le fleuve de Pampas; elle porte le nom de Ninabamba, mot quichua composé, signifiant « plaine de feu », nom mérité d'ailleurs, car la vallée est entourée de hautes montagnes et la chaleur qui y règne est horrible. Le trajet dura près de cinq heures, puis nous gravîmes la montagne et, vers six heures du soir, mes hommes me déposèrent devant la maison hospitalière d'un seigneur Parodi, Italien de naissance, grand propriétaire, qui me reçut avec un touchant empressement. On me coucha sur un lit et je passai cette nuit et la journée suivante dans le délire de la fièvre qui s'était déclaré dès minuit. Lorsque la fièvre céda, ma jambe me fit souffrir cruellement, car, au moindre mouvement, j'avais des élancements, comme des déchirements intérieurs. On aurait dit les souffrances d'une immense brûlure qui montait de plus en plus. Je découvris la jambe et la vis fortement enflée et rouge jusqu'aux environs du genou. Deux heures plus tard, l'enflure avait gagné la moitié de la cuisse, un érysipèle venait de se déclarer. Au train dont il marchait, je pouvais bien encore en avoir

[1] De Vilcas Huaman à Ocros. — Vilcas Huaman; Pacomarca (*hacienda*). — Pacomarca Quebrada. — Concepcion (*pueblo*). — Aydabamba (*hacienda*). — Playa del Pampas. — Ninabamba longeant le rio de Pampas. — *Hacienda de Occechipa.* — Retour à la *hacienda de Asnacc.* — Majuelo (*hacienda*). — Cochas bajo (*hacienda*). — Cochasalto (*finca*). — Chumbes (*publo* nord-ouest de Cochasalto). — Casa de D. Jose Parodi (1/4 de lieue sur le versant, antiquités dans l'église).

pour six heures de vie; je me fis donner une plume et écrivis à ma famille; puis, réfléchissant sur ma situation désespérée et, en l'absence de tout médecin, repassant dans ma mémoire les remèdes contre cette affection, je crus me rappeler que le collodion était employé d'une manière efficace. Je me fis apporter aussitôt mon flacon de collodion ioduré. J'en fis enduire toute ma jambe et, exténué de douleurs, de fatigue et, je dois l'avouer, de violente émotion, je m'endormis. Lorsque je revins à moi, il était nuit; mon pauvre muletier veillait à mes côtés; on avait placé sur une petite table, au pied de mon lit, entre deux bougies, un grand crucifix. Je dis à mon muletier d'approcher une lumière; je découvris ma jambe et la tâtai : les douleurs étaient toujours très vives, mais l'enflure n'avait pas dépassé le rempart de collodion que j'avais établi. J'en fis aussitôt remettre une nouvelle couche.

Je ne veux pas raconter les tristes journées que j'ai passées au milieu de tortures physiques et morales. L'érysipèle céda après cinq jours; dès lors une forte suppuration se manifesta dans ma blessure, et la balle, qui avait pénétré au-dessus de la cheville, apparut un beau matin, neuf jours après notre rencontre avec les Morochucos, à fleur de peau, non pas dans l'ouverture qu'elle avait faite en entrant, mais au bout d'un conduit qu'elle s'était frayé pour ressortir. Avec une des petites pinces que contenait mon portefeuille, je retirai moi-même la balle de ma jambe. Je compris dès lors que j'étais sauvé; la convalescence toutefois était lente, et durant plus de trois mois je me ressentis des conséquences de cet accident. Néanmoins, vingt-quatre jours après mon arrivée à Ocros, je pus remonter sur une mule et continuer ma route. Le seigneur Parodi a été pour moi, pendant tout ce temps de souffrance, d'une bonté et d'un dévouement parfaits. Il m'accompagna jusqu'à Chincheros, qui se trouve à 12 lieues de sa ferme.

Nous mîmes, pour franchir cette petite distance sur des routes assez mauvaises, environ deux jours et demi. A 2 lieues et quart de Ocros, on passe le rio de Pampas sur un pont suspendu en fibres végétales. Les Indiens de Ocros et de Chincheros renouvellent annuellement ce pont, dont le système a été inventé, d'après la légende, par l'Inca Yupanqui. Rassemblés aux deux bords du fleuve, pendant huit jours, ils tressent, au milieu de réjouissances et de fêtes, des cordes, appelées à servir pendant douze mois. Ce renouvellement se fait par mesure de sécurité publique, car nous passâmes sur un pont qui avait près de onze mois d'existence et nous le trouvâmes en assez bon état. Une immense natte de paille servant de plancher était seule endommagée : elle était percée de trous béants, dangereux pour le passage des bêtes. Nous descendîmes dans la vallée de

Ahuayro, où l'on cultive la canne à sucre, pour passer la nuit dans la *hacienda de Somba*. Le surlendemain, dans le village de Chincheros, situé à la limite des domaines des Talaverinos, je serrais avec reconnaissance la main du seigneur Parodi. Il avait été mon *hôte* dans le sens antique, le plus noble de ce terme que l'on ne comprend plus guère aujourd'hui. Lui s'en retourna à Ocros, moi je me dirigeai vers le sud pouvant reprendre, grâce aux soins de cet homme simple et bon, mon plan de voyage.

Comme, pour le coup, je savais à quoi m'en tenir sur la sécurité dont on jouit au milieu de ces tribus, j'engageai une dizaine d'Indiens armés pour passer les domaines dangereux. Ainsi je n'avais rien à craindre, et une fois arrivé à Andahuaylas aucun obstacle sérieux ne m'empêchait d'atteindre le terme de ma pérégrination en suivant quand même jusqu'au bout la ligne rouge que j'avais tracée sur la carte du Pérou, remise au moment de mon départ au ministère de l'instruction publique.

Si on voulait réunir toutes les beautés et toutes les étrangetés de la nature en une sorte de panorama mouvant, se déroulant aux yeux du spectateur enchanté: les sentiers bordés de roches grisâtres à moitié couvertes de plantes grimpantes; les grandes prairies interrompues par des collines abruptes aux pans souvent granitiques ou schisteux, dans les fentes desquelles poussent des herbes en fleurs; des terrasses en gradins naturels; des chaumières devant lesquelles paissent des chèvres et des vaches; au loin, des montagnes aux crêtes capricieuses, enfin, dans les bas-fonds, un torrent formant des îlots couverts d'une végétation abondante, on offrirait un tableau semblable à celui qui se déroula devant nous pendant toute cette journée. De Talaverinos, point! Quelques Indiennes saluant humblement. Des bergères! Je dois avouer que j'en ai rarement vu en Europe, ailleurs que sur des gravures ou des tableaux du dix-septième et du dix-huitième siècle; mes souvenirs classiques encore me rappelaient les gardeurs de doux moutons, les amoureux pâtres d'Horace ou de Virgile. Au Pérou, j'ai vu beaucoup de bergers et j'ai compris parfaitement l'aversion que la race des pasteurs inspirait jadis au peuple cultivé de l'Égypte. Comment des imaginations artistiques ont-elles été amenées à embellir de tous les charmes d'une nature humaine idéale, d'une innocence naïve, d'une pureté touchante, d'une élégance naturelle, les éleveurs de quadrupèdes? Le berger vivant dans la soli-

[1] Chincheros. — Oripa (*pueblo de Indios*), 2 lieues; Sacsahuasy; Rañracancha (*hacienda* de Casafranca), 1 lieue; Abra de Pucacruz, 2 lieues; Pampa de Soracocha, 1 lieue; La Carniseria (domaines des Talaverinos), 5 lieues; Moyobamba (*estancia*); Ocuchachupe (*quebrada*), 1/2 lieue; Chumbibamba (*hacienda*), 500 mètres; Talavera (*pueblo*), 500 mètres; Andahuaylas (capitale de *provincia*), 1/4 de lieue.

tude, sans compagnons, sans conversation, devient d'un mutisme stupide, indice du vide intellectuel de sa nature rabougrie. Au Pérou, le berger n'ayant aucune raison de soigner sa personne, est d'une malpropreté repoussante, d'une ignorance opaque, qui ramène ses facultés au cercle des instincts de ceux qu'il élève. Des vices contre nature se développent chez lui et le ravalent au-dessous de la bête; rien, sinon la forme, ne rappelle chez lui la nature humaine.

XIV

Andahuaylas. — Ruines de Sondor. — Cotahuacho. — Curamba et les ruines. — Pont du Pachachaca. Avancay. — Administration minutieuse. — Monuments de Quonncacha. — Ruines de Incahuasy.

Le sous-préfet de Andahuaylas me reçut avec la plus parfaite grossièreté et m'indiqua comme abri pour ma caravane, une sorte d'enclos où mes bêtes seraient en sûreté. Il fallut bien m'y rendre. J'envoyai deux Indiens chercher de la nourriture; ils revinrent avec du *chuño*. Comme ma santé me forçait de me nourrir mieux que je ne l'avais fait avant mes souffrances, je me mis moi-même en campagne pour me procurer quelques œufs ou un poulet. Peine perdue. Sur ces entrefaites, je rencontrai le sous-préfet dans la cour de sa maison où se promenaient des poulets fort nombreux. Je lui demandai de m'en vendre un couple; il refusa. Je regardai mon homme; son teint bronzé ne m'expliqua que trop sa façon d'agir; aussi tirai-je tranquillement mon revolver de la poche et tuai-je deux des volatiles, en offrant au propriétaire, aussitôt après cet acte brutal, deux pièces de quatre réaux. Il les accepta en me remerciant. J'emportai les poulets et passai, fortifié par un bon repas, pour la première fois depuis Vilcas, une nuit à la belle étoile — au milieu d'une ville qui compte près de cinq mille habitants, dans plus de deux cents maisons. Le lendemain matin, je soldai ma troupe d'Indiens et la renvoyai, ne gardant avec moi que mon muletier. Vers neuf heures du matin, un vieillard de bonne mine, enveloppé du grand manteau espagnol (*la capa*), se présenta dans l'enclos, et, me tendant la main, il me pria d'excuser la grossièreté du sous-préfet. C'était don Pedro de Casa-

[1] Cieza de Leon (*Chronica del Perù*, cap. xc) dit : « La province de Andahuaylas est appelée généralement par les Espagnols Andaguaylas; » Garcilaso (*Commentarios reales*, part. I, lib. IV, cap. xv), écrit Antahuaylla.

franca, préfet du département de Apurimac. Sa résidence était à Avancay et il n'était venu à Andahuaylas que dans un voyage d'inspection. Il devait retourner dans le chef-lieu peu de jours après et il m'invita à être jusqu'alors son hôte et puis son compagnon de voyage. J'acceptai avec empressement son offre toute gracieuse. Depuis lors, jusqu'au Cuzco, mon voyage, quoique interrompu par quelques incidents, n'était plus qu'un jeu et s'accomplit au milieu de témoignages nombreux de sympathie ; mon séjour



Plaza Mayor de Andahuaylas.

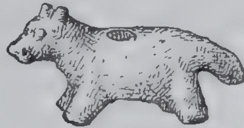
à Andahuaylas même me valut quelques intéressants objets anciens en pierre achetés à un Indien qui, après mille réticences, m'avoua les avoir trouvés près de la *hacienda de Cotahuacho*[1]. Je résolus aussitôt de faire une excursion dans cette contrée, située à 5 lieues à l'est de la route de Avancay. En sortant de la ville j'assistai à une scène bien bizarre : deux enfants indiens, l'un âgé d'environ huit ans, l'autre de dix se lançaient des pierres avec acharnement : « Indigne *criado*! s'écriait le plus petit, vêtu d'une casaque bleue en fort mauvais état et coiffé d'un chapeau en ruines, je t'apprendrai que tu es domestique, domestique, Indien! — Et qui es-tu toi-même? lui demandai-je. — Je suis fils de Circoncision Teje, dit-il ; mon père a son champ près du moulin ; il n'est pas *criado*, et *mamai* n'est pas *criada*, et je ne suis pas *criadito*. »

[1] Lamas en pierre (basalte et marbre), antiques brûle-encens. — Mortiers en serpentine, casse-têtes, un rond en granit gris, une étoile à six rayons. — Pierres de frondes percées et une pourvue de corde (en laine de lama). — Seize vases dont huit représentant des animaux, singes, lamas, grenouilles, etc., et les autres de formes fantaisistes, un de ces derniers est de forme dite étrusque, d'une patine admirable et recouvert de dessins de la plus grande finesse.

Ah misère humaine! si jeune, si pauvre, et déjà méchant! Ce seigneur nu-pieds, ilote d'hier, libre aujourd'hui, sera despote demain. A une lieue de Cotahuacho, le sentier conduit à un petit col (*abra*) commandé par deux grands cônes, portant les vestiges de considérables fortifications an-



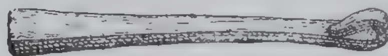
Perroquet en bronze fondu. (Réduct. à la moitié.)



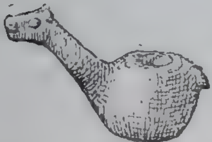
Viscache en bronze fondu. (Réduct. aux deux tiers.)



Indien jouant sur la *zampoña* (bronze fondu) (Réd. aux deux tiers.)



Ciseau en bronze. (Réduct. au tiers.)



Lama en basalte noir (brûle-encens). (Réduct. au quart.)



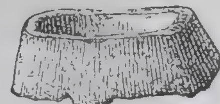
Modèle de colonne ou pilier (granit gris). (Réduict. au quart.)



Lama en marbre noir (brûle-encens). (Réd. au cinquième.



Lama en marbre brun (brûle-encens). (Réduct. au sixième.)



Mortier en serpentine verte. (Réd. au dixième.)

Objets trouvés dans les domaines de Cotahuacho.

ciennes. A Cotahuacho même, le propriétaire de la ferme, don Emilio Montes, me fit le plus gracieux accueil et, ouvrant une grande pièce, me fit pénétrer dans un véritable musée d'antiquités, qu'il avait trouvées dans les environs de sa propriété. La céramique des anciens civilisateurs de ces régions n'est pas des plus remarquables, mais, en fait de pierres travaillées, il n'existe pas au monde une seconde collection comparable à celle de M. Montes. On y remarque une variété d'armes, de mortiers artistement sculptés, d'encensoirs et de bijoux tout à fait extraordinaire[1].

[1] M. Emilio Montes a envoyé toute sa collection à l'Exposition universelle de Paris de 1878, où elle devait figurer dans la section péruvienne. Malheureusement, les quarante-deux caisses qui la contenaient, arrivèrent en retard et ne purent trouver place dans la section réservée au Pérou. Aussi la commission se vit-elle obligée d'en refuser la livraison, et tout l'envoi retourna d'où il était venu, sans qu'aucune caisse eût été ouverte. C'était une perte véritable pour la science, quoique l'achat de ces pièces, par un de nos musées, n'aurait guère pu avoir lieu, car M. Montes demandait pour les 2500 pièces de son musée, le chiffre élevé de 250 000 piastres, soit 1 250 000 francs.

Il me dit, en me montrant les mille pièces que renfermait son musée de Cotahuacho, qu'il en possédait près du double dans sa maison du Cuzco.



Enfant indien de Andahuaylas.

Il allait passer trois ou quatre mois avec sa famille dans la capitale et comptait m'y retrouver. Nous nous dîmes donc au revoir et je retournai à Andahuaylas, d'où, le lendemain, je me mis en route pour Avancay[1], chevauchant à côté du préfet, précédés et suivis d'un piquet de gendarmerie à cheval. Vers quatre heures du soir, nous arrivâmes, après une longue et pénible montée sur le plateau de Curamba où se trouvent, en bon état de conservation, un terre-plein à deux gradins et une grande quantité de maisons et de fortifications[2].

Lorsqu'on arrive sur le haut plateau de Curamba on se trouve sur une plate-forme nivelée avec grand soin. Elle est bordée de deux côtés par des constructions en pierre formant du côté nord et du côté est des murs de fortification. Le long de ces murs, du côté nord, on aperçoit des maisons, et du côté sud de la plate-forme, s'élève, sur une première marche, un terre-plein à deux gradins. Une large rampe, ayant soutenu jadis peut-être un escalier, conduit à la terrasse supérieure sur laquelle le prêtre espagnol

[1] De Andahuaylas à Avancay : Checcocruz (*cerro*) ; on y aperçoit une pierre ancienne vénérée encore aujourd'hui par les Indiens, 1/2 lieue; Teja (moulin appartenant à Pedro Casafranca), 1/4 de lieue; San Geronimo (*pueblo*), 1 lieue; Laguna (*hacienda* de Martinelli), 3 lieues; Pacucha (*pueblo*), 1 lieue; Sondor (*abra*, avec deux anciens châteaux ou fortins), 1/2 lieue; Cotahuacho (*hacienda* de Montes), 1/2 lieue; Retour à Sondor; Argama (*finca*), 1 lieue; Cunibuilca (*abra*), 1 lieue et 1/2; Ccoripacccha (*hacienda*), 2 lieues; Pincos (*posta*), 2 lieues et 1/2; Curamba (*abra*, plateau, ruines), (nom ancien : Curampa), 2 lieues; Huambo (*estancia*), 1 lieue; Huancarama (*publo*) 1/2 lieue; Ccochacajas (*lagunita;* une *huaca* non loin de ce point), 1 lieue; Carhua-carhua (culture de la canne à sucre), 2 lieues; Ahuaniqui (culture de la canne à sucre); Mosobamba (*hacienda*), 1 lieue; Auquibamba (*hacienda* de Ocampo), 1 lieue et 1/2; Pont (de cal y piedra) sur le Pachachaca, 2 lieues; Huarangal, 1 lieue 1/2; Illanya, 1/2 de lieue; Patibamba (*hacienda*), 1/2 lieue; Avancay, capitale du département de Apurimac, 1/4 de lieue.

[2] Herrera (*Decad.*, 5, liv. V, cap. III), dit que Pizarro, après une échauffourée avec les Indiens, passa à *Curambo* avant d'atteindre le rio de Avancay, Garcilaso (*Commentarios reales*, part. I, liv. IV, cap. XV), écrit *Curiambo,* en ajoutant qu'avant la conquête cet endroit s'appelait *Curampa.* Dans le pays on appelle les ruines parfois les ruines de Cayumba, et on les désigne, en se rapportant au terre-plein qui en constitue le principal vestige, sous le nom de la Pyramide.

a bâti un petit sanctuaire, construction misérable qui contraste singulièrement avec la puissante maçonnerie ancienne qui lui sert de piédestal. De ces deux côtés et du côté sud, commandé par un fortin, la montagne tombe en versants abrupts vers de profondes vallées que le maître indien dominait de ce point stratégique. Le côté ouest est dominé à son tour par un pic puissant qui s'élève droit à plusieurs centaines de mètres au-dessus du plateau. Au fond des grottes creusées dans le flanc de cette montagne, dorment les auteurs des constructions de Curamba. Ces parages présentent, sur une surface très-restreinte et parfaitement circonscrite, l'image de la vie ancienne. Le temple fortifié de tous côtés, le boulevard donnant la sécurité à une région, est placé sous l'invocation d'un dieu qui est puissant grâce au bras des guerriers qui le vénèrent en luttant pour le pays. A côté du temple, et à côté du rempart, s'élèvent les cases des familles vivant par petits groupes, isolés en apparence, se suffisant par le travail, dans un pays qui, à l'heure actuelle, semble n'offrir aucune ressource, ni végétation ligneuse, ni rivière pour alimenter les cultures, ni fourrage pour les troupeaux, ni gibier pouvant nourrir l'habitant. L'autochthone a su résoudre le problème de cette vie difficile; il a su vaincre la nature, et il s'est imposé à un



Enfant criado de Andahuaylas.

[1] Curamba. Pyramide à trois étages en retrait; l'auteur considère ce monument comme une forteresse. (Gibbon, *Mission des États-Unis*, etc., part. II, chap. II, p. 35, dernier paragraphe. Washington, 1824.) On m'a signalé beaucoup de *hornos de fundicion* (hauts fourneaux) anciens sur les versants qui, à l'ouest, dominent le haut plateau. J'ai indiqué ces fourneaux sur la carte que j'ai levée en cet endroit. Cependant, et quoi qu'en disent les archéologues du Pérou, je puis assurer que ce sont là les vestiges de travaux européens. Les mineurs espagnols, peut-être même des Portugais arrivés en ces parages, en remontant, à la recherche de l'or, le fleuve des Amazones et ses affluents, ont dû exploiter ces mines jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

monde qui semble avoir exclu l'homme de ses domaines les plus inhospitaliers.

Les fortins qui commandent la montée septentrionale, celle de Pucros, prouvent que ce sont les tribus du Sud, celles de Tullucatana qui ont édifié tous ces ouvrages contre les ennemis du Nord. A une lieue de là, nous passâmes la nuit chez le curé, à Huancarama, village habité par deux

Carte de Curamba. (Échelle de 1 mill. pour 6 mètres.)

mille Indiens; la cure en est très ambitionnée; le revenu annuel est évalué à une moyenne de 12 000 piastres (60 000 francs). On monte à Ccochacayas, où, à côté d'une petite lagune, s'élève une *huaca*, mausolée semblable à ceux que nous avons si souvent rencontrés sur le littoral. De là, on voit au loin s'étendre la grande vallée d'Avancay et la petite ville qui s'élève à 8 lieues de cet observatoire, au milieu de vastes

cultures de canne à sucre. La descente est fort belle au milieu d'une végétation luxuriante. On atteint le fond de la vallée que traverse le Pachachaca. Les Espagnols ont construit sur ce fleuve un superbe pont en pierre à une seule arche pleine de hardiesse qui, s'appuyant sur les roches des deux bords, réunit, par sa puissante maçonnerie, les domaines de Auquibamba et de Huarangal. Vers huit heures du soir, nous entrâmes à Avancay en traversant la *finca* de Patibamba qui constitue en quelque sorte un faubourg de la ville. Cette ville est aussi neuve, comme capitale, que l'Apurimac, comme département. Il y avait, en 1876, à peine cinq ans que l'on avait réuni quelques provinces des départements du Cuzco et de Ayacucho pour les placer sous les ordres d'un préfet. Avancay, se trouvant situé au centre de la région, en est devenu le chef-lieu. Cette cité compte à peine mille habitants, à peu d'exceptions près, Indiens ou métis. Les rues sont bordées de tristes cabanes, au milieu desquelles seulement deux maisons à proprement



Pont en pierre, construit par les Espagnols sur le rio Pachachaca.

[1] Garcilaso (*Comment. reales*, part. I, liv. IV, cap. xv), dit que Avancay s'appelait avant l'arrivée des Espagnols Amancay. Le 12 juillet 1537, le capitaine Alvarado fut vaincu près de cette ville et jeté en prison. Aymaraes, Avancay et Andahuaylas ont été réunis tout récemment pour former un nouveau département, celui de l'Apurimac. (Voy., pour toute cette région, Calancha, *Chronica moralizada de San Agustin*, lib. III, cap. xxxvii). C'étaient en effet des moines augustins qui, depuis 1551, avaient été particulièrement actifs dans ces parages. Le vice-roi Francisco Toledo leur avait, en 1571, confié la conversion des habitants de la province de Cotabamba, et dès 1578 celle de la province de Aymaraes.

parler, celle du grand propriétaire de l'endroit, don Calixto Araos, et la préfecture qu'on a fait élever lors de la création du département. Dans la préfecture, on a logé toutes les administrations dont voici l'énumération succincte : le préfet avec 2 officiers d'ordonnance, une garde d'honneur de 10 hommes; le sous-préfet avec 1 officier d'ordonnance, 1 lieutenant-colonel de gendarmerie et 20 gendarmes ; le colonel, commandant la force armée du département, avec un état-major se composant d'un lieutenant-colonel, de 4 capitaines, de 5 lieutenants en premier, de 5 lieutenants en second et de 50 hommes de troupe ; 1 agent fiscal avec 6 employés de la caisse départementale; 1 juge de première instance ayant à sa disposition 10 chasquis, sortes d'huissiers geôliers ; 2 juges de paix ; le conseil départemental (conseil général) se composant de 30 membres avec 1 président, 2 vice-présidents et 1 trésorier payé ; le conseil provincial composé de 30 membres ; un conseil municipal comptant le même nombre de membres ; ces deux conseils pourvus de bureaux constitués de la même façon que celui du conseil départemental : soit en tout un personnel de 211 membres. Le personnel ecclésiastique se réduit à un curé. A notre grand regret, nous ne pouvons ajouter à cette liste ni un médecin ni un instituteur. L'enseignement primaire, qui, d'après le code, est gratuit et obligatoire, n'existe pas. A l'exception de Tarma, Jauja, Huancayo, Huanca-Velica et Ayacucho, aucune des villes de l'intérieur, depuis Cajamarca jusqu'au Cuzco, ne compte des maîtres d'école. Nous croyons qu'il n'y a guère qu'un Indien sur mille qui sache signer son nom, et parmi les métis les plus décolorés l'art de la lecture et de l'écriture se perpétue d'une façon presque miraculeuse.

Avancay[1] se trouve à quelques lieues d'un antique sanctuaire appelé Concacha ou plutôt Quonncacha[2], qui n'est séparé de cette ville, si bien administrée, que par une montée et une descente. Nous avions hâte de nous

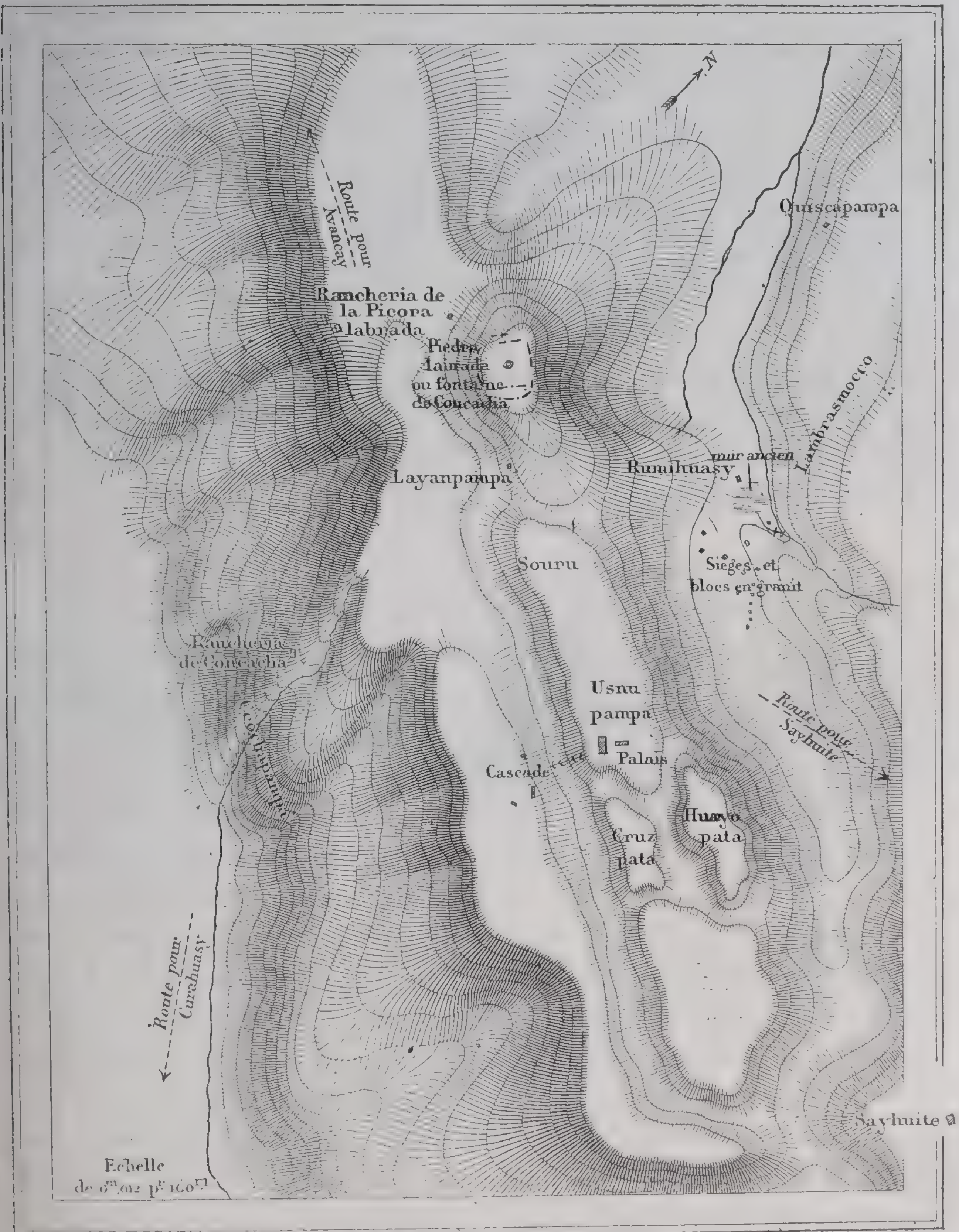
[1] Avancay; Quisquapampa ; Tambo-Urco, avec une petite chapelle ; Pampa de Aicha Huaccro ; Colcaqui ; Soccoshuaycco ; Ccerapata ; Pumarangra ; Aguada con Uchuccara (petit pont en troncs d'arbres) ; El Alisal ; Puccio ; *Abra* de Soccliac Assa, 4 lieues ; Quonncacha ; Saihuite ; Chailluahuacho ; *Alameda* de Curahuasy ; *Quebrada* de Huertapata ; *rio y Quebrada* de Trancapata ; Punchaipuquio ; Checcemayo ; Luccmus (*hacienda*) ; Ayaorcco ; Curahuasy, 4 lieues 1/4.

[2] Il n'existe pas, à notre connaissance, de bibliographie à propos de ce point important. Il semble n'être connu ni des auteurs de la conquête ni des voyageurs plus récents. M. Léonce Angrand seul l'a visité en 1849 ; il n'a malheureusement pas encore publié les données recueillies sur ce point. Il résultera, pour le lecteur qui consultera la partie archéologique de notre travail, que cet ancien sanctuaire contient peut-être les vestiges les plus extraordinaires et les plus admirablement conservés de tout le Pérou, ce qui s'explique par le fait que les auteurs des travaux de Quonncacha ont gravé dans le granit ce qui généralement se martelait en bronze, en cuivre ou en argent. Or les métaux, très recherchés par les *conquistadores*, ont été fondus, et c'est à Quonncacha seulement qu'à certains points de vue, on peut se faire une idée exacte des aptitudes artistiques et dispositions religieuses des maîtres autochthones du pays.



Entrée de la *finca* de Patibamba, près Avancay.

y rendre, et certes il ne nous avait jamais été donné, au Pérou, de voir des ruines plus curieuses, plus originales et plus caractéristiques que celles



Gravé par Erhard

Carte de la région de Concacha (Quonncacha).

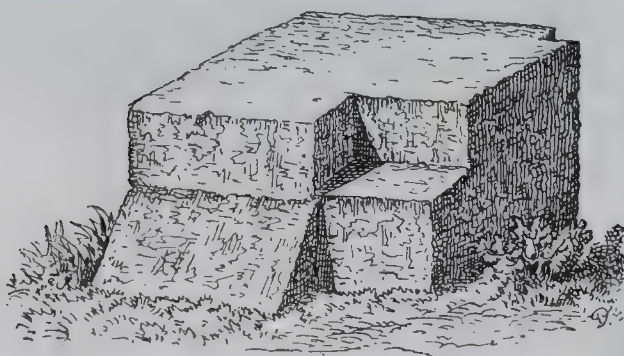
qui se trouvent entre la métairie de Quonncacha et la ferme de Sayhuite, sur les terrains de cette dernière. Nous passâmes plusieurs jours à les relever, à les dessiner, à en estamper des parties avec le plus grand soin.

En parlant de Huanuco-Viejo nous avons pu décrire la position géographique d'un poste militaire avancé, d'un grand centre administratif placé dans le carrefour des voies de communications naturelles entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest.

L'emplacement des ruines de Quonncacha est différent en tout point de celui du puissant boulevard septentrional. Dans une profonde vallée, entourée de montagnes élevées, en dehors de toutes les grandes voies de communication, ces parages isolés semblent inviter au recueillement. Quant aux ruines qui existent là, elles ne ressemblent en rien aux ruines de Huanuco ni à d'autres résidences royales. Ici point de thermes, point de vastes cours, point de labyrinthes amenant aux palais dissimulés des vierges sacrées pour tous et vouées au maître, à l'inca.

Trois groupes d'anciens monuments, sculptés dans le granit, s'élèvent sur trois mamelons ; tous les trois semblent avoir été consacrés à un même culte, celui de l'eau.

Le premier, celui du sud, se compose d'un grand mur cyclopéen, aujourd'hui presque entièrement disparu dans le sol marécageux, et d'une série de sièges en granit des formes les plus diverses, tous d'un travail remarquablement soigné. Un immense bloc de rocher travaillé sur cinq faces a été évidemment le centre de ce sanctuaire ; les Indiens l'appellent le *Rumihuasy* (maison de pierre). La face nord de ce bloc est transformée en une sorte d'escalier amenant à la plate-forme divisée en champs. Des bassins variant de 5 à 15 centimètres de diamètre sur une profondeur de 2 à 4 centimètres sont creusés sur ce plan supérieur, avec une surprenante exactitude. Des canaux collecteurs traversent la pierre et aboutissent à des rigoles terminées par deux profondes excavations quadrangulaires sur le côté ouest de la pierre. Dans le côté sud, une sorte de guérite avec un siège et, sur le côté est, deux sièges énormes séparés par des parois épaisses de 18 centimètres complètent le travail du sculpteur. Passons au second groupe de ruines.


Pierre du grand mur cyclopéen (groupe du Rumihuasy à Quonncacha).

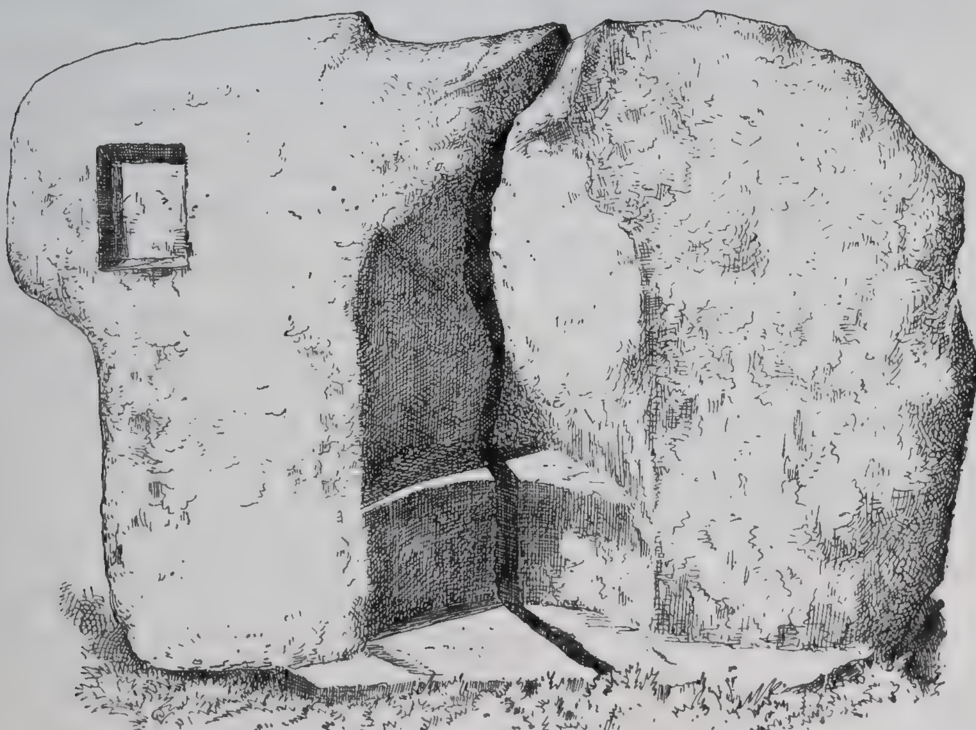
Au haut du mamelon se trouve une construction quadrangulaire très simple en schistes ardoisiers recouverts de stuc. Le versant ouest de la colline se trouve transformé en une cascade à gradins. L'eau tombait en nappe de la première marche sur la seconde ; celle-ci, pourvue d'un rebord

coupé au milieu, renvoyait, par cette ouverture, l'eau en jet sur la troisième où, s'ouvrant en éventail, elle retombait en nappe sur la quatrième et ainsi de suite. Au milieu des traces presque complètement disparues d'une



Rumihuasy, façade principale, côté nord (Premier groupe.)

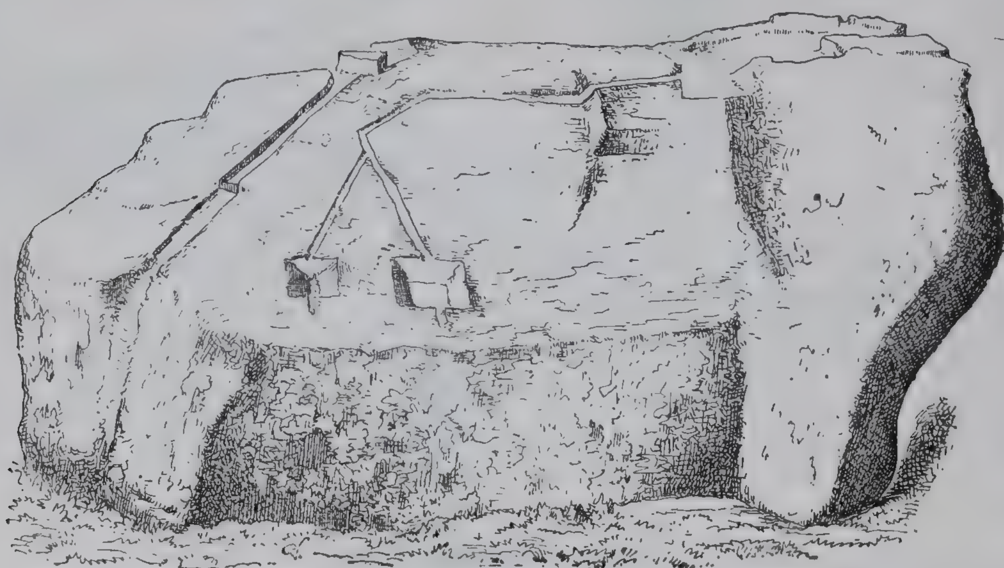
cour d'honneur et au centre d'un bassin dont il ne subsiste plus que quelques pierres, nous trouvons la pièce centrale du troisième groupe, un bloc de granit gris presque entièrement recouvert de sculptures en



Rumihuasy, côté sud (Premier groupe.)

haut-relief, la *fontaine de Quonncacha*. Lorsqu'on examine attentivement cet ensemble au premier abord chaotique, on y découvre des animaux de toute espèce au milieu de bassins, de torrents, de maisons et

de murs de soutènement. On serait tenté de croire à une œuvre symbolique, objet d'un culte mystique; on pourrait encore, par un raisonnement inverse, penser qu'on est en présence de l'œuvre sans but déterminé d'un sculpteur fantaisiste. Nous croyons devoir repousser les deux assertions contraires. Le bloc de granit avait présenté naturellement des contours à peu près analogues à la ligne supérieure des sculptures qui en couvrent la surface; voilà d'où proviennent les formes fantaisistes du travail. Mais, s'il est certain qu'un artiste crayonne facilement une œuvre d'imagination sur une feuille de papier, il est inadmissible que des hommes qui ne connaissaient ni l'acier ni le fer aient fait pour leur distraction

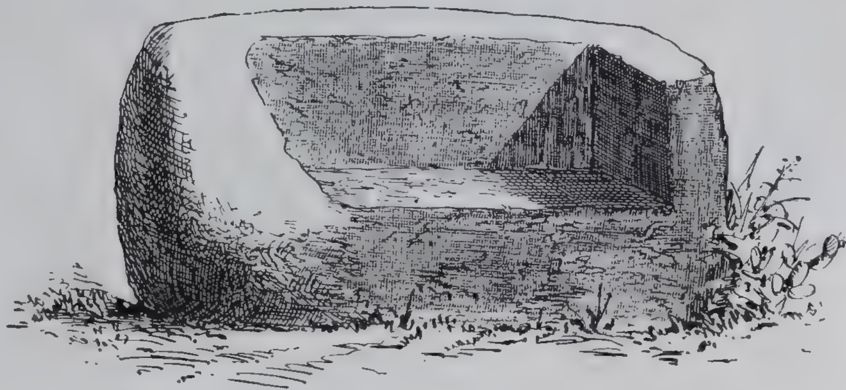


Rumihuasy, côté ouest. (Premier groupe.)

un travail aussi considérable, dont l'achèvement nécessiterait, au dire des hommes spéciaux, avec l'outillage perfectionné de notre époque, de trois à quatre ans. Or le caractère même d'une œuvre fantaisiste est de changer au gré de l'inspiration spontanée; l'œuvre de patience longuement mûrie et posément exécutée exclut la création capricieuse. Un examen sérieux de cette sculpture prouvera du reste qu'elle rentre dans la catégorie des travaux d'observation, qu'elle est une imitation de la nature : le bloc représente un terrain accidenté, une montagne de la Cordillère. Lorsque, de loin, on aperçoit la silhouette des crêtes de montagnes, les rochers aux lignes bizarres présentent, par une illusion d'optique, les formes plus ou moins exactes d'êtres animés. Voilà pourquoi, en tout pays accidenté, on retrouve les montagnes « du Lion, du Serpent, de la Vierge », etc. L'auteur de la fontaine a accentué et traduit ce phénomène, et, à la place de pseudolions ou de simili-serpents, il a figuré les accidents du terrain par des lions, des serpents, des batraciens et toute la faune spéciale de la Cordil-

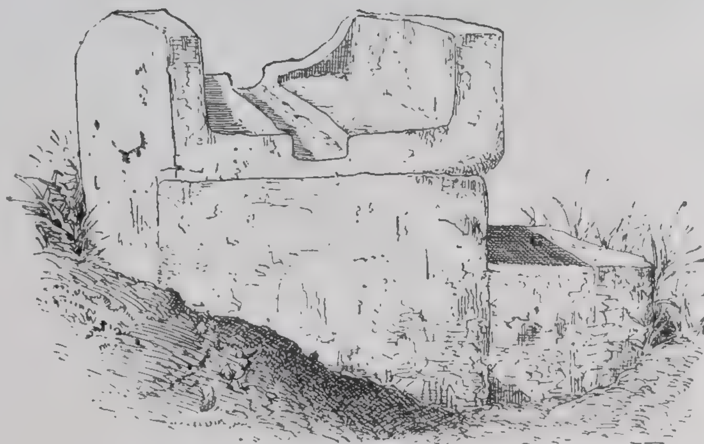
lère. Les animaux qui couvrent en partie la fontaine n'ont, à notre avis, pas d'autre sens. Entre eux jaillissent des sources et des torrents; des cascades sillonnent les versants.

La constitution physique de la Cordillère a été ainsi traduite par l'artiste observateur, qui a su y introduire l'œuvre de l'homme : les méandres réguliers des canaux d'irrigation, les barrages qui détournent les eaux du torrent pour fertiliser les champs, les plaines cultivées, les bassins de retenue, les bassins d'écoulement, etc. Au milieu de cette contrée s'élève le temple; un escalier comme les indigènes en savaient si bien tailler dans la roche conduit à la plate-forme supérieure. Des sièges sculptés, semblables à ceux qui entourent le premier groupe de ruines de Quonncacha même, semblent prêts à recevoir les prêtres; les remparts rappellent l'activité guerrière de la race.



Siège en granit. (Groupe du Rumihuasy à Quonncacha.)

C'est là une reproduction fidèle de la région des Andes et de l'œuvre des architectes et des ingénieurs péruviens. C'est, en quelque sorte, une *synthèse topographique*, prouvant de quelle façon logique l'ancien habitant de ce pays comprenait le monde physique, dont il savait si admirablement tirer profit.



Un des gradins de la cascade ancienne à Quonncacha. (Deuxième groupe.)

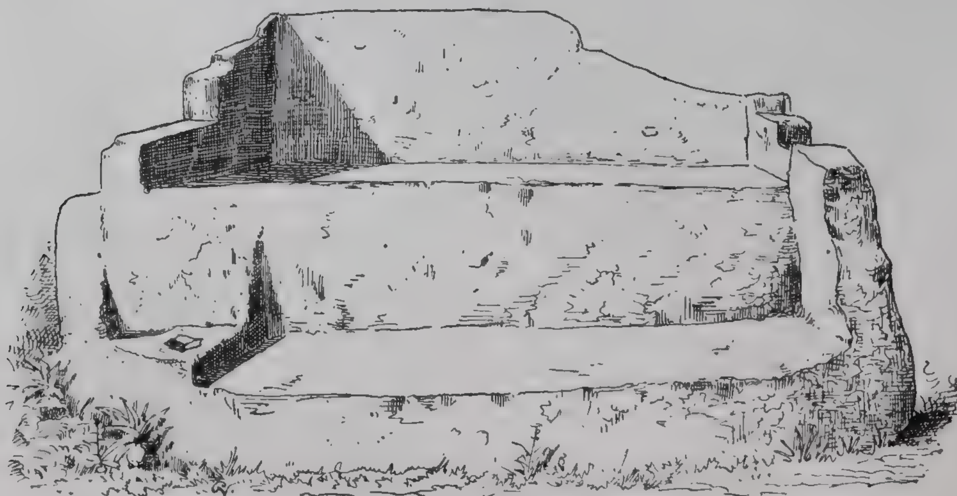
Mes travaux de Quonncacha terminés, je résolus de faire une excursion à Incahuasy, situé à environ 8 lieues de là. Le propriétaire de Sayhuite tâchait de me dissuader de cette excursion dans une contrée en dehors des routes tracées et d'un accès des plus difficiles. Pour toute réponse, je lui demandai un guide qu'il me procura en m'assurant que la tentative était trop osée et qu'elle finirait mal. Le lendemain du jour où j'estimai que mes travaux dans les ruines de Quonncacha étaient terminés, je partis

vers trois heures du matin, pour Incahuasy. Un épais brouillard couvrait la région; nous nous élevâmes d'abord vers un col que nous franchîmes



Siège en granit. (Groupe du Rumihuasy à Quonncacha). — Les Indiens l'appellent Yaya, Churi et Espirito Santo Tianan.

pour descendre dans la vallée d'un petit hameau appelé Cachora[1]; de ce point,



Siège en granit. (Groupe du Rumihuasy à Quonncacha.)

en suivant le versant de la Cordillère, nous arrivâmes, après six heures de marche non interrompue, sur un plateau où se trouvent les ruines. La

[1] De Sayhuite à Cachora. — Cuesta de Sayhuite, 5 kilomètres; Bajada de Cachora, 4 kilomètres; Cachora.

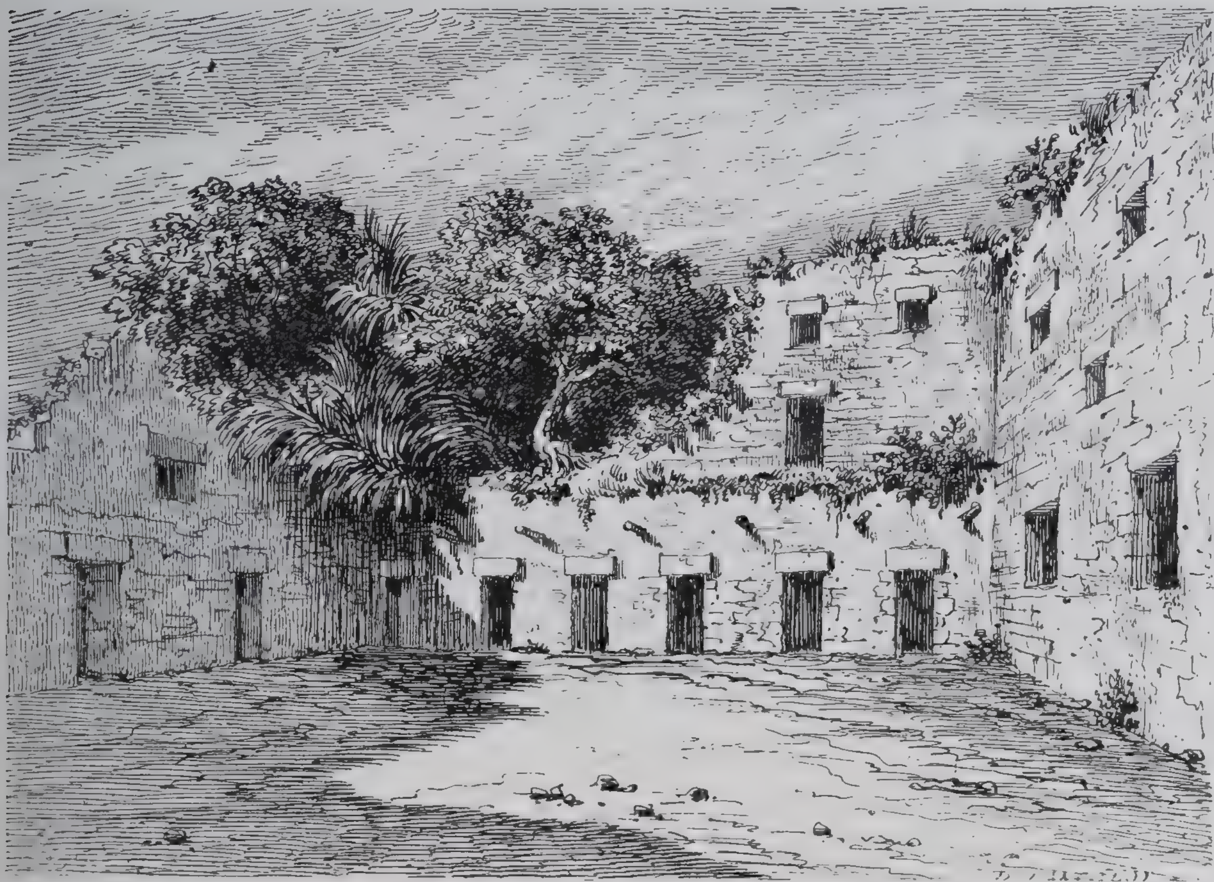


Fontaine de Quonncacha, *Piedra Labrada* (troisième groupe). (P. 287 et 288.)

journée était restée brumeuse, et nous avions marché tout le temps au milieu d'épais nuages qui bouillonnaient autour de nous.

Incahuasy appartient aux domaines de Tambobamba (*hacienda* de M. Montesinos). Cette propriété immense comprend le versant ouest de Hatun Incahuasy et le versant sud-ouest de Huanipata. Le groupe des monuments de Incahuasy se compose de trois palais rangés en file du nord au sud sur la principale façade pourvue de trois portes et tournée vers l'est.

A l'ouest du plateau sur lequel s'élèvent les trois palais, se trouve une



Intérieur du palais nord de Incahuasy.

petite gorge dont le versant nord est transformé en gradins qui subsistent encore. Les autres constructions anciennes de ce point sont complètement tombées.

Le nom est bien trouvé : Incahuasy, maison de roi; c'est bien un nid d'aigle royal. De cette terrasse, formée sur le versant presque abrupt de la Cordillère, on entend plutôt qu'on ne voit l'Apurimac dans une *quebrada* étroite et profonde.

En face, sur la rive opposée, s'élève la Cordillère, rempart noir de la province de Concepcion, interrompu par des *quebradas* qui paraissent semblables

à des étages avec des décors variés : sur les bords de l'Apurimac un bosquet de platanes, plus haut les plantations de canne à sucre, puis le plateau de Choquequirao[1], dernier refuge des incas vaincus par l'Espagnol, plus élevée encore, une *finca*, avec ses chaumières au milieu des plantations de *panllevar*[2] des zones tempérées ; et enfin, au sommet du noir versant, les neiges éternelles qui, en quelques ravins et sillons, descendent au-dessous de leur limite, semblables aux boucles blanches sur le front d'un nègre centenaire. Ce spectacle vraiment grandiose présente l'admirable synthèse de la végétation dans la Cordillère, il résume, suivant les altitudes, les productions de toutes les latitudes et les réunit en un tableau unique, varié à l'infini dans ses détails, mais gardant, dans son ensemble, la sévère harmonie du pays des Andes.

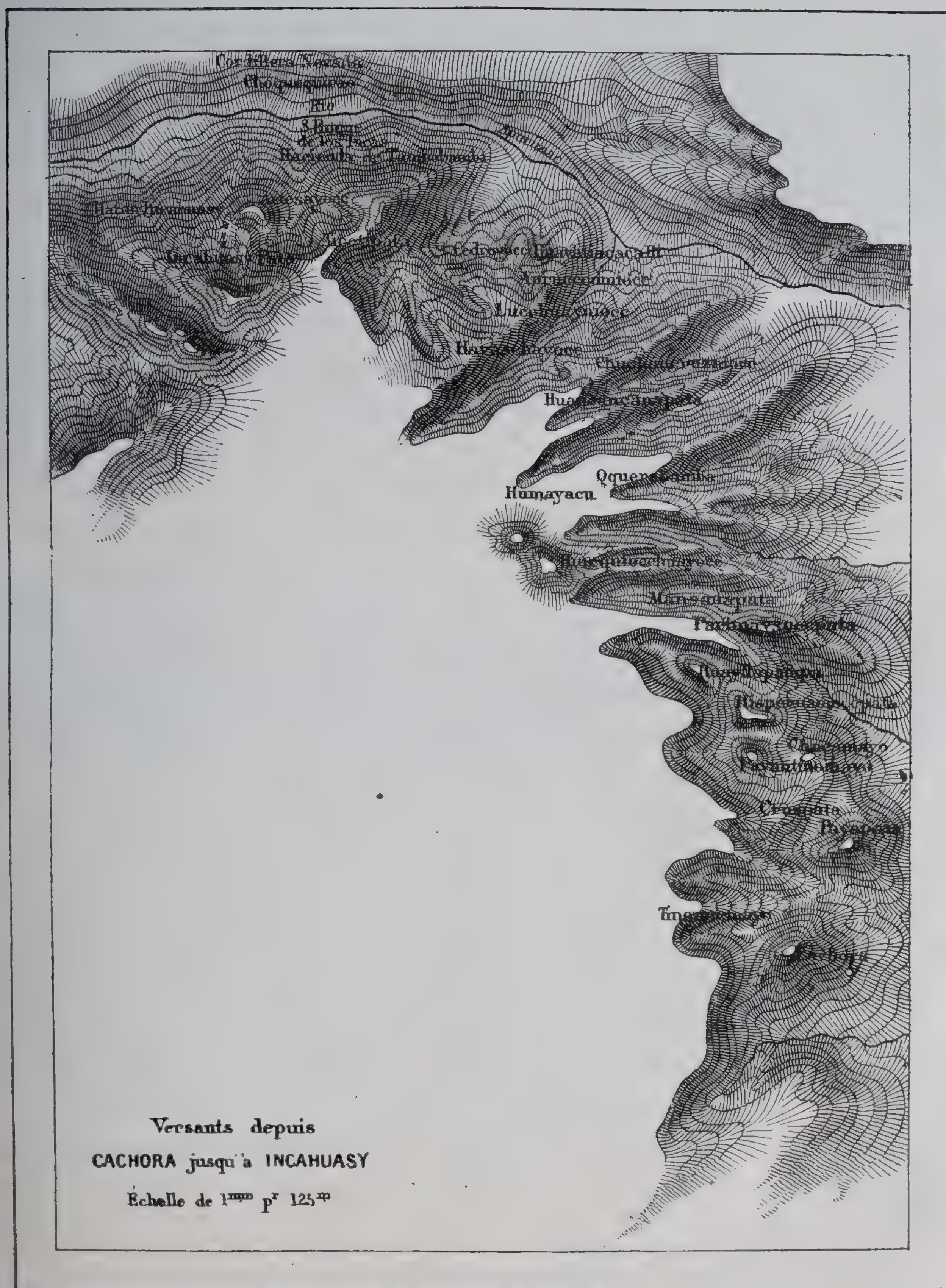
Le lendemain, par un soleil radieux, nous reprîmes la route de Sayhuite. Le sentier, que je n'avais pas pu voir pendant les brumes de la veille, longeait un immense précipice dont la vue donnait le vertige ; à gauche, l'abîme insondable au fond duquel l'Apurimac poursuit sa course folle vers l'Amazone ; à droite, le pan de rocher qui s'élevait droit aux nues. Les bêtes marchaient sur un chemin naturel de 40 à 50 centimètres de largeur au plus.

Ma bête se mit à hésiter ; le flanc de la montagne, incliné jusque-là, se transforma ; le sentier semblait disparaître en un mur absolument droit qu'il fallait cotoyer. J'interpellai mon guide en lui demandant s'il n'avait pas perdu son chemin. « Non, me dit-il, nous avons passé par là hier ; seulement par le brouillard nous n'avons pas vu le chemin et les bêtes ont passé sans accident. Laissons-les faire, elles passeront bien aujourd'hui. » Je donnai un coup d'éperon à ma mule, mais ma bête aussi bien que celle du guide refusa d'avancer. Nous mîmes pied à terre, l'Indien s'arma de son *laso*, et quelques coups de fouet eurent raison de toutes les hésitations. L'Indien suivit les bêtes, en se collant contre le mur et en mettant les pieds sur les anfractuosités que la roche présentait çà et là.

[1] Choquequirao (berceau d'or) n'a été visité que par deux explorateurs, tous deux Français, M. de Sartiges et M. Angrand. Le premier en a rapporté des renseignements qu'il a exposés d'une façon très pittoresque dans la *Revue des Deux Mondes*, et le dernier en a levé, avec la minutie qui caractérise tous ses travaux, le plan et les vues des différentes constructions. Ces planches existent en manuscrit et ont été léguées par testament, avec tous les albums de voyage de l'auteur, à la Bibliothèque nationale.

[2] On appelle au Pérou des fermes *finca* ou *hacienda de panllevar*, les exploitations agricoles dans lesquelles on cultive le blé, le maïs, la pomme de terre, en un mot, les principaux produits des zones tempérées, ce qui implique pour la situation topographique de ces *terres* une altitude qui ne saurait être moindre de 2500 mètres au-dessus du niveau de la mer, la végétation au-dessous de cette altitude ayant encore les caractères de la flore tropicale.

Lorsque je vis ce montagnard longer le mur vertical de la Cordillère et se détacher en relief au-dessus de l'abîme, je fus secoué involontaire-



Gravé par Erhard

ment d'un frisson ; je me sentis moins fort, moins adroit que cet homme qui passait là devant moi en se retenant comme par miracle et en glis-

sant le long d'un mur qui semblait ne présenter aucun point d'appui. Cependant il n'y avait pas à hésiter : il fallait passer. J'ôtai mes bottes, et, tantôt debout, tantôt rampant à plat ventre, fermant parfois les yeux quand je me sentais pris de vertige, je franchissais ce pas, ces horribles 100 mètres et arrivais enfin sain et sauf, les mains et les pieds ensanglantés, à une sorte de petite terrasse où mes mules m'attendaient et où mon Indien me reçut en disant : *Caminito malvado* (petit chemin maudit); et contre l'habitude de sa race, il riait bruyamment. Nous passâmes la nuit à Cachora, et le lendemain nous entrâmes vers le soir à Curahuasy.

XV

De Sayhuite à Curahuasy. — Le *hacendado* de Molle-Molle et le curé de l'endroit. — Les lois et les habitudes locales. — L'Apurimac. — Bellavista. — Les *calzadas*. — Par Anta au Cuzco.

Les souffrances que j'avais endurées à Ocros, la fatigue des travaux exécutés à Quonncacha, et la saison des pluies, qui rendent les chemins de plus en plus difficiles, m'obligèrent à prendre quelques repos, ce que je fis à Molle-Molle, ferme située à l'extrémité du village de Curahuasy[1]. Le hasard me servit bien, et si, pendant quelques jours, je laissai complètement de côté mes études archéologiques, il me fut donné de faire une série d'observations qui, au point de vue ethnographique, complétaient singulièrement mon portrait de l'Indien de l'intérieur. Dans ce village de Curahuasy, habité par trois ou quatre cents fils de la *Sierra*, guidés dans leurs occupations terrestres par un *hacendado* plein d'activité et d'intelligence, don Antonio de Ocampo, et dirigés vers leur salut éternel par un curé d'une habileté rien moins qu'ordinaire, je pus étudier sur le vif cette vie décolorée dans laquelle apparaissaient, comme dans un kaléidoscope, les brillantes légendes du paradis, les craintes de l'enfer, assaisonnées et adroitement exploitées par un *taïta* mésusant du caractère religieux

[1] Citons, à Huanarima, à 3 lieues de Curahuasy, sur la rive de l'Apurimac, sur deux collines voisines, deux villages anciens en ruine, sans importance, et ne formant, en majeure partie, que des monceaux de pierres médiocrement travaillées.

dont il est revêtu et qui le consacre, pour ainsi dire, aux yeux de ses ouailles.

En entrant dans le village, j'assistai à une scène tout à fait typique. Quelques Indiens venaient de déposer à l'entrée même de Curahuasy le cadavre d'une femme. Selon la coutume, la défunte, le visage découvert, les mains et les pieds nus, habillée de son plus beau vêtement, était solidement attachée sur une sorte d'échelle, faite de deux longues branches d'arbres reliées entre elles par de petites branches transversales. On était allé chercher le curé pour la déposer en lieu saint. Le curé arriva demandant qui était cette morte et d'où elle venait. Il lui fut répondu que c'était la Juana, femme de Concepcion Quespicanchi, de Cachora. Le curé demanda au plus âgé des Indiens, parent de la morte, s'il avait sur lui la somme nécessaire pour payer les frais d'enterrement. L'Indien lui offrit 4 piastres et deux porcs. Le curé se mit à examiner les animaux avec tout le soin possible, déclarant enfin que, les *chanchitos* étant trop maigres, il ne procéderait à l'inhumation de la morte que si on doublait le nombre des porcs et celui des piastres. Sur la réponse de l'Indien que le mari de la Juana, fort pauvre, avait envoyé tout ce qu'il possédait, le curé ne voulut plus rien entendre et, tournant le dos au convoi, il se remit tranquillement en route pour le village; les Indiens le suivirent en suppliant d'une voix pleurarde et dolente d'enterrer leur morte, qu'ils abandonnèrent à quelques pas des premières maisons du village. Le curé, toujours intraitable, entra dans sa maison, ordonna aux Indiens ou de revenir avec ce qu'il avait demandé comme payement, ou de ne pas l'importuner inutilement de leurs prières et de leurs doléances.

Le lendemain, une promenade matinale me conduisit près de l'endroit où le corps avait été déposé par les porteurs. Quelques lambeaux d'étoffe étaient collés contre les gros cailloux de la route. Les Indiens, trop paresseux pour rapporter chez elle la Juana, l'avaient laissée là; les condors l'avaient dévorée. La pluie de la nuit avait lavé le reste. Les amis de Quespicanchi, pour n'avoir pas voulu acquitter les droits demandés par le curé, ont dû bien certainement payer, et dix fois, en pénitences et en messes, la somme exigée pour faire entrer la Juana en paradis et ne pas aller eux-mêmes en enfer.

C'est ainsi qu'une cure peut valoir de 8 à 10 000 piastres par an, soit 40 à 50 000 francs en bon argent, ce qui est une somme d'autant plus importante qu'un ministre d'État, dans ce même pays, touche environ la même somme en papier-monnaie, équivalant, au taux du change actuel, à environ 25 000 francs. C'est que les curés ont taxé la vie de chacune de

leurs ouailles d'après les données de la statistique, de la comptabilité qu'ils tiennent sur les registres de l'église. Ils connaissent le rendement des champs, le nombre des têtes de bétail, et ils savent, par la confession, le nombre de *tostones* et de piastres qui, renfermées dans quelque vieux pot, dorment au pied de tel arbre ou à côté de tel mur. Ils font payer, en dépit des taxes officielles établies par les archevêques, chacun selon sa fortune, et les prières et les lamentations des Indiens ne les touchent guère. L'Indien nie sa fortune, le curé sait à quoi s'en tenir et impose sa volonté avec une opiniâtreté qui finit toujours par triompher. Dans la *Sierra*, le curé, c'est l'homme puissant, c'est l'homme craint. Pour l'étranger qui passe, il est hospitalier. Sa science se renferme dans le cercle étroit des prières qu'il lit tous les jours, en accommodant le latin de saint Jérôme et des autres grands écrivains de l'Église à la prononciation quichua, ce qui lui donne une allure étrange pleine d'une bizarre fantaisie. Au-dessous de son surplis on verra souvent passer les pans de la redingote; il portera des pantalons de couleur, et j'ai vu tel curé aller officier en pantoufles brodées. Pour son église, il ne montre pas plus de coquetterie que pour sa personne. Les servants de sa messe, presque toujours sans musique, sont des Indiens nu-pieds, non coiffés, qui, au-dessus de leur malpropre vêtement, portent une vieille chemise d'une blancheur douteuse. Les nefs manquent presque toujours de dallage, les murs, en pisé, rarement blanchis, sont décorés de peintures grossières sans cadres et simplement clouées. La balustrade qui sépare le maître-autel de la nef servirait chez nous à peine de clôture pour un champ. Point d'orgue; dans les grandes fêtes, une petite boîte à musique joue quelques airs d'opérettes ou quelques danses parfaitement profanes. La lumière qui pénètre à travers les fenêtres, souvent dépourvues de vitres, fait sauter aux yeux le délabrement complet des murs. Dans cette enceinte, que ne caractérise point la solennité qui s'attache dans nos pays à tous les temples, on voit les Indiennes, avec leurs petits pendus au dos, accroupies çà et là, et l'Indien agenouillé sur son chapeau, les mains derrière le dos, regardant d'un air hébété son saint de prédilection, ou encore faisant, selon la pénitence imposée par le curé pour ses péchés, un nombre incalculable de signes de croix. Dans ces églises on peut voir de vieilles pénitentes condamnées à passer plusieurs heures à genoux sur une marche en pierre, les bras en croix. Ces malheureuses, enveloppées d'un drap noir, hagardes, tremblant d'exténuation, se maintiennent, pour le salut de leur âme, dans cette attitude horriblement fatigante et douloureuse.

Le curé de Curahuasy m'engagea fort gracieusement à lui faire visite, et

je m'empressai d'accepter son invitation, parce que je compris que j'avais à faire à un homme fort, qu'il serait utile d'étudier. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, sorti depuis dix-huit mois seulement du séminaire du Cuzco, grand joueur, cavalier accompli, bon vivant et aimant à discuter le sixième commandement. Il avait une infusion de sang indien dans les veines, et c'est au grand désespoir de la douairière de Molle-Molle qu'il avait été nommé là. Cette vieille dame, fort dévote, descendant d'une famille de *conquistadores*, se trouvait, depuis cette nomination dans une grande perplexité. Presque octogénaire, elle avait pris l'habitude, depuis sa jeunesse, de se confesser plusieurs fois par semaine; or elle déclara que jamais elle ne se confesserait à un cholo, les cholos n'étant bons qu'à être les ouvriers de la ferme, des teneurs de *tiendas;* mais recevoir une hostie sur laquelle les doigts bruns d'un curé d'aventure auraient déteint eût été à ses yeux une impiété grande. Elle avait défendu à ce *muchacho*, comme elle l'appelait, de passer le seuil de sa porte, et il y avait donc guerre ouverte entre l'Église et l'État, représentés par le jeune prêtre, et la vieille patronne des terres seigneuriales. C'est le curé lui-même qui me toucha deux mots de ses relations tendues avec la respectable dame, en déplorant profondément son obstination qu'il déclara « indigne du dix-neuvième siècle ».

L'Église est devenue, en effet, au Pérou, depuis peu de temps seulement, endurante à l'égard des métis qui veulent embrasser la carrière ecclésiastique. Jadis tout homme de couleur en était rigoureusement exclu, mais depuis un demi-siècle environ, l'état de prêtre a cessé d'être à la mode dans ces régions; les grands séminaires n'étant plus que des pépinières dépourvues d'arbrisseaux, et les cures manquant de curés, les archevêques ont résolu de faire flèche de tout bois. Dès lors, on a vu émerger au-dessus des chasubles brodées d'or, les perruques laineuses des mulâtres ou les chevelures plates et raides des cholos. L'octogénaire de Molle-Molle ne voulut pas admettre cette innovation et, en son âme et conscience, accusa l'évêque du Cuzco comme coupable de la perdition de son âme et de sa damnation éternelle. Il est étrange de remarquer que les Indiens et les cholos, loin d'être fiers de voir leur race s'élever ainsi, ne prennent pas les curés de couleur au sérieux. Ces derniers ont continuellement maille à partir avec leurs congénères, si bien que leur position est extrêmement difficile. Aussi, malgré les facilités offertes à ceux qui veulent embrasser la carrière sacerdotale, un nombre considérable de cures manquent-elles de titulaires, ce qui donne aux églises, excepté les jours de grandes fêtes, l'aspect le plus singulier. Un seul curé desservant plusieurs villages, qui se trouvent souvent

à une dizaine de lieues les uns des autres, célèbre telle fête de saint pendant deux jours dans son village, puis il passe dans un second, un troisième, un quatrième hameau, si bien que, dans le dernier, le saint se trouve fêté dix ou quinze jours après la date qu'indique le calendrier. Pour une simple messe de dimanche, le curé ne se déplace point; l'Indien bedeau ouvre quand même le sanctuaire et carillonne avec le plus grand entrain; les habitants s'assemblent devant l'église, où une orgie tient lieu de tout office sacré. On danse, on chante, on boit et on s'endort enivré sur le seuil de ces sanctuaires sans prêtres. Pour tout baptême, mariage ou enterrement, les Indiens s'en vont dans le village où réside le curé, résidence qui devient ainsi le centre, non seulement de la vie religieuse, mais encore de l'état civil dans l'intérieur; les officiers de l'état civil existent au Pérou dans les codes, mais non pas en pratique. On y rencontre une véritable armée de fonctionnaires titrés, gradés, qui ne fonctionnent pas. Cela est naturel, car les codes restent lettre morte, lorsque leur auteur a la prétention de les opposer à des habitudes qui font loi, à des préjugés séculaires et à des coutumes nationales. Parmi les prescriptions officielles, il y en a quelques-unes qui sont dictées par le bon sens; on n'a jamais pu les appliquer, parce qu'on se heurtait contre la mauvaise volonté non raisonnée et l'entêtement du peuple. Ainsi, les Espagnols ont introduit en Amérique les jeux de taureaux; les places publiques des moindres bourgs sont disposées en *plazas de Hacho*, les vérandahs du premier étage servant de loges pour les spectateurs. Or, de mémoire d'homme, jamais aucun des *toreros* improvisés pour les *corridas* dans les petites villes n'a tué de taureau; ils ont été toujours blessés plus ou moins dangereusement par l'animal que leur maladresse rendait furieux. Le gouvernement a donc défendu, dans l'intérêt même de la population, ces jeux dangereux en tous endroits dépourvus d'un aménagement spécial, d'une *plaza de Hacho* construite *ad hoc*. Car fréquemment, après avoir maltraité le *torero* de hasard, le taureau s'était échappé de l'enceinte mal fermée, avait parcouru les rues en faisant de nombreuses victimes. Quoi de plus naturel et de plus logique que l'ordonnance qui devait mettre à l'abri de ces accidents les habitants de la majeure partie des villes de la république. Eh bien, rien n'y a fait. Les courses de taureaux ont toujours lieu. Ceux qui se sentent le besoin de se faire embrocher payent tranquillement l'amende dont on a frappé les jeux en dehors des arènes, amende qui rentre dans les frais généraux de la fête, et, détail typique, les gouverneurs de ces localités, dans la crainte d'insolvabilité des *toreros*, leur font payer *la multa* d'avance, de sorte qu'elle s'est transformée tout simplement en un droit prélevé sur ces jeux,

et qu'elle a complètement manqué son but. Don Antonio de Ocampo, le *hacendado* de Molle-Molle et le curé, voulant me donner une preuve d'estime et d'amitié, arrangèrent quelques jours après mon arrivée, des *toros* sur la place publique. Le taureau, prêté pour la circonstance par don Antonio, fut ramené le soir sain et sauf dans l'étable, et j'envoyai des quantités considérables de diachylon et de baudruche aux lutteurs, dont deux avaient des ouvertures béantes dans le dos, et dont un autre agonisait, car l'énorme bête, après l'avoir lancé en l'air, l'avait furieusement piétiné, sans l'achever complètement, le tout au milieu des hurlements enthousiastes des spectateurs de cette fête singulière.


Indien de Curahuasy (*torero* d'occasion).

A 3 lieues de Molle-Molle[1], au-dessous de la ferme de Jesus-Maria, l'Apurimac mugit dans son lit rocheux, et les communications avec le Cuzco ont lieu en cet endroit par un pont suspendu qui existe depuis le temps de la civilisation indigène. La descente vers le pont se fait par d'innombrables zigzags sur un plan de rocher presque vertical; cette descente pré-

[1] Molle-Molle. — Accoy, 1/2 lieue; Jesus-Maria, 1/4 de lieue; Puquiura (*bajada*), 1/2 lieue; *puente rio y quebrada del Apurimac; subida de la Banca con el Presidenteocc;* Bellavista, 1 lieue; *bajada* à la *quebrada* de Huananchocce; *subida al llano manso;* Huamanpata; Auquiorco, 9 lieues; *quebrada* de Tacahuana, 2 lieues; *pueblo* de Mollepata, 2 lieues; *bajada al rio Blanco*, 1/2 lieue; Qquusilluchaca, 3/4 de lieue; la Sauseda (*finca*), 1 lieue; rio de Sameda, 400 mètres; Huayronca y Piste (*haciendas*), 200 mètres; Limatambo (*pueblo*), 1/2 lieue; Tambo de Tarahuasy 1/2 lieue; Challabamba, 1 lieue; *subida* de Ccasacama, 1/4 de lieue; Cardonposo; hacienda Chaccllanca,

sente une réelle difficulté. Les meilleures mules ne marchent qu'avec la plus grande précaution, choisissant, pour ainsi dire à chaque pas, le point où elles pourront poser le sabot sans glisser et sans perdre l'équilibre. A une centaine de mètres au-dessus du pont, le rocher devient complètement vertical. En cet endroit il existe un tunnel de 1m,90 de haut sur 0m,90 de large remontant au temps des autochthones; il descend sous un angle de 37°. Il faut quitter sa monture et faire environ trois cents pas dans ce boyau. A l'extrémité inférieure du tunnel, il y a un petit plateau sur lequel se trouvent établis les piliers soutenant les chaînes du pont[1]. Quelque primitive que soit cette œuvre, elle paraît majestueuse. Ce pont, à 53 mètres au-dessus du niveau de l'Apurimac, n'a que 0m,60 de large. Son tablier, en branches rabougries, offre aux pieds du passant un terrain mouvant, représentant une courbe qui, avec un secteur d'environ 40 mètres, est, au centre, à près de 2 mètres audessous de son point d'attache à chacune de ses extrémités. On décharge les bêtes; des passeurs portent les cantines sur leurs épaules et entraînent une à une les mules hésitantes. Comme il n'y a aucune balustrade, on est facilement pris de vertige, ce qui explique



Indien de Curahuasy (*torero* d'occasion).

1/2 lieue; on aborde la *pampa* de Anta, à proprement parler, à la *subida* (de Chamancalle); Zurite (*estancia*), 2 lieues 3/4; *calzada* de Zurite, 2 lieues; *calzada* de Anta, 1 lieue 1/2; Huarocondor (*estancia*) reste à main gauche, à 3 kilomètres de la route; Izcuchaca, en laissant le bourg de Anta à 1 lieue à main droite; Pucciora (*pueblo*), 1 lieue 1/4; Poroy (*pueblo*), 1 lieue 3/4; Caja del agua; La Garita, 1/2 lieue; Ayalmaycu, 1/4 de lieue; Cuzco, 800 mètres.

[1] Hernando de Soto poursuivant, lors de la conquête du Pérou, les Indiens qui se retirèrent devant lui jusqu'à Limatambo (Garcilaso, *Comment. reales*, part. I, cap. I, p. 20, écrit *Rimactampu*), traversa le fleuve de l'Apurimac, exploit d'une hardiesse inouïe, car, d'après Herrera (*Decad.*, V, cap. III), les Indiens avaient détruit le pont qui rendait le passage possible, et les Espagnols ont trouvé moyen, ce qui paraît absolument incompréhensible, de descendre la côte nord avec leurs chevaux, de passer ce torrent violent et de suivre la piste de leurs ennemis en fuite. Hernando Pizarro passa le fleuve en 1538, dans sa marche vers le Cuzco, où se trouvait alors son ennemi Almagro. (Voy., à propos de la position et de l'importance de ce fleuve, Raimondi, *el Perù*, cap. XIII, p. 160.)

les accidents nombreux qui arrivent sur le pont de l'Apurimac[1]. Sur la rive droite du torrent, le chemin est mauvais. Quinze jours après mon passage, un cyclone qui éclata dans le pays détruisit le pont et produisit un éboulement en cet endroit même où j'avais trouvé le chemin si mauvais (le Presidenteocc). La moitié de la montagne se détacha du massif et combla le lit de l'Apurimac, qui, déviant dès lors, s'en creusa un nouveau à 300 mètres de l'ancien; pendant plus de trois mois, les communications sont restées interrompues entre Curahuasy et le Cuzco. Ma première étape me conduisit dans la ferme de Bellavista, propriété de doña Mercedes Sobrino de Montes. La patronne était absente; elle était au Cuzco, et je ne trouvai dans la ferme qu'un majordome fort intelligent qui, sur ma demande, embaucha plusieurs Indiens, avec lesquels j'entrepris, sur une pente où j'avais remarqué quelques grottes, des fouilles qui amenèrent la découverte d'une série de crânes extrêmement déformés et aplatis sur le front.

Après avoir traversé les profondes gorges de Huananchocce et remonté sur le *llano manso*, je passais les pittoresques régions de Huamanpata et Auquiorco. En sortant de la *quebrada* de Tacahuana j'entrai vers sept heures du soir dans le village de Mollepata, où l'hospitalité me fut refusée; je dus avancer jusqu'à la *finca* de Sauseda. Après les compliments habituels de bienvenue, on m'offrit du tafia. N'ayant pris aucune nourriture depuis le matin, l'alcool me monta à la tête en m'étourdissant. Je sortis dans la cour pour prendre l'air. A peine avais-je quitté la salle que le sol sembla se dérober sous mes pieds; instinctivement, pour ne pas tomber, j'écartai les jambes. Au même instant j'entendis des cris d'angoisse, la cloche de la chapelle donna un son plaintif. Les habitants de la ferme se précipitèrent dans la cour et se jetèrent à genoux. Avant de pouvoir me rendre compte de la raison de cette scène d'épouvante, je vis avec stupeur la petite tour de la chapelle vaciller par deux fois et s'écrouler, les murs de la ferme se crevassèrent et par la porte ouverte on aperçut le toit qui tombait dans la salle basse. C'était un petit tremblement de terre. Il avait duré en tout peut-être une minute, et, en trois secousses, il avait détruit de fond en comble cette pauvre demeure. Les habitants, dont aucun n'avait été blessé, firent des actions de grâces. Puis, détail caractéristique, on me demanda si

[1] Cieza de Leon (*Chronica del Perù*, cap. XCI) dit: « Ce fleuve, le plus grand qu'on rencontre au sud de Cajamalca, offre un passage très dangereux; le chemin qui mène à son rivage a dû nécessiter des travaux considérables dans les roches, surtout à la descente vers le fleuve, très difficile, malgré ces travaux: aussi plusieurs chevaux chargés d'argent et d'or sont tombés sur la pente et se sont perdus sans que jamais on ait pu retrouver ces animaux et leur charge. On a établi deux grands piliers en pierre, afin de pouvoir soutenir le pont. »

dans mes cantines, qui étaient restées dans la cour, il se trouvait du tafia, et aussitôt on vida ma gourde. Deux heures plus tard nous dormions tous dans la cour. Il était dit que je passerais cette nuit à la belle étoile. Ma route vers le Cuzco me fit passer à Limatambo. A une centaine de mètres du hameau s'élèvent des ruines anciennes d'une conservation merveilleuse et de l'appareil le plus parfait que j'eusse vu jusqu'alors. Le lendemain, pendant près d'une lieue, je longeai sur des terrasses à gradins (*andenerias*) des murs énormes d'une construction en très-bon état, et j'atteignis les hauts plateaux. Après avoir traversé Chacellanca et l'*estancia* de Zurite, je m'engageai sur la *calzada* de Zurite qui, plus loin, prend le nom de *calzada* de Anta.

On appelle, au Pérou, *calzadas*, des chemins établis sur des digues, à travers des marais. A Zurite, sur plus de 4 lieues de parcours, le terrain est, surtout pendant la saison des pluies, complètement couvert d'eau, présentant ainsi à perte de vue l'aspect d'un lac immense sur lequel, sous la froide bise du haut plateau, se balancent des roseaux et d'élégantes plantes aquatiques. La chaussée est établie sur des fascines en branchages rapportées des vallées de l'Apurimac; on les recouvre de terre et l'herbe de la *puna* pousse abondamment sur ce sol mouvant. Le terrain tremble sous le pas des bêtes de somme; aussi les mules le parcourent-ils l'oreille dressée, avec une crainte visible et s'arrêtent à tout instant. A 3 lieues et demie au nord du Cuzco les marais disparaissent et, par une route fort belle, on entre dans un petit village, Izcuchaca; à 1 lieue plus loin on atteint Pucciora, à près de 2 lieues de là, le bourg de Poroy.

Je venais de laisser derrière moi la dernière pyramide *de legua* avant l'antique cité impériale des Andes. Une lieue à peine me séparait de la capitale des maîtres autochthones, et j'étais pris d'une émotion joyeuse à la pensée que quelques minutes plus tard, ma mission scientifique, en tant qu'exploration difficile, serait terminée, que j'aurais parcouru cette grande ligne effacée depuis la conquête, que j'aurais accompli mes engagements envers mon gouvernement et justifié la confiance de mes chefs. J'avais appris, par des correspondances qui m'étaient parvenues à Tarma, que l'opinion publique, à Lima, s'était occupée de mon voyage; avec une curiosité sceptique, le public intelligent de la capitale avait suivi mes pérégrinations, en niant la possibilité de réussir dans cette entreprise. On avait, lors de mon départ de Trujillo pour l'intérieur, déclaré que jamais habitant de la *Sierra* n'avait ni entrepris ni accompli pareil voyage, qu'un habitant de la côte serait incapable de le mener à bonne fin, et qu'il fallait venir directement de France, être un homme neuf au Pérou, pour

avoir cette illusion et caresser cette chimère. Je savais, par un article de journal publié au Cuzco, et que j'avais lu à Molle-Molle, que, dès le début, on jugeait mon voyage avec hauteur, me traitant en propres termes de « fou prétentieux de l'Orient ». Eh bien, l'homme neuf au Pérou, le fou prétentieux et, ce que ne savaient point ces journalistes, le voyageur disposant de bien faibles ressources, avait parcouru l'immense Pérou du nord au sud, et il n'était pas mort. Il était là, tout joyeux, à la porte même de l'antique cité qui, au bas de la descente de Santa Ana, se déroulait à ses pieds; et les critiques publiées contre son entreprise, les misères gaiement supportées, revenaient à sa mémoire, pendant qu'à son esprit se présentaient les résultats acquis, les renseignements obtenus, les données collationnées, les vestiges retrouvés, et les collections expédiées dans la lointaine patrie. Il était là hissé sur une mule amaigrie, maigre lui-même, et il souriait en songeant à ces spectateurs sceptiques; son cœur se gonflait de fierté, à la pensée que son arrivée était la réponse la plus digne qu'il pût opposer aux prédictions malveillantes.

Les Péruviens eux-mêmes en jugèrent du reste ainsi, car, pendant que je contemplais le spectacle vraiment magnifique de cette ville, au fond de la vallée, une cavalcade d'une cinquantaine de jeunes gens, agitant leurs chapeaux, gravissait la côte et m'entourait bientôt. L'un d'eux s'approcha de moi et, dans le style plein de verve, mais un peu amphigourique, de l'étudiant espagnol, m'adressa un discours, dans lequel il me présentait ses camarades, élèves du collège des Sciences du Cuzco, me déclarant que, disciples de l'*Alma mater* hispano-américaine, ses amis et lui, représentant le foyer de civilisation dans l'intérieur du Pérou, étaient venus saluer en moi le *muy noble conquistador* de la science nationale, m'assurer de la sympathie et de l'admiration de la jeunesse de la plus ancienne cité de l'Amérique. Il faut, pour ces sortes de scènes, le moment psychologique et un milieu approprié. Il faut, pour comprendre les sentiments qu'elles font éprouver, être soi-même l'objet d'un accueil aussi charmant rendu doublement cordial par l'absence de tout spectateur étranger. Quant à moi, pendant que je faisais des efforts pour ne pas trahir l'émotion qui me gagnait, il me sembla voir se dérouler derrière moi, comme un immense bandeau jeté sur la Cordillère des Andes, la route que j'avais parcourue, et lorsque je serrai la main de mon interlocuteur et de ses camarades, leur exprimant en peu de mots toute ma reconnaissance de leur ovation amicale et généreuse, j'éprouvai une satisfaction qui me dédommagea largement de mes peines et de mes fatigues.

Je dus cet accueil à l'amitié que me témoignait le jeune *hacendado* de

Molle-Molle, don Antonio de Ocampo. Il avait annoncé mon arrivée à ses frères et cousins, étudiants au collège des Sciences du Cuzco. L'un d'eux, don José-Maria, avait organisé la manifestation dont je venais d'être l'objet. Mon entrée au Cuzco dans ces conditions était triomphale ; on m'avait préparé, dans la maison d'une des premières familles de la ville, celle de doña Mercedes Sobrino de Montes, veuve du président de la cour supérieure, un appartement dans lequel je retrouvai mes cantines. Doña Mercedes, entourée de sa famille et de ses amis, me reçut au haut de l'escalier. Tout le monde mit pied à terre ; la joyeuse bande remplit en un clin d'œil les immenses pièces de cette vieille maison de grande allure. Des *criados* en culotte bleue et en jaquette à boutons d'or versèrent dans de petits verres du vin de Bordeaux, luxe inouï dans la *Sierra*. On but à ma santé ; on se mit à ma disposition, et lorsque, une heure plus tard, resté seul avec les habitués de la maison, je donnai, en me retirant dans les pièces qui m'étaient réservées, le baise-main à ma vénérable hôtesse, je lui dis, sans exagérer ma pensée, que je venais de passer la plus belle journée de ma vie.

XVI

Le Cuzco. — Les monuments anciens et les monuments modernes. — L'art et la religion au Cuzco. Légendes et coutumes des Indiens

Dès le lendemain, je parcourus la ville en tous sens. Aucune cité du Pérou, pas même Lima, ne m'avait paru offrir un caractère aussi original et aussi imposant.

Le Cuzco[1], ou proprement Ccozcco, est exclusivement bâti en pierre.

[1] *Bibliographie :* Cuzco, temple du soleil (Castelnau, *Exploration dans les parties centrales de l'Amérique du Sud* t. IV, p. 234, 235); Palais de l'inca Pachacutec (?) (t. IV, p. 235, 236); Portes des édifices, voûtes et arcades (t. IV, p. 236); Sculpture Qquichua (t. IV, p. 237, 238); Forteresse du Sacsaïhuaman (Gibbon, *Exploration des États-Unis*, etc., ch. III, p. 74, § 1, 75, § 1 et 2, 238 à 241); Forteresse Piedra lisa (p. 240); Forteresse (?) Rodadero (p. 240); Forteresse Pierre des Escaliers, Forteresse souterraine, palais de Manco-Capac (p. 241 et 242). (Llorente, *Hist. de la Conq. del Perù*, lib. II, cap. III, p. 106). Étymologie d'après Montesinos, trad. de Ternaux Compans, ch. I, p. 6 : *Cuzco*, monceau de pierres, *Cozca*, aplanir. Étymologie usuelle : *Ccozcco*,



Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin.

HACHETTE et Cie, à Paris.

Imp. Erhard



Grande place du Cuzco et versant sud du Sacsaïhuaman avec l'église de San Sebastian.

Le spectateur juge instinctivement l'effort de l'ouvrier, et sent que la personnalité du constructeur de ces monuments gigantesques s'affirme d'une façon grandiose.

Les constructions ne sont point faites de pierres de taille, mais de matières granitiques, de diorites, de porphyres, que l'on éclate avec la plus grande difficulté; et, dans des cas très rares, de grès extrêmement résistants. La plupart de ces pierres sont gris foncé ou noires; elles ont souvent des reflets bleuâtres, et, en maints endroits, les cristaux qu'elles contiennent brillent au soleil.

L'effet de l'appareil a donc, selon le terme si pittoresque des hommes du métier, beaucoup de couleur; il est sombre, sévère et imposant. Nous avons dit tout d'abord que chacune des époques civilisatrices portait dans son appareil même son caractère propre, son cachet indélébile. Le Cuzco est bien la Rome de l'Amérique du Sud. Les races se sont succédé sur cette terre, et chacune d'elles a bâti ses monuments à côté des vestiges de ses devanciers, et souvent sur les ruines même du passé.

Et de même qu'il a existé une Rome légendaire, une Rome des rois, une Rome républicaine, une Rome des Césars, une Rome universelle des papes et qu'aujourd'hui il existe une Rome italienne, nous retrouvons au Cuzco la ville cyclopéenne, la ville des Purhuas, la ville des Amautas, la ville des Incas, la ville des Espagnols et des Péruviens, chacune parfaitement caractérisée, et formant, malgré toutes leurs diversités, cet ensemble qui caractérise une cité éternelle. Des collines abruptes couvertes de végétation resserrent le vallon, qui ne s'ouvre que du côté sud. La ville est établie sur des terrasses artificielles, sur les versants de la montagne qui domine au nord et s'étend dans la vallée verdoyante.

Pendant que, sur le littoral, nous devions compléter le cadre pour nous représenter la ville ancienne telle qu'elle devait être, il faut, au Cuzco, supprimer une partie du tableau pour nous faire une idée de la cité antique, centre de l'empire indigène appelé le Tahuantin-Suyu, le gouvernement des quatre régions. Dans cette atmosphère raréfiée, la lumière paraît plus immatérielle et semble tout couvrir de son éclat cristallin. Cinq cours d'eau sillonnent la vallée en traçant des lignes blanches sur son tapis vert. Entre ces divisions naturelles s'étendent les quartiers de ces

nombril, centre. *Temple du soleil* au Cuzco sur la place de Curicancha (Montesinos, ch. III, p. 28). — *Yacraguana*, à 4 lieues du Cuzco, forteresse déjà construite sous Sinchi Cozque Yupanqui, quatrième souverain, mille ans après le déluge (Montesinos, ch. V, p. 44); Cuzco, *Temple* (Tschudi, ch. XVI, p. 496); Cuzco, *Temple du soleil* (Gibbon, *Exploration*, etc., ch. III, p. 58, § 1, p. 89 § 2); Cuzco, *Idoles sculptées*, oiseau Quetzalcohuatle (?) granit (Gibbon, *op. cit.*, ch. III, p. 63, fig. 10); Trois serpents ondulants (p. 67, fig. 23).

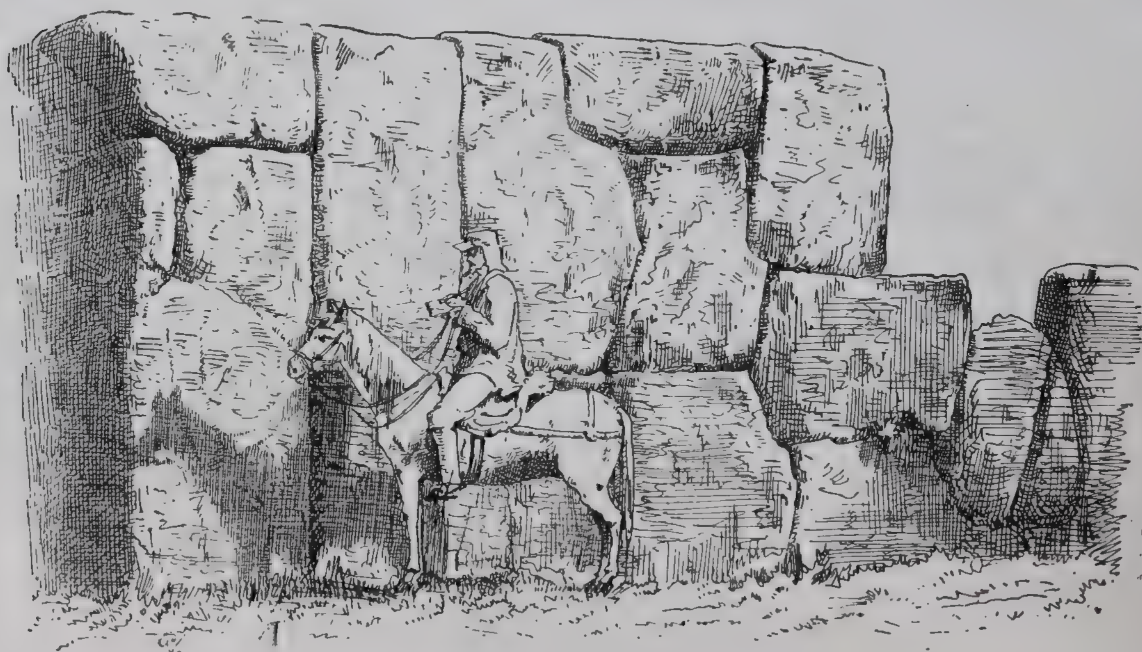
cités, œuvre de plusieurs races, dont chacune n'a connu sa devancière qu'à travers les fumées de la bataille ou dans les ruines énigmatiques d'un passé inconnu.

Les constructions placées sur des terrasses et sur le haut plateau si



Murs cyclopéens du Sacsaïhuaman.

bien encaissé (on devrait dire : si parfaitement abrité) s'étendent sur une longueur totale de plus de 2 kilomètres et demi ; elles sont presque toutes rectilignes, à l'exception du fameux temple du Soleil, qui est bâti



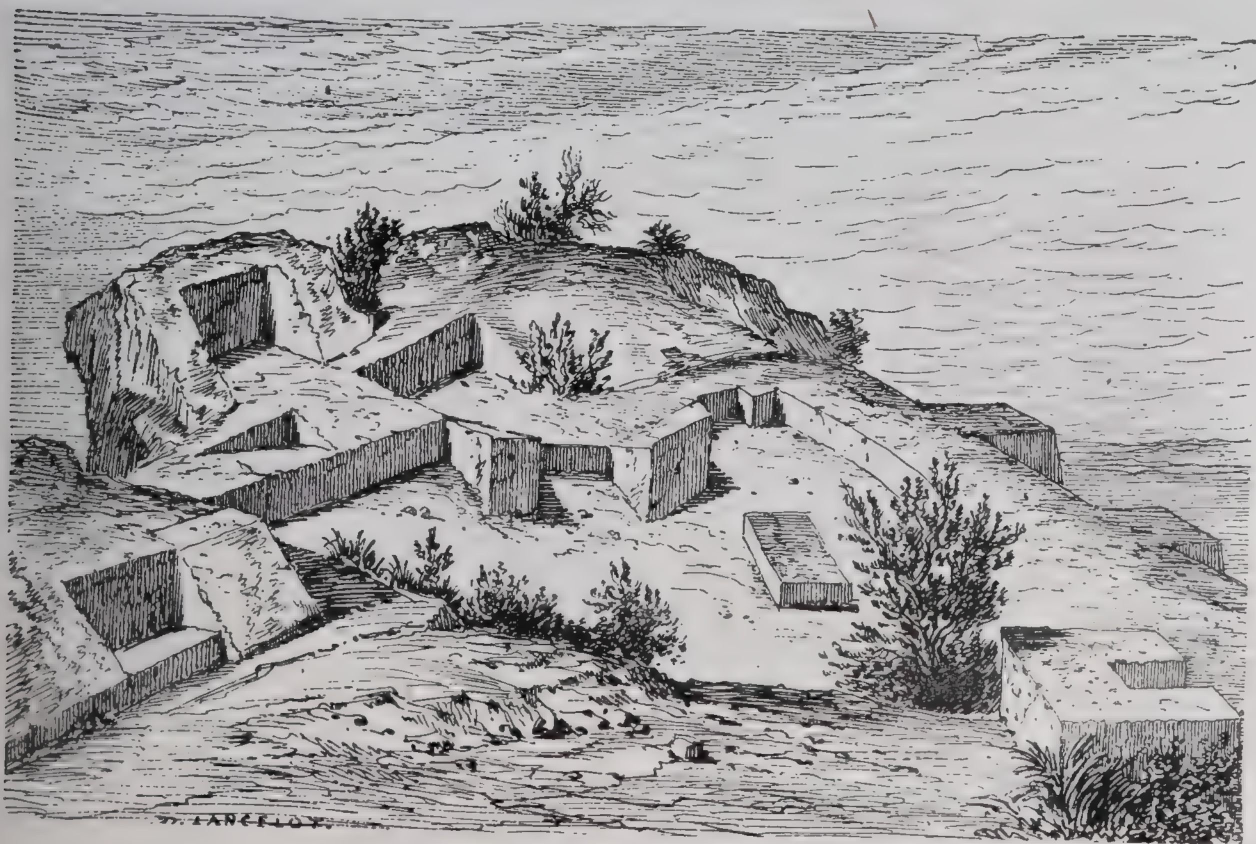
Fragment du mur extérieur du Sacsaïhuaman.

en fer à cheval. Si l'on supprime la partie espagnole et péruvienne du plan du Cuzco, on verra que la disposition par quartiers isolés que l'on observe dans les autres cités anciennes a également existé dans cette ville.

Les constructions antiques sont dominées au nord par le fort cyclopéen du Sacsaïhuaman, une des constructions d'appareil polygonal les plus considérables qui existent. La longueur totale du fort est supérieure à 314 mètres, et sur cette étendue s'élèvent trois murs de 5 mètres de hauteur. Beaucoup des blocs de granit ajustés les uns aux autres sans mortier mesurent 4 ou même 5 mètres de hauteur. Cependant le développement de la construction est tel, que d'une certaine distance on ne croit voir qu'un mur rustique sans cachet de gran-



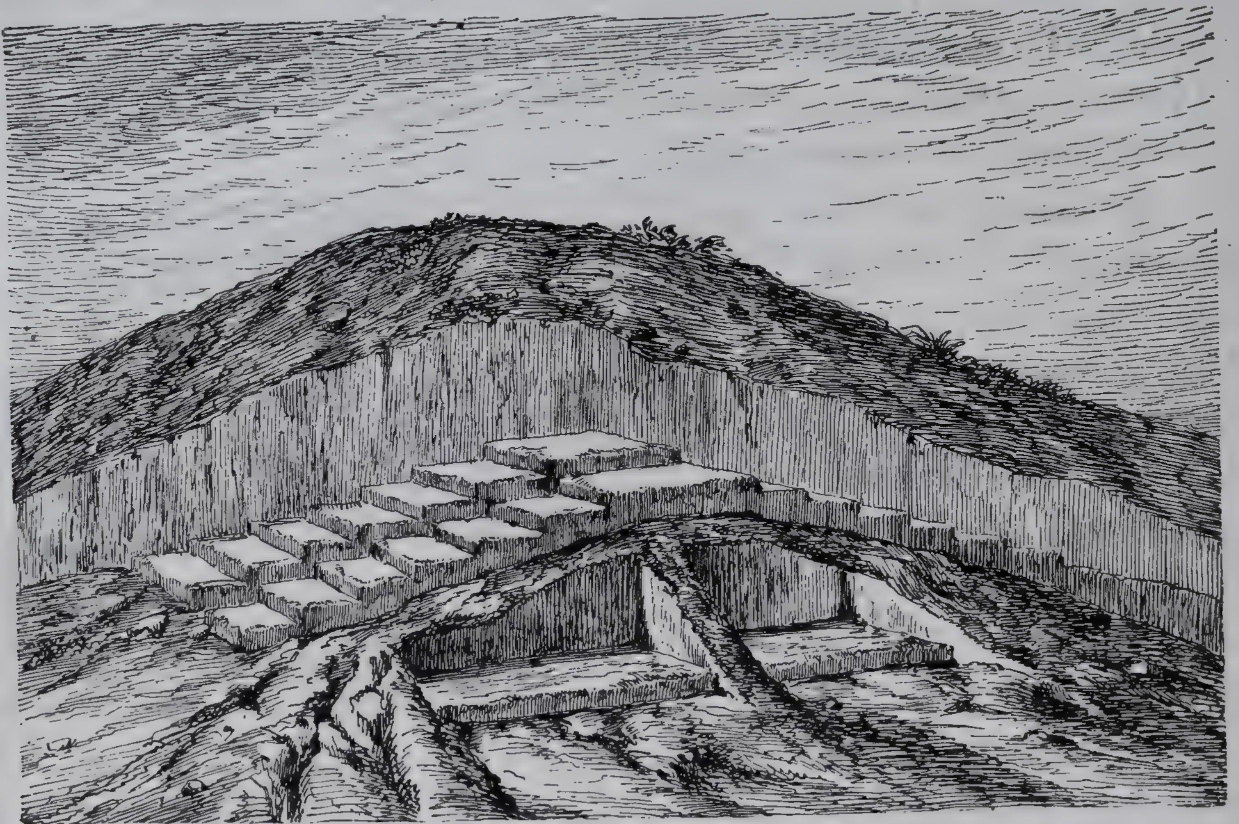
Blocs de granit sculptés formant un côté d'une galerie cyclopéenne (Rodadero).



Bloc de granit sculpté (Rodadero.)

deur. Il faut se rapprocher de cet ouvrage pour en apprécier les dimensions. Une seconde élévation du terrain, voisine du Sacsaïhuaman,

appelée le Rodadero[1], est couverte de blocs granitiques sculptés et



Marches et sièges sculptés dans la roche vive appelée par les Indiens *Qquusillo Hinqu-ina* (où danse le singe) (Rodadero).



Façade du palais de Ccolcampata sur le versant sud du Sacsaïhuaman, place de San Sebastian, au Cuzco.

transformés, par les ouvriers autochthones, en sièges, en galeries ornées de

[1] Ce nom de Rodadero provient de la forme d'un des grands blocs de rochers. Une de ses faces est très lisse, et les Indiens ont l'habitude de s'y rendre à certains jours de l'année et d'y prendre leurs ébats en se laissant glisser du haut en bas (*rodadero* équivaut à *glissade*).

marches, de terrasses et de niches. A l'est, les constructions du Quenco, entourées de travaux semblables à ceux du Rodadero, dominent, de même que le Sacsaïhuaman, d'une hauteur de plus de 200 mètres la vallée du Cuzco. Le palais ancien du Ccolcampata, que la légende attribue au sixième inca, est d'une maçonnerie moins parfaite, indiquant une époque de transformation de la grande technique aux procédés plus facile.



Maison dite du *Hatun Rumiocc*, au Cuzco, propriété du menuisier Gonzalès.

Une grande partie des maisons de la ville sont établies sur des fondements anciens de 2 ou 3 mètres de hauteur. Un spécimen très frappant de ce mélange de deux époques est le *Hatun Rumiocc*[1]. Le mur ancien sur lequel s'élève une construction en pisé est un énorme bloc de serpentine d'une couleur sombre. La construction ancienne a dû être aussi haute que la maison moderne, car en un endroit le mur ancien s'élève encore à 7 mètres de hauteur. La partie sud-ouest de la place de San Francisco contient dans cet ordre d'idées la plus complète synthèse archéologique. Ainsi le mur de la rampe du *collège des Sciences* est d'appareil cyclopéen ; le soubassement de la maison qui forme la façade sud de la place est d'appareil cyclopéen rectangulaire, le soubassement du collège d'un appareil polygonal se composant de petites pierres médiocrement travail

[1] *Hatun*, grand ; *Rumi*, pierre ; *occ*, suffixe signifiant : provenant de, fait de, fait en... *Hatun Rumiocc* fait de grandes pierre. Ce n'est donc pas un nom quichua, mais plutôt une définition.

lées. Le rez-de-chaussée de cet édifice date de la fin du seizième siècle ; le premier, du commencement du dix-septième. La maison faisant l'angle de la place date du dernier siècle, et la porte ou l'arc de triomphe a été construit il y a à peine quarante ans. Dans aucune construction particulière, ce mariage entre le passé indigène et l'art européen n'est aussi complet que dans les édifices religieux, surtout dans le temple de Santo Domingo, élevé sur l'ancien temple du soleil. Ce temple, sorte de basilique se terminant en hémicycle, supporte la bâtisse espagnole de l'église. La courbe du fer à cheval de l'antique construction forme une terrasse ou un balcon demi-circulaire, surmonté de trois portes élégantes enchâssées dans un corps d'architecture très simple surmonté d'un pan de mur nu et blanc. Toute cette construction du seizième siècle, avec ses pâles couleurs, paraît d'une légèreté charmante au-dessus des granits sombres de l'antique appareil en granit qui lui sert de piédestal. La cathédrale, édifice lourd, mais d'un appareil irréprochable en grès extrêmement dur, est, en majeure partie, composée d'éléments anciens, de même que la petite église del Triunfo, l'église de la Compañia [1] et de la Merced. Toute la façade latérale nord de la Compañia et la façade sud du Triunfo sont des murs anciens que l'architecte espagnol n'a ni augmenté ni diminué d'une pierre. Les sanctuaires du Cuzco, célèbres dans tout le Pérou, sont nombreux et méritent leur réputation, tant par la richesse de leur architecture, que par l'aménagement intérieur, qui contient des travaux de sculpture de premier ordre.

Nous citerons tout d'abord la chaire (*pulpito*) de Sanblas. Cette chaire de près de 9 mètres de hauteur et d'un diamètre de 3 mètres, montre sur les douze pans de sa balustrade en bois de chêne douze saints dans des niches, imitant des portiques flanqués de petites colonnes corinthiennes. Elles sont surmontées de têtes d'anges qui forment des guirlandes gracieuses, s'appuyant d'un côté sur la colonnade et soutenant de l'autre la frise qui se compose de bustes d'une foule de docteurs ou de Pères de l'Église. Chaque colonnette de l'escalier représente un saint ; au fond de la chaire, divisée en six compartiments encadrant un panneau central, apparaissent en bas-relief les six premières stations de la croix, pendant qu'au panneau central se détache en ronde-bosse un merveilleux Christ à l'agonie, sur un fond dans lequel on aperçoit, dans un effet très blond d'un relief peu accentué, les deux larrons crucifiés, avec la silhouette du Golgotha. Le dais qui surmonte cette chaire présente la forme de la tiare pontificale. Travaillée à jour avec une telle finesse, qu'on dirait une œuvre

[1] La Compañia a servi de modèle lors de la construction de la cathédrale de Quito ; on y retrouve un monument dont la façade est la reproduction minutieuse de celle qui existe au Cuzco



Compañia (église des Jésuites au Cuzco, *plaza Mayor*).

en filigrane, cette admirable sculpture constitue une couronne merveilleuse. Des saintes, les unes agenouillées, les autres debout, enrichissent cette coupole. Au sommet, le globe terrestre supporte une croix entourée d'une guirlande de fleurs sculptées dans la masse; la Trinité couronne l'ensemble. Nous avons compté plus de cinq cents têtes sur cette œuvre magistrale dont aucun détail n'est négligé ou traité légèrement.

Le maître-autel de l'église del Triunfo, qui est en marbre blanc, et celui de la cathédrale, qui est en argent massif, sont des œuvres plus luxueuses que réellement artistiques. La cathédrale renferme cependant deux objets dignes d'attention. L'un est le grand bourdon appelé *la Maria*, l'autre un Christ appelé le *Señor de los Temblores*. Il existe une légende charmante sur la cloche Maria. On la fondit à Anta lors de l'édification de la cathédrale en même temps qu'une seconde cloche destinée à la deuxième tour. Cette seconde cloche portait le nom de *la Magdalena*. La fonderie se trouvait au bord d'un lac, et lorsque ces deux œuvres en champi, alliage de cuivre et d'or, furent terminées, on les chargea à grand renfort de bras sur deux radeaux pour les transporter à l'autre rive plus rapprochée du Cuzco. Un cyclone éclata et fit sombrer le radeau portant la Magdalena. La Maria arriva à bon port et appela bientôt, du haut de sa demeure, les fidèles. Depuis lors les Indiens prétendent que, chaque matin, au premier coup de cloche qui vibre à travers les airs, la Magdalena répond du fond du lac par un son plaintif à la voix cristalline de sa sœur.

La légende du Señor de los Temblores n'est pas aussi poétique. Au milieu du seizième siècle, à l'époque même de l'arrivée des Espagnols au Pérou, il y eut un assez violent tremblement de terre dans cette cité. Charles-Quint offrit alors à la ville éprouvée cette statue bénie par le pape. Depuis ce moment, on ne ressentit plus de secousses au Cuzco, et la foi populaire attribue à l'image vénérée cette espèce de miracle négatif. Ce Christ inspire aux femmes et aux Indiens Cuzqueños une crainte et un respect religieux tels, qu'il n'est permis à personne d'y porter la main. Aussi la vétusté a-t-elle gravé tous ses stigmates sur le *Señor de los Temblores*. Il est fait d'une pâte peinte à l'huile : la couleur est complètement noircie et par l'âge et par la fumée des millions de chandelles, de cierges et de bougies qui ont brûlé depuis plus de trois siècles devant son autel. Une immense perruque en cheveux noirs recouvre la tête du Christ et descend sur ses épaules jusqu'aux hanches; elle est surmontée d'un diadème en fleurs, noires aujourd'hui, et d'une couronne en or. Il porte une jupe de velours noir brodée d'or tombant jusqu'aux

chevilles. Le vendredi saint, on le place sur un piédestal en argent massif



Construction espagnole du dernier siècle, soubassement ancien d'appareil rectangulaire.

Portique du milieu du XIXe siècle.

Rampe (ancienne), appareil cyclopéen.

Collège des Sciences, construction espagnole, soubassement polygonal, seconde époque.

PLACE DE SAN FRANCISCO AU CUZCO.

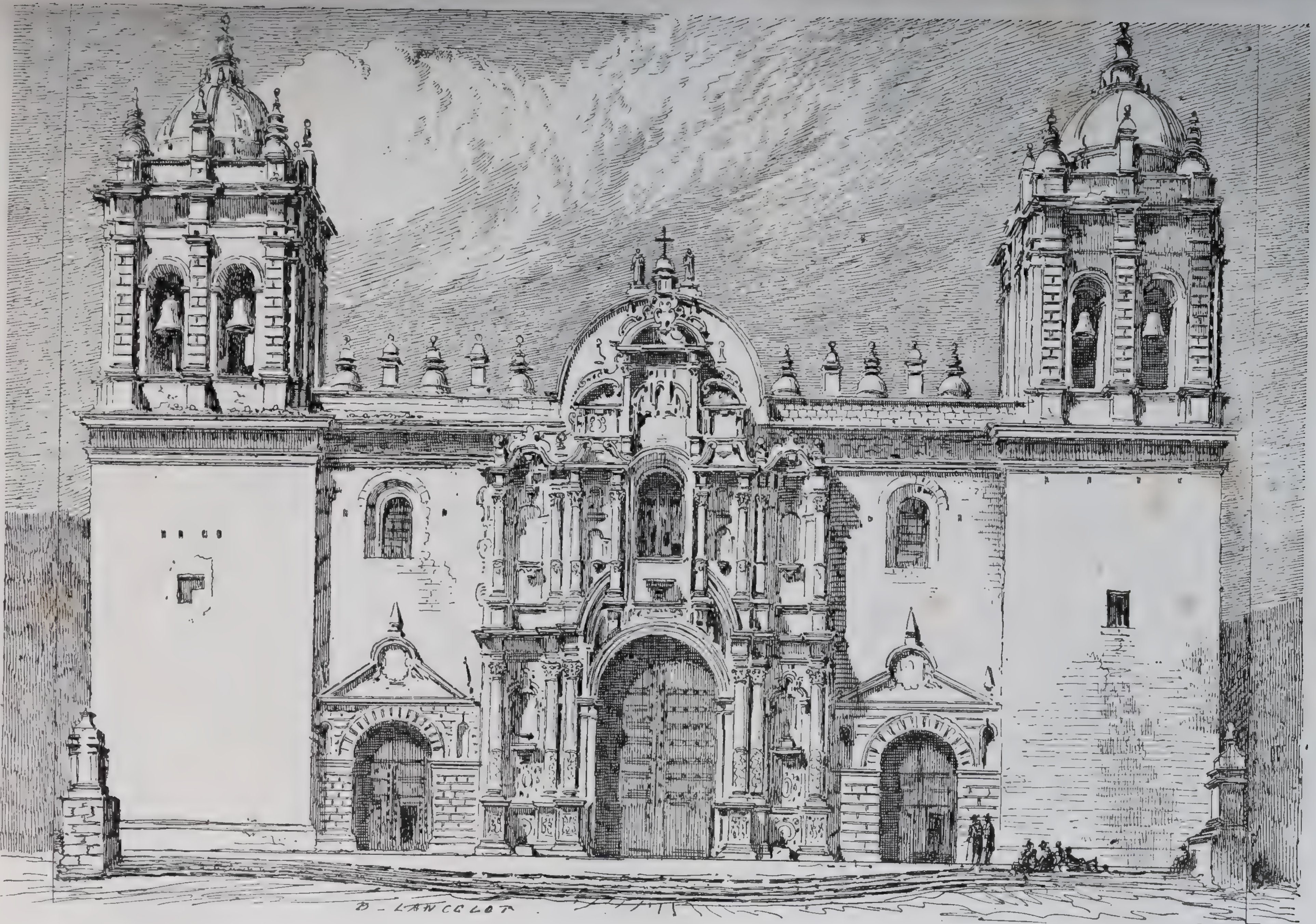


Église de Santo Domingo du Cuzco, construite sur l'antique temple du Soleil (p. 314).

et une centaine d'indiens le portent processionnellement sur une civière



Eglise, place et rue de la Merced (p. 314). (La rue de la Merced donne sur la *plaza Mayor;* on aperçoit la façade latérale de la Compañia.)



Cathédrale du Cuzco (*plaza Mayor*) (p. 314).

du même métal à l'église de Sainte-Catherine, où l'on dit une messe solennelle, puis on le ramène dans sa chapelle. Cette procession est considérée comme la fête principale du Cuzco; des milliers d'Indiens viennent des environs assister à cette cérémonie, qui est empreinte d'un caractère archaïque d'une étrange originalité. Les élèves du séminaire avec leurs costumes de coupe sacerdotale ouvrent la marche; ils sont suivis d'une com-



Marchands indiens sur la place de San Francisco, au Cuzco.

pagnie de soldats qui précèdent le préfet, toutes les autorités, les tribunaux en grand costume, et le chapitre[1]; l'évêque suit sous le dais épiscopal, porté par quatre hommes vêtus en hérauts d'armes. Les Indiens viennent ensuite avec la statue miraculeuse. Les élèves du collège des Sciences, les suivent, et la procession se termine par un bataillon de ligne, le fusil sur l'épaule et la baïonnette au poing. Des deux côtés de ce long défilé mar-

[1] Tous les chanoines sont revêtus de manteaux de damas noir, ayant des traînes de 4 à 5 mètres de long; ces traînes sont portées par des pages; le doyen du chapitre tient un drapeau noir sur lequel apparaît une grande croix blanche.

che, en formant la haie, une véritable armée de moines, de carmes déchaussés, de pères de la Merci, de franciscains, de bénédictins, etc. Ils ont le capuchon rabattu sur le visage, de sorte qu'on ne voit que leurs pieds nus et une main dans laquelle ils portent un cierge allumé. Des tapis décorent



Indien de San Sebastian, près du Cuzco ; âgé de 19 ans ; *leñador* (porteur de bois).



Indienne de Anta, près du Cuzco ; âgée de 22 ans.

les fenêtres, qui, semblables à des loges, sont garnies de spectateurs. Ceux-ci, au passage, versent sur le Christ des poignées d'une espèce de fleurs rouges qu'on trouve sur les hauts plateaux. On croit voir des jets de sang couler de tous côtés sur celui qui préserve des secousses volcaniques. Les Indiens se précipitent en foule pour ramasser ces fleurs, qui conservent, pendant une année, le don miraculeux de guérir toutes les ma-

ladies[1]. Avec le dernier rayon du soleil couchant, le *Señor de los Temblores* rentre dans la cathédrale. Les Indiens, couvrant l'immense *plaza Mayor*, maintenus par la force armée, le saluent d'un gémissement qui, poussé par des milliers de voix, s'élève comme un immense cri de douleur vers le ciel. Tout, dans cette solennité, a un grand caractère de sévérité; des détails typiques, l'affluence considérable des Indiens, qui, ce jour-là, ne se livrent à aucune libation, la distingue des fêtes ordinaires du Pérou. Elle s'explique par la grande vénération dont jouit le *Señor de los Temblores*, qui, dans la cathédrale, se fait, si je puis m'exprimer ainsi, concurrence à lui-même, car le saint sacrement est absolument abandonné par les croyants en sa faveur, si bien que, pendant qu'on dit la messe au maître-autel, les fidèles, au lieu de la suivre, vont s'agenouiller et faire leurs dévotions dans la chapelle latérale qui abrite le fameux crucifix.

Un jour, Mgr Ochoa, évêque du Cuzco jusqu'en 1875, voulut faire mettre à neuf l'image bien-aimée. Il chargea un peintre de préparer ses couleurs les plus belles et ses meilleurs pinceaux pour cette reconstitution sacrée. Un beau matin le peintre installa ses échelles devant l'autel pour redonner au *dulce Jesus* ses couleurs disparues. Aussitôt le bruit de ce qu'on appelait une profanation se répandit dans la ville. On allait, disaient les uns, vendre le *Señor de los Temblores* à la ville d'Arequipa où il y a un tremblement de terre une fois toutes les semaines. On allait, disaient les autres, lui ôter sa vertu en y portant la main. Noir, il était tout-puissant, pourquoi le peindrait-on en blanc ?

Plusieurs centaines d'Indiens massés devant l'église demandèrent qu'on ne touchât pas à leur Christ. Pour les calmer, on leur jeta les échelles du peintre. Ils les brisèrent et, non contents encore, ils demandèrent qu'on leur livrât l'artiste. Pour le protéger, l'évêque fit fermer la cathédrale. Alors l'*Indiada*, la masse des terribles croyants, se révolta. Les Indiens se portèrent en hurlant devant le palais épiscopal. Sous les coups des pavés qu'ils lancèrent, les fenêtres volèrent en éclats; les portes résistant, la fureur

[1] Les indigènes portent un costume qui leur a été imposé par une ordonnance royale à la suite de la révolte d'un descendant des incas, Tupac Amaru. On leur défendit dès lors de porter le costume national en les forçant de se mettre à la mode du jour : veste (généralement bleue) à boutons de cuivre, culotte courte, chapeau Louis XV (*montera*). Les malheureux vaincus se soumirent, et dans la stagnation de leur vie sociale ce costume est resté tel qu'il a été dessiné il y a plus d'un siècle et demi ; il est devenu archaïque à son tour. Il est extrêmement rare de rencontrer des Indiens des hauts plateaux de Anta et de toute la région du Cuzco qui l'aient abandonné. Cependant il paraît que les marchands indigènes, se croyant moins indiens que les autres, mettent de côté parfois la *montera* légendaire et le pittoresque ensemble de l'accoutrement du peuple dans ces régions.

des émeutiers ne fit que s'accroître; des invectives terribles s'élevèrent, et la rage, arrivée à son paroxysme, s'affirma par cette menace furibonde : « Buvons, cette nuit, la *chicha* dans le crâne de l'évêque. » Les fanatiques s'élancèrent contre la porte, qui céda sous la pression de cette vague humaine. Cependant l'évêque avait pu fuir et s'échapper en traversant le séminaire, qui communique par des portes secrètes avec le palais épiscopal. Les Indiens pénétrèrent donc dans une maison vide. Ils mirent tout à sac. C'était là un des rares et terribles réveils de cette race dont les sauvages instincts guerriers semblent dormir pendant un siècle pour éclater pendant une heure dans toute leur intensité.

Voilà pour le caractère de l'Indien. Quant à ce qu'on peut appeler la vie de la société au Cuzco, elle se compose d'une série de détails formant une mosaïque très amusante. En voici quelques spécimens. On vient faire une visite à une dame; elle vous reçoit enveloppée de sa *manta;* si elle ne connaît pas intimement son visiteur, elle lui offre la main sous le cachemire, puis, après ce premier salut, elle attend qu'on parle. Si l'on n'a rien à dire, un silence prolongé et méditatif tient lieu de conversation. La *señorita* est souvent munie d'un bréviaire, presque toujours d'un chapelet; sa bourse, remplie de petites pièces d'argent, ne se trouve jamais dans une poche, mais d'habitude dans la main. Ces bourses, du reste fort jolies, sont tricotées en soie et représentent des animaux ou des poupées plus ou moins grosses selon l'état de la tire-lire de la *dueña.*

Les hommes, au Pérou, ont la singulière habitude d'exhaler de temps en temps, en guise de soupir de soulagement, les mots : *Si señor!* Deux voisins sont assis en fumant leur cigarette, accoudés à la table; ils se regardent sans avoir l'air de se voir. De temps en temps, un *Si señor*, poussé par l'un ou par l'autre, interrompt le silence. Après une ou deux heures de ce manège, ils se séparent et le partant remercie vivement son compère de la bonne *tertulia* (soirée).

Une femme va voir une de ses amies; elles s'embrassent affectueusement, puis la visiteuse demande à la maîtresse de la maison : « Comment va Juan Mariano Pancho Concepcion, ton mari? — Mille grâces; fort bien. — Et la Manongita, la Pepita, la Chepita, tes filles? » Après chaque nom les mêmes remerciements et les mêmes assurances, et ainsi de suite sans exclure le chat familier de la maison. Lorsque la liste est épuisée, on se lève, on s'embrasse, et la maîtresse de la maison accompagne sa visiteuse jusqu'au haut de l'escalier. « *Hasta cada momento* (à nous revoir à tout instant), » dit l'une, et l'autre de s'en faire écho. Cet adieu se répète cinq ou six fois

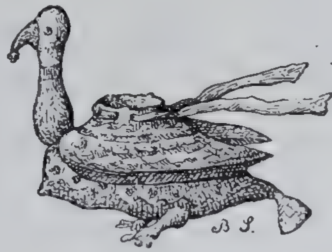
pendant la descente de l'escalier. Les femmes appartenant à la bonne société écoutent et répètent ce chapelet plusieurs fois par jour.



Lama tricoté en soie.



Chouette tricotée en soie.



Condor tricoté en soie.

BOURSE DES DAMES DU CUZCO.

La maîtresse de maison appelle la *criada* : « Tu iras, lui dit-elle, chez doña Rosario Melendes y Zegarra de Zaldivar y Martinez[1] ; tu sais qui je veux dire ; la Señora de don Pablo Antonio Zaldivar y Martinez, ma cousine germaine, qui demeure dans la case de son père, le vieux don Anastasio Melendes y Zegarra, frère de mon père, mon oncle, tu monteras chez elle, tu lui diras que tu viens de la part de sa cousine germaine, doña Isabel Gertrudis Valle y Martinez de Itureno; et tu lui diras encore que je l'aime comme la prunelle de mes yeux, que rien ne m'est plus cher au monde que sa santé, et que je lui demande de ses nouvelles, et que j'estime beaucoup son mari, mon cousin, qui est un seigneur digne de tous les égards et que je la prie de le lui dire, et que je lui souhaite tous les bonheurs, et que je lui demande pourquoi elle n'est pas venue à la messe, ce matin, à Santa Maria de Belen, et que je la prie de me faire dire si les ânes qui doivent apporter de la luzerne et du maïs de sa ferme sont déjà arrivés, et, s'ils sont arrivés, j'espère qu'elle te donnera quelques *choclos* (épis de maïs), comme elle me l'a



Criada du Cuzco.
Cholita âgée de quatorze ans.

[1] On a souri de l'habitude espagnole de porter des noms très longs rajustés les uns aux autres par la particule *y* (et); et en effet il n'y a guère de personne portant moins de deux noms. Or ce sont les noms patronymiques du père et de la mère. Loin de nous choquer, ou de nous sembler comique, cette coutume constitue à nos yeux un hommage discret à l'adresse de la mère que, dans nos mœurs,

promis, pour faire du bon *mote.* » Qu'on remarque que les sept huitièmes de ce discours servent d'introduction à la demande de quelques épis de maïs et souvent à moins encore.

Au Cuzco[1] on danse, et, tant qu'on exécute les danses du pays, les hommes et les femmes appartenant à la bonne société sont d'une élégance parfaite. Ces danses, appelées comme sur la côte, tantôt la *cueca*, la *chilena* ou le *baile* ou *bailecito de tierra* prennent dans cette cité des allures tout autres que dans les salons de Lima. Elles ont, comme l'ensemble de la vie, entièrement gardé le caractère archaïque de l'époque où elles immigrèrent dans ces régions avec les Espagnols, à la fin du seizième siècle. Voici en quoi consistent ces pas à trois temps. Le danseur se place en face de sa danseuse, l'un et l'autre agitent leur mouchoir ou quelque petit châle, puis ils font des « en avant-deux »; le danseur tourne autour de sa danseuse qui l'évite en décrivant des courbes gracieuses. Ces courbes se resserrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin le danseur enlace la taille de sa *partenaira* en agitant triomphalement sa bannière. Il n'y a généralement qu'un couple dansant à la fois. La musique monotone des *cuecas* s'exécute sur une guitare ou sur quelque vieille épinette dont il existe plusieurs spécimens authentiques dans la cité. Les autres membres de la société assistent à ce pas de deux, accompagnant de leur chant l'orchestre primitif, et prenant pour texte les noms des deux danseurs indéfiniment répétés. Après les premières seize mesures, le public s'enthousiasme, bat la mesure en frappant des mains, sorte d'applaudissement cadencé; on félicite les danseurs de leur grâce, de leur entrain et pendant que ceux-ci rentrent dans les rangs, un nouveau couple s'avance, et ainsi de suite. On esquisse aussi depuis peu des pas de valses, de polkas et de mazurkas, souvenirs très lointains des danses que nous appelons ainsi. J'ai même vu exécuter une danse qu'on appelle quadrille, mais dont je n'ai pas bien su comprendre les figures. Toujours est-il qu'à ces réunions on s'amuse, qu'on y abandonne généralement l'air mélancolique qui plane sur ce monde, et voilà l'essentiel.

l'enfant semble oublier. Ainsi le père s'appelant par exemple Canaval, et la mère Bolivar, l'enfant s'appellera Canaval y Bolivar. L'habitude qui consiste à conserver dans le mariage le nom de famille de la femme comme son nom principal nous paraît moins heureuse. Aussi tend-elle à disparaître à Lima, mais elle subsiste dans tout le reste du pays. M[lle] Pacheco épouse M. Colunge; elle s'appellera dès lors non pas M[me] Colunge, mais M[me] Pacheco de Colunge. La particule *de* n'a aucune prétention nobiliaire, c'est le *de* indiquant possession : la demoiselle est la propriété de son mari. L'union paraît ainsi moins complète, et le caractère en est moins élevé.

[1] Cuzco. — Arco. — Pocoy. — Cachimayo (avec torrent du même nom). — Division des routes. — Molinos (avec torrent du même nom). — Pampa de Guaipo (avec lagune du même nom). — Checcrecc (*estancia*). — Urubamba.

Le commerce du Cuzco ne s'est pas encore adonné aux spécialités; les *tiendas* (magasins) sont, en plus petit, des échantillons du chaos d'avant la création. Qu'on en juge. M. Pio Mesa, docteur en droit, colonel de la garde nationale, président du conseil municipal, inspecteur général des écoles (ce dernier emploi est une sinécure), se trouve être propriétaire d'une maison ainsi distribuée : sur le devant, une boutique dans laquelle nous avons acheté un almanach, une histoire du Cuzco, dont M. Mesa est l'auteur, une paire de bottines, une paire d'éperons, un chapeau de paille, du papier à lettres, une paire de lunettes, une sangle, une boîte de biscuits, une boîte de conserves. Dans la cour, sous un hangar, nous avons lu l'affiche suivante : *El Ciudadano, journal hebdomadaire du Cuzco, paraissant tous les jeudis.* Dans l'arrière-corps de la maison M. Mesa fait un cours de littérature, de droit, de calcul commercial. Ainsi le docteur Pio Mesa est boutiquier dans le premier corps de bâtiment, directeur-gérant, imprimeur et correcteur sous le hangar, et professeur au fond de la cour, et cet exemple d'universalité vraiment extraordinaire n'est pas le seul que nous pourrions citer. Les métiers les plus dissemblables se trouvent exercés par un seul homme, et il n'est pas exagéré de dire que ces excellentes gens savent toutes choses excepté l'orthographe.

Les derniers jours du carnaval approchaient et, n'ayant aucune envie de *jugar* (jouer), c'est ainsi qu'on appelle sommairement les distractions auxquelles on s'adonne pendant les jours gras, je quittai le Cuzco et me mis en route, comme je l'avais projeté, pour Ollantaïtambo.

Une famille aimable possédant une belle ferme située sur mon chemin, à quelques lieues du Cuzco, m'avait invité à passer chez elle ces trois jours de carnaval loin des baquets d'eau, des seringues remplies d'indigo ou de vermillon, des œufs et de la farine, dont il y aurait forcément feu croisé dans toute la ville. Je m'étais empressé d'accepter cette offre, et la veille du premier jour consacré officiellement à la folie je quittais le Cuzco.

La route mène, par les hameaux situés au nord de la ville, à un point appelé le Cachimayo; là elle dévie vers l'est, et on gravit la *pampa de Huaipo*. Région triste et froide, chemin dangereux, entrecoupé de marais couverts de végétation. Ma mule y enfonçait des quatre jambes à la fois, et j'eus bien de la peine à la retirer de ce mauvais pas. Je n'avançai plus qu'avec beaucoup de précautions. Vers quatre heures du soir un spectacle admirablement pittoresque s'offrit à mes regards.

La *pampa de Huaipo* est ondulée en grande partie. Ayant gravi une de ces collines à pente très douce, je vis soudain se dérouler, à près de

1500 mètres au-dessous de moi, la vallée de Urubamba et de Yucai[1] avec ses grands arbres et ses cultures abondantes. La *pampa* était bordée de ce côté par une pente presque verticale, et, du haut de cet observatoire, les maisons apparaissaient petites comme des jouets sous leurs toits de chaume et avec leurs murs couverts de peintures aux couleurs crues.

La descente se fait par mille zigzags et dure plus d'une heure. Je passai par un pont en chaux et pierre, en *cal y piedra*, comme on dit dans le pays, je traversai la petite ville et entrai quelques minutes plus tard dans la ferme de mes aimables hôtes qui me reçurent avec des cris de joie. On avait invité pour passer *tranquillement* le carnaval quatre ou cinq amis, la famille comptait cinq jeunes filles, deux étaient les nièces du *hacendado*.

Le dimanche, on joua de la guitare et on chanta. Le lundi on dansa ; dans la nuit on but, le mardi on s'arrosa, on se lança des *confetti*, on s'embrassa, et le mystère de cette journée, suivie d'une nuit folle dans une *hacienda* isolée, bien fermée, m'expliqua la raison d'être du mercredi des cendres et du carême. Je compris dès lors le jeûne, les macérations, les confessions, les pénitences.

Détail assez amusant et qui prouve quel est, dans l'esprit de la femme péruvienne, l'effet de l'absolution.

Lorsque six semaines plus tard je repassai dans cette maison, de retour de la vallée de Santa Ana, je fis au milieu d'une conversation, fort traînante et mélancolique, allusion à la *gaîté* des jours de carnaval. « *Señor*, me dit ma jeune voisine avec dignité, je ne sais ce que vous voulez dire. Je me suis confessée, et de tout cela il ne reste plus rien ! »

Il ne reste plus rien me parut aussi remarquable que le fameux *Quoi qu'on die*.

[1] C'est en 1536 que Hernando Pizarro fit une expédition contre l'inca qui s'était retiré dans le fort de Tambo, connu aujourd'hui sous le nom de Ollantaïtambo, au fond de la vallée de Yucay ou de Urubamba. Cieza de Leon (*Chronica del Perù*, cap. XCIV) dit, en parlant de la vallée de Yucay, qu'elle est située à un peu plus ou moins de 4 lieues du Cuzco. Cieza de Leon se trompe, car la vallée est à près de 8 lieues de la capitale. Il est pourtant exact dans sa remarquable description de cette merveilleuse contrée, qui, dans un climat doux et égal, offre tous les agréments des zones tempérées, sans en offrir les rigueurs périodiques.

XVII

Route de Ollantaïtambo. — Les ruines anciennes. — Les *haciendas* de la vallée de Santa Ana.

Le village de Urubamba est moins joli que le village contigu de Yucai, contenant, véritable jardin, des vergers, des prés cultivés, des *andenes* couverts de plantations de maïs, ou de champs de luzerne, un chemin bordé de bouquets de saules ; le fleuve de Urubamba[1], qui traverse la contrée complète l'ensemble charmant auquel depuis longtemps je n'étais plus accoutumé. Je me dirigeai sur Yanahuara, à mi-chemin entre Urubamba et Ollantaïtambo. A la gauche du sentier qui s'éloigne du fleuve, le terrain est couvert de blocs granitiques de dimensions considérables. Ce sont des pyramides, des aiguilles, des obélisques, des pans de murailles, d'énormes champignons, une variété de formes sans fin.

A partir de la *hacienda Yanahuara*, qui se trouve environ à une demi-lieue à la droite du rio de Urubamba, on suit les courbes capricieuses du fleuve coulant à pleins bords. A un quart de lieue en avant, commencent des travaux de terrassement sur les deux chaînes de montagnes qui accompagnent le cours de l'Urubamba. Ces travaux frappent par leur état remarquable de conservation, par le nombre considérable de gradins (nous en avons compté en certains endroits jusqu'à quarante[2]) et par leur énorme développement, qui comprend près de 2 lieues entre Yanahuara et Ollantaïtambo. Les versants étant assez escarpés, les plates-formes sont peu larges, et la montagne se trouve ainsi, jusqu'à une hauteur de 120 à 150 mètres, transformée en une sorte d'escalier gigantesque interrompu par d'immenses blocs de rochers gris ou noirâtres qui s'élèvent sur le versant.

A 2 kilomètres du village, une roche qui se dresse sur la rive droite de l'Urubamba porte une antique peinture. On appelle ce point le *Inca pintay*. On voit, à 30 mètres de hauteur, se détacher en rouge sur le fond jaunâtre

[1] Ucayali, plus haut : rio Vilcanota, Santa Rosa, Vilcamayo, rio de Tarai, de Pisacc, de Urubamba, de Ollantaïtambo, de Santa Ana, de Paro, après sa réunion avec les premiers grands affluents, et en fin de compte Amazones.

[2] A Pisacc, nous avons compté en un point soixante-sept gradins.

la silhouette d'un Indien qui, de la main gauche, tient une massue. Enseigne de forteresse.

A un demi-kilomètre de là s'élève un fortin des plus pittoresques sur la rive opposée du fleuve. Ce fort avec ses tours et ses bastions est adossé à la muraille de rochers qui monte derrière lui à des hauteurs inaccessibles.

Un quart d'heure plus tard, on entre dans le village d'Ollantaïtambo[1] appartenant tout entier à l'époque antérieure à la conquête. Les habitants vivent dans les maisons superbes des autochthones. Ils ont recouvert de chaume ces demeures royales qu'ils font ressembler à des écuries.

Nous demandâmes l'hospitalité à doña Francisca Artajona de Ballon, dans sa *hacienda* située au pied des monuments formant l'antique forteresse.

La cour de la *hacienda* de dame Artajona avait un aspect pittoresque : au lieu de l'éternel poulet, le *huallata*, volatile au plumage blanc, à la démarche originale, donnait quelque peu de couleur à cet enclos sans grâce et sans caractère.

Cette *hacienda* est à peu près la seule bâtisse de Ollantaïtambó datant entièrement du dix-septième siècle : il n'y est pas entré une seule pierre antique : aussi les murs sont crevassés, et les toits menacent ruine. Il est curieux de voir ces constructions modernes s'incliner de vétusté en face des murs anciens qui, à quelques pas de là, s'élèvent fièrement jusqu'aux nues.

En se plaçant sous la porte de la ferme, on est à 180 mètres au-dessous du *castillo* édifié sur un socle de granit transformé dans la partie supérieure en terre-plein à gradins. Les anciens bâtisseurs ne doutaient de rien ; ils ont consolidé la roche là où elle ne leur a point paru suffisamment solide. On y aperçoit des murs de soutènement, des coins de maçonnerie dans les crevasses et des piliers énormes pour consolider la masse granitique en cer-

[1] Ollantaïtambo, environ à 12 lieues du Cuzco, est, au point de vue poétique, une des régions les plus importantes du Pérou. Il existe en effet une légende charmante qui a pour théâtre cette forteresse et la ville. Il est pourtant extraordinaire qu'aucun historien de la conquête n'en parle et que Herrera, Garcilaso et Cieza de Leon ne lui donnent simplement que le nom de Tambo. Garcilaso (*Comment. reales*, lib. V, cap. XXVII) dit à propos de Ollantaïtambo, que « l'inca Viracocha fit faire de grands et somptueux édifices dans tout son empire, et particulièrement dans la vallée de Yucay, et un peu plus loin à Tampo. » Cieza de Leon (*op. cit.*) dit que dans la vallée de Yucay « on voit des ruines des nombreux et importants édifices qu'il y avait dans cette contrée et notamment au Tambo, qui se trouve à 3 lieues au sud entre deux grandes montagnes près d'une gorge.... Dans cet endroit les *incas* possédaient un des forts les plus puissants de leur domaine, établi si bien sur des rochers, que peu d'hommes suffirent pour le défendre contre des ennemis nombreux. Entre ces roches, les flancs sont parfois tellement abrupts, que le fort devient imprenable.... la vallée est remplie de grands *andenes* (terrasses), sous forme de murs superposés les uns aux autres ; sur la partie supérieure de ces murs, ou du moins sur leur épaisseur, les Indiens semaient les grains produisant les fruits qu'ils avaient l'habitude de manger. »



Forteresse située sur la rive gauche du rio de Urubamba, à 3 kilomètres en amont de Ollantaïtambo.

tains points où elle surplombait, et les schistes ardoisiers là où une déclivité trop forte pouvait faire prévoir un éboulement. Tel est le socle sur lequel s'élèvent d'abord les gradins (*andenes*), reliés entre eux par des escaliers, et, au sommet, le majestueux château fort ancien.

A Ollantaïtambo comme au Cuzco, on voit se dessiner sur les murs le curieux problème de la succession des races sur la terre des Andes.

On y suit le développement et le perfectionnement de la technique. On y voit l'art adoptant des procédés pratiques et trouvant en dernier lieu des moyens pour arriver sans grands efforts à un but utile. Les différents appa-



Porte sur une terrasse (*andene*), à Ollantaïtambo.
(Maçonnerie appartenant à deux et peut-être à trois époques différentes.)

reils équivalent à des couches archéologiques et répondent à des ensembles de civilisations diverses.

L'ensemble des ruines peut se diviser en cinq groupes :

Le *castillo*, avec ses palais immenses, ses terrasses, ses pylones et ses escaliers, ses aqueducs et ses citernes ;

Les travaux de sculpture dans la roche vive, sièges, marches, balcons, plates-formes, niches, etc. ;

La ville ancienne, avec ses constructions imposantes, ses rues, ses places, ses *acequias,* ses passerelles en dalles schisteuses, située au pied du château fort ;

Les constructions du versant opposé au *cerro del Castillo*, appelées le tribunal et la prison des hommes et des femmes ;

Enfin, le pont antique sur le fleuve Urubamba, dont le pilier central subsiste encore.

En outre de ces constructions, on voit éparses sur les deux rives de l'Urubamba des pierres énormes taillées sur toutes les faces et évidemment destinées à entrer dans l'appareil des palais. Les travaux ont été interrompus, et ces pierres restées en route portent le nom pittoresque de *piedras canzadas* (pierres fatiguées). Elles fournissent la preuve que les architectes allaient chercher souvent bien loin les matériaux de leur bâtisse et qu'ils savaient mouvoir des masses et des poids considérables, car, parmi ces pierres, il y en a qui mesurent jusqu'à 9 mètres de haut sur 4 mètres de large et 5 mètres de long. Ainsi les blocs qui constituent la façade est du *castillo* présentent des dimensions exceptionnelles. Ils sont en granit rose, parfaitement poli, et l'une des pierres porte en relief des dessins en méandres. Sur certains points de la surface, on aperçoit des cubes, des cylindres, des troncs de cône semblables à de grandes verrues. En d'autres endroits, on constate des creux.

Au bas de l'Andeneria il y a une sorte de petite cour d'environ cinquante pas de largeur (elle est contiguë à la grande place appelée le *Quoichipuncu*), est couverte d'une foule de blocs de rochers travaillés qui proviennent de l'éboulement partiel d'une terrasse et de ses murs de soutènement. Ils ne laissent subsister aucun doute sur le but d'un certain nombre de ces verrues et des creux dont la destination nous avait échappé d'abord ; car il y en a plusieurs gisant les uns à côté des autres, dont les saillies, semblables à des clous énormes, s'étaient évidemment emboîtées jadis dans les creux ménagés dans les blocs voisins ; les édifices acquéraient ainsi une solidité extraordinaire. Dans la majeure partie de ces constructions, les murs d'appareil cyclopéen sont souvent complétés par des murs en moellons ou en schistes ardoisiers, qui détruisent l'aspect grandiose de l'œuvre en granit. Certaines parties, comme les murs de défense, à l'ouest du fort, établis sur des pentes abruptes, sous des angles de 45 à 50 degrés, sont entièrement construites en schistes.

La ville de Ollantaïtambo est située sur un immense terre-plein travaillé avec le même soin que celui du Gran Chimu.

Le plan général de la cité est d'une admirable régularité et, quoiqu'il soit évident que les bâtiments appartiennent à des époques différentes, les architectes ont scrupuleusement respecté le plan adopté par les fondateurs de la ville.

Les canaux d'irrigation, aussi bien ceux du *castillo* que ceux de la ville, provoquent l'admiration. Les premiers sont taillés dans la roche vive, dans

le flanc souvent vertical de la montagne. Les anfractuosités interrompent la ligne du cours d'eau, les fentes sont bouchées par de la maçonnerie. Ces canaux ont eu plusieurs lieues de longueur; l'eau venait des *nevados*, les cimes neigeuses de la Cordillère. Ils conduisent à de grands réservoirs, car ce que les Péruviens regardent aujourd'hui comme des *tapados* (cachettes rem-



Plan du fort et des *andenes* de Ollantaïtambo, *hacienda* de doña Artajona de Ballon.
(Échelle de 1 mill. pour 10 mètres.)

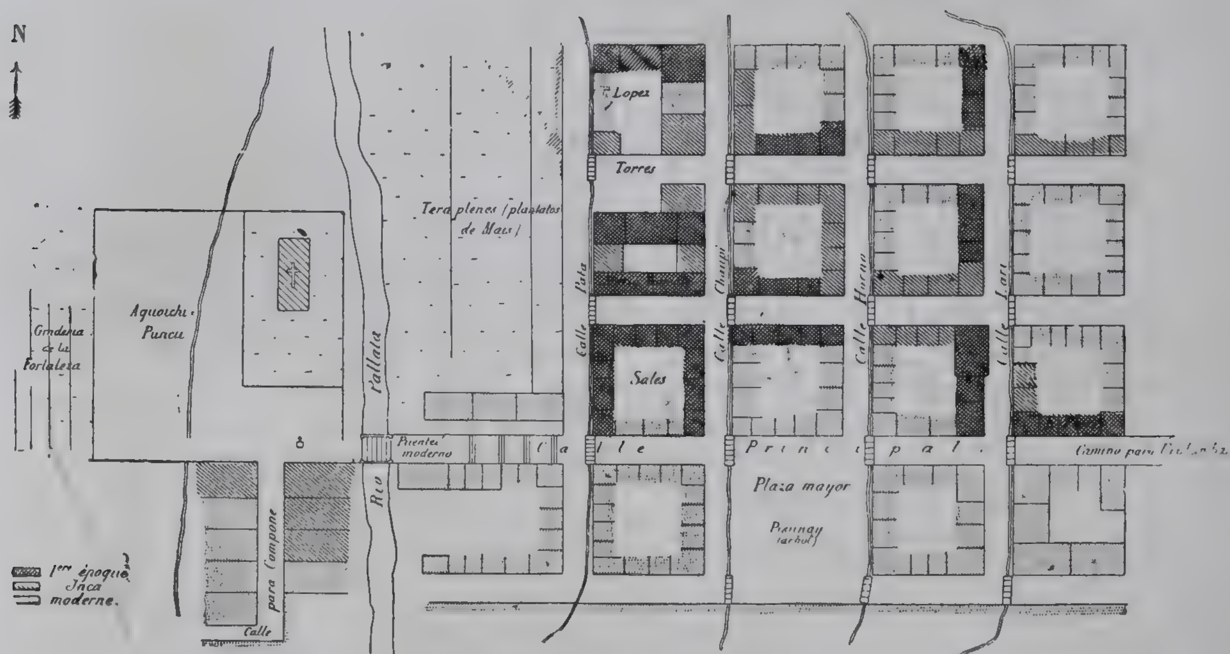
plies de trésors) sont d'anciennes citernes. Une de ces *acequias* sur le Pinculluna et une autre sur le *cerro de la Fortaleza* sont encore dans un bon état de conservation.

Dans la ville, chaque rue est bordée d'un canal alimenté par les eaux du rio Pallata, et, aux carrefours, des dalles schisteuses établissent des passages. Le plus large de ces canaux traverse la grande place ancienne, le *Quoichipuncu* (porte de l'Arc-en-Ciel). Cette place est aujourd'hui défi-

22

gurée par un enclos grossier, au milieu duquel s'élève une église sans style, sans croyants et sans curé. Cependant cette cour royale était jadis d'une régularité parfaite. Les façades intérieures présentent des portes d'un mètre et demi de large, entre des piliers de 80 centimètres, immense *atrium* d'un caractère sévère, avec ses piliers, ses linteaux et ses trottoirs en granit poli et brillant.

La *horca* des hommes et des femmes, construite en schistes ardoisiers, ne produit pas un grand effet d'ensemble. Les pièces de ce palais sont séparées par des parois relativement minces, sans aucune décoration. Toutes les salles donnent du côté de l'ouest, et l'on aperçoit de là, sur le pan nord-est du *cerro del Castillo*, mur de granit noir, presque vertical, le sanctuaire



Plan de la ville de Ollantaïtambo. (Échelle de 1 mill. pour 5 mètres.)

de l'*Inca-misana*, sculpté dans la roche résistante. Les anciens y ont creusé des marches étroites, des niches, des guérites, des sièges, des plates-formes qui se succèdent et s'élèvent jusqu'à une hauteur de près de 100 mètres.

Le voyage d'ascension se fait ainsi : on monte d'abord huit marches pour arriver à la première plate-forme ; deux marches conduisent à une seconde terrasse en retrait au-dessus de la première. En gravissant trois marches très élevées, on atteint deux niches à droite, et après deux nouvelles marches de 75 centimètres, on aboutit à un passage extrêmement étroit, poli comme du marbre. A ce point, on se trouve à 10 mètres plus à l'est qu'au point de départ.

Alors, les escaliers se dirigent vers l'ouest, de sorte qu'après avoir franchi quarante-neuf marches séparées par sept plates-formes, on se trouve devant



¡Vue générale du fort (façade nord) et de la vallée de Ollantaïtambo.

le grand autel, tourné vers l'est, exactement au-dessus du point de départ.

Le *peñon* ou plateau supérieur, dont un Indien, à ce qu'on m'a dit, a fait l'ascension, est séparé de la dernière terrasse par le pan absolument perpendiculaire de la roche. Il n'y existe aucun vestige d'escalier, et je crois que l'Inca-misana n'est pas terminé, comme la majeure partie des travaux qui appartiennent à cette époque de la construction de Ollantaïtambo. Tel était aussi l'avis de mon guide, don José Gabriel Trecierra.

Il se trouve au Cuzco et ailleurs des gens qui ont vu Ollantaïtambo, et qui, après en avoir parcouru les ruines, continuent à dire que toute cette œuvre de géant a été faite par le fameux Ollanta, un homme de guerre et un conspirateur.

La légende veut que les monuments qui s'élèvent dans cette région aient été édifiés en quelques années[1] ! Il n'est pas impossible que les murs de défense en schistes ardoisiers recouverts de stuc, aient été édifiés

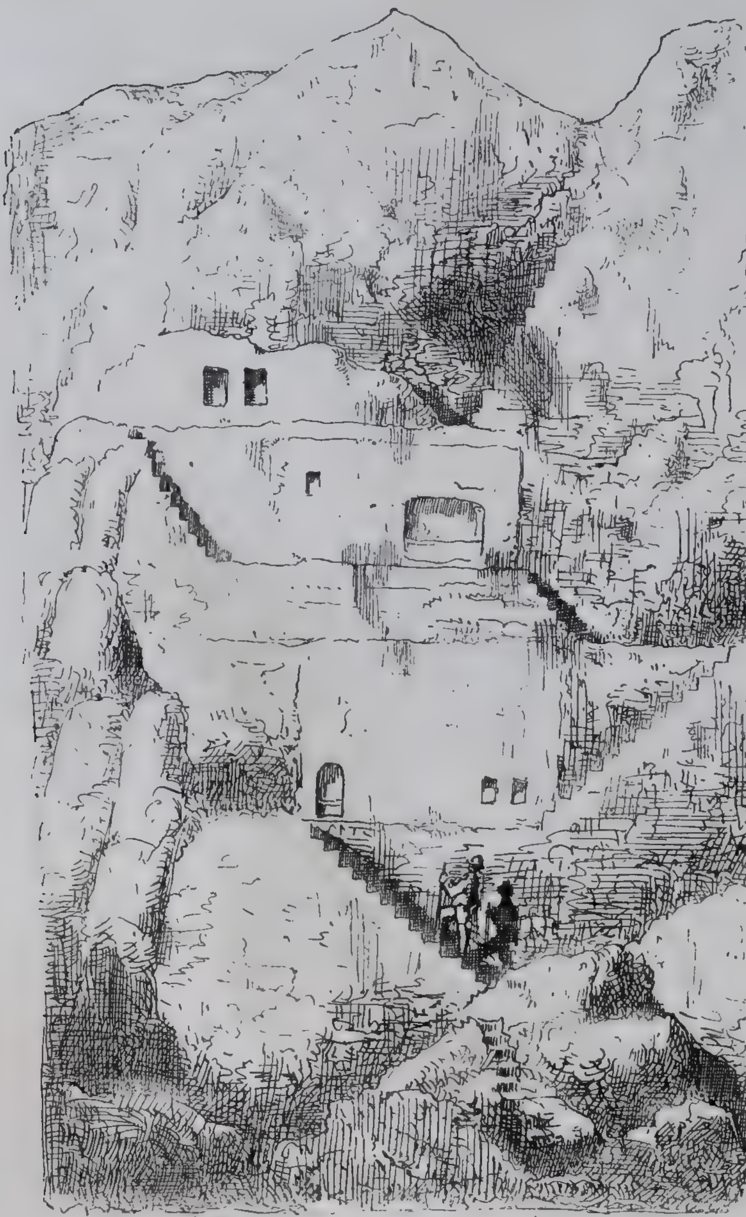


Mur de défense (forteresse de Ollantaïtambo) en schistes ardoisiers recouverts de stuc. (Page 336.)

[1] Tradition relative à Ollantaïtambo (consulter le travail de Valdes y Palacios : *Viagem da Cidade do Cuzco a de Belem do graô Para*, 1 vol. in-8). — Sous le règne d'Huayna Capac, Ollantay (ou Ollanta) de Tampu, appartenant à la race des Antis, CURACA (chef) de naissance, avait été nommé gouverneur de la province de l'empire appelée *Anti-Suyu*. Beau, brave, victorieux, le capitaine devint amoureux et séduisit une fille légitime de l'inca Huayna Capac. L'inca venait de concentrer des forces considérables, parmi lesquelles le contingent des Antis, commandé par Ollantay, pour terminer la conquête du *Chincha-Suyu*. Le jour de la revue, avant le départ, Ollantay, armé de son *champi* (sceptre de bronze des commandants) et le *mascapaicha* (le diadème des nobles) sur le front, profitant de la faveur et des éloges avec lesquels l'avait reçu l'inca, s'inclina devant le souverain et lui demanda la main de sa fille. L'inca la lui refusa avec indignation ; et la nuit même, Ollantay, sachant que la peine de mort l'attendait, s'enfuit avec sa maîtresse, suivi de ses troupes.

Le capitaine Rumi-Ñahui (œil de pierre), jaloux depuis longtemps de la faveur dont jouissait Ollantay, plein du désir de le perdre entièrement et de le livrer au châtiment, pénétra ou feignit d'avoir pénétré dans le couvent des vierges par simple curiosité ; mais il se garda de donner lieu au soupçon d'avoir abusé d'aucune d'elles ou d'avoir touché à aucun vêtement (la loi infligeant la peine de mort à ces crimes, mais ne prévoyant pas celui dont Rumi s'était rendu coupable). Ce crime de Rumi-

rapidement, mais, quant à l'ensemble, on peut dire qu'il a fallu des générations pour terminer ce travail colossal, et combien de générations ont passé depuis qu'il est terminé! Sur l'Inca-misana, qui borde le côté ouest-sud-ouest de la propriété de don Manuel Bera, nous avons fait une observation qui pourra contribuer à faire évaluer l'antiquité à laquelle remontent ces travaux; les marches, les niches, les plates-formes, ont repris aujourd'hui la couleur du massif, couleur noirâtre.



Partie centrale du Inca-misana à Ollantaïtambo.

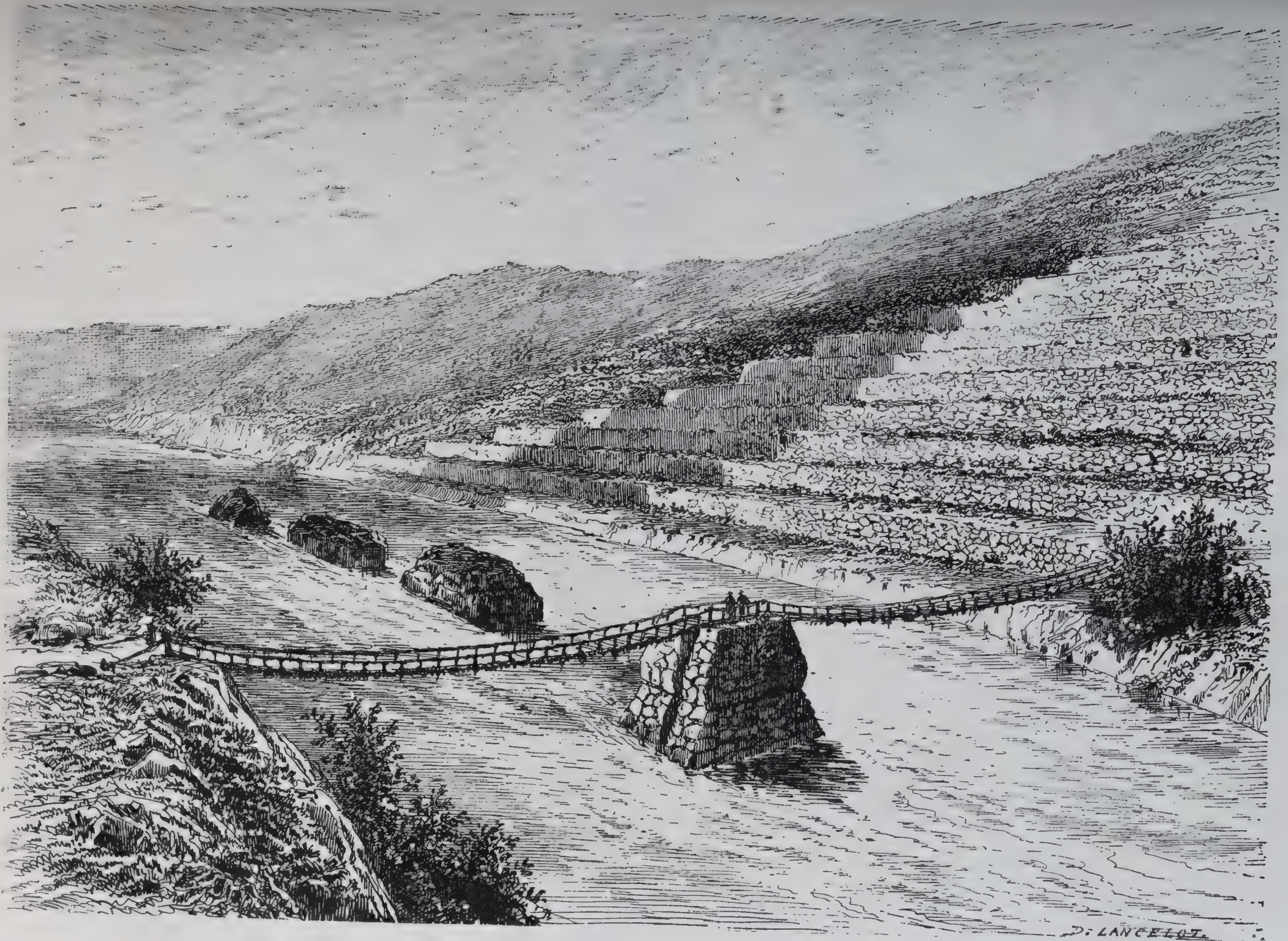
Ñahuy était une ruse concertée d'avance avec l'inca. On le jugea et il fut exilé et chassé de la cour, après avoir été déclaré déchu de ses dignités.

Suivi d'un jeune Indien, sur la fidélité duquel il pouvait compter, il se retira chez les Antis et demanda à Ollantay de le recevoir. Bien qu'il eût dans le principe manifesté beaucoup de défiance, le chef des Antis finit par le croire victime de la cruauté de l'inca et lui accorda sa confiance. Rumi-Ñahui en profita pour étudier le pays, la forteresse d'Ollantaïtambo et ses moyens de défense; lui-même organisa en partie la résistance. Quand tout fut prêt, le faux allié envoya son compagnon prévenir l'inca, lui recommandant surtout d'attaquer, au jour indiqué, le corps des *Sinchis*, qui le connaissaient et lui obéiraient. Rumi-Ñahui proposa à Ollantay de diviser son armée en deux parts, qui veilleraient alternativement et se livreraient à tour de rôle aux plaisirs des fêtes, de manière que, tout en assurant le service, il n'y eût pas de jalousie parmi les soldats. La manœuvre fut conduite avec tant de secret, que rien ne transpira sur l'approche de l'inca, jusqu'à ce que, le second jour des fêtes, pendant qu'Ollantay assistait à un festin, on vint le prévenir que l'armée de l'inca venait par le chemin de Lares.

L'attaque fut violente; une partie de la garnison soutint vigoureusement l'assaut. Mais les Sinchis livrent la ville située au pied de la forteresse, et la confusion se met parmi les défenseurs, qui abandonnent leur chef.

Ollantay prend lui-même la fuite et, voyant tout perdu, s'élance vers la rivière, pour se donner la mort; mais Rumi-Ñahuy et ses hommes le saisissent par la ceinture et l'entraînent aux pieds de l'inca, qui s'avançait porté dans son palanquin.

Après la pacification du pays, l'inca retourna au Cuzco, où il y eut de grandes fêtes pour célébrer



Pont suspendu sur le rio de Urubamba à Ollantaïtambo (p. 345).

Sur des pans de mur, j'ai trouvé des inscriptions gravées dans la roche [1]. Ces inscriptions, qui embrassent une époque de soixante-quatre ans, ont une même couleur légèrement verdâtre, presque blanche. On se demande avec surprise combien de siècles il a fallu pour noircir cette roche, si plus d'un demi-siècle ne produit sur la teinte aucune altération appréciable!

Le pilier de l'ancien pont de Ollantaïtambo, qui soutient aujourd'hui un pont suspendu en fibres végétales, est de dimensions considérables et de ces proportions gigantesques qu'affectent souvent les œuvres de l'humanité jeune.

On me parla à Ollantaïtambo des vestiges anciens qui existaient sur le versant est de la Cordillère, et dont je connaissais de nom les principaux, Vilcabamba et Choquequirao. Ce dernier groupe de ruines, je l'avais vu sur le bord de l'Apurimac, en face de la terrasse de Incahuasy. On me parlait d'autres villes encore, de Huaina-Picchu [2] et de Matcho-Picchu, et je résolus de faire une dernière excursion vers l'Est, avant de continuer ma route vers le Sud. Le passage de la Cordillère au-dessus de Ollantaïtambo n'offre point de difficulté. Après Avaspampa, qui contient un certain nombre de murs

cette victoire, l'inca fit comparaître devant lui Ollantay et Rumi-Ñahuy. Il accorda au premier le pardon et la vie sauve, mais il lui ordonna de quitter l'empire avec sa famille et ses richesses. Quant à Rumi-Ñahuy, le monarque lui exprima toute sa gratitude, mais il déclara qu'il ne pouvait récompenser des services rendus au prix d'une trahison odieuse contre son hôte. Ayant servi l'empire, mais trahi la confiance et l'amitié, il méritait un payement pour ses services et un châtiment pour sa perfidie. Huayna lui donnait donc le cinquième de ses propriétés royales, pour lui et ses descendants, et l'exilait à tout jamais, lui et les siens. Le lendemain de ce jour, Ollantay et Rumi-Ñahuy quittaient pour toujours le territoire des incas, et personne ne les revit.

Telle est la légende qui a survécu de père en fils à Ollantaïtambo même. Mais en dehors de cette histoire, il subsiste sous le nom de OLLANTA, un drame vraiment admirable en langue quichua. Les péripéties de la légende y sont altérées, embellies, ennoblies encore et donnent une haute idée de la valeur morale des souverains, de la constitution de la famille et des sentiments exquis d'honneur, d'amour et de courage parmi les autochthones. Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette œuvre littéraire; qu'il nous suffise d'indiquer le remarquable travail de philologie de M. Pacheco Zegarra, avocat, ancien secrétaire de la légation du Pérou à Paris, qui a publié ce drame, avec une fort belle traduction, chez Maisonneuve. C'est de beaucoup l'œuvre la plus complète sur ce sujet.

[1] Voici ces inscriptions :

NATIVIDAD SIBIRICHI 1812
GÑAL MILLER 1823 LARRIEU 1854
GÑAL SEGURA 1870
TOMASA ROMAS DE ARAGON 1876.

[2] Nous croyons devoir rappeler ici la seule note bibliographique qui peut se rapporter à cet endroit (*El brillante porvenir del Cuzco*, por el fray Julian Bovo de Revello. Cuzco, 1848, p. 26). Seulement Huaina-Picchu y paraît sous le nom de Huaina-Pata, ce qui n'est guère étonnant, *pata* voulant dire *colline*.

anciens en mauvais état, on monte pendant près de cinq heures jusqu'au sommet du col. Là se trouve un singulier monument : c'est un tertre ou pyramide formé avec les crânes des chevaux, des mules et des ânes morts en cet endroit élevé. Ce monument funéraire est surmonté d'une croix dont le sommet et les bras supportent également des crânes de ces animaux. Mes guides indiens se signèrent sans s'arrêter et en interpellant les bêtes avec des jurons énergiques.

Ce qui m'a toujours surpris et pénétré d'admiration, c'est la façon étonnamment leste avec laquelle les Indiens cheminent à pied dans la Cordillère. Ils montent et descendent du même pas. Ils parlent rarement, ne se plaignent guère, ne s'arrêtent jamais. Lorsqu'on fait pour un instant une halte pour allumer un cigare, l'Indien gagne aussitôt cent cinquante ou deux cents mètres. Il ne marche pourtant pas vite, mais il avance sans relâche. C'est ce qui fait de lui un courrier incomparable. Souvent, lorsqu'on le charge d'une course de plusieurs jours, il amène sa femme ; celle-ci emporte son enfant sur le dos, le chien les suit ; le mari porte les provisions. Les voilà en route : l'Indien chique la coca et file le coton, la femme chantonne et file aussi. Ils mangent sans s'arrêter et ne font qu'une courte halte pour boire ; vers le soir ils mâchent, « pour se réconforter », des haricots rôtis. J'étais escorté d'un Indien et de sa famille qui voyageaient dans ces conditions.

La descente, dite du *Padre Eterno*, qui conduit dans la vallée du rio Lucumayo est fort rapide ; on est dans les neiges à dix heures du matin ; on sort de l'aridité des hauts plateaux à midi ; on se trouve au milieu d'une végétation ligneuse deux heures plus tard, et on dîne à six heures du soir avec des oranges et des bananes à Huiro, propriété du seigneur Vargas.

On se demande avec étonnement pourquoi les propriétaires de la vallée de Santa Ana, les *hacendados*, tous fort riches, n'ont pas fait établir un chemin longeant les rives du rio Urubamba, et pourquoi ils s'imposent un détour considérable et la nécessité de s'élever à des altitudes inhospitalières pour franchir la Cordillère, quand il leur serait si aisé d'abréger leur route en suivant une ligne droite.

Pour changer de nom et s'appeler le rio de Santa Ana, après qu'il a traversé, par une étroite brèche, la chaîne de la *Cordillera real* et quitté l'Entre-Cordillère, pour sillonner le versant oriental des Andes, le rio Urubamba n'en demeure pas moins le même fleuve. Il suffirait donc pour aller d'un point de l'Urubamba à un point du Santa Ana, de suivre le cours de l'eau ; mais il faudrait élargir la porte déjà existante, afin de donner passage aux hommes et aux mulets, et la question, à l'étude depuis trois

siècles, n'est pas encore résolue. Dans ce pays de *mañana* sans fin, l'administration a plus de lenteurs encore que les administrés. Les ingénieurs, les inspecteurs du gouvernement, ont dressé des plans, présenté des devis : ils ont expérimenté le passage. — La solution de l'affaire est toujours pendante. Et toujours, on escalade le mur qui se dresse devant soi, au lieu de passer par la brèche en l'élargissant.

L'indolence retardera longtemps encore la décision à intervenir: souvenons-nous que nous sommes dans un pays où, pour rouler artistement une cigarette, le plus fervent catholique remettrait au lendemain son entrée dans le paradis.

Une surprise des plus agréables m'attendait dans cette gorge de Lucumayo. La rivière ayant produit un éboulement, nous ne pûmes suivre le sentier ordinaire ; nous cherchâmes donc notre route à travers les arbrisseaux de la plaine de Umasbamba. Soudain nous nous trouvâmes en présence d'un palais en granit d'un appareil semblable aux plus belles parties d'Ollantaïtambo. L'intérieur et l'extérieur étaient cachés par la forte végétation tropicale qui s'élève déjà vigoureuse en cet endroit. C'était probablement une des stations intermédiaires entre Vilcabamba et Choquequirao d'un côté et Ollantaïtambo de l'autre. Cette découverte si inopinée, due au plus grand des hasards, m'a fait comprendre combien de trouvailles précieuses on peut et on doit encore faire dans ces parages, avant de connaître d'une façon complète et définitive le pays des incas.

A partir de Huiro commence la vallée chaude. On se trouve dès lors dans la *Montaña*, région admirable, belle de cette beauté sauvage qui résiste aux efforts de la civilisation, belle d'une beauté superflue, car elle n'est connue que d'hommes de race inférieure qui ne sauraient l'apprécier; beauté dangereuse et pleine de périls que personne ne saurait vaincre.

La chaleur de la *Montaña* n'est pas ce souffle vivifiant qui fait les robustes santés, qui permet aux races de s'épanouir sous un soleil propice; c'est un souffle ardent qui énerve les volontés, étouffe l'activité, engendre la paresse et ramène à l'état primitif.

Un mouvement rétrograde se manifeste forcément, malgré les efforts les plus louables tentés par les vaillants fermiers qui se sont installés dans cette contrée et qui y cultivent la canne à sucre, le café, le cacao et la coca. L'homme, dans ce milieu, devient mou, son vouloir s'use avec ses forces, son estomac se révolte, son sang circule irrégulièrement ; les pulsations accélérées de la fièvre le minent, une certaine léthargie s'empare de lui, et la descendance, née dans ces parages, solde la dette contractée par le père dans sa guerre contre le climat. C'est ainsi que la civilisation ne

peut atteindre un épanouissement vivace dans la *Montaña*, car la race qui s'efforce de l'implanter ne possède pas un organisme capable de résister aux influences sous lesquelles on veut le forcer de fonctionner.

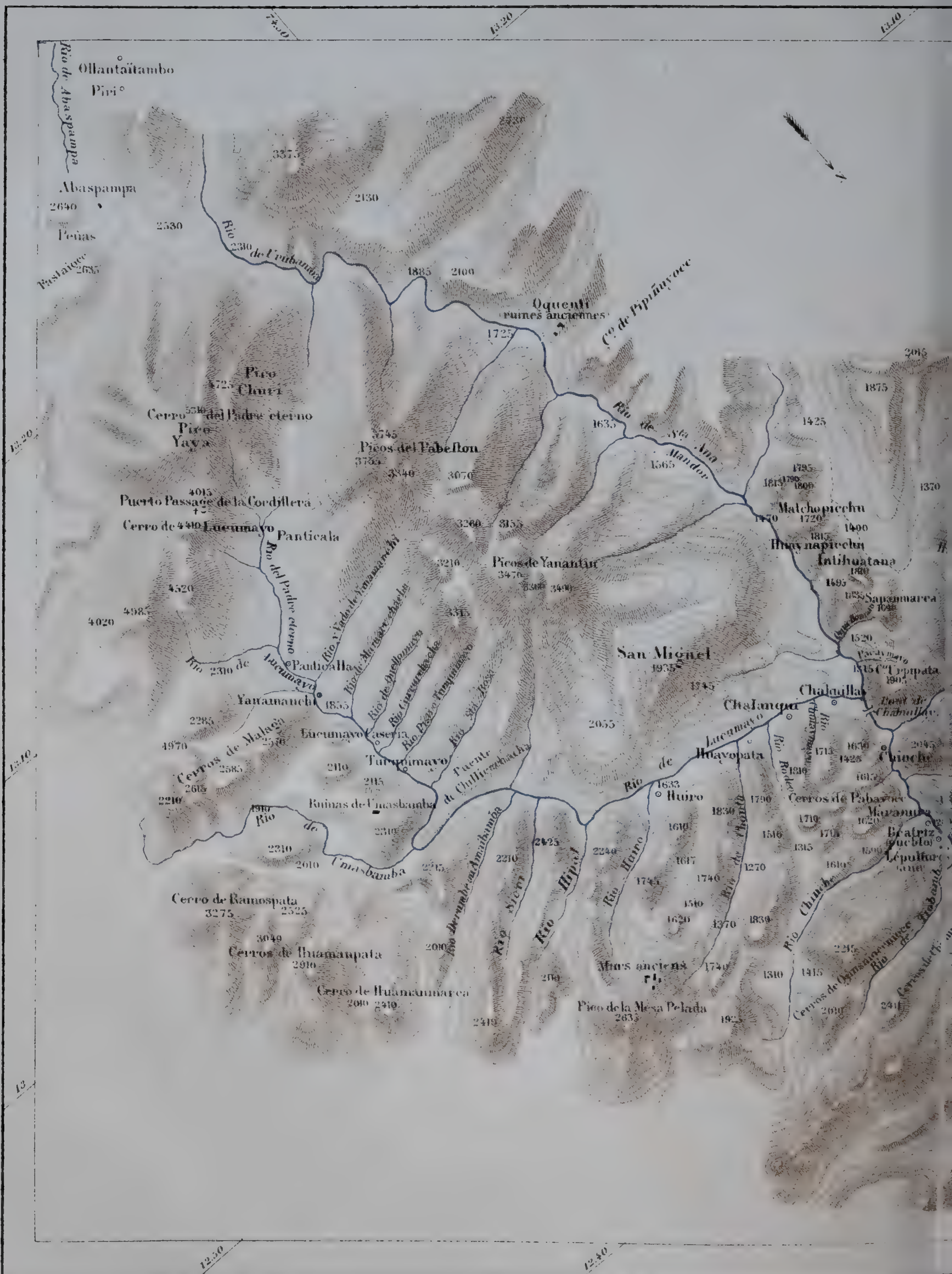
Toute cette contrée a été conquise pas à pas sur les races sauvages, Connaître ces peuplades étranges, ces êtres, qui sont moins avancés en civilisation que ne l'étaient nos ancêtres il y a plusieurs milliers d'années, voir cette créature enfantine, qu'on est en droit de considérer, jusqu'à un certain point, comme l'image la plus exacte de l'ancêtre présumé de l'homme, tel était le programme que j'arrêtai à Huiro et que je mis à exécution aussitôt. J'avançai lentement à travers les *haciendas* si nombreuses de cette grande



Hillapani, dernière station des blancs dans la vallée de Santa Ana.

vallée de Santa Ana jusqu'au village de ce nom, qui est en même temps le siège de la sous-préfecture de la Convencion. Là, je fis les préparatifs nécessaires pour une excursion d'un mois, louant des hommes, faisant des provisions de vivres et, accompagné d'un guide qui jadis, comme chercheur de quinquina, s'était aventuré dans les forêts du *Mainique*, je me mis en route en longeant une des plus belles montagnes du monde, l'Urusayhua-Lesseps, vers la ferme d'Echarate. A une lieue de là se trouvait autrefois la maison des missionnaires apostoliques, qui ont leur siège à la Recoleta, au Cuzco. L'endroit est d'une beauté et d'une majesté incomparables. Au-dessous de la *hacienda*, le rio de Santa Ana, large et superbe, grossi des mille torrents qui viennent se joindre à lui, roule des vagues

Ch. Wiener Pérou et Bolivie.



Gravé par Erhard, 12, Rue Duguay-Trouin.

HACHET

VALLÉE DE SANTA-ANA

DEPUIS LE COL DE LA CORDILLÈRE ORIENTALE
JUSQU'AUX CERROS DE YCHITARIATO

dressé et dessiné par

CH. WIENER

Paris

Imp. Erhard.

écumeuses; sur le bord opposé se dresse l'immense *cerro de Urusayhua* avec ses pans en quelques endroits abrupts, déchirés par des sources vives qui, perçant en maints endroits le flanc de la montagne, se jettent en cascades majestueuses du haut de roches inaccessibles dans les profondeurs de la vallée. Ce spectacle, toujours varié, reste le même jusque dans les environs d'Hillapani. Cette ferme, aujourd'hui dans un état complet de délabrement, est la dernière station des blancs dans la vallée. Ce poste avancé de notre civilisation n'a ni le caractère imposant des forts anciens, ni le caractère austère de l'église apostolique, ni l'air hospitalier de la vieille ferme espagnole; c'est une ruine délabrée avec une croix affaissée sur le toit, sans grâce, sans grandeur, sans dignité, abri de la misère au milieu d'une nature exubérante. On éprouve une impression pénible à la pensée que les sauvages doivent considérer cette maison comme la marque de notre civilisation! Heureusement les sauvages ne sont pas capables d'une appréciation artistique, et peut-être est-il utile qu'au moment d'entrer en relation avec des hommes civilisés, ils ne se trouvent pas trop dépaysés dans un nouveau milieu.

XVIII

Les Chunchos. — Sauvages sur les bords de l'Ucayali. — Les tribus des Piros et des Campas. Habitations. — Quelques coutumes. — Croyances. — Langues.

Je laissai derrière moi Hillapani, passai dans un canot fait d'un tronc d'arbre sur la rive gauche du Santa Ana, et me trouvai dans les domaines habités par une tribu de sauvages, les Piros. Au Pérou, on appelle toutes ces tribus du nom générique de *Chunchos*, terme quichua, signifiant *homme inculte;* la prononciation de ce mot pourrait être figurée ainsi : *Tch-oûncho.*

Le premier campement de sauvages que je rencontrai, sur mon chemin, trois jours plus tard, ne fit naître en moi aucun étonnement. Il en serait certes autrement si on arrivait dans ce milieu primitif une heure après avoir quitté Paris ou même Lima. Mais en y parvenant, après avoir traversé

les grandes et les petites villes de l'intérieur, les hameaux des Indiens, les *estancias* des vallées chaudes, la gradation des civilisations qui y sont présentées fait paraître, par un mouvement en sens inverse, ce dernier échelon de culture humaine comme une conséquence logique, naturelle, fatale, de tout ce qui a précédé. La distance du costume européen à la nudité absolue est immense ; mais lorsqu'on voit l'homme se dépouiller petit à petit selon les exigences du climat, selon le degré de son industrie, de toutes les pièces de vêtement qui d'abord pouvaient sembler indispensables, on ne sent plus la différence entre la créature humaine couverte à peine d'un morceau de tissu misérable et l'homme dépourvu de cet abri primitif, et l'on trouve



Première halte sur la rive gauche du Santa Ana en aval de Hillapani.
(*Rancho* improvisé sur une clairière, abri pour une nuit).

naturel qu'il le rejette comme une chose inutile et gênante. On est d'autant plus porté à cette sorte d'indulgence que petit à petit on s'est défait soi-même de bien des éléments de la toilette européenne. La chaleur excessive, les chemins impraticables imposent ces changements de mode.

Pour avancer dans les forêts de l'Ucayali on emploie le *machete*. Une série d'Indiens marchant les uns derrière les autres, abattent les branches, les arbrisseaux, les lianes, et c'est seulement ainsi que l'on peut pénétrer dans le fouillis inextricable de la forêt. Le passage devient plus facile lorsqu'on atteint le grand bois vierge. Semblables à un dôme immense, les couronnes des arbres séculaires portées par des troncs gigantesques de plus de 50 mètres de hauteur empêchent de voir le ciel. Parfois, mais bien rarement, un rayon doré éclaire le chemin que lui a frayé la foudre, et joue sur

le tapis épais et humide de feuilles mortes et de mousses veloutées. Sous la voûte sombre hurlent les singes, crient les perroquets, parfois, au loin, on entend le rugissement d'un fauve ou le cri d'angoisse de la bête traquée. Les animaux maîtres de ces lieux animent la forêt vierge de leurs idylles et de leurs drames, de leurs chasses et de leurs guerres.

La première tribu, au milieu de laquelle j'ai passé quelques jours, pratique un commerce annuel avec les fermiers de Santa Ana.

Trente à quarante Piros se rendent généralement pendant les mois de juillet et d'août à Hillapani où ils échangent leurs tissus, leurs poteries,



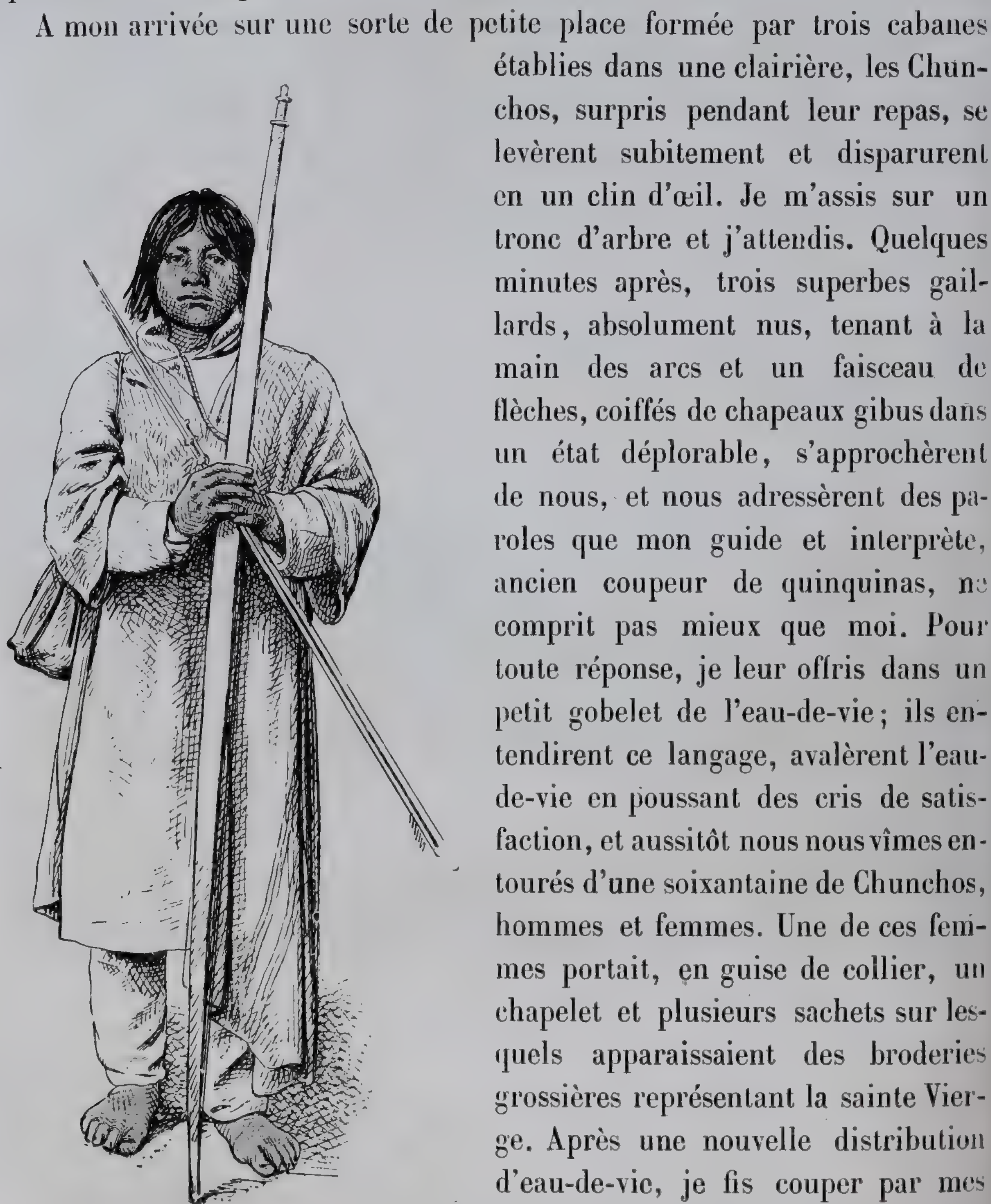
Première station des *Chunchos*, huttes d'une tribu *Campa*, sur la rive gauche du Santa Ana, en aval de Hillapani.

des oiseaux vivants et certaines plantes ayant chez eux la réputation de posséder des vertus curatives[1], contre des haches, des fusils, de vieux vêtements et, depuis quatre ou cinq ans, contre des pièces d'argent dont ils font des colliers, quoiqu'ils en comprennent, dit-on, la valeur. En 1876, ils ont même vendu, pour une trentaine de piastres, des enfants de quatre

[1] Eu égard aux connaissances médicales, les Chunchos sont beaucoup plus avancés que les Indiens. Ces derniers ont les superstitions les plus bizarres et les coutumes les plus baroques. Ils boivent, pour conjurer la fièvre, des vases entiers de vieilles urines, coupent des cochons d'Inde en deux moitiés et s'appliquent les morceaux sur le front, lorsqu'ils souffrent de maux de tête, etc. La longueur, l'épaisseur, et le nombre des cierges offerts aux saints, en cas de maladie, sont dosés avec une minutie remarquable.

ou cinq ans. Ces pauvres petits, accoutumés à se nourrir exclusivement de bananes, de yuca et de poissons, sont morts de la nourriture substantielle que leur faisaient prendre les fermiers.

A mon arrivée sur une sorte de petite place formée par trois cabanes établies dans une clairière, les Chunchos, surpris pendant leur repas, se levèrent subitement et disparurent en un clin d'œil. Je m'assis sur un tronc d'arbre et j'attendis. Quelques minutes après, trois superbes gaillards, absolument nus, tenant à la main des arcs et un faisceau de flèches, coiffés de chapeaux gibus dans un état déplorable, s'approchèrent de nous, et nous adressèrent des paroles que mon guide et interprète, ancien coupeur de quinquinas, ne comprit pas mieux que moi. Pour toute réponse, je leur offris dans un petit gobelet de l'eau-de-vie; ils entendirent ce langage, avalèrent l'eau-de-vie en poussant des cris de satisfaction, et aussitôt nous nous vîmes entourés d'une soixantaine de Chunchos, hommes et femmes. Une de ces femmes portait, en guise de collier, un chapelet et plusieurs sachets sur lesquels apparaissaient des broderies grossières représentant la sainte Vierge. Après une nouvelle distribution d'eau-de-vie, je fis couper par mes hommes des branches d'arbre pour en faire un *rancho*, abri pour la nuit. Dès que les Chunchos comprirent de quoi il s'agissait, ils arrachèrent des feuilles de bananiers et aidèrent avec un empressement tumultueux mes hommes à couvrir le toit de cette tente improvisée, puis ils s'accroupirent autour de moi et me regardèrent manger. Après le repas, un des leurs me conduisit dans une hutte, où un vieux Chuncho venait d'expirer dans un coin. Je l'examinai, fis signe



Campa habillé en partie avec des vêtements européens, en partie avec des vêtements tissés par sa tribu. (Armes indigènes.)



Le rio de Santa Ana, en aval de Hillapani, pendant la saison sèche.

au sauvage que je n'y pouvais rien et ressortis de la cabane. L'Indien raconta probablement aux autres que je n'étais pas tout-puissant et que le vieux était bien mort. Toute la bande se leva aussitôt, et une danse commença, accompagnée de violents hurlements; sautant les uns derrière les autres, hommes, femmes et enfants décrivaient sur la petite place une série de courbes, puis passaient à travers la hutte, en continuant leurs



Sauvages campas habillés en partie avec des vêtements européens, en partie avec des vêtements tissés par les femmes de leur tribu.

gambades. Soudain tout rentra dans le silence, deux Chunchos pénétrèrent dans l'habitation et reparurent bientôt en tenant par les jambes le corps inanimé du vieillard. Précédés de trois Piros habillés de pantalons et de chemises de coupe européenne sur lesquelles ils avaient passé un *uncu*, la chemise nationale que savent tisser les femmes Chunchas, ils se mirent à courir à travers les broussailles en traînant le cadavre, qui rebondis-

sait sur les aspérités du terrain; les autres Indiens suivirent, un à un, en poussant des cris inarticulés. Arrivés sur le bord du fleuve, ils jetèrent la dépouille dans l'eau et, lorsqu'elle eut disparu sous l'onde, ils revinrent sur la petite place s'accroupir encore autour des restes de leur repas abandonné et le continuèrent d'un appétit féroce au milieu de lamentables gémissements. Le corps reparut à 50 mètres en aval et resta accroché à la branche d'un arbre énorme tombé dans le fleuve.

La nuit arriva, et ils se retirèrent dans les cabanes; le silence s'établit bientôt. Lorsque la lune fut montée sur l'horizon, je quittai avec précaution mon abri pour m'approcher de leurs huttes. A travers les roseaux qui en forment les parois, je pus distinguer une quarantaine d'individus dans chacune d'elles, les uns couchés, les autres accroupis, toujours accouplés et entourés de mineurs. Dans une des huttes, il y avait trois couples dormant dans des hamacs tendus transversalement. C'était un concert de ronflements bruyants. Accompagné de deux de mes hommes, je me rendis au bord du fleuve; le corps qui y avait été jeté deux heures auparavant flottait toujours entre les branches du *chonta* qui barrait une partie du fleuve. Nous nous mîmes à cheval sur le tronc et retirâmes non seulement le premier corps, mais un second qui semblait avoir séjourné dans l'eau deux ou trois jours.

Je détachai les têtes et nous remîmes les cadavres à flot. En retournant à mon gîte, j'ajoutai à mon bagage ces deux spécimens anthropologiques uniques en Europe des races du haut Ucayali.

Je me levai avant l'aube pour assister au réveil des Chunchos. Ils reparurent avec le soleil, attisèrent le brasier et, accroupis autour du feu, firent bouillir des feuilles de tabac dans un pot de terre cuite fort joli et, dans un autre vase, une fleur cramoisie dont ils avaient une provision dans un petit panier. Cette dernière bouillie fut prête la première; elle était d'un rouge grenat. Les Indiens y trempèrent leurs doigts tour à tour et s'en barbouillèrent grossièrement la figure; les femmes en teignaient leurs seins. Une vieille Indienne, qui remuait avec un petit rameau la bouillie de feuilles de tabac, ôta, après environ deux heures, la marmite du feu. Hommes et femmes accoururent, y trempèrent leurs doigts et les léchèrent ensuite. Je faisais des efforts, en écoutant avec la plus scrupuleuse attention tout ce qu'ils disaient, pour surprendre quelque terme qui, par sa similitude avec la langue quichua, pût me servir de point de départ pour un recueil de mots, un vocabulaire de leur langue. Peine inutile. Le caractère même de leur idiome est absolument différent de la langue des Indiens de la *Sierra*. Point de gutturales, point d'explo-

sives, un langage doux et harmonieux, même en passant par leurs gosiers raboteux.



Campa en costume de fête
(taille 1m,54) (P. 356).



Campa : femme âgée d'environ 18 ans
(taille 1m,41 ; jarretières en fil anglais.) (P. 356.)

Le surlendemain dans la nuit, lorsque les Piros furent endormis, je me remis en route.

Après avoir franchi à l'aube un fleuve dont je n'ai pu savoir le nom, nous parvînmes vers dix heures dans une clairière à 150 mètres d'une

petite hutte isolée, habitée par une seule famille de Chunchos. Ils paraissaient être absolument noirs; cependant je remarquai bientôt qu'ils étaient peints, car ils refaisaient leur toilette en se mettant par le procédé usité chez les Piros de la teinture sur le corps. Après cette opération, l'Indien alla chercher dans sa hutte une hachette très bien travaillée en jade (ou plutôt jadite) vert. La femme s'agenouilla devant un tronc d'arbre et l'Indien faisant passer une partie des cheveux de sa compagne par-dessus le tronc, se mit à frapper avec sa hachette de petits coups secs sur l'abondante chevelure. Il continua ce manège pendant près d'une demi-heure, puis l'Indienne s'assit sur le tronc d'arbre, et son compagnon lui arracha par poignées et avec la plus grande facilité ces cheveux qui avaient été brisées à environ 4 centimètres de la racine par le martellement. L'Indien enduisit alors la chevelure de sa compagne d'une sorte d'huile (à en juger par l'odeur, c'était de l'huile de naphte), tressa deux grandes nattes tombant sur le dos et ramena les cheveux qu'il avait coupés d'une façon originale sur le front de la Chuncha. Cette coiffure présentait à peu près le même caractère que celle qui est à la mode à Paris depuis quelques années. Je m'approchai, offrant de l'eau-de-vie et un canif en échange de la hachette. Après les premières frayeurs, ils acceptèrent, et, rassurés, ils me demandèrent une bobine de fil qu'ils avaient remarquée dans mon trousseau. Je leur en donnai quelques mètres. La femme en arracha deux morceaux et s'en fit, en les nouant au-dessous des genoux, une sorte de jarretières. Le mari s'était introduit sous la peau, sur la lèvre supérieure et sur la lèvre inférieure, cornéfiée en cet endroit, quatre plumes de perroquet, ornement qui lui donnait un aspect étrange, puis il campa fièrement une très belle coiffure sur sa tête. La femme se baissa et un enfant qu'elle appela accourut et entoura le cou de la mère de ses bras. Elle se releva, soutenant de la main son fils qu'elle avait chargé sur son dos, puis ils se mirent en marche. Je les suivis et ils me laissèrent faire.

Après deux heures de marche et des traversées, sur des troncs d'arbres, de petits ruisseaux qui coupaient la route, nous arrivâmes à une nouvelle clairière au bord de laquelle s'élevait une hutte analogue à celle que je venais de quitter. Dans la clairière, se montrent un grand nombre de Chunchos, hommes et femmes. A notre arrivée, même surprise, même fuite que lors de ma rencontre avec les premiers Indiens. Mais cette fois nous étions accompagnés d'un Chuncho qui déjà était notre ami et qui ramena bientôt la troupe. L'eau-de-vie me concilia toutes les sympathies; je compris l'enthousiasme qu'excitaient auprès des autres femmes les jarretières de fil de l'Indienne que j'avais suivie. J'en fis une distribution générale,

ajoutant à ce cadeau peu coûteux quelques épingles et des aiguilles, ce qui fit éclater la joie la plus bruyante dans l'assemblée. On m'offrit une boisson faite d'une décoction de bananes et de yuca, à la préparation de laquelle j'assistai à plusieurs reprises dans les journées suivantes. La chaleur avait provoqué, dans cette décoction extrêmement sucrée, une fermentation qui lui donnait un goût âpre et acidulé agréable au palais. Comme tous les Indiens portaient des ornements en plumes, je compris qu'il devait y avoir quelque fête. Je ne me trompais pas, on amena entre quatre Indiens une jeune femme complètement développée, ne comptant guère plus de douze à quatorze ans. Elle était littéralement couverte de plumages, qui n'étaient pas arrangés sans goût. Des dépouilles d'oiseaux attachées à des cordes formaient une série de colliers qui, s'élargissant de plus en plus, étaient retenus sur les épaules par deux petites cordes et tombaient au-dessous des genoux, en couvrant la poitrine et le dos; les bras, les côtes au-dessous de l'aisselle et les jambes n'étaient pas couverts.

D'un autre côté, on amena un Indien armé, peint en rouge des pieds à la tête, orné de plumages disposés de la même façon que ceux de la jeune femme, mais qui ne tombaient pas même au-dessous de l'estomac. C'étaient des fiançailles ou un mariage qui allaient se célébrer. Ainsi, en moins d'une semaine, j'étais assez heureux pour voir deux fêtes de cette société primitive, un enterrement et un mariage. Des danses semblables à celles que nous avions vues la veille, entremêlées de cris, commencèrent incontinent. Les fiancés, placés des deux côtés d'un vieil Indien accroupi par terre devant deux marmites contenant de cette boisson même dont j'avais goûté, se tenaient seuls tranquilles. Un silence se fit soudain, les assistants formèrent un cercle, et je pus être témoin d'une coutume aussi étrange que repoussante. L'Indien plaça une marmite devant la jeune fille et une autre devant l'homme, et, au milieu d'un hurlement général, chacun des deux fiancés se soulagea de quelques gouttes dans ces pots. Puis, s'offrant mutuellement les vases, ils en avalèrent le contenu d'un seul trait. Le vieil Indien passa ses mains sur le corps des conjoints, et leur arracha les vases qu'ils venaient de vider. Il plaça les deux pots, d'inégale grandeur, l'un dans l'autre, dépouilla les mariés de leurs ornements, les bouscula violemment et les jeta par terre. Toute la tribu recommença les gambades et, se suivant toujours un à un, hommes et femmes sautèrent par-dessus les épousés gisant sur le sol. La scène se termina par un tohu-bohu et une orgie indescriptibles.

Il est à noter que je n'ai trouvé, ni dans les cabanes ni sous forme d'amulette, aucune idole ou même un objet quelconque pouvant servir à cet usage.

A ce fait très curieux vient s'ajouter une remarque plus curieuse encore : on dirait que les Campas n'ont pas de superstition à proprement parler : ils n'ont pas peur de l'obscurité, ils ne craignent pas l'orage. Nous ne pouvons malheureusement, dans cette absence de paganisme, voir que le vide absolu de leur pensée et constater que leur horizon intellectuel est tellement étroit, qu'il n'y existe pas encore de place pour le mobilier du temple primitif.

Les jours suivants j'assistai, à plusieurs reprises, à la chasse et à la pêche de ces chasseurs et de ces pêcheurs émérites. Ils pêchent à la flèche, avec une sûreté de coup d'œil et une facilité de main tout à fait admirables. Souvent ils ne tirent pas en ligne droite, mais sous un angle plus ou moins obtus; leur flèche, lancée en l'air, tourne sur elle-même à un moment donné, et vient fondre sur l'animal ainsi surpris. J'eus la satisfaction de comprendre bientôt un certain nombre de mots de la langue *campa*. C'est ainsi que j'appris, tout d'abord, les noms des oiseaux et des poissons qu'ils venaient de tuer, puis les noms des arbres, les parties du corps, les plats qu'ils mangent, le pronom personnel. Je compris que dans cette langue, au point de vue grammatical, il n'y avait ni article ni genre. De plus, l'idée de pluralité ne se détache pas d'une façon très nette dans l'esprit des Campas. Ainsi, *moi*, *toi*, *lui*, existent; *vous*, *eux*, *ils*, n'existent pas; cette restriction singulière du sens d'appréciation dans les nombres se manifeste d'une façon encore plus étrange dans les noms de nombre. Il n'y en a, en réalité, que trois; un (*patiro*), deux (*pitteni*) et trois (*mahuani*); pour les autres nombres, ils disent : un et trois; un et un et trois, et expliquent la somme en montrant les doigts. Passé la dizaine, il semble que la quantité s'embrouille absolument dans leur esprit; alors ils se servent du mot *tohaine* (beaucoup). Je faisais mille efforts pour me rendre compte si ces intelligences primitives pouvaient concevoir une idée abstraite. Ainsi, ils possèdent l'adjectif *umalani*, signifiant : grand. Je me faisais dire par eux, grand arbre; ils répondaient : *inchato umalani;* grande montagne, *imperita umalani;* grand fleuve, *nia umalani;* mais l'idée de *grandeur* n'existe point chez eux. Dans leur cervelle, la généralisation même qui précède l'abstraction n'a pas encore pris racine. Ainsi, ils connaissent les arbres, mais le vocable *arbre* ne se trouve point dans leur vocabulaire. Ils ont une cinquantaine de termes pour désigner les différents animaux qui les entourent, et il n'existe pas de mot pour *animal*. Quant à la notion du temps, les termes sont assez vagues; le mot *mayca*, qui veut dire : à l'heure actuelle, est l'idée du présent; l'idée de l'avenir se résume pour eux dans le seul terme de *calanqui*, qui, en réalité, semble seulement signifier : plus

tard; quant au mot *payrani*, il n'indique pas le passé, à proprement parler, il rappelle plutôt un événement qui a eu lieu. Ainsi, on dira : *careti payrani*, le dernier orage.

Nous nous demandions avec une véritable stupéfaction quelle œuvre avaient entreprise les missionnaires, voulant introduire le christianisme avec ses mystères, ses abstractions sans nombre, avec ses exigences morales, s'adressant à une humanité pour ainsi dire idéale, au milieu de cette société, humaine certainement, peut-être capable de s'élever un jour, mais n'ayant, à l'heure actuelle, que des instincts purement matériels, et aussi





Taille 1m,38. Taille 1m,37.

Chunchos de la tribu des Piros.

incapable de recevoir un enseignement philosophique que pourrait l'être un enfant de deux ans ayant comme elle, et parfois plus qu'elle, le don de la parole et le germe des idées.

Il y a pourtant un nombre assez considérable de sauvages baptisés. Cherchons la raison de leur passage au christianisme, et nous verrons qu'elle est très logique.

Le sauvage n'est pas naturellement sauvage, dans la propre acception du mot; ce terme s'applique surtout aux races primitives, même à celles dont le naturel est doux et paisible; mais ces races finissent par

mériter ce nom par les actes d'une juste défense contre les atroces abus de force de leurs prétendus civilisateurs.

Les Campas ont un grand respect pour les gens civilisés. Les Pères leur font



Piro (homme; taille 1m,63).

Campa (homme; taille 1m,63).

comprendre qu'ils seraient amis, égaux spirituels de ces êtres si puissants (ce qu'ils ne comprennent guère), qu'ils seraient protégés par des blancs armés contre les Chunchos non baptisés (point capital qu'ils saisissent faci-

lement et qu'ils apprécient beaucoup) ; tous ces avantages pour l'amour d'une cérémonie nullement douloureuse ! Ils cèdent, se font asperger d'eau bénite... affaire de pure spéculation.

J'ai réussi, à force de patience et de cadeaux à faire la photographie de plusieurs d'entre eux. Ils manifestaient d'abord une grande peur au moment



Vieux Piro
(taille 1m,74).



Campa en costume de fête
(taille 1m,54).

où j'enlevai l'obturateur de l'objectif, craignant probablement que l'instrument ne *partît;* ils s'échappèrent, si bien que, sur mes plaques, n'apparurent que les arbres auxquels je les avais adossés. Peu à peu, aucune détonation ne se faisant entendre, ils se soumirent à cette opération. Je ne suis pas certain qu'ils n'aient pris cet acte, auquel je tenais beaucoup, pour une nouvelle sorte de baptême.

Les Chunchos ne se reconnaissent pas sur les photographies qu'on fait d'eux.

J'avais observé un fait analogue chez beaucoup d'Indiens de la Cordillère. Il paraît presque incroyable qu'il faille, si je puis m'exprimer ainsi, apprendre à déchiffrer un dessin et que la réduction de grandeur et la suppression des couleurs rendent la reproduction du monde physique si conventionnelle, que des êtres non familiarisés avec ce procédé n'y retrouvent pas les images qui leur sont le plus familières.

Nous ne voulons pas trop nous arrêter aux coutumes de ces tribus. Tout ce que nous pourrions en dire ne pourrait que les ravaler de plus en plus.



Chef : taille $1^m,54$.



Taille $1^m,49$

Campas au repos (poses naturelles).

Je ne puis m'empêcher de reconnaître pourtant et de constater que, les ayant bien traitées, j'ai été bien traité par elles, et ce sont les leurs qui me reconduisirent jusqu'à 5 lieues environ d'Hillapani depuis le *Mainique*, merveilleux rapide encaissé entre des pans de rochers de plus de 100 mètres de hauteur. Deux journées plus tard, je me trouvais encore à Echarate, demeure de M. Francisco Valverde, gouverneur politique des missions apostoliques. Je pense que ce gouvernement purement platonique restera encore pendant longtemps une sinécure. Pourtant, je dois dire que ce fonctionnaire se distingue de bien d'autres, car il ne gouverne pas et

connaît assez bien les gens qui, politiquement parlant, se trouvent sous ses ordres. Sa parole, calme et réfléchie, m'engagea à lui communiquer les observations que je venais de faire pendant mon excursion sur l'Ucayali. Il y ajouta ou leur opposa une série d'observations résumant les données qui lui avaient été rapportées soit par des missionnaires apostoliques, soit par des coupeurs de quinquina, qui s'étaient aventurés à cinq ou six reprises dans ces lieux.



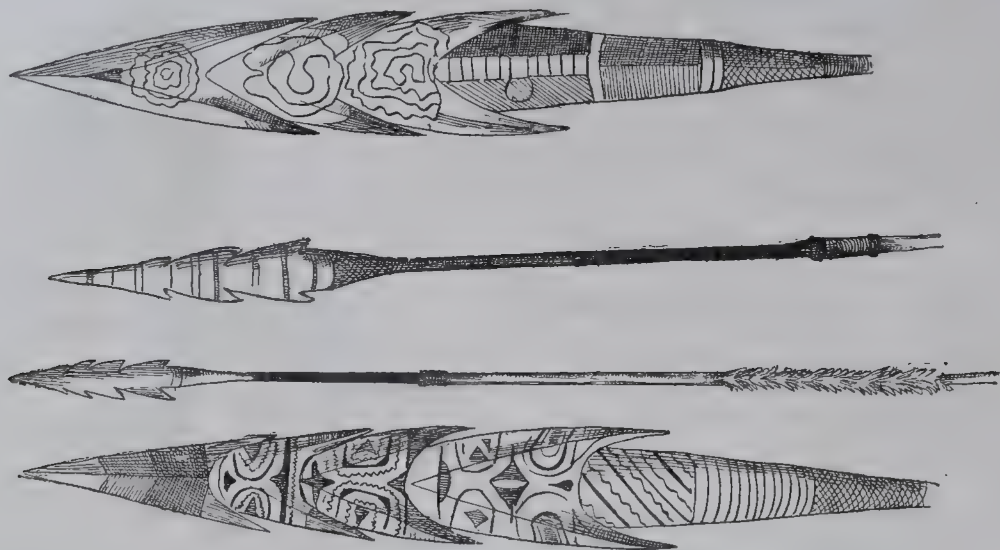
Campa homme au repos.
Taille $1^{m},45$. (pose naturelle).

Ainsi il m'assura qu'il n'existe pas un mode fixe pour la cérémonie des funérailles, on a vu brûler les morts. Quant au mariage, les cérémonies changent avec les différentes tribus. En bien des cas, l'union naturelle des êtres se fait sans cérémonie, et pour que des réjouissances aient lieu, il faut qu'il s'agisse du fils ou de la fille de quelque chef.

D'après le P. Sabate, le dernier missionnaire apostolique revenu de ces régions, le campement des tribus principales pourrait se résumer ainsi : d'abord, les *Campas*, depuis les contrées voisines d'Hillapani jusqu'aux environs des rapides de Mainique, où vivent les Chontaquiros, de leur nom réel, Piros, sur la rive gauche du fleuve, pendant que, sur la rive droite, se trouvent les Conibos. Sur les fleuves Sepa et Sepâhua, affluents droits de l'Ucayali [1], on rencontre les Amahuacas; plus bas, les Impetinellis ; pendant que, sur la rive gauche, à l'embouchure du Tambo, dans l'Ucayali, se trouve une seconde famille de Campas et de proches parents de ces derniers, leur ressemblant à tous égards, appellés Uninis. Sur le Pachitea, autre affluent de l'Ucayali, on rencontre la seule tribu anthropophage de cette grande région, les Casibos. Les Piros, Amahuacas, Impetinellis et Conibos sont des Indiens athlétiques, de vigoureuse muscula-

[1] Le mot Ucayali est un nom géographique inconnu dans le pays. Le cours d'eau change de nom une centaine de fois. Cependant le nom qu'on entend le plus souvent est *Paro*. Ce sont les Piros qui l'appellent toujours ainsi. Sans vouloir l'affirmer d'une façon absolue, j'estime que ce nom signifie *eau en mouvement*, car ils appellent des ruisseaux également *Paro*.

ture. Les Campas seuls sont assez chétifs, maigres, d'aspect misérable; ils sont assez casaniers et cultivent la yuca pendant que les autres sont grands marcheurs, chasseurs et guerriers. Les plus développés et les plus énergiques de tous sont les Piros, qu'on a vus à Hillapani et aux limites nord-



Flèches de la tribu Campa.

est du Pérou, à Nauta. Les Casibos seuls vivent sur les arbres; toutes les autres peuplades ont des huttes. Le P. Sabate estime les tribus à un nombre moyen d'individus ne dépassant pas 1500 à 2000. Nous citons cette statistique sans y attacher d'importance Nous irons plus loin en disant



Gousse ornée de dessins dans laquelle les Campas enferment le tabac cuit.

Illaichile (gousses très dures faisant lorsqu'on les agite un bruit de clochette).

Hachette en jadite verte servant à casser les cheveux.

que ces tribus se mélangent de plus en plus, et qu'au point de vue anthropologique, il doit être extrêmement difficile de constater des caractères spéciaux et bien définis. Dans les guerres continuelles, les vainqueurs emmènent les femmes; les vaincus cherchent à s'en procurer par une guerre nouvelle, de sorte qu'un mélange constant efface ce qui peut



Rio de Santa Ana, près du Maimique, à la fin de la saison sèche.

avoir existé de différences dans les races ou les types. Lorsque je racontai au P. Sabate la mort du vieux Chuncho, à laquelle j'avais assisté dans le premier campement, il me dit que, parmi ces peuplades, ceux qui savent guérir par des herbes médicinales sont non seulement très respectés, mais deviennent d'habitude les chefs de la tribu.

Les maladies ordinaires sont, chez les Campas, une sorte de lèpre et une maladie appelée le *overo*, qui se manifeste par une décoloration de l'épiderme par plaques. Dans les endroits décolorés la peau paraît d'un blanc verdâtre. Les Piros sont soumis aux fièvres, et toutes les tribus souffrent de la dysenterie. Le remède général, dans ces contrées, est une décoction de tabac; cependant, on se sert d'un très grand nombre de plantes diverses, parmi lesquelles une, d'usage très fréquent et de force curative réelle : c'est une sorte de *matico* à grandes feuilles presque rondes. C'est encore parmi les Piros que naissent les premières notions d'influence externe sur l'homme, et, dans ces intelligences primitives, l'influence extérieure se transforme facilement en influence supérieure. Ainsi, lorsqu'un enfant naît d'une femme *piro*, le père ne sort pas pendant trois jours de la hutte, afin de ne pas rencontrer d'animal malfaisant pouvant effrayer l'homme. Les veufs et les veuves se coupent les cheveux sur toute la tête. Il semble aussi que les Piros commencent à concevoir vaguement une sorte de métempsycose. Voici, à ce propos, une donnée que je tiens de la bouche même d'un chercheur de quinquina du Cuzco, M. Luna. Il était en termes d'amitié avec une tribu de Piros. Un jour, il chassa en compagnie de deux Chunchos frères; ils passèrent non loin d'une habitation abandonnée, dans l'intérieur de laquelle ils aperçurent un superbe tigre couché. Les Piros entraînèrent M. Luna au loin. « Pourquoi n'avez-vous pas chassé le tigre? leur demanda-t-il. — C'était notre sœur, répondirent les Piros. Elle est morte aux pluies dernières; nous avons abandonné la maison et, dès la seconde nuit, elle est revenue : c'était le beau tigre. »

Je me mis en route pour Santa Ana, où l'on me reçut avec mille témoignages d'amitié. Je rapportais une foule de menus objets, des tissus, des armes, des paniers, cent spécimens de l'industrie naissante de ces tribus. Je chargeai le tout sur deux mules vigoureuses, que me prêta obligeamment le roi de la vallée de Santa Ana, don Martin Concha. Puis je me remis en marche, et, en six fortes journées, j'arrivai à mon point de départ, le Cuzco.

J'avais tout d'abord, pendant mon premier séjour, levé le plan de la ville en indiquant les différences de maçonnerie dans les bâtiments anciens et modernes, En admettant que les appareils si divers caractérisent les civili-

sations qui se sont succédé sur ce point, ma carte résumait en quelque sorte l'historique chronologique du Cuzco. Revenu de la vallée de Santa Ana, je résolus de consacrer mon temps à faire des fouilles. Mes premiers travaux m'avaient fait connaître la contrée ; il s'agissait de profiter de cette connaissance. Mes efforts furent couronnés d'un plein succès ; les objets que je découvris, pendant trois semaines de fouilles, sont de beaucoup les plus beaux et les plus intéressants que j'aie réunis pendant mon voyage[1].



Puma en grès trouvé près du temple de Santo Domingo. (Réd. au centième.)

La céramique du Cuzco est d'une patine incomparable et d'une pureté de forme que n'ont généralement pas les œuvres péruviennes. Pour la sculpture sur pierre cette contrée est tout à fait unique ; sans parler des sculptures du Rodadero, nous mentionnerons ici les mortiers, petites idoles, casse-tête, figurations d'animaux, etc., qu'on trouve dans les sépultures aux alentours de la ville.



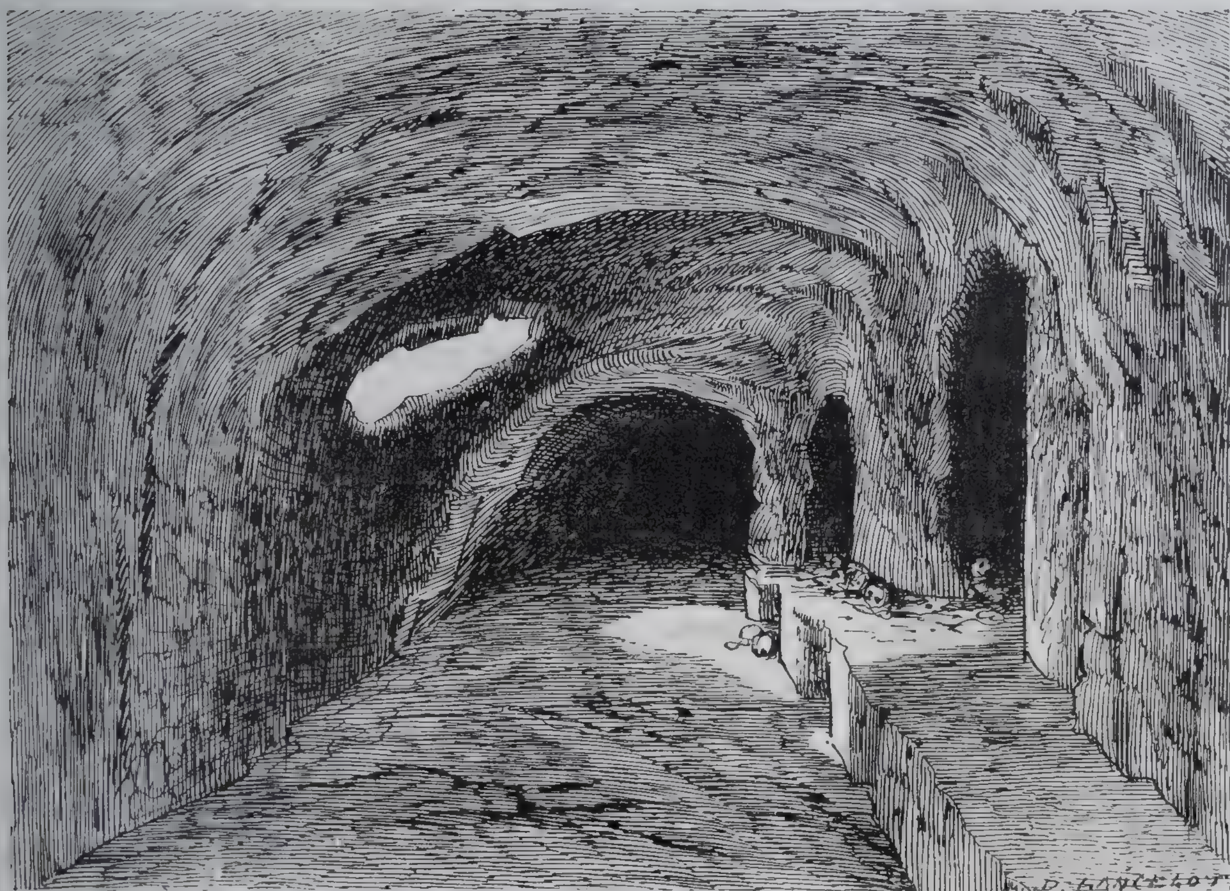
Vase trouvé dans une grotte dans les roches S. E. de San Sebastian ; terre cuite brune, dessins noirs. (Réduct. environ au vingtième.)

Aux environs du Cuzco, les grottes funéraires, murées et dissimulées par la végétation épineuse de ces hauts plateaux, sont d'un accès relativement facile. Les dimensions de ces caveaux naturels présentent de grandes différences, depuis la grotte mesurant à peine 2 mètres cubes jusqu'aux énormes galeries de 50 à 60 mètres de long. Il en existe une, au-dessus du village de San Sebastian, dont l'entrée seule s'est effondrée ; toute la disposition intérieure subsiste encore. Elle se compose d'une galerie principale et de galeries latérales qui partent sous des angles de 90° à droite et à gauche. Dans quelques-unes de ces galeries des piliers en maçonnerie soutiennent la voûte du caveau. En

[1] Sur le Sacsaïhuaman, j'ai trouvé un siège en bois soutenu par deux lions et une coupe en *chonta* (bois de fer) couverte de dessins découpés et remplis d'une sorte de couleur laque qui a résisté aux effets destructeurs du temps ; 21 lamas (brûle-encens), 32 mortiers, dont un en serpentine verte orné de deux anses plates, et, entre les deux anses, de deux pumas qui, grimpant sur les parois extérieures, tiennent la tête au-dessus du bord comme s'ils voulaient voir le contenu du vase : deux autres sont décorés d'anses avec des *pumas* en bas-relief ; les anses d'un autre représentent des têtes de *pumas ;* sur les parois extérieures d'un mortier en marbre brun, trois lamas apparaissent debout en bas-relief ; 69 vases en terre cuite de formes diverses, entre autres deux singes accroupis, l'un noir, l'autre brun. Le singe noir était jadis doré sur la poitrine.

Au-dessus de San Sebastian, j'ai fait une fouille très heureuse : j'ai découvert 11 idoles, dont une en

plusieurs endroits les piliers ont été ménagés dans la roche vive. Les sépultures, dans ces caveaux, sont disposées de deux façons : puits fermés par en haut et niches murées par devant. L'imagination populaire, toujours portée à l'exagération, a inventé un couloir ou une galerie



Nef centrale d'une grotte funéraire.

souterraine de 5 lieues de long, toute remplie de momies de riches et de leurs trésors inappréciables. Cette route souterraine aurait conduit en droite ligne aux ruines du Quenco, situées sur la hauteur qui domine la vallée à l'est.

argent massif représente un personnage accroupi, de grande taille, servi par deux autres de petite taille debout auprès du maître ; les autres idoles sont également en argent massif, excepté trois, qui sont en bronze ; des perroquets, des cerfs, des pumas en argent ; 6 en bronze ; 192 spécimens de poterie, dont ún de grandes dimensions, de dessin et de patine remarquables. J'ai ajouté à cette collection la série ethnographique des Piros et Campas : 4 arcs en chonta, 48 flèches (12 flèches de guerre, 12 de chasse pour oiseaux, 12 de chasse pour poissons, 12 d'un grand luxe, flèches de chef de Campas), 5 chemises, 4 filets, 3 sacoches, 5 paniers en osier, un admirable *tapa rabo* (ceinture pour couvrir les reins, couverte de coquillages terrestres), 20 colliers, dont 4 ornés de plumes, 6 coiffures ornées de plumes, un bocal avec couvercle en bois et cuiller en os, 16 vases en terre cuite.

Au Cuzco j'ai acheté à des Indiens : un costume d'Indien et un costume d'Indienne, un costume de *chola*, trois bourses en soie tricotée représentant des lamas et un condor, des gants de femme en soie et fil d'or, du seizième siècle ; un bénitier en albâtre du dix-septième siècle, quelques monnaies : des pièces d'un réal du temps des premiers vice-rois.

XIX

Pisacc. — Tarai. — Paucartambo. — Départ du Cuzco. — San Sebastian. — *Hacienda* et manufacture du Lucre. — Juliaca et chemin de fer de Puno.

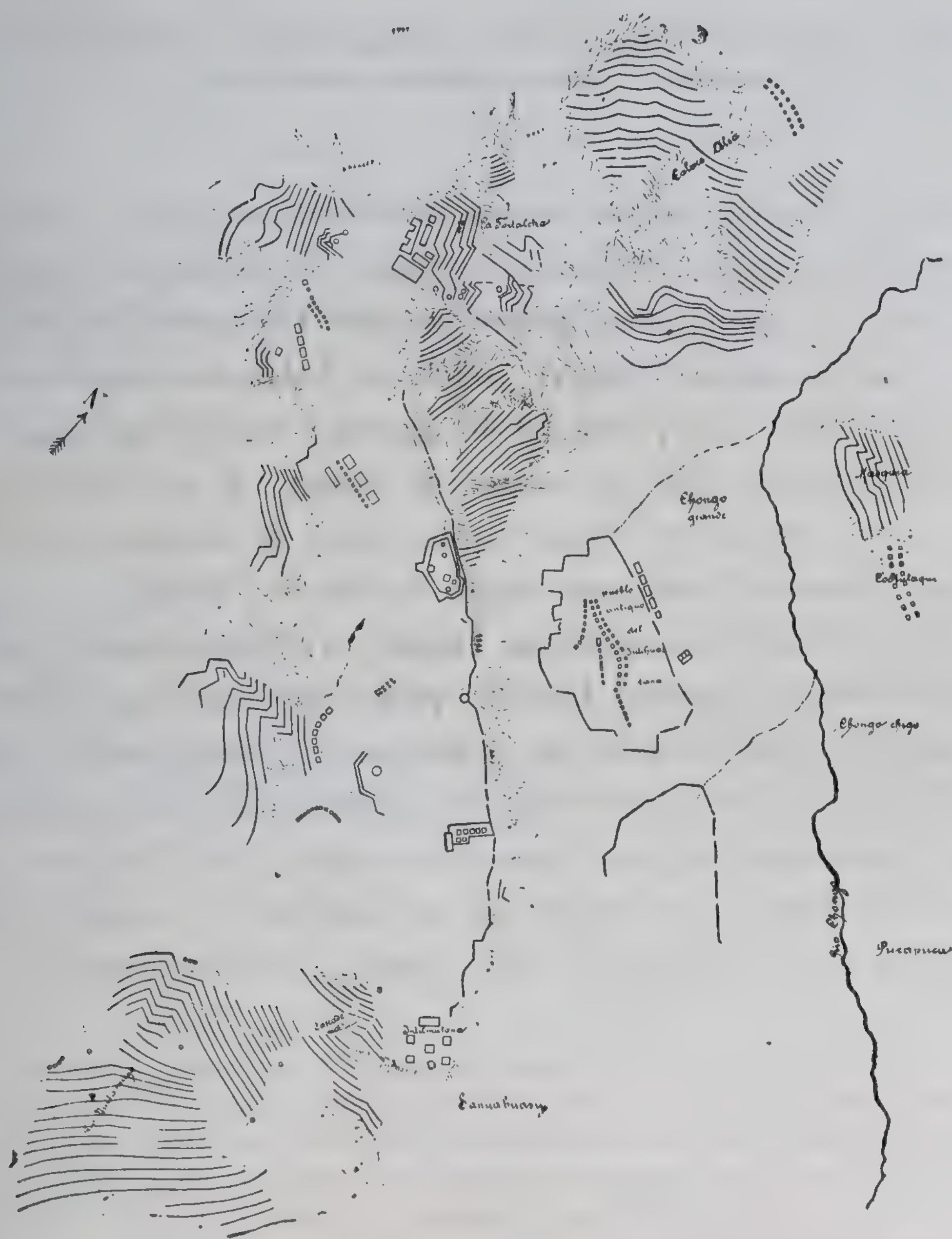
Cependant, cette merveilleuse région ne m'était pas encore connue d'une façon complète. L'ancien empire s'était appelé, comme nous l'avons dit, « le Tahuantin Suyu », ou pays des quatre régions. Ces quatre régions étaient, lors de la constitution de l'empire, selon les habitants actuels du Cuzco : au nord, Limatambo, que j'avais vu sur ma route entre l'Apurimac et Anta ; à l'est, Ollantaïtambo, que je venais de visiter; il me fallait connaître l'ouest avec son château de Paucartambo avant de marcher vers le sud, où m'attendait encore l'immense région du lac de Titicaca.

En quittant la vieille cité pour me diriger vers Paucartambo[1], je suivais les traces du vaillant colonel Latorre, préfet du Cuzco, qui s'était rendu dans ces mêmes contrées deux ans avant moi et y était tombé victime de son dévouement. Le cours supérieur du rio Madre de Dios est absolument inconnu, de même que le point exact où il se jette dans l'immense affluent de l'Amazone. C'est pour étudier la navigabilité de ce cours d'eau que le colonel péruvien s'aventura avec trente hommes dans ces régions

[1] Lorsque la guerre entre les frères Pizarro et Almagro fut terminée, il se trouva au Cuzco nombre d'hommes désœuvrés qui, n'ayant plus d'emploi dans l'armée, se firent autoriser à aller à la découverte de nouvelles régions. Parmi ces explorateurs Pedro de Candia s'en alla (*Decad.*, VI, lib. IV, cap. VII et VIII) dans la vallée de Paqual, à 10 lieues du Cuzco, à 5 lieues des Andes, où il resta pendant un mois et demi. D'après Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 95), ce point de Paqual répond à la vallée où, à l'heure actuelle, il y a la ville de Paucartambo. Il est assez curieux que dans le récit d'Herrera le nom de Paucartambo ne se trouve pas cité, d'autant plus que Garcilaso (*Comment. real.*, lib. IV, cap. XVI) dit que Inca Roca, envoyant à la conquête d'Antisuyu son propre fils, ce dernier arriva heureusement jusqu'au fleuve de Paucartambo. Du reste ce nom a été torturé par la plupart des écrivains. Ainsi Simon Perez de Torres (voy. Barcia, *Historiadores primitivos*, tomo III, *Discurso sobre el viage*, etc., p. 11) écrit Pacuartambo. Naguère Paucartambo était le quatrième *corregimiento* de l'évêché du Cuzco et, à l'époque où Ulloa rédigea son ouvrage sur le Pérou, la province était en décadence.

Cuzco. — Recoleta, 1/3 de lieue. — Cuesta del Socoro. — Sevollahuaicco (*quebrada*), 1/2 lieue. — Yuncaipampa, 1/2 lieue. — Ch-itapampa (*abra*), 1 lieue. — Ccoraupampa, 600 mètres. — Ch-tapampa, 400 mètres. — Ccochahuasy, 1/2 lieue. — Runcuhuasy, 1/4 de lieue. — Huaucalle, 800 mètres. — Malquihuaicco, 500 mètres. — Tarai, 300 mètres. — Pont suspendu moderne (*puente* de Alambo Pisacc).

inconnues, dans lesquelles avait péri, dix ans avant lui, le vaillant explorateur Faustino Maldonado. Les tribus sauvages, irritées des exigences de tant de bouches, se débarrassèrent du chef de l'expédition, en l'assassinant traîtreusement ainsi que ses deux secrétaires; elles s'emparèrent des corps, qu'on n'a jamais pu retrouver. Le reste de l'expédition revint sur ses pas profondément démoralisé, malade et rapportant au Cuzco la nou-



Plan de Pisacc. — Intihuatana (sanctuaire du Soleil), *andenerias* et forteresse. (Échelle de 1 mill. pour 26 m.).

velle de l'issue fatale d'une expédition si brillamment commencée et qui coûta à la république un de ses enfants les plus instruits et les plus vaillants, un de ses soldats les plus entreprenants et les plus réfléchis à la fois.

La route vers Paucartambo se distingue, à tous égards, de celle qui conduit dans les vallées chaudes de l'Ucayali. Les oppositions de climat sont moins brusques, le terrain moins accidenté; avant d'arriver à Paucartambo, à 4 lieues du Cuzco, à Tarai, on me signala des ruines con-

sidérables dominant le petit hameau de Pisacc, bâti sur la rive droite. Ces ruines ont été, par leur grandeur, par la beauté de leur appareil, par leur position merveilleusement pittoresque et originale, une de mes plus grandes surprises et, peut-être, une de mes meilleures trouvailles. Les ruines se divisent en trois groupes : un sanctuaire dominant, du sommet de la montagne abrupte qui avance dans la vallée, à une hauteur de près de 1000 mètres, cette plaine immense, qui se déroule avec ses cultures verdoyantes de l'est à l'ouest; la forteresse, couronnant la seconde extrémité de cette montagne, forteresse à remparts puissants, d'un appareil parfait, et, enfin, le village ou la ville ancienne, situé dans la vallée, au pied des terrasses qui, sur les versants environnants, s'élèvent aujourd'hui dépourvues de culture, les maîtres actuels du pays n'ayant pas su maintenir en bon état les irrigations qui jadis alimentaient cette grande œuvre.

L'ascension aux ruines est longue et extrêmement pénible[1]; elle a été cependant tentée à plusieurs reprises; on a atteint le premier groupe, celui que nous avons appelé le sanctuaire. Rien de plus difficile que de franchir les gradins qui ont souvent 3 à 4 mètres de hauteur et dont les murs de soutènement sont couverts de plantes épineuses, qui poussent abondamment entre les pierres de l'appareil. Il faut escalader qua-

[1] MM. Manuel, Usandivaras et Pascual del Castillo ont été mes guides; ils avaient amené une douzaine d'Indiens avec des *lasos*, des hachettes et des crochets.

M. Ocampo, qui avait résolu de m'accompagner jusqu'à mon départ pour l'Europe, y a fait ses débuts comme voyageur scientifique sous mes ordres.

Bibliographie de Pisacc (Pisac, Pisa ou Pizac) :

Pisac. — Village chef-lieu du district de la province de Calca, dans le département du Cuzco; situé à l'est 1/4 nord-est de la capitale du département, sur la rive droite de la rivière Vilcamayo (ou Urubamba), à 1 lieue 1/2 du fleuve. Position approximative : 13°21′ lat. sud; 73°25′ long. ouest de Paris (Paz Soldan, *Atlas de la republica del Perù*, lam. XXXII), il y a là une erreur absolue : car Pisacc est situé sur le bord même du fleuve.

Pizac. — Pueblo de la provincia y corregimiento de Calca y Lares in el Perù. (Alcedo, *Diccionario geogr. historico de las Indias occidentales*, t. IV, p. 242, art. *Pizac.*)

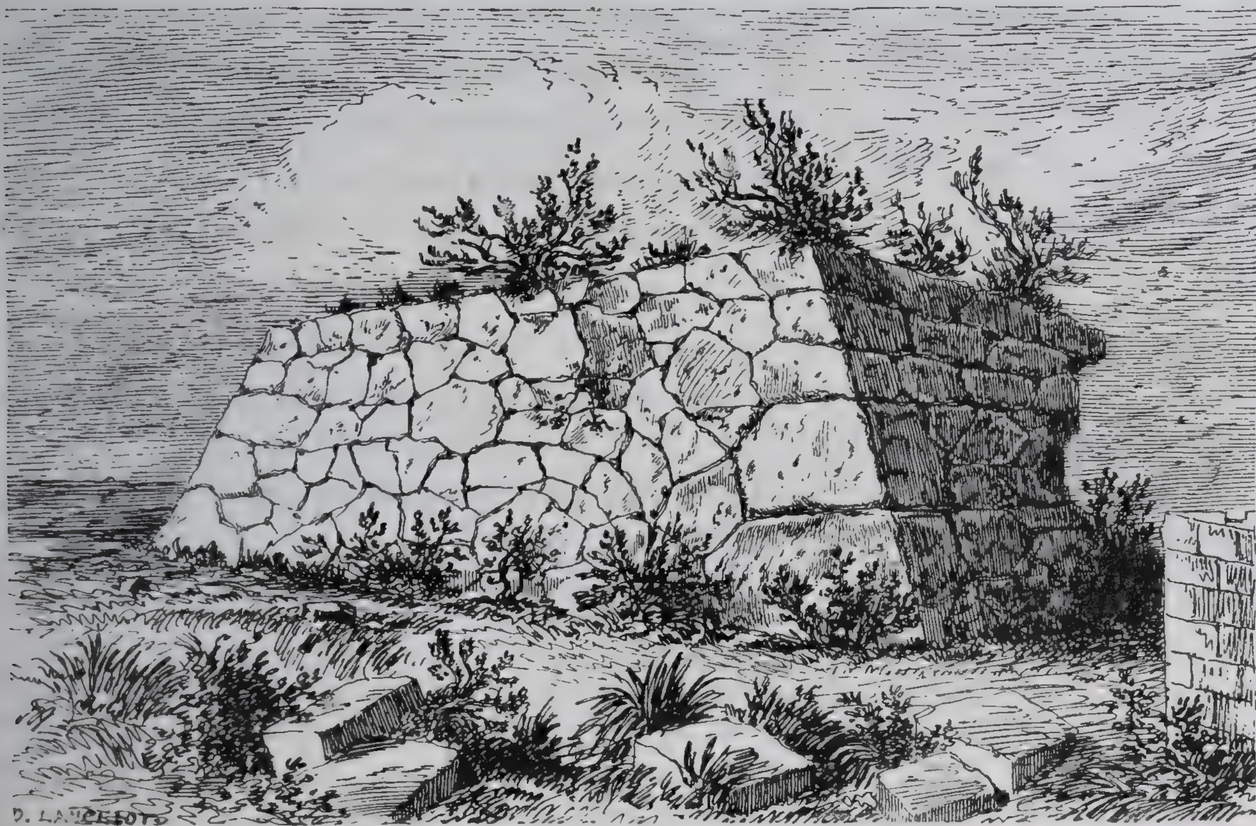
Pisa (Pisac). — Localité de la province de Calca, département du Cuzco, Pérou; située à 9 lieues nord-est de cette dernière ville et 2 lieues est-sud-est de Calca; sur la rive droite de la rivière Vilcanota, à 3 lieues du fleuve. Position approximative : 13°10′ lat. sud; 73°25′ long. ouest de Paris. Il y a là encore une erreur, car la distance entre le Cuzco et Pisacc est inférieure à 5 lieues. (Castelnau, *Cartes des républiques de l'Équateur et du Pérou.*)

Pisac. — Chef-lieu de canton dans la province de Calca, département du Cuzco, république du Pérou. (Paz Soldan, *Geografia del Perù*, p. 388.)

Pisac. — Localité située à l'est de la ville du Cuzco, sur la rive droite de la rivière de l'Urubamba, qui porte dans cette partie de son cours le nom de rio de Calca. — Pont (?) sur la rivière, mettant les deux rives en communication pour donner passage à la route du Cuzco à la *montaña* de Paucartambo, en passant par Taray. La route habituelle pour aller du Cuzco à Paucartambo passe par Oropeza. Le chemin de Taray et Pisac va rejoindre le premier à Guasas. — Position approximative : 13°38′ lat. sud; 73°24′ long. ouest de Paris. (Colpaert, *Mapa del departamento del Cuzco*, 1865.)

Qu'on remarque ce fait curieux que dans toutes ces notes il n'est point fait mention de monuments anciens.

rante-deux de ces gradins; la terrasse supérieure est séparée de la plate-forme par une pente abrupte et assez glissante d'environ 300 mètres; elle présente, avec de petites interruptions, un versant variant entre 35 et 45 degrés d'inclinaison, ce qui en rend l'ascension horriblement fatigante. Cependant, l'aspect des ruines compense largement les difficultés qu'on éprouve à les atteindre. Elles se composent d'un *Intihuatana*, sanctuaire du Soleil, entre deux constructions carrées, pourvues intérieurement de niches. A 20 mètres en arrière se trouve un fortin. Ce dernier est en grands moellons de grès, tandis que les trois autres constructions sont en granit gris. Les pierres de l'appareil sont cubiques, très bien polies; elles ont



Fortin dans le groupe du *Intihuatana* à Pisacc.

encore aujourd'hui des parois parfaitement unies. Les constructions voisines de l'*Intihuatana* donnent une idée précise de l'intérieur d'une antique salle péruvienne présentant dans sa sévère simplicité un grand sentiment de l'architecture civile. Ce premier groupe de ruines était tellement intéressant et si bien conservé, qu'il faisait naître en moi le vif désir de voir la forteresse de Pisacc. Les Indiens me disaient que jamais aucun blanc ne l'avait vue : raison de plus pour en tenter l'ascension. Avec 10 piastres je vainquis la répugnance de mes guides; nous nous mîmes en route. La distance est un peu supérieure à 2 kilomètres. Après les premiers cinq cents pas, là broussailles nous forçant à suivre notre route sur le bord de

la montagne, qui, sur une longueur de plus d'un kilomètre, tombe en cet endroit verticalement à 80 ou 100 mètres de profondeur. L'abîme est bordé par de grandes pierres travaillées et alignées avec le plus grand soin; c'est sur ces pierres que nous dûmes longer la montagne : car tout le reste du terrain est couvert d'arbrisseaux hérissés d'épines, arrachant au passant le vêtement et la peau. Le chemin est vertigineux; en deux endroits, les arbustes, occupant tout l'espace du sentier large de 35 centimètres, nous forcèrent à nous mettre à plat ventre et à ramper pour surmonter l'obstacle chétif en apparence qui barrait la route. Ma peine fut largement récompensée : car jamais il ne m'avait été donné de contempler une œuvre péruvienne d'un caractère aussi colossal. Le fort, établi sur un socle de granit de 200 mètres, dépasse en proportions Ollantaïtambo. Terre-plein gigantesque, la montagne entière, transformée par des gradins en une forteresse, est couronnée sur la plate-forme supérieure par sept fortins. Le versant étant très raide, les terrasses sont étroites et les murs de soutènement se suivent avec de légères interruptions, formant un ensemble de plus de 250 mètres de haut, monument unique comme forteresse et comme ruine.

Le soir, en revenant à notre point de départ, nous étions chargés par surcroît de deux superbes momies et de quelques crânes que, pendant notre descente, j'avais eu le bonheur de trouver dans des grottes funéraires. Les trois mausolées que j'avais fouillés étaient soutenus par des piliers en maçonnerie et pourvus d'un linteau; l'entrée ressemblait ainsi, en quelque sorte, à un cadre jaunâtre se détachant sur un fond gris. Pour vaincre la répugnance de mes guides qui ne voulaient pas se charger des restes de leurs ancêtres[1], je dus encore délier ma bourse, et j'acquis ainsi la conviction que le vrai talisman pour éclairer le peuple, pour lui faire abandonner les superstitions stupides, c'est l'argent; ce qui veut dire que, pour élever un peuple, il faut lui fournir les moyens de s'enrichir.

Le reste de l'excursion ne me révéla rien de bien intéressant. Les trop fameuses ruines de Paucartambo se composent de quatre grands enclos et d'une série considérable de maisonnettes en mauvais état. Nous n'y séjournâmes donc pas, et retournâmes au Cuzco dès le lendemain. Je pouvais dès lors considérer un séjour plus prolongé dans la vieille capitale comme inutile; je ne voulus y faire qu'un dernier exploit, pour lequel il me fallait prendre certaines précautions, sous peine de compromettre les résultats de mes travaux dans cette cité.

Voici de quoi il s'agissait. Les habitants du Cuzco ont gardé avec un

[1] Les Indiens de Pisacc craignent, en touchant des cadavres ou des momies d'Indiens, de contracter la *Machuscca* ou contagion posthume.

soin religieux une suite de légendes sur leur passé; une d'entre elles concerne le mode de travailler les pierres des grands édifices anciens. Ils racontent que les antiques bâtisseurs connaissaient une herbe au moyen de laquelle on rendait les grès les plus durs, les granits et les diorites complètement malléables. C'est dans cette masse molle qu'on aurait découpé les pierres de l'appareil, et ces pierres se seraient durcies de nouveau au soleil à peu près comme du pisé. Pour appuyer leur dire, ils montrent plusieurs pierres dans lesquelles on voit tantôt l'empreinte d'un pied, tantôt celle d'une main. J'avais le plus vif désir de compléter les collections que j'avais déjà réunies par un de ces spécimens. Toutes ces em-



Forteresse de Pisacc.

preintes, à l'exception d'une, seule se trouvent dans des pierres tellement énormes qu'il ne fallait pas songer à les desceller. Cependant, sur le chemin de la Recoleta, on m'avait montré, dans le mur ancien qui borde la rue au nord, le creux de dix doigts dans un bloc de grès de 60 sur 40 centimètres. Jetant mon dévolu sur cette pierre, je pris la résolution de l'emporter. La veille de mon départ, j'organisai ma petite expédition. M. Ocampo, le fils de Mme de Montes et plusieurs de mes jeunes amis, pourvus de crochets et de pics en fer, m'accompagnaient un peu avant minuit dans la rue déserte. Forcés de passer devant le *cuartel*, nous cachâmes nos outils sous les *ponchos* pour ne pas éveiller l'attention des factionnaires. Cependant un de ces dignes gardiens de la paix publique, soupçonnant quelque aventure amoureuse de pro-

portions inusitées, nous suivit. Je chargeai Ocampo de lier conversation avec lui et de l'amener dans une *chicheria*. A la seconde boutique, notre homme ne résista plus au plaisir de trinquer avec le caballero.

Cependant nous arrivâmes sur les lieux ; la nuit était noire, et, quoique nous nous fussions munis de fanaux, nous mîmes plus d'une demi-heure à retrouver la pierre. Après deux heures d'un travail assidu, nos efforts furent couronnés de succès et, à trois heures du matin, nous rentrâmes chargés de notre butin. Une heure plus tard, sept mules de charge portant les résultats de mes fouilles se mettaient directement en route pour Arequipa, pendant que, après un repos de quelques heures, je quittais la ville, me dirigeant sur Puno, escorté gracieusement par une centaine de jeunes gens. A San Sebastian, à une lieue du Cuzco, ils me serrèrent la main et, accompagné de M. José-Maria de Ocampo, je continuai ma marche vers la frontière bolivienne [1].

Le village indien de San Sebastian, où je me séparai de mes aimables hôtes, possède une église admirable, bâtie en pierre comme les trois grands temples du Cuzco, et pourvue d'une façade couverte de sculptures en ronde bosse et en bas-relief. Vis-à-vis de la façade latérale, à la droite de l'église, s'élève une misérable chapelle en pisé. Elle abrite un *San Sebastian* en renom. Les habitants du village et les *béats* dévoués à ce saint ne vont qu'aux messes de la chapelle et ne mettent même pas les pieds dans leur merveilleux temple, dont le toit menace ruine. A une lieue et demie plus loin, à Ilininroccero, les excellentes gens de la ferme avaient la maison pleine de monde. On buvait, on semblait gai ; je ne sais si l'on fêtait un baptême, un mariage ou un enterrement. Toutefois est-il qu'au lieu de profiter de leur aimable invitation, je me contentai d'avaler un verre de *chicha* qu'on me força d'accepter, et je me

[1] Le Cuzco. — Arcupuncu. — Chachacomayocc (*hacienda* du Chachacoma). — Casa de Polvora. — San Sebastian, 1 lieue 1/4. — Santotis (avec le Huatanây). — Pitipuquio ou Versailles du Pérou. — San Geronimo. — Patapata (*hacienda*). — Angostura (*hacienda*). — Condebamba (*hacienda*). — Condebambilla (*hacienda*). — Hininroccero ou Florido (*hacienda*). — Saillacc ou Qquauhiri. — Quaillapuquio. — Patapaula. — Quispicanchi (*hacienda*). — Chinicara (*grande*). — Chinicarachico. — Parcohuaia. — Sinpicona. — Oropeza (*pueblo*), le terrain s'élève vers la *puna* (4 lieues 1/2 du Cuzco). — La Ermita (*hacienda*). — Auchibamba. — Tongobamba (*hacienda*). — Santa Rosa (*hacienda*). — Unca (*hacienda*). — Huascar (*hacienda*). — Lyrcay (*hacienda*). — Lucre, Petit-Versailles, fabrique de drap, 28 kilomètres du Cuzco. — Raiallaccta. — Andahuaylillas (*pueblo*). — Rinconada (*hacienda*). — Marabamba (*hacienda*). — Punto (*hacienda*). — Yahuasy (*hacienda*). — Huaro. — Caninaruca (chapelle). — Urcos. — Ninabamba. — Quiquijana. — Occobamba (*finca*). — Checcacupe. — Combapata. — Tintaccmarca (*finca*). — Tinta (*pueblo*), 16 lieues du Cuzco. — Ccea. — Checa-Cacha. — San Pablo de Cacha. — Sicuani. — Marangani, 30 lieues du Cuzco. — Agua Caliente (*posta*), 9 lieues de Marangani. — Santa Rosa (*pueblo*), 5 lieues de Ayaviri. — Ayaviri, 6 lieues de Santa Rosa. — Juliaca, chemin de fer (5 lieues de Ayaviri). — Puno, 10 lieues de Juliaca.

remis en route pour une ferme située à 2 lieues plus loin, connue dans tout le Pérou sous le nom de Petit-Versailles. Son véritable nom est Lucre.

Le fondateur de cette ferme, M. Garmendia, ancien vice-président de la république et un des rares industriels indigènes, a établi dans sa *hacienda*, de même que M. Théry à Urcon, une fabrique d'étoffes. L'installation de la manufacture est entièrement française, les ouvriers forment une sorte de bataillon, et portent des uniformes confectionnés à la ferme même; ils semblent en être très fiers et montrent, au lieu de la léthargie ordinaire des Indiens, malgré un certain air mélancolique, l'allure confiante de tout ouvrier gagnant facilement son pain. En éduquant les Indiens autour de lui, en leur donnant un bien-être auquel on a souvent prétendu qu'ils ne pouvaient atteindre, le fondateur de cette usine a fait une fortune colossale. Le problème économique qu'il s'était posé ne paraît guère difficile à résoudre : 1° La force hydraulique dont disposait l'ingénieur qui installa la manufacture fournit en moyenne 550 chevaux-vapeur; d'où suppression de frais de combustible. 2° La principale source de richesse sur les hauts plateaux est l'élève du bétail; on peut donc acheter la laine aux éleveurs mêmes; par conséquent, les commissions payées d'habitude aux intermédiaires et les frais de transport de la matière première n'existent pas. 3° Le *patron* donnait à ses ouvriers le vêtement pour eux et leurs familles, garantie d'une bonne hygiène. Il leur donnait en outre un terrain, dont ils devenaient propriétaires à condition de le mettre en exploitation pendant douze ans. L'administration de l'usine avait l'habitude d'acheter aux Indiens leurs produits dans le cas où ils ne trouvaient pas d'acquéreur; parfois encore elle organisait une vente sur la place publique au Cuzco, et remettait la recette aux Indiens. Qu'on remarque que la propriété de M. Garmendia est tellement immense que, malgré sa libéralité, il a cédé à ses quatre cents ouvriers à peine un pour cent de la surface totale de ses domaines. C'était donc une force de travail assurée sans bourse délier, et les terres seigneuriales mêmes gagnaient de valeur en se trouvant ainsi à côté d'un dépôt considérable de produits agricoles. L'intelligent patron ne payait qu'un *medio* par jour, soit 5 sous, comme solde aux ouvriers; c'est ainsi qu'il empêchait d'une façon définitive les orgies qui abrutissent généralement cette malheureuse race, excès qui ne sauraient se commettre qu'avec d'assez fortes dépenses. L'Indien de Lucre, ne pouvant boire de l'eau-de-vie, se contentait de la bière de maïs, qui est fortifiante et ne produit pas les effets funestes des liqueurs alcooliques.

La main-d'œuvre était donc tout aussi bon marché que les matières premières et que les frais de fabrication. Néanmoins les draps de prove-

nance européenne se vendent à un prix très élevé sur le marché. Ces articles d'exportation de qualité inférieure avaient à lutter contre la marchandise excellente de l'usine de Lucre, placée sous la direction d'un chef de fabrication ancien élève de l'École des arts et métiers. Pour les étoffes venant de l'étranger, on paye plus de 40 pour 100 du prix fort de droit d'entrée à la douane, pendant que les produits du Petit-Versailles ne payent aucun droit; car, pour encourager l'industrie nationale dans ses débuts, le gouvernement péruvien a supprimé la patente. Nous avons calculé que, mettant en compte tous les avantages mentionnés plus haut, et considérant les prix moyens du marché péruvien, on a dû travailler à Lucre avec 200 pour 100 de bénéfice.

M. Garmendia, homme pratique, intelligent et foncièrement bon, aimant à élever avec lui ceux qui l'aidaient à s'élever lui-même, était également un homme de goût. On éprouve une surprise bien vive en entrant dans son château, qui, au milieu du parc, mériterait plutôt le surnom de Trianon des Andes que celui de Petit-Versailles. Le parc, disposé dans le goût du dix-septième siècle, compte des bassins, des cascades, des allées coupées en droite ligne, des quinconces et des charmilles, des pelouses bordées de buis taillé avec une précision rien moins que péruvienne. Les abords de la maison sont décorés de grandes corbeilles de fleurs; tout cela constitue l'ensemble le plus surprenant qui puisse se présenter sur un plateau de la Cordillère.

M. Garmendia, mort depuis quelques années, a laissé une veuve qui, entourée de ses enfants, habite cette maison; elle a vécu pendant de longues années à Paris, où son mari jeune alors parcourait les ateliers et suivait les cours des écoles d'application. C'est aujourd'hui une femme d'environ quarante ans, d'une fierté castillane modérée par une grâce toute française. De longtemps je n'oublierai l'accueil qu'elle me fit, sur le seuil de cette maison qui ressemblait à un coin de la France, me saluant dans ma langue sans même me demander d'où je venais et me présentant sa jeune fille et ses fils. « Tant que vous voudrez rester ici, Monsieur, me dit-elle, veuillez vous considérer comme chez vous. Ces enfants vous aimeront comme si vous étiez de la famille : car ils aiment la France comme s'ils étaient Français. » J'ai passé trois jours délicieux dans cette ferme et, détail digne de remarque, c'est là que j'entendis par Mlle Garmendia les dernières compositions de Massenet et de Saint-Saëns portant le millésime de 1876; nous étions au mois de mai de 1877. La charmante enfant exécutait ces airs sur un fort beau piano droit de Pleyel, que vingt Indiens en douze jours avaient porté sur leurs épaules depuis Puno jusqu'à la *hacienda*. Ces sortes

d'expéditions sont assez curieuses. Les porteurs se divisent en groupes de quatre, précédés d'un tambour et d'une flûte; c'est au son monotone de cette musique, sorte de danse, qu'ils se mettent en route, en trottant menu, en mesure. Au bout d'une *coqueada*, c'est-à-dire quand ils ont usé leur *chique* de coca, ils passent la charge au second groupe, et ainsi de suite. Le piano qui, vu ses dimensions et son poids, ne pourrait être chargé à dos de mule, avance ainsi plus vite que si ces bêtes, d'un naturel lent et réfléchi, avaient à le porter. Quant aux frais d'un pareil transport, il faut compter au moins, pour ce labeur exceptionnel, une piastre par Indien et par jour, soit 20 piastres par jour et 240 piastres (1200 fr.) pour douze jours de marche; de sorte que le transport de Puno au Petit-Versailles revient à peu de chose près au prix d'achat du piano à Paris.

Depuis Lucre jusqu'à Juliaca, rien de marquant. J'avançais morne, triste. Lorsqu'un peintre voit pendant trop longtemps un tableau, il finit, pour nous servir du terme d'atelier, par ne plus *avoir l'œil frais*. J'étais arrivé à un de ces moments d'exténuation physique et d'énervement moral qui suivent souvent le travail matériel trop continu; je me forçais pourtant à prendre des notes météorologiques, à observer les altitudes. Nous étions arrivés près d'une ferme appelée Tintaccmarca appartenant à don Gervasio Mercado. Il était dix heures du matin; il nous retint à déjeuner. Me connaissant de nom et sachant que j'avais fait des collections considérables :

« Pourquoi n'amenez-vous pas un Indien avec vous pour donner aux savants de l'Europe une idée de la race indienne? me dit-il.

— Les Indiens adultes n'ont pas envie de me suivre, répliquai-je, je le leur ai souvent demandé; quant aux enfants, il est assez difficile de s'en procurer un.

— Qu'en offrez-vous? » Et puis, avec un mouvement assez amusant : « Dieu me garde de vous parler d'achat ou de vente! Vous donnerez quelques piastres à une pauvre chola qui meurt de soif et qui fait mourir sa progéniture de faim; c'est une Indienne horriblement ivrognesse. En revanche, elle vous fera cadeau de son petit. Vous ferez une bonne action par-dessus le marché. »

J'acceptai la proposition; on amena la femme et l'enfant; la mère était dans un état d'ivresse presque complet.

« Comment s'appelle le petit? lui demandai-je.

— Jean.

— Jean de quoi? »

Point de réponse.

« Dis-moi le nom de son père.

— *Manan canshu.* (Il n'y en a point.)

— Y a-t-il un gouverneur dans le village ? » demandai-je.

M. Mercado m'expliqua que ce petit hameau ne possédait qu'un *alcalde* indien, ignorant lui-même, ne sachant ni lire ni écrire. En attendant, l'Indienne s'était endormie et ronflait dans un coin. J'ai rarement vu spectacle plus repoussant. Cette mère, jeune encore, rongée par tous les vices, et ce petit être ayant pour unique vêtement un *poncho* qui lui tombait à peine jusqu'aux reins ! Ma résolution fut bientôt prise :

« J'emmènerai l'enfant, » dis-je à don Gervasio.

On réveilla la mère, et nous fîmes l'échange des « cadeaux » projeté. J'engageai le petit à dire adieu à sa mère ; il semblait ne pas savoir ce qu'on lui voulait ; mais la mère comprit très-bien, et, de sa main tremblante d'alcoolisme, elle fit sur son enfant le signe de la croix. J'eus un frémissement de dégoût en voyant cette bénédiction du vice ; puis je chargeai mon petit sur une mule. Pour l'empêcher de tomber, je l'attachai avec deux *ponchos ;* puis un coup de *laso*, un adieu au maître de céans, et nous voilà en route. Alors le petit Jean comprit et se crut obligé de pousser quelques hurlements. Je lui demandai ce qu'il voulait. Vous pensez qu'il demanda à retourner auprès de sa mère, à ne pas quitter son pays, à rester sauvage? Rien de tout cela ; il me demanda de l'eau-de-vie !

A partir de ce moment et jusqu'à ce jour, depuis plus de deux ans, j'ai suivi le développement moral et intellectuel de cet enfant qui, à l'heure actuelle, comprend le français et se fait comprendre. Il est fort intelligent et ce qu'on est convenu d'appeler très bien élevé. Il m'a fourni la preuve que cette race, pour s'élever, n'avait besoin que de l'exemple et de l'enseignement ; la nature n'a pas été marâtre envers elle, et la responsabilité de son abaissement retombe uniquement sur ceux qui n'ont pas su être bons maîtres. Cependant les débuts du petit Jean dans la voie de la civilisation étaient particulièrement ardus. Le pauvre bonhomme n'avait point de culotte, et, jusqu'à Puno, il me fut impossible de lui en procurer. C'étaient trois dures journées. Après s'être reposé à Sicuani, il put encore, sans trop souffrir, aller jusqu'à Santa Rosa ; mais là il fut dans un état vraiment piteux. Pour comble de malheur, il était survenu un incident qui m'empêchait de passer la nuit en ce bourg. J'étais parti une heure après mes mules de charge ; quoique nous n'eussions pas mal marché toute la journée, nous ne les avions pas rejointes, et, en arrivant à sept heures du soir à Santa Rosa, on nous déclara ne pas les avoir vues. Je résolus donc, après avoir fait manger les bêtes pendant une heure, de continuer ma route pour les atteindre. A Santa Rosa, il existe un semblant de *tambo ;* lorsque nous

y entrâmes, tout le monde dormait. Nous réveillâmes le maître du lieu, qui nous reçut, non pas comme un aubergiste, mais comme un fermier de mauvaise humeur, tout disposé à nous éconduire et à se recoucher bien chaudement. J'ai dû, pour obtenir, argent comptant, un peu de fourrage pour nos bêtes et de la nourriture pour nous, suivre pas à pas et la cravache à la main ce logeur modèle, qui, m'ayant déclaré tout d'abord que sa maison était absolument vide et dépourvue de tout, finit par trouver, à chaque sifflement de ma cravache, un nouveau dépôt de comestibles, si bien qu'une demi-heure après mon arrivée je fus installé devant une table suffisamment garnie.

Une heure plus tard, la lune s'étant élevée sur l'horizon, je me remis en route, et trois heures après, vers minuit, je rejoignis mon muletier qui, ce jour-là, avait marché comme par enchantement. Heureux de voir cette mésaventure finir ainsi, je dormis fort content à la belle étoile jusqu'au lendemain. Vers trois heures de l'après-midi, j'arrivai à Juliaca[1]. Le chemin de fer en construction de Puno au Cuzco est terminé jusqu'à ce point et, à notre arrivée, un train avec des matériaux de construction se trouvait en gare. Pour quelques piastres, j'obtins la permission de déposer mes cantines sur les wagons, et de prendre place, ainsi que mes compagnons de route, sur le tender. Don José-Maria de Ocampo et le petit Indien Juan n'avaient jamais vu de chemin de fer; bien plus, ils n'avaient jamais vu de voiture, le seul moyen de locomotion dans l'intérieur étant le cheval ou la mule.

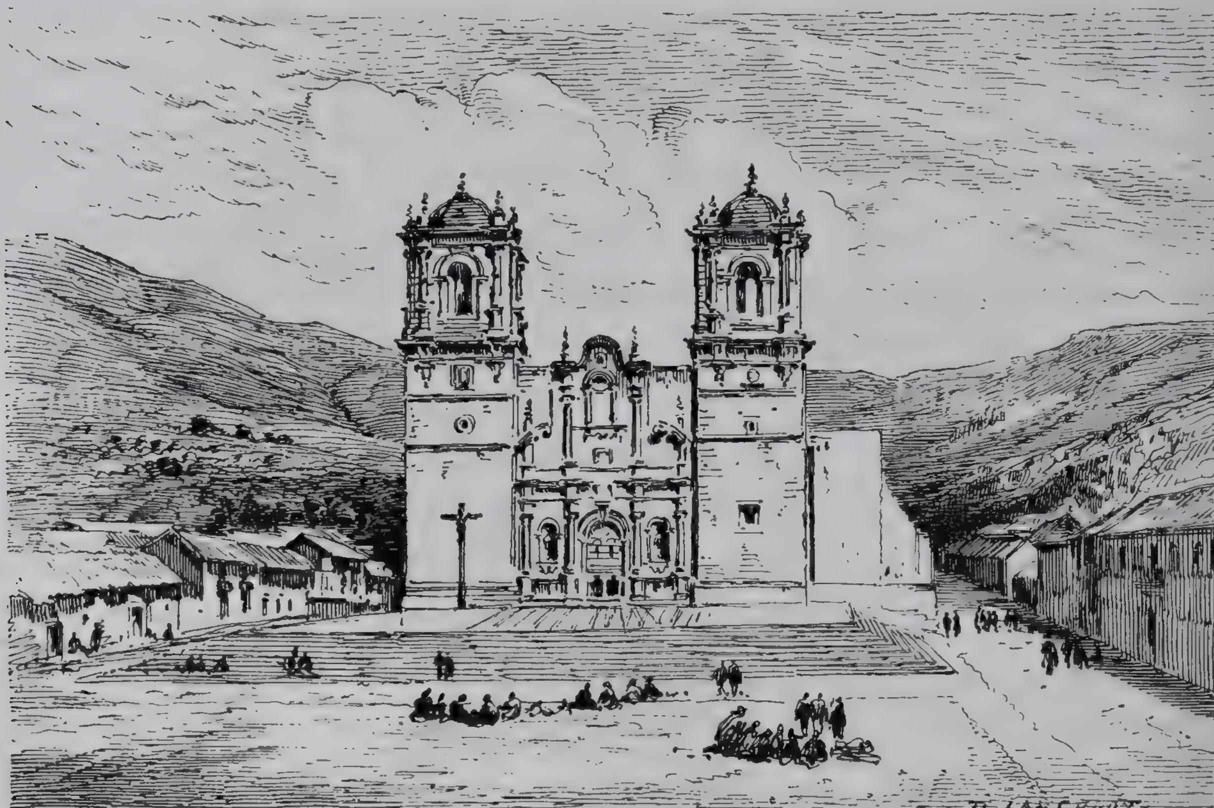
Don José-Maria connaissait les chemins de fer par des livres. Quoiqu'il fît de grands efforts pour ne pas paraître trop surpris à l'aspect d'une locomotive, il ne put cacher une grande émotion. Soudain il se retourna vers moi tout pâle et me dit : « Le Pérou est un grand pays, il y a des chemins de fer! » Parole naïve en apparence, mais résumant toute la joie patriotique de l'homme qui saisit instinctivement la portée des communications rapides, faciles et sûres, et toute l'admiration que fait éprouver cette « rue qui remue et qui fume », comme l'appelle Juan depuis qu'il s'est acclimaté en Europe. Mais à Juliaca il ne disait rien du tout; il poussait de grands hurlements lorsqu'on voulut le faire monter sur le tender, et ce n'est qu'à grand'peine que nous pûmes le maintenir lorsque la machine, sifflant et vomissant des bouffées de vapeur et de fumée, se mit à glisser sur les rails.

[1] Cette région a été conquise par l'inca Lloque Yupanqui. — Garcilaso ne cite pas le nom de la ville, mais elle est comprise dans la région qui s'étend depuis Ayaviri jusqu'au Desaguadero. Cieza de Leon écrit *Xullaca*.

XX

Puno. — Le lac de Chucuito ou Titicaca. — Route de la Paz.

Trois heures après, nous avions parcouru les 19 lieues de Juliaca à Puno[1]. C'est une ville neutre. Rien de l'antiquité majestueuse du Cuzco;



Plaza Mayor de Puno.

rien de l'archaïsme pittoresque du passé espagnol; rien de la coquetterie colorée de Lima. Point de belle église; point de belles maisons, pas même

[1] Lorsqu'en 1536, Almagro quitta le Cuzco pour faire la conquête du Chili, il a dû forcément passer par le point appelé aujourd'hui Puno. Le seul renseignement qu'on possède à cet égard se trouve dans Herrera (*Decad.*, V, lib. X, cap. I). Il y est dit qu'Almagro a passé par Canches, Cañas et Collas. Canches s'appelle aujourd'hui Canchis (capitale Sicuani), dans le chemin actuel de Puno. Cañas est la province de Cañas, qui ne se trouve pas dans la ligne droite, mais qui cependant ne constitue pas une déviation importante. Quant à Collas, c'est, sans aucun doute, le Collao, dont le point le plus peuplé, à l'heure actuelle, est précisément la ville de Puno. C'est en 1796 que Puno fut jointe à la vice-royauté de Lima; jusqu'à ce moment, cette province avait appartenu à la vice-royauté de Buenos-Ayres. Le décret royal qui sépara ces provinces de la Plata les mit, politiquement parlant, sous les ordres du vice-roi du Pérou, et juridiquement sous l'autorité de la cour royale siégeant au Cuzco.

des murs de couvent ennnuyeux et caractéristiques. Des maisons nues, bêtement badigeonnées de rose ou de bleu ; une fontaine en zinc, au milieu de la place ; dans les boutiques, des vendeurs parlant l'espagnol, les uns avec un accent tudesque, les autres avec un accent anglais. A tous les coins, des annonces du *pale ale* de Bass and C°. Le lendemain de mon arrivée, jour de marché, la ville était remplie d'Indiens et d'Indiennes. Or, en cet endroit, les deux races qui habitent le nord et le sud des environs de la ville et la ville même, les Quichuas et les Aymaras, ne se mélangent guère. On distingue les deux races non seulement au type, les Aymaras étant plus trapus et plus foncés que les Quichuas, mais encore au costume des femmes. Les Aymaras ont adopté, lors de l'arrivée des Espagnols, les coiffures si pittoresques alors en usage en Europe, et que l'on connaît par les portraits d'Isabeau de Bavière ou d'Agnès Sorel. Elles les ont conservées jusqu'à ce jour sans y apporter le moindre changement. Ces coiffures s'élèvent en pointe, et, sur la tête d'une femme de belle taille, elles produiraient un effet charmant. Malheureusement les femmes Aymaras étant petites, cette sorte de mitre les fait paraître moins grandes encore. Cependant ces chapeaux noirs, à revers d'un rouge vif, forment un cadre excellent pour les figures foncées et les joues aux reflets presque noirâtres des autochthones du haut plateau de Vilque.



Riche Indienne Aymara, mariée, marchande à Puno.

Je parcourus la région de Puno en tous sens. C'est sur la lagune de

Umayo, à un point appelé Silustani, que je fis l'excursion la plus intéressante. Trois tours en granit noir dont deux encore presque complètement debout s'élèvent sur le bord de l'eau. Ces mausolées d'un style simple et imposant m'apparurent au milieu d'une nuit éclairée par la lune des grandes altitudes. L'appareil des *chulpas* avait des reflets de marbre noir. Je me couchai sur la couverture de ma selle dans la grande tour, et lorsque le lendemain mon muletier m'aperçut dans le monument, il me réveilla avec terreur, faisant des signes de croix sans nombre et me suppliant de sortir du « cercueil maudit des gentils ». On trouve dans le rayon de Puno un grand nombre de tombeaux semblables, comme disposition générale, à ceux de Silustani. Ce sont des tours généralement rondes ; pourtant nous en avons trouvé une à base rectangulaire, le Hatun-Chulpa (le haut tombeau). Elles sont surmontées de coupoles en encorbellement. La position de ces monuments est admirablement pittoresque. Le terrain des *punas* de Vilque se compose d'immenses coulées de lave formant des terrasses qui ressemblent par leur régularité, sur ces hauts plateaux presque sans ondulations, à d'immenses terre-pleins. Sur ces élévations se dessinent les silhouettes de tours qui se détachent nues et noires sur l'horizon. La ville de Puno est située au bord du Titicaca, dont les eaux tranquilles couvrent près de 110 kilomètres de long ; la plus grande largeur du lac est de 50 kilomètres. Deux petits vapeurs de dix chevaux de force, le *Yavari* et le *Yapura*, ont été apportés là par morceaux, à dos de mules, et montés par les constructeurs nord-américains. On emploie pour le chauffage de ces bateaux la *taquia*, excrément desséché de vigogne, de moutons et de lamas. Comme cette matière, à cause de son peu de densité, représente un très grand volume, on en charge à chaque station des quantités considérables. C'est, du reste, presque le seul combustible dont on se serve sur les hauts plateaux ; ce qui fit émettre à un plaisant auquel on offrait un mauvais dîner, en lui disant qu'il n'y avait pas eu assez de *taquia*, cette définition du haut Pérou : « Maudit pays, où il faut que les hommes attendent pour manger que les bêtes aient digéré ! »

Sur le *Yavari* je fis, pendant dix jours, le tour du lac de Titicaca, en exceptant toutefois la rive sud-ouest. Je partis de Puno et pris par le nord, en touchant au petit port de Huancane, situé au fond de la baie de ce nom ; sur la rive est du même golfe, près du misérable hameau de Para-

[1] Le grand lac de Chuquito ou de Titicaca était connu sous ce dernier nom à l'époque des incas. D'après Garcilaso, *Titi* veut dire *plomb*, et *caca* (les deux *c* sont plus aspirés et plus gutturaux que le *ch* allemand), chaîne de montagnes. Toute cette région aurait été petit à petit conquise par Sinchi Roca, Lloque Yupanqui et Mayta Capac. Le nom de Chuquito provient du *corregimiento* du même nom qui se trouve à l'est de la ville de la Paz. D'après Ulloa, le lac ou, comme il l'appelle, la lagune



Sépultures de Silustani (Chulpas) sur la lagune de Umayo. Région de Puno.

paro, quelques murs antiques en ruines émergent du sol marécageux. Nous touchâmes à Moho, Conima, Kelima, Ancoraimes, Huachacache, avant d'entrer dans le détroit de Tiquina. Tous ces petits ports se trouvent à 2 et même 3 kilomètres du bord de l'eau, de sorte qu'il ne paraît pas impos-



LAC DE TITICACA OU CHUCUITO
Échelle de 0,042 mm p^r 70 K^lm.

Gravé par Erhard

sible que le lac se soit retiré de ces parages. Les rives étant très plates,

reçoit de dix à douze affluents. La profondeur serait de 70 à 80 brasses. Son eau n'est ni amère ni saumâtre, mais d'un mauvais goût qui empêche de la boire. M. Alexandre Agassiz donne comme plus grande profondeur 154 brasses (expédition de 1876). M. Raimondi (*el Perù*, t. II, p. 325) dit que la remarque d'Ulloa, à propos de la qualité de l'eau, n'est pas absolument juste, car son analyse n'a donné comme résultat qu'un demi-gramme par litre de matières minérales. Ulloa parle aussi du Desaguadero et de la lagune formée par ce dernier qu'il appelle Paria et qui porterait aussi le nom de Poopo, ou encore Aullaga. M. Raimondi (*op. cit.*, p. 326) fait remarquer avec raison que les assertions de Cieza de Leon et de Ulloa, qui prétendent que les eaux de ce lac se perdent par des écoulements souterrains, sont hasardées, vu que, sur ces hauts plateaux, l'évaporation est tellement forte qu'elle suffit amplement pour expliquer le niveau constant de ces lagunes, malgré leurs affluents et malgré les pluies.

le moindre changement de niveau peut couvrir ou découvrir des surfaces considérables. On ne saurait se faire une idée de la pauvreté du pays. Les habitants manquent de tout, et leur dénûment absolu explique pourquoi ils manquent même d'honnêteté. On y est volé sans scrupule et sans ménagement. Le voleur attrapé se met à pleurer; c'est du banditisme sentimental.

A Ancoraimes je vis une course de taureaux d'un nouveau genre. Comme ces malheureux ne possèdent pas de gros bétail et que, par conséquent, un taureau n'y paraît jamais, les *juegos de toros*, dont on ne saurait se passer en Amérique, sont impossibles. Les Indiens trouvent moyen de remédier à cet inconvénient de l'absence du principal personnage. Ils achètent à Puno des têtes de bœufs ou de vaches avec la peau et les cornes, les font sécher au soleil et, les jours de fêtes, les attachent à leur ceinture en s'affublant de la façon la plus baroque : ils *figurent* les taureaux. D'autres Indiens figurent les *toreros*, et, sur la *plaza*, on s'amuse à se donner des coups de sabre, des coups de bâton et des coups de cornes! Le soir, selon les chances de la victoire, les *taureaux* ou les *matadores* paient les libations.

Les îles d'Amantani, de Soto et du Campanario sont couvertes de végétation. Sur le lac peu profond autour de ces îles, au milieu des roseaux, des oiseaux se balancent et s'offrent comme une proie facile au chasseur.

J'eus la satisfaction de pouvoir faire une série de sondages qui me donnèrent en beaucoup d'endroits la profondeur de 530 mètres. Le passage de Tiquina, mesurant à peine 40 mètres de large, n'a pas moins de 70 mètres de profondeur. La partie nord du lac a des rives plates et ennuyeuses; vers l'est, le panorama devient grandiose : la Cordillère neigeuse du Sorata se trouve à plus de 30 lieues du rivage, et ses extrémités sud se trouvent à 40 lieues du Titicaca; mais son étincelante couronne blanche semble si rapprochée du lac, qu'on dirait que le pied des montagnes sort des eaux.

Nous arrivâmes à Chililaya, nouveau port comptant quatre maisons, où, à grand prix, je me procurai trois bêtes et un guide qui, me conduisirent en une journée à la Paz.

La distance entre Chililaya et la capitale est de 14 lieues. Au Pérou, ce nombre de lieues représenterait deux bonnes journées de marche; c'est que, dans ces pays, on compte des lieues de côte et des lieues de *Sierra*, des lieues de poste, des lieues *largas* (longues) et des *leguitas*, ou petites lieues. Selon le voyageur, on applique les différentes mesures, si bien que, lorsqu'on paiera à un Indien servant de courrier 2 lieues de poste, on fera payer à un *caballero* qui veut louer des bêtes trois ou quatre



Los toros à Ancoraimes, sur les bords du lac de Titicaca.

leguitas pour parcourir la même distance. C'est de l'économie d'un côté et du bénéfice de l'autre. Sur le haut plateau de Vilque, entre Puno et la Paz, il existe des courriers réguliers. Le maître des postes a dans son écurie quelques mules et à son service des *chasquis* qui d'habitude se font escorter par leur femme chargée de la progéniture. Ce service est même bien fait. A 2 kilomètres des stations, le courrier sonne de son cor, et, à ce signal, on amène dans la cour de la poste des bêtes que l'on charge aussitôt que le voyageur arrive. Le retard qu'on éprouve ainsi est à peine d'une demi-heure par station. Il existe même une poste à Chililaya où elle deviendrait inutile si un service de diligence, le seul du Pérou et de la Bolivie qu'on a essayé d'organiser sur le petit parcours du Titicaca à la Paz, fonctionnait régulièrement.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes près de la vallée profonde où l'on vit apparaître les lumières de la capitale. La pleine lune jetait sa lumière, d'une clarté inconnue dans nos régions, sur le plus majestueux spectacle. On eût dit, en présence du panorama qui soudain se déroula devant nous, que Dieu, lorsqu'il créa le monde, voulut laisser un souvenir du chaos primitif et négligea de pétrir ce coin de terre.

Une main puissante semble avoir remué, bouleversé, bousculé ces étranges régions pour les fixer dans leur état le plus sauvage. La cuve gigantesque au fond de laquelle se trouve la Paz est un terrain d'alluvion, présentant l'aspect d'un immense lac ancien, une mer desséchée. Du côté sud, on croit voir s'élever des falaises, et toute la ville n'est bâtie que sur l'éboulement colossal de la falaise du nord. Cette impression s'accentue encore davantage lorsqu'on descend sur un terrain semé de gros cailloux qui glissent et crient sous le sabot des bêtes, lorsqu'on entre dans les premières rues de la ville, s'élevant les unes au-dessus des autres en amphithéâtre, lorsque enfin, après avoir passé sur la *plaza Mayor*, la seule terrasse sur ce versant, on descend encore sur des pentes abruptes transformées aujourd'hui en rues, jusqu'au fond de cette vallée sillonnée par l'impétueux rio de la Paz dont les bords, de même que les montagnes qui entourent toute la dépression, sont des roches presque à pic.

On considère aujourd'hui généralement la Paz comme la capitale de la Bolivie ; cependant cette dénomination n'est pas absolument exacte, car la véritable capitale est *Chuquisaca*[1], appelée encore Sucre, du nom fameux du héros

[1] Lorsque Pedro de Candia revint au Cuzco de son voyage à Paucartambo, il passa, d'après Herrera (*Decad.*, VI, lib. VI, cap. II) à Chuquiabo, aujourd'hui la Paz. Herrera (*Decad.*, VI, lib. VI, cap. X), en parlant des faits qui ont eu lieu en 1539, dit que Francisco Pizarro étant sorti du Cuzco, après avoir envoyé son frère Hernando en Espagne, alla au Collao, d'où il alla jusqu'à Chuquiabo, avant de fonder la ville d'Arequipa. D'après Herrera, la ville espagnole date de 1548, d'après Cieza

péruvien. Cependant les gouvernements boliviens sont de nature nomade. Semblables aux chevaliers errants du moyen âge, ils sont toujours à la recherche d'une résidence idéale, mais l'idéal n'est pas de cette terre et



Chasqui (courrier entre Chililaya et Puno) et sa famille.

surtout pas de la leur. La résidence du chef de l'État a été fixée tantôt à Chu-

de Leon, qui à cette date se trouvait au Pérou, elle ne fut fondée qu'en 1549, sous le nom de *Nostra Señora de la Paz* (Notre-Dame de la Paix) par Alonso de Mendosa obéissant aux ordres de Pedro de Lagaslonda, président du Pérou. C'est à la suite de la fameuse bataille de Ayacucho, gagnée par le *patriote* Sucre qu'on ajouta à ce nom celui d'Ayacucho, de sorte que le nom officiel de cette ville est la Paz de Ayacucho.

quisaca, tantôt à Oruro, tantôt à la Paz. Depuis quelque temps déjà, le pouvoir exécutif est installé dans cette dernière ville. La raison de ce choix est la proximité du lac de Titicaca, et par suite les facilités de communication avec la côte; car, d'après les cartes, on pourrait croire que la Bolivie se trouve pourvue d'un littoral, ce qui, du reste, est un fait géographique indéniable; seulement entre la partie habitée de la Bolivie septentrionale et le Pacifique s'étend malencontreusement le désert d'Atacama, qui rend impossibles toutes communications avec le littoral. Les Boliviens, pour se rendre sur la côte de leur propre pays, côte très-riche en gisements de guano,



La ville basse de la Paz. — Vue de la Alameda.

de salpêtre et de métaux précieux, sont obligés de passer par le Pérou, soit en prenant la voie du Tacora, de Tacna et d'Arica, soit la voie du Titicaca, Puno, Arequipa [1] et Mollendo. Dans ces conditions, l'administration du littoral est fort difficile, malgré la résidence relativement rapprochée du président.

[1] Arequipa était à la fois un *corregimiento* et un évêché. Ce dernier date du 20 juillet 1609 : jusqu'à cette époque, la ville avait appartenu au diocèse du Cuzco. En 1537, le point où la ville devait se trouver plus tard a été fixé par Almagro. D'après Garcilaso (*Comment. real.*, lib. III, cap. IX), ce point s'appelait alors Arequepa. D'après Calancha (*Chronica moralizada del orden de San Agustin*, lib. III, cap. XXX), ce nom aurait été Arequipay. En cet endroit, il existait, lors de l'arrivée des Espagnols, un bourg d'Indiens fondé par l'inca Maita Capa. Cieza de Léon (*Chronica del Perù*, cap. LXXVI) parle du volcan qui se trouve près de la ville (le Misti). Ce dernier auteur dit que la ville a été

Je suis encore à me demander aujourd'hui si la Paz est une jolie ville, si elle a du caractère et quel est, à proprement parler, ce caractère. Comme nous l'avons dit, elle est élevée sur des versants abrupts, et même la *plaza Mayor* est légèrement inclinée. De là, une grande propreté ; mais, dans ces conditions, la locomotion à pied est extrêmement pénible; les poumons refusent presque le service dans ces grandes altitudes, lorsqu'à la fatigue provenant de la raréfaction de l'air vient se joindre l'effort de monter continuellement



Indiens de la Paz en costume de fête.

des pentes presque à pic. Les Indiens seuls semblent ne pas s'apercevoir des rigueurs du climat et de l'état anormal de l'atmosphère créé par la grande altitude ; ils s'amusent et dansent, soufflent vigoureusement dans leurs *que-*

fondée par Francisco Pizarro en 1530. Cependant comme le texte porte *treinta y años*, il est évident qu'il manque un mot. Herrera (*Decad.*, VI, lib. VI, cap. x) dit qu'en 1539, revenu de Chuquiapo (la Paz), Francisco Pizarro réussit à peupler la ville d'Arequipa. Mollendo était, d'après Fitz Roy (*The south America pilot*), pendant le dernier siècle, le port d'Arequipa; cependant de temps en temps on choisit Islay; à l'heure actuelle, on a encore abandonné Islay pour Mollendo. Lorsque le Pérou fut, en 1784, divisé en intendances, c'est-à-dire lorsque, pour la première fois, on substitua une division politique et administrative à la division ecclésiastique, Arequipa était une intendance divisée en cinq parties : la ville d'Arequipa, Cabana, Condesuyo, Collaguas et Moquegua. Cette intendance comprend une des régions les plus fertiles et les plus peuplées du pays entier; d'après Garcilaso (*Comment. real.*, part. I, lib. III, cap. IX), Maita Capa y avait amené 3000 familles de colons.

nas (flûtes), dorment ensuite en plein air, à demi enivrés par plusieurs verres de bière de maïs avalés chez quelque *chichera* installée au coin d'un carrefour. Les femmes du peuple sont parfois fort belles, et la gravité de leur physionomie leur prête une allure étrange et sympathique. Quant aux blancs, surtout les immigrés, ils ne peuvent se promener sans trop souffrir que dans la partie basse de la ville, au sud du pont (belle construction en pierre, du temps des vice-rois), dans le *paseo publico*, la *Alameda* ou le *Prado*.



Aymara de la Paz marchande de bière de maïs (*chichera*).

Tous les parcs ou squares espagnols sont faits d'après un modèle unique. Leur disposition est on ne peut plus simple. Ils se composent d'une double ou triple rangée d'arbres plantés en ligne droite. On y entre par une grille ou un portique. Une fontaine en orne le milieu et, au bout, s'élève une construction plus ou moins élégante, une gloriette dans le goût du seizième siècle, petit temple dont la plate-forme surélevée de 1 ou 2 mètres permet d'embrasser d'un coup d'œil la promenade entière. Entre les arbres, l'architecte a disposé des bancs ou, pour être plus exact, des banquettes en pierre, et, aux heures fixées par la mode du pays, on y voit paraître les plus jolies toilettes, cadres des plus jolies figures. Le sexe fort vient contempler toilettes et visages à ce rendez-vous général, qui n'a rien que de convenable, puisqu'il est public ; qui est intime, parce que, dans des villes comptant relativement peu d'habitants, tous les membres de la société se connaissent, agréable, parce que le monde espagnol qui se donne en spectacle à lui-même est d'une élégance extrême. Cependant le caractère de ces *Prados* change étrangement avec la nature de la végétation du pays. La fameuse avenue de palmiers du jardin botanique de Rio de Janeiro est peut-être le spécimen le plus merveilleux, dans l'Amérique méridionale, de ces pro-

menades; c'est aussi celui qui exprime le plus nettement l'idée première qui inspira l'architecte. Les arbres y atteignent aujourd'hui plus de 35 mètres de haut, et les branches, gracieuses et légères, forment, en se réunissant, une voûte soutenue par les troncs élancés et droits, semblables aux immenses colonnes d'une nef majestueuse. Après s'être fatigués à genoux dans les nefs de l'église, après avoir vu s'élever l'encens des autels, les croyants hispano-américains aimaient à voir les vapeurs dorées



Famille d'Indiens de la Paz.

du soir s'élever sur l'horizon. Aussi, chaque ville du Pérou qui se respecte a son *alameda*, et, lorsque la ville s'agrandit, elle en a parfois deux.

Lima compte la vieille *alameda de Hacho* et celle *de los Delcalzos*. Trujillo a sa promenade entre la ville et Mansiche et la *alameda de Huaman;* Tarma, la belle avenue, au sud de la ville, conduisant dans la direction de Tarmatambo ; le Cuzco, son *alameda* au bout de la rue de San Andrès. Cette dernière est presque exactement semblable au *Prado* de la Paz. Plus on s'élève dans la Cordillère et plus les arbres se rapetissent, plus le caractère imposant des avenues disparaît; à mesure que l'Europe pénètre dans ces régions, les créoles désertent le rendez-vous national. De nou-

veaux plaisirs s'inventent, le théâtre et les courses sont adoptés par une société qui aspire à devenir *moderne*, et les affaires, ennemies de la vie contemplative qui caractérisait naguère encore ces existences de grands seigneurs, font naître de nouvelles aspirations, de nouvelles occupations, des préoccupations inconnues hier encore. On s'y donne toujours des rendez-vous, non plus en plein jour, mais de nuit, et, au fur et à mesure qu'on abandonne l'*alameda*, les salons se remplissent et les promenades de vêpres font place aux bals, aux soirées et aux autres plaisirs conventionnels de la société européenne du dix-neuvième siècle. Aussi les *alamedas*, et notamment celle de la Paz, ne sont aujourd'hui qu'une note archaïque, un souvenir dans ces villes qui se transforment. Les arbres ne sont plus émondés, les gloriettes tombent en ruines, l'avenue est couverte d'herbe et, au lieu des femmes gracieuses et des seigneurs élégants qui se donnaient là des rendez-vous de galanterie, il n'est pas rare de voir un âne ou une mule foulant aux pieds ce coin de terre, sur lequel s'est déroulée l'histoire des amours de plusieurs générations. La décoloration générale du vieux monde espagnol en Amérique se manifeste là comme dans bien d'autres détails. Lorsque les tremblements de terre, lorsque les révolutions ou les guerres renversent un édifice, on le remplace par des constructions soi-disant européennes. A la Paz, comme dans les villes américaines qui n'ont pas été éprouvées par des tremblements de terre et pourraient subsister en paix, on voit les traces matérielles des secousses politiques. Arrivé là, une année après l'avènement du général Daza, je trouvai presque toutes les maisons de la grande place et des rues avoisinantes couvertes de trous de balles. L'ancien *palacio de Gobierno*, portant les blessures non cicatrisées de la lutte, est devenu absolument inhabitable, et le gouvernement avec ses quatre ministères a dû s'installer dans une maison voisine. Cette construction se compose d'un seul rez-de-chaussée ; chacun des ministres y a une chambre, et dans la pièce qui donne accès à ce bureau, se trouvent installés, le long des murs, les huit ou dix employés de son département ; les deux chefs de division (*officiales mayores*) fonctionnent derrière des bureaux établis sur une marche semblable aux chaires de nos écoles.

Le ministère de la guerre est l'objet de la sollicitude spéciale du président. On y discute et on y dessine définitivement les costumes de l'armée qui compte un bataillon de grenadiers avec des bonnets à poil. La jugulaire, également pourvue de poil, sert de barbe à des soldats auxquels la nature a refusé cet ornement. Les chasseurs et la ligne portent des pantalons blancs tellement larges, qu'on les prendrait pour des jupes. Les hommes de la musique de ce corps portent des souliers bleus et des







Tambour-major. Musicien. Grenadier du 1er bataillon. Chasseurs.

UNIFORMES DE L'ARMÉE BOLIVIENNE.

turbans surmontés d'une demi-lune. Cette armée parcourt la ville du matin au soir et en montant les rues où les bêtes de somme même se traînent avec peine les musiciens font résonner des *allegro appasionato-tempodi marcia* sur leurs instruments de cuivre.

Le premier bataillon, avec ses deux ou trois cents hommes, est maître du pays. Ce sont des prétoriens qui font et défont les chefs de l'État, dont treize sur quatorze ont été assassinés.

Nous ne voulons point retracer ici les drames qui ont eu pour héros les Belzu, les Melgarejo ou les Moralès. Nous nous intéressons au moindre monument indigène, mais non aux grandes caricatures que fait naître le plagiat des coutumes européennes.

XXI

Départ de la Paz pour l'Illimani. — La *hacienda de Cotaña.* — Ascension d'un des pics de l'Iillimani : le pic de Paris. — Retour à la Paz. — La ferme de Zebollulo. — Commencement de révolution dans la capitale.

J'avais résolu de tenter, avant mon retour, l'ascension d'un des pics de la Cordillère, afin d'obtenir, à l'aide du baromètre et du thermomètre d'ébullition, une mesure de hauteur aussi exacte que possible, car les observations faites à l'aide du théodolithe, malgré toute la précision qu'on peut y apporter, malgré une base d'opération bien établie, donnent trop souvent des résultats incertains, ce qui s'explique par les réverbérations du soleil équinoxial sur les neiges des hauts sommets. Le point que j'avais choisi était l'Illimani. Je me procurai des bêtes et me mis en route pour ce point qui devait être l'extrémité sud de mon expédition. J'étais accompagné par MM. José-Maria Ocampo et de Grumkow. Ce dernier, ingénieur du gouvernement bolivien, s'était joint avec empressement à moi. Le 10 mai, je quittai la capitale de la république bolivienne. Nous passâmes après avoir traversé *Obrajes*, le lieu de villégiature des *Pazeños*, la première nuit dans le misérable hameau de Mecapata [1], situé à 6 lieues environ de la Paz. Cette région présente un grand intérêt, car les versants sont transfor-

[1] Mecapata. — Huaricana. — Millocato. — Tirata — Ticcrata. — Lurata. — Cotaña, depuis Macapata environ 14 lieues.



Chemin entre la Paz et Obrajes.

més en érosions fantastiques comme nous en avions vu à Lircay, près de Ayacucho, à Yanahuara, sur le chemin du Cuzco, à Ollantaïtambo. Je n'ai jamais rencontré, dans mon long voyage, des versants aussi abrupts qu'au sud-est de la Paz, et il est curieux de voir les petites mules créoles escalader des chemins sur lesquels un homme avance à grand'peine.

Nous fîmes le trajet assez fatigant de Mecapata à l'Illimani par le lit même du rio de la Paz, qui, à cette époque de l'année, est en grande



Cholos de Obrajes à une lieue au sud de la Paz (p. 400).

partie à sec ; en beaucoup d'endroits, le torrent s'est creusé un lit d'un kilomètre et demi de large, mais ses eaux, divisées en cent bras, ne sont torrentielles que dans les endroits où le lit se resserre entre des roches puissantes, souvent assez rapprochées pour ne laisser à la masse liquide qu'un passage de 20 à 30 mètres.

Dans ces passages étroits, appelés *angosturas*, les bêtes passent avec la plus grande difficulté ; entraînées par le courant, elles ne reprennent pied qu'à une cinquantaine de mètres au-dessous de l'endroit dangereux. Nous franchîmes ces petits rapides sans autre accident que celui d'être complètement mouillés.

Le second jour de ce voyage, nous arrivâmes à Cotaña, propriété de M. Pedro Guera, ancien ministre de Bolivie à Paris et à Rome.

Don Pedro, vieillard vénérable de plus de soixante-dix ans, nous reçut dans sa ferme, qui est un superbe palais au milieu d'un merveilleux parc. Rien n'est plus beau et plus étrange à la fois que la grande avenue, avec ses arbres majestueux, qui donne accès au château, les orangers et les citronniers, rangés devant la façade principale, les bosquets de bananes plantés çà et là, tout cet ensemble d'une végétation tropicale, en face des neiges éternelles et de l'effrayante nudité de l'Illimani, dont les



Famille d'Indiens à Mecapata (p. 403).

trois pics principaux, les Condors-Blancs et l'Atchocpaya, se détachent lumineux sur le ciel bleu, transparent comme le saphir. Lorsque j'exposai à don Pedro Guera l'objet de mon voyage, il sourit, me rappela l'effort superflu de Pentland et de Gibbon, mais me promit pourtant de m'aider dans mon entreprise. Il tint sa parole et mit à ma disposition sept vigoureux Indiens pour m'accompagner dans mon ascension. Cependant, les deux jours suivants, le temps était brumeux et les nuages semblaient bouillir dans l'atmosphère.

Le 17 mai, le temps s'éclaircit, et je pus prendre le point que les obser-

vations barométriques m'avaient donné depuis trois jours : Cotaña est situé à 2441 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'Illimani s'élève sur une base presque rectangulaire. Un des angles de cette base est dirigé vers le nord, de sorte que, de la Paz, on aperçoit le côté nord-est, et, de Cotaña, le côté sud-est du bloc.

Le 18, nous préparâmes tout pour faire l'ascension le lendemain, 19 mai. Il eût été possible de passer la nuit à une hauteur supérieure à celle de

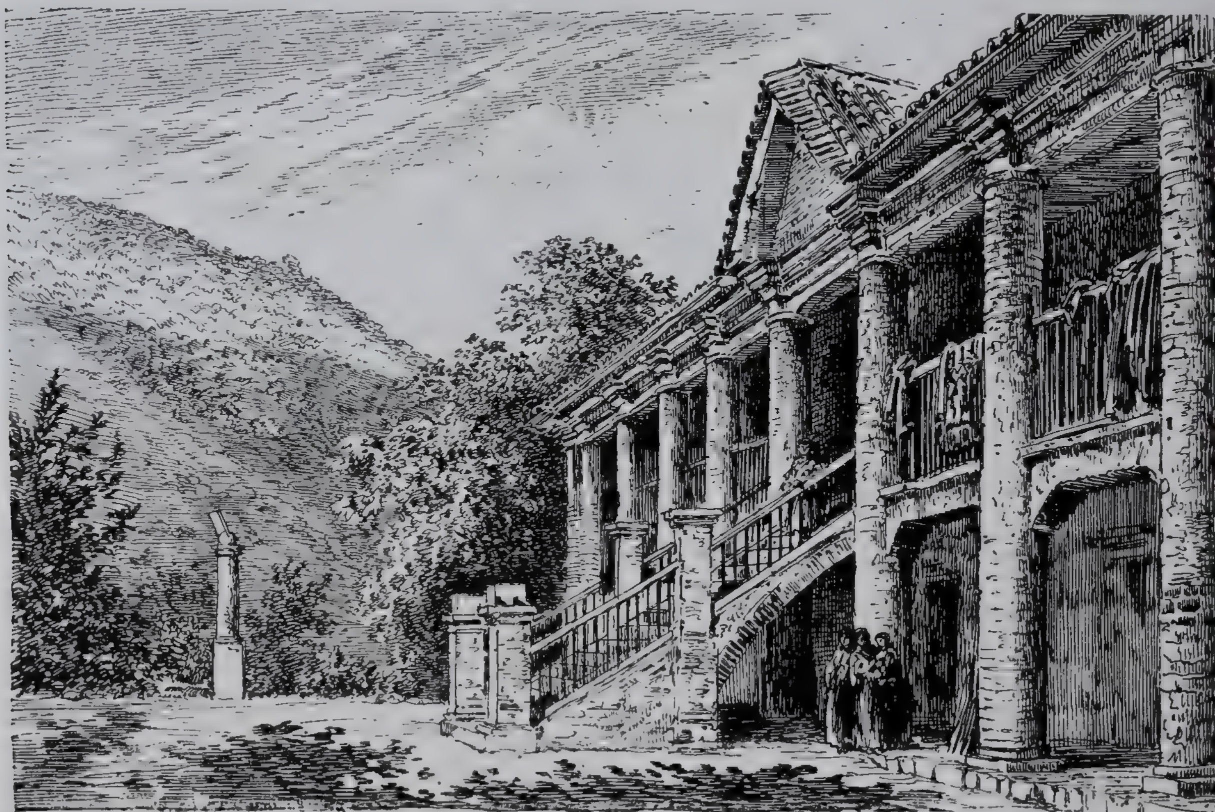


Avenue de la *hacienda* de Cotaña sur le versant sud-est du mont Illimani.

Cotaña, où la température moyenne est de 20 à 22 degrés centigrades, mais je ne voulus pas risquer de séjourner à une trop grande altitude, car l'expérience m'avait appris que le corps s'y alanguissait, que la volonté s'y émoussait sans qu'on en eût conscience. Je préférai donc tenter l'entreprise en partant d'un niveau inférieur. A deux heures du matin nous étions en route.

Les Indiens, stimulés par l'appât de la récompense promise, marchaient allègrement. Nous arrivâmes ainsi, à six heures du matin, à une hauteur de

14 027 pieds anglais. Là, il nous fallut laisser nos montures, continuer l'ascension à pied. Sur le premier versant, à une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de l'endroit où étaient demeurées les bêtes et le muletier, je rencontrai les traces d'une *acequia*, dernier vestige des travaux des autochthones. A une centaine de mètres plus haut, on passe près du torrent qui a dû alimenter la prise d'eau antique. A 14 902 pieds, nous quittâmes la limite de la végétation pour entrer dans le domaine des neiges éternelles. C'est là que commençaient les difficultés de l'ascension. Ce flanc du *cerro* est très abrupt, et nous fûmes obligés de tourner le versant, formé de schistes ardoisiers, délités en plaques immen-



Hacienda de Cotaña (p. 404).

ses mêlées de feuillets plus petits. Ce terrain mobile coupait douloureusement les pieds des voyageurs et traversait nos solides chaussures européennes. Un de nos Indiens s'était blessé au-dessous de la cheville, malgré la solidité de la peau cornifiée qui abrite le pied de ces incomparables marcheurs.

Tournant un petit pic séparé, au nord-ouest, du pic principal, par une énorme crevasse, nous nous trouvâmes sur un champ de neige assez durcie pour supporter notre poids à partir de 15,092 pieds; jusque-là nous avions marché avec la plus grande difficulté, en enfonçant parfois jusqu'au-dessus du genou dans des neiges, qui n'étaient dures qu'à la surface. Nous nous dirigeâmes au nord-nord-ouest vers le pic principal, le Condor-Blanc.

Le premier obstacle sérieux que nous rencontrâmes était un mur naturel de roche de 8 mètres de hauteur environ. Nous choisîmes un point où, au milieu de cette muraille, apparut une sorte de terrasse. Les Indiens se firent la courte échelle. Le cinquième atteignit la plate-forme, nous jeta un *laso* et nous hissa auprès de lui. Le même procédé nous permit d'atteindre la seconde moitié de la muraille. Les pentes devenaient de plus en plus raides; elles variaient de 35 à 40 degrés d'inclinaison, et nous étions obligés, généralement, de nous servir des mains pour les gravir. A 16 862 pieds, nouvel obstacle; une immense crevasse, large d'environ 100 mètres, remplie de neige jusqu'à près de 50 mètres au-dessous du niveau du bord, arrêta nos pas et nous força de dévier vers l'est.

Nous marchâmes pendant près d'une heure, et je compris que je serais obligé de me contenter de gravir le second sommet de la montagne, car la crevasse se prolongeait et le soleil était haut sur l'horizon. Vers deux heures et quart nous arrivâmes au pied d'une seconde muraille d'un peu plus de 4 mètres de hauteur. Les efforts auxquels nous avions dû une première fois le succès nous permirent d'atteindre la crête supérieure; nous étions à 5 400 mètres. M. de Grumkow commençait à pleurer le sang. Un peu d'extrait de coca, mélangé de cognac, lui permit de continuer l'ascension. A 18 312 pieds, M. de Ocampo avait été pris de vertige. La médicamentation qui avait remis sur pied M. de Grumkow le fortifia; mais, ennui imprévu, les Indiens refusèrent de marcher plus avant.

Malgré les exhortations et les menaces, ils se préparaient à descendre. Suivant les idées superstitieuses du pays, c'est aller contre la volonté du ciel que d'oser franchir le mont Illimani. De terribles châtiments attendent l'audacieux qui tente l'entreprise; celui qui monte au faîte n'en descend jamais : aussi les indigènes ne nous suivirent-ils qu'en rechignant jusqu'à 19 512 pieds.

Il était trois heures vingt minutes du soir; malgré la fatigue, malgré un certain malaise qui n'était pas encore le mal des montagnes, mais qui pouvait le devenir, nous résolûmes de continuer l'expédition. Je regardai mes compagnons, non sans inquiétude; leurs figures n'avaient plus apparence humaine; ils étaient verdâtres, avec des plaques violettes; le blanc des yeux était rouge, couleur de sang. Cependant il ne fallait plus qu'un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet du pic qui se dressait devant nous. Nous n'hésitâmes point. Le soleil avait disparu derrière la montagne : peu nous importait. Trois Indiens nous restaient fidèles. Après une marche des plus fatigantes sur la pente couverte de neige, nous atteignîmes le point extrême, petit plateau exposé à tous les vents; une large

crevasse, vallon de neige, divise la plate-forme, qui mesure douze pas sur quinze, en deux moitiés à peu près égales du sud-ouest au nord-est. L'air était très vif. L'atmosphère paraissait d'une incomparable transparence lorsqu'on regardait à ses pieds les centaines de vallées qui, semblables aux larges plis d'un immense manteau, entouraient le massif de l'Illimani et les versants des montagnes environnantes; dans la voûte du ciel d'un bleu foncé presque noir, le soleil ardent planait comme un disque de fer rouge. Quelques moments nous suffirent pour faire la lecture du baromètre : il marquait 318^{mm}; le point d'ébullition de l'eau était à 79°,4. Le résultat de ces observations inscrit sur un parchemin préparé d'avance, que j'enfermai dans un double tube en verre et en métal, avec la mention de la date, fut signé par mes compagnons et contre-signé par moi au nom des trois fidèles Indiens, qui avaient plus de courage que de science.

J'enfonçai ce tube, enveloppé dans un drapeau aux couleurs nationales, dans les neiges de la crevasse, en donnant à ce point le nom de pic de Paris.

Voici la teneur de ce document, dont j'ai transmis copie au ministère de l'instruction publique :

Illimani, à **20 112** *pieds* au-dessus du niveau de la mer,
ce 19 du mois de mai 1877. 4 h. 50 m. p. m.

Je, soussigné, chargé par le gouvernement de la République française d'une mission scientifique dans l'Amérique méridionale, accompagné de M. Georges B. de Grumkow, ingénieur, et de M. José-Maria de Ocampo, ai fait aujourd'hui l'ascension de cette montagne.

Le baromètre anéroïde et le point d'ébullition de l'eau ayant indiqué une élévation de **20 112** *pieds* au-dessus du niveau de la mer, élévation qui n'a pas été atteinte avant moi, je profite de mon droit, consacré par l'usage, de donner nom à la terre sur laquelle j'ai été le premier à mettre le pied et baptise le point sur lequel je me trouve actuellement, situé à une latitude de 16° 53′ 10″, une longitude de 70° 6′ 21″, et une élévation de **6131** mètres au-dessus du niveau de la mer, du nom de PIC DE PARIS — en limitant cette dénomination au pic sud-est du groupe appelé l'Illimani, pic voisin de l'élévation principale. En vertu de quoi ma signature, *Signé :* C. Wiener, m. p.
et la signature de mes compagnons dans cette ascension.

Signé : Georges B. de Grumkow, ingénieur civil, m. p.
Signé : José Maria de Ocampo, m. p.

Pour les trois guides indiens, Geronimo Quispe de la Paz, Simon Lopez et Manuel Ttule de Cotaña [1] (voyez p. 411 et 412). *Signé :* C. Wiener, m. p.

Copie faite le 20 mai, à midi, dans la hacienda de Cotaña.

Pour copie conforme :
Wiener.
de Grumkow.
de Ocampo.

Cotaña, le 20 mai 1877 [2].

[1] Voyez les portraits des trois Indiens, pages 411 et 412.

[2] Les mesures marquées en *italique* remplacent les indications non calculées du document déposé sur le pic de Paris.



Condor-Blanc. Pic de Paris. Atchocpaya.

Illimani vu de la ferme de Cotaña.

C'était un des rares moments d'enthousiasme éprouvé pendant mon voyage; mais bientôt nous dûmes revenir à la réalité. Nos pieds étaient gelés quoique l'insolation fût vive. Le thermomètre marquait en effet, à quatre heures trente minutes, 7 degrés au-dessus de zéro. Pendant la journée, pas un nuage n'avait voilé le ciel. Nous nous mîmes en devoir de redescendre. Il était cinq heures dix minutes. A cinq heures trente, nous avions rejoint nos lâches Indiens. L'immobilité d'une heure les avait



Simon Lopez, cholo de Cotaña (p. 408).

engourdis. Ils étaient, malgré leur couleur bronzée, blêmes et verdâtres comme nous-mêmes. Ils me demandèrent de l'eau-de-vie. Je leur en donnai aussitôt; mais, par malheur, je me trompai de gourde, et leur tendis celle qui contenait l'alcool rectifié dont j'avais eu besoin pour prendre le point d'ébullition. L'Indien, qui en prit à peine une gorgée, fut grisé instantanément; chancelant et perdant l'équilibre, il roula sur une pente à 20 mètres au-dessous de nous. Il resta inerte comme une masse. Je le crus mort, nous le rejoignîmes bientôt et dès que nous lui eûmes frotté les tempes avec de l'alcool, il revint à lui. Ces natures, prodigieusement

fortes, résistent aux secousses les plus violentes; il avait le bras gauche démis, mais se déclara assez valide pour tenter la descente; arrivé au bas de la muraille verticale de 4 mètres, l'obscurité à la chute du jour fut presque complète, et nous dûmes attendre, non sans anxiété, le lever de la lune. Après une demi-heure d'immobilité forcée, le croissant s'éleva au-dessus de la crête du pic de Paris.



Manuel Ttule, cholo de Cotaña.

Dès lors, à sa lueur incertaine, nous continuâmes cette descente pleine de difficultés et de périls. Je ne sais comment il n'est arrivé à aucun de nous d'accidents plus sérieux, que quelques écorchures sans importance.

Après une marche de dix-huit heures à pied, sans compter près de trois heures à dos de mule, nous revînmes à la maison de l'*ilacata* (gardien des limites des *haciendas*), à 3440 mètres d'altitude. Le lendemain, à dix heures, nous rentrions à Cotaña, d'où l'on nous avait observés avec une longue-vue jusqu'au delà de 4500 mètres d'altitude. Nous avions paru alors, à ce qu'on nous dit, comme des points noirs sur une nappe blanche. A partir de dix heures du matin, nous avions disparu du rayon visuel des habitants de la ferme.



Geromino Quispe, Indien de la Paz (p. 408).

Malgré notre exténuation complète, M. de Grumkow et moi, nous nous jetâmes avec ardeur sur les tables de logarithmes pour calculer nos observations.

J'avais caressé depuis longtemps l'idée de faire l'ascension de l'Illimani.

J'avais vu dans cette ascension non seulement un intérêt scientifique en général (l'ascension de cette montagne n'ayant jamais été entreprise), mais encore un intérêt particulier pour une expédition française à laquelle j'ai eu à cœur d'imprimer le sceau ineffaçable de son origine.

M. Gibbon, chargé d'une mission semblable à la mienne par le gouvernement des États-Unis, a inscrit dans son *Profil des Andes* à une hauteur de 13 500 pieds les paroles : « United-States Tent ». J'ai cru devoir faire tout ce qui était en mon pouvoir pour inscrire à une hauteur plus grande ces deux mots « Pavillon français » ; j'y ai réussi.

C'est avec une joyeuse émotion que nous trouvâmes pour la hauteur atteinte le chiffre de 6131 mètres au-dessus du niveau de la mer, longitude O. de Paris, 70° 6′ 21″, latitude S., 16° 33′ 10″ [1]. La hauteur du Condor-

1. Voici les données principales de mes observations :

ALTITUDE DE COTAÑA SUR LE PLATEAU, AU PIED DU PIC

Millim.	Pouces angl.	Fahr.	Pieds angl.	Heure de l'obs.
594	22 40	64°	8 012	2 h. 40 A. M.
Café, cannes à sucre, chirimoyas, bananes, orangers, etc.				
		2e station. — Casa del ilacata		
530	20 88	68°	9 992	
Maïs, trigo (froment), etc.				
		3e station. — Plantation d'oca.		
518	20 40	75°	10 402	
Papa, oca (pomme de terre et oca).				
		4e station. — Dernière végétation.		
505	19 89	75°	11 392	
Paja (graminées). Queñoa Chachacoma.				
		5e station. — Acequia.		
482	18 99	65°	13 842	9 h. 20
Paja (graminées).				
		6e station. — Point où nous avons dû laisser nos montures.		
458	18 05	66°	14 027	10 h. 6
		Limites des neiges.		
444	17 49	63°	14 902	10 48
440	17 34	56°	15 092	11
411	16 23	50°	16 862	1 35 P. M.
391	15 42	50°	18 312	2 44
373	14 71	48°	19 512	3 20
318		46°	20 112	4 50

Observation faite sur le sommet du pic dénommé par moi pic de Paris. Ébullition de l'eau, 79°,4 (20 288 pieds).

Retour du pic de Paris : pendant une demi-heure avec soleil, une demi-heure sans soleil et sans lune, puis, premier quart de la lune.

Arrivés à la plantation d'oca à 8 h. 45, nous sommes montés à mule et nous avons atteint la case de l'ilacata à 9 h. 43 de la nuit.

Le voyageur américain, M. Gibbon, qui, avant moi, avait tenté l'ascension de l'Illimani, est parvenu à une hauteur de 13 500 pieds.

Le pic de Paris est le point le plus élevé de la chaîne des Andes atteint jusqu'à ce jour

Blanc, qui se trouvait, à vue d'œil, à trois quarts de lieue environ du pic de Paris, en le dominant de 200 mètres environ, s'élève, d'après mes calculs ultérieurs, à 6386 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à 300 mètres au-dessus du niveau du pic de l'Atchajpaya (ou plutôt Atchoccpaya). Ce jour-là, à dix heures du matin, je me suis jeté sur un lit, et ne me suis réveillé que le lendemain matin à quatre heures.

Le 22 mai, nous nous remîmes en route pour la Paz; seulement, au lieu de prendre par le lit du rio de la Paz, nous longeâmes les versants de



Illimani vu du lit du rio de la Paz, à 5 lieues au nord-ouest de Cotaña.

l'Illimani[1]. Vers une heure, après avoir passé par Callampaya et Atahuallani, deux petits villages dépendant de Cotaña, nous gravîmes la montée de Tanimpata, au haut de laquelle subsistent des murs élevés jadis par les autochthones, qui avaient établi là un poste fortifié. Vers deux heures de l'après-midi, nous entrâmes à Cohoni, qui se trouve dans les domaines de Cebolullo, un des points les plus pittoresques du monde. Cebolullo est une ferme située dans une vallée formée par les contreforts que l'Illimani

[1] Callampaya. — Atahuallani. — *Cuesta* de Tanimpata. — Ruines des autochthones. — Cohoni. — Cebolullo. — Tahuapalca. — Mecapata.

envoie en cet endroit, aux bords du rio de la Paz. La ferme elle-même, sorte d'atrium garni intérieurement d'une immense vérandah, est décorée d'un parterre. Des plantes grimpantes entourent les colonnettes, et, épais tapis vert, retombent sur la balustrade du balcon. D'énormes ifs couvrent de leur végétation sombre les collines qui resserrent la dépression du ter-



Indien et lama à la Paz.

rain dans laquelle le château est construit. Des montagnes abruptes s'élèvent au nord, et les pans de granit, garnis de mousses, ressemblent à un *fond* couvert d'un rideau de velours pour mieux faire valoir le paysage qui domine le côté sud de l'Illimani, avec une crête doucement ondulée et d'une éclatante blancheur. La route était animée par des Indiens conduisant leurs lamas. L'avouerai-je? J'eus presque un serrement de cœur en

pensant que je quittais les Andes. La Cordillère a sa poésie comme le désert, poésie étrange et attachante, assombrie par des nuages noirs, éclairée par le soleil équatorial, sauvage avec les torrents furieux, calme avec ses lacs tranquilles ; imposante avec ses sommets dont on n'a pas encore mesuré la hauteur et toujours triste comme si ce monde regrettait l'absence de l'homme.

Après une nuit de repos troublé par un accès de fièvre de M. de Grumkow, nous arrivâmes le lendemain, au coucher du soleil, à la Paz. Le soir même de mon arrivée dans la capitale, le président envoya un de ses aides de camp me demander des nouvelles de mon expédition et de ma santé. Je me portais bien; mais malheureusement M. Grumkow tomba gravement malade; une fièvre cérébrale se déclara quarante-huit heures après notre retour, et cette affection, dont j'étais la cause involontaire, me força de différer de quelques jours mon départ pour le Pérou. Sur ma demande, le gouvernement bolivien ratifia le nouveau nom du pic que j'avais gravi; dès lors il s'appela partout et pour tous *pic de Paris*. Le journal officiel, *el Ferro Caril* (numéro du 24 mai 1877), publia un article fort gracieux à ce sujet, dans lequel il était dit que si depuis longtemps la France n'avait pas envoyé de ministre plénipotentiaire ni de consul dans la république, elle possédait désormais dans ces régions un représentant immuable et éternel, rappelant aux Boliviens le centre intellectuel de la première nation de la race latine.

Dans une soirée, le président me dit, dans une allocution très chaleureuse, que si, au point de vue de la race, on appelait les Boliviens des Hispano-Américains, au point de vue des tendances, des préférences et des sympathies, on devait les appeler des Franco-Américains. Puis il me remit un superbe brevet de dimensions considérables, me nommant représentant de cette république à l'Exposition universelle de Paris, qui devait ouvrir ses portes au Champ de Mars un an plus tard[1]. La poésie même se mêla de l'affaire, et faillit compromettre, par ses élans lyriques, le côté sérieux et scientifique de l'excursion. Cependant ces occupations et ces préoccupations ne furent pas de longue durée. La politique, volcanique comme le pays même, avait réservé pour les jours suivants une de ses terribles secousses qui faillit être suivie d'une éruption formidable, conjurée du reste par la féroce énergie des chefs du pouvoir.

Voici ce qui était arrivé. Le président Melgarejo avait frappé de la

[1] C'était la seconde mission honorifique de confiance que ma mission me valait. La république du Pérou m'avait également confié le soin de la représenter à Paris près le commissariat général de l'Exposition universelle. J'ai partagé cet honneur pour la Bolivie avec M. Arsola, consul de ce pays à Paris, pour le Pérou avec MM. de Goyeneche, Martinet, Gonvers-Leubel, Delbois et Albertini.

monnaie à son effigie, mais ces pièces, malgré la pompeuse inscription qui entourait la tête du dictateur : « A la valeur et au talent, » présentèrent un grave défaut : elles n'étaient pas de bon aloi. Par un accident inexcusable, il se trouvait que l'argent frappé sous ce régime présentait un alliage de 25 pour 100 au-dessous du titre légal. Cet argent, aussitôt déprécié dans les pays voisins, compromit le crédit de la Bolivie, jusqu'alors intact. Le président Daza voulut couper court à cet état de choses, et, du jour au lendemain, il déclara que les piastres ne vaudraient plus que 6 réaux, que les demi-piastres (*tostones*) ne vaudraient plus que 3 réaux, et que deux pièces de 1 réal seraient acceptées pour la valeur d'une seule. Il annonça en même temps qu'il allait faire frapper de la monnaie au titre légal. On pourrait changer la monnaie courante contre les nouvelles pièces. Tous, depuis le plus humble jusqu'au plus riche, furent atteints par cette mesure radicale. Une panique générale s'en suivit. On afflua à la Banque de la Paz, qu'on accusa de tripotage. Les soldats mêmes refusèrent de se soumettre. Le président en fit arrêter plusieurs, et, dans la cour du Cuartel, au son de la musique militaire, en présence du bataillon entier, rangé en front de bataille, les fit exécuter à coups de bâton. La gendarmerie prit à quatre heures du matin, dans leur lit, les rédacteurs de deux journaux qui s'étaient permis de faire des observations, les attacha sur des mules de charge, et les déporta sur les bords du rio Beni, dans les vallées chaudes des Yungas. L'ordre se rétablit ; mais ce calme me fit l'effet, non pas de la sérénité qui suit les décharges électriques de l'atmosphère, mais du calme inquiétant qui précède l'orage. Du reste, M. de Grumkow étant entré en convalescence, rien ne me retenait plus à la Paz. J'offris donc aux personnes qui, dans cette ville, m'avaient entouré de tant de sympathies et de gracieusetés une réunion cordiale d'adieu ; et le lendemain je quittai la Paz et la maison hospitalière de M. Fernando Steinert, où j'avais passé quelques semaines pleines de charme et d'agrément.

En gravissant la côte[1], j'essayai de me rendre compte de l'effet d'ensemble que m'avait produit la capitale de la Bolivie. Aucune ville, dans toute l'Amérique, ne m'a laissé plus indécis sur mes propres impressions. En somme, je pense que c'est une grande ville avec des habitudes de petite ville, une capitale européenne par le vêtement des gens du monde, et un

[1]

De la Paz à Laja	12	kilom.
A Tambillo	25	—
A Collo-Collo	39	—
A Tiahuanaco	44	—
A Guaqui	56	—

bourg d'Indiens par le grand nombre de gens de couleur, une ville démocratique d'après le code, cité aristocratique par les dispositions de la race dirigeante, centre commercial par la position géographique, résidence de tyranneaux malgré elle, ville de garnison par la dictature militaire qui s'impose malgré tout et malgré tous, ville du passé certainement, ville de l'avenir peut-être, ville comptant à peine à l'heure actuelle!

Cependant, j'avais connu de bien excellentes gens à la Paz, des hommes de science[1], de jeunes poètes, des orateurs, des écrivains, tous les éléments d'une société qui mérite mieux qu'un régime de *pronunciamientos* et le cauchemar perpétuel du sabre.

Arrivé sur le haut plateau, je me retournai une dernière fois pour jouir de ce merveilleux panorama dont le fond est formé par le groupe de l'Illimani. Vu de ce point, par un effet de la perspective, le pic de Paris dominait même le Condor-Blanc. Je contemplai pendant un instant ce diadème cristallin brillant au soleil, et, avec un grand sentiment de satisfaction, celui du retour, mélangé du regret qu'on éprouve en quittant un champ d'action, je me mis en route pour Laja. Le colonel Florès, chef de l'artillerie bolivienne, en garnison dans cette place, me reçut d'une façon toute gracieuse. Il possédait, en dehors de quelques petits canons pouvant être chargés à dos de mules, quatre mitrailleuses dont les effets dévastateurs ont été heureusement pour le pays conjurés par la complète ignorance de ceux qui devaient s'en servir. Le colonel Florès me pria de lui procurer un traité sur le maniement de ces engins. Je lui promis de m'en occuper dès que je pourrais. Je suis heureux de dire que, jusqu'à ce jour, je n'ai pas encore trouvé le temps de procurer à ce commandant le moyen de tuer en gros. Cependant lui personnellement a droit à ma reconnaissance, car il me traita très amicalement, et me gratifia, le soir, d'une sérénade qui commença par l'hymne national bolivien, se continua par quelques *zamacuecas* et se termina par une imitation de la *Marseillaise* s. g. d. g.

[1] Notamment don A. de Escobari, curé de Sica-Sica, ancien chef de l'université de la Paz, linguiste fort distingué.

XXII

Collo-Collo et Tiahuanaco. — Antiquités. — Copacabana. — Couvent. — Vestiges anciens. Iles du lac Titicaca.

Le lendemain, je partis, et vers trois heures de l'après-midi, après avoir passé Tambillo, j'atteignis un point appelé Collo-Collo. Au milieu de la route, en cet endroit, se trouve la tête colossale d'une idole en beau porphyre bleuâtre, toute couverte de dessins finement gravés. Je n'ai pu nulle part retrouver le corps de cette étonnante statue qui a dû mesurer plus de 8 mètres, la tête seule dépassant $1^{m},37$ de hauteur. La disposition de la tête fait deviner que la statue a dû être un parallélipipède. Les arêtes en ont été arrondies ou polies; sur les parois, tous les organes sont indiqués par des bas-reliefs méplats ou par des traits gravés qui subsistent dans leur totalité. Mais en dehors des membres, des ornements et des attributs du guerrier ou du chef, la figure est couverte de signes qui se répètent, et semblent, par conséquent, ne pas être des dessins fantaisistes. Eux aussi doivent être des commentaires de la statue, signes hiéroglyphiques non déchiffrés encore. La légende veut que cette statue



Indien de Collo-Collo.

ait été jadis à Tiahuanaco, ce qui nous paraît parfaitement possible. On dit que les Espagnols voulurent la transporter à la Paz. Mais le poids étant très considérable, ils la brisèrent en deux morceaux. On peut constater le trou de mine au-dessous du cou. La tête étant trop lourde pour être transportée, ils l'abandonnèrent, et aujourd'hui la superstition du peuple voit dans cet admirable travail de sculpture antique un mauvais démon. Le muletier qui passe sur sa bête, l'Indien que son chemin conduit par là, jette à la face du pauvre dieu une poignée de boue, croyant paralyser, au moyen de cette insulte stupide, sa funeste influence. Je pris un estampage complet de la tête, et passai la nuit à quelques pas de là, établissant mon campement à 200 mètres environ de quelques *chosas* d'Indiens auxquels j'envoyai, pour m'en faire des amis, une demi-bouteille de tafia. Ils vinrent un à un me remercier, et retournèrent aussitôt à leurs huttes. La nuit tombait, et bientôt la lune argenta la plaine. Dans l'atmosphère limpide, je vis s'élever une fumée légère; et bientôt les Indiens, quittant leur position accroupie, démasquèrent un petit feu de braise qui brillait dans l'obscurité. La brise du soir m'apportait les sons d'un air plaintif, produisant, à mesure qu'elle s'élevait ou qu'elle tombait, des *crescendo* et des *decrescendo* d'un effet charmant. Les silhouettes des Indiens qui s'agitaient en dansant se détachaient en noir sur l'horizon lumineux; peu après la musique s'éteignit, et tout rentra dans le silence.

Le lendemain, je m'acheminai vers Tiahuanaco, situé à 2 lieues plus au nord. Le terrain, légèrement ondulé jusqu'à ces parages, devenait plat.

Je venais d'entrer dans un quadrilatère formé par des blocs mégalithiques; devant moi, brisé au milieu et tristement incliné comme s'il songeait à la gloire passée, apparut l'antique monolithe, tout couvert de sculptures, connu sous le nom de la Porte du Soleil. J'étais à Tiahuanaco.

On a beaucoup discuté sur le sens du nom de Tiahuanaco. Discussions stériles, à notre avis. Cependant, ce point étant de la plus haute importance, nous croyons devoir indiquer sommairement les diverses opinions qui ont été émises et qui, comme il fallait s'y attendre, n'ont jeté aucune lumière sur le passé de cette région. On donne, comme pour tous les noms de l'antiquité péruvienne, deux étymologies : l'étymologie quichua et l'étymologie aymara. Rien que le fait que les deux origines donnent à l'oreille des solutions satisfaisantes prouve leur inanité. Il prouve que les études de philologie appliquée, que cette autopsie linguistique qui donne parfois des résultats si étonnants pour les langues aryennes, est inféconde et antiscientifique



Tête colossale d'une idole en porphyre (hauteur 1^m,37, actuellement à Collo-Collo sur la route entre Tiahuanaco et la Paz).

pour les idiomes de l'Amérique qui se sont développés sans écriture, à proprement parler, et dans lesquels, par conséquent, n'existe pas le squelette solide qui caractérise des idiomes classiques.

Tiai est l'impératif du verbe quichua *s'asseoir*, et veut dire, par conséquent, *Assieds-toi*. — *Guanaco* ou *Huanaco* peut être considéré comme le vocatif du nom de cet animal de la Cordillère, et le sens de *Tiahuanaco* serait donc : *Assieds-toi, huanaco*. Nous ne voulons pas insister sur la puérilité de cette étymologie et sur la légende tout aussi enfantine qui a été échafaudée sur cette base prétendue scientifique.

L'étymologie aymara donne le résultat que voici : *Thia, rive, bord; guañaco*, participe passé du verbe *sécher*. Le sens aymara du mot serait donc : *rive séchée*, en opposition avec les marécages voisins de Chuquito.

Ceci paraît au premier abord fort logique, mais, pour arriver à cette solution satisfaisante, on a torturé les deux mots : ainsi, ce mot de *thia*, bord, se prononce d'une façon tout à fait particulière; le *th* (que les auteurs du seizième siècle écrivent parfois *tt*) est une explosive que l'on n'entend en aucune façon dans le mot *Tiahuanaco*, puis nous ne voyons pas de quel droit on remplacerait, dans *Guanaco*, l'*n* par l'*ñ*, lettres absolument différentes. Nous ne saurions donc considérer cette seconde étymologie comme plus sérieuse ou plus scientifique que la première. Nous nous empressons de répéter que nous n'ajoutons du reste aucune importance à l'étymologie de ces noms divers. C'est l'étude des monuments seule qui est intéressante et qui peut éclairer la science par de lentes recherches sur la vérité.

Les antiquités de Tiahuanaco se divisent en deux grands groupes appelés, à l'heure actuelle, par les gens du pays, l'Acapana et le Pumachaca ou aussi Pumacocha.

Le groupe de l'Acapana se compose d'un terre-plein et d'énormes alignements mégalithiques.

La montagne ou du moins le terre-plein de l'Acapana est aujourd'hui dans sa plus grande partie dépourvu de son ancien revêtement en granit. Ce n'est qu'un monticule de 25 mètres de haut dans lequel on a fait une immense fouille, espérant trouver dans les fondements de ce temple des trésors qu'on soupçonnait partout. On n'a naturellement rien trouvé et on a détruit une des œuvres les plus merveilleuses de l'époque incasique. Il existe encore sur la plate-forme une série de pierres formant anciennement le bord et une partie disposée en aire. Comme sur ces pierres il subsiste de petits creux disposés tantôt sous forme de cuvettes, tantôt sous forme de rigoles, nous ne serions pas étonné qu'on ait fait là les mêmes observations hygrométriques que sur le Rumihuasy de Concacha. Quant aux pierres du

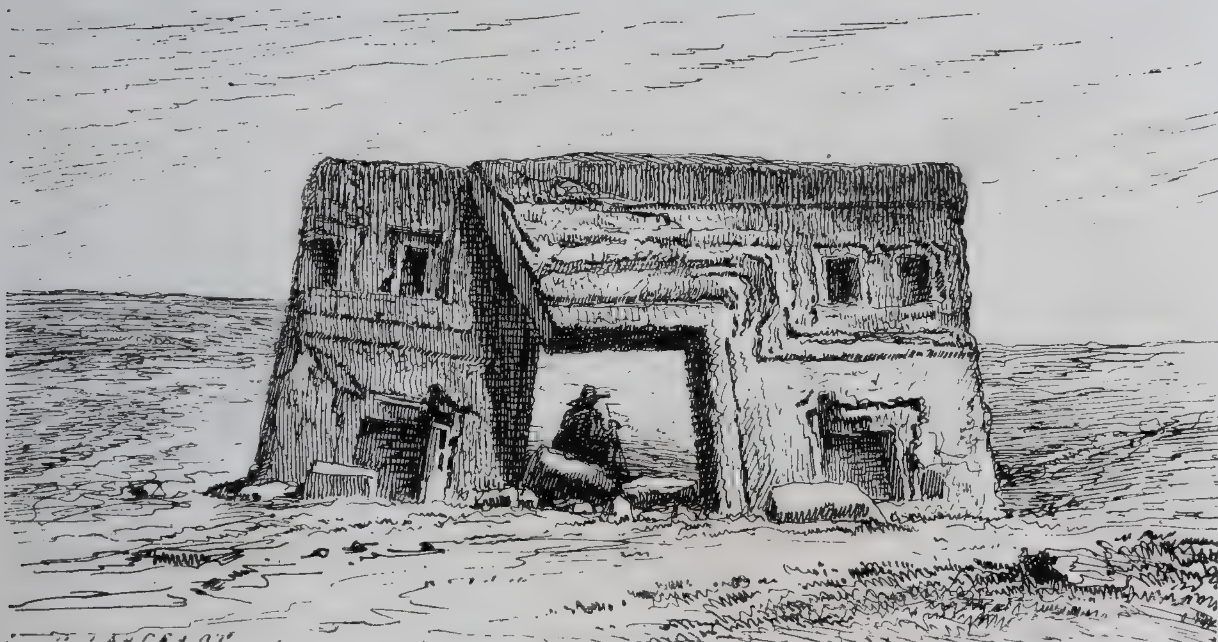
revêtement extérieur, elles étaient, presque sans exception, en granit travaillé d'une façon bien supérieure à tout ce que nous avons pu constater dans les autres forteresses. Nous en avons dessiné et photographié un grand nombre. Ce travail n'a été fait d'une façon complète que par un seul homme, M. Angrand, qui, en 1849, a pour ainsi dire calqué toutes les pierres qui se trouvent éparpillées sur le terrain même et dans le village actuel de Tiahuanaco, de sorte que, en découpant tous ces dessins, on peut arriver à reconstituer complètement les façades de ce terre-plein. Le nombre et l'aspect des niches qui sont sculptées dans ces blocs de granit sont très remarquables, les niches sont petites et de formes les plus variées. Il n'est donc pas douteux que la niche servait, en dehors de l'usage auquel elle était destinée d'habitude, d'ornement architectural. On a fait sur le mot *Acapana* les hypothèses les plus extraordinaires. On a dit, en s'appuyant sur le vocabulaire quichua de Fidel Vicente Lopez (*les Races aryennes du Pérou*), que *acapana* voulait dire : *image colorée par le soleil*, et que *acapanu* signifiait *peinte en couleurs*. Un des nombreux voyageurs qui ont émis leur opinion sur ce point a prétendu que ce nom s'appliquait merveilleusement à ce monticule. Il a même trouvé une foule de petites pierres et de cristaux brillants justifiant le terme ! Ce que nous venons de dire plus haut prouve que, quel que soit le terrain à l'heure actuelle, qui, soit dit entre parenthèses, ne se distingue guère de celui des autres terre-pleins de cailloux de quartz et autres pierres, jadis ce terrain n'existait que comme fondement d'une forteresse. Il ne peut donc en aucune façon avoir été pour quoi que ce soit dans le nom de l'endroit. D'autres, développant la théorie basée sur une étymologie quichua, ont inventé cette hypothèse amusante que jadis la plate-forme a été plantée de fleurs de couleurs vives, afin que le sommet du monticule présentât en quelque sorte une couronne brillante et colorée. Il serait intéressant de faire citer un seul exemple d'un terre-plein ainsi revêtu d'un parterre. D'autres encore ont voulu expliquer ce nom par une étymologie aymara. Ils ont admis la forme actuelle de l'Acapana comme étant la forme réelle primitive et ont cru en toute sincérité que ce terre-plein, avec son trou béant au milieu (conséquence évidente d'une fouille), a été une sorte de lagune sacrée. En effet, aujourd'hui, les eaux pluviales y forment une petite mare pendant la saison humide, mare absolument sèche pendant six mois de l'année. Les oiseaux aquatiques du lac voisin de Titicaca viennent souvent jusque dans ces parages, et ces archéologues fantaisistes déclarent aussitôt qu'Acapana est une dérivation de *aico pana*, cri de canard. Nous voulons arrêter ici ces théories bizarres qui embrouillent la science bien plus



Alignements de Tiahuanaco. Groupe de l'Acapana.

qu'elles ne l'aident. Nous ne savons pas d'où est dérivé ce nom, et nous n'osons affirmer son origine aymara ou quichua. Du reste, les noms de lieu ne font rien à l'affaire, car, lorsque les siècles passent, lorsque les races se succèdent sur le sol, les noms suivent généralement les évolutions et les transformations de la prononciation. On peut dire en thèse générale que dans l'histoire on ne connaît jamais les peuples sous le nom qu'ils se donnent, mais toujours sous la dénomination par laquelle leur vainqueur les désigne.

Cependant, comme cette théorie, malgré sa logique, peut souffrir de nombreuses exceptions, nous répétons qu'il faut, dans l'intérêt de la vérité, restreindre le plus possible le rôle de l'étymologie dans tout ce qui concerne



Porte du Soleil à Tiahuanaco, façade ouest (p. 428).

les origines d'un point archéologique. Ainsi, les personnes les plus autorisées qui ont passé en cet endroit avant 1850, soit un quart de siècle avant notre passage, et parmi ces personnes l'américaniste le plus compétent, M. Léonce Angrand, ont déclaré qu'alors le lieu dont il s'agit n'était pas connu sous la dénomination de *Acapana*, on l'appelait *el Castillo*, comme on désigne d'ordinaire au Pérou tous les terre-pleins à deux ou plusieurs gradins. Le nom d'Acapana qui n'a donc pas plus de vingt ou de vingt-cinq ans d'âge, qui est né de quelque fantaisie populaire, de quelque hasard indépendant de l'histoire comme de l'archéologie, a néanmoins depuis quelques années servi de base aux théories les plus hasardées sur l'origine des races américaines et de fondement à la thèse de l'antériorité des

Aymaras sur les Quichuas ou des Quichuas sur les Aymaras dans les régions andéennes.

Au pied de l'Acapana se trouve l'immense carré de blocs mégalithiques divisé par un cinquième alignement en deux parties d'inégale grandeur.

A l'extrémité ouest est la fameuse porte du Soleil, monolithe de 3 mètres de hauteur sur 4 de largeur et 1 mètre d'épaisseur. C'est un bloc de porphyre sculpté sur toutes les faces. Le principal travail de l'artiste a été concentré sur le linteau de la façade est; c'est là qu'apparaît



Blocs de porphyre travaillés provenant d'un ancien palais à Tiahuanaco. (Groupe du Pumachaca.)

en bas-relief le grand Dieu Soleil et des séries de figurines qui semblent s'approcher de lui à droite et à gauche. Ces bas-reliefs sont couverts de dessins gravés qui ne sauraient être considérés comme des lignes tracées au hasard. On peut affirmer qu'elles ont un sens, moins symbolique peut-être qu'idéographique.

Le second groupe de ruines appelées le Pumachaca était élevé sur un terre-plein semblable à l'Acapana, mais moins élevé que ce dernier. Ces ruines ont appartenu à la même époque que celles de l'Acapana, évidemment postérieures au grand sanctuaire de la porte du Soleil.

Le sol est jonché aujourd'hui de pierres admirablement taillées ayant



Porte du Soleil à Tiahuanaco (façade est).

appartenu à des monuments qui s'élevaient jadis sur ce piédestal imposant. J'ai eu le soin de relever et de photographier une grande statue en granit, tombée la face contre terre (voy. p. 432), et qui me donnait une idée exacte de ce que dut être la statue colossale dont j'avais trouvé la tête à Collo-Collo.

En dehors de ces deux groupes, de nombreux vestiges se dressent encore



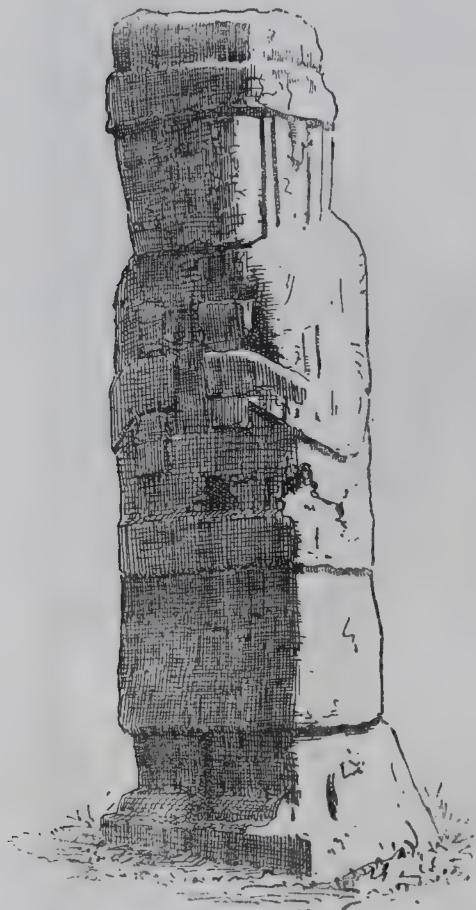
Entrée de l'église de Tiahuanaco.

dans le village moderne de Tiahuanaco. Aucun doute que tous les spécimens anciens qu'on y rencontre n'aient appartenu jadis aux antiques sanctuaires et n'aient été transportés par les Indiens dans le village espagnol pendant les siècles qui ont suivi la conquête.

Devant l'église du village, deux grandes statues en ronde-bosse et une petite représentent un homme, une femme et un enfant. Les coiffures indi-

quent des personnages de rang royal. Ces statues ne portent aucune trace de gravure. Du côté opposé de la place de Tiahuanaco, on peut observer une pièce singulière représentant une sorte d'oiseau se rapprochant du hibou. Les gravures dont elle était couverte sont en grande partie effacées aujourd'hui. Voici, d'après l'étude des lieux que nous avons entreprise, notre appréciation sur l'ancienne disposition de toutes ces statues.

Disons d'abord que nous faisons une différence absolue d'origine et d'intention artistique et religieuse entre les trois statues de l'église de Tihuanaco et les autres. En face de la porte du Soleil, avancée d'un mètre dans l'intérieur sur l'alignement des peulvens, on peut voir un socle en granit très bien conservé ayant 60 centimètres carrés sur 90 de hauteur. C'est sur ce socle, à notre avis, qu'a dû se dresser le hibou de la place de Tiahuanaco. Sa base mesure effectivement 60 centimètres carrés. Quant au terre-plein d'Acapana, il a été très probablement couronné par la majestueuse statue de Collo-Collo, de même que le terre-plein de Pumachaca était couronné par la statue similaire qui y existe encore. Quant aux trois représentations essentiellement humaines, l'homme, la femme et l'enfant, elles ont peut-être trouvé leur place devant le palais royal dont les derniers vestiges, et notamment une petite porte monolithe au sud-ouest des sanctuaires, subsistent entre la porte du Soleil et le village moderne. Ce travail mental de reconstitution me permit d'entrevoir ce pays, si triste maintenant, revêtu de l'incomparable majesté de ses monuments séculaires. Ces souvenirs indigènes se sont conservés sur un terrain où la civilisation européenne n'a laissé que les traces de ses forces destructives sans les effacer par une œuvre réparatrice, par des créations vivaces, par une activité entraînante, par un travail fécond en résultats.


Statue en granit de Tiahuanaco.
(Groupe de Pumacocha, p. 451.)

Cette région extraordinaire qui conserve les souvenirs peut-être les plus artistiques du ciseau américain : bas-reliefs, statues, pans de maisons travaillés, présentait à mes yeux un ensemble vraiment merveilleux pour clore le registre des antiquités péruviennes, registre que j'avais ouvert lors de

mon arrivée à Ancon, et que j'allais fermer par Tiahuanaco et Copacabana.

Après avoir moulé, estampé, dessiné tous les monuments qui se présentaient à mes regards, relevé les uns et déblayé les autres, je repris ma route [1] pour le dernier point où j'allais faire une station archéologique, la région de Copacabana et des îles du Titicaca. Copacabana jouit dans l'Amérique méridionale de la même réputation que Notre-Dame de Lourdes ou Notre-Dame de la Salette en France. Les miracles qui s'y sont accomplis remplissent un gros volume rédigé par le P. Sanz. Que le lecteur nous pardonne, si nous ne les citons point; nous avons établi dès le début de ce travail, que nous ne mentionnerions que ce que nous avons vu. L'église qui contient la *milagrosisima virgencita*, la petite vierge très miraculeuse, est admirablement pittoresque, sans style bien déterminé, mais formant un ensemble qui, malgré ses détails corinthiens, doriques, espagnols de la Renaissance, malgré des faîtes qui rappellent le Parthénon, des coupoles qui semblent des réminiscences byzantines, et des pans de murailles qui ne rappellent rien du tout, se détache avec une silhouette variée sur un ciel incomparable, et produit, au milieu des misérables huttes du hameau, une impression d'élégance et de grâce qui surprend et ravit. Il me parut intéressant de photographier la fameuse Vierge qui avait révélé l'existence de tant de trésors cachés. En offrant aux prêtres une cinquantaine de photographies, j'obtins la permission d'installer mes appareils; mais la chapelle de la *Santisima Virgen de Copacabana* était trop obscure, et je ne réussis point tout d'abord. Alors les prêtres, désireux d'obtenir la photographie promise, me proposèrent de déplacer la statue et de la porter dans la cour de l'église. J'acceptai cette offre, et on procéda incontinent, avec force *Ave Maria*, au déménagement de la *reina del cielo*. Afin de ne pas endommager l'objet vénéré, on le démonta; on

[1]

Tiahuanaco à Guaqui.	6 lieues.
De Guaqui au Desaguadero	5 lieues.
Du Desaguadero bolivien au Desaguadero péruvien.	250 mètres.
De là à Zepita.	4 lieues 1/2.
De Zepita à Copacabana et aux îles (et retour).	22 lieues.
A Quilca.	1 lieue 1/2.
A Tambillo.	5 heures 1/4.
A Pomata	5 lieues.
A Juli.	5 lieues 3/4.
A Ylave	5 lieues 1/4.
A Acora.	4 lieues 1/2.
A Chuquito.	4 lieues.
A Puno	3 lieues 1/4.

prit d'abord l'enfant Jésus emmailloté et couronné que la Vierge serre sous le bras gauche contre son cœur, puis on enleva la tête et les mains, démontant ainsi pièce à pièce celle qui avait guéri tant de malades, redressé tant de boiteux, donné la parole à tant de bègues, la lumière à des aveugles. Ensuite on retira la robe en damas doublé d'une armature en bois; le reste, porte-manteau en agave, avait servi de corps à la Vierge ou du moins de support à la tête et aux vêtements. Cette fois-ci notre



La Vierge de Copacabana.

photographie réussit du premier coup, ce qui n'était pas un miracle, car le soleil était radieux, et l'objet, remonté dans la cour de l'église, se détachait nettement sur le fond gris du mur.

Le lendemain, après avoir tiré les exemplaires, je me mis à étudier les antiquités de cet endroit. Les « ruines » de Copacabana se composent, de même qu'à Quonncacha et que, dans la zone du Cuzco, au Rodadero, au Quenco, etc., de travaux sculpturaux dans la pierre dure appartenant à une civilisation extrêmement ancienne et de quelques bâtiments datant d'une époque évidemment postérieure. Le *Tribunal del Inca*



Eglise de Copacabana.

et la *Horca* sont des spécimens admirablement conservés de l'art mé-



Tribunal del Inca à Copacabana.

galithique. Le premier n'est qu'un de ces sièges, une série de ces



La *Horca*, trilithe de Copacabana sur les bords du lac de Titicaca.

marches comme nous en avons tant vu sur le mont Rodadero ; quant

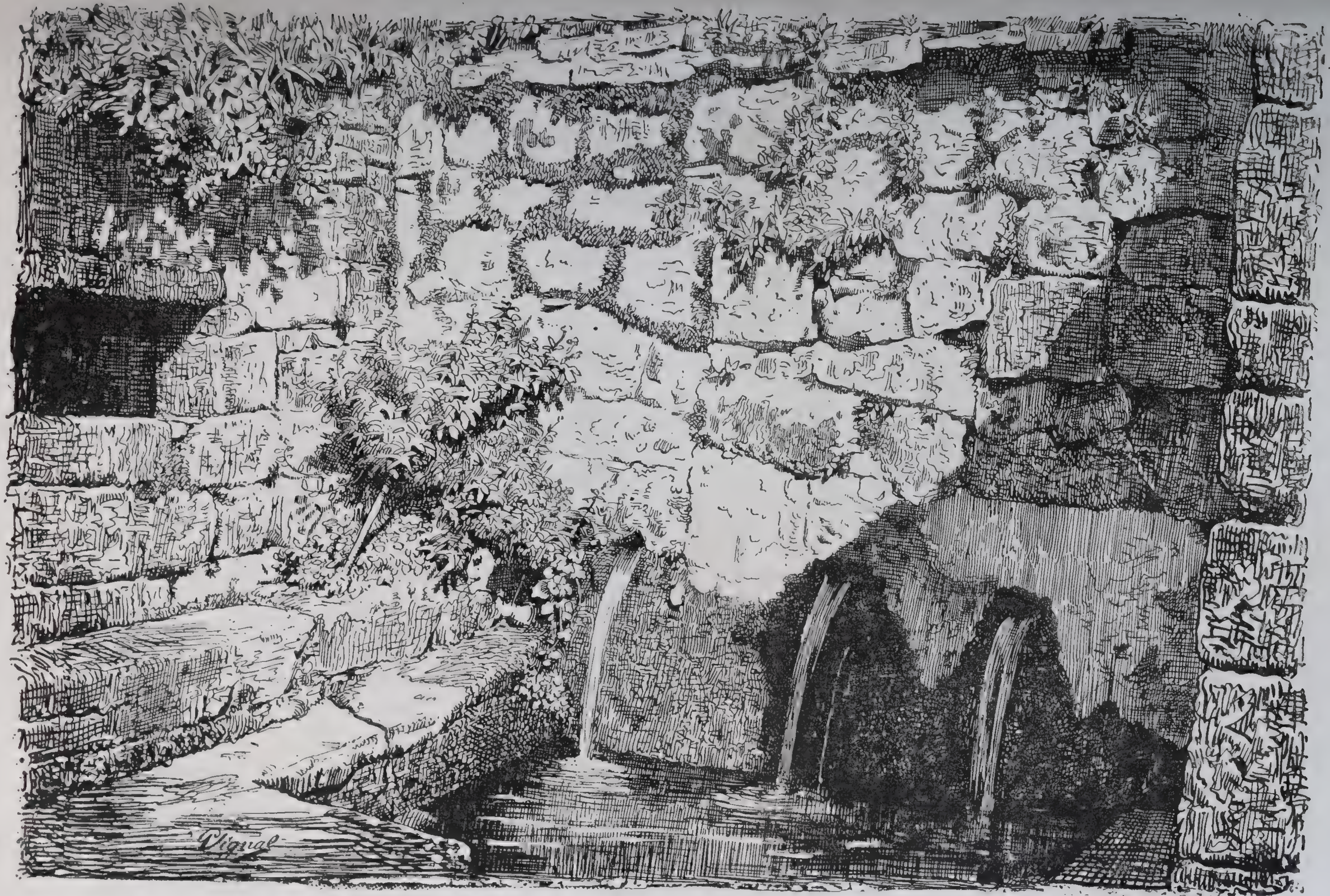
à la *Horca*, ainsi surnommée à cause de la disposition des pierres, qui figure à peu près une potence, c'est un trilithe, peut-être aussi le dernier reste subsistant d'un énorme dolmen dont les autres pierres sont tombées à droite et à gauche et jonchent le sol. Sur le haut du *cerro* de *Llallagua*, au pied duquel se trouvent l'église et le couvent de Copacabana, on trouve des galeries semblables à celles que nous avons rencontrées au Rodadero. avec cette différence que là où les blocs granitiques présentaient des solu-



Barques en roseaux, sur le lac de Titicaca.

tions de continuité, les anciens architectes ont apporté d'autres blocs, qu'ils ont placés sur les premiers après les avoir sculptés et polis avec soin. Les thermes, *Baño del Inca*, sont admirablement conservés, et l'eau se précipite encore aujourd'hui par trois ouvertures dans la piscine de granit.

De la presqu'île de Copacabana je me rendis aux îles de Titicaca (ou du Soleil) et à l'île de Coati (ou de la Lune). Les embarcations des Indiens dont je me servis pour cette petite traversée sont des canots en roseaux d'une grande légèreté, habilement dirigés par leurs patrons bronzés. Le passage est court et on ne peut plus pittoresque. Partout des îlots couverts de végétation émergent des eaux tranquilles. Au bruit du canot glissant entre les roseaux, de nombreux oiseaux s'envolent bruyamment. Les Indiens, d'habitude silencieux, chantent de vieilles chansons en langue aymara : mélodies graves, calmes, cris de douleur séculaire auxquels la peur a imposé une sourdine.



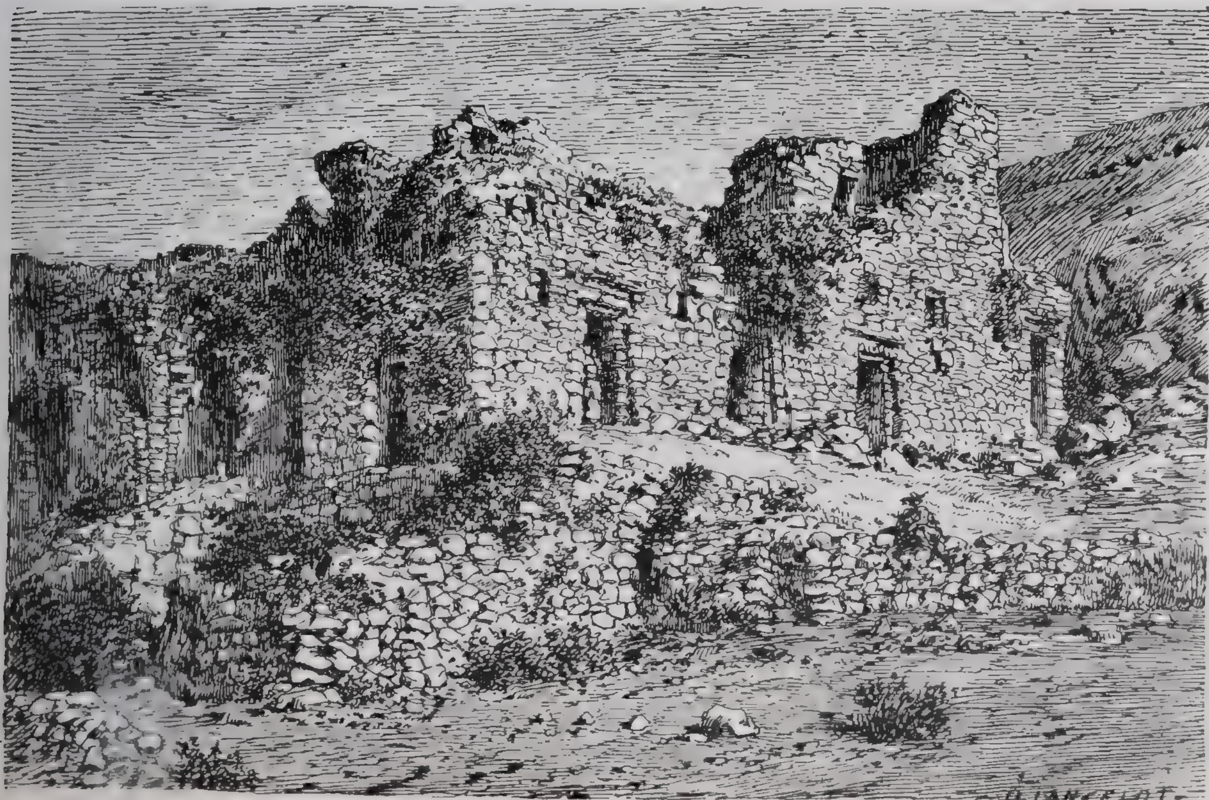
Bains de l'Inca, à Copacabana.

Les monuments de l'île de Coati sont dans un état complet de destruc-



Ile de Titicaca ou du Soleil, avec les ruines des dépendances du palais de l'Inca.

tion. De la *pedreria*, des monceaux de pierre, couvrent ce sol jadis sacré



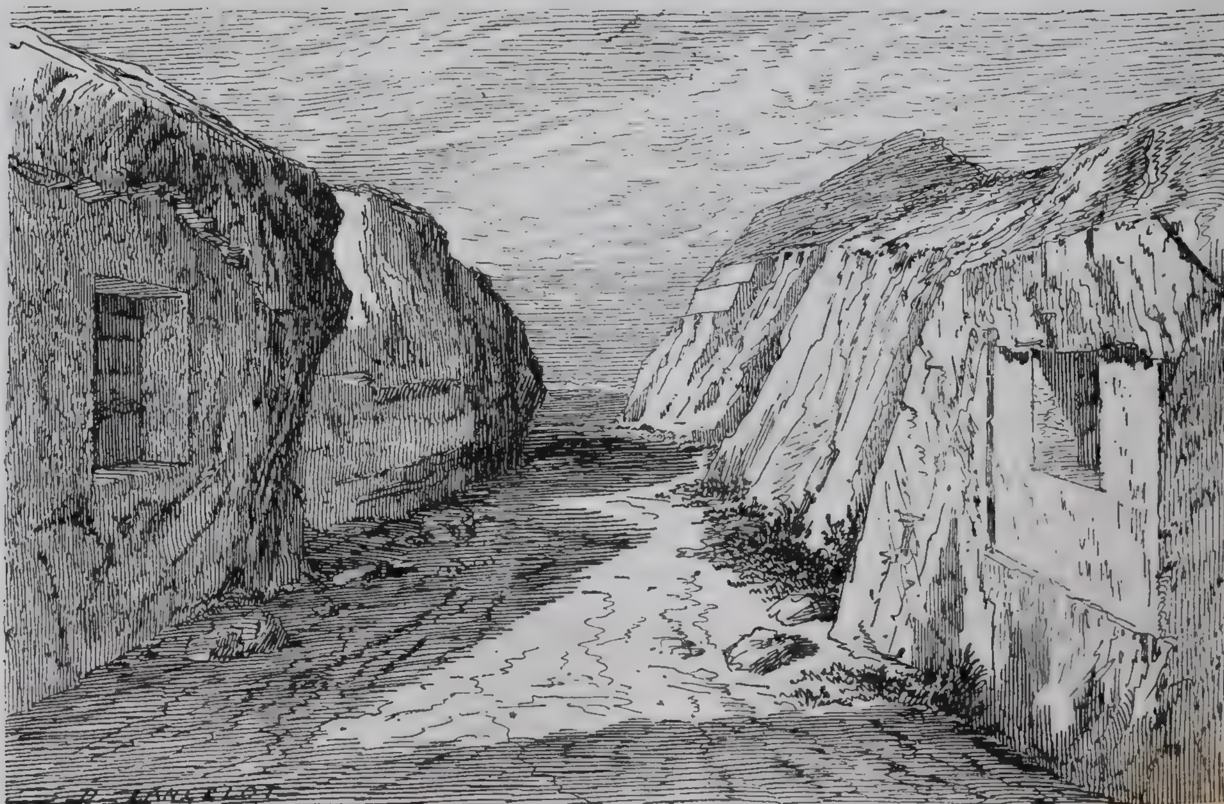
Façades est et sud du palais de l'Inca, dans l'île de Titicaca ou du Soleil. (p. 443).

pour les Péruviens, et de pauvres pêcheurs, vivant dans leurs tristes cabanes cultivent la oca dans les antiques jardins des vieux maîtres des Andes.

Les constructions qui se sont conservées dans l'île de Titicaca n'appartien-



Constructions en ruine, dans l'île de Titicaca.



Galerie cyclopéenne avec niches sculptées dans la roche vive (île de Titicaca).

nent pas, à l'exception d'un mur et d'une galerie sculptée dans la roche

vive, à l'époque cyclopéenne. Nous avons constaté partout des travaux en schistes ardoisiers suffisamment ajustés, dans le genre de ceux d'Incahuasy. Les plus parfaits, tels que ceux du palais de l'Inca, sont des bâtisses absolument analogues, comme appareil, comme style des portes et des niches, etc., au Colcampata du Cuzco, et il est évident qu'il y a eu là un centre très important de population. La légende veut que cette région ait été le berceau de la puissance de Manco-Capac, auteur de la dynastie des Incas. Les caractères de l'art incasique s'y retrouvent en effet, mais on est trop disposé à croire que la famille des Incas, avant son avènement au pouvoir, a élevé ces constructions et la exporté à la suite son art et son industrie. Nous croyons que ce raisonnement pèche par la logique, car rien ne prouve que ces palais appartiennent à une époque antérieure au douzième siècle, et tout, au contraire, porte à croire que les Incas, après leur avènement, lorsqu'ils pouvaient disposer d'une main-d'œuvre nombreuse et bien disciplinée, ont emprunté aux constructions antiques la forme architecturale et à l'esprit pratique d'une nouvelle civilisation une technique plus facile, grâce à l'emploi de matières moins résistantes et plus maniables.

XXIII

Retour au Pérou. — Puno. — Arequipa. — La côte. — Mollendo. — Arica. — Tacna. Retour à Lima.

Je quittai cette région ayant augmenté mon album d'une série intéressante de croquis. Deux jours plus tard, vers cinq heures du soir, j'arrivai au Desaguadero[1]. C'est un émissaire du lac de Titicaca qui a été adopté comme limite naturelle entre la république de Bolivie et celle du Pérou. On y a établi un pont qui tient le milieu entre un pont flottant et un pont suspendu. Le tablier est soutenu par des chaînes en

[1] Cieza de Leon donne l'itinéraire par tout le Collao qui est exactement le même qu'aujourd'hui. Il cite Chuli, aujourd'hui Juli, Chilave, aujourd'hui Ilave, Acos, aujourd'hui Acora, Pomata, Cepita, aujourd'hui Zepita et le Desaguadero. Il est intéressant de donner en même temps l'orthographe de ces noms d'après le plus autorisé de tous. Garcilaso écrit : Illavi, Chulli, Pumata et Cipita.

fibres végétales reposant sur des piliers entre lesquels il y a des portes à doubles battants. Mais ce tablier, composé d'une dizaine de couches de roseaux, flotte sur l'eau. A six heures du soir, la république bolivienne ferme la porte de son pays à clef et à double tour ; le Pérou en fait autant, et les deux républiques n'ouvrent qu'à huit heures du matin. Depuis l'époque de l'indépendance, les deux pays voisins n'ont jamais pu s'entendre sur la comptabilité du péage, si bien qu'on a pris un moyen terme qui n'est pas précisément à l'avantage des voyageurs. Les Boliviens sur la rive du sud perçoivent une certaine quantité de réaux, après quoi on arrête le passant sur la rive nord, où le surveillant péruvien le force à payer une seconde fois.

Le jour de mon arrivée, les habitants du Desaguadero bolivien étaient en pleine *chuperia;* ils étaient tous gris, non pas en honneur d'un saint, mais pour fêter l'achèvement de la route qui, des exploitations métallurgiques de Coro-Coro, conduit aux bords du lac de Titicaca, où s'opère l'embarquement du cuivre pour Puno. Le surveillant de ces travaux, qu'on appelait *señor commandante general*, sorte de militaire en costume fantaisiste, me demanda mes papiers avec l'impolitesse la plus parfaite, ajoutant à sa demande, avec le bégaiement de l'ivrogne, une série de jurons et d'épithètes rien moins que gracieuses à mon adresse. Au lieu de lui montrer des papiers, je lui montrai d'abord le poing. Il tira son revolver. La chose pouvait devenir sérieuse ; je fis reculer ma bête de quelques pas, et, pendant que le malheureux m'ajustait, je piquai des deux, le chargeai à fond de train, le renversai comme un soldat de Nuremberg, et passai au galop jusqu'au pont, suivi de mes compagnons et de mes mules de charge. Là, nouvel embarras : les mules se refusèrent énergiquement à se risquer sur le plancher mouvant. Je dus descendre et traîner ma bête de force, pendant que le jeune Ocampo la poussait par derrière. Il n'était que temps ; le commandant général venait de se lever, et arrivait au pont en boitant et en jurant au moment même où nous venions de le franchir en lui fermant, sans autre forme de procès, la porte du Pérou au nez. L'honorable représentant de la force armée bolivienne déchargea les sept coups de son revolver ; mais ses balles ne traversèrent point le rempart de bois qui nous abritait. Quelques minutes plus tard, nous étions installés dans le tambo du Desaguadero péruvien, à l'abri des fureurs alcooliques du guerrier pourvu de trop d'attributs de la civilisation moderne pour être qualifié de sauvage, mais trop sauvage encore pour compter parmi les gens civilisés.

Depuis Copacabana jusqu'à Puno, rien d'intéressant ne s'offrit à mes

regards, excepté les superbes églises [1] de Pomata et de Juli. C'est dans le couvent des jésuites, à Juli, que fut installée la première imprimerie de l'Amérique méridionale. La petite ville, fondée et arrivée à un degré de culture fort élevé, grâce à la *Compañia*, n'est plus aujourd'hui qu'un hameau abritant des Indiens misérables et ignorants. Nous franchîmes rapidement le reste du chemin jusqu'à Puno. L'impatience fiévreuse qui s'empare du voyageur qui se sent *arriver* m'avait saisi, et je fis les 24 lieues qui me séparaient de Puno d'une seule traite, en moins de dix-huit heures, ce qui, au Pérou, vu les mauvaises routes, représente une vitesse considérable. En entrant dans le grand port du lac de Titicaca, je poussai un soupir de soulagement; j'étais à quelques pas de la voie ferrée par laquelle, commodément, en homme civilisé, j'allais me rendre en trois jours sur la côte. Le lendemain je quittai pour la première fois mon costume de voyage, les *polainas*, le *poncho*, le *sombrero*, les gants à manchettes, pour reprendre avec une satisfaction indicible le costume européen. Sur le perron du *ferro-carril* je me séparai du jeune Ocampo, compagnon de voyage courageux et dévoué, qui avait eu d'autant plus de mérite à me suivre que, n'étant pas habitué aux fatigues de pareilles excursions, il s'en était ressenti dès les premiers jours sans jamais se plaindre et en gardant jusqu'au dernier moment le calme qui peut seul assurer le succès d'entreprises de ce genre. Le train partait à sept heures du matin et me déposait à quatre heures de l'après-midi dans la station de Vincocaya, située à 15 042 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. C'est un des points les plus élevés où il soit donné à l'homme d'habiter. Mes compagnons de voyage, négociants de la côte, souffraient d'étouffements et attendaient, pour des raisons toutes physiques, avec une impatience aussi grande que celle que j'éprouvais pour des raisons toutes morales la descente vers Arequipa. A trois heures de l'après-midi, la locomotive entra dans la gare de la seconde ville du Pérou, ville vraiment merveilleuse par sa situation dans une vaste plaine cultivée, dominée par le cône du Misti, dont le cratère, éteint depuis des siècles, est rempli aujourd'hui de neiges éternelles. L'activité souterraine de ce volcan produit dans la ville des tremblements de terre continuels. Les secousses se répètent une ou deux fois par semaine. On y est fait; les maisons sont bâties en

[1] Ces églises ont été construites dès l'arrivée des Espagnols, et on en trouve la preuve dans l'ouvrage de Cieza de Leon, commencé en 1541, terminé en 1551 et publié en 1553. Dans cette œuvre, nous voyons cités les monuments auxquels nous faisons allusion et qui par conséquent appartiennent à une époque des plus curieuses.

conséquence ; les tremblements de terre en renversent pourtant à tout instant ; les tours des églises tombent, et on cite ces menus faits sans y attacher la moindre importance. On enterre les victimes ; on relève les maisons, et on rebâtit, avec une obstination digne d'un meilleur sort, les temples du Seigneur. L'*Arequipeño* tient à sa ville, jouissant de la température chaude des tropiques, que modère une élévation de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'habitant n'y est pas aussi flegmatique que sur la côte, ni aussi mélancolique et aussi inactif que dans l'intérieur. Au Pérou, on est très catholique, très pratiquant, nous l'avons constaté pendant notre



Rue de la Merced, à Arequipa.

voyage. A Arequipa seulement, le Péruvien est fanatique. Partout, dans le pays, le prêtre est puissant ; à Arequipa, il est souverain ; sa parole enflamme les masses ; entouré et soutenu par la société, suivi par le peuple, le religieux joue dans cette ville le rôle de maître absolu, vénéré sans réflexion et obéi sans scrupule. C'est ainsi qu'Arequipa a été depuis l'indépendance un foyer continuel de révoltes, qui ont renversé plus d'une fois le gouvernement de Lima : aussi l'orgueil de ses fils est-il sans bornes. Quand ils ont dit qu'ils sont d'Arequipa, ils croient sincèrement avoir tout dit. Pour eux, Lima est à peine une doublure de leur ville ; et depuis qu'un tramway passe deux fois par jour dans les rues, depuis la gare jusqu'à la cathédrale, rien ne saurait donner une idée de leur conviction intime que Paris et Londres

n'ont qu'à se bien tenir pour rester à la hauteur de cette cité. Par la voix de ses députés au congrès national, Arequipa a même fait déclarer qu'elle était ville de la côte, et qu'elle n'admettait point qu'on mît en compte les 160 kilomètres qui la séparent du bord de la mer. Ce chauvinisme, qui a peut-être ses côtés ridicules, est justifié, à certains points de vue. Arequipa, par son ciel incomparable, la fertilité de son sol, la ligne grandiose de son paysage et même son existence entière, confiée à la bienveillance hasardeuse d'un volcan, rappelle les dangereuses beautés de Naples et l'insouciante gaîté de ses habitants. Une grande partie de cette admirable contrée appartient à cette même famille des Goyeneche, dont



Domaine à Sachaca.

nous avons déjà parlé lors de notre excursion de Chorillas à Lurin, en passant devant leur *hacienda de Villa*. En dehors des palais qu'ils possèdent dans la ville d'Arequipa, ils sont propriétaires des domaines de *Sachaca*. La *hacienda* même présente le caractère typique des constructions seigneuriales du Pérou espagnol, que le Pérou péruvien n'a pu faire oublier.

Je me mis en route pour Mollendo, que je m'efforçais de considérer comme un faubourg d'Arequipa, malgré les six heures qu'on met à s'y rendre en chemin de fer. A Arequipa j'avais retrouvé les caisses d'antiquités expédiées dans cette ville quelques heures avant mon départ du Cuzco. M. Poncignon, agent consulaire de France, m'assistait de ses conseils, et nous fîmes

partir mon précieux envoi sur la côte d'où on l'embarqua pour l'Europe par la voie de Magellan. Une fouille, au-dessus du *Morro* de la haute ville me donna des résultats très satisfaisants. Poussé par un sentiment de curiosité, je résolus, avant de retourner à Lima, de me rendre à Arica, qui avait été si rudement éprouvé par le tremblement de terre du 9 mai 1877. L'aspect était navrant et remplissait le cœur de tristesse : toutes les maisons étaient des monceaux de ruines; les habitants s'étaient abrités dans de petites cabanes en bois; le bâtiment de la douane, en fer, s'était enfoncé dans les sables sur lesquels il était établi, ne laissant paraître que le toit; au milieu du quadrilatère traçant l'enceinte de l'ancienne cour, étaient amoncelés une locomotive et plusieurs wagons qu'y avait lancés la violence de la secousse; la gare avait complètement disparu sous les sables; le navire, que la vague furieuse du Pacifique avait porté lors du tremblement de terre de 1868 à une lieue du bord de la mer, et que nous y avions vu vingt mois auparavant, avait été rapporté par la vague en 1877 de 800 mètres environ vers la mer; heureusement pour les nombreuses familles logées dans la carcasse desséchée, le vétéran invalide se rappela en cette conjoncture critique son ancien métier : il ne chavira point et s'assit de nouveau dans les sables, debout et sans autre avarie. L'énorme carène noire se dresse toujours sur la plage jaunâtre.

Derrière le *morro* d'Arica, on connaît depuis longtemps déjà une nécropole ancienne. Une fouille en cet endroit a augmenté mes collections d'une série archéologique très intéressante. J'y ai découvert le seul spécimen que j'ai vu de « briquet » ancien. Il consistait en une barre de bois très dur portant d'un côté les traces de brûlures sous forme de creux ronds et carbonisés à l'arête supérieure. Ces creux ont été produits par le frottement de petits bambous que les Indiens faisaient tourner entre leurs mains. Les bambous se trouvaient enveloppés dans un tissu côte à côte de morceaux de bois de *pisonay*. Les tribus sauvages de l'Ucayali font encore le feu par le même procédé, et nous leur avons vu allumer des feuilles mortes en moins de deux minutes. Les Indiens des hauts plateaux se servent du *mechero* espagnol, c'est-à-dire du briquet ordinaire. Sur la côte, l'allumette chimique a été introduite même dans les chaumières les plus humbles. La ressemblance des tombes avec celles de Paramonga m'a frappé en cet endroit, où j'ai également rencontré des momies couchées sur le dos et non accroupies.

Une dernière excursion dans la petite ville de Tacna[1], entrepôt des mar-

[1] Almagro, en revenant, a été probablement le premier Européen qui passa par cette contrée. Il a dû découvrir alors Pisagua, Camarones, Arica, Tacna, Sama, Locumba et Tambo avant d'arriver au point appelé Arequipa.

chandises qui, par les hauteurs du Tacna, se transportent directement à la Paz, me fit connaître une cité charmante, d'un caractère européen, habitée en majeure partie par des commerçants de notre continent, au milieu d'une population de nègres, de mulâtres et d'indigènes.

La bonne humeur que j'éprouvais d'avoir terminé mes travaux me fit-elle voir tout à travers des verres roses, ou bien la ville de Tacna est-elle supé-



Mulâtresse mariée de Tacna.

rieure à tout ce que j'avais visité dans le haut pays? Toujours est-il que la plèbe, bien stylée par la population riche, est polie, propre et presque coquette dans sa mise. Près de la ville, sur le bord d'un étang, j'assistai à un spectacle, naturel chez nous, inouï au Pérou : des femmes se baignaient. C'étaient deux négresses de treize et de quatorze ans. Si l'on considère que les Indiens ne se lavent jamais et qu'ils font contracter cette mauvaise habi-

tude aux noirs qui les entourent et à leurs mélanges collatéraux, ceci était



Négresses *rabonas*, femmes de soldats de la garnison à Tacna.

fait pour étonner. Ma surprise augmenta lorsque je m'aperçus que ma pré-

sence n'effarouchait pas ces nymphes noires et qu'elles poursuivaient sous mes yeux leurs capricieux ébats avec une naïve impudeur. Comme j'étais muni de mon appareil photographique, afin de prendre une vue générale de Tacna, je résolus d'en profiter. Au prix de quelque menue monnaie et de deux colliers de perles rouges, j'obtins de ces Vénus d'ébène la permission de les « fixer au bout de mon objectif ».



Indienne mariée de Tacna.

Le lendemain, je leur remis à chacune une épreuve qu'elles m'avaient demandée, et j'ai toujours regretté que mon départ immédiat ne m'ait pas permis de savoir à quel Mars nègre, en pantalon garance, membre titulaire de la garnison de Tacna, était destiné ce précieux portrait.

Les Indiennes, plus blanches de teint que celles de la majeure partie des tribus que j'avais vues, rappellent par leur costume le vêtement si pittoresque des Napolitaines. J'emportai donc une dernière impression sympathique de cette race au milieu de laquelle je venais de passer tant de mois. Deux jours plus tard, j'étais à bord de l'*Eten* qui me portait à Lima.

Nourri, sur ce plancher anglais, de *roastbeef* saignant, de pommes de terre et de légumes cuits à l'eau, et buvant du thé à rasades, je pouvais dès lors me croire déjà dans cette Europe, où je devais m'acheminer sous peu de jours.

XXIV

Lima en 1877. — Les Chinois. — Le chemin de fer de la Oroya. — Voies de communication au Pérou. Passé et avenir du pays. — Retour en France.

Je fus reçu à Lima par M. d'Aubigny, qui, avec sa gracieuseté habituelle, me présenta au général Prado, dirigeant alors les affaires de la république. Son petit *speech*, finement tourné, amena insensiblement le digne président à m'adresser sur mon voyage des félicitations qui, dans sa bouche, prenaient un caractère officiel et étaient la meilleure conclusion de mes travaux au Pérou. Je trouvai la capitale moins gaie que lors de mon départ. Les difficultés financières pesaient sur tous et sur chacun ; l'argent était rare, les affaires languissaient, l'insouciance même des Liméniens était mélangée de quelque gravité. Les boutiquiers, calculant leurs bénéfices, s'entendaient pour fermer leurs magasins à la tombée de la nuit, afin d'économiser les frais d'éclairage, et si, pendant la journée, la ville avait l'air ennuyé, dès six heures elle prenait une physionomie sombre ; les rues noires, les magasins clos, lui donnaient un air de deuil. De plus la révolution intermittente du pays s'était réveillée, et si les uns voyaient dans ce réveil un signe de salut, les autres y découvraient le précurseur d'un grand cataclysme. Don Nicolas Pierola, ancien ministre des finances, s'était, par un coup de main d'une hardiesse inouïe, emparé du fameux monitor *Huascar*, vaisseau de guerre d'une rapidité hors ligne, blindé, pourvu d'un éperon puissant, engin des plus redoutables, car il n'émerge de l'eau que de 35 à 40 centimètres. Ses prouesses lui avaient attiré une collision avec le *Men-of-War,* navire anglais en station dans les mers du Sud. Il en était sorti à son honneur; mais, quoique ne combattant pas sous le pavillon régulier du Pérou, il n'en avait pas moins créé une difficulté diplomatique au gouvernement. De plus, la garnison du fort de Callao, cette clef du Pérou, s'était révoltée, et un autre ancien ministre du Pérou, don Aurelio Garcia y Garcia, avait été mêlé à ce mouvement. Le pouvoir exécutif était venu à bout de ces difficultés, mais une inquiétude raisonnée hantait les meilleurs esprits.

Au milieu de ces préoccupations, les Chinois libérés animaient les rues de Lima, trafiquant, jacassant, calculant, riant d'un air satisfait. Ce peuple



Chemin de fer de la Oroya à la troisième station à l'est de Lima (p. 455).

vigoureux, ou plutôt tenace, était, on le sentait, à son aise dans ce désarroi. Cette race s'élevait, se rendait la vie douce et agréable, installait une petite Chine à Lima et ne montait pas son avenir matériel en actions, mais le payait en bon argent. Les Chinois avaient loué un théâtre (l'Odéon), et il s'y jouait des pièces qui duraient huit jours comme sur les scènes de Pékin. Je m'y rendis un soir. Les portefaix de la veille, maquillés, vêtus de damas admirables, y tiennent des rôles d'hommes ou de femmes, représentent des princes et des prêtres, et des mandarins de boutons de toutes catégories. L'orchestre chinois, installé sur la scène, fait entendre une musique wagnérienne qui transporte l'auditoire sybarite qui se prélasse sur les fauteuils en fumant de l'opium et causant à voix basse. De grands coups de *gong* avertissent les spectateurs lorsqu'un morceau plus intéressant réclame leur attention. Le silence se fait alors, et l'on n'entend plus que la voix plaintive des acteurs et les vibrations stridentes, continues, monotones, implacables des instruments à cordes sciés, limés, grattés, pincés par des musiciens sans entrailles. La tenue est en général excellente; seulement certaines situations créent certaines nécessités : spectateurs et acteurs — il n'y a point de femmes — se débarrassent, après des recherches minutieuses, des innombrables puces dont les *Asiaticos* sont hantés. Les attaques violentes et incessantes de ces insectes rendent bien désagréable le séjour dans ce temple de la Melpomène aux yeux obliques et aux pommettes saillantes.

Une excursion sur le chemin de fer de la Oroya, le fameux *transandin*, me permit de passer, à Anci, un des points les plus pittoresques de cette ligne, quelques journées de repos avant mon embarquement pour l'Europe.

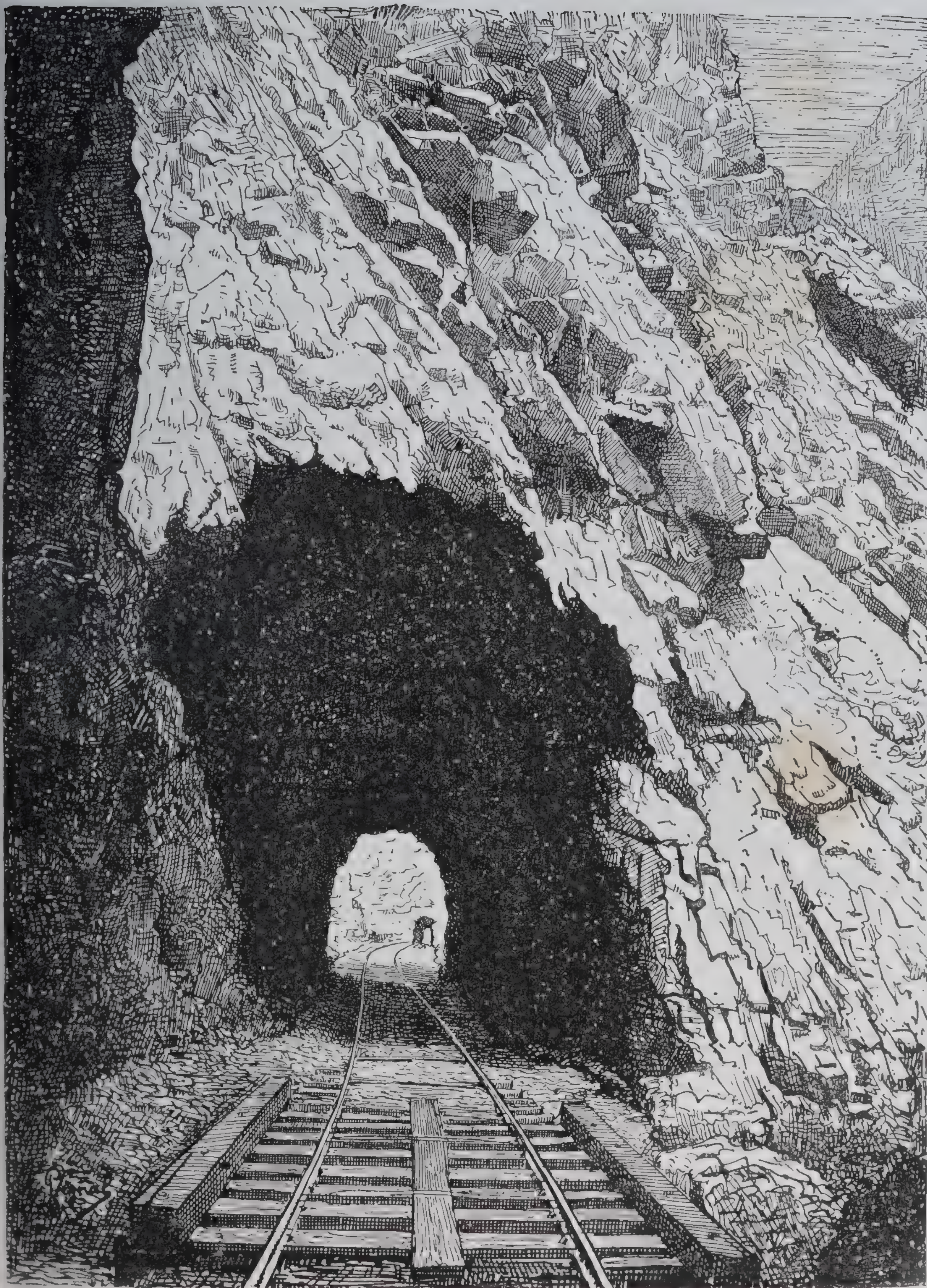
M. Malinowsky, ingénieur en chef de la ligne, mit une locomotive à ma disposition, et je pus m'arrêter aux stations charmantes, qui abondent, et aux points archéologiques qu'on rencontre assez fréquemment sur la route. C'est ainsi que j'eus la satisfaction de voir en suivant la voie de l'est à l'ouest les transitions de l'art autochthone, comme je l'avais vu du reste plus au nord, entre la côte et Cajamarca, et plus au sud, entre le littoral et les plateaux de Vilque. L'image que j'emportais d'un passé, étudié pendant un voyage que j'avais fait du nord au sud se complétait, et j'amassais de nouveaux éléments pour la synthèse archéologique à laquelle ma mission devait m'amener.

Après avoir vu le Pérou de près, après l'avoir parcouru à petites journées, après avoir mangé à la gamelle de ses fils les plus humbles, après avoir touché ses plaies, je connaissais les raisons de son mal et je sentais la possibilité de le guérir.

Le Pérou a été découvert il y a trois siècles et demi; il a été exploité, mais

on est en droit de se demander s'il a été compris. Dans la majeure partie de l'intérieur, en fait d'êtres animés, on ne trouve généralement, à la place de l'homme qui produit, que la bête qui consomme. Les ports, à l'exception du Callao, de Mollendo et d'Arica, ne correspondent pas à de grandes régions consommatrices. La plupart des ports péruviens absorbent eux-mêmes l'importation étrangère.

C'est ainsi qu'il s'établit trop souvent une disproportion considérable entre ce que le pays reçoit et ce qu'il rend. Et pourtant, lorsqu'on se représente la générosité de ce sol qui répond avec tant de facilité au moindre effort du travailleur, lorsqu'on songe à la prodigalité de sa végétation et à ses trésors métallurgiques, on demeure surpris de cet état de choses. On se demande le mot de cette énigme, l'explication de ce budget mal équilibré ; alors on comprend que l'homme ne saurait vivre qu'en des pays rendus habitables par de grandes routes commerciales qui assurent au colon, à l'industriel, au commerçant, des communications faciles avec ses semblables. Or ces voies font défaut à l'homme péruvien, ou du moins les voies naturelles, les grandes artères hydrographiques qui auraient besoin d'être complétées n'offrent pas jusqu'à ce jour les garanties, les facilités indispensables pour l'implantation du travailleur dans un pays, en apparence si favorisé par la nature. Les sources du roi des fleuves, l'Amazone, se trouvent dans les contrées voisines de la côte du Pacifique. Les Péruviens se sont bien rendus compte de l'importance immense qu'offriraient des routes reliant les affluents navigables de l'Amazone, le Marañon, le Huallaga ou l'Ucayali, aux villes de leur côte; ils ont fait des efforts énormes pour réaliser cette œuvre qui s'imposait par la logique et par l'intérêt; mais il semble que leur force de volonté n'ait pas été aussi robuste que la constitution physique du Péruvien autochthone ; ils n'ont pas eu assez d'haleine pour mener à bien leur entreprise ; ils n'ont pas senti que la civilisation n'était qu'une longue patience ; ils ont commencé leur œuvre en dix points différents, et pas un de leurs tracés n'a été terminé. Ainsi nous voyons, dans le nord du Pérou, le petit chemin de fer de Païta à Piura, destiné à traverser la région de Jaen et à relier le Marañon au port septentrional du Pérou. Un peu plus au sud, un second tronçon partant de Lambayeque relie Eten et Ferenafe, mais ne quitte pas les sables du littoral ; un troisième tronçon, qui part de Pacasmayo, devait franchir la Cordillère pour arriver à Cajamarca, et rejoindre là encore le Marañon. Arrivés au pied de la Cordillère, les entrepreneurs se sont arrêtés, et le chemin de fer n'aboutit qu'à un petit hameau sans importance, la Viña, et n'offre aucune utilité. La quatrième ligne ferrée, partant de Salavery, port de Tru-



Tunnel sur la ligne de la Oroya (p. 460).

jillo, avance jusqu'à Ascope, dans la vallée de Chicama, et ne tente pas plus que le chemin de fer de Pacasmayo l'ascension de la chaîne des Andes. Il en a été de même du tracé qui devait relier la ville de Huaraz au littoral. Tous ces souvenirs revenaient à mon esprit en parcourant la ligne de la

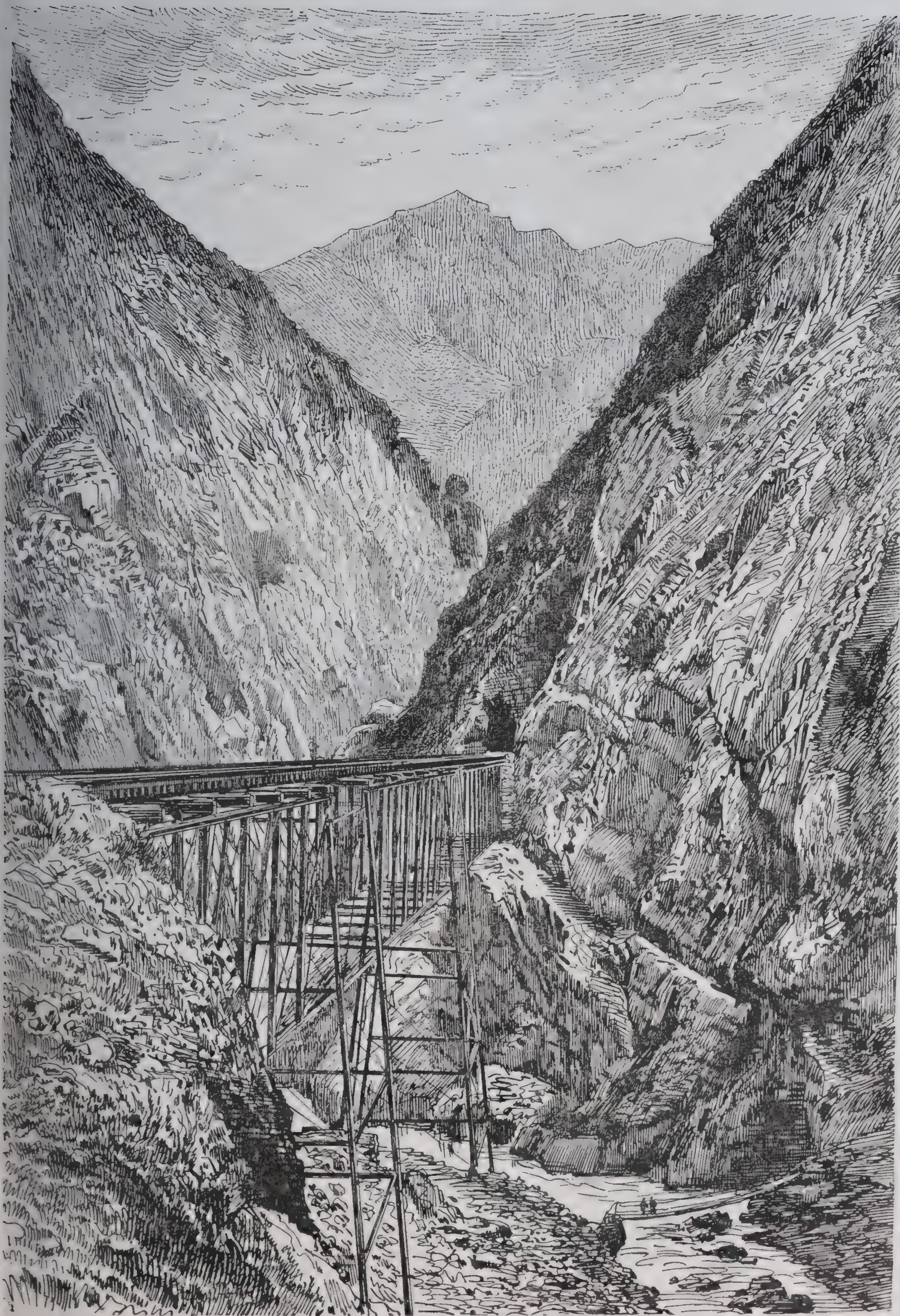


Pont en fer de la Oroya, près de l'Agua de Verugas.

Oroya, et je me dis que le nom même de cette grande œuvre contient la critique d'un travail resté infécond. La voie part du Callao, traverse Lima, se dirige presque en ligne droite sur la Cordillère et la franchit à plus de 15 000 pieds anglais d'altitude; mais là les constructeurs se sont arrêtés,

essoufflés de leur immense effort, et depuis lors ils semblent s'être endormis sur la victoire la plus superbe remportée sur le monde physique le plus rebelle, sur les difficultés les plus colossales amoncelées comme à plaisir. Ce chemin de fer, qui longe des flancs abrupts, qui franchit sur une trentaine de ponts des abîmes insondables, qui traverse par une quarantaine de tunnels les schistes ardoisiers, les dolérites et les quartz de la Cordillère, a pour point *terminus* un hameau, la Oroya, situé loin de tout centre de civilisation, de toute voie navigable, de tout grand chemin de transit, et le sifflet de la locomotive qui entre en gare n'est pas le cri de triomphe du progrès qui arrive, c'est le cri de détresse de la civilisation qui se sent égarée, perdue dans le désert. Et pourtant le but de ce tracé était bien nettement défini. A une vingtaine de lieues à l'est, c'étaient les vallées de Tarma et de Jauja, auxquelles il allait donner la vie ; à une trentaine de lieues au nord, c'était le *cerro de Pasco* avec ses immenses richesses minières qu'il allait relier à la côte ; à une centaine de lieues à l'est, après avoir traversé la seconde Cordillère et les vastes plaines du Sacramento, il allait rejoindre le Purus, gigantesque affluent de l'Amazone, et réaliser le projet capital pour l'avenir du Pérou et qui, malheureusement, reste toujours à l'état d'ébauche et sans solution définitive. Car du côté de l'orient aussi le Péruvien a fait des efforts demeurés sans résultat pratique. Il a voulu installer des lignes de bateaux à vapeur sur les grands fleuves navigables, mais le matériel comme la direction de ces services n'ont pu réaliser le progrès tant désiré. La seule ligne qui fonctionne avec une certaine régularité est la ligne établie entre Tabatinga, la frontière du Brésil, et Iquitos et Nauta, les ports péruviens sur l'Amazone. La navigation de l'Ucayali, du Huallaga est encore à créer. Et ce sont précisément ces voies fluviales qui donneraient la vie et le bien-être à l'Entre-Cordillère, en faisant de ces terres immenses qui produisent l'or et qui manquent de pain le grenier de l'Amérique équatoriale.

Les uns soutiennent que la voie de communication suit l'homme dans ses migrations ; ils pensent que, semblable à la voie lumineuse, qui révèle le chemin suivi par le météore, les routes se tracent naturellement derrière le conquérant d'une région jusque-là inculte. D'autres prétendent, paradoxe ingénieux, que la voie de communication doit, pour ainsi dire, précéder le travailleur, ils estiment que le chemin de fer a pour but d'amener l'homme dans la contrée déserte qu'il s'agit de conquérir à la civilisation, le travail ne s'implantant que sur les bords du fleuve, de la route ou le long des rails du chemin de fer. Cette dernière théorie, expérimentée par les Américains du Nord, a été reconnue juste dans certaines conditions climatologiques et au



Grand pont en fonte du chemin de fer de la Oroya et l'ancien pont suspendu en fibres végétales.

milieu d'un peuple dont le caractère semblait se prêter particulièrement à sa mise en œuvre. Cependant, jusqu'à ce jour, eu égard aux conditions naturelles du Pérou, et surtout aux caractères si hétérogènes de ses habitants, nous ne croyons pas que la seconde théorie puisse trouver son application dans ce milieu.

Que le Péruvien d'aujourd'hui renouvelle l'œuvre du civilisateur autochthone. Que les chemins de l'inca soient reconstitués, qu'on en fasse des voies carrossables ou des voies ferrées, peu importe, mais qu'on les remette en état de servir ! Alors la richesse qui dort dans les flancs de la Cordillère se réveillera comme au contact d'une baguette magique. En reconquérant l'indépendance économique, le Pérou pourra reprendre sur des bases modernes l'antique devise de son premier civilisateur Manco Capac, et l'étude sincère du passé de ces régions aura servi d'enseignement pratique pour l'avenir.

Peu de jours après mon retour de la Oroya à Lima, je m'embarquai au Callao pour Panama. A Colon, M. Delort, commandant le *Saint-Germain*, me conduisit à bord de son bateau. Vers le soir, nous levions l'ancre et bientôt la brise de la mer rafraîchit nos fronts brûlants. Assis sur le pont, les yeux tournés vers l'est, j'écoutais le bruit monotone et régulier de la machine et je pensais avec émotion que chaque coup de piston me rapprochait du vieux monde.

Je songeais alors à mes collections, aux quatre-vingt-douze caisses que j'avais expédiées au ministère de l'instruction publique, aux quatre mille objets qu'elles contenaient. J'entrevoyais, comme une vague espérance, une galerie complète du Pérou, un musée vivant dans lequel, sans danger, sans fatigue, sans l'avalanche à droite, sans le gouffre à gauche, sans la mule qui se rebute, sans l'Indien qui vous trahit, sans le froid des Andes qui vous glace, sans le soleil des tropiques qui vous brûle, le visiteur parisien accomplirait avec profit le merveilleux voyage que je venais de faire à travers ces pays si peu connus.

Je voyais sur les murs de la galerie le panorama de ces ruines, mon imagination disposait au milieu des salles ces statues colossales et bizarres, ces portes, ces obélisques ornés de bas-reliefs. A côté de ces preuves des aptitudes de l'Indien pour l'architecture et la sculpture, s'étalaient des spécimens de sa peinture, l'œuvre de ses tisserands, la ciselure de ses orfèvres. L'homme péruvien m'apparut alors au milieu des objets de son industrie. De grandes panoplies d'armes montraient ses instincts guerriers, les collections d'étoffes son goût, des paniers remplis d'outils ses travaux, des vêtements, des colliers, des bracelets, des épingles sa coquetterie; les idoles son culte, les

momies, sa constitution physique et ses croyances, et l'ensemble de tout cela ses mœurs et ses coutumes, son existence et sa personnalité.

Semblables à une vision consolante, ces tableaux se déroulaient à mes yeux. Je me disais bien parfois, au milieu de ce rêve séduisant : « Qu'est-ce qu'une de ces expéditions dans l'immense mouvement intellectuel du monde ? Rien, ou bien peu de chose. » Et cependant ce soir-là je rêvais les résultats de mes fouilles classés, mes notes rédigées, mes croquis topographiques rapportés, je voyais une grande synthèse historique et sociale sortir comme un monument de bronze, du moule en apparence informe.

Une immense satisfaction envahit tout mon être. J'inscrivis une dernière date sur mon carnet de voyage que je ne devais plus ouvrir jusqu'à mon retour. Ma mission était terminée et j'étais sorti indemne de la grande lutte contre un monde et des hommes que j'avais étudiés pendant deux ans.

Vingt jours plus tard, à l'avant du navire, je regardais encore vers l'est lorsque le commandant Delort, me frappant sur l'épaule, me dit en souriant : « Tenez, mon ami, fumons un dernier *partagas*, ce sera pour nous une économie à la douane. » Puis il me désigna du doigt sur l'horizon un contour lumineux, que dorait le soleil couchant : c'était la France.



Terre cuite noire trouvée à Arica.
(Réd. au cinquième.)

DEUXIÈME PARTIE

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

En abordant l'étude des restes des anciennes civilisations qui jadis ont couvert la triste et majestueuse région des Andes, nous ne voulons ni faire le panégyrique des autochthones comme l'ont entrepris Garcilaso, Laet ou Prescott, ni réunir les critiques dont Ulloa et tant d'autres se sont faits les auteurs ou l'écho. Notre tâche est plus simple, moins philosophique peut-être, mais importante au point de vue de l'histoire. Après les impressions multiples et variées du voyageur, impressions consignées dans la première partie de cet essai, nous soumettons au lecteur le dépouillement des documents anciens que nous avons recueillis.

Notre but est de classer les vestiges que nous avons visités pendant notre voyage, recueillis dans nos fouilles, dessinés ou photographiés dans les musées et les collections de l'Amérique méridionale. Or les vestiges *matériels* du passé rentrent dans trois catégories, d'après les dimensions qu'ils occupent dans l'espace : l'architecture, la sculpture et la peinture.

Nos observations porteront donc sur ces trois manifestations de l'art et nous permettront de tenter la reconstitution du milieu que l'indigène a créé, qu'il a développé et perfectionné, dans lequel a grandi l'homme, le peuple, la race, de ce milieu qui a été tout à la fois un berceau, un sanctuaire, une maison, une forteresse et une tombe.

ARCHITECTURE

1. Matériaux de construction : Argiles, béton, pierres. Technique. — 2. Les murs. Construction sur le littoral. Construction dans l'intérieur. Coupes. Élévation. — 3. Portes et fenêtres, niches sur la côte et dans l'intérieur. Élévation. Plans. — 4. Ornementation des murs. Peintures. Bas-reliefs. — 5. Les sanctuaires anciens classés d'après leurs dispositions architecturales : Tiahuanaco, Copacabana, Cabana, Chavin de Huantar, Huanaco-Viejo, Concacha, Pachacamac, Gran-Chimu, Vilcas-Huaman, Curamba, Tarba, Jauja, Cuzco, Ollantaïtambo, Pisacc. — 6. Dimensions des constructions. Constructions destinées à être habitées en dehors des murs. Constructions destinées à être habitées dans l'enceinte. Orientation des édifices. — 7. Toits péruviens. Dispositions générales. Matières dont disposait l'architecte. Charpente. Atrium. — 8. Escaliers, échelles. — 9. Intérieur des maisons : Fermetures, rideaux, portes, loquets.

L'étude des monuments constitue un des éléments principaux d'information pour la connaissance de l'homme.

La patience ou l'ingéniosité dont fait preuve l'artisan en taillant et en ajustant les pierres, la solidité qu'il sait donner au mur, apprennent si l'homme veut vivre en paix ou sur le pied de guerre ; la grandeur que l'architecte donne aux portes, le rôle qu'il assigne à l'ornementation de l'édifice, disent si l'habitant aime les fêtes et le luxe. Les différentes dimensions des maisons font connaître le développement social; la disposition intérieure des constructions explique la vie de la famille; le mobilier est un indice de la virilité ou de la mollesse de celui qui l'invente et s'en sert; les sépultures renferment la synthèse de l'existence matérielle et fournissent des renseignements précieux sur les dispositions morales. Les cultures qui entourent les villes, les canaux d'irrigation qui les alimentent fixent le degré d'avancement de l'agriculture; l'aspect des villes nous dévoile les grandes lignes du caractère de la société qui s'y est développée, la place que le chef y a occupée; le grand réseau de routes anciennes longeant les coteaux, traversant les plateaux, franchissant les fleuves et les abîmes, semblable aux artères permettant à la vie, qui animait cet immense corps, d'y circuler librement et facilement.

Toute démonstration de l'activité humaine, depuis l'industrie de la brique séchée au soleil jusqu'à l'ensemble de l'architecture d'un peuple disparu, permet de conclure à la valeur de ses facultés, de comprendre le but de ses efforts individuels et collectifs, après que les effets destructeurs du temps en ont fait le seul commentaire.

I

Matériaux de construction : Argiles, béton, pierres. Technique.

On peut établir, en thèse générale, que, sauf dans les civilisations les plus avancées, les plus raffinées, l'architecte tire les matériaux de construction du sol même sur lequel il élève son œuvre.

L'œuvre péruvienne le prouve surabondamment, car les moyens de communication sont d'une difficulté extrême, et l'architecte primitif se tenait dans l'arène d'exploitation la plus restreinte.

Cette observation est plus vraie encore pour la côte que pour l'intérieur du pays, où la race, plus vigoureuse dans un climat moins brûlant, savait parfois chercher au loin des éléments qui devaient embellir ou rendre plus solide l'édifice qu'elle élevait.

A

Appareil de la côte : pisé (Chimu, Chimu-Capac, Pachacamac). — Briques séchées au soleil (appareil quadrangulaire, parfois polygonal). — Béton (*cerro de la Horca*, Chimu).

Sur le littoral, on emploie, comme matières premières pour les constructions, la terre glaise, les pierres roulées, des cailloux cassés et des blocs de pierres bruts, quelquefois travaillés.

La terre glaise avec des dégraissants (paille hachée de maïs) donne le pisé, qui, dans certains cas, constitue le mur même, et, dans d'autres, remplace le mortier inconnu des autochthones. Le mélange d'argile non dégraissé et de cailloux brisés, appelé dans le pays *piedra laja*, forme la *pilca*, sorte de béton.

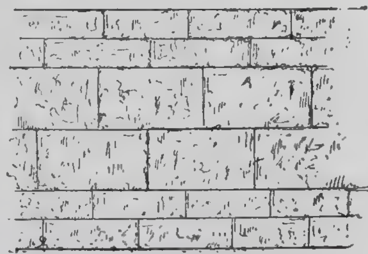
Sur la côte, essentiellement sablonneuse, on rencontre, dans les environs des torrents qui se jettent dans le Pacifique, ce que nous appellerons des îlots de terrain argileux. C'est sur ces îlots que l'indigène a élevé ses monuments, et c'est de ces îlots mêmes, presque toujours situés dans les deltas des fleuves, qu'il tira les matériaux pour son œuvre.

Ainsi sont situés les principaux groupes de ruines du littoral : Pachacamac sur le rio de Lurin, le Chimu-Capac sur le rio de Lupe, Paramonga sur le rio de la Fortaleza, et le Gran-Chimu entre le rio de Moche et le rio de Huanchaco.

La plage du Pérou est couverte de galets près de l'embouchure des fleuves, ce qui est logique, eu égard à la quantité de fragments de roches que ces torrents charrient et polissent.

L'architecte de la côte fit casser les galets et les mélangea par quantités égales en volume avec de la terre glaise; il se servit des feuilles de maïs hachées menu comme de dégraissant, et ce mélange appelé *pilca*, comme il a été dit plus haut, servit de fondation aux murs. Cette fondation a généralement 60 centimètres sous le sol et 60 au-dessus du niveau de la voie. Pour les murs les plus élevés, il descend jusqu'à 90 centimètres au-dessous de la voie.

Au-dessus s'élèvent les murs en *adobes*, c'est-à-dire en briques séchées au soleil, et présentant les formes les plus diverses, depuis la grande brique polygonale jusqu'à la petite brique cubique. Cependant, entre ces deux extrêmes, elle subit toute une série de transformations. Elle se façonne d'abord sous des angles droits en gardant ses dimensions considérables, qui atteignent parfois près de 2 mètres de haut, puis elle se rapetisse peu à peu et prend la figure de rectangles oblongs d'une moyenne de 30 centimètres de long sur 15 de large et $7^1/_2$ de haut; il existe enfin des spécimens de 15 centimètres cubes.



Appareil des grands aqueducs du Chimu.

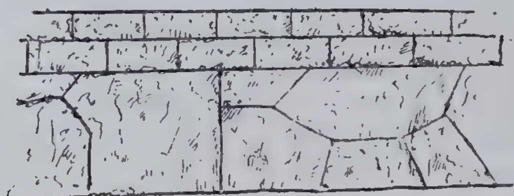
Pour les murs extérieurs, on se servait d'abord de ces briques, d'environ 1 décimètre cube, en séparant les couches par des pierres non taillées de dimensions peu considérables que l'on mélangeait avec de l'argile dégraissée. Un autre procédé consistait à employer des briques énormes cubant jusqu'à 1 mètre et au delà, très souvent polygonales, qui donnent aux parois dépourvues de la couche d'argile extérieure l'aspect d'un appareil cyclopéen. En troisième lieu, on employait pour les murs de soutènement du principal terre-plein des pierres non dégrossies et mal ajustées. Les interstices sont remplis d'éclats de pierre et les fissures d'argile[1].

Aujourd'hui ces différentes espèces d'appareil, mises à nu par le temps

[1] En face de l'église de Mansiche il y a un mur ancien, servant d'enceinte à une propriété, les deux appareils y apparaissent de telle façon, qu'il ne saurait subsister de doute sur leur ancienneté relative.

destructeur et l'homme plus destructeur que lui, peuvent être aisément étudiées dans tous leurs détails.

Les exemples d'appareil polygonal n'existent pas seulement à Pachacamac, mais encore à Saint-Nicolas dans les murs du *cerro de la Horca* près de Paramonga et à Mansiche près des ruines du Gran-Chimu. Les murs d'enceinte de Manchay sont entièrement de cette structure, de même que deux des grands murs de soutènement formant la façade du temple du Soleil du côté de la mer. Au *cerro de la Horca* et à Mansiche, les murs appartiennent pour la partie inférieure à l'ordre polygonal, pour la partie supérieure à la petite brique rectangulaire.



Murs en deux appareils différents (pisé) à Mansiche.

Il y a un grand nombre de murs, dans toutes les ruines citées, dans les petits monuments de la région de Supe, de Santa, de Viru et dans les nécropoles, qui sont faits de grandes briques rectangulaires. Les petites briques de même forme constituent souvent la partie supérieure de ces murs.



Mur en pisé à Paramonga.

A Pachacamac, le maçon se servait pour établir les fondations de pierres dégrossies et amenées parfois jusqu'à une régularité assez grande pour pouvoir s'ajuster les unes aux autres. Il devait opérer de la même manière à Pativilca. La plus grande partie des travaux est en briques séchées au soleil. Je n'ai trouvé que quatre murs de soutènement en pierres roulées ou en pierres brutes assez bien ajustées et, dont les vides sont remplis d'éclats de granit; le tout est maintenu à l'aide d'argile.

B

Appareil dans l'intérieur. Pierres mégalithiques : Chulluc. — Pierres à courbes : Limatambo. — Pierres grand cyclopéen : le Cuzco, Puno, Ollantaïtambo. — Pierres petit cyclopéen : le Cuzco, Limatambo, Ollantaïtambo. — Pierres polygonales rectangulaires (petites dimensions) : *Casa* de l'Inca, Cajamarca, le Cuzco. — Pierres quadrangulaires (grandes dimensions) : Vilcas-Huaman, *Casa* de l'Inca, le Cuzco. — Pierres quadrangulaires rectangles (grandes dimensions) : Chavin, Huanuco, Ollantaïtambo, Umasbamba, Vilcas-Huaman. — Pierres schisteuses, sans stuc : Chavin, intérieur des galeries, Incahuasy, Vilcabamba. — Pierres schisteuses, avec stuc : Tarma, Jauja, le Cuzco, Ollantaïtambo, Avaspampa, Vilcabamba.— Pierres irrégulières, avec ancien stuc : Incatambo. — Pierres polygonales irrégulières, avec remplissage en béton, sans stuc : Bains de l'Inca, Viru, Huamachuco, le Coyor, Chuquilin.



Peinture d'un vase trouvé à Puno représentant des Indiens construisant une maison.

Dans l'intérieur des terres, l'autochthone ne semble pas avoir bâti en pisé. Du moins aucun monument édifié avec cette matière, s'il en a existé, n'a été conservé.

Ce qui nous fait douter que l'indigène s'en soit jamais servi, c'est que les constructions les plus pauvres : cabanes de l'homme du peuple, murs d'étables, etc., sont en pierre, ce qui de toute façon est un mode supérieur de construction. Quant aux formes de ces pierres, elles sont extrêmement variées[1]. On peut compter douze appareils de maçonnerie, parfaitement caractérisés.



Terre cuite trouvée à Moche près de la *huaca del Sol*. Les bas-reliefs s'émiettent, mais ils ont probablement représenté des maçons en train de bâtir.

Le premier appareil est l'appareil mégalithique qui naît par le rapprochement des alignements de peulvens et qui constitue, comme cela a lieu sur le Chulluc et dans la partie sud du *cerro* de Cipa, les parois ou murs des dolmens et les soubassements de terre-plein. Les pierres de cet appareil varient généralement entre 1 mètre et $1^{m},50$ de hauteur sur 80 centimètres à 1 mètre de largeur. L'épaisseur peu considérable n'est ordinairement que de 20 à 40 centimètres. Ces dalles à peine tra-

[1] Humboldt, *Vues des Cordillères*, in-8, p. 311. — La Condamine, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1746, p. 443, et don Jorje Juan et don Antonio Ulloa, *Relacion del viage a la America meridional*, Madrid, 1748 ; t. II, lib. VI, cap. XI, p. 626, pl. XVII.

Blocs énormes de roche, souvent irrégulièrement taillés à la manière des constructions cyclopéennes ; d'autres fois, taillés en parallélipipèdes et convexes en dehors, mais très réguliers dans leur ensemble. (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 133.)

vaillées sont ajustées naturellement et d'une façon tout à fait insuffisante. Il n'est pas impossible que les interstices des pierres aient été jadis remplis par des coins ou des éclats de la même matière. Cependant, à l'heure actuelle, ces remplissages ont disparu, et les murs méritent à peine ce nom à cause des solutions de continuité fréquentes qu'on y remarque.



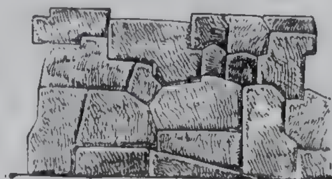
Façade latérale d'un dolmen du Chulluc (appareil mégalithique).

Nous étudierons maintenant les cinq variétés de l'appareil cyclopéen, présentant, à côté de dissemblances apparentes, des caractères incontestables de similitude quant à la matière et à la façon de traiter cette matière, bref, quant aux principes essentiels adoptés par le constructeur.

Voici d'abord le grand appareil cyclopéen, dans beaucoup de constructions du Cuzco, le *hatun* Rumiocc, actuellement maison du sieur Gonzalez, le Paccahuamay, le Quencco, de Puno (le *hatun* Chulpa) et de Ollantaïtambo (un grand nombre de maisons de l'ancienne ville et une partie des murs de la forteresse). Nous appelons grand appareil cyclopéen des pierres polygonales de grandes dimensions ajustées les unes aux autres sans stuc ni mortier, ni aucune autre matière liante. Cet appareil se compose généralement d'une grande pierre polygonale ayant souvent jusqu'à douze et quinze côtés, entourée de pierres plus petites. Le *hatun* Rumiocc en présente le plus parfait spécimen. La plus grande pierre a 2^{m},40 de hauteur; elle a treize angles, elle est entourée de huit pierres, dont la plus petite a 80 centimètres de haut sur 67 de large. Les faces des pierres, contiguës les unes aux autres, sont travaillées avec un soin minutieux, tandis que la face extérieure est peu soignée et présente des rugosités; ce travail apparaît clairement lorsque les pierres sont tombées.



Le *hatun* Rumiocc à Ollantaïtambo.



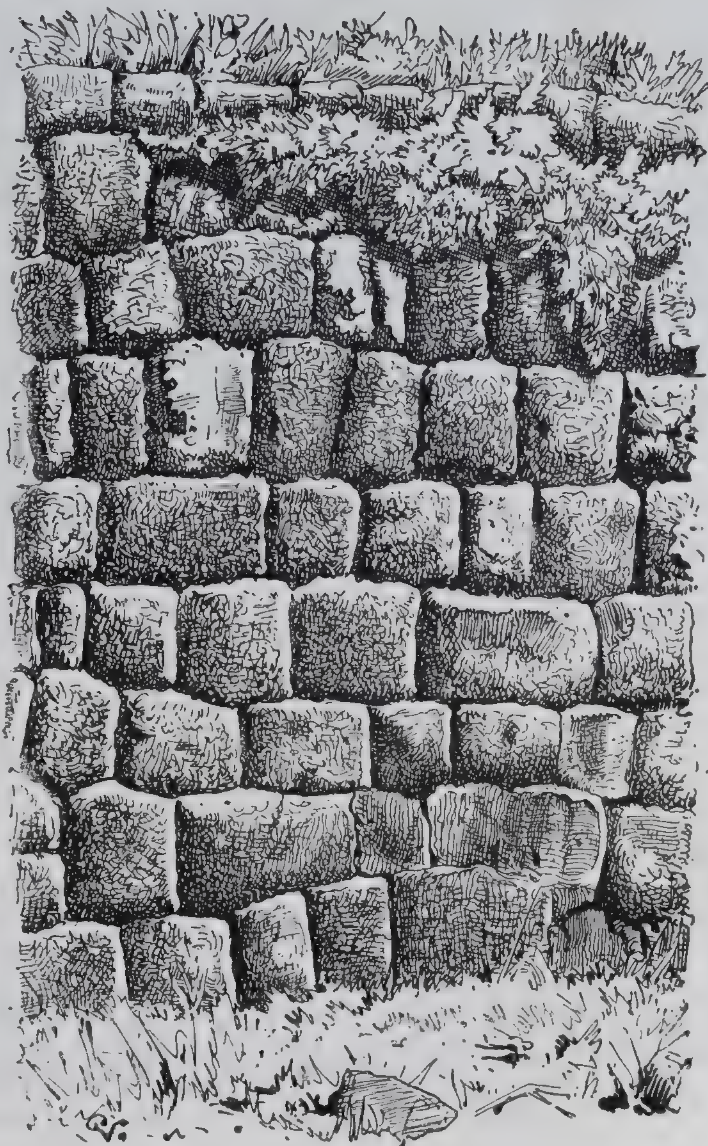
Grand mur cyclopéen dans la ville de Ollantaïtambo.



Coupe de l'appareil de Huanuco-Viejo (aspect actuel).

Pendant longtemps on s'est servi au Pérou d'un appareil que nous appellerons volontiers le petit appareil cyclopéen, consistant en pierres dont les dimensions varient entre 0^{m},90 et 1^{m},80 carrés de surface extérieure. Ces pierres sont polygonales, mais leurs polygones n'ont pas autant de côtés que les pierres du grand appareil.

Beaucoup n'ont que quatre côtés et présentent la figure de trapèzes et de trapézoïdes. D'autres se dessinent sur la paroi extérieure du mur sous forme de triangle. Il est à remarquer que, dans beaucoup de cas, les côtés de ces pierres ne sont point des lignes droites, mais des courbes. Il en résulte pour les murs un aspect totalement différent du grand appareil cyclopéen, mais il n'en demeure pas moins certain qu'il s'y rattache, car ces pierres sont ajustées, comme les premières, sans aucune matière liante. Tels sont les murs de soubassement du collège des Sciences du Cuzco, tous les murs anciens de la rue de l'Hôpital (côté nord), façade principale des monuments de Limatambo, certains murs de Ollantaïtambo, dans la ville comme dans la forteresse, les tombeaux cylindriques dans les environs de Puno et de la Paz et surtout certains murs de Copacabana

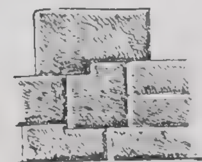


Mur de la façade nord du palais dit de l'Inca, sur l'île de Titicaca ou du Soleil.

Le troisième appareil pourrait être désigné sous le nom d'appareil poly-



Pierres de l'appareil de Santo Domingo (rectangulaire polygonal).

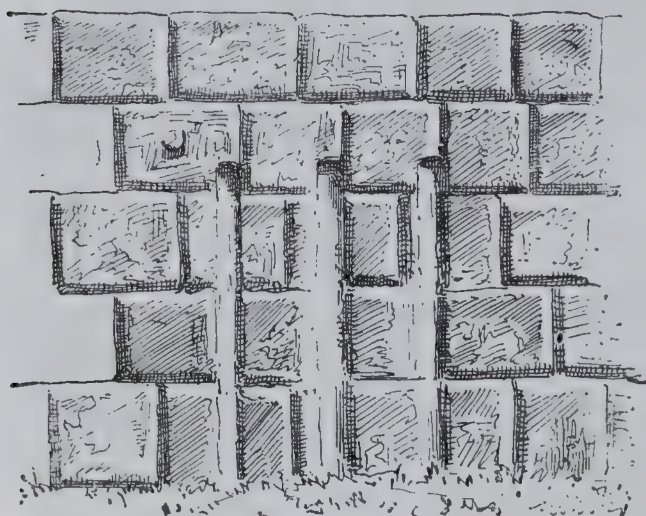


Fragment d'un mur ancien du temple de Santo Domingo.

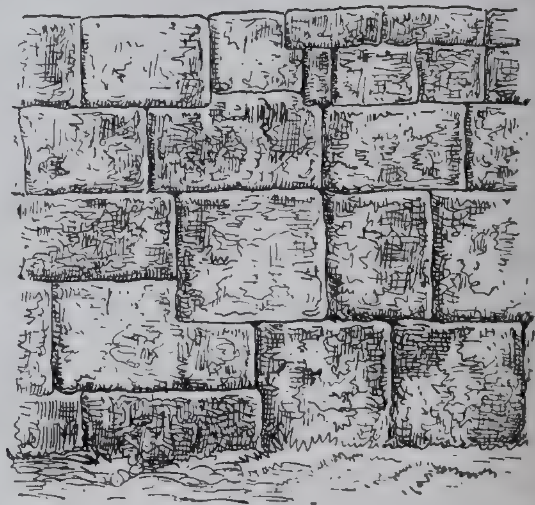
gonal à angle droit; en effet, les pierres qui le composent sont toutes rectangulaires, généralement à six et parfois à huit côtés. Certaines sont cubiques; des spécimens de cet appareil sont fournis par le mur nord de

la maison de l'Inca, à Cajamarca, par le temple du Soleil (Santo Domingo) du Cuzco, par tout le terre-plein de Vilcas-Huaman, par les tombeaux de Silustani, etc. Ces pierres varient entre 1^m,40 ou 50 centimètres carrés de surface. Celles qui composent le fer à cheval de la basilique de Santo Domingo sont les plus grandes de cet appareil.

Il existe en quatrième lieu une série de murs en pierres cubiques de petites dimensions (généralement 30 centimètres cubes). Telles sont, au Cuzco, les façades latérales de la Compañia, du Cuartel, des maisons for-



Mur du Cuzco (Compañia) avec égouttoir.



Mur de la façade nord du palais dit de l'Inca, à Cajamarca.

mant la façade ouest de la place de San Francisco et toute la place du *hatun* Rimanacpampa. Un appareil également quadrangulaire rectangle, mais présentant des façades oblongues et non carrées se rencontre surtout à Chavin, Huanuco-Viejo, Umasbamba, dans le palais de Vilcas-Huaman, etc. Les pierres ont parfois jusqu'à 1 mètre de haut sur 2 et 3 mètres de large; celles des linteaux des portes ont jusqu'à 4 et 5 mètres de large.

Voilà le premier groupe d'appareils de maçonnerie dont l'ensemble a pour points essentiels de ressemblance l'absence de matière liante, l'ajustement minutieux, l'emploi de matériaux extrêmement durs, le grès de la Cordillère, le granit, la diorite, le porphyre, rarement des basaltes.

Les thèses les plus étranges ont été émises au sujet des procédés employés par les constructeurs de ces édifices; on a discuté pour savoir comment ils travaillaient la pierre, comment ils domptaient la matière et la pliaient à leur gré. Les uns ont prétendu que les indigènes connaissaient, pour le bronze, une trempe qui aurait donné à cet alliage la dureté de l'acier. D'autres encore, revenant à un passage de Montesinos, déclarent que les autochthones ont connu le fer, que la science de l'extraire s'est perdue et que le temps s'est chargé de faire disparaître les instruments dont ils

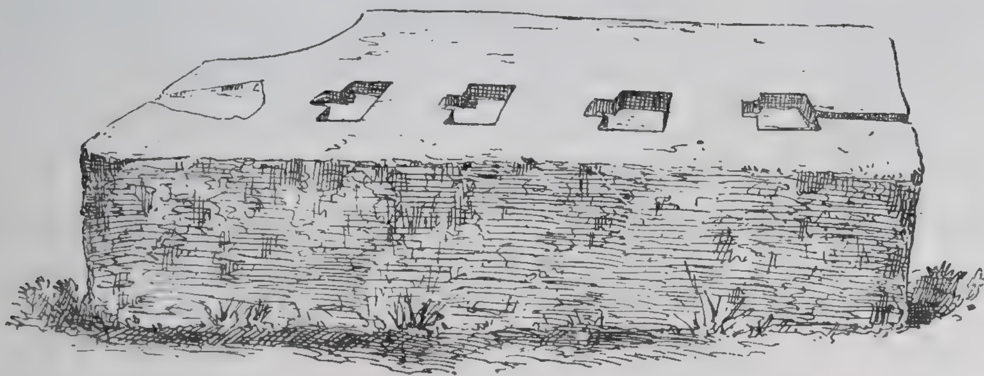
se servaient. On a parlé de mixtures faites à l'aide d'herbes qui rendaient la pierre malléable. C'est l'opinion qui a cours parmi les archéologues du pays.

M. Delgado émet l'avis que les marches, les sièges et tous les vestiges que les sculpteurs anciens ont laissés gravés dans les roches ne sont que la conséquence fortuite des travaux qui avaient pour but d'extraire les pierres destinées aux constructions d'appareil cyclopéen qu'on retrouve dans le Sacsaïhuaman et au Cuzco. Ce seraient en quelque sorte des carrières où manqueraient justement les pierres extraites.

Cette idée ne saurait soutenir l'examen. La thèse de M. Delgado supposerait un appareillage merveilleux, tel que nous ne le possédons même pas de nos jours; il nous serait impossible de *tailler* le granit : on l'éclate et on le polit aujourd'hui comme jadis.

Ce qui nous paraît possible et probable, c'est que les plus grands éclats de granit des sièges du Sacsaïhuaman aient pu être transformés en pierres servant à d'autres constructions; mais cette interprétation n'implique pas, comme celle de l'archéologue du Cuzco, l'origine fortuite et naturelle des monuments du mont Rodadero.

En examinant les photographies, les croquis, les coupes de cet appareil avec notre ami Soldi, à la fois sculpteur et archéologue, nous tom-

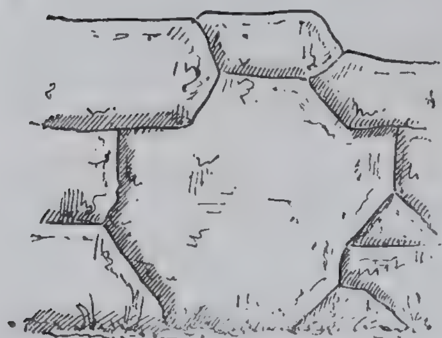


Pierre d'un palais antique (porphyre) de Tiahuanaco, groupe du Pumacacha.

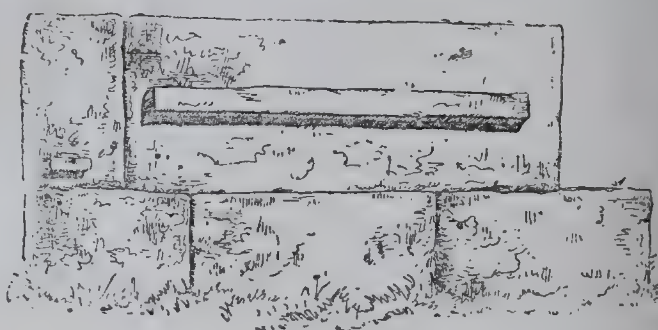
bâmes d'accord que des thèses soutenues, aucune n'approchait de la vérité, et, d'après la théorie qu'il avait énoncée dans son travail sur la sculpture égyptienne, au Pérou aussi le seul instrument mis en mouvement par les constructeurs devait être la pierre même. Et, en effet, en rappelant les détails que nous avons observés, il nous semble que cette opinion est la seule juste, que ce procédé est le seul logique. Ces immenses blocs dont nous citions tout à l'heure les dimensions considérables sont entourés d'autres de dimensions bien moindres. Ce sont ces derniers que les architectes anciens mettaient en mouvement en les frottant contre les pierres

voisines, après avoir disposé une couche de sable mouillé entre les parois, qui ainsi, petit à petit, se sont ajustées de telle façon, qu'aujourd'hui encore il serait impossible d'introduire dans le joint la pointe d'une lame de couteau, quelque mince qu'elle fût.

En certains endroits, des éboulements ont fait tomber en partie ces murs,

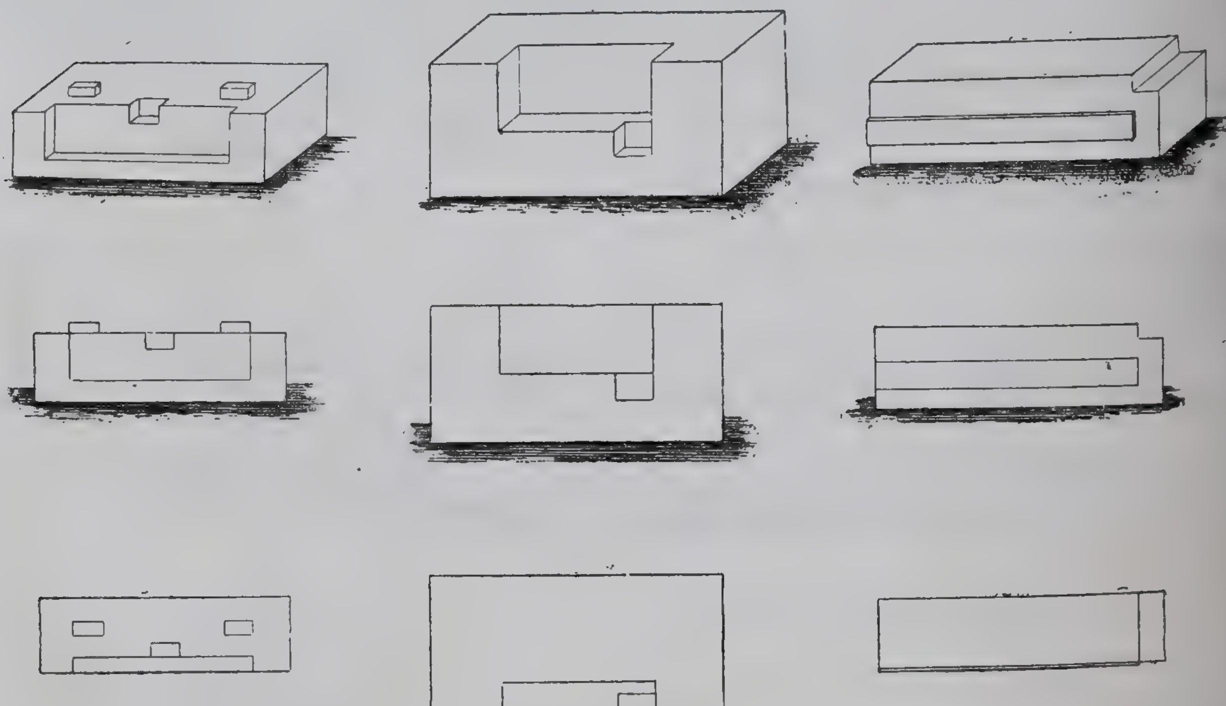


Spécimen du grand appareil polygonal (*hatun* Rumiocc du Cuzco).



Fragment du mur de Ollantaïtambo (0m,01 par mètre).

et c'est là que nous avons pu constater avec surprise que les plus grands blocs portaient à la base un creux[1] d'environ 30 à 40 centimètres de haut



Pierres de l'appareil cyclopéen du fort Ollantaïtambo (vue, coupe et plan).

ayant un diamètre de 50 à 60 centimètres, et que ce creux s'adaptait à un clou ou verrue de dimension à peu près égale, qui s'élevait au mi-

[1] On trouve souvent des creux réguliers qui ont été certainement destinés à servir d'ornementation à la façade.

lieu de la face plane du bloc supportant le premier. Il est facile de comprendre que ce procédé, au moyen duquel on emboîtait pour ainsi dire un bloc dans l'autre, devait donner à l'appareil une solidité incomparable. Cependant il paraîtrait tout d'abord que le procédé indiqué par M. Soldi n'aurait pas été applicable dans ce cas fondamental; en effet le frottement devient impossible. Mais cette préoccupation ne renverse en rien la thèse, car on a dû, dans ces cas, faire opérer à la pierre une rotation autour de l'axe ménagé dans le bloc inférieur, ce qui produisait, au point de vue du polissage, un effet analogue à celui du frottement. Lorsque l'adhérence des blocs n'était pas parfaite, on bouchait les interstices avec de grands éclats de pierre, que l'on frottait dans ce tunnel, semblable à une lime, jusqu'à ce qu'ils eussent pris les dimensions exactes de leur fourreau de granit.

Il n'est pas impossible que le travail de dégrossissement ait été fait en *brûlant* la pierre d'après le système des Indiens du Sausal. Les *praticiens* ont dû couvrir de cendres les contours qu'ils voulaient dessiner. La cendre, mauvais conducteur de la chaleur, empêchait que la roche ne subît les effets destructeurs de cette *crémation*.

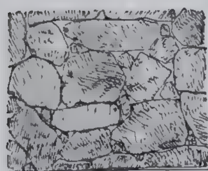
Voilà détruites, ce nous semble, toutes les fables, toutes les légendes qui ont eu trop longtemps cours sur le mode dont les anciens travaillaient la pierre. Nous devons ajouter que dans les fouilles qu'on a exécutées depuis longtemps sur beaucoup de points du territoire péruvien, on a trouvé une foule d'objets en bronze, des lances, des ciseaux, des casse-tête et d'autres instruments. Il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse entamer avec une lime ordinaire.


Fragment d'un mur dans la façade du palais de l'Inca à Tarmatambo.

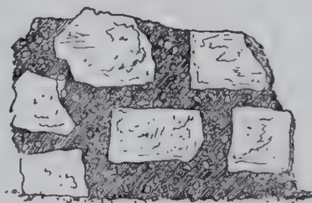
Le troisième groupe se distingue des deux autres par l'emploi de matières liantes et peut être divisé en deux groupes secondaires, si l'on considère les matières employées. Nous mettrons en première ligne des schistes ardoisiers qui se superposent les uns aux autres. L'architecte profitait des parois naturellement parallèles et lisses que ces pierres présentent au moins sur deux de leurs côtés. Dans les galeries souterraines de Chavin, à Incahuasy,

à Vilcabamba, dans une partie considérable des constructions de Tarmatambo et de Jauja, dans une partie de celles du Coyor et du Chuquilin, il ne s'est jamais trouvé de matière liante entre les pierres composant le mur. On lui a donné de la solidité en le couvrant d'une couche épaisse de mortier ou de béton. Cependant il existe dans un grand nombre de murs à Tarmatambo, à Jauja, à Avaspampa, dans les murs de Ollantaïtambo, surtout dans le tribunal des hommes et des femmes en face de la forteresse, dans les grands bâtiments (mur extérieur) de Huamachuco, des schistes ajustés et liés entre eux par des couches de mortier ou de pisé, dont l'existence est facile à constater par suite de la chute du revêtement extérieur.

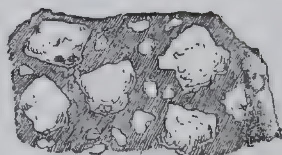
Nous mettrons en second lieu deux appareils existant seulement dans le nord de l'ancien empire. Le premier consiste en petits blocs de pierre à peine dégrossis, enveloppés d'une couche de pisé, parfois de stuc[1]. Lorsque



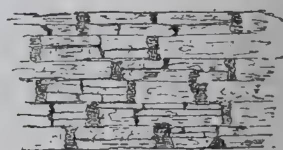
Fragment d'un mur de Tarmatambo.



Appareil des monuments de Viracochapampa.



Appareil du Bain de l'Inca à Cajamarca.



Appareil des murs de Incahuasy.

les interstices entre ces pierres paraissaient au constructeur trop considérables et dangereux pour la solidité du mur, il les comblait avec des éclats de pierre. Ces éclats étaient introduits dans la matière liante même dont les architectes étaient particulièrement prodigues, puisqu'elle atteint parfois une épaisseur de 5 à 6 centimètres. Le second appareil présente des couches de remplissage encore beaucoup plus considérables et qui vont jusqu'à 6 ou 8 centimètres. Ces couches sont en béton (la *pilca* de la côte faite avec le plus grand soin) et en éclats de cailloux extrêmement menus. Tels sont les murs du bain de l'Inca près de Cajamarca, presque tous les murs de Viracochapampa, les grands murs de circonvallation et les murs intérieurs des grands palais de Marca-Huamachuco, le cirque et le temple du Coyor, etc.

Citons en dernier lieu deux appareils employés par les autochthones sur toute l'étendue de leur territoire. Ils consistent l'un et l'autre dans l'ajustage grossier de pierres schisteuses ou non, généralement plates, de

[1] Le remplissage des murs de Viracochapampa, rouge comme de la terre ferrugineuse, est tellement dur que, voulant en éclater un morceau, j'y ai brisé mon ciseau, bien que, plus de quatre cents saisons de pluies aient passé sur ces monuments.

dimensions peu considérables (40 à 50 centimètres cubes), sans stuc et sans couche extérieure de pisé, de mortier ou de béton. On en faisait de très épais servant de murs de soutènement pour les terrasses (*andenerias*) sur lesquels se trouvaient les cultures. On en faisait de fort minces pour



Schistes ardoisiers. — Fragment d'un mur du fort de Huinchuz (près de Chulluc).

les murs d'enceinte des habitations des pauvres, pour les murs des parcs aux bestiaux, etc. Des exemples on en trouve dans les murs de quelque palais, notamment à Incahuasy.

En thèse générale, chaque peuple, en commençant à bâtir, a imité ses devanciers avant d'arriver à son originalité absolue, de sorte qu'en dehors des appareils, si nettement tranchés, on rencontre des spécimens indiquant des époques de transition. Les efforts des autochthones se concentraient naturellement sur les édifices royaux, les temples, les maisons de la noblesse; les autres bâtisses, moins importantes, et par conséquent élevées avec moins de soin et de solidité, n'ont pas résisté au temps et à ses effets destructeurs. Dans ce genre, il ne reste que des vestiges appartenant à l'époque incasique[1].

[1] Si nous voulons savoir combien de pierres les autochthones ont travaillées, car il faut bien se persuader que chaque pierre représente des semaines et des mois de travail, il faudrait compter les pierres des églises espagnoles et les pierres des fondements de la plupart des édifices publics et privés élevés par les conquérants. On a démonté, en effet, les murs des édifices anciens pour les remonter dans les murs des églises, et c'est dans ces *carrières* que l'on a exécuté l'ornementation du style espagnol du seizième siècle. Comme les monuments catholiques sont bien plus élevés que ne l'étaient les monuments indiens, il n'est pas douteux qu'on ait superposé deux et trois murs anciens les uns sur les autres, en donnant de la solidité à l'édifice par le doublement des murs inférieurs par des murs d'égale épaisseur, comme on peut le constater à la *Cathédrale*, à la *Compañia* et à la *Merced* du Cuzco.

Il est pénible de voir combien les vainqueurs ont détruit de beaux monuments. Ils ne prenaient même pas le soin d'ajuster les pierres qu'ils ôtaient des constructions anciennes, de sorte qu'on les voit, mal placées à côté les unes des autres, les joints remplis de mortier, souvent passées à la chaux, former les fondements des constructions espagnoles, qui, pour le reste, sont généralement, de même que les bâtisses du dernier demi-siècle, en mauvaises briques séchées au soleil.

Dans cet ensemble des appareils il est facile de constater un progrès continu à différents égards :

1° Au point de vue artistique;

2° Au point de vue technique.

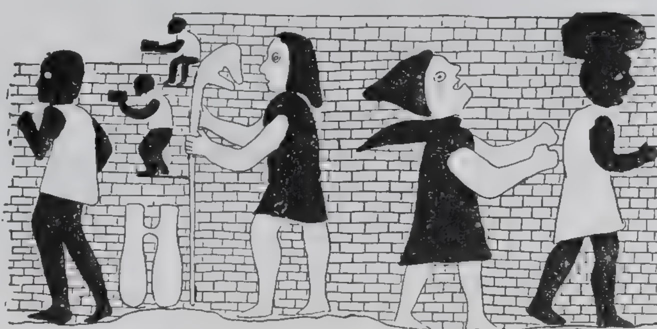
En effet, depuis le mur mégalithique avec ses solutions de continuité si nombreuses jusqu'au mur du petit appareil cyclopéen, avec ses ajustages si minutieux, mais avec sa paroi extérieure rugueuse, jusqu'à la paroi lisse comme du marbre poli de Santo Domingo, il y a un progrès artistique des plus prononcés. D'un autre côté, ces travaux étaient tous pénibles et lents. Au contraire, les appareils du troisième et du quatrième groupe réalisent évidemment un progrès technique, la rapidité de la construction prévalant sur sa beauté. Dans ces derniers, on ne se préoccupe plus que de la facilité de construction et de la solidité relative qui, sans rivaliser avec les immenses travaux cyclopéens, présente des garanties suffisantes de sécurité pour l'habitant, de durée pour l'édifice[1].

[1] Dans la *hacienda* de Ningambal, propriété de M. Vasquez, à huit lieues à l'ouest de Santiago de Chuco, il y a un grand et plusieurs petits villages des autochthones. Les murs des constructions se composent en partie de schistes ardoisiers peu travaillés. Ce point est situé sous la même latitude que Viru; les deux principaux groupes de ruines s'appellent aujourd'hui Aquegrande et Aquechico. Ce fait est curieux, car il marque un point de transition entre les bâtisses de la côte et celles de l'intérieur.

II

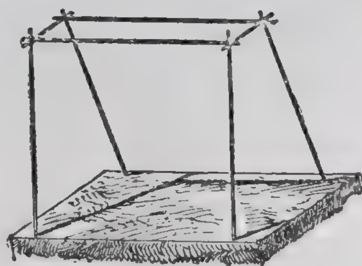
Les murs. — Construction sur le littoral; construction dans l'intérieur. Coupes. — Elévations.

L'architecte de la côte avait sous la main les matières premières; la nature lui fournissait en outre les instruments dont le constructeur et l'ouvrier maçon peuvent avoir besoin. Sur les bords des *rios* du littoral, la *caña brava* pousse en grande abondance (le *Gynerium saccharoïdes* de Humboldt, Bonpland et Kunth), et l'ingénieur, utilisant ce roseau droit et solide, en fit à la fois un instrument de précision et un bois de charpente.



Peinture d'un vase, trouvé à Santiago de Cao, près de Trujillo représentant des maçons construisant un mur en briques.

On a trouvé de ces bâtons de longueur sensiblement uniforme noyés dans la masse des murs de façon à en suivre les arêtes supérieures et les pentes latérales : les bâtons horizontaux sont reliés de distance en distance entre eux par des bâtons transversaux, et leur assemblage permet de conclure à l'existence d'une charpente ou carcasse dressée préalablement et remplie de matière argileuse ayant formé, en séchant, corps avec elle. La *caña* aurait donc, pour l'architecte d'alors, remplacé l'unité de longueur, la règle et le compas; elle aurait tenu lieu à l'ouvrier du niveau, de l'équerre et des lignes qu'emploient les Limousins aujourd'hui. C'était, en un mot, le calibre du mur dressé d'avance.



Calibre d'un mur ancien.

Ce procédé semble avoir été adopté pour tous les murs construits sur la côte. On peut les diviser en deux catégories : les murs droits et les murs à deux pentes, inclinées généralement sous un angle variant de 12 à 16 degrés. Les murs droits sont employés pour les petites constructions, cabanes, parcs à bestiaux, etc. On en fait également usage pour certains monu-

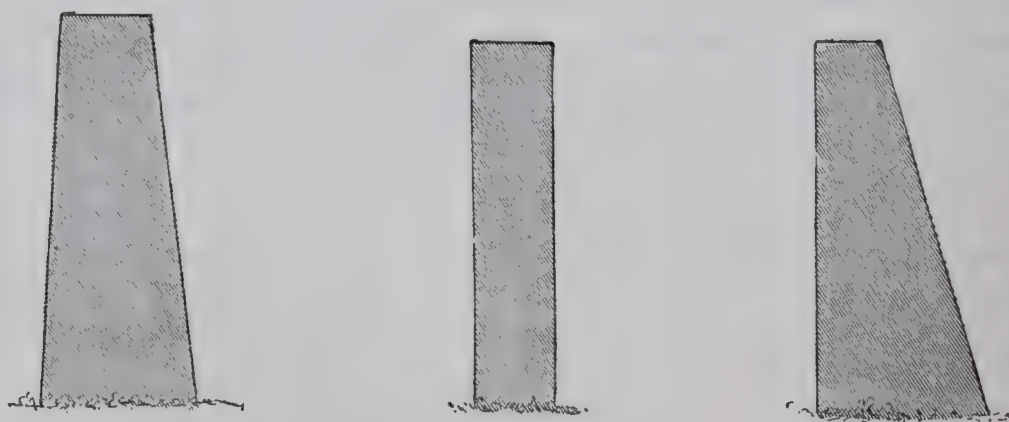
ments assez vastes, mais d'une hauteur peu considérable, comme, par exemple, Manchay ou le palais isolé de Pachacamac. On constate une inclinaison de 8 degrés pour les murs de soutènement de Paramonga. Les



Mur de Manchay, près de Pachacamac.

parois des murs d'enceinte des grands quartiers de la cité du Chimu, au nord de Trujillo, sont inclinées sous un angle de 15 degrés; celles du Chimu-Capac sous un angle de 16 degrés; celles du temple du Soleil, à Pachacamac, sous un angle de 18 degrés [1].

A Mansiche il y a des murs qui, jusqu'à une hauteur de 2^m,40 au-



Mur de fort ou aqueduc (coupe). Mur à parois verticales (coupe). Mur de soutènement (coupe).

dessus du sol, ont deux pentes de 16 degrés et, à partir de là, s'élèvent

[1] Le maçon incasique ne doutait de rien; il coupait une montagne de 40 mètres de hauteur et la soutenait par un mur qui, à la base, mesurait jusqu'à 12 mètres d'épaisseur. Telle est la Riconada de Pachacamac.

Nous avons fait démolir une partie du terre-plein de l'église de San José à Huamachuco. Il n'est

verticalement. Les murs servant d'aqueducs sont toujours à pente fortement inclinée.

Quant à leur épaisseur, elle est pour les plus minces (ceux des petites cabanes dans des quartiers du Chimu) de 30 centimètres seulement; pour d'autres, qui servent d'aqueducs (la *manpuesteria* au nord-ouest du Chimu, par exemple), elle atteint 12 mètres. Il est utile de dire que, même dans les murs les plus épais, même dans les terre-pleins en pisé, le corps entier est en briques; c'est là une des raisons principales de la grande solidité des constructions indigènes du littoral [1].

La hauteur de ces murs n'atteint guère plus, à de rares exceptions près, que 9 mètres; et encore ne pourrait-on citer à cet égard que des murs de soutènement, les revêtements de terre-pleins et les grandes enceintes du Gran-Chimu.

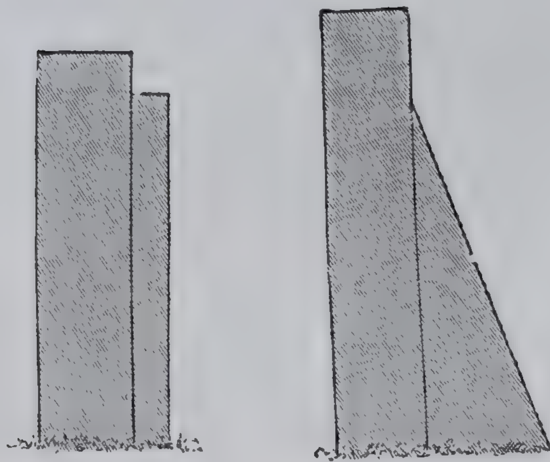
Dans l'intérieur il faut également distinguer, comme sur la côte, des murs droits et des murs inclinés, seulement cette classification ne paraît pas suffisante pour cette région, car, à côté des murs droits du palais de l'Inca, à Cajamarca, des palais de Viracochapampa, des palais de Huamachuco, du Coyor, de Tarmatambo, Jauja, Vilcas-Huaman, Limatambo, une partie des murs du Cuzco (petit appareil cyclopéen, stucs), nous pouvons constater des murs verticaux d'un côté et pourvus de l'autre d'une pente inclinée; tels sont les murs supérieurs du Chuquilin, la majeure partie des murs de soutènement des terrasses de cultures, les murs d'appareil polygonal rectangulaire du Cuzco et d'Ollantaïtambo; les murs à deux pentes inclinées existent dans les palais circulaires de Marca-Huamachuco, dans une partie des constructions de Chavin, de Pisacc, de Huanuco-Viejo; citons enfin des murs dont la crête surplombe le pied et qui sont ainsi inclinés sous un angle de 8 à 15 degrés (tombeaux de petit appareil cyclopéen de la région

pas, comme on pouvait le croire, en terre maintenue par des murs de soutènement, mais entièrement en pierres, et il présente, par conséquent, une espèce de mur aussi long que large.

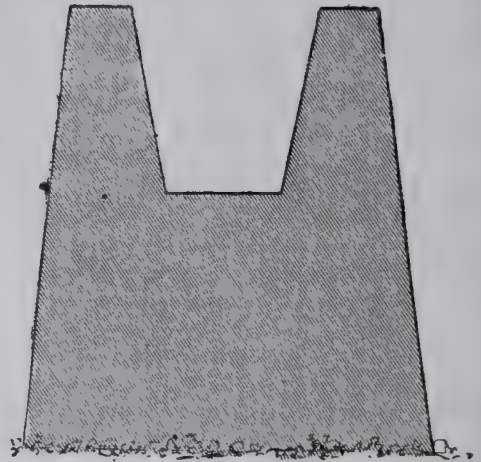
[1] Entre Santa Anna (*hacienda*) et Lache, dans le chemin de Chocope à Lache, s'élève un groupe considérable de ruines placées contre le *cerro* pour dominer la vallée, comme à San Nicolas; quelques-uns des murs s'élèvent encore aujourd'hui à 9 mètres de hauteur. L'appareil consiste en petites briques séchées au soleil. En face du *cerro de Facala*, couronné par le petit fort circulaire que nous avons mentionné, une chaîne de montagnes entière se trouve couverte de ruines en très mauvais état. Le *cerro de Facala* est situé du côté ouest de la vallée, ces derniers monuments du côté est. Il subsiste des murs ayant au ras du sol plus de 8 mètres d'épaisseur. Le canal d'irrigation ancien suit le versant de la chaîne en question à une hauteur de 12 mètres au-dessus du niveau des cultures anciennes.

Entre Casa-Grande (*hacienda*) et Chocope (dans la *hacienda de Mocoyope*), on aperçoit des murs composés de briques polygonales en pisé semblables à celles que nous avons signalées dans le mur faisant face à l'église de Mansiche; à Pachacamac sur le grand terre-plein du côté qui regarde la mer, un mur de 67 mètres de long est soutenu par 35 piliers quadrangulaires de 90 centimètres de large sur 75 centimètres d'épaisseur.

de Puno). Il n'est pas rare de trouver des piliers parallélipipèdes semblables au pilier dans les constructions romanes; parfois encore des contreforts s'adossent d'un côté au mur, tandis que la paroi opposée, partant de la crête



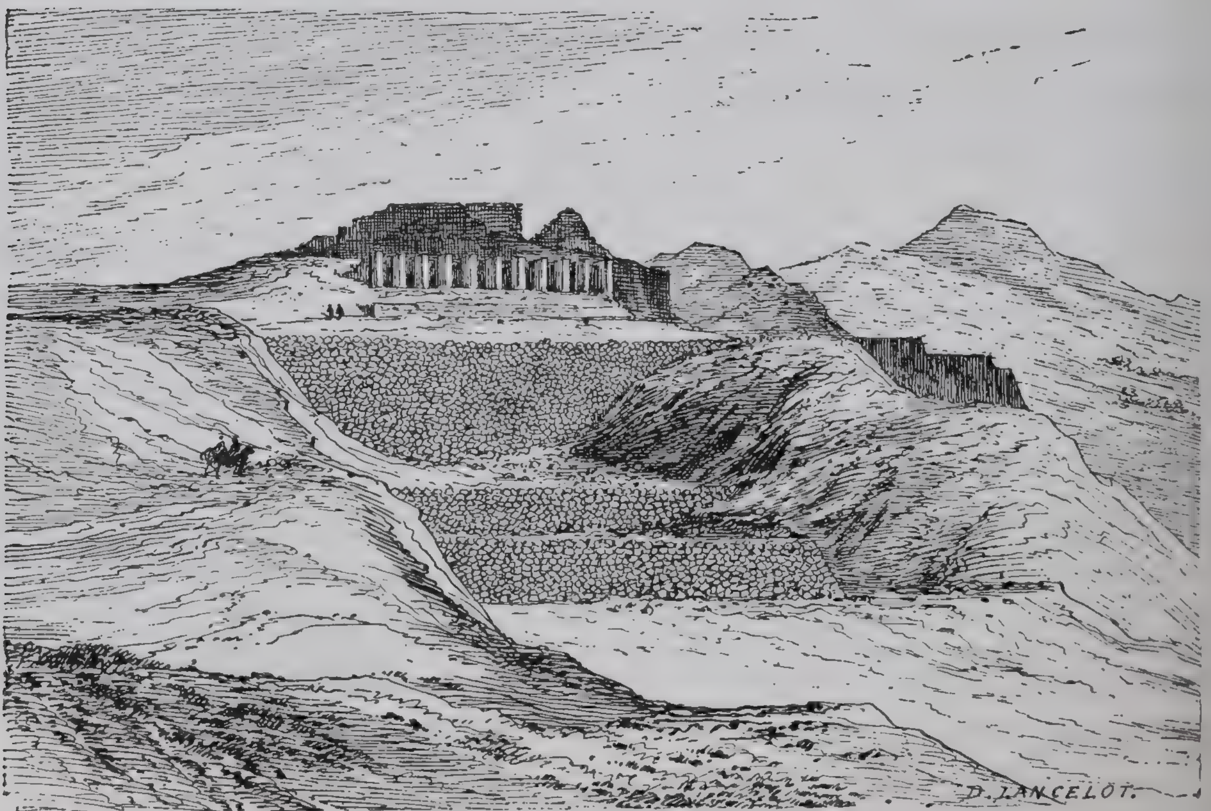
Deux formes principales de piliers (coupe).



Mur double du *cerro de la Monja* à Marca-Huamachuco (coupe).

du mur, se trouve au ras du sol à 80 centimètres, souvent à $1^{m},20$ du pied.

Quant à l'épaisseur, elle est aussi variable que sur la côte, et les murs



Façade ouest du temple du Soleil, à Pachacamac, orné de piliers droits.

doubles existent en plusieurs endroits. A la base, le mur a de 5 à 6 mètres; à la moitié de la hauteur totale se détachent deux murs ayant environ un tiers de l'épaisseur de la base, le troisième tiers constitue une galerie

abritée par les deux pans latéraux. Tel est, par exemple, le rempart de la Monja qui s'élève sur le troisième *cerro* de Marca-Huamachuco. Sur la côte, à l'exception de quelques monuments (tombes souterraines, fortins de Facala), il n'y a que des murs à base rectiligne. Dans l'intérieur, les monuments circulaires sont fréquents (le fort de Huinchuz, cirque du Coyor, les bâtiments de la Monja à Marca-Huamachuco, les maisonnettes sur les hauteurs de Jauja, l'édifice central du Chindol, l'édifice semi-circulaire de Santo-Domingo, la majeure partie des *chulpas* du Intihuatana de Pisacc, une série de tombes à Sipa, etc.). La courbe est aussi assez fréquemment adoptée par les constructeurs (murs d'enceinte de Marca-Huamachuco et la majeure partie des murs de soutènement des *andenerias*, des chemins de l'inca ou des canaux d'irrigation). On voit donc que le corps des murs présente des variétés et des différences essentielles offrant ainsi, selon le but auquel étaient destinées ces constructions, plus ou moins de solidité, plus ou moins d'élégance[1].

Les murs dans l'intérieur atteignent des hauteurs plus considérables que sur la côte. Si les parcs de lamas ou les huttes des pauvres ne mesurent guère plus d'un mètre et demi, il n'est pas rare de voir des constructions qui se sont élevées, comme les murs du Sacsaïhuaman, à 5 et 6 mètres, les murs des *andenerias* à des hauteurs semblables, les grands murs de soutènement d'Ollantaïtambo à 8 et 9 mètres, les pignons de Incahuasy à 10 et 11 mètres. Les murs de Viracochapampa, qui aujourd'hui n'ont que 6 mètres en moyenne, ont mesuré jusqu'à 12 mètres; ils ont conservé cette hauteur en plusieurs endroits. La disposition des corbeaux montre surabondamment que les palais avaient deux étages.

Pour le premier étage, le mur extérieur a jusqu'à une hauteur de $2^{m},80$ et $1^{m},80$ d'épaisseur; à cette hauteur, il y a un retrait d'un mètre, de sorte que l'épaisseur est réduite à 80 centimètres. Non seulement le mur intérieur a des corbeaux, mais sur la ligne supérieure des corbeaux il a des trous régulièrement distancés, de sorte qu'il est évident que les poutres destinées à établir les planches de cet étage reposaient d'un côté, sur la saillie du mur extérieur; de l'autre côté, tantôt elles s'enchâssaient dans ces trous, tantôt elles s'appuyaient sur les corbeaux.

A Marca-Huamachuco, on observe les murs les plus élevés. Il en subsiste qui n'ont pas moins de 18 mètres de hauteur; ils mesurent au sommet 85 centimètres d'épaisseur et à la base $2^{m},40$.

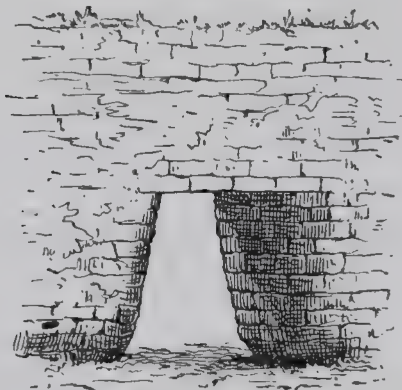
[1] Les murs, qui subsistent encore des ruines de la *pampa de Paja-Blanca*, au nord de Huamachuco, ont le même appareil que les Bains de l'Inca, et les proportions de hauteur et d'épaisseur; l'angle d'inclinaison des pentes est également le même.

III

Portes, fenêtres, niches sur la côte et dans l'intérieur.— Élévation. Plans.

Les portes, les fenêtres, comme les niches, sont tantôt à jambages parallèles, tantôt à jambages inclinés[1]. Le nombre des portes est relativement peu considérable ; les fenêtres sont rares et semblent même absolument inconnues dans certains endroits. Quant aux niches, elles jouent un grand rôle dans l'économie architecturale du Pérou autochthone.

La locomotion se faisant exclusivement à pied, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait guère de différence entre les portes d'entrée des palais et des maisons et celles qui établissaient la communication entre les différentes pièces d'un même édifice. On peut constater quatre espèces de portes, qui se divisent en deux groupes : celles par lesquelles l'homme passait droit et celles à travers lesquelles il ne pénétrait qu'en se baissant ou qu'en rampant. Ces dernières, quoiqu'elles aient été parfois employées pour des mai-



Porte à jambages écartés et arrondis (construction en pisé), à Pachacamac.



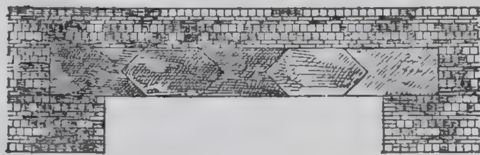
Modèle en granit des portes de l'avenue de Huanuco-Viejo (trouvé à Baños).

sons, sont plus généralement adoptées pour les mausolées. Les jambages consistent généralement en plusieurs assises, et, à peu d'exceptions près, n'ont ni cannelures ni rentrées d'aucune sorte. Une porte à Pachacamac,

[1] Don Jorje Juan y Ulloa, *loc. cit.* t. II, liv. VI, p. 626, pl. XVII. — Humboldt, *Vues*, t. I, p. 312, et t. II, p. 100 et suiv. — Voyez les planches d'antiquités, n° 12 (le temple de Titicaca), de d'Orbigny. — « Il y avait de vastes temples sans fenêtres et dont les portes étaient à plan incliné. » (D'Orbigny, p. 133.)

dont les jambages sont arrondis, la porte d'entrée de la tour du palais de l'Inca à Cajamarca, les grandes portes des lions de Huanuco-Viejo, qui ont une rentrée, et une porte de Tiahuanaco située entre la porte du Soleil et le village, et qui a trois cannelures, sont les seules exceptions que nous ayons rencontrées.

La plupart des portes, sur la côte, sont à jambages droits. Il n'y a guère que deux portes à Pachacamac, et la grande porte d'entrée de la *huaca* de Tolède, dont les jambages soient inclinés. Dans l'intérieur, les portes de Cajamarca, de Huamachuco et celles de Chavin sont droites. Toutes les portes de Huanuco-Viejo ont des jambages inclinés. La grande porte d'entrée du terre-plein de Vilcas-Huaman a des jambages inclinés pendant que toutes les autres portes du même groupe de monuments sont droites, comme celles qui existent encore au Cuzco. A Ollantaïtambo, les jambages sont inclinés. Les portes d'entrée des *intihuatanas* de Pisacc ont des jambages droits, pendant que celles de la forteresse sont inclinées. Les portes d'entrée des mausolées de la région de Puno ont des formes diverses, par exemple celle du *haton* Chulpa est carrée, pendant que celles de beaucoup d'autres sépultures forment un triangle isocèle. Les linteaux de ces portes sont, sur la côte, en pisé, dans l'intérieur en pierres ; sur le littoral comme dans l'intérieur, il doit y avoir eu des linteaux en bois. Il n'en subsiste plus. Les linteaux en pisé sont maintenus par la *caña brava* dont on a rempli la masse. Généralement, les portes n'étant pas très larges, le linteau consistait en une seule brique de 2 à 3 mètres. Parfois encore ces linteaux sont composés de trois ou de plusieurs briques. Le spécimen le plus curieux de cette singulière disposition est fourni par la grande porte du mausolée de la *huaca* de Tolède.


Linteau en pisé (les briques, à double biseau, sorte de queue d'hirondelle, encastrées, forment des clefs de voûte).

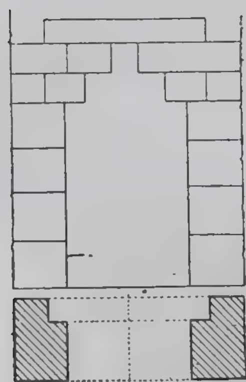
Certains de ces linteaux mesurent 12 mètres de large ; faits d'argile, ils ne sont pas même crevassés après tant de siècles. Le procédé employé est des plus simples, deux briques énormes murées dans les gradins forment aux deux extrémités des biseaux doubles, et sur ces deux biseaux vient s'encastrer une troisième brique façonnée à ses extrémités en queue d'hirondelle, de sorte que les trois briques, contenant évidemment des quantités considérables de *caña* formant une sorte de squelette protégé contre l'influence atmosphérique par l'argile qui l'entoure, se maintiennent mutuellement et constituent un ensemble qui résiste à l'action destructive des siècles aussi bien que le plein cintre le mieux construit.

Dans l'intérieur, les linteaux en pierre atteignent parfois des dimensions très considérables : il n'est pas rare d'en trouver de 4 et de 5 mètres (Huanuco Viejo, Vilcas - Huaman, Ollantaïtambo, Pisacc, etc.).



Porte dans la cour du palais de l'Inca, à Cajamarca.

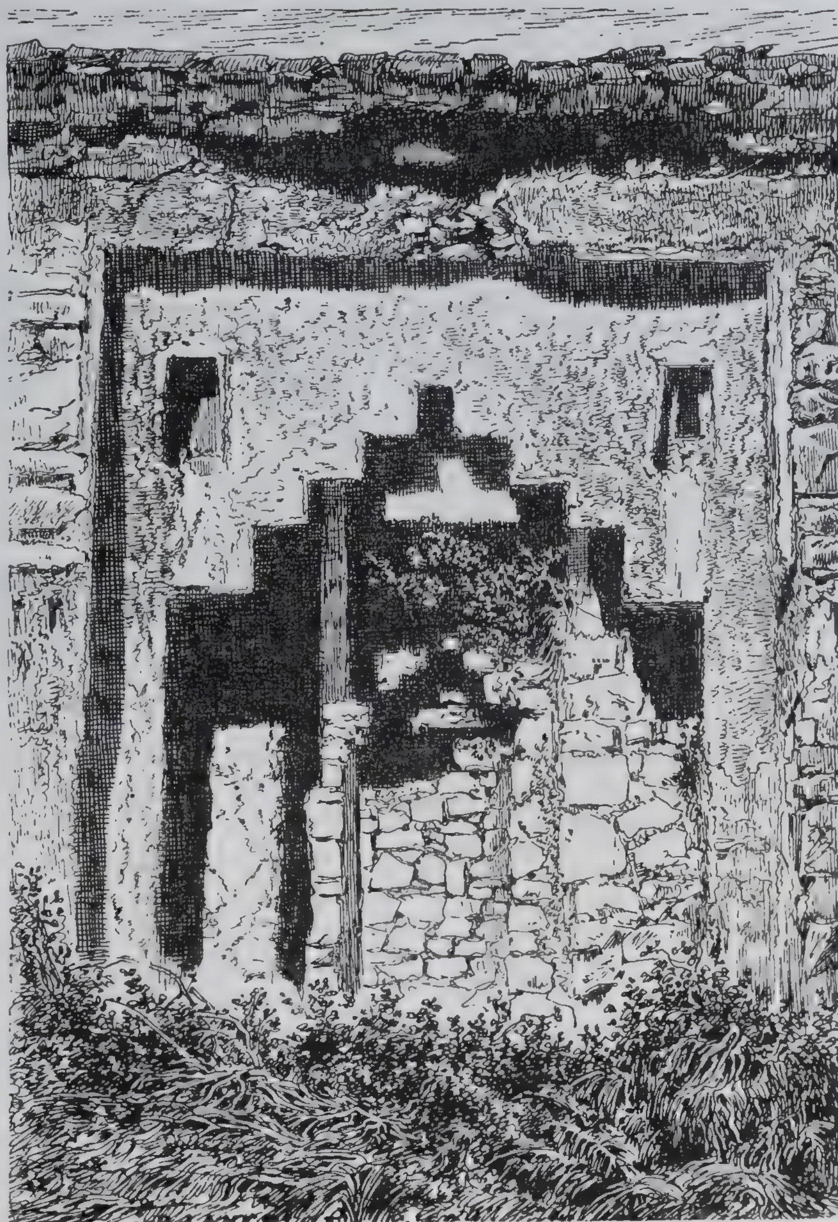
Il existe encore des linteaux sous forme d'encorbellements : une des portes du palais de Cajamarca et une dans un palais de l'île du Soleil sur le lac de Titicaca sont faites ainsi. Le seul exemple d'une porte en plein cintre est fourni dans le palais si bizarre au nord de Pachacamac. Les briques sont disposées également en encorbellement et les angles sont abattus. Les Péruviens donnaient accès à certains monuments par des portes dépourvues de linteau. Les jambages, qui ne dépassent guère dans ce cas la taille de l'homme, sont souvent surmontés de figures d'hommes ou d'animaux. Le principal modèle de ces portes se trouve à Huanuco-Viejo, où il se retrouve sur les façades est et nord du terre-plein, l'antique sanctuaire. Cette forme est d'une grande simplicité et elle produit sur le spectateur une certaine surprise. Cette *barrière* ouverte, ces *poteaux* ornés, cette marche qu'on franchit avant de pénétrer dans l'intérieur constituent une idée architecturale d'une valeur originale et d'un effet heureux. Elle n'est pas ordinaire, elle est péruvienne, elle imprime un cachet personnel au monument. De toutes les formes de portes que nous connaissions au Pérou elle est la plus belle, la mieux comprise au point de vue de l'art.



Élévation et plan d'une porte de la cour du palais de l'Inca, à Cajamarca.

Nous avons dit que les fenêtres étaient fort rares. Nous n'en avons pas trouvé sur la côte. Dans l'intérieur, il en existe à Marca-Huamachuco, à Tarmatambo, à Incahuasy, et à Vilcabamba. La plus grande mesure 90 centimètres de haut sur 60 centimètres de large; la plus petite, 70 centimètres de haut sur 35 centimètres de large. Quant à leur disposition au point de vue de l'appareil, elle diffère de celle des portes par le fait que les

jambages se composent souvent d'un bloc unique. Si à l'extérieur les baies des fenêtres n'interrompent pas les grandes surfaces planes, les salles possèdent des niches de différentes dimensions, suivant l'usage auquel elles étaient destinées. On a cru avoir affaire à un peuple pratiquant un culte qui de la demeure de tout croyant faisait en quelque sorte un sanctuaire, comme cela se pratiquait parmi les conquérants. Les Espagnols, fervents catholiques, pensèrent, avec une logique par trop personnelle, que la niche impliquait le saint, ou chez un peuple païen, l'idole. Cependant ces niches avaient de toute façon un usage plus pratique. Tantôt elles



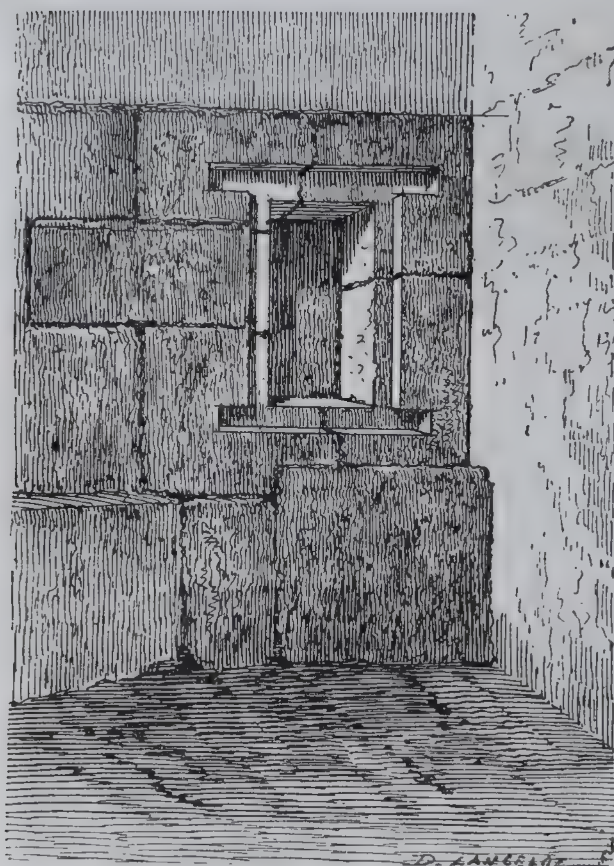
Porte du palais de l'Inca, dans l'île de Titicaca ou du Soleil.



Porte des *pumas* du terre-plein de Huanuco-Viejo.

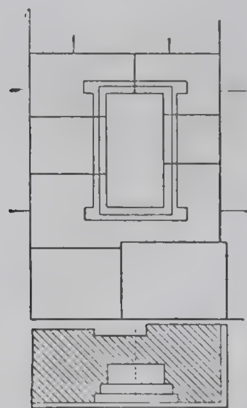
servaient de guérites aux gardes du corps. Cet emploi est indiqué d'abord par la place qu'occupait la salle dans laquelle on les retrouve le plus

souvent. Cette salle longitudinale, sorte de galerie, précède généralement les plus belles du palais, demeure probable des maîtres souverains. Parfois encore ces niches-guérites se trouvent aux angles des salles les plus vastes et des labyrinthes[1]; là un garde devait défendre le passage ou guider celui qui avait le droit ou le devoir de pénétrer dans ces promenoirs mystérieux. Les sentinelles y déposaient leurs armes et y suspendaient leurs vêtements. Aussi avons-nous trouvé souvent des porte-manteaux en pierre[2].

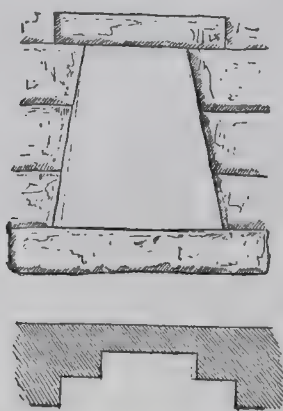


Niche du palais de l'Inca, à Cajamarca.

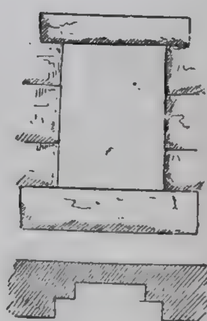
Les niches de dimensions moindres servaient évidemment d'armoires. On les retrouve dans toutes les demeures, depuis la plus belle jusqu'à la plus humble. La céramique jouant un grand rôle dans cette vie d'intérieur, la niche offrait un excellent abri pour ces œuvres



Élévation et plan d'une niche dans la façade nord du palais de l'Inca, à Cajamarca.



Élévation et plan de niches à Ollantaïtambo.



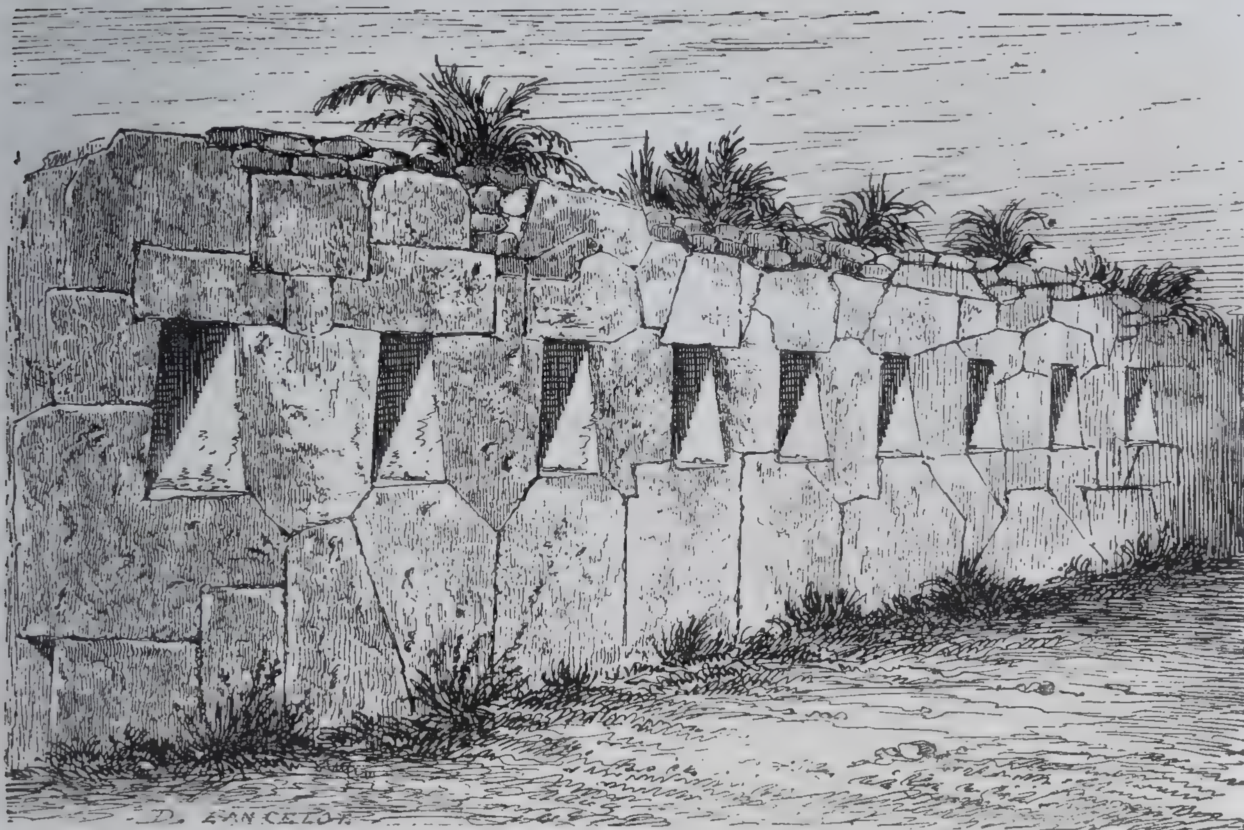
Élévation et plan d'une niche à Marca-Huamachuco.

fragiles de l'art domestique. Les vases étaient ainsi à portée de la main, et

[1] Qu'on se rappelle le palais dit de l'Inca sur l'île de Titicaca ou encore la façade sud du Colcampata, au Cuzco ; que l'on considère le plan du Gran-Chimu, et notamment dans ce plan le labyrinthe du sud, et l'on verra le rôle que les niches de grandes dimensions ont joué dans l'économie architecturale de l'artiste indigène.

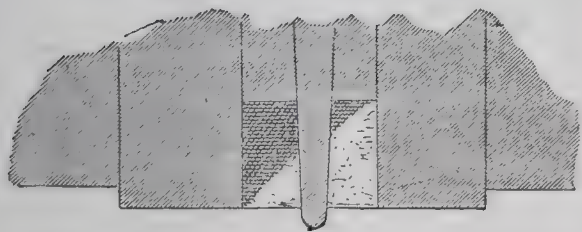
[2] Il est probable que les gardes devaient se tenir tantôt accroupis, tantôt debout, ce qui semble indiqué par les diverses dimensions des niches.

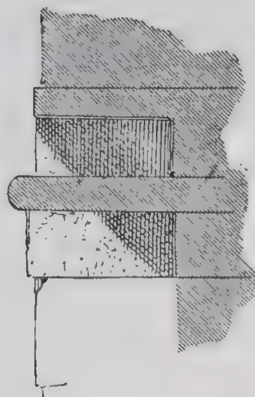
bien en vue pour constituer l'ornement de la pièce. Ces crédences ont



Mur de soutènement de la forteresse de Ollantaïtambo. — Niches donnant sur une terrasse.

généralement les dimensions des fenêtres. Leurs jambages sont droits ou inclinés, selon le style général de la construction. L'indigène sentit si bien



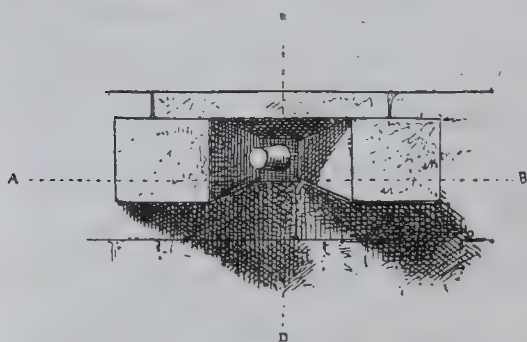


Coupe horizontale A B. Coupe verticale C D.

Spécimen de porte-manteau à Chavin de Huantar.

la portée artistique de ces niches produisant des *noirs* sur les murs, qu'il les regarda assurément comme une ornementation de sa construction. Elles sont toujours symétriquement disposées et interrompent agréablement la nudité monotone de la paroi. Cela est si vrai, malgré la bizarrerie du fait, que nous avons retrouvé, notamment à Tiahuanaco, des blocs de pierre dont la surface a été couverte de dessins en creux, et qui représentent des niches des dimensions sus-indiquées; seulement ces niches sont représentées dans des réductions considérables, et elles n'ont notamment qu'un

centimètre et demi de profondeur. C'est donc, à proprement parler, un effet de bas-relief que l'artiste a cherché, et cet effet, appliqué à une grande surface, a dû produire, lorsqu'on voyait le monument ainsi orné de loin, un effet des plus singuliers. Il nous paraît certain que le nombre considérable de niches et les ombres portées, qui étaient extrêmement noires dans ces contrées rapprochées de l'Équateur, agrandissaient, si je peux m'exprimer ainsi, le monument par un déplacement des lois de proportion qui servent au spectateur de guide dans son appréciation de la grandeur des objets. Ces



Porte-manteau à Chavin de Huantar (p. 490).


Pierre (porphyre bleuâtre) d'un ancien palais, à Tiahuanaco, pourvu de niches de grandes et de petites dimensions servant d'ornementation. (Groupe de Pumachaca.)

niches ainsi comprises constituent, pour nous, le passage naturel du travail du bâtisseur, à proprement parler, à l'artiste, au sculpteur et au peintre décorateur des parois extérieures et des salles des monuments.

IV

Ornementation des murs : Peintures, bas-reliefs.

On a répété que l'indigène du Pérou ne connaissait aucun moyen de décoration architecturale. C'est qu'en effet les siècles nous en ont conservé

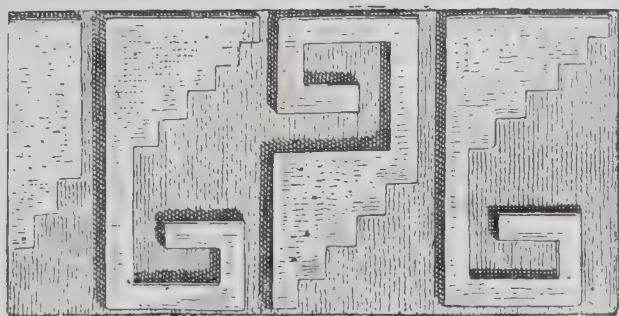
peu de spécimens. Si les tremblements de terre semblaient impuissants à renverser ces ouvrages énormes, la rapacité, la soif de l'or, qui amena tant d'aventuriers en Amérique a su accomplir une œuvre de destruction qui dépasse l'imagination. On soupçonnait partout l'existence de trésors cachés. On renversait tout pour les découvrir, et, quand on n'en trouvait point on se livrait à la rage stupide du désappointement sur les vestiges de ce passé qui n'avait pas réalisé des espérances qu'il avait fait naître. C'est donc par miracle qu'un certain nombre de spécimens ont échappé au cataclysme qui, en devenant chronique, transformait cette suppression du monde autochthone du Pérou en une écœurante agonie.

Et pourtant ces quelques restes nous permettent d'apprécier l'importance de ces travaux; grâce à ces rares vestiges, nous pouvons nous rendre compte des efforts artistiques des architectes, des moyens décoratifs dont ils disposaient, et de la façon dont ils surent en tirer profit.

Les indigènes s'efforcèrent évidemment d'employer les deux moyens principaux dont dispose l'art : la ligne et la couleur. Nous retrouvons les traces de l'une comme de l'autre. Si les moyens techniques ont été primitifs, l'effet général n'en fut pas moins frappant, et si les méandres en relief sur les murs des palais sont assez semblables aux travaux décoratifs faits par les peuples du vieux monde, l'emploi qu'ils faisaient de la polychromie rappelle les rêves colorés qui, sous d'autres longitudes, ont caractérisé l'imagination dorée des peuples du soleil.

Comme le soleil péruvien projette des ombres d'une netteté et d'un noir incomparables, les bas-reliefs gagnent de vigueur et de valeur. Les saillies à arêtes vives et les surfaces parallèles au champ constituent des bas-reliefs méplats, d'un effet surprenant.

Les auteurs du Chimu nous ont légué des travaux charmants en ce genre, d'autant plus que l'absence de fenêtres leur a laissé de grandes surfaces se prêtant admirablement au développement du méandre, qu'ils ont dessiné avec une verve de céramistes émérites.


Frise des ruines du mont Chucana. (Granit gris.)

Citons les murs du palais royal du nord, les galeries d'honneur du quartier central et les parapets, les grandes loges du forum.

Ces parapets sont, à n'en pas douter, bâtis à peu près comme on bâtirait des espaliers, avec un treillis de *caña* revêtu de terre glaise. Le même procédé était observé pour

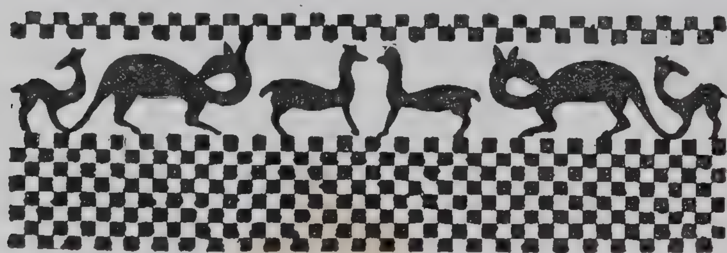
les bas-reliefs. On appliquait des tiges de roseaux dans la couche molle du mur, et ce dessin en relief recouvert d'argile séchait assez vite au soleil pour acquérir presque la résistance d'une terre cuite.

Les murs, dont le fond est couvert de listons horizontaux, ont été préparés



Mur orné du Gran-Chimu (on y aperçoit encore les tiges de roseaux qui ont guidé le maçon dans son travail).

d'abord avec une terre très molle; on y appliquait ensuite des tiges que l'on pressait fortement contre l'argile. Quand on les avait retirées, on appliquait sur ce fond les dessins en bas-relief que l'on voit encore aujourd'hui sur ces parois [1].



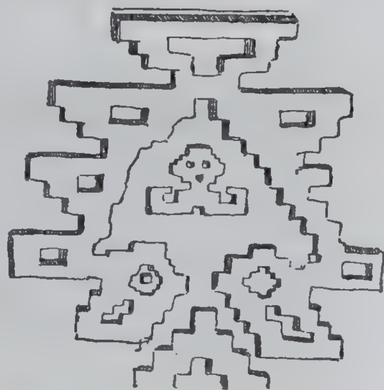
Fresque sur un mur des maisonnettes qui couronnent la plate-forme supérieure de la *fortaleza* de Paramonga. — Silhouettes rouges sur fond jaune ; longueur du mur : $7^m,20$.

Voilà donc l'emploi que les races yungas savaient faire du bas-relief. Quant à la polychromie décorative, les Chimus arrivèrent, par des procédés extrêmement simples, à de brillants effets d'ensemble.

[1] Sur la façade sud du palais isolé de Pachacamac, il se trouve entre trois portes, sous forme de pylones, deux colonnes carrées dans le bas et s'élargissant dans la partie supérieure de façon à présenter les formes arrondies d'un sein de femme.

Les têtes manquent. Cependant il paraît certain que ce sont là d'anciennes cariatides.

Par l'emploi de la brique émaillée, les peuples de l'Asie centrale atteignaient un but artistique semblable en approchant bien plus de la perfection. Pendant que ces derniers affectionnaient le blanc et toutes les nuances du bleu, les autochthones de la côte du Pérou appliquaient sur leurs murs le jaune et le rouge. C'étaient des ocres que leur fournissaient des carrières dans les versants des derniers contreforts de la Cordillère.



Motif des bas-reliefs en pisé d'un mur du grand palais (nord) du Gran-Chimu. — Dessin retrouvé sur des nattes de paille dans les toitures des *huacas* souterraines à Moche.

Ils mêlaient ces couleurs à une solution très diluée d'argile dont ils peignaient à la fresque les parois de leurs palais, de sorte que ces couleurs, pénétrant dans le corps de la construction, se sont, en bien des endroits, conservées dans tout l'éclat de leur teinte primitive [1].

Selon la destination du bâtiment, les murs étaient rouges ou jaunes, ou encore couverts d'un damier de ces deux couleurs; parfois encore, sur un fond rouge, se détachaient des dessins jaunes, et réciproquement. Là encore l'absence de fenêtres permit le développement large et ininterrompu du motif, dont le coloris, dans la lumière dorée de ce climat équatorial, ne produit point l'effet criard que le choix de semblables couleurs ferait dans nos contrées grises. Au contraire, ces tons s'allient parfaitement au sol jaune, à la végétation d'un vert uniforme, au ciel d'une seule teinte, pour ainsi dire sans nuances, de sorte que le tout produit l'impression d'un riche

[1] A Pachacamac, les murs ont été recouverts d'une couche très égale d'argile. Sur ces murs ainsi préparés, il a existé des peintures rouges et jaunes. Les fonds et des parties méconnaissables des peintures existent encore en beaucoup d'endroits. Ainsi la façade du temple du Soleil, tournée vers la nécropole, a conservé cette couche du plus beau rouge. Sur ce mur la peinture est même des plus compliquées. Sur le fond de pisé, il existe une couche d'argile jaune recouvert d'une couche d'argile rouge. Les couches de couleurs ont environ 1 centimètre 1/2 d'épaisseur; elles sont très dures, brillantes et polies comme de l'émail.

Plusieurs murs de Pativilca sont couverts d'une sorte de damier rouge et rose parfaitement conservé. Sur un mur d'un *callejon* (galerie entre deux palais) barré par des *adobes*, et que j'ai fait ouvrir, se trouve une fresque complète et très bien conservée. Le mur a $7^{m},20$ de long sur $1^{m},80$ de haut. Jusqu'à la hauteur de 90 centimètres, il est couvert d'un damier terminé par un liséré rouge. Le damier compte 48 champs en large et 8 en hauteur. Le haut du mur est couronné par un damier qui n'a que 2 champs superposés.

Entre les deux damiers, sur jaune ocre, on aperçoit deux groupes de trois animaux rouges, les têtes tournées vers le milieu; deux *llamas* et quatre *huanacos*. Le peintre s'est servi de ces animaux comme d'un élément décoratif, je dirais presque comme d'une arabesque; il a exagéré la courbe du cou et la parabole de l'épine dorsale, et il a su produire avec beaucoup de goût ce que l'artiste moderne appelle un caprice. Sur le mur opposé, sur fond rouge, apparaissent des polypes jaunes.

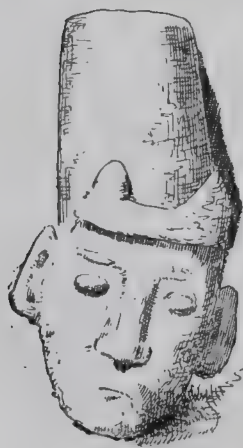
ensemble de couleurs franches, agréables à l'œil comme un tapis d'Orient étalant ses tons chauds à la lumière éclatante du soleil natal.

Dans l'intérieur, l'ornementation des murs a été une exception, ou peut-être, pour parler plus justement, il n'en subsiste que de très rares exemples. Cette ornementation consistait soit dans des bas-reliefs méplats (comme à Cabana, Huaras, Vilcas, Huanuco-Viejo, un linteau de porte dans la façade latérale de la Compañia au Cuzco, le linteau de la porte du Soleil à Tiahuanaco), ou encore en sculptures en ronde-bosse scellées dans le mur. Il en a existé à Chucana, à Cabana, à Chavin. Rappelons en dernier lieu des spécimens extrêmement rares de gravure employée comme ornementation ou comme dessin sur les bas-reliefs mêmes (Tiahuanaco-*Collo-Colli*), ou comme dessins indépendants de tout autre travail de sculpture. Nous en avons vu plusieurs à Huandoval, qui provenaient de Chucana. L'effet produit par les bas-reliefs est original et pittoresque, parce qu'ils sont exécutés en pierres dont les couleurs diffèrent du ton du mur, de sorte qu'elles se détachent d'une façon très nette sur le fond gris ou jaune de la paroi. Nous n'avons qu'à citer, à cet égard les beaux porphyres bruns de Cabana et l'appareil en grès et en schiste jaunâtre des murs du Pashash, dans lesquels ils étaient encastrés.



Guerrier antique, bas-relief en porphyre brun (du Pashash), actuellement à Cabana.

Cependant, il est utile d'ajouter que les Péruviens usaient de ce procédé avec beaucoup de modération, et leurs successeurs sur la terre des incas, moins artistes qu'eux, n'ont pas compris cette sobriété d'ornementation. Ainsi ils ont descellé un grand nombre de bas-reliefs semblables à ceux de Cabana, près de Recuay et en ont fait une sorte de mosaïque dans le mur du *panthéon* de Huaras; l'effet produit est hideux, et il semble même que cette agglomération de figures laides en elles-mêmes augmente leur laideur par l'allure grotesque qui leur est propre.



Tête humaine ayant formé un ornement en haut-relief sur un mur du Pashash, près de Cabana.

V

Les sanctuaires anciens classés d'après leurs dispositions architecturales : Tiahuanaco, Copacabana, Cabana, Chavin de Huantar, Huanuco-Viejo, Concacha, Pachacamac, Gran-Chimu, Vilcas-Huaman, Curamba, Tarma, Jauja, Cuzco, Ollantaïtambo, Pisacc.

L'idée de Dieu fait naître presque à son origine l'œuvre architecturale. Le jour où l'homme conçoit un être supérieur, bienfaisant ou terrible, il veut se mettre en rapport avec lui, il l'appelle dans ses domaines. Il élève un autel, l'entoure d'une enceinte, couvre le tout d'un toit. Voilà le dieu prisonnier, cloîtré dans un temple. Les dimensions, les dispositions de ce temple, commentent le caractère du dieu, les aptitudes des adorateurs, le but et l'intensité de leur foi.

Les premiers sanctuaires ont dû être des clairières, et plus tard, par imitation, des sortes de cours délimitées par des troncs d'arbres fichés en terre. Peu à peu les troncs d'arbres ont été remplacés par des colonnes plus ou moins informes en pierre comme celles que l'on remarque dans les alignements de Carnac.

Les sanctuaires les plus anciens, en tant qu'œuvre architecturale, ont dû se réduire à trois blocs de pierre. Dans ce triangle sacré, comme nous l'avons vu sur la montagne du Chulluc, le sacrifice ou le mystère divin s'accomplissait. A Copacabana, une roche s'ajoute aux trois blocs primitifs. Le triangle se transforme en quadrilatère, et bientôt ce quadrilatère s'élargit, ses côtés ne sont plus marqués par deux roches seulement ; ce sont des alignements de blocs nombreux, sorte de colonnade d'aspect rustique. Le Pérou possède un de ces sanctuaires primitifs, peut-être le mieux conservé et le plus beau du monde : Tiahuanaco.

Sur le haut plateau de Vilque, au sud du lac de Titicaca, on voit encore aujourd'hui les restes des sanctuaires qui jadis ont attiré les croyants autour de leur enceinte sacrée.

Les ruines se composent du grand sanctuaire à ciel ouvert, formé par quatre rangées de peulvens et divisé en deux parties d'inégale grandeur par une cinquième rangée de peulvens. L'accès à la plus grande arène est donné par la fameuse porte monolithe dite du Soleil.

Il nous paraît probable que des panneaux en osier, en branches tressées, peut-être recouvertes de rideaux, ont dû séparer les peulvens en assurant le secret des cérémonies.

Cette œuvre trop simple ne suffit bientôt plus au culte, qui demande plus de mystère. Alors on profite des érosions granitiques du terrain, on cherche des blocs naturellement parallèles et suffisamment rapprochés ; on polit et on sculpte les parois qui se font face, et on fait ainsi un sanctuaire ayant au moins deux murs naturels. Nous retrouvons cette forme de sanctuaire sur le Sacsaïhuaman et à Copacabana. Elle est l'origine du sanctuaire à ciel ouvert clos de murs, comme il en existe à Manchay, au Chimu, au Coyor, à Cabana [1].

Cependant, avec le culte qui se développe, le sanctuaire tend à s'élever au-dessus du niveau des habitations. Le prêtre construit alors des terre-pleins à un gradin, comme à Tarma, à Jauja, à Huamachuco, au *cerro* Amaro, à Huanuco-Viejo [2]; à Curamba, le terre-plein que couronne le haut plateau compte deux gradins ; les terre-pleins de Facala, de Vilcas-Huaman, de Pachacamac, de Paramonga sont à trois gradins ; au Huinchuz, dans la région du Chulluc, à quatre. Parfois, lorsque le respect religieux s'attache à une région entière, comme Concacha, Ollantaïtambo ou Pisacc, les *inti-huatanas*, autels, sièges, objets sacrés, etc., ne sont souvent entourés d'aucun mur, ils ont dû être abrités par une tente ou quelque construction légère, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

On peut donc classer ces sanctuaires d'après leur disposition architecturale en enceintes à ciel ouvert :

1° Entourées de piliers, comme à Tiahuanaco ;

2° Entourées et closes de murs, comme à Cabana, au Cuzco (temple

[1] A Huanuco-Viejo, à l'extrémité nord des ruines, il existe un terre-plein à un seul gradin. Ce monument, appelé vulgairement le *Castillo* et qui n'a aucun caractère propre à une forteresse, était évidemment un sanctuaire à ciel ouvert. Trois ouvertures dans la large balustrade qui l'entoure, donnent accès au plateau supérieur. Une de ces entrées est située sur la façade est, les deux autres tournées vers la ville ancienne du côté sud. Elles sont gardées par des couples de lions, disposés de telle façon que six lions regardent l'intérieur du sanctuaire, et six ont la tête tournée en dehors. Une avenue de 900 mètres de long, bordée de constructions, conduit, des palais royaux situés à l'extrémité sud des ruines, en face de la terrasse. Trois grandes portes monumentales donnent à cette avenue son caractère spécial. Au-dessous des linteaux, sur les pierres supérieures des jambages, on voit apparaître des lions en bas-relief, les têtes tournées vers l'ouverture de la porte.

[2] Il n'y a pour nous aucun doute que le grand bâtiment de Cabana ait été un ancien temple. Sa position sur une terrasse, l'absence absolue de tout bastion font comprendre que nous ne sommes point en présence d'une forteresse. D'un autre côté, cette grande enceinte mesurant 60 mètres de long sur 40 mètres de large, sans aucune subdivision indiquant d'anciennes salles, ne saurait faire naître l'idée qu'on se trouve en présence de quelque palais royal. L'unique porte qui donne accès dans ce sanctuaire est tournée vers l'est.

du Soleil ou de Santo-Domingo), à Manchay, au Chimu, à Marca-Huamachuco;

3° Élevées sur terre-plein à un gradin, comme à Huamachuco, au *cerro* Amaro, à Huanuco-Viejo, à Tarma et à Jauja;

4° Élevées sur terre-plein à deux gradins, comme à Curamba;

5° Élevées sur terre-plein à trois gradins, comme à Vilcas-Huaman et à Paramonga;

6° Sans enceinte sur terrain sacré, comme à Pisacc, Ollantaïtambo et Concacha.

VI

Dimensions des constructions. — Constructions destinées à être habitées en dehors des murs. — Constructions destinées à être habitées dans l'enceinte même. — Orientation des édifices.

On peut diviser en deux groupes caractéristiques les constructions du Pérou, celles dans lesquelles habitait l'indigène et celles sur lesquelles il habitait[1]. Les premières, maisons à proprement parler, sont de dimensions extrêmement variables comme surface et comme élévation. Sur la côte, où, comme nous l'avons dit, tout l'appareil est en pisé, les maisons n'ont jamais qu'un rez-de-chaussée. Les plus grands palais sont parfois élevés sur une terrasse ou terre-plein qui exhausse l'habitation à la hauteur d'un premier étage[2], mais alors le rez-de-chaussée n'existe plus. Partons de la plus petite construction pour nous élever aux plus grandes. Il existe sur la côte

[1] Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. III, cap. xx, p. 99. — D'Orbigny, *Planches d'Antiquités*, III, IV, VI, XII et XIII. — D'Orbigny, *Architecture*, t. I, p. 129. — Voy. *Partie historique*. — D'Orbigny, *Vues*, pl. XII, vallée de Cochabamba. — Ulloa, *Noticias americanas*, p. 328. — « Ils avaient des monuments spacieux pour leurs souverains; des temples superbes pour leurs divinités, mais eux-mêmes se contentaient de petites huttes arrondies en dôme, couvertes de branchages et de terre, habitations dont les formes sont encore identiques aujourd'hui. » (D'Orbigny, p. 131.) — Ulloa, *loc. cit.*, p. 351. — « Vers le nord, de vastes maisons de forme oblongue », ajoute d'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 131. — Acosta, *loc. cit.*, lib. VI, cap. xiv, p. 272. — Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. VII, cap. xxix, p. 261, 257. — « En architecture, ils ne connaissent pas la voûte, cependant leurs monuments annoncent déjà de grandes idées. » (D'Orbigny, p. 133.)

[2] Au Gran-Chimu, les palais du nord sont établis sur de véritables terre-pleins. Les salles se trouvent, pour ainsi dire, au premier, mais le rez-de-chaussée est rempli d'*adobes*, ce procédé offre un double avantage, une extrême solidité, nécessaire sur ce sol volcanique, et la faculté pour le spectateur de dominer la ville entière du haut de son observatoire.

un nombre considérable de maisonnettes n'ayant que 4 mètres carrés de surface, pourvues d'une seule porte de 80 centimètres de large. Les murs de ces constructions n'ont généralement que 1^{m},20 de haut; avec le toit, elles peuvent avoir mesuré, jusqu'au sommet, 2 mètres au maximum. Des maisons composées comme ces premières, d'une seule pièce, ont occupé, sur différentes échelles, jusqu'à 25 mètres carrés de surface, avec des murs d'enceinte ayant de 2^{m},50 à 3 mètres de hauteur.

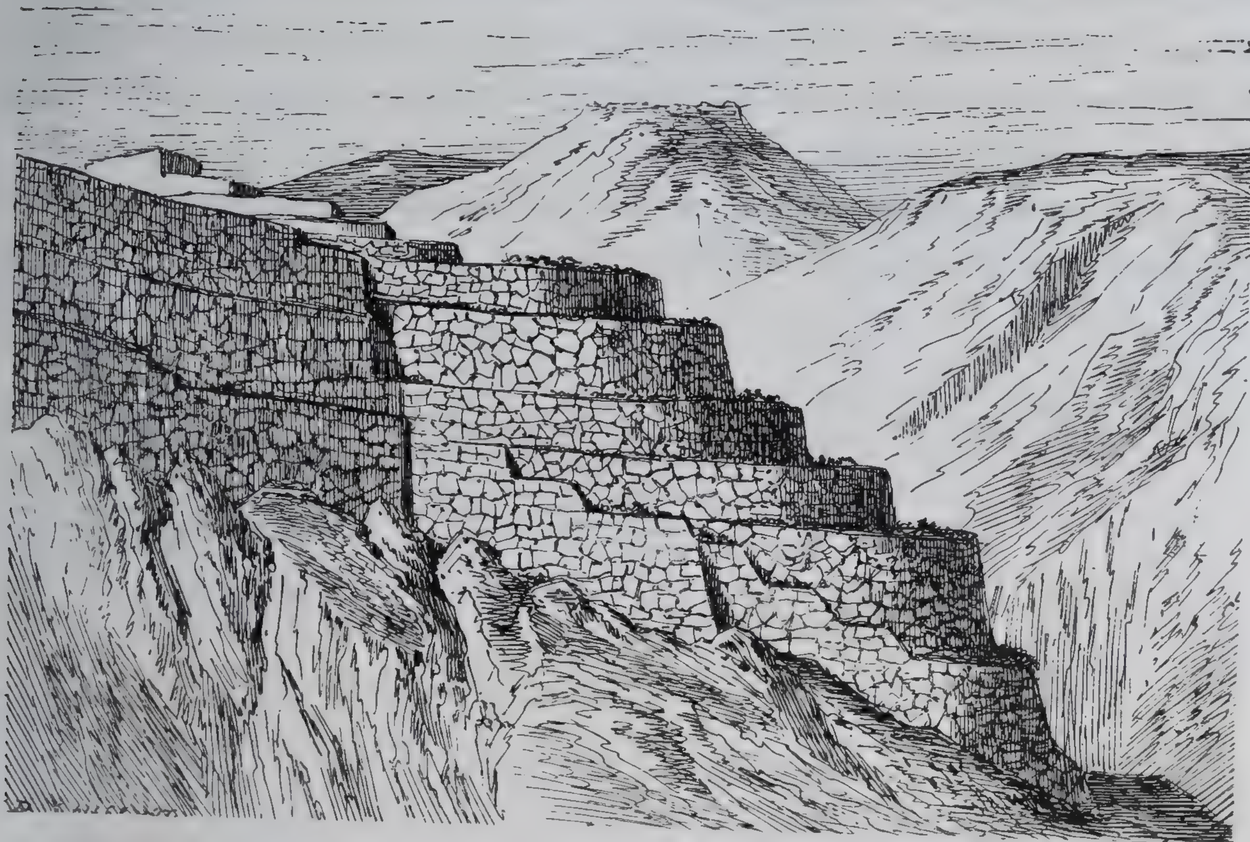
A côté de ces constructions, il y en a qui comprennent plusieurs pièces de dimensions souvent considérables. Ainsi à Manchay, au Chimu-Capac,



Intérieur d'une construction de l'*intihuatana*, à Pisacc.

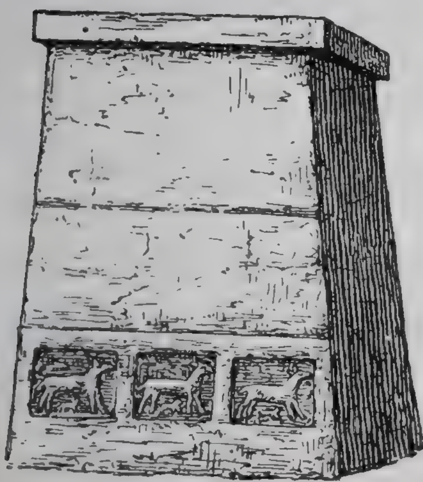
au Gran-Chimu, des palais subsistent encore avec une série de salles ou de galeries ayant de 500 à 600 mètres carrés de surface. Ces pièces communiquent entre elles par des portes de 80 centimètres à 1^{m},20 de large. On peut constater des dispositions analogues dans l'intérieur, dans tous les points archéologiques que nous avons visités, en exceptant toutefois Huamachuco, Chavin et Incahuasy. Dans ces endroits, l'architecte a élevé des monuments à plusieurs étages dans l'acception véritable du terme, offrant à l'habitant des chambres superposées les unes aux autres. A Incahuasy, la disposition des corbeaux et des niches, la hauteur des murs (qui s'élèvent à 7^{m},50), prouvent qu'il y a eu un rez-de-chaussée et un premier étage. A Chavin, il subsiste encore deux étages séparés par des dalles schis

teuses. A Huamachuco, il y a eu des monuments de trois étages et surmontés d'une galerie. Ces monuments se composent de trois murs concentriques, formant au milieu une vaste cour. Les trois murs sont de



Façade sud de la forteresse de Ollantaïtambo (p. 502).

hauteurs différentes. Il est facile, à en juger par les ruines, de se rendre compte que le mur intérieur était le plus élevé. Il atteint encore



Terre cuite, vase au musée du Cuzco représent. une maison ancienne à deux étages; dans les étages inférieurs il y a des lamas (p. 502).



Coupe d'une *andeneria* (gradins en maçonnerie sur le versant d'une montagne).

aujourd'hui en deux endroits 18^{m},50 de hauteur. Le mur extérieur atteint en plusieurs points 9 mètres, le mur du milieu de 13 à 14 mètres. Des hommes du pays, parfaitement dignes de foi, comme M. Manuel Cine-

ros, m'ont affirmé avoir vu dans leur jeunesse un étage entier avec son plancher en bois. Ce plancher s'est trouvé établi entre le premier et le second mur.

A Viracochapampa on compte également trois murs. Le mur extérieur n'atteint que la hauteur du premier étage; les deux autres s'élevaient à la ligne d'un second et d'un troisième étage. Le rez-de-chaussée n'était peut-être pas habité. Le sol marécageux a dû empêcher les autochthones de s'exposer à des maladies certaines. Les grandes galeries du rez-de-chaussée ont servi d'entrée; on habitait seulement les étages supérieurs.

A Huamachuco, le mur extérieur et le mur du milieu comprenaient entre eux un rez-de-chaussée et un étage, et entre le mur du milieu et le mur intérieur, le rez-de-chaussée a été surmonté de deux étages couronnés d'une galerie.

Quant aux habitations du second ordre que nous avons indiquées, celles sur lesquelles l'indigène a dû vivre, ce sont des terre-pleins variant d'une terrasse à une vingtaine de gradins. Les grandes forteresses d'Ollantaïtambo et de Pisacc ne sont que des montagnes transformées par des murs de soutènement en immenses terre-pleins à plusieurs gradins[1].

Les édifices de quelque importance sont orientés. Lorsqu'ils n'ont qu'une porte, elle est tournée vers l'est; lorsqu'ils en ont plusieurs, la principale s'ouvre du côté du levant. Sur la façade orientale des monuments se trouve concentrée l'ornementation architecturale, les bas-reliefs, les statues, les peintures; c'est ainsi que des groupes entiers de construction semblent minutieuses. Sans insister ici sur le caractère scientifique ou religieux de ce fait, nous en constatons les conséquences géométriques. Parmi tous les travaux d'architecture du pays, il s'établit une sorte de parallélisme unique en son genre et dont aucun autre pays, à aucune époque, n'offre d'exemple.

[1] Emplacement des forts : Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. II, cap. XVI, p. 54. Ils se nommaient Pucara. — D'Orbigny en a rencontré plusieurs dans la province de Carangas. Don Jorje Juan y Ulloa (*Relacion del viage*, etc., t. II, p. 632, pl. XVI) les trouve aussi à Quito. « Ils construisirent des forts toujours au sommet des montagnes isolées. » D'Orbigny, p. 134.) — Toara. — Place forte de la province des Quichuas. — Balboa, VI, p. 75. — Quichicaxa (Équateur). — Forteresse construite par les Quichuas, dans la province des Canaries. Balboa, VI, p. 77 et Tumibamba. — Azuay. — Tiocaxas, *ibid.*, t. VI, 78. — Guachalla (territoire de Huanca-vilcas) sud-ouest de Quito. — Balboa, VII, p. 81; XI, p. 155; XII, p. 169. — Forts de Cuzco, décrits par Garcilaso (*Commentarios reales*, lib. VII, cap. XXVII, p. 256), et plusieurs que nous avons rencontrés sur le sommet des montagnes de Carrangas, etc.... Ulloa décrit aussi (voyez *Noticias americanas*, p. 354); — don Jorje Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, p. 629, pl. XVIII et XIX, des forts spacieux; — D'Orbigny, p. 133.

VII

Toits péruviens. Dispositions générales. Matières dont disposait l'architecte. Charpente. Atrium.

Le plan de Viracochapampa, que nous avons levé avec soin, fait comprendre le soin que ses architectes ont apporté à sa construction ; l'édifice est orienté, la principale entrée est tournée du côté de l'est.

Les toits, dont il ne subsiste naturellement plus aucune trace, étaient en certains cas à deux pentes. Ce fait peut être parfaitement contrôlé ; les petites maisons ouvrières au Gran-Chimu ont des murs latéraux à deux pignons, sur lesquels venaient s'appuyer des traverses en roseau recouvertes de feuilles, de paille de maïs ou même de nattes. Comme ces petites constructions ne sont qu'une réduction mathématique des constructions plus spacieuses, il paraît certain qu'un toit semblable abritait les maisons plus grandes. Cependant le double pignon ne s'y rencontre plus : en voici la raison.

L'ouverture servant de porte laissait entrer suffisamment de lumière pour les petits réduits à peine plus grands qu'une alcôve, pendant qu'une porte de même dimension devait nécessairement laisser dans une demi-obscurité l'intérieur de maisons plus vastes. Alors des *cañas*, murées dans les deux cloisons latérales, formant un grillage et servant à la fois de fenêtre, supportaient les longs roseaux qui faisaient office de chevrons. Elles étaient recouvertes très probablement de deux nattes en paille de maïs, entre lesquelles une mince couche de terre glaise établissait l'isolateur et faisait une toiture en rapport avec ce climat sec et ensoleillé.

Tant que la maison ou du moins la salle ne dépasse pas 25 à 30 mètres carrés de surface, la reconstitution est aisée. La difficulté commence pour l'archéologue lorsqu'il se trouve en présence de salles qui ont de 25 à 30 mètres de longueur sur une largeur égale. Nous n'avons plus trouvé trace sur les murs d'aucun des éléments de toiture précités, et nous n'entrevoyons aucunement comment les Péruviens auraient pu établir des toits à deux ou quatre pentes, ne s'appuyant que sur les murs d'enceinte et qui auraient nécessité des chevrons d'une grande solidité de 14 à 16 mètres

de longueur. Il faut rappeler ici encore un autre fait : les murs n'étant pas percés de fenêtres, la lumière ne pouvait arriver que par en haut. De sorte que la disposition de la toiture déterminait presque le genre d'existence de ce peuple.

Le goût pour la vie de famille crée le *home* et, en revanche, les dispositions du *home* développent la vie de famille.

Toutes les hypothèses qui ont été mises en avant supposaient que ces vastes salles avaient un toit qui les mettait à l'abri et les plongeait dans la pénombre. Or les peuples actifs aspirent au jour, et à plus forte raison les anciens Péruviens, adorateurs de la source de toute lumière, du soleil, ne peuvent guère s'être ingéniés à en empêcher l'accès dans leurs maisons.

Nous avons cherché des combinaisons expliquant comment la lumière pouvait arriver dans l'intérieur des salles. La supposition la plus logique a été que le jour pénétrait dans l'intérieur par des ouvertures entre la toiture et le mur, ouvertures habilement ménagées et formant une sorte de vaste fenêtre ou une série de lucarnes.

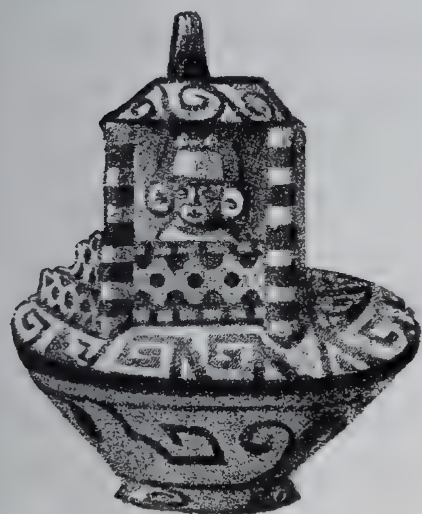
Si l'on admet, avec nos prédécesseurs, la demi-obscurité des salles, on peut conclure que le toit ne reposait pas directement sur le mur, mais sur des poutres verticales dépassant la crête du mur d'un mètre environ. Des traverses fixées sur ces poutres auraient supporté la charpente du toit, et une baie verticale faisant le tour de la maison aurait permis à la lumière de pénétrer dans un intérieur parfaitement abrité. Cependant, le toit dépassant forcément les murs aurait porté l'ombre et déjoué l'intention de l'architecte.

Dans la thèse qui suppose des lucarnes, le toit aurait porté sur le mur; des chevrons non couverts de revêtements auraient formé un grillage donnant passage à la lumière. Ces baies obliques auraient été abritées par des stores de la même structure portant sur des soutiens en roseaux. Cette combinaison paraissait tout d'abord plus pratique que la première. Cependant la mise en œuvre de ce système paraît assez invraisemblable lorsqu'on considère les conditions spéciales du milieu :

En premier lieu, le constructeur aurait été arrêté par la difficulté technique et matérielle que nous citions tout à l'heure : la longueur des chevrons, l'immense force de résistance, que doit posséder une charpente de pareille dimension. En second lieu, les toitures ainsi construites présentent un inconvénient artistique, car, quelque primitif que l'on suppose l'art péruvien, l'observateur doit être surpris que l'homme qui a su élever ces monuments massifs les dépare en les couronnant d'un toit à la fois

informe par ses dimensions et léger par les matières employées pour le couvrir.

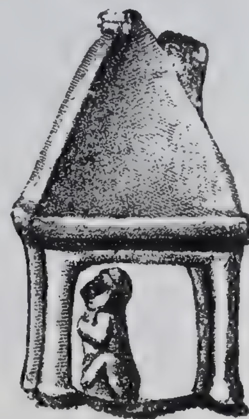
Aucune de ces combinaisons ne pouvant nous satisfaire, nous nous sommes demandé si ces salles étaient bien recouvertes entièrement, ou si elles n'étaient pas plutôt entourées d'une galerie soutenue de colonnes en bois, recouvertes d'un toit incliné en dedans, un *atrium* enfin, abritant



Terre cuite trouvée à Chimbote. — Maison ancienne.— Atrium à colonnettes peintes. — Mur travaillé à jour. — Toit orné de dessins. — Terrain environnant irrigué en méandres (abritant un chef reconnaissable à la coiffure).



Toit de l'atrium ancien s'appuyant sur un mur avec niche; colonnette en maguey, reposant sur un trottoir.



Terre cuite trouvée dans la région de Puno, propriété de S. M. l'Empereur du Brésil, maisonnette reposant sur des colonnettes en matière ligneuse.

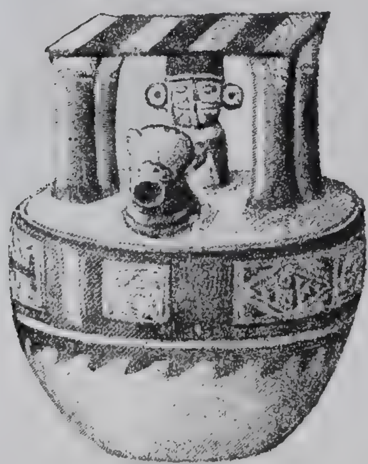
l'habitant sous sa vérandah circulaire. Nous comprenions alors la raison d'être du trottoir de 25 à 35 centimètres, qui longe les parois intérieures, et qu'on avait cru être une sorte de banc, pendant qu'il était destiné à garantir l'habitant de l'humidité du sol, en rassemblant les eaux dans la dépression centrale.

Cette combinaison réunit tous les caractères d'une probabilité telle, que jusqu'à un certain point elle se présente à nos yeux comme une certitude. D'abord, elle répond aux nécessités sociales ; elle crée une salle baignée de lumière et tempérant l'intensité des rayons du soleil par les rideaux. Elle explique et justifie l'absence naguère énigmatique des fenêtres désormais inutiles. Au point de vue technique, rien de plus facile que son établissement : plus de chevrons de dimensions énormes, plus de grande charpente portant sur le mur ou sur des supports spéciaux. Au point de vue artistique, elle satisfait également à toutes les exigences; la logique de l'artisan est là tout entière : plus de toit pyramidal surplombant les murs et déparant l'ornementation extérieure. Vue du dehors la maison ne montre point de toit, puisque la couverture de la galerie est inclinée en dedans. L'effet décoratif, vers lequel tendaient évidemment les efforts

des autochthones, se trouve atteint par la suppression apparente de tout ce qui nuit à l'harmonie des arêtes supérieures des galeries. Qu'on se rappelle que les rues sont formées par des constructions rapprochées et établies sur des lignes parallèles : le sol jaune, comme aire, les murs colorés, à droite et à gauche, et une bande bleue du ciel au-dessus, tous ces éléments se rejoignant sous des angles droits, tel était bien certainement le but artistique de celui qui avait imaginé les voies de passage.

Cette combinaison répondant à tant d'exigences, conserve encore au monument considéré à part, et considéré comme partie intégrante de la ville, un cachet particulier, peut-être unique, qui plaide en sa faveur, car il est certain que ce peuple n'a imité personne et qu'il doit à une logique rigoureuse les progrès qu'il a réalisés dans la voie des arts ou des métiers.

On nous objectera que cette hypothèse implique l'existence de la colonne, et on ajoutera avec raison que jamais on n'a retrouvé de colonne au Pérou. Cette objection est spécieuse, car la colonne est, pour ainsi dire, le principe de l'architecture naissante. Lorsque, sortant de la nuit des grottes, le troglodyte sent l'homme se réveiller en lui et tente d'établir sa hutte, ce point de départ de toute architecture, il soutiendra par des troncs d'arbres le toit destiné à l'abriter contre les intempéries. Ces troncs sont des colonnes en bois, il est vrai, mais tous les éléments de l'architecture la plus perfectionnée ne sont-ils pas la transformation en pierres des boiseries primitives?

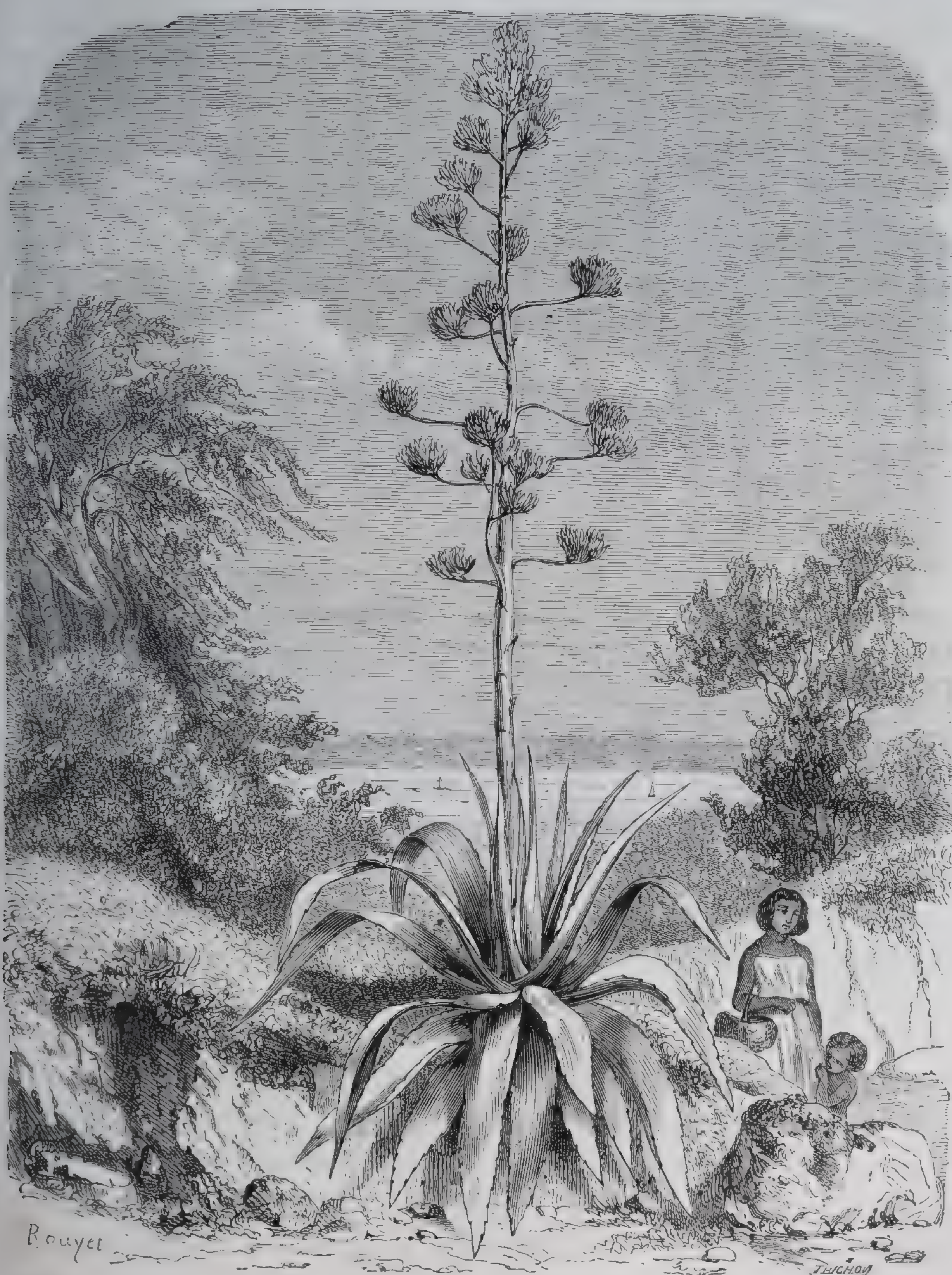


Terre cuite trouvée à Récuay. — Indien et la *Llama* dans sa maison, peut-être dans sa tombe, soutenue par des colonnes. (Réduction au sixième.)

Des nations haut placées sur l'échelle de la civilisation ont perfectionné leur architecture tout en conservant comme matière première le bois : tels sont les Chinois et les Japonais; d'autres ont transformé les éléments architectoniques, tout ou partie, en matière minérale, comme les Assyriens, les Égyptiens et les peuples de l'antiquité européenne.

Ils ont remplacé le tronc d'arbre destiné à soutenir le toit par des piliers; des piliers rapprochés pour plus de solidité ont formé le mur; des piliers isolés se sont changés en colonnes, sous l'influence transformatrice du goût; on abattait les quatre angles gênants, et l'on avait une colonne à base octogonale; on abattait ces huit angles, et l'on arrivait à la colonne cylindrique, puis à la colonne ronde, et ce perfectionnement même rapprochait l'œuvre la plus parfaite de l'œuvre la plus primitive, du premier modèle,

du tronc d'arbre. Si l'on n'a pas retrouvé de colonnes au Pérou, c'est que cette nation n'avait pas senti le besoin de donner à cet élément de son



Maguey ou Agavé d'Amérique (*Agave Americana*).

architecture la solidité de la pierre ou de l'argile durcie; il n'existait que les colonnes primitives, en matière ligneuse.

Ce phénomène s'explique d'autant mieux que la végétation de ces contrées produit une plante dont la tige droite et élancée se prête admirablement à

cet usage. C'est la plante appelée le maguey (l'*Agave Americana* de Linné), qui fournit encore aujourd'hui des colonnettes pour les vérandahs, des chevrons pour les toitures. Pourquoi la nature, offrant à l'architecte indigène des colonnes toutes faites, élégantes et solides, le Péruvien aurait-il fait à grand'peine des piliers moins gracieux, et certes pas plus utiles?

Le peu de solidité que l'architecte demandait pour ces colonnes s'explique aisément : elles ne servaient qu'à l'agencement intérieur; les murs d'enceinte contre lesquels s'appuyaient ces galeries étaient très bien établis, et, partant, les conditions atmosphériques, qui exigent une grande solidité pour les constructions exposées à leur influence directe, n'avaient aucune action sur la partie abritée de la maison où se trouvaient les galeries.

Quant à l'aspect des toitures, il est facile de le faire revivre. Les gens de la côte étaient habiles à tresser la paille, et nous possédons la preuve que sur leurs nattes ils savaient reproduire les méandres gracieux que nous admirons sur les murs de leurs palais. Souvent les sépultures se trouvent refermées par ces nattes, formant la paroi supérieure de la tombe. N'est-il pas logique de se figurer de pareilles nattes recouvrant les chevrons et complétant l'ensemble artistique de constructions établies dans un style très particulier? Il nous paraît naturel que l'architecte reprît en dessin sur la toiture le motif dont il avait orné en bas-relief les parois extérieures, et qui, grâce au soleil des tropiques, s'y dessinait en ombres noires? [1]

Le résumé précédent résout, nous le croyons du moins, l'énigme archéologique de la toiture sur les grands monuments péruviens. De toute façon, l'observation exacte des monuments existants, l'étude de la question technique et la logique, tant au point de vue architectural que social, semblent en tout point appuyer notre thèse.

Telle était, à notre avis, la toiture sur la côte; passons dans l'intérieur du Pérou, et nous verrons que notre raisonnement peut s'appliquer là en entier dans toute sa rigueur.

L'existence ancienne de l'atrium paraît certaine. Ici, plus encore que dans les villes de la côte, on comprend qu'il était facile, logique de s'en tenir aux colonnes en bois. En rappelant les difficultés immenses que présentait la transformation sculpturale du granit, il devient évident qu'on dut le supprimer là où il n'était nécessaire ni pour la solidité ni pour la beauté du monument.

L'atrium romain, transporté tout d'abord par les colons sur la côte africaine, où il se maintient pour devenir la salle ou la cour d'honneur des maisons comme des temples musulmans, revient, avec les Maures, embelli,

développé par une ornementation des plus brillantes, sur la presqu'île des Pyrénées, et lorsque les Espagnols ont vaincu cette race maîtresse, ces vrais civilisateurs du sud de l'Europe occidentale, ils adoptent à leur tour l'atrium mauresque, qu'ils simplifient en l'appauvrissant. Ils emportent, lors de la découverte du nouveau monde, leurs croyances comme leurs coutumes dans ces pays réputés barbares, et alors ils rencontrent, sur un terrain si éloigné, au milieu d'une société si originale, le principe architectural de l'intérieur de leur maison hispano-mauresque, disposition qui avait coexisté sur les deux hémisphères, et qui était née de pratiques différentes, mais des mêmes nécessités caractérisant la marche ascendante des races humaines.

Sur la côte comme dans l'intérieur du Pérou, de même qu'en Italie, en Afrique et dans l'Espagne des Maures, la salle du palais, comme celle du temple, a été disposée en atrium. Dans les pays du soleil, les galeries abritaient contre le soleil; dans les pays humides, elles garantissaient de la pluie. Dans l'atrium, la vie de famille se développe, la vie sociale commence. Dans l'Amérique autochthone, l'atrium est le premier salon d'une société qui se sent vivre et le dernier sanctuaire des divinités qui, sur cette terre, précédaient l'arrivée de la croix.

Cependant, dans l'intérieur, il faut faire une série d'amendements à la disposition des toits, telle que nous venons de la voir sur les maisons de la côte. D'abord la natte de paille et le pisé n'auraient pu arrêter les pluies torrentielles de cette région. Aussi sommes-nous convaincu qu'on ne s'en servait guère. Les maisons des pauvres ont été évidemment, du temps des autochthones comme aujourd'hui, couvertes en chaume, pendant que les constructions importantes devaient être couvertes en feuilles de maguey, imperméables comme la pierre, résistant à plusieurs saisons. Encore aujourd'hui, on peut voir beaucoup de maisons couvertes, à l'intérieur, de ces feuilles, que l'on coupe en carrés ou en pentagones réguliers et que l'on dispose comme des couvertures en ardoises. L'aspect de ces toits n'est rien moins que primitif : la feuille de l'agavé prend, sous la pluie, une teinte sombre; elle est d'un éclat mat et en quelque sorte métallique. Quoique légères, ces toitures ne peuvent avoir juré en aucune façon avec l'appareil solide en granit, qui présente une teinte pour ainsi dire analogue.

Nous venons de parler de la toiture des maisons et nous devons ajouter que nous avons la conviction que les terre-pleins même avaient, sur tous leurs étages, des toitures à galeries entourant ces bâtiments et donnant à ceux qui, guerriers ou prêtres, étaient appelés à vivre sur ces constructions un abri contre le soleil ou contre la pluie. Cette conviction s'est imposée à notre esprit à la suite de différentes remarques.

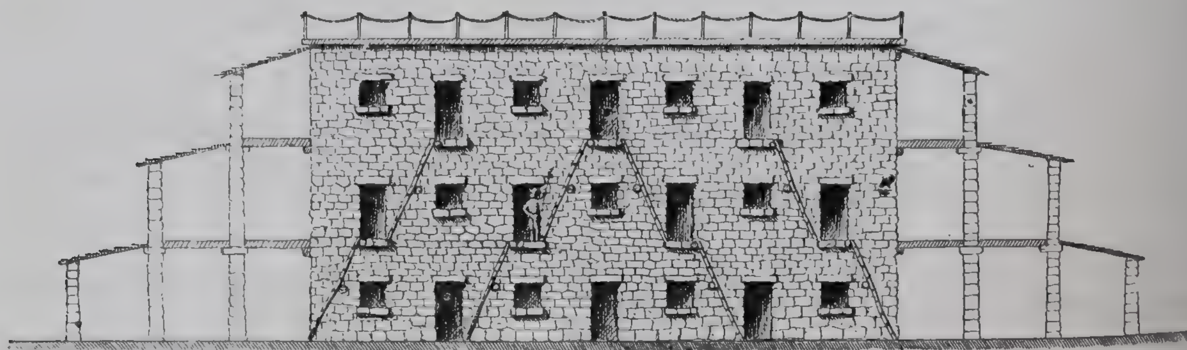
1° Il est inadmissible que d'un côté, sur ces grandes constructions, les plus grandes du Pérou, il n'ait pas vécu des hommes appelés à servir soit le pays, soit le dieu. D'un autre côté, il est inadmissible qu'on ait exposé ces habitants aux variations atmosphériques.

2° Sur beaucoup de murs de ces terre-pleins il existe, nous l'avons dit, des niches, ces armoires indigènes. Citons Pisacc et Ollantaïtambo pour les ni-



Ruines d'un palais sur le *cerro del Castillo* à Marca-Huamachuco (élévation).

ches de petites dimensions, le Colcampata, Limatambo, etc., pour les niches-guérites. De plus, on peut souvent constater exactement la ligne sur laquelle reposaient ces toits. Ainsi, à Paramonga, les murs de la forteresse, qui mesurent jusqu'à 9 mètres de haut, ont, à 5 mètres au-dessus de la terrasse un retrait de 12 centimètres, et nous croyons pouvoir affirmer que le toit s'appuyait sur ce retrait, pendant qu'il était soutenu sur le bord même de la terrasse par les colonnettes qui viennent d'être décrites.



Reconstitution d'un palais sur le *cerro del Castillo* à Marca-Huamachuco (élévation).

Les trois groupes de ruines si originales de Chavin, de Incahuasy (probablement de Choquequirao), de Marca Huamachuco et de Viracochapampa sortent du caractère général des constructions péruviennes. La toiture de Chavin n'existait pas, pour ainsi dire ; elle a dû consister, autant qu'on peut en juger par les ruines, en une aire supérieure faite de dalles schisteuses, sur lesquelles devait se trouver une couche de terre et probablement un jardin. Incahuasy avait un toit à deux pentes, comme cela résulte de la

disposition des murs latéraux à deux pignons, disposés comme les toits européens (rappelons que les pièces étaient éclairées par des fenêtres). Quant à Huamachuco, on ne se souvient pas dans le pays d'avoir vu trace de toit sur les ruines des grands monuments; cependant on raconte des merveilles d'un toit immense (*diez veces mas grande que el techo de la iglesia de Huamacho*), dix fois plus grand que le toit de l'église de Huamachuco, qui aurait recouvert l'immense nef centrale de l'édifice. Ce toit légendaire n'a jamais existé; la plus simple observation des ruines permet de l'affirmer. En dehors des considérations techniques que nous avons fait valoir nous ne voyons pas à quoi aurait bien pu servir cette immense couverture, haute d'au moins 20 mètres! Elle n'aurait fait qu'assombrir les chambres établies entre les trois murs et qui recevaient la lumière par des fenêtres. Nous pensons que les toits ont été disposés par trois rangs donnant extérieurement à ces édifices un aspect analogue à celui des terre-pleins munis de galeries couvertes.

VIII

Escaliers. — Échelles.

Il résulte de la disposition des maisons qu'elles devaient être munies d'escaliers, et il en subsiste même aujourd'hui un nombre considérable en très bon état de conservation. Nous croyons que ces escaliers étaient généralement en pierre, mais parfois ils ont dû être des sortes d'échelles en bois (troncs d'agavé). Les escaliers en pierre peuvent se diviser en trois groupes :

1° Les escaliers taillés dans la roche vive, comme à Ollantaïtambo;

2° Les escaliers en pavage plus ou moins parfait. Ce sont les plus communs. Un des plus beaux spécimens, comme perfection de travail, est fourni par le grand escalier de Vilcas-Huaman; les escaliers du terre-plein de Huamachuco rentrent dans cette même catégorie, dans laquelle il faut classer tous les escaliers de la route des Incas et notamment l'immense escalier qui mène de Colpa au haut plateau de Huanuco-Viejo;

3° Les escaliers primitifs qui ont servi aux Indiens pour se transporter

d'un gradin à l'autre sur les versants des montagnes, transformées pour la



Escaliers en dalles schisteuses sculptés dans la roche vive, à Ollantaïtambo (p. 511).

culture en terrasses. Ces escaliers consistent simplement en une série de



Escaliers dans les *andenarias*, au nord de Ollantaïtambo (p. 511).

dalles schisteuses, souvent à peine larges de 15 centimètres; elles sont scellées horizontalement dans le mur sur une ligne oblique, sous un angle

de 35 à 40 degrés. Des escaliers ou échelles en bois nous paraissent avoir existé à Huamachuco et à Incahuasy. Les ouvertures que l'on aperçoit dans le mur du milieu et dans le mur extérieur étaient des portes, celles du mur intérieur étaient alternativement des portes ou des fenêtres; les corbeaux établis sur les deux parois du mur du milieu et sur la paroi des deux autres murs tournée vers le mur central ont soutenu des planchers. Les corbeaux intérieurs étaient destinés à soutenir des échelles-escaliers, et permettent d'apprécier l'inclinaison de ces échelles; ceux qui sont au même niveau formaient des balcons ou terrasses et ménageaient les entrées.

IX

Intérieur des maisons : Fermetures, rideaux, portes, loquets.

Si le goût de l'ordre, origine des aspirations vers le beau, se révèle, dans la disposition du plan d'ensemble de la cité, dans l'arrangement des quartiers, dans l'ornementation appropriée des demeures, il se manifeste encore dans le soin apporté à l'établissement des aires.

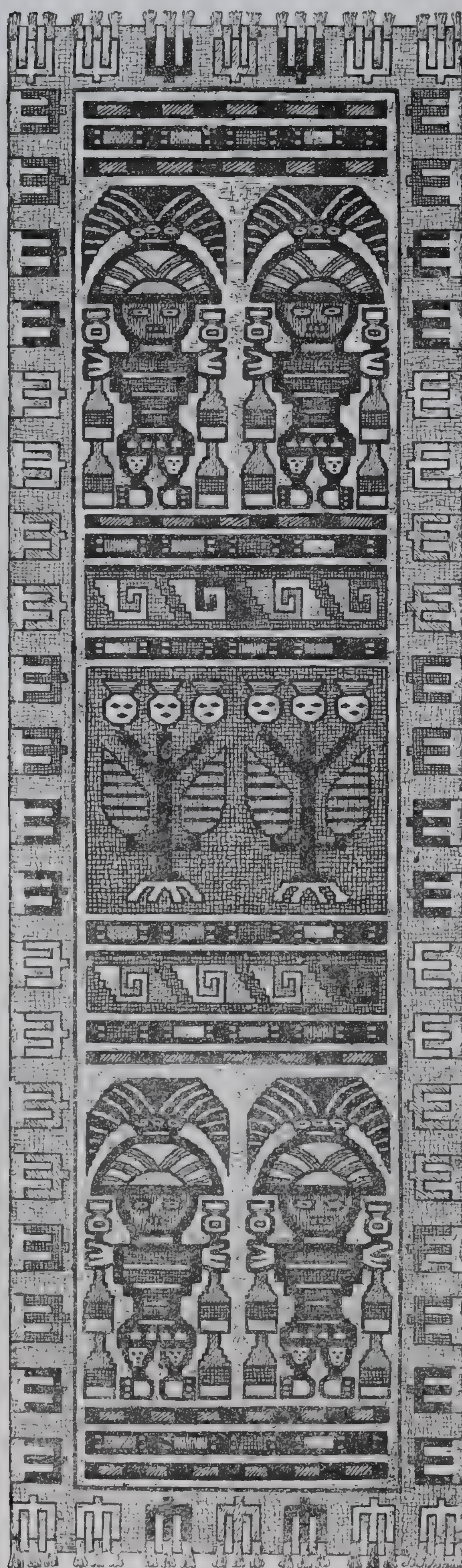
L'architecte consolidait d'abord le sol en le macadamisant à l'aide d'une *pilca* à niveau très égal[1]; puis il recouvrait cette *pilca* d'une couche d'argile qu'il sut rendre si résistante, qu'aujourd'hui encore on voit des aires lisses comme les parois en marbre poli de quelques palais italiens.

Et maintenant, voyons comment on assurait le mystère du temple, le secret du conseil des princes, l'intimité du ménage.

Comme les portes mobiles sur leurs gonds n'étaient pas en usage, l'emploi du rideau, dans les régions de la côte, où vivait un peuple d'habiles tisserands, n'a rien que de très naturel. Il n'y a certes pas, au point de vue artistique, de fermeture plus gracieuse, et par sa ligne toujours imprévue et par la couleur; pour les climats tropicaux, on ne saurait en trouver de plus appropriée à tous égards aux exigences de la commodité et aux besoins sanitaires. Dans l'intérieur, la fermeture des maisons a dû se faire comme sur le littoral, au moyen de rideaux, et la rigueur du climat nous

[1] C'est ce que, dans les égouts et dans les fossés, on nomme *radier*.

fait supposer que l'on employait des étoffes en laine de lama au lieu de la cotonnade qui suffisait sur la côte.



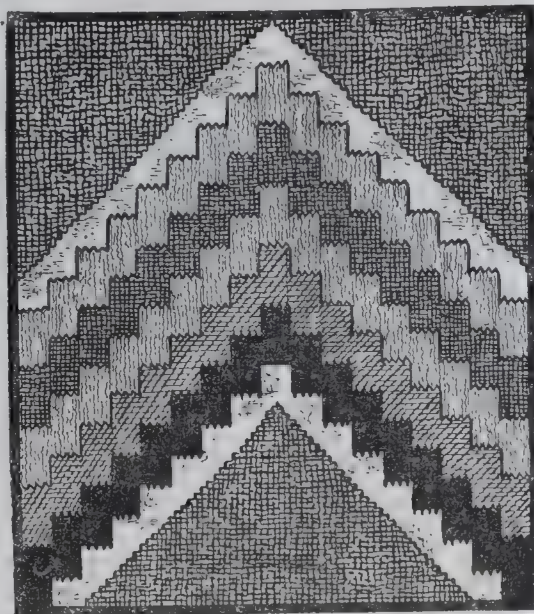
Moitié de la pièce centrale d'un linceul.— Probablement ancien rideau, trouvé dans la *huaca* nord du Gran-Chimu non loin du groupe des grands palais.

Les Indiens de l'Entre-Cordillère donnaient à ces laines des teintes uniformes, sombres, de sorte que les rideaux s'alliaient encore avec les murs et le toit, et qu'il s'établissait une harmonie grave, mais agréable à l'œil, dans l'ensemble de ces monuments.

Nous avons retrouvé une série de linceuls qui ont dû servir jadis de tenture mobile attachée à une tringle de maguey (aloès), à la hauteur des linteaux. Dans trois sépultures d'Ancon nous avons retrouvé ces tentures; les *barres* sur lesquelles elles étaient fixées, et les dessins de certains grands tissus employés comme linceuls, leurs dimensions et leur forme même permettent de conclure que ce sont d'anciens rideaux. Ainsi, nous en avons retrouvé qui reproduisent la ligne brisée des linteaux des portes en encorbellement et qui, sans doute, ont été tissés sur mesure, d'autres dont les dessins sont en quelque sorte une inscription ou une enseigne : des figurines ornées des insignes du commandement à la porte du chef, du gouverneur, du *curaca*, des figurations allégoriques devant les sanctuaires d'un dieu.

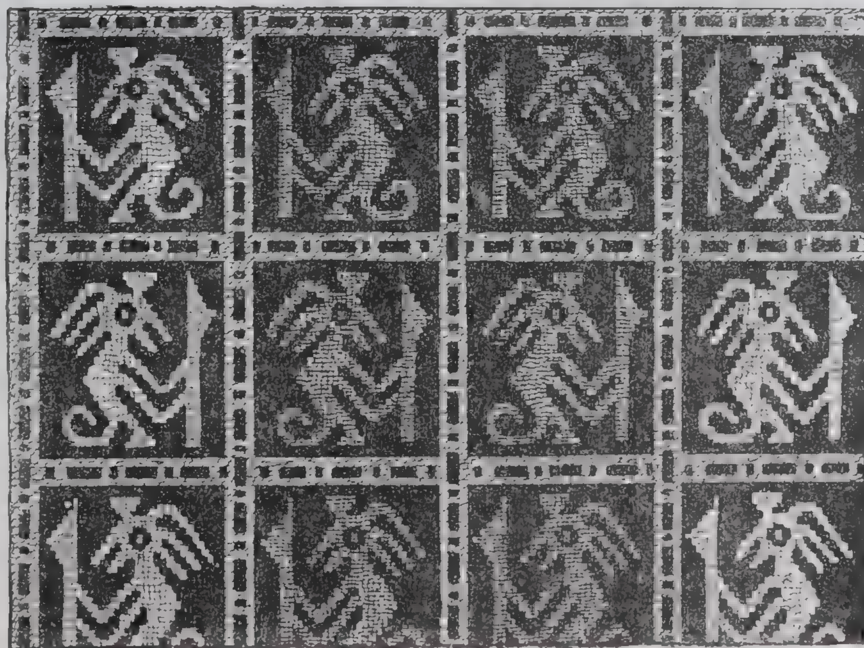
Nous ne voulons pour exemple que le grand linceul trouvé à Chimbote et qui, placé derrière la porte du palais de l'inca à Cajamarca ou de l'île de Titicaca, fait aussitôt comprendre l'intuition décorative du tisserand. Le linceul de la première tombe de Paramonga que nous ayons ouverte était destiné à servir à une des portes des

maisonnettes de la *Fortaleza*. Ces dernières mesurent 1m,80 sur 0m,90 ; le rideau a exactement les mêmes dimensions. Que l'on considère les pièces centrales du tissu trouvé près des palais princiers du Gran-Chimu, et l'on remarquera que dans les divers champs apparaissent des gardes ; dans le champ central on verra des plantes surmontées de figures de gardes. Enseigne de grand seigneur que cela, et le rideau retrouvé à Pachacamac ne rappelle-t-il pas les champs latéraux du linteau sculpté de la porte monolithe du Soleil à Tiahuanaco ?



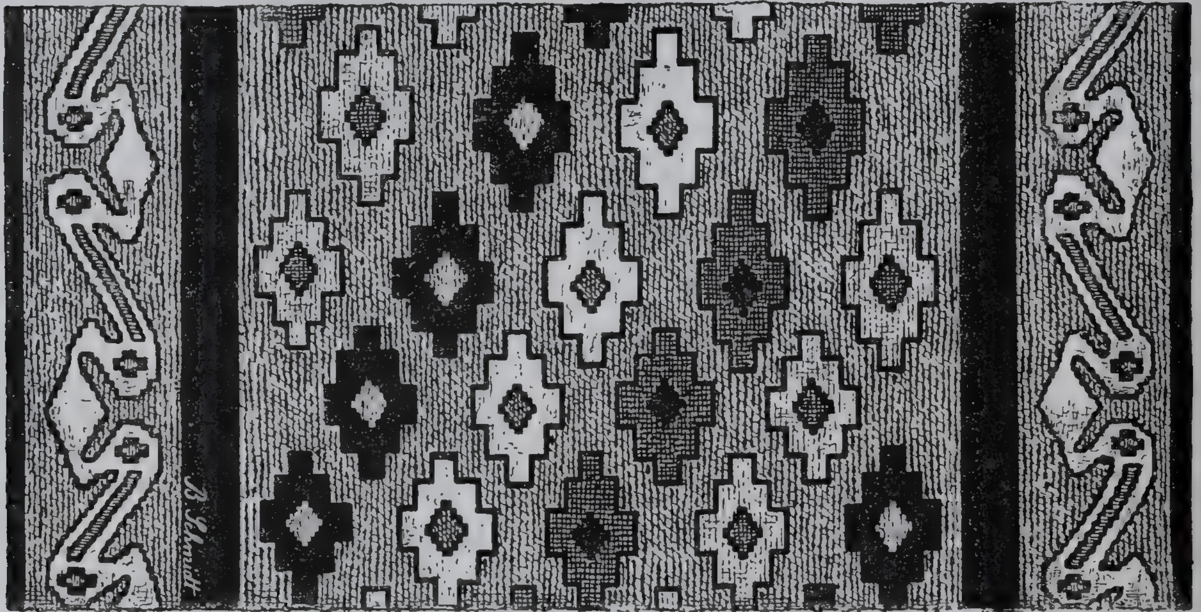
Étoffe trouvée dans les *huacas* de Chimbote, probablement rideau d'une porte en encorbellement.

Dans le sud du Pérou, les indigènes connaissent aujourd'hui la porte mobile sur des gonds, pourvue d'une fermeture, primitive sans doute, mais très ingénieuse. Comme ces portes, essentiellement indiennes, ne sont jamais employées par les blancs et semblent représenter l'idée première de nos fermetures, il n'est pas improbable qu'elles aient été connues des autochthones. Elles consistent en un double châssis en bois, dont l'un est fixé dans la maçonnerie. L'autre châssis est recouvert d'une peau que l'on tend sur le cadre immédiatement après que l'animal (le bœuf ou le lama) a été abattu. Ces peaux sèchent et deviennent extrêmement dures. Les indigènes ont soin de laisser dépasser trois ou quatre lambeaux de peau, que l'on attache avec des clous ou avec des lanières de cuir aux portants; ces morceaux de cuir servent de gonds. La serrure est en bois. Elle se



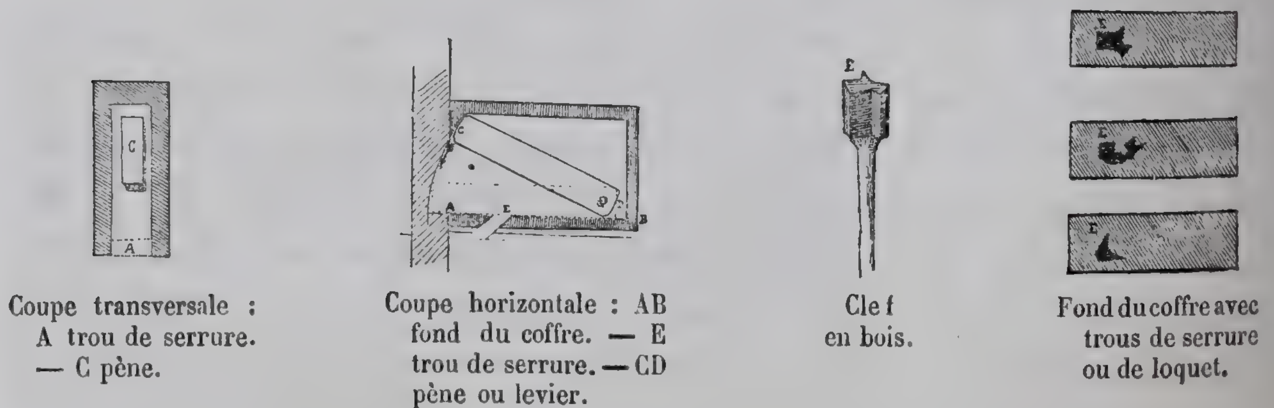
Linceul. — Probablement ancien rideau trouvé dans les sépultures au pied du *cerro* du temple du Soleil, à Pachacamac.

compose d'une boîte dans laquelle se trouve un levier qui, lorsqu'on le pousse, disparaît dans l'intérieur de la boîte et permet ainsi de faire rentrer la porte dans le châssis extérieur. Lorsque le levier retombe dans



Linceul. — Probablement ancien rideau, trouvé à Paramonga.

l'ouverture ménagée dans le châssis, la porte est fermée. Pour faire manœuvrer ce loquet, on se sert d'une petite tige de bois que l'on y introduit par une ouverture pratiquée dans la paroi inférieure de la boîte et à l'aide



Coupe transversale : A trou de serrure. — C pène.

Coupe horizontale : AB fond du coffre. — E trou de serrure. — CD pène ou levier.

Clef en bois.

Fond du coffre avec trous de serrure ou de loquet.

Loquets ou serrures fabriqués par les Indiens du département de l'Apurimac.

de laquelle on peut pousser le levier, afin d'empêcher le premier venu de faire jouer la serrure; l'ouverture est disposée tantôt sous forme d'étoile, tantôt sous forme de polygone, et le bâton servant de clef répond exactement à la forme de ce trou de serrure.

X

Mobilier. — Sièges en pierre, en bois sculpté, en agavé. — Souvenirs anciens dans le mobilier hispano-américain.

Le plateau de la montagne du Rodadero, toute la vallée de Quonncacha, sont couverts d'érosions, et l'autochthone a transformé les blocs de granit en mobilier sacré ; il y a creusé des marches qui conduisent à des sièges, il y a établi des galeries qui mènent à des autels. Dans les parois, on aperçoit des niches et des guérites pourvues de bancs ornés de dessins patiemment taillés. Quelle variété dans ce mobilier, et comme l'antique sculpteur a su ingénieusement tirer profit des formes capricieuses que lui fournissait la nature! Quel aspect bizarre et pittoresque il a su donner à ces blocs informes, qui atteignent parfois des dimensions énormes[1]! Et quel soin dans l'exécution! C'est assurément toujours par le procédé du frottement précédé de l'éclatement que ce travail immense a été mené à bonne fin.

Nous n'avons pas à nous faire l'écho des fables et des légendes qui circulent au sujet de ces travaux. Il nous a été impossible d'y retrouver la moindre trace d'un souvenir ancien. Ce sont des racontars sans valeur enfantés par des imaginations enfantines qui se grisent de leur faconde inventive. Parmi tous les avis que nous avons recueillis, un seul nous a intéressé : c'est celui que nous donna le colonel Manuel Delgado, archéologue amateur qui a longtemps parcouru et étudié le pays.

Quelle que soit l'énigme qui semble planer sur certains blocs sculptés de ce haut plateau, la plus rigoureuse logique nous amène à penser que nous sommes en présence de monuments faits dans un but défini et d'après un plan tracé d'avance. Cette conclusion s'impose lorsqu'on est en face d'un siège simple, puis d'un double siège, puis d'un siège élevé auquel on

[1] Il ne saurait subsister de doute sur le caractère sacré de ces régions; il faut remarquer à cet égard la particularité de ces terrains couverts d'érosions pour lesquels le mamelon de Rodadero peut servir de type : comme il résulte du plan ci-joint, on n'y trouve aucune trace de mur, mais uniquement les blocs de granit aux contours informes et irréguliers. C'est dans ces blocs que les anciens ont exécuté les travaux de sculpture mentionnés dans le texte et dont nous donnons de nombreux spécimens.

est conduit par quelques marches. Quand, à travers une galerie pourvue de niches à droite et à gauche, on arrive à un autel établi sur un véritable piédestal ; que, graduellement, on reconnaît des formes de plus en plus



Gravé par Erhard.

Le plateau du Rodadero.

compliquées, de moins en moins compréhensibles pour nos coutumes européennes, on finit par concevoir l'existence d'une série de conceptions qui ont dû avoir leur raison d'être, leur enchaînement, leur but.

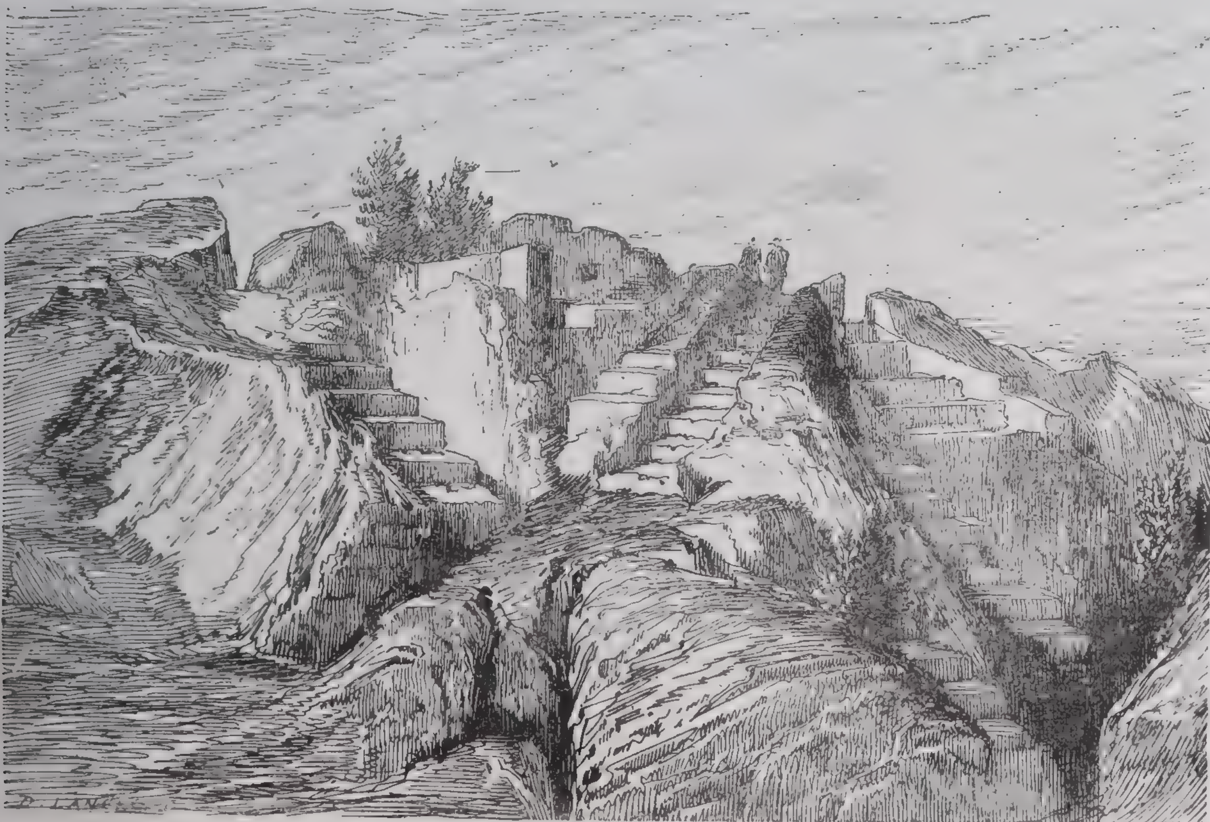
En constatant par mille détails de leur industrie l'admirable esprit pra-

tique de ces hommes, on ne saurait douter de leur bon sens, faculté pré-



Bloc sculpté, façade est. (Extrémité sud du Rodadero.)

dominante des grandes races. Certes le but utile de ces tours de force



Façade ouest d'un bloc de granit travaillé par les anciens (Pointe sud du Rodadero.)

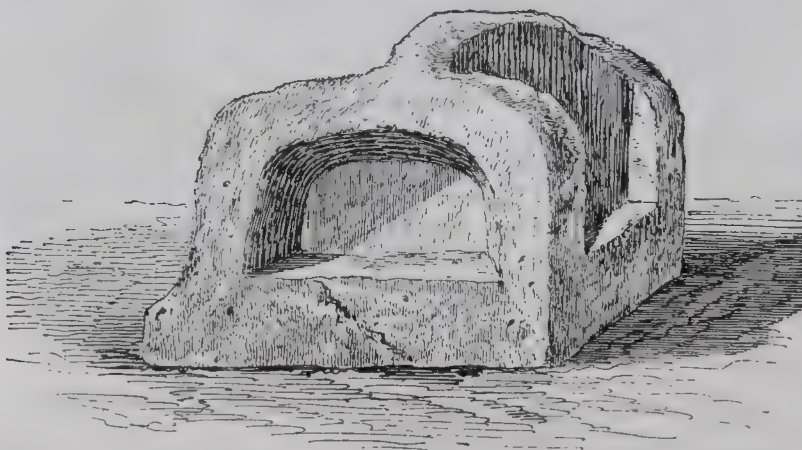
de sculpteur n'apparaît pas bien clairement; la raison qui a porté ce peuple à employer un temps aussi considérable à des travaux aussi im-

menses n'est pas encore expliquée d'une manière suffisante. Mais ce but, mais cette raison ont dû exister, et des études ultérieures permettront de les définir. Dès aujourd'hui nous pouvons classer le mobilier du Pérou antique en deux groupes : le mobilier en pierre et le mobilier en bois. Les pièces que l'on retrouve se réduisent exclusivement à des sièges. Nous avions cru avoir retrouvé une table (celle du cabylde de Vilcas-Huaman), mais un examen attentif nous a convaincu que ce bloc était une sorte de cuve, peut-être un sarcophage qui, renversé par les Morochucos, présentait l'aspect d'une table.



Nusta-tianan (siège de la princesse) dans la roche nord-est du fort de Ollantaïtambo.

Quant aux sièges, ils ne paraissent pas avoir été destinés à l'usage domestique. La matière dont ils sont confectionnés peut servir d'argument à l'appui. En effet, il est inadmissible que des blocs impossibles à déplacer, aux formes variées et bizarres, aient été faits en vue d'un autre usage que celui de servir de siège aux prêtres, de trône aux rois. Certes, si la puissance voulait s'affirmer par un travail impérissable et d'une valeur inappréciable, elle l'a fait avec plus de succès en travaillant cette pierre indestructible, qu'en construisant un trône en or, matière malléable trop facilement fondue dans l'incendie qui a détruit la souveraine majesté des incas. Parmi les sièges, les uns sont taillés dans la roche vive, les autres dans des blocs détachés. Parmi les premiers, citons d'abord ceux qui, sous forme de grandes niches, sont creusés dans un pan de roche. Il en existe un



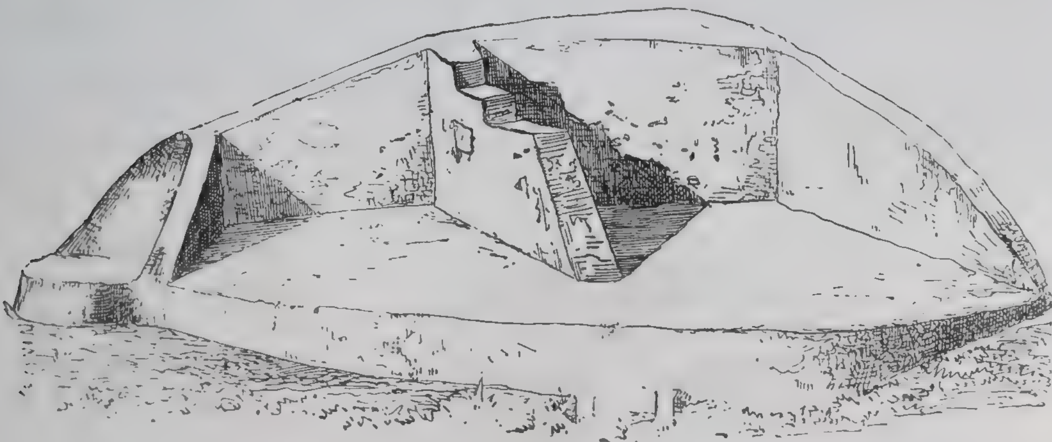
El Confesional (bloc en granit sculpté à Quonncacha).

certain nombre à Ollantaïtambo, où ils sont connus sous différents noms. Quelques-uns sont remarquablement travaillés et décorés de dessins, et nous ne serions pas étonné que jadis ils aient été même ornés d'incrustations en d'autres pierres; les creux qui ont dû recevoir ces incrustations subsistent et justifient notre assertion. Les sièges sculptés dans les blocs granitiques au milieu des érosions ne sont point, comme les premiers, abrités sous des dais ou voûtes. Ce sont ceux de Quonncacha, le *Collac-tianan* (siège de la reine) et le *Niusta-tianan* (siège de la princesse), le double siège que les gens



Collac-tianan (siège de la reine), granit à Quonncacha.

du pays appellent aujourd'hui le Confessionnal, et celui du Yaya, Churi et Espiritu Santo. La destination de ces trônes en granit est difficile à reconnaître, car ils ne se trouvent ni au centre d'un sanctuaire, ni au milieu d'une cour, ni adossés à quelque palais. Ils sont là où le hasard a fait dépasser au bloc granitique le niveau du sol. Il est probable qu'eux-mêmes constituaient le centre d'un sanctuaire et que l'homme qui avait le

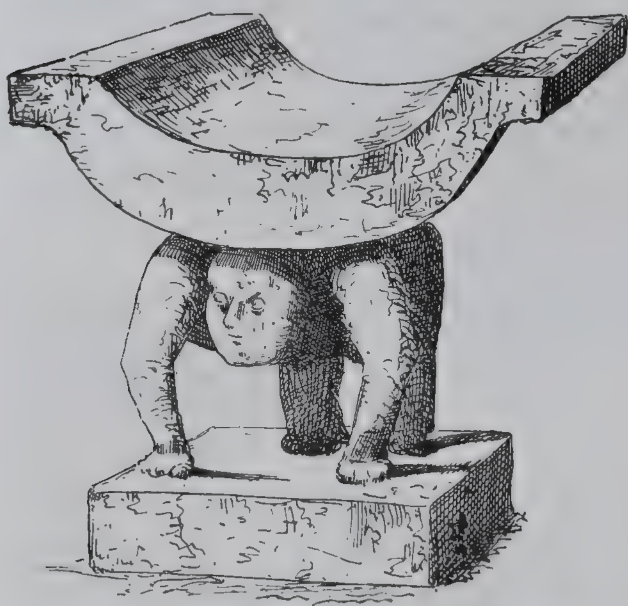


Niusta-tianan (siège de la princesse), à Quonncacha.

droit de s'y asseoir était au milieu d'un endroit vénéré. Nous pouvons en dire autant des sièges extrêmement nombreux creusés dans les roches du Rodadero. Ils ne forment point d'ensemble, ils ne sont pas orientés, et rien ne fait comprendre leur antique usage.

Il est certain que le sculpteur a senti un jour le besoin de placer les sièges dans son sanctuaire, de les déposer sur les terrasses de son terre-plein, et de cette préoccupation sont nés les sièges qui existent encore au nombre

de quatre à Vilcas-Huaman. Ils sont d'une simplicité et d'une régularité extrêmes. Le plus grand est un double trône à dossier et à bras, les autres sont des fauteuils simples également pourvus d'appuis pour le dos et les mains. Ils ont sans contredit orné jadis la plate-forme supérieure du château où M. Angrand en a vu encore un, le plus grand, en 1848. Aujourd'hui un éboulement qui s'est produit sur le côté nord du château l'a fait tomber dans la cour. Malgré cette chute, il est resté entier. Ajoutons que parmi les races soumises à l'inca, il s'en trouve une au nord dans les environs de Puerto-Viejo, l'ancien royaume de Cañaris, qui a poussé plus loin encore l'art de faire les sièges monumentaux. Là on a trouvé, et il nous a été donné d'en voir de beaux spécimens à Guyaquil et à Lima, des sièges d'une conception vraiment artistique. Le grès très dur figure un homme ou un singe accroupi, portant sur le dos une sorte de large fer à cheval, dont les deux branches tournées en haut servent d'appui ; de dossier, point.



Siège en grès de Puerto-Viejo (dit siège de Guayaquil).

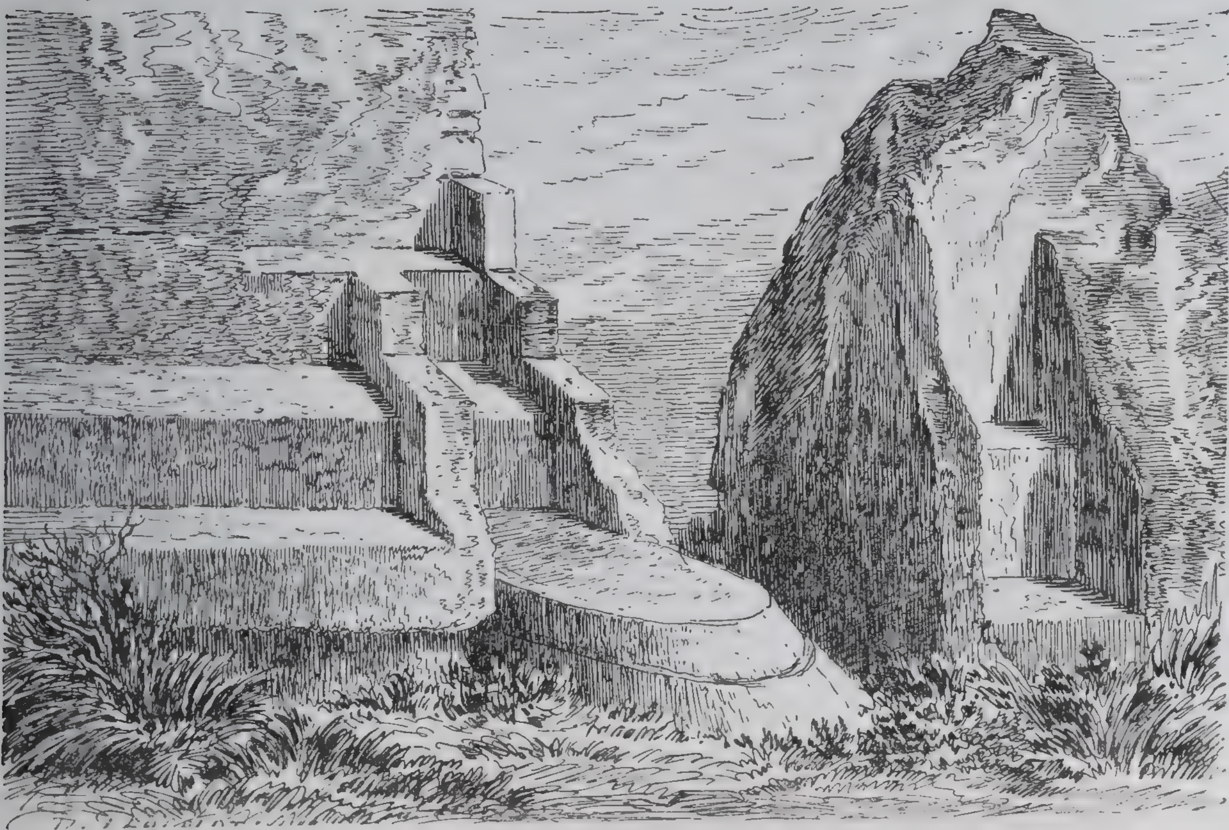
On peut également subdiviser les sièges en bois en deux groupes : les sièges artistiques en bois dur (*chonta*) et les sièges fournis par la nature même et que l'indigène a laissés dans l'état où il les a trouvés, sans y dépenser ni art ni peine. Les premiers sont des sortes de banquettes légèrement creuses auxquelles des animaux, surtout des lions servent de pieds. Les autres ne sont que des troncs de maguey. Les Indiens actuels coupent le tronc du maguey, dont la forme est généralement celle d'un cylindre de 20 à 30



Siège avec dossier fait d'un tronc de maguey.

centimètres de haut, au ras du sol, le font sécher au soleil et s'en servent comme de sièges. Parfois ils découpent le tronc de telle façon, qu'un petit dossier reste ménagé dans le bloc.

Ce qui nous permet de conclure à l'antique existence de ces meubles est d'abord le fait que l'on en use encore aujourd'hui dans toutes les régions où existe l'agavé, et qu'en outre nous avons retrouvé l'imitation exacte d'un de ces sièges dans les tombeaux de Sipa. Dans la maison de don Geronimo Cisneros, j'ai vu quatresièges de cette nature, travaillés avec un art admirable. On les a trouvés dans une grande sépulture. Des momies



Sièges sculptés dans la roche vive (Rodadero).

reposaient sur eux. Ces quatre sièges ont environ 30 à 40 centimètres de haut et sont munis de dossiers de 15 à 20 centimètres.

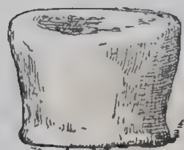
Les Espagnols ont introduit en Amérique les sièges du seizième siècle, et les artisans indiens ont vite appris à les confectionner. Leurs formes anguleuses ont une certaine analogie avec celles des grands sièges monumentaux de Vilcas-Huaman. Le siège même et une partie du dossier sont confectionnés en cuir, et en maints endroits ce cuir porte des dessins d'origine incontestablement indienne. C'est ainsi que l'élément artistique indigène a influé sur l'art des conquérants. Les sièges ont encore été souvent incrustés de nacre, d'écaille ou cloisonnés d'argent. Depuis que l'industrie européenne a envahi, avec ses produits d'exportation, le sol péruvien, ces dessins

typiques, sévères et originaux, derniers souvenirs de l'indépendance américaine, se sont effacés devant la matière légère, la forme à la mode, la

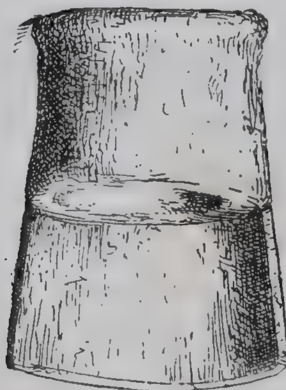


Sièges sur le Rodadero.

tournure conventionnelle, et l'art et l'originalité ont été tués par leur plus mortel ennemi : le bon marché.



Siège fait d'un tronc de maguey.



Siège avec dossier fait d'un tronc de maguey.



Siège en granit trouvé dans une sépulture du *cerro* de Sipa.

XI

Sépultures. — Caractères généraux. — Caractère architectural. — Groupement méthodique des principales nécropoles péruviennes de la côte et de l'intérieur. — Ancon, Chancay, Santa, Casma-Viru. Nécropole du Gran-Chimu et Arenal entre Sol et Luna. *Huacas* de Chorillos, de Infantas de Ica-Iquique. Santiago de Cao. — Tambuinga et la plaine entre le Callao et Lima. — *Huacas* de Pachacamac. — *Huacas* de Trujillo. — La Luna, el Sol. Toledo. Esperanza, Obispo, et de la vallée de Chicama. — Le Coyor. — Le Chuquilin. — Les tombes de Sipa. Pasacancha. Vilcabamba. Le Chulluc, — Les tombes dans les grottes : Cajamarca, Cajamba, Taparaco, Tarma, Jauja, Andahuaylas, Avancay, Quonncacha, San Sebastian, Rodadero, Pisacc. — Les tombes dans les érosions. Lyrcay, Huanta. — Les Chulpas. — Le Panthéon.

Plus un peuple s'élève sur les degrés de l'échelle de la civilisation, plus il professe de respect pour la valeur individuelle; plus les liens de la famille et de l'amitié se resserrent, et plus la piété envers les morts grandit : l'espoir de se revoir dans un monde d'outre-tombe s'accentue, et le corps inanimé est d'autant plus entouré de soins et de prévenances. Si les croyances de la race sont matérielles, le tombeau contiendra les spécimens de la vie que le mort a menée avant d'entrer pour toujours dans sa dernière demeure, et, au fur et à mesure que les croyances s'*immatérialisent*, la sépulture sera dépourvue de tous les accessoires qui constituent tout d'abord plutôt des provisions que des symboles.

Toutes les sépultures des peuples civilisés de la région des Andes appartiennent à ce que nous appellerions volontiers l'époque matérielle. Cette conviction est si nettement prononcée que la sépulture péruvienne de l'autochthone n'est que la reproduction de sa maison qui, hermétiquement fermée et abritée contre les influences climatériques, contient l'homme momifié ou desséché, au milieu de ses vêtements, de ses armes, de ses ustensiles de travail, de sa nourriture et de certaines figurations humaines que l'on est convenu d'appeler les *lares* ou les *idoles* des Péruviens.

Nous aurons donc d'abord à examiner ici ces constructions mortuaires, et leurs détails architectoniques nous permettront plus tard d'esquisser leurs dispositions intérieures.

Semblable au travail du botaniste qui, par l'étude raisonnée d'un herbier, soigneusement fait par d'autres, reconstitue une flore inconnue, l'archéologue péruvien peut reconstruire l'édifice de la vie domestique et

même, jusqu'à un certain point, celui de la vie sociale par l'étude de cet immense *hommier* fait avec la sollicitude, le soin et l'art qu'ont inspirés et développés le respect de la tombe, l'amour de la famille, et l'espoir d'une vie qu'on aimait et à laquelle on attachait tant de prix.

A

Les sépultures du littoral,

La première préoccupation du Péruvien qui construisait un tombeau pour ceux qui lui étaient chers était de le préserver de l'humidité qui ronge et détruit le corps, fait pourrir la nourriture et moisir le vêtement.

Sur le littoral, la conservation des momies était facile, le climat étant essentiellement conservateur : la pluie est rare, le pays peu irrigué, le sol sablonneux; ce milieu particulièrement sec seconde l'effort du fossoyeur péruvien. Aussi la construction funéraire dans cette partie du pays répond-elle, sans le moindre effort de l'architecte, à tous les *desiderata* religieux et sociaux. En effet, l'indigène a tantôt creusé la tombe dans le sable qui a préservé le mort de toute influence extérieure, tantôt il l'a placée au-dessus du sol dans des constructions abritées par des briques séchées au soleil, qui, n'ayant pas à lutter contre des pluies, étaient absolument imperméables aux abondantes rosées de cette région; l'action du soleil tropical le durcissait de plus en plus, si bien que le temps, loin de détruire l'œuvre, la solidifiait.

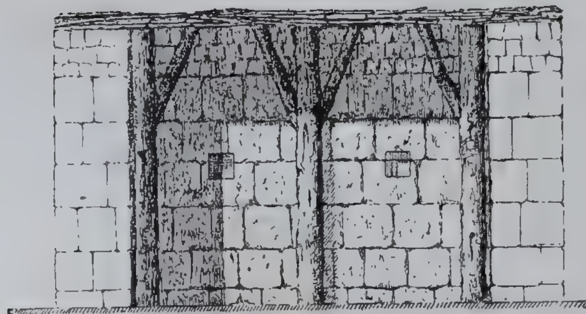
Nous aurons donc, sur la côte, à examiner deux formes différentes de sépultures : le puits et la pyramide ; l'un et l'autre appelés *huacas*[1].

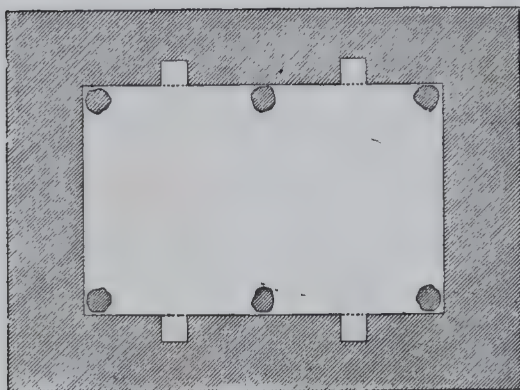
[1] Dans le Nord, surtout dans la partie avoisinant l'équateur, le mot *huaca* est remplacé par le mot *tola*, et dans le sud du Pérou et en Bolivie par la dénomination de *chulpa*. On pourrait traduire ces mots d'une manière générale par *tumuli;* or, au Pérou, on appelle *tola* une espèce de joubarbe (*tola* ou *yareta bolax glebaria*, d'après Weddell, *Voyage dans le nord de la Bolivie*, p. 292), qui pousse dans les parties les plus désolées des plateaux des Andes et affecte une forme hémisphérique qui offre, en petit, l'image de *tumuli* composés seulement de terre ou de cailloux accumulés sur les sépultures de certains peuples nomades et barbares. (L. A.) — *Tola*, d'après Paz Soldan, *Géog. du Pérou*, espèce de Baccaris, page 139 et 141. — *Huacas*, sépultures dans les habitations. Stevenson, traduction de Setier, Paris 1828, tome I, chapitre III, pages 46 et 47; chapitre XV, pages 359 et 364, 367. Tome II, chapitre I, pages 21 et 24; chapitre I, page 67 ; chapitre V, pages 169, 172 ; chapitre XII, pages 403, 404. Tome III, chapitre IV, page 91. — Rappelons ici, en dehors des grandes nécropoles déjà mentionnées, les *chulpas*, à 1 lieue 1/2 d'Aucacato, sur la route d'Orura à la Paz (Bolivie). Castelnau, t. III, p. 354 et 355, entre Poopo et Machacamaria; t. III, p. 357, 364, près de Caracollo. — Dans la *hacienda de Marca Machay*, à 10 lieues de Cajabamba, sur la route de la côte, il y a beaucoup de *huacas* dans lesquelles on a fait d'intéressantes découvertes en fait de céramique, de tissus et de sculptures sur bois. A Siquilla-Pucara, tout près de Jauja, et à Carhuamayo, près de Tarma, il y a également des sépultures considérables.



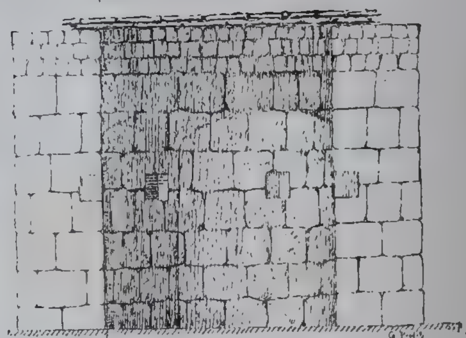
Coupe d'une *huaca* du littoral péruvien. — Reconstitution d'une pyramide funéraire. — Mausolée princier.

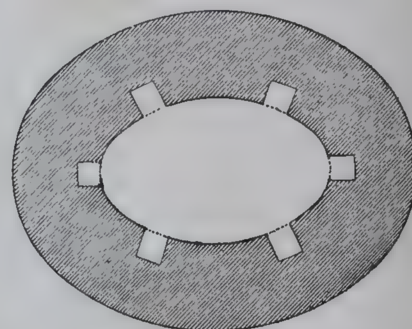
Le puits, ou tombe souterraine, a parfois plusieurs étages en profondeur.





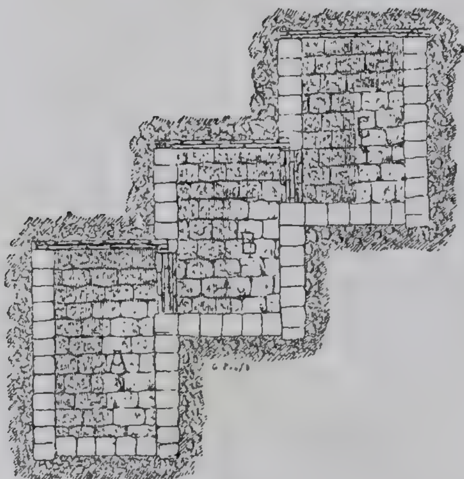
Coupe et plan d'une (*huaca*) sépulture souterraine de famille, à Ancon.

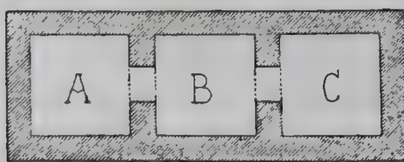




Coupe et plan d'une (*huaca*) sépulture cylindrique, à Ancon.

La forme la plus commune représente dans tous ses détails la maison ancienne : quatre murs en *adobes*, dans les parois desquels étaient ménagées des niches; pour couverture, un toit tantôt plat, tantôt à deux versants, soutenu par les pignons ou par des troncs d'arbres qu'on avait soin de choisir fourchus. Une poutre centrale soutenait les chevrons de roseau (*caña brava*).



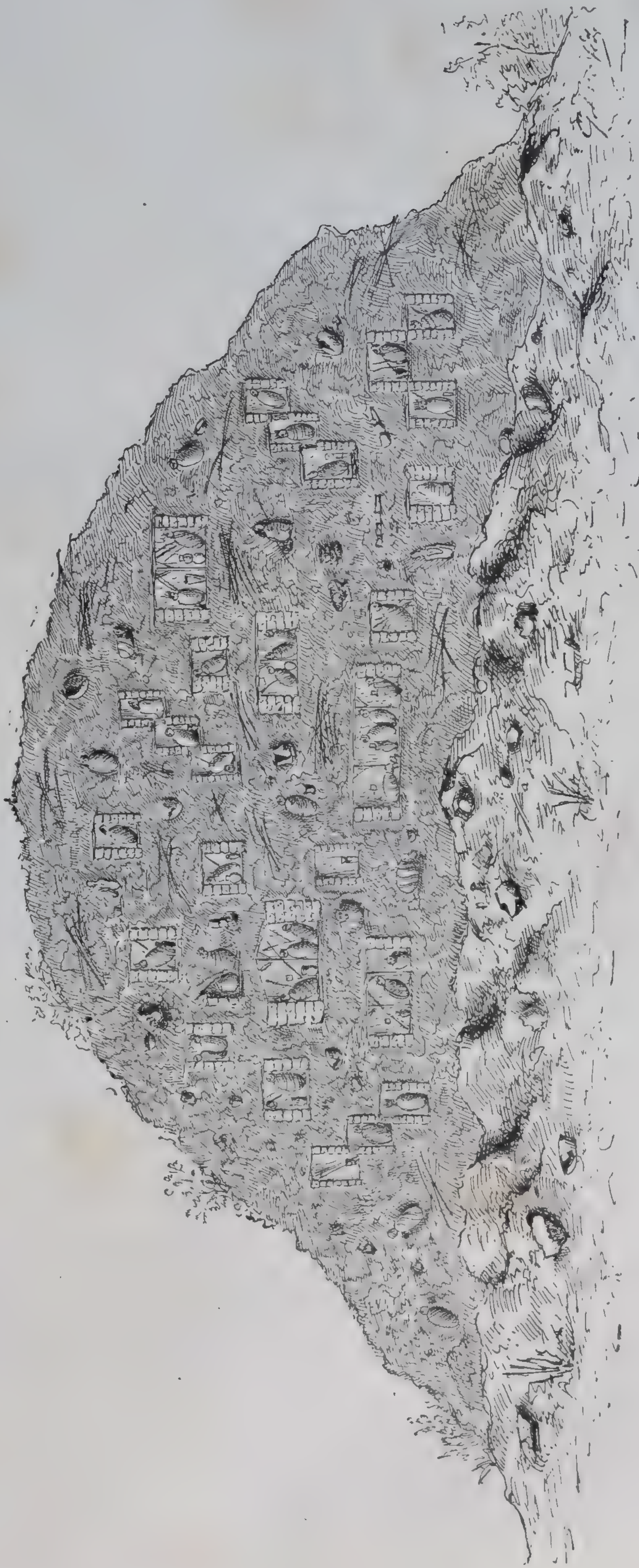


Coupe et plan d'une (*huaca*) sépulture souterraine à trois étages, à Ancon.

Cette fourche a été souvent couverte d'ornements; à l'endroit où le tronc se divise en deux branches, l'indigène a sculpté une figure humaine qui, sur le front, porte des cornes (contenant la poutre centrale); généralement un collier entoure le cou.

Cette forme primitive du puits a été souvent modifiée. Sans insister ici sur les dimensions qui atteignent souvent et dépassent même 250 mètres carrés, nous devons

citer des tombeaux circulaires. Souvent, pour les uns comme pour les autres, on a employé du pisé dans la masse à la place des briques séchées; parfois encore les murs sont en béton. Les tombeaux à plusieurs étages ne sont que la superposition de tombeaux simples; cependant les étages ne sont pas verticalement disposés les uns au-dessus des autres, mais bâtis en retrait, de manière à former une sorte d'escalier dont chaque marche atteint environ 1 mètre et demi à 2 mètres de hauteur.

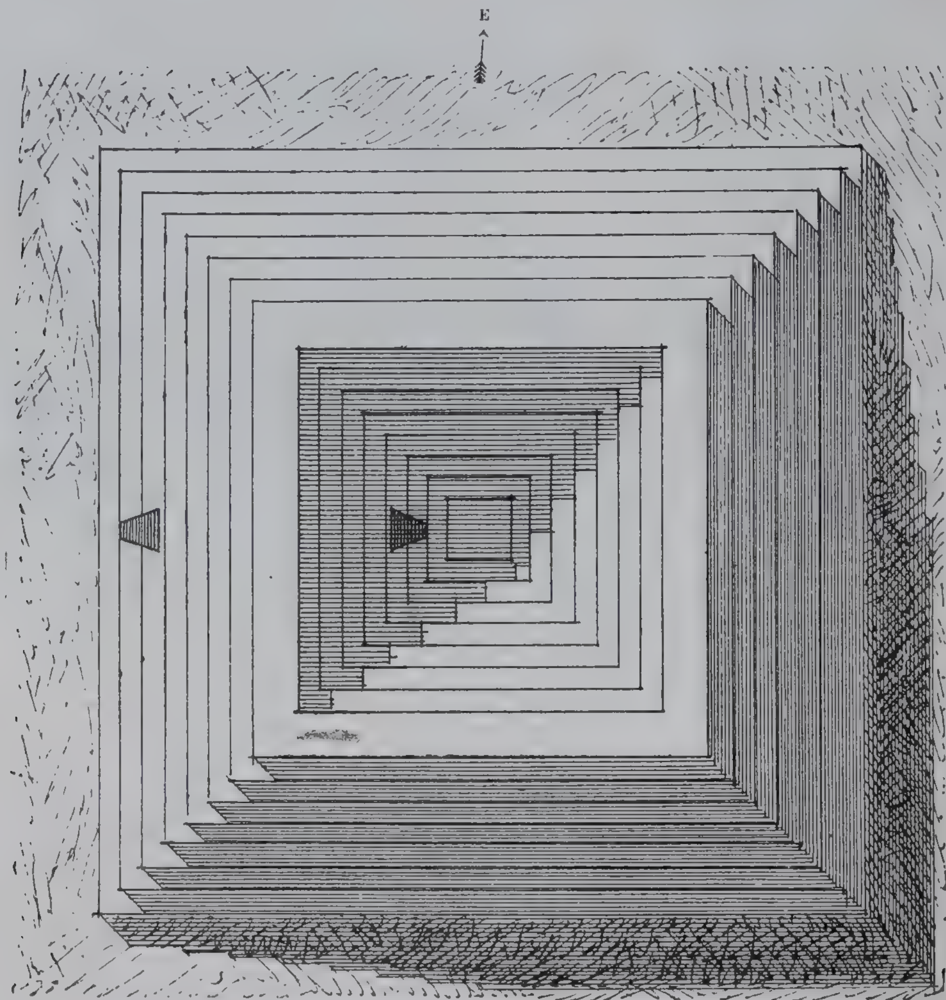


Coupe d'une *huaca* (tumulus).

Les tombeaux qu'on trouve au-dessus du sol ont, en principe, les mêmes dispositions que les tombes souterraines; les morts, ou au moins chaque famille, se trouvent dans une tombe particulière; ces *tumuli* sont des collines, ou, si l'on aime mieux, des ruches de morts; les petits mausolées que nous venons de décrire sont recouverts d'un tertre qui lui-même sert de base à un nouveau mausolée recouvert de la même façon, et ainsi de suite; de sorte que, grâce à ce système, il existe des monticules ou mamelons de 15 à 50 mètres de hauteur sur 40 à 50 mètres de diamètre. Des

nécropoles pareilles n'ont extérieurement aucune apparence architectonique; aussi ne contiennent-elles que bien rarement des sépultures opulentes. Les grands personnages du pays, chefs régnants ou de sang princier, élevaient, au lieu de tertres plus ou moins informes, de véritables pyramides dans lesquelles ils se faisaient enterrer, eux, leur famille et leur domesticité.

Ces mausolées se composent de quatre murs disposés en carré; ils mesurent à la base jusqu'à 8 mètres d'épaisseur, et au sommet 1 ou 2 mètres.



Tronc de *huaca*. (Reconstitution.)

Les deux faces de ces murailles ne forment pas des plans inclinés; elles sont transformées en gradins dont chacun mesure en moyenne 1 mètre à $1^{m},30$ de hauteur. L'entrée est ménagée du côté est. Les murs sont construits en pisé ou en béton, et lorsque le sépulcre est rempli, un revêtement en argile fait disparaître les gradins extérieurs et forme un plan incliné sous un angle de 45 degrés.

Le chef repose dans la salle formée par les parois du dernier gradin intérieur situé sous le niveau du sol. La momie royale est entourée de ses richesses, de son mobilier, de ses armes. On remplissait sa tombe ainsi

disposée de sable, constituant une excellente fermeture hermétique. Une toiture plate en roseaux le séparait en haut du reste de la tombe qui s'ouvre en entonnoir, et où l'on déposait les parents et les serviteurs du prince dans un ordre hiérarchique, de sorte que les plus humbles employés sont les plus éloignés de sa personne. De cette façon, avec chaque gradin intérieur, l'espace réservé aux morts grandissait. Lorsque l'étage formé par le dernier gradin supérieur était rempli de momies, on continuait la construction du monument; on établissait sur la plate-forme de la pyramide tronquée des gradins se rétrécissant progressivement, et on arrivait ainsi à donner à l'ensemble du mausolée l'aspect d'une pyramide complète. Les vides sont comblés de sable mouvant; l'entrée était murée, dissimulée par la couche extérieure d'argile.

On dirait que l'indigène a voulu, par ses sépultures, illustrer cette vérité que la mort nivelle tout ce qui est ordinaire, mais que les grandes personnalités dépassent, même au delà du tombeau, la vulgarité des masses. En résumé nous trouvons sur le littoral les grandes nécropoles se composant de puits creusés dans le sol et nivelés par le sable qui recouvre tout de sa nappe égale et incolore. Des tertres s'élèvent à 3 et 4 mètres, des *tumuli* atteignent souvent 10 et 12 mètres, et les plus grandes de ces *huacas*, celles *de Toledo*, *de la Esperanza*, *del bispo* et *del Sol*, mesurent, sur une base de près de 10 000 mètres carrés, une hauteur de 40 à 60 mètres[1].

[1] Dans une même région archéologique, dans une seule nécropole parfois, le puits existe à côté de la Huaca. A Chancay, au nord d'Ancon, à Ancon et à Paltivilca il y a de grandes nécropoles souterraines. Dans ce dernier point, on connaît plusieurs *pantheones de gentiles*, c'est-à-dire plusieurs milliers de puits et plusieurs *tumuli* dont nous avons démoli un nombre fort considérable. On en peut dire autant de Pachacamac et surtout du Gran-Chimu. A Paramonga, il faut citer un troisième mode d'enterrement que l'on n'employait pas sur le littoral. Les Indiens se servaient des grottes formées naturellement dans des terrains schisteux de ces montagnes. Ils y placent leur mort exactement dans la même position que dans le puits, et ferment la niche par un mur en briques séchées au soleil (*adobes*). J'ai dessiné sur le versant est du *cerro de la Horca* un de ces mausolées, fermé par un mur hémisphérique très bien conservé.

Après avoir étudié les *huacas* de Infantas, de Tambuinga et de Matalechusa au nord de Lima, ceux de Chorillos et de Miraflores au sud de la capitale, on comprend qu'ils se développaient de la façon suivante. Dans les dunes de sable, si fréquentes au milieu de terrains cultivés ou cultivables du littoral péruvien, les Indiens établissaient d'abord des puits. Ensuite, afin de ne pas sacrifier du terrain arable, on entassait les cadavres au lieu de les enterrer les uns à côté des autres. Aussi, dans les huacas telles qu'on les rencontre généralement, la tombe en *adobes* existe à côté du cadavre simplement couvert de sable ou d'argile. Les morts ne se trouvent pas disposés par couches régulières. Dans les fouilles on découvre souvent pêle-mêle des cadavres, des *huacas*, des idoles, des instruments de travail, des armes, le tout maintenu dans une sorte de stuc qui rend les fouilles parfois stériles, car ce stuc est plus dur que l'argile, et il est presque impossible de ne pas briser les objets en bois et de ne pas déchirer complètement les tissus séculaires, en partie moisis.

B

Les sépultures dans l'Entre-Cordillère.

Dans l'intérieur du Pérou, nous ne retrouvons pas d'immenses nécropoles comme sur la côte.

Le souvenir de ceux qui avaient créé et développé la société indigène et le bien-être dont elle jouissait ne s'imposait pas aux regards des habitants des cités de l'Entre-Cordillère, comme à ceux du littoral, du haut des *huacas*



Entrée d'une galerie funéraire creusée dans le granit. (Rodadero.)

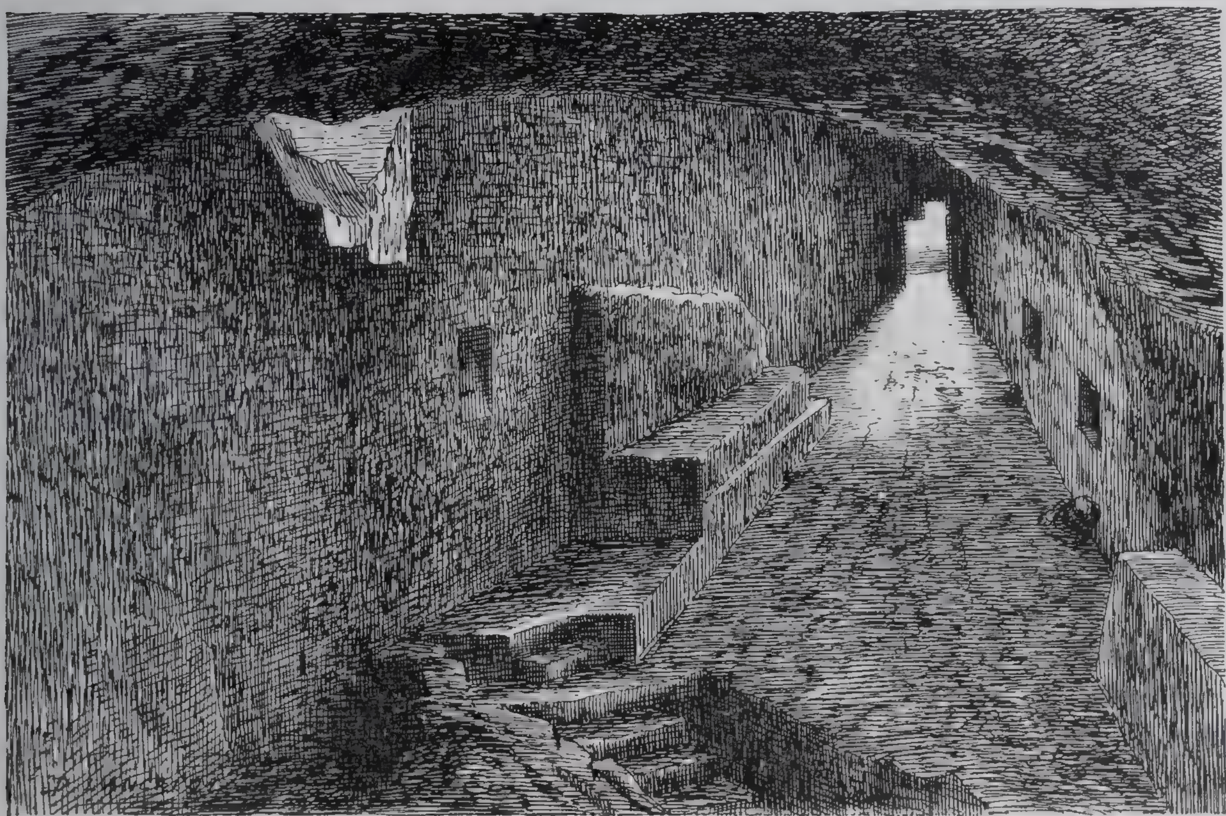
pyramidales. Et pourtant le culte des morts a existé dans toute la région civilisée du haut et du bas Pérou.

Il est pourtant certain que, si près des villes de l'intérieur il n'a pas existé des mausolées comme sur la côte; la raison de cette lacune apparente réside dans le caractère particulier des conditions atmosphériques de ces contrées. Au lieu du climat sec, ensoleillé, conservateur de la côte, nous sommes dans le pays humide des pluies perpétuelles, et le peuple, préoccupé de la conservation de ses morts, a dû avant tout, comme sur le littoral, être soucieux de leur assurer un abri sous un toit impénétrable.

Ce toit, c'était le granit; cet abri, on le rencontrait dans les grottes. Aussi les flancs de la Cordillère contiennent-ils dans des cavernes soigneusement dissimulées les restes de ceux qui animaient jadis ces monuments et ces champs de leur incessante activité.

On réservait les grottes les plus grandes aux nobles, et il en a été retrouvé de considérables dans les collines des hauts plateaux. Elles contenaient jusqu'à une douzaine de morts adossés aux parois autour du repas mortuaire disposé sur l'aire dans des vases précieux. On peut distinguer entre les grottes simples et la réunion de plusieurs grottes réunies en une seule par des couloirs naturels ou des tunnels artificiels. Les plus grandes de ces grottes se composent d'une galerie centrale et de galeries latérales qui, à droite et à gauche, débouchaient verticalement sur la nef centrale.

Ces grottes, grandes ou petites, sont murées avec le plus grand soin. Des broussailles en recouvrent l'entrée. Elles sont situées souvent à 100 ou



Grotte avec *niches-autel* et escalier conduisant dans une grotte souterraine. — Bloc de granit du Rodadero.

200 mètres au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord du haut plateau.

Comment a-t-on pu transporter là des morts? Comment l'Indien a-t-il su arriver à cette hauteur sur un mur de pierre souvent presque vertical? Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funérailles, descendaient sur une couche inclinée de schistes, en ayant soin de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel ils étaient venus. Ils déposaient le mort dans une grotte naturelle ou dans une caverne qu'ils creusaient. Continuant alors leur descente périlleuse, toujours brisant derrière eux la roche qui les avait portés, ils arrivaient dans la vallée, et derrière eux le mort restait dans sa demeure inaccessible. Il est presque impos-

sible de désigner géographiquement une région spéciale où ce mode fut particulièrement pratiqué. Dans tout le Pérou on en trouve les traces certaines. La constitution physique du pays sans montagnes sur le littoral y fit adopter le puits, le *tumulus*, la pyramide ; mais là où la grotte existe sur la côte on y trouve le mort. Nous n'avons qu'à citer la grotte du *cerro de la Horca* dans les domaines de Paramonga ; la grotte y surplombe presque la la mer. Dans l'intérieur on rencontre des grottes funéraires depuis Cajamarca jusqu'à la Paz : à Cajamarca et à Cajabamba, à Huamachuco, à Taparaco, à Chavin, à Huanuco-Viejo, au *cerro de Pasco*, dans la Cordillère, de Tarma jusqu'à Jauja, à Lircay, au sud de Huancavelica, à Vilcas-Huaman, à Ocros, à Sondor et Cotahuacho, près de Avancay, dans les domaines de Quonncacha et Sayhuite, sur les bords de l'Apurimac, dans toute la région du Cuzco et même sur les hauts plateaux de Vilque. La grotte se retrouve partout à côté des formes les plus diverses de sépultures que nous aurons à examiner.



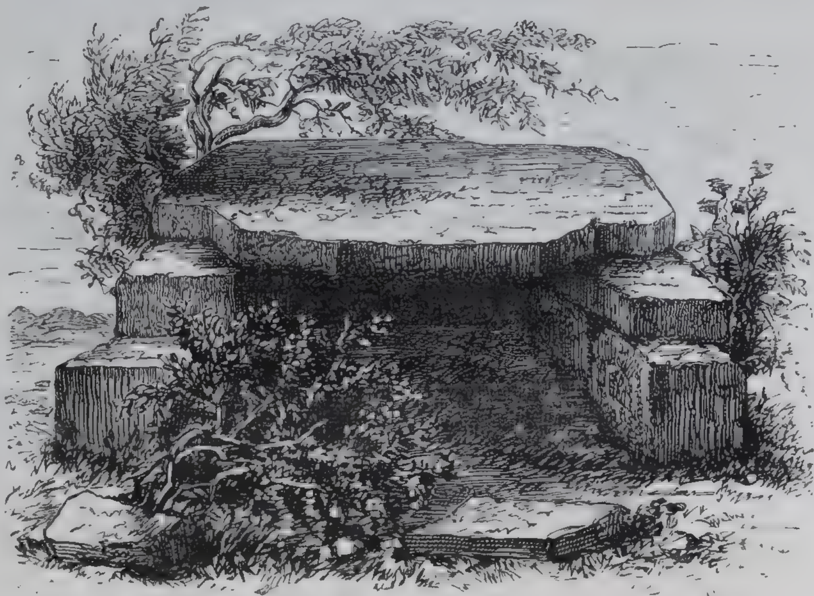
Sépultures dans les grottes d'un pan de roche, à Pisacc.

Les grottes sont tantôt rustiques, tantôt pourvues à l'intérieur de piliers de soutènement. Telles sont, par exemple, les grottes de Tarmatambo et de Quonncacha. Parfois encore l'entrée se trouve soutenue par des pilastres en maçonnerie, comme à Pisacc où les grottes sont disposées suivant deux étages.

Dans les blocs de granit ou de grès dur mis à nu par les érosions du terrain, les Indiens creusaient des niches d'environ 6 mètres cubes dans lesquelles ils déposaient leurs morts. Lircay, Paucartambo, au sud d'Ayacucho, comptent un nombre considérable de tombeaux établis de cette manière. Ils constituent le passage du tombeau que le fossoyeur veut dissimuler au tombeau destiné à constituer un monument.

Les sépultures formant des édifices plus ou moins considérables, s'élevant

au-dessus du sol, sont fréquentes dans l'intérieur. Constatons d'abord qu'au Pérou il se trouve des dolmens. Nous avons pu en étudier de fort beaux au Chulluc. Ils ont jusqu'à 4 mètres de long sur 1^{m},20 de large et 1 mètre de haut. Le développement primitif des races que nous étudions, comparé à celui des races du vieux monde, paraît absolument normal; les sépultures sont si peu typiques, que le plan, la coupe et l'appareil de n'importe quel dolmen de l'Europe peut s'appliquer rigoureusement à ces monuments funéraires des régions andéennes. En un seul point (sur le mont Sipa), dans la ferme de Andaymayo, j'ai pu voir des dolmens de construction originale. Ils se composent de quatre pierres de



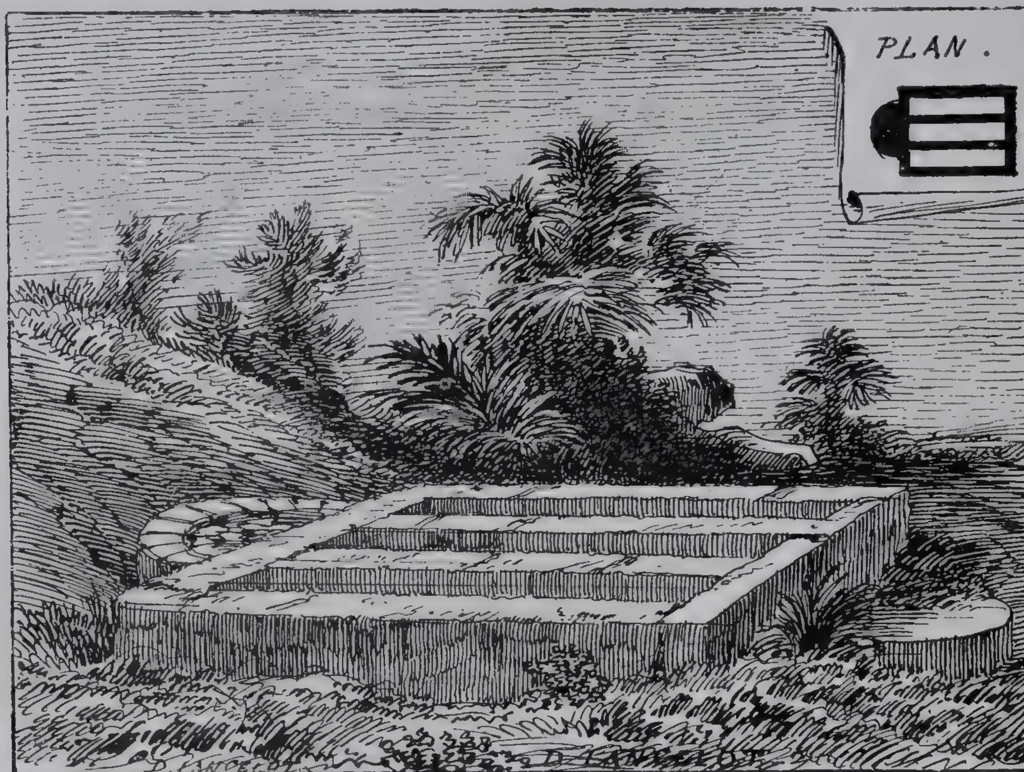
Tombeau (dolmen) du Chulluc, près de Vilcabamba.



Tombeau (dolmen) du Chulluc.

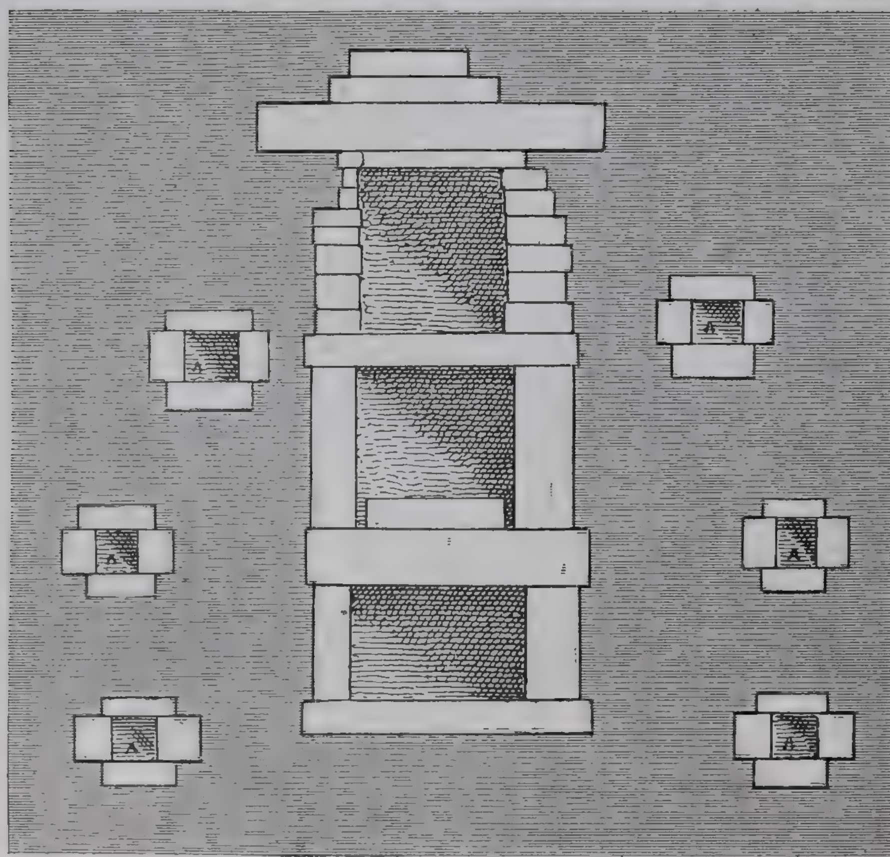
dimensions considérables reposant sur une cinquième, qui sert de base. Les pierres sont travaillées, mais non polies. La main du maître n'y a pas passé. Deux, trois, souvent quatre dalles servent de fermeture. Ces tombeaux se trouvent à un demi-mètre, parfois à 1 mètre au-dessous du sol. Dans

la même région, on trouve de ces tombes mégalithiques à deux et trois



Tombeau sur le versant sud du Coyor (Incatambo), près de Namora.

étages, comme la sépulture que nous avons déblayée sur le mont Sipa.



Coupe verticale d'une tombe du mont Sipa. (Andaymayo.)

En passant en revue les mausolées en maçonnerie proprement dite, on est surpris de l'extrême variété des formes. Les plus petits tombeaux, à moi-

tié au-dessus et moitié au-dessous du sol, se voient à Incatambo (le Coyor); ils sont faits de trois sépulcres autrefois fermés au moyen de grandes dalles. Au *cerro de Sipa*, des tombeaux s'élèvent jusqu'à 1 mètre de hauteur. L'appareil en est relativement peu soigné. Ces édifices sont tantôt ronds tantôt carrés[1].

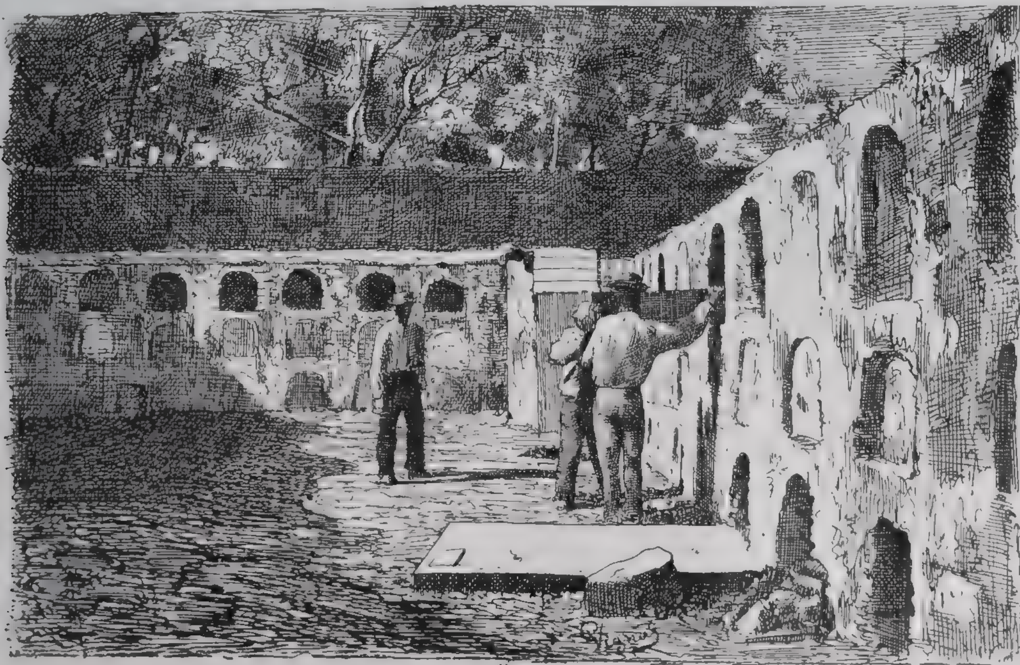


Aspect de la fermeture d'une tombe souterraine sur le *cerro de Sipa*.

Chacune des deux formes s'est développée, devenant ainsi le point de départ de constructions funéraires plus perfectionnées. Les tourelles carrées furent juxtaposées d'abord, disposées en face l'une de l'autre ensuite, de façon à former une sorte de petite rue en cul-de-sac teminée par une tombe de la même espèce. Au Coyor, on a même superposé ces tombes et constitué ainsi des galeries de tombeaux à deux étages[2]



Tombeau de la nécropole sur le versant du *cerro de Sipa*.



Cimetière de Santiago de Cao, près de Trujillo (*pantheon*); agrandissement des galeries funéraires anciennes, semblables au *columbarium*.

et même trois semblables au *columbarium* des Romains. Les tourelles

[1] Le mort a été muré dans ces tourelles; l'architecte y a ménagé une espèce de petite fenêtre, soit pour y passer des objets, surtout des victuailles (usage qui doit avoir existé, car on le retrouve encore en beaucoup d'endroits), soit pour ouvrir de temps en temps cette dernière demeure du parent mort pour causer avec lui, habitude qui s'est également conservée.

[2] Cette forme est en somme la même que celle qui est usitée en Italie, dans certaines villes de l'Espagne et presque dans toutes les cités sud-américaines connues sous e nom de *pantheones*.

rondes du *cerro de Sipa* sont en somme le modèle le plus petit et le plus imparfait des grands et superbes mausolées qu'on peut admirer dans toute la région des hauts plateaux de Vilque, et qu'on désigne sous le nom de *chulpas*, tours de 5 à 12 mètres de hauteur, d'un appareil généralement polygonal de petites dimensions.

L'appareil, comme par exemple celui des tours de Silustani, sur la lagune de Umayo est parfois très soigné et vaut celui des plus beaux temples anciens. La toiture en pierre des *chulpas* constitue le seul spécimen qu'on puisse citer d'encorbellement dont les angles ont été souvent

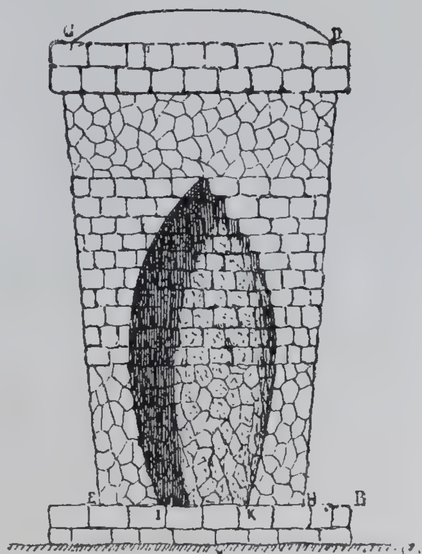


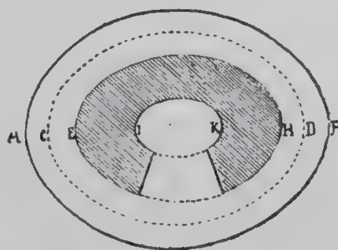
Chulpa, sépulture à 3 lieues au S. O. de Puno. *Hatun-chulpa*. Sépulture antique à 3 lieues S. O. de Puno.

abattus et qui, intérieurement comme extérieurement, présentent des formes arrondies, d'un côté la voûte, de l'autre le dôme. Eu égard à la dimension du monument, la chambre mortuaire qu'il contient est extrêmement petite, elle n'a souvent qu'un quart du cube total de la construction. Les murs sont non seulement épais, mais souvent doubles et garnis de remplissages. La toiture, par exemple, du *Hatun-chulpa*, près de Puno, n'a pas moins de 4 mètres d'épaisseur, le monument entier mesurant, depuis la base jusqu'au sommet, 10^{m},60. A une centaine de mètres du *Hatun-chulpa*, il subsiste un de ces mausolées en ruines; il n'a jamais été complètement terminé, et le travail de l'architecte peut y être étudié en détail, une partie de la toiture, en effet, n'a pas encore été

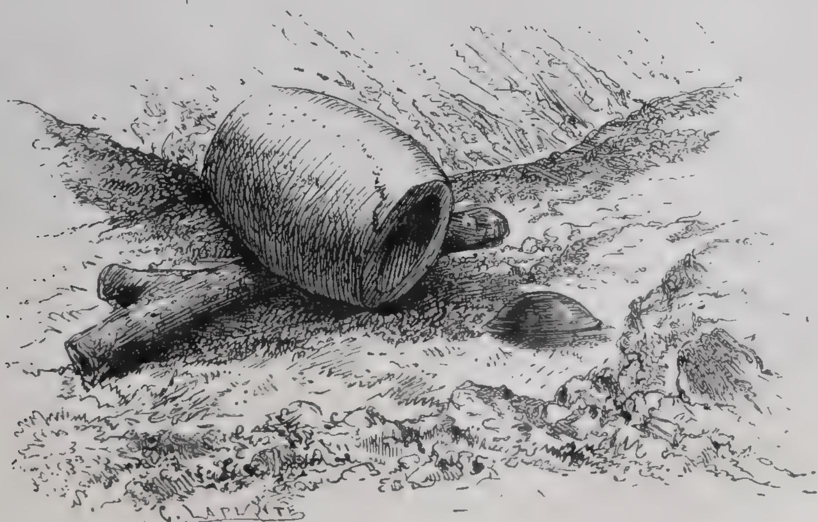
livrée au ciseau de l'ouvrier, et les angles des pierres n'ont pas encore disparu.

En dernier lieu nous devons citer les mausolées dus plutôt au travail du sculpteur qu'à celui du maçon : on rencontre dans la région de Sipa des tombes monolithes et bilithes. C'est encore là que nous avons trouvé deux tombes ovoïdes, véritables urnes funéraires : les autres mausolées ou plutôt les autres sarcophages ont plus ou moins la forme d'un parallèlipipède à base rectangulaire. On a enlevé, en creusant sur la paroi supérieure, un cube d'environ la moitié du volume total du bloc qu'on avait commencé par dégrossir et par polir extérieurement. Les bords de la cavité sont transformés en gradins de 10 à 15 centimètres sur lesquels venaient s'ajuster deux, trois ou quatre dalles constituant la fermeture. Souvent ces sarcophages se composent, sans parler de la fermeture, de deux pièces fort bien adaptées l'une à l'autre. La fermeture de l'urne funéraire de Pasacancha consiste en une pierre convexe qui complète la forme ovoïde de l'objet. Douze à dix-huit pierres granitiques plantées sur le sol servent à signaler l'emplacement de tous les mausolées de cette région. Or la montagne étant couverte de gazon, il est facile de se tromper et de croire que le hasard a ainsi disposé les roches non travaillées qui s'offrent au regard.





Coupe et plan d'une *chulpa*, à 5 lieues au sud-ouest de Puno.



Urne funéraire en serpentine trouvée à Pasacancha.

C

Groupement méthodique des sépultures.

On peut classer les sépultures, d'après leur position topographique, en tombes souterraines, en tombes s'élevant sur le sol et en tombes troglodytiques ou situées dans les grottes naturellement ou artificiellement ouvertes dans les pans de rochers.

D'après les matériaux qui ont servi à leur construction, on peut les distinguer en tombes établies dans le sable ou dans des grottes, sans autre aménagement; en tombes construites en *adobes* ou en *adobes* et pierres, en grottes soutenues ou transformées par des travaux de maçonnerie; en sépultures élevées en pierres travaillées et en mausolées monolithes, c'est-à-dire en œuvres sculpturales.

Chronologiquement, on peut dire que les grottes suivent les dolmens, que l'appareil cyclopéen et les monolithes viennent ensuite. L'appareil rectangulaire, les grottes travaillées, les tombeaux construits en pierres schisteuses sont probablement la dernière forme.

Sur la côte, un classement analogue d'appareil devient impossible. En revanche la toiture joue un rôle important. On compte la sépulture sans toit (couverte de sable), le mausolée ayant une toiture en paille, en roseaux, l'une et l'autre plates, la toiture avec charpente et roseaux disposés en chevrons, de la paille et de l'argile servant de couverture. Ajoutons à cette liste deux formes importantes usités dans l'Entre-Cordillère : la toiture consistant en dalles, et enfin la toiture disposée en voûte ou en dôme.

Les tombes ont depuis 50 centimètres de haut, 55 de large et 30 de profondeur jusqu'à 50 mètres de haut et 250 mètres de diamètre.

Au point de vue géographique, on peut les grouper de la manière suivante :

La côte : 1° Ancon, Paramonga, Santa, Viru, Casma, tombes de guerriers morts pendant les campagnes et sépultures des momies transportés de l'intérieur sur la côte;

2° Pachacamac, nécropoles des habitants et des pèlerins de tout le Pérou ;

3° Infantas, Tambuinga, Chorillos, *huacas* de Iquique, de Arica, etc., sépultures réservées aux habitants de la côte;

4° *Huacas* et nécropoles du Chimu remplies des momies des princes de leurs familles et de leurs serviteurs ;

5° Le Coyor et Chuquilin, momies des membres de la tribu vivant en ces endroits, isolés du reste du pays;

6° Andaymayo, et 7° Chulluc, restes des habitants de la région de Pomabamba;

8° Excavations dans des blocs de granit au milieu d'érosions avec les momies des autochthones de l'Entre-Cordillère dans les domaines des Morochucos, des Talaverinos et probablement des anciens Vilcas;

9° *Chulpas*, construites par les habitants Aymaras de l'Entre-Cordillère sur les hauts plateaux de Vilque;

10° Grottes contenant les momies des anciens sur tous les versants abrupts de l'Entre-Cordillère et même dans les derniers éperons des Andes s'avançant sur le littoral.

XII

Les cultures et les irrigations. *Acequias*.

Plus on entre dans le détail de l'existence des indigènes, et plus on est surpris de voir comme le beau s'allie chez eux à l'utile. Lorsqu'en sortant des palais, des cabanes, des cours d'honneur ou des galeries qui relient toutes ces constructions, on entre dans ces immenses enclos jadis consacrés à la culture du maïs et du cotonnier, on est certes en présence du travail le plus étonnant de ces hommes actifs : travail herculéen accompli avec cette force discrète qui s'appelle la logique et la persévérance, œuvre qui a transformé le désert en oasis, un pays condamné à la disette en région fertile nourrissant un grand peuple. Les traces de ces ouvrages, dont la plupart ont à peine un tiers de mètre de hauteur et dont les plus élevées ne dépassent guère 5 mètres au-dessus du niveau du sol, sont le monument et l'enseignement le plus important que ces races aient légué à leurs successeurs. Nous voulons parler de leurs travaux d'irrigation.

Sur le littoral, la surface des terrains anciennement consacrés à la culture est recouverte de dessins qui semblent être gravés dans le sol à 50 centimètres de profondeur en moyenne et forment des plates-bandes en méandres gracieux, en labyrinthes réguliers.

Ces dessins reproduisent ceux que nous avons admirés sur les murs et comme nous connaissons la flore de ces contrées, il nous est facile de nous former une idée exacte de l'architecture horticole péruvienne.

Il n'existait point de végétation ligneuse dans ces contrées; les horticulteurs paysagistes durent donc tirer profit exclusivement des plantes herbacées qui, comme le maïs, atteignent souvent jusqu'à 3 mètres de hauteur. C'étaient des Le Nôtre au petit pied, adoptant les lignes droites coupées généralement à angles droits, interrompues parfois par des diagonales dont le dessin reposait la vue, grâce à des échappées heureuses.

Ces grecques plus ou moins compliquées ne sont nullement nées d'une conception esthétique, mais bien d'une nécessité pratique. Ce sol essentiellement sec sous le soleil des tropiques, a besoin d'être minutieusement arrosé. Voilà pourquoi l'indigène a choisi le méandre dessiné par le canal d'irrigation qui nourrissait chaque plante en détail.

Voilà aussi pourquoi les canaux d'irrigation passaient dans des rigoles sur des remparts, car ces murs de 9, de 5 et de 3 mètres de largeur sont des aqueducs.

On remarquera que les aqueducs de 9 mètres sont plus élevés de 1 mètre que les aqueducs de 5 mètres, qui dépassent le niveau des aqueducs de moindre dimension de plus de 1 mètre. Ces derniers alimentaient les canaux.

D'immenses réservoirs recevaient les eaux superflues, et il doit y en avoir eu un grand nombre où l'eau était emmagasinée sous une toiture, afin de conserver sa fraîcheur. Cependant on est amené à se demander comment ce même torrent qui, pendant la moitié de l'année, fournit à peine l'eau nécessaire à l'alimentation de la ville de Trujillo avec ses huit mille habitants qui ne cultivent guère la terre, a pu jadis alimenter largement une cité comptant, à en juger par le nombre des habitations, un nombre au moins triple d'individus et des terrains en culture au moins décuples de la surface cultivée aujourd'hui.

La solution de cette énigme se trouve à une lieue au nord-est de la ville du Chimu dans un endroit appelé la *Manpuesteria*. L'aqueduc en cet endroit est construit en béton sur un parcours de plus de 2 kilomètres. Il forme donc, avec son épaisseur de 12 mètres, une digue des plus résistantes. Le rio de Moche, qui se réduit pendant plusieurs mois à un mince filet d'eau, roule pendant la saison des pluies des vagues torrentielles dans l'intérieur du pays. L'ingénieur autochthone barrait alors le passage du fleuve, et les eaux venaient se déverser dans l'immense bassin fermé au nord, à l'est et à l'ouest par des collines de 30 à 40 mètres de hauteur, et au sud par la grande digue qu'opposait l'aqueduc et qui ne compte pas

moins de 11 mètres de hauteur. Ce lac, qui avait 2 kilomètres de long sur 2 kilomètres et demi de large, pouvait donc atteindre une profondeur de plus de 10 mètres, et il s'y emmagasinait par conséquent plus de 50 millions de mètres cubes d'eau, immense réserve pour l'époque de la sécheresse.

N'est-il pas étonnant de voir cette prévoyance, cette hardiesse de conception, cette habileté dans l'exécution, et ces Chimus oubliés ne méritent-ils point le respect que l'on accorde aux plus grands civilisateurs ?

Les canaux d'irrigation consistent en une prise d'eau qui détourne tout ou partie du débit d'un ruisseau ou d'un torrent pour l'amener là où l'habitant d'une ville, d'un village, le cultivateur, en a besoin. Selon la disposition du terrain, ces canaux d'irrigation sont construits sous forme de fossés, et alors ils sont généralement empierrés; parfois encore, ils suivent les flancs d'une montagne, et c'est dans ces derniers cas que les travaux d'art, les aqueducs élevés au-dessus du sol deviennent nécessaires. Au Pérou, il existe de ces aqueducs en béton sur la côte, en forte maçonnerie dans l'intérieur. En dehors des prises d'eau établies grâce à un démoellement peu considérable, il a existé des canaux souterrains constituant des vases communiquants d'un appareil d'une grande force de résistance. Les beaux spécimens de ces travaux hydrauliques se trouvent sur le mont Sipa, en face de Pasacancha; mais ce ne sont pas là les seuls de ce genre que les Péruviens aient exécutés. Ils ont compris la nécessité d'endiguer les fleuves qui auraient endommagé des routes ou inondé des villes. Nous trouvons des exemples de ces travaux de dégagement le long de la rive droite du fleuve qui suit la route



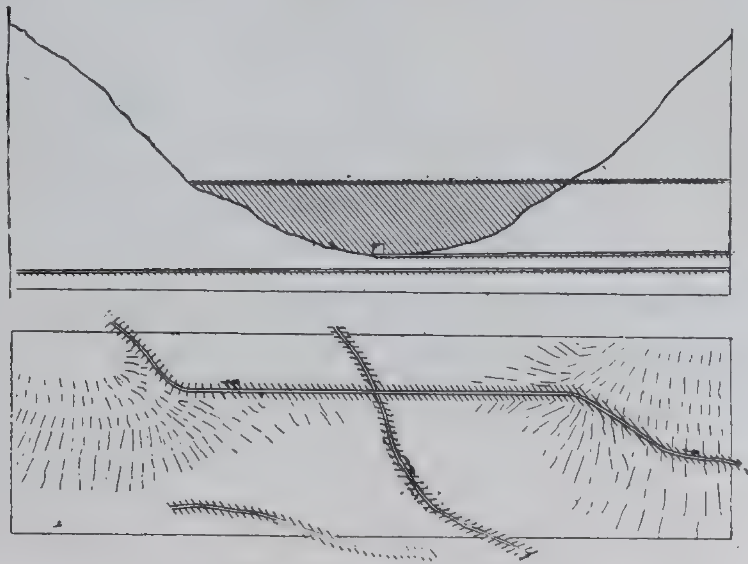
Canaux souterrains du mont Sipa.

depuis Taparaco jusqu'à Colpa, et le plus beau spécimen de digues avec des quais sur les deux bords sont les constructions qui régularisent encore aujourd'hui le cours du Huatanay, à travers les rues du Cuzco.

Rien, dans l'intérieur des terres, ne rappelle les belles dispositions prises par les architectes horticoles ou les ingénieurs hydrauliques du Chimu. Les conditions climatologiques dans les Andes étaient tout autres que celles de la côte. Le système d'irrigation y est changé complètement. Au lieu des aqueducs savamment étagés du Chimu, destinés à distribuer des quantités d'eau bien déterminées, afin de fertiliser mathématiquement de véritables déserts, l'ingénieur du Cuzco se trouva en présence d'un phénomène diamétralement opposé au premier. Ici, il s'agit d'arrêter les effets dévastateurs des eaux torrentielles qui pendant la saison des pluies se précipitent des versants dans la vallée, d'endiguer les eaux et de faciliter au besoin leur écoulement. Voilà pourquoi les cinq cours d'eau du Cuzco sont si bien encaissés et pourquoi le plus important de tous, le Huatanay, se trouve au milieu de l'ancienne ville régularisé par deux murs énormes en granit d'appareil rectangulaire. Ce travail, essentiellement différent des ouvrages du Chimu, témoigne toutefois d'une égale initiative intelligente de l'ingénieur et d'une aussi patiente persévérance de la main-d'œuvre.

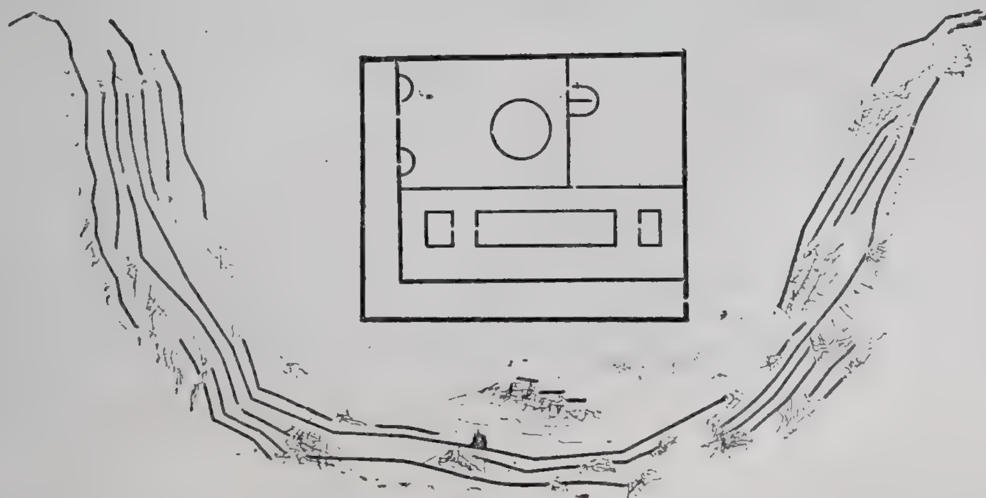
Malgré l'abondance des eaux en certaines parties de la vallée, des terrains cultivables des hauts plateaux n'étaient pas suffisamment irrigués. Aussi retrouve-t-on dans ces parties les traces d'anciens canaux d'irrigation amenant le superflu d'un point dans des terrains dépourvus de l'élément fécondant. Ces canaux passent tantôt dans des tunnels creusés dans les flancs des montagnes, tantôt dans des rigoles établies sur des plateaux, tantôt encore sur des aqueducs en maçonnerie. Nous avons vu en plusieurs endroits des aqueducs creusés dans la roche presque verticale de la Cordillère, sortes de tunnels établis au moyen d'efforts surhumains. Un des exemples les plus frappants de la perfection du réseau des canaux d'irrigation subsiste au sud de Huandoval, sur la *puna* de Tuctubamba. Deux canaux se rencontrent en cet endroit entre deux sommets, et se croisent. L'un conduit l'eau dans le village de Huandoval, l'autre la mène à Cabana. L'ingénieur a bâti un mur de 2 mètres de large sur 37 mètres de longueur entre les deux montagnes. Sur le plan supérieur de ce rempart, il y a un courant d'eau de 1 mètre et demi de largeur. Près de la base, il est percé et permet à la seconde *acequia* de passer par ce tunnel et de descendre à Huandoval, sur le versant opposé. Au-dessous des deux étages de cette œuvre hydraulique, subsiste un troisième canal, à sec aujourd'hui. Cependant les vallons étroits de la Cordillère ne produisaient pas suffi-

samment de nourriture pour les habitants indigènes. Alors on établissait sur les flancs des montagnes des champs de culture. Pour empêcher que les pluies ne vinssent à entraîner les semences, les indigènes transformaient les versants en gradins maintenus par des murs de soutènement de 2 à 3 mètres de hauteur. Ces murs, épais de près de 1 mètre, sont construits en blocs de grès non travaillés, mais fort bien ajustés les uns aux autres et jointoyés en argile ; de cette façon les murs offraient assez de solidité pour être encore aujourd'hui en grande partie intacts.



Coupe et plan des *tres acequias* au sud de Cabana.

Des blocs schisteux ayant l'apparence de planches irrégulières sont scellés dans ces murs sur une ligne inclinée sous un angle de 30 degrés. C'est une sorte d'escalier rudimentaire à l'aide duquel les ouvriers se rendaient d'une terrasse à l'autre. L'irrigation régulière de ces terrasses était facile car il était possible, comme dans le système des aqueducs de la côte, de



Ruines de Chindol, les versants du haut plateau transformés en gradins, ancien jardin.

donner à chaque terrasse de l'eau à volonté, l'écoulement étant assuré par l'élévation du terrain cultivé au-dessus de la vallée.

Les jardins dans l'intérieur étaient également disposés en gradins. Nous

n'avons qu'à rappeler celui de Chavin de Huantar ou celui de Huachaco sur le Chindol. Il est évident que l'eau y jouait un rôle à la fois utile et pittoresque. Les nombreuses petites cascades, entre des sculptures en grès ou en granit, les canaux bordés de pierres taillées longeant ou traversant les terrasses dans lesquelles l'eau se précipitait vers les gradins inférieurs, composaient un ensemble plaisant à l'œil, et d'un effet évidemment cherché[1]. Le jardin de Chavin de Huantar est malheureusement le seul qui se soit conservé dans un état qui permette de se rendre compte de son aspect d'autrefois, même sans les renseignements des historiens, en étudiant les dispositions des grandes ruines royales au Pérou. On ne saurait douter que chaque palais avait son parc et s'élevait au milieu de la verdure, de ruisseaux artificiels, de cascades et de terrasses reliées entre elles par les gradins en pierre d'antiques escaliers.

[1] Parmi les principaux canaux d'irrigation existant encore aujourd'hui en entier ou en partie citons : Fragment de *acequia* longeant le *cerro* qui domine la plaine de Supe. — Dans la partie nord-est de la vallée de Chicama, il subsiste une *acequia* entière connue sous le nom de *acequia* de San Antonio ; elle arrose la *hacienda* de ce nom. Coupée dans les flancs des collines, elle a une chute moyenne de 6 pour 100 ; en quelques endroits elle s'élève à 45 mètres au-dessus du niveau de la vallée. Sur les bords de la *acequia* il y a une belle végétation, le reste du versant est d'une aridité absolue. — Dans la station du chemin de fer de Trujillo, en creusant un puits, on a trouvé, à 40 centimètres sous le sol, un mur que l'on crut d'abord être un tombeau. C'était une ancienne citerne, l'eau était au fond à $1^{m},20$ sous le niveau actuel du sol, à 80 centimètres sous le niveau ancien et dans un état de conservation assez parfait pour s'en servir. (Alcedo, t. IV, p. 494). Conduites d'eau, aqueducs servant aujourd'hui et alimentant la *hacïenda* de M. Dorteaux. — Nous en avons vu, dans les montagnes de Cochabamba, des restes qui témoignent d'un travail réellement inouï. Zarate (*Conquista del Perù*, lib. I, cap. IV, Anvers, 1555) et Garcilaso de la Vega (*Commentarios reales*, lib. V, cap. I, 24) parlent de ces canaux. Ces canaux sont, soit par le niveau qu'ils conservent, soit par les difficultés vaincues pour les établir, réellement extraordinaires. (Voyez d'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 132.) — Les Indiens trouvaient plus d'avantages à cultiver les plateaux, parce qu'ils pouvaient, là plus que partout ailleurs, cultiver la pomme de terre et la *quina*, plus estimée que le maïs même. « Il leur était, il est vrai, sur ces plateaux, bien plus facile de se livrer à la culture. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 131. Garcilaso de la Vega, *ibid.*, p. 132). Nous avons vu l'île entière de Coati (*Antiquités*, n° 13) et toutes les provinces de Yungas, cultivées de cette manière, la seule possible dans ces montagnes. Il en était de même des gradins en pierres sèches destinés à retenir les terres sur un pays accidenté. (Voy. d'Orbigny, *ibid.*, p. 132.)

XIII

Les villes de l'ancien Pérou. — Aspect général. — Importance.

Une grande ville peut être parfois une bien petite ville, une petite ville peut jouer dans certains cas le rôle d'une très grande ville. Foyer lumineux de l'intelligence, une cité, quelque petite qu'elle soit, peut attirer les regards de l'univers ; et le respect de la pensée qu'elle nous impose grandit dans notre imagination le corps qu'elle anime.

La Bible dit que Dieu créa le corps de l'homme, puis l'anima de son souffle puissant. De même les hommes bâtissent la ville, sans que la pensée l'anime aussitôt. C'est d'abord une vie toute d'instincts commandée par des besoins. Toutefois, dans le caractère du peuple se trouve le germe de la grandeur. Lorsque ses dispositions naturelles se développent sans entraves, elles se portent vers l'utile, puis vers le beau. L'art vient embellir l'existence, va de la place publique dans la maison, s'y établit comme luxe, créé par l'aisance, modéré par le goût. Dans ce bel intérieur, à ce beau foyer, naîtront les grandes inspirations, qui, rayonnant au dehors, transformeront la petite ville en une grande cité. Celle-ci appartiendra désormais au nombre des centres intellectuels qui se partagent la domination du monde civilisé. On s'est étonné quelque part de ce que les grands fleuves soient toujours placés à côté des grandes villes et les petits ruisseaux à côté des villages. En Amérique, on ne se laisserait pas aller aussi naïvement à cet étonnement, car ce phénomène ne s'observe pas plus au nouveau monde dans l'empire autochthone que dans les sociétés venues d'Europe.

C'est du sentiment de la mutualité, c'est de la conscience que le voisin peut être utile au premier colon, et qu'en lui étant utile, on peut grandir soi-même, que naissent les agglomérations d'hommes sur notre continent. En Amérique, il n'en est pas ainsi, le principe en vertu duquel les villes naquirent sur le sol des Andes semble avoir été différent de celui qui a présidé à la création de nos villes. Le fait le plus frappant pour l'observateur qui parcourt les ruines de la plupart des villes mortes du Pérou,

c'est la régularité du plan, la disposition et l'agencement général de la cité conçue et exécutée d'après un projet d'ensemble, selon les exigences topographiques et sociales. Il est aisé de comprendre, par ce plan, le bien-être dont jouissait l'habitant d'une cité autochthone et, en même temps, l'effacement de l'individualité dans un ensemble logique et utile.

Les rues courbes, les places irrégulières, les maisons de hauteur et de styles différents et souvent disproportionnés, sont un des caractères ethnographiques de nos races, de même que l'harmonie générale de la cité, la ligne géométrique devenue loi municipale donnent au vieux monde américain son cachet particulier, reflétant comme dans un miroir tranquille son code puissant et obéi, cette vraie grandeur sociale, sans apparat et sans prétention. On étudiait d'avance son terrain, on bâtissait alors une ville comme aujourd'hui on élève une maison ; tout était prévu dans un ensemble parfait que l'on ne saurait obtenir par des améliorations successives. Et lorsque le terrain était inégal, lorsque dans la plaine s'élevait une série de mamelons dont quelques-uns prenaient les dimensions de montagnes, l'ingénieur incasique a résolu la difficulté en transformant les montagnes en terre-pleins à gradins, en faisant servir l'irrégularité même au plan général qu'il avait conçu. On dirait que les indigènes appréhendaient les agglomérations d'individus, qui depuis ont fait naître sur les côtes de l'Amérique équatoriale des fléaux si terribles, inconnus jadis. Toujours est-il que les pâtés de constructions, tout en communiquant les uns avec les autres par de simples voies, ou par des galeries, sont séparés les uns des autres par des cultures de maïs, de coton ou par des jardins. Si, comme il est à supposer, cette disposition a été prise à un point de vue sanitaire, il est évident que l'isolement d'un quartier malade étant facile, l'épidémie pouvait être arrêtée rapidement et sans entraver la vie de la cité.

Cette vie puisait ses ressources dans l'agriculture, qui donnait à l'individu sa nourriture et sa boisson, et lui fournissait son abri et son vêtement.

Quant à l'aspect même des constructions, un Américain, ayant plus d'esprit que de vraie science, a dit que le caractère principal de cet art architectural est de manquer de caractère. Singulière erreur ! Il est vrai que, d'après la conception de l'architecture monumentale moderne, ces édifices manquent de richesse; il est vrai qu'aucun accident n'interrompt la grande ligne horizontale sur laquelle l'œil se repose volontiers, que les grands murs droits ne sont percés que de petites portes, et que les fenêtres sont très rares; il est vrai encore que les colonnes animent rarement cette nudité, qu'aucune statue ne coupe cette monotonie, que des frises tout au plus agrémentent ces grandes surfaces planes.

Mais n'y a-t-il pas un but artistique, inconscient peut-être, mais certain et d'un grand effet, dans cette extrême simplicité ? L'art indigène de cette époque traduit d'une façon surprenante le caractère d'une nation qui s'est sentie assez vigoureuse pour opposer sa force personnelle à la puissance majestueuse de la structure des Andes, avec un goût assez sûr, un jugement assez ferme, une volonté assez hautaine pour corriger, si je puis m'exprimer ainsi, les irrégularités du monde physique.

La grande ligne horizontale des faîtes de ces monuments forme un contraste frappant avec les crêtes volcaniques des Andes, dont la silhouette hardie et capricieuse semble isoler mille sommets secondaires du bloc principal de la Cordillère et en faire disparaîtr e l'unité et la grandeur. L'autochthone a opposé la surface unie et sans relief de ses temples aux rides profondes qui sillonnent les versants abrupts des chaînes de montagnes, et qui en minent souvent la solidité. Son appareil irrégulier figure une mosaïque harmonieuse dans sa monotonie, au milieu du chaos pittoresque de la nature, qui semble lui avoir enseigné son art par antithèse.

Cet emplacement, cette topographie, les difficultés de la mise en œuvre qu'on devine et dont le vulgaire même se rend compte, la vétusté qui entoure la ruine péruvienne, le rôle de victime de l'auteur, tout cela fait naître un respect qui grandit cette œuvre. Et pourtant ces monuments produisent-ils un effet vraiment imposant? Nous ne saurions l'affirmer ; le front de l'observateur ne s'incline devant un monument avec cette admiration qui s'impose, semblable au respect, que lorsque tout d'abord son regard a dû s'élever pour en mesurer la hauteur. Or les dimensions de la plupart des grands monuments péruviens sont, s'il est permis de le dire, trop bien gardées. A une certaine distance déjà, lorsque les proportions de largeur et de hauteur donnent seules une idée de la grandeur du monument, on n'en devine pas la masse imposante. Et cependant, au pied même de la construction, on en admire l'immensité. Un art plus délicat, tout en produisant des œuvres moins *énormes*, en aurait fait de plus *grandes*.

Cela est vrai pour les principales villes du Pérou, pour Pachacamac, comme pour le Grand-Chimu, pour les villes du mont Pashash et du mont Chucana, comme pour Chavin de Huantar, Huanuco-Viejo et toute la région du Cuzco. Ainsi nous voyons sur le Sacsaïhuaman s'élever l'immense forteresse antique qui mesure plus de 315 mètres de longueur. Les trois remparts gigantesques de 5 mètres de hauteur en moyenne sont établis en savants zigzags sous des angles de 56 degrés comme nos tacticiens modernes les construisent pour diriger utilement des feux croisés sur l'ennemi.

Le monument est trop large, l'œuvre ne force pas le regard du spec-

tateur à se porter sur un seul point; elle ne dit pas au profane : regarde, et à l'observateur : admire. Si cela est vrai pour les grandes constructions, cela est plus vrai encore pour les petites, si bien qu'il est impossible de parler des *villes* anciennes de l'intérieur. Les agglomérations d'habitations ne sont en réalité que des villages et parfois des groupes de maisons royales ou de temples. Nous n'avons pas à nous occuper de la raison de ce fait ni de ses conséquences, nous n'avons pas à démontrer qu'elle est dans le caractère non commerçant de l'habitant et dans le développement relativement très lent de la race, ce développement n'étant pas confiné aux efforts individuels. Qu'il nous suffise de constater sommairement l'effet au point de vue de la conception architecturale des villes.

Plaçons-nous pour un instant sur une terrasse d'un des palais qui dominent toujours les cités anciennes et jetons un coup d'œil sur les constructions. Reconstituons pour un instant la maison telle qu'elle a dû exister. Mettons la maison sous son toit, figurons-nous les canaux d'irrigation remplis d'eau, les plates-bandes et les champs couverts de végétation et alors, sur le littoral, dans la plaine, nous voyons des palais princiers dont les murs sont richement ornés de bas-reliefs, des parois de temples éclatants de la pourpre royale et du jaune d'or du soleil; à droite et à gauche, et jusqu'aux bords de cette mer éternelle, des maisons grandes et petites groupées autour de vastes cours, le forum avec ses quartiers et ses loges, l'autel au milieu du sanctuaire à ciel ouvert, aux bouts de la cité, des labyrinthes, et, en dehors, les pyramides ou les *tumuli* sous les sables, on devine des cimetières séculaires.

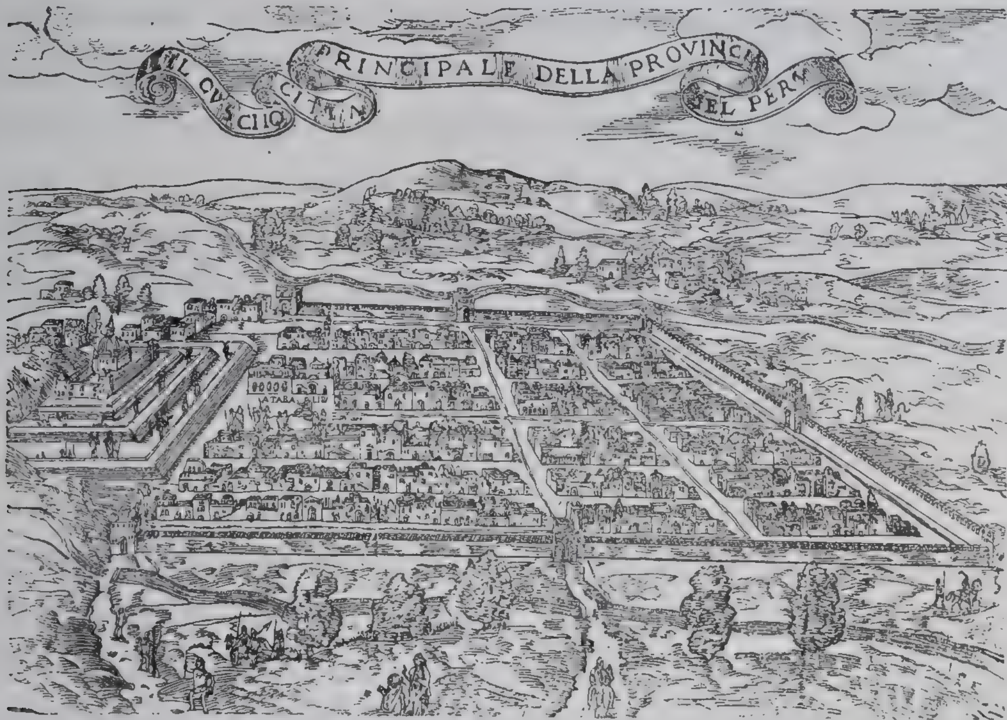
Quel chapitre merveilleux d'histoire sociale contiennent, enfouis dans cette plage, les vastes nécropoles où dorment tant de travailleurs modestes, tant de vaillants guerriers, tant d'artistes inconnus ! Que d'événements pourraient relater les *huacas* des grands dignitaires, des hommes qui ont bien mérité du pays et les humbles tombes de famille où le père et sa compagne reposent avec leurs enfants unis dans la mort comme ils l'ont été pendant leur vie paisible, douce et laborieuse ! Que de souvenirs dans cette ville des morts qui s'étend près de la ville morte[1] !

[1] L'art sud-américain n'a pas eu d'élans grandioses : aussi l'intérêt qu'il inspire et l'admiration que certaines de ses œuvres peuvent faire naître sont très calmes, et naissent non pas d'une façon spontanée, mais plutôt à la suite de raisonnements sur les moyens d'action et le but des artistes. Il faut une certaine préparation pour le comprendre; il faut connaître la vie de ces peuples pour s'intéresser à eux; il faut savoir deviner l'intention artistique souvent masquée par des détails bizarres, des formes conventionnelles, des imperfections d'observation; il faut, en un mot, que la science soit le commentaire de ces travaux, qui à leur tour servent de commentaire à cette science. — Il faut que tous les renseignements sur une série de véritables mystères soient francs et surtout complets : Dans un art qui présente un intérêt plutôt scientifique qu'*esthétique*,

Alors, on oublie la ruine du passé et les ruines qui vous environnent. Elles semblent ranimées. On croit voir les toits jaunes d'or reluire au soleil des tropiques, entourés des champs de culture verdoyants, semblables à des topazes au milieu d'une large rivière d'émeraudes.

Les filets d'eau autour des champs sont comme des chatons d'argent scintillant sous un ciel toujours transparent.

De ville morte que naguère encore était la cité antique n'est-elle pas



Plan de Cuzco datant du seizième siècle. (Fac-similé réduit au quart.)

devenue ville enchantée? Cette morte n'a-t-elle pas repris la sève de la vie?

dans un art archéologique qui doit nous servir de contrôle pour des âges indéterminés, dans un art ethnographique qui doit nous éclairer sur l'origine de son auteur, il faut que le collectionneur soit l'interprète loyal de tout ce qui touche l'objet ancien, l'endroit où il a été trouvé, les conditions dans lesquelles il a été rencontré. Une collection d'antiquités sud-américaines n'a de valeur qu'à cette condition. Ce n'est qu'ainsi qu'elle est archéologique et ethnographique. Elle cesse d'être scientifique et rentre dans le domaine des curiosités lorsqu'elle ne remplit pas scrupuleusement les conditions susmentionnées. Ainsi, M. Montes, dont nous avons parlé avec éloge dans notre récit de voyage, appelle sa collection une collection d'antiquités *cuzqueñas* (provenant du Cuzco), mais voilà un nom tellement général, qu'il n'a aucune portée scientifique. Cependant nous savons que dans cette collection a été incorporée la collection du colonel Montesinos de Cotabambas, les antiquités de Francisco Herrera réunies en partie à Urubamba et à Ollantaïtambo, et en partie au Cuzco. Les cinq cents objets de la première, les cent objets de la seconde, forment donc, en appartenant à des époques et à des auteurs différents, partie intégrante d'une collection provenant presque dans sa totalité de Cotahuacho (région de Antahuaylas), et néanmoins elles se trouvent comprises sous le nom générique d'antiquités *cuzqueñas*. Cette façon de collectionner n'éclaire pas la science sur des vérités inconnues encore de l'histoire américaine. Au lieu d'être un rayon de lumière dans les ténèbres qui enveloppent le passé de ces régions, elle crée un chaos et substitue l'erreur à l'ignorance, car elle entremêle des objets qui, par la diversité de leurs provenances, pourraient donner une idée exacte de la succession des races sur ces terres.

Ne commencez-vous pas à l'entrevoir comme du temps de sa grandeur par un matin, aux premiers rayons du jour — silencieuse mais vivante — l'habitant dormant encore, et son œuvre étalée à vos yeux prouvant l'activité intelligente de ses journées laborieuses?

Passons de la côte péruvienne à l'intérieur du pays, traversons les crêtes neigeuses des Andes, descendons dans les vallées de l'Entre-Cordillère et étudions une de ces villes antiques, le Cuzco par exemple, qui pourra nous servir de type.

Nous voilà revenus pour un instant sur le haut plateau du mont Rodadero au milieu de ces grands sanctuaires à ciel ouvert, le fort du Sacsaïhuaman à droite et le fort et le sanctuaire du Qquenco à gauche; à nos pieds s'étend cette cité grave et imposante qui, au milieu de champs et de jardins, emplit la vallée et gravit les versants qui la limitent à l'est et à l'ouest. Notre regard plonge dans l'atrium des maisons à l'aspect sévère sous leur toit de chaume noirâtre ou de feuilles de maguey aux éclats métalliques, les portes fermées par des tissus en laine de lama ou de vigogne bordent des rues étroites. Oubliant ces bâtisses européennes qui s'élèvent aujourd'hui à côté et sur les ruines de ce passé plein d'enseignements, nous n'apercevons plus que les monuments anciens, cyclopéens ou incasiques; il nous est facile de compléter le plan général de l'antique ville des rois par des constructions toujours rectilignes en schistes gris. Au loin, entre les prairies et les cultures, s'étendent les immenses parcs des lamas prêts à recevoir les troupeaux, cette richesse nationale. Nous voyons les torrents descendre les collines et, aussitôt domptés par l'œuvre de l'habile ingénieur, rouler leurs eaux blanches d'écume à travers les rues étroites de la ville. Retournant par la pensée à la veille de l'invasion européenne, nous demeurons étonné devant ces rues désertes, ces temples silencieux, ces forteresses sans guerriers, ces maisons sans habitants. Cette œuvre nous paraît trop grande, trop vivante, trop palpable pour que son auteur soit si bien mort, que pendant des siècles on a été tenté de douter de son existence. Ces humbles travailleurs n'ont pas mérité un pareil sort et les préoccupations généreuses qui, par un souvenir toujours rajeuni, ont dû empêcher de mourir les nations classiques de notre hémisphère, pourront, dès qu'elles se porteront sur le passé de l'Occident équatorial ressusciter ces peuples. Alors on comprendra cette société qui, jusqu'à ce jour, a figuré dans le grand livre de l'histoire sous les traits à peine lisibles d'un signe hiéroglyphique oublié.

On se dit bien parfois que ces grands centres péruviens sont des chantiers, que l'habitant en est l'ouvrier ou le contre-maître, la maison un

dortoir, la rue le couloir d'un grand atelier; que tout, en un mot, converge vers une seule idée grande et lumineuse. Il n'y a pas eu ce choc de pensées qui, semblable au choc de pierres opaques, fait naître la lumière[1].

Cependant, en dehors des foyers comme ceux que nous venons de décrire et auxquels on pourrait ajouter, au même titre, Huanuco-Viejo, Chavin, Pachacamac et tant d'autres, il y a eu un nombre considérable de villes qui compléteront les traits spéciaux permettant de reconstruire le tableau d'ensemble des centres d'habitation anciens. Ainsi, Sausa, Tarmatambo, les ruines de Chavin de Pariarca d'un côté, peuvent servir comme exemple de villes de second ordre et, d'un autre côté, les travaux des cols de Curamba, de Huaullang, de Sondor, montrent sous un aspect différent la manière dont les anciens s'installaient dans certaines régions et dans des conditions déterminées.

En somme, on peut dire que les villes anciennes, en laissant de côté celles qui étaient à la fois des centres religieux et gouvernementaux fortifiés, peuvent être classées en trois catégories : les sanctuaires, les postes militaires, les centres de travail.

L'emplacement topographique même des ruines prouve que ce groupement est conforme à la vérité. Pour les sanctuaires, on choisissait des val-

[1] Pour la liste des villes anciennes dont il subsiste des traces, voyez le paragraphe suivant sur les routes où les principaux groupes de ruines sont cités comme *stations* du grand réseau des voies de communication dans l'empire autochthone. — Quant aux données générales, on consultera avec fruit : Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. III, cap. xx., p. 99. — D'Orbigny, *Antiquités*, pl. III, IV, VI, XII, et XII. Idem, *Architecture*, t. I, p. 129. Voyez *Partie histo- rique*. Idem, *Vues*, pl. XII, vallée de Cochabamba. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 328. — « Ils avaient des monuments spacieux pour leurs souverains; des temples superbes pour leurs divinités, mais eux-mêmes se contentaient de petites huttes arrondies en dôme, couvertes de branchages et de terre, habitations dont les formes sont encore identiques aujourd'hui. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 131. Voy. Ulloa, *ibid.*, p. 351.) — « Vers le Nord, de vastes maisons de forme oblongue », ajoute d'Orbigny, *ibid.*, p. 131. Voy. Acosta, *Hist. nat. y mor. de las Indias*, lib. VI, cap. xiv, p. 272; Garcilaso, *ibid.*, lib. VII, cap. xxix, p. 261, 257. — « En architecture, ils ne connaissent pas la voûte; cependant leurs monuments annoncent déjà de grandes idées. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 133.) — Emplacement des forts : Garcilaso, *ibid.*, lib. II, cap. xvi, p. 54. Ils se nommaient Pucara. — D'Orbigny en a rencontré plusieurs dans la province de Carangas. Don Jorje Juan y Ulloa (*Relacion del viage*, etc., t. II, p. 652, pl. XVI) les trouve aussi à Quito. « Ils construisirent des forts toujours au sommet des montagnes isolées. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 134.) — Toara. — Place forte de la province des Quichuas. Balboa, t. VI, p. 75. — Quichicaxa (Équateur). — Forteresse construite par les Quichuas, dans la province des Cañaris (Balboa, t. VI, p. 77), et Tumibamba. — Azuay. — Tiocaxas. Pomallaitas (t. VI, 78). — Guachalla (territoire de Huaucavilcas) sud-ouest de Quito. (Balboa, t. VII, p. 81 ; XI, 155 ; XII, 169.) — Forts de Cuzco, décrits par Garcilaso (*ibid.*, lib. VII, cap. xlvii, p. 256), et plusieurs que nous avons rencontrés sur le sommet des montagnes de Carrangas, etc.... Ulloa en décrit aussi (voyez *Noticias americanas*, p. 354, et Jorje Juan y Ulloa, *op. cit.*, t. II, p. 629, pl. XVIII et XIX), des forts spacieux, dit d'Orbigny (*ibid.*, p. 133).

lées retirées, des cirques naturels; pour les postes militaires, de hauts plateaux ou des cols; pour les centres de travail, où les pasteurs de lamas, les tisseurs, les orfèvres, les céramistes et les autres artisans se mê-

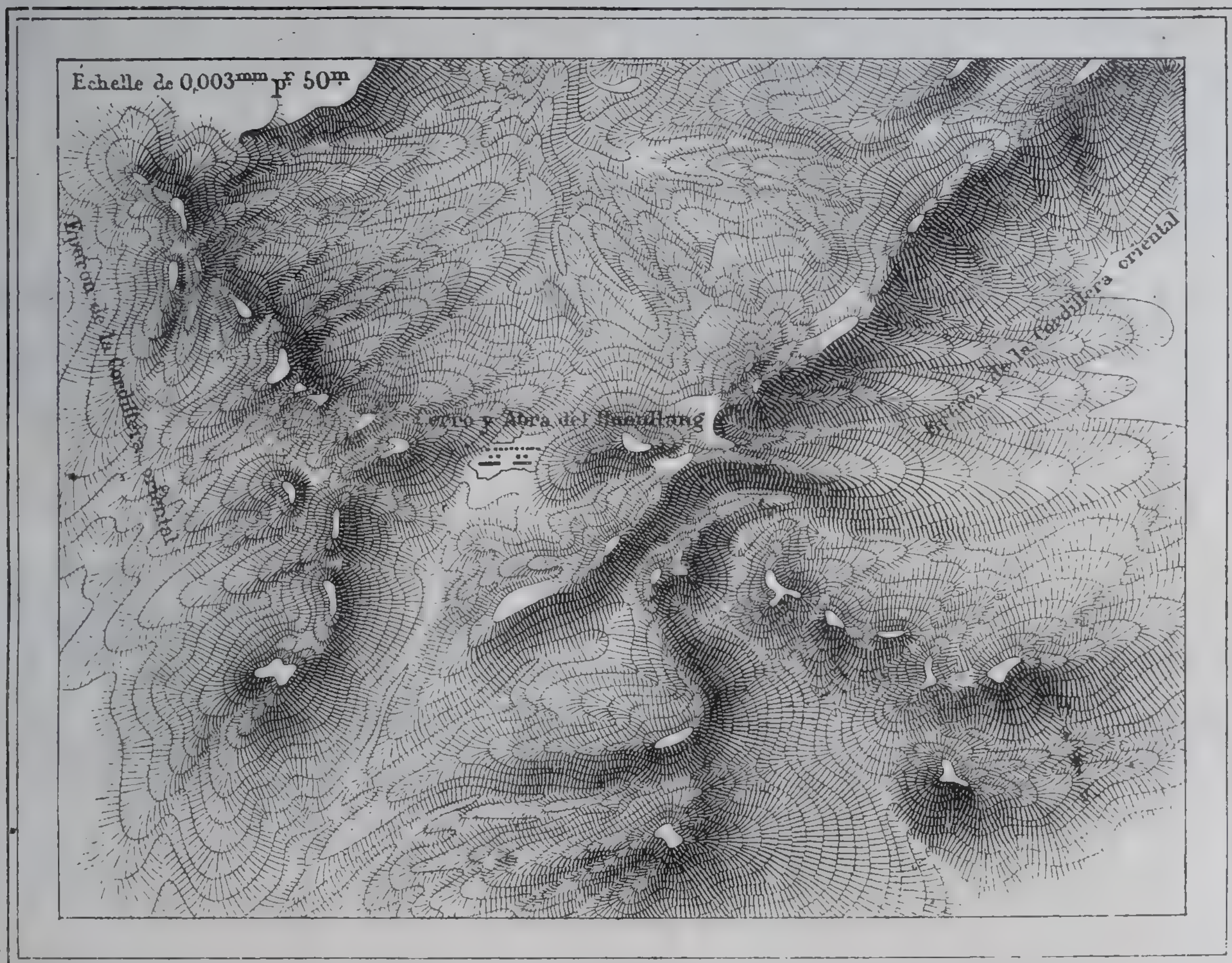
Le Coyor.

laient aux cultivateurs, les grands producteurs du pays, on utilisait les versants, les *marcas* ou terrasses sur les coteaux, ou les vastes plaines.

Nous ne connaissons pas les dieux vénérés au Coyor, près de Namora, mais nous ne doutons point par la topographie même de cette région qu'elle ne

fût sacrée, de même que le Chuquilin, Quonncacha, ou Chavin de Huantar. Qu'on jette le regard sur la carte de ce dernier point et on verra que la *ville* ancienne s'élève au milieu d'un terrain qui semble aménagé pour le but que se proposaient les constructeurs.

Lorsque des profondeurs de cette cuve on monte sur la Cordillère pour la franchir, on sera arrêté par un genre de travaux différents en tous points.



Gravé par Erhard

Fortifications dans le col du Huaullang.

Le Huaullang avec son boulevard antique, en est un exemple frappant. Là encore, l'architecte, doublé d'un ingénieur qui étudiait la conformation du terrain au point de vue stratégique, a si admirablement choisi l'emplacement de son œuvre, que le monde physique semble avoir fait les trois quarts de sa besogne.

Quant aux centres de travail, ils sont établis au milieu de terrains faciles à la culture et si, au point de vue architectural, ils n'offrent aucun caractère saillant, les ruines nous conservent la preuve que les habitants n'en étaient ni plus ni moins artistes, ni plus ni moins pratiques que la majorité des peuples intelligents engagés dans une voie de progrès lent et sûr, fondé sur un travail constant et honnête.

XIV

Routes. — Construction. — But. — Réseau d'ensemble.

Le seul moyen de donner une saine vitalité aux centres de population et d'assurer l'administration d'un grand pays, c'est d'établir entre les villes des communications faciles : aussi le système des communications était-il un des plus puissants leviers de gouvernement sous les souverains indigènes, qui comprenaient et appliquaient l'axiome que celui qui ordonne le plus vite ordonne le mieux.

Les ingénieurs indigènes ont tracé des routes excellentes entre les villes de l'empire[1]. Ces routes sont faites de cette sorte de béton appelée *pilca* qu'on pourrait avec plus de raison appeler macadam. La largeur de ces routes varie entre 5 et 8 mètres; les deux bords ne sont généralement indiqués que par des pierres bien ajustées, de même que les routes de notre pays. Lorsque la constitution des terrains le permet, la route est établie en ligne droite; elle monte et descend les versants des collines. Si le terrain ne permet pas la ligne droite, elle suit les courbes des versants, le bord des fleuves. Dans le premier cas, elle s'attache, pour ainsi dire, à la ligne centrale des élévations du terrain; dans le second cas, en longeant les versants, elle s'appuie sur des murs de soutènement, et alors des pierrées régulari-

[1] Garcilaso, *Commentarios reales de los Incas,* lib. III, cap. VII, p. 80, 1. Zarate, *Conq. del Perù,* lib. I, cap. XIV. Herrera, *Dec.* V, lib. IV, cap. III et IV. Ulloa, *Viage al Perù,* p. 358. Humboldt, *Vues des Cordillères,* t. II, p. 186. « Des *tambos* ou lieux de refuge, qu'ils avaient bâtis de distance en distance, sur les routes, pour le repos des voyageurs, de leurs ponts suspendus sur les torrents, genre de construction qu'ils ont connu plusieurs siècles avant nous. » (D'Orbigny, *l'Homme américain,* t. I, p. 134. Voy. Garcilaso, *ibid.*, lib. IX, cap. XIII, p. 317. Zarate, *ibid.*, t. I, cap. XIII et XIV. Cieza de Leon, *Chronica del Perù,* 1554, cap. XXXVII et LX, p. 189, 101.) Ulloa en a encore vu des restes (*Noticias americanas,* p. 365). « Les auteurs anciens nous ont conservé la description de leurs voies, de leurs chemins tracés au milieu des inégalités des Andes, sur une longueur de quelques centaines de lieues. » (D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 134. Voy. Garcilaso, *ibid.*, lib. VI, cap. VII, p. 180. Zolarzano, *Politica,* etc., 2e édit., 1736. D'Orbigny, *ibid.*, p. 135.)

Voici le tracé des routes anciennes tel qu'il résulte des itinéraires des *conquistadores* connus par les historiographes de la conquête. Ce réseau est donc une reconstitution qui a tous les caractères d'une certitude absolue :

Sur la côte depuis Nasca jusqu'à Tumpis (Tumbez), en passant par Ica avec un embranchement

sant l'écoulement des eaux fluviales en empêchent la destruction. Lorsque les versants sont trop abrupts pour permettre l'établissement d'une route, l'indigène n'a pas adopté le système des chemins en zigzags actuellement en usage au Pérou; il a conservé la ligne la plus courte et il a transformé

sur Huaytara, et plus au nord un embranchement sur Sangalla (Pisco), franchissant les rios de Pisco, de Chincha, de Runahuanac et de Huarcu (Cañete), le chemin passait par Malla et Chillca à Pachacamac, traversant la vallée de Rimac entre les villes actuelles de Callao et de Lima, il touchait près de la pointe de Chillon les terrains de Ancon et de Chancay et se dirigeait sur Huaura près du port de Llacho. Sur les bords du rio de Supe la route atteignait le Chimu-Capac, allant à Guamanmayo sur le fleuve actuel de Barranca et de là par le rio de la Fortaleza aux forts de Parmunca. Après avoir relié les vallées de Huallmi (Huarmey), Casma, Huanbacho (Nepeña), Santa, Chao et Viru, bifurquait au Gran-Chimu (Trujillo, Moche, Mansiche, etc.) et la ligne de la côte traversant les petits fleuves de Chacma et de Pacasmayu, près de leur embouchure, touchait Zaña, Pucalà, Tucmi, Sayanca, Motupi, Copiz (Olmos), et de Zaran, où elle bifurquait une seconde fois, la voie du littoral passa par Pavor, Sullana et la Chira pour aboutir d'un côté à la Huaca, Almotane et Païta, et de l'autre à Puchui et Tumpis.

La voie de l'intérieur depuis Chuquiabo (aujourd'hui la Paz) jusqu'à Quito longeait la côte ouest du lac de Titicaca en passant par Tiahuanaco (et le Desaguadero), Cipita (un embranchement pour Copacabana et les îles du Soleil et de la Lune), Pumata, Chulli, Hillavi Acos, Chuquito, Paucarcolla (et un embranchement pour Silustani et la lagune de Umayo), Xullaca, franchissant le Collao, Puccara et Ayaviri (avec une route spéciale pour Huroro et Asillo) et atteignant, après avoir traversé la région de Canchi, la ville du Cuzco.

C'était un centre important d'où les routes partaient dans toutes les directions. Le réseau de l'Entre-Cordillère se rattachait en ce point à celui de la côte par deux routes dont l'une traversait les domaines de Chumbivillca, l'autre les régions d'Aymaras après avoir touché Cotabambas (Cotapampa). Les deux routes, se réunissant à Tutura, se dirigeaient par les plateaux de Lucana vers Nasca dans le littoral. A Urcos, sur la route du sud, il a dû exister un important embranchement qui, traversant Canchis, Cañas et Cuntisuyo, touchait au village de Arequepay (aujourd'hui la ville Arequipa) pour se diriger par Arica, Pisagua Tarapaca et peut-être le désert d'Atacama dans les régions situées à 30 lieues au nord de Valparaiso (à Coquimbo, il y a des ruines de l'époque incasique). C'est également de Urcos que partait l'embranchement conduisant à Calca, d'où déviant vers l'est, il atteignait Pisacc, Paquartampu, Challapampa, Havisca, Tuno et Pilcupata, pendant qu'en ligne droite il se dirigeait à Yucay et Tampu (Ollantaïtambo), Avasbamba et probablement à Umasbamba sur le versant est de la Cordillère d'où deux routes ont dû conduire à Vilcabamba et à Choquequirao. La grande voie du nord, passant par Anta, Rimactampu (Limatambo), franchissant l'Apurimac et le Pachachaca laissait à sa gauche Quonncacha pour se diriger par Amancay à Curampa. Laissant derrière lui le Pampas, le chemin passait à Vilcas-Huaman, Huamanca-Asancaro (Huanta), Parco, Picoy et Acos, et traversait sur la rive gauche du Angoyaco (rio de Jauja) les domaines des Huancas (avec trois ou quatre embranchements dans les domaines des Indiens Yauyos). De Sausa et Yanampalca la route se dirigeait à Tarma et Cajamalca, s'élevant par les plateaux de Bombon. Du point Pumpu une route se dirigeant d'abord vers le nord-ouest, touchait Cajatampu et atteignait Huaura en passant par Chincha, pendant que la ligne du nord passant par le *cerro de Pasco* et le *Puente del Incas* (probablement à quelques centaines de mètres du Lauricocha), passant par Tomsucancha, se dirigeait sur Guaneso (Huanuco-Viejo). Il est certain que la route allait de là sur Chavin de Huantar, et probable qu'en ce point elle bifurquait, se dirigeant vers l'est, et franchissait la Cordillère à la latitude de Recuay touchant Pachicote, Marcara et Huaritanga pour mettre Parmunca en rapport avec l'intérieur. Entre Pachicote et Andamarca à travers la vallée de Santa, un chemin desservait Huaraz, Carhuaz, Yungay, Caraz, Huaylas, Corongo, Tuctubamba, Pallasca et se réunissait en ce point avec une route qui, dans l'Entre-Cordillère, en passant par Huari Vilcabamba(?), Andaymayo et le *cerro* de Sipa (?) et Conchucos vers le même point, d'où traversant Viracochapampa (et un embranchement sur Marca-Huamachuco), Guancasanga (Cajabamba), Condebamba, Itchoca et le Coyor, il arrivait à Cajamarca. De ce

la pente en escalier. La hauteur des marches est en moyenne de 30 centimètres; la largeur varie selon la force d'inclinaison de la pente. Le long de cette route il y a différentes sortes de constructions :

1° Des maisons de gardes échelonnées à des distances inégales; dans la plaine elles, sont à 1 kilomètre et demi environ les unes des autres ; sur les versants, elles sont plus rapprochées ; sur les pentes les plus abruptes, on compte à peine quatre-vingts pas entre deux postes successifs. On peut donc dire que les intervalles qui les séparent dépendent de l'inclinaison de la montagne et que plus la pente est rapide, plus les maisonnettes se rapprochent. Dans chacune d'elles vivaient un ou plusieurs courriers (*chasquis*).

Au moment du départ du premier, le sifflet aigu d'une *quena* ou de quelque autre instrument à vent donnait le signal conventionnel au second, qui, dès cet instant, se tenait sur le qui-vive, et ainsi de suite. En rappelant le fait que, sur les versants les guérites des courriers étaient très rapprochées, il devient fort probable que toutes les distances ont dû être parcourues à un pas de course d'une vitesse toujours égale : lorsqu'on exigeait d'un *chasqui* qu'il courût en gravissant une montagne, la distance qu'on lui assignait pour cet effort était insignifiante.

Aujourd'hui ce n'est pas une seule locomotive qui sert de moteur pour les trains de grande vitesse, dans leur trajet complet. On calcule le nombre d'heures pendant lequel la pression de la vapeur peut, sans renouveler l'eau de la chaudière, maintenir le train à la vitesse voulue, et au moment et à l'endroit prévus, on remplace, presque sans perte de temps, la locomo-

point deux routes se dirigeaient sur la côte, l'une, par la vallée de Chacma, au Gran-Chimu et au petit port de Huanchaco, l'autre, par la vallée de Nanchoy, à Zaña.

La voie du nord, passant par Cochapampa dans la région de Jaën, devait dévier vers l'est et atteindre Chachapuya et Muyupampa, peut-être même le Huallaga.

Il paraît certain que les communications avec Quito étaient assurées par une voie partant de Zaran (sur le littoral) traversant aussitôt la Cordillère, se dirigeant sur Huancapampa et allant de là par Loja et Cuenca dans la grande capitale du Nord, d'où elle se dirigeait par un dernier embranchement sur le Napo.

On peut donc résumer cet étonnant ensemble de voies de communication, en disant que deux grandes routes se dirigeaient presque parallèlement l'une dans l'Entre-Cordillère depuis Huquiabo jusque dans la région de Jaën, l'autre sur la côte depuis Nasca jusqu'à Tumbez. Une route partant du Cuzco a dû relier la côte méridionale à l'Entre-Cordillère, de même que la route de Zaña à Quito reliait l'Entre-Cordillère du nord au littoral. Les deux grandes routes étaient rattachées entre elles par cinq voies : du Cuzco à Nasca, de Pampa à Huaura, de Guaneso à Parmunca, de Cajamarca à Huanchaco, et du même point à Zaña et par suite à Zaran.

Le littoral se trouva aussi en communication avec les grands affluents de l'Amazone, le Napo, le Huallaga, à peu près à la hauteur de Huanta, l'Ucayali, par ses affluents, à la hauteur de Huanta sur le fleuve du même nom et à la hauteur d'Umasbamba sur le Lucumayo, affluent du Vilcamayo, haut Ucayali, peut-être même le Madre de Dios à quelques lieues à l'est de Pilcopata.

Ce réseau, s'il existait aujourd'hui, réaliserait presque tous les désiderata du commerce et de l'industrie et assurerait l'avenir économique du Pérou.

tive près d'être épuisée par une locomotive nouvelle, contenant une quantité d'eau suffisante pour la continuation du parcours. L'ingénieur des ponts et chaussées, grand maître des courriers dans l'empire des incas, avait, par un raisonnement semblable, calculé la force de résistance du poumon de l'Indien et établi les relais en conséquence.

Il obtenait ainsi un courrier qui traversait les plus grandes distances en courant. Il sut, de cette façon, corriger la faiblesse et l'insuffisance de l'individu qu'il ménageait par le nombre qu'il prodiguait utilement. J'ai fait l'expérience que 1 kilomètre peut être parcouru en quatre minutes par un Indien robuste, ce qui équivaut à dire que, par ce système, les routes ont été parcourues au Pérou sous les souverains autochthones avec la rapidité d'un train dit omnibus.

2° En dehors de ces maisons, il y a eu des *tambos* ou hôtelleries, des parcs de lamas, relais pour ces bêtes de somme transportant des marchandises et enfin les reposoirs, sortes de terre-pleins de peu d'élévation, pourvus de deux ou trois marches sur lesquels on déposait la litière princière ou royale du maître en voyage[1].

[1] On m'avait raconté, parmi les légendes qui, de père en fils, sont venues jusqu'aux Indiens modernes, que l'Inca, à Cajamarca, avait l'habitude de manger tous les jours du poisson frais que lui apportait le courrier impérial de Huanchaco, près Trujillo.

Quand on considère qu'aujourd'hui il faut, au voyageur pourvu de bonnes montures, au moins cinq jours pour parcourir cette même distance de 59 fortes lieues, on est tenté de croire que la légende a présenté comme une coutume un fait absolument exceptionnel.

Après avoir étudié les restes des routes impériales, on finit par concevoir le système des anciens courriers dans son ingénieuse simplicité. Chose presque incroyable, on est amené à trouver tout à fait possible et même probable la légende que nous venons de mentionner.

Réduisons les 59 lieues *coloniales* (la lieue a 10 000 *varas*, environ 8 kilomètres) du chemin actuel à la moitié ou à moins encore du chemin plus direct de l'Inca, réduction justifiée par le fait que les agents-voyers tracent aujourd'hui des routes extrêmement tortueuses en tournant tous les accidents du terrain ; mettons que les 29 lieues et demie de l'ancienne route de Huanchaco à Cajamarca représentent environ 236 kilomètres qui ont été parcourus en neuf cent quarante-quatre minutes, c'est-à-dire en quinze heures trois quarts, et nous pouvons avancer, comme un fait conforme à la plus grande probabilité, que le courrier, partant de Huanchaco, après la pêche du matin (environ à quatre heures), remettait à sept heures du soir, le poisson frais au cuisinier de Sa Majesté à Cajamarca. Il est évident que la légende du poisson avait beaucoup frappé l'imagination des Indiens gloutons, et que, pour cette raison même, elle s'est perpétuée. Cependant on ne saurait douter que les courriers n'aient dû servir à des fins bien autrement importantes.

Disposant de ces télégraphes, l'Inca avait pu devenir le maître incontesté d'une région immense de l'Amérique méridionale. Il n'a vaincu tous les peuples de ces pays par la force qu'après avoir vaincu la distance par les ingénieuses combinaisons de son esprit inventif.

XV

Ponts : Ponts en bois, ponts en maçonnerie ; ponts suspendus ; *tarabitas, Oroyas.*

Il existe au Pérou trois sortes de ponts sur lesquels les autochthones franchissaient des rivières et même des abîmes souvent très considérables.

1° Des ponts en poutres ou en pierre ;

2° Des ponts suspendus ;

3° Des ponts mouvants, sortes de bacs aériens appelés *broyas* au Pérou et *tarabitas* dans l'Équateur anciennement incasique[1].

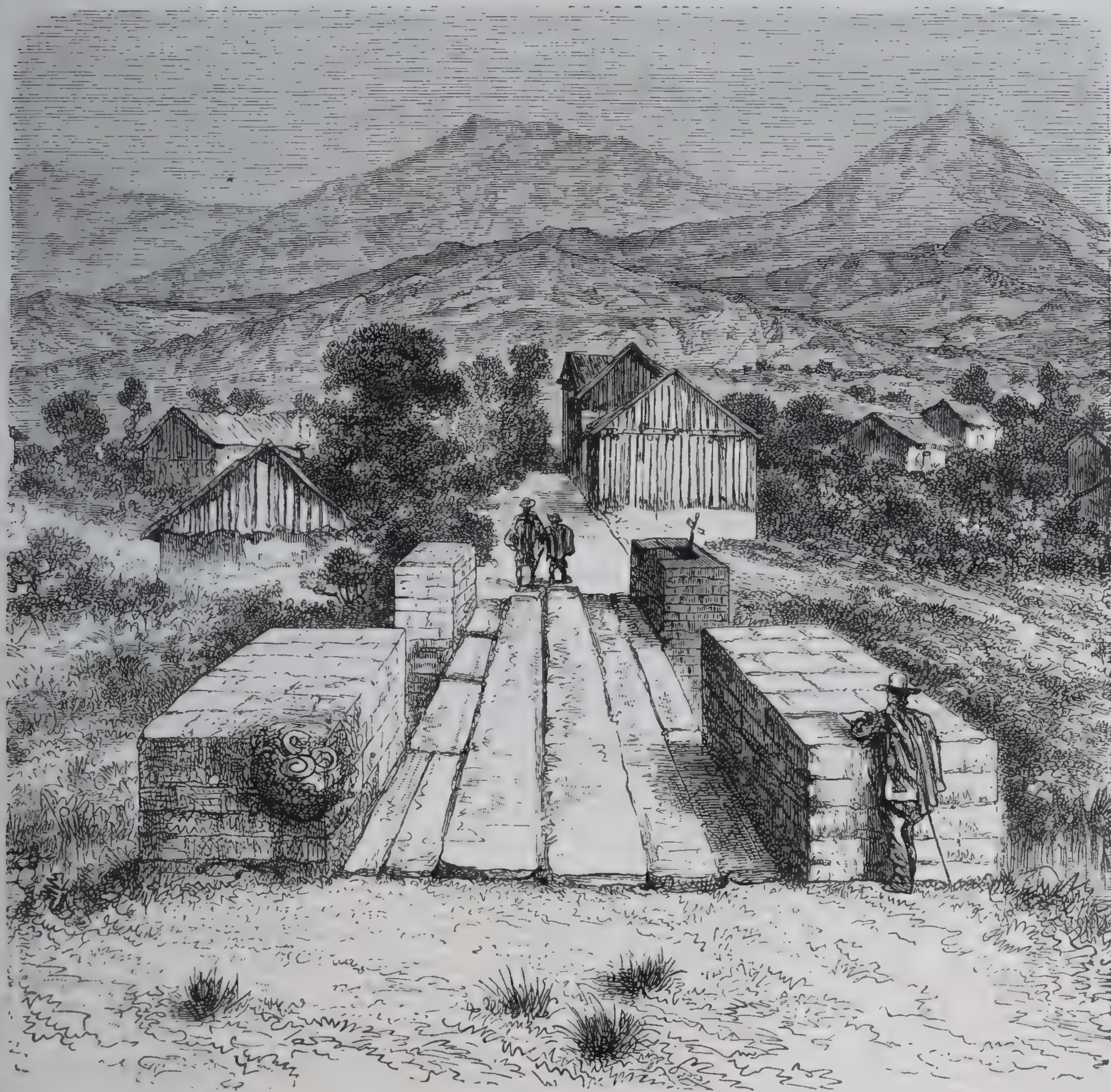
Le premier pont dont se sert l'homme de race primitive est fait par la nature. Au bord du torrent, un arbre, miné par les eaux, tombe un jour, établissant un passage d'une rive à l'autre. Cet accident enseigne à l'homme un moyen sûr de franchir les rivières, et, du temps des Indiens comme aujourd'hui, des troncs d'arbres placés sur des roches rapprochées du bord servaient de ponts.

Il est probable qu'on ne se contentait pas, comme aujourd'hui dans bien des contrées du Pérou, de ces moyens élémentaires et que l'on transformait le tronc d'arbre en poutre régulièrement taillée. Cela résulte d'une thèse que nous avons soutenue antérieurement et d'après laquelle tous les motifs d'architecture étaient imités d'un motif semblable en bois. Or il existe un exemple très intéressant d'un pont ancien en pierre qui se compose de trois dalles, sortes de poutres en granit placées sur deux culées de soutènement. Il nous serait impossible de citer les points géographiques sur lesquels on s'est servi des premiers ponts en bois, car dans l'intérieur, nous l'avons vu, le bois n'a pas résisté à l'intempérie du climat. Quant aux ponts en pierre, imitation évidente du pont en bois le plus perfectionné, on en ren-

[1] Les indigènes n'étaient guère marins. « Il semble qu'ils ont fait usage de bateaux formés de deux ou plusieurs outres de peaux de loups marins, cousues et réunies au moyen de cordes. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 125.) Garcilaso (*Commentarios reales*, lib. III, cap. XVI, p. 94) dit qu'on s'en servait aussi dans les environs du Cuzco. (Zarate, *Hist. de la conquête du Pérou*, ch. VI, p. 23. Jorje Juan y Ulloa, *Relacion*, t. I, liv. IV, ch. IX, p. 226.) — « A Guayaquil, l'ancien Tumpis (Tumbez), où le bois abonde, ils (les Indiens) ne fabriquent jamais que des radeaux grossiers. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 155.).

contre un spécimen admirable à Chavin de Huantar, sur le rio de Mariash (affluent du Tunguragua), entre la ville et le *castillo*. Ce pont se compose de trois dalles d'une longueur moyenne de 6 mètres, reposant des deux côtés sur des assises en forte maçonnerie.

Quelle idée d'une hardiesse naïve que de mettre des pierres énormes d'une rive d'un fleuve à l'autre ! Mais aussi quelle étonnante solidité dans les culées qui, pendant des siècles, ont résisté à la vague furieuse du



Pont, composé de trois dalles, près Chavin.

torrent. L'ingénieur a placé ces piliers à l'abri de deux roches en amont du fleuve, contre lesquelles se brise le courant qui ne peut de cette façon miner la maçonnerie.

Le pont est ainsi absolument établi d'après le principe des grandes portes monumentales que nous avons vues en si grand nombre. Il n'est pas douteux que les Péruviens eux-mêmes considéraient cet art comme primitif. Or la technique au Pérou s'est développée d'une façon normale ;

nous savons que l'on remplaçait pour toutes les œuvres architecturales les grands blocs difficiles à manier par des matières moins lourdes et suffisamment solides. Ainsi nous ne serions pas étonné qu'à un moment donné, au lieu des troncs d'arbres très malaisés à transporter dans un pays si montagneux, on se soit servi de ces tiges d'agavé dont un double plancher offre une solidité suffisante pour le passage de l'homme ou des lamas. La légèreté de ces troncs et, lorsque les pluies y avaient fait leur œuvre, leur flexibilité ont donné probablement l'idée de faire des ponts en *lasos* (cordes en cuir). On en peut voir un exemple sur le fleuve de Tabla-chaca, à un endroit devenu historique par la mort de l'avant-dernier inca, Huascar. L'établissement de ce pont est des plus singuliers. On a fiché dans le sol, sur les deux rives du fleuve, une série de vingt morceaux de troncs d'agavés; on a tendu entre ces piliers, qui ne dépassent le niveau du sol que de 20 centimètres environ, des cordes en peau salée de lama, semblables aux cordes d'une guitare. Sur ces cordes, on a mis un plancher fait de troncs d'agavé fendus au milieu, plancher qui n'a qu'un poids minime et qui offre au voyageur un passage sûr si les cordes sont solides et bien tendues. On a bientôt compris que ces *lasos* résistaient moins que des cordes en fibres qu'on tirait des feuilles de cette même agavé, et, en plusieurs endroits, il subsiste encore aujourd'hui des ponts établis exactement comme celui de Tablachaca, avec cette seule différence qu'au lieu de vingt *lasos*, il y a cinq ou six cordes. Ces ponts présentent un seul inconvénient sérieux, c'est que, lorsqu'une de ces cordes se casse, il est pour ainsi dire impossible de la remplacer sans démonter l'ouvrage entier. Cet inconvénient a probablement provoqué l'invention des véritables ponts supsendus, invention qu'on attribue à l'inca Yupanqui. Ces ponts consistent en deux cordes énormes, d'un diamètre de 30 centimètres en moyenne, qui passent sur des piles en maçonnerie et sont amarrées à 5 ou 6 mètres de la pile à un point d'arrêt fixé dans le sol. Le plancher du pont est suspendu; aux câbles sont attachées des chaînettes verticales, qui, à des distances égales, soutiennent les deux grandes cordes horizontales sur lesquelles reposent les traverses qui forment le tablier.

La *oroya*, ou pont mouvant, tient à la fois des éléments de ce dernier pont et du pont en *lasos*. Il se compose de deux piliers en maçonnerie, en pierre ou en troncs d'arbres solides, fixés aux bords opposés d'un fleuve ou d'une crevasse. Un *laso* sans fin traverse l'abîme en entourant les piliers. A chaque moitié de ce *laso* est attachée une corde, et un panier pouvant contenir un homme est suspendu à cette machine. Au moyen des cordes, on fait mouvoir le *laso* sur les jougs en bois des piles dans un sens ou dans

un autre, de sorte qu'il est facile de faire passer le panier d'un bord à l'autre. On rencontre encore beaucoup d'*oroyas*, notamment sur le Magdalena, à 8 lieues à l'ouest de Cajamarca; il y en a cinq grandes dans la vallée de Jauja, etc. Cependant la largeur de certains fleuves forçait les Indiens à inventer des ponts plus importants que ceux qu'on pouvait installer d'après les systèmes décrits plus haut. Aussi n'ont-ils pas tardé à trouver le système des piles dans le lit même du fleuve, divisant ainsi le cours d'eau en un



Pont en fibres de maguey sur le rio de Pachachaca.

ou plusieurs bras, et fractionnant la force de résistance du pont, subdivisé ainsi en plusieurs ponts successifs. L'exemple le plus frappant en est fourni par le grand pont situé au-dessous de la forteresse d'Ollantaïtambo, sur le fleuve de l'Urubamba, qui mesure en cet endroit 104 mètres de largeur. Au milieu du fleuve se dresse une pile immense en maçonnerie de 15 mètres de long sur 12 mètres de large et sur 9 mètres et demi de haut. Deux ponts suspendus reposent sur la pile, et sur les deux rives de l'Urubamba. La pile, qui a dû être construite pendant une saison de sécheresse, se compose d'une vingtaine de blocs énormes servant de fondations. Le reste de la maçonnerie est d'appareil moins colossal. Afin d'empêcher le courant du fleuve de miner cette œuvre, les ingénieurs indigènes ont roulé dans le lit, à 20 mètres en amont du pont, un bloc granitique de grandes dimensions, à 10 mètres plus haut un second bloc moins

considérable, et enfin, à 6 mètres plus haut, un troisième bloc, plus petit encore. Ils ont contraint ainsi le fleuve, dès ce point, à se partager en deux bras, et la force du courant se trouve, par ce moyen si simple, neutralisée eu égard au pilier central du pont d'Ollantaïtambo. Le Pérou a été, du reste, non seulement dans les temps les plus anciens, mais jusqu'à nos jours, très privilégié sous ce rapport. Il a eu des ponts suspendus environ trois siècles avant l'Europe, des ponts en pierre peut-être quelques milliers d'années avant nous; à l'heure actuelle encore, il possède, dans les ponts de pierre construits par les Espagnols, les arches les plus hardies et les plus solides qu'il soit possible d'imaginer. Tels sont les ponts de Corongo, Colpa, Andahuaylas, et surtout le merveilleux pont du Pachachaca, dont l'arche unique mesure 42 mètres et dont le point central se trouve à 49 mètres au-dessus du niveau de l'eau. Bien plus, le Pérou possède même en fait de ponts en fer les constructions les plus étonnantes, hardiment jetées par les ingénieurs nord-américains sur les abîmes que franchit le chemin de fer de la Oroya et dont le plus élevé, mesurant 8 mètres de plus que les tours de Notre-Dame, conduit en trois minutes le voyageur émerveillé d'un versant à l'autre, pendant que naguère encore il fallait un minimum de six heures pour descendre péniblement en zigzag la côte abrupte et remonter plus péniblement encore la pente opposée.

XVI

Le Pérou ancien vu à vol d'oiseau avant et depuis la conquête.

Avec les éléments que nous avons désormais réunis, il ne nous sera pas impossible de reconstituer dans notre esprit l'aspect général du Pérou avant la conquête espagnole[1]. Effaçons pour un moment de notre souvenir les

[1] Fidèles à notre principe, nous ne résumons que les données positives; mais nous croyons devoir ajouter, d'après les auteurs les plus autorisés, les grandes lignes du mouvement social au Pérou. Acosta, *Hist. nat. y mor.*, etc., lib. VI, ch. XIII, p. 272. Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. II, ch. XI, p. 47. « Le Cuzco pris pour centre de leur royaume, ils divisaient celui-ci en quatre grandes portions. » (D'Orbigny, l'*Homme américain*, t. I, p. 137.) Le nom de ces régions était : *Colla-Suyu*, région du sud; *Chincha-Suyu*, région du nord; *Cunti-Suyu*, région de l'ouest; et *Anti-Suyu*, région de l'est. *Tahuantin-Suyu*, comme les Indiens appelaient le Pérou, veut dire : pays des quatre régions. Acosta, *ibid.*, p. 271. Garcilaso, *ibid.*, ch. XIV, p. 51. « L'ordre de division est réellement admirable. Dans chaque gouvernement tout le peuple était subdivisé sous autant de chefs distincts, par dix mille, par mille, par cent, et enfin par dix habitants, dont chacun ne devait s'entendre qu'a-

images qui se sont déroulées sous nos yeux comme un long panorama pendant le cours de notre voyage.

Voyons le pays à vol d'oiseau, voyons-le avec la couleur, ou, si vous aimez mieux, la toilette dont le Péruvien autochthone l'avait orné lorsqu'il était le maître. Ce qui frappe tout d'abord et attire le regard ce sont deux grandes lignes grises qui courent du nord au sud, l'une sur la côte et l'autre dans l'Entre-Cordillère : ce sont les deux routes des incas ; de l'est à l'ouest, une série de lignes transversales, assez rapprochées les unes des autres, se rattachent à leurs extrémités aux deux grandes lignes grises, comme autant d'échelons fichés dans les immenses montants d'une échelle. Ce sont les routes qui mettent en relation le littoral et l'intérieur des terres.

Le long de ces routes, des groupes de constructions, les unes petites, les autres majestueuses, s'élèvent au milieu de vertes cultures ; des canaux d'irrigation dessinent sur le sol les mailles d'un filet d'argent ; les flancs des montagnes sont transformés en énormes terrasses sur lesquelles se manifeste et se développe une paisible civilisation.

Aujourd'hui, plus de grandes routes royales, plus de ces groupes imposants de monuments en granit habités par les hommes ; le dieu des Péruviens est maintenant logé dans des bâtiments en pierre, et l'homme végète

vec son chef le plus immédiat, et ainsi par échelons, de sorte que l'inca était instruit des moindres détails sur tous ses sujets. » (D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 157.) Les incas avaient toujours pour souverain pontife leur oncle ou du moins leur plus proche parent, qui dépendait entièrement d'eux. (Garcilaso, *ibid.*, liv. I, ch. II, p. 44.) « Sous le nom d'incas héréditaires, ils exerçaient une autorité d'autant plus illimitée qu'ils commandaient comme dieux et comme rois, en annulant tous les pouvoirs religieux et politiques. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 157.) « Non seulement un individu ne pouvait changer de bien qu'autant qu'il convenait aux chefs, mais encore les professions étaient héréditaires. Ils étaient tous fixés sur le sol natal, sans qu'aucun d'eux pût changer de condition. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 131. Voy. Acosta, *ibid.*, ch. XVI, p. 276.) « Les métiers, comme le gouvernement, étaient héréditaires, » ajoute d'Orbigny, *ibid.*, p. 135. Acosta, *ibid.*, lib. I, cap. XXV, p. 54, Barcelona, 1591. Garcilaso, *ibid.*, lib. VII, cap. XV, p. 18, dit : « Puzo *nuestro padre el sol* » (c'est l'inca qui parle). Acosta, *ibid.*, lib. V, cap. II, p. 198, et cap. XII, p. 215. Garcilaso, *ibid.*, lib. I, cap. IV, p. 37, 34. Ulloa, *Noticias americanas*, Entretien. XX, p. 300, 376, 356. « Nous avons vu que l'inca, fils du soleil, envoyé par lui pour civiliser les peuples, était investi des pouvoirs politiques et religieux ; pourtant on ne le regardait pas comme dieu, et moins encore comme le moteur de toutes choses, le créateur du monde. Ce n'était pas même le soleil son père, mais bien Pachacamac, le dieu invisible, révéré en cette qualité. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 157. Voy. Garcilaso, *ibid.*, lib. I, cap. XXVIII, p. 37 et 51.) « A l'Inca seul était réservé un siège ou une litière dorée sur laquelle on le portait. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 134.) Acosta (*ibid.*, liv. II, ch. XX, p. 280) dit qu'il y avait eu deux lignées d'incas : la seconde commence à l'inca Roca, qui renouvela les lois et donna de nouveaux règlements au royaume, mais la chose ne paraît pas prouvée. Le royaume était borné dans son origine à un cercle de 20 lieues autour du Cuzco, dit d'Orbigny (*ibid.*, p. 157. Voy. Garcilaso, *ibid.*, p. 34, 37, 67, 77, 261, 321). Leurs poètes, leurs musiciens, l'inspiration, leur génie (D'Orbigny, *ibid.*, p. 130. Acosta, *ibid.*, 1591, liv. VI, cap. VIII, p. 226, et Garcilaso, etc.). — On sait que les incas étaient orateurs, qu'ils savaient agir sur les masses par l'éloquence ; on sait encore que leurs historiens devaient avoir de la mémoire et du jugement (D'Orbigny, p. 130. Garcilaso, *ibid.*, lib. II, cap. XXIV, page 63) ; des idées de médecine (D'Orbigny, *l'Homme américain*,

dans des cabanes en pisé. Les canaux d'irrigation sont desséchés et les fleuves en débordant ont effacé les cultures ; les murs de soutènement des gradins qui avaient transformé les versants de la Cordillère en terrain arable sont tombés, et le versant inculte stérile reparaît partout.

La couleur s'est effacée, le monde péruvien s'est dépouillé de son vêtement fait de vertes cultures ; il s'est dépouillé de sa parure, couronne murale composée de mille monuments donnant asile à un grand peuple ; il s'est dépouillé de la route que parcouraient les chasquis, ceinture puissante qui maintenait les longs plis majestueux du manteau dont la nudité du pays était recouverte.

Les villes qu'on aperçoit sont isolées les unes des autres, ce sont des îlots habités dans un immense désert ; entre ces villes, l'existence sociale ne se manifeste que par saccades ; le mouvement régulier a cessé depuis longtemps ; la vie subsiste encore, mais non pas la vie saine et calme fondée sur une activité perpétuelle, sur le travail de tous ; les efforts ne sont plus harmoniques, et voilà pourquoi le présent est devenu le triste linceul du passé.

t. I, p. 130. Garcilaso, *Commentarios reales de los Incas*, lib. VI, cap. xxxvi, p. 218.) On sait avec quelle exactitude des centaines, des milliers d'hommes de cette nation exécutaient, même à une distance considérable, les moindres ordres de leur inca. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 127. Acosta, *Hist. nat. y moral de las Indias*, lib. VI, cap. xviii, p. 277. Garcilaso, *ibid.*, lib. II, cap. xiii, p. 49.) — Ils avaient des lois fort sages. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 130. Acosta, *ibid.*, lib. VI, ch. xii, p. 271.) — La justice se rendait équitablement et d'une manière toute paternelle. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 138.) On en trouve la démonstration dans les épreuves auxquelles les soumettait leur éducation guerrière. (Garcilaso, *ibid.*, lib. VI, cap. xxiv, p. 202, et aussi Garcilaso, *ibid.*, p. 69, 76, 97, 109.) — Ils ont montré qu'ils pouvaient combattre avec bravoure. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 128. Garcilaso, *ibid.*, liv. I, chap. xxv, p. 290, loi dictée par Manco-Capac, lib. V, cap. xii, p. 144.) Les conquêtes armées étaient toujours accompagnées de la plus grande clémence et l'on n'avait recours à la force que lorsque la bonté restait sans pouvoir. (D'Orbigny, *ibid.*, p, 138. Acosta, *ibid.*, lib. VI, cap. xiv, p. 227. Garcilaso, *ibid.*, liv. II, chap. xiii, p. 49.) — Les lois étaient sévères et entraînaient toujours la mort du coupable. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 138. Acosta, *ibid.*, lib. VI, cap. xv, p. 275. Garcilaso, *ibid.*, lib. V. cap. i, p. 131.) Les terres, propriété exclusive de l'État (D'Orbigny, *ibid.*, p. 137 et 138. Acosta, *ibid.*, p. 225. Garcilaso, *ibid.*, p. 132) étaient réparties tous les ans, suivant le besoin des familles, et divisées en trois parties (D'Orbigny, *ibid.*, p. 138) : une pour l'inca, une pour le Soleil (Garcilaso, *ibid.*, lib. V, cap. ii, p. 133), la troisième, la plus considérable, pour tous les habitants, qui la cultivaient ensemble en chantant. — D'Orbigny, *ibid.*, p. 138 : « Les anciens auteurs citent comme la plus grande richesse du pays les nombreux troupeaux des Indiens. » Voy. Garcilaso, *ibid.*, p. 57, 185, 285, 242. — « Tous les Quichuas, suivant les lieux qu'ils habitaient, étaient et sont encore pasteurs et agriculteurs sur les plateaux élevés. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 130.)

SCULPTURE

I

Sculpture sur pierre.

La sculpture ancienne[1] est un des sujets les plus curieux d'études ethnographiques; malgré les grands défauts des œuvres, on éprouve une sorte de sympathique admiration pour leur auteur. Le pauvre artiste, sans ciseau d'acier, sans instruments perfectionnés, a vaincu le granit, la diorite, le porphyre. Nous ne saurions mieux faire comprendre tous les patients efforts nécessités pour la confection de ces ouvrages, qu'en citant l'opinion de notre savant ami, M. Émile Soldi :



Terre cuite trouvée à Puno. — Représentant un indigène sculptant (avec un ciseau et une pierre en guise de marteau) un bas-relief. Derrière lui, apparaît une figure terminée rappelant les bas-reliefs du linteau de Tiahuanaco. (Réduct. au septième.)

« La façon d'exécuter le bas-relief en pierre dure par les Péruviens, dit-il, dérive complètement du traitement que subit la matière.

« Le sculpteur péruvien est dominé par celle-ci et en est esclave. Aucun art n'a montré à quel point l'impuissance technique peut donner aux productions d'un peuple, pourtant très bien doué, un côté grotesque amené par cela même qu'il ne veut pas s'avouer vaincu.

« Tous les bas-reliefs sont également formés d'une simple silhouette en découpure méplate sur un fond méplat.

[1] Notes sur la sculpture. D'Orbigny, *l'Homme américain*, t, I, p. 129. — Voyez *Antiquités*, pl. X, fig. 4, 5, 6 ; pl. 9, fig. 5 (partie historique). « Leur sculpture était dans l'enfance, puisque souvent les membres de leurs statues n'étaient pas détachés du corps. » (D'Orbigny, *l'Homme amér.*, t. I, p. 133.) — Cuzco, *Temple*, avec sculpture. (Tschudy, ch. XVI, p. 496.) — Cuzco. (Gibbon, *Exploration*, ch. III, p. 58, § 1 ; p. 80, § 2.) — Cuzco, *Idoles sculptées*, oiseau. Quetzalcohuatl, granit. (Gibbon, *ibid.*, ch. III, p. 63, fig. 10.) — Trois serpents ondulants (p. 67, fig. 23).

« Le corps de l'homme ou de l'animal, enlevé ainsi sur le fond de la pierre, a une saillie variant depuis un centimètre jusqu'à un décimètre. La forme en reste toujours à l'image géométrique de la première ébauche, et la simplicité forcée à laquelle cette silhouette est amenée donnerait de la difficulté à comprendre le sujet, si quelques traits déterminatifs, obtenus par les rayures ou des gravures sur les formes ou plans en saillie, ne permettaient de comprendre que deux anses représentent parfois deux bras terminés par deux ou trois lignes gravées, indiquant les doigts. Le sujet exprimé de cette façon n'est pas sans analogie avec les figures des hiéroglyphes égyptiens ; mais il se tient aussi loin de ceux-ci que l'outil en pierre est inférieur à l'outil d'acier.

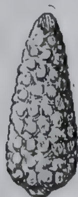
« La perfection la plus grande à laquelle l'artiste se soit élevé, c'est d'avoir su mettre plusieurs plans découpés les uns sur les autres, formant jusqu'à sept ou huit étages, chaque étage correspondant à la saillie d'un membre du corps ou d'un organe de la face. De telles particularités donnent comme très probable l'explication suivante de la technique qui les a amenées : le granit ou le porphyre était scié en plaques avec du fil d'agavé et de l'émeri. Un dessin grossier du contour indiquait la partie de l'épaisseur à enlever. Celle-ci était obtenue soit par le sciage de certaine portion que l'on éclatait habilement, soit par le martellement à l'aide d'une pointe de silex ; enfin, à l'aide de pierres plates ou polissoires et d'eau mêlée d'émeri, on frottait la surface des plans, de manière à enlever la trace des éclatements et du morcellement[1]. »

Le sculpteur péruvien a parfois fait des œuvres en ronde-bosse, mais alors on peut plus que jamais dire que la matière l'a dominé ; il s'est emparé d'un bloc ayant les formes générales d'une figure ou du corps humain ; il a accentué ces formes, mais ce système même explique qu'il est impossible de parler d'un canon de proportion. Voilà pourquoi sa statue reste toujours à l'état d'ébauche, pourquoi on ne saurait considérer ses attributs comme voulus. Le hasard a fait le bloc roulé, le sculpteur a complété le hasard ; et nous verrons dans la description des quelques œuvres sculpturales qui subsistent que si, dans les formes générales de son bloc, il ne trouvait pas à loger un bras, à développer le nez, il faisait des camards et des manchots.

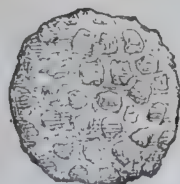
Passons rapidement en revue les principales représentations d'hommes, d'animaux, de fruits, qui nous restent. La sculpture sur pierre n'existe pas

[1] Cette œuvre ainsi obtenue, à quelques exceptions près (Tiahuanaco, Chavin de Huantar, etc.), servait d'ornementation aux murs des constructions péruviennes dans lesquelles elles ont été scellées par l'architecte.

sur la côte, les seuls spécimens qu'on y trouve sont des mortiers servant à écraser le maïs. Or ces mortiers ne sont en réalité que le résultat de l'usage



Epis de maïs, basalte noir, trouvé dans une grotte au Sacsaïhuaman. (Réduct. à la moitié.)

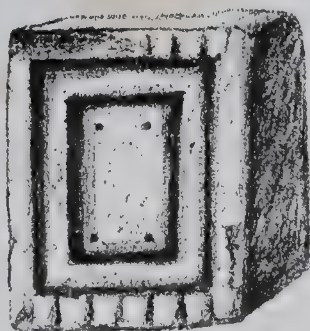


Plat de *mote* (maïs), basalte noir et stuc brun, trouvé dans une grotte près du Quenco. (Réduct. à la moitié.)

auquel ils étaient destinés. Je m'explique. Il est évident, lorsqu'on observe attentivement ces mortiers, qu'ils n'ont pas été faits par des sculpteurs et



Mortier en granit (Réd. au septième).



Marbre blanc travail de sculpture commencé, trouvé près de Puno. (Réd. aux deux tiers.) Propriété de M. Callado (Rio-de-Janeiro).

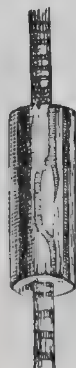


Pilon en granit. (Réduct. au quart.)

livrés à ceux qui devaient s'en servir; le Péruvien a pris un grand caillou plat, sur lequel à l'aide d'un second caillou il écrasait les graines. Le frotte-



Basalte noir.



Lapis-lazuli.



Serpentine.



Jadite.

FUSAÏOLES EN PIERRE DURE TROUVÉES A PARAMONGA. (Réduct. aux deux tiers.)

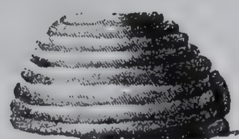
ment continu usait la pierre et y creusait peu à peu une sorte de cuvette : on arrivait ainsi à faire un mortier sans le vouloir.

Le travail le plus simple du sculpteur a consisté dans la confection de

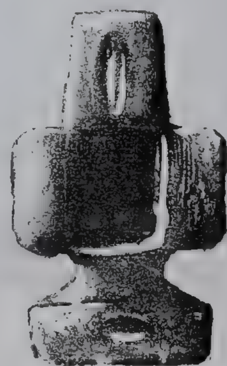
fusaïoles, une pierre plate trouée au milieu. Mais il ne faut pas s'y méprendre; parmi ces fusaïoles, il y en a quelques-unes qui sont en pierre dure, ornées de dessins gravés dans la matière résistante. Grandissez la fusaïole huit ou



Tête de chouette, granit, trouvée au mont Chucana. (Réd. au dizième.)



Serpent enroulé, basalte noir. (Réd. au douzième.) Musée Montes, au Cuzco.



Poisson (?), granit gris, trouvé dans la région de Puno. (Réd. au cinquième.) Musée national de Rio-de-Janeiro.



Tête de *cuy* (cochon d'Inde), granit, trouvée au mont Chucana. (Réd. au dixième.)



Oiseau (pigeon), granit, trouvé au mont Chucana. (Réd. au dixième.)

dix fois, et vous arrivez au casse-tête. Des étoiles à 6 et 8 rayons en granit sont les œuvres les plus belles de ce genre.

A côté de ces œuvres dites primitives, on trouve dans l'intérieur, surtout



Mortier en marbre rouge non terminé, trouvé au Quenco. (Réd. au quart.)



Mortier en granit. (Réduct. au sixième.)



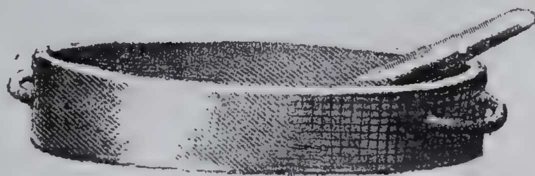
Mortier en granit. (Réduct. au sixième.)



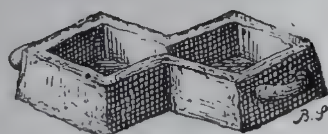
Mortier et pilon en serpentine verte. (Réd. au septième.)

dans la région sud, des mortiers faits avec le plus grand soin. Là, le creux a été obtenu d'une manière ingénieuse. On établissait une série de trous assez rapprochés les uns des autres et semblables aux alvéoles d'une ruche, puis on cassait les parois qui les séparaient et, par le frottement, on égali-

sait le fond de la cuvette. Le maître des postes à Casabamba possède deux



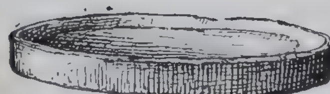
Basalte noir. (Réd. au sixième.)



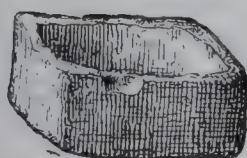
Mortier en marbre rouge. (Réd. au sixième.)



Fragment de mortier en marbre vert. (Réd. au quart.)



Mortier en serpentine verte. (Réd. au dixième.)



Mortier en granit gris. (Réd. au vingtième.)



Mortier en granit gris. (Réd. au dixième.)



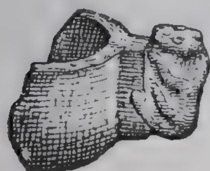
Mortier double en serpentine verte. (Réd. au cinqᵉ.)



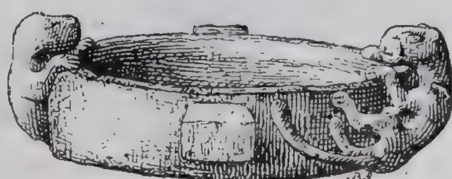
Mortier en marbre blanc. (Réd. au septième.)

MORTIERS TROUVÉS AU SACSAÏHUAMAN, PRÈS DU CUZCO.

pièces de ce genre, en serpentine verte trouvées au Chuquilin : une cuvette et un mortier.



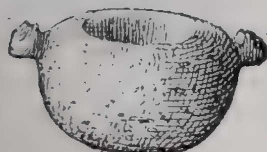
Fragment de mortier, granit gris. (Réd. au neuvième.) Un puma en haut-relief sur l'anse.



Serpentine verte. (Réd. au septième.) Deux pumas en haut-relief.



Basalte noir. (Réd. au septième.) Des pumas en bas-relief sur les anses. — Il en existe un semblable dans le musée de M. Montes, au Cuzco.



Granit noirâtre. (Réd. au huitième.) Les anses représentent des têtes de pumas.



Basalte (probablement postérieur à la conquête) noir. (Réd. au septième.) Les anses représentent des têtes de bélier. — Il en existe un semblable au musée national de Rio-de-Janeiro.



Marbre brun. (Réd. au septième.) Trois lamas en bas-relief sur la paroi extérieure.

MORTIERS TROUVÉS A SAN-SEBASTIAN, PRÈS DU CUZCO.

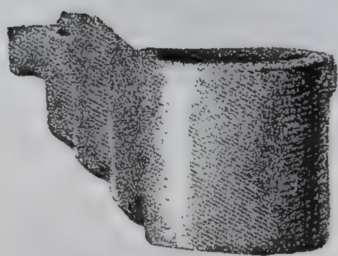
La cuvette a 35 centimètres de diamètre et 11 centimètres de profondeur.

Le diamètre du mortier est de 28 centimètres, sa hauteur extérieure de 22 centimètres, et sa profondeur de 16 centimètres.

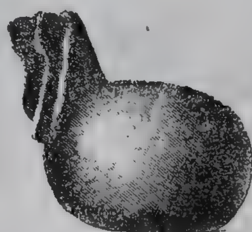
Nous avons trouvé dans une grotte du Sacsaïhuaman un mortier en marbre rouge dans lequel le dernier travail de polissage n'a pas été fait et qui, dans son état imparfait, nous dévoile les procédés de fabrication.

Les anses des mortiers dans l'intérieur des terres représentent parfois des têtes d'animaux ou des animaux entiers. Le sculpteur a employé le mode déjà décrit de l'éclatement et du frottement. Citons ici un de ces mortiers auquel deux têtes de lion servent d'anse; une couple d'autres sur les anses desquels des lions apparaissent en bas-relief; un troisième dont les parois sont ornées de lamas en haut-relief et, enfin, le mortier le plus parfait que nous ayons trouvé et sur lequel apparaissent deux grands lézards en ronde-bosse qui semblent s'accrocher aux bords du mortier et regarder curieusement dans l'intérieur. Le mouvement général de ces bêtes n'est pas seulement une imitation exacte de la nature, il est encore tout à fait remarquable par sa disposition ornementale.

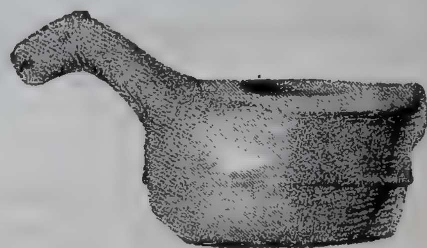
Dans le Sud, le sculpteur a su donner aux vases la forme du lama assis.



Basalte noir, trouvé sur le *cerro* de Soudan, près de Cotahuacho (région de Andahuaylas.)



Serpentine noirâtre, trouvée dans une grotte près de Puquiura, au nord du Cuzco.



Marbre brun, trouvé dans une grotte non loin de Lucre, au sud du Cuzco.

Mortiers ou brule-encens, représentant des lamas assis. (Réduct. à la moitié.)

Il a perforé le dos de la bête et a établi ainsi des brûle-encens d'une forme conventionnelle. Les attitudes de ces animaux sont assez variées, malgré le manque de variété absolu du sujet. Dans ces petites dimensions, le sculpteur a fort bien dominé sa matière; il la domine encore dans les bas-reliefs à un ou plusieurs plans. Citons-en les principaux :

Élément de frise en granit d'une des salles du temple du Pashash. — Il en existe deux spécimens au Pashash et à Cabana.

Frise (méandre). — Se trouve au Pashash, à Cabana et à Chucana, près de Huandoval, granit gris.

Canard de la *puna*. — Bas-relief dans le plan, granit gris. Provenance, Pashash. Se trouve actuellement à Cabana.

Bas-relief dans le plan. — Animal fabuleux. La crinière et la langue se

terminent par une tête de fauve. Granit jaunâtre. Provenance, Pashash. Se trouve actuellement à Cabana (p. 167).

Bas-relief sur trois plans plats. — Hibou. Schiste jaunâtre. Provenance, Pashash. Se trouve actuellement à Cabana.



Tête d'homme (mâchant une boule de coca) (Cabana), granit gris. (Réduct. au sixième.)



Marbre blanc trouvé dans la région de Puno. (Réd. au deux tiers.) Propriété de M. Callado, à Rio-de-Janeiro.



Tête d'homme (Cabana), granit gris. (Réd. au huitième.)



Bas-relief en serpentine, amulette d'une Indienne de Cajabamba.



Granit gris trouvé dans la région de Puno. (Réd. au onzième.) Propriété du musée national de Rio-de-Janeiro.

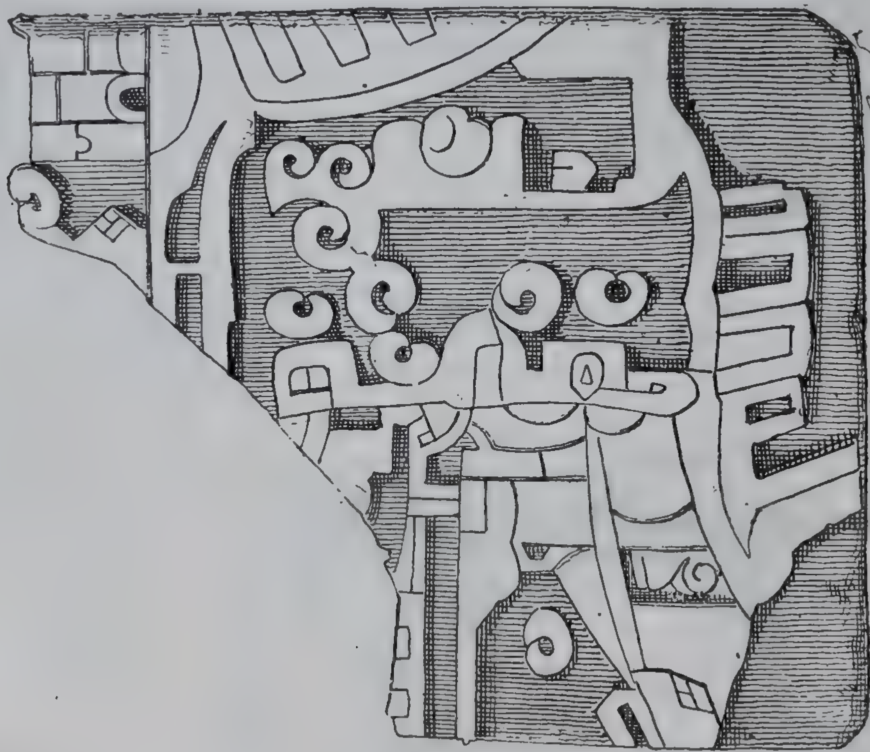
Bas-relief dans le plan. — Oiseau de proie (peut-être condor) tenant une tête humaine dans ses serres. Grès jaune. Provenance, Pashash. Actuellement scellé dans le mur sud de l'église de Cabana (p. 169). Animal fabuleux (légèrement indiqué). Bas-relief à plusieurs plans plats. Schiste jaunâtre. Provenance, Pashash. Se trouve actuellement à Cabana.

Le dieu Soleil entouré de quatre animaux fabuleux. — Bas-relief dans le plan. Porphyre brun-rouge. Provenance, Pashash. Se trouve scellé dans le mur de l'église de Cabana (page 702).

Figure d'homme très-sommairement indiquée. — Granit gris. Provenance, Tiahuanaco. Propriété du musée de la Paz.

Tête humaine en granit. — Se trouve à Huari (département d'Ancacho, Pérou). Jadis, par la bouche grande ouverte, s'échappait l'eau d'une *acequia* (page 709).

Bas-relief dans le plan. — Guerrier orné d'une couronne de plumes



Bas-relief méplat, schiste ardoisier jaunâtre. (Réd. au seizième.)
Se trouve sur le pont de Chavin de Huantar.

tenant d'une main une massue et la tête de l'ennemi de l'autre. Porphyre brun noir. Provenance, Pashash. Se trouve actuellement à Cabana (p. 496).

Deux têtes de colonnes. — Les colonnes n'ont que $1^{m},45$ de hauteur. Le devant est orné d'une tête de *cuy* (cochon d'Inde) ; les autres côtés portent des gravures sur deux plans. Provenance, Huamachuco. Entrée du temple.

Bas-relief. — Se trouvant actuellement muré dans le pont Chavin de Huantar dans une niche des assises. Schiste ardoisier jaunâtre, dont une couche a fourni le relief sur une seconde couche qui sert de fond.

Tête de statue colossale. — En porphyre bleuâtre, couverte de dessins symboliques en gravure. Se trouve actuellement à Collo-Collo (Bolivie), à 2 lieues au sud de Tiahuanaco, à 10 lieues au nord-ouest de la Paz.

Monolithe de Chavin de Huantar. — Granit blanchâtre recouvert de



Monolithe couvert de bas-reliefs méplats des souterrains de Chavin.

bas-reliefs dans le plan, ce bloc supporte actuellement une des galeries souterraines de l'ancien château-fort de Chavin de Huantar.



Statue d'homme à Tiahuanaco.
Hauteur $2^{m},31$.



Statuette trouvée dans le lac de Umayo près des tombes de Silustani. (Réd. au douzième.) Propriété du musée national de Rio-de-Janeiro.



Statue de femme à Tiahuanaco.
Hauteur $2^{m},28$.

Statue de Tiahuanaco. Sculpture en grès, représentant un homme assis,

vêtu d'une chemise et coiffé d'un turban. La seconde statue de Tiahuanaco, représente une femme coiffée d'un turban, soutenant son sein de la main gauche ; elle fait pendant à la précédente.

Statue en porphyre, représentant un homme debout, coiffé d'un bonnet et tenant dans chaque main des armes ou sceptres, groupe de Pumachaca.

Cette statue si curieuse n'est pas la seule du même genre que nous ayons rencontrée au Pérou. Nous n'avons qu'à citer dans le nord, près de Cajabamba, la statue singulière qui est la propriété de M[me] Calderon, ou la statuette en lave trouvée dans la lagune de Umayo (p. 577).

Passons enfin à l'œuvre capitale de la sculpture péruvienne, nous voulons parler de la fontaine de Quonncacha (p. 291).

La vue de cet ouvrage rappelle la légende d'Atlas soutenant le monde sur ses épaules. Ce monde n'était pas encore le globe terrestre dont l'existence dans l'imagination populaire date à peine du milieu du seizième siècle, mais un monde qui avait son bon côté et son revers. Or ce bloc de Quonncacha est un monde aussi, le monde incasique dans un vase immense, une de ces *ollas* dont nous connaissons tant de spécimens et tant de variétés.

La nature et l'art y sont réunis : la montagne et la maison, le torrent et le canal d'irrigation, le lac et le bassin, le versant et l'escalier, le mamelon et le terre-plein, la gorge et le tunnel, la *bocamina*, le *socabon*, y sont représentés. C'est une œuvre de philosophe : le penseur qui l'a conçue avait observé et compris la lutte du civilisateur indigène contre la nature rebelle. Il a senti la grandeur imposante de ces régions et il a donné une expression à cet ensemble de faits au moyen desquels l'industrie humaine a conquis d'immenses domaines inhospitaliers. Il nous montre cette fière Cordillère aux entrailles de feu, aux flancs ardents, à la crinière de neige supportant depuis des siècles l'œuvre du vainqueur. Il nous montre des torrents dévastateurs endigués, domptés, et prêtant des eaux désormais inoffensives aux cultures de l'indigène. Il nous montre le trône en granit du maître souverain de ces contrées, d'où ce grand mouvement de progrès bienfaisant est parti, d'où il s'est propagé.

C'est l'œuvre d'un artiste dont l'imagination fait connaître le vrai sous des formes poétiques et pittoresques. Il aperçoit et représente dans les contours capricieux de ces roches et de ces montagnes des figures animales, des formes humaines. Sous l'effet de la couleur des teintes vives de ces roches, il voit s'animer ces êtres fantastiques : quand la brise passe par le chaume, c'est leur crinière qui se meut; lorsqu'aux rayons du soleil équatorial, les

vapeurs blanches qui pendant la nuit reposent sur le froid versant s'élèvent, par bouffées, il pense voir sortir le souffle des narines de ces monstres gigantesques. Fils de la montagne, la *Sierra* inanimée se pénètre dans son imagination de ce souffle puissant de vie qui caractérise la nature pour celui qui, vivant toujours au milieu d'elle, en comprend le mouvement éternel.

C'est le travail d'un maître en son art, d'un maître qui aime son œuvre, qui veut que son œuvre vive. La pluie aurait rongé ce bloc; il a su le disposer de telle façon que, loin de la détruire, elle lave et approprie cette sculpture qui résiste aussi à toutes les intempéries du climat.

Les canaux d'irrigation et les bassins permettent un écoulement régulier des eaux, les plateaux, les terrasses, les terre-pleins, les sièges, sont légèrement inclinés de sorte que peu d'instants après que la dernière goutte de pluie est tombée sur le bloc, l'eau s'est écoulée et ne ronge plus la matière. N'est-ce pas là encore une imitation de la nature qui, sous les phénomènes de l'intempérie, des éléments déchaînés, renaît rafraîchie à une sève et une beauté nouvelles ? Certes, cet immense bloc sculpté est un des exemples les plus curieux et les plus complets de la naïve fantaisie, de la justesse d'observation, de l'imagination qui conçoit et du talent qui reproduit. Elle est péruvienne, cette œuvre, bien péruvienne et rien que péruvienne[1].

Et si, maintenant, nous considérons dans son ensemble l'œuvre sculpturale en pierre des Péruviens, nous devrons reconnaître les efforts incroyables de ceux qui maniaient le ciseau et triomphaient, à force de patience et d'énergie, de la matière la plus résistante. Si leur œuvre n'atteint ni la beauté de l'œuvre grecque ni la majesté de l'œuvre égyptienne, ni la vie de l'œuvre indienne, elle dit ce qu'elle doit dire, naïvement, il est vrai, mais clairement. Cela suffisait au sculpteur autochthone et cela suffit aujourd'hui à l'historien.

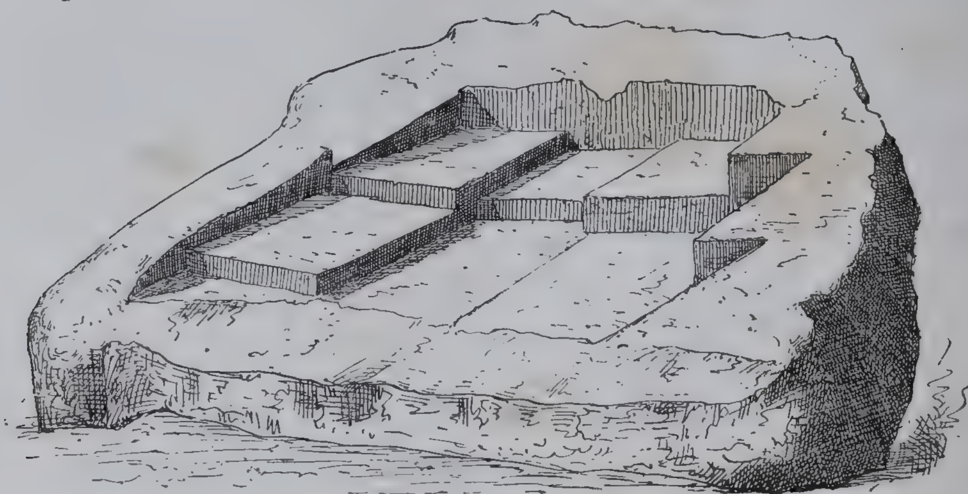
La sculpture péruvienne sur pierre a servi à représenter des êtres ou des symboles vénérés, elle a servi à faire des vases dont le prêtre avait besoin sur son autel; elle a servi aussi à représenter des rois, des maîtres du pays; elle a eu enfin un but domestique, car elle a fait produire des ustensiles de cuisine et des sièges de luxe. Elle a même, dans certains cas, enveloppé dans

[1] J'ai estampé et dessiné cette œuvre qui n'a été vue et dessinée qu'une fois (en 1849) par M. L. Angrand. C'est grâce à ces croquis admirables qu'une reconstitution complète de cette œuvre a pu être menée à bonne fin. Dans ce travail nous avons été admirablement secondé par M. E. Soldi, grand prix de Rome. Le *fac-simile* moulé d'abord en plâtre et plus tard en béton aggloméré a figuré à l'Exposition universelle (groupe VIII, salle des Missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique). On a fait une véritable fontaine, et l'eau remplissant les bassins et les canaux faisait comprendre à l'observateur cette œuvre unique en son genre.

un sarcophage indestructible le corps de celui dont elle a agrandi l'existence et affirmé le pouvoir[1].



Hachette en pierre polie (basalte), trouvée près de Qonncacha.

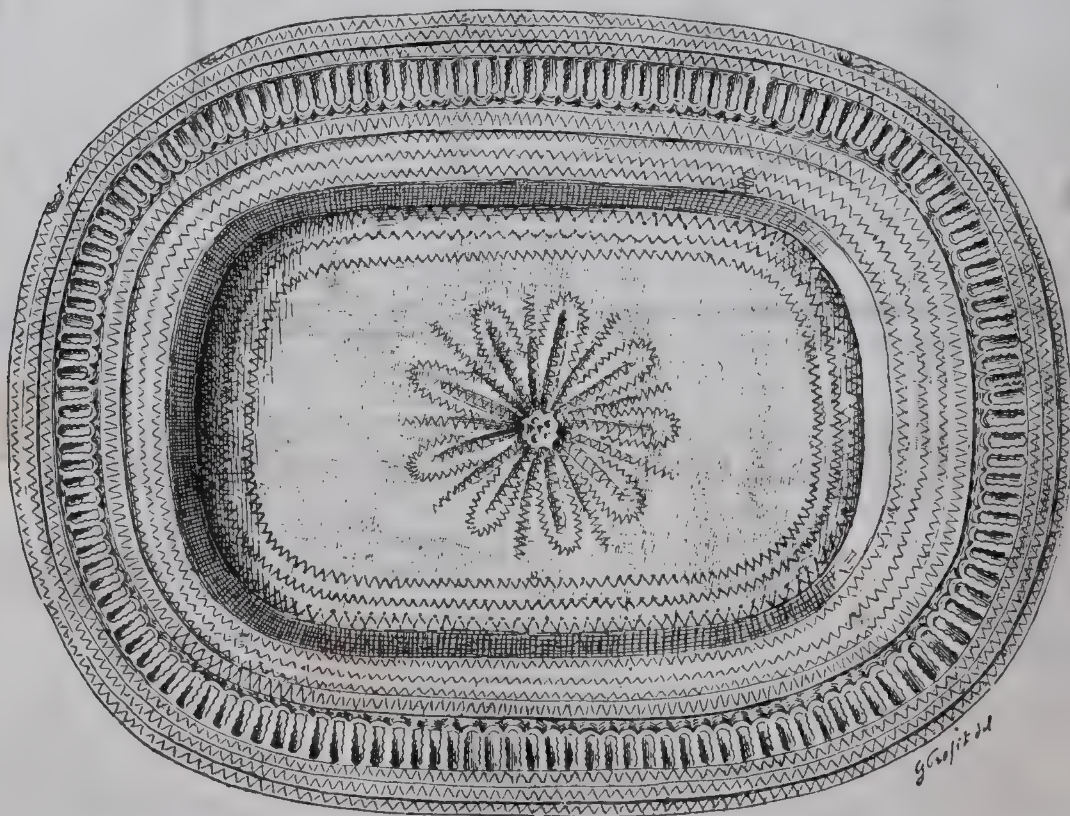


Siège en granit sculpté du mont Rodadero.

[1] Il est intéressant de voir ce qu'est devenu cet art après la conquête. Pendant la vice-royauté, la sculpture s'est bornée au rôle décoratif que l'architecte catholique lui assigna. Des têtes d'anges, des saints et des saintes, dans la position raide et droite que commande la béatitude d'un côté, et l'exiguïté de la niche pour laquelle ils étaient destinés de l'autre, des arabesques, de petites colonnes, de petites rosaces, de petites frises, de petites croix, voilà tout ce qu'on demandait pendant trois siècles au sculpteur péruvien. En un mot, cet art ne s'est pas développé depuis la conquête; l'importation espagnole n'a pas été greffée sur des éléments indigènes. Ces derniers sont restés enfantins. A Ayacucho, il y a des *aficionados*, c'est-à-dire des amateurs qui sculptent, dans la jolie pierre de Huamanga, espèce d'albâtre blanc et transparent, des figurines qui ne laissent rien à désirer comme raideur et qui, sans que leur auteur ait eu à lutter contre les difficultés des sculptures anciennes, ont tous les défauts des œuvres antiques.



Mouton en *piedra* de Huamanga, travail des *aficionados* de Ayacucho, imitation des travaux indigènes de l'antiquité. (Réd. à la moitié.)



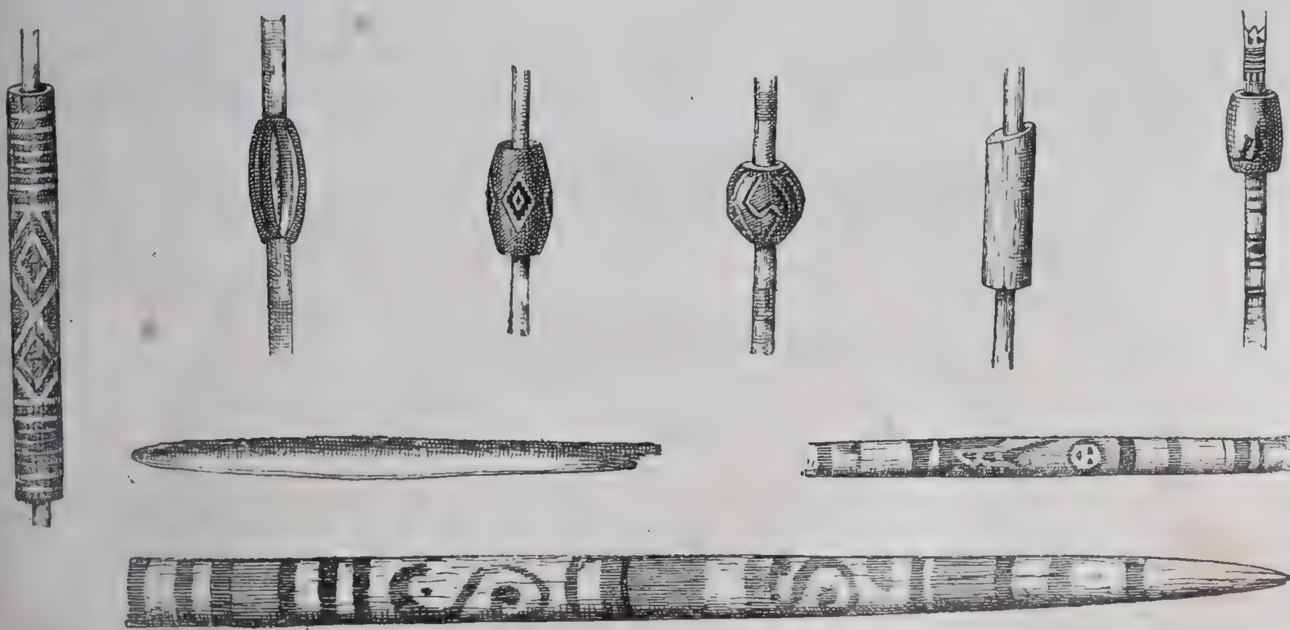
Plat en *piedra* de Huamanga, travail des *aficionados* de Ayacucho. Imitation des œuvres espagnoles. (Réd. à la moitié.)

II

Sculpture sur bois, os et corail.

La sculpture sur bois offrait aux artistes péruviens presque autant de difficultés que la sculpture sur pierre. En effet, le bois blanc n'existe guère et les bois de *chunta* qu'ils employaient sont d'une dureté excessive.

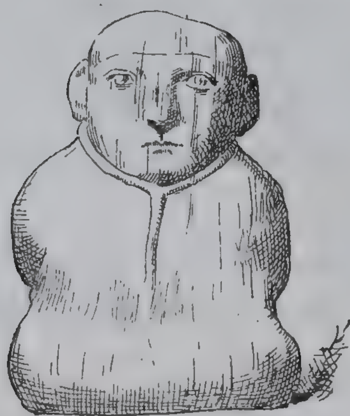
Il nous serait difficile de dire si les travaux en bois dur étaient rares ou nombreux, car si la matière était difficile à travailler, elle se conservait infiniment moins que la pierre ou la terre cuite; l'humidité dans l'Entre-Cordillère et le salpètre sur la côte la rongeaient et la détruisaient assez vite. Cependant, il en reste assez de spécimens pour qu'on puisse juger ce que produisait cet art dans ses débuts et quel point de perfection il a atteint. Les instruments les plus simples qu'on ait faits au Pérou, en bois, sont



Fusaïoles en bois sculpté, trouvées à Ancon.

des fuseaux. Souvent, on les décorait, on les peignait; d'autres fois, on leur donnait un cachet artistique en les sculptant, soit au centre (sorte de *fusaïole* dans la masse), soit aux extrémités. On sculptait encore les outils du tisserand, les navettes, les métiers, les armes. L'artiste faisait des poupées représentant grossièrement des hommes, des femmes ou des ani-

maux ; il creusait des vases dans le bois en évidant des blocs ou des plats



Bois de *chonta* (prisonnier)



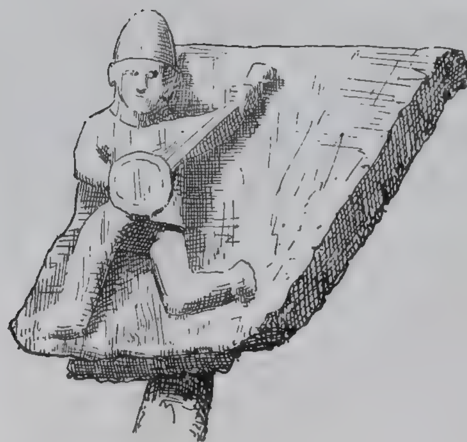
Bois de *chonta* (prisonnier), partie supérieure d'un bâton de commandement.



Bois de *chonta* (prisonnier).



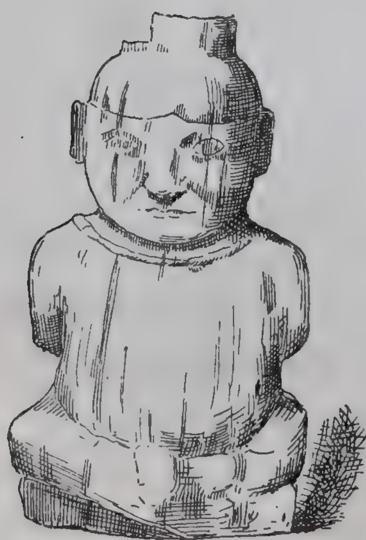
Vase en bois de *chonta* (prisonnier).



Bois de *pisonay* (guerrier).



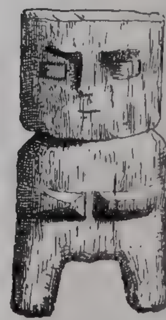
Vase en bois de *chonta* (prisonnier).



Vase en bois de *chonta* (prisonnier).



Bois de *pisonay* (guerrier).



Bois de *marapimna*, trouvé à Arica. (Réd. au quart.)

Sculptures en bois trouvées dans les dépôts de guano des îles Lobos. (Réd. au quart.)

qu'il faisait reposer sur des pieds dont quelques-uns sont ses chefs-d'œuvre.

Parfois encore, il gravait des dessins, notamment sur l'écorce des cucurbitacées servant de vases. Lorsque l'écorce offrait assez de résistance, il découpait ces dessins en enlevant à peu près la moitié de l'épaisseur et il incrustait de la nacre ou des os. Il faisait un travail analogue sur le bois, et nous avons trouvé un vase en *chonta*, dont le côté extérieur est couvert de dessins ayant une profondeur de près d'un millimètre.

Les creux sont remplis de couleurs laquées; cependant ces sculptures sont arrivées en certains cas à un degré incontestable de perfection. Les bouts supérieurs des hampes de lance, des bâtons de commandement, des sceptres, sont souvent intéressants. Là encore, comme dans toutes les autres œuvres, nous voyons une variété dans la production, une multiplicité dans les formes qui surprennent. Telles sont les hampes trouvées sur les îles Lobos et qui à cette heure appartiennent au Christy Museum, à Londres. Tels sont encore, dans un ordre d'idées plus élevé, des statuettes, peut-être des portraits trouvés au même endroit...

L'os et la nacre ont souvent été employés par le sculpteur péruvien, mais



Cure-oreille en os, trouvé au Cuzco (Réd. à la moitié.)



Ornement central d'un bandeau frontal, nacre, trouvé à Ancon. (Réd au sixième.)



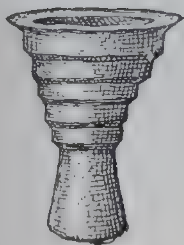
Flûte sculptée dans un tibia, trouvée à la Cajamarca. (Réd. au quart.)

il n'a pas su tirer tout le parti de cette matière première et tous ces travaux sont très primitifs. Il existe un certain nombre de représentations d'oiseaux, de lamas et d'hommes en os, mais ces productions ne révèlent en aucune façon un artiste à imagination ni même un observateur intelligent du milieu. Les objets les plus curieux en ce genre sont, sans contredit, les flûtes en tibia ou en os d'oiseau, parfois couverts de dessins. Le corail a surtout servi à faire des colliers dont on en retrouve un grand nombre.

ORFÈVRERIE

L'Indien autochthone était mauvais mineur, cependant il savait non seulement installer des lavages d'or, mais il savait extraire le minerai de la montagne et le métal du minerai. Le procédé qu'il employait mérite d'être cité. On disposait le minerai en l'amoncelant sur une pierre de basalte ou sur du marbre très poli, on entourait le monceau de *taquia* sèche, et, autour de ce brasier, les Indiens s'accroupissaient soufflant avec des chalumeaux. Après refroidissement, il était facile d'enlever le métal qui avait coulé sur la pierre polie.

Les Indiens ne connaissaient pas seulement l'art de marteler et de souder



Vase en argent martelé et repoussé, trouvé à Chancay. (Réd. au cinquième.)



Tulpo en bronze, trouvé à Pachacamac. (Réd. au quart.)



Tulpo trouvé à Tarmatambo. (Réd. au quart.)



Tulpo en bronze, orné d'un jaguar, trouvé à Chancay. (Réd. à la moitié.)

de façon à faire disparaître toutes les soudures, ils connaissaient aussi la fonte. Quant au martelage, ils en ont laissé des spécimens remarquables ; ce sont surtout des vases en or dont le repoussage et la finesse sont dignes d'éloges[1]. Ils sont arrivés à superposer des métaux, à faire en quelque

[1] Humboldt (*Vues et monuments*, in-8°, t. I, p. 314). Nous possédons plusieurs haches et autres instruments d'un mélange assez dur de cuivre et d'étain (remplaçant le fer). — D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 133. — Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. III, cap. XXIV, p. 103. — Zarate, *Conquista del Perù*, cap. VI, et trad. franç., 1725, p. 25. « On se rappelle la description des jardins d'arbres factices de Tumbez et du Cuzco, faits avec des métaux ». (D'Orbigny, *ibid.*, p. 133.) — Petites figurines en or, soufflées, assez bien exécutées. Antonio Ulloa en parle aussi (*Noticias*

sorte un travail de damasquinage. Citons à cet égard le *tulpo* que nous



Tulpo en cuivre rouge, orné d'une tête de lama, trouvé à Ancon. (R. à la moitié.)



Tulpo, damasquinage ou incrustations de cuivre rouge dans du cuivre jaune, orné d'une tête de *puma*. (Réd. au tiers.)



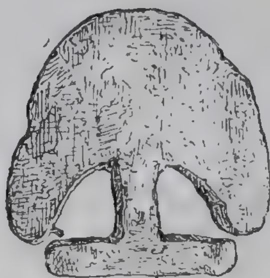
Topo en argent, trouvé au Tambo, près de Jauja. (Réd. au cinq^{e}.)



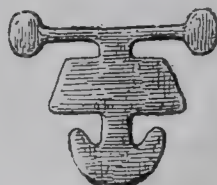
Topo en argent, trouvé à Chancay. (Réd. au cinquième.)



Ornement d'un bandeau frontal, cuivre rouge couvert d'une mince couche d'or, trouvé dans un mausolée du *cerro* de Sipa. (Réd. au six^{e}.)



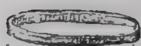
Hachette en bronze, trouvée près de Puno. (Réd. au quart.)



Ornement d'un bandeau frontal, or, trouvé près de Chavin de Huantar. (Réd. au huitième.)



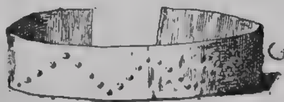
Hachette en bronze trouvée près de Puno. (Réd. au tiers.)



Bague en argent, trouvée à Tambuinga. (Réd. aux deux tiers.)



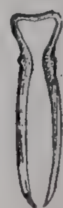
Bague en or, trouvée à Ancon. (Réd. aux deux tiers.)



Bracelet en or, trouvé à Paramonga. (Réd. à la moitié.)



Épiloir en argent, trouvé à Infantas. (Gr. natur.)



Épiloir en argent, trouvé à Infantas. (Gr. natur.)

avons trouvé à San-Sebastian près du Cuzco. Parfois, ils ont été amenés

americanas, p. 376). — « Ils avaient poussé assez loin l'art du martelage, malgré l'imperfection des pierres dont ils se servaient comme outils, et beaucoup de leurs ouvrages étaient creux ». (D'Orbigny, *ibid.*, p. 132, 133.)

à faire de véritables dorures d'objets en cuivre. M. G. Cisneros a découvert à Sipa une foule d'objets en cuivre doré; or la dorure est tellement mince, que l'on se demande comment elle a pu être faite sans galva-



Cure-oreille en argent, perroquet militaire (*ara militaris*), trouvé à Ollantaïtambo. (Grandeur naturelle.)



Cure-oreille en argent, trouvé à Chancay. (Gr. naturelle.)



Cure-oreille en argent, *cephalopterus ornatus* (Geoff.), oiseau du groupe des Cotingas, trouvé à Chancay. (Gr. natur.)



Cure-oreille en bronze, *sula variegata* (T. Ch.), famille des pétianides, trouvé à Paramonga. (Grandeur naturelle.)



Cure-oreille en bronze, perroquet mangeant une banane, trouvé à Ancon. (Gr. nat.)



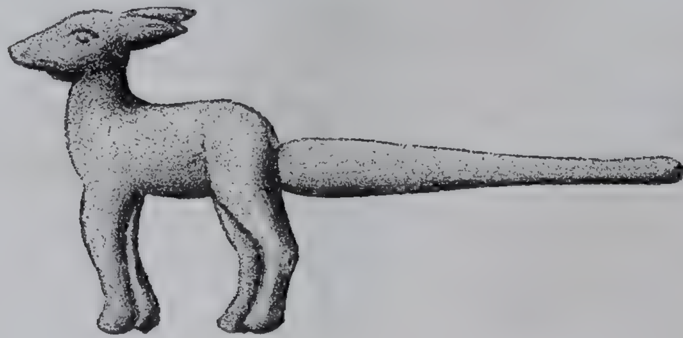
Cure-oreille en bronze, *Felis*, trouvé à Ancon. (Gr. natur.)

noplastie. On a retrouvé quelques-uns de ces objets, des ornements ou des bijoux de femme, minces comme du papier. J'ai brisé l'un d'eux dans un coin du bas : je l'ai examiné avec un microscope grossissant 200 fois et

la couche d'or paraissait avoir à peine l'épaisseur d'une feuille de papier.

Cette collection si curieuse appartient aujourd'hui à M. Raimondi.

Les Indiens avaient assez de confiance dans la solidité du métal pour faire



Cure-oreille en cuivre, lama guanaco (*auchonia guanaco*), trouvé près du Cuzco. (Gr. nat.)



Cure-oreille en argent, orné d'une figurine, trouvé à Pachacamac. (Gr. naturelle.)



Topo en argent, orné d'un torse d'homme trouvé près du temple de San Domingo au Cuzco.



Topo en argent, orné de deux têtes humaines, trouvé près de Puno. (Grandeur naturelle.)



Cure-oreille en argent, trouvé à Chancay. (Grandeur naturelle.)

des objets en or ayant à peine un dixième de millimètre d'épaisseur. C'est ainsi que, dans des papillons, la disposition des ailes, celle du centre de gravité et la légèreté permettent, si on les lance en l'air, de les voir longtemps et gaiement tourbillonner et voleter avant de retomber à terre. Le colonel Rosas, de Trujillo, qui avait trouvé, après de longues fouilles, plus

de cinq mille de ces papillons a eu le vandalisme de les faire fondre pour en retirer la valeur en or. Il a obtenu ainsi une somme de 200 piastres,



Topo en or, orné d'un personnage portant un enfant dans ses bras et d'un chien (*alcoce*) à une chaîne, trouvé à Cajamarca. (Agrandi d'un tiers.)

Cure-oreille en bronze, orné d'une figurine tenant un fruit à la main, trouvé à Pachacamac. (Grandeur naturelle.)

Cerf de la Cordillère, en argent mélangé de plomb, trouvé près du Cuzco.

Topo en or, orné d'une figurine tenant un jeune lama dans ses bras, trouvé à Cajamarca. (Gr. natur.)



Argent, viscache (*Sogostomus tricho dactylus*, trouvé non loin de Baños. (Grandeur naturelle.)



Cuillère en bronze, objet phallique, trouvé près de Puno. (Réd. aux deux tiers.)



Or, singe mangeant un *maté* (*ateles ater*, Cuv.), trouvé non loin de Huantar. (Grandeur naturelle.)

soit environ 80 centimes d'or par chaque papillon. Piètre résultat d'un acte de barbarie !

L'Indien alliait l'or avec le cuivre, et c'est cet alliage même qui sous le nom de *champi* servait à la confection d'une immense quantité d'objets,

d'armes, d'outils, de bagues, de bracelets, de bandeaux, d'épingles, etc... Parfois encore il y a eu alliage d'argent et de plomb, et cet alliage nous a précisément fourni les plus beaux spécimens de la fonte péruvienne. L'alliage n'a pas gardé de nom propre, dans le pays il n'est connu que sous le nom d'argent (*plata*). Telle est la composition de la très curieuse idole formant un groupe de trois personnes que nous avons trouvée dans une grotte du Sacsaïhuaman. Un Indien assis (probablement une momie) est servi par un



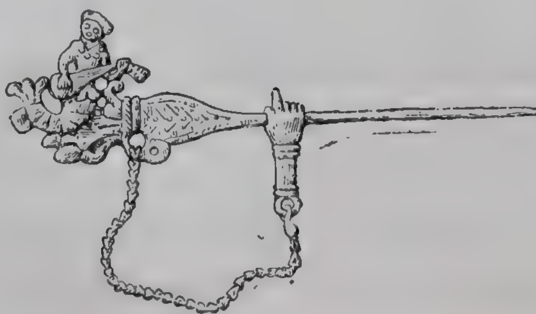
Vu de face.



Vu de derrière.

Groupe en argent mélangé de plomb, momie accroupie, deux figurines servant l'une la boisson dans une *olla* (vase), l'autre le maïs dans un plat, trouvé près du Cuzco. (Réd. au quart.)

Indien tenant un vase et une Indienne tenant une coupe. Une série d'idoles du même alliage et un cerf assis appartiennent à la même catégorie. On savait également incruster des pierres dans le métal. En voyant la profondeur des yeux de certaines figurines ou de certains oiseaux, il était permis de le supposer ; le doute ne pouvait plus subsister après la découverte d'une pièce ornée d'incrustations qui appartient à M. Barrua et dont nous aurons à parler plus loin.



Topo des Indiennes du Cuzco moderne (argent), orné d'un Indien jouant sur une *panduria*. (Réd. à la moitié.)



Vases en terre cuite, trouvés près des ruines du Huaullang entre la ville de Corongo et la ferme de Urcon.

LA CÉRAMIQUE

On a parfois irrévérencieusement appelé l'archéologie la science des pots cassés. Lorsque l'œuvre en métal s'est oxydée ou sulfurée, lorsque le travail en bois est pourri et le tissu tombé en poussière, l'œuvre en argile, le pot, intact ou brisé, se retrouve encore, dernier vestige du passé, dernier document que nous lèguent ceux qui nous ont précédés. Si nous appelons la céramique un document qui nous parle du passé, ce terme n'est en aucune façon exagéré. La céramique est un art qui garde éternellement la pensée de l'artiste.

Plus la matière employée est docile et malléable, et mieux elle reçoit l'empreinte du doigt de l'ouvrier. Chaque empreinte constituant la transformation partielle de la matière brute en produit ouvré est l'expression ou plutôt la manifestation matérielle d'une pensée. Or la pensée n'existe que

lorsqu'elle prend corps, lorsqu'elle s'affirme par un fait qui tombe sous les sens, quel que soit le moyen employé. L'œuvre de l'architecte bien comprise par l'observateur est un livre ouvert. On y déchiffre une foule de préoccupations et d'intentions plus ou moins heureusement rendues.

La manifestation d'un ordre d'idées par la voie artistique est peut-être moins précise que l'écriture, mais cette idéographie par excellence est généralement plus vivante.

Or la matière qui reçoit le plus aisément l'empreinte de la main de l'homme, qui se prête le mieux à la traduction durable de sa pensée, c'est l'argile.

La céramique est un puissant auxiliaire pour l'étude de reconstitution que tente l'archéologue. Elle lui révèle souvent les conceptions, et toujours les aptitudes et les coutumes d'une race qui n'est plus. Si l'origine et le développement de cet art nous apprennent une partie de l'histoire d'une société, les différentes formes et les modèles variés de céramique nous montrent les habitudes de ceux qui les avaient confectionnés; la matière employée, la façon dont elle a été traitée nous sert de commentaire du degré de culture artistique à laquelle l'ouvrier était parvenu. L'ornementation est, pour qui sait la comprendre, le texte du grand livre de la vie sociale. Nous essayerons d'indiquer cet ensemble de données, au point de vue de la céramique péruvienne, et nous espérons que lorsque ces études auront été complétées, elles permettront de déchiffrer, à défaut de livres authentiques, la pensée de l'artiste et les propriétés de son modèle.

I

Quelques idées sur l'origine de la céramique et de la céramique péruvienne en particulier.

Chez les peuples primitifs comme chez les peuples civilisés, l'estomac est le centre, le mobile et le but de toute activité. Phèdre l'a fait comprendre dans sa fameuse légende *de Ventro*. Chez les premiers, le mobile et le but sont directs, chez les derniers ils sont indirects. Les tribus de chasseurs et de pêcheurs, les peuplades de pasteurs, les nations d'agriculteurs passent leur existence à chercher leur nourriture. L'arracher à la forêt, à l'eau, au sol, est leur unique occupation.

Les races civilisées délèguent à cette besogne matérielle la grande majorité du peuple, pendant que la minorité poursuit un but plus élevé; ce n'est que de seconde main qu'elles tâchent de se procurer ce que les peuples enfants obtiennent de première main. Il faut donc étudier la cuisine, ce sanctuaire de l'estomac. Les objets qui en forment l'arsenal nous apprendront les exigences de plus en plus raffinées de l'homme, et nous pourrons nous rendre compte de la manière dont il a compris, développé et anobli les nécessités qui lui ont été imposées par sa constitution physiologique.

Il n'est pas exagéré de dire qu'à un certain point de vue chaque nouvelle forme de plat indique un progrès du genre humain. Du mollusque que la nature sert à l'homme dans sa coquille, plat naturel, à la viande rôtie sur un brasier, à la viande cuite dans une marmite, il y a deux importantes révolutions dans les conceptions d'une race, et ces révolutions se traduisent par des œuvres en terre glaise, dans lesquelles on peut reconnaître une synthèse de son imagination et de l'habileté qui caractérise une époque entière. Remontons au premier vase destiné à recevoir des aliments liquides ou solides.

C'est le creux de la main, c'est un coquillage, c'est l'écorce d'un fruit ou d'un arbre. Lorsque l'homme s'est senti le besoin de prendre de la nourriture chaude et lorsque le feu eut consumé le vase d'écorce qu'il avait exposé à son action, il entoura probablement de terre glaise cette écorce pour la préserver de la destruction[1]. Cependant l'homme n'est pas le premier être de la création qui se soit servi de l'argile pour en faire des réceptacles. Que de nids d'oiseaux, de guêpes sont faits de cette matière? L'homme est le premier qui lui ait donné de la solidité, en la faisant cuire. Mais l'art de cuire l'argile doit avoir été, à notre avis, inventé pour ainsi dire simultanément avec l'emploi de la terre glaise. L'argile protégeait l'écorce, le feu la durcissait, l'écorce s'usait et devenait bientôt une doublure inutile; ce qui restait était un vase en terre cuite. Le premier pas était fait et le développement de l'art devenait possible. Citons cependant une observation de M. Hartt, professeur à Conseil University et chef du service géologique de l'empire du Brésil; ce remarquable savant a

[1] Lubbock raconte que les indigènes du cap Murray enduisent de cette matière des pots en bois et des paniers. Ce fait appuie notre hypothèse. Ajoutons à cette occasion que les mêmes indigènes ont l'habitude de faire un trou dans la terre, de l'habiller d'argile et d'y cuire leur nourriture. (Notes de voyage dans l'ouvrage *Prehistoric Times*, p. 482.) A ce propos, disons que le capitaine Cook vit à Unalashka des pots dont le fond était fait d'une pierre plate et les parois en terre cuite. Excellent mode pour cuire, car la pierre résiste naturellement mieux à la chaleur que l'argile. (Cook, *Voyage à l'Océan Pacifique*, vol. II, p. 510.)

vu chez les tribus sauvages de l'Amazone des poteries séchées au soleil. C'étaient de petites coupes servant à recueillir le lait du caoutchouquier.

Opposons aussi à notre avis sur les commencements de la céramique l'opinion de Boucher de Perthes[1], qui pense que l'homme primitif aurait d'abord fait usage d'auges creusées dans le bois même, dans les pierres tendres, le gypse, la craie.

La rupture fréquente de ces ustensiles aurait donné l'idée de rapprocher les parties, puis de les lier par une couche terreuse. C'était un premier effort vers l'art de la poterie, et c'en fut un second de reconnaître que cette terre pouvait servir à les égaliser, à les rendre plus solides, et à en cacher les imperfections ou à en boucher les fissures.

Ajoutons que, d'après Burney, les Indiens de l'île Sainte-Catherine[2], en Californie, qui ne connaissent pas encore la céramique, se servent pour porter de l'eau de paniers en osier. Souvent on rend ces paniers absolument imperméables avec de la poix végétale. Le major Powel a rapporté des spécimens analogues du Colorado. Les Manès de l'Amazone[3] en ont également.

Pour obtenir une certitude absolue à ce point de vue, il faudrait pouvoir observer le développement naturel de quelques peuplades primitives ne connaissant pas encore l'usage pratique de la terre glaise, car il est certain que des peuples sur le dernier échelon de la culture ne le connaissent point, et le nombre des tribus qui se trouvent dans ce cas est, en Amérique, encore assez nombreux. Ainsi Georges Schieber, qui a étudié particulièrement les Botocudos dans le district de Macury, assure qu'il n'existe pas chez eux de poteries. Les Indiens, au nord de l'Amérique septentrionale, n'en ont pas non plus. Les Gradahús, les Gurutirés, les Xingú, les Carahós de Marnhão et les Cayapós de Mattogrosso rentrent dans la même catégorie[4]. Parmi les tribus des Algonquins du Canada et des régions nord-est des États-Unis on cuit souvent la viande dans des plats d'écorce appelés *ouragaua*[5]. Parfois ils mettent dans le liquide qu'ils veulent chauffer des pierres qu'ils ont préalablement fait séjourner sur le feu[6].

M. Hartt a vu les Indiens Mic-Mac dans la Nouvelle-Écosse, faire des plats carrés ou ovales de l'écorce de *birch* (bouleau, *Betula papyracea*), dans

[1] *Antiquités celtiques*, t. I, ch. v, p. 73.
[2] Burney, *Second voyage de Sébastien Viscaino. South Sea Described*, p. 248.
[3] Hartt, *Notes sur la céramique américaine.*
[4] Conto de Magalhães.
[5] Relations des Jésuites, t. I. *Relations de la Nouvelle France en l'année* 1633, p. 4.
[6] John Smith's *Report*, p. 66, 321.

lesquels ils font bouillir le liquide comme on peut le faire dans une coupe de papier qu'on met sur un feu peu intense[1].

Toutefois cette question restera probablement hypothétique, pour les Péruviens peut-être moins que pour les autres races, car sur les hauts plateaux du Pérou, comme sur la côte anciennement civilisée, l'osier est rare. La Cordillère n'offre relativement que peu de gypse, de tuf ou d'autres pierres tendres, pendant que les cucurbitacées y abondent. C'est donc l'écorce de ce fruit qui a dû être le premier vase; l'archéologie vient, d'ailleurs, appuyer notre assertion, car rien n'est plus commun que de trouver dans les tombeaux des pots en terre cuite, imitant les formes de la courge. Notre explication sur l'origine de la céramique au Pérou s'accorde ainsi avec la logique, la constitution physique du pays et les données de l'archéologie.

II

But pratique de la céramique.

Si l'art de la céramique n'avait dû fournir que des ustensiles de cuisine proprement dits, il est évident que ses modèles seraient partout d'une grande uniformité. Cependant ce but a été plus élevé et par conséquent les modèles ont varié avec les fins de l'artisan. M. Georges Perrot a retrouvé sur une stèle funéraire d'une ancienne ville de Phrygie une inscription que termine le conseil suivant : « Livre-toi au plaisir et à la volupté, vis, il te faudra mourir. Bois, jouis, danse[2]. » L'Indien a suivi un conseil analogue. La philosophie enfantine des Péruviens semble avoir commencé par suivre l'axiome auquel s'est ralliée en dernier lieu la philosophie épicurienne de la Grèce. Or, pour boire, il faut des vases, et pour bien boire, il faut des vases qui répondent non seulement à la qualité de la boisson, mais à la disposition psychologique du buveur. Jules Soury a dit quelque part : La sympathie profonde de l'homme avec la nature fut pendant longtemps toute la religion, et alors l'auteur caractérise d'une façon remarquable cette

[1] Hartt, pages 8, 9.
[2] *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1873, p. 933.

frénésie qui à certains moments de l'année s'empare des âmes et entraîne l'homme dans un tourbillon de voluptés non raisonnées. En effet ces époques devinrent partout des dates fixes pour des fêtes religieuses. Le peuple en délire croyait alors rentrer en communion avec la nature, avec la divinité. Ces réjouissances primitives se manifestent partout par des clameurs désordonnées et les cris sauvages d'une joie bestiale. Alors les mâles écumants se jetaient après les danses sur les femelles. En mangeant, on s'excitait à boire, en buvant on s'excitait à chanter, et le chant excitait à l'amour.

Mieux que partout ailleurs, cette ivresse bruyante se comprend sur les hauts plateaux des Andes; près des régions où s'éteint la vie, l'homme veut se sentir vivre. La végétation ligneuse n'y existe plus, le soleil fane la verdure, et, pendant la nuit, tout se couvre d'un linceul de givre. Point d'animaux sur cette terre inhospitalière; point d'oiseaux dans ce ciel vide. Le condor seul, planant comme une tache noire dans la transparence infinie du firmament, veille sur ce grand silence. L'homme a besoin de bruit pour y affirmer son existence, et le vase dans lequel il boit la boisson sacrée est le but d'un art qui élève ses productions au-dessus du métier; ce but leur donne un sens, car il rappelle une date, et la céramique devient un monument des fêtes nationales.

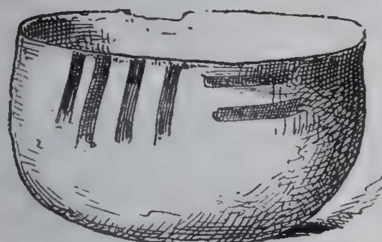
III

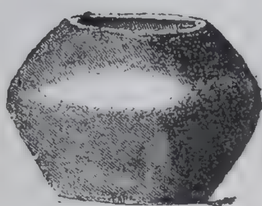
Formes et modèles de la céramique péruvienne.

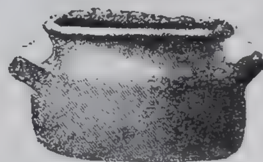
Chez la plupart des tribus sauvages et notamment chez les tribus du haut Ucayali que nous avons visitées, les femmes sont chargées du soin de confectionner la poterie, ce qui, en raison des rapports de la céramique avec l'esthétique, est d'une grande importance. Cependant il semble que le beau n'a pas été, en Amérique du moins, le but des céramistes. Les formes et les différents modèles que nous possédons semblent être nés des nécessités techniques d'abord, de l'expérience pratique ensuite et de l'imitation servile de la nature en dernier lieu.

Nulle part mieux qu'au Pérou on ne saurait observer une variété plus extraordinaire de formes. Et si l'on ne connaît pas la vie des anciens et le

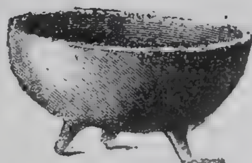
milieu dans lequel ils ont vécu, on pourrait croire aux effets d'une imagination exubérante. Il n'en est pourtant rien et, en classant logiquement les formes pour ainsi dire infinies de la poterie péruvienne, on comprend que

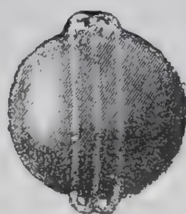

Trouvé à Ancon. (Réd. à la moitié.)

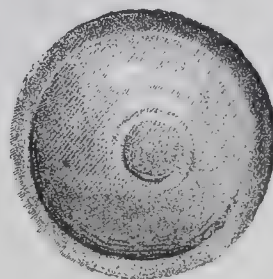

Trouvé à Cotahuacho. (Réd. au huitième)

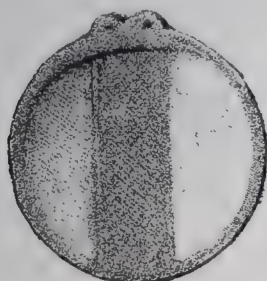

Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)

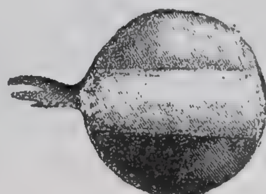

Trouvé à Infantas. (Réd. au sixième.)


Trouvé au Cuzco. (Réd. au cinquième.)


Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)

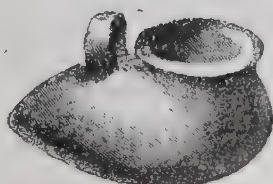

Trouvé à Tarma. (Réd. au tiers.)

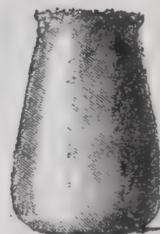

Trouvé à Recuay. (Réd. au sixième.)


Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)


Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)


Trouvé à Recuay. (Réd. au cinquième.)


Trouvé à Anta. (Réd. au septième.)


Trouvé à Tambuinga. (Réd. au dixième.)

cette variété provient précisément d'un manque absolu d'imagination, qu'elle est le résultat d'une singulière sobriété de l'esprit, subissant l'influence du milieu ou copiant les modèles qui s'offrent à l'artisan.

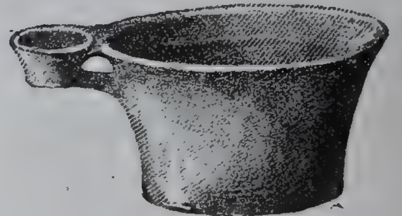
Les premiers modèles dans ce classement logique sont naturellement les pots dont la forme ne rappelle qu'un but pratique. On peut se demander si le vase cylindrique a précédé ou suivi la coupe semi-ovoïde. Certains céramistes



Trouvé à Paramonga. (Réd. au quart.)



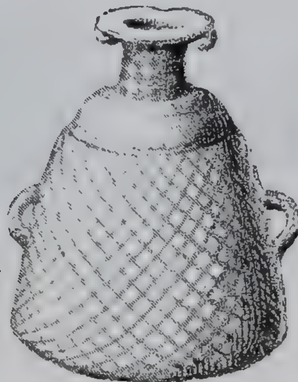
Trouvé à Pachacamac. (Réd. au septième.)



Trouvé au Cuzco. (Réd. au quart.)



Trouvé à Taima. (Réd. au quart.)



Trouvé à Chimbote. (Réd. au seizième.)



Trouvé à Matalechuza. (Réd. au douzième.)



Trouvé dans la région de Puno. Propriété du musée national de Rio-de-Janeiro. (Réd. au cinquième.)



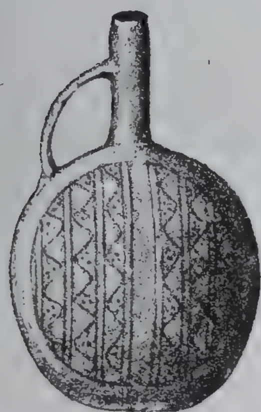
Trouvé à Santa. (Réduction au dixième.)



Trouvé à Pachacamac. (Réd. au cinquième.)

prétendent avoir vu des tribus américaines faire ainsi leurs vases. Elles transformeraient la terre glaise en une sorte de long bourrelet cylindrique en roulant la matière humide entre les mains. C'est en disposant ce serpent en colimaçon qu'elles confectionneraient le fond du vase, puis, en

l'enroulant en une sorte de spirale dont les tours seraient verticalement les uns au-dessus des autres, elles obtiendraient les parois. Le vase cylindrique serait ainsi le premier par ordre chronologique. Ce vase,



Trouvé à Ancon. (Réd. au huitième.)



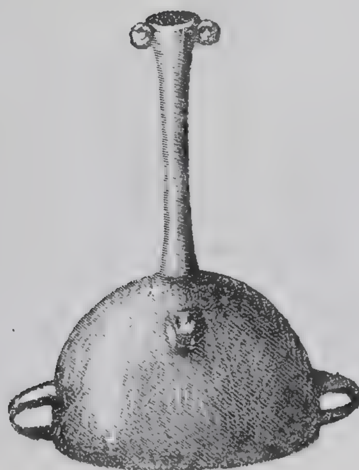
Trouvé au Gran-Chimu. (Réd. au vingtième.)



Trouvé au Quenco. (Réd. au trentième.)



Trouvé à Quenco. (Réd. au quart.)



Trouvé à Moche. (Réd. au huitième.)



Trouvé à Infantas. (Réd. au quart.)



Trouvé au Gran-Chimu. (Réd. au quart.)



Trouvé au Gran-Chimu (Réd. au onzième.)



Trouvé au Cuzco. (Réd. au tiers.)

avant d'être soumis à l'action du feu, s'affaissait sur lui-même par son propre poids et produisait ainsi, selon le plus ou moins d'humidité de la matière, une courbe plus ou moins prononcée. Cette explication est singu-

lièrement spécieuse et en rappelant l'origine que nous avons donnée à la céramique, nous pensons que la courbe provient de l'imitation de l'écorce de fruit et que, le vase ou la coupe ayant, avec plus ou moins de variations, les formes de la courge, le *mate* péruvien était le premier par ordre chronologique.

Ce premier modèle a été modifié selon le sol qu'habitait l'artisan. Ainsi le Péruvien, habitué à être assis par terre, avait surtout besoin de vases se tenant solidement devant lui. Il est plus que probable que la céramique s'est développée avant tout sur la côte, dont le sol est sablonneux, ce qui explique que l'on ait donné aux vases un fond terminé en pointe : grâce au peu de résistance du terrain dans lequel on enfonçait facilement l'objet, cette forme offrait des conditions de stabilité excellentes. L'habitude une fois prise, la forme fut conservée même dans l'intérieur, où elle n'avait pas sa raison d'être. Cependant nous sommes dans un pays où il est nécessaire, s'il s'agit de la côte péruvienne, de protéger les boissons contre les rayons presque verticaux du soleil équatorial, et s'il s'agit de l'intérieur, de les protéger, dans une atmosphère très peu dense, contre une évaporation trop rapide. C'est ainsi que nous voyons naître des vases ressemblant à des bouteilles, ou pour mieux dire à la courge dont on n'a enlevé que l'extrémité supérieure. C'est là le point de départ d'une des formes le plus élégantes des vases péruviens, car cette bouteille dont le fond est transformé en pointe, ce goulot dont le bord supérieur est tant soit peu développé pour faciliter l'emploi du vase, se rapprochent de ce qu'on est convenu d'appeler le vase étrusque. M. de Longpérier, avec sa science profonde et la sagacité ingénieuse de l'observateur émérite, a signalé des ressemblances entre certaines formes américaines, étrusques et même égyptiennes. Mais qu'on ne se méprenne point sur le but de cette observation que nous faisons en passant, car la différence essentielle entre l'appréciation du vulgaire et l'appréciation de l'homme de science consiste en ceci : le premier est frappé par les ressemblances, le second par les dissemblances. Si l'on s'arrête aux premières, l'histoire génératrice est continuellement faussée, et la ressemblance souvent fortuite, fausse parenté, dévoie le chercheur qui veut remonter en droite ligne à l'origine d'un art. Aussi en signalant des ressemblances certaines, nous empressons-nous de constater que rien dans notre pensée ne rapproche ces arts qui peuvent fort bien se ressembler dans certaines manifestations, sans avoir en aucune façon une origine commune.

Cependant la courge n'est pas le seul fruit qu'ait imité le céramiste péruvien, le pacay, les cacaos, les chirimoyas, les paltas, etc., ont servi de modèles, ou, pour mieux dire, de moules. Il est facile en effet

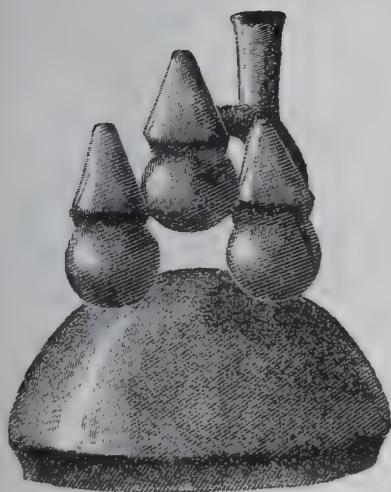
de constater que les vases si admirablement faits, représentant avec



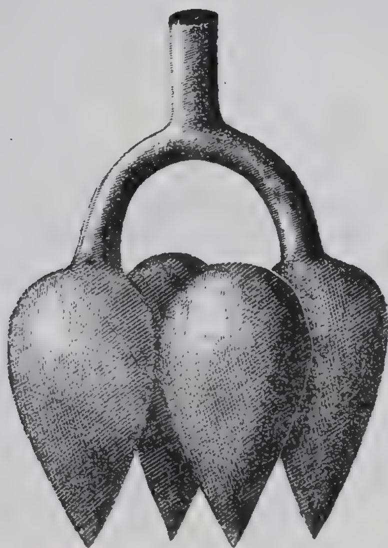
Trouvé à Infantas.
(Réduction au cinquième.)



Trouvé à Arica.
(Réduction au quart.)



Trouvé à Tambuinga.
(Réduction au sixième.)



Trouvé à Ancon.
(Réd. au quart.)



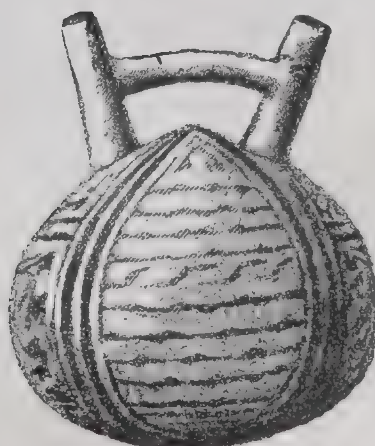
Trouvé à Puno.
(Réduction au quart.)



Trouvé à Pachacamac.
(Réd. au neuvième.)



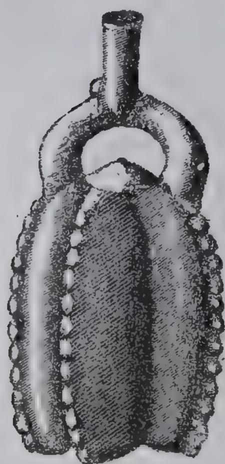
Trouvé à Iquique.
(Réduct. au sixième.)



Trouvé à Pisco.
(Réd. au septième.)

une exactitude souvent remarquable les fruits du pays, ne sont que des

estampages faits dans des creux que l'artisan a pris sur les objets mêmes[1].



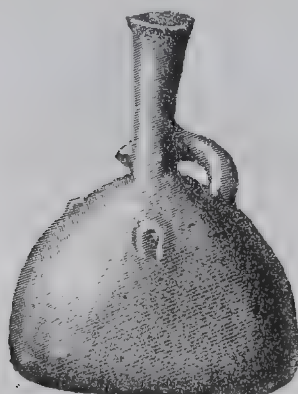
Trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M l'empereur du Brésil. (Réduct. à la moitié.)



Trouvé à Santa. (Réd. au cinquième.)



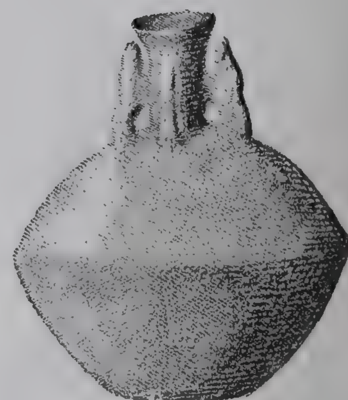
Trouvé à Paramonga (Réduct. au cinquième)



Trouvé à Chimbote. (Réduct. au cinquième.)



Trouvé à Chimbote. (Réd. au septième.)



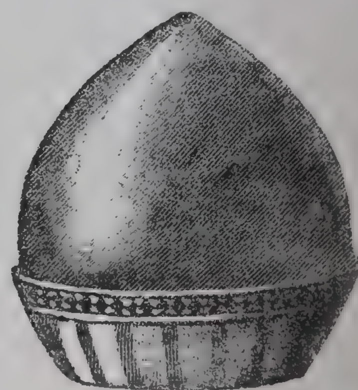
Trouvé à Chaucay. (Réduct. au douzième.)



Trouvé à Arica. (Réduct. au quart.)



Trouvé à Mollendo (Réd. au quart.)

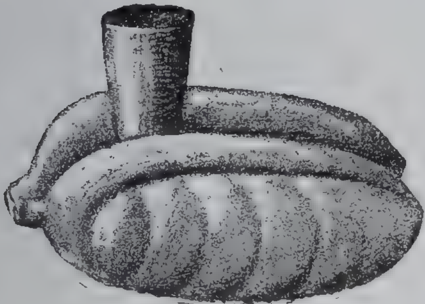


Trouvé à Arica. (Réd. au tiers.)

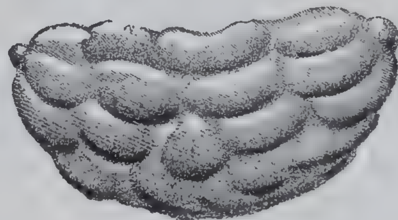
Un procédé analogue a dû être employé lorsque, quittant le règne végétal,

[1] Je remercie vivement mon ami M. André, si connu par ses voyages dans l'Amérique équinoxiale et par ses beaux travaux horticoles, des déterminations scientifiques qu'il a bien voulu faire des fruits représentés en argiles par les vieux maîtres des Andes.

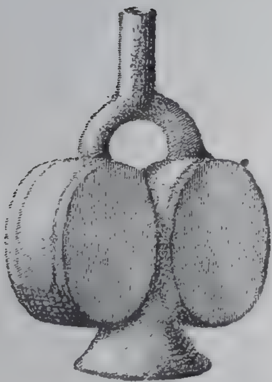
le céramiste a pris pour modèle les spécimens que lui fournissait le monde animal. Tout d'abord, il moulait les différents coquillages des poissons, la grenouille, le crapaud, peut-être même certains oiseaux, ce qui explique la



Trouvé à Moche.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Moche.
(Réd. au sixième.)



Trouvé au Gran-Chimu.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Santa.
(Réd. au huitième.)



Trouvé à Supe.
(Réd. au septième.)

dimension des pots qui répond exactement à la taille des animaux représentés.

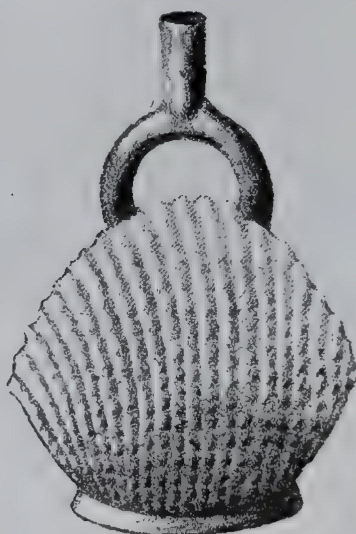
Il était même pour lui plus facile de mouler certains animaux que de mouler des fruits, car le fruit étant souvent mou, ayant une écorce peu résistante, devait moins bien se prêter à l'estampage, qui nécessite une forte pression, qu'un coquillage, qu'un crustacé ou qu'une couleuvre. En effet, ces derniers objets sont ceux que le céramiste indigène a su reproduire le plus complètement. En fait de fruits, nous trouvons les suivants :

1. Fruits du *Rodocarpus Andina*. — 2. Peut-être fèves de cacao (*Theobroma Cacao*). — 3. Aji, fruit d'une espèce de piment des Andes (*Solanum capricum*). — 4. Palta ou Agnacate (*Persea gratissima*). — 5. Chirimoya (*Anona Cherimolia*). — 6. Chirimoya chiqueta (*A. squamosa*) ou ananas (*Ananassa sativa*). — 7. Papai (*Carica Papaya*). — 8. Coco (*Cocos nucifera*). — 9. Cacao (*Theobroma Cacao*). — 10. Pacai (Pérou) Guamo, Colombie, Ecuador (fruit de l'*Inga dulis*). — 11. Calebasse (*Totuma* ou *mate*) fruit du *Crescentia Cujete*.

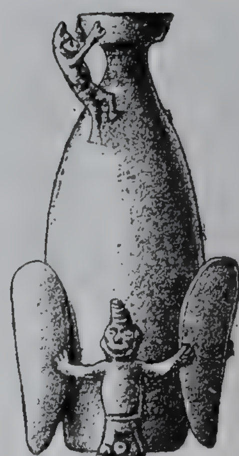
Il est intéressant de constater le moment exact du passage de l'estampage au modelage : ainsi, la couleuvre que nous avons retrouvée à Cotahuacho



Helix, trouvé à Casma
(Réd. au quart.)



Trouvé à Lambayeque.
(Réd. au tiers.)



Mytilus, trouvé à Huanchaco
(Réd. au treizième.)



Trouvé à Chimbote.
(Réd. au huitième.)



Trouvé à Cajabamba
(Réd. au septième.)



Lézards, trouvé à Sausal.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Moche.
(Réd. au neuvième.)



Trouvé à Huantar.
(Réd. au douzième.)



Trouvé à Huantar.
(Réd. au douzième.)

est estampée; aussi paraît-elle complètement aplatie, pendant que le serpent trouvé à Recuay est un estampage corrigé. La première opération

terminée, on a relevé la tête et modelé avec soin les mâchoires de l'animal,



Trouvé à Facalá. (Réd. au huitième.)



Trouvé à Cotahuacho.
(Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)



Grenouille ou crapeau,
(Réd. au quart.)



Trouvé à Chorillos.
(Réd. au tiers.)



Trouvé à Jauja.
(Réd. au tiers.)



Trouvé à Chavin de Huantar.
(Réd. au tiers.)



Chrysalide, trouvée à
Cajabamba. (Réd au tiers.)



Trouvé à Paramonga.
(Réd. au sixième.)

en sorte qu'on lui prêtait beaucoup de vie et d'animation. Un phénomène

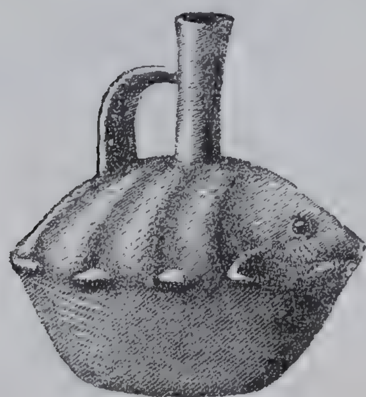
analogue peut être observé lorsqu'on compare les estampages faits sur les poissons et ceux qui sont faits sur les oiseaux. Les poissons, en effet, suppor-



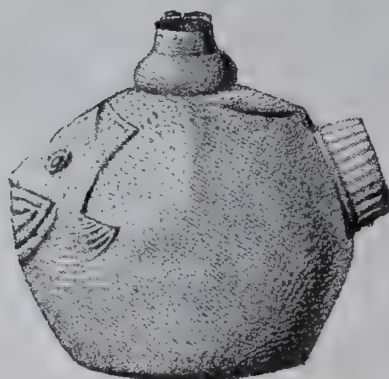
Trouvé à Silustani.
(Réduction au cinquième.)



Trouvé dans la région de Puno.
(Réd. au huitième.)



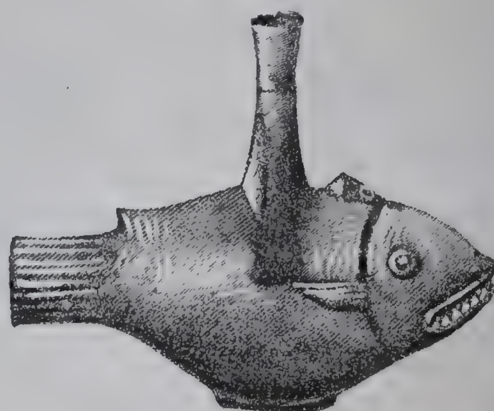
Trouvé à Facalá. (Réd. au quart.)



Chetodon, trouvé à Arica. (Réd au sixième.)



Disdon, trouvé à Mollendo. (Réd. au quart.)



Trouvé à Ancon. (Réd. au sixième.)



Axolotl, trouvé à Puno.
(Réduct. au quart.)



Bassin avec poissons, trouvé à Puno
(Réduct. au sixième.)



Trouvé à Ancon.
(Réduct. au sixième.)

taient admirablement l'estampage sans se déformer, pendant que les oiseaux que l'indigène estampait en les couchant sur le côté, afin de conserver à la

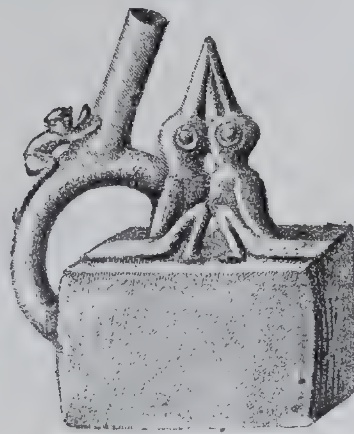
tête une position naturelle, se trouvaient tous plus ou moins aplatis; alors



Perroquets[1], trouvé à Supe. (Réduction au sixième.)



Gobe-mouche de paradis (*Muscivora regia*), trouvé à Supe. (Réd. au quart.)



Ouïstiti et jeunes canards, trouvé à Supe. (Réd. au quart.)



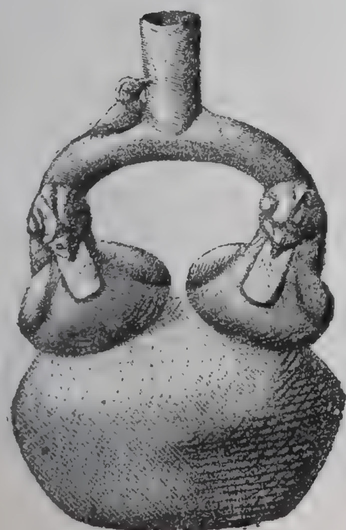
Trouvé à Cajamarca. Réduct. au quart.)



Perroquet, trouvé à Cajamarca. (Réduction au sixième.)



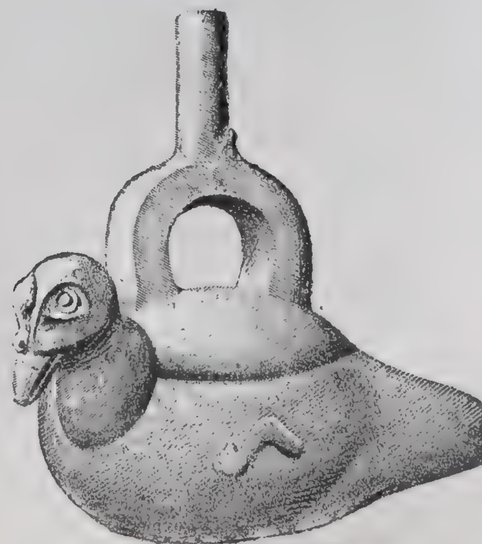
Trouvé à Santiago de Cao. (Réd. au septième.)



Trouvé à Moche. (Réduction au huitième.)



Trouvé à Paramonga. (Réd. au quart.)



Cygne à col noir (*Cygnus atricollis*), trouvé à Moche. (Réduction au septième.)

pour corriger ce premier défaut, le céramiste, une fois le modelage terminé,

[1] Je remercie vivement M. Oustalet, aide-naturaliste au Muséum, de la grâcieuseté avec laquelle il a bien voulu déterminer scientifiquement les oiseaux et les quadrupèdes représentés par les céramistes péruviens.

l'aplatissait dans le sens opposé, et souvent, au lieu de corriger la première déformation, il y en ajoutait une seconde qui rendait l'aspect de l'animal absolument méconnaissable. Telle est, en effet, la raison qui souvent ne


Trouvé à Moche.
(Réduction au onzième.)

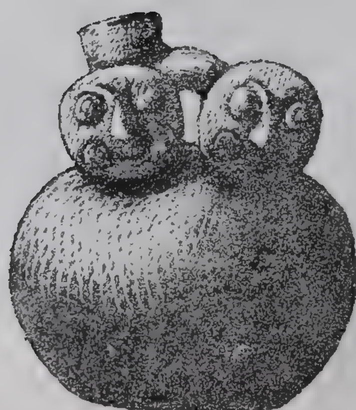

Trouvé à Sausal.
(Réduction au tiers.)


Trouvé à Ancon.
(Réduction au quart.)


Trouvé à Tarmatambo.
(Réduction au cinquième.)


Trouvé à Chancay.
(Réduction au sixième.)


Pélican (*Pelecanus fuscus*), trouvé à Pachacamac. (Réd. au sixième.)


Chouettes du genre *Syrnium*, trouvé à Chancay. (Réd. au douzième.)


Héron cocoï (*Ardea cocoi*), trouvé à Chancay. (Réd. au douzième.)


Trouvé à Facalá.
(Réduction au quart.)

permet pas de déterminer scientifiquement l'espèce à laquelle appartient tel oiseau représenté par l'artisan potier sous les incas.

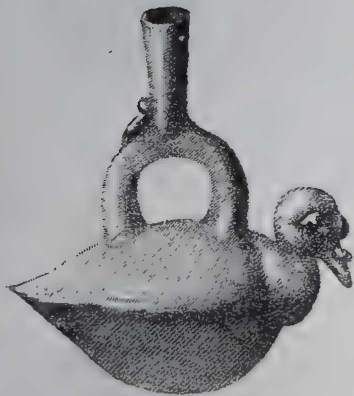
On voit, par la façon de corriger les estampages que ces débuts peut-

être trop techniques de l'art de la sculpture, n'étaient guère heureux.

En fin de compte, l'Indien s'est essayé à modeler d'abord avec une bonhomie enfantine, puis avec une timidité d'artiste marquée. S'élevant ainsi peu à



Trouvés à Puno. (Réd. au quart.)



Oiseau du groupe des Pétrels, trouvé à Sausal. (Réd. au septième.)



Trouvé à Facalá. (Réd. au quart.)



Ibis rouge (*Ibis rubra*), trouvé à Moche. (Réd. au cinquième.)



Chauve-souris, trouvé à Cajamarca. (Réd. au septième.)



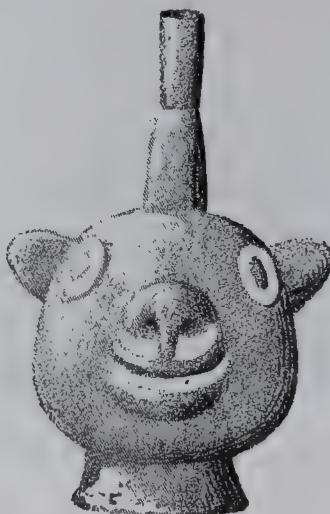
Trouvé à Silustani. (Réd. au cinquième.)

peu, il arrive à se perfectionner, il travaille son œuvre avec minutie, reprend le modèle d'un de ses prédécesseurs, le rectifie, le complète. L'artiste de la côte emprunte à l'artiste de l'intérieur des formes incon-

nues sur le littoral, et ce dernier, frappé des productions de la côte, les imite à son tour. Par là même, il est facile de voir à qui appartient la con-



Singe du genre *Mycetes*, trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au septième.



Trouvé à Moche. (Réd. au douzième.)



Trouvé au Gran-Chimu. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay. (Réd. au quart.)



Trouvé à Chancay. (Réduction au quinzième.)



Lama alpaca (*Auchonia paco*), trouvé à Ancon. (Réduction au onzième.)

ception artistique et à qui l'exécution, et c'est là une des difficultés les plus sérieuses, car il est impossible à l'artiste de modeler directement

une figurine qui a pour principal objet d'être creux; le modelage n'étant possible que dans un pâté de terre glaise, il a dû travailler son modèle et le faire cuire ensuite. Les vases péruviens que nous connaissons ne peuvent être à notre avis que des estampages de ce premier modèle. Il n'est pas impossible non plus que l'artiste ait sculpté son premier modèle dans de la pierre tendre, dans une sorte d'albâtre dont on retrouve, dans l'intérieur du Pérou, et notamment à Ayacucho, des carrières considérables. Nous croyons pouvoir affirmer ce fait, car l'artiste indigène, n'étant pas suffisamment outillé, s'est vu obligé de laisser subsister certaines imperfections dans l'exécution. N'ayant pas une quantité suffisante



Trouvé à Puno.
(Réduct. au sixième.)



Trouvé à Taparaco.
(Réduction au quart.)



Trouvé à Tarma.
(Réduct. au neuvième.)



Trouvé à Ancon.
(Réduct. au huitième.)



Lama dans la position que l'on a donné au momies de ces animaux, trouvé à Chancay. (Réd. au septième.)

de variétés de ciseaux, il n'arrivait pas à effacer la trace de son instrument, trace essentiellement typique. Aussi reconnaît-on souvent ces coups de ciseaux, non sans surprise, sur des terres cuites où elles n'auraient certes aucune raison d'être si on n'arrivait pas à les expliquer par les procédés techniques que nous venons d'indiquer. Tels sont les moyens employés pour produire dans des réductions considérables des lamas, animaux de grande taille. L'artiste les prend tout d'abord dans leur immobilité naturelle ou forcée, puis, se familiarisant avec cette tâche nouvelle, il ne craint plus de représenter l'animal en mouvement.

Après le lama, vient le lion; après le lion, le singe, et puis, en s'élevant ainsi dans le règne animal, l'homme.

Il est à remarquer toutefois que dans la période la plus ancienne de l'art


Trouvé à Recuay.
(Réduct. au quart.)


Trouvé au Cuzco.
(Réd. au tiers.)


Trouvé à Recuay.
(Réd. au quart.)


Trouvé au Gran-Chinu.
(Réd. au quart.)


Trouvé à Infantas.
(Réd. au tiers.)


Trouvé à Recuay
(Réd. au tiers.)


Trouvé à Pachacamac.
(Réd. au quart.)


Trouvé à Santa.
(Réd. au seizième.)


Trouvé à Chimbole.
(Réd. au seizième.)

Vases représentant différents félins.

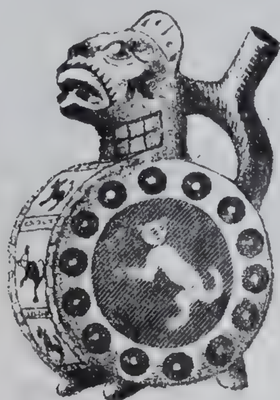
de ce pays, l'argile moulant la figure humaine a toujours le but pratique que cette figure formera la paroi d'un vase. Plus tard seulement la statuette

représente l'homme pour lui-même, dans un but artistique et sans destiner l'œuvre à un usage domestique.

L'art d'un peuple ne peut, pour ainsi dire, être jugé que d'après la



Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé au Cuzco.
(Réd. au septième.)



Trouvé à Limatambo.
(Réd. au neuvième.)



Trouvé près de Huanca Velica. (Réd. au huitième.)



Trouvé à Puno. (Réd. au tiers.)

Vases représentant différents félins.

façon dont il a compris et interprété la beauté du corps humain.e Il n'existe pourtant pas de canon universel pour cette beauté ni de mesure exacte pour la valeur de ce travail. On a trop souvent dit que l'art doit rechercher le beau absolu. Sans vouloir entrer ici dans une discussion sur ce qu'on peut appeler le beau absolu, il est permis de dire que l'imitation de la nature, du milieu ambiant, sert à l'artiste de point de départ, de point de comparaison et, en fin de compte, de but à ses efforts. Un exemple entre tous. Quand on voit le Napolitain du bas peuple, harassé de fatigue, paresseusement étendu devant un bouge mal éclairé, la tête appuyée sur la main qui se perd dans une abondante chevelure, la nuque et la poitrine à moitié nues, les jambes mollement étirées, ne dirait-on pas que cet homme est né pour servir de modèle à nos peintres ?

Passez par une rue d'Arles, regardez devant une cabane une grande et belle femme du peuple aux traits harmonieux, à la bouche entr'ouverte par le sourire. Un de ses bras est fièrement campé sur la hanche arrondie, l'autre est gracieusement levé, et sur la paume de sa main vigoureuse, un nourrisson superbe rit en jouant avec sa chevelure noire. Fixez cet ensemble dans la pierre et vous aurez transformé la réalité en une œuvre sculpturale pleine de vie et de beauté. Prenez chaque race issue de cette grande souche indo-européenne : les créations de l'art qu'elle a produites ont toujours reflété les traits de sa vie domestique, les mouvements et l'allure qui lui sont particuliers.

Suivons le Péruvien autochthone d'aujourd'hui pendant quelques instants

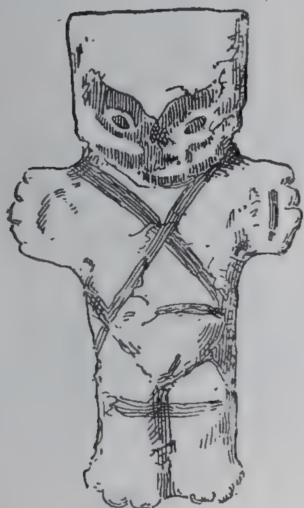


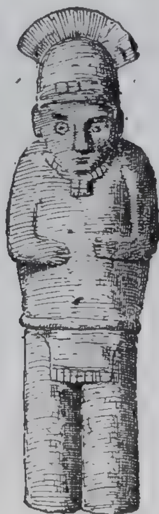
Indienne accroupie, position naturelle habituelle à comparer à la position que les céramistes péruviens donnaient à leurs figurations d'Indiens et d'Indiennes assis.

et nous comprendrons pourquoi l'artiste de l'empire de Tahuantin-Suyu n'a jamais conçu d'Apollon ni de Vénus. L'Indien a la démarche traînante; lorsqu'il est au repos, il s'assied ou plutôt il s'accroupit tristement à côté de sa compagne affaissée ; leurs genoux s'élèvent à la hauteur du menton, leurs bras pendent indolents le long du corps, le ballot de provisions porté par l'homme, l'enfant porté par la femme sont l'un et l'autre suspendus au dos, et lui donnent en apparence une bosse. La boule de coca qu'ils mâchent continuellement enfle une joue et détruit la symétrie de la figure. A les voir ainsi, on dirait que la loi de l'harmonie des formes, des dimensions même, n'existe pas chez ces créatures.

Si l'artiste indigène rend dans son œuvre ces caractères qui sont con-

traires à nos conceptions du beau, s'il n'a pas inventé ce qu'il n'a jamais vu, mais imité ce qui a frappé ses yeux, il a absolument le même mérite que le sculpteur classique qui a produit les chefs-d'œuvre que nous sommes habitués à admirer. Cette mesure d'appréciation une fois établie, parlons en détail des différents spécimens représentant l'homme.


Trouvé à Tambuinga
(Réd. à la moitié.)


Trouvé à Ancon.
(Réd. au tiers.)


Trouvé à Ancon
(Réd. au quart.)

La représentation la plus grossière de l'homme que nous ayons retrouvée au Pérou consiste en une petite boule qui figure la tête, et un bourrelet


Trouvé à Chancay.
(Réduct. au septième.)


Trouvé à Ancon.
(Réd. au quart.)


Trouvé à Chancay.
(Réd. au cinq.)

représentant le corps. L'ongle de l'artisan, peut-être un petit morceau de bois ou de roseau, a servi à y imprimer les principaux organes, les yeux, la bouche, les narines, le nombril; une longue raie sépare les jambes et jamais l'artiste péruvien n'oublie l'indication du sexe. Les bras n'apparaissent souvent que sous la forme de deux petites boules aplaties au bout desquelles se trouvent trois ou plusieurs doigts. Lorsque la représentation de la forme humaine sert de prétexte à un vase, les personnages sont généralement

assis. Il est infiniment rare, dans ce cas, que l'artiste les ait représentés debout. Cela se comprend d'ailleurs; nous avons dit dès le début qu'il a



Trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au cinquième.)



Trouvé dans la région de Puno, propriété du musée nat. de Rio-de-Janeiro. (Réd. au quart.)



Trouvé à Matalechusa. (Réd. au quart.)





Trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au quart.)



Trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au tiers.)





Trouvé dans le région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au quart.)



Trouvé au pied du *curso de la Horca*. (Réd. au cinquième.)

dû obéir à des nécessités pratiques. Or, dans ce but, il est nécessaire de donner à la figure, comme on dit vulgairement, du ventre et une assiette

suffisante, et ce but n'est atteint qu'en asseyant l'homme, ce qui donne à l'objet une base assez large. L'art perd ainsi la noble allure de nos productions classiques, car il s'est, par son caractère même, mis sous le joug des formes industrielles.



Trouvé à Chancay.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Viru.
(Réd. au tiers)



Trouvé à Mansiche.
(Réd. au quart.)

Au lieu d'accommoder les formes du corps humain aux besoins de cette industrie, l'artiste a asservi la forme aux lois de la solidité, de la *stabilité* et



Trouvé à Santa.
(Réd. au treizième.)



Trouvé à Mansiche.
(Réd. au cinq.)



Trouvé à Paramonga.
(Réd. au neuvième.)

aux exigences de l'économie domestique. Voilà une statue qui sert de réservoir d'eau ; pour que ce vase ne tombe pas trop facilement, on fait asseoir l'homme, les jambes bien ramassées. Cet être est gonflé outrageusement pour recevoir le plus de liquide possible ; dans ce but, on le fait trappu et large d'épaules, on exagère les dimensions du ventre d'une façon déplo-

rable. Et cette caricature, souvent ridicule, est pourtant, à n'en pas douter, une manifestation artistique. Mais c'est l'art tenu en laisse par le sens pratique ; l'inspiration n'y est pour rien, il est domestiqué. Or l'observateur ordinaire ne saurait que porter un jugement sévère sur ces productions ; il trouvera que cet art n'est ni spirituel ni même ironique, il sourit forcément de l'effort, mais ce sourire n'a rien de flatteur pour le résultat. Il est amené à dire que cet art, dès ses premiers essais, s'est servi à lui-même



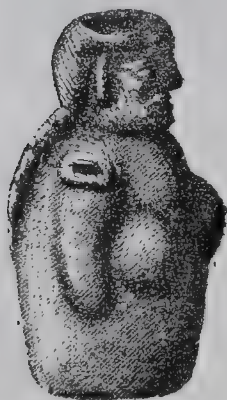
Trouvé à Puno.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Ancon.
(Réd. au sept.).



Trouvé près Huamachuco.
(Réd. au septième.)



Trouvé dans la région de Puno, propriété du musée national de Rio-de-Janeiro. (Réd. au huitième.)



Trouvé à Tambo près Jauja.
(Réd. au quart.)



Trouvé près Jauja.
(Réd. au quart.)

de modèle. L'artiste a oublié la nature, il a imité l'œuvre de son prédécesseur, il a contrefait une caricature et perpétué la grimace.

Le nombre des vases qui rentrent dans cette catégorie est pour ainsi dire infini, la quantité des individualités reproduites, l'observation de détail dans les physionomies, la variété de l'expression d'un côté et de l'autre les spécimens de vêtement, depuis la coiffure, la boucle d'oreille, jusqu'à la sandale, sont d'un intérêt et d'une importance extrêmes. Mais qu'on ne cherche pas la beauté dans la forme, l'élégance dans le mouvement, l'harmonie générale qui plaît, le rendu de sentiments humains qui émeut. Tout à cet

égard est terne, rigide, froid. Quant aux détails mêmes de l'œuvre, ils nous montrent que ce n'est pas l'artiste, mais bien le modèle qui est la cause de ce que le critique européen a appelé jusqu'ici, non sans raison, une absence de goût, de sentiment, peut-être même de valeur.

La photographie d'une Péruvienne du peuple, dans l'attitude ordinaire du repos, comparée aux vases que nous plaçons à côté, prouve que l'artiste a fidèlement rendu ce qu'il voyait continuellement devant lui.

Il est assez difficile dans certains cas de distinguer la représentation de l'homme de celle de la femme, et la raison en est toute simple. La nature a refusé la barbe à la race indienne; de plus le vêtement commun aux deux sexes, le *poncho*, couvrant la poitrine et tombant au-dessous des reins, ne permet pas de voir les attributs du sexe, et quant à la figure, qui reste


Trouvé dans les gisements de guano des îles Lobos. (Réd. au tiers.)


Trouvé à Supe. (Réd. au cinquième.)


Trouvé à Supe. (Réduct. au quart.)

le seul indice pour l'observateur, il s'y manifeste une singulière tendance qui caractérise la race. L'honneur de la femme au Pérou était de travailler rigoureusement : aussi est-elle représentée généralement avec des traits fort mâles, à l'encontre de notre art classique qui conçoit un idéal de la beauté de l'homme rapproché de la beauté féminine. Ainsi l'Apollon, dépourvu de barbe, aux formes presque frêles, mais toujours élégantes et arrondies, est considéré comme le plus beau des dieux.

Les représentations du nu sont assez rares. Elles sont toujours repoussantes. Il s'y manifeste une impudeur effrontée qui ne provient nullement d'une naïveté innocente, c'est de l'art enfantin représentant une corruption sénile.

Autour de la Vénus grecque circule une atmosphère de pudeur. Cette déesse, fière de sa beauté nue et superbement dédaigneuse, fait naître pourtant la volupté par un certain air de défi qui voltige autour de sa bouche. A ce point de vue, l'Indien a les appétits les plus grossiers, et l'Indienne, épicurienne sans idée philosophique et sans instincts élevés, ne jette aucun rayon poétique sur des amours prosaïques et décolorés.

Voilà pourquoi les plus belles manifestations de la céramique péruvienne sont celles où le corps humain est absolument supprimé et où l'artiste s'est borné à représenter la tête. Le Péruvien n'a pas coupé


Trouvé au Cuzco.
(Réd. au quart.)


Trouvé au Cuzco.
(Réduct. au sixième.)


Trouvé à Arica.
(Réd. au septième.)

la figure au-dessous des seins, il n'a pas fait le buste, comme le Grec, il a terminé son œuvre au cou, qui sert de piédouche à la tête seule.


Indiens sur les chemins des vallées chaudes, trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au quart.)


Trouvé à Chimbote. (Réd. au quart.)

C'est là qu'il a franchi cette ligne de démarcation qui sépare le mouvement purement matériel du mouvement plus immatériel qu'on appelle le jeu de la physionomie. Il y a parmi ces vases quelques spécimens vraiment remarquables.

Les têtes représentées sont évidemment dans bien des cas convention-



Trouvé à Santa.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Santa.
(Réduct. au tiers.)



Trouvé à Chimbote.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Cajamarca,
(Réd. au douzième.)



Trouvé à Tarmatambo.
(Réd. au huitième.)



Trouvé à Arica.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Santa.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Santa.
(Réduct. au sixième.)

nelles ; ce sont, en argile, les reproductions de ces masques hideux, en bois

ou en métal dont nous avons trouvé des spécimens nombreux. Souvent encore, on trouve certains attributs de férocité : des dents de lion, des cheveux formant des serpents, etc., qui représentent vraisemblablement



Trouvé à Trujillo,
propriété de M. Malinowsky.
(Réd. au quart.)



Trouvé près de Puno,
propriété de M. le Cte d'Aubigny.
(Réd. au tiers.)

des attributs guerriers en usage chez la race. Mais, à côté de ces œuvres, nous rencontrons des pièces vraiment étonnantes comme reproduction,



Trouvé à Cajamarca.
(Réduct. au cinquième.)



Trouvé à Cajamarca.
(Réduct au sixième.)

comme portrait de la figure de l'indigène. L'expression indifférente, grave ou triste, qui est habituelle à ce peuple, ses accès de gaieté violente, se trouvent immortalisés par le modeleur incomparable de certaines de ces œuvres qui, en dehors de leur intérêt ethnographique ou archéologique, présentent une valeur artistique indiscutable.

Nous trouvons qu'il est injuste de dire que la destination de l'objet en rabaisse la valeur, qu'il est indigne que tel visage souvent majestueux ne serve que de masque à un vase de bière, que sur son front,



Indien portant des bananes, trouvé près d'Arequipa. (Réduction au huitième.)



Indien portant du maïs, trouvé à Silustani. (Réduct. au quart.)



Trouvé à Huanta. (Réduction au sixième.)

sur le bandeau qui l'entoure s'appliquent les lèvres de l'ivrogne. C'est une fausse interprétation : une coutume nationale n'a rien qui puisse



Pêche aux homards, trouvé à Huanchaco. (Réduction au septième.)



Trouvé à Anta. (Réduct. au quart.)



Indien pêcheur, trouvé à Ancon. (Réd. au sept.)

souiller une œuvre artistique. Les traits nobles, le visage calme de ces vases sont, dans toute l'acception du terme, des œuvres d'art et du meilleur art. Mais là ne s'est point arrêtée l'œuvre du céramiste péruvien dans le modelé de la forme humaine. Ce n'est pas seulement la tête et le jeu de la physionomie qui l'ont intéressé : on retrouve assez fréquemment la

reproduction, nous dirions presque l'étude du bras, de la jambe, du pied; puis il s'est emparé des scènes de la vie domestique et de la vie



Trouvé à Moche. (Réd. au neuvième.)



Guerrier, trouvé à Marca Huamachuco. (Réd. au septième.)



Indien mangeant un *choclo* de maïs, trouvé à Moche. (Réduct. au quart.)



Guerrier, trouvé à Moche. (Réd. au sixième.)



Vase trouvé à Santa. — Chasseur de vigogne. (Réd. à la moitié.)

publique. Ainsi nous retrouvons le vase représentant l'Indien chargé de bananes, tel autre s'occupant de la culture du maïs, tel autre

encore portant un fardeau; nous verrons le guerrier, le chasseur, le pêcheur; on nous montrera l'Indien mangeant, l'Indien buvant, l'Indien ivre et endormi en embrassant son vase chéri, l'Indien jouant sur la flûte de Pan à côté de son lama, puis il nous montrera un vase recouvert de nervures, représentant des racines d'arbre, et il nous montrera trois Indiens



Indien jouant sur la flûte de Pan, deux singes l'écoutent, trouvé dans la région de Puno, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. à la moitié.)



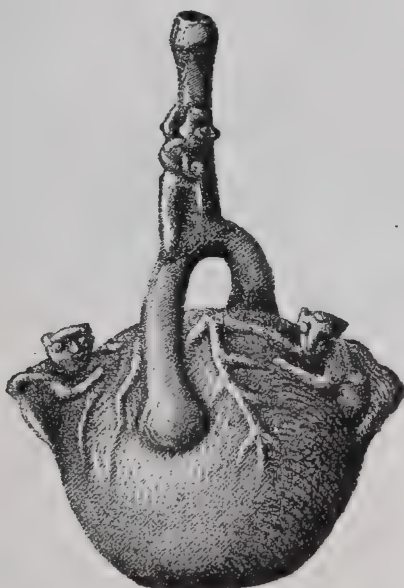
Indien endormi sur son vase de bière, trouvé à Santiago de Cao. (Réd. au septième.)



Indien chargeant un fardeau, trouvé à Marca-Huamachuco. (Réd. au septième.)



Indienne portant son enfant, trouvé près de Curahuasy. (Réd. au sixième.)



Indiens pêcheurs, trouvé à Recuay. (Réd. au cinq.)



Indienne et son enfant, trouvé non loin de Moche dans l'*arenal* entre les Huacas du *sol* et de la *Puna*. (Réd. au tiers.)

dont l'un s'efforce d'atteindre le sommet, un second ayant atteint ce point, un troisième descendant avec difficulté du côté opposé. Puis l'artiste nous introduira dans l'intérieur de la maison, il nous montrera la mère avec le nourrisson couché sur ses genoux; une autre fois il nous montrera la femme portant son enfant sur le dos, ou bien l'Indienne avec son rejeton assis à côté d'elle; il nous montrera une famille entière d'Indiens sur une

sorte de terre-plein dont l'épaisseur même forme le vase, l'Indien assis à côté de sa femme, qui tient son enfant dans les bras; derrière ce couple, une grande Olla, ce vase à forme étrusque qui contient la *chicha*, et une troisième figurine occupée à redresser ce vase dont probablement on vient de



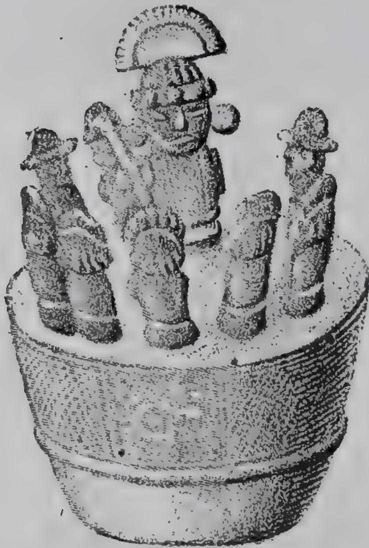
Indienne portant son enfant, trouvé à Chancay. (Réd. à la moitié.)



Mère indienne et son enfant, trouvé à Lucre. (Réd. au sixième.)



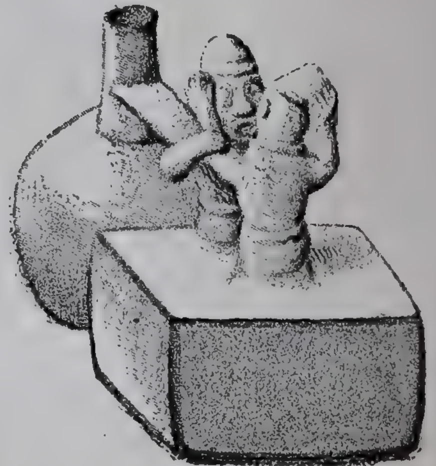
Famille d'Indiens, le mari, la femme et le nourrisson, un individu s'occupant de la *olla*, trouvé à Recuay. (Réduct. au sixième.)



Conseil des dix-neuf Indiens (dont un frisé) et le chef, trouvé à Récuay. (Réd. au quatorzième.)



Conseil des dix dans un cirque naturel, le chef est sur son siège, huit individus occupent leur place, le neuvième est en train d'arriver, trouvé à Recuay. (Réd. au quart.)



Indiens s'embrassant, trouvé à Recuay. (Réduct. au huitième.)

verser de la boisson. Puis l'artiste nous conduit au milieu des conseils de ces chefs, de ses gouvernants; tantôt il les représente sur une plate-forme rangés autour de leurs *curaca*; tantôt encore il les montre dans un de ces vallons, cirque naturel, se réunissant dans la solitude, loin des villes indigènes; et enfin, nous voyons apparaître les *chasquis* portant sur une litière quelque jeune prince, quelque enfant de Curaca, et nous voyons ainsi l'antique mode de locomotion usité dans ce pays à jamais curieux.

Dans toutes ces représentations, l'intention de l'artiste est clairement indiquée, mais ses moyens d'exécution restent toujours inférieurs; il



Trouvé à Incahuasy.
(Réd. au quart.)



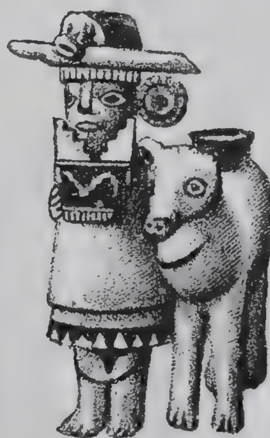
Trouvé à Huanchaca.
(Réd. au tiers.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé au Cuzco.
(Réd. au quart.)



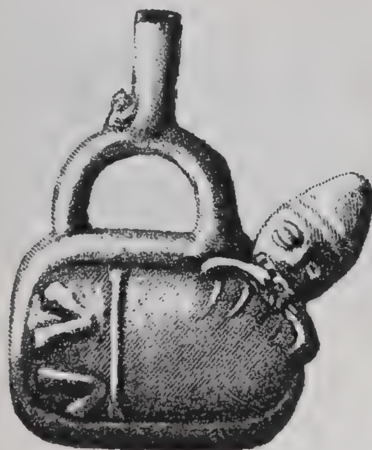
Trouvé à Recuay.
(Réduct. au quart.)



Trouvé sur la côte sud du Pérou, propriété de S. M. l'empereur du Brésil. (Réd. au septième.)



Trouvé à Ancon.
(Réd. au onzième.)



Trouvé à Ancon.
(Réd. au dixième.)



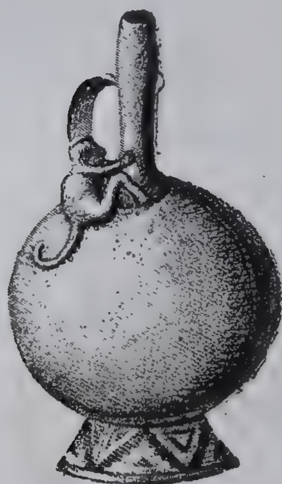
Trouvé à Ancon.
(Réd. au neuvième.)



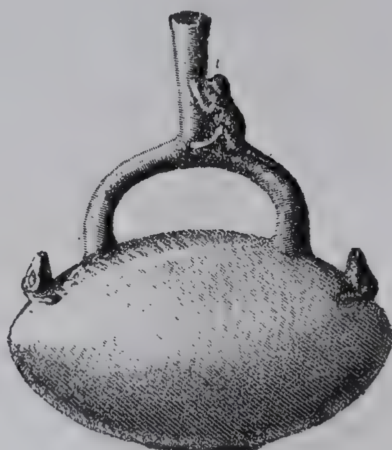
Trouvé à Puno.
(Réd. au quatorze.)

est intéressant, mais il n'est pas vivant; il se fait comprendre, mais il ne parle pas. Il a abordé, dans cet ordre d'idées, tous les sujets les plus

scabreux, ceux qui figureraient dans un cabinet réservé au Musée secret de Naples, et, sans insister ici sur l'importance de ces manifestations au point



Trouvé à Moche.
(Réd. au sixième.)



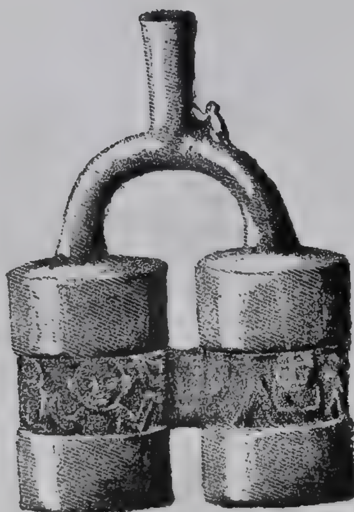
Trouvé à Curahuasy.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Cabana.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Huari.
(Réd. au tiers.)



Trouvé à Puno.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Infantas.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au douzième.)



Trouvé sur la côte méridionale du Pérou, propriété du musée national de Rio-de-Janeiro. (Réd. au septième.)



Trouvé à Moche.
(Réd. au huitième.)



Trouvé à Moche.
(Réd. au onzième.)

de vue moral, nous constatons, dans ce paragraphe consacré à la variété des formes, que tous les vices, sans en excepter un seul, sont représentés dans

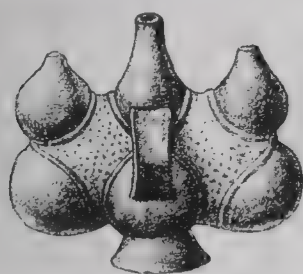
ces vases indiscrets avec une surprenante naïveté qui semble avoir voulu braver la loi la plus élémentaire de la décence.

Et maintenant que nous venons de parcourir la longue échelle des représentations, depuis le mollusque jusqu'à l'homme, revenons pour un mo-


Trouvé à Ancon.
(Réd. au vingtième.)


Trouvé à Recuay.
(Réd. au quart.)


Trouvé à Cajabamba.
(Réd. au quart.)


Trouvé à Iquique.
(Réd. au cinquième.)


Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)


Trouvé au Cuzco.
(Réd. au cinquième.)


Trouvé à Pachacamac.
(Réd. au quart.)


Trouvé au Cuzco.
(Réd. au septième.)

ment à notre point de départ et nous constaterons que si l'Indien s'est rarement préoccupé de l'élégance de la ligne, de la pureté de la forme, il a toujours été préoccupé de la vie et du mouvement dans la nature. L'anse du vase lui rappelle la branche de l'arbre. Or, sur cette branche, dans la nature, se balance le singe, s'accroche le perroquet, s'enroule le serpent;

aussitôt, sur ses vases, nous verrons apparaître, comme ornements, de petits singes accroupis, des perroquets et des serpents. Mais l'Indien ne perçoit pas seulement par les yeux, il l'entend et il comprend que la mort seule est silencieuse : aussi s'est-il efforcé avec une ingéniosité remarquable de donner la parole aux êtres en argile qu'il a modelés. Il a



Trouvé à Puno.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Ancon.
(Réd. au quart.)



Trouvé au Gran-Chimu.
(Réd. au quart)



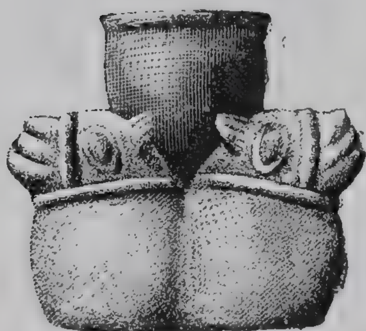
Trouvé à Paramonga.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Moche.
(Réd. au quinz^e^.)



Trouvé à Chavin de Huantar.
(Réd. au neuvième.)



Trouvé à Chancay.
(Réd. au huitième.)

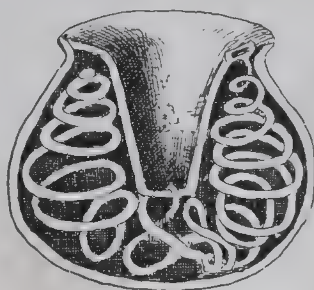


Trouvé à Santiago de Cao.
(Réd. au sixième.)

Silvadores (vases sifflants).

appris à son singe et à son perroquet à crier, à son homme qui boit à pousser des cris de satisfaction. Il sait faire pleurer sa statue. Le moyen employé est des plus simples. Il accouple deux vases transformés par un conduit en vases communiquants, — on appelle ces vases *silvadores*, — il ferme une des extrémités et la perce seulement assez pour établir un sifflet dans la masse. Le moindre mouvement du vase dans lequel se trouve un peu d'eau chasse ou aspire, par le niveau montant ou descendant du liquide, l'air renfermé dans le vase à sifflet, ce qui produit deux sons. Une habile

disposition du sifflet reproduit avec une fidélité remarquable les cris des différents animaux et imite avec justesse même la voix humaine. Or c'est généralement sur la plate-forme du goulot fermé que le céramiste a placé l'oiseau, le singe ou l'homme; parfois encore, c'est le vase entier qui représente l'être vivant qu'il s'agit de douer de la voix. Chez une nation arrivée au sommet de la civilisation, ce seraient là des moyens pour amuser les enfants; chez une nation qui s'éveille, ce sont les preuves d'une observation intelligente de la nature prises sur le vif. A côté de ces signes de satisfaction, il reproduit, nous l'avons dit, la manifestation matérielle de la tristesse, la larme. Le procédé employé est encore fort simple. Le vase représente une figure grave et triste, l'argile de ce masque est très mince dans les coins de l'œil et lorsque le liquide remplit le vase, il suinte à travers les points de la paroi ménagée spécialement à cet effet, et, dirigé par la paupière comme par une gouttière, le liquide s'échappe lentement en larmes qui se détachent de temps en temps et coulent sur le plan incliné formé par les joues. L'effet de ce petit artifice est saisissant.


Trouvé à Chavin de Huantar. (Réd. au cinquième.)


Trouvé au Cuzco. (Réd. au vingtᵉ.)

C'est simple et dramatique, et lorsqu'on se rappelle l'habitude nationale de boire en l'honneur des morts, on peut aisément saisir le but de cette œuvre d'art, peut-être le portrait même du défunt qui pleurait ainsi sa propre mort en présence de ceux qui ravivaient son souvenir.

La fantaisie même apparaît souvent dans l'œuvre du céramiste péruvien et alors naissent des pièces amusantes dans leur bizarrerie, des animaux baroques, enfantés par une folle imagination, et aussi des vases faits comme pour des tours de prestidigitation, où, grâce à des tubes habilement disposés entre deux parois, le liquide, versé par une ouverture suffisamment dissimulée, ne peut plus s'échapper que par une certaine inclinaison donnée au récipient.

Telles sont les différentes formes de la céramique péruvienne. Elles montrent que, dans tous les genres, le céramiste avait la production facile. Le pot péruvien ne nous dirait-il pas, si un cataclysme climatologique supprimait la flore de ces régions, quels ont été les fruits du Pérou? Ne nous dirait-il pas quels ont été les animaux domestiques et les animaux dangereux? Ne nous dirait-il pas quel a été le type de ses auteurs, quelles ont été ses occupations et ses préoccupations, ses vices, ses joies, ses douleurs, ses maladies?

IV

Matières, analyse, procédés, pâte, patine, cuisson, peinture, bas-reliefs. — Continuation de cet art. Imitation, contrefaçon.

Le kaolin dont on se sert dans les manufactures de porcelaines est un silicate d'alumine qui provient d'une décomposition d'un feldspath contenant de la soude et de la potasse, et composé en grande partie de silicate d'alumine et de silice libre. Certains auteurs prétendent, sans avoir pu le prouver, qu'on a trouvé de la poterie péruvienne contenant du kaolin en forte proportion. Nous constatons que nous n'avons vu et trouvé que de la poterie en argile proprement dite. Cependant l'argile n'est pas une matière bien définie, mais d'une composition chimique assez variable. Elle aussi consiste en feldspath plus ou moins dénaturé, mélangé avec des silicates en proportion plus ou moins considérable, que l'on y trouve ou comme poudre impalpable, ou sous forme de sable plus ou moins fin. Avec de l'argile pure, on ne saurait faire des objets de poterie, car elle a une tendance à se fendre en séchant ou en cuisant. Il faut, par conséquent, mélanger la matière première avec une matière qui corrige cette tendance. Les Égyptiens mettaient de la paille finement coupée dans les briques qu'ils faisaient sécher au soleil. Dans l'île de Chiloe[1], les indigènes prennent comme dégraissant du granit en poudre, qu'ils se procurent en chauffant la pierre et en la plongeant aussitôt dans l'eau froide. En Angleterre, on se sert parfois de poudre de flint. Quant aux Péruviens, ils se sont servis de poudre de charbon, de cendre, et de graphite[2]. Pour la poterie ordinaire ils ont employé de la paille de maïs hachée si menue, qu'on dirait qu'elle est transformée en poudre. Le mélange de l'argile avec les matières colorantes ci-dessus indiquées produit naturellement ce que dans le pays on appelle les argiles noires et les argiles grises. Mais l'argile n'a pas de couleur parfaitement définie,

[1] Wagner, *Chimie industrielle*, t. I, p. 555; Brongniart, *Arts céramiques*, 1854, t. I, p. 71.

[2] Ces mêmes mélanges ont été observés chez d'autres peuples. Voy. Brongniart, *Arts céramiques*, t. I, p. 74.

et ses nuances peuvent varier depuis le blanc jusqu'au noir à travers toutes les nuances du gris, du jaune et du rouge. Aussi trouvons-nous une grande variété de tons dans les potiches péruviennes. Ajoutons que ces différentes colorations dépendent aussi en grande partie de la cuisson, de la finesse de la pâte et de son homogénéité. Citons cependant le fait que les plus belles poteries contiennent du mica et des coquillages pulvérisés en forte proportion. Nous avons trouvé aussi dans des vases d'une grande finesse, de Trujillo, de l'or de lavage (provenant évidemment du rio de Moche). Un fait analogue a été constaté par le docteur Behrndt, qui a trouvé de l'or de lavage dans des poteries du Yucatan. On en a également trouvé dans les poteries de Palleng-Bang, dans les Indes orientales[1].

Ajoutons que, lorsqu'on peignait les vases, on délayait de la couleur minérale avec de l'argile dans une grande quantité d'eau. On enduisait la potiche de ce mélange coloré, mince couche d'argile qui, à la cuisson, durcissait et faisait, pour ainsi dire, partie intégrante de la poterie. Il est utile d'ouvrir ici une parenthèse. Les Péruviens ne connaissaient pas le VERNIS, mais, lorsqu'ils avaient fait sécher la poterie, ils savaient saisir le moment favorable pour lui donner une patine extrêmement fine, à l'aide d'une petite palette de bois et peut-être, comme les Indiennes d'aujourd'hui de certaines contrées de l'intérieur, avec l'ongle du pouce de la main droite. Or, lorsqu'il s'agissait de peindre un vase, on ne lui donnait pas de patine tout d'abord; pour lui garder une plus grande porosité, on ne le recouvrait de sa couche de couleur qu'après une demi-cuisson; alors on le faisait sécher et on le cuisait à nouveau d'une façon complète. Les céramistes du Cuzco ont excellé à donner une patine d'une finesse extrême sur la peinture, ce que ceux de la côte n'ont pas su faire; de sorte que, sur le littoral, il n'y a que les vases noirs qui aient une belle patine : les vases d'autre couleur sont très inférieurs à cet égard. Mais où le céramiste de la côte est passé maître, c'est dans la production de vases légers, à parois extrêmement minces; au contraire, toutes les terres cuites de l'intérieur, d'un aspect plus élégant et plus fini que celles de la côte, sont très lourdes. On peignait donc les vases au moment ou ils séchaient; c'est à ce même moment qu'on gravait sur les parois les petits dessins ou les bas-reliefs. Cependant certains dessins conventionnels dans les bas-reliefs ont dû exister en moules de terre cuite, peut-être en pierre douce, et alors les parois du vase ne sont que des estampages habilement rajoutés les uns aux autres. L'ornementation des vases en général

[1] *Journal of the East Indian Archipelago*, 1850, t. IV, p. 273.

est toute de convention au Pérou; les filets qui couvrent les urnes étrusques, les losanges, les méandres qui apparaissent, le serpent, la grue, le ciel étoilé, la figurine humaine surmontée du panache sont comme des arabesques sans mouvement, sans vie, sans expression. Le crapaud, le serpent et la tête de la chauve-souris complètent cette série, peu considérable, comme on le voit. Cependant l'exception se constate assez souvent, et cela est d'autant plus heureux que dans cet ordre d'idées toute innovation peut se transformer en renseignement précieux pour l'ethnographie et l'histoire. Nous venons de dire que souvent le vase a dû être estampé et les morceaux rajustés; cependant, sans avoir d'autre preuve que l'extrême régularité de certains vases, nous croyons devoir admettre que les indigènes ont connu le tour. En effet, il y a certains vases tellement petits, et d'autres tellement grands, faits avec une exactitude si remarquable, qu'il n'est guère possible d'expliquer cette excellente facture qu'à l'aide du tour. C'est ainsi que nous avons retrouvé des vases depuis 2 centimètres de haut sur 9 millimètres de large, jusqu'à $1^{m},45$ de haut sur $1^{m},35$ de diamètre maximum.

Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement exact sur la cuisson. Nous enregistrons simplement la légende péruvienne qui veut que les vases aient été placés au milieu d'une sorte de rempart circulaire de *taquia* (déjection séchée des ruminants du pays) donnant un feu extrêmement intense et sans flamme. Six à douze Indiens, assis autour de ce brasier, auraient, en soufflant dans des roseaux, donné à ce four primitif l'intensité de chaleur voulue. Il ne nous coûte guère d'admettre ce principe, car il nous a été donné de voir, à Jerez, près de Cajamarca, à Huanta, près de Ayacucho, et à Saint-Sébastien, près du Cuzco, c'est-à-dire sur les points les plus éloignés les uns des autres du territoire péruvien, les Indiens d'aujourd'hui, élèves à cet égard de leurs ancêtres, cuire la poterie par les procédés indiqués plus haut, et nous pouvons ajouter que leurs poteries affectaient les formes anciennes.

Ici vient se placer une observation qui porte plutôt sur un mot que sur une chose, et qui a pourtant son importance. On accuse les Péruviens modernes de faire de la contrefaçon ancienne et de vendre aux étrangers des pots qu'ils savent être faux. Dans cette accusation, il n'y en a qu'une partie qui soit fondée, celle de la vente, mais non pas celle de la contrefaçon. L'Indien qui fait un vase ayant une forme ancienne n'a aucune intention de fraude, et sa production même offre un document ethnographique. Il y a toujours une pointe ironique et sournoise au fond du caractère de l'Indien. Il est donc intéressant de voir comment il allie les traditions techniques

avec l'observation personnelle. Rien n'est à ce point de vue plus frappant qu'un vase en terre cuite mélangée de graphite, ce qu'on appelle l'argile noire, représentant un nègre, ou un vase en argile habilement blanchi, représentant un blanc et ainsi de suite. La contrefaçon, à proprement parler, n'existe, au Pérou, que chez certains brocanteurs qui, profitant de l'inexpérience des acheteurs, font passer pour séculaires des objets fabriqués la veille, ce qui est d'autant plus innocent que peut-être nulle part moins qu'ici on ne peut distinguer entre l'œuvre ancienne et l'œuvre moderne; car nulle part un point d'arrêt aussi complet ne s'est produit : si des souvenirs ont survécu, ils ont été altérés; si la tradition de la technique n'a pas sombré complètement, il est évident que l'Indien, tributaire et misérable pendant des siècles, ne saurait produire ce que produisait l'homme autochthone, maître incontesté du pays.

V

Conclusion sur l'importance de la céramique péruvienne considérée au point de vue de l'art et au point de vue des études sur l'histoire politique et sur l'histoire des mœurs.

Il résulte des nombreux exemples que nous venons de donner que la céramique n'a servi ni la statuaire religieuse ni la sculpture civile; elle est restée dans des limites étroites. Les dimensions mêmes des objets qu'elle a produits lui ont interdit de s'appliquer à ces deux grandes branches de l'art par excellence. Aussi, malgré les éloges que nous aurons pu accorder à bien des détails de ces productions, et à cause même de ces éloges, il nous est permis de porter ce jugement que de la statue grecque à la potiche péruvienne il y a la distance de la calme sérénité du génie majestueux, à la burlesque effronterie d'un dilettantisme routinier.

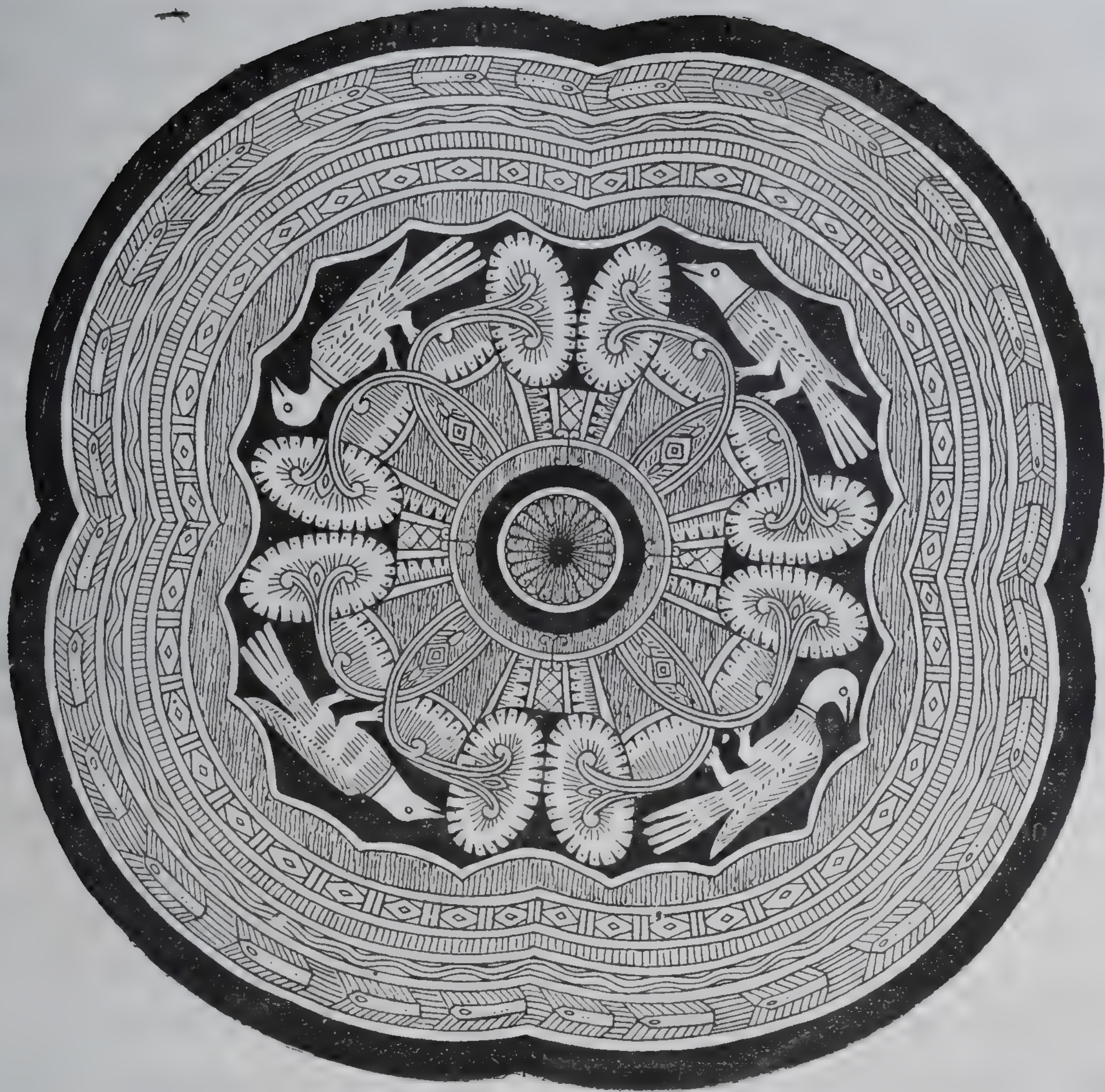
Oui, cet art est conventionnel, et partant il n'avait d'avenir qu'à la condition de ne pas sortir de lui-même. Les tâtonnements naïfs d'un art naissant sont les indices d'un avenir certain. Lorsque le dessin devient poncif, lorsque la forme artistique affecte le moule, lorsque les formes humaines deviennent arabesques, l'art se fait hiéroglyphique et l'imagination se modifie dans la convention.

Et, chose à remarquer, cet art n'a pas de caractères généraux. Le type d'aucune divinité n'est venu, dans l'effet artistique, ennoblir la forme humaine, l'homme américain n'étant qu'un modèle généralement laid et monotone dans ses mouvements, disgracieux dans ses attitudes, dépravé dans ses habitudes, blasé dans ses goûts.

On avait à reproduire des modèles sans grandeur et à flatter des appétits sans vergogne. Qu'en résulta-t-il? l'art quichua! Un art qui ne parle pas à l'âme, sans idée élevée dans sa conception, sans fini dans son exécution, sans majesté dans l'application de son œuvre. L'art quichua présente tous les caractères du prototype de la médiocrité. Il amuse par la bizarrerie de ses formes, il surprend par leur variété, il étonne par la perfection avec laquelle il a traité la matière, mais l'artiste n'est qu'un artisan : c'est du métier qu'il a fait. Ce jugement, quelque sévère qu'il puisse paraître, a-t-il pour conséquence une dépréciation de l'ensemble du travail du céramiste? Nous avons dit en parlant des origines de la céramique que la nature animée et inanimée devait lui servir de modèle. Nulle part mieux que dans le pays dont nous parlons la vérité de cette parole ne saurait être prouvée; nulle part on ne trouve une variété plus grande dans les types, une imitation plus exacte des produits naturels, un nombre plus considérable d'objets imités; nulle part le céramiste n'a mieux compris l'utilité de son art en l'appropriant aux besoins de son milieu; nulle part il n'a su si bien élever cet art à la hauteur d'un document social; nulle part la manifestation naïve de ses intentions n'est plus clairement indiquée, plus franchement exécutée.

Longtemps encore l'archéologue pourra et devra fouiller utilement le sol de ce pays; ce sol contient encore des milliers de ces œuvres dont chacune est un mot effacé de son histoire. Les cataclysmes successifs dont cette région a été le théâtre ont jeté sur le passé de ses habitants un voile jusqu'ici impénétrable, mais dont une étude complète de la céramique permettra de pénétrer le mystère. Les hypothèses alors feront place à la certitude, et tant de questions aujourd'hui obscures seront résolues d'une manière définitive, car ces conclusions seront basées sur l'observation directe, sur le classement méthodique de tous les vestiges patiemment retrouvés et groupés[1].

[1] « Un genre d'industrie dans lequel les Quichuas excellaient est celui de la fabrication des vases: on s'étonne de la variété autant que de la régularité des formes qu'ils leur donnaient, et nous dirons même de l'élégance de leur exécution. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, p. 135.) Cf. Bollaert, *Ancient or fossil Pottery*, p. 161. *Memory read before the Anthropological Society of London*, vol. III, mém. XI, p. 160 à 167.



Dessins sur une calebasse (exécutés au fil de cuivre), trouvés à Infantas (postérieur à la conquête). (Réduction aux deux tiers.)

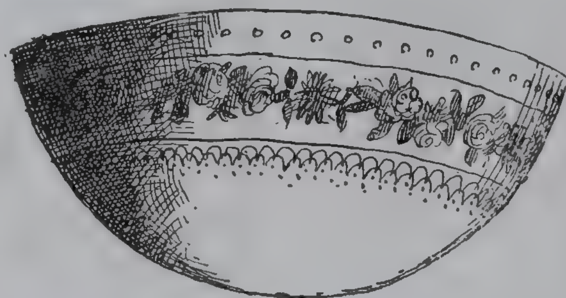
PEINTURE

La peinture. — Fresques sur les murs. — Peintures sur terre cuite. — Enluminures et dessins proprement dits. — Sculpture polychrome. — Dessins sur les étoffes. — Dessins dans la trame. — Ciselure sur métal, bois, courges, os. — Dessins en repoussé.

La peinture n'existait pour ainsi dire qu'à l'état rudimentaire chez les indigènes. Ils comprenaient, en dessin, les contours, et en coloration, les teintes plates.

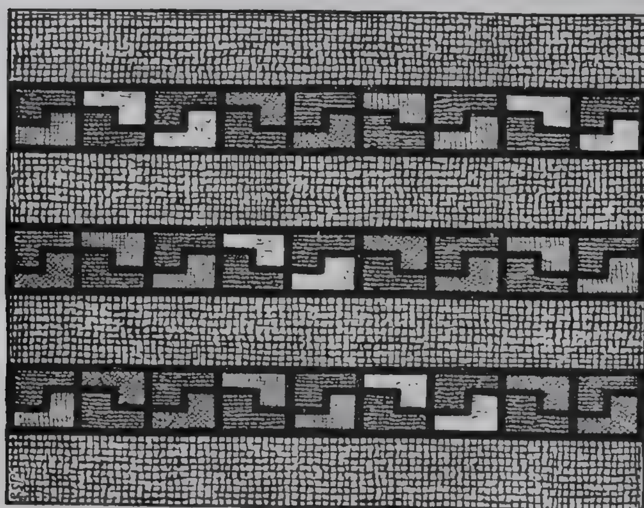
Leur dessin, qu'on peut surtout étudier dans leurs ciselures sur métal, sur bois, sur l'écorce des courges, est lourd, et les lignes ont une raideur telle,

que les représentations de fruits, d'animaux ou d'hommes ressemblent à des figures géométriques plutôt qu'aux objets qu'ils sont censés reproduire. Cette infériorité s'explique par une technique incomplète. Ainsi les dessins

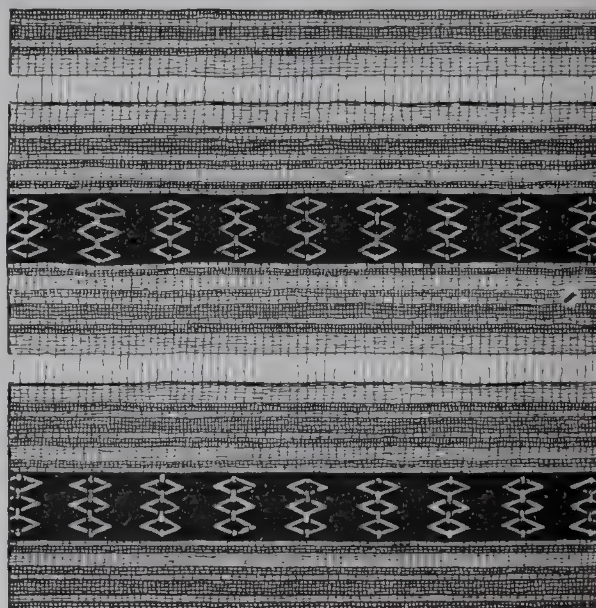


Gravure au fil de cuivre rougi au feu sur une calebasse, travail moderne, trouvé à Bambunga. (Réd. au tiers.)

noirs sur les courges[1] sont faits au moyen de fils de cuivre rougis. Pour que la ligne fût fine, il fallait employer un fil très mince. Ce fil se refroidissait vite, et, afin de ne pas recommencer une ligne à plusieurs reprises, ce qui la rend toujours inégale, l'ouvrier était obligé de travailler rapidement sans donner à son dessin le soin qu'exige l'art.



Trouvé à Mollendo. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)

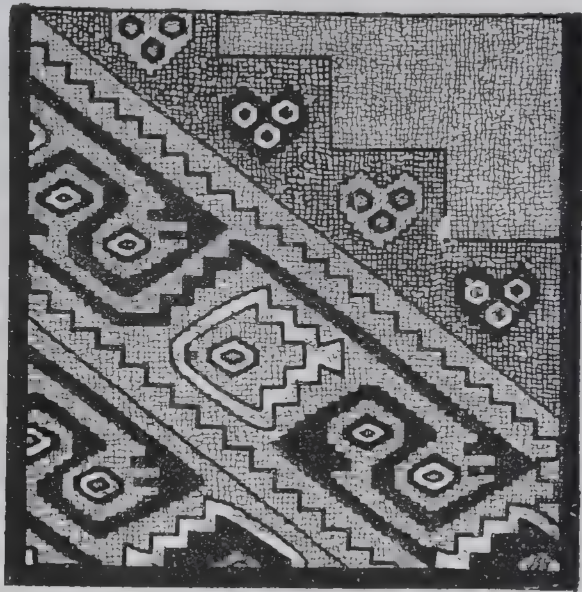
Il est intéressant de suivre ce que nous appellerions volontiers le développement des dessins dans la trame des étoffes. Les étoffes les plus simples ont pour ornements de simples lignes droites parallèles, d'autres des lignes croi-

[1] En conservant cet art, les Indiens actuels l'ont poussé à un point de perfection beaucoup plus avancé. Ils font sur les courges, à l'aide d'un couteau qu'ils chauffent à blanc, des dessins très gracieux et très compliqués. Ils gravent des lignes ou des plaques noires suivant qu'ils se servent de la pointe ou du plat de leur couteau. Sur les parties de l'écorce, laissées dans leur état naturel, ils reproduisent, avec des couleurs laquées, des plantes, des oiseaux, des animaux, et l'ensemble de ces brûlures et de ces images produit un effet des plus charmants.

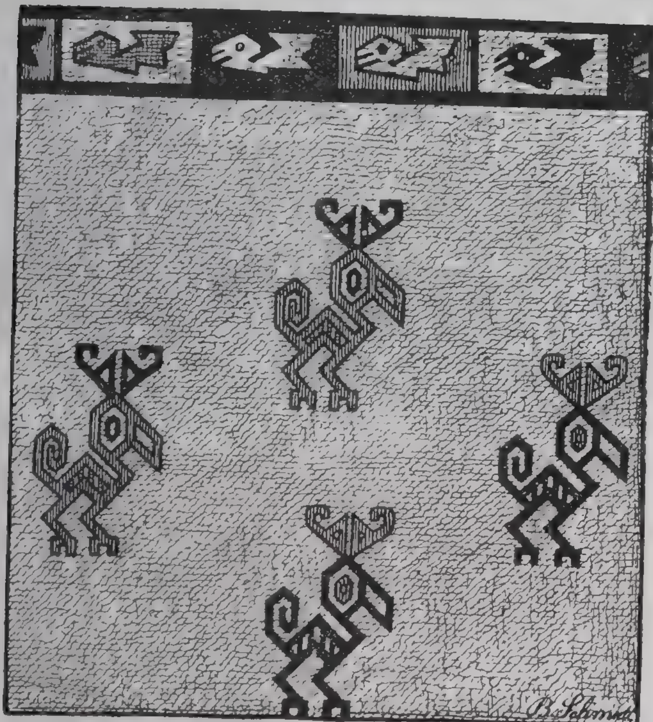
sées; ce sont là les premiers modèles que nous retrouvons dans les nattes de paille. Cependant ces dessins se développent, le méandre remplace d'abord les lignes croisées, et puis petit à petit nous trouvons la reproduction de



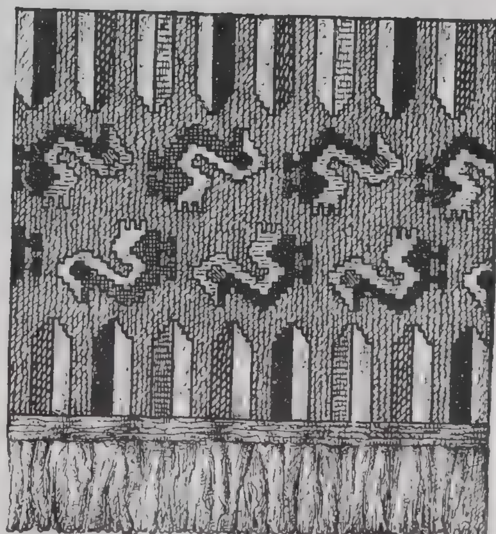
Trouvé à Arica. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Pisco. (Réd. au quart.)



Trouvé à Pachacamac. (Réd. au tiers.)

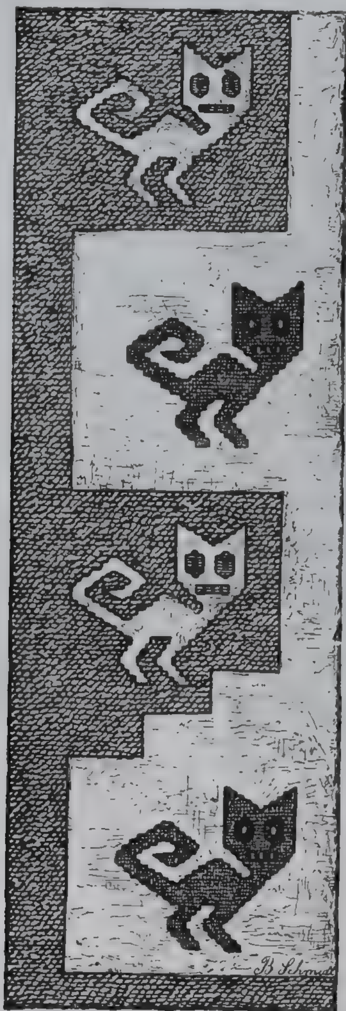


Trouvé à Paramonga. (Réd. au quart.(

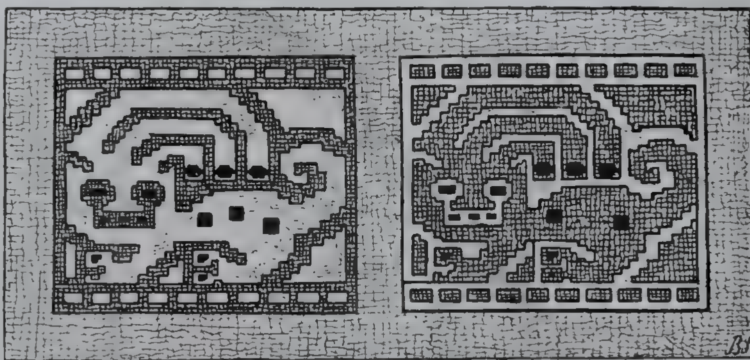
fruits, de poissons et d'animaux, pour nous élever finalement à la représentation de l'homme. Cependant les difficultés techniques empêchaient le libre développement de la ligne. La courbe est toujours remplacée par une ligne cent fois brisée et se mouvant suivant des angles droits. C'est ainsi que le crâne devient une pyramide à gradins, que l'œil devient un rhomboïde, le nez un triangle, la bouche un quadrilatère.

Néanmoins, et en dépit de ces difficultés techniques, nous possédons une

série d'étoffes représentant des oiseaux, des lions et des hommes qui, malgré

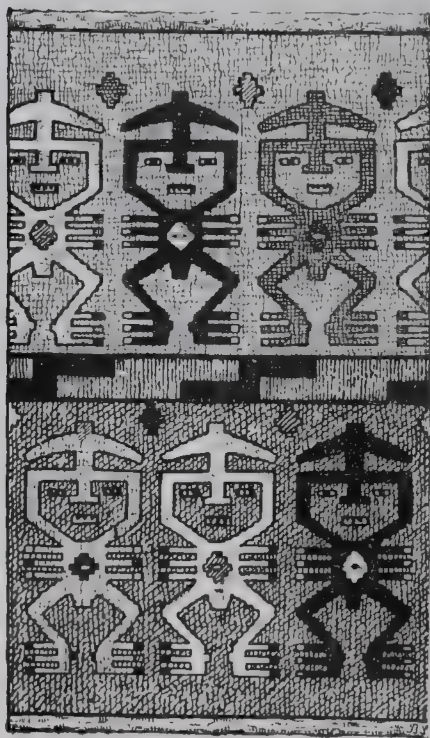


Trouvé à Moche. (Réd. au quart.)



Trouvé à Chancay. (Réd. au quart.)

leurs formes essentiellement conventionelles, produisent un effet décoratif très remarquable à tous égards. Nous ne citerons en particulier qu'une merveilleuse étoffe (point dit de Gobelins) divisée en trois champs superposés et représentant (ce qui résulte de la direction du profil des personnages), les zigzags d'un chemin allant en pente. Dans le premier champ, on voit trois guerriers qui sont censés précéder un chef, qui apparaît dans le second champ porté sur une litière par deux hommes. Dans le troisième champ, on voit trois autres Indiens qui suivent et terminent ce convoi princier.

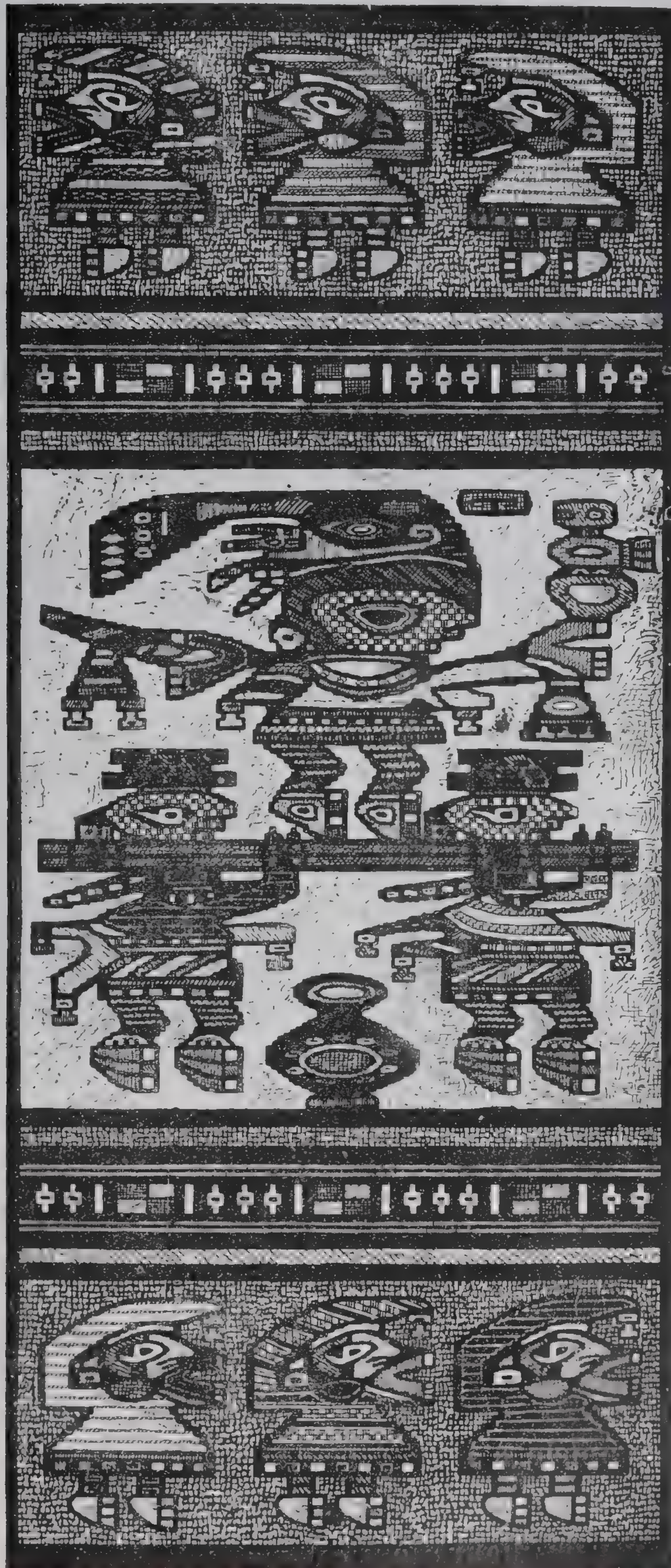


Trouvé à Paramonga. (Réd. au tiers.)

Lorsque les difficultés matérielles n'arrêtent pas l'essor de l'artiste, son dessin prend un aspect gracieux et élégant, comme dans les silhouettes peintes en fresque sur les murs en pisé à Paramonga, ou les dessins en couleurs sur la poterie des indigènes. Aussitôt les plantes, les animaux, les hommes, ont une allure vraie, et, malgré cette différence avec les dessins que nous avons déjà cités, il est certain que les mêmes artistes ont pu tracer les uns et les autres.

Les Indiens n'avaient aucune notion de la perspective, de l'ombre et de la lumière. Leurs dessins n'ont qu'un plan et manquent absolument de relief. Ils avaient en revanche un sentiment très vif et très réel de la couleur. Les qualités et les défauts du dessin assignaient à cet art

un rôle décoratif secondaire que relève le choix des teintes. La peinture,



Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)

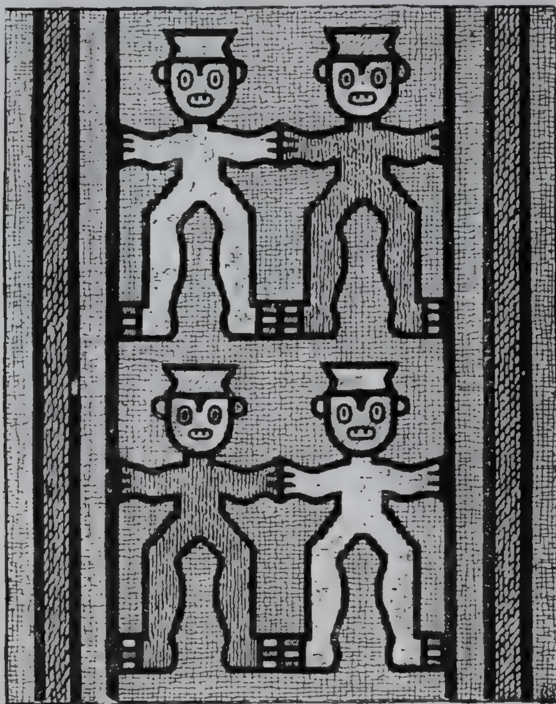
chez eux, n'est qu'une habile enluminure, tantôt d'une savante discrétion, tantôt d'une hardiesse heureuse.

La polychromie de leur céramique est fondée sur l'emploi de couleurs aux

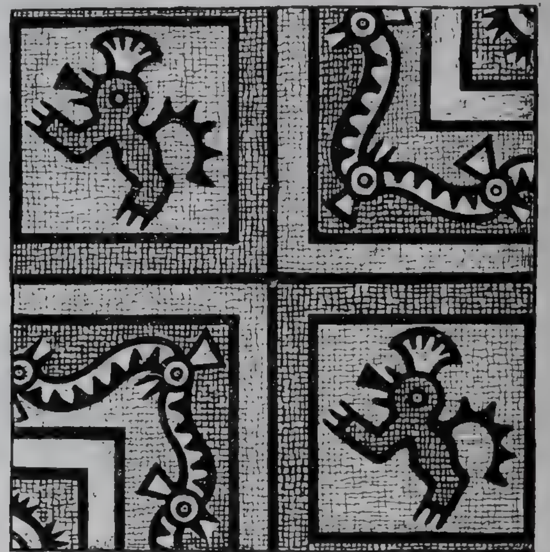
tons fanés se mariant harmonieusement : ainsi, jamais une poterie représentant une tête d'un bistre clair n'aura des yeux trop noirs sur une cornée trop blanche; la coiffure également ne sera pas faite de plumes d'oiseaux aux teintes vives. Toutes les couleurs seront bistrées et formeront un ensemble qui, malgré sa polychromie, sera agréable à l'œil.

Au contraire, dans les étoffes, les couleurs présenteront des oppositions violentes, les teintes seront franches et l'ensemble aura le caractère chatoyant des tapis orientaux avec leur incomparable richesse de tons.

L'art du dessin, malgré son peu de développement, est pourtant (en ex-



Trouvé à Chancay. (Réd. au quart.)



Trouvé à Santa. (Réd. au quart.)

Étoffes (cotonnades) peintes.

ceptant la céramique) le seul qui ait permis aux Indiens de retracer des scènes complètes de leur vie intime, de leur existence sociale, de leurs habitudes religieuses. Et les difficultés mêmes qu'ils éprouvaient à donner une expression complète à leur pensée, les amenaient à ces abréviations qui insensiblement apprennent à une race à chiffrer ses conceptions, à retracer ses idées par des figurations conventionnelles.

L'Espagne a importé son école de peinture au Pérou. Elle s'est bornée à en faire un art décoratif appliqué aux murs de ses églises; ses toiles deviennent dans le sanctuaire un des commentaires les plus éloquents de la religion qu'elle propage.

Il se produit alors un phénomène très naturel et très curieux. Les

vierges de Murillo au type andalou se transforment; elles deviennent cholitas; en même temps, le ciel dans lequel elles planent n'est plus l'atmosphère limpide du firmament, c'est un labyrinthe inextricable d'arabesques dorées, au milieu desquelles grimpent de petits anges bruns et trappus, aux yeux noirs et aux cheveux lisses.

Par ces qualités spéciales, la peinture, quoique essentiellement catholique, prend un caractère péruvien. Cette école subsiste encore dans l'Équateur; elle a quelques rares disciples au Pérou, mais elle a complètement disparu en Bolivie.

Il est illogique et impossible de faire de l'archéologie américaine à distance. Les documents sont trop rares, les pièces à conviction trop peu étudiées, le défrichement de ce sol trop incomplet, l'autorité de beaucoup d'entre ceux qui ont écrit sur l'Amérique trop sujette à caution. On a jusqu'à ce jour fait de nombreux récits sur ces pays, mais on en a rapporté peu de documents. On a discuté sur des données non prouvées, on a cité des auteurs au lieu de citer des faits, on a écrit des volumes et peu de pages sérieuses, trop plaidé en un mot sans rien dire. Cette voie si battue ne mène nulle part. Que l'archéologue travaille sur place, voie par lui-même, fouille le sol, et nous ne doutons pas que sous peu il ne soit de notre avis. La sincérité la plus scrupuleuse dans la science américaine est le seul fondement solide de ces recherches, car l'archéologie rentre dans l'ordre des sciences exactes. Dans l'étude du passé, l'intuition et la déduction sont dangereuses et, en fait d'axiomes, c'est-à-dire de vérités scientifiques, si l'on peut faire des découvertes, on ne saurait rien inventer.

TROISIÈME PARTIE

QUELQUES DONNÉES

SUR L'ETHNOGRAPHIE PÉRUVIENNE[1]

I

Le Péruvien autochthone dans sa tombe.

Il existe beaucoup de descriptions fantaisistes de l'ordre social et de la vie domestique des autochthones du Pérou; on les a citées, amplifiées et analysées. Elles ont servi de point de départ à bien des théories, elles ont appuyé plus d'une hypothèse, mais jamais elles n'ont été vérifiées, et pourtant rien

[1] Quichua ou Inca, 0° au 28° lat. S.; 65° au 83° long. O.—Aymara, 15° au 20° lat. S.; 69 au 70° long. O. (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 5 et 7.) Lorsqu'en 1839 d'Orbigny écrivit son *Homme américain*, il évaluait le rameau péruvien à 1 315 452 individus tous baptisés. Il subdivisait le rameau péruvien en 934 707 Quichuas, 372 397 Aymaras, 1000 Changos, 7348 Atacamas. Il ajoutait 458 572 métis Quichuas, et 188 237 métis Aymaras. (Voyez *l'Homme américain*, t. I, p. 13.) — Taille moyenne du Quichua, 1^{m},600; l'homme Aymara a environ la même grandeur. (Id., *l'Homme américain*, p. 45.) — Races pampéennes : 1^{m},6732. — Sur les trente-neuf nations américaines qu'énumère d'Orbigny, il place les Quichuas, quant à leur taille, au trente-cinquième rang avec une taille moyenne des hommes de 1^{m},600, une taille maxima de 1^{m},700, une taille moyenne des femmes de 1^{m},460. Les Aymaras viennent au trente-sixième rang avec une taille maxima des hommes atteignant 1^{m},650. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 51.)

A propos de la déformation crânienne, le même auteur dit : On a exercé une pression d'avant en arrière combinée d'une pression circulaire, la masse du cerveau se trouvait ainsi repoussée. Les pariétaux forment des mamelons très prononcés, les parties postérieures ont une grande largeur et le front fait un angle très aigu au-dessus des arcades sourcilières.

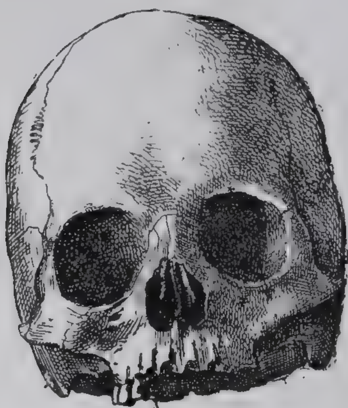
Sur les traits et la physiognomonie, nous trouvons dans Ulloa (*Noticias americanas*, entreten. XVII, p. 253) la note bizarre que voici : « Quiconque a vu un Américain les a vus tous. — Pauw (*Re-*

n'est plus facile sinon moins laborieux. Les tombes sont là et les tombes peuvent dire, à qui sait les interroger, le secret du passé.

Il y a une immense différence entre notre mode de sépulture et celui

cherches sur les Américains, t. II, p. 184) dit que les Américains n'ont pas de barbe. Ce qui est exagéré.

D'Orbigny décrit les cheveux : ils sont épais, noirs, lisses, longs. Ils descendent très bas sur le front, résistent à l'âge, se décolorent peu et, en se décolorant, prennent une teinte jaunâtre. La barbe est noire, *jamais* bouclée, jamais au milieu de la lèvre supérieure, mais formant seulement les extrémités de moustaches peu fournies. Ils ont des poils au menton, poussant vers l'âge de 28 ans, la barbe ne blanchit jamais. Les mâchoires sont saillantes, les dents régulières, petites, droites, ne se cariant, pour ainsi dire, jamais. — Ulloa (*Noticias americanas*, entret. XVII, p. 253. Madrid,



Trouvé à Pachacamac.



Trouvé à Paramonga.



Trouvé à Ancon.



Trouvé à Quonucacha sur les limites de Sayhuite.



Trouvé à Taparaco entre Chavin de Huantar et Huanuco-Viejo.

(Réduction au quart.)

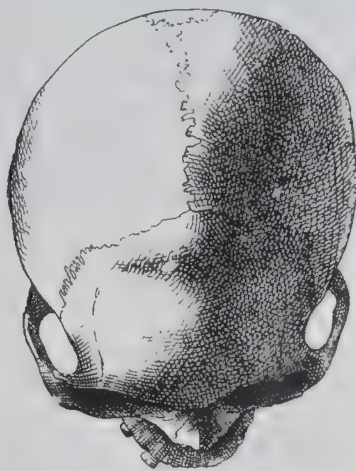
1792) décrit ainsi la tête de l'Indien : *Nariz delgada, pequeña y encorvada haci del labio superior.* « On voit, répond d'Orbigny, qu'il mêle les nations pour les formes, les Péruviens étant loin d'avoir le nez étroit. » — Leur nez, remarquable, est toujours saillant, assez long, fortement aquilin, comme recourbé à son extrémité, sur la lèvre supérieure, le haut enfoncé, les narines larges, épatées, très ouvertes. (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 125 ; *Voyage au haut Pérou. Antiquités*, pl. XV.) — « Un vase ancien, » retrouvé par le même voyageur, « présente, avec une vérité frappante, l'image des traits des Quichuas d'aujourd'hui ; il nous donne la certitude que, depuis quatre à cinq siècles, les traits n'ont éprouvé aucune altération sensible. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 126.) — Il ne faut pas s'en étonner, peut-on ajouter avec M. Edwards, car sur le tombeau d'un ancien roi d'Égypte se trouve la figure caractéristique des juifs actuels, qui n'a pas changée depuis trois mille ans. (*Des caractères physiologiques des races humaines*, p. 19, Paris, 1829.) — Ils souffrent de fièvres, de la petite vérole. La médecine qu'ils emploient est

de l'Indien. Et, il faut bien l'avouer, au point de vue moral, tout l'honneur revient à ce dernier.

Pendant que, chez nous, tout l'appareil dont nous entourons la mort sert

fondée sur certaines superstitions grossières. Elle n'est jamais scientifique. (Voy., pour l'accouchement, d'Orbigny, *ibid.*, p. 68.) — La race péruvienne est peut-être, dit d'Orbigny (*l'Homme américain*, t. I, p. 69), celle qui produit le mélange (avec la race blanche) le moins beau et le plus tenace; on y trouve encore, à la quatrième génération, des traces des Quichuas, et surtout ce caractère singulier de la cornée des yeux, jaunâtre au lieu d'être blanche. A la première génération, la couleur diminue peu, les traits changent à peine; la taille reste presque toujours la même. —

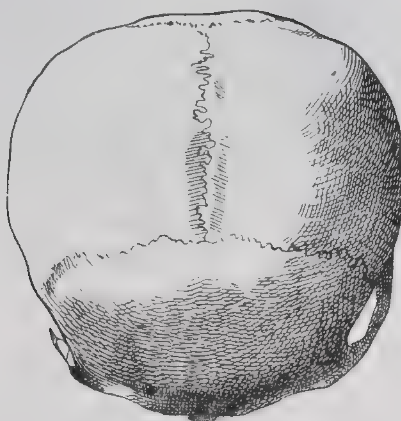




Trouvé à Quonncacha sur les limites de Sayhuite.



Trouvé à Santa.



Trouvé à Santa.

(Réduction au quart.)

J'ai rapporté, pour servir à l'étude de l'homme américain, 316 crânes et 12 momies trouvés dans les sépultures anciennes du Pérou. Les momies se trouvent au Musée ethnographique, à savoir : trois momies d'hommes d'Ancon, deux momies de femmes de Chancay ; une momie d'homme et trois momies d'enfants, dont deux étendues (au lieu d'être accroupies), de la région de Paramonga ; une momie de Cajamarca et deux momies de Pisacc. — Quant à la collection de crânes, elle a été remise au Muséum d'histoire naturelle. Les deux tiers de la collection figurent dans les vitrines de la galerie anthropologique, où ils portent, d'après le catalogue officiel, les numéros suivants : Littoral : — Iquique, 5186, 5187. — Carapaca, 5004 — Arica, 5200, 5201, 5202, 5203, 5204, 5205. — Cas pathologique, 5208. — Ancon, 5162. — Chancay, 5107 jusqu'à 5146. — Nègre créole du cimetière de Chancay, 5147 — Cas pathologiques, 5212 et 5213. — *Hacienda*

à flatter notre vanité, à faire montre de nos regrets, de notre douleur, eux ont caché avec un soin jaloux leur œuvre digne d'admiration.

Pendant que l'Indien a pris soin de ce qu'on pourrait appeler le luxe, la commodité et l'hygiène de la demeure du défunt, nous faisons des funé-

de San Nicolas, sur la rive gauche du rio de Supe (crânes des premiers nègres esclaves importés au Pérou), 5063, 5064, 5065, 5066, 5067, 5068, 5069. — Chimucapa (ruines dans les domaines de San Nicolas, 5166, 5167, 5168. — Paramonga (rive gauche du rio de Supe, nécropole dans l'*Arenal*), 5169, 5170, 5171, 5172, 5173. — *Tumulus* au pied du *cerro de la Horca*, des domaines de Paramonga, 5174, 5175, 5176, 5177 5178, 5179. — Huarmey, 5180, 5181, 5182, 5183, 5184, 5185. — Santa, 5002, 5003, 5072 à 5104. — Cas pathologiques, 5214, 5215. — Nécropoles du Gran-Chimu, 5163, 5164, 5165. — Crânes provenant de la nécropole dans l'*arenal* compris entre les *huacas* de Sol et de Luna (région est de Trujillo), 5023 à 5062. — Crâne de Chinois mort à Moche, près Trujillo, 5216. — Intérieur : Cajamarca, 5189. — Quatre crânes de Cajamarca se trouvent au Musée ethnographique. Un de ces crânes, qui s'est trouvé depuis la conquête dans une niche de l'église de San Francisco, la première qui ait été élevée dans l'Amérique méridionale par les *conquistadores*, est attribué à tort ou à raison par la légende au dernier inca, Atahualpa, mis à mort par les Espagnols. — Taparaco, 5105. — Tarma, 5193, 5194, 5195, 5196, 5197, 5198,



Trouvé à Puno.



Trouvé à Pachacamac. (Réd. au quart.)



Trouvé à Puno.

5199. — *Hacienda* de Sayhuite, région de Quonncacha, 5005, 5006, 5007, 5008, 5009, 5206, 5207. — Bellavista (*hacienda*), située sur la rive gauche du rio Apurimac, à 24 lieues au nord du Cuzco, 5000, 5001, 5010 à 502. — Cas pathologiques, 5209, 5210, 5211. — Urubamba, 5192. — Ollantaïtambo, 5190, 5191. — Pisacc, 5100, 5148 à 5161. — Crânes de Chunchos (sauvages), tribu des Campas, sur le rio de Santa Ana (haut Ucayali), 5070, 5071. — Étiquette perdue, 5188, cas pathologique, 5213. — Le reste se trouve en magasin (*réserve*), non catalogué. Un crâne de Pisacc a été donné à la Société d'anthropologie de Paris. — M. de Quatrefages, de l'Institut, l'illustre professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, a bien voulu nous adresser à ce propos, en date du 7 décembre 1878, une lettre dont nous extrayons le passage suivant : « Les crânes ont été pris dans vingt-trois localités différentes ; 239 ont appartenu à des individus sains, 14 à des individus atteints de diverses affections. Ces derniers ont, à divers points de vue, un intérêt tout particulier. L'étude de quelques-uns d'entre eux a permis de constater définitivement l'existence de la syphilis au Pérou avant la venue des Européens. Vos crânes déformés prêteront aussi à des recherches intéressantes. Vos 21 crânes d'Ancon, venant s'ajouter à ceux que nous possédons déjà, nous ont permis de faire, avec les musées de Caen et de Lyon, quelques échanges utiles pour notre galerie. Grâce à votre collection, la galerie anthropologique du Muséum n'a certainement à craindre la comparaison avec aucune de celles qui possèdent des crânes péruviens. » L'existence des maladies syphilitiques avant la conquête, résulte aussi de certaines pièces de céramique que nous avons retrouvées et dont nous donnons quelques spécimens.

railles une solennité plutôt imposante pour les survivants qu'utile à la dépouille mortelle de celui qui n'est plus.

A l'analyse minutieuse des mausolées que nous avons faite dans les notes sur l'architecture péruvienne et qui nous a montré ces maisons de morts, depuis la plus humble jusqu'à la plus riche, il nous reste seulement à ajouter la description des dépouilles qu'ils contiennent. Nous n'aurons qu'à voir l'Indien chez lui, et, dans cette momification du passé, nous pourrons déchiffrer le passé lui-même. Peu importent les membres rabougris, car les squelettes sont intacts, et, à côté du cadavre, nous retrouvons la preuve des aptitudes spéciales de l'Indien pour l'architecture et la sculpture. Là s'étalent l'enluminure du peintre, l'œuvre du tisserand, la ciselure de l'orfèvre, le travail du céramiste, les créations du sculpteur; l'homme ancien y apparaît au milieu des objets de son industrie; les armes montrent ses instincts guerriers, les collections d'étoffes son goût, les paniers remplis d'outils ses travaux, les vêtements, les colliers, les bracelets, les épingles, sa coquetterie; les graines, le pain, les plats, son genre de nourriture, les idoles son culte, la momie le fait indiscutable de sa croyance en une vie future, et l'ensemble de tout cela, ses mœurs et ses coutumes, son existence et sa personnalité.

II

Contenu des tombeaux. — Disposition des momies[1]

L'architecture mortuaire a, sur la côte, un caractère tout autre qu'à l'intérieur des terres; de même le costume de ceux auxquels ces tombes étaient destinées varie. Sur la côte, le mort est accroupi, les genoux ramenés jusqu'à la hauteur du menton, les mains appliquées aux joues ou placées

[1] D'Orbigny, *Antiquités*, pl. XIV. — « A la mort d'un Quichua, on lui reployait les membres dans l'attitude d'un homme assis. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 131.) — « C'est dans ces tombeaux que nous avons recueilli beaucoup de vases que nous avons figurés. Là, entourée de ce qui lui avait appartenu pendant sa vie et de vases remplis de boissons, se trouvait la momie. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 132.) — On plaçait jusqu'à trente corps dans chacun. (Ulloa, *Noticias americ.*, p. 334, 340.) — « On le renfermait avec tous ses vêtements, soit dans une tombe creusée, garnie de murailles en pierres sèches et couverte de terre, soit, comme sur la terre du Pérou, en un lieu commun de sépulture où chaque famille avait, par étage, un asile disposé pour ses morts, soit encore dans un caveau de la maison habitée par la famille même. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 131.)

l'une au-dessus de l'autre sur le bas-ventre. Les cheveux sont généralement nattés et forment une, deux ou trois tresses. Sur la tête, un bandeau en tissu, en paille ou en métal, parfois un bonnet complet; par-dessus le bonnet ou le bandeau, il n'est pas rare de trouver enroulés plusieurs mètres de corde, parfois des frondes. Les oreilles sont rarement percées; les boucles d'oreilles consistent ordinairement en une rondelle au bout d'un petit cylindre en bois suspendu à l'oreille, de manière que la rondelle ne soit pas, comme c'est la mode dans nos pays européens, parallèle aux tempes, mais parallèle au front. Les yeux sont souvent remplacés par des yeux de poisson. Dans la bouche, se trouve toujours une petite boule de coton qui selon, la fortune de l'individu, contient ou les pepins du coton même, des haricots, de petits cailloux imitant des haricots, ou des grains de maïs, des morceaux de cuivre, d'argent ou d'or Au cou, s'enroulent des colliers et, par-dessus les colliers, un épais bourrelet de coton destiné à soutenir la mâchoire inférieure qui, par suite de la position verticale de la tête tendait à se détacher. Autour des bras, au-dessus du coude, au-dessus du poignet, on trouve des bracelets, depuis la simple corde, les graines de chirimoyas, de papays, et même des haricots enfilés, jusqu'au corail, au cuivre et au métal précieux. Chaque doigt porte habituellement une et même plusieurs bagues. La main est ouverte et les doigts sont étroitement maintenus les uns à côté des autres par un fil qui les enlace. Entre les doigts ainsi ajustés, se trouvent souvent des roseaux remplis de poudre minérale rouge et jaune. Depuis le cou jusqu'à la cheville, les vêtements sont très variables. C'est d'abord le *poncho*, très court, dépassant à peine le creux de l'estomac, complété le plus souvent par un bandeau qui entoure les reins. Les deux pans du *poncho* sont cousus au-dessous des bras, de sorte qu'il se transforme en une sorte de chemisette, laquelle se termine quelquefois par des manches de 15 à 20 centimètres de long. Parfois à la chemisette ainsi disposée vient s'ajouter une sorte de jupe couvrant le corps depuis l'estomac jusqu'au-dessous des reins et consistant en un filet à larges mailles. La région des reins est ornée d'une étoffe à trame très ferme et, depuis les cuisses jusqu'aux genoux, tombe encore un filet semblable au premier, bordé par une frange en fil et en plumes.



Main de momie ornée de bagues; entre les doigts, des tubes de fard. Trouvée à Chancay.

Dans les régions plus froides, on retrouve des vêtements qui ont la forme

de robes de chambre, d'autres qui sont des blouses tombant jusqu'aux genoux; par-dessus ces vêtements, suspendues au cou, une ou plusieurs sacoches contenant des feuilles de coca, de la chaux brûlée en poudre, de la nourriture, parfois encore des sachets en plus ou moins grand nombre. Dans les creux que forment les bras et les jambes repliés, il arrive que les survivants ont déposé, dans une enveloppe de coton brut, de petits vases contenant des aliments recouverts de fonds de cucurbitacées. Là, ils ont aussi placé ces statuettes en métal, en terre cuite ou en bois qu'on a considéré, je ne sais pourquoi, comme des idoles ou des lares. Au-dessus de la cheville, des bracelets semblables à ceux qu'on retrouve sur les bras. La plupart des momies ont des chaussures en cuir de lama, en corde d'aloès ou en nattes de paille, souliers primitifs ou sandales.

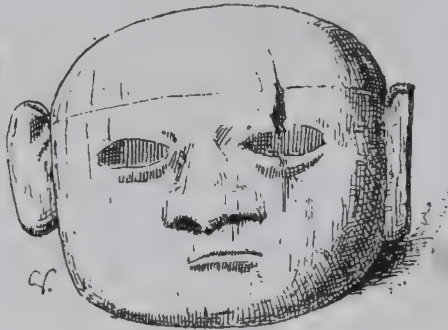
La momie ainsi disposée et habillée est entourée parfois de feuilles de coca, de feuilles de maïs ou de coton et cousue dans un linceul d'une trame



Tête postiche en tissu rembourré d'algues et en argent repoussé, trouvée à Chancay. (Réd. au cinquième.)

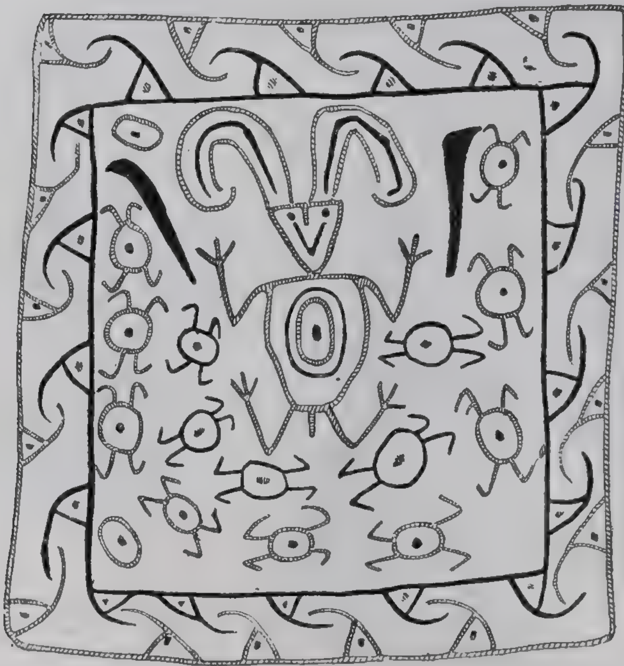
très fine, souvent transparente. Les inégalités qui peuvent rester encore, sont rembourrées de coton, et le tout est renfermé dans un second linceul d'une trame plus forte, et ainsi de suite. Les momies les plus riches ont jusqu'à neuf linceuls. Par-dessus le linceul extérieur, on rencontre parfois un sac

tressé en paille de maïs et un filet à larges mailles, en paille, ou en corde d'aloès. En certains points, comme Ancon, Chancay, au nord d'Ancon, et Pachacamac, la momie ainsi constituée est surmontée d'une tête postiche grotesque, faite d'un matelas la plupart du temps carré, rembourrée d'algues, pourvue d'une perruque en fil noir, coiffée d'un bandeau en paille ou en mé-



Tête postiche en bois, trouvée sur les îles Lobos.
(Réd. au huitième.)

tal, surmontée de plumets brillants. Les yeux sont en argent ou en os. Le nez est représenté par une pyramide en os ou en bois. La bouche est presque toujours carrée, une plaque en argent découpé ou en bois sculpté en tient lieu ; des boucles d'oreilles comme celles que nous avons décrites plus haut sont



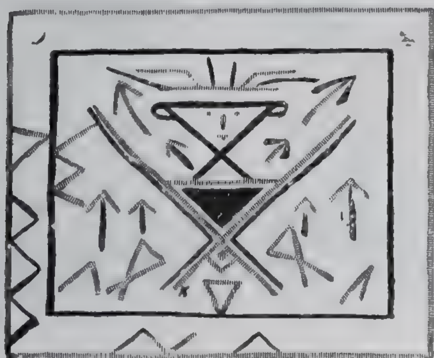


Inscriptions funéraires (rouges et noires sur coton blanc), trouvées à Chancay. (Réd. au sixième.)

suspendues aux deux côtés. Il n'est pas rare de voir des têtes en toile brune, sur lesquelles les organes sont indiqués par une peinture sommaire; d'autres fois la tête entière est tricotée, ou grossièrement sculptée en bois. Au-dessous de la tête postiche, sont attachées parfois à la momie et recouvertes d'un

filet qui les maintient, des pancartes carrées faites d'une étoffe blanche grossière, tendue sur un écran en roseaux et couverte de dessins rouges et noirs ou rouges et bleus.

Tel est l'appareil dans lequel se présente la momie de la côte. La description même fait entrevoir que cet appareil est plus ou moins complet; en effet la momie la plus pauvre est jetée, toute nue et cousue dans un seul linceul, au milieu du sable et, selon la richesse, les éléments des





Inscriptions funéraires trouvées à Pachacamac. (Réd. au sixième.)





Inscriptions funéraires trouvées à Chancay. (Réd. au sixième.)

vêtements décrits ci-dessus augmentent de quantité et de valeur. Cependant, si telle est la règle générale, il faut aussi enregistrer des exceptions. Ainsi, à Paramaya, nous avons retrouvé des momies complètes différentes de celles que nous avions vues jusqu'alors. Elles étaient couchées sur le dos, les têtes reposaient sur un traversin de paille. Cousues dans deux draps, elles n'étaient maintenues par aucun filet. Les bras sont appliqués le long du corps. Le mort est complètement habillé. Il porte une chemise et, autour des hanches, un bandeau qui cache les parties sexuelles; il est chaussé de sandales

en cuir ou en paille tressée et coiffé d'un bonnet rembourré de coton [1].



Inscriptions funéraires trouvées à Ancon. (Réd. au cinquième.)

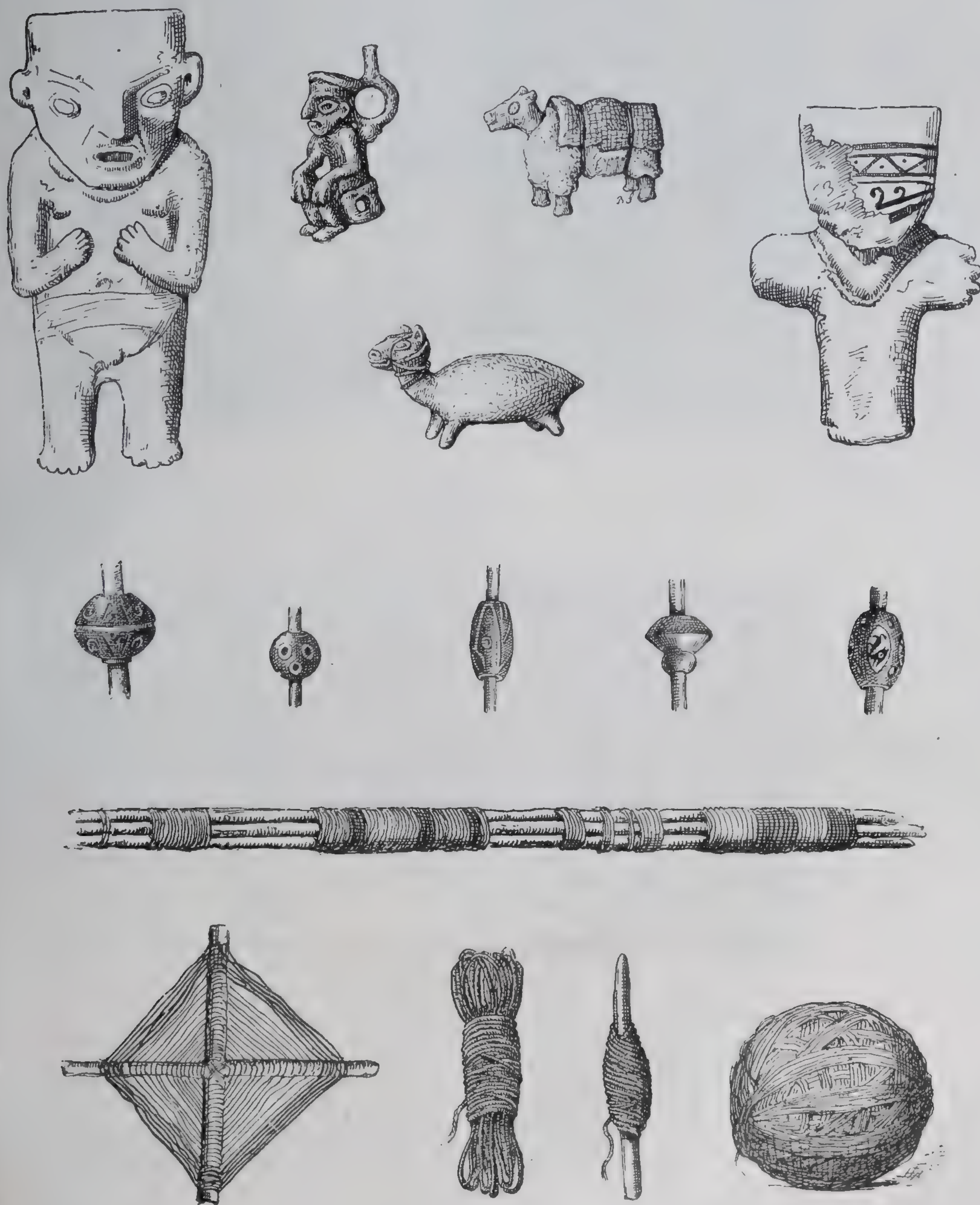


Contenu complet d'une tombe, à Ancon.

Au-dessous de la momie, un panier de travail renferme des fuseaux,

[1] Les chairs de ces momies sont mal conservées, elles se sont transformées en une matière noire et poisseuse. Aucun objet de travail n'accompagne le mort. Il m'a été impossible de me procurer une caisse assez longue pour y déposer un de ces morts dans ses suaires. J'ai dû me contenter d'envoyer une momie d'enfant.

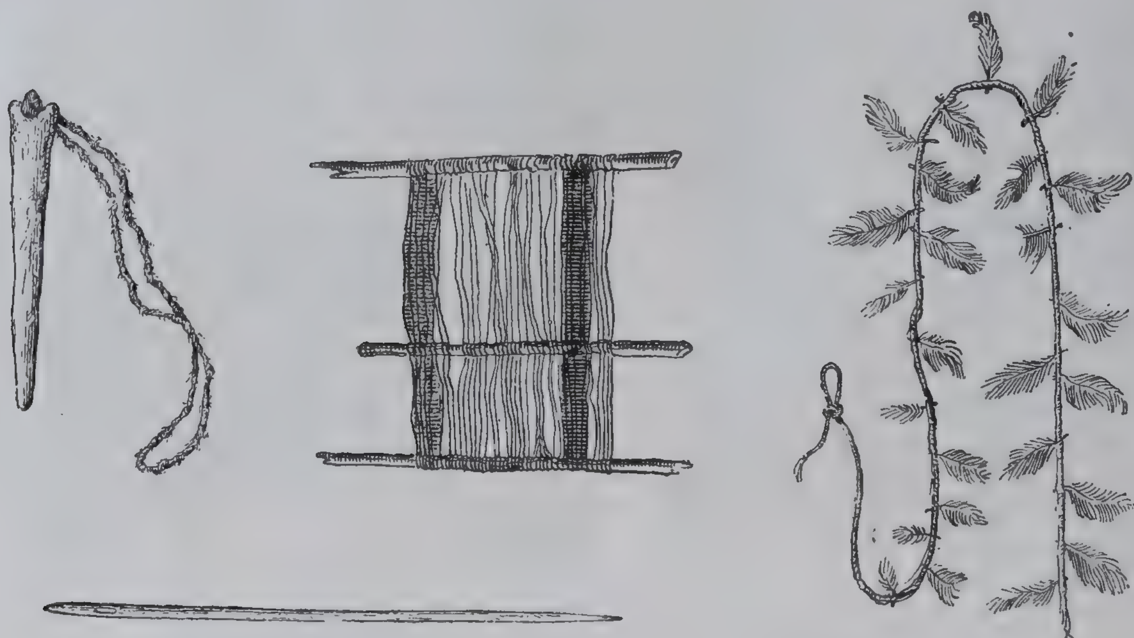
des spécimens d'étoffes, de petites navettes, des pots ou des sacs de fard, des momies de cochons d'Inde, de petites statuettes en métal, en terre cuite ou en bois, représentant des hommes, des femmes ou des lamas, des

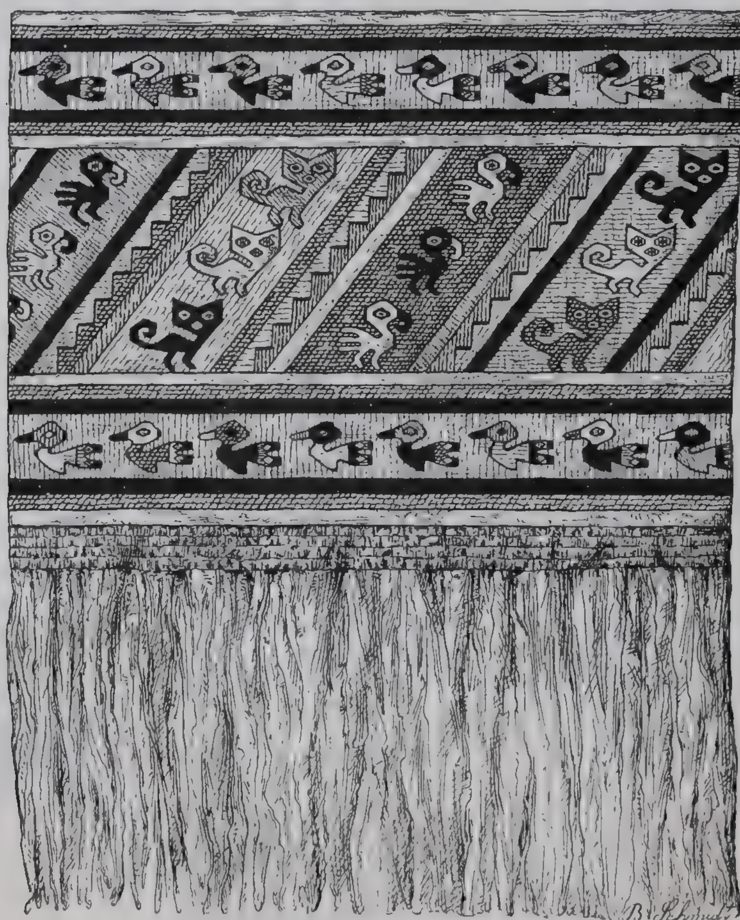


Contenu complet d'une tombe, à Ancon (*suite*).

coquillages au nombre de deux ou de trois, des *mates* ou des potiches de la forme de ces cucurbitacées contenant des graines, des pelotes ou des écheveaux de coton de différentes couleurs, des flûtes en roseau, en tibias d'hommes ou en os d'oiseaux, des flûtes de pan et des *maichiles*, grelots en

métal, en coquillages ou en différentes écorces de fruits. Ce panier est enfermé dans une toile. A côté se trouve un paquet de bâtons de diffé-

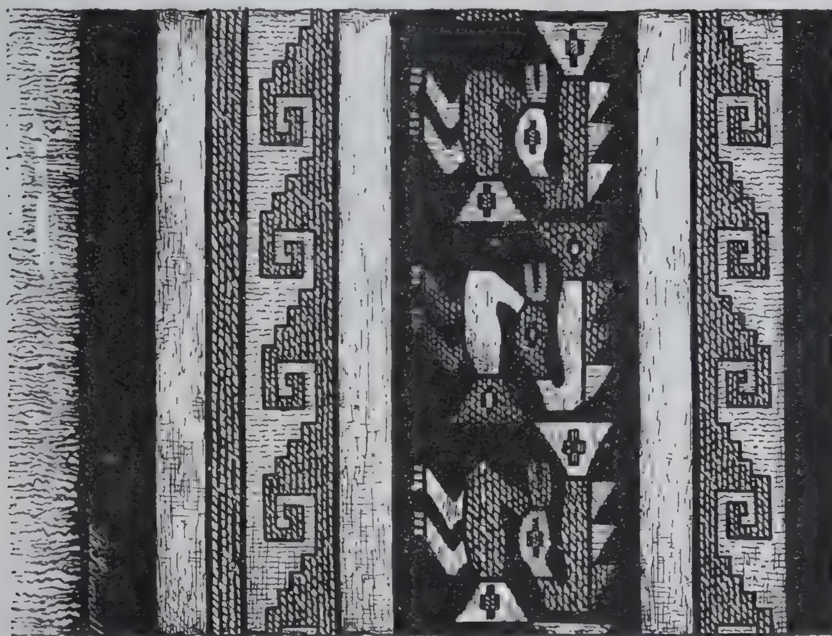


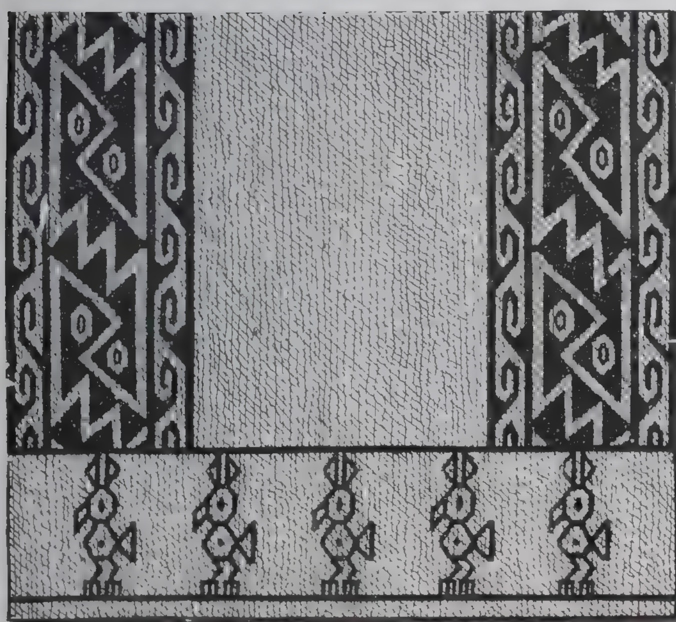


Contenu complet d'une tombe, à Ancon (*suite*).

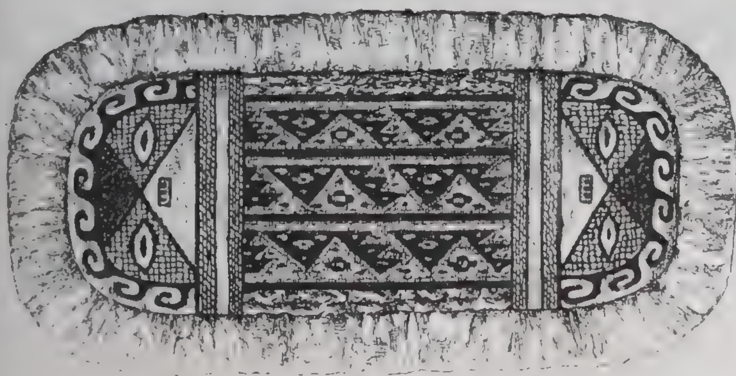
rentes grandeurs, les uns servant de métier, les autres de piquets que le tisserand fixait dans le sol soit pour enrouler ses écheveaux, soit pour

donner un point d'arrêt au métier. La vaisselle et la poterie, la plupart





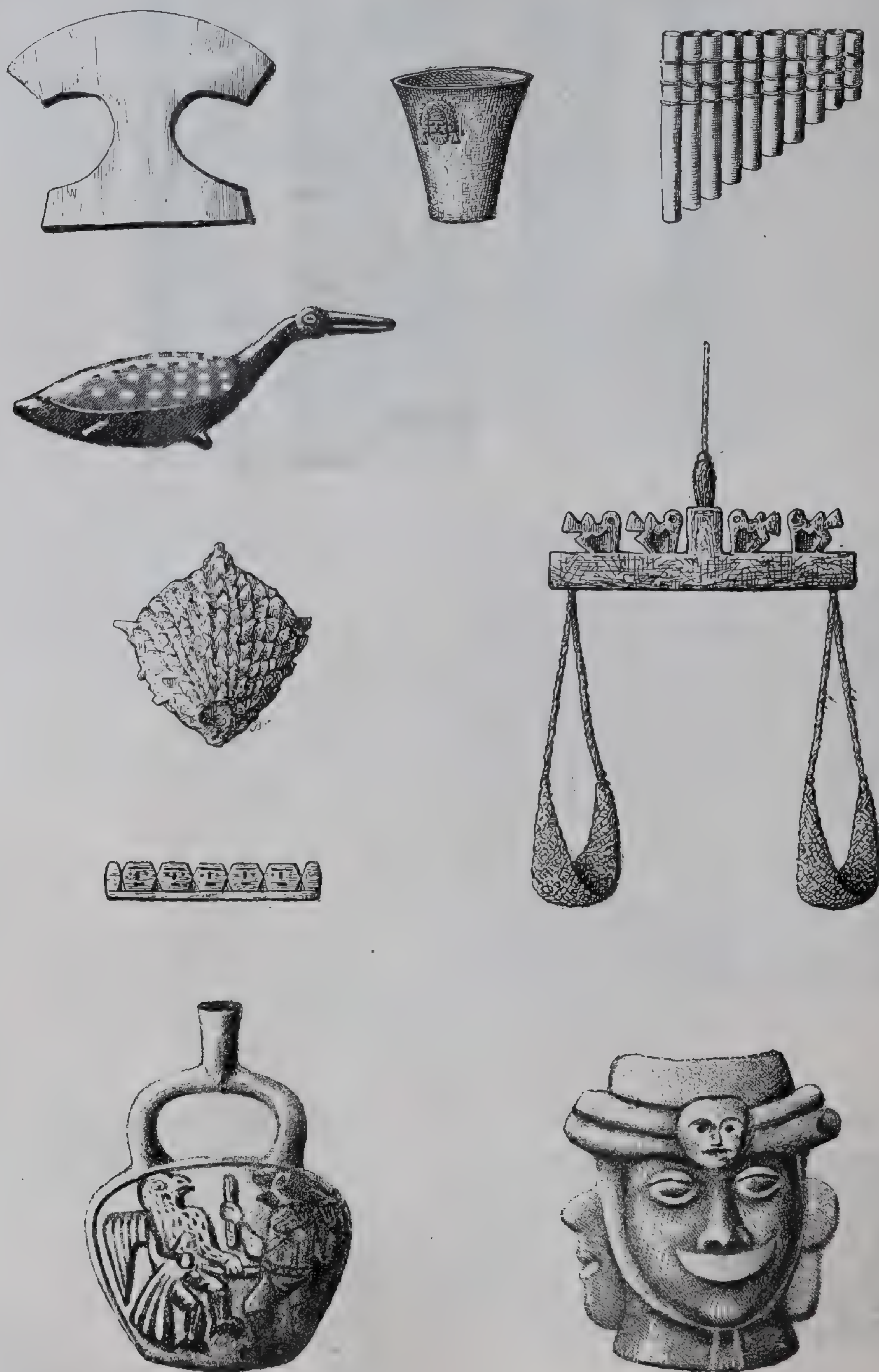




Contenu complet d'une tombe, à Ancon (*suite*).

du temps remplies de mets solides ou de *chicha* (bière de maïs) et un

faisceau d'armes complètent le contenu de la tombe dans laquelle il n'est



Contenu complet d'une tombe, à Ancon (*suite*).

pas rare de rencontrer en outre des chiens ou des lamas momifiés.

Dans l'intérieur, il est impossible de fixer d'une façon aussi précise ce que renfermaient les sépultures, car, malgré tous les soins, le climat humide a rongé les matières textiles, les pailles et les bois. On a même trouvé peu de momies complètes. Cependant on en possède suffisamment pour pouvoir donner une idée exacte de leur mode de préservation. En général, on peut dire qu'il est le même que sur la côte; toutefois les étoffes sont



Momie dite Aymara, dans un sac de paille tressée, trouvée dans une grotte à Anta, propriété de M. E. Montes, au Cuzco.

souvent en laine de vigogne; mais la principale différence consiste dans l'art qu'avaient les hommes de l'intérieur de garder à la momie, dans ses linceuls et son sac, les formes du corps. Ils ne la transformaient pas en un lourd ballot comme les hommes de la côte, et la tête, ou du moins le masque qu'on voit apparaître au-dessus des épaules, se trouve à la hauteur de la tête même. Les indigènes de l'intérieur ont aussi eu l'habitude

de faire passer l'extrémité des doigts des pieds hors de l'enveloppe extérieure, et il est bon d'ajouter que cette enveloppe même diffère essentiellement de celles usitées sur le littoral. La momie n'est jamais entourée d'un filet, elle est ordinairement cousue dans une épaisse natte de paille, coupée sur un patron, de sorte qu'elle prend les formes de la momie assise. Les momies d'enfants, sur la côte comme dans l'intérieur, se font de la même manière que celles des adultes; il est pourtant assez fréquent de voir des enfants nouveau-nés et même âgés d'un ou deux ans momifiés entre les bras de la momie de la mère. Quant à la disposition des momies dans les tombes qui contiennent plusieurs morts, elle est essentiellement différente dans l'intérieur et sur la côte.

Sur la côte, les momies sont généralement entassées les unes au-dessus des autres, et, à en juger par la richesse des vêtements et la valeur des objets qui accompagnent les cadavres, les maîtres sont placés au fond, les enfants viennent ensuite, les serviteurs et les animaux sont immédiatement au-dessous de la toiture. La même disposition est adoptée lorsque la tombe a plusieurs étages. On fait des trouvailles de plus en plus belles au fur et à mesure que l'on descend. Cependant il arrive que les momies soient adossées au mur de la sépulture sur un même plan. Tous les interstices sont remplis de sable mouvant qui sert d'isolateur contre les influences climatologiques.

Dans l'intérieur, les momies ne sont jamais entassées, elles sont adossées le long des parois, et, dans les grandes sépultures circulaires, elles sont rangées en cercle. Des vases, des armes et des idoles, etc., sont amoncelés au milieu du mausolée. Raimondi[1] écrit : « Il paraît que les anciens habitants du Pérou ont pris un soin spécial d'abriter les restes de leurs morts en les plaçant dans les endroits les plus inaccessibles. » Cette remarque est généralement vraie, mais il aurait fallu ajouter que les autochthones ont souvent vécu sur des points aussi inaccessibles que leurs sépultures, et leurs habitations sont parfois de véritables nids d'aigle. La tombe des anciens Péruviens est située à quelques mètres à peine de leur berceau.

Lorsque le hasard fait découvrir ces demeures sacrées, le repos séculaire des morts est aussitôt brutalement interrompu; car, il faut le dire, ceux qui ouvrent les sépultures les profanent inutilement, dépècent les momies avec une curiosité avide qui ne respecte rien et qui, de tous les mystères renfermés dans la tombe péruvienne, n'en veut connaître qu'un seul : la quantité de métal précieux enfoui avec la momie.

[1] *Ancachs*, p. 192.

On dirait que les anciens ont craint le viol et qu'ils ont voulu, par tant de soins minutieux, préserver les auteurs de leur civilisation du triste sort qui les attend dès que leur sépulture est découverte. On dirait que, comprenant l'éternelle durée des monuments en granit, ils ont voulu conserver près de leurs œuvres les cendres de ceux qui, faibles et mortels, ont su élever des monuments rivalisant avec l'œuvre impérissable de la nature.

Cependant les tombes qu'il nous a été donné d'ouvrir nous ont appris à connaître la vie de l'ancien habitant. Toute l'ethnographie péruvienne est là, et on peut classer cet ensemble en sépultures isolées, en sépultures de famille avec les serviteurs, souvent avec des bêtes domestiques, et en sépultures communes.

III

Du vêtement.

Une légende, que nous transmet la Bible, dit que le premier vêtement de l'homme fut la feuille de vigne, et que ce vêtement fut un voile pour la pudeur naissante. Nous croyons qu'en Amérique, du moins, le premier vêtement n'a pas été la feuille de vigne, et nous sommes convaincu que le vêtement ne suit pas la pudeur, mais qu'au contraire la pudeur se manifeste à la suite du vêtement, c'est-à-dire que le vêtement qui cache telle ou telle partie du corps humain fait paraître inconvenante la nudité de cette partie qu'on a l'habitude de voir couverte.

Nous avons rencontré dans les vallées de l'Ucayali des tribus entières accoutumées à se passer de tout vêtement et à ne porter que des ornements en plumes, en graines ou en os enfilés, sur la tête, sur la poitrine, aux poignets, aux chevilles et ne couvrant pas les parties sexuelles. Le vêtement de l'homme primitif semble être né d'un certain goût esthétique. L'homme a remarqué que le corps humain est peu orné, comparé à celui des oiseaux et de presque tous les autres êtres de la création ; alors il a dépouillé l'oiseau de ses plumes, l'arbre de ses fleurs ou de ses fruits, et ce n'est pas le sentiment de la pudeur, mais bien le sentiment du beau qui a fait naître chez lui, plutôt que le besoin de se vêtir, le besoin de s'orner.

Le premier vêtement est forcément la couronne, car c'est à la fois le plus facile à faire et celui qui embellit directement la figure ; puis, le vêtement descend, pour ainsi dire, lentement le long du corps. Après la couronne, viennent les colliers qui se multiplient, s'élargissent, et forment le *poncho*, puis la chemisette ; ensuite le bandeau qui entoure les reins, et qu'on a appris à réunir au *poncho* ou à la chemisette qui allait jusqu'au creux de l'estomac. Ainsi s'est graduellement créé le vêtement qui descend jusqu'aux genoux, parfois jusqu'aux chevilles.

En même temps, les poignets et les chevilles s'entourent de bracelets, et enfin la sandale abrite les pieds. Chose à remarquer, lorsque, par l'habitude, par le goût changeant de la mode, une première enveloppe cache complètement le corps, presque aussitôt l'homme met une seconde enveloppe, parfois même une troisième et une quatrième par-dessus la première ; et c'est dans ce fait même que nous trouvons la confirmation que ce n'est en aucune façon la pudeur, mais bien la coutume qui donne ce sentiment. Il y a certaines races, comme le Highlander de l'Écosse, le Tyrolien de l'Autriche, dont le corps n'est pas couvert sans solution de continuité : ainsi, chez ces deux peuples, les genoux et les chevilles restent nus. Dans notre monde, on accuserait d'impudeur celui qui se permettrait une pareille infraction aux usages.

Les Péruviens sont arrivés à l'enveloppe complète du corps, qui commençait déjà à être doublée jusqu'à la hauteur de l'estomac. Les pièces du vêtement du Péruvien se composaient, comme cela résulte de l'examen de l'habillement des momies et des nombreux renseignements que nous fournissent la céramique et les dessins que le tisserand savait faire entrer dans sa trame :

1° D'un simple bandeau autour des cheveux, souvent richement orné, en guise de coiffure ;

2° De boucles d'oreilles et de colliers ;

3° D'un *poncho*, d'une chemisette ou d'une blouse, et d'une ceinture autour des reins ;

4° De bracelets au-dessus et au-dessous du coude, d'anneaux aux doigts et aux chevilles ;

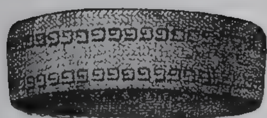
5° De sandales, de pantoufles ou de souliers.

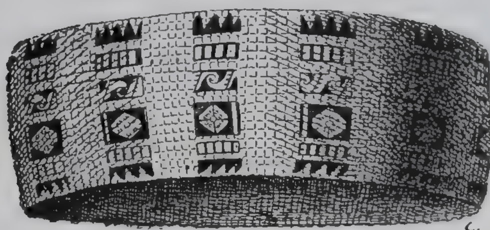
Nous allons essayer de faire voir quelles étaient les formes diverses de ces différents vêtements, d'en indiquer le développement, et nous en donnerons les plus importants spécimens.

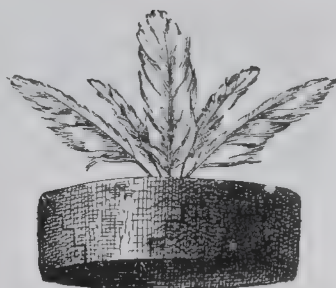
A

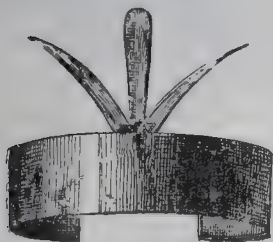
Coiffure[1].

La première coiffure, au Pérou, est née de la nécessité. Les cheveux de

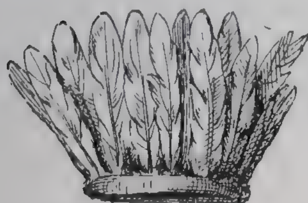
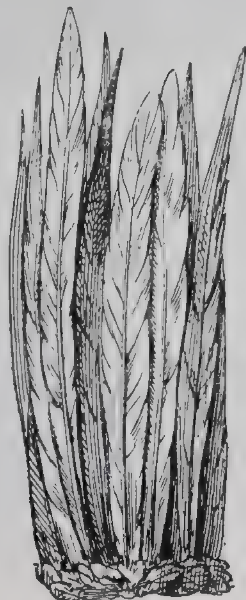

Bandeau frontal en paille, trouvé à Ancon.


Bandeau frontal en paille de maïs, trouvé à Paramonga.

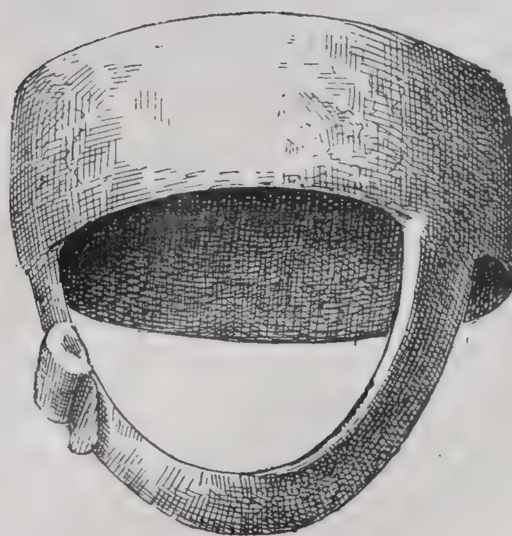

Bandeau frontal en argent, trouvé à Moche.


Bandeau frontal en argent orné de plumes d'argent, trouvé à Viru.


Bandeau frontal en argent, orné de paillettes en argent fixées au moyen d'un fil très mince du même métal, trouvé à Ancon.



Coiffures anciennes dont on retrouve de nombreux spécimens dans les sépultures. Les Indiens d'aujourd'hui s'en affublent souvent pendant les danses des jours de fête. Les *Chunchos* fabriquent également des coiffures pareilles.

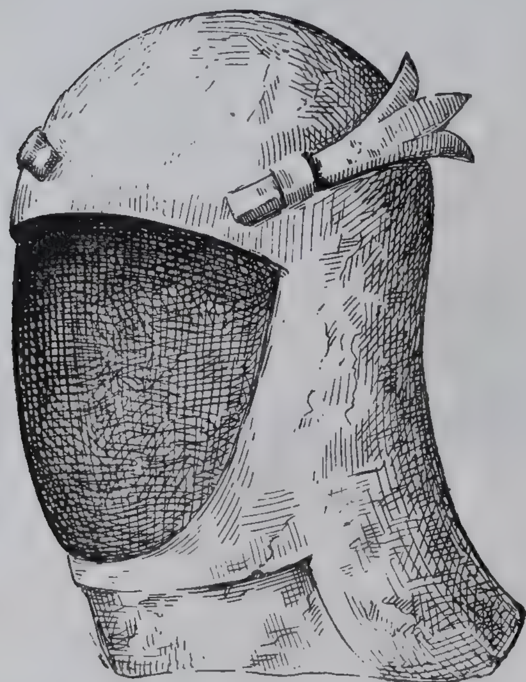

Ornement central, en métal repoussé, d'un bandeau frontal, d'après un vase en terre cuite.


Bandeau frontal avec jugulaire d'après un vase en terre cuite.

l'Indien sont d'une abondance extraordinaire et d'une singulière raideur.

[1] « Ils portaient un bonnet sur la tête. » (D'Orbigny, *Antiquités*, p. 135, pl. n° XV.)

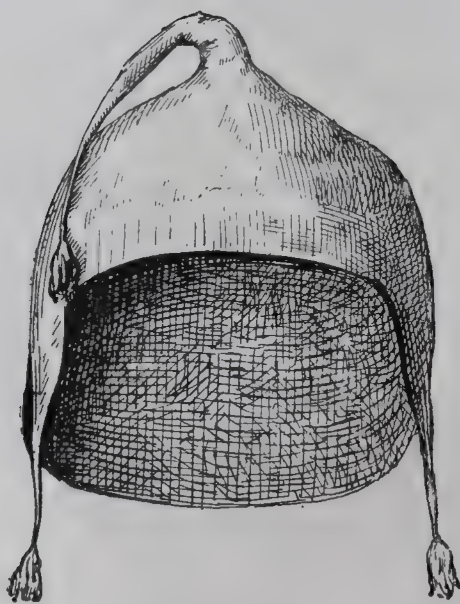
On ne connaissait pas de moyen pour les couper [1]. Il fallait donc maintenir cette chevelure qui, dans des vallées tropicales, au milieu d'une



Casque en tissu rembourré de coton, d'après une terre cuite trouvée à Facalá.



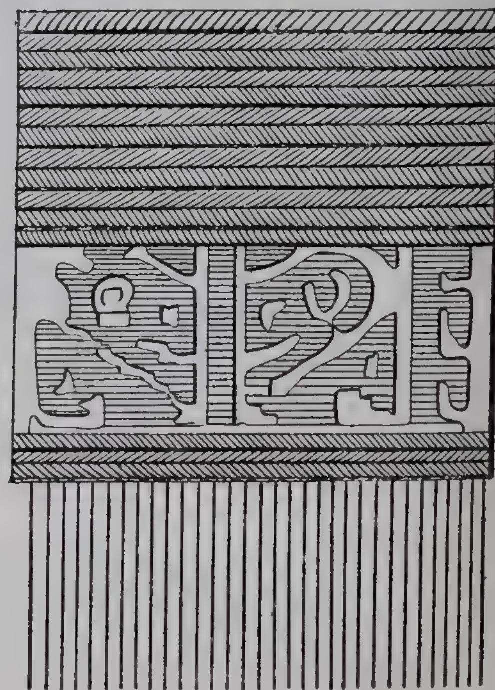
Casque en tissu brodé, rembourré de coton, d'après un vase en terre cuite trouvé à Puno. Propriété de M. le comte d'Aubigny.



Bonnet des Indiens d'aujourd'hui rappelant la forme des casques anciens.



Coiffure ancienne de femme d'après une figurine en argent fondu. Trouvé au Cuzco. (Réduction au deux tiers.)



Peigne trouvé à Ancon-Chonta. (Réduct. aux deux tiers.)

végétation épaisse, constituait une gêne réelle et une difficulté de se frayer un chemin à travers les forêts touffues.

Une large feuille, une mince liane servant de corde fit naître la pre-

[1] Voyez, pour le mode de couper les cheveux chez les sauvages du haut Ucayali, dans la première partie du livre, le paragraphe qui traite des coutumes de ces peuplades (p. 558).

mière coiffure, le bandeau maintenant les cheveux. Nous en trouvons des spécimens très nombreux, non seulement sur les momies, mais encore sur



Paño, étoffe dont se coiffaient les Indiennes de plusieurs régions et les Indiennes d'aujourd'hui (Tacna, Ayacucho).

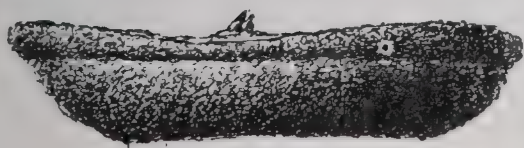
les vases. Il est bien entendu que l'industrie primitive se développant, on



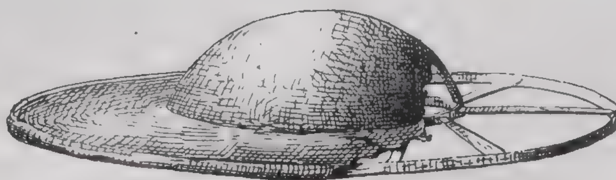
Coiffure d'une Indienne à Tacna.



Coiffure d'une Indienne à Ayacucho.



Montera des Indiens de Anta.

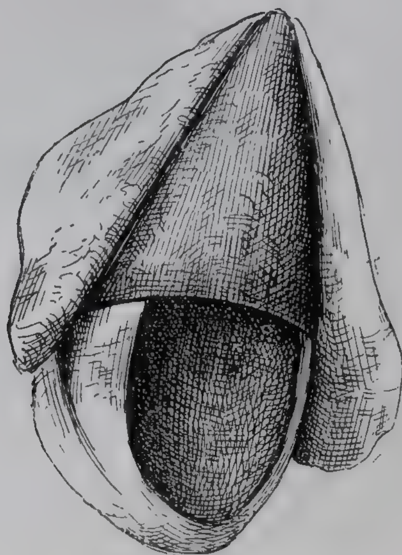


Montera des Indiens de Andahuaylas.

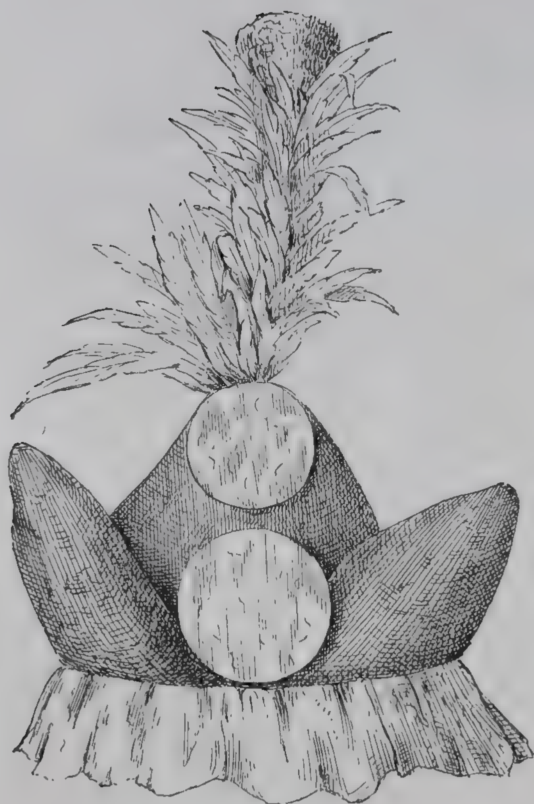
orna les bandeaux, on y traça des dessins, on les transforma en bandeaux tissés, en bandeaux de métal, etc.

Entre le bandeau et le front, l'Indien mit des ailes ou des plumes bril-

lantes d'oiseaux ; puis il fixa ces plumes au bandeau même. Les plumes entourèrent bientôt le bandeau entier et, fixées par des cordes ou du fil, formèrent elles-mêmes un bandeau coloré d'autant plus apprécié qu'il agrandissait la taille de l'homme. Cette innovation se manifeste aussitôt dans les bandeaux en métal dans lesquels on découpe des pointes imitant les plumes ou les panaches primitifs. Le climat développe cette pre-



Montera des femmes aymaras de Puno et du nord de la Bolivie.





Coiffure de fête des Indiens, *monteras, clautos, huancas, vilcas, chemus, chuncos,* etc.

mière coiffure : sur la côte du Pérou où le soleil est brûlant, le bandeau retient, semblable à une calotte, un morceau d'étoffe simple ou double, et qui abrite le crâne contre les rayons verticaux du soleil[1]. Cette calotte est bientôt réunie au bandeau, et une sorte de bonnet, ou si l'on aime mieux de chapeau sans bords, est désormais adoptée.

[1] Dans certaines parties du Pérou, les indiennes se contentent encore à l'heure actuelle d'une étoffe assez solide posée simplement sur la tête pour l'abriter contre les rayons du soleil. Les femmes d'Ayacucho et de Tacna portent cette coiffure, qui semble, malgré le souvenir napolitain qu'elle évoque, appartenir au développement du goût chez la race péruvienne.

Dans l'Entre-Cordillère, les vents froids font allonger le bandeau des deux côtés, de sorte qu'une toile, également simple ou double, maintenue par le bandeau couvre les oreilles et les cheveux jusqu'à la hauteur du cou. Le bonnet de la côte, qui n'abrite pas seulement contre le soleil, mais aussi contre la pluie, et le bandeau de l'intérieur avec son *allonge*, qui protège contre le vent, forment une sorte de casque en étoffe qui acquiert une certaine solidité quand, dans sa forme définitive, il est rembourré d'algues ou de coton et, par un dernier bandeau, fixé autour du cou. Il est intéressant de citer, après les coiffures indigènes, les coiffures qui ont été importées à la suite de la conquête et qu'une loi draconienne a imposées aux Indiens pour les punir des révoltes ayant pour but leur émancipation et le retour aux coutumes autochthones.

Ces coiffures se rapportent à trois formes principales : d'abord le chapeau



Monteras des Indiens et des Indiennes du Cuzco, sorte de velours avec passementerie d'or et d'argent.

des femmes de la région de Puno (tout le nord de la Bolivie, avec la Paz, jusqu'à Cochabamba) : c'est le chapeau du quinzième siècle en Europe, de la forme si connue d'Isabeau de Bavière et d'Agnès Sorel. La carcasse de cette coiffure est en osier ou en carton et généralement recouverte de tissus européens depuis la vogue accordée aux objets importés d'Europe.

La seconde coiffure est celle dont font usage les femmes des chaudes vallées de Yungas de la Bolivie. Sa forme est essentiellement pratique, sa circonférence énorme, et on peut dire que ce chapeau, dans un climat tantôt extrêmement chaud, tantôt très pluvieux, sert à la fois de parasol et de parapluie.

Enfin, le chapeau des hommes, dans toutes ces contrées — servant aussi de coiffure aux femmes dans la région de Anta, du Cuzco, jusqu'à Puno — est le chapeau européen du commencement du seizième siècle. La carcasse est toujours en osier, elle est revêtue d'étoffes assez riches, parfois

de velours, et ornée de broderies ou d'étoffes découpées, de couleurs très voyantes, de bandes ou de franges tissées de fil d'argent[1].

Les chapeaux que portent les Indiens les jours de fête sont tantôt faits selon des modèles européens, tantôt ils rappellent d'anciennes coiffures du pays. Ainsi, on verra les bérets des pages du seizième siècle à côté des coiffures monumentales qu'on retrouve sur les pots représentant des Indiens[2].

B

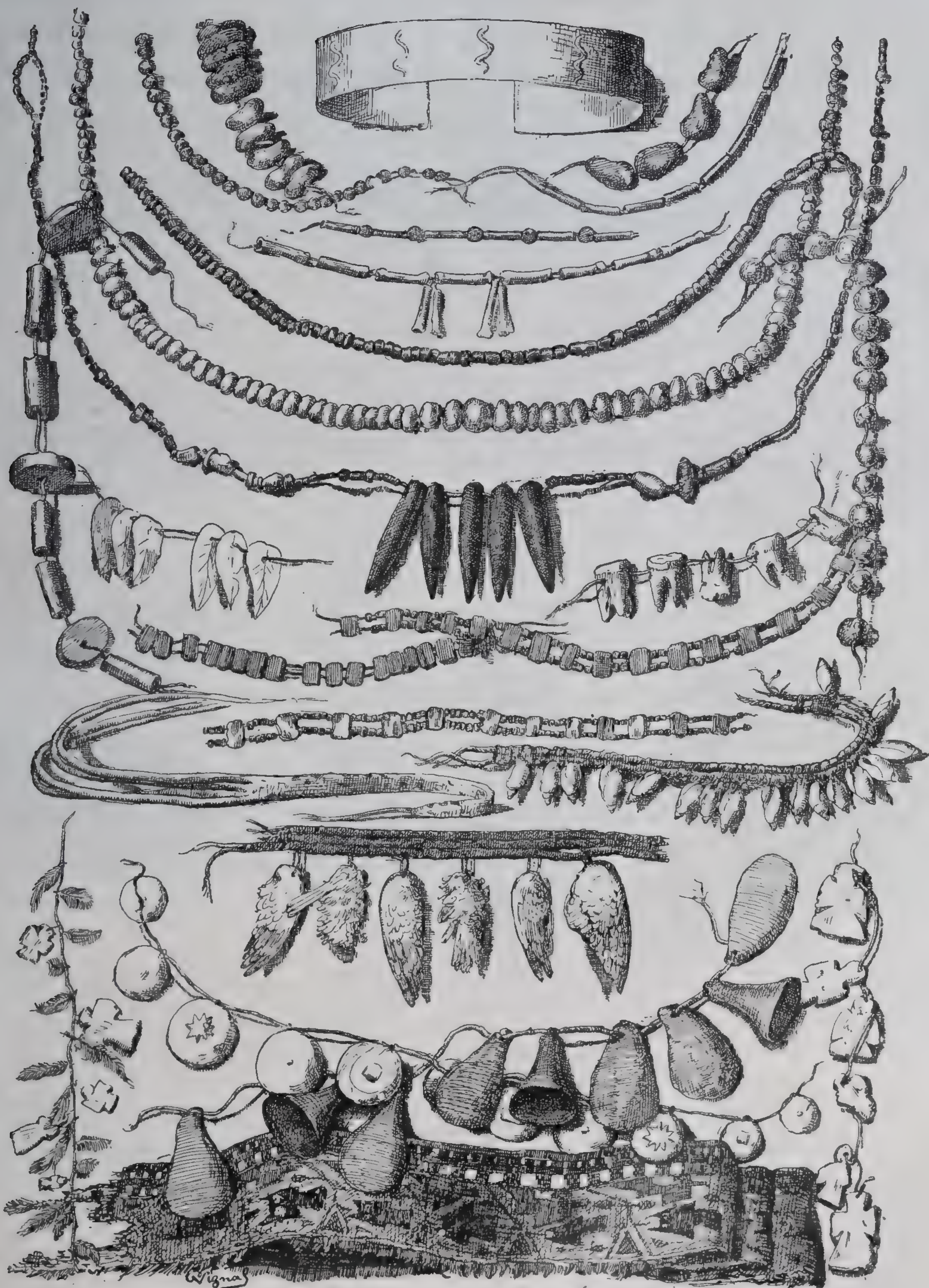
Parures. — Colliers. — Bracelets. — Boucles d'oreille. — Bagues.

Les Indiens portaient, comme les Indiennes, des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles et des bagues aux doigts; les colliers consistaient dans une bande de métal martelé; nous en avons retrouvé en or, en argent et en cuivre ; ils étaient souvent ornés de dessins en repoussé. Les Indiennes savaient enfiler, après les avoir troués, des haricots, des pepins de chirimoya, variant ainsi les éléments du collier. On se servait pour ce but de toutes sortes de fruits secs des formes les plus diverses ; on allait plus loin, on employait des dents de lion (puma), des dents humaines, des becs d'oiseaux, des os de singes, de petits coquillages entiers ou en fragments; puis on imitait les graines en métal. C'est ainsi qu'on trouve des bracelets composés d'une série de petites boules d'or, d'argent ou de cuivre ; mais ce n'étaient certes pas là les plus appréciés, car la valeur de l'objet augmentait avec sa rareté et le prix que représentait sa confection. Les colliers de corail, les pierres tendres et les pierres dures travaillées et trouées, particulièrement le lapis-lazuli, étaient regardés comme précieux : aussi le nombre en est-il très restreint, et on ne trouve des colliers en pierres dures que sur des momies de personnages très riches. Les colliers allaient en s'élargissant et couvraient de plus en plus le bas de la gorge et les épaules ; on employait alors des peaux d'oiseaux et parfois des bandeaux en tissu, les ornements du collier se transformant en pendeloques attachées à ce ruban ; parfois encore on attachait des ornements en passementerie aux colliers, et ainsi ce qui était ornement dans l'origine devenait, en recouvrant la poi-

[1] Les bonnets que portent presque sans exception les Indiens de l'intérieur ne sont, à nos yeux, que la reproduction fidèle de cette coiffure.

[2] Les Indiens ont connu les peignes ; on en retrouve sur la côte des spécimens souvent fort beaux. Ils semblent avoir alors, comme aujourd'hui, mis une certaine coquetterie à natter leurs cheveux. La preuve en est fournie par le soin avec lequel on nattait les cheveux des momies, et surtout par les coiffures en métal ou en terre cuite que l'on remarque sur les statuettes antiques.

trine d'abord, le dos ensuite, un vêtement proprement dit. Ces colliers en

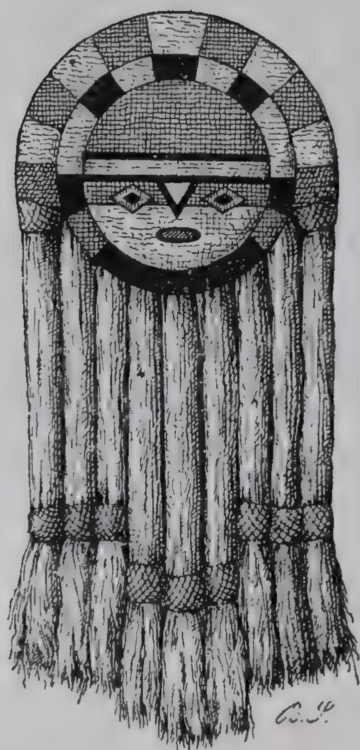


Formes diverses de colliers anciens : fèves, chirimoyas, différentes *pepitas*, os de singes, corail, graines d'or et d'argent, nacre, pierre dure, feuilles de coca en métal, dents, coquillages, peaux et ailes d'oiseaux, jouets en métal, en os, en bois, tissus.

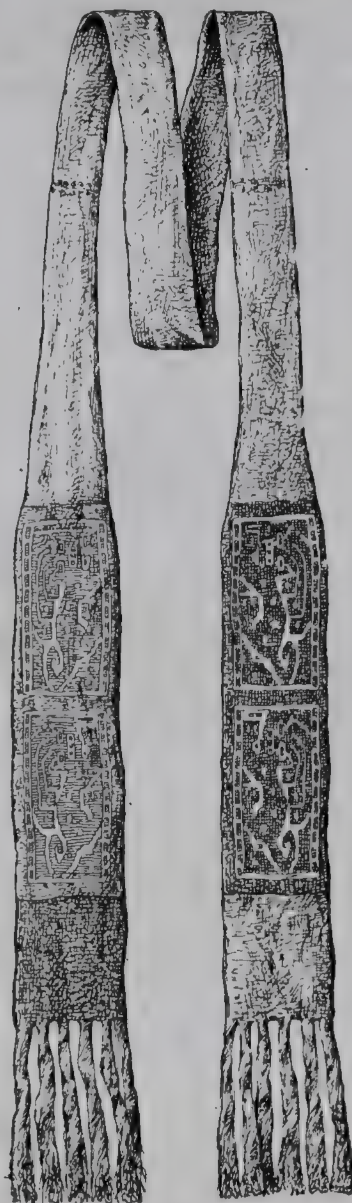
passementerie, en tissus brodés, brochés, etc., sont les plus curieux spécimens du goût péruvien. L'éclat des couleurs de ces pièces, destinées à

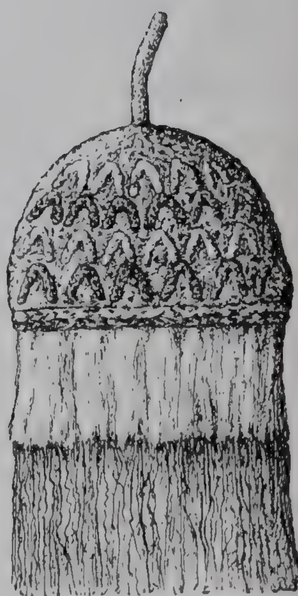
faire pâlir le teint de ceux qui les portaient, est très remarquable et s'est souvent jusqu'à nos jours maintenu dans toute sa vigueur.

Tout ce que nous venons de dire des colliers peut s'appliquer aux bracelets, qu'on portait généralement à la fois aux poignets et au-dessus du coude. Cependant il existe dans cette spécialité de véritables travaux d'or-



Pièce centrale de collier trouvé à Ancon. (Réd. à la moitié).





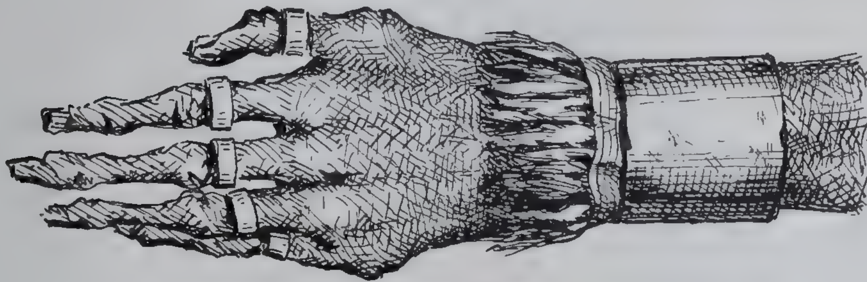
Pièce centrale de collier trouvé à Chancay. (Réd. au tiers.)

Bandeau tenant lieu de collier, trouvé à Moche. (Réd. au septième.)

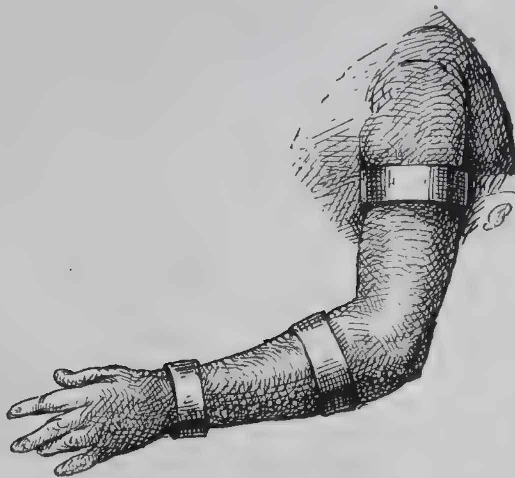
fèvrerie, notamment un bracelet trouvé à Santiago de Cao, non loin de Trujillo. On y constate un travail de martellement, de repoussage et de soudage, qui fait de ce bijou un objet absolument unique. Ils étaient faits en tous points dans un sens analogue. Les bagues ne différaient des bracelets que par le diamètre et la grosseur.

Les boucles d'oreilles étaient rarement, à notre connaissance, en métal. On les faisait principalement en bois, en terre cuite très fine, en roseau et en liber. On ne pourrait citer que peu d'exemples de Péruviens anciens qui se

perçassent le lobe de l'oreille. La forme habituelle des boucles d'oreilles est celle d'un petit cylindre de 3 à 5 centimètres de longueur et de 4 à 6 centi-

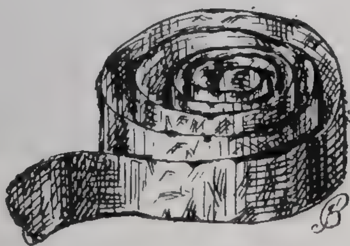


Main de momie, ornée de bagues et d'un bracelet en or, trouvée à Chimbote.

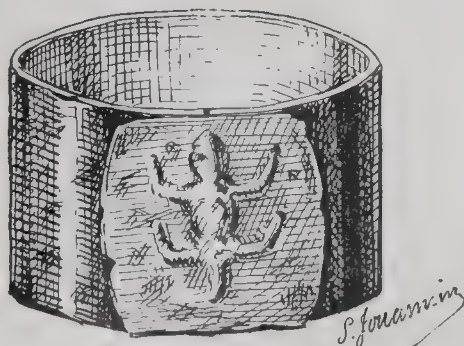


Bracelets en or sur le bras d'une momie de Péruvienne.

mètres de diamètre. A l'une des extrémités du cylindre est fixée une rondelle dont le diamètre varie de 6 à 8 centimètres et qui porte des dessins, des incrus-



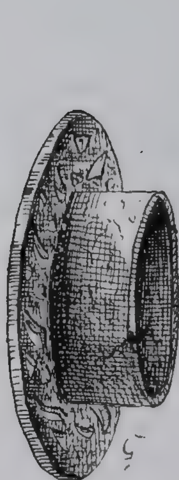
Bande en or martelé, ayant servi de bracelet. Trouvé à Silustani. (Réduction à la moitié.)



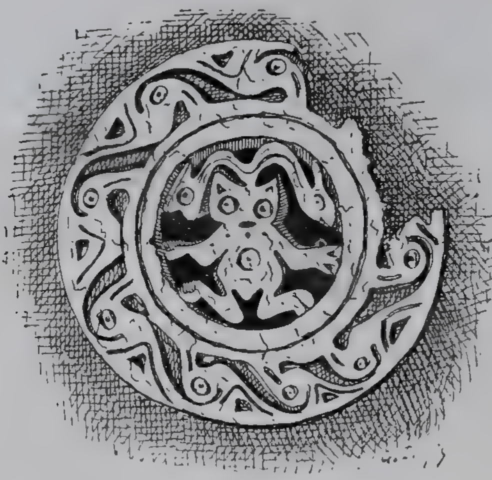
Bracelet en or martelé, repoussé et soudé. Trouvé à Santiago de Cao. (Réduction aux deux tiers.)

tations en nacre, en os, etc. Cet ornement est maintenu par un fil de coton qui entourait l'oreille, de sorte que le cylindre était parallèle aux tempes,

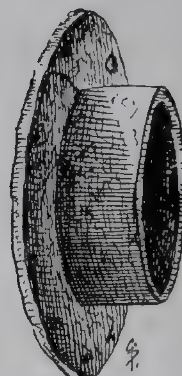
et la rondelle parallèle à la face[1]. Que l'on jette un regard sur les vases anciens que nous avons retrouvés à Santa, Moche, Cajamarca et Arica, et l'on



Trouvé à Moche.
(Réduction à la moitié.)



Trouvé à Moche.
(Réduction à la moitié.)

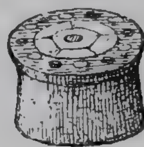


Trouvé à Moche.
(Réduction à la moitié.)

BOUCLES D'OREILLES EN TERRE CUITE, VUES DE FACE ET DE PROFIL.



Trouvé à Moche. (Réd. au cinquième.)



Boucle d'oreille en bois de *chonta* incrusté de nacre, trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Cajamarca. (Réd. au septième.)

verra de quelle façon on portait les boucles d'oreilles dans tout le Pérou, dans l'Entre-Cordillère comme sur le littoral, au nord comme au sud.

Nous avons retrouvé à Santa deux vases figurant des têtes humaines dont les

[1] On avait trouvé avant nous un certain nombre de ces boucles d'oreilles et on s'était figuré qu'elles avaient rempli l'office de cachets pour imprimer des dessins de couleur sur les joues des Indiens : il n'en est rien, car nous devons dire que nous n'avons jamais vu de dessins sur les joues des momies, mais bien des plaques rouges, et sous les yeux des lignes noires. Ces prétendus cachets étaient pendus en boucles d'oreilles, et ce fait peut être vérifié encore sur des vases représentant des hommes avec cet ornement tel que nous le décrivons. Les bagues n'étaient presque jamais en os, mais le plus souvent en argent, en or, quelquefois en bronze. La forme la plus commune est un simple petit anneau soudé. Souvent l'anneau était travaillé à jour et de même que nous avons dit que les bracelets n'étaient que des diminutions de colliers, les bagues n'étaient que des diminutions des bracelets en métal; l'usage des bagues était fréquent, on rencontre peu de momies sans bague et, le plus souvent, elles en ont une à chaque doigt. Le diamètre de ces bagues permet encore, le doigt momifié, de juger du caractère de la main, de sa carnation et de son élégance.

oreilles étaient traversées de bâtons, tiges de roseau ou petits cylindres en bois. A Paramonga, nous avons retrouvé une tête ayant des anneaux mobiles dans la masse : mais ce sont là des exceptions, et comme dans la grande ma-



Boucle d'oreille en terre cuite rouge, trouvée à Chancay. (Grandeur naturelle.)



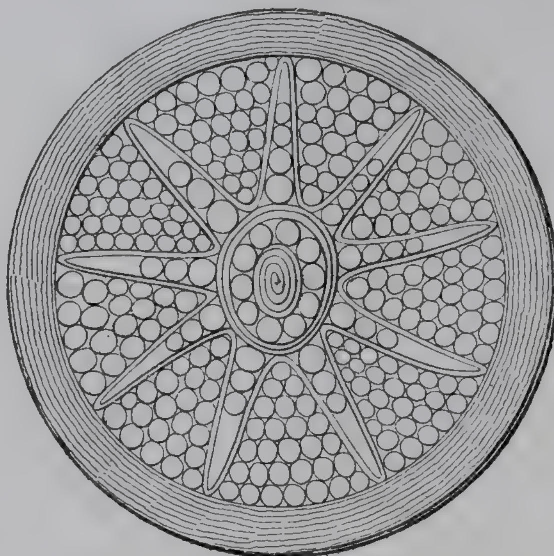
Boucle d'oreille en terre cuite rouge, trouvée à Chancay. (Grandeur naturelle.)

jorité des tombes nous n'avons jamais retrouvé des ornements pareils, il est à supposer que ce sont là, si je puis m'exprimer ainsi, des projets de modes des élégants et des raffinés de l'époque. Quant aux boucles d'oreilles, il est évident que leur fabrication se faisait avec infiniment de soin, car les céramistes péruviens n'étaient guère coutumiers de travailler la terre cuite à

jour. Les incrustations aussi sont très-rares, et la découverte de ces deux procédés employés pour confectionner ces ornements, auxquels évidemment



Trouvé à Arica. (Réd. au neuvième.)

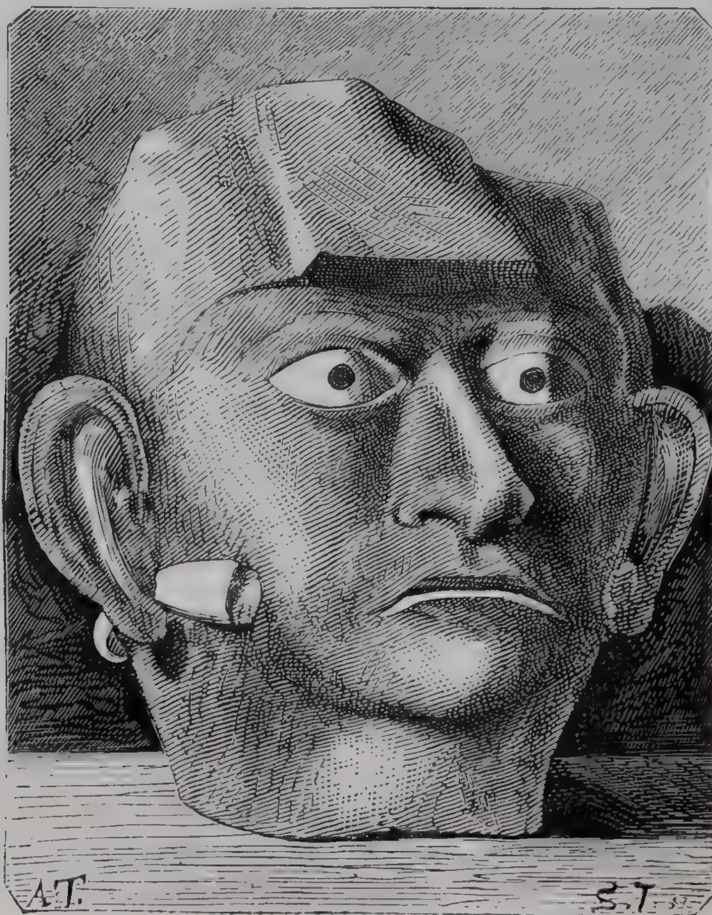


Trouvé à Ancon. (Grandeur naturelle.)



Trouvé à Santa. (Réd. au vingt-cinquième.)

on devait tenir beaucoup, est un fait caractéristique. Il est intéressant d'ajouter que les Indiennes d'aujourd'hui, qui ont adopté tant de coutumes



Terre cuite brun de Sienne. Trouvé à Santa. (Réduction au quart.)

européennes, ne se percent que très-rarement les oreilles et préfèrent aux boucles d'oreilles, excessivement rares chez elles, des colliers, des bracelets, des *topos*, ces épingles servant à la fois de broche et de cuillères.

G

Ponchos. — Chemisettes. — Bandeaux. — Jupes.

Le vêtement indigène le plus usité était le *poncho;* on le retrouve sur presque la moitié des momies en bon état de conservation et fréquemment sur la poterie; le *poncho* consiste en un morceau de drap carré ayant au milieu une ouverture dans laquelle on passe la tête. Le vêtement tombe alors sur la poitrine, le dos et les bras. Des *ponchos* très peu larges ne couvraient que la poitrine et le dos et ne dépassaient pas les épaules. Cette coupe a donné lieu à l'invention de la chemisette, car il est facile de comprendre qu'un ouvrier, obligé de travailler en inclinant le corps, a dû être gêné par la façon dont s'ajustait son *poncho*. En effet, rien ne retenant le *plastron* flottant, ce dernier devait, par l'effet de son propre poids lorsque l'étoffe était lourde, pendre verticalement, ou bien, par ses mouvements ondoyants lorsque l'étoffe était légère, faire le jeu d'une voile non carguée. Afin de remédier à ce double inconvénient, on réunissait le plastron et le dos par deux coutures, on laissait une ouverture suffisamment large pour les bras, et l'on avait ainsi la chemisette. Il y a rarement des manches rattachées aux ouvertures que nous venons d'indiquer, et, lorsqu'elles existent, ces manches n'ont jamais plus de 20 centimètres de longueur, de sorte qu'elles ne descendent pas au-delà de la moitié de l'humérus.

Quant à la longueur du vêtement, elle va de 22 centimètres à 1m,27 au-dessous de la gorge : le *poncho* le plus court est donc une sorte de large collier tissé; il est porté principalement sur la côte. Agrémenté de couleurs éclatantes, rouge de cochenille, jaune vermillon, damier rouge et noir, rayures brunes et jaunes, etc., ce vêtement semble avoir plus spécialement fait partie du costume militaire que du costume civil : c'étaient en quelque sorte des épaulettes, un signe distinctif dans la hiérarchie des armées péruviennes.

Les momies vêtues de *ponchos* aussi courts portent généralement une ceinture pouvant être nouée de deux façons différentes : les ceintures larges de 15 à 20 centimètres passent au-dessus des reins et des hanches, et les deux moitiés se croisent sur le bas-ventre, formant feuille de vigne, et remontent, après avoir passé entre les jambes, pour se rattacher à la ceinture. Lorsque celle-ci était plus large et mesurant de 25 à 35 centimètres, les indigènes la portaient comme une sorte de petite jupe, frangée au bas. Parfois les franges mêmes, consistant soit en plumes d'oiseaux,

soit en petites tresses de coton, étaient fixées à la ceinture par un filet ou même une *gaze* de 25 à 30 centimètres, de sorte que la jupe pouvait



Trouvé à Recuay.
(Réd. au septième.)



Trouvé à Pachacamac.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Puno.
(Réd. au sixième.)



Trouvé à Santa.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)



Trouvé à Onno.
(Réd. au cinquième.)



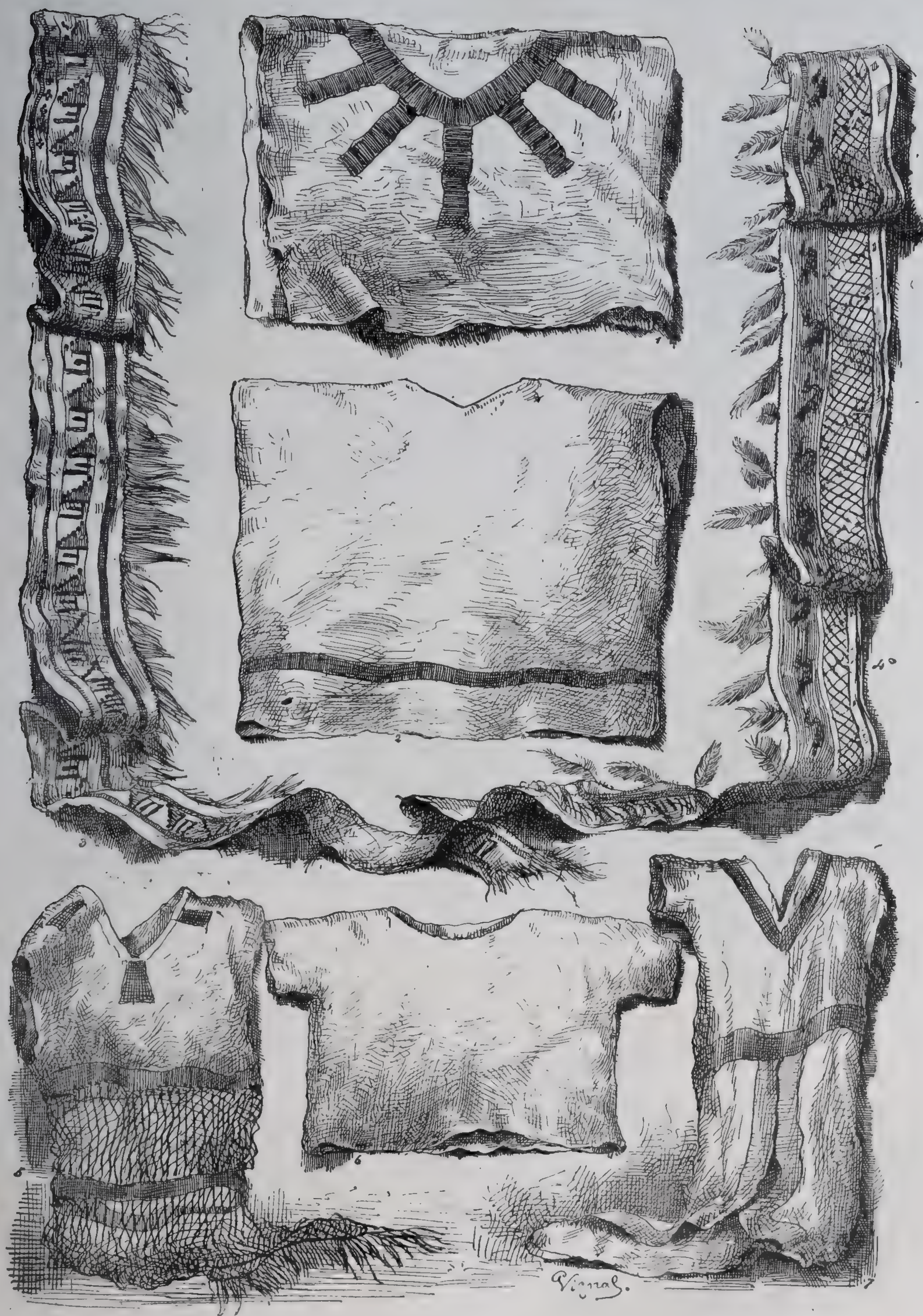
Trouvé à Vilque.
(Réd. au quart.)



Trouvé au Gran-Chimu.
(Réduit au septième.)

Spécimens de vêtements complets d'avant la conquête.

tomber au-dessous des genoux. Dans certains cas, la ceinture se trouve rattachée par un filet analogue à la ceinture, de sorte que le vêtement couvre l'homme depuis l'épaule jusqu'à la moitié du tibia ; dans des



1. *Poncho* ordinaire. — 2. *Poncho* cousu sous les aisselles formant chemisette. — 3 et 4. Bandes entourant la région rénale. — 5. Chemisette allongée au moyen de bandes semblables au n° 3 ou 4. — 6. Chemisette pourvue de manchettes. — 7. Chemisette longue couvrant les cuisses et tombant au-dessous des genoux.

PONCHOS, CHEMISETTES ET CEINTURES DES AUTOCHTHONES.

cas extrêmement rares, ce vêtement en tissu solide forme une sorte de



Trouvé à Jauja.
(Réduit au sixième.)



Trouvé à Jauja.
(Réd. au quart.)



Trouvé à Recuay.
(Réd. au cinquième.)

SPÉCIMENS DES VÊTEMENTS COMPLETS D'AVANT LA CONQUÊTE.

large sarreau ou de blouse. Nous n'avons jamais vu rien qui se rapprochât de la culotte.

D

Chaussures.

L'ornement le plus commun du pied est une sorte d'anneau en corde, en tissu ou en métal entourant la cheville, semblable au bracelet qui orne



Anneau trouvé à Ancon et à Paramonga, en passementerie.



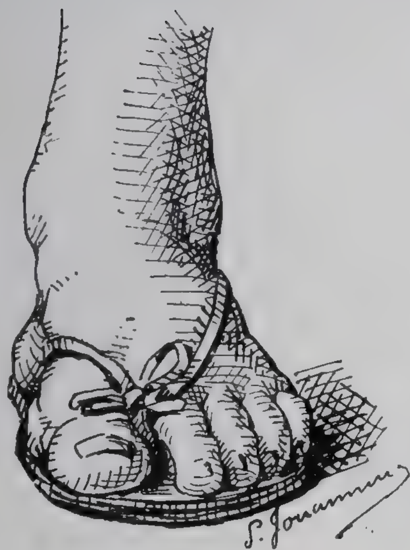
Anneau en métal trouvé à Paramonga, à Supe, à Pachacamac.

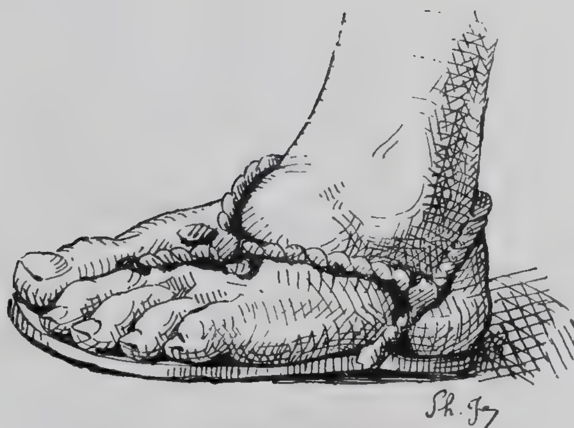
le poignet. Les Indiens d'aujourd'hui nouent parfois autour de leurs jambes des morceaux d'étoffe, prétendant, par ce moyen, faciliter la marche dans les endroits difficiles et éviter les luxations.

Il est bon de constater tout d'abord que le pied de l'Indien est très petit, remarquablement élégant, cambré et protégé par une peau tellement dure,


Bandeau trouvé à Ancon.


Sandale trouvée à Arica.


Sandale trouvée au pied du *cerro de la Horca* (Paramonga).


Sandale trouvée dans l'*arenal* de Paramonga.


Sandale trouvée à Chimbote.


Sandale trouvée à Santa.

que ces infatigables marcheurs peuvent passer sur les terrains les plus

durs, les plus rocailleux, sans se blesser, sans entamer même légèrement l'épiderme; la chaussure peut donc être considérée comme un vêtement de luxe; aussi pensons-nous que les grands seuls la portaient. La première forme de la chaussure en Amérique fut la sandale, probablement en cuir de lama, puis en nattes, en cordelettes d'aloès; elle était retenue par une corde passant entre l'orteil et les doigts et allant se rattacher du bord de cette semelle au-dessus de la cheville. Parfois encore cette corde entoure le haut du talon en passant au-dessous de la cheville sans se rattacher à la sandale.



Sandale en fibres de maguey dont de nombreux spécimens se trouvent à Ancon, Chancay, Iquique, Arica, Santa, Trujillo, etc.

Dans d'autres cas, au lieu de cordes, l'Indien fixait à la semelle des rubans brochés, brodés ou finement tissés. Ce procédé, principalement employé par les femmes, donnait à la chaussure une grande élégance, car les rubans n'étaient plus au nombre de deux, mais, partant de six ou huit points, savamment croisés, ils couvraient le cou-de-pied et remontaient au-dessus de la cheville, enveloppant parfois le bas du mollet.

Les Indiens des hauts plateaux, obligés de passer dans les neiges, avaient



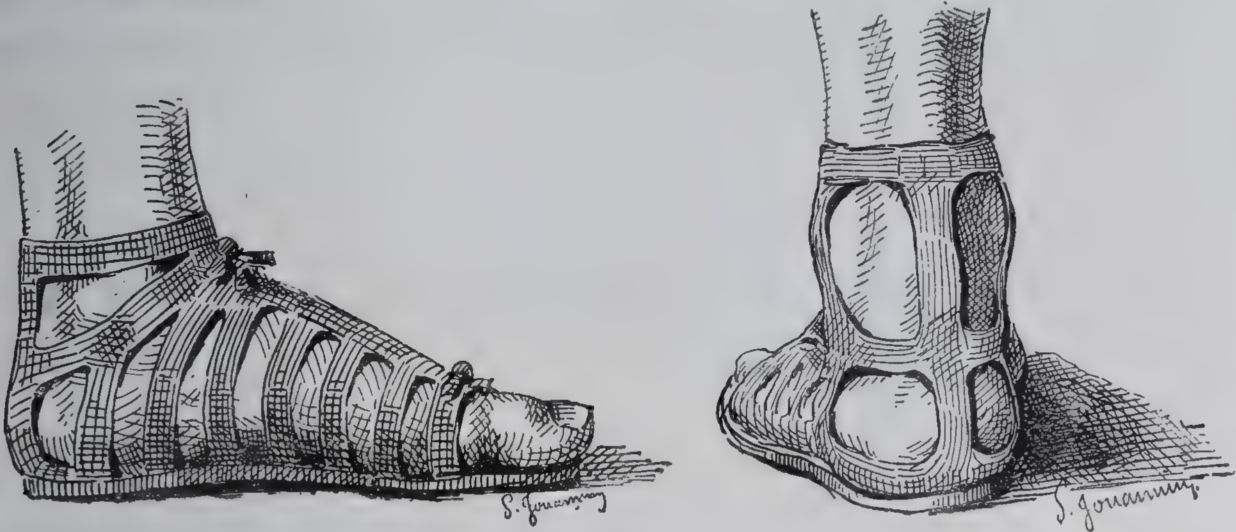
Chaussure trouvée à Cajamarca.



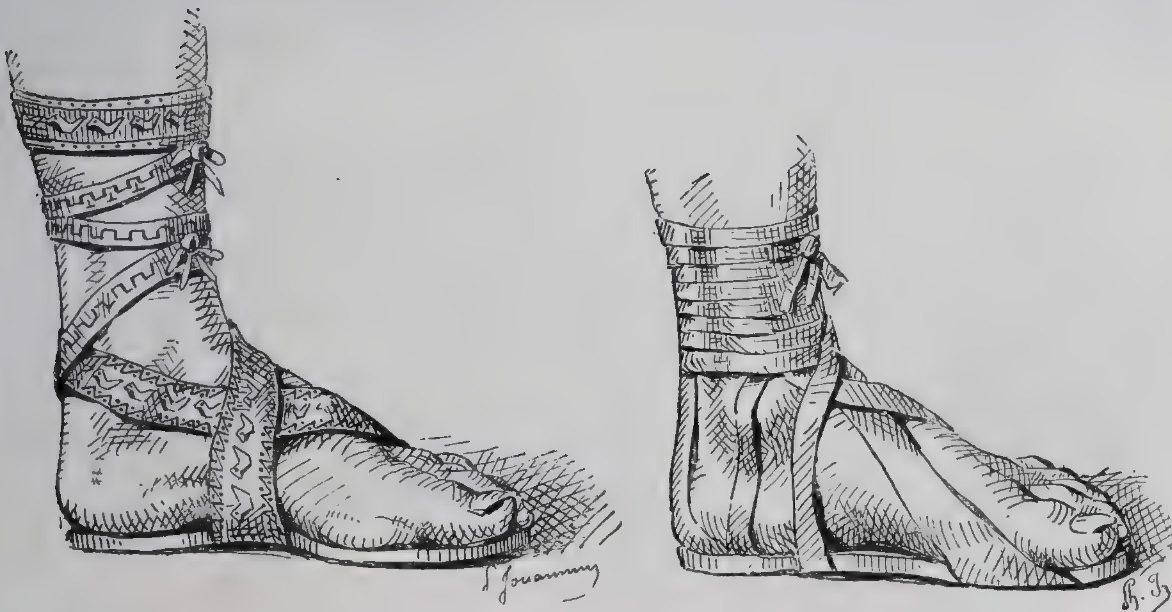
Chaussure trouvée à Viracochapampa.

l'habitude de dépouiller des lamas, de tailler leur peau encore humide, de la tirer sur le pied et de la maintenir avec des bandelettes pendant vingt-quatre heures et plus pour la faire sécher en lui faisant prendre la forme d'une pantoufle. Ils laissaient la laine à l'extérieur, de sorte qu'ils se paraient sans chercher à se faire une défense contre le froid.

Des momies portent de semblables chaussures sur le pied enveloppé, de même que le bas du mollet, d'un tissu soigneusement enroulé, assez sem-

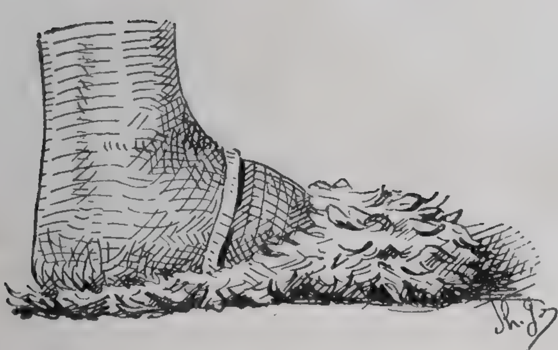


Chaussure trouvée à Cajabamba.

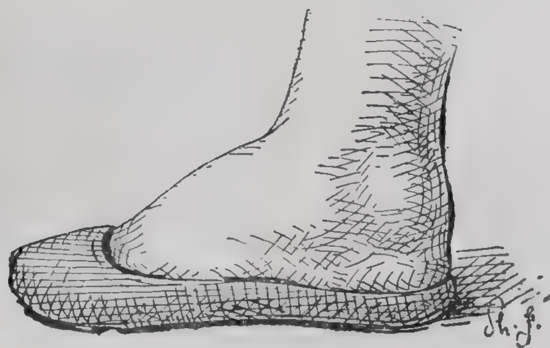


Chaussure trouvée à Chancay.

Chaussure trouvée dans la nécropole du Gran-Chimu.



Chaussure trouvée à Ancon et employée encore par les Indiens du *cerro de Pasco.*



Chaussure trouvée à Paramonga, au pied du *cerro de la Horca.*

blable à un bas. Cette chaussure est conservée dans son intégrité chez les Indiens du *cerro de Pasco.*

Par un procédé semblable à celui que nous venons de décrire plus haut,

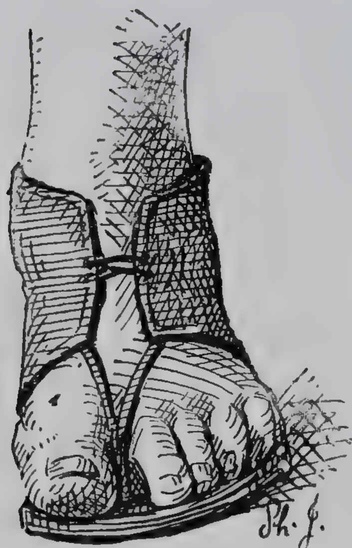
l'Indien tirait à la fois la peau sur les doigts du pied, le cou-de-pied et le talon, mais alors elle ne pouvait plus s'adapter d'une façon complète, et on y pratiquait des jours; de sorte que cette chaussure ressemblait à une série de lanières, tandis qu'en réalité elle était faite d'une seule pièce.

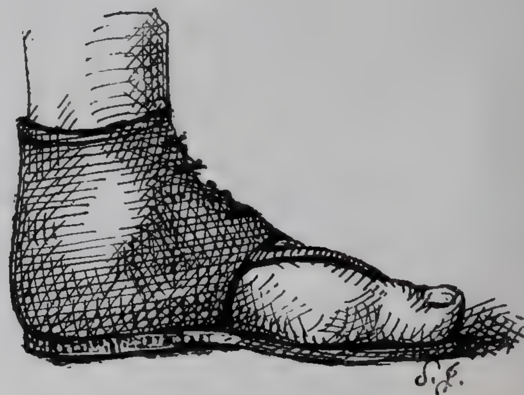


Chaussure trouvée à Paramonga, au pied du *cerro de la Horca*.



Chaussure des Indiennes riches de la région de Huancuyo.





Chaussures portées par les soldats péruviens et formée d'une sandale dont la partie postérieure est attachée à une tige de bottine dont les parties antérieures sont réunies par des lacets.

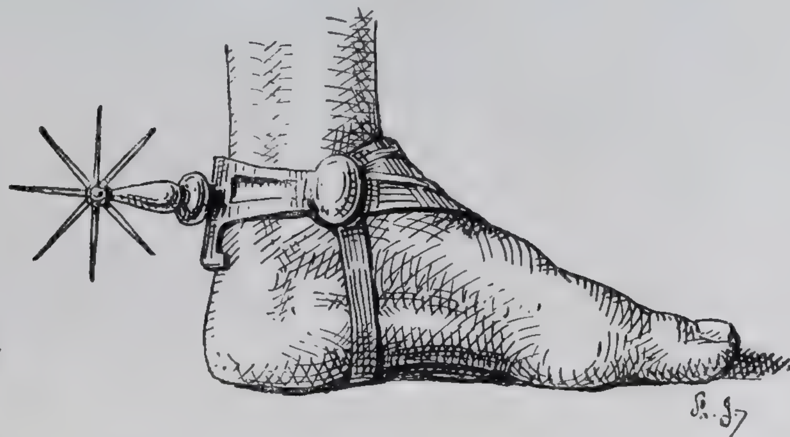
Ajoutons que l'Indien cousait au-dessous de cette chaussure un morceau de cuir, constituant une semelle.

Cette dernière forme a donné naissance à une chaussure ayant la plus grande analogie avec le soulier européen et qui s'appliquait ordinairement sur le pied nu ; parfois cependant une sorte de tissu remplaçait le bas. Les Indiens riches du centre du Pérou se chaussent encore de cette façon, mais presque partout on fait usage de bas tricotés dans nos manufactures d'Europe.

Il est intéressant de comparer toutes ces chaussures, d'un côté, aux chaussures des peuples classiques, Romains ou Grecs, avec lesquelles elles offrent les plus frappantes analogies, et, d'un autre côté, aux chaussures actuelles des Indiens. Dans certaines régions, les Indiens pauvres portent des sandales en cuir; dans d'autres, des sandales nattées; dans d'autres encore, toute la région de la Paz par exemple, la chaussure, de forme européenne, a gardé une certaine série d'ornements inusités dans le vieux monde et qui



Chaussure portée par les Indiens riches du nord de la Bolivie (les dessins, découpés en cuir, sont des réminiscences des modèles anciens de chaussures).



Éperon porté par les Indiens *criados* du Nord de l'Entre-Cordillère péruvienne.

sont la reproduction fidèle des ornements anciens. Les soldats péruviens, dans l'intérieur, tous Indiens, ont combiné d'une assez étrange façon la sandale et le soulier : en réalité, ils font usage d'une sandale dont la partie postérieure est attachée à une tige de bottine se réunissant par devant à la semelle au moyen de lacets et laissant certaines parties du pied à découvert. L'éperon est aujourd'hui en usage chez les Indiens domestiques ou intendants dans les *haciendas*. Ils n'en portent qu'un ; le plus souvent c'est le talon droit qui en est armé, et il est fixé simplement à une lanière de cuir croisée sur le cou-de-pied et entourant la cheville à la manière espagnole ou romaine.

IV

Outillage de l'artisan péruvien. — Poids et mesures résultant des observations faites sur les momies. Les momies et les instruments.

Nous venons de voir le travail exécuté sur la pierre, dans l'argile, sur l'os, le corail, le bois ; nous avons examiné les travaux en métal, étudié les peintures, le tissage ; il est intéressant de se rendre compte des outils employés par l'ouvrier ancien, de la mesure qu'il adoptait comme unité, du dosage des matières qu'il combinait.

Nous l'avons dit déjà, l'architecte et l'ingénieur ont employé le roseau, la *caña brava*[1]. Pour travailler la pierre, on se servait de la pierre même; pour l'éclater, on a dû faire usage de silex et d'obsidienne. Nous pouvons avancer ce fait avec toute certitude, car, si nous n'avons point trouvé de pointes de ces matières, d'autres fouilleurs plus heureux que nous en ont découvert un certain nombre. Nous en signalons dans le musée de M. Macedo. Et même si ces pointes de fer emmanchées dans du bois n'étaient pas parvenues jusqu'à nous, les instruments ainsi faits n'en constitueraient pas moins les seuls outils au moyen desquels on a pu faire les bas-reliefs de Tiahuanaco, de Cabana, etc. Pour façonner l'os et le bois, il est plus que probable qu'on a dû se servir des mêmes instruments ; toutefois, dans ces deux cas, des éclats de bois de fer (*chonta*) ont pu rempla cer la pierre dure. C'est également au moyen de ces éclats et de petits ciseaux en bronze qu'on a ciselé l'or, l'argent et le cuivre.

Il est présumable que les Indiens céramistes ont connu le tour. Pour patiner les vases, on se servait de petites plaques en bois, en os ou en métal martelé. Nous en avons retrouvé un certain nombre. Les peintres ont connu le pinceau fait avec des plumes d'oiseaux ou avec la queue du cochon d'Inde (*cuy*). Les tisserands employaient les fuseaux, les *estacas*, petits bâtons qu'on fichait en terre pour faire les pelotes de fil, le métier, les navettes et des *battes* pour empêcher les fils de se brouiller. Les bro-

[1] Voyez le paragraphe relatif à la construction des murs.

deuses se servaient d'aiguilles faites d'une épine ou d'un éclat de *chonta* troué, rarement d'aiguilles en bronze.

Quant aux mesures, nous avons été frappé du fait que le plus grand nombre d'entre elles varient suivant une progression régulière, sont des multiples de six et reproduisent le système duodécimal.

Les murs ont 4^{m},80 de hauteur; la largeur des terre-pleins est en général de 1^{m},20; la plate-forme de la *Fortaleza* a 60 mètres de long et la cour qui se trouve devant les maisonnettes de Pativilca, 24 mètres de largeur sur 18 de profondeur. Certaines dimensions ne sont point des multiples de six, mais ce sont des exceptions, et, de plus, il arrive que les murs bâtis en briques séchées au soleil forment à leur pied des dépôts de terre fine qui empêchent en bien des cas de prendre une mesure exacte. Ces observations permettent d'émettre l'idée que l'unité métrique du géomètre incasique doit équivaloir à 60 centimètres ou plutôt à 1^{m},20.

Cette unité métrique n'a probablement pas été divisée en moitiés et en quarts, mais en tiers et en sixièmes. Les trois sixièmes équivalent certainement à la moitié, mais on ne s'en sert guère. Ainsi, les portes ont 80 centimètres de large (soit deux tiers), tous les couloirs à Pativilca ont 40 centimètres. Une grande partie des *huacos* ont 10 centimètres, d'autres 20 centimètres, d'autres encore 20 centimètres de haut, le plus grand que nous ayons pu envoyer a 1^{m},20 de haut, etc.

Il est intéressant de savoir dans quel rapport cette unité métrique se trouvait avec la *brassée naturelle*. La raison qui a fait adopter aux Indiens la division en tiers, plutôt qu'en moitiés, me paraît tout indiquée. Ils avaient la poitrine très large : ceci résulte non de l'examen des momies, rabougries et desséchées, mais de la mesure de leurs *ponchos*, qui sont en général plus grands que les *ponchos* dont on se sert aujourd'hui, et de ce fait que les chemisettes ont toujours un peu plus de 60 centimètres d'une épaule à l'autre.

Je crois pouvoir en conséquence exprimer la pensée que, si les Indiens ont adopté la division en trois parties, la raison de ce fait est à chercher dans la division naturelle de la brassée. Chaque bras mesure 60 centimètres, la poitrine en mesure autant.

On voit donc que les Quichuas avaient adopté le système duodécimal au lieu du système décimal.

V

Armes péruviennes[1].

Il a existé deux sortes d'armes au Pérou : les armes qui se jetaient de loin ou qui lançaient au loin l'engin dont elles étaient munies, et celles dont on se servait pour combattre corps à corps.

Dans la première catégorie nous ne croyons pas que les Indiens aient connu l'arc et les flèches ; leur arme favorite était la fronde. Chez nous, l'on s'attache à avoir des épées ou des canons de fusils damasquinés, les anciens s'efforçaient de donner à leurs armes, notamment à leurs frondes, un très grand luxe d'ornementation. C'est ainsi que nous avons trouvé des frondes brodées ou tissées avec le plus grand soin, et il n'est pas douteux, d'après la longueur des courroies, qu'il y ait eu des frondes pour la chasse et d'autres pour la guerre. Les dessins tracés sur les tissus, hommes ou animaux, sont même une indication de la destination de l'arme. Quant au système même de la fronde, les Indiens en avaient adopté plusieurs. Ils avaient tantôt le simple caillou, tantôt une pierre allongée avec une forte rainure au milieu et qui, lorsqu'on la lançait, atteignait l'ennemi en tournant sur elle-même; ou encore, ils perçaient d'un trou un caillou plat et lançaient la corde avec la pierre.

La seconde catégorie peut se subdiviser. La massue, l'assommoir, constituent la première forme typique; la hachette ou la lance au bout d'une hampe présente la seconde. Les premières de ces armes brisent et écrasent, les dernières sont tranchantes.

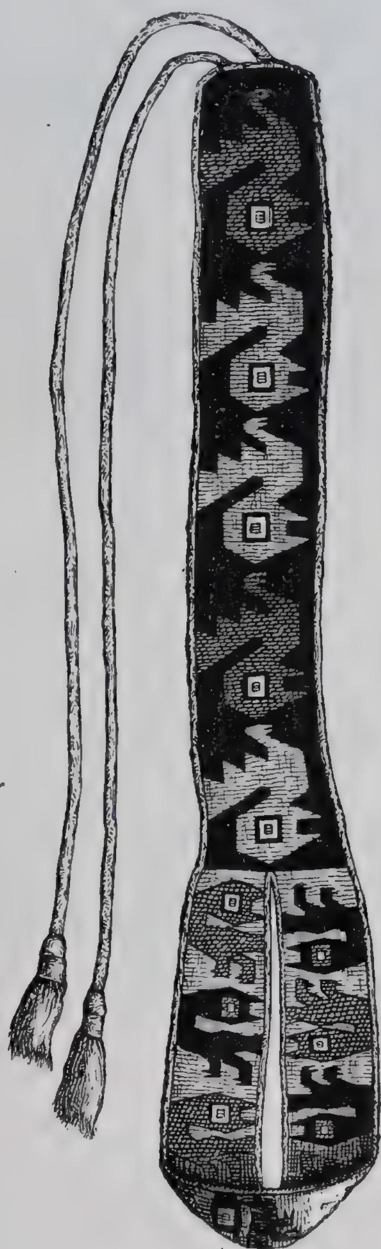
Les massues prenaient les formes les plus diverses, depuis la plus simple, le gourdin en bois de fer, arme terrible selon la force du bras qui la manie. Le Péruvien, s'élevant, comprit bientôt que la massue serait plus efficace si son centre de gravité se trouvait à l'extrémité opposée à celle qu'il tenait

[1] Garcilaso, *Comment reales*, lib. VI, cap. xxv, p. 202. Casse-têtes. « La rondelle était de pierre ou de cuivre et se plaçait à l'extrémité d'un bâton flexible. » Ulloa (*Noticias americ.*, p. 378) en parle. « Nous en possédons plusieurs. L'art militaire était chez eux dans l'enfance ; ils se servaient comme armes de frondes, de massues, de piques, de rondelles. » (D'Orbigny, *Antiquités*, p. 134.)

à la main : aussi chercha-t-il tout d'abord des gourdins se terminant par un nœud, et cette précaution ne lui semblant pas encore suffisante et le poids de l'assommoir lui paraissant devoir être plus considérable encore, il remplaça ce marteau naturel par un marteau artificiel. Alors au bout d'un bâton en bois de fer il fixa d'abord une pierre ronde, percée au milieu;

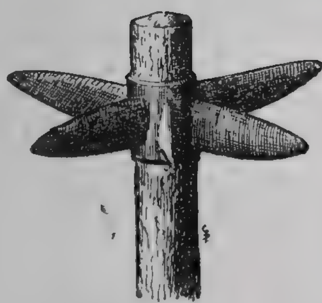


Casse-tête en granit, trouvé à Ancon. (Réd. au cinquième.)





ssues en bois de *chonta*, trouvées à Paramonga. (Réd. au vingt-cinquième.)



Casse-tête en bronze, trouvé à Supe. (Réd. au septième.)

Fronde trouvée à Ancon. (Réd. au tiers.)



Pierre de fronde trouvée près de Cotahuacho, région de Andahuaylas.

plus tard, au lieu d'une pierre ronde, sorte d'anneau, il apprit à fabriquer une espèce d'étoile également percée au milieu.

Pour combattre de près, la massue n'a pas été la seule arme; elle a, par des développements successifs, donné naissance aux armes tranchantes. Elle s'est d'abord aplatie à son extrémité, puis cette partie aplatie s'est allongée en s'amincissant à l'un de ses côtés de manière à former un véritable sabre à un tranchant; puis est venu le sabre à deux tranchants.

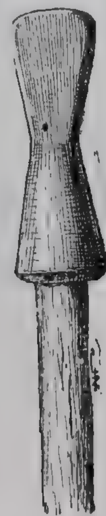
Tout cela, bien entendu, en bois de *chonta*. La guerre devenant de plus en plus dangereuse et aussi de plus en plus savante, le sabre s'est perfectionné : on a tenu à lutter avec avantage contre son ennemi en le frappant d'assez loin sans perdre pourtant son arme. On a alors allongé encore le manche



Sabres en bois de *chonta*, trouvés à Paramonga. (Réd. au vingtième.)



Bronze trouvé à Lambayeque. (Réd. au cinquième.)

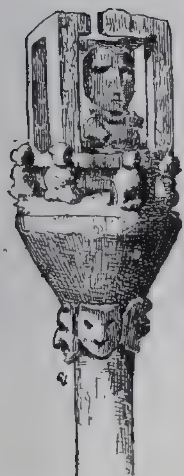


Bronze et hampe de *chonta*, trouves à Lambayeque. (Réd. au cinquième.)

de son sabre, dont la pointe seule était taillée et aiguisée : ç'a été la lance. Peu à peu la hampe seule est restée en *chonta*, la pointe étant en métal, bronze, argent et même or.

On a retrouvé, notamment au Cuzco, à Pachacamac et dans les environs de Paramonga, des étoiles en or massif. M. Miceno Espantoso, collectionneur très intelligent de Lima, en possède une demi-douzaine qui au poids du

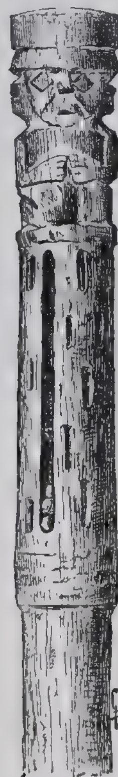
métal ont été estimées à vingt-cinq mille francs. Ce fait seul, auquel on pourrait encore ajouter l'indication de la valeur intrinsèque d'une douzaine d'étoiles et de haches en or et en argent appartenant au docteur Macedo de Lima (et que je fixerais environ à une soixantaine de mille francs en métal précieux), prouve le luxe que les indigènes aimaient à déployer dans leur matériel de guerre.



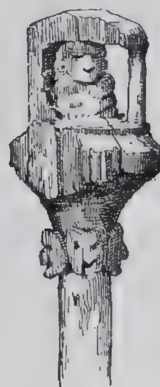
Chonta sculpté, trouvé dans les îles Lobos. (Réd. environ au cinquième.)



Bois de cèdre orné de poils de lama, trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)



Chonta sculpté, trouvé à Chancay. (Réd. au tiers.)



Chonta sculpté. Trouvé sur les îles Lobos. (Réd. environ au cinquième.)

ARMES DE PARADE.

Toutes les armes péruviennes n'étaient pas des armes de guerre : quelques-unes étaient destinées à la parade et à l'ornement. C'est ainsi que des lames en métal précieux ou même en *chonta* sont ornées de dessins artistiques représentant des hommes, des animaux, des groupes mêmes ; d'autres, sans doute appartenant à des chefs d'une importance secondaire, ont la hampe ornée de peau de lama garnie de ses poils, ce qui ressemble assez à la queue de cheval des pachas. Somme toute, la variété des armes était assez considérable et le luxe que l'on mettait à leur confection assez prononcé pour qu'on puisse croire que les Péruviens avaient l'humeur belliqueuse, que la hiérarchie militaire y existait sur une vaste échelle et que les soldats mêmes aimaient leur profession et s'appliquaient à l'entourer des couleurs les moins sombres et du plus d'élégance qu'ils pouvaient.

VI

Nourriture.

On a dit avec raison que l'homme qui digère le mieux pense le plus, et cela s'explique; car, lorsque après un repas il faut des heures entières pour le digérer, il ne reste plus de temps pour l'activité intellectuelle.

Analyser la nourriture n'est donc pas seulement une étude matérielle et physiologique : par son action indirecte, elle porte plus haut. L'Indien n'est pas pêcheur, et la raison en est simple. Sur la côte comme dans l'Entre-Cordillère, les fleuves sont trop torrentueux pour être poissonneux. L'Indien n'est que peu chasseur, et cela s'explique encore, car ces contrées généralement nues, privées à peu près partout de végétation ligneuse, sont presque totalement dépourvues de gibier. Toutefois certaines contrées situées au-dessous de la moyenne d'altitude, dans l'Entre-Cordillère, abritent encore en nombre considérable une race de cerfs que l'Indien avait l'habitude de chasser[1].

Cependant l'Indien était avant tout agriculteur, et, de tout temps, la viande n'entrait que pour une faible partie dans sa nourriture qui se compose surtout de farineux, tels que la banane et le maïs, sur la côte; le maïs, la pomme de terre et la oca, dans l'Entre-Cordillère; la banane, le maïs et la yuca (maliote), sur les versants orientaux de la Cordillère.

Quant à leur alimentation actuelle, on peut dire qu'elle se compose en partie de plats nationaux et de boissons nationales, et en partie d'éléments étrangers qui ont une importance plus ou moins fâcheuse sur la constitution physique de l'Indien.

La boisson nationale est la *chicha*. Les boissons inconnues du temps des autochthones sont les eaux-de-vie, qui, depuis longtemps déjà, sont une des causes de l'hébétement de l'Indien, qui ne sait jamais se modérer dans ses plaisirs.

La *chicha* (*ashua*) se prépare dans le nord du Pérou de la façon suivante :

[1] On a trouvé dans une tombe du *cerro de Sipa*, près de Andaymayo, dans la province de Huamalies, une seule petite caisse toute remplie de cornes de cerf. Nous en avons retrouvé également dans une grotte funéraire de la ferme de Sayhuite, non loin de Concacha, dans le département de l'Apurimac.

On fait germer le maïs pendant huit jours en le mettant dans de l'eau froide, puis on le moud après qu'il a été séché au soleil. Pendant deux heures, on le fait cuire avec du son (*afrecha*). On le filtre, on le laisse refroidir, après quoi on en remplit des vases en terre cuite (*embase*), où il fermente pendant trois jours. Cependant cette période peut se prolonger parfois, selon la température. Dès lors il est prêt pour la consommation. Dans plusieurs endroits du Pérou méridional et en Bolivie, on produit la fermentation par un procédé naturel, mais peu ragoûtant. On mâche le maïs, puis, quand il est bien mélangé avec la salive, on le met dans un vase pour lui faire subir les autres opérations susdécrites. La salive sert de ferment. On appelle la *chincha* ainsi préparée *chicha mascada* (chicha mâchée).

Les eaux-de-vie que boit l'Indien sont, ou des sortes de rhum ou de tafia (eaux-de-vie de la canne à sucre), ou des sortes de cognac fait avec les raisins du Pérou, qui pourrissent avant d'avoir atteint leur maturité. L'une et l'autre boisson produisent sur l'Indien une ivresse pour ainsi dire immédiate. Il aime énormément ces boissons, et il n'y a point de fête pour lui sans ces alcools.

Les plats que mange l'Indien d'aujourd'hui sont peu salés, parfois ils ne le sont pas du tout, mais en revanche ils sont très pimentés. Le *aji* (piment rouge) et le *locoto* (piment vert) activent la digestion. Le plat ordinaire de l'Indien, lorsqu'il vit dans sa cabane, est le *chupe*. Il consiste en une sorte de soupe aux pommes de terre fraîches ou gelées [1]. Quelquefois, mais rarement, on met dans cette soupe des morceaux de viande de mouton.

L'Indien mange encore, sous le nom de *picante*, ou sous le nom de *causa* [2], des plats très pimentés de haricots cuits à l'eau et préparés parfois avec une sauce faite de fromage de chèvre, et du piment en grande quantité. L'Indien ne boit jamais ni café ni chocolat, quoique, à quelques lieues de l'Entre-Cordillère, les caféiers et les arbres à cacao viennent presque sans culture. En revanche, on boit, dans beaucoup de parties du Pérou, une sorte de sirop qu'on appelle *majar blanco*. Il consiste en lait que l'on fait cuire avec du riz, souvent avec de l'amidon.

[1] L'Indien n'aime pas beaucoup la pomme de terre fraîche. Il a l'habitude de faire passer au moins une gelée sur les pommes de terre qui perdent ainsi leur caractère farineux et se transforment en une masse blanche assez compacte et assez dure. On les appelle *chuño blanco*. Souvent l'Indien fait aussi passer deux et plusieurs gelées sur les pommes de terre : alors elles deviennent noires et absolument amères. On les appelle *chuño negro*.

[2] *Causa*, cause ou prétexte, sous-entendu : pour boire.

Les métis remplacent l'amidon par du sucre, dont les Indiens ne se servent jamais.

L'Indien a pris l'habitude d'avoir les mâchoires en mouvement pendant toute la journée. Il a toujours, dans une sacoche, des provisions d'œufs, de graines de maïs rôti (*cancha*) ou de maïs cuit (*mote*), ou encore des épis entiers de maïs cuit (*choclo*), ou encore des haricots rôtis. Il en prend dans la bouche comme on prendrait des bonbons et il les renouvelle sans cesse, comme s'il craignait d'arrêter, fût-ce un instant, la mastication[1].

VII

Musique. — Instruments.

Les langues écrites se transforment : une langue parlée se modifie bien plus encore, et, à plus forte raison, la succession des sons dans la musique peut et doit nécessairement se modifier avec le temps. Il n'est guère admissible que les chants actuels des autochthones, même de ceux dont le sang est pur de tout mélange, soient identiques à la musique ancienne.

De plus, le caractère de la musique dépend beaucoup de l'instrument qui sert à l'interpréter et de la vie sociale dont elle est un des commentaires. Or la vie de l'Indien, depuis la conquête, ne ressemble en rien à sa vie d'autrefois. Anciennement, libre, puis esclave, serf ou tributaire; devenu libre, mais misérable, l'Indien traduit inconsciemment par le chant ses impressions différentes; de plus, les instruments espagnols se sont introduits dans le pays et ont bien souvent fait disparaître les instruments indigènes.

A la *quena*, espèce de flageolet, à la flûte de Pan, au tambour et aux *maichiles* (grelots) sont venus s'ajouter les guitares, les lyres, les pandurias, etc. Les rhythmes sont devenus espagnols, à la suite des instruments,

[1] Le *topo* du sud du Pérou s'appelle, dans la région de Cajamarca, *itchirca* ou *itchilca;* on s'en sert aujourd'hui pour masser le pain. On appelle *caleros* les cucurbitacées (*mates*) dans lesquelles on prépare la chaux dont les Indiens assaisonnent la chique de coca humectée de salive.

Chancaca ou *chancona* est le sirop que l'on fait avec la canne à sucre et que l'on fait épaissir jusqu'à le rendre solide. Les *Serranos* du Nord s'en servent comme de sucre.

et les mélodies des *huaines*[1], *pasacalles*, *yaravis*[2] *tristes* et *palomitas*, nous intéressent plutôt en leur qualité de chants du Pérou contemporain que comme chants des Indiens anciens.

Le caractère propre du chant indien est une tristesse profonde interrompue par quelques mesures d'un *allegro appassionato* en mineur.

Aucune loi du contre-point n'est respectée, la mesure change au gré du musicien. Des points d'orgue employés *ad libitum* interrompent sans but appréciable la mélodie; des dissonances effroyables réveillent parfois l'auditeur de la rêverie dans laquelle le plonge une musique monotone.

On peut dire qu'en principe toutes les mélodies indiennes sont conçues à trois temps. Les indigènes les considèrent sans exception comme de la musique de danse.

Ces danses absolument nationales et typiques (à trois temps) s'exécutent aux sons de plusieurs instruments dont voici les principaux :

Le *clarin*, surtout en usage aux environs de Cajamarca. C'est un roseau, ou un assemblage de roseaux rattachés les uns aux autres, ayant jusqu'à 2^{m},50 de longueur; le bout est masqué par une courge de façon à permettre la libre circulation de l'air. Du côté de l'embouchure, il y a de huit à douze ouvertures percées dans le roseau, à 3 centimètres de distance. Le *clarin* donne le *la*, le *ré*, le *mi*, le *sol* et le *fa* (point de dièse ni de bémol).

Rien de triste, de déchirant comme les gémissements de cet instrument, dont on dirige l'extrémité en l'air comme on ferait d'une sarbacane.

La *quena*, flûte de 40 à 50 centimètres de long, a presque deux octaves du *fa* au *la ;* point de dièse ni de bémol.

La *zampoña* ou *andaras*, flûte de Pan (dont le nom quichua nous est resté inconnu). Cet instrument se compose de onze roseaux réunis au moyen de deux sections de roseaux nouées transversalement et fixées à l'aide de résine et même de caoutchouc. Il donne d'habitude les notes *sol*, *sol* dièse, *la*, *la* dièse, *si*, *do*, *do* dièse, *ré*, *ré* dièse, *mi*, *fa* et *fa* dièse.

Les tambours ou *cajas*. Ils se fabriquent dans le nord du Pérou de la façon suivante : on coupe le tronc du maguey en petites planches concentriques que l'on rajuste en soutenant deux grandes planchettes par une petite. Ce cadre est léger comme s'il était fait en liège. On recouvre le tambour des deux côtés d'une peau d'âne, de lama ou de mouton mouillée, et on gratte la laine lorsque la peau est redevenue sèche.

[1] Le *huaine* est plus gai que le *yaravi*. C'est un *allegro* en mineur.

[2] Le *yaravi*, dans le nord du Pérou, est précédé et suivi d'un allegro qui s'appelle *pasacalle* (on prononce *pasacay*).

Les *maichiles*. On appelle ainsi les grelots que les Indiens attachent à leurs jambes le long des mollets pour danser à leurs fêtes. Ces grelots, faits en métal précieux, en bronze ou en gousses ligneuses de certains fruits, accompagnent la mélodie sans la nuancer, leur bruit assourdissant se produisant à chaque pas des danseurs.

La *banduria* ou *panduria* est une sorte de guitare ayant environ le quart des dimensions d'une guitare ordinaire. Dans la vallée de Santa-Ana on trouve souvent des *pandurias* dont les cordes sont appliquées sur la carapace d'un tapir ou d'une tortue.

DIVINITÉS ET CULTES PÉRUVIENS[1]

Lorsque l'on considère le sceau tout personnel que l'homme imprime dès son origine à la nature animée et inanimée ; lorsqu'on étudie son influence sur le monde qui l'enveloppe et l'enserre, ses efforts, ses luttes et ses victoires ; lorsqu'on reconnaît combien les générations qui suivent doivent à celles qui ont précédé, combien les modifications de l'humanité sont constantes et continues, les transformations logiques, l'action sur toutes choses directe et voulue, on se dit que l'homme a tout créé autour de lui, même ses dieux.

Dans l'imagination naissante d'un peuple, la peur prend des formes concrètes, et ce qui naît tout d'abord, c'est l'adoration de certains animaux dangereux, nuisibles ou d'allure mystérieuse.

A un moment donné de son développement intellectuel, ses croyances se modifient, et il s'aperçoit de la continuité de sa race par la reproduction. L'homme s'adonne alors à deux cultes différents en apparence, mais intimement liés entre eux : le culte des morts et le culte de la pérennité de la race.

Ce dernier culte, qui repose non seulement sur le principe de la reproduction, mais aussi sur le principe de la fécondité, d'un côté, et de la fécondation, de l'autre, amène tout naturellement à l'adoration de la force fécondante entre toutes, — le soleil.

Ici vient se placer un culte spécial aux Péruviens. La fécondation de la terre étant impossible sans la pluie, sans la source, ils ont divinisé l'élément humide et ont créé un dieu de l'eau.

Quels que soient la nation, le pays ou l'époque, quels que soient la voie et le but d'une race, son point de départ est toujours le temple. Au Pérou,

[1] M. Girard de Rialle, dans sa *Mythologie comparée*, t. I, ch. XVI, p. 242 à 270, résume d'une manière très remarquable les données que l'on possède sur la *mythologie* du Pérou ancien. Ce travail est, à côté du chapitre correspondant de J.-G. Müller, dans son ouvrage *Geschichte der Amerikanischen Urreligionen*, et du fascicule relatif à l'Amérique de la *Descriptive Sociology* de Herbert Spencer, ce qu'on possède de meilleur dans ce genre.

le temple s'élève de plus en plus; son enceinte, devenant parfois un rempart inaccessible, le transforme aux yeux du spectateur en une forteresse. Ce temple justifiait la présence d'un dieu puissant, il impliquait le prêtre. C'est là que prit naissance le rituel du culte, cette première loi obéie d'une société naissante.

Sans vouloir établir une chronologie des différents cultes[1], ni faire en quelque sorte la généalogie de l'Olympe péruvien ou sa théogonie, nous nous bornons, fidèle à notre rôle de voyageur, à constater cinq cultes différents dont nous avons retrouvé les traces certaines :

1° Le culte des animaux.

a) La chouette ou *Huaco*, à Huamachuco;

b) Le serpent (*Chan*) et le lion (*Puma*), à Chavin;

c) Le lion, à Huamachuco.

2° Le culte de la pérennité de la race (dans la contrée de Copacabana, Chuquiapo, Puno) et le culte des morts.

3° Le culte du soleil.

a) Culte solaire direct. — L'astre même considéré comme dieu, reposant pendant les nuits dans les sanctuaires (*intihuatanas :* Quonncacha, Sacsaï-huaman, Vilcas-huaman, Ollantaïtambo et Pisacc, près de Taraï);

b) Culte solaire sur des idoles et avec des attributs (Tiahuanaco, Cuzco, Cabana, Pachacamac et probablement Chimu et Paramonga).

4° Le culte de l'eau (*Quonn*).

5° Le culte de la terre (*Pacha*).

[1] Nous croyons inutile de citer ici les mythes péruviens : l'apparition de Manco Capac et de Mama Occlla (non pas *oello* comme on écrit d'habitude) et la description des fêtes anciennes relatives au culte. Ces données nous feraient sortir du programme que nous nous sommes fixé, car nous ne voulons point exposer ici une mythologie des Péruviens ni faire une monographie des croyances de ce peuple; nous avons pour but unique de réunir et de coordonner les vestiges matériels des cultes qu'il pratiquait.

I

Culte des animaux.

Il est naturel que, dans l'intérieur de la Cordillère, on trouve les traces du culte du lion et du serpent, et que, sur la côte et dans l'intérieur, on rencontre des vestiges de l'adoration de cet animal aux allures bizarres, la chouette, dont les Indiens semblent avoir craint, comme ils le craignent encore de nos jours, le réveil nocturne et le regard brillant dans l'obscurité de la nuit.

Nous avons trouvé à Cabana, à Huamachuco, à Huandoval et à Tiahuanaco des représentations en pierre de chouettes. Cet animal, du reste, est encore aujourd'hui, de la part des indigènes, qui l'appellent *huaco lechuza* l'objet d'un respect superstitieux. Nous avons recueilli en plusieurs endroits où nous avons entendu prononcer ce nom les renseignements les plus circonstanciés sur l'animal légendaire qu'il désigne. Dans l'imagination populaire, sur la côte comme dans l'intérieur, ce serait un hibou très grand, d'environ 60 centimètres de haut, à face humaine munie de dents qu'il montre en grinçant, pourvu d'une face fabuleuse avec un bec en forme de nez et des plumes en guise d'oreilles.

Son cri, semblable à celui des autres chouettes (huac-huac), aurait donné lieu à son nom de *huaco*, comme on appelle, chez nous, coucou ou cacatoès les animaux dont ces onomatopées reproduisent le cri.

Beaucoup de vases qui viennent des tombeaux d'Indiens d'avant la conquête présentent des figures grimaçantes, les dents serrées et le nez aquilin ; on leur a donné ce même nom qu'on a étendu plus tard à tous les objets de la céramique ancienne[1].

Nous avons retrouvé des figurations de lions (pumas) à Huanuco-Viejo, à Huamachuco, à Cabana, au Cuzco, à Tiahuanaco, et à Quonncacha. A Hua-

[1] Le seigneur Manuel Munares, à Paramonga, m'a donné à cet égard des détails très précis. Don Nicolas Becerra, cousin du premier, objecta que les huacos qui existaient sur la *puna* de Chiquian ont la poitrine blanche, n'ont ni une tête d'homme ni les dents que l'on prétend avoir vues. *Huaco*, dit M. Becerra, est un mot quichua qui signifie *mouton* (?).

nuco l'animal est figuré sous deux aspects différents, d'abord de profil en bas-relief, puis en ronde-bosse, à côté d'une femelle. Le groupe est disposé de telle façon, qu'il regarde dans les deux directions opposées. Le lion, à Cabana, est représenté assis de profil : c'est un bas-relief méplat à plusieurs couches. A Huamachuco et à Tiahuanaco, on ne trouve pas de statues complètes de lions, mais des têtes seulement. A Marca-Huamachuco, la sculpture est en ronde-bosse, à Tiahuanaco elle est gravée sur un plan poli. Le lion que nous avons découvert au Cuzco, tout entier en ronde-bosse, est assis ; les lions de Quonncacha sont en très haut relief et semblent courir le long d'une côte. Dans toutes ces représentations, aucun canon de proportion n'est observé. L'artiste semble avoir attaché la plus grande importance à la tête, et, dans la tête même, ce sont les dents qui prédominent, pendant que la force des griffes n'est pas même indiquée.

La logique inconsciente qui préside à la naissance et au développement des cultes a assigné au lama, à cet animal domestique par excellence du Pérou ancien, dans l'enceinte des temples, un rôle bien approprié à ses facultés. On retrouve en bien des endroits, sur la côte comme dans l'intérieur, des reproductions en pierre, en métal, en bois, en os et en terre cuite de ces moutons américains. Jusqu'à ce jour, les savants aussi bien que les indigènes ont considéré ces petites figurines comme des idoles. Or on semble ne pas avoir remarqué que toutes ces pièces archéologiques sont creuses, qu'elles sont par conséquent disposées pour recevoir quelque liquide, et, en effet, c'étaient des vases sacrés ou des encensoirs. De cette façon, le lama avait dans le temple le rôle de serviteur qu'il remplissait au dehors. Autre détail d'observation assez curieux de la part des anciens. Dans l'intérieur du pays, les Indiens représentaient le lama au repos, les jambes ramenées sous le corps. Cette position est celle que préfère cet animal. Les figurations de lamas trouvées sur la côte montrent cet animal toujours debout, parfois mort. Voici la raison de ce fait. Les lamas ne peuvent vivre que sur les hauts plateaux et meurent en peu de jours sur le littoral, où les amenaient seulement des pèlerins ou la famille d'un défunt dont on venait déposer la dépouille momifiée dans un tombeau creusé au milieu des sables.

II

Le culte des morts et le culte de la pérennité de la race.

Le culte des morts était extrêmement développé au Pérou. Le fait même de la momification, les soins minutieux dont la sépulture y était l'objet, en sont la preuve évidente.

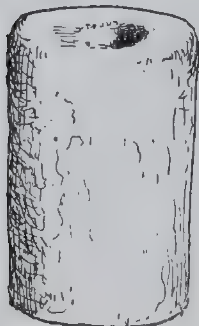
Le contenu des tombes démontre que ce culte comportait les éléments typiques du culte de Vénus. Ce fait semble fort bien s'accorder avec les penchants et même avec les instincts de l'Indien.

Une race qui a le culte exclusif de Vénus peut-elle être religieuse? Toute religion implique l'idée d'un avenir; le culte de Vénus est la consécration exclusive du présent, qui devient le but de la vie nationale. Une religion qui parle aux sens mystiques dans l'homme ne saurait être indienne. Vénus, qui parle aux sens, est la vraie divinité de ces hommes aux tendances matérielles. Le culte de cette divinité ne tue pas l'individu, mais il éteint la race par l'abâtardissement, la femme, la moitié de l'humanité, devenant un instrument de plaisir.

Les Indiens ont cependant conçu l'idée d'un réveil dans l'avenir; mais la forme que cette idée a prise dans leur esprit n'a aucune grandeur. Elle ne comporte pas la pensée d'une résurrection morale; elle s'appuie sur la conviction que celui qui ne végète plus pourra un jour recommencer à manger son maïs, à mâcher sa coca, à filer son coton, à porter son tissu resplendissant, afin de plaire à toutes les belles.

Quant au culte de la pérennité de la race, il se manifeste sous deux formes; en premier lieu, on retrouve généralement avec chaque momie des idoles d'un sexe différent de celui de la momie. Il est évident que l'Indien a compris et s'est efforcé d'indiquer ainsi que l'humanité n'est complète que par la réunion des deux sexes. Ce soin est poussé par lui jusqu'aux extrêmes limites, car les animaux dont on retrouve les momies ou ceux que le sculpteur s'efforçait de représenter apparaissent toujours au nombre de deux, le mâle et la femelle.

La seconde forme de ce culte est plus imposante et doit son origine à une idée philosophique élevée. Au Coyor, à Sipa, et dans toute cette grande contrée de Puno, Copacabana, jusqu'au sud de Chuquiapo, les tombeaux mêmes ont indiscutablement la forme monumentale du symbole de la génération. L'idée que le tombeau, avec le mort qu'il renferme, malgré l'extinction de l'individu, contient l'affirmation de la reproduction et partant de l'éternité du genre humain, est assurément d'une conception supérieure.



Pierre se trouvant au sommet de la voûte du *Hatun-Chulpa* (mausolée de forme symbolique), près de Puno.

Nous n'avons aucune preuve d'une adoration rendue à ces idoles ou à ces monuments. Cependant, si nous en croyons la légende, cette adoration se manifestait par des pèlerinages et des offrandes.

Il subsiste même, jusqu'à nos jours, parmi les Indiens de certaines contrées du Pérou, l'habitude de porter à leur mort, dans des courges soigneusement fermées, les plats que les défunts avaient aimés avant leur trépas. Ainsi il n'est pas rare d'entrer dans un *panthéon* moderne et d'y trouver garnies de vivres les niches qui indiquent l'emplacement des sépultures. Il est incontestable que c'est là une survivance des habitudes du passé.

III

Culte solaire.

On a parfois prétendu, en parlant du culte du soleil au Pérou, que les Indiens avaient su construire de véritables appareils astronomiques destinés à vérifier d'une manière précise l'époque des équinoxes. Un puits vertical creusé mathématiquement selon la ligne zénithale, aurait, deux fois par an, au printemps et à l'automne, donné passage aux rayons du soleil et éclairé dans sa profonde obscurité un vaste tunnel au-dessus duquel il était foré. Ces observatoires s'appelaient *intihuatanas*.

Sans doute, ces *intihuatanas* sont choses réelles, mais c'est faire œuvre d'imagination pure que de leur assigner un pareil but.

Le culte solaire[1] se manifestait sous deux formes distinctes, le culte solaire direct et le culte solaire idolâtre.

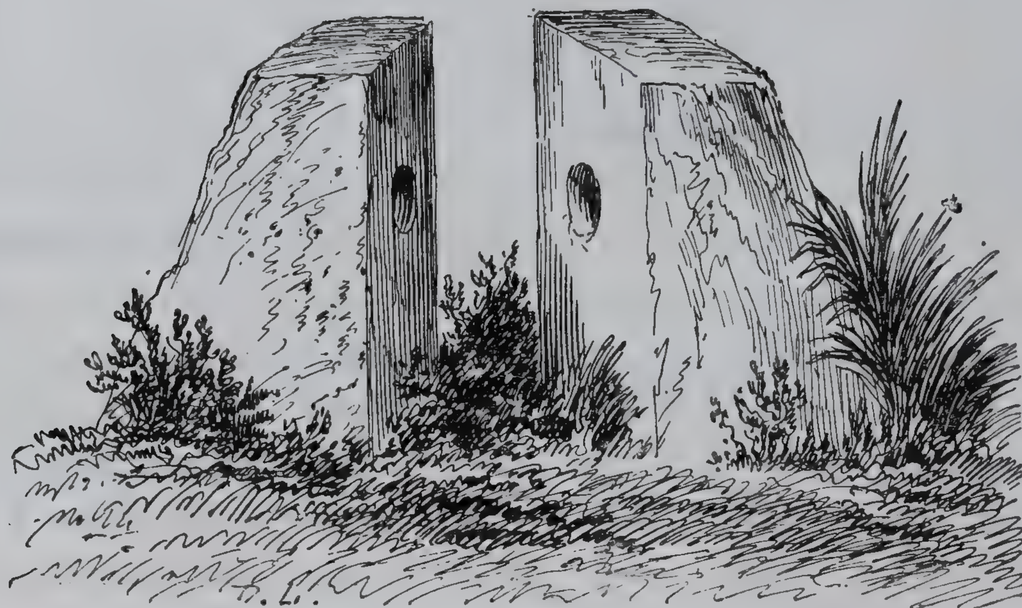
A

Le culte de l'*intihuatana* consistait dans l'adoration de l'astre même. On le considérait comme un être qui, après sa marche journalière, venait reposer pendant la nuit dans l'enceinte inaccessible du sanctuaire *intihuatana*, terme quichua qui signifie « endroit où l'on attache le soleil ». Il en existe à Quonncacha, au Sacsaïhuaman, à Vilcas-huaman, à Ollantaïtambo, à Pisacc. L'objet sacré, à Quonncacha, à Vilcas-huaman, consiste en deux blocs granitiques d'environ 1 mètre de hauteur; sur les faces intérieures de ces pierres on constate des creux d'environ 15 centimètres de profondeur sur 9 centimètres de diamètre. Nous croyons pouvoir affirmer que jadis un cylindre en métal a été encastré dans ces pierres pour les unir ainsi.

Au Sacsaïhuaman, la pierre appelée *intihuatana* est d'un seul bloc. La partie supérieure, sculptée en pyramide très plate, est traversée par une sorte de tunnel de 30 centimètres de haut sur autant de large. A Pisacc, près de

[1] Un des bas-reliefs me fit entrevoir pour la première fois une trace très curieuse de ce culte du Soleil dont on a tant parlé. — La face de la divinité indienne est représentée par le sculpteur, dans un beau porphyre brun-rouge, le front ceint du bandeau royal, au milieu de quatre animaux fabuleux qui gravitent autour du cercle probablement sacré. — Cette pierre se trouve actuellement à l'église de Cabana. Scellée dans le mur, à 1 mètre au-dessus du sol, à gauche du maître-autel, la représentation du dieu-soleil constitue le seul ornement vraiment curieux de l'intérieur. Plusieurs autres bas-reliefs, qui jadis ornaient le temple du Pashash, ont été acceptés par l'architecte catholique pour orner la tour de son œuvre chrétienne. Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. III, ch. xx, p. 98 et 99. — Temple situé à Herbay et décrit par Ulloa, *Noticias améric.*, p. 365. Cieza de Leon, *Chronica del Perù*, ch. LIV; Garcilaso, *ibid.*, lib. I, ch. XI, p. 14. « Au soleil étaient donc dédiés les fameux temples du Cuzco et celui de Tumbez ». (D'Orbigny, *Antiquités*, p. 139). — *Temple du Soleil* au Cuzco, sur la place de Curicancha. Montesinos, ch. III, p. 28 (trad. de Ternaux-Compans). « Ils viennent y bâtir des temples somptueux où, tous les ans, ils remercient le soleil de les avoir fait naître en ces lieux ». (Même auteur cité par d'Orbigny, *ibid.*, p. 136). — Les Incas conservaient dans le temple du soleil les idoles des peuples conquis. (Garcilaso, *ibid.*, liv. V, ch. XII.) « Les Espagnols ont commencé par détruire toutes ces richesses historiques. On pourrait se demander si ces premiers conquérants ne montraient pas plus de barbarie, plus de vandalisme que les incas? Les peuples soumis étaient bien traités; on portait leurs idoles au temple du soleil du Cuzco. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 138). — Acosta (*Historia natural de las Indias*, 1591, lib. VI, cap. III, p. 249), dit que l'année solaire des incas commençait en janvier, comme la nôtre. Garcilaso, *ibid.*, lib. II, cap. XXII, p. 61. *Des hommes qui s'étaient rendu compte de l'année solaire.* (D'Orbigny, *ibid.*, p. 136). — On a dit généralement qu'ils n'adoraient que le soleil. (Robertson, *Hist. de l'Amér.*, édit. esp., t. IV, p. 56). « La religion des Quichuas était plus complexe que ne le pensent beaucoup d'auteurs ». (D'Orbigny, *ibid.*, p. 139.) « Ils concevaient, selon certains auteurs, un Dieu invisible. Son temple était dans la vallée de Rimac, près de Lima. » (Garcilaso, p. 73 et p. 209. Ulloa, *ibid.*, p. 356). « On l'adorait en plein air sans lui consacrer d'image. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 139.)

Taraï, le sanctuaire portant le même nom consiste en une roche de 4m,50 de long sur autant de large. La plate-forme circulaire est surmontée, au



Intihuatana (sanctuaire du Soleil) à Quonncacha.

centre, d'une sorte de verrue de 30 centimètres de haut sur autant de diamètre.

A Ollantaïtambo, le bloc de granit voué au même culte porte deux verrues.

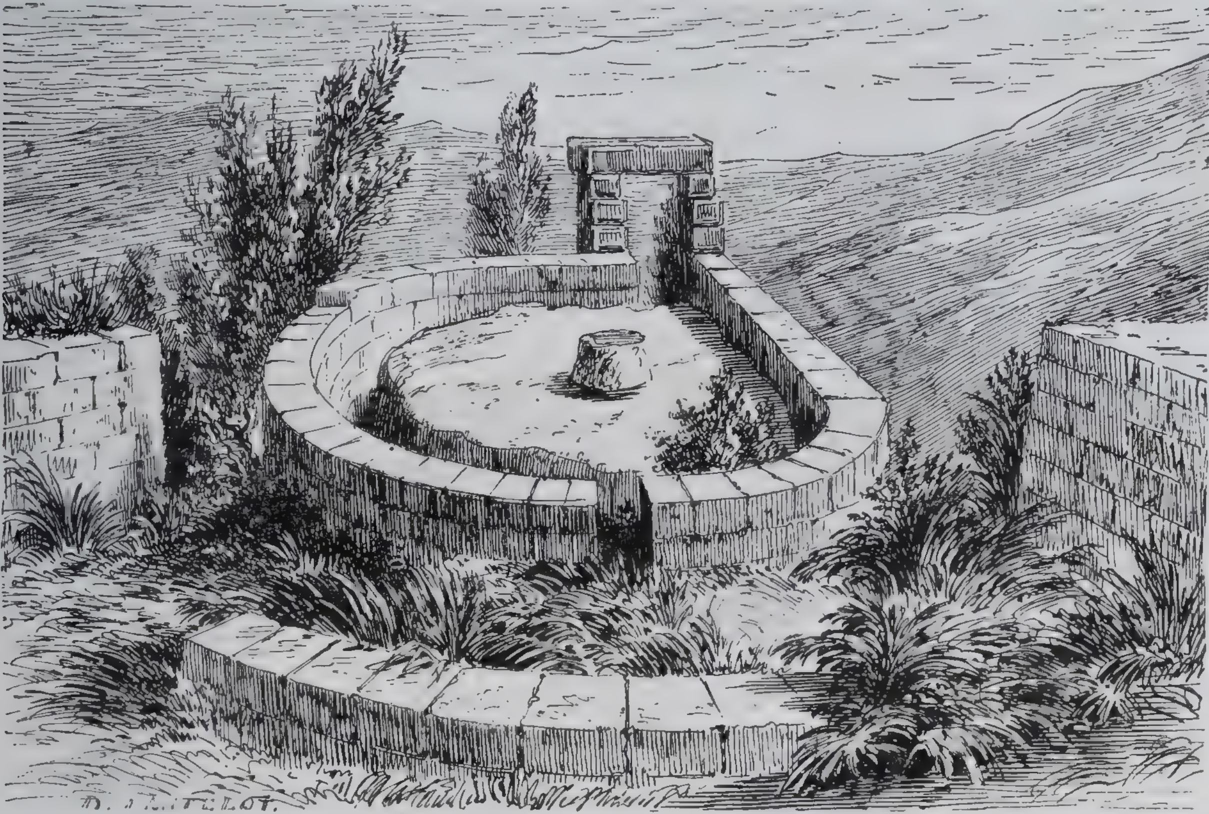
A Pisacc la légende de l'antique destination de ce sanctuaire a seule



Intihuatana)sanctuaire du Soleil) au Sacsaïhuaman.

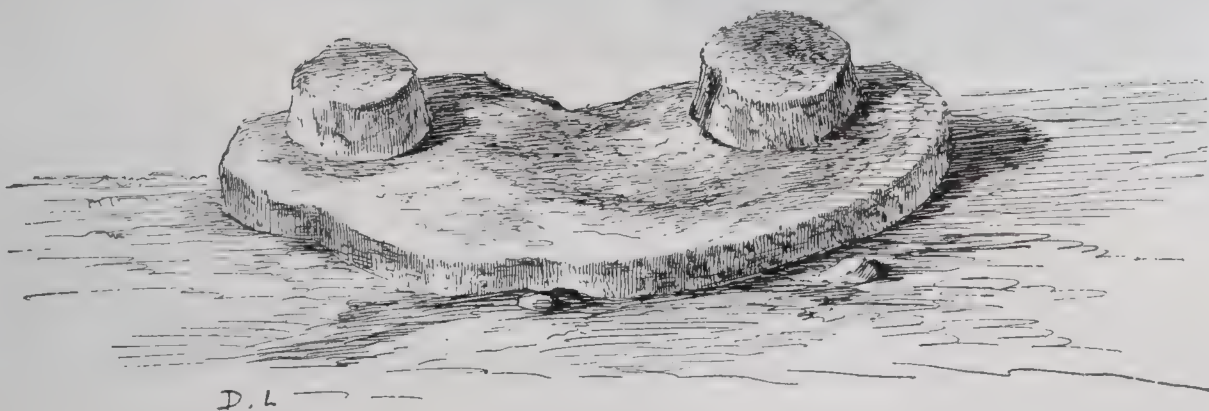
survécu dans la mémoire des Indiens. Cette légende veut que jadis la verrue ou la saillie ait été recouverte d'une sorte de dé en or, pourvu à son sommet d'un anneau de même métal. Une chaîne d'or passée dans cet anneau servait au prêtre du Soleil pour attacher l'astre couchant

jusqu'au moment où il devait se lever de nouveau. Voilà d'où est venu le nom d'*intihuatana*. Et voilà pourquoi nous croyons devoir affirmer l'exis-



Intihuatana (sanctuaire du Soleil) à Pisacc.

tence d'une barre de métal à Quonncacha et Vilcas, sous laquelle, de même que dans le tunnel de la pierre du Sacsaïhuaman, passait une chaîne d'or.



Intihuatana (sanctuaire du Soleil) à Ollantaïtambo.

Sur les saillies du bloc de Ollantaïtambo, deux dés en métal précieux reliés entre eux par une sorte d'anse ont dû compléter ce sanctuaire si essentiellement péruvien.

B

Le soleil s'adorait sous la forme d'une face circulaire sur laquelle étaient marqués les yeux, le nez et la bouche de l'homme. Ces représentations étaient sculptées dans la pierre dure et plus fréquemment encore faites en métal. Les fameux disques solaires des temples du Soleil au Cuzco, à Pachacamac, etc., sont des objets disparus, il est vrai, mais dont l'ancienne existence est certaine, grâce aux renseignements historiques des conqué-



Bas-relief du Soleil, du Pashash, actuellement dans l'église de Cabana. (Réduction au douzième.)

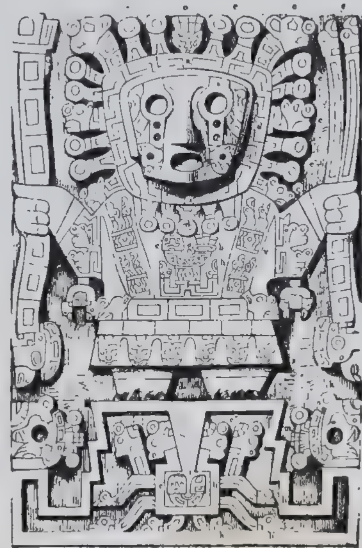


Figurine en bronze, surmontée d'une image du Soleil, trouvée dans une grotte funéraire sur le versant est du *cerro* de Pashash. (Réd. au tiers.)

rants, qui se vantent de les avoir pris et qui donnent et la définition précise de l'objet et l'époque de la destruction et le nom des fortunés propriétaires espagnols de l'idole indigène. Examinons les différentes représentations de l'astre que nous avons retrouvées pendant notre exploration.

Citons en première ligne un bas-relief méplat représentant une tête ornée d'un bandeau frontal. Les yeux se terminent par une arabesque ressemblant à une aile. Cette tête, probablement une face solaire, est entourée, en guise de rayons, de quatre animaux fabuleux, peut-être des lions qui gravitent autour d'elle. Dans la région de Tiahuanaco, nous avons trouvé tout d'abord le linteau de la porte du Soleil couvert de bas-reliefs méplats qui se divisent en réalité en trois groupes distincts : le premier se compose

d'une grande figure allégorique représentant un personnage vu de face, dont la tête occupe la moitié de la taille totale. Cette tête, qu'on dit avec raison être une représentation symbolique du soleil, est entourée de rayons au nombre de vingt-quatre, dont six se terminent par des têtes de lion, signe de la force. Le rayon central d'en haut représente une tête coiffée du casque royal indien. Les dix-sept autres rayons sont des figurations de la puissance mâle, allusion à la force créatrice du soleil. La figure même est encadrée d'une série de lignes qui, au premier abord, paraissent être des méandres, mais dont la disposition fait deviner le symbole de la génération. Au-dessous des yeux, pourvus d'ailes, on voit des larmes, allusion à la pluie fécondant par l'effet du soleil même. Sur la poitrine, sont dessinés un poisson et des têtes de condor, habitants de l'eau et des airs. Entre ces deux règnes, on voit apparaître le signe caractéristique du principe fécondant, la terre.



Dieu-soleil. — Bas-relief central sur le linteau de la porte monolithe du Soleil à Tiahuanaco. (Réduction au seizième.)

Les bras portent des têtes de lion pour marquer leur vigueur. Dans la main gauche comme dans la main droite, qui n'ont que trois doigts et le pouce, l'idole tient des sceptres dont l'extrémité inférieure est ornée de grandes têtes couronnées de condor. Le haut du sceptre de la main droite représente une forteresse au-dessous de laquelle apparaît un profil humain. Le sceptre de la main gauche se divise en deux branches terminées par des têtes de condor. Les bracelets se terminent par des têtes de condor encadrant des figures humaines qui pendent au-dessous des coudes. La ceinture qui, aux reins porte des têtes de lion, est soutenue par des bretelles sur lesquelles sont représentées huit têtes de condor émergeant du symbole de la fécondité. La ceinture elle-même est décorée de six figures humaines servant d'ornement au bas de la robe royale. Le dieu-soleil est debout sur un piédestal à trois gradins, d'un relief méplat dans lequel on observe, au centre, un poisson semblable, par le dessin général, mais différent par ses détails, au poisson qui occupe le milieu de la poitrine du dieu. Semblables à des rayons, six têtes de condor au bout de longs cous et quatre têtes de lion entourent cet écusson inférieur. Sur les deux piédestaux qui sont réunis au piédestal central par des listons horizontaux, des têtes couronnées de lion aux yeux pourvus d'ailes, surmontées des symboles de la force fécondante, ressortent en relief méplat.

L'astre y paraît, ses attributs nous le disent, comme élément fécondant par excellence; ses rayons portent dans toutes les directions la force (représentée par le lion) et la reproduction (représentée par le priape). Le rayon culminant figure, comme nous le voyons clairement dans l'image centrale de la porte de Tiahuanaco, dans ces grandes statues qui couronnaient les téocalis de ces sanctuaires, le souverain maître de la terre comme une émanation de lumière et de chaleur vivifiante. La fécondité, principe inférieur, ne vient qu'en seconde ligne; il semble désigné par le disque lunaire que l'indigène observait dans ses reflets au milieu de l'élément humide, et qu'il représentait sous la forme d'un poisson recourbé. Cet élément paraît entraîné par le puissant maître des airs vers la force supérieure, l'élément mâle. Voilà pourquoi, sur l'idole solaire de Tiahuanaco, nous voyons le symbole de la femme, attelé de condors, s'élancer vers l'élément mâle. Il ne paraît pas faire de doute pour nous que la chouette, oiseau de nuit, lancée dans le sanctuaire en face du soleil, a la signification d'un moniteur voyant clair dans l'obscurité pour guider l'homme dans les ténèbres. Mais là ne s'arrêtent point les développements donnés à ces divers attributs de l'astre du jour. Sans insister autrement sur cette image à la fois poétique et philosophique de l'œil de la divinité pourvu d'une aile pour indiquer la rapidité du regard, la facilité de parcourir les espaces, nous dirons seulement quelques mots sur ces larmes fécondantes du ciel, qui tombent de l'œil divin et qui ont fait l'objet d'un culte spécial de la pluie personnifiée par le dieu Quonn, dont le principal sanctuaire se trouvait à Quonncacha.

Nous ferons remarquer un phénomène numérique assez singulier. La tête est entourée de 24 rayons, parmi lesquels 6 têtes de lion; le nombre des symboles de la reproduction de l'espèce est de 18; les doigts qui retiennent les sceptres sont au nombre de 3; les champs qui apparaissent sur les sceptres, en exceptant la partie supérieure du sceptre gauche, sont au nombre de 3, de même que les petits champs ornant les couronnes des condors, à l'extrémité inférieure des sceptres et des couronnes de lion sur les piédestaux latéraux. Il en est de même des champs de la ceinture, qui au premier rang sont au nombre de 3, au second rang au nombre de 6. Les têtes humaines sont également au nombre de 6, de même que les têtes de condor dans le champ inférieur. Rappelons que le gradin central est à 3 marches, de sorte que le chiffre 3 et ses multiples prédominent dans toute la disposition et dans l'ornementation générale de cette pièce importante.

Quant à ce que nous appelons le second groupe, il se compose de cartouches d'égale grandeur, mais d'inégal relief. Ces cartouches com-

prennent des groupes habilement disposés et qui expriment, semble-t-il, une idée empreinte de philosophie. Les personnages qui se rapprochent de l'image centrale sont profondément gravés ; la gravure est d'autant moins profonde que le personnage s'éloigne davantage.

De loin, on voit, comme par un effet de perspective, les personnages sur des plans différents, comme si le dieu n'était plus en lumière et



Figurine de la première et de la troisième rangée des champs.



Figurine de la deuxième rangée des champs.

Linteau de la porte monolithe du Soleil de Tiahuanaco. (Réd. au seizième.)

donnait plus d'éclat et de force vivifiante à ceux qui gravissent plus près autour de lui.

Le troisième groupe est formé par la frise qui court de long de la partie inférieure des linteaux. Ce ne sont plus ici des représentations de la divinité ; ce n'est plus la reproduction de l'homme sous une forme plus ou moins allégorique ; ce ne sont plus que des têtes accumulées les unes auprès des autres et réunies entre elles par des dessins en méandre. Mais ce qui surprend, c'est l'extrême variété des types. Aucune figure ne ressemble à celles qui l'entourent, et c'est avec un vif sentiment de regret que l'on constate l'état de délabrement auquel est parvenue la pierre de la frise et l'impossibilité de reconstituer d'une manière complète cette guirlande de têtes si pleine d'intérêt et d'originalité.

On ne possédait sur le rite de ce culte que les données très vagues transmises par les auteurs de la conquête. Les peintures d'un vase, trouvé par le docteur Macedo dans des fouilles à Pachacamac, nous permettent de nous rendre compte des principales pratiques de ce culte extérieur. Nous apercevons en effet dans cette peinture trois groupes parfaitement distincts les uns des autres. Le groupe central se compose de l'image solaire entourée de neuf rayons terminés par les symboles fécondants. Deux hommes placés à sa droite et à sa gauche semblent jouer sur des flûtes de Pan. Le groupe de gauche est formé de quatre individus dont deux sont coiffés des plumes royales. Ce groupe exécute une danse, pendant que le troisième groupe représente la même face solaire et le sacrifice accompagné de musique qui s'exécute en son honneur. Nous voyons en effet des vases de différentes

formes, contenant probablement la boisson sacrée et l'officiant approchant une main d'une des grandes urnes, pendant que de l'autre il tient le vase ou le bol dans lequel il va boire la *chicha* consacrée au soleil.

Les personnages princiers qui ont le droit d'approcher du soleil portent des casques avec les plumes royales, des chemisettes descendant au-dessous des reins et des ornements au bas des jambes et sur les pieds. Les musi-



Peinture d'un vase trouvé au Cuzco représentant le culte du Soleil. (Réd. au cinquième.)
Propriété du docteur Macedo, à Lima.



Terre cuite rouge brique,
dessins jaunes, trouvée à Paramonga.
(Réd. au dixième.)



Terre cuite brune,
dessins jaunes, trouvée à Pachacamac.
(Réd. au dix-septième.)

ciens, au nombre de quatre, dont deux jouent sur la flûte de Pan et deux sur la *henna*, se distinguent par des bonnets sans plumes et des sortes de manteaux attachés autour du cou par un bandeau qui flotte derrière eux. Les prêtres enfin, dont un officiant et l'autre dansant à la suite des personnages princiers, portent un bonnet semblable à celui des musiciens (qui très probablement appartiennent à la même caste); ils ont le visage enduit de couleur.

Les vases même qui ont servi à ce rite portaient l'image du soleil. Ils représentaient assez fréquemment des figures humaines. Sur la poitrine apparaissait la face solaire. Tels sont les admirables vases qui ont été trouvés l'un, par moi, à Paramonga, et l'autre par le docteur Macedo, à Pachacamac. Ce dernier porte deux emblèmes uniques à notre connaissance : des foudres partant du soleil se dirigent en bas, pendant que le front est couronné d'un plumet de cinq rayons; sur ses épaules, on aperçoit des épis de maïs. Cet attribut de la fertilité ne se trouve en aucun autre point.

IV

Culte de l'eau ou de la pluie. — Le dieu Quonn.

Plusieurs groupes de monuments permettent de conclure, comme nous l'avons fait pressentir, le culte raisonné de l'eau.

Rien de plus logique qu'un culte spécial en honneur de la pluie, élément dévastateur, et particulièrement défavorable aux communications régulières dans ce pays, élément essentiel aussi pour un peuple presque exclusivement agriculteur, comme l'était le peuple quichua.

La pluie, représentée par la divinité Quonn, réunit tous les caractères de mauvais génie et d'esprit bienfaisant qui motivent un culte sérieux, établi sur les sentiments qui portent l'homme vers la religion : la crainte, le besoin, la reconnaissance. L'examen rapide des ruines de Quonncacha viendra appuyer notre jugement.

Nous avons décrit les trois groupes de monuments consacrés à ce culte à Quonncacha : le *Rumihuasy*, la *cascade* et la *fontaine*. — Nous n'avons qu'à ajouter ceci : Le premier était consacré au culte des eaux pluviales.

Ces bassins, ces canaux, ces réservoirs, devaient servir à emmagasiner l'eau tombant du ciel. Or des bassins plus ou moins plats, plus ou moins exposés au soleil et aux vents, permettent une évaporation plus ou moins rapide de l'eau. Cette pierre ne serait-elle pas une sorte d'observatoire sacré dans lequel l'hygrométrie et la météorologie se trouvaient, comme sciences utiles, étudiées par le savant d'alors, le prêtre ?

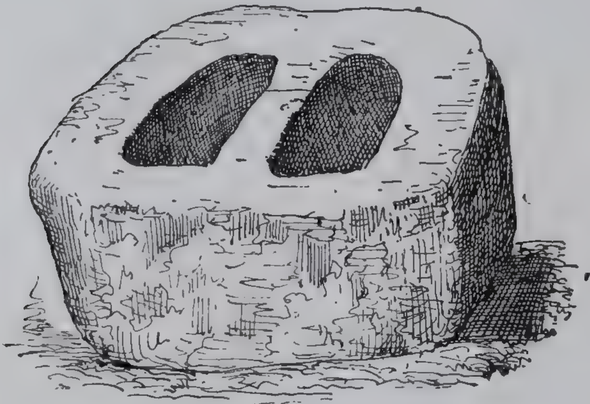
Le but pratique et élevé de cet *autel* peut-il être expliqué par un mysticisme irraisonné ? Nous ne le croyons guère.

Le second groupe de Quonncacha est exclusivement consacré à l'eau qui jaillit du sol et dont l'ouvrier intelligent règle à son gré la direction et la force.

Le troisième est la synthèse complète du rôle combiné de cet élément se manifestant par les sources, les torrents, les fleuves, les lacs, les canaux. L'irrigation et tout le système de l'indigène y paraît et montre le rôle de l'homme si savant dans l'œuvre de la nature.

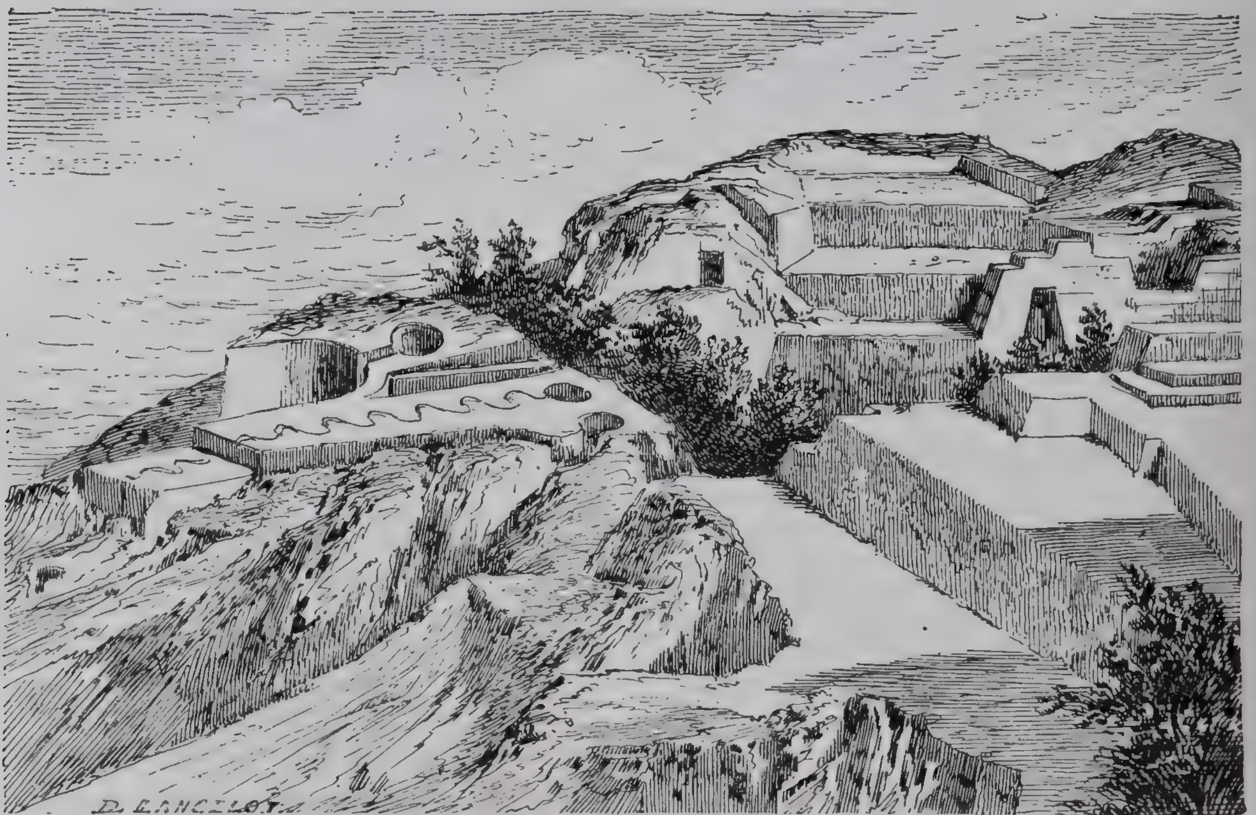
Tel est à notre avis le triple sanctuaire de ce dieu Quonn.

Nous sommes en face de monuments qui indiquent l'observation de la réalité, des phénomènes naturels, une préoccupation scientifique, des connaissances technologiques.



Petit observatoire hygrométrique, au Coyor.

Comme dans toutes les branches du développement moral ou matériel de cette race, on peut observer encore là des degrés dans l'épanouissement logique. Ainsi les observatoires hygrométriques pour l'évaporation des eaux n'étaient pas, au début, aussi complets que le *Rumihuasy*. Il y a eu une forme primitive, nous la trouvons au *Coyor*. Deux bassins d'inégale profondeur sont creusés dans un bloc de granit, et les effets de l'évaporation, de même que les quantités d'eau pluviales, ont dû être éva-

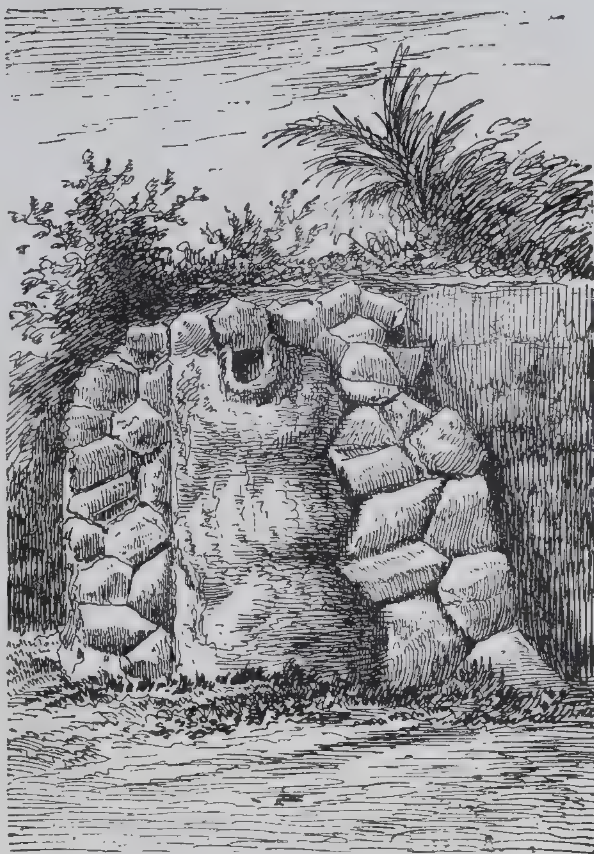


Sculptures du Quenco. (Observatoire hygrométrique.)

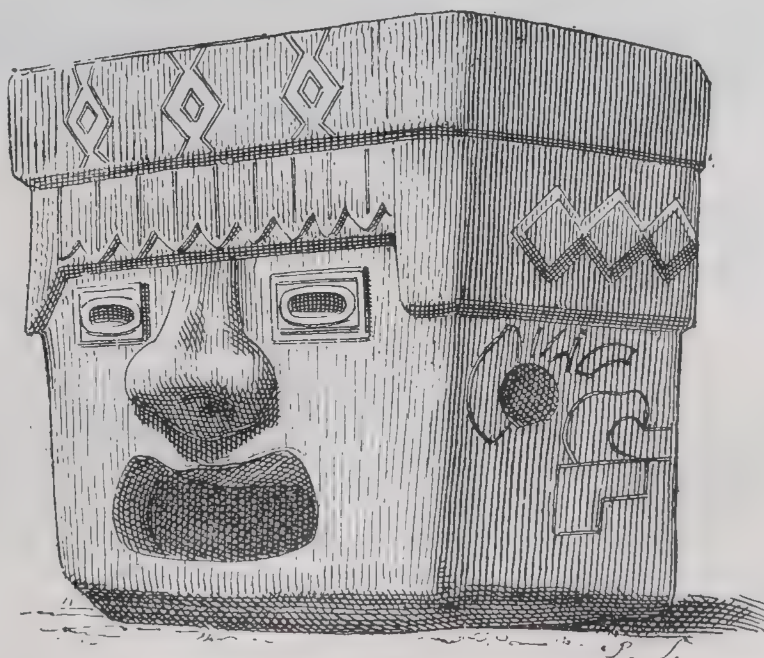
lués là par les prêtres experts; une forme plus compliquée existe : le Quenco, au Cuzco.

Cet observatoire hygrométrique est d'un haut intérêt, parce que, de même que sur le Rumihuasy, la nappe d'eau se trouve divisée. On l'aménage dans des bassins plats, dans des creux profonds, dans des sortes d'entonnoirs,

dans des rigoles. Les sculptures qui ont transformé le bloc de granit du Quenco forment un ensemble qui ne permet pas de douter que les indigènes ont mis à exécution un plan bien nettement arrêté et combiné.


Fontaine ancienne sur la rive gauche de Huatanay au Cuzco.

Quant au second groupe, la *cascade*, nous en retrouvons les éléments en plusieurs endroits, la fontaine du Cuzco en est pour ainsi dire le premier élément. Elle se compose d'un bloc poli, mais auquel le sculpteur n'a pas encore donné une forme bien définitive ; la fontaine de Vilcas-Huaman est bien plus parfaite, la pierre a des contours voulus, des surfaces planes parfaitement polies; la triple fontaine qui subsiste dans le mur ancien de la Compañia est l'œuvre la mieux travaillée en ce genre qui nous soit connue. Le soin avec lequel les pierres sont taillées et polies, l'exactitude mathématique, les arêtes vives des canaux d'écoulement placent cette fontaine au premier rang des travaux des sculpteurs du Pérou anté-espagnol. La double cascade de Ollantaïtambo rentre dans la même catégorie de travaux. L'idée première est bien identique à celle qui fit exécuter les œuvres précédemment citées, mais le travail est plus rustique. Le monument le plus artistique du genre est la tête de Huari, dans le département d'Ancacho. C'est un bloc à angles droits, couvert de bas-reliefs méplats. Le


Tête en granit gris; la bouche ouverte correspond à un conduit creusé dans l'épaisseur du bloc, les eaux d'une *acequia* sortaient de la bouche (actuellement à Huari). (Réd. au dix-huitième.)

bloc est perforé, et le canal qui traverse le granit se termine par une ouverture qui forme une bouche grande ouverte par laquelle un canal d'irrigation déversait ses eaux.

Tout cet ensemble de monuments permet de dire aujourd'hui que ce culte était grave, sincère et, pendant que les religions grecque et romaine — pour ne parler que de celles-là — divinisaient les rivières et les ondes, sous la forme aimable de Naïades, de Néréides, de déesses et de



Fontaine antique sculptée dans la roche vive (Ollantaïtambo).

nymphes blondes et gracieuses, nées d'une écume légère, vivant du mouvement éternel des vagues, la théogonie péruvienne s'attache au sérieux, à l'utile. Les peuples classiques ont pris dans les éléments ce qu'il y avait de charmant; les Péruviens n'ont voulu voir que leur action, leur utilité pratique, ils en ont divinisé la prose pendant que nos ancêtres en ont deviné et immortalisé la poésie.

Quonn est frère du Soleil; il partage avec lui le pouvoir fécondant, comme Neptune, dans une plus large acception, le partage avec Jupiter.

V

Pachacamac.

Tous les auteurs appellent Pachacamac un dieu invisible. En dehors des témoignages des auteurs de la conquête, on semble invoquer le fait qu'on n'a pas trouvé de figuration de cette divinité. Pachacamac veut dire, selon nous : *Pacha* (terre) *camac* (puissant), et la vénération de ce que nos pères appelaient encore un des quatre éléments s'accorde parfaitement avec le culte de l'eau, le culte solaire (lumière et feu) que nous venons de décrire. Nous ne croyons pas que l'absence d'idole spéciale puisse prouver l'invisibilité de ce dieu. Les Péruviens n'avaient pas d'imagination, ils ont imité ce qu'ils ont vu. Or la terre n'ayant pas de figure ni de forme, ils n'ont pas su la représenter. Un fait frappant est l'emplacement du temple de Pachacamac, sur un mamelon puissant au milieu d'une plaine. Nous ne serions pas éloignés de croire que cet emplacement même constituait la figuration matérielle de la « Terre puissante ». Les nécropoles de ces parages prouveraient du reste abondamment, même si les auteurs espagnols ne l'avaient pas si souvent répété, qu'à côté de ce grand dieu dans son sanctuaire même, les Péruviens ont adoré une foule de fétiches. Ce fait appuie notre façon d'interpréter le caractère de Pachacamac.



Terre cuite noire portant sur la tête deux *viscaches* et autour des reins deux serpents, trouvés à Chavin de Huantar. (Réd. au septième.)



Oiseau en or martelé, portant une feuille ou un fruit dans le bec. (Réduct. au quart.)

Les animaux qui animent la terre devenaient forcément ses acolytes ; il se transformait peu à peu en une sorte de grand dieu en chef. L'impossibilité d'en montrer l'image à la foule lui donna un rôle qui pouvait faire

croire aux Espagnols qu'il était une abstraction, une conception de philosophie transcendante, un νόησις νοήσεως d'Aristote. Nous sommes convain-



Or martelé.



Bronze fondu.



Os peint en rouge.

LAMAS TROUVÉS A SAN SEBASTIAN, PRÈS DU CUZCO.

cus du contraire. À nos yeux, Pachacamac complète la trinité péruvienne : Inti, Quonn et Pachao.

VI

Résumé sur les divinités et les cultes du Pérou des autochthones.

Il nous semble que le culte solaire primait tous les autres : les divinités secondaires qui ont existé chez les différentes peuplades peu à peu conquises les unes par les autres, et finalement soumises à un seul sceptre, ont été jointes sous forme d'attributs au dieu principal. Le lion de Huanuco-Viejo, le serpent de Chavin, la chouette de Huamachuco, l'œil pourvu d'ailes vénéré au même endroit, nous les retrouvons réunis dans différents grands sanctuaires du Pérou [1], à Cabana, à Tiahuanaco, et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que ces mêmes divinités ont dû forcément être

[1] Ainsi à Tiahuanaco, en dehors de cette porte du Soleil, nous avons trouvé dans le groupe voisin de Pumachaca une grande statue renversée. Elle est en mauvais état de conservation, mais, en plusieurs endroits, on peut encore constater qu'elle a été couverte de gravûres semblables à celles qu'on observe sur la porte du Soleil. Elle représente un être humain couronné d'un bandeau et des

adorées à Pachacama et au Cuzco, car nous y rencontrons une disposition analogue des lieux : le terre-plein et le sanctuaire entouré de murs à ciel ouvert. Si nous ne retrouvons pas aujourd'hui en ces endroits les idoles qui ont résisté à l'action du temps à Tiahuanaco, à Cabana, à Huanuco, à Chavin, ou à Huamachuco, c'est que, en ces lieux, la légende nous le dit du reste, elles étaient en métal précieux. Ces dieux en or ont été détruits, lors de la conquête, en l'honneur du dieu argent. Or quel a été le sens attaché à ces images? Quel a été le fond philosophique de ces croyances? Était-ce bien du symbolisme? Était-ce de l'idolâtrie, à proprement parler? Nous ne le croyons pas. Il y avait dans le culte indien un naturalisme raisonné, peut-être grossier dans la forme, mais de cette logique froide qui caractérise encore aujourd'hui la race indigène. Nous l'avons dit dès le début, le culte solaire, que l'on retrouve chez les Égyptiens, chez les Assyriens, chez les Parthes, et même, selon quelques-uns, dans les origines du judaïsme, indique un âge climatérique dans le développement normal des races.

Au Pérou, il a pris une allure typique et d'une originalité absolue. — On est en droit de se demander si jamais l'esprit de ces autochthones connut les profondeurs et les hardiesses des religions philosophiques : car il faut constater le fait que les différents cultes des tribus n'ont jamais donné lieu à des difficultés religieuses. Les dieux des tribus réduites par la force des armes ont été soumis au dieu du vainqueur, comme l'homme vaincu à la race triomphante. On lui a permis d'entrer dans l'Olympe, et, selon sa valeur, on lui a accordé une place plus ou moins grande près du Soleil. C'est ainsi que le serpent, la chouette, le lion, le supay, le dieu Quonn sont devenus les satellites, les attributs du grand dieu des Incas. La bonne grâce avec la-

cinq plumes indiquant le diadème princier. Les bras, ramenés sur la poitrine, se terminent par des mains qui tiennent une courte hache et un sceptre.

La chouette subsiste, elle est placée aujourd'hui en face de l'église du village moderne. — Un ensemble semblable peut être constaté à Cabana. — En dehors de la tête du Soleil, un grand bas-relief représente un hibou vu de profil, dont la tête seule est tournée complètement du côté du spectateur. Une troisième pièce, également en bas-relief, représente une sorte de guerrier coiffé du diadème à cinq branches ascendantes. La ceinture est faite d'un serpent terminé par deux têtes. D'une main il tient un sceptre, et de l'autre une tête humaine. Non loin de ce sanctuaire il existe une série de palais de dimension moindre, divisés en salles et en galeries par des murs encore debout aujourd'hui. En beaucoup d'endroits de ces murs, nous avons constaté des ouvertures à côté des portes, que nous avons prises tout d'abord pour de petites fenêtres, mais bientôt nous avons pu nous convaincre que ces ouvertures provenaient du descellement de pierres pratiqué par les Espagnols habitant le village voisin. Ces pierres, nous les avons toutes retrouvées scellées dans les maisons particulières, dans la cure et dans l'église de Cabana. Ce sont des têtes humaines en ronde-bosse, dont le cou allongé horizontalement sert à maintenir l'œuvre sculpturale à la place que lui destinait l'artiste indigène.

quelle les Incas ont naturalisé ces dieux et la facilité avec laquelle les tribus ont subdivisé leurs sentiments d'adoration constituent un phénomène unique en son genre.

De toutes ces observations il résulte qu'il faut rapporter à deux origines différentes tous les vestiges religieux de l'ancien Pérou. L'une, de superstition vulgaire, l'autre moins de spéculation philosophique que de philosophie expérimentale. Il a donc ainsi existé au Pérou deux religions : l'une scientifique et l'autre populaire; la première faite d'abstractions, l'autre d'idolâtrie et de rites matériels[1]. Il paraît évident que l'activité du prêtre était partagée entre ces deux cultes, qu'il s'efforçait de marier en leur donnant une seule forme.

Ainsi le vulgaire adorait le disque solaire sans en comprendre les attributions, pendant que la caste élevée par les prêtres comprenait et vénérait l'éternelle force vivifiante de la chaleur céleste et des effets atmosphériques dont elle est le principe. Pour le vulgaire, le prêtre attachait le soleil à la chaîne pendant que les hommes qui ont su chiffrer dans leurs dessins allégoriques les idées que leur suggérait l'action du grand astre, ont attaché bien certainement à cet acte matériel la seule signification qu'il peut avoir, celle de l'influence de l'activité de l'homme sur le monde physique, dont il peut dompter et réglementer jusqu'à un certain point les effets et les phénomènes.

Pendant que le vulgaire adorait Quonn, le dieu de la pluie, l'autel de cette divinité n'était pour le prêtre qu'un observatoire hygrométrique, et

[1] Nous avons évité de parler d'idoles et nous avons donné la dénomination moins précise de *figurines* aux poupées hideuses qu'on trouve généralement dans les sépultures.

Un philosophe allemand (Schelling) a dit que si des chevaux concevaient une divinité, ce serait sous les formes d'un beau cheval. Schelling a voulu dire ceci : Dans tout esprit qui conçoit Dieu, cette idée prend les formes de l'être même qui le conçoit, seulement ces formes sont agrandies; et, selon le sens qui s'attache à la conception, elles sont embellies ou enlaidies. — Il en est de même des qualités et des facultés de la divinité et de leurs rapports avec celles « de l'inventeur de son Dieu. »

Le nègre donne à son Christ sur la croix un visage noir. Le Christ de Van Dyck est Hollandais; celui de Raphaël, Lombard; celui de Dürer, Allemand. — Pourquoi le dieu du Quichua ne serait-il pas Quichua? pourquoi ne serait-il pas homme pour le moins? Tout ce qu'on prétend être des idoles sont des caricatures grotesques. Qu'on mette ces petites statues à côté des vases faits de la même matière et représentant des animaux, des hommes ou quelques images symboliques, quelque allégorie, et on s'étonnera comme nous que ce ne soit que de leur dieu qu'ils aient fait une image ridicule, hideuse et stupide. Notre civilisation sombrerait dans un grand cataclysme, et, quelques milliers d'années plus tard, nos successeurs sur la surface du globe feraient des fouilles sur les ruines séculaires de Paris et déclareraient que l'habitant de cette cité contenant tant de chefs-d'œuvre a dû adorer le chien de faïence dont on trouve des spécimens partout. Ceux-là se tromperaient d'une façon aussi logique que ceux qui veulent voir dans la poupée grimaçante quichua, une idole, une image de la divinité. — Que l'on considère la façon dont on enterre cette poupée, qu'elle soit en argile, en bois ou en étoffes rembourrées : il est rare de la trouver sous l'enveloppe de la momie, et,

peut-être les temples (leurs plans orientés semblent l'indiquer) n'étaient que des observatoires astronomiques.

lorsqu'elle s'y trouve, elle accompagne le maïs, la coca, la chaux, la vanille, l'aji ; généralement on la trouve dans les *canastas* (panier de travail) ! Est-ce qu'un peuple qui veut mettre ses morts sous



Bois peint habillé de tissus grossiers. (Réd. au quart.)



Terre cuite entourée de fragments d'étoffe. (Réd. au tiers.)



Tissus rembourrés d'algues, les dessins sont brodés, les bras sont des sections de roseaux. (Réd. au six[e].)

Figurines trouvées a Paramonga.



Figurine en or, trouvée à Chancay.



Figurine en os, trouvée dans la région du Puno.



Figurine en bronze, trouvée près de Cotahuacho.





Figurines en argent, trouvées à Moche.

Grandeur naturelle.

la protection des pénates placera ces pénates au milieu de la nourriture ou au milieu des instruments de travail ? Cela me paraît bien peu logique.

VII

L'arrivée des Espagnols. — La croix en Amérique. — Les nouveaux dieux. — Jugements des Indiens sur les conquérants. — Moyens employés pour implanter la croix.— Passage des croyances anciennes aux croyances chrétiennes. — Résultat définitif.

Il n'y a pas de religion sur laquelle il soit plus facile pour l'Européen de porter un jugement absolument impartial que l'ensemble varié des cultes de l'Amérique péruvienne des Andes. Les races américaines ont inspiré un médiocre intérêt à la fiévreuse Europe.

Jamais leur religion n'a compté d'adeptes dans notre monde, et, grâce au caractère particulier de l'Indien, aucune résistance *fanatique* n'a été opposée à l'introduction du christianisme en Amérique, les massacres des indigènes n'ont pas même eu pour principale raison cette soif de sang des infidèles qui caractérise les explosions du zélotisme religieux.

Cette religion n'a jamais enthousiasmé ses propres adeptes, elle n'a pas eu d'influence moralisatrice sur le cœur ou sur l'intelligence de ses croyants. Elle n'a pas plus été une religion de combat qu'une religion de *passion*. N'étant ni tyrannique ni libérale, elle n'a pas développé un mysticisme scientifique, elle n'a pas servi un but despotique; elle n'a soutenu le roi et le lévite aux dépens du croyant qu'à un point de vue extrêmement matériel : elle ne saurait donc en somme passer ni pour essentiellement dominatrice ni pour asservissante. Tous ces caractères autorisent, après une étude sans parti pris, ce jugement que ne sauraient influencer ni les sympathies ni l'aversion.

En conséquence, le catholicisme espagnol n'avait pas à lutter contre des convictions, mais, en revanche, il se trouvait en face d'habitudes séculaires.

[1] « Dès l'arrivée des Espagnols, les Quichuas se firent chrétiens; aussi n'en reste-t-il pas un seul à l'état sauvage. Tous, sans exception, se soumirent au nouveau culte qu'on leur apportait. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 128.) — « Les fêtes religieuses du catholicisme sont très nombreuses, et toujours un grand nombre d'Indiens, affublés d'habits grotesques, dansent devant les processions, comme ils dansaient lors des fêtes du Soleil, surtout à celle de Raimi. » (Garcilaso, *Commentarios reales*, lib. VI, cap. XX, p. 195. — Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. V, cap. XXVI, p. 245, Barcelona, 1591. — D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 129.)

La froide ténacité de la race résistait même à la peur, et son indifférence en matière religieuse était un obstacle plus invincible que n'eussent peut-être été des croyances vivaces. Il est en effet plus facile de changer de conviction que d'en implanter là où il n'en existe pas encore. Une violence souvent inutile et une ruse toujours ingénieuse ont présidé à l'introduction de la croix au Pérou. Le peuple n'était pas assez avancé d'un côté, et de l'autre trop attaché par des pratiques séculaires à ses croyances nationales, pour donner prise à la persuasion. On a renversé beaucoup d'autels, livré bien des temples au pillage, détruit et surtout fondu bien des idoles, égorgé des récalcitrants qui, ne comprenant pas le baptême, refusaient de s'y soumettre.

A

Propagande espagnole.

Nous n'avons pas à nous occuper de ces procédés violents qui appartiennent à l'histoire et qui n'ont rien à voir avec l'ethnographie. Ce qui intéresse cette science, ce sont les ingénieuses inventions des missionnaires qui, avec une habileté remarquable, ont saisi tous les points de ressemblance entre toutes les coutumes nationales et le culte catholique, et ont su en tirer le meilleur parti. Nous avons pu saisir au passage quelques preuves matérielles de cette transformation des croyances indigènes en pratiques chrétiennes. Disons tout d'abord que les Espagnols ont dit et écrit bien souvent que les indigènes les ont assimilés à des divinités, à des *viracochas*. Nous voulons bien croire qu'à l'invasion d'une race blanche vigoureuse, terrible par les armes à feu, les Indiens aient cru tout d'abord, par un effet de superstition fort naturel, à l'apparition d'une armée divine. Mais cet effet subit n'a pas duré longtemps, car la conduite des Espagnols a détruit, le lendemain même de leur arrivée, tout préjugé à l'égard de leur origine céleste ou de leur mission divine. L'abus dont les Espagnols se rendaient coupables vis-à-vis des femmes, l'épouvantable injustice, la cruauté, le génie destructeur dont ils faisaient montre à tout instant, la mort des uns, les maladies des autres, leurs luttes intestines, ont bien certainement ouvert les yeux aux opprimés, qui ont lutté avec énergie contre les envahisseurs. Ils ont été vaincus, mais leur défaite ne saurait servir d'argument contre notre thèse, car il nous semble évident qu'un peuple, quel qu'il soit, ne tente jamais une lutte à main armée contre des êtres à qui il soupçonne une origine divine. L'Indien était observateur, il a rapidement compris la satisfaction d'orgueil qu'éprouvaient les blancs à porter le surnom

du dieu *viracocha*. Il le leur a conservé et appliqué longtemps encore, il était vaincu et il faisait de la politique à sa façon. Mais rien n'est curieux comme de retrouver aujourd'hui les traces certaines du jugement que l'Indien, chez lui, à l'abri du glaive, de la corde et du fouet terrible de son maître, a porté sur celui qu'en face il appelait, peut-être avec une secrète ironie, « son grand dieu blanc ». De ces vestiges, nous en avons mis au jour quelques-uns, qui permettent de conclure à un vaste ensemble d'observations des plus justes, de critiques des plus amères et de ressentiments des plus sanglants.

B

Jugement de l'Indien sur le conquérant.

Le docteur Macedo a retrouvé en 1874, à l'extrémité sud de la vallée de Santa, dans les grottes sépulcrales à l'est de Recuay, une série de vases céramiques de conservation merveilleuse et d'une singulière originalité. La bizarrerie et l'étrangeté de ces pièces, dont l'authenticité ne saurait être douteuse, a donné lieu jusqu'à ce jour aux théories les plus baroques, auxquelles nous n'avons guère à nous arrêter ici. Nous soumettons simplement au lecteur ces pièces extraordinaires, en les accompagnant de nos commentaires et en les faisant rentrer dans un ensemble d'observations sur le développement intellectuel de l'indigène du Pérou, dont elles comblent une des plus grandes lacunes.



Espagnols revêtus de carapaces de homard, trouvé à Recuay. (Réd. au quart).



Chef prêchant, pourvu de pinces de homard, trouvé à Santa. (Réd. au sixième.)

La première pièce représente, sur une plate-forme, deux homards debout sur les dernières extrémités, dont la taille est considérablement exagérée.

Ces homards ont des têtes humaines et se touchent l'extrémité des pinces. Or quelle charge plus juste pourrait-on inventer contre les chevaliers du moyen âge, vêtus de carapaces mobiles en fer? Quel est l'animal dont la constitution ressemble mieux à ce vêtement extraordinaire, inconnu dans l'Amérique autochthone? Il nous semble que ce ne sont guère des divinités que l'on assimile ainsi d'une façon burlesque à des crustacés fort appréciés par les gourmets indiens. Et il n'y a pas d'erreur possible. Le salut indien consiste dans une interpellation, mais jamais dans un serrement de main, salut essentiellement européen. Du reste, l'inclinaison des têtes en signe de salut est encore d'origine cis-atlantique. De plus le chien qui les accompagne ne saurait être le alcocc, sorte de chien au caractère farouche et incertain, plutôt associé de l'homme que domestique. Dans le sous-sol représenté par l'épaisseur du vase proprement dit, on voit des Indiens mineurs, courbés sous le poids de leurs charges. Nous avons retrouvé à Santa, une seconde allusion au vêtement à la fois solide et mobile du guerrier blanc :



Terres cuites, trouvées à Recuay. (Réduction au cinquième.)

c'est une figurine humaine assez grotesque, qui tient dans ses pinces de homard une aiguille ou une couleuvre.

Les pièces suivantes représentent des individus à gros ventre, coiffés d'un chapeau à larges bords plats, coiffure absolument étrangère au costume indigène. De cette coiffure, sort généralement un tube horizontal. Qu'on se rappelle l'arquebuse du seizième siècle, la façon de pointer et de tirer, et l'on comprendra que l'on est en face d'une charge contre des militaires d'école espagnole, que critiquent ainsi les frondeurs péruviens atteignant si bien leur ennemi sans avoir l'air de vouloir le viser. Et à côté du gros ventre du militaire espagnol, on voit émerger deux petites figurines coiffées à l'in-

dienne, qui lui offrent le manger, comme pour indiquer l'impuissance, le manque d'expérience, l'obésité gênante de ces grands foudroyeurs, qui ne pouvaient vivre qu'à condition d'être nourris par les fils du pays.

Une autre pièce non moins curieuse nous présente un guerrier espagnol étendu sur le dos, et deux vautours dévorant ses flancs. Rappelons-nous le



Terre cuite trouvée à Requasy. Guerrier espagnol mort, dévoré par des oiseaux de proie. (Réd. au douzième.)



Terre cuite trouvée dans la région de Puno. — Caricature de prêtre. (Réd. au sixième.) (Propriété de S. M. l'empereur du Brésil.)

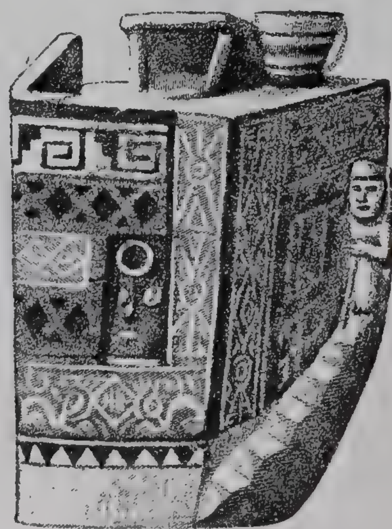


Terre cuite représentant une caricature de prêtre, trouvée à Chavin de Huantar. (Réd. au sixième.)

soin extrême que l'Indien a toujours apporté à la sépulture des siens, et nous comprendrons aussitôt que jamais on n'a pu présenter un Péruvien ainsi



Terre cuite, trouvée à Requasy. (Réd. au quart.)



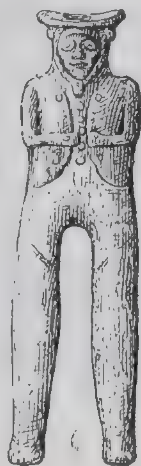
Terre cuite, trouvée à Requasy. (Réd. au cinquième.)

exposé à l'outrage. Voilà bien un Espagnol mort sur un champ de bataille et forcément abandonné des siens, qui sert de pâture aux condors. Serait-ce là une marque de respect posthume pour des incarnations divines? Et les prêtres ont-ils échappé aux caricatures de ces sculpteurs naïfs dans la forme, mais singulièrement malins? Ne reconnaît-on pas dans ces pièces trouvées non loin de Tarma l'air important et l'œil béat du curé? Comme cet artiste

s'est amusé des rides nombreuses et profondes du *taïta* que la nature a épargnées à la race indienne dont la carnation solide résiste jusqu'à l'âge le plus avancé à ces sillons que le temps imprime sur la face de la race blanche.

En voici un autre exemple de cette tendance moqueuse : le vase représente, *grosso modo*, une chaire et quelques moines barbus prêchant ; au bas de la chaire on aperçoit un chef indien et deux de ses acolytes. La pause du prédicateur est remarquable de justesse d'observation. La caricature du hidalgo avec sa grande moustache, sa barbiche et sa collerette n'est pas moins intéressante.

Oui, l'Indien s'est amusé du blanc, lorsqu'il ne l'a pas craint. Voyez plutôt ce pot représentant une maison d'Espagnol, avec ses peureux habitants, avec des canons sous la vérandah, et des gardes sur l'escalier. Lorsque les Espagnols créoles ont suivi la mode européenne, aussitôt l'Indien s'est emparé de la déformation du costume, et en donnant à son vase la forme de la nouvelle mode, s'en est égayé chez lui en buvant. Nous ne voulons pour exemple que cette pièce trouvée dans les environs du Cuzco et datant du commencement du dix-huitième siècle. Quelle amusante caricature de la femme à chapeau d'homme et à crinoline, sous laquelle on voit passer des jambes trop courtes pour l'immense circonférence que le beau sexe se donnait alors. Lorsque, à la suite de l'entreprise hardie et malheureuse de Tupac-Amaru, descendant des incas, qui voulut affranchir son pays, les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la situation, ils avaient imposé aux Indiens le costume européen de l'époque, en proscrivant les vêtements nationaux dans toute la région révoltée du Cuzco. Le critique indien représentait immédiatement ce costume, la courte jaquette à petits pans, la culotte qui dès lors transformait la jambe si élégante de l'indigène en une sorte de colonne informe; et certes, les exagérations de l'œuvre du céramiste américain prouvent son intention malicieuse, qui n'a rien du culte admiratif dont les Espagnols prétendaient être l'objet. Toutes ces pièces, et nous ne doutons guère que ce ne soient là que de rares spécimens, donnent une idée exacte du jugement



Terre cuite, trouvée au Cuzco. (Réduction au douzième.)



Topo en or, trouvé à Requasy, propriété du docteur Macedo, à Lima. (Réd. aux deux tiers.)

que l'Indien portait sur le conquérant, jugement qui explique sa façon d'agir, son respect simulé, son humilité apparente et la résistance passive dont, de tout temps et jusqu'à ce jour, il a fait preuve vis-à-vis des maîtres du pays.

Le conquérant et ses descendants se sont bien certainement illusionnés sur le fond de la pensée de leurs sujets. Cependant ils ont compris qu'aux habitudes indigènes il fallait opposer non seulement des ordonnances, mais des habitudes espagnoles ; et, afin que cette opposition devînt complète, ils ont fait une substitution systématique au point de vue religieux. Or ce point de vue se confondait, au seizième siècle, avec le point de vue social, si bien que l'Église dans ces régions pouvait dire, avec infiniment de raison, je dirige le présent, je prépare l'avenir, je scrute les consciences, je punis le péché et réprimande la pensée, en un mot : l'État, c'est moi.

C'est donc au point de vue social et politique qu'on étudie le Pérou du seizième siècle, en recherchant les transformations religieuses qu'il a subies à cette époque.

C

La soumission à la croix.

Le prêtre européen avait tout d'abord deux buts, qu'il sut atteindre en même temps : faire disparaître les temples anciens et élever des églises chrétiennes.

Le moyen qu'il employa était fort simple : il établit la croix sur le temple ancien dont il supprimait les idoles, s'il s'en trouvait. Tantôt il se contenta de la croix, tantôt sur les terre-pleins il éleva des chapelles qui s'appuyèrent aussi sur un fondement païen, tantôt sur les murs solides de quelque temple indigène il bâtissait son église, élevant son maître-autel et déposant son ostensoir rayonnant là où naguère avait étincelé le disque solaire en or des maîtres autochthones.

Ce symbole qui devait vaincre l'âme du pays conquis, il le mettait partout sous le regard de l'indigène — il en marqua les routes, il en surmonta le faîte de toutes les cabanes. Il en orna le cou de l'Indien et de l'Indienne, il leur ordonna de le saluer par le signe de la croix [1].

[1] Dans toute la région du Cuzco les Indiens et Indiennes en rencontrant des cavaliers disent comme salut et en faisant un signe de la croix sur le front : *Ave Maria purissima;* on répond : *Sin peccado concebida*(conçue sans péché).

Ces moyens, le missionnaire apostolique les emploie partout ; c'est le programme ordinaire. Au Pérou, il a trouvé plusieurs variantes et des innovations fort curieuses pour faire pénétrer le respect de la croix bien avant dans l'âme de ses catéchumènes.

Et ce signe de la croix, il ne ressemble pas à celui que le prêtre catholique de l'Europe enseigne à son ouaille. La main droite de l'Indien catholique se transforme en croix : il presse la première phalange de son pouce contre la seconde phalange de l'index et avec cette croix faite de chair et d'os il fait le signe :

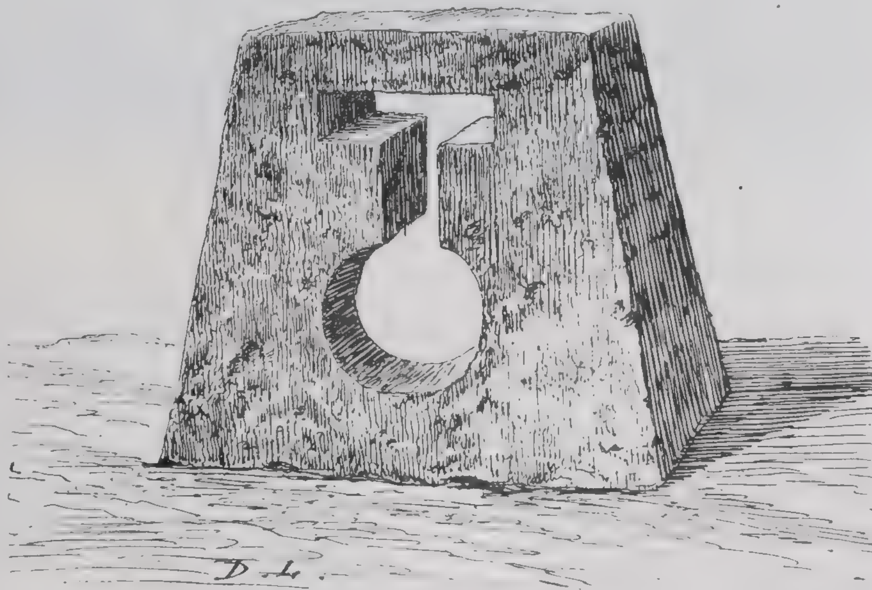

Bloc de granit, devant la porte de l'église de San Sebastian, place du Colcampata, au Cuzco. (Postérieur à la conquête.)

1° Sur le front en disant : *Santa Cruz anaccha huangi* (dont je fais le signe) ;

2° Sur la bouche — et il ajoute : *aoca cuna manda* (de nos ennemis) ;

3° Sur la poitrine — et il continue : *kespi chi huangi* (délivre-nous du mal), *Dios nuestros;*

4° Il fait un grand signe de croix depuis le front jusque sur la poitrine, en terminant son invocation par : *Dios Yaya* (père), *Dios Churi* (fils), *Dios Espiritu Santo*, *Amen* [1].


Bloc de granit (instrument des hautes œuvres, devant la porte de l'église de San Sebastian, place du Colcampata, au Cuzco. (Antérieur à la conquête.)

Ainsi devant l'église de Saint-Sébastien, aux deux côtés de la porte, il y a deux blocs de granit sculptés dont l'un est ancien et l'autre espagnol. Le premier, selon la légende, servait aux exécutions capitales qui avaient lieu devant le palais incasique de Colcampata formant le second côté de la petite place devant

[1] Le quichua de cette invocation est écrit d'après la prononciation des Indiens de Cajamarca.

l'église. Selon la légende, on introduisait la tête du patient, couché la face contre terre, dans l'ouverture circulaire pratiquée dans la pierre; puis, au-dessus du cou, on passait un cube en bois remplissant exactement le vide entre sa nuque et le plan supérieur de l'ouverture carrée qui surmontait la première, après quoi on saisissait le condamné par les jambes et le faisant passer violemment par-dessus la pierre, on lui brisait la nuque. Cet instrument, usité pour les hautes œuvres, était tenu en grand respect mêlé de la peur superstitieuse qui s'attache toujours aux appareils de ce genre. Le missionnaire apostolique comprit aussitôt l'avantage qui pourrait en résulter pour le respect de la croix qu'il propageait. C'est de la crainte superstitieuse s'attachant à ce lieu de supplice et à la forme de cette potence qu'il se servait. Il bâtit l'église de Saint-Sébastien derrière cette pierre ancienne et fit confectionner une seconde pierre pour faire pendant à la première. Seulement il rétrécit dans le dessin à jour de son œuvre sculpturale l'ouverture et traversa la partie supérieure d'une ouverture horizontale oblongue, de sorte que le dessin qui apparut en pendant à la pièce authentique avait la forme d'une croix, destinée à partager le respect que l'Indien manifestait pour le sombre appareil des souverains juges autochthones.

Il semble du reste, quoique dans les écrits des historiens de la conquête il ne s'en trouve pas trace, que les missionnaires espagnols connaissaient très bien les cultes locaux du Pérou — et tâchaient de les transformer.

Nous avons encore saisi ce passage au point le plus palpitant dans une pièce des plus extraordinaires que M. Barrua a trouvée en 1875 dans son *hacienda de Pampas*, à l'extrémité nord-est de la vallée de Chicama. Cette pièce est en champi (mélange de cuivre et d'or). C'était une sorte d'instrument contondant pouvant servir d'épingle (sans pointe) pour retenir sur l'épaule des vêtements pourvus d'œillets spécialement pratiqués à cet effet. Partiellement incrustée de petites pierres bleues, sorte de lapis-lazuli, elle présente, sur une petite plate-forme carrée, trois personnages groupés de façon à figurer une scène d'ensemble. Un personnage à tête de hibou et pourvu d'ailes, un second personnage armé d'un bâton et un troisième personnage à genoux, les mains levées comme dans la prière. Or les trois personnages sont indigènes par une partie de leurs attributs et chrétiens par d'autres détails de leur costume et notamment par leur allure. Le personnage ailé est le *Huaco*, le génie protecteur de l'Indien; sa main gauche levée vers le ciel et sa main droite vers le personnage agenouillé qu'il semble à la fois vouloir admonester et secourir; les étoiles bleues dont il est parsemé, lui donnent l'allure de quelque ange gardien d'origine céleste descendant sur terre pour guider et pour surveiller les pas du fidèle. Le second personnage,

armé du bâton et coiffé du bonnet indien, est le *Supay*, l'esprit dangereux du mal, que craignent les autochthones. Qu'on remarque les cornes du diable catholique qui passent à travers sa coiffure péruvienne et sa queue terminée en tête de serpent, qui rappelle curieusement l'histoire du péché originel; qu'on voie enfin le troisième personnage vêtu de la chemisette essentiellement indienne, coiffé du bandeau et du panache d'Indien de sang. Il est agenouillé. Or cette position, propre au croyant chrétien, est inconnue de l'Indien, qui s'accroupit et ne s'agenouille jamais. La position des bras et des mains est également celle du chrétien invoquant son Dieu. La figure tournée



Porphyre bleuâtre, à Urcon. (Postérieur à la conquête.)

vers le génie du bien montre l'influence et le triomphe de l'esprit du bien, pendant que l'esprit du mal, appuyé sur sa massue, assiste en spectateur impuissant à la ruine de son entreprise. Cette pièce appartient donc au moment où les habitudes et les croyances de l'Amérique indépendante se mariaient définitivement à celles qu'importaient, qu'imposaient les Espagnols.

Nous avons trouvé à Urcon, à 10 lieues à l'est de Corongo, une pierre enchâssée jadis au-dessus de la porte de la chapelle. Ce moyen ingénieux employé par les missionnaires dans leur œuvre de lente conversion, se manifeste là, par un exemple des plus frappants. Que l'on compare cette œuvre à la pierre de l'église de Cabana, et on y constatera, non seulement les mêmes goûts et les mêmes procédés techniques, mais encore la même conception, et cependant cette dernière est bien une représentation du dieu-Soleil; l'autre est un objet du culte chrétien. C'est que, dans le cercle qui dessine la face du soleil, on a écrit le nom de Jésus, on l'a orné d'un clou, d'un

cœur et d'un crochet dont la signification nous échappe, et, chose assez curieuse, on a reproduit partiellement les lignes représentant les dents du soleil de Cabana ; mais, en supprimant l'ensemble du visage, on en a fait un signe absolument inintelligible.

Quant au cadre, on l'a formé d'allégories chrétiennes ; on a rempli les vides de sentences catholiques qui, sans doute aucun, n'étaient, pour l'Indien du seizième siècle, que des arabesques bizarres d'un goût nouveau, arabesques mystérieuses que l'Indien et même le cholo d'aujourd'hui ne s'expliquent pas mieux que leurs ancêtres.

Cependant on ne s'est pas contenté d'utiliser seulement ces vestiges matériels du passé : de même que l'église a profité des fondements des temples anciens pour y planter son symbole, elle a su imprimer son cachet aux coutumes mêmes. Elle a donné une teinte catholique aux fêtes indiennes ; elle a su introduire ses emblèmes au milieu des idoles américaines, si bien qu'un jour elle était maîtresse du champ et que les réjouissances publiques étaient en honneur de ses saints.

Ainsi les Huancas de la région de Supe, les Chimus des vallées de Trujillo, les Mojinganas de Cajamarca, etc., ne sont que des fêtes du printemps et de l'automne, jadis vouées à l'astre et endossées aujourd'hui par quelque martyr, quelque évêque ou quelque missionnaire canonisé.

Une rapide description de la fête elle-même, des costumes des croyants, viendra confirmer notre avis.

La Huanca, le Chimu, le Mojingana sont des danses bizarres exécutées par une dizaine d'hommes auxquels se mêlent très rarement des femmes. Ces groupes de danseurs forment des sortes de bataillons qui exécutent une série d'évolutions commençant généralement par le massacre d'un mouton, d'un lama ou de quelque cochon d'Inde, continuant par une procession burlesque dans laquelle on promène les bêtes tuées, des fruits et des gâteaux rangés dans des paniers plats, accompagnée de la musique indigène, de danses ou plutôt de gambades des plus originales et se terminant, lorsqu'il y a deux ou trois de ces bataillons, par une rencontre et un simulacre de bataille et des libations qui se prolongent pendant plusieurs jours. On changeait tout d'abord le nom des fêtes seulement, en laissant à toutes les manifestations religieuses indigènes, leur date et leur caractère païen. Peu à peu, on invita les Indiens à célébrer leurs fêtes devant les églises, puis on ouvrit les portes et pendant que les fils de l'Amérique dansaient et buvaient à quelques pas de l'autel, les prêtres disaient la messe, les cloches sonnaient à toute volée. Aujourd'hui des carillons annoncent la fête. Les *bailadores* ou *dansantes* partent de l'église pour passer à la cure, où ils laissent leurs

offrandes. La veille déjà, on se raconte les exploits du saint habilement arrangés, de telle sorte que les réjouissances susdites peuvent passer pour une représentation de son histoire, une sorte de mystère dans le goût du moyen âge, ayant pour auteur l'histoire des saints Pères, pour acteurs la



Topo en bronze, trouvé dans la *hacienda de Pampas*, dans la vallée de Chicama, propriété de M. Barrua.

population entière et pour théâtre la place publique et toutes les rues de la localité.

Voilà comment les Indiens sont devenus des catholiques pratiquants et fervents par une transition si insensible, qu'eux-mêmes étaient bien certainement les derniers à s'en apercevoir, si toutefois ils s'en sont jamais aperçus ;

puis aux promenades processionnelles venaient se joindre les prêtres en grand costume sacerdotal, et petit à petit on amena l'Indien à suivre la croix et à faire cortège au saint sacrement. Dès le début, les missionnaires avaient su tirer parti de la coquetterie féminine. Il se faisait une abondante distribution de scapulaires, de petites croix et de crucifix, de sachets et d'images, servant de colliers, de broches, de bracelets et donnant ainsi une étiquette qui devait influer insensiblement sur la valeur de l'objet. Ce développement lent, gradué, logique, que nous venons de résumer succintement, il est facile de le suivre et de le constater de nos jours, dans tous ses détails, et à différentes étapes de sa marche ascendante dans les diverses régions du Pérou. Ainsi le missionnaire apostolique chez les tribus des Piros, les Campas, les Uninis, Santaquiros, Conibos, Amahuacas et Impetinellis, s'en est tenu longtemps à cette distribution de bijoux dont ces races primitives sont extrêmement friandes. Chez les Piros, et notamment chez les Impetinellis, on a commencé à élever des huttes surmontées de croix dans lesquelles on dit la messe et devant lesquelles on appelle l'Indien à force de cadeaux, de promesses, et parfois de menaces. Dans le reste du Pérou, les fêtes populaires, à proprement parler, sont toutes, à peu d'exceptions près, les restes des réjouissances anciennes. On est tout étonné de voir qu'en telle partie du pays, c'est sainte Rose ; en telle autre saint Philippe; en telle autre saint Pancrace, ou quelque autre saint du calendrier catholique, qui jouit des faveurs de grand patron et des honneurs de fêtes extraordinaires. La raison de cette apparente anomalie ressort de ce que nous venons de dire. On n'a pas changé la date de la fête indienne; on en a changé le titre, on l'a consacrée au saint qui, dans l'almanach romain, occupait le jour consacré jadis à telle phase du culte solaire.

Il faut observer que, à un moment donné de ce développement, le mélange des croyances indiennes et des croyances catholiques a produit des œuvres qui n'étaient pas inspirées par les prêtres et que l'on peut considérer comme l'expression la plus complète des conceptions confuses des Indiens convertis. Sur un vase trouvé à Puno, on aperçoit le *quoichi*, arc-en-ciel connu par les Indiens, et au centre apparaît au milieu de toutes les bêtes que mentionne la légende biblique, un Noé habillé en Indien. Une pièce d'orfèvrerie rencontrée non loin du Cuzco, à San Sebastian, nous fait voir au-dessus d'une figurine indienne, comme il en existe un si grand nombre dans les sépultures anciennes, un christ, facilement reconnaissable, malgré la grossièreté du travail, à l'auréole et à la coupe de la barbe.

Aujourd'hui, dans toute cette région de l'Amérique appelée Espagnole, la croix a poussé dans le terrain du soleil. Depuis des siècles, Rome commande

en maîtresse, et pourtant qui saurait dire si, au fond de son cœur, l'Indien, en voyant le saint sacrement avec ses rayons d'or, a compris le mystère du christianisme ou si, par des souvenirs vivaces, par la ténacité d'habitudes dont personne ne saurait fixer l'âge, il adore toujours dans la *monstrance* étincelante l'antique symbole américain de son astre bienfaisant et vénéré. En passant devant les croix qui marquent les lieues de son parcours et sur lesquelles il voit, sans pouvoir le lire, l'*inri*, qui devrait lui rappeler ses croyances



Argent fondu, trouvé à San Sebastian, près du Cuzco.
(Réd. au douzième.)



Terre cuite noire, trouvée à Puno.
(Réd. au sixième.)

religieuses, se rappelle-t-il réellement Jésus-Christ? Certainement non. Que d'Indiens le connaissent à peine de nom! Car il n'invoque que Marie, et encore l'idée de la Vierge s'est-elle, dans son esprit, bien détachée de l'image qu'il a toujours vue dans l'église de sa paroisse? Il invoque « Maria Santissima de la Merced, del Rosario, del Carmen, de los Dolores, de Belen ». Il vit dans une intimité, une familiarité étrange et amusante avec sa Vierge. Son invocation n'est pas précisément une prière ; c'est quelque chose qui, j'oserai dire, ressemble presque à un marché. Il paie d'avance ; selon l'importance du service, il donne un, deux, trois cierges; il remet, par l'entremise du curé, un gros porc ou un mouton. Si la commande, quelle qu'elle soit, est bien exécutée, il devient client assidu ; mais gare à la pauvre Vierge, remplissant les fonctions de médecin pour hommes ou bêtes, si elle ne s'acquitte pas de la commande au gré du brun client. A ce point de vue, l'Indien admet que, les cierges brûlés, le porc mangé, il y a perte sèche pour lui ; mais, en revanche, la réputation de la Vierge est gravement compromise; l'Indien n'entend pas plaisanterie en cette matière. Il abandonne la Merced pour la Rosario, la Belen pour la Dolores.

Il n'y a, aux yeux de l'Indien, rien que de très naturel dans son procédé; il traite ses saints un peu comme on le traite lui-même, et demande à son Dieu, avec une naïveté divertissante, une morale semblable à celle qu'on lui enseigne.

Il se croit fort raisonnable en demandant l'impossible, non pas à titre de miracle, mais à titre de service à la fois gracieux et salarié.

Nous ne croyons pas que cette intimité, cette familiarité ait existé entre l'Indien et son dieu autochthone. Mais on lui a dit que le nouveau Dieu s'est fait homme, que c'est un Dieu de bonté, etc., si bien que l'Indien en a aussitôt pris à son aise. Il a interprété la légende catholique à sa guise, et toutes les fois que sa dévotion part d'un sentiment vrai, à un moment où l'Indien ne se croit pas observé, il retourne à ses anciennes croyances, et, pour leur donner plus de force, les unit aux croyances nouvelles.

Plus d'une fois, sur les hauts plateaux, où presque jamais il ne passe de voyageurs, nous avons vu au soleil couchant, au soleil levant, le berger indien s'accroupir près d'une croix faite de deux branches rabougries. Là, il tirait de son sein, du fond d'une petite sacoche, un de ses petits lamas en pierre, comme on en trouve fréquemment dans les tombes de l'intérieur. Il mettait de la résine dans cet encensoir du Soleil, qu'il allumait au pied même de la croix au nom de laquelle on avait exterminé ses ancètres. C'est alors, en voyant les vieux dieux américains encenser le Dieu nouveau, que nous avons compris ce mélange de pratiques religieuses, cette fidélité de l'Indien au culte de ses aïeux et sa soumission à la religion de ses maîtres. Alors nous avons cru saisir l'énigme religieuse qui, au point de vue social, a donné lieu à une solution violente comme celle du nœud gordien, une solution qui a tranché la difficulté sans la résoudre [1].

[1] *Habitudes religieuses à Namora.* Lorsque le mort est enterré, on applique l'oreille à la tombe pour entendre s'il dit quelque chose, puis on danse et on boit jusqu'à complète ivresse. On passe ainsi la nuit près du mort. Le lendemain, on met des cendres sur le sol. Si on ne voit pas traces de pieds dans les cendres, c'est que le mort est content. Près de Namora, il y a une fontaine; c'est là que se rendent alors les parents du mort avec tous les vêtements du défunt et son plat favori. On lave ses vêtements et on les distribue aux amis; on laisse le plat en cet endroit pendant vingt-quatre heures. Si son contenu disparaît, on dit que le mort est satisfait, et ils chantent le rosaire sur l'air d'un *yaravi.*

Il y a plusieurs pierres auxquelles s'attache une croyance superstitieuse, notamment la pierre *Milagro de las Campanas,* près d'Éten, au sud du port. C'est un bloc de porphyre qui, lors qu'on le frappe légèrement avec une pierre ou même avec le doigt, résonne comme s'il était en métal. C'est une boîte d'environ un demi-mètre cube, vitrée sur le devant. Cette armoire est remplie de fleurs en soie, de papillons en papier doré, de chiens en porcelaine, d'ânes en carton, de bœufs en bois, de poupées vêtues à l'européenne figurant les saints et les saintes du Paradis, le tout entouré d'un respect superstitieux et montré avec orgueil au visiteur.

L'INDIEN MODERNE

Qu'est-ce que la conquête a fait de l'Indien[1]? — L'Indien vient au monde au pied d'une borne, sur le bord d'un sentier, au milieu d'un champ. Sa mère le porte au bord d'un ruisseau, le lave, l'enveloppe d'un gros drap, et le charge sur son dos. C'est là son domicile pendant dix-huit mois ou deux ans. Le monde lui apparaît tout d'abord par-dessus l'épaule de sa mère. Son premier jouet est une natte noire brillante en cheveux durs comme du crin.

[1] Il est curieux de suivre la polémique que d'Orbigny, dans son livre de *l'Homme américain*, engage contre Ulloa et Pauw, au sujet du caractère de l'Indien. Aussi nous a-t-il paru intéressant de rassembler, pour mettre le lecteur au courant de cette discussion, les arguments qui s'opposent les uns aux autres, sous une forme aphoristique, sous la plume de ces auteurs. C'est comme un duel de pensées où d'Orbigny semble donner la riposte à ses deux devanciers. Nous sommes loin de penser comme Pauw ou comme Ulloa (*Noticias americ.*, p. 321, 326), qui, dit d'Orbigny, regarde les Indiens comme des brutes sans idées, mais seulement plus adroites que les autres. « Sous le rapport des facultés intellectuelles, nous croyons que les Quichuas ne sont pas au-dessous des peuples des autres continents; ils ont la conception vive, apprennent avec facilité ce qu'on veut leur enseigner, et diverses observations ne nous permettent pas de douter qu'ils n'aient tout ce qu'il faut pour faire un peuple éclairé. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 129.) — Ulloa (*ibid.*, p. 320), dans son injuste prévention contre les Américains, trouve étrange que les Péruviens supportassent avec peine le service des mines auquel on les assujettissait. « Nous expliquons cette défaveur moins par la faute des Indiens que par l'exigence de quelques propriétaires. » (D'Orbigny, *ibid*, t. I, p. 128). — Antonio Ulloa (*ibid.*, entret. VII, p. 311, part. 7) dit à tort que les Péruviens sont paresseux. » En résumé, ce sont des hommes doux, paisibles, sociaux, soumis aux lois, remplissant tous leurs devoirs de famille, très-sobres, patients dans les souffrances, laborieux. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 129.) Ulloa (*ibid.*, p. 309) raconte qu'un complot s'est tramé pendant trente ans sans qu'il y ait eu un dénonciateur. « Ils sont des plus discrets. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 129. Voy. Garcilaso, *Comment. reales*, lib. I, cap. XII, p. 55 et p. 99.) « On voit comment, malgré les cruautés dont ils étaient l'objet, ils se dévouaient aux conquérants. » (D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 128.) — C'est à tort qu'Ulloa (*ibid.*, p. 312) les accuse de férocité envers les animaux : nous avons vu des Indiens pleurer de la nécessité de tuer un de leurs lamas. « Le caractère des Quichuas est un fond de douceur à toute épreuve, de sociabilité poussée jusqu'à la servilité, d'obéissance et de soumission aveugles à leurs chefs, de fixité dans les idées, de stabilité dans les goûts. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 127.) — « L'on sait encore avec quel empressement ils reçurent les premiers Espagnols qui se montrèrent au milieu d'eux. » (D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 127. Voy. Pauw, *Recherches sur les Américains*, I, p. 95, 96. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édit. espagn., l. IV, p. 102). — « On vit avec quel scrupule des milliers d'hommes obéissaient à un seul Espagnol, tandis qu'il leur eût été si facile de s'en défaire. » (D'Orbigny, *ibid*, p. 428.) — L'acharnement qu'Ulloa (*ibid.*, p. 313) met à démontrer que les Américains pèchent par tous les

Et, lorsqu'il a quitté cette demeure, lorsqu'il a appris à marcher, lorsqu'il entre dans l'âge où la pensée aussi se développe et, chez d'autres races, prime les fonctions matérielles, dans quelle catégorie d'êtres rentre-t-il ?

En observant l'indigène d'aujourd'hui, on est amené à se demander parfois où est l'homme dans l'Indien. Enfant, il n'a point de gaîté ; adolescent, point de fougue ; homme, pas de point d'honneur ; vieillard, aucune dignité. La jeune fille ne connaît guère la pudeur, et la femme fait bon marché de sa vertu. Adeptes d'une religion, ils n'ont point de croyances. Sont-ils sceptiques, alors? Ils n'ont jamais pu connaître le doute. Indifférents, ont-ils abandonné les us et coutumes d'un rite qui ne leur était rien? Asservis, éprouvent-ils pour leurs maîtres de l'affection ou de la haine? Libres, ont-ils un but dans la vie? Veulent-ils agrandir leur race dans la personne de leurs enfants? Riant, chantant, dansant, sont-ils joyeux? Savent-ils pourquoi ils rient, pourquoi ils chantent et pourquoi ils dansent? Rien de tout cela. Et pourtant nous avons vu cette race transformer le pays, le rendre fécond, désaltérer le désert et dessécher les marais. Mais l'homme autochthone du Pérou est si bien mort, que, sans le sceau de granit qui se trouve au bas de son extrait de naissance lacéré par le *conquistador*, on ne saurait croire qu'il ait jamais vécu.

Le *cholo*, son descendant abâtardi, ne possède plus la force patiente du travail ; il ne se rappelle plus la grandeur effacée de ses pères.

Il est certain que l'esclavage avilit les races, et il n'est pas impossible que l'état de servitude dans lequel s'est trouvé l'Indien pendant toute la période de la vice-royauté et pendant un demi-siècle de la république l'ait réduit à ce déplorable état de faiblesse morale dans lequel il végète aujourd'hui. Cette triste condition a existé malgré les défenseurs de l'Indien, malgré les pamphlets en sa faveur qui ont passé à la postérité, malgré les lois protectrices de la cour d'Espagne, malgré les brefs de la curie de Rome.

On dirait aujourd'hui qu'en dépit de la loi qui le déclare libre, il trouve son vrai milieu dans une douce servitude. Et, pour le démontrer d'une manière évidente, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur l'Indien tributaire de la Bolivie, l'Indien libre du Pérou et le *criado* des deux pays.

points est tel, qu'il explique par un défaut absolu de sensibilité la fermeté manifestée par un Indien dans le cours d'une opération douloureuse, pendant laquelle il n'avait proféré aucune plainte. Nous croyons qu'il faut l'attribuer plutôt à une cause tout à fait religieuse, et non au manque de force morale, au défaut de courage. (Voy. D'Orbigny, *ibid.*, p. 128. Garcilaso, *ibid.*, lib. II, cap. IV, p. 62.) « L'obéissance passive était pour les Quichuas un des devoirs que leur imposait le culte qu'ils rendaient à leurs incas. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 128. Voy. Garcilaso, *ibid.*, lib. III, cap. VIII, p. 115, et lib. I, cap. XXI, p. 25.) « Ils ne pouvaient avoir qu'une femme, qu'ils prenaient du consentement de leur père, parmi leurs plus proches parents. » (D'Orbigny, *ibid.*, p. 131.)

A

L'Indien tributaire.

Chaque époque invente un moyen pour procurer des ressources aux gouvernants. Tel âge a ses ilotes, tel autre les serfs, tel autre encore des esclaves. Le nôtre, les contributions, la douane. Les indigènes de l'Amérique, lors de la conquête, furent tout d'abord assujettis au travail forcé du servage; et, un siècle plus tard, cette condition fut changée en une contribution personnelle et directe qui a subsisté au Pérou jusqu'en 1855, et qui subsiste encore en Bolivie. Nous n'insisterons pas ici sur ce que cette contribution à d'odieux en elle-même. Il nous suffit d'en constater l'effet démoralisant. Comme cette contribution ne frappe que l'Indien pur sang ou le métis, fils de père indien, il engage forcément l'Indienne à sacrifier son honneur pour donner à son enfant un père de race blanche. En dehors de ce phénomène qui détruit absolument le sentiment de la famille et le bonheur que l'homme peut y goûter, elle crée une inégalité révoltante entre les deux races qui habitent le même pays. Quelque léger que soit ce tribut, il atteste l'infériorité de l'indigène; il le maintient après trois siècles dans l'état d'abaissement du vaincu de la veille, il est une source inépuisable d'actes arbitraires d'un côté, de haines et de ressentiments de l'autre. Dans la vie de l'Indien tributaire, le tribut semble occuper toute l'existence. Lorsque l'indigène laboure la terre, lorsqu'il rentre sa récolte, lorsqu'il sert de courrier, c'est toujours pour se procurer les quelques piastres qu'il doit au gouvernement. Il s'enivre pour oublier sa servitude; s'il se réjouit, c'est d'avoir payé sa redevance. Le tribut est le pivot de son travail, c'est le centre de ses efforts, il l'absorbe entièrement, et, à entendre les défenseurs de l'Indien tributaire, cette race ne peut s'élever tant que ce joug pèse sur elle.

B

L'Indien libre.

C'est un plat bien indigeste que la liberté, lorsqu'on la sert à qui ne sait pas en jouir. L'Indien, délivré de toute contribution directe, jouit de la liberté en fuyant le travail.

Dans ses hameaux absolument isolés, il ne connaît rien des agréments de la civilisation; il ne saurait donc les regretter. Je pense que, si on le met-

tait au milieu des mille jouissances que notre état social a créées, il les repousserait bientôt comme choses peu commodes, sans intérêt, loin de valoir la vie végétative qu'il mène.

L'Indien est heureux dans son *estancia*. Tant que, pour une raison d'utilité publique, on ne le meurtrit pas de coups de cravache ou de crosse; tant que la terre produira du maïs et des pommes de terre (qu'il ne trouvera bonnes que lorsqu'elles seront gâtées par la gelée); tant qu'il peut, paresseusement accroupi devant sa cabane, mâcher sa coca, chanter et se balancer aux sons criards de la *quena*, au bruit monotone du tambour; tant que, ivre de *chicha* ou de rhum, il peut s'endormir et se réveiller aux côtés de sa brune compagne, il sera réellement heureux à sa manière.

Moins curieux qu'Adam, il est content. Il ne regrette rien. Il ne désire rien. Tout est joie pour lui. Il fête la naissance de son fils et celle des rejetons de tous ses *compadres*. Alors il boit extraordinairement en honneur de la faveur que lui fait *Dios Taïta*. Il fête avec un entrain égal la mort de son enfant. Alors encore il boit immodérément, car il a dorénavant au ciel un ange qui prie pour lui. Aussi compte-t-il sur l'intervention du petit Indien glorifié, pour que la très sainte Vierge du Carmen le fasse boire longtemps encore et lui permette de tromper le plus humblement, mais le plus complètement possible, les *taïtitas* assez candides pour se laisser duper.

A quoi la liberté lui a-t-elle servi ? Il ne s'est pas élevé au-dessus de son ancienne condition ; il travaille moins, et il est plus pauvre encore que jadis. Il ne craint plus personne, et il pourrit plus que jamais dans l'existence faite de jouissances que l'excès transforme en vices hideux ; il reste tel que nous le voyons dans son *estancia*, même lorsque le hasard, plutôt que sa volonté, le conduit dans la petite ville. Il n'est pas commerçant, il n'est pas mineur, il n'est pas agriculteur, il n'est pas industriel ; il hait le bourgeois, il craint le *hacendado*, il fuit l'officier, il est Indien, et Indien il restera.

C

Le *Criado*.

Rien n'est plus commun que de trouver l'Indien *criado*. Expliquons ce terme. N'étant plus serf ni tributaire, pouvant être libre comme il l'était jadis, comme la loi le lui permet aujourd'hui, il est rentré dans une servitude singulière. Si l'on cherche le mot *criado* dans un dictionnaire, on

trouvera : domestique. Cependant ce terme ne rend pas le sens du mot ni la valeur de la chose. On dirait qu'il est par trop complexe et peut-être trop délicat, pour affronter ainsi l'autopsie linguistique dans un amphithéâtre de philologie.

Il n'y a plus d'esclaves, il n'y a plus de serfs, il y a des *criados*.

On achète l'esclave, on hérite du serf, on façonne le *criado*.

Le métis riche ou le *caballero* (blanc) se chargent d'un enfant de couleur de parents pauvres, souvent d'un orphelin qu'on élève avec les enfants de la famille. Il n'est pas rare de voir une jeune mère, descendant d'une noble famille de *conquistadores*, donner un sein à son enfant, et nourrir de l'autre un de ces pauvres êtres qui, à l'entrée de la vie, a perdu sa mère. Et qu'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit point ici d'un intérêt d'argent. Le nourrisson nègre ne sera pas une propriété précieuse, lorsque ses muscles puissants représenteront une force de travail ayant cours sur le marché.

On est libre au Pérou. L'Indien n'est ni esclave, ni serf..., mais il reste toujours *criado !* Il peut, si le cœur lui en dit, partir de cette maison qui est sienne par tous ses souvenirs de jeunesse; mais il ne part pas. La reconnaissance ou, à défaut de ce sentiment inconnu de l'Indien, l'habitude le rive à la maison de son maître, qui a su lui donner une instruction complète. Très fort en catéchisme, le *criado* brosse les bottes magistralement, se confesse avec conviction, et se croit si bien de la famille qu'il en prend parfois le nom. Il est palefrenier connaisseur, grand marcheur, comme tout Indien, grand cavalier, comme tout Péruvien, souvent ivre, et toujours amoureux des *criadas*, ses brunes compagnes. Ces dernières font la cuisine, servent à table, et portent le petit tapis de leur maîtresse à l'église.

En somme, le *criado* est une chose. Gras comme les chevaux de son maître, soumis comme le chien du *niño* (fils de la maison), content de ruminer son repas comme le reste du bétail de la *hacienda*, mouton sans laine, heureux d'avoir de quoi se vêtir, sans passé, sans souvenirs riants, sans aspirations, sans espoir et sans chagrin, le *criado* tient généralement le juste milieu entre l'homme et la bête.

Du premier, il a la parole; de la seconde, il a l'action automatique, reproduction d'une impulsion étrangère.

L'habitude lui a fait perdre l'initiative, la crainte le rabougrit, l'indifférence lui donne un bonheur relatif.

D

Comparons les Indiens d'aujourd'hui, tributaires, libres ou *criados*, et leurs prédécesseurs sur cette terre, les Indiens sous l'autochthone ; voyons ce qui leur est resté de ces grandes facultés de force guerrière, de patient travail, et comment ils entendent la famille. L'Indien est resté ce qu'on est convenu d'appeler un excellent soldat : il ne recule jamais devant l'ennemi ; mais la discipline dans l'armée est chose assez élastique, elle n'existe pour ainsi dire qu'à l'état latent, elle ne consiste pas dans la suppression de certains droits, mais dans l'affirmation de quelques devoirs assez vaguement définis. Ainsi l'Indien soldat, n'exerçant pas ses droits politiques, ne sent, ne sait même pas qu'il est dans un état marqué d'infériorité.

Il n'a du reste aucune notion du drapeau, ce qui s'explique dans un pays où le soldat ne voit généralement le feu que dans des guerres civiles. Il se bat quand son officier le commande, sans conviction, mais avec une rage effrayante. Il ne blesse pas, il tue ; alors sa figure mélancolique s'anime, son regard s'allume, sa bouche s'ouvre dans un large rire de satisfaction.

On lui a mis entre les mains des armes modernes, on lui en a appris le maniement ; mais, dans les moments critiques, la nature revient au galop, il oublie les leçons qu'on vient de lui donner, il est guerrier à la mode antique, il jette le fusil à tir rapide, il a la bravoure myope, et, le *machete* à la main, comme jadis l'assommoir ou la lance, il se jette sur son ennemi et engage la lutte corps à corps. Ce n'est pas sa faute si les guerres ne sont pas, comme jadis, des guerres civiles atroces, si ces luttes servent des ambitions personnelles et non pas de grandes idées gouvernementales. Et il sert aujourd'hui l'ambition personnelle, comme jadis il servait un vaste plan d'organisation générale, inconscient, valeureux. Mais si la tradition de la bravoure indienne subsiste dans toute sa force, la tradition du travail est perdue. Nous l'avons dit et nous le répétons, l'Indien ne compte plus au point de vue économique ; il n'a pas le sentiment de la propriété foncière qui caractérise les peuples qui se développent et qui grandissent. Il ne demande au sol que la nourriture du jour sans jamais songer au lendemain. La richesse lui importe peu, il ne veut ni posséder par amour de l'argent, ni par ce sentiment d'orgueil qui crée les fortunes, ni par le besoin de donner que fait naître la bonté. Il n'est pas même égoïste, il est nul, semblable à la bête qui boit quand elle a soif, qui va au pâturage quand elle a faim, sans emmagasiner l'eau, sans faire provision de fourrage ; il mange et

il boit, et ne force pas la nature à donner plus que ne comporte sa constitution naturelle; et, de même qu'il est descendu de bien des échelons en sa culture sociale, au point de vue de la famille aussi, il est généralement dans un état d'infériorité marquée.

La vie a ses pudeurs, la famille a ses réserves, le mariage a son mystère. Supprimez le voile, et vous assimilez la vie de l'homme à la vie de l'animal domestique. L'Indien en est arrivé là : il a supprimé toutes les fausses hontes et a détruit toute pudeur. A qui la faute? Il est vrai qu'un jour le vainqueur espagnol, brutal et enivré, a violé sa victime, mais, chose digne de remarque, l'Indienne, dans son angoisse mortelle, ne pouvant mourir, parce que l'arme lui faisait défaut, n'a pas poussé ce long cri d'agonie de l'honnête femme, ce cri qui vibre dans l'histoire, fût-elle écrite par les ennemis les plus acharnés de cette créature perdue. Quant à l'Indien, le jour où l'on fit tomber sa femme, il ne s'est pas rappelé qu'il était guerrier, il a reculé devant la lutte pour son honneur. Il a offert son dos à la charge, son bras au travail, sa femme au plaisir. Jamais l'Indienne n'a été une Lucrèce; jamais elle n'a eu l'héroïsme touchant de la martyre chrétienne. Ce peuple n'a su inspirer, dans sa chute, qu'un sentiment de commisération pour des souffrances matérielles supportées avec plus de lâcheté que de résignation. L'Indien de l'empire autochthone n'a pas su mourir, voilà pourquoi l'Indien d'aujourd'hui ne sait pas vivre.

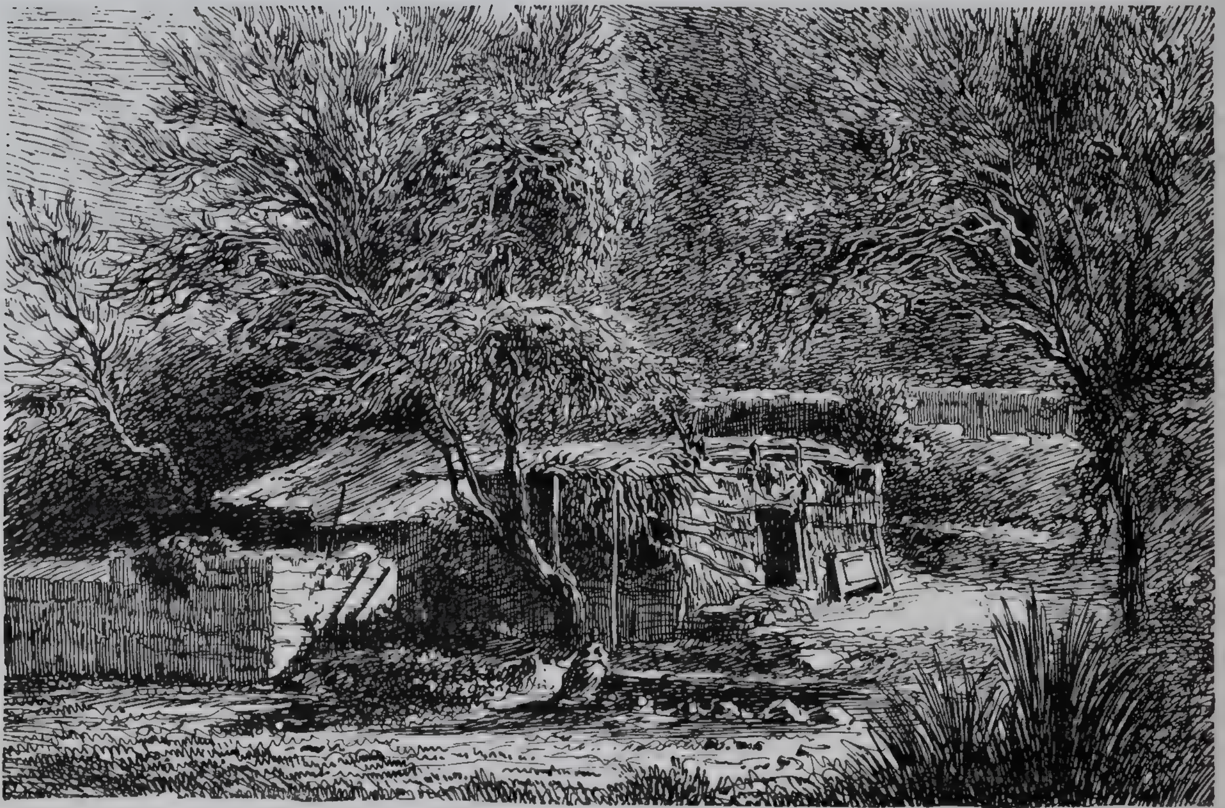
Défaut de race que tout cela. A cet instrument il manque des cordes; à l'homme, comme à sa chanson, il manque certains accents. Sa tristesse n'émeut pas, parce que, dans sa gaieté, il devient ignoble. Son humilité n'a rien de digne, parce que jamais, sous le coup d'une insulte, il ne sait se redresser fièrement; son humilité est plate ou, si elle le peut impunément, insolente.

Sa fatigue ne fait point pitié, parce que, reposé, il ne profite guère de sa force, parce qu'alors il simule l'exténuation. Il déshonore sa femme avant le mariage par principe, sans l'intention nettement arrêtée de réparer son tort[1].

Lui ne respecte pas l'Indienne, l'Indienne se laisse faire : elle n'a donc rien de respectable, ni cet accent de noblesse, ni ce regret de l'honneur perdu, qui relève à nos yeux la femme déchue.

[1] Les cholas de la *Sierra* ne veulent pas, en fait de relations amoureuses, entendre parler d'autres hommes que de ceux de leur race. Je ne sais si elles haïssent les envahisseurs, ou bien si les blancs leur sont antipathiques, ou si elles s'en méfient; mais ce qui est certain, c'est qu'elles donneront toujours la préférence à l'Indien ou au cholo. Le contraire a lieu pour les négresses du Pérou, qui ont une véritable passion pour les blancs. Il nous semble que ce phénomène peut s'expliquer, l'Indienne se rappelle malgré elle un fait historique : la négresse, ancienne esclave, sent que les blancs sont les maîtres, et que les relations intimes avec les maîtres la relèvent.

Et, dans cet abîme d'abjection et d'infamie, ni l'homme ni la femme ne semblent deviner ce qu'ils ont à regretter. Ne serait-on pas en droit, si on ne connaissait le passé, de se demander si la nature ne leur a pas refusé ces sentiments de grandeur et de délicatesse qui sont le propre des grandes races : supposition injuste pourtant. Mais l'Indien se trouve dans un cas exceptionnel : on a si bien annihilé son passé, que son histoire, à l'état de légende, ne lui en a pas même légué le souvenir.



Habitation de l'Indien de la côte et de la vallée d'Arequipa.



Peinture d'un vase, trouvé au Cuzco, représentant une fête sous les souverains autochthones.
(Propriété du docteur Macedo, à Lima.)

SYNTHÈSE

ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

Nous n'entamerons pas de discussions purement gratuites; et, laissant de côté une question toujours hypothétique, indifférente aux progrès de la science, nous nous renfermerons dans le cercle de l'observation positive.

(D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 3.)

1. L'Indien autochthone, reconstitution de sa vie sociale et de sa vie de famille. — 2. Arrivée des Espagnols. Transmission du pouvoir des Incas aux conquérants. — 3. Données historiques sur l'antiquité péruvienne résumées et opposées aux renseignements recueillis pendant notre mission. — 4. Conclusion.

I

L'Indien autochthone, reconstitution de sa vie sociale et de sa vie de famille.

Nous venons de parcourir la demeure des anciens maîtres de ces régions. Nous avons vu la forteresse, le temple, le palais et l'humble cabane des indigènes.

La forteresse était abandonnée; sur ses bastions point de guerrier, dans les niches point d'armes, dans les temples plus de prêtres et plus de croyants

aux alentours pour évoquer à nos yeux les scènes qui se sont passées sur ce théâtre d'argile ou de granit. Dans les galeries de ces palais, l'écho répète surpris le bruit des larges éperons de quelque voyageur curieux ou les jurons d'un berger poursuivant une bête égarée de son troupeau. Et pourtant, ces monuments qui révèlent la fière majesté de leur auteur ont retenti jadis de l'énergique commandement d'un souverain intelligent, et le silence des villes mortes cache avec un soin jaloux son image sans pouvoir nous cacher son activité et son génie.

A la recherche de ce créateur ingénieux, de ces travailleurs patients, de cette société pacifique au dedans, conquérante au dehors, étendant son pouvoir, propageant ses idées, obéissante à ses propres lois et obéie par ses vassaux, nous sommes descendu dans les sépultures et là nous avons retrouvé l'homme à qui fut la terre du Pérou. Nous l'avons retrouvé entouré de son mobilier et des choses familières de sa vie. Le guerrier avec ses armes, l'artisan avec ses outils, le riche avec ses vases d'or et le pauvre dans sa nudité.

Nous avons pu étudier l'homme physique, l'être moral, la molécule sociale; son caractère, ses goûts, ses aptitudes, ses aspirations, ont été commentées par son œuvre.

Ce spectacle nous permet aujourd'hui de replacer le guerrier sur ses remparts, le prêtre dans son temple, le souverain sur son trône et le peuple dans ses cabanes.

Supposons un moment que ce monde momifié se réveille pour un jour, que ces mains crispées s'ouvrent, que ces muscles se détendent, que ces nerfs reprennent leur élasticité. Suivons le mouvement général renaissant avec le soleil levant, assistons à une journée de l'activité d'une grande nation. Rien de plus facile. Les monuments, les villes sont là, nous avons sous les yeux les travaux des ingénieurs, des agriculteurs, des mineurs. Nous avons vu l'Indien, nous avons mesuré sa taille, remarqué son teint, surpris son regard pénétrant et grave, — voilà son vêtement, ses armes, son mobilier. Toutes les preuves matérielles de son activité nous entourent : faisons donc renaître cette activité, et que ce peuple, jadis si vivace, reparaisse une fois encore dans sa réelle grandeur.

Les linceuls glissent sur la momie jaune, elle se redresse de son accroupissement. Son œil s'est allumé à nouveau, un bandeau en or ceint son front de bronze, et maintient sur l'abondante chevelure, luisante comme le jais, cinq plumes blanches de condor, signe de la souveraineté. Il élève d'une main un vase d'or rempli de bière de maïs, la boisson sacrée; de l'autre, il tient, au bout du bois de *chonta*, l'étoile d'or, emblème de

son père, l'*Inti;* un large manteau royal couvert de dessins bizarres, aux vives couleurs, l'entoure, retenu sur l'épaule par une agrafe brillante. Les caractères du tissu, hiéroglyphes indéchiffrables pour le vulgaire, disent aux savants à quel sang illustre appartient ce monarque, combien d'ennemis il a vaincus, combien de femmes il a honorées de sa couche royale, combien d'enfants, futurs administrateurs de l'empire, il a engendrés pour le bien de la nation; ses bras et ses mains sont entourés de bracelets précieux; sur le pourpoint qui couvre sa poitrine resplendit l'image du soleil, auteur de sa race. Il repose dans une litière d'or portée par des hercules indiens.

Lentement ces hommes montent avec leur étincelant fardeau sur un terre-plein à côté duquel se déroule, sur le vaste plateau, comme une immense bande blanche, la route impériale qui descend de l'autre côté dans la plaine fertile.

Et sur les marches du terre-plein viennent se ranger les capitaines; leurs vêtements écarlates et jaune d'or tombent au-dessous des hanches, la cuisse est ornée de bandes d'étoffe brillante, et la sandale est retenue par des tresses de laine dont les larges mailles remontent au-dessus de la cheville. Leurs panaches ondoient sous le vent, et les lances, insignes du commandement, les étoiles d'or et d'argent, les drapeaux, les hampes finement sculptées, miroitent au soleil.

Sur la route, alertes et vigoureux, défilent des milliers d'hommes bruns, aux cheveux noirs. Les massues, les haches de bronze, les lances aux reflets de cuivre rouge tracent sur la route un sillon d'étincelles. Et ce torrent humain qui fraie un chemin à la volonté souveraine de l'Inca parcourt le haut plateau, descend dans la plaine, traverse les plis des Cordillères, franchit la blanche coupole des Andes. Aussi loin que porte le regard d'aigle du maître, on aperçoit ces armées puissantes qui courent à la victoire. Dans les sables de la côte ils soumettent les races Yungas, et dans les vallées de la Cordillère ils font plier les puissants rois d'Amancay, et les Vilcas, et les Huancas et les Yauyas, et les Huamachucos et même les princes de Cañaris s'inclinent, et comme le soleil au firmament, le diadème d'or du puissant Inca brille sur la terre américaine.

Grandeur incomparable! sous le premier fils du soleil, fondateur de la dynastie, les postes avancés de l'empire étaient à 12 lieues de la capitale; sous le douzième Inca, ils étaient à plus de 400 lieues au nord et à plus de 400 lieues au sud du Cuzco. Et ces régions immenses, acquises petit à petit, ne sont point le fruit de la conquête, c'est un pays assimilé. Les guerres de l'Inca ne sont pas des guerres d'extermination, ce sont des guerres de civilisation.

Entrons dans la capitale, une vague humaine se déverse sur la place publique. Au milieu des guerriers vainqueurs arrive une immense colonne de prisonniers, hommes, femmes et enfants. Un peuple entier est amené devant l'Inca, et le mot *mitimaës* circule dans la foule [1].

Les lieutenants du roi ont enfin soumis à son obéissance les puissants maîtres des races ennemies; une voie nouvelle est ouverte. Les limites du pouvoir des Incas sont reculées encore. Aujourd'hui, c'est un peuple amolli par le bien-être qu'on a soumis; il était incapable de soutenir une grande guerre; mais c'est une race d'artistes habiles et de patients artisans.

Et lorsque les hommes et les femmes Yungas ont défilé devant le palais royal, on dirige les uns dans les contrées où manquent des architectes expérimentés, les autres où il n'existe pas de céramistes, et d'autres dans les maisons où l'on tisse les vêtements de la noblesse, et bientôt les *mitimaës* apprennent à leurs vainqueurs les arts qui jadis les avaient rendus grands et puissants. C'est ainsi que l'Inca transporte la nation vaincue au milieu de ses propres peuples. Les centres de haine sont disséminés; plus de revanches de cette défaite, plus de revers de cette victoire. Chaque nation soumise, vivant dispersée parmi ses ennemis de la veille, s'assimile au nouveau milieu par l'habitude de la vie commune.

Et ce contact forcé et continu apprend aux vaincus la langue des vainqueurs. L'Inca savait bien que la langue cimentait l'unité d'un peuple. Bientôt, chaque race étant maîtresse dans une spécialité, la nation quichua possède des maîtres spécialistes qui vivent chez elle, fournissent des conceptions nouvelles et pratiques, et lui enseignent par l'exemple la technique des procédés. Et sur les grandes places et dans les rues larges des villes de la Cordillère, des milliers d'individus, hommes, femmes, enfants se pressent pour apporter leurs produits, payer les droits au chef délégué de l'empire, faire des offrandes aux temples, échanger le brillant tissu contre le vase élégant, la oca des hauts plateaux contre la chirimoya des vallées; babillent, trafiquent, remuent, alertes, mais indifférents, mobiles mais sérieux.

Les guerres ainsi comprises ont eu une utilité si nettement définie que les Incas ont su les perpétuer autant que leur pouvoir. Cependant les victoires successives ont entraîné avec elles à côté des avantages qu'en sut tirer un vainqueur pratique, une sorte d'enivrement lent et dangereux. La déification complète du maître transforme le caractère de son pouvoir.

[1] On appelle *mitimaës* les nations soumises et déplacées par les Incas.

D'abord l'Inca se montra au peuple, à côté de sa compagne. Elle était belle et il l'aimait. On la vit sur son trône, le fuseau à la main, et, à ses pieds, à côté des navettes, le métier reposait au milieu d'étoffes et de laines. Alors le couple souverain offrait l'exemple de la simplicité domestique et de l'amour du travail. Le fondateur de cette race inculquait aux hommes le sentiment de la propriété, et ce sentiment il l'appliquait d'abord à la femme; l'Indien est devenu monogame; mais bientôt, tout en voulant maintenir la famille sur les bases d'un devoir rigoureusement observé, le roi s'adonna à une vie de plaisirs qui discrédita son pouvoir et amena la ruine du pays. Par son ordre des centaines de vierges consacrées au Soleil, prises parmi les plus belles de ses domaines, étaient rassemblées dans des édifices voisins des palais royaux; là ces jeunes filles passaient leur existence dans une chasteté respectée du peuple. Cependant ces corps parfumés réveillaient des désirs sensuels. Et le roi arrivant, on parait la plus belle et on la lui amenait, à ce roi d'essence divine, qui daignait, par son contact avec la belle vierge choisie dans son peuple, établir des rapports matériels entre lui et cette race dont il dirigeait les destinées.

C'est là l'ingénieux prétexte que le tout-puissant maître jetait à la foule sous forme de loi et de grâce. Mais les effets inévitables d'un système immoral n'en subsistaient pas moins, ils s'étendaient et s'accentuaient. Voyez ces vieillards de race noble, et que l'âge a glacés, boire la *chicha* dans des vases auxquels l'artiste complaisant a donné des formes qui rappellent les plaisirs passés ou les jouissances d'un goût malsain et contre nature. Leur imagination lubrique se délecte à la vue de ces modèles, et ils s'endorment dans l'excitation ignoble de leurs sens pervertis.

Les influences physiologiques du mal se répandent. Un jour on est obligé de chasser des femmes de l'enceinte des cités. Ces êtres proscrits, qui errent et meurent dans la solitude, sont les victimes d'un fléau terrible et contagieux fruit des désordres d'une société adonnée au plaisir. La forte sève d'une race se transforme en virus assez puissant pour empoisonner le monde.

Comme dans toutes les sociétés corrompues, les classes qui vivent de leur travail sont celles qui se préservent le plus longtemps de la contagion. C'est ainsi que les rois ne ressemblaient plus à leurs ancêtres civilisateurs, pleins de force, pendant que le peuple gardait soigneusement les traditions de vie laborieuse que lui avaient léguées les siens.

C'est un peuple grave que ce peuple indien. Grave d'allure et mélancolique de physionomie. Les peuples sont ainsi faits, les révolutions changent peu leur caractère extérieur. Tel vous voyez l'Indien ravalé, tri-

butaire, tel il était libre et heureux. L'esclave noir est resté rieur dans sa servitude; le coolie jaune bavarde en menant son existence de bête de somme; l'Indien a été toujours ce qu'il est aujourd'hui, rêveur et sérieux. Le rire est pourtant une manifestation de la jeunesse de l'homme autant que de la race. Plus il avance en civilisation, plus ses mœurs s'épurent, plus les goûts s'élèvent et plus sa gaîté prend des allures calmes. Alors du rire, secousse violente que la gaîté imprime au corps, naît le sourire, manifestation de la gaîté tempérée par la bienséance. L'Indien riait rarement, mais il riait. La preuve en existe dans plusieurs travaux du céramiste qui représente l'Indien riant aux éclats.

Cependant nous croyons que ces œuvres ont dû reproduire une manifestation rare chez ce peuple. La démarche élastique des autochthones contraste avec leur air soucieux. Le *poncho* couvre leur poitrine et leur dos. La tête est abritée par une étoffe nouée en turban, autour duquel une fronde est enroulée. Une petite sacoche attachée au cou contient les pierres. Une autre est remplie de feuilles sèches de coca, et une calebasse servant de gourde est pleine de chaux liquide dont l'Indien assaisonne la coca qu'il mâche avec tant de satisfaction. Les jambes sont nues; en marchant, l'homme file le coton et son bras gauche semble ainsi entouré d'un manchon de neige; devant lui, au bout du fil qui se forme, le petit fuseau semble danser en tournant. Cependant, pour l'Indien, faire le fil n'est point un métier. En allant au travail, en revenant de son ouvrage, il s'occupe ainsi à préparer la besogne des tisseuses. A peine arrivé, chacun reprend son métier, les uns cultivent les champs, les autres travaillent aux constructions mi-achevées, d'autres aux fourneaux, d'autres dans les ateliers de céramique. Une foule d'ouvriers endiguent le fleuve, macadamisent les routes; une armée se met en marche pour rejoindre les combattants aux frontières lointaines.

Les agriculteurs n'ont pas de charrue. Le bois de fer leur sert de pioche, ils retournent la glèbe, la morcèlent avec une pierre trouée, attachée à un long manche; d'autres passent derrière et sèment le maïs. Ils sont suivis d'hommes qui recouvrent la terre de semence apportée dans des étoffes.

Dans des parcs immenses des centaines d'hommes soignent des milliers de lamas; ils les nourrissent et les tondent; d'autres les chargent; des caravanes se mettent en route. Lentement les bêtes gracieuses, au long cou ondoyant, à l'œil doux et intelligent, avancent sur les *punas* arides, guidées par les Indiens.

Sur la crête de la Cordillère on entend un sifflet aigu, c'est la vigogne traquée, c'est la chasse royale, chasse où l'on ne tue pas, où l'on emprisonne la fine bête des Andes pour lui prendre sa laine; mais on lui laisse la vie

et on la rend à la liberté. C'est la grande battue où l'homme rivalise de vitesse, d'énergie, de courage avec l'animal le plus rapide, le plus agile de toute la région.

Au milieu de ce monde qui travaille, circulent des hommes vêtus d'étoffes plus richement tissées, aux couleurs plus éclatantes. Ce sont les inspecteurs des travaux agricoles, ce sont les ingénieurs qui surveillent l'entretien des routes, qui construisent les ponts, qui creusent les canaux, ce sont les architectes qui élèvent les palais, ce sont les céramistes qui surveillent le dessin des vases, ce sont des orfèvres qui inspectent la fonte et les alliages des métaux, ce sont des capitaines qui veillent à la confection des armes, ce sont des courriers qui transmettent au loin les ordres royaux et qui apportent les nouvelles des provinces lointaines.

Et, assises au seuil de leurs cabanes, sous l'atrium, les femmes des travailleurs cousent, brodent, tissent; le métier est d'un côté attaché autour des reins et de l'autre à l'orteil, à quelques pas de là les enfants surveillent le foyer où, sur la *taquia* ardente, se trouve la marmite, dans laquelle, enveloppé de feuilles de maïs, se prépare le *tamal*, gâteau national.

Cependant le soleil monte au zénith. Alors les femmes roulent leur métier, placent la marmite dans leur *poncho* qu'elles tiennent suspendu au bras. Elles chargent le nouveau-né sur leur dos en l'attachant par un tissu, et, confectionnant toujours le fil de coton ou de laine, elles s'acheminent vers le champ, le pont, le palais où le temple, où travaille leur mari. Alors, adossé à quelque mur, l'Indien mange en compagnie de la mère de son enfant. L'heure du repas passée, la femme rentre dans sa cabane. Elle tisse encore en préparant le repas du soir. L'Indien vaque au travail, et le temple s'édifie, le pont se termine, la récolte arrive, le grenier d'abondance s'emplit.

Ailleurs, dans la vaste salle, la jeune Indienne, assise sur un tapis aux couleurs éclatantes attend son noble époux ; d'épais rideaux ondoient, maintenus le long des fines colonnes ; ses cheveux sont plus richement tressés que ceux des servantes qui l'entourent, humblement accroupies par terre ; un fil d'or traverse la quadruple natte, et de brillants pompons ornent la chemisette sous le long vêtement en dentelles transparentes, brochées là où doit être caché un détail de beauté. Sous ce ciel équinoxial, on en voudrait à la belle de ne pas être brune ; si elle était blanche, elle serait incolore.

La servante retire d'une niche et lui présente dans un vase, qui a la forme de la chirimoya, le suc fermenté de ce fruit. La belle capricieuse refuse ; alors on lui apporte, dans un bocal qui a la forme de l'épi de maïs, la fraîche boisson sacrée de maïs et, dans une terre cuite qui ressemble à

la courge, les chairs fermentées de la courge, et dans un vase qui ressemble au fruit de l'agavé, l'enivrante boisson de l'agavé ; elle boit enfin, se renverse en arrière et rêve. Au-dessus d'elle, sur une corde tendue entre les colonnes, un silvador[1] élégant, aux formes bizarres, représente l'oiseau perché au bord de son nid ; alors elle prend un long roseau, elle touche le vase, et l'oiseau sur son nid se balance comme si le souffle du vent remuait la branche supportant la légère demeure, et, à chaque mouvement, à chaque balancement, l'oiseau crie, l'oiseau chante, alors la belle laisse retomber inerte son bras, elle voit, elle écoute son charmant jouet ; sa petite bouche aux fortes lèvres s'ouvre dans un joyeux sourire, qui fait voir ses dents blanches et brillantes comme la nacre. Et, le soleil baissant, le prêtre attache, à l'anneau d'or du sanctuaire (l'*inti-huatana*), le soleil pour la nuit ; alors l'Indien rejoint sa compagne et à travers la nuit étoilée on entend le bruit mélancolique de la *quena*, et le chant des *yaravis ;* aux lueurs embrasées des foyers, on voit les jambes bronzées et les pieds nus finement cambrés des Indiennes danser le pas du *huaine*. Peu à peu, les chants se taisent, les foyers s'éteignent, le silence reprend ses droits. Et dans les temples, sur les terre-pleins, dans les vastes édifices du gouvernement, les prêtres font leurs observations hygrométriques, les *quipocamayos* travaillent à la statistique de l'empire et enseignent aux enfants des grands à être les maîtres intelligents des enfants du peuple.

Toutefois l'exemple de la dépravation aura gagné bientôt les masses. Cet exemple est plus puissant que l'enseignement du prêtre, et une religion sans force et sans grandeur n'a pu que ravaler la nature de ses adeptes. Aussi, lorsque les anciens temples furent tombés, ces temples vers lesquels convergeaient jadis tant de nations, ce foyer d'antiques lumières, cette résidence des vieilles divinités américaines qui s'y unirent pour être simultanément détrônées par les apôtres du Christ, que voyons-nous à la place de ce monde brillant, éclos sous les rayons d'un soleil bienveillant qui étalait, semblable à un parterre plein de fleurs, les mille couleurs de son exubérante végétation ? Un monde pâle de figure, sombre de vêtement, solennel de démarche, farouche dans ses actes, fanatique dans ses croyances. Le premier monument des conquérants de l'Amérique méridionale fut un bûcher élevé pour brûler un roi, et ce bûcher a consumé une grande partie du passé et certes le meilleur de l'avenir du Pérou.

[1] Voyez le chapitre relatif à la céramique.

II

Arrivée des Espagnols.— Transmission du pouvoir des Incas aux conquérants.

Feuilletons un livre d'histoire de la conquête de l'Amérique et nous verrons que les navires emportaient vers des régions inconnues rien moins que des civilisateurs! Le mot civilisation appartient au dix-huitième siècle. Au seizième on disait : *santa fé*.

On ne saurait reprocher à l'Espagne d'avoir mal choisi ses apôtres. Lorsqu'une liqueur en fermentation déborde, la lie sort la première. La lie de la société espagnole se répandit au dehors. Aussi n'y a-t-il rien que de très naturel dans ce qui se passa en Amérique.

Religieux fanatiques, hommes d'épée sans scrupules, braves sans défaillance, gloutons d'or, ignorants en toute matière autre que leur métier de spadassins et leur foi, qui se réduisait aux pratiques du culte, les *conquistadores* réduisirent un monde à néant. Ils passaient une éponge rougie de sang sur une page du grand livre des civilisations séculaires.

En moins d'un demi-siècle, ils avaient conquis au profit de la couronne d'Espagne une région presque désolée au lieu de lui avoir soumis un grand peuple plein d'activité et un pays couvert d'œuvres d'utilité publique, construites par d'intelligents souverains et d'innombrables et patients ouvriers.

Au milieu de ce monde brutal jusqu'à la férocité et vicieux jusqu'au cynisme, apparaît parfois le capuchon sombre et la figure pâle du chapelain devenu missionnaire apostolique. S'il ne se montre pas souvent, il n'en est pas moins actif. Il sait faire jouer les ressorts secrets qui peuvent arrêter ou précipiter le mouvement. De même qu'en Espagne, il devient forcément dans le nouveau monde le grand ordonnateur de la vie publique et de la vie privée. Sa science change de nature et de but selon le milieu que ses entreprenantes ouailles choisissent pour y déployer leur activité, pour y dépenser leur force et pour y risquer leurs jours. Placé en dehors de l'existence vertigineuse du soldat, lui seul domine la situation, lui seul la comprend. S'il permet la destruction des vestiges du passé, il doit avoir son but. S'il défend l'extermination complète de la race indigène, il doit

avoir un but encore. S'il permet l'alliance entre les hommes de sang espagnol et les femmes de sang indien, il ne saurait agir à la légère. Il est venu planter la croix sur le sol de l'Amérique, la croix dominera le nouveau monde, et lui tiendra toujours la croix : c'est là son devoir de prêtre. Quant aux moyens employés, les voici.

Le missionnaire arrive au Pérou, il trouve un souverain, fils du Soleil, investi de la puissance théocratique et du pouvoir temporel. L'Inca, ce dieu incarné de l'Amérique, tient dans sa main puissante les foudres de la guerre et les rayons bienfaisants d'une lumière civilisatrice. Marqué d'une auguste sévérité, le sourire bienveillant figé sur les lèvres, tel est le maître indigène.

Froid par nature, fidèle par habitude, travailleur par force, noyant souvent sa pensée dans des torrents de bière qui fortifient ses muscles en abrutissant son intelligence, tel est le peuple. Le missionnaire comprend que, pour dominer ce monde, il n'a qu'à se substituer à l'Inca.

Arrivé au Pérou d'une façon qui paraît miraculeuse à l'Indien, il a vaincu d'une façon miraculeuse pour le *conquistador*. Il s'agit donc de profiter de ce double respect, de remplacer le fils du Soleil par le fils de Dieu et d'associer l'espagnol laïque à son travail, qui ne doit profiter qu'à lui seul. — Mais l'Indien est incapable de comprendre Dieu. Il comprend la force bienfaisante de l'astre, il ignore celle d'un être invisible, impalpable. C'est là une première difficulté que l'on élude en transformant la femme-mère de l'Amérique, Mama Occla, en la sainte Vierge ; l'Indien comprend la force fécondante, il comprend la fécondité. Il ne sait pas le sens ni le but du mystère chrétien, mais on lui en trace à gros traits les contours. On supprime Jésus, et la sainte Vierge seule paraît au temple.

Mais voici déjà une première pierre d'achoppement : l'Indien respecte un homme, l'Inca. Cet homme réunit en lui l'émanation divine et la souveraine puissance humaine. Il a pour lui la force, on le craint. Il a la clémence, le premier attribut de la force, on l'aime. Il reste dans un auguste isolement; il sait se donner un entourage jouissant de mille privilèges. Rien de commun entre lui et ce peuple qui travaille, aucun point de contact entre le maître et le sujet; le voir est rare, l'entendre est plus rare encore, sentir son contact matériel impossible. On le vénère. Le souverain devient ainsi l'expression complète du pouvoir absolu, l'incarnation de la puissance dont l'origine et la vie sont en dehors et au-dessus du reste des mortels.

Devant cette majestueuse immobilité, les individualités semblent s'effacer, et le sujet devient un élément inconscient de force dans la main du maître.

Les Espagnols, pour s'emparer du pouvoir, n'avaient que le choix entre deux voies : ou répandre la clarté partout, ou éteindre le grand foyer de lumière et plonger le pays entier dans la nuit : ils s'arrêtèrent à ce dernier parti.

Que l'on constate l'intensité des ténèbres qui suivit la catastrophe où s'engloutirent les souverains autochthones, et on jugera facilement de l'immensité de cette œuvre de destruction. Et pourtant l'Église aurait pu se borner à remplacer l'Inca ou plutôt à en faire son instrument. En se substituant à lui d'une façon absolue, elle changeait la nature du pouvoir suprême. Elle avait beau être *une* de pensée et de but, cette pensée, ce but, paraissaient morcelés dans chaque personne de ses milliers de membres. Ces derniers ne prétendaient pas être une émanation divine. La vénération naïve que les Indiens avaient accordée à l'incarnation d'un être céleste toujours vivant au milieu d'eux ne pouvait subsister. Ils avaient des dehors humbles. Ils prouvaient leur force, sans la faire éclater au grand jour. Ils avaient le pouvoir sans la majesté : on les craignait, mais on ne les aimait pas. Ils entraient dans les détails infimes de la vie. Tout en s'attribuant le droit du pardon suprême, ils ne pardonnaient pas en leur nom, mais au nom du Dieu que ne connaissait point l'Indien. Aussi ces intelligences portées aux idées concrètes ne savaient aucun gré aux confesseurs de leur clémence, dont ces derniers n'étaient pas, comme leur antique souverain, le simple dispensateur, mais le dépositaire. Voilà pourquoi la Compañia n'a pas su remplacer l'Inca.

L'Indien était habitué à l'éclat incomparable, à l'épanouissement majestueux du pouvoir personnel. Le soleil, ce que ce pauvre être connaissait de plus éblouissant, de plus beau, de plus fort, de plus fécondant, n'était que le père de son Inca ; l'Église lui montra le *santissimo sacramento* et lui apprit que le fils de Dieu, son nouveau maître, loin de lui demander aucun sacrifice, s'était sacrifié pour lui. L'intelligence bornée de l'Indien refusa de suivre plus loin la parole du prêtre. On accepta le maître qui devait être commode, vu qu'il était allé se sacrifier. Mais le charme était rompu. Un peuple primitif n'a pour roi que des êtres palpables ; l'unité avait disparu parce qu'elle s'était faite abstraite ; la grandeur s'était fait nombre, et elle paraissait petite dans la personne de ceux qui la composaient, la majesté avait abdiqué ; elle disait qu'elle n'était pas de ce monde et n'envoyait plus que des missionnaires, des délégués sans insignes frappant la foule. Le grand soleil de l'Amérique s'était éteint !

Voilà ce que nous voyons clairement aujourd'hui ; mais il nous paraît impossible que la Compañia saisît dès lors sa fausse manœuvre. Elle pou-

vait bien au contraire constater des résultats matériels, des faits palpables tout en sa faveur. La conquête s'était faite sous ses auspices et s'était accomplie sous son inspiration. La force de ces peuples était brisée. Les survivants étaient sans volonté, soumis, plutôt esclaves qu'adeptes du catholicisme. Elle avait le droit de triompher, elle triomphait même intelligemment, c'est-à-dire humblement.

Convaincue de sa victoire, elle la chanta. Et le chant même de cette victoire était appelé à la compléter et à l'assurer ; cette épopée à composer s'appelait l'*histoire de la conquête* ;

Au milieu des *conquistadores*, le prêtre seul sut lire et écrire ; lui seul, par l'austérité de ses fonctions, s'éleva au-dessus de l'homme d'épée, qui se dit simple soldat de *Celui* dont il était le représentant attitré.

Placé en dehors de la lutte sanglante, homme de parti par sa race, mais juge par ses fonctions, observateur par son office, savant par son éducation, le prêtre devint naturellement l'historiographe de la conquête et l'historien des civilisations qui tombaient écrasées sous le talon de fer de Pizarro, de ses compagnons et de ses successeurs.

Le caractère sacré des auteurs de la *conquista* du seizième siècle est donc un fait caractéristique, conséquence logique de la civilisation espagnole. Partant, ces hommes appartenant à un même siècle, à un même pays, à une même école et à un même *état*, ont une seule façon de voir, de comprendre, d'analyser, d'expliquer et de raconter. L'unanimité frappante que l'on constate dans les grands traits de leur peinture historique de l'ancien Pérou en est le résultat nécessaire.

Que ce soit Garcilaso de la Vega qui ait écrit sous l'inspiration du R. P. Blas Valera ; que ce soit Montesinos, Balboa, Herrera, Oliva, ou n'importe quel autre, c'est toujours le prêtre espagnol du seizième siècle qui parle.

Son but comme prêtre est défini. Nous venons de tracer son but immédiat comme homme politique. Reste à connaître son but comme historien.

III

Données historiques sur l'antiquité péruvienne résumées et opposées aux renseignements recueillis pendant notre mission. — Conclusions.

Cédons la plume au grand peintre de la nature pour avoir en quelques mots un résumé du tableau que nous avons essayé de peindre en détail dans les chapitres précédents. « L'empire des Incas, dit Humboldt, ressemblait à un grand établissement monastique, dans lequel était prescrit à chaque membre de la congrégation ce qu'il devait faire pour le bien commun. Un gouvernement théocratique et guerrier, tout en favorisant le progrès de l'industrie, les travaux publics et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravait le développement des facultés individuelles.

« Il y avait une aisance générale et peu de bonheur privé, plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie ; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies. Un esprit d'ordre qui réglait minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie, et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère.

« Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avaient étouffé le germe de la liberté individuelle ; et le fondateur de l'empire du Cuzco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avait réduits à l'état de simples machines. »

Mais si cette égalité a existé d'une façon si complète, comment expliquer une série d'affirmations qui sont en contradiction absolue avec cet état de choses?

Selon Garcilaso et tous les autres historiens, les Péruviens, sous les Incas, étaient une nation guerrière. Or, dans la lutte, la valeur même donne des grades qu'il est de l'intérêt d'un chef d'État de confirmer : qui dit grades dit inégalité.

Les Incas avaient le droit de choisir parmi les vierges les plus belles du pays celles qui leur plaisaient, les enfants issus de la couche royale étaient

[1] Humboldt, *Vues des Cordillères*, introduction, p. 140.

privilégiés, de sang noble : qui dit noblesse dit inégalité. Les enfants du souverain, les guerriers, les prêtres, les administrateurs avaient des privilèges : qui dit privilège dit inégalité. C'est donc dans l'œuvre même des auteurs du seizième siècle, c'est dans les paroles qu'ils ont écrites, dans les faits qu'ils racontent en dehors de tous les faits qu'on peut encore constater aujourd'hui, que l'on peut trouver une contradiction surprenante avec leur synthèse sur l'état de la civilisation péruvienne.

Nous avons, dans un travail antérieur[1], résumé les principales données de cet état social, et cette étude préparatoire nous a conduit à rétablir le code incasique que, d'après les historiens de la conquête, les souverains du Tahuantin-Suyu auraient imposé à leurs peuples. Le résumé de ce code prouverait que, relativement au nombre total des habitants du Pérou, le nombre des privilèges et des privilégiés est presque réduit à néant ; que tous, privilégiés ou non, sont égaux devant la loi ; que la presque totalité de la nation jouit de l'égalité absolue des biens, des conditions et des droits.

L'égalité paraîtrait donc rigoureusement appliquée comme un principe absolu. Pour empêcher le développement de l'ambition, on n'aurait attaché aucun bénéfice, mais une lourde responsabilité aux charges publiques. Pour étouffer la richesse mobilière, on aurait laissé ignorer le numéraire, et empêché tout échange et par suite tout commerce. Pour supprimer la richesse immobilière, la loi aurait prononcé l'inaliénabilité des biens, transformant la propriété en bail à vie. D'après cette disposition du code, tout individu étant doté par l'État et non par ses parents, le principe de l'hérédité aurait été aboli.

L'abolition de cette loi fondamentale des codes anciens et modernes est la base de la législation *égalitaire* que le *historiador de la conquista* prétend avoir observé dans le pays. Le riche ayant plus de ressources que le pauvre, il serait inique, dit le législateur incasique, selon son commentateur espagnol, d'admettre que tel individu, fils d'un père laborieux, ait dès sa naissance plus de chances de succès que tel autre, enfant d'un père paresseux ou malheureux. La loi égalitaire n'accorde donc pas au travailleur le droit de disposer librement, pendant la durée de la vie, ou après sa mort, du bien acquis par ses efforts. Or l'exercice de ce droit seul donne au commun des mortels ces sentiments humains qu'on appelle l'amour de la patrie, l'amour paternel, l'amour du travail. Le résultat des travaux forcés ne saurait être comparé à celui des travaux accomplis sous l'aiguillon de l'ambition.

[1] *Essai sur les institutions politiques, religieuses, sociales et économiques de l'empire des Incas*. Paris, Maisonneuve, 1874.

En qualifiant du terme judiciaire de *travaux forcés* la tâche des Quichuas, nous restons dans les limites de la stricte vérité. La place, l'heure, la durée et la nature du travail paraissent en effet assignées à chaque individu.

Travailler avec indolence est considéré comme un crime, s'éloigner de la place indiquée comme un crime capital.

Le travail est sans doute l'essence même de l'existence humaine. Mais, si l'homme doit appliquer l'intelligence au travail, il faut qu'il puisse conduire librement des entreprises librement choisies.

Or le code incasique tel qu'il nous a été transmis serait la négation du libre arbitre, et il aurait créé par suite des existences parfaitement déterminées, mais sans but appréciable.

D'après ces données acceptées avec une entière bonne foi, aucune région ethnographique n'aurait paru aussi bien définie que l'ancien Pérou. Aucune n'aurait offert ce caractère frappant d'originalité et de bizarrerie ; nulle part la nature humaine n'aurait été plus factice, plus conventionnelle. Rien n'aurait brisé l'élan de l'homme, rien n'aurait avili ses instincts, annihilé sa volonté, comme le communisme paisible que l'on dit y avoir régné en maître. Ne pouvant pas élever le niveau, il aurait rapetissé et enchaîné une nature généreuse, il aurait anéanti l'initiative. Avec la prétention d'établir un niveau moyen, il aurait abouti au niveau infime, à la dégradation complète, à l'extinction du feu sacré.

Voilà donc l'image qui, depuis tantôt quatre siècles, reproduite avec d'insignifiantes variantes et avec plus ou moins d'intensité de couleurs, selon le génie des auteurs, par les hommes du seizième siècle qui ont vu, par les hommes des siècles suivants qui ont entendu dire, se présente et se grave peu à peu dans l'imagination de ceux qui s'occupent de cette question.

Ce sont là les idées qu'apporte au Pérou l'explorateur scientifique. — Il est naturel que les études qu'il fera sur les lieux appuieront et développeront ces données. Il y trouvera des preuves nouvelles de ce socialisme réalisé; il y découvrira les traces de cette égalité établie sur la plus vaste échelle, et, dans la plus vaste acception du terme, l'utopie devenue réalité.

Arrivé au bout de notre pérégrination à travers le pays, après avoir vu revivre les anciens Péruviens pour ainsi dire de leur vie intime et de leur vie publique, après avoir descendu et remonté tant de fois les nombreux gradins de l'échelle sociale, depuis l'être qui ne dispose que de sa misère jusqu'au puissant monarque, on est amené à concevoir du passé péruvien une image tellement différente de celle que l'historien du seizième

siècle en a retracée, que l'on est forcément conduit à se dire que les ruines ne sauraient mentir et que ce sont bien certainement les historiens qui se sont trompés.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux tous les éléments de la vie de cet individu et de ce peuple. Nous n'avons plus guère à attendre que le travail de l'anthropologiste, qui déchiffrera, sur le crâne, les grandes lignes de ses aptitudes, et qui reconnaîtra dans ses ossements les degrés de sa force. Nous connaissons désormais les éléments d'une résurrection de ce monde disparu.

On a relevé Rome, on a rebâti Athènes, on a réédifié Carthage, on a reconstitué tous ces mondes; il n'y a plus de doute sur la vérité du tableau et plus d'étonnement, plus de scepticisme de la part du lecteur à qui on a dépeint ces civilisations grandioses. Qu'on fasse le même travail pour un peuple américain, les sceptiques prennent aussitôt la parole, et vous disent qu'il est connu que Pizarro a vaincu des barbares; ils vous rappellent qu'on ne connaît rien du passé, et, lorsqu'on essaie, comme nous l'avons fait, de leur retracer cette vie, lorsqu'on tente de leur faire traverser cette place publique pleine de mouvement, lorsqu'on les amène dans ces sanctuaires où trône une puissante et bienveillante divinité, lorsqu'ils assistent au défilé de ces armées puissantes, lorsque enfin on les conduit au pied de ce siège en granit sur lequel, en son auguste majesté, repose le maître de ce monde, moteur de cette énorme machine administrative, chef de cette puissante hiérarchie, ils écoutent, et d'un sourire d'incrédulité ils croient faire justice d'un pareil tableau.

Eh bien, ce tableau n'est pas de fantaisie, cette œuvre n'est point une œuvre d'imagination, cette peinture n'est point due à l'illusion : c'est une mosaïque reconstituée; elle n'est point complète encore, mais déjà on devine sa majesté, sa beauté. Nous demandons à tous ceux qui ont feuilleté ce livre, qui ont vérifié les photographies, mesuré avec nous les plans des palais et des villes, si nous avons exagéré la grandeur des forteresses, les dimensions des temples et des maisons, le goût des vêtements, la richesse des bijoux, la variété des ustensiles; nous demandons à tous ceux qui voient le descendant abâtardi de ces hommes, si sa laideur peut prouver que ses ancêtres n'étaient pas beaux. Non certes, car dans les traits nobles de telle œuvre sculpturale, on reconnaît encore le type moderne sans les mélanges qui l'avilissent, le ravalent, le déforment. Non, nous n'avons rien inventé dans cette reconstitution, nous n'avons point fait de roman; nous avons fait œuvre d'archéologue; nous avons ramassé, trié et mis en place les vestiges épars. Nous tenons donc le tableau que nous venons de dérouler pour vrai, nous le donnons pour vrai, et pour

vrai le tiendront ceux qui nous auront lu, et à plus forte raison ceux qui, après nous, parcourront le pays, le fouilleront et en complèteront la découverte maintenant commencée.

Peut-être même sommes-nous resté au-dessous de la vérité. Nous avons présenté ces armées par milliers, par milliers encore ceux qui s'agitent sur les places publiques. Lorsque la découverte du Pérou sera terminée, nous verrons qu'il aurait peut-être fallu compter par centaines de mille et que cette nation se chiffrait par dizaines de millions, car il ne faut point oublier que l'homme qui a tenté cette reconstitution n'a parcouru le pays que pendant deux ans; que, pour étudier des œuvres qu'on a mis des siècles à édifier et d'autres siècles à détruire, il n'a souvent eu que peu de jours; que, pour déterrer des momies enfouies depuis les temps les plus reculés, il n'a disposé que des bras d'une demi-douzaine d'ouvriers superstitieux. Non, il ne s'illusionne point sur la grandeur de l'œuvre qui reste à faire, la surface du Pérou n'est pas encore explorée à l'heure qu'il est, tout le monde le sait; eh bien, le Pérou souterrain, dix fois plus peuplé de morts que ne l'est cette région de vivants, reste presque tout entier à découvrir. Et pas plus qu'une fresque de Pompéi, pour être authentique, ne fait deviner toute la grandeur de l'empire romain, la peinture que nous venons de retracer de l'empire des Incas, pour être sincère et exacte, ne saurait donner une image de ce qu'était ce monde qu'on appelait *nouveau* et qu'à juste titre on pourrait appeler encore inconnu.

Quelle est donc la raison de cette contradiction générale et des contradictions de détail entre l'histoire déjà faite et l'archéologie naissante du Pérou? Elle s'explique par le but des historiens de la conquête.

Ces historiens, fanatiques de naissance, prêtres par vocation, diplomates par intuition, politiques par habitude et classe dirigeante par éducation, n'auraient-ils jamais conçu l'idée hardie de fonder une société selon leur idéal, de modeler l'homme sur leur conception de l'être humain, une société dont ils auraient été les maîtres absolus, l'individu étant leur chose, une société entourée de barrières infranchissables au dedans comme au dehors, ne connaissant que leur doctrine, ne s'imprégnant que de leurs idées, travaillant sans chercher la richesse qui détruit l'humilité, ne se considérant point comme propriétaire des biens de la terre, mais comme usufruitière, l'univers étant au Maître invisible? N'auraient-ils jamais essayé de mettre cette idée en pratique? N'auraient-ils pas, l'Europe étant trop avancée en civilisation, trop entraînée dans l'irrésistible courant du développement général, cherché un terrain nouveau pour la réalisation de ce projet?

N'auraient-ils pas compris que cette société, avec ses lois d'une application difficile, avec ses coutumes contraires aux penchants de la nature humaine, avec son despotisme absolu aux allures paternelles, paraîtrait tout d'abord d'une création impossible, peut-être révoltante? Certes, il y avait un intérêt majeur à faire voir à l'humanité surprise que le nouvel ordre de choses n'était pas de nouvelle création, qu'il n'avait pas germé dans le cerveau de quelques hommes de théorie, qu'il ne présentait pas les caractères d'un rêve, mais bien les traits exacts d'un grand passé disparu sans être oublié.

Alors on a créé toute une histoire dans un cadre connu et sincèrement décrit : le monde des Andes. On a conservé les noms historiques entourés d'un respect séculaire, et on a prêté aux personnages des actes et des paroles utiles à la création nouvelle.

Ce livre du passé fut écrit de façon à ce que, lu par le moins convaincu des indigènes, il lui apprît que l'égalitarisme auquel on le destinait était bien l'héritage de l'Inca; que sa pauvreté et l'impossibilité d'en sortir était bien le sort que son maître autochthone lui avait assigné de tout temps; que les œuvres de servage pour des travaux d'utilité publique qu'on lui infligerait avaient été toujours le devoir de sa race; que les dîmes dont on le chargerait étaient un bienfait, d'autant plus que jadis la dîme avait constitué les deux tiers de son travail !

Le passé des contrées péruviennes devait se présenter ainsi comme la reprise d'anciennes et de vénérables traditions, comme un retour vers le bonheur disparu, sorte de reconstitution, sous de nouveaux maîtres, de la société autochthone. Les hommes qui poursuivaient cette démonstration n'étaient et ne pouvaient être des historiens, c'étaient des pamphlétaires politiques d'un génie puissant qui, sur un passé effacé, au lieu de la vérité rétrospective, ont établi, *a priori*, la synthèse d'un avenir à créer.

En écartant dans notre travail le côté religieux, absolument étranger au cadre de nos investigations, nous devons avouer qu'au point de vue politique, ce procédé est d'une hardiesse, nous dirions presque d'une grandeur inimaginable.

Nous n'avons pas à discuter ici la valeur morale des moyens.

Le *conquistador*, comme l'Américain du Nord et comme les conquérants de toutes les époques, signa son acte de prise de possession l'épée à la main; guerrier, l'Espagnol vit dans l'autochthone un ennemi; non élevé, l'aventurier aux instincts sauvages ne se douta pas qu'on pût élever une nation.

Le *padre* seul ne tua guère, car il comprit que tout homme représente une force de travail. Il enseigna toujours et partout le travail et, seul, il

sut en bénéficier. Ses procédés étaient peut-être de mauvaise guerre, mais ils étaient de bonne politique. Il est clair aujourd'hui que le grand tableau prétendu historique était destiné à devenir l'image de l'état social dans l'Amérique méridionale.

On dira avec raison que rien de semblable n'a existé à aucune époque. Suivons la marche d'une société de l'antiquité depuis le moment où elle naît jusqu'au moment où elle meurt, partout l'échelle sociale est solidement établie, d'après les lois dictées par les caractères mêmes de la nature humaine. Partout on voit le souverain, pharaon, empereur, roi ou dictateur, partout enfin la consécration de ce penchant irrésistible de la nature humaine d'affirmer des inégalités sociales.

Mais nulle part ce saut périlleux du néant de la misère à la toute-puissance; nulle part, non pas la majorité, mais la presque totalité de la nation transformée en bêtes domestiques; nulle part, ce travail sans but, affaiblissant la production; cette égalité générale révoltant le bon sens, cette humilité sans opposition, cette sévérité féroce contre le plus humain des péchés, point de départ de la légende juive.

C'est dans les temps modernes que nous trouvons ce phénomène inouï transporté dans le domaine de la réalité : un État régi d'après ces principes, un peuple soumis à ces lois, des individus formés d'après ce modèle. Hier encore on pouvait constater au milieu de notre monde l'existence d'un peuple isolé, entouré de barrières infranchissables. Au milieu d'une société devenue universelle par le commerce, nous trouvions des hommes pauvres, pasteurs et agriculteurs. Au milieu de sociétés vivant d'*argent*, on a pu voir ces hommes former une société sans monnaie. A côté de peuples qui travaillent pour s'enrichir, de nations pleines d'aspirations vers l'indépendance nationale, vers la liberté sous toutes ses formes, vers le bien-être sous toutes ses perspectives, on a pu voir quelques millions d'êtres humblement soumis à un maître qui contrôlait chacun des mouvements individuels et prévenait toute manifestation nationale, esclave en tout et pour tout, subsistant sans bien-être autre que celui qui empêche l'extinction d'une race. Ce pays s'appelle le Paraguay.

Cette région, qui a servi de champs d'expériences dans le domaine des sciences politiques et administratives, se composait de sujets sans aspirations, sans résistance, enrégimentés au travail, d'hommes sans fierté se courbant sous une seule loi : la parole de l'Évangile interprétée par la Compañia.

Pour comprendre l'ethnographie de l'ancien Pérou selon les auteurs des seizième et dix-septième siècles, il faut étudier le Paraguay sous le

sceptre paternellement absolu des Jésuites, ses civilisateurs et ses maîtres, expérimentateurs appartenant tous à l'ordre même qui a écrit l'histoire du Pérou.

L'état social que dépeint l'épopée des Incas, dont la Compañia a si bien su imaginer et faire accepter l'histoire à son avantage, a été transplantée au Paraguay, où elle est devenue une réalité.

Cette réalité, il est vrai, n'a pas duré, car il y a des expériences qui tuent le sujet ou l'expérimentateur, et parfois l'un et l'autre; mais il est constant que ce dernier a résolu, au moins théoriquement, l'un des problèmes les plus difficiles. Pendant quatre siècles, les Jésuites ont si bien accrédité cette histoire factice, qu'aujourd'hui l'étude la plus sincère des ruines qui subsistent, que les preuves les plus nombreuses, les plus éclatantes, ne pourront que lentement et peut-être difficilement faire revenir l'opinion des savants sur une série de faits considérés comme acquis; et, chose curieuse, la vérité indiscutable, comparée à une histoire forgée, apparaît comme une hypothèse hasardée à côté d'un axiome.

Lorsqu'on voudra vérifier comme nous venons de le faire toutes les assertions des chroniqueurs de l'époque et de leurs successeurs, on se rendra compte des erreurs qui se sont glissées dans les éléments de la connaissance de l'Amérique; on verra comment les études ont constamment tourné dans un cercle vicieux au lieu de suivre une marche ascendante, et comment la science américaine, qui a pour point de départ un *roman*, n'a su prendre jusqu'à ce jour la grande allure qui convient à l'histoire de l'humanité.

QUELQUES NOTIONS

SUR LE LANGAGE ÉCRIT

CHEZ LES ANCIENS PÉRUVIENS

Garcilaso de la Vega prétend dans ses *Commentarios reales* que l'Inca avait interdit l'écriture. Ce fait est à nos yeux l'affirmation la plus absolue de l'ancienne existence, au Pérou, de cet art qui donne un corps à la pensée.

Ce que nous avons dit de l'architecture, nous le dirons de l'écriture. L'homme n'est vraiment maître du terrain que lorsqu'il appose au sol dont il se déclare possesseur le sceau de la prise de possession : le monument ! La pensée ne commence à vivre réellement que le jour où elle quitte la vie nomade de la parole parlée, où elle aussi revêt une forme définitive et occupe un terrain propice à sa culture et à son développement.

Tant que l'homme qui parle ne se sert pas de l'écriture, sa pensée n'a pas encore valu la peine d'être conservée. Dès que, instinctivement, il devine que sa pensée a de la valeur, le moyen de la conserver se présente et lui permet d'accuser la prise de possession d'un domaine dans le monde des idées.

Depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, ceux qui se sont occupés d'études américaines ont pu croire et ont répété que l'Inca défendant l'écriture a été rigoureusement obéi, car on n'a guère retrouvé d'inscriptions au Pérou.

Les archéologues les plus sérieux ont passé une inspection minutieuse des parois des monuments et des tombes, et ils ont été obligés de convenir qu'en un seul point archéologique, Tiahuanaco, il se trouve un nombre restreint, il est vrai, mais très intéressant, de signes qui paraissent à tout observateur être des signes symboliques [1].

[1] Voyez l'admirable travail de M. L. Angrand, *Lettres sur Tiahuanaco* adressées à M. Daly. Ce travail est ce que l'on possède de plus complet et de plus parfait sur cette région capitale du Pérou.

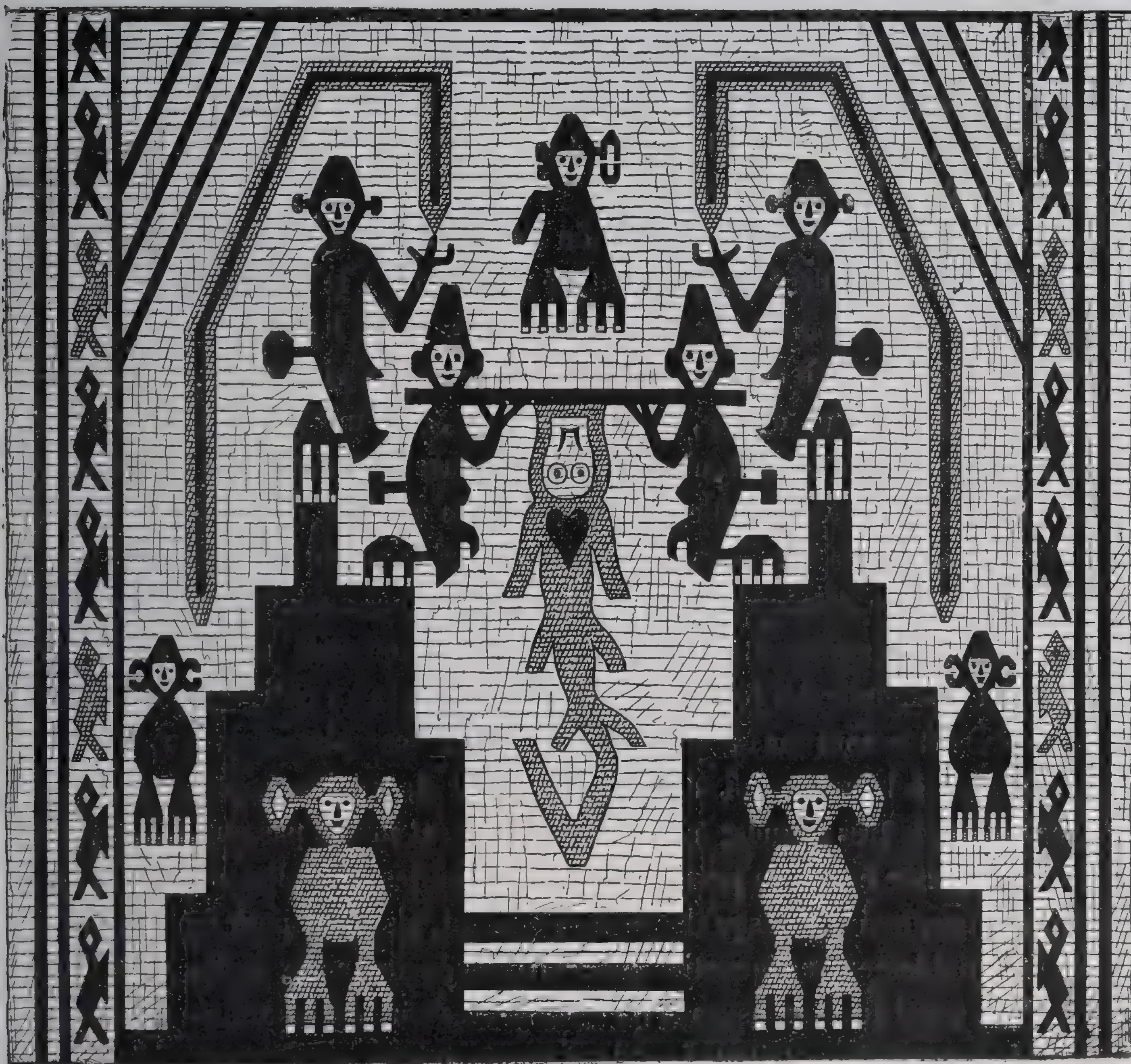
Mais, en dehors de ces quelques signes, gravés dans le porphyre, auxquels on pourrait encore ajouter ceux qu'on observe sur la tête de *Collocollo* et son petit modèle (propriété de M. Léonce Angrand), retrouvé par d'Orbigny, quelques bas-reliefs sur le jambage droit de Vilcas-Huaman, les bas-reliefs de Cabana, de Haras, etc., il est certain qu'il ne subsiste sur les vestiges architectoniques du Pérou aucune inscription proprement dite. Est-ce que cela prouve qu'il n'a pas existé d'écriture? Nous ne le croyons pas.

Nous estimons que les savants qui, par exemple, ont fait des fouilles dans les tombes en cherchant des traces d'écriture ne se sont pas tournés du bon côté. Si, au lieu de gratter inutilement les murs, ils s'étaient tournés du côté de la momie; si, au lieu de déchiqueter les tissus qui la recouvraient, tissus moisis par l'âge, rongés par les sels nitreux, ils avaient tâché de les conserver, ils y auraient peut-être trouvé les traces de la pensée dont ils avaient recherché vainement les vestiges ailleurs.

Les inscriptions en effet existent. Chaque peuple et chaque époque affectionne pour l'inscription une matière plus ou moins solide. Si on voulait juger le mouvement intellectuel de notre époque rien que par les inscriptions sur la pierre ou sur le métal, on n'en aurait guère une idée juste. Nous fixons notre pensée sur le papier, le Péruvien l'inscrivait sur le tissu.

Lorsqu'on se rappelle les lieux où l'on a trouvé les morts, les instruments et les armes qui les accompagnaient, et les vêtements qu'ils portaient, on est forcément conduit à se demander si le vêtement n'est pas en quelque sorte le commentaire de l'état social de l'individu. Rien n'est généralement plus logique et plus commun. Dans notre société du dernier siècle, et même encore aujourd'hui, certains vêtements indiquent certaines fonctions; l'avocat, le professeur, le magistrat, le prêtre, le soldat, sont facilement reconnaissables. Ces vêtements ne donnent pas seulement des renseignements généraux, mais des renseignements de détail. Ainsi en voyant tel soldat, on sait d'abord quel pays il sert, combien d'hommes il a sous ses ordres, combien de chefs il a au-dessus de lui. On sait s'il va généralement à cheval ou à pied, s'il sait bien manier le fusil, le sabre; on sait s'il sait manœuvrer le canon, s'il sait établir un pont. On sait, en outre, en regardant sur sa poitrine, s'il a fait des campagnes, s'il s'y est distingué, etc. Et qu'est-ce qui permet de lire ainsi une partie de l'état social de l'individu sur le vêtement? C'est la couleur du vêtement, c'est la coupe, ce sont les ornements. C'est souvent la coupe de la barbe, chez le marin, la coupe des cheveux, la chaussure même chez certains prêtres. Essayons d'appliquer ce même principe aux Péruviens.

Une étude complète de ces vêtements et de ces étoffes permet de constater qu'ils contiennent des renseignements tout autrement complets qu'un simple uniforme. Cependant l'uniforme social a bien certainement existé au Pérou, la couleur de l'habit a dû indiquer la race; sa coupe, les fonctions ou le métier; les dessins dans la trame, les dessins brodés, les peintures, ont indiqué bien certainement les faits et gestes de l'individu.



Étoffe trouvée à Paramonga.

J'ai trouvé à Paramonga une étoffe sur laquelle sont représentées huit forteresses (les huit forteresses de Paramonga). Entre les forteresses il y a des sortes de ponts; les forts sont à trois gradins, et sur chaque gradin est figurée la représentation d'un homme. Qu'on remarque que l'homme qui se trouve dans la plaine a une autre couleur pour le vêtement et même pour la figure que ceux qui apparaissent sur les différents étages. Ceux qui sont dans la

plaine, au pied même de la forteresse, n'ont pas de bras, ils ont les oreilles très développées. On en peut dire autant de ceux qui paraissent au premier étage; ceux de l'étage suivant sont pourvus de bras, les oreilles sont de taille normale. Sur la plate-forme supérieure, on voit apparaître des individus pourvus de bras; ils ont des oreilles comme ceux du second étage. — Au milieu, nous voyons planer une figurine pourvue d'un bras et d'une seule oreille développée. Le bras est du côté opposé à l'oreille.

Les hommes sans bras sont dépourvus d'armes; ceux du second étage portent à la hauteur de la ceinture une sorte de hachette; ceux de la plate-forme supérieure, un casse-tête; les pieds des individus dépourvus de bras ne reposent pas sur le sol, pendant que ceux du second et du troisième étage touchent la plate-forme.

En se rappelant la conformation de l'endroit même où cette étoffe a été trouvée, le nombre des forts qui y ont été élevés (huit), le terrain marécageux qui empêchait les communications à pied sec entre les forteresses, on ne saurait douter qu'il s'agît d'une représentation de cette région, mais cette représentation n'est pas un dessin, n'est pas un plan, c'est une description, et cette description ne traite pas seulement de la nature de l'endroit et de l'œuvre que l'homme y a élevée, elle indique encore le rôle que l'habitant y a joué.

Un examen attentif prouvera en effet que les fonctions des individus sont indiquées par le développement exagéré des organes au moyen desquels ces fonctions s'accomplissent. D'un autre côté, les organes qui, d'habitude, servent à accomplir des fonctions qui n'échoient pas à l'individu qu'il s'agit de représenter sont ou amoindris ou même complètement supprimés. Ainsi, les éclaireurs qui doivent parcourir la région sont représentés avec des pieds très grands; ces pieds ne reposent même pas sur le sol; ils doivent écouter ce qui se passe, aussi leurs oreilles sont-elles d'une dimension extraordinaire. Lorsqu'ils voient l'ennemi, ils n'ont pour fonction qu'à revenir rapidement au quartier général sans en venir aux mains avec l'adversaire; aussi trouverons-nous que leurs bras ont été complètement supprimés comme des attributs inutiles à ces fonctions.

Les guerriers, au contraire, que nous voyons représentés sur les étages supérieurs, n'ont pas besoin d'entendre de loin, mais d'agir de près; aussi leurs oreilles se trouvent réduites à la grandeur naturelle; en revanche, ils ont des bras et des armes.

La figurine la plus caractéristique, celle qui exprime le mieux cette interprétation originale de la pensée est celle du centre, placée plus haut sur le troisième gradin. Nous croyons y reconnaître le personnage qui, sur le *cerro de la Horca*, avait un double rôle, celui de l'homme d'action du côté de la

terre, celui du surveillant du côté de l'Océan : aussi de ce dernier côté lui trouvons-nous l'attribut de l'éclaireur, et de l'autre l'attribut du guerrier.

Que l'on passe en revue les nombreuses figurations d'hommes sur les différents tissus dont nous avons donné les dessins dans notre travail, et on remarquera que le chef est reconnaissable à un panache qui, pour le décurion, aura deux plumes; pour le centurion, quatre; pour le chef de mille hommes, six; les couleurs des plumes indiquent les fonctions civiles ou militaires. L'exagération de la bouche indique le porte-parole, et ainsi de suite. Bientôt ces organes se détachent complètement du corps, et on retrouve ailleurs, à la place d'un homme à oreilles très développées, tout d'abord une tête à oreilles très grandes et puis la forme des oreilles seule. Il en est de même de la bouche, du bras, de la coiffure. Bientôt, la forme devient conventionnelle et figure, à proprement parler, l'élément d'une écriture idéographique.

De même que le chiffre est la représentation d'une quantité mathématique, la note, d'une quantité musicale, de même que certains signes indiquent une valeur pour des poids et mesures, tous ces signes répondent à des idées et non à des mots, et sont compris par des nations de langues différentes : l'Indien chiffrait la pensée.

Nous chiffrons la partie matérielle de la langue, celle qui est perceptible aux sens; eux, ils chiffraient la partie immatérielle, perceptible à l'entendement. On peut concevoir une écriture qui réponde non à une série anatomique de mots, mosaïque de lettres, mais à un ordre de pensées universel. Il nous semble que le Péruvien était en voie de résoudre ce problème.

Dans cette convention, l'oiseau indique la vélocité, le lion la force, le lion et l'oiseau réunis en une seule figure la force et la vélocité, et, par déduction, le pouvoir; le méandre, la fertilité; la pyramide à gradins, la défense; l'oiseau combiné au méandre, la production rapide; une figure rectangulaire oblongue (la bouche), la parole, le discours; un rond avec une dépression, presque forme du cœur, l'enfant femelle; un rond pourvu d'une petite tige, l'enfant mâle; le rond pourvu de deux tiges, l'homme (ouvrier); le rond pourvu de quatre tiges, le couple marié et le mariage, et ainsi de suite. Tous ces signes se déforment et se simplifient de plus en plus. Passons-les en revue :

Les oiseaux représentés sur l'étoffe (A) sont complètement dessinés; toutes les indications de l'animal s'y retrouvent : le bec, la tête, le corps, les ailes, les pattes et même une houppe sur la tête. Les oiseaux qui se trouvent dans le champ supérieur, du même tissu, en rangées ascendantes, sont déjà d'un dessin beaucoup plus sommaire.

Dans le tissu B, nous verrons les pieds des oiseaux supprimés, et le corps seul et la tête en prendront la place.

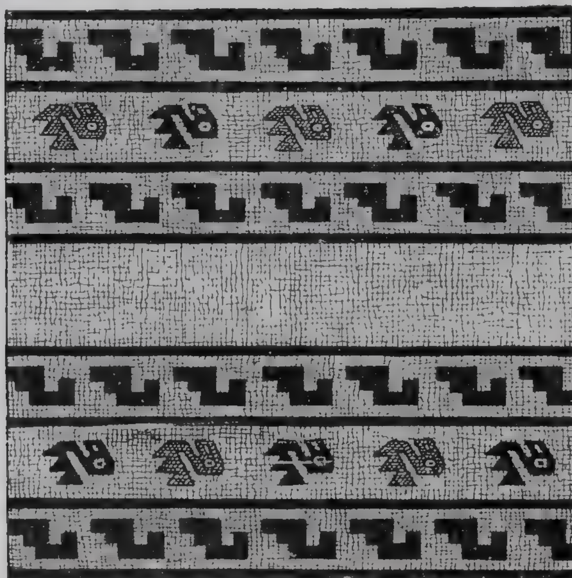
On en peut dire autant des étoffes C et D. Dans tous ces tissus, l'animal



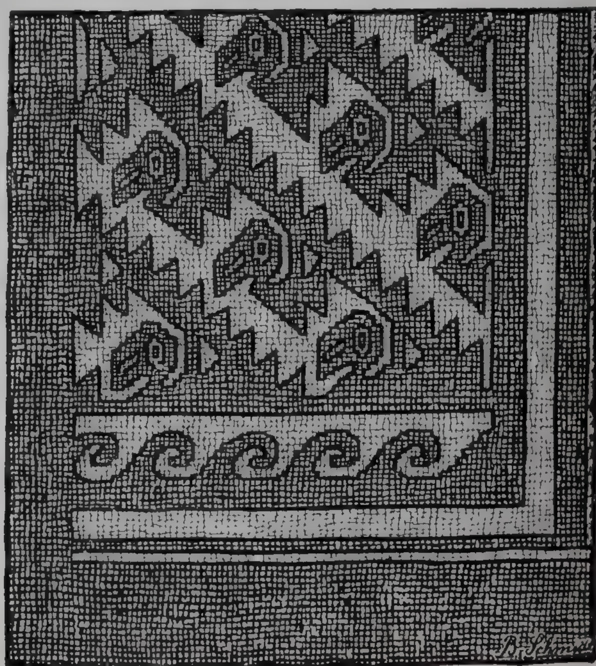
A. — Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)



B. — Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)



C. — Trouvé à Arica. (Réd. au quart.)

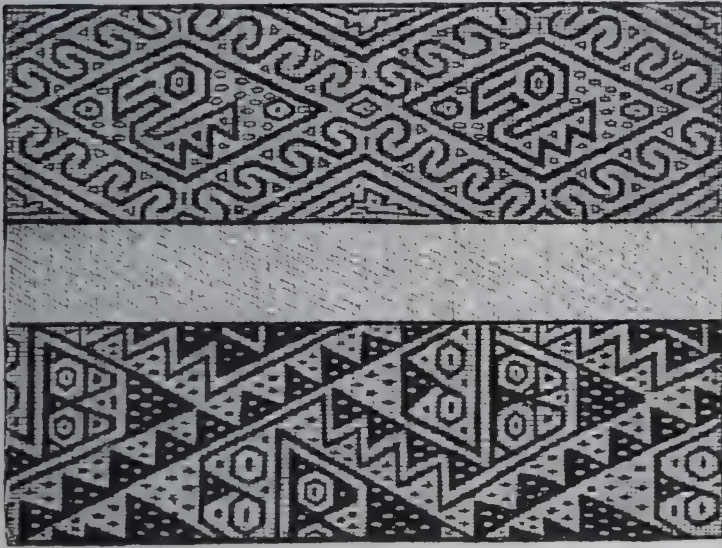


D. — Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)

est encore très reconnaissable, malgré l'indication sommaire et en grande partie conventionnelle du dessin. Dans l'étoffe E, ce dessin devient si peu intelligible, que, pour reconnaître dans le trait qui est sensé représenter un

oiseau, il faut avoir passé par les déformations successives de ces figurations.

On en peut dire autant, à plus forte raison encore, des dessins G et H. Dans le dessin F notamment, on constatera la suppression complète du

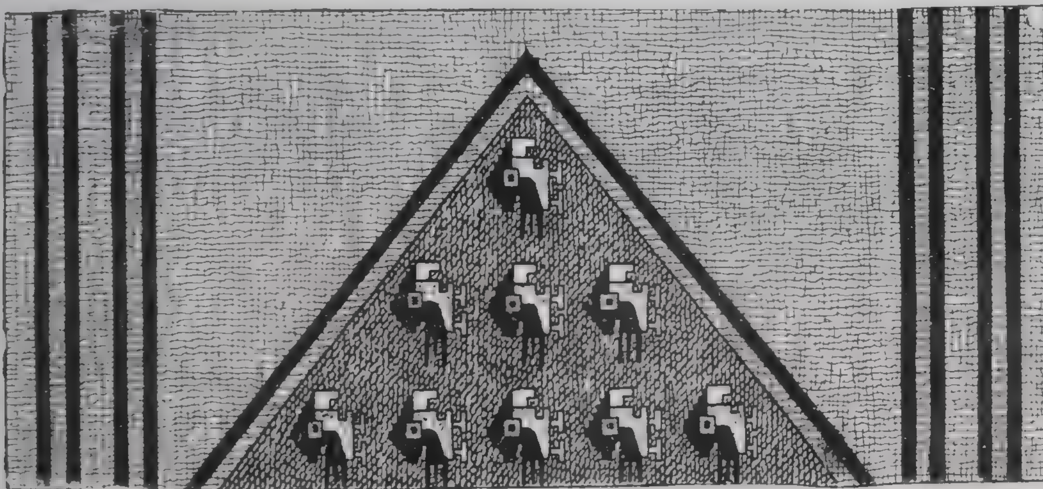


E. — Trouvé à Chimbote. (Réd. au cinquième.)



F. — Trouvé à Chimbote. (Réd. au quart.)

corps de l'animal, à partir du cou, la tête de l'oiseau tenant lieu de l'ensemble. Si nous passons, après ces dessins traitant un animal dans sa



G. — Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)

forme la plus simple, à l'étude des combinaisons auxquelles s'est livré le Péruvien ancien, nous trouvons d'abord l'oiseau doublé, pourvu de deux têtes, de deux corps fondus ensemble et formant un chiffre assez complexe I.

Mais là ne se sont point arrêtés ceux qui chiffraient les différentes qualités qui se rattachaient à l'oiseau.

Ainsi, dans le tissu J, la tête de l'oiseau est attachée à un dessin

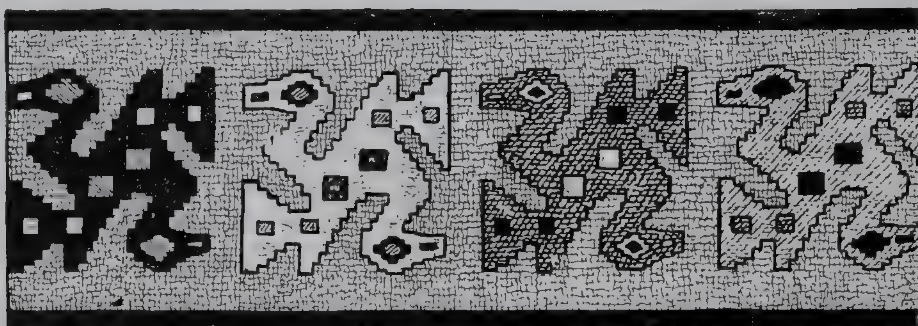
qui, ailleurs, forme le corps pourvu d'une queue puissante de lion.



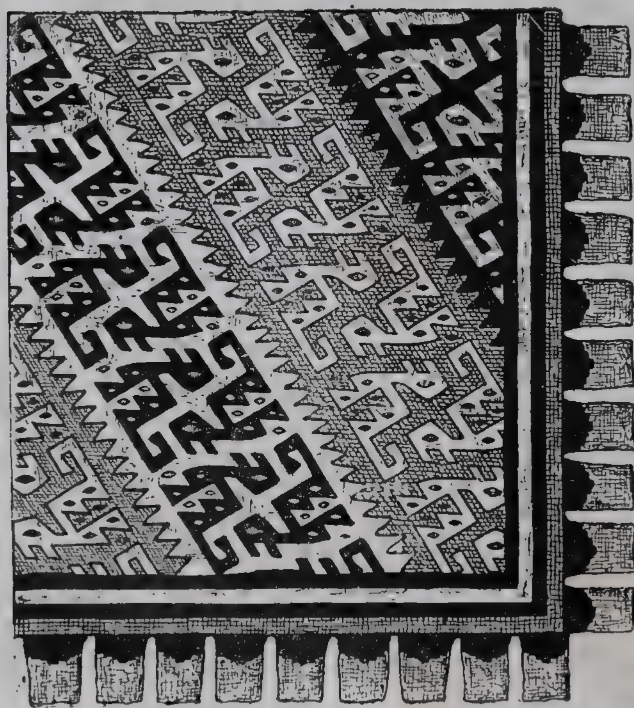
H. — Trouvé à Mollendo. (Réd. au quart.)

Dans la pièce K, la tête de l'oiseau se trouve réunie à une tête de lion, et dans la pièce L, l'oiseau, entièrement dessiné, porte derrière lui une tête complètement dessinée de lion, comme pour indiquer la vélocité entraînant avec elle la force:

Il est intéressant, après toutes ces figurations de l'oiseau, de considérer les dessins qui ornent la partie inférieure du tissu M. Ce dessin, ou plutôt cette arabesque, paraît au premier abord, sans contredit, un chiffre, nous dirions presque le signe phonétique d'une écriture incon-



I. — Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)



J. — Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)

nue. Or un examen attentif permet d'y reconnaître l'oiseau, vu de profil, dessiné en deux sens, et on distinguera alors la tête et l'œil, la houppe, deux ailes dont une est vue de profil, en raccourci, et enfin la queue.

Nous avons rencontré tout à l'heure la combinaison de l'oiseau et du lion ; voyons maintenant, tissu N, la représentation de têtes de lion, vues de face, accouplées. L'indication de cet animal est à la fois plus complète et plus conventionnelle dans le tissu O, où on aperçoit des lions vus de profil et réunis les uns aux autres par des

lignes qui serpentent à travers les champs ménagés par les tisseurs.

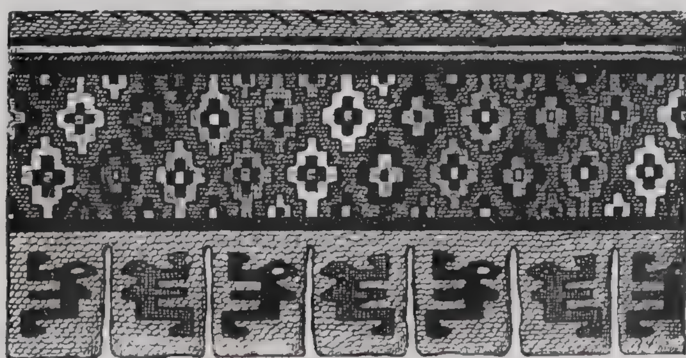
Les méandres qui couvrent les terrains qu'il s'agit d'irriguer se retrouvent dans les tissus.


K. — Trouvé à Santa. (Réd. au tiers.)

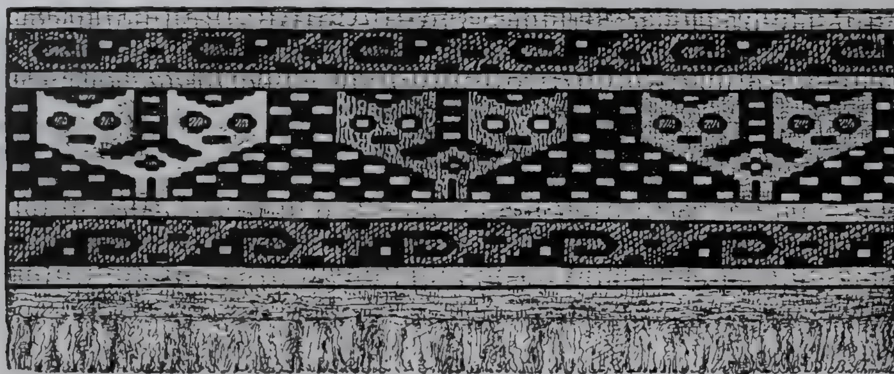
Le dessin le plus complet à cet égard peut être étudié dans le tissu P. Rappelons que, dans le tissu C, ces méandres sont plus sommairement indiqués dans les quatre bandes qui entourent les champs, où se trouvent les oiseaux. Ces méandres s'arrondissent comme les traits d'une écriture de plus en plus cursive et se transforment en arabesques, comme cela a lieu dans le tissu D et dans le tissu Q. Rappelons aussi le tissu E, dans lequel ces méandres encadrent les figurations d'oiseaux, dont nous avons parlé déjà. Des méandres se trouvent combinés avec des têtes d'oiseaux dans le tissu R, où nous observerons pour chaque méandre quatre têtes semblables à celle du tissu F. Le méandre lui-même est souvent orné, ou du moins accompagné d'une série d'indications qui en modifient forcément la signification.


L. — Trouvé à Ancon. (Réd. à la moitié.)

Plaçons, l'un à côté de l'autre, les tissus S et T, et nous verrons au lieu de la ligne simple du méandre, que le dessinateur a indiqué, une série de triangles qui accompagnent le dessin, non interrompu, du méandre S, et de l'arabesque T. On remarquera aussi que, dans l'un et l'autre tissu, la ligne du méandre et de l'arabesque se termine par une tête où les yeux et la bouche sont nettement indiqués.

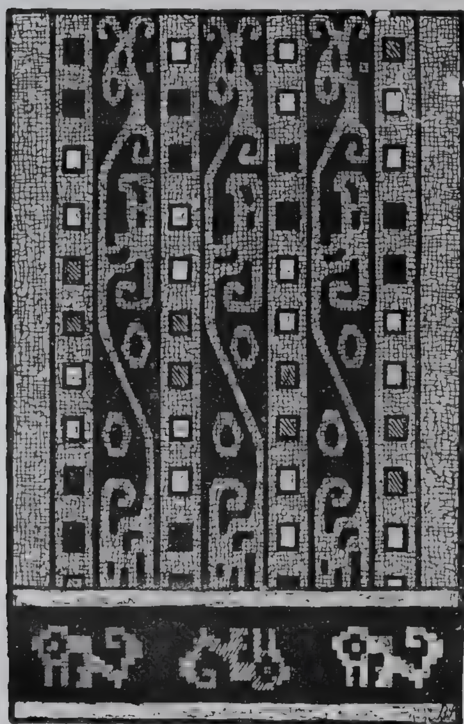

M. — Trouvé à Chancay. (Réd. au tiers.)

Dans le dessin U, nous voyons indiqués, dans le champ central, les gra-

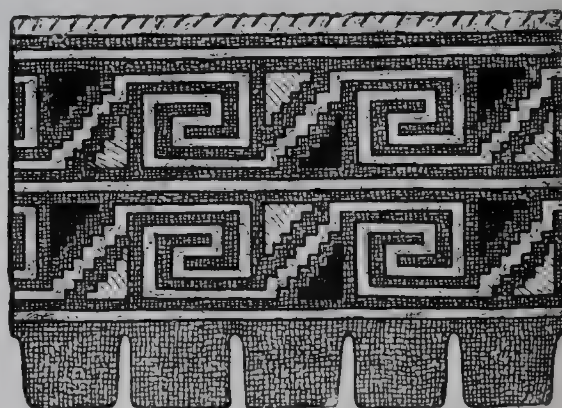


N. — Trouvé à Pachacamac. (Réd. au tiers.)

dins auxquels le pays des Indiens devait en partie sa fertilité. Dans les tissus V, X et Z, nous voyons réunis une série de signes précédemment étudiés.

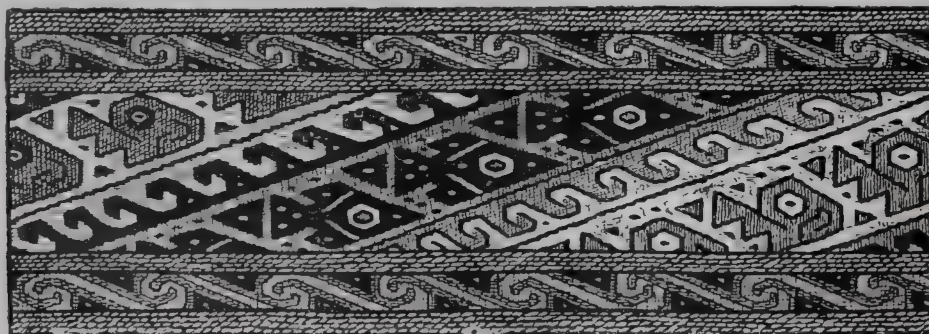


O. — Trouvé à Santa. (Réd. au tiers.)



P. — Trouvé à Pachacamac. (Réd. au quart.)

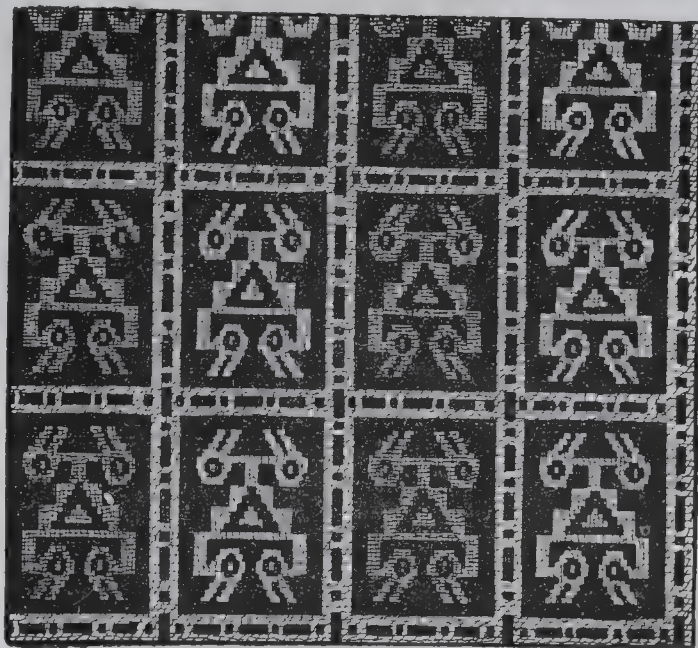
Ainsi, il est intéressant de voir, sur le tissu V, rien moins que trois doubles séries de têtes de lion, sans parler des autres signes, disposés de façon que les



Q. — Trouvé à Matalechusa. (Réd. au tiers.)

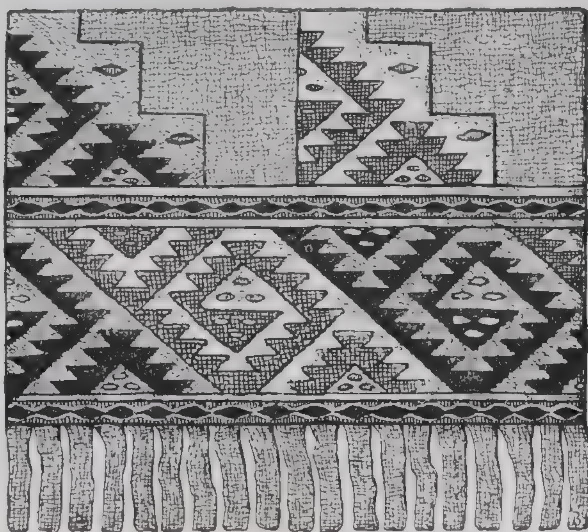
espaces mêmes, entre les formes des félins, figurent des têtes de lion, des-

sinées dans le sens inverse. Dans le tissu X, nous voyons le méandre, le canal d'irrigation, le jardin tracés avec goût. Dans le tissu Z, l'arabesque, ornée des séries de triangles que nous avons déjà mentionnées, pourvues chacune de sept yeux et transformées par des pattes en des signes qui, au premier abord, semblent être des oiseaux, vient clore cette série qui est, en effet, infiniment considérable, et qui pourra un jour fournir un des principaux éléments d'étude ethnographique du passé péruvien.



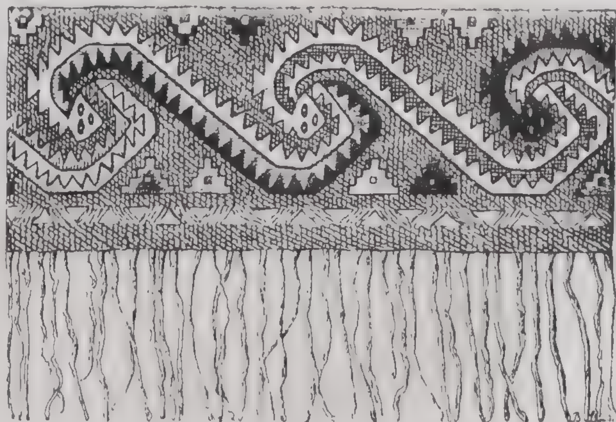
R. — Trouvé à Chancay. (Grand. natur.)

Les inscriptions funéraires dont nous avons retrouvé de nombreux spécimens à Ancon, à Chancay, à Santa, à Trujillo, apporteront eux aussi des données précieuses.



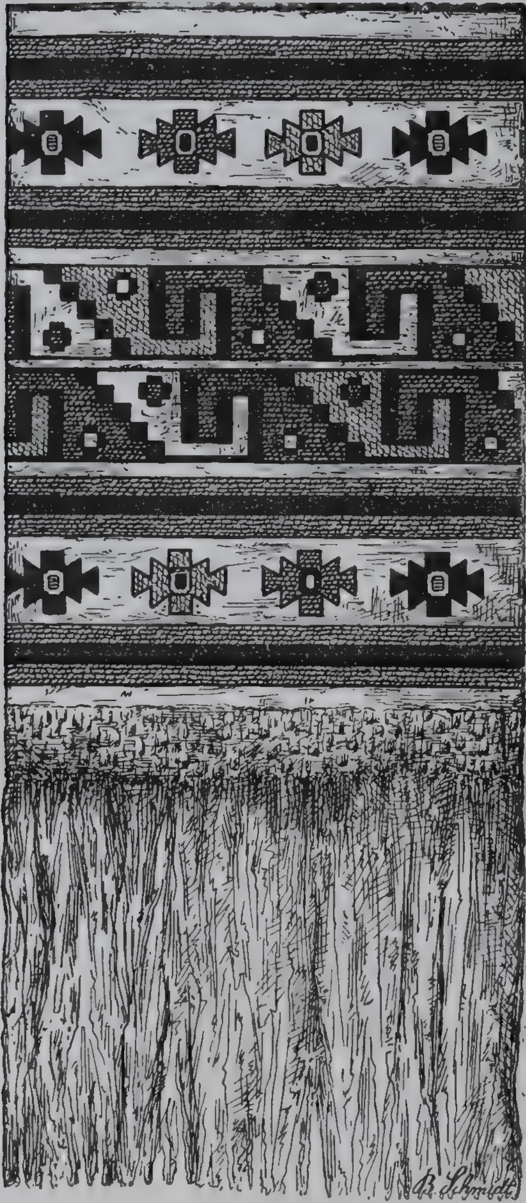
S. — Trouvé à Ancon. (Réd. à la moitié.)

Nous en donnons des spécimens disposés de telle façon, qu'on remarque la disparition successive du dessin remplacé par le signe conventionnel. Ainsi, le tissu représentant un homme à la tête aplatie, aux oreilles exagérées, au pouce de la main droite trop développé (*a*), constitue, à côté de telle autre inscription d'Ancon (*b*) avec ses peintures grossières, une sorte de calligraphie dans laquelle toutes les lettres seraient tracées avec la plus grande attention, tandis que, dans le dernier, tout devient cursif. On en peut dire autant de cette belle étoffe ou de l'inscription funéraire (*c*) trouvée au même endroit. Arrêtons-nous à une pièce trouvée à Mansiche, près de Trujillo, sur laquelle

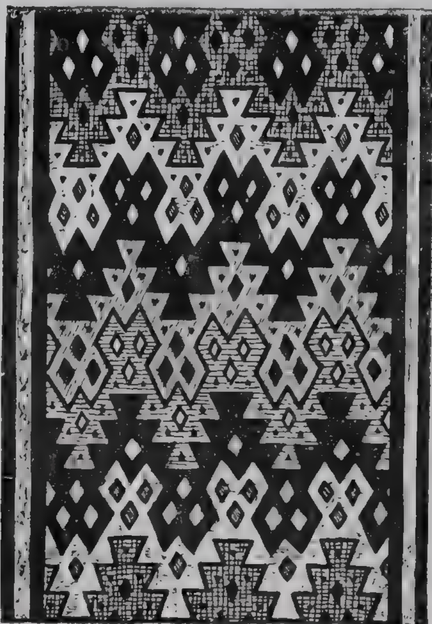


T. — Trouvé à Tambuinga. (Réd. à la moitié.)

on constate une série de figurations assez irrégulières et qui semblent avoir été faites à plaisir.

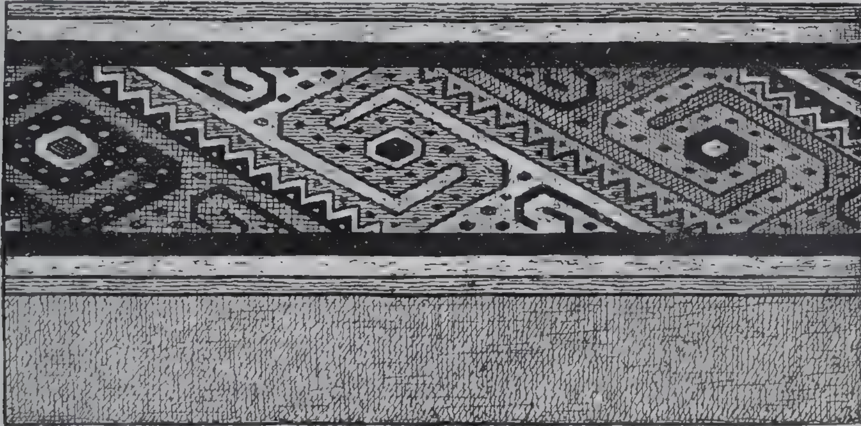

U. — Trouvé à Moche. (Réd. à la moitié.)

Il n'en est pourtant rien. Car nous y retrouvons tous les éléments descriptifs de la vie de l'individu dont cette pièce contient en quelque sorte la biographie : il était chef de sang royal (voy. le panache rouge à cinq plumes doubles); il commandait à une tribu entière; il avait le commandement militaire (voy. la massue qu'il tient dans la main droite); il avait pris part à trois batailles (voy. les trois bras qui ont trois fois prouvé sa force); il était juge dans son district (voy. le signe du porte-parole qui se trouve au centre); il avait au-dessous de lui quatre juges (voy. les quatre signes de porte-parole dans les coins); il avait, pendant son administration, irrigué le pays (voy. le méandre qui entoure les dessins); et il avait élevé de grandes constructions (voy. les damiers entourant les méandres). Il s'était adonné, en dehors de tout cela, à l'élève du bétail (voy. les indications de lamas); il a vécu pendant quarante-deux ans (voy. les raies qui indiquent ainsi les années comme les anneaux indiquent l'âge de l'arbre); il avait eu cinq enfants, trois garçons et deux filles, indiqués par les gouttelettes de sperme. Telle est la vie de cet individu écrite par le procédé idéographique sur une planchette qu'au premier abord on prendrait tout au plus pour une fantaisie d'un peintre enfantin.


V. — Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)

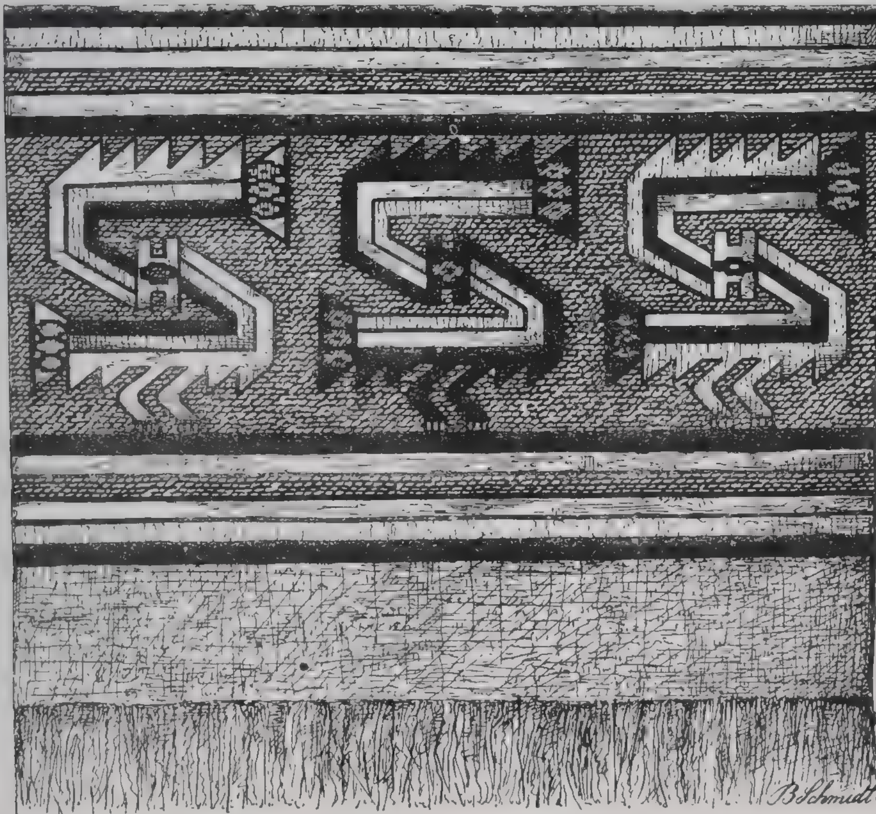
L'arrivée des Espagnols semble avoir arrêté ce mouvement civilisateur. En effet, nous avons trouvé à Ancon des

inscriptions funéraires datant certainement d'une époque postérieure à la conquête et qui sont infiniment moins explicites; il y a eu dans l'art d'écrire un mouvement rétrograde très prononcé.



X. — Trouvé à Chimbote. (Réd. au tiers.)

Que l'on considère, à côté de la dernière inscription funéraire que nous avons décrite, celle qui représente un individu portant une croix à une

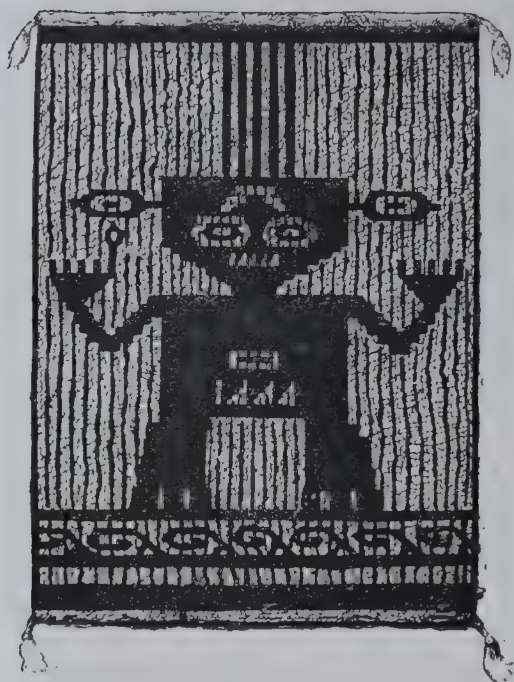


Z. — Trouvé à Santa. (Réd. au tiers.)

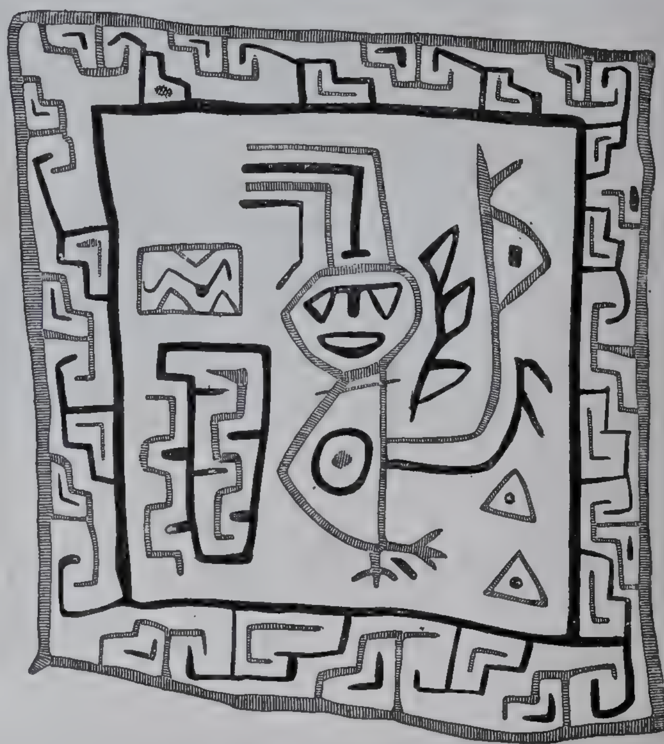
main et une sorte de fourchette à l'autre, et on verra comment, du chiffre, on est revenu à la figuration complète, au portrait primitif.

Cela ressort d'une façon plus évidente encore de la pièce que nous avons

découverte dans une tombe, également à Ancon, et dans laquelle on peut voir, représentés dans le tissu, trois hommes qui figurent, d'une façon incontestable les trois races qui, peu de temps après la conquête, habitaient



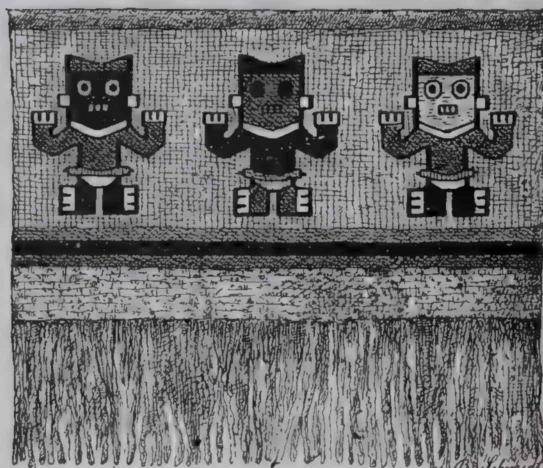
a. — Trouvé à Moche. (Réd. au quart.)



b. — Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)



Trouvé à Ancon. (Réd. au tiers.)



Trouvé à Ancon. (Réd. au quart.)

ce sol : les Indiens, les noirs, les blancs. Ce fait devient encore plus frappant dans l'original même de l'étoffe où les figures des trois individus sont noire, brune et blanche.

Cependant, en vertu du principe immuable du progrès des races, de pauvres Indiens, auxquels personne n'a enseigné aucun élément de

science, sont revenus sur leurs pas, ils ont ressaisi le bout flottant du fil violemment déchiré au seizième siècle, et dans les endroits les plus



c. — Trouvé à Ancon (Réd.. au quart.)



Trouvé à Ancon. (Réd. au cinquième.)



Trouvé à Mansiche. (Réduct. au cinquième.)



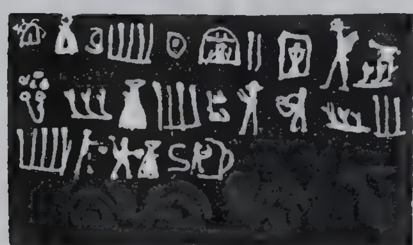
Trouvé à Ancon.
(Réd. au sixième.)

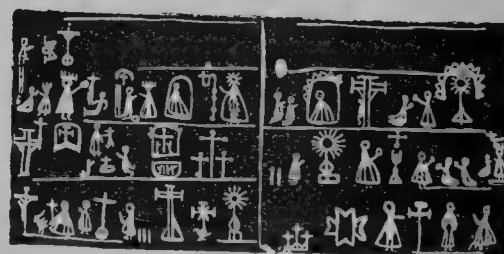
reculés du Pérou, dans la vallée de Paucartambo, dans les pays perdus de la Bolivie, à Sicasica, nous avons retrouvé l'histoire de la passion du Christ écrite dans ce même système idéographique que les

Indiens d'Ancon et du nord de la côte ont connu avant la conquête.

Ces dessins, découverts à Sicasica, sont faits au pinceau (probablement





Trouvé à Sicasica. (Réd. au cinquième),

en plumes d'oiseaux), sur un tissu extrêmement ferme et qu'on avait

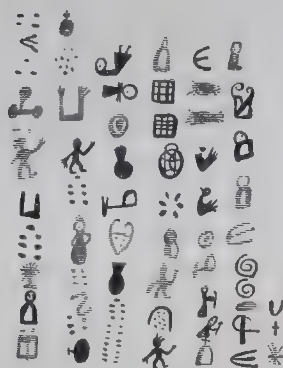


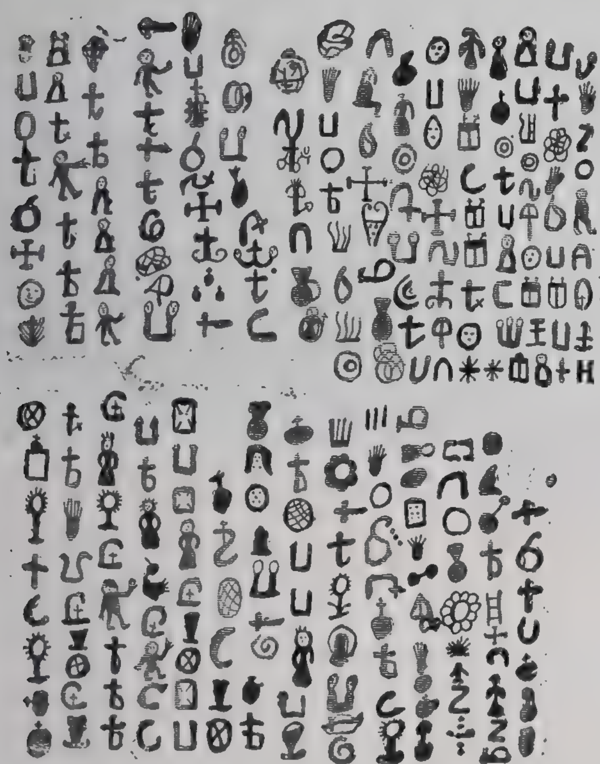

Trouvé à Paucartambo. (Réd. au cinquième.)

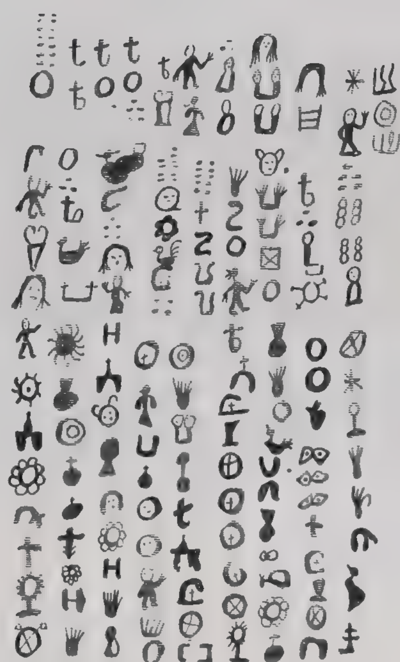
trempé préalablement, d'après un procédé fort en usage chez nous, dans un mélange de gomme et de farine de mandioc (véritable amidon). Ce tissu

est d'un brun foncé et les dessins sont d'un rouge très vif [1]. Quant à la seconde série, celle qui a été retrouvée à Paucartambo [2], elle est écrite d'après









Trouvé à Paucartambo. (Réd. au cinquième.)

un système analogue, sur du vieux papier de Hollande, qui est encore aujourd'hui en assez bon état. Les dessins sont rouges et bleus.

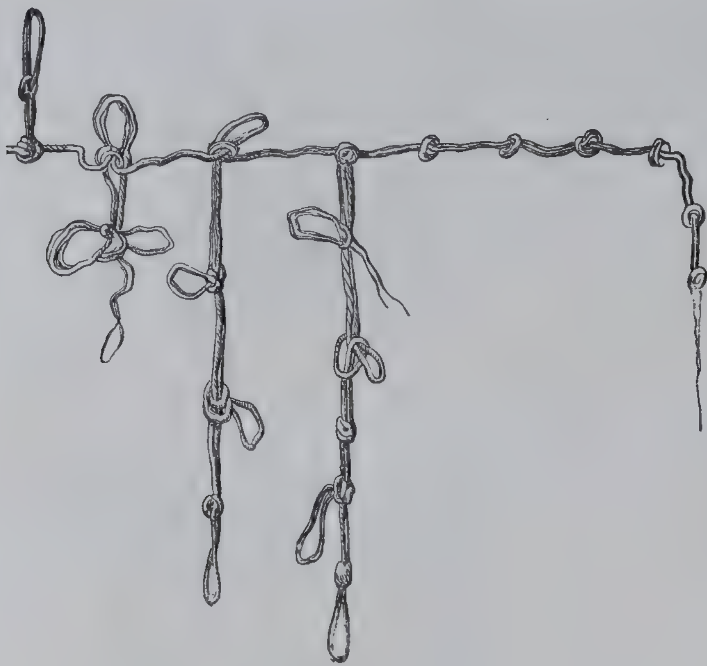
Nous trouvons, dans Acosta [3], l'indication de peintures hiéroglyphi-

[1] Cette pièce se trouve au musée de la Paz.

[2] Cette pièce se trouve dans le musée du Cuzco.

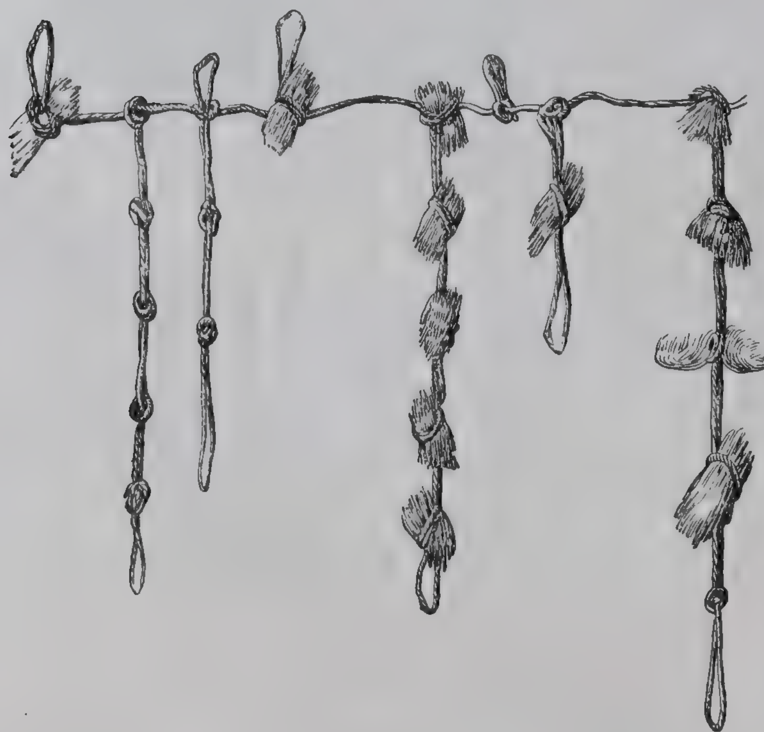
[3] Acosta, *Hist. nat. de las Indias*, lib. VI, cap. VIII, p. 266, 1591.

ques; mais, à côté de cette vague affirmation, nous voyons aussitôt paraître la vieille légende des *quipos*. « Pour les différentes affaires de guerre, » dit cet auteur, « de gouvernement, de tributs, de cérémonies, il y avait divers *quipos*, et dans chaque paquet de ceux-ci beaucoup de nœuds et de fils attachés : rouges, verts, bleus, blancs, et autant de différences que nous en trouvons dans nos vingt-quatre lettres, en les plaçant de diverses manières pour en tirer une si grande quantité de sons; de même les Indiens tiraient de leurs nœuds et de leurs couleurs un grand nombre de significations de choses. »



Quipos, trouvés à Paramonga. (Réd. au tiers.)

D'Orbigny ajoute : « On voit qu'ils ne se servaient pas des *quipos* seulement comme série de nombre, mais comme annales historiques[1]. »



Quipos, trouvés à Paramonga. (Réd. au tiers.)

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de voir dans le système des *quipos* un art si perfectionné. On y a voulu voir ce qui n'y a jamais existé.

C'était un système de comptabilité assez ingénieux, mais primitif; il se réduisait à une méthode d'addition et de multiplication. Il y a des fils de différentes couleurs. Chaque couleur présente un objet constituant un élément des contributions générales.

Le décurion a dix *quipos*, chacun représentant un contribuable. Il marque

[1] Voyez Garcilaso, *Comment. real.*, p. 26-32. Les dictionnaires écrivent *quibus*. « Des hommes

par des nœuds les quantités de maïs, par exemple, que chacun des dix individus doit lui remettre. Le nœud dans le fil jaune, un sac de maïs ; dans le fil brun, un sac de pommes de terre, etc.

Chez le centurion, on résume le travail de comptabilité partielle.

Chez le gouverneur d'une province, on résume les renseignements du centurion, et ainsi de suite.

Plusieurs passages des auteurs les plus autorisés justifient notre façon d'interpréter les *quipos*[1].

Ce qui appuie surtout notre manière de voir, ce sont les compteurs en pierre que nous avons retrouvés à Huandoval, près du mont Chucana, à Cabana et à Urcon, et qui ont dû exister en bien d'autres endroits encore. Ces compteurs reposent sur un principe d'addition et de multiplication semblable à celui que nous avons indiqué pour les *quipos*.

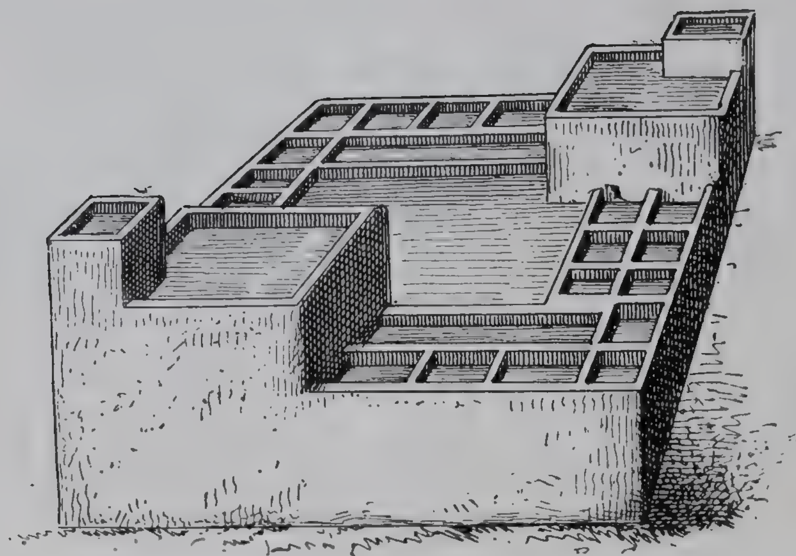
Ces compteurs étaient disposés en plusieurs étages; dans l'étage inférieur on remarque des champs de différentes grandeurs. La comptabilité s'y faisait avec des fèves ou avec des cailloux de toutes couleurs. Le caillou marquant une unité dans le plus petit champ doublait de valeur dans un champ plus grand, triplait dans le champ central, sextuplait dans le premier étage et avait douze fois sa valeur sur la plate-forme supérieure. La couleur des fèves ou des graines indiquait ou la tribu ou la nature du produit, et l'on voit que la comptabilité ou, si l'on veut, la statistique ne changeait guère de principe, malgré les différences apparentes des appareils employés.

Tels sont les résultats de nos observations sur l'écriture et l'arithmétique chez les autochthones. Jusqu'à ce jour on a vaguement indiqué comme une légende l'existence d'une écriture symbolique, nous venons affirmer que cette écriture a existé, nous en analysons les caractères généraux, nous en donnons la clef. Si, d'un autre côté, on a voulu voir dans les *quipos* les restes d'une écriture ancienne, nous croyons devoir taxer cette affirmation

capables de reproduire les souvenirs de leur histoire au moyen de signes symboliques, et de leurs *quibus*. » (D'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 129.)

[1] Ils s'occupaient même de la statistique annuelle, et les Incas se faisaient, tous les ans, rendre compte du nombre des naissances et des décès. (Garcilaso de la Vega, *Comment. reales de los Incas*, lib. II, cap. XIV, p. 51.) « Le gouvernement le mieux organisé. » (D'Orbigny, *ibid.*, t. I, p. 130. Voy. Garcilaso, *ibid.*, lib. VI, cap. VI, p. 179.) Diego d'Avalos (*Miscellanea austral*, p. 151, 1602), dit qu'il a trouvé chez un vieil Indien un *quibus* que celui-ci avait formé de tout ce qui s'était passé dans sa province pour en rendre compte à l'Inca. *El corregidor tomo y quemo susquentas, y castigo el Indio.* Le corregidor prit et brûla tout après avoir fait châtier l'Indien. C'est ainsi qu'on encourageait l'industrie indigène. En peinture, ils avaient leurs *quibus*, assemblage de nœuds et de fils de diverses couleurs, différemment espacés ou variés dans leurs diverses couleurs, différemment espacés ou variés dans leurs nuances, qui étaient aussi leurs manuscrits les plus usités. (D'Orbigny, *ibid.*, p. 134.)

d'exagération certaine, les *quipos*, de même que les compteurs, ayant un but moins élevé que celui qu'on leur supposait et ne représentant qu'une sorte de moyen mnémotechnique à l'usage des administrateurs et des statisticiens de l'empire du Tahuantin-Suyu.



Compteur trouvé à Chucana.

VOCABULAIRES

QUINCUHA-AYMARA ET CAMPA

En donnant les vocabulaires qui suivent, nous n'avons aucune idée de faire une étude définitive de linguistique, et nous refusons même toute discussion philologique à cet égard. Nous avons recueilli, dans notre voyage, des mots quichuas ou aymaras, comme nous avons recherché et réuni des vases, des statuettes, des spécimens de vêtements, d'étoffes, de chaussures ou de coiffures, parce que ces mots pouvaient concourir à compléter les documents ethnographiques que nous rapportions de notre mission. Lorsque nous ne comprenions pas le sens et la valeur des termes, nous en demandions la traduction en espagnol, à quelque Indien plus intelligent que ses congénères, et nous avons alors fait cette observation curieuse que les termes espagnols correspondants n'étaient pas du pur castillan, mais bien du castillan modifié par les influences des époques et du milieu.

De plus, nous avons donné aux mots une orthographe européenne qui représentait le plus fidèlement possible la prononciation indienne. Nous n'avons été que le miroir reproduisant, sans les modifier, les physionomies qui s'y réfléchissent. Sans doute, nous connaissons et nous approuvons les études qui tendent à établir la phonétique des deux idiomes *quichua* et *aymara*, dont les sons diffèrent essentiellement de ceux de nos langues, mais ce qui nous a empêché d'élever nous-même un système spécial, c'est que notre voyage n'a pas été localisé à une seule région, mais qu'il s'est effectué sur un long espace. Or, à travers les territoires que nous avons parcourus, on parle assurément le quichua; mais, à mesure qu'on descend du nord au sud, la langue se déforme, la prononciation varie, le caractère change si bien, qu'il n'est pas exagéré de dire qu'un habitant de Cajamarca ne saurait converser avec un habitant du pays du Cuzco.

Si l'idiome quichua garde partout ses caractères distinctifs de richesse et de concision, si les mêmes principes président à la construction des mots et des phrases, les dialectes se multiplient et, pour ne citer que les principaux, nous nommerons le *quiteño*, qui est le moins pur, le *lamana*, qui se parle dans le département de la Libertad, le *yunca*, en usage dans le

diocèse de Trujillo, le *chinchasuyu*, employé dans le *cerro de Pasco*, le *cauqui*, dans la province de Yauyos, le *calchuqui*, dans le Tucuman, et le *cuzqueño*, dans les départements du Cuzco.

Nous ne prétendons pas ici discuter la valeur de ces différents dialectes, nous en constatons seulement l'existence, et nous disons qu'une même phonétique ne saurait s'appliquer à tant d'éléments divers.

Sans doute, partout, la langue quichua est agglutinative et n'a point de flexions ; sans doute, dans toute l'étendue des territoires où elle est parlée, les mots se composent les uns avec les autres et s'allongent indéfiniment, au point que deux paroles comme

Manan ccallabiycucullahuancupasraocchu

signifient à elles seules : « Ils n'ont même pas eu la bonté et la charité de s'occuper de moi. » Cependant, dans chaque région, les divergences s'accentuent. Dans le Nord, il n'y a point de gutturales ; le son K se prononce avec une grande douceur, et tient le milieu entre le G et le C dur. Plus on descend vers le Sud, plus les sons deviennent rudes et gutturaux ; et même la gutturale, se dédoublant, est bientôt précédée d'un K, et le G du Nord se prononce comme le K, suivi d'un CH allemand, tel que le ferait entendre un Suisse, ou comme le ח hébreu.

Autre différence encore, tandis que dans le Nord le P, le K, le T ont la même prononciation qu'en Europe, dans le Sud, ces mêmes lettres se dédoublent en explosives violentes coupant le mot en deux et en détachant la première consonne.

Nous rendons néanmoins toute justice aux efforts tentés en vue de la constitution d'une phonétique péruvienne et nous reconnaissons que les meilleurs résultats et les plus complets ont été obtenus par M. Gavino Pacheco Zegarra dans sa traduction du drame quichua, *Ollantaï*[1]. Mais ces résultats n'ont rien à voir avec le but spécial que nous nous sommes proposé d'atteindre, puisque M. Zegarra a fait exclusivement une étude philologique pendant que nous ne nous sommes attaché qu'à l'ethnographie péruvienne, et si nous appliquions sa phonétique, qui ne s'occupe que du dialecte cuzqueño, nous détruirions le caractère général de nos vocabulaires qui embrassent l'immense région comprise entre les deux capitales de l'ancien empire des Incas.

[1] Maisonneuve et Cie, libraires-éditeurs, à Paris.

VOCABULAIRES

QUICHUA - AYMARA ET CAMPA

VOCABULAIRE QUICHUA - AYMARA

AVEC TRADUCTION ESPAGNOLE ET FRANÇAISE [1]

A

Aca, *Jama,* cosa sucia, chose repoussante, objet dégoûtant, sale.

Acatanca, *Jamatancca*, escarabajo ou pancataya, scarabée, escarbot.

Aguac, *Sauri*, tejedor, l'homme qui sait tisser, l'homme qui tisse, le tisserand.

Aguasca, *Sau*, el tejido, le tissu.

Auuclo, *Achachila*, el avuelo, le grand-père, aïeul, ancêtre.

Aicha, *Aicha*, carne, viande, chair.

Acja, Asua, *Chicha* (bière de maïs).

Aiquei, *Quespiña*, escaparse, fuir, s'échapper.

Aiqquei, *Jalaña*, andar, courir, faire une course, faire du chemin.

Aiqquuei pfaguai, *Jalam*, anda, corre, se toma, il court, cela court, cela vole, cela s'élève, s'enlève.

Alcco, *Anu*, *anacara*, perro, chien.

Cquea, *Cquea*, algodon, coton.

Cllic sumac, *Asqui*, muy, bien, muy bonito, bien, fort bien, rien de mieux, parfait.

Apai lloque laduta cicguta pusai, *Iscaña*, llevar del diestro, guiar un ciego, mener un cheval par la bride, mener un aveugle.

Apai catatispa, *Jiscanâ*, elevar arastrando, élever.

Apai, *Apana*, elevarse, montar, lever, se lever, s'élever, monter, grandir.

Api, *Huchha*, masamorra, plat indien semblable à un plat doux que préparaient les Espagnols.

Almilla, *Ccahua*, camisita, petit vêtement-camisole, chemisette.

Allyachi ucta, *Jacayaña*, señar á otro, faire signe à quelqu'un.

Anatuya, *Ccamake*, zorro, renard.

Anatuya, *Anatuya*, zorrino, petit renard.

Ancu, *Ancu*, nerf, état nerveux, force.

Apai, *Iscaña*, conducir, conduire,

Apu, *Apu*, àmo, seigneur, maître, patron, majestueux, imposant, grandiose, bruyant, impétueux, furieux

Araranca, *Jararancu*, lagartija, lézard.

Aillo, *Aillo*, padron, linaje, lignage, race, famille, descendance.

Asca, *Alloja* ou Hucjaqui, beaucoup, en abondance, bien pourvu, suffisamment, assez.

Ascaguan, *Ucsa*, demasiado, trop, par trop, au surplus.

Asguan, *Ucampi*, mas, plus, en plus, grand nombre.

Asicui, *Laruña*, risa, rire.

Asna, *Tucsa*, hediondo, puant, fétide. Fig., ennuyeux, importun.

Asnai, *Tucsaña*, heder, sentir mauvais.

Atipac, *Atipiri*, vainqueur.

Atipai, *Âtipana*, vaincre, l'emporter, subjuguer, réduire.

Atipascca, *Atipata*, obedecer, vaincu, le vaincu, soumis, obéissant.

Alrai, *Ainacha*, bajo, bas, en bas.

[1] Les mots en petites majuscules sont *quichuas*; les mots en italiques sont *aymaras;* la traduction espagnole est suivie de la traduction française en caractères romains.

Aya, *Amaya*, le défunt, le moribond, le cadavre.

B

Balai, *Sappa*, cesta ou caja, corbeille, panier, boîte.

Huampu, *Huampu*, balsa, radeau, canot, barque, petit bateau.

C

Cabo, *Hinchu*, asa, cabo, anse, cap, promontoire, qui avance.

Cachari, *Antutanu*, jefe de doce soldados, caporal.

Cachariscca, lo que se ha soltado, délier, détacher, laisser aller.

Cachi, *Jayu*, sal, sel.

Cachuichai, *Jayunchaña*, salar, saler, garder (la viande), assaisonner

Caguai, *Uñjaña*, regarder, remarquer, observer.

Cai-*tea*, este, esta, celui-ci; celle-ci,

Caimanta, *Acana*, de, d'ici, né en ces lieux, provenant de cet endroit.

Cainacmantu, *tcaacata*, veniendo de, venant d'ici, venant de cet endroit, venant par tel endroit.

Caiaman, *Niapini*, ahora, mismo, en tel moment, en ce moment, à l'instant, immédiatement.

Caicca, *Ca*, toma, quieres, prends, tiens, en veux-tu ? sers-toi.

Caiguan, *Acampi*, con esto, avec cela, conjointement.

Caillaicucui, *Macataña*, acercarse, s'approcher, approcher, toucher, regarder de près, aller auprès de.

Caina, *Masuru*, ayer, hier.

Cainacpi, *tcaaja*, por aqui, par ici, ici, en ces lieux.

Caipi, *acaru*, aqui, ici, là, présent, en face.

Caipicasccan, *caicca, tcàhua*, aqui està, he aqui, voici, voilà, tel est, tenez, écoutez.

Caijinacta, *Acama*, de talo, de esta manera, de telle façon, de cette manière.

Callpa, *Chama*, fuerza, force, vigueur, puissance, sévérité.

Callpasapa, *Chamani*, formido, formidable, mposant.

Camachii, *Quitaña*, tener deseo, ganas, envidia, avoir envie, désirer, porter envie à quelqu'un, être jaloux, être colère.

Camachii, *Camachina*, mandar, envoyer, ordonner, commander.

Canca, *canca*, asado, rôti, viande ou poisson.

Cancana, *Cancaña*, asador, broche, instrument où l'on passe la viande qu'on veut faire rôtir.

Canchai, *Ccantayana*, alumbrar, allumer.

Canchai, *Ccanaqui*, claro, clairement.

Canchis, *Pacallu*, siete, sept.

Casaracui ou *Casarasina*, *Marmiasina*, déformation du mot espagnol, casarse, se marier.

Carbon, *Quillimi*, carbon, charbon.

Tchuma, *tchuma*, cardon, cardon.

Carcati, *Carcatina*, tener miedo, trembler, avoir peur, craindre.

Carpai, *Chajchuna*, mirada, regar.

Caru, *Iaya*, lejos, éloigner, lointain.

Casaramhi, *Casaraña*, casar alguno, marier quelqu'un.

Casarachina, *Gasarayana*, hacer casar, faire marier quelqu'un.

Catari, *Catari*, vivora, vipère.

Catü, *tuaquina*, tocar, toucher.

Causai, *Jacaña*, vivir, la vida, vivre, exister, la vie.

Causariy, *Jactatana*, resucitar, ressusciter.

Ccacoy, *Caccona*, restregar, frotar, ôter les parties brutes, frotter.

Ccainanaupac, *Hualuru*, anteayer, avant-hier.

Ciallari, *Ccallaña*, comenzar, commencer.

Ccallu, *Aru*, idioma, idiome, langue, dialecte, patois.

Ccallcu, *Callcu*, agrio, amargo, âcre, amer.

Ccallu, *Lajra*, lengua, langue.

Ccamii, *Toqueña*, reñir, deshonrar, quereller, gronder, déshonorer, diffamer.

Ccaina, *Huasuru*, ayer, hier.

Ccaina naupae punchai, *Hualuru*, anteayer, avant-hier.

Ccairanculi, *Ccaira*, rana, grenouille.

Ccanalla, *Callachi*, ticsto, casco, casque.

Ccapari, *Huarariña*, gritar, crier.

Ccascoc on coc, *Macatiriusu*, mal que contagia, maladie contagieuse.

Ccascascca, *Cquemita*, arrimado, démon, diable.

Ccasi, *Inata*, devalder sin causa, dévier sans raison.

Ccaito, *Chanca*, hilo, fil.

Ccatahui, *Ccatahui*, cal, chaux.

Ccaya, *Ccaruru*, mañana, demain.

Ccaya, *Ccara*, mañana, demain.

Cchahuai, *Chahuaña*, ordeñar, traire, tirer avec la main.

Cchahuai, *Chahuaña*, bailar en rueda, danser en rond.

Cchapac, *Juru*, Amargo, amer.

Ccharqui, *Charqui*, viande séchée.

Cchia, *Chiñi*, liendre, œuf de poux.

Cchiji, *Chiji*, grama, gramen.

Cchiñi, *Chiñi*, murcielago, chauve-souris.

Cchipana, *Chipana*, manilla, bracelet de femme, ornement en cuivre jaune que les Indiens mettent autour du bras.

Chirhuai, *Chirhuana*, esprimir, exprimer.

Cchupu, *Chupu*, divieso, tumor, clou, furoncle, tumeur.

Cchuru, *Churu*, caracol, limaçon, forme de labyrinthe.

Chusac uco, *Chuima pusa*, cosa hueca, rainure en spirale au bout d'un fuseau.

Cchusac, *Chusa*, vacio, vide.

Ccocha, *Ccota*, laguna, estanque, lagune, étang.

Ccomer, *Chojña*, verde, vert.

Cconcori, *Cconcori*, rodilla, genoux.

Cconcho, *Concho*, turbio, trouble.

Cconccacui, *Armasina*, olvidar, olvidarse, oublier, s'oublier.

Cconi, *Huntu*, caliente, chaud.

Ccoñichi, *Juntuchaña*, calentar, calentura, chauffer, fièvre.

Ccora, *Chihua*, verdura, verdure.

Ccosni, *Jeuque*, humo, fumée, vapeur qui sort des corps brûlés.

Ccoya, *Coya*, reina, reine, souveraine.

Ccoya, *Ccoya*, mina, mine, cavité souterraine.

Ccoyo, *Coyo*, cardenal, cardinal.

Ccuichi, *Curmi*, arco iris, arc-en-ciel.

Ccumu, *Ccumu*, jorobado, bossu, *fig.* fatigué,

CCUMUICUCUI, *Altana*, agacharse, s'accroupir, se cacher en se tenant dans une posture raccourcie et resserrée.

CCURPA, *Cula*, terron de adobe, motte de terre, brique séchée au soleil, pisé.

CHACUAI HUIGAPI, *Ccumuña*, cargar en bestias, charger à dos de bête.

CCHIN-CACOC, *Amuquina*, estar callado, être muet, forcé de se taire.

CCONCAI, *Armana*, olvidar, oublier.

CCUCHU, *Ccuchu*, rincon, coin, encognure.

CHACA, *Chaca*, picante, plat pimenté.

CHACNANA, *Cumu*, carga, charge, fardeau.

CHAC-RA TARPUNA, *Yapu*, chacra sementera, campement ensemencé.

CHAHUA, *Choque*, crudo, cru, qui n'est pas cuit.

CHAI, *Uca*, ese, esa, eso, celui-ci, celle-là, cela.

CHAIMANTA, *Ucata*, despues, de ahi, depuis, de là.

CHAIMANTARI, *Ucapacha*, entonces, alors.

CHAINAC, *Hucauca*, por ahi, par là.

CHAIPACHA, *Niapinihua*, en el momento, au moment, à l'instant où.

CHAIRAICU, *Ucalaicu*, por eso, à cause de cela.

CHAIRI, *Ucasti*, y eso, cela aussi.

CHALLHUA, *Challhua*, pescado, péché.

CHANCCAI HUICCHUI, *Jacoña*, tirar, arrojar, tirer, lancer, pousser.

CHANI, *Chani*, valor de una cosa, valeur d'une chose.

CHAQUI, *Huaña*, cosa seca, chose sèche.

CHAGUI, *Cayu*, pie, pied.

CHAUPI, *Taipi*, medio, en medio, moyen, milieu, au milieu de.

CHAUPITUTA, *Chica aruma*, media noche, minuit.

CHAUFRII, *Talaraña*, sacudir algo, secouer quelque chose.

CHECA, *Checca*, verdal, prune verdâtre.

CHAYAC, *Puriri*, el que llega, celui qui approche.

CHAYAI, *Puriña*, llegar, arriver de.

CHECCAMPUNI, *Checapuni*, verdaderamente, véritablement.

CHECNII, *Uñisiña*, arborecer, planter d'arbres.

CHECANYACHI, *Checaptayana*, enderezar, redresser, rendre droit.

CHECCAN, *Checa*, verdadero, vrai, franc, sincère.

CHECTAI, *Chectana*, rajar, fendre,

CHECTAI PPAQUI, *Chiaña*, rajar, romper, entr'ouvrir, rompre.

CHECNISCA, *Unita*, arborecido, ombragé d'arbres.

CHICHU, *Huallque*, preñada, femme enceinte.

CHICLLAI, *Ajllina*, choisir, élire, désigner de préférence.

CHICLLASCCA, *Ajllita*, chose exquise, objet de choix, rareté.

CHINA, *Ccachu*, hembra, femelle.

CHINCACUI, *Chacaata*, perderse, se perdre.

CHUCCHA, *Nacuta*, cabellos, cheveux.

CHUMPI, *Huacca*, faja, bande, lien large et plat pour bander.

CHUNCA, *Tunca*, diez, dix.

CHUNCHUL, *Jipilla*, tripas, boyaux, tripes, intestins.

CHUPA, *Huichinca*, cola, queue, extrémité du corps chez les animaux.

CHURAI, *Uscuña*, poner, mettre.

CHURASCA *Uscuta*, puesto, mis.

CHURI, *Yocca*, hijo, fils.

CHUSPI, *Chichillanca*, mosca, mouche.

CHUSI, *Ccamiri*, una colcha doble, double couverture.

EICKA, *Hucja*, tanto, autant que.

CIPII, *Jaichjana*, ahorcar, pendre, faire pendre.

CIRAI, *Chucuña*, coser, coudre.

CJAMUI, *Quistuña*, mascar, piler, mâcher, broyer avec les dents.

CJAMUSCA, *Quistuta*, lo mascado, ce qui est mâché.

CJURU, *Lacco*, gusano, ver.

CLAVAI, *Chactaña*, enclavar, clouer.

COCA QUICHII, *Quichiña*, pellizcar, desojar la coca, casser, crever, briser la coca.

COI, *Churaña*, dar, donner.

CONCORICUI, *Quillpiña*, arrodillarse, s'agenouiller.

CONCORISA, *Quillpita*, arrodillado. agenouillé.

CONCORISCA, *Quillptata*, arrodillado, agenouillé.

CONDOR, *Cunduri*, vautour, grand oiseau de proie.

CONFESACUI, *Confiesasiña*, confesarse, se confesser.

CORI, *Chocque*, oro, or, métal précieux.

CORPA HUASI, *Ccorpauta*, tambo, maison, logis, hôtellerie.

CUCHI, *Querari*, sucio, asquerosal sale, malpropre, dégoûtant.

CUCHUI, *Cuchuña*, cortar, couper

CULLCU, QQUISQUI, *Cullcu*, angosto, estrecho, étroit, rétréci.

CUNAN, *Icha*, ahora, maintenant, tout à l'heure.

CUNAN PPUNCHAI, *Ichuru*, hoy dia, aujourd'hui.

CUNCA, *Cunca*, voz, la voix.

CUNCA, *Cunca*, pescuezo, encolure.

CUSCA, *Cusca*, parejo, igual, semblable, la même chose.

CUSCA, *Tanta*, juntos, ensemble.

CUSCA, *Chica*, juntos, ensemble.

CUSCACHAI, *Cuscachana*, emparejar, appareiller, amortir.

CUSICUNQUI, *Cusisiña*, alegrarse, être content, satisfait, se réjouir.

CUSICUSI, *Cusicusi*, arana, mensonge, tromperie.

CUSSICUI, *Cussi*, Alegria dicha, plaisir certain.

CUTAI RUMIPI, *Cconaña*, moler en piedra, moudre en pierre, en grains.

CUTAI, *Yyaña*, moler, moudre, broyer.

CUTINI, *Cutinina*, volver, revenir.

CUYACUY, *Ccugaña*, compadecer, s'accorder, compatir.

E

EMBISTII, *Jaljataña*, arremeter, attaquer brusquement, commencer une attaque.]

ENTIENDICHII, *Isapayaña*, que hace entender, qui fait entendre, comprendre.

ESTRELLAS, *Huarahuara*, estrellas, les étoiles.

F

FIERRO, *Quella*, hierro, fer.

FILU, *Ari*, hilo agudo, fil mince, ligne.

G

GRANIZO, *Chijchi*, granizo, grêle, pluie, nuée.

Guacaichai, *Huacaichaña*, guardar, garder.
Guacaicunas, *Jacha*, lagrimas, larmes.
Guaccai, *Jachaña*, llorar, pleurer.
Guachai, *Yacachaña*, parir, accoucher, enfanter.
Guachhi, *Michi*, flecha, flèche.
Guachhii, *Michiña*, flechar, tirer de l'arc, percer à coups de flèches.
Guacyai ccaparispa, *Arttana*, llamar con gritos, appeler en criant.
Guagua, *Chaclla*, muchacho, niño, enfant, petit garçon,
Guanuchii, *Jihuayaña*, matar, tuer.
Guañui, *Jihuaña*, morir, muerte, mourir, la mort.
Guarcui, *Huaicataña*, colgar, pendre, être suspendu, dépendre de la volonté d'un autre.
Guarmi, *Huarmi*, mujer, la femme.
Guasa, *Iccani*, espalda, l'épaule.
Guasapicac, *Chinanquiri*, el que esta de tras, celui qui reste en arrière.
Guatai, *Chinuña*, atar, attacher, lier.
Guatai, *Yapiña*, amarrar, amarrer, attacher avec une amarre.
Güiñachii, *Aligaña*, faire croître, faire pousser, favoriser.

H

Hombro, *Gallachi*, hombro, épaule.
Huac cuti, *Niaraqui*, otra vez, une autre fois.
Huacmanta, *Huasitaraqui*, otra vez, une autre fois.
Huaca, *Huaca*, sepulcro antiguo, tombeau indigène.
Huacahuan llanccai, *Ccollina*, Arar, labourer les cultures, cultiver,
Huaccha mana tatayuc ni mamayoc, *Huaccha*, pobre, huerfano, pauvre, orphelin.
Huachai, *Huahuachaña*, parir, accoucher, enfanter, produire.
Huagua, *Huahua*, criatura, créature.
Huaina, *Huaina*, joven, jeune homme.
Huaicui, *Payaña*, cocinar, faire la cuisine.
Huajra, *Huajra*, cuerno, corne
Huallpa, *Huallpa*, gallia, poule.
Huanti, *Huanti*, bubas, bubons.
Huaracca, *Ccorahua*, honda, cordage, fronde.
Huarancca pachac chunca ucniyoc, *Huaranccapatacutuncamayan* mil ciento once, mille cent onze.
Huarancca, *Huaranca*, mil, mille.
Huarmi, *Marmi*, mujer, femme.
Huasa, *Jicani*, espalda, épaule.
Huasca, *Ppala*, soga, cordel, corde de jonc, cordeau.
Hucunchac, *Janchi*, el cuerpo, le corps.
Huisa, *Puraca*, vientre, barriga, ventre, panse.
Huauqque, *Jila*, hermano, frère.
Huauqqué, *Jilata*, hermano, frère.
Huata, *Mora*, ano, anus.
Huichai pata, *Cucata*, de la parte de arriba, ce qui vient d'en haut.
Huayacca, *Huayacca*, talega, sac, besace.
Husccai, *Jancca*, presto, vivement, promptement.

I

Icha, *Inaja*, quizá, peut-être, par hasard.
Ichu, *Ichu*, paja, paille.
Imaraicu, *Cunalaicu*, porque, pourquoi.
Imaraiouari, *Cunata*, por que causa, pour quel motif.
Imaina, *Camisa*, como, comment.
Imapac, *Cunataqui*, para que, pourquoi faire.
Imata, *Cuna*, que, quoi.
Inti (rupai) *Inti*, sol, soleil.
Isaño, *Isañu*, oca amorga, oie farcie dans les olives.
Iscai, *Pani*, dos, deux.
Iscai, *Paya*, dos, deux.
Iscaiguan, *Payampi*, dos mas, plus de deux.
Iscaiuco, *Panini*, entre dos, entre deux.
Iscaycuti, *Pacuti*, dos veces, deux fois.
Imilla, *Imilla*, muchacha, petite fille.
Ismusca, *Nusata*, podrido, pourri.
Ismuscacasca, *Nusatahua*, eso esta podrido, cette chose est pourrie.
Istalla chuspa, *Istalla*, bolsa de coca, gousse de coca.

J

Jaccai, *Cuyu*, aquel, aquello, celui-là.
Jaccu, *Haccu*, arina, farine.
Jagua, *Anccana*, fuera, ponga le, V. fuera, dehors, être en dehors, mettez le dehors!
Jaguapi, *Anccaru*, afuera, dehors de l'endroit.
Janccai sarata, *Jamppiño*, cortar el maïs, couper ou récolter le maïs.
Jaittai, *Taquiña*, patear, cocear, trépigner, battre du pied, ruer,
Jampi, *Collaña*, medicina, médecine.
Jampii, *Ccolla*, curar, guérir.
Jananta, *Jamacora*, pañal, toile qui sert d'enveloppe.
Jappii, *Catuña*, agarrar, tomar, prendre, cramponner.
Jarccai, *Harcaña*, atajar, estorbar, arrêter, embarrasser.
Jatun, *Jaccha*, grande, grand.
Jatun, *Huccha*, tamaño, format, taille, dimension,
Jatun honccoi, *Jachausu*, enfermedad grande, grande maladie, dangereuse maladie.
Jayaqquen, *Chillca*, fiiel, fiel.
Jesccon, *Llatunca*, nueve, neuf.
Jilguero, *Chaiña* jilguero.
Jina imaina, *Camisati*, asi como, comme cela.
Jina, *Jalla*, si, oui.
Joccara, *Occara*, sordo, sourd.
Jocco, *Juri*, mojado, mouillé.
Jucha, *Hucha*, culpa, faute.
Jucha, *Jucha*, culpa, pecado, faute, péché.
Juchatarii, *Juchachasiño*, pecar, cometer algun delito, pécher, commettre un délit.
Juchui, *Iscca*, chico, pequeño, petit enfant, petit.
Juccucha, *Achaco*, raton, le rat.
Juccuta, *Iscu*, ojotas alpargatas, sandale.
Juntta, *Ppoca*, cosa llena, chose pleine.
Junttai, *Ppocaio*, llenar, remplir.
Jurucuta, *Culcutaya*, tortola, ave, tourterelle, oiseau.

Juscu, *Hocco*, agujero, marchand d'aiguilles.

Juscui, *Ppiaña*, agujerear, faire des aiguilles.

Jusccusca, *Ppiato*, agujereado, traversé, troué.

L

Lachiguana, *Huaiaronco*, moscardon, grosse mouche.

Ladera, *Irama*, ladera, côte d'une montagne.

Laika, *Laika*, druja, hechicero, sorcier, magicien, enchanteur.

Lappi, *Lappi*, oja, ouverture.

Larcca, *Larca*, acequia, canal d'irrigation.

Laurai, *Nacaña*, arder, brûler, flamber, embraser.

Lausa llausasuro, *Llausa*, babas, baboso, bave, baveux.

Licra, *Checca*, ala de ave, aile d'oiseau.

Llanccai, *Irnacaña*, trabajar, travailler.

Llapfi, *Ppisna*, cosa liviana, chose légère, impudicité, luxure, lascivité.

Laqquerpariscca, *Chocrichata*, herido, blessé.

Llaccuai, *Jallpaña*, lamer, lécher, toucher légèrement.

Llaclaña, *Llaclaña*, desvastar, dévaster; madera, bois; azuela, outil à planer.

Llacta, *Marca*, ciudad, pueblo, cité, peuple.

Llactachacui, *Marcachata*, avecinarse, s'approcher, se mettre près.

Llallina, *Llallina*, aventajar, devancer. surpasser.

Llama huiga, *Ccaura*, llama animal, lama, mouton du Pérou.

Llamiri, *Mallina*, probar, prouver.

Llamppu, *Llampu*, suave, agréable, doux.

Llantu, *Chihui*, sombra, ombre,

Llamppuchai, *Llampuchaña*, suavizar, ablander, se tempérer (le temps), adoucir, rendre souple.

Llaquicui, *Llaquisiña*, tener pena, avoir de la peine, être affligé.

Llinquii, *Llinquii*, dreda, glaise, craie.

Llocsi, llocai, *Mistuña*, salir, subir, sortir, monter.

Llaquisca, *Putiina*, estar triste, penoso, être triste, affligé.

Loukai, *Laikaña*, hechizar, ensorceler, enchanter, mettre sous le charme.

M

Macai, *Nuaña*, pegar, aporrear, battre, brosser.

Machai, *Umahui*, borrachera. ivresse, état d'une personne ivre, débauche, ivrognerie.

Machaicucui, *Machaña*, embriagarse, s'enivrer.

Machasca, *Machata*, hebrio, ivre.

Machu, *Achachi*, vieux, âgé, caduc, cassé, infirme.

Maccha, *Sanu*, pena, peine.

Maiccac, *Cama*, hasta, jusqu'à ce que.

Mainac, *Cauqui*, donde, où.

Mainacmanta, *Cauquita*, donde, d'où.

Mainecpi, *Cauquina*, en donde, où en quel endroit.

Mama, *Taica*, madre, mère.

Manchachicui, *Mulla*, susto, miedo, errante, alma, frayeur, alarme, peur, âme.

Mana, *Jani*, No, non.

Manacasucuc, *Janicasusiri*, desobediente, désobéissant.

Manacaipichu, *Chusaana*, estar ausente, être absent, séparé de quelqu'un.

Managnañoc, *Janihihuiri*, immortal, immortel.

Mcanajuchayor, *Janihuchani*, inocente, innocent.

Manarruraiatii, *Hariluraña*, difícil, difficile.

Manarac, *Janirara*, todavia no, cependant non, pas encore.

Manatac, *Janiraqui*, tampoco, non plus.

Manca, *Ppucu*, olla, vase, urne, pot.

Manchachii, *Ajsarayana*, atemorizar, intimider, alarmer, effrayer.

Manchachicui, *Ajsarana*, temer, craindre, avoir peur de, hésiter.

Manchachicusca, *Ajsarana*, cosa timible, sujet de crainte, de frayeur.

Maiccac, *Cunapacha*, cuando, quand.

Mainecman, *Cauquiru*, adonde, où.

Mainecmanta, *Cauquijata*, de por donde, d'où, de quel endroit

Mañai, *Mayiña*, pedir, demander.

Mañai manuscata, *Maytasina*, pedir prestado, contracter un emprunt.

Manu, *Manu*, deudo, deudor, dette, débiteur.

Manucai, *Manunna*, deber, devoir.

Manuacui, *Manusina*, prestarse, se prêter.

Manui, *Mailana*, prestar, prêter.

Manui, *Manuña*, prestar, prêter.

Manumasi, *Manumasi*, deudor comoyo, débiteur certain.

Manuta copui, *Manupocaña*, pagar una deuda, payer une dette.

Maqui, *Ampara*, mano, main.

Masai chacrui, *Pituña*, amazar, mezclar desleir, mélanger, délayer, détremper.

Masi, *Masi*, compañero semejante, compagnon semblable.

Masca, *Ccaica*, cuanto, combien.

Mascai, *Tacaña*, buscar, chercher.

Masqui, *Masqui*, aunque, bien que, quand même.

Mati, *Mati*, calabaza seca, gourde sèche.

Mayu, *Jahuora*, rio, rivière.

Michha, *Micha*, mezquino, avaro, mesquin, avare.

Michu, *Ahuatiri*, pastor, pâtre, berger.

Michii, *Ahuatina*, pastear, paître.

Micjuchii, *Manccayana*, dar de que, donner de, dar de que comer, donner à manger.

Micjui, *Manccana*, comer, manger.

Micjuna, *Mancca*, comida, le dîner.

Millma, *Tarhua*, lana, laine.

Misccai, *Lancana*, tropezar, broncher, faire un faux pas, être arrêté par un obstacle.

Misqqui, *Mojsa*, dulce, doux.

Mocco, *Chinu*, nudo, nœud.

Mocco, *Mocco*, nodo, cerro, pequeno, enano, petite montagne, petit, nain.

Moccomocco, *Moccomocco*, nodoso, plein de nœuds.

Molocco, *Morocco*, redondo, arrondi, rond.

Mono, *Cusillo*, mono, singe.

Moscocui, *Samcasina,* soñarse, songer.
Mosoq, *Machaca,* nuevo, neuf.
Mosoc huata, *Machacamarra,* año nuevo, nouvel an.
Mosochumta, *Machacata,* de nuevo, à nouveau.
Mucchuchi, *Mutuyaña,* castigar, châtier.
Muchuscca, *Mutruña,* suffren castigo, ils méritent un châtiment.
Muju, *Atha,* la semence, les graines.
Munqacui, *Munasina,* quererse, s'aimer.
Munacui imaliapolis, *Ananay,* se prendre d'affection pour quelqu'un ou pour quelque chose, s'enamourer, se passionner.
Munacuscai, *Huacaampatina,* idolatrar, idolâtrer.
Munacuscaipuni, *Huaca,* idolo, idole.
Munai, *Munaña,* querer, voluntad, vouloir, volonté.
Munai mucchai, *Jampatiña,* adorar, besar, rogar, adorer, baiser, prier.
Munasca, *Munata,* querido, homme aîné.
Muspai, *Muspa,* pensativo, distraido, songeur, distrait.
Musquu, *Muqiña,* oler, sentir.

N

Naccai, *Arita;* apenas, à peine, aussitôt que.
Naccailla, *Naña,* casi, presque.
Nacchasca, *Sanuta,* peinado, peigné.
Nahui, *Nair,* ojo, l'œil.
Nan, *Ttaqui,* camino, le chemin, la voie, la route.
Napaicui, *Aruntana,* saludar, saluer.
Naupacnui, *Nairacata,* por adelante, en avant.
Naupacui, *Nairataña,* adelantarse, ir el primero, s'en aller, partir le premier.
Nii, *Saña,* decir, dire.
Nina, *Nina,* fuego, lumbre, feu, lumière, flamme.
Ningri, *Jinchu,* oreja, oreille.
Noca chican, *Nohatanoa* ou *Ñauchua,* de mi tamaño, de ma taille, semblable à moi.
Noca, *Na ó naya,* yo, moi, moi en personne.
Nocac, tatai, *Ha auquiha,* mi padre, mon père.
Nocaguan, *Nayampi,* conmigo avec moi.
Noccanchac, *Jihuasa,* nosotros, nous.
Nocanchac iscai, *Panísa,* nosotros dos, nous deux.
Nocanchac, *Naanaca,* nosotros, nous.
Naccari, huañunayai, *Taquesina,* padecer, ananizar, souffrir, essuyer une injure.
Nacchai, *Sanuña,* peinar, peigner, coiffer les cheveux.
Noctu, *Lejhuc,* secos, secs.
Noctu, *ppapa,* medula, tuetano, moelle.
Nuñuchii, *Nuñuyaña,* dar de manar, écouler, s'écouler de
Nuño, *Nuñu,* teta, ubre, mamelle, pis.

O

Ocaya, *Arumanti,* mañana, demain.
Ocju, *Mancoa,* dentro, dedans, en dedans.
Ocque ñagui, *Ocque naira,* ojos zarcos, yeux bleu clair.
Occari urmaacata, *Atana,* relever l'homme qui a fait une chute, ramasser un objet tombé par terre.
Occas, *Occa,* ocas, les oies.
Occllaiucu, *Arpi,* seno, regazo, sein, espace compris entre la ceinture et le col.
Occollo, *Occollo,* renacuajo, têtard de grenouille.
Occoruro: *Jatacco,* berros, cresson.
Onccoi, *Usu,* enfermedad, maladie.
Oncoscca, *Usuta,* enfermo, malade.
Opa, *Amu, mutu,* mudo, muet.
Orcco, *Ccollo,* cerro, montagne.
Orccoi, *Apsuna,* sacar, sortir une chose, prendre, saisir.

P

Pacacui, *Imantasiña,* escoger sed.
Pacai manta, *Amasata,* cosas ocultas, choses occultes, cachées.
Pacha, *Pacha,* tiempo, lugar, le temps, le lieu.
Pacha pacarii, *Pachacanti,* aurora, aurore.
Pacha paccari, *Cantatiuruni,* aurora, aurore.
Pachallicui, *Istasina,* vestirse, s'habiller.
Pacoma, *Pacoma,* cautivo, prisonero, captif, prisonnier.
Pai, *Jupa,* el, ella, lui elle.
Paila, *Pailas,* perol, fondo, bassine à confiture, fond, profondeur.
Pallai, *Pallaña,* recoger, reprendre.
Pampa, *Pampa,* vega, planicie llanra, campo, campagne, plaine, champs.
Paña maqui, *Cupiampara,* mano derecha, main droite.
Pantai, *Pantaña,* errar, errer.
Papas, *Choque,* papas, racines de patates.
Parai. *Tallu,* lluvia, la pluie.
Paratiempo, *Jallupacha,* tiempo de aguas, époque des pluies,
Parlai, *Arusina,* parler discuter, pérorer (le mot dont on se sert en Quichua est d'importation italienne).
Pascalai, *Jararaña,* desatar, dénouer, délier.
Pata, *Araja,* en haut, au-dessus, sus (colline).
Patilla; *Pataati,* pollo, poulet.
Pyaá, *Apachi,* vieille femme, vieille sorcière, vilaine créature:
Pfaca, *Chara,* pierna, jambe.
Pfiñachi, *Cquieachaña,* injuriar, injurier, insulter.
Pfiñacui, *Tipusina,* ira, tener enojo, se fâcher, se mettre en colère.
Piñacuicui, *Ccapisiña,* enojarse, se fâcher, s'irriter, se mettre en colère.
Pfucui, pfucuna, *Pusaña,* soplar, souffler, respirer avec effort, el soplador, celui qui souffle.

PFURO, *Huaita*, plumaje, plumage d'un oiseau.

PFURO, *Puyu*, pluma, la plume.

PFUSCA, *Ccapu*, husu, rueca, quenouille.

PFUSCA, *Piruru'o*, capu, rueca, quenouille.

PFUSCAI, *Ccapuna*, hilar, filer, faire du fil.

PFUYO, *Cquenaya*, nube, nuée, nuage.

PICHAI, *Pircuña*, limpiar, nettoyer.

PICHAÑA, *Pichana*, barru, escoba, balai.

PICHITANCA, *Pichitanca*, golondrina, jeunes hirondelles.

PICHITANCA, *Pichuichaya*, gorrion, moineau.

PUIQUILLO, *Puiquillo*, planta de India, plante originaire des Indes.

PISCCA, *Pisca*, cuico.

PIQUI, *Ccuti*, pulga, la puce.

PISI, *Pisi*, poco, escaso, menos, peu, diminuer, moins.

PISICUTIS, *Cauquipachaqui*, raras veces, rarement, peu souvent.

PITAC, *Quitisa*, quien es, qui est-ce?

PII, *Quiti*, quien, qui.

PLANTA, *Airu*, la plante. (La langue quichua a emprunté le terme à l'espagnol.)

POCCOSCCA, *Pocota*, cosa madura, chose mûre.

POSOCCO, *Posocco*, espuma, écume.

PPACHA, *Isi*, vestido, le vêtement, vêtu.

PPAQUI, *Paquiña*, quebrar, rompre, casser, briser, interrompre.

PPAQUISCA, *Paquita*, quebrado, rompu, brisé.

PPISCO, *Jamachi*, pajaro, l'oiseau.

PPUNCHAI, *Uru*, dia, jour.

PUCA, *Chupica*, colorado, coloré, orné de couleurs.

PUCHU, *Puchu*, sobra, excès superfluité abondance.

PUCCLACOC, *Anatiri*, el que juega, celui qui joue.

PUCCLAI, *Anata*, carnaval.

PUCLLAI, *Anatanu*, jouer, s'amuser, danser, être de fête, être de noce, jubiler.

PUÑUI, *Samca*, sueño, le sommeil.

PUÑUI, PUÑUNA, *Iquiña*, dormir, la cama, dormir, le lit, la couche où l'on dort.

PUNUITA, MUNANI, *Iquihanchitu*, quiero, dormir, je veux, je désire dormir.

PURUMA, *Puruma*, desierto, campo que aun no se ha sombrado, désert, champs qui n'ont pas d'ombre.

PUCYO, *Pucyo*, pozo, puits.

Q

QQUECHUI, *Apakona*, quitar, quitter, abandonner, s'en aller, émigrer, déshabiller.

QQUELLA, *Jaira*, peresoso, paresseux.

QUICHARII, *Istaraña*, abrir, ouvrir.

QUILLA GUAÑUI, *Jairi*, conjuncion, conjonction, union.

QQUEMICUY, *Quemisina*, arrimarse, s'appuyer, se soutenir, se caler.

QQUEMISCA, *Quemita*, arrimado, appuyé, soutenu, arrimé.

QQUENTI, *Quenti*, picaflor, ave, pica-flore, oiseau.

QUELLCAI, *Quelkaña*, escribir, écrire.

QUILLA, *Pacsi*, mes, luna, mois, lune.

QUINSA, *Quimsa*, tres, trois.

QUIRU, CCAMA, LACACHACA, diente dent.

QUISCA, *Chapi*, espina, épine.

R

RACJU, GUIRA, *Lanccu*, grueso, gordo, gros.

RAMA, *Ali*, rama, branche, rameau d'arbre.

RANTIGUAY, *Alasita*, comprame, Achète pour moi.

RANTII, *Alana*, acheter, acquérir se procurer, aller chercher.

RANTISCCA, *Alata*, objet acheté, chose acquise.

RAYO, *Illapa*, rayo, rayon.

RI PURI, *Saraña*, ir a caminar, se mettre en route.

RITTI, *Chulluncaya*, nieve, la neige.

RITTI, RITTIN, *Ccunu*, nieve, nevar, la neige, action de neiger.

RIY SARUSCCANTE, *Arctana*, ir so bre las pisadas, aller sur les brisées, sur les traces.

RUASCCA, *Luratahua*, cosa hecha, chose faite, événement accompli.

RUMI, *Ccala*, pierre, bloc de pierre, roche, caillou, mortier.

RUMISUCCAI, *Calanchana*, empedrar, couvrir de pierres.

RUNA, *Chacha*, varon, homme.

RUNA, *Jaque*, hombre, gente, homme, gens.

RUNTU, *Cauna*, huevo, œuf.

RUPASCA, *Nacata*, Cosa quemada, chose demandée.

S

SACSACUI, *Sistasiña*, hartarse, se rassasier, satisfaire amplement un besoin.

SAICCUCUI, *Ccarina*, cansarse, se fatiguer.

SAMAI, *Sama*, descanso, le repos.

SAMARI, *Samaña*, descansar, se reposer.

SAQUEI, AITARAT AI, *Jaitaña*, Dejar, abandonar, laisser, abandonner.

SARA JANCCA, *Jamppi*, maïs tostado, maïs roti doré.

SARA, *Tonco*, maïs, maïs.

SARNA, *Carachi*, sarna, lepra, gale, lèpre.

SAYACUI, *Sayaña*, pararse, s'arrêter, être irrésolu, hésiter.

SAYASCA, *Sayata*, estar parado, être arrêté par quelque chose.

SENCA, *Nasa*, nariz, le nez.

SILVAI, *Cuyuña*, salivar, saliver, cracher.

SILLU, *Sillu*, uña, l'ongle.

SIMI, JETA, *Laca*, bocyas, labios, la bouche et les lèvres.

SIQUI, *China*, *el año*, l'année.

SIQQUI, *Jiqquiña*, arrancar, arracher.

SIQQUIY, *Hiquina*, arrancar, arracher.

SIPAS, *Tahuaco*, moza, joven, servante, jeune fille.

SIPITA, *Llica*, rets, filet de pêcheur et d'oiseleur.

SIRIPITA, *Siripita*, grillo insecto, grillon, insecte.

SIRQUI, *Sirqui*, verruga, verrue, excroissance de chair.

SOBRINO, *Jaquiri*, sobrino, cousin par parenté.

SOCTA. *Sojta*, seis, six.

SUCHURI, *Iticana*, retirarse, se retirer.

SUISUI, *Susuña*, cerner, cedazo, tamiser, bluter.

SULLCCA PANA, *Chinqui*, hermana, sœur; menar, dévider de la soie.

SULLO, *Sullu*, aborto, avortement,

SULLUI, *Sulluña*, abortar, avorter.

SUMAC, *Ccacha*, suma, bueno, hermosa, somme, bon, jolie.

SUPAI, *Aucca*, enemigo, demonio, ennemi, démon.

SUTIAI, *Sutiyana*, bautizar, baptiser.

SUTIYACHEC, *Sutiasiri*, el que hace bautizar, celui qui fait baptiser.

SUTTI, CCANCHAI, *Ccana*, luz, claridad, clarté, lumière, netteté.

SUTTIYAI, *Pacariña*, revelar, amanecer, commencer à faire jour.

SUTTUN, *Chaqueri*, gotear la casa, tomber goutte à goutte.

SUYAI, *Suyana*, esperar, attendre, espérer.

T

TACARPU, *Chacuru*, estaca, pièce de bois pointu.

TACUA, *Pusi*, cuatro, quatre.

TAHUA UCU, *Pusini*, entre cuatro, entre quatre.

TAMBORA, *Huancara*, tambor, tambour.

TANCCAI, *Nucuña*, empezar, commencer.

TANTAI, *Tantaña*, juntar, réunir, assembler.

TAPA, *Tapa*, nido, nid.

TAPACHAI, *Tapacham*, anidar, nicher, faire son nid.

TAPUI, *Isquiña*, preguntar, demander.

TARPUI, *Sata*, siembra, semailles.

TARPUI, *Sataña*, sembrar, semer.

TAQUIN IGLESIAPI, *Ccochoña*, cantar en la iglesia, chanter à l'église.

TATA UNAYNIYOC, *Auqui*, anciano padre, grand'père, père.

TATAIQUI, *Auquima*, tu padre, ton père.

TATAN, *Auquipa*, su padre, son père.

TATANCHEC, *Auquisa*, nuestro padre, notre père.

TATAI, *Auquiha*, mi padre, mon père.

TA, *Ipa*, tia, la tante.

TIACUI, *Utjana*, sentarse, asiento, s'asseoir, siège pour s'asseoir.

TUICUI, *Taripaña*, encontrar, rencontrer.

TUICUNACUI, *Haquisiña*, encontrarse, se rencontrer avec quelqu'un.

TIUCUNACUI, *Jiquisiña*, encontrarse.

TITI, *Causi*, estaño, étain.

TTACAI, *Huarana*, derramar, répandre, verser, épancher.

TTACSAI, *Jariña*, lavar, laver, nettoyer.

TTACU, *Ttacu*, aspero, enredado, âpre, dur, enrayé, pris.

TTACSAC *Tacsiri*, lavandera, laveuse de linge.

TTANTA, *Ttanta*, pan, pain.

TTIMPUI, *Huallaque*, hervir, bouillir.

TTIO, *Challa*, arena, arène, sable.

TTUCUICHASCA, *Chinasca*, ultimamente, en dernier lieu.

TTURUPLATO, *Chua*, plato de barro, assiette, plat en terre.

TTUCSHI, *Junuña*, punzar, encajar, piquer, percer, enchâsser.

TTICA, *Iquilla*, flor, la fleur.

TTUTA, *Ttuta*, polillo, seigne.

TUCUI, *Taque*, todo, todos, tout, tous.

TUCUICHAI, *Tucuichaña*, acabar, terminer, achever, finir.

TUCUICHACUI, *Ccorpa*, termino, fin, la fin.

TUCUICHASCA, *Tucusita*, acabado, terminé.

TULLO, *Ttuca*, flaco, maigre, sec, décharné.

TULLU, *Cchaca*, hueso, os.

TULLUYACHII, *Ttucaptana*, enflaquecer, amaigrir.

TUMPAI, *Tumpaña*, levantar, achacar, lever, élever, attribuer, imputer.

TUSTUN, *Chacta*, cuatro reales, quatre réaux.

TUSUC, *Tocori*, el que baila, celui qui danse, le danseur.

TUSUI, *Tocoña*, bailar, danser.

TUSUI RUEDAPI, *Chachhuana*, bailar en rueda, danser en cercle.

TUTA, *Aruma*, noche, la nuit.

TUTA, *Jaipu*, noche, la nuit.

TUTAMANTA, *Arumarp*, de mañana, du matin, de demain.

TUTAYAC, *Chamaca*, obscuro, obscur.

U

UAC HUATA, *Maamara*, el otro año, l'année passée, l'autre année.

VOCABULAIRE CAMPA

AVEC TRADUCTION ESPAGNOLE ET FRANÇAISE[1]

AQUI, *Aca*, ici, par ici.

ACHOTE, *Colorado* (*la semilla del*), couleur rouge, faite de la plante appelée *achote*, dont le mot prend le sens du nom de la couleur.

AH, *Si* (*aspiration*), oui.

AMIGO, ami.

ANIANI, *Vivir* (que viva), vivre, qu'il vive.

ANTA EN ANTA PANCOCHI, *En la casa*, dans la maison.

ANTA MA QUI, *Sobre la piedra*, sur la pierre.

APÃ, *Padre*, père.

APÃ, *Avuelo*, grand-père (même terme que père).

AYTIO, *Ser*, être.

AYTIO PIJINA ? *Tienes mujer*, as-tu une femme?

COMO ESTAS, *Ay niovi*, comment te portes-tu?

AY NIONARO, *Yo estoy bueno* je suis bien, je me porte bien.

LAS CACCASTAS DE PAJA CHIVETA (*oja de caña*), incision dans les cannes à sucre.

CACHIGUEZANAY, *Esta enfermo*, *ser enfermo*), être malade, il est malade.

CAHASIVA, *Bañarse*, se baigner.

CAMACHUNEARI, *Azul*, bleu.

CAMETINE, *Bueno*, *bonito*, bon, très gentil.

CANARI, *Negra y blanca*, noire et blanche.

CANIRI, *Yuca*, yuca.

CAPI, *El cautchu*, caoutchouc.

CAPIRO, *Coronado* (*Loro*), perroquet huppé.

CABÉTI, *Relampago*, éclair.

CARISI, *Trueno*, tonnerre.

CASIRI, *Luna*, lune.

CASCAROLLA, *Lo mismo*, la même chose.

CHACUPI, *Flecha*, flèche.

CHAGATACCHI, *Pescar*, pêcher.

CHICHI, *Fuego*, feu.

CHIGUICHA, *Parte sexual de la mujer*, partie sexuelle de la femme.

CHIGUITO, *Moscas que pica*, mouche piquante.

CHINANI, *Mujer*, femme.

CHINCHIPOTE, *Mono pequeño* (*bigotes como léon*), petit singe qui a des moustaches comme un lion (ouistiti à pinceaux).

CHIRIANTI, *Piña*, pomme de pin.

CHUIMI, *Cerca*, en rond, autour.

COCA, *Coca*, coca.

COTÉA, *Tortuga*, tortue.

CUBISI, *Oilla de baro*, vase de terre.

CUVITI, *Camote*.

ESCA, *Pintura*, peinture.

ESTAT, *Escarabajos*, scarabées, coléoptères,

ESTIA, *Chicha de Maïs*, boisson de maïs.

ETCHIVISTE, *Mono amarillo*, singe jaune.

GUERRA *no tiene nombre*, la guerre n'a pas de nom.

HABER TENER, avoir, prendre tenir.

HEAROTO, *Abeja*, abeille, mouche à miel.

HE *Vado yuca aquel.*

HUARAACA, *Algarobo*, graine rouge, arbre dont on mange le fruit.

HERICHA, *Cuerda*, corde.

IGIÉ, *Hermano*, frère.

IGINA, *Esposa*, épouse.

IGISO SERARI, *Cabeza del hombre*, tête de l'homme.

ILIPAPGRI *plateado*, *boca chiquisa*, *tiene una cuarta*, aplati, bouche toute petite.

IMPERITA, *Cerro*, mont.

IMPOGO, *Caña*, canne à sucre.

IMPOQUIRO, *Estrella*, étoile.

IÑA, *Madre*, mère.

INCANI, *Agnasero*, qui fait brûler.

INCHASO, *Arbol*, arbre.

INCHATO, *Montaña*, *lo mismo que madera* montagne, même mot que bois.

INQUINTACCQUI, *Herir*, blesser.

INQUINTIRO, *Tirar una flecha*, envoyer une flèche.

INQUITO, *Cielo*, ciel.

ITOMI, *Hijo*, fils.

---

[1] Les mots en petites majuscules sont *campa;* la traduction espagnole est en italiques suivie de la traduction française en caractères romains.

Iparíganaccqui incani, *Lluvia*, la pluie.
Irampoli, *Barrija, tripa*, entrailles,
Irichori, *Tio*, oncle.
Isihui, *Parte sexual del hombre*, partie sexuelle de l'homme.
Isongisacco, *Un objecto*, une objection.
Ispatona, *Barbas*, barbe, poils de la figure.
Ivavanchi, *Matico*, plante médicinale.
Jetacomendonche, *Puerta*, porte.
Legori (notiene escáma) *Sercia delgado redondo como anguilla*, n'a pas d'écailles. Veut dire mince et arrondi comme une auguille.
Leri, *Tabaco hervido*, tabac cuit.
Macero, *Sapo y rana*, crapaud et grenouille.
Mahuani, *Tres*, trois.
Matanqui, *Culebra*, couleuvre,
Mapi, siqui, *El rededor de la piedra*, le retour de la pierre, *Bajo la piedra*, sous la pierre, *Al lado de la piedra* à côté de la pierre.
Mapui, *Piedra*, pierre.
Memeri, *Pequeño loro*, petit perroquet.
Mereto, *Plateado de forme aplastada como una carta*, de forme aplatie comme une carte.
Mongotaccqui, *cosinar*, *Hervir*, faire bouillir.
Naco, *Mano*, la main.
Naco, *Brazo*, le bras.
Naco, *Tede*, flambeau, chandelier.
Nada, *Enemigo*, ennemi.
Nada, *Animal*, animal.
Nahuapitaccqui, *Coser*, coudre.
Namahatanaccqui, *Nadar*, nager.
Nanigaccqui, *Corazon*, le cœur.
Naro, *Yo*, moi.
Nay, *Diente*, la dent.
Nuitoce, *Negro*, noirci (avec le fruit de l'arbre).
Nencon, *Nube*, nuage.
Nia, *Agna*, agnat.
Nia (agua) eni, *Rio*, rivière.
Noaseri, *Chicha de Yuca*, boisson de yuca.
Noataccqui Samani, voy. *lejos*, je vais loin, à une grande distance.
Noataiha, *voy*. je vais.
Noaqui, *Lagrima*, larme.

Nobóra, *Mejilla*, mâchoire.
Noccehona, *Setas*, soies.
Nocheva, *Boca*, la bouche.
Nocheva, *Labio*, la lèvre.
Nocchocona, *Capilla*, capuchon.
Nochón, *Cuelo*, le cou.
Nogamagueterida, *Matar*, tuer, détruire.
Nogassaregi, *Testiculo*, testicule.
Nogili, *Pie*, plante médicinale.
Nogisi, *Pierna*, la jambe.
Nogisosaccqui, *Amarar*, attacher à.
Nogriaqui, *Rodilla*, le genou.
Noguera, *Quijada*, mâchoire.
Noguirymasi, *Nariz*, le nez.
Notosotacchi, *Bailar*, danser.
Nomaganaccqui, *Dormir*, dormir.
Nompimantaccqui, *Vender*, vendre. Le même mot signifie aussi changer (*cambiar*),
Nomuchaccteмpi, *Beso*, baiser.
Noncamantaccqui, *Yo te contaré*, je te raconterai...
Nonena, *Lengua*, la langue.
Nonenchaccqui, *Camisa* (*saco*), chemise (enveloppe, sac).
Nonenquietqui, *Collar*, collier, ornement de cou.
Noney, *Pecho*, la poitrine.
Noniacquira, *Tragar*, avaler, manger beaucoup, gloutonnement.
Nonianaqui, *Hablar*, parler.
Noparíganaccqui, *Caer*, tomber.
Noquay ma naqui, *Grito*, cri, appel.
Noriray, *Sangre*, sang.
Nosiste, *Espalda*, l'épaule.
Nosostros, vosostros y aquellos no hay, il n'y a pas de mots pour exprimer nous, vous, eux.
Notsirini, *Dysenteria*, dysenterie.
Nunquirigaccqui, *Hilar*, filer.
Obegantara, *Redondo*, arrondi.
Ocachisanai, *Dolor*, douleur.
Ochariate, *Chico*, enfant.
Ochili, *Perro*, chien.
Oquicho, *Semilla*, semence.
Oquisoti, *Duro*, dur.
Osicto, *Mono negro*, singe noir
Osiquiena, *Cuadrado*, carré.
Otegatanaqui, *Floramarillo*, une fleur jaune.
Otenate, *Pesado*, fâcheux, importun, incommode.
Pachantavi, *Mariposa*, papillon.
Pachenti, *Overo*, pigeon.
Payro y Pairnisimi, *Mucho*, beaucoup.

Pacomo, *Para comer*, bon à manger.
Pancoche, *Casa*, maison.
Paquicha, *Aguila*, anguille.
Parianti, *Platano*, platane.
Porcanoa imontianaqui, *Pasar de una banda a otra*, passer d'une rive d'un fleuve à l'autre.
Pempero, *Mariposa sason* (*Azul celesto*), grand papillon couleur bleu ciel.
Piamenchi, *Arco*, arc.
Pichi, *Miel*, miel.
Pinintiro, *Amar*, aimer.
Pinirochozi, *Tia*, tanta.
Pisoni *Mono nocturno negro* (*pequeno*), petit singe noir.
Piteni, *Dos*, deux.
Pochoti, *Pintar*, peindre.
Pubica, *Beber*, boire.
Puchitari, *Negro*, noir.
Puñaca, *Gente*, gens.
Queri, *Chonta* (*madera negra*), chonta, bois noir.
Quetari, *Blanco*, blanc.
Quienti, *Sol*, soleil.
Quintalo, *Loro verde*, perroquet vert.
Quipachi, *Sierra*, grande chaîne de montagnes.
Quirchari, *Colorado*, rouge.
Quiseri, *Amarillo*, jaune.
Sabuneirunchi, *Taparabo*, ceinture autour des reins.
Sancati, *Color café*, couleur café.
Sangniro, *Caracol*, colimaçon en forme de spirale.
Santaveri, *El cedro*, le porc, le cochon.
Sargiminiqui, *Cacao*, cacao.
Serari, *Hombre*, homme.
Serari, *Hombro y esposo*, homme et époux.
Serepegari, *Medieo* (*jefe de una tribu*), médecin (chef de tribu).
Sevi, *Tabaco*, tabac.
Sicata, *Comer*, manger.
Sima, *Pescados*, poissons.
Simasiriahuanti, *Vainilla*, vanille.
Sinqui, *Maïs*, maïs.
Sitachi, *Cama*, le lit.
Tampia (no hay aire), *Viento*, vent.
Tasitaccqui, *Asar*, rôtir, faire cuire devant le feu.
Tera cameti, *Malo*, mauvais, méchant.
Tera noninssero, *No quiero*, *no*

querer, ne pas vouloir, je ne veux pas.

TERA, *No*, non.

TISONI, *Galinazo*, corbeau du Pérou.

TSIONI PAVA NEGRA, *Pavas*, dindes.

UMAGINALO, *Mono-pardo*, singe-gris.

UMALANI, *Grande*, grand.

UMUTUSSRA, *Hueco*, creux, trou, vide, concavité.

UNECHOCCTÉGUILLA, *Blando, suave*. chose molle et suave.

UVIRI, *Nombre de pescados con cuatro rangos de dientes*, nom d'une espèce de poisson qui a quatre rangées de dents.

VIRO, *Tu*, toi.

YACHICAQUIENA, *Morder*, mordre avec les dents.

YANIRI, *Mono castaño con coto largo*, singe châtain avec de larges taches jaunes sur le ventre.

YOCAÏO NOHOQUÉRI, *Botar*, jeter.

YUCA, *Lecachi caniri*. Yuca.

YUGA, *El*, lui.

FIN DES VOCABULAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

RELATION DE VOYAGE.

DEUXIÈME PARTIE

NOTES ARCHÉOLOGIQUES.

ARCHITECTURE.

SCULPTURE.

ORFÈVRERIE.

LA CÉRAMIQUE.

PEINTURE.

TROISIÈME PARTIE.

QUELQUES DONNÉES SUR L'ETHNOGRAPHIE PÉRUVIENNE.

DIVINITÉS ET CULTES PÉRUVIENS.

L'INDIEN MODERNE.

SYNTHÈSE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE.

Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

PEROU ET BOLIVIE

WIENER

